Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
En co-tutelle avec l'Université Sofia St Kliment d'Ohridki

Ecole doctorale Pratiques et Théories du Sens

Thèse présentée par
Christian Duteil

pour l'obtention du diplôme de
DOCTORAT EN PHILOSOPHIE

LE « REPORTER D'IDÉES » ENTRE LE SAGE ET L'INSENSÉ

Thèse dirigée par

Stéphane DOUAILLER (Paris 8 Vincennes-Saint-Denis)
Ivaylo SNEPOLSKI (Université St Kliment d'Ohridki, Sofia)

Soutenue 10 novembre 2010
à l'Université Paris 8 - Saint-Denis

Composition du jury
Pr. Stéphane DOUAILLER (Paris 8 Vincennes-Saint-Denis)
Pr. Ivaylo SNEPOLSKI (St Kliment d'Ohridki, Sofia)
Pr. Nicole d'ALMEIDA (Paris IV Sorbonne-Celsa)
Pr. Antoniy TODOROV (Nouvelle université de Bulgarie, Sofia)

Rapporteuse extérieure : Pr. Snéjana POPOVA (Faculté de journalisme, Université de Sofia)

Sommaire

- *« Aujourd'hui comme toujours, ce sont les idées qui mènent le monde »*[1]
- « *Le progrès humain se mesure à la condescendance des sages pour les rêveries des fous, et l'humanité aura accompli son destin lorsque toute sa folie aura pris la figure de la sagesse*[2]*. »*
- *« C'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche*[3]*. »*
- *« Dans le village global, il est vraiment stupide de célébrer la messe en langue vernaculaire*[4]*. »*
- *« L'image n'est pas le double d'une chose. Elle est un jeu complexe de relations entre le visible et l'invisible , le visible et la parole, le dit et le non-dit. Elle n'est pas la simple reproduction de ce qui s'est tenu en face du photographe ou du cinéaste*[5]*. »*

Avant propos : Vous avez dit reportage ?

Dans le vif du sujet, le journal se veut la figure du présent sur fond de projet universaliste .

L'obsession des faits propre au reporter/journaliste peut se refermer comme une souricière aux dépens des idées, et vice-versa. Le passage du possible au réel et du voir au dire dans le paradigme de notre fiction théorique à propos d'un fait-divers récent concernant un brillant et sulfureux condisciple Prix Médicis l973, Tony Duvert. Ce qui fait conclure qu'« il n'y a pas de faits divers sans étonnement[6].»

Ière partie : Mythe, Réalité et Fiction du Reportage

« Il nous paraît que le reportage fait partie des genres littéraires et qu'il peut devenir un des plus importants d'entre eux[7] ».

« Voir c'est concevoir, et concevoir c'est composer[8]. »

« Je pense (…) qu'on peut assez facilement classer toutes les oeuvres de fiction soit dans la lignée de l'Iliade, soit dans celle de l'Odyssée[9] »

Chap. 1 - Prologue au reportage d'idées dans tous ses éclats

Les habits neufs du reporter qui n'oppose plus faits et idées dans un dualisme sans doute désuet. Prendre le journalisme (presque) au sérieux, comme figure « publiciste » des faits et gestes du pouvoir, médiateur moderne des faits aux idées via les informations et les nouvelles pour parler au plus grand

---

1 Charles De Gaulle, Discours de New-York, 8 juillet 1942.

2 Jean Jaurès à la Chambre des députés.

3 Pierre Soulages, peintre.

4 Marshal McLuhan, in Judith Fizgerald "Marshall McLuhan, un visionnaire", trad. fr. Hélène Roux,, Montréal, XYZ éditeur, 2004, p. 143

5 Jacques Rancière "Le spectateur émancipé", Paris, La Fabrique, 2008, p. 103.

6 Michèle Perrot "Faits divers et histoire au XIXe siècle", Annales ESC, 1983, p. 917. On pourrait même rajouter : pas d'étonnement comme en philosophie.

7 Célèbre phrase de Jean-Paul Sartre, in « Les Temps modernes » N°1.

8 Formule frappée en médaille du peintre Paul Cézanne.

9 Raymond Queneau

nombre des divers bruits du monde. Nous partons de cette hypothèse alors que le journal télévisé vient de fêter ses 60 ans[10] et que la « culture du flux » a pris le pouvoir de traiter les idées comme des faits.

Prendre le journalisme à son propre jeu/enjeu : le « reportage d'idées » comme mise en questions du reportage de faits afin de dépasser la confusion de la Tour de Babel (Benjamin) des deux critiques radicales et confuses contre le journalisme (1/le public otage des journalistes 2/les journalistes otages du public) et lui redonner ainsi tout son sens, son rôle, sa vocation de reporteur/rapporteur d'idées, saisi par la disparition du sens qui n'est pas une idée mais un fait. L'idée ne précède pas le processus du spectacle ; une vérité ne peut être réduite à des faits (part non factuelle d'une vérité qui est une procédure subjective).

Ainsi, Berlin, hautement symbolique, surtout cette année, vingtième anniversaire de la chute du mur oblige, c'est un grand moment du siècle, de l'histoire européenne, du temps contemporain. C'est une ville de tous les paradoxes, phare intellectuel, puis centre du nazisme, aujourd'hui pôle architectural et lieu du métissage et de l'expérimentation. Avec un concept nouveau : « l'ostalgie » (la nostalgie des anciens de la RDA)

Mais les faits et leur collecte hiérarchisée dans le reportage publié dans le journal sont-ils aussi transparents et évidents qu'on veut bien le dire ? Et que dire de la constellation d'idées et de la structure de l'échiquier du monde à l'heure de la montée en puissance d'Internet et de la crise du journal papier ? Autour de quel faisceau de concepts établir le principe d'une intelligibilité de ce temps, en dépit des effets de fragmentation qui s'y manifestent et des flux contradictoires qui le travaillent ?

Pour sortir la philosophie de ses cénacles (savants, lettrés, ésotériques), peut-on reporter, vérifier, mettre en scène et déconstruire les idées comme les faits sans succomber pour autant au « faitichisme » (culte des faits intangibles avec même des « vérificateurs de faits » comme dans la presse américaine), voire à la désinvolture stylisée de l' antiphilosophie ? Peut-on réduire et rapporter le concept au concret, voire au percept et à l'affect comme si le reportage d'idées s'apparentait à l'art ? Comment construit-on l'idée pour qu'elle devienne un reportage qui ouvre et partage les fenêtres du savoir universitaire ? Par quel style afin de toucher l'audience du plus grand nombre ?

L'affaire médiatique : de l'Un au Deux, de l'unité au multiple

Le syntagme[11] du « reportage d'idées » ciselé en l978 par Michel Foucault : embrouille, aporie ou trait de génie dans le jeu compliqué entre philosophie, littérature et journalisme ? Marchands de nouvelles ou/et chercheurs de vérités ?

Le reporter d'idées est-il seulement un passeur et guetteur d'idées ? Exclu la plupart du temps de la « communauté scientifique », le « reporter d'idées » est-il seulement un vulgarisateur, un « rienologue » qui se complaît dans un « lupanar de la pensée » ou /et un passeur d'idées et d'innovations à travers le prisme du voyage, du nomadisme et du reportage ?

Une première tentative de définition du journaliste (littéralement « analyste du jour ») critique: le seul voir et écho curieux du présent qui met de l'ordre dans le bavardage existant et les bruits du monde. C'est un débitant de la comédie humaine et des fureurs de l'altérité sous le prétexte des Lumières. Son but : « Démasquer le réel » et l'idéal qui se dérobent tous les deux entre un « non plus » et un « pas encore », afin de mieux « diagnostiquer le présent » et chercher la constellation de son temps dans la ligne de cohérence d'« une aventure d'idées» adressée aux « nombreux ».

---

[10] "Mesdames, messieurs…bonsoir" : trois mots familiers qui sonnent comme un rituel liturgique ou l'introït d'une messe séculière. Du premier journal télévisé le 29 juin 1949 (diffusé sur les 297 postes de télévision en France à cette époque) à nos jours, les informations télévisées ont sans cesse évolué. S'il y a soixante ans, Pierre Sabbagh présentait à 21h un journal de quinze minutes construit avec une petite équipe et de faibles moyens, les journaux télévisés d'aujourd'hui qui rassemblent des millions de téléspectateurs mobilisent une impressionnante mécanique. En 2010, le direct est devenu universel.

[11] En linguistique, groupe de morphèmes et de mots qui se suivent avec un sens.

Chap. 2 - Questions de sens et de définition

Problème de la définition d'un moyen d'expression entre philosophie et journalisme, mieux comment établir des passerelles entre les abîmes de ces deux disciplines, sans tomber dans la double tentation insidieuse et le piège nihiliste à la fois de l'antiphilosophie et l'anti-journalisme.

Faits, idées et concepts et apories dans notre fiction théorique. Tensions et torsions, liens et ruptures. Le récit soulève deux questions qui intéressent fondamentalement le philosophe systématique : celle du narrateur , qui rapporte/reporte des événements qu'il a traversés et auxquels il a survécu, et celle du commencement (généalogie). En effet, si dans tout système, tout se tient, comment isoler un point de départ, comment trouver un premier principe ? Quel est l'incipit du récit philosophique, si celui-ci n'est vrai qu'arrimé à la totalité simultanée du système ? Et surtout, comment accéder au système depuis le non système ou le hors système représenté dans notre fiction théorique par le « reportage d'idées » et le « journalisme philosophique ?

« Ce que l'enfant a vu » de Jean-François Lyotard : une description initiale ou ultime, voire décor Potemkine. De la critique des discours à la possibilité d'une écriture.

Il s'agit, à travers les métamorphoses et les paradoxes d'une notion qui a rarement retenu l'attention des philosophes comme d'ailleurs des journalistes, d'identifier, de saisir, de trier et de tenter de hiérarchiser quelques oppositions conceptuelles au centre de notre fiction théorique : cénacle/foule, idée/événement, parole dialogique/ monstration (ou « faire voir apophantique ») des faits, avant-garde/ arrière-garde, maître de l'instant/curieux/ flâneur, savoir/flânerie des petits faits, grands récits/angles particuliers, essai//reportage, savoir/pouvoir/dispositif, pensée/opinion (doxa), spécialiste/profane, orthodoxie/hérésie, spectateur/acteur, rassembleur/décentreur, forme tournée vers la saisie du tout/ bruit du dehors ; étonnement/curiosité, voyou[12]/voyeur/voyant, etc.

Sens, signification, représentation sur l'échiquier[13] du monde et des médias : situation/configuration, événement/coup, etc.

La question des temporalités[14] : temps de l'urgence (journal) et temps « systémique » (philosophie). Les deux temporalités du journalisme : le présent du reportage, le passé re-composé du journalisme de l'après (de la voix et du témoignage). « The time is out of joint » Le temps, à l'image de l'époque, est hors de ses gonds.

Le temps du reporter d'idées entre signifiance et insignifiance après le temps de l'essai au XXe siècle. Peut-on ici parler d' « esprit Critique » pour caractériser notre oxymore ?

Chap. 3 - Michel Foucault passe ses idées en revue

Lorsqu'un intellectuel « archéologue » passe lui-même aux actes et rencontre le « journalisme philosophique » pour s'en servir, voire l'asservir à sa stratégie communicante afin de confronter ses idées et d'élargir son audience.

---

[12] Jacques Derrida "Voyous" (Paris, Galilée, 1993), p. 98 : "La voyoucratie constitue déjà, institue même une sorte de contre-pouvoir ou de contre-citoyenneté". En un sens paradoxal, elle est proche d'une certaine forme de journalisme qui se veut aussi un contre pouvoir, même un "4e pouvoir".

[13] Youri Felshtinsky, Vladimir Popov Viktor Kortchnoï, Boris Gulko "Le KGB joue aux échecs" (Moscou, Ed. Terra, 2009) en russe.

[14] Harmut Rosa « Accélération. Une critique sociale du temps ». (Beschleunigung. Die Veränderung des Zeitstrukturen in der Moderne). Traduit de l'allemand par Didier Renault. Paris, La Découverte « Théorie critique », 2010. Selon Rosa, l'accélération définit l'essence de la modernité mieux que la rationalisation, l'individuation, la division du travail ou la domestication de l'homme et de la nature. Libératrice pendant deux siècles, elle mettrait aujourd'hui en péril la conduite de nos existences et, plus grave encore, la possibilité même d'une action politique capable de transformer le cours de l'histoire. L'accélération a « pétrifié » le temps. Le discours de la crise, la multiplication des politiques d'urgence, la « prévalence de l'exécutif sur le législatif », sont, selon sa thèse, parmi les conséquences de la pression exercée par l'accélération sur le monde politique. En produisant des individus sans avenir et des gouvernants réactifs plutôt qu'actifs, le « noyau de la modernisation » s'est en définitive « retourné contre le projet de la modernité».

Tentative de corpus foucaldien pour tester et peaufiner ses théories face à un public élargi et cultivé en instrumentalisant les revues françaises et étrangères (local/global) et en se servant de l'écho amplificateur/simplificateur des journalistes et de la presse en général. Avant et après ses reportages en Iran en 1978.

Chap. 4 - A quoi bon le « métaphysicien journaliste » ?

La rigueur austère du concept ne doit pas s'effacer devant « l'enthousiasme » des faits/phénomènes et la prégnance du réel, soutient le philosophe. On n'échappera pas ici au « fonctionnaire » de la philosophie, donc à l'incontournable Hegel et à la présence du présent. Car tout reportage (d'idées ou non) s'écrit au présent et se conjugue dans la présence. Avec une empathie qui n'exclut pas la critique, mais refuse le jeu biaisé du pouvoir/savoir.

La question dont le savoir circule, ses rapports au pouvoir, ses dispositifs (structures), son régime de vérité.

Journalisme réel, journalisme idéal, « journalisme transcendantal » : le principe de publicité (Kant), « le rétrécissement du réel » (Deleuze et Guattari) et le « culte de l'être caché .» (Foucault)

Lire/voir le journal : « Prière réaliste du matin », « mise au monde », position compassionnelle du survivant ou « expression d'un fantasme de la démesure » ?

Chap. 5 - Du mythe du « grand reporter » à la fiction théorique du « reporter d'idées » comme paradigmes dans l'histoire du journalisme

Le mythe moderne du (grand) reporter : d'Albert Londres (« l'épreuve de l'étrangeté » du monde) à Florence Aubenas[15] (l'épreuve du précaire), en passant par Kessel (l'épreuve des bas-fonds), Herr (l'épreuve du regard) et Kapuscinski (l'épreuve du réel fictionné).

Le risque du mythe dans le rapport au réel (R. Barthes) et extension de la lutte du reportage.

Ce culte de la présence sur place, "du témoin contre les rhéteurs"[16] du desk, dont on sait à quel point, il a joué dans la mythologie du reportage et imprègne encore le journalisme contemporain a incité des intellectuels aussi opposés qu'Alain Badiou, Régis Debray, Bernard Henri Lévy, etc. à voyager, à se déplacer à l'étranger, à passer du local au global pour confronter leurs idées aux faits. Comme Foucault l'a fait en Iran dans les années 1978-79 lors de la révolution iranienne. Au delà des clivages partisans qui caractérisent les interprétations du monde.

Le reporter comme passeur vers « l'esprit des lieux » et « l'air du temps » pour faire époque.

Reportage sur la Route 61[17] : ici commence ce voyage dans l'histoire des Etats-Unis, au carrefour de deux avenues, de la violence et de l'ennui, de la misère et de la liberté. Au tout début de cette Highway 61 d'où sont partis des millions de Noirs pour chercher dignité et fortune. C'est dans ce Sud profond marqué au fer rouge de l'histoire, hanté par Faulkner[18], Dylan, Armstrong, que Barack Obama a trouvé son inspiration, sa force, son envol. Au ras du bitume de ce décor ordinaire qui compose l'Amérique. Rouler sur cette route, c'est comprendre le pays et déconstruire ainsi une idée des States qui n'a rien à voir avec celle de Bernard Henri Lévy et actualise celle de Tocqueville[19].

---

15 "Quai de Ouistreham", Paris, Editions de l'Olivier, 2010.

16 Géraldine Muhlmann « Une histoire politique du journalisme XIXe-XXe siècle, Paris, PUF, 2004, p. 37.

17 Nicolas Bourcier "La Nouvelle-Orléans, mère nourricière", Le Monde 11 août 2009, p. 14.

18 William Faulkner, qui y a habité, n'avait-il pas écrit que "le passé n'est pas mort. Il n'est même pas passé".

19 "De la démocratie en Amérique" (1835-1840) qui le rendit célèbre . Cet ouvrage (Paris, Gallimard, 1992) est toujours considéré, en Amérique même, comme constituant la plus pénétrante et prophétique analyse de la civilisation des Etats-Unis.

Questions de généalogie : journalisme, littérature et faits-divers au XIXe siècle. Comment apparaît au XIXe cette figure du reporter dans l'histoire du journalisme ? La sortie des idées des cénacles lettrés, savants et religieux pour être accessible au plus grand nombre, « publicisé » à travers le « petit reportage » des faits-divers criminels, et le culte du savoir érudit des encyclopédistes (Diderot, Voltaire, etc.) en rivalité avec les « plumitifs » journalistes comme Fréron.

Chap. 6 - Les philosophes reporters et les reporters philosophes : symptômes qui « font l'époque »[20]

Qui l'emportera dans la confusion qui accompagne la mondialisation des idées ? Il est sans doute un peu tôt pour annoncer haut et fort la revanche des Lumières, après plusieurs décennies de régressions. Une « époque » ne préexiste pas aux énoncés qui l'expriment, ni aux visibilités qui la remplissent. Mais ces quelques symptômes identifiés et nécessaires « spectres [21]» (Gespenst) pris parmi d'autres mais représentatifs de l'air/esprit (Geist) du temps font-ils et résument-ils l'époque et le mot fameux de Rimbaud « Nous massacrerons les révoltes logiques » ?

En suivant nos quelques sceptres contemporains de reporters d'idées (Jean Baudrillard, Régis Debray, Bernard Pivot, Catherine Clément, François George, François Maspero et Slavog Zizek), on découvre combien ces deux notions relativement banales et quotidiennes de reportage et d'idée renvoient à un univers de significations plus retors et complexes qu'on le croit et à une étonnante aventure intellectuelle.

Chap. 7 – L'Islam et les Lumières au croisement de l'idée et de l'événement

> « Un acte de violence n'a jamais de témoins. Il n'a que des participants » (Jean-Paul Sartre)
>
> « J'aime tous les hommes dans leur humanité et pour ce qu'ils devraient être, mais je les méprise pour ce qu'ils sont[22] »

La fiction théorique du « reportage d'idées » peut-elle faire l'impasse sur la scène mondialisée du terrorisme depuis le 11 septembre 2001 ? Et ainsi passer à côté du paradoxe des violences politiques à venir : proliférer partout, ne triompher nulle part et partout renaître[23].

---

[20] Pola Olaixarac "Las teorias salvajes" (Les théories sauvages", Buenos Aires, Ed Entropia, 2009, et Madrid, Alphay Decay, 2010). Premier roman pas encore traduit en français, mais ceux qui ne maîtrisent pas la langue de Cervantes peuvent en avoir un aperçu dans Courrier International N°1013 ler au 7 avril 2010 à travers la présentation critique de Betriz Sarlo "L'érotisme de la philo" paru dans le journal argentin "Perfil". A coup de citations et de traits d'esprit, l'écrivaine de son vrai nom Paola Caracciolo, traductrice de 33 ans, diplômée de la faculté de l'université de philosophie et de lettres de Buenos Aires mais aussi chanteuse, blogueuse (melpomenemag. biogspot.com), incrimine la paralysie mentale de la vieille garde politique et universitaire de son pays. La narratrice de "Las teorias salvajes" porte un sac à dos plein de livres, elle possède les classiques en langue originale, elle classe avec des fiches de bristol les ouvrages de sa bibliothèque. Mais elle sait, comme nous tous, qu'il y a Google, qui se joue de la collection de livres et d'articles et menace la possession privée du savoir. Après Google, il n'y a pas d'érudition, mais des liens. "Las teorias salvajes"-qui a déchaîné les passions en Argentine; vit désespérement cette situation, et c'est peut-être pour cela que Pola Oloixaraxc accumule, comme nous dans notre thèse, les références.

[21] Jacques Derrida "Spectres de Marx", Paris, Galilée, 1993, p. 165 : "Le spectre, comme son nom l'indique, c'est la fréquence d'une certaine visibilité. Mais la visibilité de l'invisible. Et la visibilité, par essence, ne se voit pas, c'est pourquoi elle reste "epekeina tes ousias", au-delà du phénomène ou de l'étant. Le sceptre, c'est aussi, entre autres choses, ce qu'on imagine, ce qu'on croit voir et qu'on projette : sur un écran imaginaire, là où il n'y a rien à voir. Pas même l'écran, parfois, et un écran a toujours, au fond, au fond qu'il est, une structure d'apparition disparaissante."

[22] L'anarchiste Emile Henry en mai 1894 qui, à 21 ans, se préparait pour la guillotine. Repris dans Le Monde 10 juillet 2009 « Le terrorisme à visage humain » par Jean Birnbaum.

[23] "La scène terroriste". Les Cahiers de médiologie N°13. Premier semestre 2002.

La guerre culturelle[24] continue avant la production de nouvelles Lumières, ces « Lumières modernes » dont parle Jürgen Habermas. Christian Jambet[25] évoquait récemment un « parti intellectuel » acharné à rendre « évidente » l 'idée d'un affrontement des civilisations. Avec Daniel Lindenberg[26], on peut dire que « le spécialiste du chiisme voyait juste (…) Mais les partis intellectuels sont désormais mondialisés, eux aussi. Et les tendances qu'ils expriment relativement universelles. Car leur terreau intellectuel est partout le même. ».

Sur les traces de Foucault mais trente ans après, il nous faut donc repartir vers le phénomène de l'islamisme, cerner sa rencontre avec les Lumières et son « effet de réel ». Ainsi, il doit ici aborder, sans complexes ni états d'âme, le cauchemar éveillé du terrorisme globalisé et les idées reçues face à cette notion valise de terroriste[27] et face aux médias qui reportent la violence à longueur de colonnes.

Avec comme paradigme le film « La Bande à Baader » et le livre de John Merriman « Dynamite Club. L'invention du terrorisme moderne à Paris[28] ». Et une devise commune et hélas banale : « La propagande par le fait ».

L'équation nihiliste et son pauvre bestiaire : Al-Qaida (et ses quatre principaux théoriciens) au pied de la lettre et face à la figure orientale de Shéhérazade, symbole de la curiosité du monde et des médias. Avec en dernière question : derrière « l'islamophobie », n'y a t-il pas paradoxalement, la haine de la modernité[29] ?

IIe PARTIE : Une constellation[30] de reporters d'idées

> « *Les idées sont aux choses ce que les constellations sont aux planètes (…) Elles n'en sont ni le concept ni la loi (….) Toute idée referme l'image du monde*[31]. »

Monter et démonter, construire et déconstruire, montrer et démontrer de visu les ponts et les allers et retours possibles entre philosophie, engagement et journalisme critique à travers la trajectoire de quelques figures plus ou moins connues de « reporters d'idées » prises à la fois dans l'histoire de la philosophie et du journalisme. Sans prétendre au portrait robot du détective et du service de police qui procède par retouches successives. Méthode d'investigation à la fois savante et littéraire, croisant les sources afin de multiplier les points de vue et cerner les « moments » philosophiques et journalistiques qui nous intéressent. Avec son lot de tensions et de torsions et sous forme de reportages qui interrogent la vie dans les textes.

Une tentative subjective de mettre en scène la fiction théorique du « reportage d'idées » tout en jouant et validant le style impressionniste du reporter. En pariant aussi que vie et idées ne font qu'un dans la multiplicité des trajectoires notamment autour de la montée du bruit et des fureurs du nazisme

---

[24] Les idées constituent une de nos principales exportations", déclare Francis Fukuyama dans le Monde, 10 octobre, "La chute d'America Inc."

[25] Esprit, novembre 2006.

[26] "Le Procès des Lumières", Paris, Seuil, 2009, p. 7.

[27] "L'arme d'un combattant, c'est son humanité. Car dans un premier temps de la révolte, il faut tuer : abattre un Européen, c'est faire une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé ; restent un homme mort et un homme libre", notait déjà Sartre dans la préface au livre de Franz Fanon "Les damnés de la terre" (Paris, La découverte, Poche, 2002) publié fin 1961.

[28] "The Dynamite Club. How a bombing in Fin-de-Siècle Paris ignited the Age of Modern Terror". Traduit de l'américain par Emmanuel Lyasse. Paris, Tallandier, 2009.

[29] Daniel Lindenberg, "Le Procès des Lumières", op. cité, p. 90.

[30] Peter Sloterdijk « Globes Sphères II », trad. de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Libella-Maren Sell, 2010. Selon l'auteur qui suscite depuis quinze ans des polémiques, la figure de la « boule » constitue depuis les Grecs, la clef de nos représentations du monde. Non seulement la physique d'Aristote a conçu l'Univers comme un emboîtement de sphères, mais la distribution du pouvoir ne peut se penser indépendamment des relations de la périphérie à un centre. S'il est toutefois une caractéristique de la modernité, c'est l'éclatement de cette sphère en fragments, individus, « écumes ». D'où une certaine nostalgie du « principe de solidarité » où « l'épicentre » collabore au « projet du centre.

[31] Walter Benjamin "Origine du drame baroque allemand", Paris, Flammarion, 1985, p. 31, p. 46.

dans les années 1930. Et en mettant en relief les tentatives de lancement de journaux des penseurs connus (Kraus, Camus, Sartre, etc.) pour étendre leur cénacle/audience et s'adresser enfin au plus grand nombre. Avec à la fois la rigueur factuelle[32] et la richesse des idées.

Une subjectivation de figures de « reporters d'idées » sur la scène de la pluralité des pensées, des regards, et des styles.

« Ayez des idées[33]»

« La vie passe presque toute à s'informer » (Baltasar Gracián)

Question ambivalente du choix

A propos de notre sélection non exhaustive de reporters d'idées qui fait question et interpelle, contrairement à ce que pense l'académisme universitaire, il existe mille façons de philosopher. Vêtu d'une armure de bronze ou de très fines sandales. En édifiant brique après brique un grand château d'idées, ou en esquissant à peine, ça et là, des croquis d'intuitions. Ou encore en arpentant au grand galop la plaine, en creusant un terrier sous ses pieds, en sachant que le plus simple est toujours ce qu'il y a de plus difficile à atteindre… La difficulté consiste ici et là à trouver sa manière propre, son chemin ou plutôt sa voix[34] et pourquoi pas son style.

« Celui qui voit ne sait pas voir » : cette présupposition traverse notre histoire, de la caverne platonicienne à la dénonciation de la société du spectacle. Elle est commune au philosophe qui veut que chacun soit à sa place et aux révolutionnaires qui veulent arracher les dominés aux illusions qui les maintiennent. Certains emploient explications subtiles ou installations spectaculaires pour montrer aux aveugles ce qu'ils ne voient pas. D'autres veulent couper le mal à sa racine en transformant le spectacle en action et le spectateur en homme agissant.

Le « reportage d'idées » oppose à ces deux stratégies une simple hypothèse qu'il conviendra de vérifier au cas par cas : le fait de voir ne comporte aucune infirmité originelle. De plus, il fait ici le pari (insensé, certes, philosophiquement parlant) de partir de la vie de l'auteur, du moins en partie, comme autant de « fragments autobiographiques » pour expliquer l'œuvre proprement dite, voire les idées dans leur rapport au réel. Il refuse ainsi de se cantonner dans l'étude et l'herméneutique du seul texte souverain pour tenter une « impossible biographie » afin de différencier notre fiction théorique de l'essai et illustrer une des définitions possibles de la philosophie : « Une promenade insouciante et attentive, dans l'achevé [35].» Entre l'idéal du journalisme-en-lutte (Marx, Kraus, Tucholsky, Arendt, Cavaillès), l'idéal du journalisme critique (Sartre, Nizan, Aron, Tucholsky, Camus, Foucault, Debord, etc) et l'idéal du reporter flâneur (Kapuscinski, Herr, Hatzfeld, Kisch, Aubenas, Hersh, Wallraff[36], etc).

Chap. 1 - Karl Marx : de la pensée embarquée au journalisme-en-lutte

Chap. 2 - Karl Kraus et son pari : « déjournaliser le langage »

Chap. 3 - Walter Benjamin, « le narrateur » flâneur de la modernité

[32] "Faut-il croire les journalistes ?", Paris, Editions Mordicus, 2009, p. 121 : "Au début du siècle passé, Robert Ezra Park, qui fut journaliste jusqu'à l'âge de 50 ans, avant de fonder l'école de sociologie de Chicago, rappelait que ce ne sont pas les opinions qui font l'opinion, mais les informations, note Edwy Plenel, ex-directeur de la rédaction du Monde et actuel patron fondateur du site Médiapart. Que ce sont les informations qui, par leur consistance, réveillent, bousculent, éclairent. Et qu'un journaliste détenteur d'une information neuve, originale, inédite, pertinente, percutante est un réformateur beaucoup plus efficace qu'un éditorialiste."

[33] Anonyme, graffiti de Mai 68.

[34] Roger-Pol Droit "Promenade d'un solitaire". Le Monde 27 mai 2009.

[35] Raphaël Enthoven "L'endroit du décor", Paris, Gallimard, 2009.

[36] «Lorsque j'ai commencé ce travail il y a quarante ans, (j'espérais) un lent progrès vers plus d'humanité et de justice», écrit-il. Mais «l'injustice a progressé, les conditions de vie ne sont pas devenues plus humaines, bien au contraire», déplore Wallraff.

Chap. 4 - Kurt Tucholsky, le reporter de la République de Weimar

Chap. 5 - Jean Cavaillès : le logicien spinoziste résistant

Chap. 6 - L'enragé Paul Nizan et sa « Chronique de Septembre »

Chap. 7 - Le « journalisme critique » d'Albert Camus à « Combat »

Chap. 8 - Hannah Arendt, penseur de l'événement dans l'espace public

Chap. 9 - Le roman vrai de Sartre[37] avec le journal « Libération[38] »

Chap. 10 - Raymond Aron[39] : le professeur journaliste ou/et le journaliste professeur du Figaro[40] à L'Express

Chap. 11 - Michel Foucault, « journaliste radical » chez Khomeyni

Chap. 12 - Guy Debord, l'aventure « situ » de ce qui fait époque

Chap. 13 - L'insensé Ryszard Kapuscinki, le nouvel Hérodote du reportage

Chap. 14 - Michael Herr au Vietnam : la mort du regard face à la violence

Chap. 15 - Jean Hatzfeld journaliste de « l'après », entre victimes et bourreaux au Rwanda

Chap. 16 - Bernard Henri « Citizen Lévy », l'imposture/posture du « roman-quête »

---

[37] Jean-Paul Sartre "Les mots et autres écrits autobiographiques". Edité sous la dir. de Jean-François Louette, avec Gilles Philippe et Juliette Simont, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 2010 : "Il m'a semblé longtemps que j'étais une île. Il suffisait 'être sincère pour être digne de la transfiguration finale. Pas besoin de s'occuper du siècle. Le siècle s'occupera de moi. Ecrire est un métier qui doit s'exercer avec le maximum de conscience professionnelle : mais j'étais encore persuadé qu'il y avait un intérieur. En fait j'ai compris : oui il ne faut qu'écrire. Mais écrire c'est être partout dans le monde".

[38] "Faut-il croire les journalistes ?", op. cité, p. 33 "En mai 1973, avec trois francs six sous, et portés par un formidable appétit de lecteurs potentiels qui désiraient un journal différent, déclare Serge July, nous avons déboulé dans une presse dont les angles étaient très académiques (…) Le succès de Libé n'a pas été seulement celui d'un journal qui mettait au premier plan une partie cachée de la réalité sociale et culturelle, il est dû aussi à l'influence souvent considérable que notre approche (valoriser le terrain, l'enquête, le reportage-feuilleton) a eue sur les autres médias. Ce n'est pas un hasard si notre matrice a été une agence de presse alternative, l'Agence de presse Libération."

[39] "Il n'y a de science que du caché va répétant la gent intellectuelle parisienne, qui n'a jamais pratiqué aucune science." écrit Raymond Aron dans "L'Opium des intellectuels, dès les années 1950.

[40] Le Figaro est "un journal d'opinion" déclare Etienne Mougeotte, actuel directeur de la rédaction et ex directeur des programmes de TF1. " Un journal d'opinion sous la pression de l'Elysée et éventuellement de ses lecteurs. Très bien fait avec beaucoup d'infos", précise Jean-François Kahn in "Faut-il croire les journalistes ? ", op. cité, p. 106.

IIIe PARTIE : Régimes de vérité et régimes de pouvoir sur la scène médiatique

« Partout, chacun veut son quart d'heure de célébrité. Le paparazzi est l'emblème de ce phénomène, un pur produit de notre société[41]*. »*

« *Cette folie de communiquer qui dit bien ce qu'elle veut dire, autrement dit « niquer » le « commun » des mortels -, de l'espace pour la parole, et par conséquent pour le désir.*[42] »

« Dire des idioties, de nos jours où tout le monde réfléchit profondément, c'est le seul moyen de prouver qu'on a une pensée libre et indépendante.[43] »

"Le monde, c'est la mode avec un N en plus[44]."

Lien circulaire entre régimes de vérité et régimes de pouvoir, émergence de la connaissance comme un lieu de bataille et de puissance.

Le reporter d'idées n'appartient pas la caste de ces intellectuels à la mode qui naviguent avec impertinence dans le sens du vent tout en critiquant la « meute » médiatique qui pourtant les a fait rois. Ses propos abrupts, ses positions dérangeantes en dehors des courants officiels et de la « journalisation des esprits » font qu'il n'est pas plus admis dans les cénacles académiques que tolérés dans les émissions à la mode du prêt-à-penser.

Chap. 1 - Question de style et de la forme entre prêt-à-penser et penser debout

« Le monde est fait pour aboutir à un beau livre. » (Mallarmé) et « *Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère. »* (Proust)

Le style, « déformation cohérente » du langage, n'est pas seulement « le propre de l'homme » mais aussi du reporter et du penseur en tant que capacité d'organiser le texte de la pensée et les échos des bruits du monde. Nous allons tenter ici aussi de signifier, en optant résolument contre toute la tradition philosophique pour le style littéraire et impressionniste[45] du reportage, que l'idée relève aussi de la langue qui lui donne sa forme.

« La proposition fondamentale d'un système de philosophie est son résultat. De même que nous lisons la dernière scène d'une pièce, la dernière page d'un roman ou que Sancho croit préférable de dire à l'avance la solution de l'énigme, le commencement d'une philosophie est par ailleurs aussi sa fin, ce qui n'est pas le cas pour ceux-là. Or personne ne se contentera de cette fin-là ou du mot de l'énigme, mais on tiendra au contraire le mouvement par lequel cela est advenu pour l'essentiel [46]», écrit Hegel dans ses aphorismes rédigés à Iéna pendant la conception de « La Phénoménologie de l'esprit » qui abordent plusieurs fois des questions de forme directement en rapport à la question du système.

---

41 Camille Laurens "Romance nerveuse", Paris, Gallimard, 2010, p. 25

42 Jean-Pierre Winter. psychanalyste Le Nouvel Observateur, Hors série, oct. 2004.

43 Boris Vian, écrivain surréaliste.

44 Marc Lambron "Théorie du chiffon", Paris, Grasset, 2010, p. 56.

45 Chaque texte nouveau est ainsi venu, de loin en loin, combler le vide qui séparait deux textes antérieurs. Il s'agissait de boucher les trous… Technique impressionniste, donc, ou d'aquarelliste, en cela qu'elle laisse du blanc entre les touches de couleur, du vide entre les pleins. Mais ce n'est que provisoire : quand il n'y aura plus de vide, le livre sera fini, la thèse sera achevée. Cela n'arrivera probablement jamais…

46 "Aphorismen aus Hegals Wastebook" dans Jenaer Schriften 1801-1807, TWA 2, éd. E. Moldenhauer et K.M. Michel, Francfort, 1970, p. 550 : "Der Grundsatz eines Systems der Philosophie ist ihr Resultat…" Ce que Hegel dénonce ici est une forme de précipitation qui peut être la tentation du lecteur, et sans doute aussi du journaliste, souvent pressé de connaître la fin de l'histoire pour se donner trop vite l'apaisement du dénouement. Mais l'histoire ne risque-t-elle pas alors de perdre tout intérêt si on en connaît l'issue ? Car, note Denis Thouard, "ce qui nous importe en lisant est bien le mouvement même de la découverte progressive d'un monde avec ses péripéties, la structuration dramatique d'une histoire en tant que particulière et contingente". ("Le partage des idées. Etudes sur la forme de la philosophie", Paris, CNRS éditions, 2007, p. 183).

Dans la perception empirique où les mots se sont dégradés et dispersés (Tour de Babel), ils révèlent un sens profane manifeste, à côté de leur fonction symbolique plus ou moins caché, dans lequel, note Benjamin, « l'idée se rend intelligible à elle-même, ce qui est à l'opposé de toute espèce de communication tournée vers l'extérieur ».

Chap. 2 - Les intellectuels médiatiques sont-ils une fatalité ?

« Le journalisme peut être de la vraie *littérature*[47]»

La « journalisation » des esprits et la dictature de l'instant[48]

Aujourd'hui, les images[49] sont devenues la peau de la vie, à tel point qu'Arte s'est servi chaque dimanche midi de commentaires à partir d'images pour y faire surgir des « gribouillis de concepts[50] » dans son émission d'initiation à la philosophie proposée et animée par Raphaël Enthoven. De son côté, pendant la semaine, sur France 5, Julia de Funès, professeur de philosophie et animatrice, parle de philosophie en deux minutes tout en bousculant les idées reçues et en la rendant accessible au plus grand nombre[51].

En effet, on ne gouverne plus « aux idées », grandes ou petites, aux doctrines, aux idéologies indexées sur de longs discours. On gouverne « aux images » et les politiques fixent désormais l'agenda aux journalistes. Dans notre société du spectacle, les idées fatiguent, les concepts rebutent, les images reposent, et apaisent, parfois elles interpellent aussi[52]. Elles sont appelées à former la texture de cette « peau de culture » dont parle Nietzsche, enveloppe protectrice bien illusoire mais néanmoins indispensable contre l'irritation sans fin de la « vie sans valeur[53] ». A quoi bon une guerre inflexible contre la doxa, la rumeur,[54] le prêt-à-penser, le faux semblant médiatique ? Au nom de quoi ? Entre autonomie et hétéronomie. Après le faux cogito nihiliste, le faux cogito médiatique à connotation narcissique et exhibitionniste.

---

47 Alexander Lebedev, milliardaire russe qui a acheté le « London Evening Standard et a des vues sur « The Independent », in Piotr Smolar « Citizen Lebedev », Le Monde 12 janvier 2010, p. 20.

48 Serge July, Jean-François Kahn, Edwy Plenel "Faut-il croire les journalistes ?". Propos recueillis par Philippe Gavi. Paris, éditions Mordicus, 2009, pp. 108 à 110 : "La dictature de l'instant est une vision intellectualiste et éthérée, un concept philosophique pour le plaisir du concept, déclare JF Kahn, licencié d'histoire, ancien prof. et aujourd'hui journaliste à la retraite. Pourquoi un quotidien s'émanciperait-il de la dictature de l'instant alors que, justement, sa misssion est d'expliquer et de faire vivre ses instants ? Nos quotidiens couvrent de moins en moins l'instant, ils font de moins en moins ce travail élémentaire qui consiste à raconter ce qui s'est passé la veille en triant la masse d'informations. Au prétexte de ne pas céder à la dictature de l'instant, vous ne trouvez plus que des grands commentaires, des grands reportages, des portraits, des tribunes de philosophes, bref des papiers magazine, mais pas des informations qui permettraient de penser par soi-même (..) Avoir un regard sur l'instant ne dissout pas l'instant (…) La dictature de l'instant rend encore plus nécessaire la médiation des journalistes".

49 Jacques Rancière dans "Le spectateur émancipé" (Paris, La Fabrique, 2008) distingue "l'image intolérable" (comme celle de la petite fille nue hurlant au milieu des soldats américains au temps de la guerre du Vietnam) de "l'image pensive" qui ne va pas de soi, car écrit-il p. 113 : "Une image n'est pas censée penser. Elle est censée être seulement objet de pensée. Une image pensive, c'est alors une image qui recèle de la pensée non pensée, une pensée qui n'est pas assignable à l'intention de celui qui la produit et qui fait effet sur celui qui la voit sans qu'il la lie à un objet déterminé. La pensivité désignerait ainsi un état indéterminé entre l'actif et le passif."

50 Heureuse et polémique formule empruntée à Friedrich Nietzsche.

51 "Bousculer les lieux communs". Interview Julia de Funès, Directsoir N°753/29 avril 2010, p. 13. "Le but de ce programme court diffusé du lundi au vendredi sur France 5 à 17h40 est de rendre la philo accessible, déclare Julia de Funès. Je suis arrivée avec des notions universitaires, des liaisons partout, quatre pages pour chaque thème. Le producteur Frédéric Lopez m'a dit : "Tel quel, ça ne va pas être possible". Pour alléger tout cela, il a eu l'idée d'animer ces concepts (plaisir, bonheur ou liberté, etc.). Je n'avais pas pensé à une dimension aussi ludique avec des animations, des gags. A l'écran, je suis dans un univers très dessiné, un peu à la Sempé."

52 Par exemple, dans une photo montage peu connue, Robert Doisneau montre des usines qui crachent de la fumée sur un ciel gris, superposées à des mains d'ouvriers mutilées. "C'est une image d'une très grande violence, commente l'écrivain Didier Daeninck dans Le Monde (10-11 janvier 2010, p. 22), qui montre les marques du travail sur le corps humain. Une photo saisissante, elle vous prend au col."

53 Alain Brossat « Le grand dégoût culturel », Paris, Ed. du Seuil, 2008, p. 176-177.

54 Ainsi, Internet participe de la mondialisation immédiate de l'information et aussi, hélas, des rumeurs mises au même rang que l'information vraie.. "Elles finissent même par avoir valeur d'info, note Serge July. Si bien que l'info a finalement la même valeur que la rumeur : ce qui, par voie de conséquence, achève de dévaloriser l'information. Internet est à la fois un facteur de dévalorisation du journalisme et un outil très performant contre la censure. Il faut vivre avec cette contradiction". In "Les journalistes sont-ils crédibles ?", op. cité", p. 42.

Comme la poésie réenchantée par l'arrivée du slam, la philosophie tente de réinvestir la cité, sans jargon ni querelle de clochers. « Favoriser les débats et les rencontres qui ne sont pas réellement académiques, sans programme imposé [55] ». Avec un bilan plutôt encourageant[56].

Les intellectuels médiatiques passeront-ils de mode comme les intellectuels universels comme le prédisait dans « Le Monde » Jacques Derrida en fin de vie ?

Chap. 3 - Alain Badiou, le courage du présent et de ses idées

« Qui n'a pas fait d'enquête n'a pas droit à la parole », proclamait son maître Mao**.** A 73 ans, Alain Badiou, professeur émérite à l'ENS, philosophe, dramaturge et écrivain a toujours la parole et se multiplie : non content de construire et de peaufiner un système philosophique original et d'être reconnu, avec son ami et cadet Slavog Zizek, comme « intellectuel global », il entre « dans le vif du sujet », envisage de tourner un film sur Platon à connotation communiste, retraduit et infiltre « La République » avec des constellations lacaniennes, aborde sans hésiter les sujets qui fâchent et font l'actualité, comme le conflit israélo-palestinien et« l'Hypothèse communiste ». Ici Londres, l'idée communiste renaît tel phénix de ses cendres les 13-15 mars 2009 à l 'occasion d'un colloque, surfe sur le « retour de Marx », non loin de la tombe de Karl au cimetière désaffecté d'Highgate. Sans oublier un récent reportage d'idées sur le découpage et le contrôle systématique de l'espace[57] par l'Etat israélien en Cisjordanie et à Jérusalem lors du siège et de la destruction de Gaza.

Une philosophie souveraine de l'événement qui a le courage du présent sans renier ses errances de jeunesse et la volonté de système qui relie le rien au tout.

Chap. 4 - Epilogue de l'affaire médiatique

« *Les questions sont aussi importantes que les réponses*.[58] » Dette, ambivalence et dépendance : l' « il y a » du rapport entre l'Un de philosophie et le Deux des médias.

L'emprise médiatique face à l'empire de l'université : hétéronomie/autonomie, flux/stock, incompétence/compétence, structure/histoire, jeu/travail vulgaire/science, impair/pair, audience/jugement, hétérotopie/utopie.

---

[55] Barbara Cassin, philosophe, directrice de recherche au CNRS. Elle a dirigé notamment le dictionnaire "Vocabulaire européen des philosophes"(Seuil/ Le Robert, 2004). Elle commente : "Le but de ces festivals, notamment celui de Lille qui, en douze ans, a convié mille cinq cents philosophes, c'est le retour au texte, à la complexité. La perception du complexe est liée au bien public. La philosophie comme je la conçois, c'est un travail politique, au sens littéral : avec la cité".

[56] Outre le festival Citéphilo à Lille en novembre, Modène, en Italie, "festival della filosofia", est en septembre, chaque année, l'un des plus importants de la communauté européenne, sans oublier, fin mai, celui européen de Saint-Emilion qui en est à son 3e cru. De plus, comme le précise le quotidien britannique "The Guardian" sous la plume d'Hermet Swaïn, s'est ouverte en septembre 2009 sur le Web l'Université internationale du peuple, université virtuelle quasi gratuite et ouverte à tous, sous l'impulsion de Rob Angarita et Aaron Hawkey. Elle draine déjà trois millions d'étudiants dans le monde, malgré un programme encore restreint ciblé d'abord sur les mathématiques.

[57] Benjamin Barthe "A Ramallah, des gratte-ciel pour contrer les restrictions territoriales israéliennes", Le Monde 24 avril 2010, p. 11. Plusieurs tours sont en construction dans la ville où siège l'Autorité palestinienne, alors que dans le passé, les immeubles construits à Ramallah dépassaient rarement une dizaine d'étages.

[58] Jean-Luc Coatalem, chef de service au magazine de grands reportages « Géo ».

Ici et là, il faut choisir la difficulté derrière le style léger et dépouillé[59] du reporter. Car « le rien est plus simple et plus facile que quelque chose[60] ». Cela, toutefois, ne fait pas le compte/conte/récit. Renversement dialectique ou/et révolution du reportage : partir d'un angle d'attaque conceptuel et reporter les idées plutôt que les faits « omnibus » pour éviter la fuite en avant du toujours plus… de l'idéologie de la communication. On ne peut se contenter de la collecte des faits empiriques... dans la recherche de l'information : le problème du code et de la vulgarisation des idées au delà du « faitichisme », de l'« antiphilosophie » et de l'anti-journalisme à la mode.

« Dire ce qu'on a vu ». De l'empathie du reporter à la curiosité du « reporterre », avec ancrage sur le terrain pour reporter l'idée du réel sans négliger son « effet de réel » (Barthes). Le reporter d'idées qui nous intéresse, c'est celui qui n'existe pas mais qui doit advenir[61], celui que difficilement on invente. Une fiction théorique et une synthèse disjonctive à la fois rassembleuse et décentreuse du journalisme, de la pensée et du politique. Echec ou moment philosophique ? Le reportage d'idées a-t-il aujourd'hui encore un avenir face à la double crise de la presse écrite et de l'Université ? Sa réussite tient-elle à son aveu d'échec du « J'ai vu »?

Chap. 5 - Post-scriptum en forme de miettes philosophico-médiatiques

Une tentative dérisoire mais nécessaire d'autoportrait stylisée et existentielle entre le sage (philosophie) et l'insensé (médiatique) afin de personnaliser, de justifier, voire d'incorporer notre reporter d'idées dans le temps ritualisé et le moment sans cesse reporté de la soutenance. Ici et maintenant. En et avec « nous ».

Annexe : Sélection non exhaustive de quelques textes « hétérotopes »

Karl Kraus reporter critique dans l'espace publique par Elias Canetti in « Le Flambeau dans l'oreille ».

L'entretien inédit de Michel Foucault par Roger Pol Droit (Le Point ler juillet 2004).

Ecrire pour l'humanité par André Comte-Sponville in « Comment je suis devenu philosophe »

Le pouvoir du regard chez le journaliste. Interview de la philosophe journaliste Géraldine Muhlmann, professeur à l'université Paris XI (Revue Lire Mai 2004).

La dernière interview de Jacques Derrida, Le Monde 19 août 2004.

Ce qu' « intellectuel » veut dire par Jacques Rancière in Lignes N°32 octobre 1997.

Comment le philosophe communique-t-il ? par Gilles Deleuze in « Pourparlers ».

Ma rencontre avec Jean Cavaillès par Gaston Bachelard (Lettre datée de l950).

Baudrillard décode « Matrix ». Pourquoi ce film passionne les philosophes ? (Le Nouvel Observateur 19-25 juin 2003).

Jean Hatzfeld journaliste avant tout (Entretien Le Monde 2, 21-27 mars 2004).

---

[59] Florence Aubenas dans son dernier livre "Le quai de Ouistreham" (Paris, éd. de L'Olivier, 2010) excelle dans ce style dépouillé et impressionniste qu'on pourrait qualifier de minimaliste dans la mesure où il évite les effets littéraires pour mieux rendre compte de l'idée et de la "réa-lité" de crise chez les travailleurs précaires qui la vivent au quotidien. Ces derniers lui objectent après la sortie du livre qui les met en scène dans leur recherche de travail : "Certes, nous sommes désargentés et toujours à courir entre deux petits boulots, mais notre pensée est intacte et nous gardons notre dignité… On a encore notre portable et une famille, on n'est pas SDF, tu le sais bien Florence, car tu as vécu ça avec nous pendant quelques mois". Evidemment, certains esprits chagrins diront que, comme chez Gûnter Wallraff le jeu était un peu truqué, que le reporter ne doit pas avancer masqué… mais il fallait oser le tenter et surtout le réussir sans trahir les divers protagonistes.

[60] Formule empruntée à Leibnitz.

[61] Comme dit Freud "Wo es war, soll ich werden".

Le chroniqueur du temps par Jean Lacouture in « Un sang d'encre ».

Dans les geôles de Spandau. Les premiers jours du IIIe Reich par Egon Erwin Kisch

A bâtons rompus autour du terme de génocide par Jean-Moïse Braitberg in « Un juif impossible ». Etc.

Bibliographie

Filmographie

LE REPORTER D'IDÉES
ENTRE LE SAGE ET L'INSENSÉ

Ière PARTIE

LE REPORTER D'IDÉES ENTRE LE SAGE ET L'INSENSÉ

MYTHE, REALITE ET FICTION DU REPORTAGE

« Restez superficiels, c'est-à-dire à la surface, près de ce qui éclaire et de ce qui est éclairé. A condition de dire ce qui s'y passe (…) La surface, le superficiel, c'est le quotidien, ce qu'on entend en parlant avec les gens, ce qu'on voit dans leur vie. » (Henri Lefebvre)

« Le fait de dire la vérité de fait comprend beaucoup plus que l'information quotidienne fournie par les journalistes, bien que sans eux nous ne nous y retrouverions jamais dans un monde en changement perpétuel, et au sens littéral, nous ne saurions jamais où nous sommes. » (Hannah Arendt)

« Quiconque prend le temps d'étudier les techniques du reportage illustré dans la presse populaire et les magazines découvrira facilement un modèle dominant composé de sexe et de technologie. Rôdant autour de cette paire, on retrouvera habituellement des images de vitesse folle, de destruction, de violence et de mort subite. » (Marshall McLuhan)

« J'ai fréquenté bien des assassins. D'une manière absolue, ils ne regrettent rien s'ils ont leur photo dans le journal » (Louis-Ferdinand Céline)

AVANT PROPOS

Vous avez dit reportage ?

- « L'homme n'est sans doute qu'une certaine déchirure dans l'ordre des choses[62]. »
- « Nous sommes des voyeurs... pour tout donner[63]. »
- « Comme des armées d'yeux qui m'auraient fait voir des choses[64]. »
- « Il vient du silence et il retourne au silence[65]. »
- « Je trainais sur mon lit, seul, j'étais encore couvert de nuit. » (Tony Duvert)

Les faits-divers sont cette « information monstrueuse » qu'on ne sait où mettre, au point qu'elle a donné son nom à une rubrique de « classement de l'inclassable » comme le disait Roland Barthes[66]. « Ces événements sans événement [67]» qui se nourrissent de faits[68] dramatiques, en marge de la nature ou des comportements normaux[69], s'alignent depuis longtemps dans le journal et ont, avec le reportage, contribué à l'essor populaire de la presse. « Sachez, Monsieur, qu'il y a une manière légitimiste de présenter un fait divers ou de parler du temps qu'il fait », dit un jour à un de ses journalistes Arthur Meyer, patron du monarchiste et très parisien « Le Gaulois ».

Dans le vif du fait divers, le journal se veut la figure du présent sur fond de projet universaliste. Revue de presse du journaliste philosophe ou du philosophe journaliste qui n'est pas toujours en vacances bien que prendre son temps soit essentiel dans cette profession où l'urgence donne le tempo du scoop[70]. Le reportage surgit soudain au détour de «la prière du matin» de l'homme post-moderne. Par petites touches impressionnistes, il multiplie les «faits ommnibus» insignifiants, décrit, explique avec luxe de détails, avant de conceptualiser l'idée directrice de ce bruit anodin du monde qui ne peut nous laisser indifférent et surtout illustre une notion qui nous est chère : celle de «kairos», l'occasion imprévue que l'on saisit au vol pour cristalliser le «moment présent ».

Le journal local, «La République du Centre» raconte le 21 août 2008 sous la plume de Rémy Maucourt la macabre découverte d'un solitaire à la fois surdoué et misérable, innocent et pervers, qui avait eu son

[62] Michel Foucault «Les mots et les choses», Paris, Gallimard, 1966, p. 15.

[63] Henri Cartier-Bresson, photojournaliste.

[64] Jean-Luc Hennig (ex-journaliste à Libération) «Le voyeur. Enquête sur une passion singulière», Paris, Albin Michel, 1981.

[65] Maurice Blanchot «l'espace littéraire», Paris, Gallimard, 1955, p. 38.

[66] Roland Barthes «Essais critiques», Paris, Seuil, 1964, p. 188.

[67] Michelle Perrot «Fait divers et histoire du XIXe siècle», op. cité, p. 917.

[68] Honoré Daumier «La caricature» (1838) met en scène le président (impatient) du tribunal : «Au fait, Maître, au fait», et l'avocat interpellé de répliquer : «Au fait, au fait, hé bien le fait est un enfant fait, celui qui la fait (sic) nie le fait, voilà le fait.».

[69] A l'origine de l'exposition récente «Crime et Châtiment» au Musée d'Orsay à Paris, Robert Badinter, ancien ministre, continue de s'interroger sur le crime et la justice ». Au cours de ma vie d'avocat (…) quand je voyais un criminel pour la première fois, je le laissais parler. C'était un moment très intense. Il parlait, il racontait les préparatifs, les mobiles, les armes. Mais presque tous se taisaient à l'instant de raconter l'acte meurtrier lui-même. Il y avait un silence, un blanc. Puis il reprenait, mais toujours en gommant l'acte lui-même.» In Le Monde 14-15 mars 2010 Entretien Robert Badinter : «Ce qui intéresse, c'est la douleur, le supplice, la mort» par Philippe Dagen.

[70] L'information exclusive qui, en principe, fait vendre le journal et tue la concurrence. En 1905, le journaliste Gaston Leroux évoque une entrevue secrète entre le tsar et Guillaume III. Démentis officiels devant ce scoop. C'est pourtant vrai : Leroux l'a su par le cuisinier de Nicolas II avec qui il échange des recettes.

long « quart d'heure de célèbrité » dans les années 1970. Ca pourrait être un « marronnier[71] », mais le journaliste localier sait qu'il vient de dégotter là un sacré sujet, un « bon client » comme on dit dans les salles de rédaction et qu'il va passionner son lectorat par ce reportage digne d'Agatha Christie. Et sidérer au passage le papivore doctorant qui l'a côtoyé au lycée de Savigny sur Orge et a préparé avec lui, il y a quelques décennies, le Concours général de philosophie 1963[72] en échangeant et en critiquant respectivement sur les conseils du professeur leurs copies respectives de tête de classe[73].

D'abord, en page 4 du journal sous la rubrique «Faits de société», le titre à sensation « Un ancien Prix Médicis retrouvé mort à Thoré la Rochette » Suivi du « chapo » comme on dit dans le jargon journalistique, c'est-à-dire l'introduction en caractères gros annonçant le corps de l'article pour attirer l'attention des lecteurs de la PQR (la presse quotidienne régionale qui joue à fond la carte de la proximité) qui se précipitent en priorité à la page 2 de leur journal pour y lire d'abord les décès, les naissances et puis les faits divers. Bien avant les nouvelles nationales, les infos internationales et surtout les éditos politiques et les chroniques réputées plus intellectuelles. Et ceci, avec avidité, voyeurisme et curiosité : « La personne que l'on a retrouvé sans vie à son domicile n'était pas que le vieil homme solitaire que connaissaient les habitants du village. Ecrivain reconnu nationalement dans les années 70, ses écrits feraient scandale aujourd'hui : il y faisait l'apologie de la pédophilie. »

Evidemment, le lecteur voyeur ne peut plus s'échapper et zapper ce fait divers peu banal servi à l'heure du petit déjeuner. Le pavé dans la mare tranquille de la bonne conscience hétérosexuelle provinciale étant lancé[74], on passe vite au reportage proprement dit, en moins de mille mots économes et précis, décrivant la scène de la mort qui a priori n'est pas celle du crime passionnel ou crapuleux. Comme lors du scénario du crime autour de Pasolini, retrouvé assassiné sur une plage italienne. Avec un zeste de mystère. Ni même à un suicide « parce qu'il est plus facile de renoncer à la vie qu'aux illusions qu'on a sur elle »[75]

« Le mercredi 20 Août au matin, un voisin remarque que la boîte aux lettres déborde. Dans ce village de 880 habitants presque personne ne connaît Tony Duvert, mais il est réputé solitaire. Sédentaire, son absence surprend son voisin. Il prévient le maire qui alerte immédiatement la gendarmerie de Vendôme. Arrivés sur place, les gendarmes n'ont pas de réponse et font appel aux pompiers pour forcer la fenêtre et entrer dans le domicile. Ils y trouvent le corps de Tony Duvert décédé (selon eux) depuis au moins un mois[76].

«Il faudra toujours que des mortels encore vivants enterrent des vivants déjà morts. Des morts n'ont jamais enterré personne, mais des vivants non plus, des vivants qui seraient seulement vivants, des vivants immortels. Les dieux n'enterrent jamais personne. Ni les morts en tant que tels, ni les vivants en tant que tels n'ont jamais porté personne en terre[77].»

L'homme de 63 ans vivait seul, n'avait pas de travail connu dans le village ni de famille sur place. Pas de traces de violence sur les lieux, les premiers éléments de l'enquête laissant penser à une mort

[71] Fait routinier et cyclique dont s'empare régulièrement la presse pour pigmenter une actualité souvent terne et sans événement marquant.

[72] Pour l'anecdote, surtout lorsqu'on lira plus tard ses aphorismes antiphilosophiques, Duvert y récolta un accessit au Concours général de philo 1963 dans ce lycée Jean-Baptiste Corot, construit en 1953 dans la banlieue sud, dont c'était une grande première de figurer au prestigieux palmarès entre Henri IV et Louis Le Grand.

[73] Gilles Sebhan «Tony Duvert. L'enfant silencieux», Paris, Denoël, 2010, pp. 36-39.

[74] Tony Duvert «Abécédaire malveillant», article pédophiles, Paris, Minuit, p. 95.

[75] Tony Duvert «Abécédaire malveillant», article suicide, p. 115 «La presse, hétérosexuelle et familiale, fait passer les pédérastes pour des agresseurs que les enfants ont à craindre. Mais, dans leur immense majorité, les viols d'enfants sont hétérosexuels et familiaux».

[76] «Tony Duvert. L' enfant silencieux», op. cité, p. 9 : « Né en juillet, mort en juillet. Il est rare qu'on termine bien loin du point de départ. Est-ce le corps qui se souvient. Est-ce l'étrange coïncidence du temps sur lui-même. Le corps est là, le corps patiente, on dirait qu'il cherche à se rejoindre, qu'il attend de signifier. » La lettre la plus ancienne dans la boîte aux lettres débordante datait du 4 juillet 2008.

[77] Jacques Derrida «Spectres de Marx», Paris, Galilée, 1993, p. 187.

naturelle.Une fois le décès constaté, le corps est transféré à l'institut médico-légal pour autopsie. Si cette histoire peut malheureusement sembler banale, l'homme l'est beaucoup moins.

On assiste ici sans doute en direct au passage du reportage de faits successifs et accumulés à dessein à un semblant de reportage d'idées proprement dit. Avec, en exergue et en corps gras, ce gros mot de pédophilie aujourd'hui hautement criminalisé permettant au journaliste de service qui s'est documenté une mise en perspective afin d'éviter toute mise en accusation hâtive, abusive et « hétérocrate » pour reprendre le mot fameux de Duvert qui se savait mortel : « Chaque année, j'ai un an de moins que l'année d'après. Dieu sait comment ça va finir.» Mal bien sûr, surtout dans son cas !

Avec l'Inter-titre « publiciste », racoleur et sans doute vendeur :

«Un écrivain partisan de la pédophilie»

« Tony Duvert était inconnu à Thoré-la-Rochette mais c'était un écrivain reconnu nationalement qui a reçu le prix Médicis pour son livre « Paysage de fantaisie ». Parmi les autres titulaires de ce prix, on trouve Claude Mauriac, Georges Perec, Philippe Sollers ou Bernard Henri Lévy. Et en l972, un an avant Tony Duvert, Maurice Clavel. Il a écrit la majeure partie de son œuvre dans la mouvance de la libération sexuelle en prônant un point de vue difficile à comprendre aujourd'hui. Duvert défend le droit des enfants (et particulièrement des garçons) à disposer de leur propre corps pour leur propre sexualité. En clair, il fait l'apologie de la pédophilie. « Paysage de fantaisie » met en scène des jeux sexuels entre un adulte et des enfants. Pour ses partisans, c'est un écrivain très fin avec une grande liberté de ton. Encore aujourd'hui, il est admiré par certaines communautés homosexuelles. Rappelons qu'à l'époque, ce genre de discours n'est pas encore scandaleux. Tony Duvert obtient le Prix Médicis et on lui consacre des articles très élogieux dans «Le Monde» et «Libération». Les mentalités se sont transformées au cours des années 80 et Tony Duvert a disparu de la circulation. Il ne publie plus rien à partir de l989 et vient habiter avec sa mère, décédée depuis, à Thoré-la-Rochette, lui qui affirmait dans un entretien à «Libération» en 1979 qu'il fallait « retirer les enfants aux femmes ». Tony Duvert a été retrouvé mort hier, après s'être isolé des années pour sa vision incompatible avec la moralité du XXIe siècle.[78]

« Je dédie ce souvenir aux salauds qui me prêchent aujourd'hui le « respect » du mineur. Moralistes borgnes, je l'ai été ce mineur, et je l'ai subi ce respect » [79]

Possible/réel. Rassemblement/Décentrement. Nous touchons là d'emblée deux des principaux couples conceptuels antithétiques de notre recherche sur le « journalisme philosophique ». Tant que le reporter se fie à son regard pour décrire minutieusement la scène de la mort, du mort à la fois inconnu et célèbre et accumule les détails sur la découverte du corps inerte, on campe dans le journalisme « rassembleur » et porteur autour du fait-divers[80], qui est une construction discursive d'encre et de sang[81] qui est apparu en fait dans la presse populaire du XIXe siècle. Au point de jonction d'un nouveau régime de l'actualité, de nouvelles figures du crime et de nouvelles pratiques d'écriture[82]. L'image de Tony Duvert, à première vue, ne ressemble pas (trop) au cadavre laissé là à l'abandon depuis au moins un mois (un peu plus, un peu moins), mais il se pourrait que l'étrangeté cadavérique fut celle de l'image de l'écrivain solitaire au style si personnel. S'il avait été plus reporter d'idées adepte du « journaliste

[78] Rémy Maucourt «Un ancien Prix Médicis retrouvé mort» La Nouvelle République du Centre» 21 Août 2008 Fait de société, p.4

[79] «L'enfant au masculin». Essai. Paris, Editions de Minuit, l980.

[80] «Dans les secrets de la police. Quatre siècles d'histoire, de crimes et de faits divers dans les archives de la préfecture de police» sous la dir. de Bruno Fuligni. Paris, Ed. L'Iconoclaste, 2009.

[81] «Tout journal, de la première à la dernière ligne, n'est qu'un tissu d'horreurs. Guerres, crimes, vols, impudicités, tortures, crimes des princes, crimes des nations, crimes des particuliers, une ivresse d'atrocité universelle.» écrit Charles Baudelaire «Mon coeur mis à nu», in Fusées, Mon cœur mis à nu, La Belgique déshabillée, Folio classique, 2002.

[82] Alain Brossat «La nuit transfigurée» in «Ce qui fait époque», Paris, L'Harmattan, 2007, p. 71.

philosophique » que simple reporter de faits (divers), le localier de la République du Centre aurait pu à la manière d'un Blanchot écrire que « le lieu où l'on meurt n'est pas un lieu quelconque. »

« Ce qu'on appelle dépouille mortelle échappe aux catégories communes : quelque chose est là devant nous, qui n'est ni le vivant en personne, ni une réalité quelconque, ni le même que celui qui est en vie, ni un autre, ni autre chose. Ce qui est là, dans le calme absolu qui a trouvé son lieu, ne réalise pourtant pas la vérité d'être pleinement ici. La mort suspend la relation avec le lieu, bien que le mort s'y appuie pesamment comme à la seule base qui lui reste. Justement, cette base manque, le lieu est en défaut, le cadavre n'est pas à sa place. Où est-il ? Il n'est pas ici et pourtant il n'est pas ailleurs ; nulle part ? mais c'est qu'alors ce nulle part est ici. La présence cadavérique établit un rapport entre ici et nulle part. D'abord dans la chambre mortuaire et sur le lit funèbre, le repos qu'il faut préserver montre combien est fragile la position par excellence. Ici est le cadavre, mais ici à son tour devient cadavre : « ici-bas », absolument parlant, sans aucun « là-haut ne s'exalte encore[83]. »

Mais lorsque Rémy Maucourt explique à pas prudents et didactiques de « Sioux rusé de l'info » le concept de pédophilie chez Duvert « fou d'enfance [84]» et sa vision iconoclaste mais non antiféministe de la mère/femme qu'il replace dans le contexte de l'époque des seventies et de la libération sexuelle (Reich, Marcuse, etc.), on passe alors sans transition au reportage d'idées subversives et à son « décentrement » conflictuel, lorsqu'il évoque implicitement la souffrance infligée aux enfants par des mères possessives et abusives. Politiquement et moralement correct[85], le journaliste de service n'ose pourtant pas trop citer l'iconoclaste Duvert qui en fait même un florilège dans son dernier livre l'« Abécédaire malveillant » (1989) : « Les machines reproductrices que l'ordre a fabriquées et répandues partout, ce ne sont pas les gouvernants, les armées, les polices, les institutions, les lois : ce sont nos propres cervelles. Décapitez l'ordre et gardez vos têtes: l'ordre repousse.» « Flatter la veulerie, lécher les mous : voilà désormais tout ce qu'on attend de la culture écrite. » Avec, en note finale de l'article, la figure de l'oppression (moralisatrice et castratrice) cherchant à cerner l'idée de possible, de ce qui est possible, et la notion valise de possibilités du mineur désormais multipliées par l'usage généralisé du Web qui fait que la loi et la jurisprudence doivent s'adapter[86].

La chute de l'article débouche sur l'idée d'anéantir la possibilité immanente inaperçue de la situation, pas transitive aux lois de la situation. Au nom de l'« universel reportage [87]» et du pragmatisme journalistique qui s'inscrit dans l'espace public. Effet du réel. La vérité, nous semble-t-il, est du côté de ce petit peu- ou plutôt ce petit peu qui est, et pour cette raison serein, du côté de la vérité. Quelques étoiles se détachant sur l'immensité de la nuit sont, quelle que soit leur petitesse réelle ou apparente, plus vraies (parce que plus réelles) que cette obscurité qui les entoure et, de toutes parts et à jamais, les dépasse. Cette vérité dont Démocrite écrivait lumineusement qu'elle est « au fond de l'abîme ». Cela suppose qu'elle n'est pas l'abîme même[88].

Homo/hétérosexualité sur fond de pédophilie dans ce fait-divers qui pourrait être un banal drame de la solitude des seniors encore trop jeunes pour mourir dans une société individualiste qui se nourrit de jeunisme et de sensationnalisme. Au profit de la conviction que toute possibilité est une inflexion

[83] Maurice Blanchot «L'espace littéraire», Paris, Gallimard, l955, p. 344.

[84] Pour reprendre le titre d'un numéro de la revue «Recherches».

[85] La référence plutôt floue en chute de ce reportage à la « morale du XXIe siècle » (sic) par le journaliste localier Rémy Maucourt est sans doute un peu courte et aurait mérité un plus long développement en dépit des contraintes de places et de signes dans un quotidien cerné par la publicité.

[86] Ainsi, l'utilisation d'Internet par un pédophile «prédateur pour entrer en contact avec un mineur dans un but sexuel » est désormais une circonstance aggravante dans les affaires de moeurs. Le Figaro 3 déc. 2008, rubrique FranceSociété, Pédophie sur Internet : l'appel d'une mère, p. 9.

[87] Stéphane Mallarmé «Mélusine» Vol.XXIV est consacré à l'universel reportage». C'est en plein essor de la presse à grand tirage, deux ans à peine après le lancement du «Matin», que le poète opère la distinction dédaigneuse, voire péjorative, entre «littérature» et «universel reportage».

[88] André Comte-Sponville «Du corps», op. cité, p. 321.

de la nécessité, qu'on pouvait prévoir donc le long silence de plus de dix huit ans de l'auteur en rupture avec les idées dominantes de son époque. Sans oublier l'annonce de sa mort révélée aujourd'hui comme celle un chien galeux et abandonné de tous après avoir été adulé et marginalisé dans les années 1970-1990 à travers ses écrits au vitriol et au style inimitable. Lucide et implacable, même vis-à-vis de lui-même et de son talent autocensuré, Duvert écrit à la fin du « Journal d'un innocent » : « Je ne suis pas éternel : et j'ai un lit, un ventre que l'air du temps ne remplit pas. Il faut donc que je choisisse mes mots ; cela empêchera peut-être d'écrire des chefs d'œuvre. »[89]

Peut-on dépasser le possible restreint pour atteindre l'idée ?

Affect/percept/concept. A travers la lecture de ce fait divers qui nous touche puisqu'il ne s'agit pas, comme dirait Heidegger, du « on » anonyme des statistiques de mortalité mais de quelqu'un que nous avons côtoyé sinon vraiment connu, il s'agit dans notre fiction théorique du reportage d'idées de dépasser d'emblée trois virtualités conceptuelles en les décentrant. Tout en fixant le moment 1960 qui s'étend jusqu'au début 1980, avec le thème de la liberté sexuelle.

D'abord la virtualité analytique, à savoir : l'objet de la pensée, c'est ce qui est, et donc ce qui représente le support possible d'une analyse. La pensée est définie ici comme analytique car son programme est de rendre compte de ce qui est possible. Cette vision analytique débouche soit sur le pragmatisme scientifique (le vrai c'est ce qui est utile), soit sur le pragmatisme journalistique (le vrai c'est ce que je vois sur le terrain de « l'universel reportage », c'est la vérité/illusion du regard flâneur péripatéticien). Sans pour autant succomber à la tentation de la virtualité gestionnaire : l'enjeu de la pensée ce serait alors ce qui sera déductible de ce qui est, c'est-à-dire de l'événement ; ni aussi sans tomber dans celle de la virtualité critique, c'est-à-dire assigner à la pensée la part négative de ce qui est, voire la confiner au nihilisme ambiant .

Or, si on limite la pensée à ces trois dimensions virtuelles en dépassant l'affect de la nouvelle d'un mort connu sinon reconnu, dans tous les cas, on a affaire à une conception de la possibilité qui est celle du possible restreint. En tant que procédure de vérité, la pensée est irréductible à ce qui est, et ceci en un double sens. D'une part, on se heurte à la discontinuité des lois formelles de ce qui est : caractéristique d'exceptionnalité en un point. D'autre part, dans son apparence même, on ne pense que de force, alors qu'on peut regarder sans se forcer à voir, surtout lorsqu'on n'est pas un reporter professionnel payé pour ça[90].

Paradoxe qui est au centre de notre fiction théorique et de notre recherche : la pensée serait précisément indescriptible, à savoir non saisissable dans l'« universel reportage » dans la mesure où on ne peut la décrire comme véritable apparition, pur surgissement. Comme Duvert le fait avec maestria pour décentrer la fulgurance du désir, dès son premier roman « Récidive » (1967) : « Il y aura cette minute délicieuse où le plaisir le tire si fort qu'il miaule en dedans comme un chat auquel on arrache la queue. »

On ne peut que la citer au vol sans vraiment la commenter comme le fait avec une belle intuition d'ailleurs mais aussi une certaine facilité[91] le journaliste à la fin de sa « nécro » sur Tony Duvert qui avait prévu le coup de la citation de ses « pensées ». « Crédibilité des pensées selon leur signataire. Un lieu commun suivi d'un grand nom fait réfléchir. Un trait génial signé Pétavy ne convaint pas. Car on se rend toujours à une personne plutôt qu'à une idée (…) Une philosophie ne serait honnête que contradictoire, incohérente, indéfendable. Mais qui a besoin de cela ? On pense beaucoup de cela ?

[89] Tony Duvert, «Journal d'un innocent», Paris, Editions de Minuit, l976.

[90] «Vous n'avez pas à penser, d'autres sont payés pour ça», lança un jour Charles Taylor à un ouvrier revendicatif.

[91] Ndlr : La citation en guise de conclusion du fait divers de la « République du Centre » est ici une façon stylée et cultivée de se débarrasser d'un « client » encombrant et sulfureux. Une manière fréquente, dénonce Karl Kraus, pour le journaliste de se défausser en ouvrant les guillemets sans conclure de manière personnelle.

On « pense » pour broyer ses semblables, non pour comprendre quelque chose. Or la pensée-pour-cogner doit fermer le poing : être univoque, logique, doctrinale. Une main doigts écartés n'assomme pas. Cette main ouverte, c'est la pensée accablée de ses contradictions et qui ne les résout pas. Elle est juste ? Alors elle est faible : cache-là ».[92]

Ainsi, bien que la fin sordide du pédophile de soixante trois ans qui s'était laissé mourir, reclus dans sa cabane près d'un lac, loin de villageois qui le désignaient sous l'archétype du « l'écrivain » misanthrope, soit prévisible, voire « prédictable », sa pensée, elle, ne se laisse pas prévoir : c'est ce qui en fait sa grande force et toute sa subtilité subversive, sauvage, voire ingérable. Elle s'inscrit dans une dimension événementielle de caractère hasardeux et bien dans la mouvance post-soixante-huitarde du tout est permis[93]. Donc, une véritable pensée serait ingouvernable, imprévisible dans la mesure où elle jaillit comme un éclair et taraude toutes nos certitudes. Mine de rien, elle offusque la norme en soulignant sa variabilité[94], fait flèche de tout bois, enfonce le clou, brise les interdits et n'a peur de rien, surtout pas de choquer : « En 1967, signale Duvert, trois chercheurs américains avaient observé à l'arrivée d'un marathon que c'était le vainqueur qui présentait la température rectale la plus élevée : 41°C. Et il existe une relation constante entre le classement des athlètes et leur température rectale. Il serait urgent d'étendre cette étude à d'autres activités et à d'autres succès : arts et lettres, sciences, finances, marathons politiques. » (sic !)

Enfin, elle ne résulte pas seulement de la négation critique de ce qui est. Elle n'est pas transitive à la simple posture de la critique, car elle se veut à la fois indomptable, enfantine, affirmative et subjective sans nier pour autant la négativité, la violence, le nihilisme et le crime.

Mais au tribunal où il aurait pu comparaître au nom du changement de régime normatif[95], on ne peut taxer le romancier pédophile Tony Duvert de criminel, même s'il n'est pas tout à fait innocent. L'ambiguïté de ce concept de crime n'est plus à démontrer, à la fois dans ses différents usages, ses variations, ses retournements, les combinaisons, dérives et divagations auxquels il se prête. Mieux, en s'inspirant encore de la pensée et de la terminologie de Fourier chère à René Scherer[96], on pourrait alors parler du « crime composé » du styliste pédophile Duvert en l'opposant au crime « simple ». Car ses romans et essais ne distillent pas un simple « charme » pervers, mais plutôt un « charme composé », envoûtant et inventé à la manière d'un Céline, s'agrégeant tout l'éventail des passions de la comédie humaine et se nourrissant des « illusions créées » et des fantasmes pédophiles. C'est son travail original sur la langue qui le conduit à s'interroger sur l'enfance et la liberté des corps comme de l'expression. Comme tous les vrais écrivains, Duvert donne par le style et le rythme de sa phrase sa vision radicale du monde.

De même, notre écrivain mélomane qui préférait Chopin à Mozart au point de faire un scandale lors d'un Festival de musique à Marrakech en 1974[97] ne serait sans doute pas insensible au rapprochement

[92] Tony Duvert *Ibid*., article pensée, pp. 95-96.

[93] Ndlr : « Tout est-il permis si Dieu n'existe pas ? » était le sujet clef -qui ne manque pas de piquant rétrospectivement, d'une de nos dissertations en philosophie que nous n'en finissions pas d'échanger avec Tony et de peaufiner en classe de terminale pour tenter de nous améliorer et de tendre vers l'excellence du concours élitiste qui réunissait les meilleurs lycéens en cette matière.

[94] Emile Durheim «Les règles de la méthode sociologique», Paris PUF Quadrige, 1986, chap. 3 «Règles relatives à la distinction du normal et du pathologique» et Georges Canguilhem «La Connaissance de la vie», Paris, Vrin, 2006.

[95] Alain Brossat «Entre chiens et loups. Philosophie et ordre des discours», Paris, L'Harmattan, 2009, pp. 19-20. Il conclut «Un changement de régime normatif suppose que ce n'est pas seulement une norme qui change, ni même un ensemble de normes, mais bien quelque chose comme la méta-norme, la norme des normes ou bien encore, si l'on veut – et c'est là que les choses deviennent compliquées – la tournure, voire le principe moteur des normes, l'opération normative même».

[96] Séminaire René Scherer 2008-2009 «Crime philosophique : récidive» à Paris 8-Vincennes-Saint Denis.

[97] Le critique écrivain Mathieu Galley raconte dans son journal à la date du 20 mars 1975 le scandale que provoqua le Prix Médicis 1973 invité de dernière heure à un Festival musical à Marrakech. Duvert préférait Chopin à Mozart programmé par les organisateurs et le fit savoir brutalement en lançant verres et bouteilles devant les VIP médusés et les autorités marocaines qui voulaient l'enfermer à la suite de cet incident. Il écrit : «Dès l'arrivée ici, on est dans le burlesque. Jean-Pierre Dorian est dans tous ses états parce qu'il y a eu un scandale au dîner d'hier. Invité par raccroc, le jeune Tony Duvert a fait un esclandre épouvantable, jetant des bouteilles à la tête des invités, cassant des verres et insultant tout le monde. Au point que le gouverneur qui était du dîner, voulait le faire coffrer».

justifié par l'inspiration musicale de l'Harmonie fouriériste, à savoir : au simple bruit platement délimité, s'oppose le son musical toujours composé, c'est-à-dire enrichi de ses harmoniques. Pour plus de précision, disons, que le crime « en simple » désigne les infractions à l'ordre convenu par les lois et les moeurs, notamment ceux qui nous gouvernent qui ont tendance même à criminaliser les intentions (mauvaises et/ou subversives)[98]. C'est le sens qui domine universellement « en Civilisation » ; alors qu'« en composition » le mot et le concept de crime s'ouvrent à l'infini sur les horizons d'une nouvelle compréhension des actions et passions humaines, préfigurant un ordre social harmonique[99].

Une pensée véritable se caractérise par son caractère exceptionnel, imprévisible, indescriptible. Ainsi, Tony Duvert « prenait le moindre fait divers, le moindre événement de l'actualité et le démontait de façon saisissante. C'était très impressionnant de le voir s'en prendre à la bonne conscience, à l'hypocrisie. Il était insolent et son insolence était très jouissive. Mais j'ai toujours eu le sentiment qui était au bord de quelque chose, d'un gouffre. Sa posture offensive, je la ressentais comme le défi d'un vulnérable au fond, de quelqu'un dont on sentait à la fois la liberté et l'extrême fragilité au monde.[100] »

La philosophie ne pouvant sans doute pas se réduire à une analyse, à une description ou même à une critique radicale, quel est donc son véritable statut ? Le syntagme de « reportage d'idées » ciselé par Michel Foucault lui permet-il d'atteindre le lieu des méta-vérités, c'est-à-dire le déploiement non d'une vérité neuve mais où s'articulent les caractéristiques de la vérité/idée neuve ? Le lieu intelligible se laisse-t-il vraiment décrire et cerner dans le reportage à l'image du journal qui tente de rendre compte des bruits du monde empirique ? Bref, quel est le régime complexe de l'idée : peut-il dans ces conditions par exemple se réduire et se formater sur la scène médiatique ? Y-a-t-il relation, non pas de fait mais de principe entre le style et la pensée, ou du moins son expression ? Le « reportage d'idées », sorte de « journalisme philosophique » foucaldien, ne naît-il pas à la philosophie en la pliant à une exigence étrangère à elle par nature, à savoir un impératif antiphilosophique de description et pas seulement philosophique de conceptualisation ?

« Porter la plume dans la plaie » mais pas jusqu'au bout

Ceci étant posé comme questions préalables au cœur de notre « reportage d'idées » auxquelles on tentera de répondre, on pourrait continuer dans le sillage du localier expérimenté de « La Nouvelle République du Centre » qui n'a pas osé ou n'a pas pu aller jusqu'au bout de sa démonstration. « Si l'on veut se faire une idée de Tony, peut- être faut-il songer à ce film de Passolini qu'il avait sans doute vu et dans lequel un homme à la beauté troublante vient redéfinir le rôle de chacun dans une famille bourgeoise dont il séduit tous les membres. Tony était un peu ce héros[101]. »

Histoire de prouver le mouvement en marchant et d'incorporer notre fiction théorique, nous allons donc poursuivre dans les grandes lignes le « reportage d'idées » autour des circonstances de la mort de Tony Duvert et surtout de son long silence fort significatif et énigmatique à la fois[102]. Lui qui était

[98] Le Monde, 7 janvier 2009, Débats «Non à la banalisation des législations d'exception !» par Michel Terestchenki, philosophe et auteur «Du bon usage de la torture» (Paris, La Découverte, 2008) : il y soutient que le traitement infligé aux saboteurs présumés du TGV et qualifiés d'»ultragauche» pour «briser leur résistance psychique» est intolérable, et conclut qu'on peut les qualifier de torture. Alors que ces «dangereux terroristes» (mot valise par excellence depuis le 11 septembre 2001) ont été «maintenus en détention sans qu'aucune preuve formelle ait pu, semble-t-il, être apporté de leur participation à cette action».

[99] Séminaire de René Scherer 2008-2009 sur Crime et philosophie : récidive» : «Tony Duvert, l'innocence du crime», 22 janvier 2009.

[100] «Tony Duvert. L'enfant silencieux», op. cité, pp. 65- 66. Propos de Philippe Jaworski, jeune auteur des Seventies que Tony Duvert a régulièrement publié dans la revue des Editions de Minuit dont il a été le directeur de 1972 à la fin des années 70. Dans le premier numéro à la couverture blanche et rouge, des contributions de Beckett, Bourdieu, Pinguet, Robbe-Grillet et bien sûr de Duvert, avec un article intitulé «La lecture introuvable» où il ébauche la possibilité d'une antilittérature. «Avant tout, précise-t-il, le droit de parler et d'écrire ne serait plus asservi à la capacité culturelle de le faire, car cette prise de parole s'appuierait sur le pouvoir physique. Le discours jaillirait de ce corps violent, libre et vrai, puisqu'il n'aurait emprunté aucune voie de compromission.'

[101] *Ibid.,* p. 69.

[102] On pourrait ainsi faire un parallèle à la fois tendancieux et intéressant entre le long silence de 25 ans de Robert Linhart lui aussi très brillant et militant et celui de Tony Duvert de 1989 à sa mort en 2008. Sa fille,Virginie Linhart écrit à ce sujet : «Voilà pourquoi mon

un fou d'écriture, un romancier dans l'âme qui écrivait comme il respirait, à savoir comme une raison d'être, un souffle et une hygiène de vie. Pourtant, il a disparu un jour sans même vraiment chercher à théoriser [103] sur ce silence et ce refus de jouer à la quarantaine au reporter d'idées : même son éditeur ne correspondait déjà plus avec lui que par lettres… à partir des années 1980.

Auteur à la fois prolixe et perfectionniste qui est mort seul et pas entouré comme le commun des mortels[104], il a publié entre 1967 et 1979 une douzaine de romans, récits, fragments, donc une moyenne d'un livre tous les ans, auxquels il faudrait ajouter force articles dans diverses revues. Ses premiers livres, notamment « Récidive »[105] en forme de graffiti vespasiens ont été publiés sous forme de souscription, car son éditeur Jérôme Lindon redoutait déjà une violente réaction sociale[106]. « Récidive» son premier roman écrit en 1965-66 à 20 ans, fait plutôt songer aux graffiti qui ornent nos murs. Comme eux, ils suintent la misère, et une effrayante solitude. Ce long délire homosexuel où se mêlent souvenirs, rêves, mensonges, c'est une symphonie dont on peut lire chaque jour des fragments sur les murs de nos lieux publics. Un cri rauque du désir impérieux et impénitent qui passe volontiers d'un sexe à un autre. De là vient son étonnant pouvoir, même pour les hétéros pour qui c'est un « outre » monde pour reprendre une formule récente de Paul Virilio. Car le plus sûr moyen de nous dire l'enfer de ces parias de la sexualité, de les faire sortir du silence où nous les exilions, comme pour faire taire en nous une voix qui nous fait peur, c'est de parler leur langage. Et Tony Duvert y excelle déjà avec une grâce et une maîtrise étonnante pour un premier reportage d'idées. Toute littérature serait mensonge : traduire leur expérience dans notre langage, c'est lui ôter ce qu'elle peut avoir de différent. Trahir l'altérité du pédophile et sa pauvre musique de vespasienne.Dans la chair blême et nue de cette écriture de latrines il passe un souffle de désespoir à vous glacer. Parce que l'on naît du mauvais côté, les dés sont pipés, il n'y a rien à faire : l'humour prend ici des allures de suicide, bien que Duvert ne passera jamais aux actes.
En 1973, « Paysage de Fantaisie » a obtenu le prix Médicis, ce qui rétrospectivement apparaît plutôt courageux de la part des jurés. Il faut noter pour la petite histoire que le jeune Duvert, lauréat inconnu à 28 ans, avait à l'intérieur du jury un partisan inconditionnel en la personne de Roland Barthes[107] qui le préféra même à son ami écrivain Bernard Noël et l'imposera à la hussarde aux autres jurés « hétérocrates » dans un climat post 68 certes plus permissif et laxiste qu'aujourd'hui.

Le livre couronné écrit d'une énorme phrase, sans ponctuation, qui raconte la vie sauvage d'un groupe d'enfants libres dans un château aux airs de maison close, est sans doute à la fois l'un des plus déroutants et les plus aboutis[108] de Duvert. Pas de gras, aucun lyrisme, pas la moindre arabesque chez ce reporter d'idées sulfureuses et « fou d'enfance ». Une écriture à l'os, poussant l'idéel de l'économie jusqu'à sa plus simple extrémité. Et dans le même mouvement, une saturation de détails descriptifs, narratifs qui se télescopent et s'entassent sans raison apparente. Dans « Paysage de fantaisie », les tableaux en plan fixe alternent avec les scènes de bacchanale dans une construction étrangement cinématographique et sans autre ponctuation que le rythme du style dépouillé.[109] A partir du « Journal d'un innocent » (1976),

père s'est tu. Il n'y avait aucun confrontation possible avec ceux qui ont continué de parler, d'être présents, de s'exposer politiquement, médiatiquement ou littérairement. Ils n'étaient pas dans la même problématique. Ils ont suivi leur route. Mon père a dû bifurquer pour ne pas partager sa vie entre devant de la scène et salle de garde psychiatrique. Dans sa maladie, il a fait preuve d'une grande sagesse. Dans son isolement, d'une parfaite maîtrise de son destin.» («Le jour où mon père s'est tu», Paris, Seuil, 2008, p. 166).

[103] Tony Duvert «Abécédaire malveillant», op. cité, article silence, pp. 112-113 : « Des écrivains cheminent vers le silence, renoncent à s'exprimer, à communiquer. Jugent-ils trop mensonger de dire, de croire, de faire croire ? Tout progrès intellectuel vous rend plus apte à créer, mais plus réticent à le faire. On rejoint l'abstention des beaux esprits qui n'ont rien mis au monde ».

[104] Allusion au mot célèbre de Paul Claudel dans «Le soulier de satin» : «on meurt seul bien qu'entouré».

[105] Roman, Paris, Editions de Minuit, 1967.

[106] Consulter à ce sujet l'article d'Anne Simonnin « L'écrivain, l'éditeur et les mauvaises moeurs » in Damamme D., Gobille B., Matonti F. et Pudal B., dir. « Mai –Juin 68, Paris, Editions de l'Atelier, 2008, pp. 411-425.

[107] «Tony Duvert. L'enfant silencieux», op. cité, pp. 75-79.

[108] A tel point que « Le Figaro » pouvait écrire en 1973 à propos de « Paysage de fantaisie » que « de la perversion la plus vertigineuse mystérieusement naît l'innocence. »

[109] «Trois garçons traversent sur une barque verte et noire un bras de la rivière qui s'élargit avant le grand bois et enserre une île que couvrent des chataigniers et des fourrés épais le garçon blond et le plus jeune enfant ne sont pas du village leurs traits fins et leurs

la ponctuation et les majuscules font leur apparition pour tenter de draguer un plus grand nombre de lecteurs, avec des phrases à géométrie variable[110], bien que parfois inégales.

A la fin des Seventies, en plein giscardisme, notre reporter d'idées sulfureuses et radicales atteint son plein régime et le sommet de son art : deux romans « Quand mourut Jonathan » (1978) et surtout son chef d'œuvre « L'Ile atlantique » (1979) repris et tourné en film en 2005 pour Arte par Gérard Mordillat. Sans oublier deux superbes recueils de textes concis et ciselés, « Districts » et « Les Petits métiers », tous deux aux éditions Fata morgana (1978). D'une certaine manière comme le note justement Joannic Arnoi sur son blog le jeudi 28 août 2008, une semaine après la découverte macabre à Thoré la Rochette, près de Vendôme, le reflux est intervenu immédiatement : la décennie qui suit verra seulement la publication de deux pamphlets et d'un pseudo roman policier plutôt médiocre « Un anneau d'argent à l'oreille ».

D'abord séduire le plus grand nombre…

Faut-il alors traiter l'information en temps réel ou au contraire prendre de la distance par rapport à la vitesse des nouvelles ? Bien sûr, pour le simple reporter, soutier de l'information qui a le nez dans le guidon et pris par le stress du bouclage de son journal, il serait assez tentant et facile de décrypter de prime abord ce repli comme un effet de la réprobation croissante de notre société répressive à l'égard d'un écrivain qui fut le chantre des relations intimes entre enfants et mineurs. Le pédophile, écrivain « hérétique » et surdoué, en aurait conclu définitivement que tout n'était plus possible, que son temps d'expression libre était donc fini et que sa traversée inéluctable du désert pédophile commençait à mi vie. Un peu à la manière d'un Robert Linhard, fondateur du mouvement prochinois en France et auteur de L'Etabli qui s'est tu en 1981[111]. C'est une lecture séduisante, romantique et possible, sans doute un possible restreint, que le ton assez vindicatif et bileux de « L'Enfant au masculin » (1980) et de l'« Abécédaire malveillant » (1989) pourrait en effet inciter, voire encourager[112].

Mais connaissant son petit Duvert illustré presque par cœur et dans la foulée du découpage chronologique initié plus haut, le reporter d'idées digne de ce nom pourrait aussi invoquer deux autres hypothèses peut-être plus fructueuses et audacieuses sur cette « absence » de près de vingt ans de la scène littéraire et médiatique, voire même complémentaires avec la première qui saute certes aux yeux mais peut en cacher une autre, voire plusieurs. A savoir, primo, que l'écrivain prometteur et perdu de vue a rencontré une sévère crise de créativité après « L'Ile atlantique », son roman le plus achevé et sorte de testament spirituel si j'ose dire, car le désir y campe au fil des pages, rauque,multiple et cru. Joannic Arnoi va même plus loin sur son blog en se demandant « même s'il n'a pas épuisé ses thématiques de prédilection en accouchant de ce livre ».

Dans son dernier ouvrage en forme d'aphorismes décapants, l'« Abécédaire malveillant », le romancier écorché vif, qui n'est plus à un scandale près, avertit : « Il y a catharsis en littér*ature si la réalité pénible que peint l'écrivain est transfigurée par le bonheur de l'expression. Virus atténué égale vaccin. La beauté formelle saisit et extirpe la cause même de la souffrance que le thème de l'œuvre avait ranimée.*

façons gracieuses prouvent qu'ils appartiennent sans doute à l'institution….» (Paysage de fantaisie, Paris, Minuit, l973, p. 47).

[110] «Je voulais parler des oiseaux, mais ce n'est plus l'heure. Au printemps, on a vu des cigognes ; elles étaient grises et maigres, pareilles aux branches mortes des nids qu'elles bâtissent sur certains remparts, loin vers le sud. Plus tard, elles ont étiré leurs ailes tristes et, lentement, avec un vieux bruit d'éventail disjoint, elles ont pris leur essor.» (Journal d'un innocent, Paris, Minuit, l976, p. 7).

[111] Virginie Linhart «Le jour où mon père s'est tu», Paris, Seuil, 2008.

[112] René Scherer pense pour sa part que Duvert s'est soudain tu parce qu'»il voulait se tourner vers autre chose, pensant peut-être avoir déjà tout dit et qu'il n'était plus possible d'écrire sur l'enfant et sa sexualité. Parce qu'il ne trouvait plus de réception, sans doute, alors qu'il avait nourri fortement l'illusion de pouvoir changer quelque chose, et aussi parce qu'il avait le sentiment d'avoir épuisé le sujet. Je ne sais ; il m'avait dit une fois qu'il aurait préféré être musicien qu'écrivain. Tout en ayant foi dans l'écriture et travaillant chaque jour avec acharnement.» («Après tout. Entretiens sur une vie intellectuelle.» Avec Geoffroy de Lagasnerie, Paris, Cartouche, 2007, p. 186)

Mais la beauté est perçue seulement à l'issue d'une éducation personnelle et l'effet de catharsis n'est sensible qu'à celui qui a appris à lire. Tâche infinie.

Les autres gardent en eux leurs microbes, et se contentent d'un emplâtre sur l'abcès, ce cataplasme de litière pour chat qu'ils appellent un beau livre. »[113] Et secondo, comme Duvert le confiait il y a trente ans dans la longue interview[114], il a fait le choix délibéré d'une écriture romanesque plus accessible, moins expérimentale (style nouveau roman et degré zéro d'écriture de ses débuts) à partir de « Quand Mourut Jonathan » (1978), parce qu'il voulait s'adresser à un public plus large et changer l'image frelatée et pervertie du pédophile à défaut de changer le monde dans son ensemble. Sa préoccupation/obsession est avant tout l'écriture et il n'hésite pas à réécrire ses textes à l'occasion de rééditions.

En renonçant à l'expérimentation, « comme s'il voulait à tout prix subvertir la fiction, faire éclater la narration[115] », Duvert se définit - sans bien sûr le dire et le revendiquer explicitement- comme un « reporter d'idées » dans la mesure où il aspirait à être lu et compris davantage, à sortir du ghetto dans lequel les critiques hétéros ou non et les milieux homosexuels l'avaient jusqu'ici cantonné. Il tente de supprimer le voile d'écran sur son œuvre dû aux amours enfantines et pédérastiques qu'il a mises en scène avec brio. A ses risques et périls. Il affirme même par un étonnant contre-pied qui interpelle : « Je me désolidarise entièr*ement de la pédophilie telle que je la vois. Je reste entièrement solidaire des combats contre. »*

Sa thèse subversive qui ne lui voudra pas que des amis surtout au féminin : la pédophilie est une culture, il faut que ce soit une volonté de faire quelque chose de cette relation avec l'enfant. Or, « en France, la jeunesse est *une qualité qu'on étrangle à vingt ans et qu'on admire chez les vieillards.* »[116] Et il soutient que l'enfant dans la mesure où il est de plus en plus entre les mains de femmes tend à devenir l'objet sexuel de la femme. L'enfant n'a aucune espèce de relation sociale digne de ce nom. « Quand j'ordonne à un enfant « Fais ceci », il n'apprend à ordonner que : « Fais ceci ». Quand je punis un enfant, il n'apprend qu'à punir un enfant. »

Mais Duvert se désolidarise aussi des pédophiles classiques si j'ose dire qui traitent l'enfant comme une poupée. « *Une des choses qui font que les pédophiles m'agacent, c'est l'enfant stéréotypé qui leur plaît. C'est l'enfant des pub pour slips dans « Elle » et dans « Marie Claire »*. Il précise dans cet entretien, un des rares qu'il ait accordé et où il n'est pas avare de mots et de précisions: « Je ne veux pas défendre la sexualité actuelle d'un pédophile ou d'un homo, ou d'un hétéro ou d'un homme ou d'une femme. A mon avis, ce sont là des sous-produits d'une étatisation de la *sexualité. »*

En littérature, il veut échapper au ghetto homo pédophile dans lequel on cherche à le réduire et à le confiner : « *Je tiens à être romancier plutôt qu'essayiste….*, précise-t-il dans l'interview fleuve de « Libération » qui nous sert ici de garde-fou. *Je peux être univoque c'est l'omniscience, là tout devient possible. Mais par rapport à une sorte d'Armée du Salut de la liberté sexuelle, il est évident que ce que je dis est insupportable* ». Un peu comme Guyotat[117], à ses débuts Duvert créé entièrement sa langue : « Je n'ai pas précisément ce qu'on appelle une écriture spontanée, ce que je fais est excessivement délibéré. Pour ce qui est de la littér*ature, je maîtrise mon instrument et j'en fais ce que je veux*[118] ». On retrouve ici le Duvert conscient de son talent et de son originalité, comme déjà nous l'avions constaté de visu. Il veut élargir son public déjà fidèle alors qu'il a publié déjà une dizaine de livres à 34 ans. Malgré un prosélytisme affiché, il ne veut pas être seulement une figure de proue du

[113] Tony Duvert «Abécédaire malveillant», Article « Catharsis », Paris, Minuit, l989, pp. 25-26.

[114] « Non à l'enfant poupée », propos recueillis par Guy Hocquenheim et MarcVoline, Libération 10-11 avril 1979.

[115] « Tony Duvert. L'enfant silencieux », op. cité, p. 64.

[116] «Abécédaire malveillant», op. cité, p. 66.

[117] Pierre Guyotat «Tombeau pour cent mille soldats» (Paris, Gallimard, 1967) qui attira d'emblée la controverse, comme Tony Duvert à la même époque de la fin des Sixties.

[118] Interwiew fleuve dans Libération, 10-11 avril l979.

mouvement homosexuel mais d'abord un auteur lu par tous [119]et notamment pour les hétéros qui jugent au nom de la normalité/nombre et sont souvent injustes et à côté de la plaque. C'est un tournant qu'il voudrait décisif dans sa carrière littéraire. Une véritable remise en question. Il persiste et signe.

Libération : Tu as l'air de beaucoup tenir à cette idée de popularisation.

T. Duvert : « C'est indispensable. Quand un type passe en justice pour des affaires de mœurs, on lui parle avec la langue de *Guy Des Cars, c'est dans cette langue là qu'il faut se battre. C'est dans cette langue là qu'il faut se faire comprendre. Tant qu'on n'arrive pas à traduire dans cette langue là on n'a rien fait. Il y a une idéologie encore trop grande de l'écriture comme* écriture littéraire. Moi, je parle d'écriture communication : il faut raconter au plus grand nombre des choses. Beaucoup de choses dont on a besoin pour soi-même. Il faut passer par-dessus. C'est une écriture sacrifice, pas une écriture de facilité[120]. »

Notre reporter des « latrines et des harems d'enfants »[121] est fort complexe, subtil et paradoxal à tel point qu'on en oublierait parfois que Tony Duvert s'affichait comme un homme de gauche radical[122]. « *Au point d'ailleurs que certaines de ses positions sur la féminité ou le formatage social sont aujourd'hui tout aussi étrang(èr)es et choquantes que ses vues sur la sexualité enfantine* », note J. Anic. Aussi, en un certain sens, il n'y a effectivement rien de commun entre ce qu'il écrit et ce que l'on trouve dans la « littérature » complaisante d'un Roger Peyrefitte ou d'un Gabriel Matzneff[123]. A la fin, il se rend compte de l'impossible relation entre l'enfant et l'adulte… Il n'y a aucune fascination éthérée pour la jeunesse, aucun culte de l'innocence[124]. Au contraire, ces valeurs là sont pour lui des leurres, des machines idéologiques qu'il s'agit de mettre bas. » Il a aussi eu cette formule ambivalente en forme d'aveu dans l'Abécédaire malveillant : « Seule la compagnie des enfants me fait préférer ne plus en ê*tre un »*

Aristoï/oi poloï. Cénacle/foule. Tony Duvert avait choisi mais le grand public n'a pas suivi, ne l'a pas suivi. Et d'évoquer dans « Libé » un projet de livre non publié « La ronde de nuit », autofiction qui restera dans ses tiroirs ou/et dans sa tête, « qui essaie de montrer ce que j'ai été moi-même, c'est-à-dire un homosexuel ayant une vie sexuelle très précoce, à 7/8 ans et de le suivre jusque vers 16 ans… »

Avec un zeste de provocation, il proclamait à qui voulait l'entendre qu'il voulait faire du Guy Des Cars, l'écrivain populaire de « littérature de gare » de l'époque qu'on pourrait identifier aujourd'hui peut-être à Marc Lévy. Or, la pâte préfabriquée et sans doute trop artificielle, grossière et visible de

[119] Tony Duvert «Abécédaire malveillant, op.cité, article matières, p. 77 : «On a tort de toujours reprocher aux auteurs à succès leur conformiste enthousiaste, leur putasserie glaireuse, leur couleur de purin. Après tout, ils ne sont qu'une élite – pour dix millions de lectrices et de lecteurs insatiables. Alors, paix aux chieurs de romans: et guerre aux mange-merde ! »

[120] Libération 10-11 avril 1979.

[121] Tony Duvert «Récidive», op. cité, p. 120.

[122] «Tony Duvert. L'enfant silencieux», op. cité, p. 58 : « Il y a d'emblée dans son travail une dimension politique. Non pas précisément un engagement, mais une posture de radicalité, de contestation, de critique totale des moeurs bourgeoises, une volonté de tout défaire, et finalement un certain goût de l'utopie qui l'amèneront à écrire des textes théoriques, des essais, tous centrés sur la place de l'enfant, sur le rôle de l'enfant, et voués à sa libération. Il y a en lui une intelligence chauffée à blanc dès qu'il s'agit de dénoncer les faux-semblants, de dénoncer les masques, de faire pâlir les impostures et de détrôner les valeurs légales. Ce n'est pas pour rien que ses premiers romans ont des noms de mesure de sûreté : «Récidive» ou «Interdit de séjour». Le combat est contre la société. La volonté est transgressive. L'enjeu, c'est la liberté retrouvée.»

[123] Tony Duvert «Abécédaire malveillant», op. cité, postface : «Il faudrait répudier ce moralisme : et apprécier nos comportements sans jugement de valeur, en simples stratégies animales. Une cruauté, une fraude, une fuite, un crime sont d'abord des tactiques de survie, d'expansion de plaisir : souvent elles réussissent, tandis que les vies vertueuses ou non-violentes échouent. La Nature est de droite. Et les plus sales bêtes sont riches d'avenir».

[124] Ndlr : malgré son « Journal d'un innocent » (Paris, Minuit, 1976) en forme de pied de nez qui brouille les pistes à loisir et a marqué un tournant d'écriture. Dans ce roman, Duvert adopte une phrase claire, lisse, dominée, bien adaptée au ton. Bien que la description d'actes sexuels soit présentée sans fard et parfois en termes crus, le récit ne vise pas la provocation mais plutôt l'innocence qui n'est pas cette pureté niaise que l'on suppose aux enfants, pas plus qu'une perversité anxieuse. Le romancier, « décentreur faux innocent », s'amuse à décrire des situations fort choquantes qui seraient pourtant admises si elles ne concernaient pas des homosexuels, et très jeunes de surcroît. Si le langage de Tony Duvert est radicalement politique, c'est d'abord parce que son absence d'ambiguïté apparaît insupportable aux rhéteurs du langage officiel et hétérosexuel qui se veulent « rassembleurs » et consensuels.

sa nouvelle stratégie éditoriale tourne vite court, en eau de boudin. « L'Ile atlantique » n'a pas eu le retentissement qu'il souhaitait, d'autant plus que son auteur introverti se terrait et refusait presque toutes les interviews, encore plus les télés. Jamais, l'écrivain sulfureux ne succombera à la figure controversée de l'intellectuel médiatique. De nombreuses pages de son inégal « Abécédaire malveillant « crient pourtant sa frustration de ne pas être reconnu à sa juste valeur. Témoignage amer et troublant, l'article « Scandaleux », cité par Arnoi sur son blog, où Duvert se met en scène comme écrivain maudit et joue les imprécateurs féroces :

> « Un moyen de montrer l'imposture des « littéraires », *critiques, écrivains, professeurs, glosateurs, découvreurs, cultureux de tout panier, de tout salon, de tout commerce, c'est de les prendre à la lettre et d'agir selon ce qu'ils prêchent à la Littérature d'être et disent qu'elle a été. Apprendre leurs décalogues épineux, mener une carrière aux règles arides, une vie exigeante, éditer les grands modèles, produire un art à leur exemple, être résolument seul, imprudent, neuf, s'égarer, déranger, être vrai : bref se plier aux valeurs les plus rudes que ces gens aient enseignées aux jeunes, préconisées à longueur de thèses, de manuels scolaires, d'articles et de congrès, jetées à la figure des gribouilleurs, des infatués, des mercantis.*
>
> *Ce choix devrait-il vous marginaliser ? Evidemment non : il vous situe au cœur même de la tradition. Et tel fut mon effort depuis vingt ans et plus : or j'en fais un étrange bilan. Je crains bien d'être l'un des rares auteurs que ces cultureux conchient de rage, omettent avec obstination, diffament avec joie, pillent d'un air absent, traitent en débutant bizarre, enfant terrible, talent fourvoyé, censurent, éloignent, affament, plagient en l'insultant et enterrent comme on écrase un mégot. Scandale à la messe un croyant est venu. Sortez-le. »*[125]

Ensuite le silence et la solitude[126] en prélude à la mort

Après vingt ans de silence et de vie d'ermite égaré et comme étranger dans un monde qu'il ne comprend plus (et le lui rend bien), puis qu'il a rejeté après avoir tenté en vain de le transformer à sa norme, c'est dans une nuit épaisse que Tony Duvert s'est évanoui, épuisé, meurtri et las de la vie. La solitude du « Je suis » découvre alors le néant qui le fonde[127]. Le Moi solitaire de Duvert se voit séparé, mais n'est plus capable de reconnaître dans cette séparation la condition de son pouvoir de romancier, n'est plus capable d'en faire le moyen de son activité et du travail, l'expression et la vérité qui fondent toute communication extérieure et au fond tout « reportage d'idées » digne de ce nom.

Ci-gît désormais quelque chose qui fut sans doute quelqu'un, avec en guise d'épitaphe : « *Qui écrit est en exil d'écriture. Là est sa patrie où il n'est pas prophète* »[128]. Et pas n'importe qui, s'il vous plaît : un étonnant écrivain perfectionniste à la prose parfois inégale[129] avec lequel nous n'étions, certes, pas toujours d'accord sur tout, parfois sur rien, mais qui nous forçait à penser debout[130], à nous mettre en danger et à nous regarder dans la glace sans (trop de) complaisance, voire à passer de l'autre côté du miroir, afin d'échapper au recyclage sans bornes par le « pouvoir consumériste » comme disait Pasolini.

A travers ce reportage à la fois de faits et d'idées, l'œuvre de Duvert nous apparaît comme une exploration déflagrante et jubilatoire, tant célinienne, tantôt presque bourdieusienne de l'enfer que Foucault

[125] Tony Duvert «Abécédaire malveillant», op. cité, article scandaleux pp. 110-111.

[126] Maurice Blanchot «L'espace littéraire», op. cité, p. 15 : «L'oeuvre est solitaire : cela ne signifie pas qu'elle reste incommunicable, que le lecteur lui manque. Mais qui la lit entre dans cette affirmation de la solitude de l'oeuvre, comme celui qui l'écrit appartient au risque de cette solitude».

[127] *Ibid*., p. 338.

[128] Maurice Blanchot « L'écriture du désastre », Paris, Gallimard, 1980, p. 105.

[129] Ainsi, «Un anneau d'argent dans l'oreille» (Paris, Minuit, l982), son premier roman policier paraît une aimable amusette» qui vise un large public sans pour autant s'abaisser à la démagogie et à la bassesse.

[130] Il faut lire et relire notamment dans son « Abécédaire » les articles au vitriol sur « journalistes », « pub », « femmes de lettres », « w.c, « médiatisation », « salir, « sauvetage », etc. où nous en prenons tous autant que nous sommes pour notre grade. Avec la grâce et la virulence d'un style admirable et inimitable.

à la même époque appelle le « biopouvoir », c'est-à-dire l'inscription du gouvernement dans le corps même de l'individu. Mais sans prendre même la précaution foucaldienne quand ça l'arrangeait de tenter de créer des passerelles entre intellectuels et journalistes que l'iconoclaste Tony Duvert, irrécupérable, unique et intolérant[131], mettait pour sa part dans le même sac de posture/imposture de la société du spectacle. Il pensait et pariait - comme Fritz Lang dans ses films, qu'on ne dispose dans la vie que d'un aller simple et que « la pensée par « pensées » a quelque chose de bestial »[132]. Définitivement, en son âme et conscience. Avec rage, lucidité, ironie et désespoir [133]. Notre condisciple Tony Duvert nous a donc fait le coup de « l'infidélité éternelle » en cet été 2008 tout en nous permettant au passage de mettre en scène d'emblée la problématique de notre reporter d'idées entre le sage et l'insensé et sans entrer dans « les balivernes libérales[134] ». A-Dieu « maudit reporter d'idées » qui aurait tant voulu être un romancier populaire plutôt que primé en 1973 par ses pairs ! Et si c'était son exigence littéraire et son perfectionnisme qui l'avaient réduit au silence[135] afin de tenter d'échapper à l'angoisse de la mort anonyme, l'angoisse du « On meurt ». On ne se tue pas mais on peut se tuer : la mort près de soi est la possibilité[136].

Homo-cité

Autre croisement possible de l'idée et de l'événement autour de l'altérité confuse et la collusion facile homo/pédophile : le reportage sur les gays et lesbiennes clandestins dans les cités de Franck Chaumont qui a été journaliste à Beur FM puis RFI. Et notamment le pouvoir/savoir des mots afin de dire et signifier l'indicible…

Pour son premier poste à temps plein, une jeune prof de lettres de 24 ans, Katherine, a été affectée en 1998 à Clichy sous Bois au collège Louise Michel, un des plus grands de Seine Saint Denis, classé en zone d'éducation prioritaire (ZEP). Pendant sept ans elle y a enseigné le français à des classes de 5e, 4e et 3e et nous raconte[137] comment la littérature a été une arme magique contre l'homophobie des cités. Katherine garde un souvenir très précis de la première fois où elle a abordé la question de l'homosexualité avec ses élèves de 4e professionnelles à la réputation terrible, qui en comptait que deux filles sur dis neuf élèves. « Des fortes têtes attachantes comme on a pu en voir récemment quelques spécimens dans le film primé à Cannes « Entre les murs » ». C'était à la suite d'un travail sur la justice à travers « Claude Gueux », un bref roman de Victor Hugo, véritable réquisitoire contre la peine de mort. « C'est une figure très virile de la pauvreté. Après avoir été contraint de voler, un hiver pour nourrir sa petite famille, Gueux est arrêté. Il reste digne jusqu'à la veille de son exécution sans jamais se renier. Sa fierté a toujours beaucoup touché tous mes élèves… » explique Katherine.

[131] René Scherer qui a connu Tony Duvert «deux ou trois ans avec amitié, avant qu'il ne «disparaisse» pour lui comme pour tout le monde (d'abord pendant huit ans en province, hors des cénacles littéraires parisiens) : «Il avait une parfaite conscience de son talent qui le rendait dans ses jugements, très intolérant et assez intolérable, c'est certain. Comme je l'ai dit, j'ai eu l'occasion de le fréquenter un peu à la fin de la décennie l970 ; il débinait tout le monde. On pouvait le lui passer, car c'est incontestablement un grand écrivain, ne vivant que par et pour écrire, un inventeur de formes.» («Après tout. Entretien sur une vie intellectuelle» avec Geoffroy de Lagasnerie, Paris, Cartouche, 2007, p.186).

[132] Tony Duvert «Abécédaire malveillant», op. cité, Antipréface, dernière phrase.

[133] Tony Duvert «Abécédaire malveillant», op. cité, article postérité, pp. 96-97 : «On ne devient immortel que cinquante ou cent ans après avoir restitué corps et âme au règne minéral. Mais certains impatients ne supportent pas d'attendre si longtemps après leur décès : ils posent sans délai à l'homme que les siècles admireront, ils s'en font un habit de queue et ils le traînent en ville. Mieux vaut tenir que courir».

[134] Un bon mot de Charles Fourrier.

[135] Article SILENCE : «Des écrivains cheminent vers le silence, renoncent à s'exprimer, à communiquer. Jugent-ils trop mensongers de dire, de croire, de faire croire ? Tout progrès intellectuel vous rend plus apte à créer, mais plus réticent à le faire. On rejoint l'abstention des bons esprits qui n'ont rien mis au monde.» (Abécédaire malveillant, Paris, Minuit, l989, pp. 112-113)

[136] Maurice Blanchot «L'espace littéraire», op. cité, p.119.

[137] Franck Chaumont « Homo ghetto. Gays et lesbiennes dans les cités : les clandestins de la République », Paris, le cherche midi, 2009, chap. : « Katherine : les mots pour le dire », pp. 151-161.

Dans la foulée de ce livre étudié en classe, elle fait travailler ses classes sur des procès historiques célèbres ainsi que sur ceux qui défraient l'actualité. Cette année-là, l'affaire Dutroux fait la une des journaux : c'est donc tout naturellement que Katherine aborde la question de la pédophilie avec ses élèves de Clichy-sous-Bois. A sa grande surprise, elle constate que ses classes sans exception font une totale confusion entre pédophilie et homosexualité. Des remarques très précises lui reviennent en mémoire : « Oui, madame, il est pédophile, donc en fait il est homo ! » D'abord interloquée, la jeune prof. analyse ce basculement de sens, cette distorsion sémanto-pathologique. « Etre homo, pour eux, est une perversité insupportable qu'ils associent au viol de petits garçons. Quand on est homo, on est forcément pédophile ! ». Cette confusion revient dans la bouche des ados chaque fois que le sujet est évoqué. Et on la retrouve couramment lors de leurs altercations ordinaires, quand les garçons se jettent à la figure : « Eh ! T'es homo, t'es pédophile[138] ! ».

Choquée, notre jeune enseignante[139] décide de nouer un travail autour de ces mots qui révèlent un dangereux amalgame entre homosexualité et pédophilie. Rassemblement/Décentrement pour voir ensemble et parler aux « nombreux ». Elle consacre donc une heure de cours à un débat sur l'homosexualité. Puis Katherine explique en reporter d'idées aux élèves que leur comparaison est fausse et dangereuse, puisqu'il s'agit de choix et de liberté dans le cas de l'homosexualité et de déviance et de perversion pour la pédophilie. Derrière les rires et les sarcasmes, elle sent que les jeunes sont contents de parler, même s'ils ne semblent pas changer d'avis et campent sur leur position. Il lui apparaît clairement qu'il y a chez eux une représentation visuelle très forte de l'homosexualité, à travers la sodomie notamment. Et cette image leur semble si dégradante qu'elle ne peut être assimilée qu'à une horreur telle que la pédophilie. « C'est tellement insupportable pour eux qu'ils ont besoin de mélanger les deux termes au point de les confondre. » L'homosexualité féminine, en revanche, ne suscite chez eux qu'indifférence : « J'avais dans ma classe majoritairement des garçons pour qui toute sexualité féminine est inenvisageable. Les deux seules filles sont restées muettes, en retrait, car elles n'osent pas aborder la sexualité en public. Les Beurettes qui sont les garçons manqués encore plus que les Blacks[140]. »

On comprend que dans ces conditions il soit impossible d'aborder le thème de l'homoparentalité : « L'idée de la pédophilie revient au galop car un homo serait, selon eux, tenté d'avoir des rapports sexuels avec son enfant, si on pousse le raisonnement jusqu'au bout .» Or, ce reportage d'idées montre qu'en fait les jeunes savent bien que l'homosexualité n'a rien à voir avec la pédophilie, mais ils entretiennent sciemment la confusion, ce qui leur permet de tout rejeter en bloc. « On rejette, on met dans le même sac tout ce qui semble dégueulasse, c'est de la vraie haine », explique Katherine. Et il ne fait pas bon essayer d'analyser, de faire figure d'intello, sous peine de passer pour un homo : « C'est la fille de la classe ! » Si d'aventure l'un d'eux ne partageait pas l'avis de ses copains, il serait aussitôt réduit au silence car l'esprit de groupe fonctionne à plein. Malheur à qui ne hurle pas avec les loups ! «Ce qui confère un caractère criminel à certaines actions, ce n'est pas leur importance intrinsèque, mais celle que leur prête la conscience commune[141]» écrivait déjà Durkheim.

Didactiquement, la jeune enseignante va faire en sorte de contourner cet a-priori irrationnel en touchant leur corde sensible et en jouant l'idée sur l'affect au point d'arrive à une torsion pertinente du concept. « Il faut entrer dans la sphère intime pour les faire bouger… » Affect/percept/concept. Le professeur joue sur l'émotion pour leur faire apercevoir ce qu'ils refusent de voir, ce qui tient du refoulé. Quelle serait leur réaction s'ils savaient que leur frère ou leur pote est homo ? demande-t-elle. Ou s'ils découvraient qu'ils le sont eux-mêmes ? Une réponse récurrente qui fait resurgir la loi incarnée par le père, symbole de l'autorité : « Si je fais ça, mon père me tue ! ». Le regard du père revient sans cesse.

[138] *Ibid*., p. 155.

[139] Elle pourrait incarner en moins agressive la prof. Adjani dans le film «Le jour de la jupe» de Jean-Paul Lilienfeld.

[140] *Ibid*., p. 156.

[141] Emile Durkheim «Les règles de la méthode sociologique», op. cité, chap. 3 intitulé: «Règles relatives à la distinction du normal et du pathologique».

Au moins cela traduit-il un léger progrès par rapport au rejet pur et simple : l'homosexualité devient envisageable, même si décevoir la famille ou offenser la religion ne l'est pas dans les mentalités des gamins des cités. La supression d'une norme «rigide» indexée sur un souci de correction ne débouche pas sur l'anomie, mais bien par l'apparition d'une nouvelle norme plus souple, voire à connotation pluraliste. En arrière plan de ces «passages» ou mutations, on identifie la figure foucaldienne qui relève de la «société des disciplines» par la société de contrôle où dominent les mécanismes de régulation et les mécanismes de sécurité[142].

Pour Katherine la «décentreuse» qui joue sur la tension lien/rupture„la seule façon de faire fléchir ces ados souvent en manque de repères est de leur faire imaginer que l'altérité homosexuelle peut être un ami, quelqu'un qui fait partie de leur bande virile, avec les mêmes codes d'honneur. Evoquer en classe des notions abstraites comme le libre choix, l'émancipation ou le racisme ne mène à rien, sinon à des impasses. Il faut entrer de plain-pied dans ce que ces jeunes vivent au quotidien, sans trop théoriser ni faire de philosophie au sens strict du terme. Et si le pote avec qui on fait les quatre cents coups était homo ?.... Aussitôt le discours change radicalement : « S'il a été toujours avec moi, je ne vais pas refuser de le voir, c'est mon ami et il restera mon ami[143]. »

C'est pourquoi Katherine fait volontiers appel à la littérature pour transmettre les messages difficiles ; tout particulièrement sur l'homosexualité. Son « outil magique », sa botte secrète : le roman, qui permet de rentrer dans l'intime grâce au ressort de l'identification. Et surtout un certain roman de la littérature jeunesse, destiné aux enfants de 5e, cet âge où l'on bascule dans l'adolescence, où l'on est à la fois sensible aux questions liées à la sexualité et démuni pour les aborder. Ce fameux roman sur lequel Katherine travaille tous les ans dans le cadre de l'atelier slam-poésie a pour auteur Chris Donner et s'intitule « Les Lettres de mon petit frère frère ». Il raconte sous forme de lettres les vacances d'un petit garçon au bord de la mer avec ses parents, sans le grand frère Christophe qui n'est pas venu avec eux, on ne sait pas pourquoi. On comprend, certes, que les parents sont fâchés contre lui, mais on ignore la raison de la brouille. Les vacances tournent vite au total fiasco : la famille se met à dos toute la plage, le père, qui ne sait pas faire fonctionner le bateau, s'emmêle dans les gréements et cordages, les parents s'énervent tous les jours, la nourriture s'infecte… Dans cette catastrophe généralisée, le petit garçon écrit tous les jours en cachette à son grand frère pour lui confier leurs mésaventures au quotidien. Malgré la brouille, Christophe vient au secours de la famille et résout tous les problèmes, si bien que, grâce à lui, la fin des vacances sera idyllique.

Par la magie du roman, le grand frère devient au fil des pages un héros pour ses jeunes lecteurs. Tout le monde l'adore et rêve d'en avoir un de ce calibre. Et voilà que dans les dernières pages, on apprend la raison pour laquelle ses parents étaient en colère contre lui : c'est parce qu'ils l'avaient vu embrasser son « meilleur ami » Florian. Oui, Christophe est homo ! Ce dénouement n'a aucun mal à passer auprès des ados des cités, dit Katherine. D'une part en raison du ton de ce récit, plein d'humour, et d'autre part parce que « le grand frère a eu tout le temps d'entrer dans leur imaginaire, dans leur intimité, avant que l'on apprenne qu'il est homo ». C'est en somme « mon frère, l'homo ce héros, un superhéros positif, et qu'importe sa sexualité[144] ! »

Mais le roman qui «voit notre présent comme le passé du futur» n'est pas le seul à pouvoir faire des miracles : plus généralement, les mots, dès qu'ils sont capables de produire un affect ou de dire une émotion, parviennent à ouvrir les esprits ou les bouches les plus hermétiquement fermés. Katherine

[142] Alain Brossat, «Sur la variabilité des normes..» op. cité, pp. 21 : «La normation des individus va s'aligner sur d'autres procédures, va muter de façon radicale, puisqu'elle va consister à orienter les individus vers un régime hétérogène au précédent, non plus fondé sur l'adoption et l'introjection d'un modèle unique, mais bien sur la valorisation du motif du different considéré comme un état (on note au passage combien cette assomption de la différence diffère de l'approche qu'en propose Deleuze, par exemple, toute indexée sur le devenir) et, par conséquent sur la validation d'une sorte de réglement de tolérance généralisée, face à la démultiplication des hétérogénéités.»

[143] *Ibid*., p. 157.

[144] *Ibid*., p. 159.

se souvient d'une jeune fille d'apparence très masculine qui a eu le courage à travers un poème slam de révéler son homosexualité. Un texte très bien écrit, très émouvant, dans lequel elle criait son amour pour une fille de son quartier. Ses professeurs s'étaient montrés très surpris, car cette fille ne parlait jamais d'habitude. Ce jour-là, elle a fendu son armure, brisé ses chaînes grâce aux mots et à la poésie. La preuve a-posterio que Duvert n'a pas tout à fait échoué dans son ambitieuse et improbable aventure littéraire…

De son expérience quotidienne d'enseignante dans des collèges réputés difficiles, notre post-moderne reporter d'idées Katherine tire la conclusion que le mal des cités est un mélange fatal d'ignorance et d'exclusion[145]. Ces jeunes n'ont jamais eu de discussion sur la sexualité avec les parents, en famille ou simplement de père à fils. Et dans l'espace clos de la cité, le monde extérieur ne pénétrant guère, on est condamné au mutisme ou au ressassement des clichés distillés par le «nous». Pour faire tomber les barrières, Katherine a pourtant su trouver une arme : le verbe (logos) qui n'était pas au commencement… Le verbe du roman, le verbe de la poésie. Lui seul a le pouvoir de faire voyager dans un «reportage d'idées» ceux qui ne peuvent pas bouger, rêver ceux qui ne croient plus en rien[146]. Et ces jeunes qui souffrent d'un manque de reconnaissance, ces jeunes qui rejettent quiconque ne leur ressemble pas parce qu'ils ne le connaissent pas, voici qu'ils s'ouvrent peu à peu. Le concept de «devenir» de Deleuze double ici la configuration à connotation structuraliste de Foucault.

Dans cet avant-propos « kairosien », nous avons pris au vol un récent et banal fait-divers en forme d'affect relaté dans la presse quotidienne régionale dont nous avons analysé avec luxe de détails (faits) et de références (idées) le fond comme la forme afin de préciser d'emblée notre démarche de reporter d'idées qui sort des sentiers battus académiques et consiste à faire du journalisme une question « up to date » et pas seulement l'objet d'un savoir et/ou d'une pratique/technique de communication. Et surmonter de prime abord le haro simpliste du café du commerce, des cités et de la doxa à la fois sur les journalistes et ici sur les pédophiles en sériant au passage quelques couples conceptuels antithétiques (possible/réel, visible/invisible, spectateur/acteur , cénacle/foule, ici/là-bas/nulle part, affect/percept/concept) qui devraient borner l'ensemble de notre recherche.

Dans le chapitre suivant, nous allons procéder à une extension du domaine de lutte du « journalisme philosophique » en accueillant dans la « culture du flux » du journalisme contemporain, mais surtout de nos flâneries, de nos lectures et de nos regards quelques bruits, nouvelles et images du monde afin de poser des questions qui ne soient pas sans réponses et de commencer à « diagnostiquer le présent » comme nous y incite Foucault. L'histoire du présent et l'ontologie de nous-memes sont deux modalités d'un constant travail sur nos limites et nos franchissements possibles. Foucault insiste sur le fait que ce travail critique nécessite « un labeur patient qui donne forme à l'impatience de la liberté », mais il rappelle qu'alors la critique sera « l'art de l'inservitude volontaire, celui de l'indocilité réfléchie[147]. »

[145] Luc Bronner (Prix Albert Londres 2007) «La loi du ghetto. Enquête dans les banlieues françaises», Paris Calmann-Lévy, 2010.

[146] Le grand reporter Florence Aubenas relate dans «Le quai de Ouistreham» (Paris, Edtions de l'Olivier, 2010, p; 166) une autre scène nihiliste au Pôle d'emploi de Caen :»Deux hommes font irruption dans l'agence. «N'ayez pas peur, c'est autorisé par l'administration. Nous appartenons à une association contre le chômage». Ils distribuent des tracts. La plupart des chômeurs s'arrangent pour avoir les mains occupées, de manière à n'avoir ni à prendre ni à refuser le papier. Certains les mettent ostensiblement dans le dos, en faisant non de la tête. Beaucoup redoutent de se faire mal voir s'ils ont l'air de participer à une action.»

[147] Michel Foucault «Qu'est-ce-que la critique (Critique et Aufklärung)», Bulletin de la société française de philosophie, avril-juin 1990, p. 39 in «Dits et écrits II, op. cité, pp. 1381-1397.

I - CHAPITRE 1

Prologue au reportage d'idées dans tous ses éclats

- « L'étendue fut l'universel physique du XVIIe siècle, la gravité du XVIIIe siècle, la chaleur du XIXe, l'information du XXe.[148]
- «Les mystères sont irrités par les faits[149].»
- « Les plus pures récoltes sont semées dans un champ qui n'existe pas » (René Char)
- «Il y a des éclairs qui ressemblent à des idées» (Paul Valéry)
- «Il est grand temps de rallumer les étoiles» (Guillaume Apollinaire)[150]
- «Nul ne témoigne pour le témoin» (Paul Celan)

Si l'information fut l'universel du XXe siècle, le début du XXIe siècle ne pourrait-il pas être marqué, on peut toujours rêver, par la cohabitation sereine de la philosophie et du journalisme…, lors d'une tentative audacieuse et risquée de « journalisme philosophique », afin de réfléchir dans tous les sens du terme à l'actualité, de tenter d'échapper au relativisme et au nihilisme ambiants, de donner un pouvoir médiatique (et non plus seulement élitiste) à la pensée. De démontrer ainsi que la capacité de penser appartient à tous[151] et de sauver le monde surinformé « par petits bouts » en le regardant en surface et non plus de loin, en prétendant être au-dessus de la mêlée des épiphénomènes. Au nom de la science et du savoir, tout en accueillant et en commentant le choc des nouvelles et des images qui surgissent ici et là dans tous leurs éclats et tous leurs états. Comme les news sur un télex… d'une agence de presse.

Histoire/reportage/récit. De Rome où il était exilé, Gogol implorait sans cesse ses amis restés en Russie de lui envoyer des histoires : des histoires de paysans et de bureaucrates, de fonctionnaires et d'usuriers, n'importe quelle anecdote de la vie quotidienne, afin de nourrir son livre en gestation. « Apportez au monde vos récits naïfs ! », suppliait-il dans ses lettres. La formule prête à rire et pourrait paraître archaïque en ces temps de cynisme et de nihilisme. Pourtant, notre époque l'a faite sienne. L'injonction aux récits a enflé jusqu'à devenir rumeur, idéologie, puis slogan, le slogan de toute une époque… Et le conseil des « spin doctors » aux hommes politiques qui a sans doute contribué en partie à l'élection récente d'un président noir aux Etats-Unis. Les histoires envahissent les colonnes des journaux, les attendus des jugements, les écrans d'ordinateur.

[148] Régis Debray « Cours de médiologie générale », Paris, Gallimard, col. folio essais,1991, p. 31

[149] Norman Mailer, article «Superman débarque au supermarché» à propos de la convention démocrate de 1960 qui investit J.F. Kennedy à l'élection présidentielle.

[150] Phrase du poète affichée et placardée à l'université Bordeaux III-« la rebelle » au printemps 2009. Consulter à ce sujet le reportage de Gérard Davet «Après le blocage, l'impasse», Le Monde, 15 mai 2009, p. 3.

[151] La grande leçon de Joseph Jacotot, révolutionnaire exilé et lecteur de littérature française à l'université de Louvain en l818 qui se mit à enseigner ce qu'il ignorait, est que l'instruction est comme la liberté : elle ne se donne pas, elle se prend. Il clame haut et fort le slogan de l'émancipation intellectuelle : tous les hommes ont une égale intelligence. Pour en savoir plus, lire «Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle» de Jacques Rancière (Paris, Fayard, 1987, 10/18 N°3730 2008), véritable biographie de référence de cet étonnant personnage.

Dans nos «sociétés des disciplines» qui en ont presque fini avec les grands récits chers à Lyotard, on ne saurait cependant assimiler toutes ces pratiques narratives à de la simple propagande, poursuit Christian Salmon, chercheur au CNRS. L'explosion d'Internet bouleverse l'économie des discours (leur production, leur accumulation et leur circulation) et ébranle la place respective et le statut de vérité des récits (politiques, économiques, scientifiques, religieux…), le partage du vrai et du faux, et les frontières de la réalité et de la fiction. Quand, empruntant un moteur de recherche, on décide d'explorer l'immense territoire que recouvrent les nouveaux usages du récit, on découvre une grande diversité de techniques, de l'oralité traditionnelle à l'écriture numérique et au « storytelling digital ». Un fourmillement de pratiques dans la gestion, la communication, le marketing, l'éducation, la thérapie. Des pratiques culturelles spontanées, mais aussi des techniques de contrôle et de discipline dont le reportage d'idées pourrait être, pourquoi pas, le dernier avatar sophistiqué dans ces flux d'histoires qui se répandent dans la médiasphère.

Logique du soupçon ? Un continent nouveau apparaît. On n'en discerne pas encore clairement les contours mais on baigne quotidiennement dans cette culture du flux. Le storytelling ne désigne pas seulement des techniques de formatage des discours, avertit Salmon, mais aussi l'espace même dans lequel ces discours s'émettent et se transmettent, c'est-à-dire un « dispositif » dans lesquels s'opposent ou collaborent des forces sociales et des institutions, des narrateurs et des contre-narrateurs, des techniques d'encodage et de formatage, sans oublier la parole fragmentée qui palpite et se réverbère sans cesse dans la médiasphère. Une nouvelle phase du contrôle social, qui s'ajouterait aux dispositifs analysés par Michel Foucault et Gilles Deleuze, un pouvoir de narration qui s'exercerait directement sur l'imaginaire des individus[152] et parlerait au plus grand nombre.

« Au croisement de l'idée et de l'événement »

« Arrogance du présent »[153]et dévastation du réel, vacarme des grandes idées, fin proclamée des idéologies[154] et frénésie des images du temps présent. « The time is out of joint » Le temps est hors de ses gonds[155]. Nous sommes entrés dans « l'ère de la communication » qui a pris le pouvoir aux dépens du savoir. Vivre un événement en image, ce n'est pas se dégager de cet événement, s'en désintéresser, comme le voudraient la version esthétique de l'image et l'idéal serein de l'art classique, mais ce n'est pas non plus s'y engager par une décision libre : c'est s'y laisser prendre, passer de la région du réel, où nous nous tenons à distance des choses pour mieux en disposer, à cette autre région où la distance nous tient.

Ainsi, dans son film « 12h08 à l'Est de Bucarest[156] », le réalisateur roumain Corneliu Porumboiu fait de la fuite des époux Ceaucescu, le 22 décembre l989, le symbole de « l'événement l989 » en Roumanie[157]. Plus généralement, c'est toute la « révolution » de décembre qui est érigée comme

[152] Christian Salmon «Storytelling Saison 1. Chroniques du monde contemporain», Paris, Les Prairies ordinaires, 2009, pp. 117-120.

[153] Jean-Claude Millier « L'arrogance du présent. Regards sur une décennie 1965-1975 », Paris, Grasset, 2009.

[154] Littéralement discours sur les idées. Lire notamment à ce sujet Jon Meacham «The great American Ideological crackup» (L'Amérique ou la grande rupture idéologique) in Newsweek du 2 nov. 2009, où le journaliste américain conclut son article en ces termes : «La question qui se pose est plutôt de savoir quelles seront les idéologies nouvelles — quelles nouvelles permutations des mêmes bases idéologiques éternelles — qui structureront notre vie politique, à l'époque de la guerre asymétrique, de l'extrémisme religieux et d'une économie profondément globalisée. Une actualité en devenir qu'aucune chaîne de télévision par câble n'est à même de couvrir de façon satisfaisante.» Traduction David Korn.

[155] William Shakespeare « Hamlet ».

[156] «A fost sau n-a fost ?» titre original en roumain, 89 mn, 2006. Avec Mircea Andrescu, Teodor Corbat… Récompensé par la Caméra d'Or à Cannes 2006. Il pose la question : «Que reste-t-il de la révolution roumaine seize ans après ? et répond : finalement, pas grand chose.

[157] Un documentaire d'Antonio Wagner «Roumanie : une révolution dans l'oeil des médias» diffusé sur la chaîne Histoire début décembre 2009, appuyé par des témoignages de journalistes et construit à partir d'images d'archives, revient sur le traitement médiatique de ces événements. Le 22 décembre 1989, les insurgés roumains prennent possession de l'immeuble de la tlévision. L'un des faux les plus célèbres de l'histoire fait alors la une des médias internationaux : les charniers de Timisoara, où auraient été retrouvés plus de 4600 cadavres de victimes des forces armées de Ceausescu… Au delà de la manipulation des images, il montre surtout à quel point les intérêts des insurgés et des télévisions étrangères avides d'images et de sensationalisme convergeaient.

événement structurant les représentations et la mémoire du passé, de même que la chute de Berlin en ex-RDA (République démocratique allemande) ou l'épisode de la table ronde en Pologne, Bulgarie et Hongrie. Point de rencontre entre un passé communiste encore assez méconnu et un présent complexe à déchiffrer, l'événement 1989 se voit accorder une place à part comme opérateur symbolique des transformations qui affectent la politique, l'économie et les sociétés à l'Est de l'Europe. Pourtant, l'événement se déroule sur une temporalité très courte, de quelques jours, de quelques semaines tout au plus[158]. Mais il est interprété par les sociétés qu'il affecte comme une rupture dans les évolutions politiques, économiques et sociales se déroulant sur des temporalités longues. Ce paradoxe conduit les acteurs sociaux à développer un discours sur l'événement pour lui conférer une dimension symbolique. Certains événements restent dans les mémoires à travers leur date : les Américains savent tous que « 9-11 » fait référence à la destruction, le 11 septembre 2001, du World Trade Center de New-York par deux avions détournés par les islamistes d'Al-Qaida. D'autres événements, eux, restent en mémoire par leur message historique, peu importe la date exacte. C'est le cas de la chute du mur de Berlin, devenue le symbole de la fin du communisme à l'Est. C'était le 9 novembre 1989.

Le reporter, qui veut rompre avec la figure convenue du publiciste[159], constate que ce matin du 9 novembre, tout est encore calme à Berlin. Fort de ses vingt huit ans d'existence et de la bonne centaine de morts qui ont été enregistrés le long du « no man'sland qui l'encadrait, le Mur se dresse imposant et semble indestructible. Ce n'est qu'à la fin de la journée que les premiers morceaux du Mur sont arrachés côté Ouest. Partout, dans le monde, l'événement est retransmis sur les écrans de télévision. Certains refusent même de croire l'image virtuelle de l'événement choc… Dès le lendemain, des bulldozers achèvent le travail. Pendant ce temps, des morceaux du mur (surtout ceux qui ont été tagués) sont déjà devenus des objets commerciaux, vendus comme des souvenirs[160]…

Symbole des symboles, au cœur de la capitale historique de la Grande Allemagne, le mur de Berlin fut construit en une seule nuit, le 13 août 1961. Il mesurait 42 kilomètres et serpentait à travers la ville, coupant en deux des quartiers, des rues, voire des immeubles ! Les Berlinois de l'Est se sentaient vraiment comme enfermés. « Le mur de Berlin, pour commencer par lui, appartient à une catégorie rare, note l'intellectuel bulgare Tzvetan Todorov. Alors que la plupart des murs ont pour objectif d'empêcher que les étrangers pénètrent dans le pays, il visait au contraire à empêcher les habitants du pays d'aller à l'étranger. Ce mur était la partie matérialisée, palpable, du rideau de fer, une enceinte de prison érigée par les gouvernements communistes pour que leurs peuples ne puissent s'enfuir. Il ne servait pas à protéger les habitants mais à les enfermer[161]».

Le film « La Vie des autres » de Florian Henckel von Donnersmarck, grand succès international en 2007, montre bien cet état de fait et la peur générale qu'inspirait la Stasi, la police politique de RDA. Le reporter voit et décrit souvent des murs visibles, le reporter d'idées détecte parfois des murs invisibles, voire virtuels comme le Rideau de fer lors de la guerre froide. Où suinte la peur de l'altérité.

« Dans les récits de l'année 1989, celle des révolutions de 1989, celle du démantèlement du totalitarisme soviétique, la métaphore des pièces de domino qui tombent, une à une, s'est imposée avec une étonnante facilité, explique Georges Mink, directeur de recherche au CNRS, enseignant à Sciences-Po

[158] Le 9 novembre 1989 n'a pas été un cas isolé dans l'histoire de l'Allemagne et de l'Europe de l'Est. Sans même évoquer la Pereskroïka du président Gorbatchev à Moscou ou le résultat de la table ronde réunissant les représentants du pouvoir polonais et de Solidarnosc à Varsovie, la multiplication d'événements annonciateurs de changements en République démocratique allemande (RDA) est frappante, à la veille de la chute du Mur. Ainsi, le 4 novembre, une immense manifestation avait lieu à Berlin-Est, associant plus d'un million de personnes, sans être réprimée par les policiers du régime communiste. La Tchécoslovaquie venait d'annoncer l'ouverture de ses frontières à tous les citoyens de RDA qui souhaitaient passer à l'Ouest. Des billets de train seraient à leur disposition et leur permettraient d'aller en RFA. Les déserteurs est-allemands étaient nombreux, et depuis l'été, ils essayaient de gagner l'Ouest clandestinement en passant par les frontières hongroise, tchèque et autrichienne.

[159] Figure kantienne du journaliste qui n'est que le réceptacle des faits et gestes du pouvoir.

[160] François Lazare «Le Mur de Berlin est tombé», Le Monde 15 août 2009, p. 3.

[161] «Des murs pour arrêter les pauvres» Interview par Olivier Postel Vinay. Book N°9.

et au Collège d'Europe. Elle est pourtant trompeuse. Cela a commencé par un poker menteur, qui s'est transformé ensuite en un jeu d'échecs, avant de se terminer par un effet des dominos. N'est-il pas alors utile de rappeler ce qui s'était passé en 1989 pour éviter d'escamoter l'histoire et en détourner sa représentation mémorielle[162]. »

Jérôme Heurtaux[163], spécialiste de la Pologne postcommuniste, parle de « mémoire controversée » à propos de 1989. Il soutient que 1989, en Europe de l'Est, n'a pas généré de mémoire commune. La qualification même de ce qui s'est passé à l'époque est l'objet de controverse. Les Allemands et les Hongrois parlent de « tournant » ou de « transition ». Les Roumains, de leur côté, parlent de « révolution » et les Tchèques de « Révolution de velours ». Les mots, ainsi que la charge symbolique qu'ils charrient, en sont donc pas les mêmes selon les pays[164].

De plus, vivre un événement en images, ce n'est pas avoir de cet événement une image, ni non plus lui donner la gratuité de l'imaginaire[165]. L'événement, dans ce cas, a lieu vraiment, et cependant a-t-il lieu « vraiment » ?, s'interroge Blanchot. Ce qui arrive nous saisit, comme nous saisirait l'image, c'est-à-dire nous dessaisit, de lui et de nous, nous tient au dehors, fait de ce dehors une présence où « Je » ne « se reconnaît pas[166]. Les discours intellectuels, politiques et scientifiques, les évocations artistiques, journalistiques et littéraires se référant au postcommunisme en Europe centrale et orientale renvoient toujours à l989 comme moment-clé, moment fondateur pour les uns, moment de réarticulation et de recomposition pour les autres.

« Au croisement de l'idée et de l'événement », l989 est devenu un marqueur temporel qui fixe les représentations du passé, du présent mais aussi du futur. Qu'on soit attentif aux continuités comme aux discontinuités, l989, comme « changement de régime », « révolution », « changement systémique », etc. est toujours analysé comme un moment central de l'histoire de l'Europe centrale, de l'histoire européenne au sens large et de l'histoire mondiale. Ce travail d'interprétation est ambigu, bien plus que l'herméneutique des textes : il néglige trop souvent la complexité de l'événement en favorisant les approches téléologiques afin échapper au « maître de l'instant » à connotation journalistique. Il risque également d'occulter la spécificité des histoires nationales dans la construction de l'événement. Ce débat sur le sens de 1989 divise aussi les chercheurs en sciences sociales où deux approches dominent. La première analyse 1989 dans la perspective de la « transitologie », ce qui pousse les chercheurs non pas tant à expliquer ce qui s'est passé qu'à évaluer le degré de démocratisation de ces pays. La seconde n'évalue pas les événements à l'aune d'un idéal ou d'un emblême (la démocratie), mais elle préfère les expliquer en tenant compte du passé.

Lien/rupture de la «décentration» qui semble se situer ici au-delà, ou en deçà, de toute expérience.« En schématisant, la première approche fait de 1989 un moment fondateur, tandis que la seconde relative la « rupture » », résume bien Jérôme Heurtaux. Il ajoute : « quoi qu'il en soit, il ne faut jamais oublier la part très forte de contingence dans l'effondrement du communisme[167]. »

---

[162] Georges Mink «Vingt ans après 1989, éviter la compétition mémorielle», Libération 6 février 2009, p. 35.

[163] Maître de conférences en science politique à l'université Paris Dauphine et chercheur à l'Institut de recherche interdisciplinaire en sciences sociales (Irisso-CNRS), Jérôme Heurtaux vient de publier avec Cédric Pellen, «1989 à l'est de l'Europe. Une mémoire controversée», Paris, L'Aube, 2009.

[164] Entretien avec Thomas Wieder. Le Monde des Livres, 16 octobre 2009, p. 7.

[165] Jacques Thomet «La malédiction du «Che» frappe l'AFP» in «AFP 1957-2007, les soldats de l'information», op. cité, p. 427 : «L'AFP (Agence France Presse) avait 36 photos en couleur sur la mort de Che Guevara, exécuté en Bolivie le 8 octobre 1967. Elle était la seule agence à avoir capté autrement qu'en noir et blanc le cadavre du célèbre guérillero argentin le lendemain. Mais pour des raisons encore inconnues, ces diapositives, cinq d'entre elles en tout et pour tout, ne sont réapparues que trente cinq ans plus tard, en 2002. Quand on sait l'impact qu'a gardé le révolutionnaire jusque dans le monde de la mode, avec son image placardée sur des chemisettes en haute couture à un prix inabordable, c'est un patocle qu'a perdu l'AFP.»

[166] Maurice Blanchot «L'espace littéraire», Paris, Gallimard, 1955, pp. 352-353.

[167] Le Monde des livres 16 octobre 2009, p. 7.

Journalisme de l'après. Sur RFI, pour les vingt ans de la réunification, deux émissions spéciales donnent la parole à d'anciens citoyens de la RDA. La police politique, la fameuse Stasi, est partout, contrôlant les faits et gestes de chacun au nom du communisme. Les jeunes qui se retrouvent, le soir, dans la rue, pour écouter de la musique américaine à la radio, sont considérés comme des «délinquants» et dispersés sans ménagement. Le travail est obligatoire: celui qui n'en a pas rejoint la catégorie (juridique) des «asociaux». Mais le reportage joue ici sur le décentrement qui va contre l'opinion communément admise : ce n'est pas la répression et l'étouffoir totalitaire que l'on entend le plus, c'est la norme et son acceptation.

Se révolter ? A quoi bon ? La RDA est un petit pays qui a raison (notamment du chômage). Le mur de Berlin a transformé le pays en une souricière. Très vite, le rideau (de fer) est tombé. « En une semaine, la moitié de mes amis sont partis (à l'Ouest). Moi, je suis resté », lâche un des interwievés ?. Pourquoi ? « Je ne sais plus. C'est le problème de ma vie. ». Dans ce premier volet, l'historienne Sandrine Kott sert de fil conducteur et de reporter d'idées, donnant quelques clefs et des repères.

France Inter dans l'émission « Nous autres » diffusée à l'occasion de l'anniversaire de la chute du mur, évoque, « au croisement de l'idée et de l'événement », la ville d'Einsenhûttenstadt (autrefois nommée Stalinstadt), cité fleuron de l'Allemagne de l'Est où tout était pensé pour que les ouvriers ne manquent de rien, des usines florissantes… Qu'en est-il aujourd'hui ? Des douze mille ouvriers qui travaillaient pour l'aciérie Eko Stahl (rachetée par ArceloMittal), il n'en reste plus que trois mille. La ville est désormais quasi déserte, quarante pour cent de la population l'a quittée et le taux de chômage atteint douze pour cent.

Témoin ambassadeur du concept d'«ostalgie»

C'est au pied d'un immeuble éventré en attente de démolition que la productrice de l'émission, Zoé Varier, a rencontré Bernt, un ancien ouvrier d'Eko Stahl qui a passé quarante années de vie à Eisenhüttenstadt. Avec émotion et sincérité, l'homme se souvient de son quotidien. Il raconte simplement à l'aide d'anecdotes personnelles, ce qu'était pour lui la vie à l'Est. « Ici, c'était exactement le système de l'Allemagne de l'Est. C'est-à-dire que tout le monde s'entraidait », dit-il avec une nostalgie qu'on appelle ici « ostalgie » («ost» signifiant «est» en allemand) ou « estalgie ». « Toutes les heures passées à travailler pour la collectivité étaient déduites du prix du loyer de l'appartement. Les gens savaient qu'ils allaient recevoir telle chose grâce à leur comportement, à leurs bonnes actions », poursuit-il.

En 1983, Bernt est pourtant parmi les premiers habitants de cette ville située à la frontière polonaise à porter un badge de Mikhaïl Gorbatchev. « Les gens travaillaient… Et n'avaient rien ! J'ai attendu trois ans pour avoir une armoire parce que toutes celles qui étaient fabriquées ici partaient en Russie », explique Bernt. Lorsque Zoé Varier pointe l'aspect contradictoire de ses propos, l'ancien ouvrier répond sans détour qu'il n'a jamais manifesté « contre le régime », mais contre les faits, des injustices précises. « Je me sens gagnant dans la réunification de l'Allemagne, conclut-il en nuances, mais il y a plein de perdants dans cette réunification. Ceux qui n'ont pas de travail et les personnes âgées. »

Vingt ans après la chute du mur de Berlin, l'Allemagne a laissé une partie de sa population sur le quai. Souvent issue de l'ancienne RDA, elle cultive un curieux regret de ce régime policier, qui incarne dans ses rêves une ancienne douceur de vivre. « L'Ostalgie », camarade…Les enquêtes réalisées auprès des adolescents à propos de cette époque révèlent des lacunes culturelles prodigieuses. On note ainsi dans plusieurs études que ces adolescents ont une vision idéaliste de l'ancienne RDA pour sa politique sociale qu'ils estiment foncièrement rassurante par rapport au monde moderne, en particulier pour la sécurité de l'emploi et le système éducatif. Etrangement, les riches enfants de l'Ouest regrettent une Atlantide disparue où la vie matérielle y semblait plus aisée. C'est le monde à l'envers. Mais ce n'est pas forcément le cas des enfants qui ont grandi dans la finissante RDA. Cornélia, qui a été « rachetée » à l'âge de 8 ans avec sa famille par la RFA, un an avant la chute du Mur, garde des souvenirs douloureux

de la vie sous le régime communiste. Son père était dissident, elle était persécutée à l'école par ses professeurs et l'objet de brimades continuelles. Elle se rappelle notamment la fameuse question des enseignants sur les horloges que les enfants voyaient à la télévision : celle du JT de l'Ouest étant ronde et celle du JT de l'Est carrée, les professeurs profitaient de la naïveté de leurs élèves pour savoir ce que regardaient les parents. Mais Cornelia confesse s'être toujours sentie un peu déracinée par cette fuite. A Berlin, elle a acheté récemment le catalogue des éditions Taschen drôlement intitulé SED (initiales du parti d'Erich Honecker) pour « Savoir Eviter le Design » qui reproduit tous les objets de son enfance effacée : paquets de farine, de chocolat, vaisselle, coquetiers…

Cette «ostalgie» s'exprime aussi politiquement dans les scores importants du parti Die Linke (La gauche) ou du NPD, le parti néo-nazi, témoignage d'un changement social trop rapide qui a laissé sur le bas-côté les classes laborieuses, condamnées à l'exclusion. Elles regrettent l'égalité de traitement du régime ancien. L'écrivain Thomas Brussig résume tout cela d'une phrase : « La RDA a disparu sans que nous en fassions le deuil. L'ostalgie en tient lieu».

« Et alors ! »

Angle d'attaque d'un reportage qui passerait de la collection des «faits omnibus» à une constallation d'idées : le Mur a la vie dure dans les têtes, comme derniers «mur-murs». Après sa chute en novembre 1989, l'euphorie a duré trois ou quatre ans. Tout semblait possible.[168] « J'aime tellement l'Allemagne que j'en préfère deux » s'écrit l'éditorialiste du Figaro François Mauriac qui persiste et signe. « La chute du Mur ! Et alors ? », lance Bernard Guetta, correspondant du Monde à une sténo qui lui annonce l'événement que certains rédacteurs en chef refusent de croire, alors que leurs reporters le leur décrivent en direct et avec luxe de détails. Il signifie par là que la chute du Mur de Berlin a une forte charge symbolique mais que c'est un épiphénomène d'un point de vue historique.

Rassemblement/Décentrement. Dans les années 1980, alors qu'il étudiait à Berlin, le photographe japonais Takahisa Matsuura passait chaque jour devant le mur, qu'il «mitraillait», fasciné par la tension permanente» causée par la présence des gardes-frontières. Vingt ans après, appareil en bandoulière, il revient sur les lieux[169]. S'il ne reste que quelques tronçons ainsi que que son tracé au sol, sous la forme d'une double rangée de pavés et de plaques de fonte, la construction en béton qui divisa Berlin pendant vingt huit ans est toujours présente dans les mémoires et demeure à la fois une source de profit et d'inspiration. Couverts de graffitis ou de peintures, des panneaux entiers du Mur se vendent aujourd'hui, tandis que, sous Plexiglas, des centaines de fragments s'écoulent chaque semaine dans les boutiques de souvenirs de Gerard Lindner, un commerçant berlinois.Vrais ou faux, petits ou grands, ce sont autant de morceaux d'Histoire disséminés à travers le monde[170]. Les différentes rencontres de Takahisa Matsuura au cours de son périple (des artistes, un conservateur de musée ou l'ancien chef

[168] C'est notamment le constat aujourd'hui du cinéaste Volker Schlöndorff, auteur de plus d'une trentaine de films qui vient de publier ses Mémoires «Tambour battant» (Paris, Flammarion, 2009) Il déclare : «En fait, la gauche intellectuelle allemande ne voulait pas vraiment réaliser le socialisme. Les syndicalistes menaient, certes, leur combat, mais les intellectuels défendaient des idées qu'ils ne voulaient surtout pas voir appliquer. Cela, je ne l'ai compris qu'avec la chute du Mur», Le Nouvel Observateur «Les têtes contre le Mur», N°2346 du 22-28 octobre 2009, p. 112.

[169] Lieux du crime ? Dans son film culte «Blow up» (agrandir en français dans le texte), Antonioni explore, au delà du débat sur le réel et l'illusoire, le troublant mystère de l'acte photographique lui-même, capteur d'une réalité qu'il transforme en une autre réalité. «On peut regarder toute photographie comme une énigme, a expliqué Denis Roche. Elle est un instant du temps, elle n'a pas d'avant, pas d'après, pas d'autour. Même quand elle est aisément identifiable. Un exemple célèbre est celui des coins de rue vus par Eugène Atget : on a dit que chacune de ses photographies évoquait la scène d'un crime, après l'enlèvement du cadavre». Mais y a t-il eu crime dans la scène photographiée par Thomas, d'un couple dans un parc londonien au crépuscule. A première vue, c'est une image paisible et bucolique. Mais plus Thomas la scrute, plus elle lui échappe. La main tenant le pistolet, révélée par l'agrandisssement, le cadavre découvert par le photographe de mode la nuit; disparu le lendemain matin, sont-ils réellement des preuves ?

[170] «C'est un membre de ma famille qui m'a ramené ce bout de Mur. Je n'ai que ma bonne foi pour certifier son authenticité», raconte un vendeur qui propose son trésor à 25 euros. Cet éclat évoque mes nombreux voyages à Berlin-Ouest dans les années 1980 et tous les interdits que nous avons bravés : prendre le dernier métro pour se faire enfermer à l'Est et faire la fête clandestinement, pénétrer dans le cimetière juif fermé au public, faire passer des marks à l'Ouest en fraude…».

de la division Europe de la CIA basé à Berlin)[171] témoignent toutes de la permanence du Mur dans l'imaginaire collectif.

L'image est devenue presque trop commune, voire frelatée : à Checkpoint Charlie, là où l'antique Mur séparait les deux Berlin, là où précisément John Kennedy puis Ronald Reagan ont tenu leurs discours historiques qui défiaient, en face, l'hydre communiste (« Ich bin ein Berliner » et « Ouvrez cette porte, M. Gorbatchev ! »), les touristes se font photographier en masse aux cotés de faux soldats en uniforme américain, soviétique ou de Grepo (les gardes-frontières est-allemands). Vingt ans après, l'Allemagne a grandi et Berlin s'est métamorphosée. Mais pas sans mélancolie ni dégâts collatéraux.

A Berlin, capitale du Reich où se déroulèrent les ultimes combats d'une défaite annoncée et où s'étendit le rideau de fer dans sa partie à la fois la plus visible et la plus symbolique, entre bunker de Joseph Goebbels et reliefs du Mur, l'esprit demeure, de toute façon historique, même si les immeubles de verre et d'acier se sont élevés rapidement sur les lieux tragiques.

Des « Trabisafaris » sont organisés dans les rues de la ville et remettent à l'honneur la petite voiture symbolique et bien polluante de la RDA Ecolos ou non, ils roulent en Trabant et collectionnent les drapeaux des pays de l'ex-bloc soviétique. En Allemagne, on les appelle les « Ossis ». Ces anciens Est-Allemands cultivent la nostalgie de la RDA. Le phénomène ne tient pas du folklore ou de la récupération commerciale comme les morceaux du mur qu'on revend à la sauvette ou sur le Web. Il traduit à la fois la nécessité de conserver leurs souvenirs et un sentiment de perte d'identité plus profond. Vous avez dit identité nationale ?

Le monde florissant de la nuit berlinoise surfe aussi sur les vestiges du régime d'Erich Honecker, en investissant d'anciennes friches ou des bunkers désertés, mais pour les réinterpréter souvent dans cette dimension industrielle dont les Allemands raffolent depuis les années 1980. Le 9 novembre 1989, l'effondrement du Mur rappelait aux observateurs avertis les sonorités du groupe Einstüzende Neubauten. La formation phare ouest-berlinoise de la « révolution industrielle », né au début des années 1980, avait préfiguré dans son étrange musique bétonnée le bruit des « bâtiments neufs qui s'effondrent ». Le groupe se reformera habilement en 1989 pour l'album « Haus Der Lüge », sur lequel on entend le son des émeutes qui éclatèrent lors de la chute du Mur. Si les émeutes sont bien terminées, de même que les explosions de joie, Berlin, nouvelle capitale européenne des arts et de la nuit, dissimule dans sa fête perpétuelle les plaies d'une séparation qui ne veulent pas se refermer.

Comme le succès phénoménal du film «Good Bye, Lenin !» l'avait laissé pressentir en 2003, il y a bien un sentiment de mélancolie, véhiculé par les objets emblématiques de la vie quotidienne en ex-RDA. La East Side Gallery, un des derniers vestiges du Mur qui s'étend sur 1,3 km le long de la Spree, le prouve. A travers 106 fresques, les peintres venus du monde entier ont trouvé avec le Mur le support idéal de leurs dénonciations. Le Palast der Republik (siège de la Volkskammer, le parlement de la RDA) dynamité et les immeubles désertés dans Berlin-Est ont permis à une culture underground d'émerger.

Même si le succès concomitant et contradictoire du film « La vie des autres » prouve aussi que parmi la jeunesse allemande, personne ne rêverait de vivre sous le régime gris et policier d'Erich Honecker, la confrontation d'une époque toujours plus riche et consumériste avec un pays qui n'existe plus ne pouvait manquer d'inspirer les artistes contemporains. Lesquels doivent de toute façon beaucoup à un art est-allemand qui n'a jamais été totalement inconnu en Europe de l'Ouest[172].

Ouvert il y a un an, le bistrot Zur Firma se fait appeler le « bar de la Stasi » et incarne cet engouement nostalgique de la vie idéalisée à l'Est. De pauvres fleurs orange et un papier peint couleur parchemin

[171] Documentaire «Où est passé le mur de Berlin ?» de Stefan Pannen et Elke Sasse diffusé sur Arte à 23h en automne 2009.

[172] Symbolique est ici le cas de Nina Hagen, jeune fille venue à la musique en pleine RDA, et qui irriguera plus tard de son talent les courants punk et new wave lorsqu'elle passera à l'Ouest pour suivre son beau-père, Wolf Biermann, célèbre poète et compositeur dissident. Celui-ci comparaît déjà dans les années 1970 un Ouest hédoniste à un Est policier dans des termes choisis : « Je suis passé de la pluie au purin ». A Berlin, le vent de la liberté souffle peut-être aujourd'hui de l'Est.

parsèment les murs, des objets kitsch typiques de l'époque décorent l'unique pièce. On y commande un verre de schnapps ou encore « le menu de la cuisine est-allemande. Avec son architecture stalinienne et ses papiers peints fleuris aux couleurs ocres et fades, l'Ostel DDR ne désemplit pas lui non plus, car cet hôtel de Berlin-Est invite à un voyage dans le temps, un temps pas si lointain. Mais au delà, le concept original d'«ostalgie » exprime aussi les doutes de la plus grande nation d'Europe qui n'envisage plus clairement son avenir qu'elle n'arrive à se dépêtrer de son passé.

Le documentaire « Le Mur dans les têtes »[173] de Roman Clément enquête sur les raisons de ce malaise. Il montre que les symboles de la RDA ont été, en dehors du mur de Berlin, gommés rapidement du paysage après la réunification. L'ancien palais de la République, construit à l'initiative de Honecker, a été détruit. Les rues grisâtres du quartier central de Berlin ont laissé place aux magasins de luxe. De nombreux Allemands ne reconnaissent plus leur ville. S'ajoutent à cela des problèmes économiques : chômage, maigres pensions. En comparaison, la RDA apparaît comme un paradis social où tout était pris en charge. Le film rappelle pourtant l'effroyable surveillance des citoyens par la Stasi. Toute nostalgie efface les mauvais souvenirs pour ne garder que les bons. Le reportage d'idées dépasse l'exemple des « Ossis » et se veut paradigme. La nécessité d'aller vite, toujours plus vite, balaie chaque jour nuances et subtilités conceptuelles, montre l'absolue précarité des visions du monde. Certaines blessures du passé ont été tues durant des décennies. Parce qu'elles remontent à la surface, le choc est rude. Et chaque pays, chaque communauté humaine est confrontée à son propre passé[174].

Synthèse disjonctive entre rassemblement/décentrement : conflit rassembleur de la Guerre Froide qui dépolitise le rapport au réel. Le pouvoir communiste a certes voulu au début se construire à l'abri de toute influence occidentale mais ce projet a vite échoué. Reportage/voyage le long de l'ancien rideau de fer où le rêve d'un monde meilleur s'est heurté à un autre mur : celui de la réalité[175]. Les idées circulent et se diffusent. A l'Est, on tente de capter les radios occidentales en dépit de leur brouillage. Dans un livre[176] bourré de références de première main, assorti d'un riche appareil de notes et d'un index, Jacques Sémelin, directeur de recherche au CNRS, examine de 1968 («le coup de Prague») à 1989 (la chute du mur de Berlin) le rôle méconnu et souvent sous-estimé joué par la radio – ou plus généralement les ondes – dans la victoire de la liberté et la chute du rideau de fer.

Les radios occidentales ont joué un rôle important pour les dissidents soviétiques - qui ont été précurseurs dans la contestation à l'Est - tels l'écrivain Alexandre Soljenitsyne, l'académicien Andrei Sakharov ou le militant Vladimir Boukovski. La radio est pour eux un moyen d'accéder à des informations internationales ou nationales mais aussi un signe de complicité avec un autre univers et d'opposition avec les codes idéologiques et sociaux en vigueur. Dès le milieu des années 1950, les dirigeants communistes savent que la population écoute les radios occidentales et prennent conscience par la suite de l'importance de la télévision. Ils s'en servent comme moyen de pression contre leurs propres ennemis. Pour les citoyens de l'Est en général, les médias occidentaux apportent du divertissement et pas seulement des nouvelles sans censure soviétique. Les jeunes écoutent les radios américaines, regardent les

[173] Diffusé sur France 5 dans la nuit du 2 au 3 décembre 2009, passé minuit.

[174] Ainsi le 16 novembre 2009 sur la chaîne Histoire, le film admirable de la réalisatrice Marcela Feraru rend enfin justice aux quelques 8000 soldats français capturés par l'armée vietnamienne après la défaite de Diên Biên Phu. Devant ces séquences bouleversantes –survivants squelettiques, files de sceptres cheminant et mourant dans la jungle, visages défaits et agonisants silencieux, on mesure la dureté de notre propre amnésie volontaire.

[175] Documentaire «La Cicatrice, l'Europe à l'épreuve du rideau de fer», de Dominique Maestrali. Sans échapper à une certaine simplification, le film pose de bonnes questions. A savoir, vingt ans plus tard, que reste-t-il du rideau de fer qui divisa l'Europe ? La plaie s'est-elle refermée le long de cette cicatrice qui a balafré le continent ? Physiquement, il ne reste presque rien : à Berlin, quelques morceaux du Mur pour le souvenir et le commerce. Plus au sud, on a conservé quelques remparts de barbelés, des postes de garde en béton. A côté, on a construit un hôtel de luxe : c'est une attraction pour touristes. Mais partout ailleurs, on s'est employé à démanteler le rideau de fer. Pourtant, annonce décentreuse et disjonctive de reportage d'idées, une division invisible demeure. La trace est dans les têtes. Grâce à des interviews (du paysan à l'intellectuel), le documentaire nous révèle que, vingt ans plus tard, le fossé mental entre l'Est et l'Ouest, n'est toujours pas comblé. Par exemple, près de la mer Noire, des Bulgares musulmans regrettent, non pas la chute du communisme, mais que la fin du régime socialiste ait révélé, et accentué, une autre division : celle entre les communautés du pays.

[176] « La liberté au bout des ondes. Du coup de Prague à la chute du Mur de Berlin » Paris, Editions du Nouveau Monde, 2009.

séries. En dépit de la construction du mur, l'Allemagne est quasiment réunifiée presque tous les soirs à travers la télévision. La réunification s'effectue surtout autour des programmes de divertissement. Dans les années 70, les autorités est-allemandes capitulent. Il est autorisé de regarder les programmes de l'Ouest moyennant le fait que les individus adhèrent toujours formellement à la doctrine du parti.

Dans l'actualité courante, on accorde trop peu d'importance à cette inlassable et quotidienne « guerre de la parole » qui aura largement concouru à cette énigme historique que constitue encore pour une bonne part, la chute inopinée du communisme. Raymond Aron, dès 1962, note Jean-Claude Guillebaud, fut l'un des rares à pressentir l'importance de cette « bataille de la communication internationale » qui, par le truchement de l'espace hertzien – lequel se rit des frontières et des rideaux de fer-, vint très souvent « interdire aux régimes totalitaires le tête-à-tête avec leur peuple ».

De fait, on est mieux à même, avec le recul, d'évaluer l'efficacité souterraine de ces lucarnes sonores et de ces reportages d'idées radiophoniques ouvertes sur le monde. C'est bien la fonction que fut celle des stations occidentales comme la Voix de l'Amérique et Radio Liberty, la BBC britannique, Radio Free Europe, la Deutsche Welle ou, dans une moindre mesure, Radio France Internationale, sans oublier Radio Vatican qui, dès la fin des années 1970, émettait en 33 langues, notamment vers l'Est. On voit bien ce qui, dans cette longue et victorieuse entreprise de « contre-propagande », a pu séduire l'auteur de cette minutieuse étude. D'abord, bien sûr, sa non-violence pragmatique et conditionnelle qui vient balancer le funeste contre exemple représenté par les différentes radios qui au Rwanda («Radio Mille Collines» des génocidaires) au Moyen Orient, se firent au contraire et se font toujours les vecteurs de la haine et du meurtre. Ce riche reportage est une guerre des mots et des idées ; c'est une sorte de pied-de-biche virtuel glissé entre les mâchoires du mensonge d'Etat. Certes, ces voix et ces émissions n'étaient pas toujours vertueuses, ni désintéressées : elles pouvaient, elles aussi, désinformées. Il n'empêche qu'elles introduisaient, dans la compacité des propagandes et des censures, une fêlure qu'aucune tyrannie ne parviendra jamais à colmater. Elles semaient aussi des graines qu'on verra germer soudain à Prague, Varsovie, Sofia, Leipzig ou ailleurs. Ce fut le cas lors des « révolutions de velours » qui virent se dresser les ouvriers de Gdansk, les artistes de Prague ou les pasteurs protestants de RDA. « Ceux qui croient que seule la force armée importe dans l'histoire ne pouvaient certes pas imaginer la mobilisation efficace et soudaine de ces peuples, qu'on disait totalement abrutis par des décennies de propagande, et qui ont pourtant eu le courage de défier pacifiquement des régimes surarmés. »

Le « reportage d'idées » ne consiste ici ni à commémorer l'événement vingt ans après, ni à relativiser l'événement en suggérant des continuités derrière les discontinuités, en incitant à appréhender le présent en fonction du passé. Il s'agit plutôt ici d'interroger les mécanismes de construction des sens attribués à l'événement « 1989 » en tant d'y détecter la « synthèse disjonctive[177] ». Existe-t-il un seul l989 ou bien l989 est-il né de la rencontre de multiples l989 nationaux, unifiés sous une symbolique commune ? D'autre part, comment cette séquence historique particulière qu'est 1989 a-t-elle donné lieu pendant son déroulement et surtout à la suite à des interprétations, des réinterprétations et des conflits d'interprétation, en fonction de l'identité des interprètes, du contexte et de l'arène dans laquelle ces discours prennent place ? La vision dominante de l989 comme séquence de transformation démocratique ou comme révolution libérale semble avoir récemment laissé place à des interrogations sur la nature de ces changements. Comment une interprétation dominante s'installe dans nos représentations avant de péricliter ? Dans quel contexte, à quelle occasion, celle-ci est-elle remise en cause et laisse-t-elle place à une pluralité d'interprétations, voire dans certains cas à une logique du flou ?

Subjectivation au croisement de l'idée et de l'événement. Ainsi, dans une récente interview exclusive[178], le dernier président de l'URSS, Mikhail Gorbatchev donne sa version personnelle des événements qui ont conduit à la chute du mur de Berlin et à l'effondrement du bloc communiste. A la question du

[177] Cet oxymore/syntagme deleuzien pourrait par exemple éclairer, sinon expliciter le non-rapport constitutif de l'intellectualité de «l'événement 1989» entre un penser philosophique et un simple dire/vision journalistique de l'événement.

[178] Le Figaro 12 octobre 2009 «Gorbatchev "on a évité la 3eme guerre mondiale".»

journaliste du Figaro : « il y a vingt ans, vous étiez au pouvoir en Union soviétique au moment de la chute du mur de Berlin. L'avez-vous vue venir ou vous a-t-elle pris par surprise ? », Gorbatchev donne sa propre vision « décentrée » et subjective de l'histoire.

« Lors d'une visite en RDA en 1989, à l'occasion du 40e anniversaire de la République est-allemande, j'ai été très impressionné par ce que j'ai vu. J'ai longuement parlé avec le président Erich Honecker et il m'a étonné. Je pensais qu'il ne comprenait pas ce qui se passait. Ou qu'il refusait d'accepter le processus qui était en cours et qui, de toute évidence, mettait la question de l'unité de l'Allemagne sur la table. Il y avait un grand défilé, les vingt-huit régions de la RDA étaient représentées. Les jeunes qui participaient à la manifestation criaient des slogans qui prouvaient que le pays était en effervescence et qu'il allait y avoir de grands changements très bientôt… Le premier ministre polonais, Mieczyslaw Rakowski, s'est approché de moi en me demandant si je comprenais l'allemand. J'ai répondu : suffisamment pour savoir ce que disent les pancartes et les slogans. Alors il m'a dit : c'est la fin. J'ai dit oui. »

Mais lorsque le reporter le pousse dans ses derniers retranchements en lui répliquant : «A vous entendre, c'est presque comme si vous l'aviez planifié», l'ex-président avoue dans la foulée qu'il a été dépassé par l'événement qu'il ne prévoyait pas aussi proche : »Non, je ne l'ai pas planifié. D'ailleurs, en juin 1989, à l'occasion d'une visite en RFA, après un entretien avec Helmut Kohl, un journaliste m'a demandé si nous avions évoqué la question allemande. J'ai répondu que oui. J'ai déclaré que la division de l'Allemagne était un héritage de l'histoire, de la Seconde Guerre mondiale. Mais que c'était à l'histoire de dire ce qu'il en adviendrait. Les journalistes n'étaient pas contents et ils ont insisté en me demandant quand aurait lieu la réunification. J'ai répondu que cette question serait probablement résolue au XXIe siècle et que ce serait l'histoire qui déciderait. Vous voyez, c'était ma position quelques mois avant la chute du Mur… Et puis il y a eu les changements en URSS, en Europe centrale et de l'Est, la «révolution de velours», les nouvelles relations avec les États-Unis, le désarmement. Tout cela a entraîné la spirale des événements, même si la RDA était encore une sorte d'île dans cette mer de changement.»

Aujourd'hui, le reporter d'idées constate pour sa part qu'il n'existe pas de concept unificateur pour définir l'évolution du monde pendant ces vingt dernières années, et, a fortiori, pour imaginer le futur. La «fin de l'histoire», la mondialisation pacifique et démocratique sont des illusions. Les versions critiques de l'avenir ne valent pas mieux : qu'il s'agisse de la «guerre des civilisations» prise comme clef des conflits futurs ou de l'altermondialisme qui subsituerait aux Etats prédateurs les sociétés civiles réconciliées. L'unification du monde par l'empire américain n'aura été qu'un rêve ou un cauchemar. L'Amérique peut mener des guerres mais ne peut pas les prolonger. Chacun mesure désormais ses limites. Renoncer aux illusions interprétatives ne signifie pas que l'on doive considérer que l'événement 1989 n'a pas été bénéfique. Même si le bien n'a pas été aussi complet que certains l'ont cru, il s'agit d'une date heureuse[179].

« Nous sommes bien sûr esclaves de l'événement. Mais l'événement, c'est quoi ?, s'interroge le journaliste écrivain Jean Lacouture. C'est la tache d'huile à la surface qui signale l'explosion en profondeur, le changement brusque de rythme dans le flux de l'histoire. C'est le moment où les maturations se font tout d'un coup ruptures. En quoi la rupture est-elle plus intéressante que la maturation ? Il faut que le journaliste apprenne la modestie à l'égard de l'événement[180] ».

[179] Daniel Vernet «1989-2009 : les tribulations de la liberté», Paris, Buchet Chatel, 2009. Le sous-titre, «Les tribulations de la liberté», en témoigne : la liberté est dans l'affliction, car le jour n'a pas tenu les promesses de l'aube. Retour aux réalités. Rien n'est réglé en Palestine et en Afghanistan. Le nationalisme explique les crises yougoslaves et la tension entre la Russie et son voisinage ; le terrorisme, l'islamisme, la prolifération nucléaire sont devenues les menaces principales que tout reporter d'idées digne de ce nom ne peut occulter et faire comme si elles n'existaient pas…

[180] «Un sang d'encre», op. cité, p. 38 in Annexe Le chroniqueur du temps.

On prendra donc garde d'emblée dans notre fiction théorique à ne pas substantialiser l'événement 1989[181] mais à l'appréhender par le biais de discours politiques et intellectuels, de travaux de sciences sociales, de débats et controverses publiques dans les espaces (y compris littéraires, cinématographiques, artistiques, etc.) où sont produites des écritures et des réécritures souvent plurielles de l'événement[182] ?

Ainsi, on pourrait privilégier plusieurs pistes de « reportages d'idées », du style : - Quelles sont les visions nationales de l'événement ? Comment se représente-t-on 1989 en Bulgarie, en Hongrie, en ex-RDA, en France, etc., voire dans les autres pays de l'Union Européenne et au sein même de l'Union Européenne elle-même ? Quels sont les faits qui « font » l'événement dans les différents pays (et pas seulement l'époque) et comment expliquer ces différences ?

- Quelles sont, au delà des faits concrets relatés dans les journaux de l'époque, les traces d'un sens symbolique ? Commémore-t-on l'événement et, le cas échéant, comment ?

- Quelles sont les interprétations conférées à l'événement au cours de l'événement lui-même, c'est-à-dire « le travail de la signification » par les acteurs et les observateurs de l'événement en train de se faire ?

- Quelles sont les interprétations et conflits d'interprétation de l'événement, après 1989, dans les univers de production symbolique (littérature, cinéma[183], art[184]…), les sciences sociales, l'arène de la compétition politique, les mouvements sociaux, les milieux économiques, etc[185] ?

Tout en anticipant la montée en puissance d'Internet et son flux incontrôlé et non vérifié de nouvelles et de connaissance qui fait de n'importe quel quidam un journaliste citoyen en herbe, nous allons d'abord tenter de justifier et de commenter les termes mêmes du libellé de notre thèse tout en donnant au passage la part belle à l'analyse, au reportage, au portrait et au débat tout en préférant la hiérarchie de l'information à la confusion de l'exhaustivité des bruits du monde et à la profusion de l'histoire des idées. Tout cherchant aussi à nous singulariser par des modes de traitement originaux, sur la forme comme sur le fond.

Mais d'abord commentons le libellé même de notre thèse dont le titre est resté inchangé au fil des ans et de notre recherche. Sagesse de la philosophie/folie du monde ? Lecteur/spectateur assidu ou non des journaux, « on ne renonce jamais à rien, on ne fait qu'échanger une chose contre une autre.[186] ». En fait, on ne renonce pas plus à l'amour de la sagesse et à la sagesse/folie de l'amour qu'à l'espoir et au désir d'en savoir plus en ces temps aux nouvelles à connotation nihiliste dont la vérité est à saisir

[181] Pierre Grosser «1989. L'année où le monde a basculé», Paris, Perrin, 2009. Il nous offre ici un traité massif sur la politique mondiale depuis un quart de siècle, éclairant tout le paysage.

[182] Olivier Guez et Jean-Marc Gonin «La Chute du Mur», Paris, Fayard, 2009. Construit comme une chronique, l'ouvrage débute le 6 octobre 1989, quand Mikhaïl Gorbatchev arriva en République démocratique allemande (RDA) pour célébrer le 40e anniversaire de celle-ci. Il s'achève le 11 novembre, le jour où Mstislav Rostropovitch installa son violoncelle devant le Mur pour célébrer l'ouverture de «l'enceinte de béton et d'acier» qui divisait Berlin depuis vingt huit ans. Pour raconter ce mois au jour le jour, les deux journalistes ont suivi une double ligne narrative, juxtaposant à un récit assez classique des événements politiques de nombreux témoignages qui restituent l'histoire «vues d'en bas».

[183] Ainsi, à partir du film de Wim Wenders « Der Himmel über Berlin», «Les ailes du désir» (1987) sur Berlin ville cormopolite et déchirée entre l'Est et l'Ouest, épicentre de la guerre froide, qui sert de cadre à cette parabole métaphysique et poétique sur un monde divisé et fracturé, le Mur apparaît dans toutes ces facettes. Par exemple, les Berlinois comprennent mieux les intentions ambivalentes des premiers peintres taggers du Mur qui ne cherchaient pas à l'embellir mais à se l'approprier au risque d'être incompris et en ayant le goût paradoxal du risque.

[184] Jean-Luc Faby «Art/Mur de berlin», Paris, Ed. Hachette tourisme, 2009 et exposition Art/Mur de Berlin automne 2009 à la maison Heinrich Heine, Paris 14e où il y déclare le ler octobre : «Peindre sur le Mur même seulement en y apposant sa signature était un acte politique. Il n'y avait pas besoin d'en rajouter… Aujourd'hui, on le peint pour attirer l'attention, pour dire regarder le Mur ou ce qu'il en reste vingt ans après : c'est en quelque sorte notre devoir de mémoire.» Pour en savoir plus, Le Figaro 11 octobre 2009.

[185] Pour en savoir plus sur ces quelques pistes de réflexion, se référer au compte-rendu des journées d'études «L'événement 1989» à l'Est : vingt ans d'interprétation» (17-18 octobre 2008 à l'Université de Varsovie) organisé par le Centre Michel Foucault d'études françaises et l'Ecole des hautes études en sciences sociales de l'Université de Varsovie.

[186] Sigmund Freud, « Métapsychologie », Paris, Gallimard, 1972.

en termes de guerre scénarisée. « C'est étrange de voir combien la vie publique a soif d'événements, réels ou fabriqués, signifiants ou non (…) Mais le théâtre médiatique demande des mises en scène. »[187]

Et sans doute nécessite aussi pour mieux le décrypter la création et le lancement de concepts nouveaux et originaux qui jonglent avec l'interdisciplinarité, comme celui de « reportage d'idées » ciselé en 1978 par Michel Foucault qui tente de réconcilier notre double attente de sagesse et de vérité (Un[188]) et d'informations et de nouvelles (Deux). Tout en prenant à contre pied ce mot d'Oscar Wilde : « L'opinion publique est celle de ceux qui n'ont pas d'idées ».

Comme le soutenait volontiers Althusser, maître à penser de toute une génération de philosophes normaliens, les effets de la philosophie seraient strictement philosophiques et sans effet externe : ils n'auraient pas (ou plus) la prétention de changer le monde, sinon celui des seuls professeurs de philosophie, de « ceux qui sont payés pour ça ». La philosophie, pur acte de parole saisi dans l'extrême dureté et rigueur de sa construction conceptuelle, sans autre effet qu'interne, trouve peut-être là quelque satisfaction dans l'émergence de notre fiction théorique qui lui propose de rencontrer, entre le sage et l'insensé, l'événement et l'histoire, et donc d'une certaine manière de sortir de la Caverne[189] ou/et de descendre de sa montagne, et donc de dépasser et de surmonter ses apories. Le journalisme n'hésite pas pour sa part, malgré des dérives, à ausculter le pouls irrégulier du monde en fureurs et de le mettre sans cesse en scène et en style. D'où l'intérêt d'un « journalisme philosophique » qui permettrait de tisser un lien qui décentre et passerait sans doute par une mise à plat des différentes positions critiques possibles pour la réflexion sur le journalisme.

« Furiani[190], pour moi, c'est le souvenir de Philippe Meyer, sur France Inter, qui lit le lendemain la description de ce drame (l'enchevêtrement des structures, la recherche angoissée des victimes, les cris des blessés, la douleur des familles…) et qui révèle à la fin qu'il a tiré ce texte des Annales de Tacite. Deux mille ans en arrière, la même chose[191] », note l'écrivain Daniel Pennac.

Cependant, malgré Meyer et surtout Kapuscinski[192], cette « affaire médiatique » -qui cultive ambivalence et rivalité entre intellectuels et journalistes et que cherche à éclairer notre oxymore- démarre plutôt mal et se complique à souhait dès le départ. Car, si on aime et désire ce qu'on ne possède pas, comment serait-il sage d'aimer et de désirer la sagesse ou ce qui se prétend-t-elle ? se demande Raphaël Enthoven dans son avant dernier livre[193]. L'amour de la sagesse est sans doute, en effet, un amour fou/passionné qui n'a rien de sage, dont on peut pâtir[194], qui peut être insensé et déraisonnable dans un monde « libéral » où tout s'achète et s'échange. « Il n'y a rien à gagner, tout s'échange et le compte de tout compte est nul. L'or de ma sagesse ; dit Socrate qui refuse le marché d'Alcibiade, c'est zéro. Telle

[187] Sylviane Agacinski « Journal interrompu. 24 janvier-25 mai 2002 », Paris, Seuil, 2002, p. 38.

[188] Jacques Lacan Le Séminaire Livre XX»Encore», op. cité, p.63 : «Ce Y de l'Un n'est pas simple - c'est le cas de le dire. Dans la psychanalyse, ou plus exactement dans le discours de Freud, cela s'annonce de l'Eros qui, de proche en proche, est censé tendre à ne faire qu'un d'une multitude immense».

[189] Au début de «République» Livre VII, Platon livre l'allégorie de la caverne qui succède, sans aucune transition, à la théorie de l'acte dialectique (fin du livre VI, 511b sq). Il signifie par là que, si vous avez pénétré le concept de l'acte dialectique, vous pouvez en donner une image ou une fiction théorique. Donc, il n'y a pas, nous semble-t-il, de coupure justifiée entre les livres VI et VII, dans la mesure où pour montrer comment on s'évade du monde des images pour les idées, il faut une image de cette évasion, voire un récit cinématographique de cette montée vers l'intelligible. C'est le moment où la pensée doit s'activer comme existence et non plus comme simple représentation mentale.

[190] Le 5 mai 1992, la partie haute d'une tribune préfabriquée de 10 000 places du stade Furiani à Bastia, structure édifiée à la hâte et au mépris de toutes les règles de sécurité, s'effondre en direct prime time TV (TF1 et Antenne 2) juste avant la demi finale de Coupe de France de football Bastia-OM qui ne sera jamais jouée ou même rejouée. Le bilan est lourd : 18 morts et plus de 2300 blessés et handicapés à vie.

[191] Télérama, 30 décembre 1992.

[192] Philippe Lançon «Hérodote le héros», Libération, 13 avril 2006, et Christian Duteil «Ryszard Kapuscinski, le nouvel Hérodote du reportage», Drôle d'époque N°19, automne 2006, pp. 199-210. Lire aussi dans la IIe partie «Un constellation de reporters d'idées» le chapitre 13 consacré au célèbre reporter polonais qui est décédé en janvier 2007 à l'âge de 75 ans.

[193] « Un jeu d'enfant, la philosophie », Paris, Fayard, 2007.

[194] Au sens littéral même de passion, patio en latin.

est la vertu que la « politeia » exige : se tenir droit dans le zéro des échanges en impulsions, vivre sans avoir ni perdu, ni gagné[195]… » On a pu même soutenir qu'il s'agit peut-être de l'acte manqué par excellence, à savoir : partir à la recherche d'un « objet » qu'on sait par essence introuvable… En sachant qu'il n'y a sans doute que des équivalents en philosophie et aucune philosophie en elle-même. Et qu'on ne peut décemment s'exclure de la mêlée et s'exonérer de décrire, voir et rendre compte/conte des mutations contemporaines « du gouvernement des vivants ». Plutôt l'errance du pauvre reporter dans un monde étranger, parfois hostile et agressif que le voyage organisé dans le monde des concepts de l'intellectuel occidental, nanti et gavé : vivre pour la vérité n'est peut-être pas vivre pour de vrai. C'est autant une « question de goût » et de tempérament que de style de vie et de choix de concepts. Et sur la forme discursive, la ritournelle de la rhétorique scholastique et du traité philosophique paraît sourde et indifférente au lyrisme de l'essai et à l'impressionnisme du reportage.

Contrairement à ce qui est souvent répété, nous ne sommes pas dans l'ère du vide, mais du trop plein – et ce trop plein peut engendrer un sentiment de vide, d'impossibilité de se repérer et de s'orienter, redoublée par l'impossibilité de juger et de discerner ce qui vaut, et ce qui ne vaut rien.

« Qu'avez-vous fait de votre vie? Pas grand chose. J'ai chassé l'air du temps, essayant de l'attraper sans vraiment y parvenir! Je m'imagine avec un filet à papillon essayant de capturer les idées des Chinois et une fois prises, délicatement les épingler sur des feuilles de liège et les mettre sous verre ! » déclare, pas dupe, Bruno Birolli, grand reporter au Nouvel Observateur et ex-correspondant à Pékin.

Il y a pourtant du sens à parler de la sagesse. Pour deux raisons, explique l'éditeur et sociologue Jean-Louis Schlegel. Plus que comme réalité de notre temps – il y a, certes, des sages et des comités de sages qui « font l'époque » -, elle nous apparaît comme un désir, une nostalgie de sagesse. Désir et nostalgie de quoi ou de qui ? De raison sans doute, dans une société souvent déraisonnable ou irrationnelle, ou d'être, dans une société de l'avoir et plus encore du paraître. Mais ce sont là, sinon des clichés ou des préjugés, du moins des images trop connues, convenues, voire galvaudées de la sagesse qui n'est pas un objet d'échange depuis « Le Banquet » de Platon. Mieux, Heidegger dans son cours sur « Le sophiste » de Platon soutient à certains égards que « Le philosophe » est en creux dans « Le Sophiste », autrement dit qu'un travail intense sur « Le sophiste » (ou sur d'autres couples du « Dasein » et du « Legein ») nous donne l'équivalent de ce qui ne s'atteint pas par voie directe sur « Le philosophe ». Cette recherche autour de notre fiction théorique suppose à la fois de tisser un lien et de dire les limites du lien. Entre visible et invisible.

Au fond du fond, la nostalgie de la sagesse renvoie à chacun la question de sa vie : qu'est-ce que vivre, pourquoi et comment vivre, qu'est-ce que la « vie bonne » - pour parler comme Aristote – dans une société où s'agitent tant de forces de mort, où la « vraie vie » est absente que les « chiens de garde » et le nihilisme règnent ? Ou encore, comment vivre intensément là où tout nous condamne à la banalité, au déjà-vu ? - la société du spectacle nous fait vivre tant d'expériences par procuration… La sagesse n'est pas un état, ni des attitudes, ni des personnes désignées, ni des institutions créées pour cela : elle est à l'intersection de questions et d'actions pour vivre plus que la vie biologique, sociale, culturelle, pour vivre une vie devinée et désirée, qui n'a pas de nom ni de figure.

Nietzsche comparait les exercices pratiqués dans les différentes écoles philosophiques antiques à des modèles d'action qui pouvaient nous inspirer. Par exemple, le regard d'en haut porté sur les choses humaines, pratiqué par Pascal, Voltaire, Leopardi ou encore Hubert Beuve-Méry, dans des chroniques du Monde qu'il avait intitulées « Le point de vue de Sirius » ; ou la concentration sur l'instant présent, que Goethe ou Schopenhauer ont recommandé, tout comme André Gide qui écrivait dans ses « Nourritures terrestres » : « Chaque instant de notre vie est essentiellement irremplaçable ; sache parfois t'y concentrer uniquement ».

[195] Jean-François Lyotard « Economie libidinale », op. cité, p. 193.

Le syndrome de Stendhal

Dans cette aventure sans filet ni plan de carrière du « reportage d'idées », concentrons-nous donc un instant sur le tableau « Œdipe et le Sphinx » de Gustave Moreau[196], même s'« il est bien vrai qu'on ne peut vivre avec un tableau sur les yeux.[197] ». Les visiteurs épuisés des musées semblent souvent sujets à des accélérations du rythme cardiaque, des vertiges et des hallucinations face à une œuvre d'art. Mais le phénomène est particulièrement fréquent à Florence, en Italie. Dans les années 1970, une psychiatre italienne a observé ce trouble chez plus de cent visiteurs et elle l'a baptisé syndrome de Stendhal, car l'écrivain avait vécu une expérience similaire en visitant Florence en l817.

Pourtant, syndrome ou pas, très souvent, il faut parler de peinture pour éclairer la situation, car le regard d'un peintre sait mieux que tout autre regard, rendre visible comme un phénomène ce que personne n'avait vu avant lui, comme tel. Et ceci, parce qu'il parvient à chaque fois le premier, à résister au donné et à son excès qui se donne par exemple au reporter sur le terrain de la guerre, assez du moins pour obtenir de ce donné qu'il se montre – et alors il parvient à en faire un phénomène accessible à tous. Un grand peintre n'invente jamais rien, comme si le donné faisait défaut ; il souffre au contraire de résister à cet excès, jusqu'à lui rendre sa visibilité[198]. Comme la nuit, l'essence de la nuit, ne nous laisse pas dormir, ce tableau nous réveille, nous donne un coup au cœur, voire nous rend insomniaque en nous interpellant à propos de chaque chose... Ainsi Foucault a montré qu'Œdipe, dans le mécanisme de « symbolon », de moitiés qui communiquent, de jeu de réponses entre les bergers et les dieux, n'est pas celui qui ne savait pas, mais au contraire celui qui savait trop. Celui qui unissait son savoir et son pouvoir d'une certaine manière condamnable, et que l'histoire d'Œdipe devait expulser définitivement de l'histoire. Nous pouvons remarquer l'importance de la thématique du pouvoir tout au long de la pièce de Sophocle « Œdipe roi » (Oidipos tyrannos). Il est difficile, note Foucault, de traduire le mot « tyrannos ». La traduction ne rend pas compte du signifié exact du mot. Œdipe est l'homme du pouvoir, l'homme qui exerce un certain pouvoir. Et il est caractéristique que le titre de la pièce ne soit pas « Œdipe l'incestueux », ni « Œdipe le meurtrier de son père, mais « Œdipe roi ». Œdipe a le pouvoir. Mais il l'a obtenu à travers une série d'histoires, d'aventures, qui ont fait de lui, au départ, l'homme le plus misérable – enfant expulsé, perdu, voyageur errant – et, ensuite, l'homme le plus puissant. Il a connu un destin inégal. Et quand il commence à se sentir menacé par les réponses qui surgissent autour de lui, quand l'oracle le désigne et le devin dit de manière encore plus claire que c'est lui le coupable, Œdipe ne cherche à crier son innocence. Il ne s'effraie pas à l'idée qu'il pourrait avoir tué le père ou le roi. Ce qui l'effraie c'est de perdre son propre pouvoir[199].

En ce sens foucaldien, l'image d'Oedipe nous parle, et il nous semble qu'elle nous parle intimement de nous. Mais intimement est trop peu dire et semble indiquer le voisinage menaçant d'un dehors vague et vide qui est le fond sordide sur lequel elle contribue d'affirmer les choses dans leur disparition[200]. S'enfoncer dans le sensible, dans les regards, les gestes, les paroles et les actes, vers leurs jointures, vers le lieu, ou plutôt le non-lieu, le hiatus où ils ouvrent les uns sur les autres et tous ensemble sur le monde, où ils se mesurent entre eux sans jamais coïncider. Montrer ce que le visible a d'invisible. Décrire, c'est-à-dire écrire. « La philosophie fait voir par les mots. Comme toute la littérature[201] » Et

[196] 1864, Metropolitan Museum, New-York.

[197] Maurice Blanchot «L'espace littéraire», op. cité, p. 253.

[198] Jean-Luc Marion, professeur à Paris IV-Panthéon-Sorbonne et directeur des études cartésiennes à Paris commente dans le même sens le tableau Number 7 de Rothko (1951) en expliquant que ce dernier résiste à ce qu'il a reçu comme un donné violent-trop violent pour tout autre que lui- en le phénoménalisant sur la toile : «J'ai emprisonné la violence la plus absolue dans chaque centimètre carré de leurs (les tableaux) surfaces, a-t-il déclaré. Il conclut sa démonstration en soulignant que «le génie ne consiste donc qu'en une grande résistance à l'impact du donné se donnant, et finalement se révélant.»

[199] Sophocle «Oedipe roi», trad. P. Masqueray, Paris, Les Belles Lettres, «Collection des universités de France», 399-400, p. 155. 1940. Oedipe dit à Tirésias : «Tu veux mon pouvoir; tu as armé un complot contre moi, pour me priver de mon pouvoir.»

[200] Maurice Blanchot «L'espace littéraire», op. cité, p. 341.

[201] Maurice Merleau-Ponty «Le visible et l'invisible», Paris, Gallimard, 1964, p. 319.

comme l'« universel reportage », contrairement à ce que soutenait et prétendait Mallarmé. Et Œdipe est l'homme qui ne cesse pas de dire : « J'ai enquêté, et puisque personne n'a été capable de me donner des renseignements, j'ai ouvert les yeux et les oreilles, j'ai vu. » Le verbe grec oïda, qui signifie en même temps « savoir » et « voir », est fréquemment utilisé par Œdipe. Oidipos est celui qui est capable de cette activité de voir et de savoir. Il est l'homme du voir, l'homme du regard comme le reporter/spectateur mais en plus actif, et il le sera jusqu'à la fin… Au point même de se crever les yeux. «Finalement, ce qui est arrivé à Oedipe, c'est que, pour savoir trop, il ne savait rien[202]. A partir de ce moment, Oedipe va fonctionner comme l'homme du pouvoir aveugle, qui ne savait pas, et qui ne savait pas parce qu'il savait trop[203].»

Au fond, Œdipe représente dans la pièce de Sophocle un certain type que Foucault appelle savoir-et-pouvoir, pouvoir-et-savoir qui est au centre de la rivalité ambivalente entre intellectuels et journalistes. C'est parce qu'il exerce un certain pouvoir tyrannique et solitaire, détourné aussi bien de l'oracle des dieux – qu'il ne veut pas entendre – que de ce qu'il dit et veut le peuple, que dans sa soif de gouverner en découvrant par lui seul, il trouve en dernière instance, le témoignage de ceux qui ont vu. On voit ainsi, conclut Foucault, comment le jeu des moitiés a pu fonctionner et comment Œdipe est, à la fin de la pièce, un «personnage superflu». Dans les deux fragments ajustés de la tessère, l'image d'Œdipe est devenue monstrueuse. Œdipe pouvait trop par son pouvoir tyrannique, il savait trop dans son savoir solitaire. Dans cet excès, il était encore l'époux de sa mère et le frère de ses fils. Œdipe est l'homme de l'excès, l'homme qui a tout en trop : dans son pouvoir, dans son savoir, dans sa famille, dans sa sexualité. Œdipe, homme double, qui était de trop par rapport à la transparence symbolique de ce que savaient les bergers et de ce qu'avaient dit les dieux. Le témoin, l'humble berger témoin, par le seul moyen du jeu de la vérité qu'il a vu et qu'il énonce, peut tout seul vaincre les plus puissants. Le journaliste, notamment à «Libération» et à «Combat», retiendra la leçon d'Oedipe roi» en appliquant bien plus tard ce principe d'interroger d'abord les gens d'en bas en leur demandant de juger ceux qui les gouvernent. Droit d'opposer une vérité sans pouvoir à un pouvoir sans vérité. «Derrière tout savoir, derrrière toute connaissance, ce qui est en jeu, c'est une lutte de pouvoir. Le pouvoir politique n'est pas absent du savoir, il est tramé avec le savoir[204]».

Savoir/voir/pouvoir. Le reportage inscrit, implante dans le sensible ce qu'il y révèle et qui donc y serait déjà. Ce qui est loger l'idée au sein même du sensible, dans ses différences, c'est-à-dire à leurs jointures, là où l'intensité des impressions fait lever un pli, se dessiner un percept intemporel, inactuel, idéel sans être conceptuel. « L'Etre est ce qui exige de nous création pour que nous en ayons l'expérience[205]. » Tel est le paradoxe souligné par Merleau-Ponty : la reconquête de l'expérience en est la création. L'invisible ne s'éprouve que dans l'œuvre qui le fait voir. Il y a une vision de la vision qui exprime et installe l'invisible dans le visible, expression d'« un sens des sens[206]», d'un être du sensible dont peinture, littérature, journalisme et philosophie partageraient la charge.

Ce que la philosophie semble envier à la peinture, poursuit Merleau-Ponty et qu'ainsi elle échappe au vœu de maîtrise du concept, à l'activisme du langage, à cette manière qu'ont les mots de tenir le monde entre des pinces c'est sa « science silencieuse » vient de l'œil, qu'elle « ne parle pas par des mots (…), mais vient par des œuvres qui existent dans le visible à la manière des choses naturelles ».

[202] Ryszard Kapuscinski «Autoportrait d'un reporter» Paris, Plon, 2008, p. 138 : «En une minute (de journal télévisé), notre appartement est submergé d'images en provenance des quatre coins du monde. Une partie de notre imaginaire, l'espace, se trouve ainsi neutralisé. Ces événements se sont déroulés à différents moments du jour et de la nuit, mais nous les avons reçus à la même heure, à sept heures du soir, et, par là même, le temps a été anéanti. On se trouve confronté à un problème : comment mettre de l'ordre dans tout cela, où le classer ?» Tensions et torsions entre informer, désinformer, surinformer qui font que le public est souvent l'otage du journaliste.

[203] Michel Foucault «Philosophie. Anthologie», Paris, Gallimard, 2004, p. 447.

[204] *Ibid*., 448.

[205] *Ibid*., p. 251.

[206] Erwin Straus «Du sens des sens», Paris, Jérôme Millon, 1989.

La « surréflexion[207] » philosophique ne peut faire voir, en arrière des idéalités pures construites par la réflexion, la complication du sens qui prépare toute idée que par une écriture non systématique, sensible, où s'éprouve le poids de chair qui leste la pensée. Il faudrait donc que la philosophie explique, déplie l'être du sensible enveloppé dans la vision et décrite dans le reportage, qu'elle dise la folie du chiasme qui fonctionne, méconnue, dans tout rapport au monde (langage inclus), et que, pour ce faire, elle ôte au discours tout pouvoir conceptuel et référentiel explicite, qu'elle le fasse en un « langage-chose[208] » et le fasse rouler, en deçà du schisme entre matière et esprit, dans le noeud de Moebius du visible et de l'invisible, dans la réversibilité de son cercle. Il faudrait que cette philosophie soit signifiable et par là communicable comme tout savoir, et qu'en même temps, « non-philosophie », elle exprime des idées signifiantes, mais proprement insignifiables, irréductibles au concept, trait qui caractérise depuis Kant, « l'Idée esthétique », c'est-à-dire l'œuvre du génie. Bref qu'elle soit à la fois philosophie et littérature, c'est-à-dire « journalisme philosophique » et « reportage d'idées ».

Regardons et concentrons nous alors sur Œdipe dans le tableau tout en gardant ces considérations en tête. Tel un Lohengrin mélancolique à la chevelure préraphaélite, il est bien sombre et semble méditer, la tête baissée vers Gaia, la terre mère nourricière. Il aimerait tant résoudre l'énigme, et éviter le sort de ses prédécesseurs. Ah ! si seulement il était plus sage et moins insensé que tous ceux dont les os s'entassent à ses pieds ! Mais ce n'est pas la vraie raison de son air renfrogné. Il avait tout de suite compris, il avait deviné la réponse à l'énigme : cet être à la démarche capricieuse, c'est l'homme, cet animal qui, comme lui, son père Laïos et son grand-père Lafcadios, a des problèmes de pied, au point même de boiter. Et aussitôt, il a su que, pour tout savoir, le prix à payer est lourd : là est la véritable sagesse qui n'est pas visible et en aucun cas objet d'échange mercantile. Tout d'abord, ce monstre tonien, cette Sphinge qui doit mourir de sa bonne réponse à l'énigme de l'homme, cet animal dénaturé, Œdipe est manifestement affligé de sa perte. Il apprend à vivre avec le manque dans ce monde du trop plein. Donc en un sens à philosopher.

Sachant cependant que : « De nos jours, l'enseignement de la philosophie dans les lycées et à l'université a perdu le caractère personnel et communautaire qu'il avait dans l'Antiquité[209] », soutient Pierre Hadot, professeur au Collège de France qui explore la pensée antique depuis quarante ans.

Par ailleurs, certains philosophes contemporains ont considéré l'activité philosophique comme une construction d'un échafaudage conceptuel qui serait une fin en soi[210]. A suivre par exemple Gilles Deleuze, la pensée n'existe qu'à fendre l'ombrelle des opinions par lesquelles nous nous abritons du chaos et ramenons le désordre à un état constant, tant de l'objet perçu que du sujet affecté par lui. Le choix des qualités à extraire du vécu étant aléatoire, « l'opinion droite », c'est-à-dire le modèle du bon objet pour un bon sujet, se discute entre « orthodoxies » rivales, en vue du plus large consensus possible. La pensée, qui est création, ignore cette ordinaire recognition du vrai et affronte le chaos pour faire surgir un « événement » (le concept) ou dresser un monument (l'œuvre). Malgré leur lutte commune contre l'opinion – les « concepts » ignorant recognitions et « colloques », les « percepts et affects » déjouant état de choses et états d'âme-, la philosophie et la littérature ne créent pas, selon Deleuze, les mêmes géants et ne peuvent tirer leçon l'une de l'autre. Le concept – qui n'appartient qu'à la philosophie – tient sa valeur du problème qu'il pose, résout et incarne à la fois, de son aptitude à dresser le plan absolu où lui- même prend sens et dans lequel la pensée décide de s'orienter. Un concept n'est ni vrai ni faux,

[207] Maurice Merleau-Ponty «Le visible et l'invisible», op. cité, pp. 61, 70 et «Notes de cours 1959-1961», Paris, Gallimard, p. 369.

[208] *Ibid*., p. 168.

[209] « Mes exercices spirituels », Les débats de l'Obs, Le Nouvel Observateur 10-16 juillet 2008 p. 84.

[210] Catherine Clément «Mémoire», Paris, Stock, 2009, p. 327 relate comment elle a eu bien du mal à se débarrasser de la rhétorique khâgneuse pour devenir journaliste, puis écrivain : «En Khâgne, on appprend à faire des plans. Grand un, paragraphe un, alinéa un, théorie, exemple, et de la symétrie. A force, ce n'est plus l'esprit qui bricole, c'est le bricolage qui vous saisit la tête. Il fallait donc casser cette tête, faire craquer les os du crâne, comme disait Jean-Paul Sartre. Tout désosser. Je me suis donc cassé la tête un bon moment…». Pour tout avouer, nous avons suivi la même ascèse il y a quelques décennies en empruntant la voie du journalisme professionnel, puis en me lançant dans cette recherche sur «le reporter», nous avons dû refaire le chemin inverse, du moins en partie, en multipliant les passerelles et les aller et retours entre philosophie et journalisme.

mais consistant ou non, capable de tenir le réseau de variations ordonnées qui l'entourent, le composent et tracent son plan d'immanence. S'il est remarquable, c'est qu'il peut donner aux choses et aux êtres un événement qui ne leur appartenait pas, puisque c'est lui qui l'a construit. Donner par exemple à la connaissance, précise Corinne Enaudeau, non plus « l'Idée » ou le « Cogito », mais le « transcendantal », le faire surgir d'une constellation conceptuelle (« pouvoirs », « critique », « synthèse »…) dont il est lui-même « le point de survol [211]», co-présent à chacune de ses variations et les parcourant toutes à une vitesse infinie. Penser, c'est alors tirer un plan sur le chaos et le peupler d'être impersonnels, délivrés de la référence à la perception ou l'affection, construits pour tenir debout tout seuls, telles les entités qui incarnent le plan de consistance de chaque philosophie (l'Idée chez Platon ou le Visage chez Lévinas) ou les blocs de sensation qui dessinent le plan de composition de chaque œuvre littéraire ou artistique (le gris cloporte de Flaubert, le repos catatonique selon Madame de La Fayette)[212].

Mais ce n'est pas un phénomène nouveau. Car la philosophie - comme d'ailleurs le journalisme - doit toujours commencer par le discours, qu'il s'agisse de rapporter une expérience, de poser des questions ou de proposer un mode de vie. Ensuite devraient succéder à cette première phase l'engagement existentiel et l'action concrète, alors que le reporter - même « décentreur » dans le conflit, se contente la plupart du temps d'être un spectateur/rapporteur à l'écoute des bruits du monde.

Il reste que la grande et insidieuse tentation pour tout « intellectuel spécifique » est de s'en tenir au seul discours, à la pensée discursive sans aborder vraiment « le vif du sujet » qui peut le désorienter. C'est pourquoi, d'un bout à l'autre de l'histoire de la philosophie, deux types de philosophes se sont constamment opposés : ceux qui limitent la philosophie à la seule pensée discursive et ceux qui mettent l'accent sur sa dimension existentielle et vitale.

Dans l'Antiquité, par exemple chez Epictète, Plutarque ou encore Platon, on trouve une critique virulente de ceux qui se veulent exclusivement « professeurs », qui veulent briller par leurs argumentations et leur style au point de ressembler à des sophistes ou avocats de la parole et qui se distinguent ainsi de ceux qui vivent leur philosophie sans s'exclure du monde et de ses mêlées plus ou moins confuses. Cette même opposition se perpétue dans la philosophie moderne. Kant oppose à la philosophie scolaire la philosophie du monde qui intéresse tout le monde. Schopenhauer se moque de la philosophie universitaire qui n'est que de l'escrime devant un miroir et veut toujours avoir raison de l'adversaire, à plus forte raison s'il est journaliste, sorte de moderne voyou/voyeur/voyant qui dispose d'un pouvoir sur la scène médiatique et joue avec l'opinion publique. Prenant acte de cette polémique plus ou moins fratricide et stérile, Michel Foucault veut mettre les choses à plat et au clair. Au risque de donner un coup de pied dans la fourmilière intellectuelle, de choquer, tancer et réconcilier les éternels rivaux qui campent sur leurs positions respectives et dans leurs champs de compétence.

Vous avez dit « famillionnaire ! »

Ceci dit, l'« intellectuel universel » (dont le dernier représentant est Sartre) a fait long feu et l'« intellectuel spécifique » se dilue dans les étiquettes médiatico-sociologiques des arcanes du pouvoir politique en ce début de XXIe siècle qui imprime l'agenda journalistique. CQFD.

Revue de presse, notre prière hégelienne post-moderne du matin. Ce jour là, rapporte « Le Figaro », le président se présente à la salle à manger de l'Elysée avec un dossier au titre explicite : « Leaders d'opinion ». Il a rendez-vous avec un groupe de personnes qu'on ne qualifie plus d'intellectuels dans les antichambres du pouvoir, mais, avec franchise et de manière décomplexée, de leaders d'opinion, des êtres qui font profession non plus de penser mais d'influencer, non plus de critiquer le pouvoir mais d'en flatter les attributs.

[211] Gilles Deleuze «Qu'est-ce-que la philosophie ? «, Paris, Minuit, 1991, pp. 26, 32, 36.

[212] Corinne Eaudeau «Impliqué, compliqué. A travers Meleau-Ponty et Deleuze» in revue europe, «Littérature & Philosophie», N°849-850/Janvier-Février 2000, pp. 266-279.

« Pourquoi pas ? ironise et persifle dans « Le Monde » Christian Salmon[213]. Que Nicolas Sarkozy emploie des intellectuels pour relayer son discours devenu inaudible, c'est de bonne guerre. Qu'il les rebaptise leaders d'opinion, cela a le mérite de la clarté. Qu'il s'entoure d'une cour pour dispenser ses oracles comme le trop fameux : « On ne va pas à la Comédie Française pour s'emmerder » n'est pas un crime. Là n'est pas l'essentiel ». Selon « Le Figaro », Luc Ferry, l'un des convives, lui expliqua qu'il fallait compenser la dureté des réformes en proposant aux Français « l'embellissement de la vie ». Rien de moins ? Malraux s'était contenté de ravaler les façades haussmanniennes. Paris y gagna en luminosité pour le plus grand plaisir du flâneur Walter Benjamin. Mais l'embellissement de la vie, c'est un programme digne des Lumières. Une nouvelle Renaissance comme dirait Henri Guaino. Pourtant, rapporte l'un des convives, qui avoue n'avoir pas compris où Luc Ferry voulait en venir, « Ferry s'est fait ramasser sèchement ». (sic)

Il est vrai que l'humeur présidentielle est plutôt belliqueuse depuis plusieurs semaines, son caractère le porte moins à l'embellissement de la vie qu'au corps à corps avec les Français, qu'ils soient pêcheurs, chercheurs, militaires ou salariés de France Télévisions. L'insulte, par les temps qui courent, ne s'embarrasse pas de nuances. Souvenez-vous : Jérôme Kerviel, qualifié de « terroriste » par le PDG de la Société générale. Ce n'est pas le Président de la République qui commettrait une telle outrance de langage. Quand il veut tancer les journalistes, il les gratifie, avec un haussement d'épaules presque timide, du sobriquet de « manifestants », ce qui n'en est pas moins grave, presque un délit, à ses yeux d'ex-ministre de l'Intérieur. Quant aux jeunes marginaux de Tarnac, leur leader a longtemps croupi en prison alors qu'aucune preuve matérielle n'aurait pu vraiment être retenue contre lui (à tel point qu'un juge voulait le faire sortir contre l'avis du Parquet), sinon des intentions et des propos révolutionnaires qualifiés de « terroristes ».

Comédie sempiternelle du pouvoir qui nomme pour mieux surveiller et censurer. Kant dit du comique en général qu'une de ses particularités essentielles consiste à ne nous leurrer qu'un moment. Il illustre son opinion d'un excellent mot d'esprit d'Heine. Un de ses personnages, un buraliste de loterie, se vante d'avoir été traité par le grand baron de Rothschild d'égal à égal : « Docteur, aussi vrai que Dieu m'accorde ses faveurs, j'étais assis à côté du baron et il me traitait tout à fait d'égal à égal, de façon toute « famillionnaire ».

Selon Freud[214], qui rapporte l'anecdote, dans ce cas, le mot d'esprit a pour fonction d'écarter la réalité (de la différence de classe entre le millionnaire et le buraliste) et de servir une illusion (d'une familiarité entre eux). Et Salmon, auteur remarqué de « Storytelling », de conclure : « La scène politique est peu à peu délaissée au profit de multiples scènes moins policées, plateaux de télé, scènes de télé-réalité. Les grèves y sont invisibles, mais la vie démocratique, elle aussi, s'est rétractée. Ses médiations sont absorbées par le bruit médiatique, et ses rythmes sont soumis à la dictature du temps réel et de l'immédiat-Etat. Démocratie du « one-man-show » qui plonge des pans entiers de la société dans l'obscurité[215]. »

L'impératif catégorique du « Je veux voir » cher au reporter

Dans un tel contexte actuel/inactuel de la rencontre improbable entre l'intellectuel le politique et le journaliste, quelles seraient aujourd'hui les conditions d'un régime de « reportage d'idées » qui dépasserait la séquence de la simple collecte des faits vrais et recoupés qu'on apprend dans toutes les écoles de journalisme ? Comment passer de la collecte et mise en scène des faits au surgissement des concepts, des phénomènes aux idées qui ne participent pas toujours du même registre, voire du même monde ? Peut-on traiter équitablement intellectuels et journalistes de façon « famillionnaire »? Comment un

[213] Ecrivain et chercheur au CNRS, Christian Salmon vient de publier «Storytelling Saison 1. Chroniques du monde contemporain» (Paris, Les prairies ordinaires, 2009) qui rassemble toutes les chroniques écrites chaque semaine de l'année 2008 pour «Le Monde», dont notamment «Une présidence «famillionnaire»» pp. 113-116.

[214] Sigmund Freud « Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient », Paris, Gallimard, 1992.

[215] Christian Salmon « Storytelling, une présidence « famillionnaire » », Le Monde, 12 juillet 2008, p. 28.

reportage philosophique de ce qui, dans notre époque, fait l'actualité, est-il possible ? Notamment en jouant sur le paradoxe exotique de la notion de voyage, la puissance de la presse et l'ambiguïté de la « vérité du terrain » et des faits de proximité sans portée, voire du regard qui se substituerait ainsi en partie au dire et à la voix.

Monstration/injonction significative pour tenter de décrire notre paysage du journalisme philosophique entre un « non plus et un « pas encore ». Dans « Je veux voir », le récent documentaire fiction franco libanais[216] de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, Catherine Deneuve, star française, est invitée à Beyrouth pour un spectacle. C'est le seul élément de fiction de « Je veux voir ». A son arrivée, l'acteur libanais Rabith Mroué lui propose une excursion vers le sud et son village natal, détruit par la guerre de 2006 menée par Israël contre le Hezbollah, où il n'est pas revenu depuis.

A partir de là, le film se tisse de la relation réelle qui se crée entre la Française (archétype de la France) découvrant un monde inconnu et le Libanais retournant vers son passé, au milieu d'une nature splendide défigurée par la guerre avec ses ruines obsédantes, ses chantiers, les coutures barbelés des barrages. Les dialogues sont improvisés au fil de la route. « Je ne suis pas si je comprendrai quelque chose mais je veux voir », dit Catherine Deneuve. Primauté du regard qui est la première qualité du reporter. Pour les réalisateurs, la phrase « évoque le « Tu n'as rien vu à Hiroshima » du film d'Alain Resnais « Hiroshima mon amour », c'est « la même interrogation quant à la représentation ».

Cinéastes, vidéastes et plasticiens, Joana Hadjithamas et Khalil Joreige ont voulu faire vivre aux deux comédiens une expérience commune. Ne serait-ce que « parce qu'il fallait demander aux autorisations à pratiquement toutes les instances en place, l'armée libanaise, la Finul, le hezbollah, Israël ». Ils sont fiers d'avoir pu ouvrir une petite route interdite qui longe la frontière israélienne. Cet accès symbolique à un au-delà des conflits est à la fois la beauté et la limite d'un film plus attachant par sa démarche de reporter d'idées et la manière dont il s'est construit que par ce qu'il en paraît plus sommairement à l'écran. L'essentiel est dans la rencontre fraternelle entre un Français (Tony Arnoux, producteur qui a convaincu Deneuve) et des Libanais, avec leur blessure et leur vitalité généreuse. Paradoxe fort du « Je veux voir » : l'invisible est alors ce que l'on ne peut cesser de voir, l'incessant qui se fait voir. Le « fantôme » est là pour dérober, apaiser le « fantôme » de la nuit guerrière. Ceux qui croient voir des fantômes sont ceux qui ne veulent pas voir le nihilisme ambiant de la nuit libanaise, qui la comblent par la frayeur de petites images, l'occupent et la distraient en la fixant, en arrêtant le balancement du recommencement éternel.

De même que toute oeuvre forte nous enlève à nous-mêmes, à l'habitude de notre force, nous rend faibles et comme anéantis, de même elle n'est pas forte au regard de ce qu'elle est, elle est sans pouvoir, impuissante, non pas qu'elle soit le simple revers des formes variées de la possibilité, mais parce qu'elle désigne une région où l'impossibilité n'est plus privation, mais affirmation[217]. Le reportage d'idées se met en branle et s'incarne ici dans l''entre deux médiatique, qui dépasserait un certain dégoût de l'espace public, brasseur de vide. Le marché, qui ne retient que les informations vendables, aboutit à une révision du concept même de vérité. La culture médiatique occupe l'espace qui s'étend entre un « non plus » et un «pas encore». Non plus une trame de traditions consolidées, capable de protéger la pratique humaine de l'aléatoire et de la contingence ; pas encore la « communauté de tous ceux qui désormais n'ont aucune communauté préexistante sur laquelle compter.»

Pour faire époque, le reporter d'idées (et ses quelques symptômes contemporains bien identifiés) doit-il alors durcir le ton au risque de succomber à la virtualité critique[218], polémiquer avec ses « pairs », friser la mauvaise foi et la sophistique, « faire un coup[219] » ? Ou au contraire peser le pour et le contre, cultiver

[216] 2008, durée 55 mn.

[217] Maurice Blanchot «L'espace littéraire», op. cité, p. 296.

[218] Avant propos : «Vous avez dit reportage ? p. 13.

[219] Comme on dit dans le monde commercial de l'édition et chez les maîtres du jeu d'échec.

l'esprit de sérieux sans se prendre (trop) au sérieux et éviter comme la peste l'esbroufe médiatique ? Bref, doit-il faire la part des choses au point de paraître tiède, alambiqué, illisible, voire invisible au point d'être marginalisé, voire ignoré par les médias (qui flairent, eux, le mauvais coup, le « client » médiocre car non formaté, voire le pavé universitaire « indigeste ») mais avec la satisfaction de recevoir l'imprimatur de « science » ? Doit-il chercher seulement à s'adresser à ses « pairs » comme lors de la soutenance de thèse et tenter de convaincre une élite triée sur le volet ou au contraire accepter de s'ouvrir au plus grand nombre, aux mass médias[220] au risque de se diluer, voire de se délurer, pire, de se renier et de se galvauder ?

L'écrivain contemporain Tony Duvert dont nous parlions en préambule a tenté en littérature de concilier l'inconciliable sans vraiment aboutir dans sa recherche du grand public tout en évitant au maximum compromissions et concessions. Au point de se retirer de la vie littéraire et de se condamner à un long silence avant de mourir relativemment jeune et abandonné de tous.

Le paradoxe du « là bas si j'y suis »

Cénacle/foule. A l'heure du lancement de Nonfiction.fr[221], un nouveau site géré par l'écrivain journaliste Frédéric Martel qui se concentre sur des débats d'actualité nourris d'essais, de documents, de critiques et cherche à valoriser un « journalisme intellectuel de qualité qui est en train de disparaître en France », quand parle-t-on vraiment de reportage, et pour dire quoi ? Qu'est-ce qui se dit et se signifie dans ce mot, fort à la mode et mis à tous les modes, où l'époque a parfois logé beaucoup plus que les incertitudes d'une forme qui ne résume pas tout le journalisme ? Au fond, la question que s'efforce d'affronter et d'apprivoiser notre thèse est la suivante : comment construire l'idée pour qu'elle ne soit plus une simple chimère idéaliste dans un monde purement intellectuel ? Comment peut-elle devenir -en la stylisant de manière littéraire et en l'épurant de son jargon à la lisière des mots et des choses - un reportage d'idées et pas seulement un essai, par exemple comme au milieu du XXe siècle avec Gide, Sartre, Bataille, etc. ?

Ici/Là-bas sur le miroir entre utopie et hétérotopie[222]. Un peu aussi comme un média « en soi » qui s'enrichit et se complexifie, à l'image sans doute brute de l'émission de Daniel Mermet sur France Inter « Là-bas si j'y suis » qui s'est enrichie de rubriques, dédales, coins et recoins au risque de perdre son concept initial pour adopter celui de l'hétérotopie cher à M. Foucault. Le vaste monde, bien entendu, s'y trouve régulièrement convié. Avec ses bruits, ses rumeurs, ses nouvelles et ses fureurs. Mais ces reportages-là ne ressemblent à aucun autre… A l'image d'une recherche audacieuse, risquée et guère conventionnelle qui se voudrait avant tout un reportage autour des reporters d'idées et de cette fiction théorique. Du Rwanda au Vietnam, de l'Iran à la Tchétchénie martyrisée, Daniel Mermet assume gaiement une sorte d'ubiquité fureteuse et boulimique, une curiosité et une répartie de bon aloi. Avec interactivité et liberté de parole au public/auditeurs. La planète tout entière s'y entend comme la mer dans un coquillage… avec le son en plus. Empathie[223] essentielle avec le monde et ses bruits divers et furieux en évitant d'être trop médiatique.

« Le reporter est vraiment gagnant s'il reste anonyme, s'il est un homme de la foule. On ne s'adresse pas à un journaliste comme on s'adresse à un homme rencontré par hasard (…) Pour moi, la source

[220] Maria Pia Mascard «Remèdes de cheval pour canards en crise» Libération 6 février 2009 Ecrans-Médias, p. 32: «Nous pensons que les journaux vont évoluer vers des compagnies d'informations aux supports multiples» déclare Randy Siegel, un des fondateurs de Newspaper Project.

[221] Lancé le ler octobre 2007 par le journaliste Pierre Harki en partenariat avec Rue89, un site d'information de qualité d'accès gratuit et participatif et financé par la publicité. Non seulement les lecteurs peuvent commenter l'actualité, mais encore la fabriquer à condition que toute information soit vérifiée et recoupée par un professionnel qui trie le bon grain de l'ivraie.

[222] Michel Foucault «Hétérotopies. Autres Lieux», Dits et écrits 1984, pp. 752-761, (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, pp. 46-49.

[223] A ne pas confondre avec la tentation de la «fusion affective» qui refuse l'altérité et le conflit.

d'information la plus importante, c'est le sentiment profond de me trouver parmi des gens, d'être traité par eux comme un proche, un égal, et de les traiter de la même manière[224]. » Et puis, de loin en loin, à Paris, penseurs, chercheurs, intellos hors norme ou essayistes mal-pensants viennent apporter au micro de « Là-bas si j'y suis » un contrepoint théorique - et même politique – rafraîchissant, parfois décoiffant et agaçant, toujours impertinent et pertinent.

Mais comment être là-bas si je suis d'ici ? Comment déconstruit-on l'idée de la dissertation, la leçon d'agrégation ou du traité de philosophie, la brillance de l'essai » pour qu'elle devienne un jour un reportage philosophique qu'on pourrait décrire, voire enseigner à tout le monde, bref un récit en prise avec les « images du temps présent » entre sagesse des livres et folie du monde, entre idées et événements ? Autour de quel réseau de couples conceptuels antithétiques en tensions/torsions établir le principe d'une intelligibilité de ce temps du reportage d'idées qui pourrait ainsi succéder à celui de l'essai, voire du pamphlet ou du manifeste ? Que signifie cette drôle d'errance de l'idée dans le « journalisme philosophique » qui doit sans cesse être conquise, reconquise contre la tentation de la sédentarisation, la sécurité du dogmatisme, voire le confort du système et de la tentation sournoise de l'académisme qu'on nous a inculqués[225] ? Sans cependant tranformer et dénaturer pour autant la philosophie, qui est par essence une pensée critique à nos yeux, en une philo «sexy» et «tendance» des cafés philosophiques[226] ?

En effet, il ne s'agit pas seulement dans le reportage d'idées d'un simple déplacement au présent et d'un voyage dans les concepts et dans les livres[227] ; mais bien d'une aventure de l'esprit qui ne veut pas s'enfermer dans l'herméneutique et privilégie le « long détour » sur une scène commune et propice au plus grand nombre, hors des cénacles et des chapelles souvent sectaires et partiales, qui oublient trop de prendre l'air du temps et de son nihilisme ambiant, de rendre compte de la crasse et de la violence du monde. Sachant que «les idées sont une multitude irréductible. Elles sont données à la contemplation comme une multitude dénombrée – mais à proprement parler dénommée.[228]» C'est aussi sans doute pour le discours académique un bon moyen de se dépoussiérer, de s'intéresser au quotidien, aux faits omnibus, de prendre date, de s'inscrire dans l'époque, mieux de « faire époque » pour le dire comme Foucault et d'être en prise avec l'actualité grâce « à ces reportages où l'analyse de ce que l'on pense sera lié à ce qui advient » sans être toujours sous la menace de l'épée de Damoclès du sempiternel « jugement des pairs », consacrés ou non, au nom de la science qui sert souvent d'alibi en l'occurrence au conformisme de l'intellectuellement correct qui refuse d'admettre que notre crise financière et économique, est d'abord une crise d'idées[229].

Ainsi, nous vivrons la vérité comme une aventure, une quête qui n'est pas seulement dans les livres savants et dans les institutions prestigieuses (Ecole Normale Supérieure[230], Collège de

[224] Ryszard Kapuscinski « Autoportrait d'un reporter », Paris, Plon, 2008 p. 121 et 71.

[225] Yves Michaud, professeur de philosophie à l'université de Rouen, membre de l'Institut universitaire de France déclare par exemple : «L'histoire de la philosophie n'a aucun intérêt telle qu'on l'enseigne en France actuellement : on en fait une sorte d'hommage académique ou de ventriloquisme du passé». («Comment je suis devenu philosophe, op. cité, pp, 184-185). Si ça peut le consoler, ce phénomème académique n'est pas seulement franco-français : en Bulgarie, en interrogeant les étudiants et quelques jeunes enseignants, voire en suivant quelques cours ou séminaires dans les diverses universités du pays, nous n'avons pas non plus constaté pour notre part, à une ou deux exceptions près dont à la Nouvelle Faculté de Bulgarie à Sofia, d'innovations marquantes dans la transmission de l'histoire des idées. Comme si la fiction du «reportage d'idées» restait encore lettre morte et qu'on se contentait de transmettre le même, sans vraiment oser apprivoiser l'altérité, comme toutes ces écoles de pensée dans la Grèce antique qui s'engageaient dans une aventure d'errance allant d'une ville à l'autre ou d'une manifestation à l'autre, refusant le jeu social et le lien familial.

[226] Par exemple, en recentrant la philosophie sur les problématiques de la bioéthique ou des sciences cognitives.

[227] Paul Valéry : « *Le métier des intellectuels est de remuer toutes choses sous leurs signes, noms ou symboles, sans le contrepoids des actes réels.* »

[228] Benjamin « Origine du drame baroque allemand», op. cité, p. 40.

[229] «L'humanité a dans la connaissance un beau moyen pour périr» in F. Nietzsche «Le livre du philosophe», op. cité, §125.

[230] «Quand nous parlons de Normale, Jean-Claude Milner et moi, raconte l'iconoclaste Catherine, Clément, normalienne et cacique à l'agrégation de philosophie, nous n'en finissons pas d'énumérer les facteurs de folie de l'Ecole qui fut la nôtre. L'architecture du cloître ; les garçons séparés des filles ; les épreuves du concours d'entrée faites pour sélectionner les obsessionnels ou les grands délirants ;

France, Polytechnique, Sorbonne, Sciences Po, etc.) mais dans ce qui nous entoure, un reportage qu'on peut et doit relater dans l'espace public, pas comme une équation réservée à une aristocratie du savoir connaissant toutes les ficelles de la rhétorique chère aux «éternels khâgneux » fustigés par Canguilhem, Bourdieu et Bouveresse, voire à une élite intellectuelle triée sur le volet et qui se coopte entre elle. D'où le salutaire statut de l'erreur et pas seulement de la vérité dans la vie des idées… Car la vérité elle-même ne peut pas être en vérité, elle se rencontre plutôt dans le désordre de la connaissance et les bruits de l'actualité, comme un événement qu'on ne peut « penser une fois pour toutes » et qui remet en question nos certitudes et nos aveuglements, voire nos fanatismes. Comme un symptôme d'une époque en crise d'idées… et qui souvent se renie en oubliant d'où elle vient. Son portrait robot : « Il a le nez de Glucksmann, le cigare de July, les lunettes rondes de Coluche, le bronzage de Lang, les cheveux longs de Bizot, la moustache de Debray, la chemise ouverte de BHL et la voix de Kouchner. C'est le néo-philistin, fier de l'être, et qui pourtant semonce et sermonne les autres. Son nom, en politique, est Consensus ; sous la gauche, il s'est chargé d'effacer le pôle contestataire, et toute différence entre idéologies. Non en les critiquant toutes, mais en les assemblant bout à bout[231]. »

A l'image par exemple d'un André Glucksmann, ancien maoïste rallié désormais au sarkozisme au pouvoir, après avoir sillonné les antipodes de nos tranquillités au nom du devoir d'ingérence depuis le « Discours sur la guerre (1967) et penser les violences absolues à la lumière des grandes œuvres littéraires, allant même jusqu'à sous-titrer la chaîne américaine CNN avec Dostoïevski. Dans une société du non-être, soutient-il, le terroriste frappe même s'il avance masqué. Dans la foulée, iconoclaste et peu rigoureux conceptuellement parlant, il revisite d'une manière post-moderne le cogito cartésien : « Je tue donc je suis » au point de le dénaturer et de le rendre absurde, voire incompréhensible. A grand renfort d'amalgames (loi/lien) et de raccourcis plus ou moins saisissants entre le terrorisme anarchiste russe et la mouvance d'Al Qaida sur l'altérité nihiliste. « La loi du milieu illustre la force et la solidité du lien social nihiliste, capable de nouer une société entière, et pas seulement celle des bas-fonds[232]. » Déjà, le 28 juin l984, l'Express sous-titre sa photo de *va-t'en-guerre* qui vient d'écrire que tous les pacifistes sont des « godiches illuminés » : « A. Gluckmann : il dit tout haut que les rêves sont morts »[233] »

Différence et altérité : le temps du reportage après celui de l'essai

Mais les fictions ont la vie dure… Et les choses sont beaucoup plus subtiles et complexes sur la scène terroriste de la terreur lorsqu'on prend la peine d'y aller voir. Ainsi dans les années 1970, le voyageur/reporter arrivant à Belfast découvrait une ville en guerre : des soldats en armes patrouillant la ville dans des véhicules blindés, des hélicoptères tournant jour et nuit dans le ciel, des barricades reconstruites et détruites, des prisonniers de guerre, des sentinelles aux portes des quartiers. Pourtant, les mailles de ce filet militaire étaient trop lâches pour entraver que ne coulent tranquillement les activités d'une société en paix et prise en otage par la guerre civile. Une drôle de guerre qui a duré trente ans et a tué plus de trois mille cinq cent innocents. Les écoliers se rendaient à l'école en évitant les patrouilles, les pubs étaient pleins de buveurs de bière, les hommes et les femmes se rendaient à leur travail… comme si de rien n'était. Même si les références étaient le Vietnam, l'Algérie, Cuba, tout le monde savait bien que l'IRA ne pourrait jamais vaincre l'armée britannique. La victoire ne pouvait être que symbolique

l'obnubilation des examens ; la mise systématique en compétition ; l'atroce absence du monde.L'attraction du vide.» («Mémoire», Paris, Stock, p. 133).

[231] Guy Hocquenghem «Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary», Paris, Albin Michel, 1986, p.17.

[232] André Glucksmann «Dostoïevski à Manhattan », Paris, Robert Laffont, 2002, p. 150.

[233] Guy Hocquenghem, op. cité, p.183, épingle «Glucks» comme il le dénomme dans son pamphlet qui a peu à voir avec le «reporter d'idées» bien qu'il parle aussi d'idées : «Fusée à trois étages, ton reniement des rêves de ta jeunesse s'est consummée en trois étapes, que tu racontes ainsi dans L'Express (18 juillet 1977) : sortie du parti communiste (à 19 ans), sortie dans le rue (Mai 68, «c'est ma deuxième sortie»), et enfin : «La troisième (sortie) me montrera qu'on risque même en plein air de reconstruire sa prison théorique et marxiste.» Bien stalinienne et tortueuse, cette justification du dernier tournant par les précédents, cette thèse-antithèse-synthèse digne des articles historiques de l'«Encyclopédie soviétique» Je ne suis pas fidèle à mes idées, mais au changement d'idées en tant que tel, insinues-tu.»

et le succès d'une « action » se mesurait alors à son retentissement plus qu'à ses résultats[234]. Il y a une limite du « j'ai vu », une limite qui renvoie à notre conception du « commun », d'un monde qu'il faut tenter de « sauver par petits bouts », laissant dehors ce qui dépasse l'entendement.

Un peu à la manière du tableau de Magritte « Ceci n'est pas une pipe » (1929) qui pourrait servir de manifeste au « journalisme philosophique » tel que nous le concevons à travers notre syntagme de reportage d'idées. « Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être. Si l'on s'en tient à leur apparence, on est tout sauf journaliste. Car être journaliste, c'est justement aller au-delà des apparences[235] », avertit Pierre Haski qui pourtant ne fait pas ici référence à la célèbre allégorie platonicienne de la caverne. C'est pourquoi le reporter vit dans le « syndrome de Timisoara », c'est-à-dire d'une illusion/manipulation du terrain, de ce que l'on lui donne à voir. Avec ce double regard posé sur les choses, Magritte nous y incite. Ce n'est pas parce qu'on vous montre une pipe que vous devez considérer que c'en est une. Circulez, y rien à voir ! Métaphore fameuse de l'œil chère à Magritte et à tout engagement dans le journalisme qui consiste au fond à privilégier le regard et à être présent dans ce qu'on écrit.

Après ce flash rétro en forme de mini reportage sur Belfast en pleine guerre civile relié au peintre Magritte, il convient ensuite pour aller au delà des apparences de notre fiction théorique, de souligner que Foucault semble distinguer dans ses recherches le concept de différence de celui d'altérité. En effet, tout le travail de l'Histoire de la folie paraît de prime abord consister à repérer les formes – discursives institutionnelles, spatiales, politiques, etc.- à travers lesquelles se donne le partage fondateur entre la raison et son autre (la folie) à partir de l'âge classique. Mais, comme le signifie le titre de la première édition de l'ouvrage thèse de l961, la folie qui est construite par la raison est à la lettre une dé-raison, ce qui est une manière de dire que tout autre n'est en réalité que l'autre du même, son symétrique inversé : « investie par la raison, elle est comme accueillie et plantée en elle[236]. »

Pourtant, alors même que Foucault fait l'histoire d'un partage qui se présente en réalité comme une structure spéculaire, parfaitement dialectique, et qui marque dans ce renvoi de la folie à la raison le privilège exorbitant que cette dernière a d'exercer son pouvoir sur « ce qui n'est pas elle[237] », le philosophe ne cesse malgré tout de réitérer son intention de faire place à une véritable extériorité de la raison, un dehors qui échapperait au cercle dialectique, une « folie désaliénée », une altérité qui ne serait plus reconductible au même. Cette altérité non réductible reçoit alors plusieurs formulations : folie des origines (dans un vocabulaire encore emprunt de phénoménologie), dehors (sous l'influence de Blanchot), transgression (Bataille), ésotérisme structural (à propos de Roussel, dans la droite ligne de l'analyse structurale du discours), différence (Merleau-Ponty, Derrida, Deleuze).

C'est finalement ce dernier concept qui s'imposera, dès lors que Foucault renoncera à chercher la libération de l'emprise de la Raison, (et plus généralement des dispositifs de savoir/pouvoir qu'il sera amené à analyser par la suite) dans une improbable extériorité à cette dernière. Et qu'il tentera au contraire de creuser de l'intérieur même des rapports de pouvoir et des discours de savoir une différence, c'est-à-dire le produit d'une résistance : « Il s'agit en somme de transformer la critique exercée dans la forme de la limitation nécessaire en une critique pratique de la forme du franchissement possible.[238] »

Paradoxe : la notion de différence qui est très présente dans la philosophie française, en particulier à partir de l945, implique en même temps de ne pas reproduire le modèle dialectique dont est prisonnière

[234] Maurice Goldring « Jours tranquilles à Belfast », Les Cahiers de médiologie n° 13 La scène terroriste ? Paris, Gallimard, 2002, pp. 135-141.

[235] «Comment je suis devenu journaliste»sous la dir. de Sylvain Allemand, Paris, Le Cavalier Bleu, 2008, p. 102.

[236] Michel Foucault, « Histoire de la folie », Paris, Gallimard, 1961 (nouv. éd. 1998), p. 46.

[237] Ndlr : les médias retiendront sans le savoir la leçon foucaldienne au point que certains journalistes, comme Bruno Masure, soutiendront de manière sommaire et lapidaire que « la télé rend fou ». Mais si on soutient avec les stoïciens que seul le sage est toute chose », on peut aussi dire que seul le sage est fou.

[238] Michel Foucault « Qu'est-ce que les Lumières » in Magazine Littéraire, n°207, mai l984, repris dans Dits et Ecrits IV, texte n°351, p. 574.

la figure de l'autre, et de ne pas se retrouver à son tour prisonnière d'une conception purement négative et privative de ce dont elle cherche à se dépendre. Dans les deux cas (à savoir pour Foucault à la fois contre la philosophie hégélienne et contre toutes les pensées du négatif), il semble alors que le modèle convoqué afin de servir de paradigme soit celui de la différence linguistique que l'on trouve bien analysée chez Saussure. Chez ce dernier, la différence n'est pas le rapport (nécessairement second) entre deux entités (considérées comme premières), c'est-à-dire la marque privative de la distance entre l'une et l'autre, mais au contraire ce que s'établit comme un rapport premier et constitutif entre deux éléments qui, non seulement ne lui préexistent pas, mais en sont les produits. C'est cette différence première, positive, génératrice[239], à savoir la forme d'un rapport considéré comme matrice productive que Foucault choisit donc d'opposer à l'altérité : pas d'Aufhebung possible, précise Judith Revel[240] mais une production (d'être, de sens, de formes, de pratiques, de subjectivité) qui n'est pas susceptible d'être rapportée et reportée aux termes impliqués dans la relation différentielle. La différence est devenue une matrice créatrice, elle reçoit donc chez Foucault une caractérisation ontologique nette.

Mais la pensée foucaldienne de la différence ne doit rien à la philosophie heideggérienne de la différence ontologique dans la mesure où elle est non seulement immanente mais résolument affirmative, positive, productive. D'autre part, elle en vient dans les dernières années des « reportages d'idées « de Foucault à caractériser ce que le philosophe qui se veut autant journaliste (voire parfois ni l'un ni l'autre) appelle « une ontologie critique de nous-mêmes ». A savoir : non seulement le travail d'analyse de toutes les déterminations historiques qui nous font être ce que nous sommes, mais la tentative sans cesse relancée de rompre ce « présent » (que Foucault définit comme un « événement ») et d'ouvrir à la dimension constituante de l'actualité afin d'instaurer une « réflexion sur « aujourd'hui » comme différence dans l'histoire.[241] »

Entre le sage et l'insensé, entre violence et cruauté, entre raison et dé-raison[242], entre différence et altérité, nous sommes sans doute ainsi entrés dans le temps du reportage après celui de l'essai de la première moitié du XXe siècle. Ou plus précisément, le temps du reportage est en nous. Peu importe, à vrai dire. Ainsi, Michel Foucault est passé au « Grand échiquier » de Jacques Chancel, à une heure de forte audience, où il a imposé sa foulée conceptuelle très rapide face à des questions plutôt convenues, « grand public » et passe-partout de l'animateur mondain et non philosophe.

Le cœur de notre démarche réside donc dans le « journalisme philosophique » : l'enjeu du « reportage d'idées » est d'essayer de donner un regard philosophique sur l'actualité en acceptant deux présupposés : d'une part, on soutiendra qu'une langue claire et un style brillant ne nuisent pas à l'élaboration conceptuelle et à l'originalité de la pensée, et d'autre part, que la philosophie soit à même de réfléchir sur le temps présent sans s'enfermer dans sa tour d'ivoire. Une conception que certains ne partagent pas, comme le philosophe analytique Vincent Descombes qui s'en est fait le critique dans « Philosophie par gros temps ». Ce qui est sûr, c'est que le temps nous emporte et qu'il nous tue. Il construit le monde et son journal et du même mouvement, il le détruit et rend le « canard » (et son cortège de nouvelles) éphémère et futile… bien qu'il dévore le temps de ceux qui l'écrivent et l'impriment.

La télévision apparaît désormais comme une machine à deux temps : à jeter de la lumière et à répandre oubli. Avec pour tous principes ses trois L : louer, lâcher, lyncher. Car la machine médiatique est à l'image du rhinocéros : elle fonce avec ses œillères, sans s'intéresser aux autres, non pas, comme

[239] Pour le linguiste Ferdinand de Saussure, c'est la différence entre le signifiant et le signifié, constituant le signe, ou la différence entre les signes eux-mêmes, qui tisse la chaîne du sens.

[240] « Dictionnaire Foucault », Paris, Elipses, 2008, pp. 32-34 .

[241] Michel Foucault « Qu'est-ce-que les Lumières », op. cité, p. 570.

[242] Jacques Derrida «Cogito et histoire de la folie» in L'écriture et la différence, Paris, Seuil, 1967, p. 97 : «Crise de raison, enfin, accès à la raison et accès de raison.Car ce que Michel Foucault nous apprend à penser, c'est qu'il existe des crises de la raison étrangement complices de ce que le monde appelle des crises de folie.»

une proie possible pour attirer l'audience la plus large (logique de l'Audimat), mais une altérité…avec laquelle il faut composer.

« Dans le reportage, note l'anthropologue Stéphane Breton dans son dernier ouvrage «Télévision», le commentaire est soufflé depuis les coulisses, cet arrière-monde interdit au téléspectateur (…) et d'où jaillit, dans le mouvement d'une révélation, un sens imposé à l'image. La signification n'est pas à trouver dans la scène mais hors d'elle, prononcée par quelqu'un qui sait » .

Le journaliste n'apparaît que très rarement à la fin de son reportage télévisuel. Nous entendons donc une voix sans énonciateur. C'est une parole divine qui s'impose à nous pour nous expliquer ce que nous ne pourrions comprendre en ne regardant que les images. Il n'y a pas d'interlocuteur, donc pas de contradiction. Le reportage est un fil qui se déroule suivant une logique propre, celle que le journaliste veut nous donner à apprendre, où les « témoins » ne se succèdent que pour accréditer la parole qui a de toute manière déjà dit ce qu'ils vont nous expliquer. Comme avec le lancement des titres du journal télévisé, la redondance est omniprésente dans le reportage. Tout « témoin » est présenté, non pas selon sa fonction, ni dans le but de justifier sa place dans ce reportage à ce moment là, mais suivant ce qu'il va nous dire. Et la parole du « témoin » accrédite le commentaire en donnant un point de vue nécessairement « vrai ». « Puisqu'il le dit, c'est que c'est comme ça ». Et bien souvent, le « témoin » n'a strictement rien à dire, mais va le dire tout de même[243], le journaliste devant faire la preuve de son « objectivité » et de l'authenticité de son reportage, de son enquête, en démontrant qu'il s'est bien rendu sur place et qu'il peut donc nous donner à voir ce qui est. Le reportage, au journal télévisé, n'est pas la réalisation d'une enquête qui explore différentes pistes, mais le récit d'un fait quelconque montré comme fondamental.

Subjectivité/objectivité, temps de la monstration/conceptualisation. C'est une vision du monde sans alternative, qui tente d'apparaître comme purement objective. Si le présentateur dit ce qui est, le reportage, lui, le montre. Et c'est précisément là que l'image pêche par son non-sens, et que le commentaire semble devenir parole divine. « Voici le monde », nous dit l'un, « et voilà la preuve », poursuit le reportage. Et comment contester la preuve alors qu'elle nous est présentée, là, sous nos yeux ébahis ? La réalité se construit sur l'anecdote formaté et le spectacle mis en scène, et non plus sur un ensemble de faits plus ou moins contradictoires et paradoxaux qui permettent de regarder une situation dans une tentative de vision globale pour pouvoir ensuite en donner une analyse, voire en dégager quelques lignes directrices et idées essentielles[244]. Déjà, dans « Les Illusions perdues » de Balzac, David Séchard, l'inventeur de génie, déclare à Eve, la sœur de Lucien de Rubempré, qui deviendra sa femme : « Nous arrivons à un temps où les chemises et les livres ne dureront pas, voilà tout. ».

Temporalités

Désirant éviter au maximum le tam-tam médiatique et l'exploitation officielle de la culture, le reportage d'idées ne cesse de tourner autour du temps, de ce temps qui passe et qui dure, de ce temps qui se confond si fort avec nous qu'il nous est impossible de le comprendre, de ce temps dont Saint Augustin

[243] «Il ne faisait pas de doute que Socrate avait raison, déclare Monique Dixsaut, professeur émérite à l'université Paris I, et que, délesté de son poids d'opinions et de certitudes, Théétète pèserait moins à ceux qui l'entourent. Car l'opinion est forcément tyrannique, et la pensée qui libère de l'opinion est la seule liberté véritable.» («Comment je suis devenu philosophe» sous la dir. de Stéphanie Arc,, Paris, Le Cavalier Bleu, 2008, p. 68).

[244] Jacques Thomet «AFP 1957-2007, les soldats de l'information», op. cité, pp. 421-422 : «Marc Hutten revient sur cette séquence inédite (de la mort de Che Guevara le 8 octobre 1967 qu'il a fixée autrefois à la Higuera, un hameau situé à 150 km au sud de Santa Cruz, au centre de la Bolivie : «On savait le Che encerclé par les troupes boliviennes en octobre 1967. Je me trouvais à La Paz, la capitale, et me rends le 9 dans la région de La Higuera à bord d'un DC3 de l'armée de l'air. Le guérillo venait d'être exécuté la veille. Son corps reposait dans la buanderie municipale. Au départ on se méfiait, avec les autres collègues présents. On redoutait un montage de l'armée. Et puis non, c'était bien le partisan de créer «un, deux, plusieurs Viêt Nam» en Amérique du Sud, qui gisait devant nous. Il avait les yeux grands ouverts, une barbe fournie. Manifestement, il avait été traité au formol, nettoyé, et apprêté avant d'être présenté à la presse. Son image était impressionnante. Les gens venaient se recueillir en adoration devant celui qui pour eux resssemblait au Christ dans ce dernier regard vide.»

dit au livre X des Confessions : « Si tu ne me demandes pas ce qu'est le temps, je sais ce que c'est ; mais dès que tu me le demandes, je ne sais plus ce que c'est. ».

Le temps du vrai reportage nous apprend au bout de l'horizon que notre monde est une énigme qui doit sans cesse être décryptée et éclairée et qu'on ne peut pas mettre systématiquement en équation. Les uns diront que cette énigme est un secret et un mystère et que ce secret sera levé et que des torrents de lumière éclaireront ce mystère. Les autres diront que l'énigme est un autre nom de l'absurde – un absurde d'une cohérence et d'une régularité stupéfiantes - et que l'univers et notre vie sont absurdes de bout en bout et qu'on ne peut en sauver, en dire et en voir que des fragments et des flashes. « J'aime beaucoup ce syntagme de «reporter d'idée», écrit le journaliste sinologue Bruno Birolli, ancien correspond à Pékin, il suppose une méfiance à l'idée de vérité absolue détenue par un seul et suppose qu'on rapporte et recherche les «Weltanschauung» des Autres, et que c'est cet ensemble qui constitue peut-être la Vérité. Il y a un joli mot en français: l'air du temps! Voilà un bien joli métier: chasseur de l'air du temps! »

Aujourd'hui, la sagesse, ou plutôt son désir, comme désir de vivre, de jouir de la vie plutôt que de la critiquer et de la mettre en pièces, est l'esprit de l'époque, le Zietgeist dans lequel chacun est censé se couler. La révolte relève souvent de la gesticulation et l'attitude du rebelle, de la posture gratifiante. Le risque est que la sagesse élevée au rang du désir dominant d'une époque relève, elle, largement de la fatigue, du ressentiment, de l'impuissance – que, au lieu de faire vivre plus, elle représente une forme de démission face à une société trop monstrueuse, trop mondiale pour qu'il soit imaginable de la changer glisse Schlegel[245]. Et en ce sens, le paradoxe qui remonte à l'apôtre Paul est toujours d'actualité : on souhaiterait parfois davantage de folie à ceux qui prétendent représenter la sagesse. Ceux qui sont universellement admirés par l'empire médiatique – les philosophes à succès en particulier- n'ont pas grand-chose à voir, semble-t-il, avec la sagesse qui serait une fiction inventée par la pensée antique.

Où sont donc les sages d'aujourd'hui, qui est sage, quel sage d'autrefois pourrait combler notre quête de vérité et nous éclairer ? On touche et retrouve ici l'équivoque entre lumière comme élément (matérialisme) et soleil qui reflète la lumière sur l'Un dans « La République »[246] de Platon : la lumière créée la visibilité et nous donne à voir ce qui doit être vu alors que le soleil est ce qui replie la lumière sur l'Un. D'où vient la lumière ? De quelque chose qui arrive (événement), non de quelque chose qui est. Dans une situation particulière, la possibilité de la vérité résulte d'une frappe événementielle.

C'est pourquoi « les intellectuels et les journalistes doivent se rencontrer au croisement de l'idée et de l'événement ». Finalement, ce qui nous dispense la lumière, ce n'est pas le soleil éblouissant (unité stable et fixe de l'origine) mais plutôt l'éclair à la fois hasardeux et multiple. Le récit est une modalité d'existence, pas de connaissance. Platon dans l'allégorie de la caverne anticipe une situation contemporaine et invente la société du spectacle et des montreurs d'images/ombres. On est loin ici du face à face kantien avec le connaissant et même de la démonstration hégélienne de « la rigueur du concept qui descendra dans la profondeur de la chose.[247]» La vérité n'est pas distribuable du côté de l'Un dès lors qu'on renonce à conférer à la vérité un être singulier et qu'on soutient comme Alain Badiou[248] qu'elle peut être infiniment multiple. Comme dans le reportage d'idées qui cultive l'Un (de la pensée) et le Deux (de la multiplicité des bruits du monde).

A la différence d'Aristote qui soutient que la philosophie est une analyse de la réalité, chaque idée pour Platon doit rendre compte au concept de vrai, mais pas de son effectivité et de sa possibilité. La contemplation de l'Idée est ce par quoi un sujet advient à son être propre. La question chère au

[245] « Le désir de sagesse comme désir de vivre ». Hors Série : donner un sens à sa vie. La sagesse aujourd'hui », Le Nouvel Observateur avril/mai 2002 p. 53-54.

[246] 508a-508c.

[247] Hegel « Phénoménologie de l'esprit » traduction Jean Hyppolite, Paris Aubier Montaigne préface, p. 8.

[248] Séminaire ENS rue d'Ulm «Penser Platon aujourd'hui» 2008-2009.

« journalisme » philosophique » de savoir si ça existe ou non dans le réel ne se pose pas en ces termes dans « La République ». Certes, la communauté politique existe à coup sûr à partir des neuf premiers livres, mais on n'a guère d'assurance qu'elle existe assurément. Il en existe seulement un paradigme avec un sujet qui peut advenir en contemplant ce paradigme, car une Idée paraît plus résistante qu'un Etat et peut même prétendre à une certaine audience par son seul rayonnement. Platon se contente d'une proximité maximale avec le principe sans exiger une conformité stricte avec l'idée.

Le fait que ça existe comme idée est déjà une victoire en soi car ça permet le surgissement du sujet. Mais ce qui est escamoté par Platon, c'est sans doute la figure de l'Evénement, c'est-à-dire les conséquences du principe. Le réel est ce qui arrive à ce qui existe, pas seulement à ce qui est. Notre tâche sera donc ici d'affirmer tout au long de notre recherche une autre idée d'un possible reportage c'est-à-dire de soutenir qu'est déjà possible ce qui est en état de se penser comme tel avec un régime de vérité engendré par le regard décentreur du reporter[249].

Extension du domaine de lutte du reportage

N'admettre que ce dont on puisse faire l'expérience sur le terrain et rendre justice à tout ce qui peut être objet de compte-rendu et de reportage. « Démasquer le réel », proposait le psychanalyste Serge Leclaire. Louise Lambrichs dans son dernier livre « Nous ne verrons jamais Vukovar[250] » s'y emploie avec passion et minutie dans l'espace public de l'opinion. Elle se pose et nous pose des questions de « reporter d'idées » en vous invitant à réfléchir sur ce drame contemporain en Europe ? Que s'est-il réellement passé à Vukovar en 1991 ? A Srebrenica en 1995 ? Est-il permis de « libérer le récit historique des oripeaux du mythe ? », comme le souhaitait l'historien croate Mirko Grmek ? De revisiter la tragédie récente et de « diagnostiquer le présent » de l'ex-Yougoslavie à la lumière exacte des archives ? L'altérité que constitue la violence est-elle seulement représentable, visible par nous (le grand public) qui bien sûr n'y étions pas ?

Depuis le « syndrome de Timisoara[251] » qui l'a surpris égaré dans sa course à la représentation des choses, pris à son propre piège de manipulation des images, le danger pour le journaliste n'est plus seulement dans ce qui est caché mais aussi dans ce qui est montré, ce qu'il voit, ce qu'il légende. Moralité : la vérité du terrain peut être mouvante, voilée, voire trompeuse…. Bien que la motivation première du reporter , c'est le plaisir d'aller voir[252]. L'image -surtout officielle- peut dissimuler plus que dévoiler, pire être truquée et manipulée. En 2001, en Palestine, une photo d'un soldat israélien avec, derrière lui, un jeune garçon en sang, a fait les unes des journaux du monde entier avec des légendes fausses, voire manipulatrices. En fait, le jeune homme avait eu un accident et le soldat venait de l'aider.

[249] Dans sa thèse de médecine, Georges Canguilhem écrivait : «La philosophie est une réflexion pour laquelle toute matière étrangère est bonne et nous dirons volontiers pour qui toute bonne matière doit être étrangère.» Ce propos nous a profondément marqué, nous a conduit à pousser nos investigations loin du champ de notre spécialité proprement dite et nous a incité à jouer à fond la carte de l'interdisciplinarité.

[250] Paris, Editions Philippe Rey, 2005.

[251] L'affaire a lieu en décembre 1989, lors de la chute du régime Ceauşescu. Les médias occidentaux, et en particulier français, annoncent quelques centaines de morts, puis jusqu'à 70 000 morts quelques jours plus tard. On parle alors sans précaution et sans vérification de « charniers ». L'hedomadaire «L'Événement du jeudi «du 28 décembre 1989 titre même : « Dracula était communiste ». Le syndrome de Tiimisoara qui a traumatisé l'ensemble de la presse mondiale, semble essentiellement due à une compétition des médias entre eux, chacun reprenant l'information du concurrent en l'amplifiant. Le sociologue Pierre Bourdieu a appelé ce phénomène « la circulation circulaire de l'information ». C'est «Le Figaro», qui, dans son édition du 30 janvier 1990, annonce qu'il s'agissait d'un faux, que les morts (93 en réalité) montrés à la télévision avaient été déterrés du cimetière de la ville roumaine dans la région de Banat.. Le nom de Timişoara est dès lors resté associé aux manipulations dont les médias sont toujours susceptibles d'être à la fois les dupes et les relais.

[252] Patrick Poivre d'Arvor «Confessions», Paris, Fayard, 2005, p. 69 : «J'avais découvert maintes sensations extraordinaires en couvrant les grands événements : cette étrange sensation de danser sur le fil au bord du précipice A la radio comme à la télévision, le direct est un moment d'extrême tension, mélange euphorisant de toute-puissance et de grande fragilité. J'adore ces moments-là». (ndlr : un peu comme nous, toutes proportions gardées, en rédigeant cette thèse entre philosophie et journalisme).

Chacun sait qu'on ne voit pas tout, que trop souvent on désigne au reporter ce qui est montrable et qu'il faut aller chercher, voire dérober ce qui est le plus significatif. Rue de Rennes, lors de l'attentat à la bombe contre le magasin Tati, il s'est trouvé que le magazine « Le Point » avait ses bureaux au coin de la rue, tout près du lieu de l'explosion. Il n'y a pas en général d'autocensure, à l'exception peut-être de ce qui s'est passé pour le Word Trade Center, le 11 septembre 2001. « Face à un attentat terroriste, il faut en montrer toute l'horreur, déclare Jean-François Leroy, Fondateur du Festival international « Visa pour l'image » de Perpignan. Ces images ne sont pas purement informatives. Elles comportent des enjeux en termes de signification et d'interprétation… L'image des morts et des blessés, par exemple, n'est pas traitée de la même manière selon l'endroit où l'on se trouve[253]. »

Mais pouvons-nous pour autant continuer à renvoyer dos à dos les participants du conflit, Serbes, Croates, Slovènes, Bosniaques – tous coupables, tous responsables, tous victimes-, selon la logique simplificatrice des prétendues « haines ancestrales » ? Telle est la vulgate qui recouvre pudiquement la sombre réalité de ce conflit survenu au centre de l'Europe, relayée par les dirigeants français et retransmise en direct sur nos écrans. Et pourtant…

« Ca ne t'intéresse pas de savoir pourquoi un quart de la Croatie a pu être détruit sans que nous levions le doigt ? Pourquoi la Bosnie a été ravagée ? Et comment, en présence des forces internationales, des massacres innommables comme Srebrenica ont pu être perpétrés ? », lance Louise Lambrichs, implacable envers notre bonne/mauvaise conscience de nantis qui dévorent sans cesse les faits et les nouvelles comme Chronos, ses propres enfants. A l'heure des commémorations du Xe anniversaire de Srebrenica, elle pratique un « journalisme décentreur » qui veut nous faire voir quelque chose qui nous est « autre » et le fait de telle manière que cette altérité agisse sur nous, nous mette en question, nous transforme. Elle dénonce ici le marquage ordinaire de la politique expansionniste serbe, dissimulant l'effarante réalité d'un retour de l'idéologie nazie, sous la forme du « nettoyage ethnique » méthodiquement perpétrée par les forces serbes sur leurs voisins croates, slovènes ou bosniaques, notamment par la stérilisation des hommes et le viol des femmes. Pouvoir nu d'une extrême férocité : le nihilisme contemporain a besoin de la guerre comme emblème « Il s'agit une fois de plus d'une hiérarchisation de l'humain, écrit-elle (...) La guerre de Yougoslavie est bel et bien, dans l'espace européen, une répétition déplacée de la Deuxième guerre mondiale. »

Le débat est donc ouvert : le savoir et l'information n'excluent pas le retour du nihilisme et la répétition singulière du même scénario de violence à Oradour-sur-Glane en Juin l944[254] et dans les villages de Bosnie par exemple. Avec la même économie de mots pour décrire l'horreur dans sa chronologie. La violence n'est pas un « problème », ni une « évidence » aux contours nets. C'est, au sens strict du terme, une énigme. On ne peut en parler autrement qu'avec embarras et modestie. Pourquoi ? Parce qu'elle habite la communauté des hommes depuis la « fondation du monde », pour reprendre la formule de René Girard. La violence rôde entre nous depuis toujours, proliférante, multiforme, sans cesse à conjurer, à endiguer, à contenir. Et sans cesse ressurgissant, y compris sous d'autres formes, mal identifiables au début. Guerres publiques ou déchaînements privés, agressions physiques ou contraintes faussement douces, aliénations codifiées ou tyrannie des Etats… On n'en a jamais fini avec elle.

Ainsi, au chapitre des « universaux de violence », il paraît nécessaire ici de s'attarder sur les atteintes si généralisées à la filiation qu'entraîne la situation de guerre, qu'il s'agisse des atteintes entre combattants ou à l'encontre des populations désarmées, et que l'on regroupe généralement sous le terme générique d'« atrocités ». Au répertoire proposé par Véronique Nahoum-Grappe pour le cas spécifique de l'ex-Yougoslavie des années 1990 où elle a connu Sarajevo assiégée et su à la fois dénoncer les atrocités en cours et en donner une meilleure intelligibilité – viol des femmes, égorgement des hommes dont on cherche à faire couler le sang, crimes de profanation des cimetières- on serait tenté » d'ajouter

[253] « Le Prix de l'image. Entretien avec Jean-François Leroy, in « La scène terroriste » Les Cahiers de médiologie N°13, Gallimard, 2002, p. 212.

[254] Robert Hébras « Oradour-sur-Glane : le drame heure par heure », Editions CMD et Robert Hébras, Montreuil-Bellay, 1992.

d'autres pratiques encore : la mise à mort des enfants, notamment devant leurs parents ; à l'inverse, le massacre de ces derniers devant leurs enfants ; et aussi ces cadavres ennemis découpés, émasculés, au visage et au corps déshumanisés avant leur recomposition en constructions corporelles biologiquement impossibles. Autant de pratiques dont on peut retrouver la trace, selon des modalités et des agencements évidemment variables dans tant de conflits très différents en termes d'enjeux, d'époques, d'acteurs sociaux en présence. Toutes, pourtant, ne cherchent-elles pas, chacune à leur manière, - et c'est précisément en cela qu'elles sont pratiques de cruauté-, à atteindre cet universel que constitue la filiation[255].

Ce qu'on appelle la paix n'est souvent qu'une violence qui change de nature. Bien au-dessus du tapage médiatique fait autour de sa libération, c'est la violence dont parle (très bien) et de sa voix douce Ingrid Betancourt, l'ex-otage des Farc qui doit nous interpeller au plus profond de nous-mêmes. Ce n'est pas par hasard qu'elle assure aujourd'hui que seule une pièce de théâtre (en projet) c'est-à-dire une œuvre de fiction lui permettrait de parler de la «condition humaine », dans sa violence. Avec les Farc comme avec n'importe qui. Un an après sa libération, l'ancienne otage de la guérilla colombienne se sent toujours nomade. Elle revient d'une tournée en Amérique du Sud, prépare une retraite consacrée à l'écriture Elle hausse les épaules, soupire : « Dans la jungle, je me disais qu'en rentrant, il me faudrait très vite faire des racines. Je commence tout juste à accepter d'être nomade encore pendant de longues années. Je ne trouverai la paix en moi que lorsque je pourrai me dire : je suis ici, mais dans peu de temps, je serai là-bas (...) Sans doute est-il préférable que certaines horreurs restent à jamais dans la jungle. Mais il y a d'autres souvenirs que je dois faire remonter à la surface car ils pourront apaiser d'autre gens, soigner d'autres souffrances[256]. »

Comment alors concilier et réconcilier le voir et le faire ? Comment domestiquer l'altérité par le style flamboyant du reportage qui n'est guère conceptualisable ? Sommes nous aveugles à la manière de « l'intelligent politique[257] » qui croit voir, veut voir et ne voit pas la violence qui frappe à sa porte ? Et les faits sautent-ils vraiment aux yeux ou au contraire sont-ils reconstruits à travers une grille d'analyse, rapporter et « reporter » dans le monde de la représentation et du spectacle, avec ses codes, ses images, son langage, ses « vérités » et ses opinions ? Faut-il d'abord penser du dedans (idées) et entrer en empathie ou se contenter enregistrer du dehors (infos) et rester indifférent pour tendre vers une utopique objectivité alors que nous devons revendiquer au contraire une certaine subjectivité ?

« Au croisement de l'idée et de l'événement », l'auteur du « Journal d'Hannah » et du « Cas Handke » expérimente la forme novatrice du monologue dialogué. Des interruptions, des mots coupés donnent à ce texte quelque chose de haletant qui surprend, qui force à réfléchir, qui reporte à la fois les faits et les idées, tire quelques leçons de l'histoire et invite à dépasser les conformistes, les naïvetés, les illusions et les clichés. Le « reportage d'idées » se prouve ici dans son écriture même, comme volée et déchirée par les bruits et la fureur de l'histoire.

« Il s'agirait de lire enfin « la Lettre volée » d'Edgar Poe. De distinguer clairement les bourreaux des victimes. De croiser les témoignages, de déconstruire les idéologies[258] », conclut la journaliste Catherine David à la suite de la lecture critique de ce livre décapant de Lambrichs sur la guerre dans les Balkans. Si le reportage « roman vérité » est toujours un voyage à recommencer pour qui veut vivre et témoigner debout, si la pensée est toujours dessaisie par l'événement, c'est que « du temps on ne peut faire une totalité » à cause des effets de fragmentations qui s'y insinuent et des flux contradictoires qui le traversent. La recherche qui anime la philosophie ne déboucherait alors jamais sur une identité transcendantale achevée (couple interne/externe) car elle ne peut empêcher l'arrivée intempestive d'un reportage comme d'un événement (couple structure/histoire), elle ne peut sortir du

[255] Véronique Nahoum-Grappe « L'usage politique de la cruauté : l'épuration ethnique (ex-Yougoslavie l991-1995), in séminaire Françoise Héritier « De la violence », pp. 281-306.

[256] Annick Cojean « Ingrid Betancourt à fleur de peau », Le Monde 25 décembre 2008 p. 16.

[257] Syntagme ciselé par Karl Marx.

[258] Le Nouvel Observateur du 24 février-2 mars 2005.

temps qui surgit à chaque fois de ce maintenant que le nouveau reportage présente et met en scène. Ce que la philosophie découvre en rapportant et reportant les idées est dès lors une absence, un rien, une « passivité sensible » qui représente autant de signes de sa faiblesse intrinsèque mais aussi de sa capacité empirique et sensualiste à accueillir l'événement et « faire époque ». Au risque de succomber dans un tel contexte à la subjectivité , à la désinformation et à la surinformation. Une fois renversées les bornes du possible par le réel.

« Le reporter enragé » pour échapper au journal spectaculaire

Incroyable mais vrai ! Un jour, un journal de Genève fit sa « une » sur l'événement du jour : « Un bambin renversé par un chien[259] ». C'est le fait divers anodin, l'actualité heureuse des bonnes nouvelles et des trains qui arrivent à l'heure dont certains rêvent comme hier Marcel Dassault dans son « Jours de France » ou aujourd'hui Jean-Pierre Pernaut dans son 13-Heures sur TF1[260], mais dont on s'éloigne désormais à la vitesse de l'information nihiliste avec l'affichage de « Unes » nihilistes et sanglantes dans les journaux. « Quand on songe que la lecture de la presse était la « prière du matin » de Hegel, on se demande ce qu'il avait la chance de lire (Pas le temps de vérifier ce point maintenant !). Aujourd'hui, la plupart des journaux ne semblent écrits que pour vous dégoûter de l'humanité[261]. »

Exception qui confirme la règle, le « reporter enragé » tchèque Egon Erwin Kisch livre au public dans les années 1920-30 tout ce qu'il a pu observer au fil de ses voyages à travers l'Europe. Ce sont, pêle-mêle, ici le quartier chinois de Londres et les ruelles du port de Marseille, une promenade qu'il effectue au fond de la mer équipe d'un scaphandre, une visite auprès des soutiers d'un vapeur géant… Ailleurs, il passe la nuit, déguisé en mendiant, dans un asile pour sans-abri, se joint à des émigrants las de l'Europe, teste des conducteurs de tramway à Berlin. Eclectique et curieux de tout, il s'entretient aussi avec des marchands de canon, des bourreaux, des flotteurs de bois. C'est l'archétype du reporter baroudeur et lettré, si l'on entend par là un homme curieux, avide de se brûler aux événements, de les mettre en scène, d'en dévoiler le sens. Sous sa plume littéraire et agile surgit une profusion de détails vrais et précis. Ses reportages regorgent et se colorent d'« une multitude de scènes rapides qui se succèdent, d'épisodes, de fondus enchaînés organisés sur un mode non thématique et montés à la manière d'un film », explique son confrère allemand Günter Wallraff qui suit ses traces et rêve de l'imiter. Au centre, le reporter omniprésent qui commente, procède par associations, persifle et livre une masse de faits à l'étonnement du lecteur. Il ne dénonce pas les illusions de ses contemporains, il les prend en compte parce qu'il perçoit, derrière l'insatisfaction qu'elles expriment, un besoin de changement. Même lorsqu'il est question d'aventure, il en revient toujours à cette seule et unique réalité qu'il veut rendre identifiable en tous lieux. Le recours à l'exotique, l'« ailleurs », est pour lui un moyen de nous inciter à découvrir notre propre réalité[262]. Reporter d'idées avant la lettre, Kisch soumet en permanence ses méthodes de travail à une réflexion critique et part de l'idée suivante en, forme de pari quasi intenable: le reporter « n'a pas de tendance, il n'a rien à justifier, il n'a pas de point de vue ». Cette profession de foi originale lui vaut les foudres de Kurt Tucholsky[263] qui pourtant l'admire mais ne craint pas d'affirmer que cette prétention au non-engagement est une impasse, une foucade, voire « du baratin ».. « Tout le monde a un point de vue, Kisch, comme les autres », martèle le cher confrère.

[259] H.M. Hugues «News and the Human Interest tory», Chicago, Univ. of Chicago Press, 1940, avec une introd. De R.E. Park ; nov. éd. New-York, Greenwood Press Publishers, 1968.

[260] Isabelle Roberts et Raphaël Garrigos « La Bonne soupe », Paris, Les Arènes, 2006. Une analyse précise mais essentiellement à charge par deux journalistes de « Libération » du contenu rédactionnel du 13h de TF1 qui joue la proximité et cible essentiellement la France profonde au détriment des infos internationales, de la culture et encore plus du « journalisme philosophique ».

[261] Sylviane Agacinski « Journal interrompu » 24 janvier-25 mai 2002, op. cité, pp. 15-16.

[262] Egon Erwin Kisch « Le reporter enragé » Paris, Editions Cent Pages, 2003, préface, pp. 8-10.

[263] « Une constellation de reporter d'idées » IIe partie Chapitre 4 « Kurt Tucholsky, reporter de la République de Weimar ».

Il reste que le nouveau journaliste « révolutionnaire » veut rompre avec la figure convenue et dévoyée de l'ancien « publiciste » cher à Lénine. Ce contraste des postures/impostures est illustré et mis en scène de belle manière dans le dessin achevé pour « Le Serment du Jeu de Paume » du peintre David, en 1791. On peut voir, exposé au centre de la salle, le publiciste traditionnel, Barère, du « Point du Jour » - dont le sous-titre est explicite « Recueil de ce qui s'est passé la veille à l'Assemblée nationale », prendre avec soin des notes, recevoir passivement, sans discuter et sans esprit critique, la parole du pouvoir dont il semble l'interlocuteur privilégié. Dans le Haut du coin droit, on peut aussi apercevoir beaucoup moins visible Marat, rédigeant et bouclant dans l'urgence un exemplaire de « l'Ami du peuple ». Il est debout, tournant le dos à la salle et à ceux qui nous gouvernent, faisant face à ce qui se passe dehors, pour témoigner de ce qu'il a vu et non de ce qu'on lui a dicté d'en haut[264]. De toute évidence, le reporter d'idées est plus proche de Marat de « L'Ami du Peuple » que de Barère du « Point du Jour »

Il reste qu'aujourd'hui, la presse - qui ne prétend plus à l'objectivité et à l'exhaustivité, se nourrit essentiellement de visible et de faits sensationnels pour vendre, elle cherche ce qui peut être avant tout montré, hiérarchisé, mis en scène afin de tenter de séduire ou de reconquérir un public blasé et versatile qui surfe sur le réseau mondial d'Interne en jouant parfois au journaliste amateur. Pour le philosophe Marcel Cauchet, l'expertise du journaliste est toujours plus nécessaire pour guider le citoyen dans le dédale de l'information. Ce qui ne dispense pas les journaux en crise de chercher des synergies avec Internet. « Il ne faut pas déduire de l'amateurisme global la pulvérisation intégrale du professionnalisme. C'est l'inverse qui va se produire. Le moment actuel est un passage. Mais à l'arrivée, le niveau d'exigence à l'égard de la presse sera plus élevé et non plus bas. » [265].

Rivé au « voir » de l'information de proximité, le journaliste est-il vraiment le grand brasseur de « vide » dont parle Pierre Bourdieu ou au contraire l'artificier « reporter d'idées » cher à Michel Foucault ? Dans la mesure où « ces informations ponctuelles ne dispensent pas d'une recherche d'intelligibilité.[266] » Jeu/enjeu de l'actualité d'un monde perçu comme de plus en plus dangereux, entre guerre et paix : attentats en Irak, à Madrid et à Londres, bombes en Corse ou/et à Jérusalem, guerre au Proche Orient, famine au Darfour, crash d'avion au Brésil, cyclones en Louisiane et en Martinique, catastrophe humanitaire en Birmanie, émeutes et couvre feu dans les banlieues etc., bref, le poids de la planète pèse sur chacun d'entre nous.

Chaque matin, un monde neuf et alarmant s'inscrit dans l'esprit du temps : on y croit sans trop y croire... en écoutant la radio, en feuilletant son quotidien favori ou en faisant sa revue de presse. Un fait divers chasse l'autre… comme un train peut en masquer un autre.

« Quand vous ouvrez votre journal, écrit Michel Foucault, vous lisez par exemple qu'un homme a tué sa femme à la suite d'une dispute : c'est tout simplement la vie quotidienne qui, à un moment donné, à la suite d'un accident, d'une déviation, d'un petit excès, est devenue quelque chose d'énorme, qui va disparaître aussitôt comme un ballon de baudruche[267]. »

Et cette vision catastrophique et éphémère du monde finit cependant par s'imposer sur un écran TV où l'on ne fait plus toujours de différence nette entre fiction et réalité, temps des horloges et temps intérieur. Même le malheur perd son sens, sans les projecteurs, à tel point que l'amateur de nouvelles frise la dépression chronique. Avec le tsunami, cette onde de choc au milieu de l'océan, on est tous

[264] Pour en savoir plus, consulter la belle analyse pertinente de ce tableau proposée par J.-C. Bonnet dans son article «Les rôles du journaliste selon Camille Desmoulins», in P. Rétat (dir.), «La Révolution du journal 1788-1794», Paris, CNRS, 1789, p. 179-185.

[265] Marcel Cauchet «Où sont les lecteurs ? Aux abris en général…» Propos recueillis par Josyanne Savigneau, Le Monde, 7 février 2009, p. 25 : «On a d'un côté les lecteurs à la recherche d'un contenu qu'on ne leur offre plus, et de l'autre une presse à la recherche d'un public qui n'existe pas (…) Il est vrai que chacun peut aujourd'hui s'adresser directement à la terre entière. Mais en pratique, où sont les lecteurs ? Aux abris, en général ! C'est un moment, pas un modèle. Ce que démontre le «tous journalistes» est précisément, a contrario, qu'il y a un vrai métier de journaliste. Qu'il faut redéfinir profondément…»

[266] *Ibid*., Le Monde 7 février 2009, p. 25.

[267] Michel Foucault « Le retour de Pierre Rivière ». Entretien avec G. Gauthier. La revue du cinéma, n°312, décembre l976 p. 39, in Dits et Ecrits III 1976-1979, Paris, Gallimard, 1994, pp. 117-118.

en connexion immédiate les uns avec les autres. On communie tous ensemble dans la douleur et la compassion au rythme de l'agenda du temps médiatique. Le traitement de l'information est au centre du phénomène puisque, à l'origine du drame, les systèmes d'information n'ont pas fonctionné dans ces pays. Et les médias, submergés par la masse de l'information, n'étaient pas préparés... Et ça continue avec l'actualité, et notamment l'actualité médicale joue avec nos nerfs. « Face à la menace de la grippe aviaire, nous devons assumer un double défi : nous informer de la progression du virus et, dans le même temps, résister à l'overdose de nouvelles[268]. »

De l'écrivain bulgare Elias Canetti (1905-1994), ce mot qui devrait résonner étrangement à nos oreilles : « Tout se trouve dans le journal, il suffit de le lire avec assez de haine ». Et aussi de distance et de recul. Disons que le rapport journalier des faits du monde, la compilation circonstanciée des minutes de l'existant sont autant de traces inabouties qui sédimentent sans que nous soyons jamais capables de passer cette masse informe au tamis de la raison et de prendre le temps de la distanciation et de la critique. Au point de sombrer parfois dans une forme d'indifférence résignée, c'est-à-dire non explicitement assumée, au monde. « Car s'il suffit de lire le journal avec suffisamment de haine pour tout y trouver, c'est-à-dire tout ce qui est, écrit en écho Marc Villemain, auteur de « Monsieur Lévy [269]», alors il faut conclure que l'homme seul est fauteur de haine[270]. »

L'écume de l'actualité et l'envol de la chouette de Minerve

Dans un tel contexte médiatico-nihiliste, le journalisme est-il condamné à surfer au présent sur l'écume des choses comme le croient volontiers de nombreux sociologues et historiens ? Doit-on au contraire le prendre au sérieux et prôner l'authenticité et la vogue du « reportage d'idées » alors que les « lieux du dit et du dire[271] » tendent à se confondre complètement ? L'incapacité chronique à tout voir du (bon sinon du grand) reporter, notamment sa cécité face à la violence et au nihilisme dont il doit se protéger pour témoigner, participe-t-elle de sa vérité plutôt que d'une infirmité originelle, voire de son échec rédhibitoire ? A quelles conditions une écriture - au sens « scriptural » du terme- peut-elle élargir l'espace du « voir » qui ne se limite pas, bien sûr, aux seules images et à la mise en scène de l'info ? Au fond, y-a-t-il un reportage d'idées possible dans l'espace public depuis l'avènement inéluctable de la société du spectacle ? Permet-il alors d'échapper à la position du mépris pur et simple pour la quotidienneté comme lieu de « l'inauthentique », comme obstacle sur la voie de « l'être » dans laquelle campent des intellectuels et non des moindres ?[272]

Toujours est-il que la question des médias hante littéralement la philosophie comme un spectre depuis plusieurs décennies et réactive les plus anciens conflits que la philosophie entretient avec d'autres ordres discursifs, notamment l'histoire, la littérature, le cinéma et les sciences sociales. De cette difficulté endémique témoigne, aujourd'hui, une exaspération à l'égard de la « toute-puissance » des médias aussi confuse qu'elle est intense et une certaine crise d'identité à la fois de la profession journalistique et du statut de l'intellectuel notamment de gauche[273]. A tel point que « l'affaire médiatique » en constitue à la fois le refoulé ou le point aveugle, le fantasme et le moteur caché… « La proclamation des faits d'une manière honnête et complète ! Voilà la première condition de santé de toute société y compris la nôtre, écrit Alexandre Soljenitsyne. Celui qui ne veut pas de cela pour la patrie, celui-là ne veut pas la guérir de ses maladies mais seulement les faire entrer à l'intérieur pour que la putréfaction se produise là. »

[268] Michel Lejoyeux, professeur de psychiatrie « Grippe aviaire, une volée de névroses dans l'air ». Libération 8 mars 2006, Rebonds, p. 4.

[269] «Monsieur Lévy» qui restera comme le premier livre inspiré de la figure de Bernard Henri Lévy.

[270] Marc Villemain Mon journal « Suspension de flux ». Libération 25-26 février 2006, p. 45.

[271] F. Douzame « La construction de l'information télévisée », Pratiques n°37, p. 37.

[272] Pierre Bourdieu, « L'Ontologie politique de Martin Heidegger », Paris, Minuit, 1988.

[273] « L'intellectuel de gauche va disparaître, tant mieux » Interview d'Alain Badiou par Nicolas Weil, Le Monde, 15 juillet 2007.

Vrai/faux, faux/vrai. Un jeune intellectuel universitaire qui se lance dans la carrière de journaliste apparaît souvent aux yeux de ses collègues comme suspect de frivolité, de médiocrité et de mondanité[274], voire de carriériste… Avec un côté Rastignac plus ou moins assumé. Ce dernier nom définit un comportement, comme si celui qu'il désigne avait « un mot écrit sur le front : « Parvenir ! Parvenir à tout prix ! ». Spécimen plus rare, un journaliste qui se tourne vers la philosophie fait figure d'original et d'incorrigible « intello » aux yeux de ses chers confrères rivés aux faits, à l'actualité et à la vérité basique du terrain. Clichés, préjugés et présupposés, voire caricatures ? Pas tant que cela… Les clichés ont la vie dure comme les étiquettes qu'on colle sur l'autre… comme pour mieux se rassurer sur l'altérité et faire violence au réel. C'est pourquoi Foucault les refuse et brouille volontiers les pistes. La boutade faussement désinvolte et véritablement masquée de Michel Foucault se disant ici ou là plus journaliste qu'historien ou que philosophe se laisse ainsi arracher à son contexte anecdotique. Nous sommes sans doute, nous aussi bien placés, pour le constater au jour le jour, ayant fait des allers-retours entre ces deux activités en constante rivalité et incompréhension[275].

Mais arrêtons un instant sur le paradoxe inhérent à la fiction aussi singulière que théorique du «reporter d'idées» pour mieux cerner son écriture originale qui n'est pas celle du traité ni même de son faux frère l'essai dont il garde le style brillant. Quel drôle d'attelage conceptuel que la juxtaposition de deux notions, reportage et idées, appartenant à des mondes différents bien que voisins et qui fait cohabiter sans préavis concept, percept et affect ? En principe, dans le reportage, ce ne sont pas les idées et les théories qu'on attend de lire/voir mais plutôt les « choses vues » et les « impressions à chaud » du flâneur salarié. Donc Foucault introduit avec l'invention en 1978 de cette fiction théorique une distorsion heuristique, dans un jeu compliqué et toujours recommencé entre journalisme et philosophie[276]. Aussi bien sur le fond que sur la forme. Les grands reportages classiques sont censés présenter des qualités narratives qui les installent aux antipodes du jargon de la philosophie, comme genre d'écriture. Alors, à quoi joue Foucault, quelle embrouille ou tour de passe-passe nous prépare-t-il en avançant cet oxymore du reportage d'idées pour le moins surprenant ? Pourquoi se met-il pour avancer ses hypothèses et tester ses idées systématiquement en revues[277] ? Pourquoi répond-t-il selon ses dires toujours aux demandes des journalistes tout en hurlant quand ça l'arrange à l'instrumentalisation de la presse et des médias ?

De la couverture de la guerre du Golfe à celle des tensions dans les banlieues, le journalisme campe au cœur d'un ensemble de débats essentiels qui font époque et que Foucault ne veut sans doute pas abandonner aux seuls médias et à la vox populi du café du commerce. On peut, certes, regretter la nouvelle hégémonie médiatique, toutefois c'est un fait indéniable et désormais banal, bien que l'essai/reportage du journal ne soit pas toujours transformé entre hétéronomie et autonomie. «Mais s'intéresseraient-ils[278] à ce qui se passe vraiment dans les banlieues et voudraient-ils vraiment le montrer que ce serait extrêmement difficile en tout cas. Il n'y a rien de plus difficile que de faire ressentir la réalité dans sa banalité[279]. » Certes, répond au dernier Forum Le Mans Le Monde[280] le journaliste Luc

[274] Guy Hocquenghem «Lettre ouverte …», op. cité, p. 29 : Tous ces articles, ces émissions, ce battage médiatique de reniements successifs, c'est du vent. Relisez La «Monographie de la presse parisienne» de Balzac. Car le véritable romantisme, même s'il est capable de l'utiliser, est d'abord l'ennemi de la puissance médiocratique de la presse et du désir de conformisme que vous y cultivez impudemment.»

[275] Cf. IIIe partie chap. 5 « Post-scriptum en forme de miettes philosophico-médiatiques ».

[276] Jacques Lacan Le Séminaire livre XX «Encore», Paris, Le Seuil, 1975, p.37 : « N'importe quel effet du discours a ceci de bon qu'il est fait de la lettre.»

[277] Pour en savoir plus à ce sujet, nous vous renvoyons au chapitre de la lere partie chap. 3 : «Foucault passe ses idées en revues» où nous nous livrons à une tentative de corpus foulcadien tout en montrant comment le philosophe masqué a instrumentalisé le journalisme pour tester ses idées, concepts et théories sur un public plus élargi.

[278] Ndlr : « ils » désigne ici les journalistes qui, selon Bourdieu sont tributaires du «champ» dans lequel ils opèrent. Selon sa thèse de sociologue, il importe peu au fond qu'ils soient bons ou mauvais. La «corruption des personnes» lui semble secondaire par rapport à la corruption «structurelle» du champ médiatique.

[279] Pierre Bourdieu « Sur la télévision », Paris, Liber, 1996, p. 20.

[280] 14, 15, 16 novembre 2008 sur le thème des origines «D'où venons-nous ? »

Bronner, reporter spécialiste reconnu des banlieues au journal Le Monde, « mais en tant que journaliste, je reste sur ma faim quand je lis les rares études sociologiques et autres sur le sujet qui n'est peut-être pas encore aujourd'hui objet de science et d'enquêtes systématiques, malgré les émeutes de novembre 2005 qui ont sensibilisé l'opinion et les politiques sur le problème. Or, j'aimerais bien avoir des données précises et sérieuses sur les banlieues[281] pour mieux alimenter et éclairer mes reportages sur le terrain[282] ».

Entre fiction et documentaire pour « diagnostiquer le *9-3* »

Heureusement (ou hélas) les images sont souvent là pour combler l'attente du reporter déçu par les études savantes et statistiques et pour nous une manière post-moderne de nous localiser à l'heure de la montée de l'archétype de l'intellectuel global. Pourquoi le « neuf-trois[283] » (où campe désormais notre Université de Paris 8) ? C'est la question que pose la cinéaste Yamina Benguigui dans un documentaire teinté de mélancolie diffusé lundi 29 septembre 2008 sur Canal + en première partie de soirée, c'est-à-dire visible par le plus grand nombre à condition d'être abonné à la chaîne cryptée. Pourquoi ? Mais parce que, depuis le milieu du XIXe siècle au moment même où la presse populaire prend son essor, il est apparu que cette plaine, située au nord de Paris, était idéale pour y concentrer des activités industrielles qu'on ne voulait plus, ou ne pouvait plus, développer dans la capitale. Il y trouvait les voies de communication nécessaires (canaux, chemins de fer). Les vents d'ouest dominants avaient l'avantage d'éviter aux beaux quartiers de Paris d'être touchés par les fumées toxiques ou pestilentielles. Il fut un temps, entre la fin du Second Empire et le début de la IIIe République, où la Plaine Saint-Denis a été une zone industrielle dont on a peine à imaginer aujourd'hui la vitalité. On y fabriquait de tout, depuis les articles de Paris, colifichets en tout genre et peignes en os, jusqu'aux locomotives et aux avions. C'était, avant la lettre, l'atelier du monde. L'équivalent, sur une surface infiniment moindre, de ce qu'est la Chine aujourd'hui. Des vagues successives de prolétaires ont fait tourner cette immense usine qui n'avait pas encore d'université, de Stade de France et de Maison de l'Homme. Des Parisiens d'abord, puis des Bretons et des Auvergnats, suivis par des Espagnols, des Portugais et des Italiens, et enfin, derniers arrivés, les Maghrébins et les Africains, sans oublier ces dernières décennies quelques nomades tziganes ou roms installés dans des campements de fortune.

En l954, l'opération « Million » propose des logements à prix cassés (1 million d'anciens francs !) pour loger toutes ces populations dont on veut bien qu'elles travaillent d'arrache-pied, mais dont on n'a pas envie de les avoir trop près de chez soi. Il n'y a pas que le prix qui soit cassé. La qualité des matériaux et la dignité des habitants du « neuf trois » le sont aussi. On connaît la suite : les ghettos où s'entassent jusqu'à quarante nationalités différentes, la fuite perdue des classes moyennes, les émeutes de l'automne 2005. Le constat a été, certes, souvent fait… mais répond là parfaitement à l'exigence de Luc Bronner, reporter au « Monde ». Et il démontre que le grand reportage n'a pas besoin d'exotisme et de décalage horaire mais peut démarrer dès le passage du périphérique ou du RER[284].

---

[281] Alain Badiou «Une répression chronique» Libération 27 janvier 2009, p.17 : «Le mot «banlieue, comme autrefois «faubourg», est un mot de l'Etat, en particulier un mot de police. C'est l'espace populaire, menaçant, qu'il faut surveiller et punir. Là vivent comme ils peuvent les gens à la vie difficile, les ouvriers de provenance étrangère, avec familles et enfants. La jeunesse de ces endroits est particulièrement redoutée (…) Je crois que nous devons dire, contre cette répression chronique, cette haine de la jeunesse populaire, trois choses. D'abord que les «banlieues», les «cités», ce n'est rien d'autre qu'une partie vivante et essentielle des grandes villes. Ensuite, qu'il faut abolir les lois de surveillance, de contrôle, de ségrégation et d'internement qui se sont accumulées depuis trente ans. Enfin, qu'il importe d'organiser sur place la détermination politique de tous pour organiser, contre l'ordre établi, l'alliance décisive, de la masse des salariés d'un côté, et de l'énergie des gens des cités de l'autre.»

[282] Luc Bronner «La descente aux enfers de Grigny», Le Monde 27 août 2009 p. 3. En quasi-faillite, la ville de l'Essonne est gérée par le préfet. De 1,9 million d'euros en 2006, le déficit est passé à 9,8 millions en 2008 et 15,5 millions en 2009, soit un tiers du budget communal. Cette situation exceptionnelle est révélatrice des difficultés de la banlieue.

[283] Pendant trois ans, la réalisatrice a enquêté sur la Seine-Saint Denis pour en restituer la mémoire réaliste, sans échapper cependant parfois aux pièges du mésirabilisme et de la partialité.

[284] I-Chap. 6 : «Vous avez dit symptômes ?» sur l'éditeur reporter François Maspéro.

L'originalité de ce documentaire, petit bijou en forme de reportage d'idées avec son et images, tient à la qualité esthétique des images, à la petite note nostalgique, et jusqu'à la musique, souvent mélancolique, qui accompagne ces paysages industriels en déshérence et ces résidents désenchantés. On croise aussi, heureusement, des autochtones du « neuf-trois » qui ont foi en eux-mêmes et en leurs capacités. Tel cet adolescent de la cité des Bosquets, à Montfermeil, qui prépare le concours d'entrée à Sciences Po. Ou cette avocate au barreau de Montreuil, qui est revenue là après un détour par un cabinet d'avocats à Washington. Cinéaste accomplie, Yamina Benguigui est un personnage elle aussi. Née à Lille de parents algériens, elle est membre du Conseil de Paris, adjointe (apparentée PS) au maire de la capitale, chargée des droits de l'homme et de la lutte contre les discriminations.

Mais certains échecs en disent plus long que les réussites. Sur le papier, Jean Rolin était le reporter idéal pour peindre la réalité d'une ville comme Clichy-sous-Bois. De « Zones » à « La Clôture », cette plume à l'humour noir et mélancolique a exploré tous les lieux de la déglingue de notre société, sans aucun pathos. « On m'a parlé de la campagne « Clichy sans cliché », c'est déjà une injonction en soi. Or, je n'avais pas envie de donner une image idyllique de Clichy, qui n'est pas un quartier « dit difficile » comme on le lit dans « Le Monde », mais un quartier très difficile. » Installé à l'hôtel Formule 1 de Clichy, excentré, Rolin pensait côtoyer quelques uns des problèmes de la Seine-Saint-Denis. Il a été exaucé au-delà de toute espérance !

« Ce F1 est assez éloigné de l'idée qu'on se fait d'un hôtel. On y trouve une population semi-permanente de gens placés par le Samu social , des Tziganes qui vivent de mendicité et des jeunes délinquants qui viennent tirer un coup le week-end avant de se foutre sur la gueule »,explique-t-il. Violence, trafics, misère sexuelle, promiscuité… Notre pauvre reporter d'idées comprend vite qu'il a sous les yeux une société parallèle, impitoyable, régulée par quelques caïds des cités, appelés en renfort par les gérants de l'hôtel. Pas génial pour un recueil censé donner une image positive de la banlieue… Et surtout, « en quelques jours, comment faire un travail de fond sur une réalité si complexe ? Clichy sans cliché… Et moi, je suis tombé sur ce concentré de clichés ! »

Notre nouveau reporter de clichés navigue dans une zone d'équilibre précaire qui n'est pas sans risques. Ainsi au McDonald du carrefour des Libertés, « il n'y avait pas dix minutes que j'avais posé le pied que je suis tombé sur un type légèrement psychopathe, qui m'a demandé ce que je foutais là. Question intéressante – moi-même je me la posais- et à laquelle je répondais tant bien que mal. Je discutais, je discutais, mais lui voulait surtout me péter la gueule ! Et moi, j'attendais mon copain, un grand Black de deux mètres pour qu'il me sorte de là. Mais comme dans les films, la cavalerie n'arrivait pas ![285] » Finalement, le malabar a débarqué et Rolin s'en est sorti sans mal. Mais avec ce dilemme lancinant : là encore, comment décrire et sortir des stéréotypes sécuritaires, mais sans escamoter l'âpreté du réel dans un discours politiquement correct ? La réponse, Jean Rolin l'a. « Je reviendrai à Clichy et je passerai trois mois au F1. » Prendre le temps pour écrire cette fois, un vrai, long roman où il s'agira de faire que la pensée, grâce à l'écriture, ne se prive pas de ses propres scansions.

Dans un tel contexte de rivalité sans fard entre intellectuels et journalistes, notre fiction théorique du reporter d'idées permettrait-elle de lancer une passerelle entre l'abstraction et l'originalité du concept et la description, voire la banalité de la réalité, de passer du discours (pensée discursive) au récit, de l'essai au reportage ? Passer de la voix singulière à un regard plus rassembleur n'est-ce pas, en fait, travailler à transformer autant que possible, le discours en récit, le journal en reportage ?

Essai/reportage/fiction.Par exemple, dans le récent film italo-brésilien « La Terre des hommes rouges » (2008), Marco Bechis transpose en fiction le désespoir des Indiens Kaiowa, un clan de Guarani du Mato Grosso do Sul (Brésil).La monstration des petits faits entre vrai/faux et faux/vrai à la frontière du vrai/vrai et du faux/faux est ici bien démarquée. Au bord du fleuve où glisse une barque emplie de

[285] Arnaud Gonzague «Jean Rolin : pourquoi j'ai jeté l'éponge», Le Nouvel Obs Ile-de-France, «Des nouvelles de Clichy-sous-Bois», N°2296 du 6 au 12 nov. 2008, pp. 16-17.

touristes apparaît un groupe d'Indiens masqués par un bosquet. Ils sont quasi nus, maquillés, apparemment stupéfaits de cette intrusion sur leur territoire. Ils lancent sans conviction une flèche qui tombe à l'eau. La scène suivante les montre ôtant leurs déguisements et percevant leur salaire de figurants, avant de s'en retourner dans la réserve où ils sont parqués.

Beaucoup de choses sont dites, rapportées et reportés dès cette première scène : l'obligation pour ces Indiens de mimer ce qu'ils furent, jusqu'à la caricature. De leur identité, leur image, il ne leur reste plus que cette dérisoire mise en spectacle, une mascarade comme symptôme de ce que le monde attend d'eux, à l'issue de laquelle ils n'ont plus qu'à revêtir le jean et le tee-shirt des inféodés à la société de consommation.

« Birdwatchers », le titre original du film de Marco Bechis, donne une autre clé de lecture à ce qui n'est ni fiction ni documentaire : une histoire jouée par d'authentiques Guarani du Brésil, étayée par des faits vrais et vérifiables, par une enquête sur les humiliations subies, la spoliation de leurs terres par les fermiers blancs et la dissipation de leur culture. Ce titre ironique, « Birdwatchers » - ceux qui observent les oiseaux- désigne aussi bien les touristes guettant le pittoresque d'un indigène local que les indigènes eux-mêmes, qui ont tant perdu de leurs coutumes dans une forêt dévastée qu'ils savent à peine chasser… sinon le propriétaire, cet oiseau impérialiste. Ce dernier peut représenter et symboliser aussi l'archétype du reporter qui débarque dans un pays étranger sans prendre le temps de renconter l'Autre. Avec empathie pour l'altérité dont il s'agit de rendre compte le mieux possible.

Marco Bechis tourne délibérément le dos aux films ayant montré ces Indiens du Mato Grosso, avec vedettes hollywoodiennes : « Fitzcarraldo » de Werner Herzog, « La Mission » de Roland Joffé, « Le Nouveau Monde » de Terence Malick. Il écrit un scénario, puis cherche une méthode de tournage. Lorsqu'il a demandé aux Kaiowa s'ils étaient prêts à jouer dans un film, ceux-ci ont eu du mal à appréhender le concept de jeu. Mais le réalisateur a persévéré. « Je m'étais rendu compte en assistant à leurs réunions, entre eux et avec les autorités, qu'ils avaient une grand facilité rhétorique, et un penchant pour la mise en scène. A chaque confrontation avec les représentants brésiliens, l'un des leurs, généralement une femme, commençait par dénoncer avec véhémence les forfaits de leur interlocuteur. Puis l'imprécateur se retirait et la négociation commençait. »

Plutôt que de faire de l'explorateur blanc la figure centrale du récit, il peint la révolte de cette tribu, contestant la légalité des possessions agricoles, violant les terres qui lui furent volées, dresse un campement hors du périmètre qui lui est dévolu et impose l'intervention du Chaman.

On passe alors insensiblement du reportage de faits à touches impressionnistes au reportage d'idées rigoureuses pour « dénoncer les forfaits ». Effet du réel. C'est la fin des Guarani qui n'ont plus rien à transmettre, et plus personne à initier. La chasse la plus pratiquée et la plus efficace, ici, est d'ordre sexuel, celle des garçons lorgnant les filles. La mort qui guette ces indiens assiégés et brimés est d'autant plus rapide que nombre d'entre eux (les jeunes surtout) se suicident pour échapper à leur souffrance et revivre ailleurs dans une autre dimension. Ils croient aux esprits, aux présences maléfiques, à l'éternité de leur âme. Mais ils sont alors maudits par les survivants pour lesquels ils ont déserté, trahi, abandonné le combat collectif. La tribu s'éloigne au plus vite des cadavres des pendus, ensevelis avec leur téléphone portable et leurs chaussures de sport, ces fétiches de la société ennemie, signes de leur trahison. La musique de ce film qui se termine par un cri de fauve est l'ingrédient qui transcende ces strophes de rébellion, elle est due, précise notre confrère du Monde Jean-Luc Drouin, à Dominico Zipoli, un missionnaire de l'ordre des jésuites mort en l726. Baroque, majestueuse, tempête de chœurs, elle octroie une dimension mystique[286].

[286] Jean-Luc Drouin « Au cœur de la révolte des Indiens Kaiowa » et Thomas Sotinel « La stratégie du réalisateur pour dénoncer les forfaits », Le Monde 17 décembre 2008, p. 20.

Première tentative de définition du journalisme

Qui dit journaliste pense spontanément à reporter. Pourtant, le mot même de journaliste apparaît à la fin du XVIIe siècle, soit bien avant que celui de reporter qui ne s'impose qu'à la fin du XIXe siècle avec l'essor de la presse d'information. Son invention est attribuée à l'historien et moraliste Pierre Bayle (1647-1706) qui l'utilise en l684 dans la préface de ses «Nouvelles de la république des lettres» pour désigner l'« auteur du journal». Au milieu du siècle suivant, l'« Encyclopédie » de Diderot et d'Alembert le définit comme l'« auteur qui s'occupe à publier des extraits et des jugements des ouvrages de littérature, de sciences et des arts, à mesure qu'ils paraissent.» Le journaliste (littéralement « analyste du jour ») est d'abord un médiateur journalier, un passeur curieux qui pose des questions et attend, voire exige immédiatement des réponses le plus souvent brèves. Lui ne se contente pas seulement de poser les questions et de « se désagréger » (pour le dire comme Bachelard), il désire au moins un début de réponse… A condition toutefois de ne pas se prendre pour le sujet important de son enquête ou de son reportage et de dépasser l'immédiateté du présent. L'avenir se révèle toujours plus surprenant à mesure qu'il se présente. Y a-t-il lieu de se lamenter ? Nous découvrons que le monde recèle toujours davantage de virtualités, pour le meilleur et pour le pire. « Osons le mot, dit Dominique Lecourt : si la vieillesse se définit par un rétrécissement des possibles, il faut dire que le monde ne vieillit pas. Il rajeunit A nous de savoir nous y prendre avec lui. Quelle joie, puisque nous irons alors à grands pas vers notre jeunesse[287]… »

Bien que la presse ait souvent mauvaise presse et ne fasse pas l'unanimité, le journalisme - philosophique ou non, est sans doute l'un des rares « voir » curieux ancré dans l'instant qui traite le présent et se fait écho des bruits du monde en cherchant à anticiper l'avenir. La curiosité, loin d'être un défaut est ici sa seconde nature et l'une de ses qualités principales avec, sans doute, son regard subjectif sur l'événement, son style concis et simple pour mettre en valeur faits et idées et les rendre ainsi visibles et lisibles par tous. « Fouilleur des bas-fonds » et des bas-côtés de nos sociétés[288] et pas seulement soit disant « maître de l'instant [289]» et de toute la curiosité du monde arrimée au seul présent. Son travail ne consiste pas seulement à rendre compte de la réalité, à traquer les faits et les contradictions du monde présent mais aussi à trouver le bon angle pour faire entrer celle-ci dans le monde de la représentation, voire du spectacle, et à mettre de l'ordre dans le bavardage existant. Dès potron-minet et à temps. Avant la parution du journal.

« Comme chaque matin depuis près de quinze ans, écrit Philippe Labro shooté par la lecture matinale des nouvelles, un cycliste de RTL est venu apporter les journaux du jour. C'est l'un des privilèges dont j'ai joui et qui a constitué l'une des pendules dans mon rythme de travail. C'était, avec le thé et les tartines, les yaourts et les céréales, ma nourriture la plus nécessaire, manière indispensable de commencer la journée. Dévorer la presse, passer d'un titre à l'autre, utiliser ce scanner que des décennies d'exercice de ma profession m'ont appris à maîtriser. Je lisais vite, efficacement, toute info m'était fructueuse, je prenais des notes… [290]»

Les philosophes contemporains notamment Alain Brossat[291] et Jacques Rancière[292] se nourrissent eux aussi de cette « prière matinale de l'homme moderne », des tours et détours de l'actualité pour

[287] Dominique Lecourt «Philosophie et prospective», 6e Forum Le Monde Le Mans «L'avenir aujourd'hui dépend-t-il de nous ?», Paris, Le Monde-Editions, l995, pp. 74-75

[288] Dans son dernier livre «Profession Fouille-merde (Paris, Seuil, 2008), le journaliste d'investigation, Georges Marion, raconte les coulisses des enquêtes qu'il mena pour «Le Canard Enchaîné» d'abord, au «Monde» ensuite avec Eddy Plenel. Il évoque les doutes du reporter face à une information invérifiable mais si séduisante que tombe toute précaution. Il dévoile aussi les coulisses politiques où l'Etat tente de gérer le scandale qui monte, sans parfois reculer devant les moyens de pression.

[289] Selon le mot fameux de Nietzsche mais qui a été souvent dénaturé et galvaudé.

[290] Philippe Labro « Tomber sept fois, se relever huit », Paris, Albin Michel, 2003, pp. 51-52.

[291] « De l'autre côté de la terre », Paris, L'insulaire, 2007.

[292] « Chroniques des temps consensuels », Paris, Seuil, 2005.

cerner « la scansion d'un temps et le tracé d'un territoire, une certaine configuration de ce qui arrive, un mode de perception de ce qui est notable, un régime d'interprétation de l'ancien et du nouveau, de l'important et de l'accessoire, du possible et de l'impossible[293]. » Ou encore « Procès verbal en lambeaux d'innombrables « choses vues », sans que rien, tout au long de cette année, n'« arrive » véritablement. Car cela même qui arriva et qui ne fut que le temps d'un battement de cils ne peut que glisser entre les pages, entrer les lignes de ces pauvres éphémérides sans y laisser trace qui vaille.[294] ».

Aussi surinformés que nous soyons, aussi attentifs aux nouvelles et aux commentaires médiatiques, on s'immerge vite dans une moderne Tour de Babel dans lequel le réel se dérobe, nos connaissances demeurent fragmentaires et nos états de conscience amnésiques. Nos solidarités superficielles et versatiles.

Aussi, évitant autant que ce peut le dualisme commode entre faits et idées, vérité et mensonge, objectivité et subjectivité, information et désinformation, interactivité et interpassivité, etc., ne serait-il pas pertinent et impertinent de biaiser, de trouver la diagonale du fou entre les idées (théorie) et les faits (pratique) à l'aune de l'événement ? Mieux, de créer un pont au « croisement de l'idée et de l'événement », un « feedback » dans le circuit des nouvelles et des bruits du monde. Voire même, comme le suggère Géraldine Muhlmann dans sa thèse de philosophie « Du journalisme en démocratie[295] », « de faire du journalisme une question et pas seulement l'objet d'un savoir », de le prendre au mot et à son propre jeu des questions et des réponses. Au fond, il s'agit ici d'imposer au discours journalistique, le paradoxe tropologique[296] qui impose classiquement au discours philosophique de s'inclure lui-même, à titre de problème, dans l'événementialité qu'il cherche à penser, ou dont il cherche à caractériser la singularité. De le mettre en questions sinon de le soumettre à l'épreuve de la question.

A savoir, en ce qui concerne notre problématique du reporter d'idées : Que veut dire voir et faire voir le monde, ses images et ses bruits au temps présent ? Que signifie « diagnostiquer le présent » et la présence des idées dans l'espace public ? Qu'est-ce que « cette faculté déconcertante qu'ont les faits de se ranger dans le bon ordre pour peu qu'on les éclaire d'un seul côté à la fois[297] » ? Le seul choix du journaliste est-il de les éclairer différemment en multipliant les points de vue ? Et pour cela de connaître les témoins et les acteurs de l'histoire en marche ? Car alors, à quoi bon flâner pour écouter, voir, enregistrer, reporter jour après jour les divers bruits du monde et présenter les idées comme des faits ? A quoi rime au fond cette fiction théorique chère à Michel Foucault mais qui s'en sert parfois avec désinvolture ? Ne prend-t-elle pas acte de la nouvelle hégémonie du médiatique non seulement sur le politique mais aussi sur l'intellectuel ? Avec tous les risques de dérives, de formatages et de connivences, voire de corruption réciproque entre les médias et les champs successifs qu'ils investissent…. Sans que l'on puisse clairement discerner au milieu des lamentations générales, qui est la victime, qui est le bourreau.

« De toute façon, note avec une ironie cinglante et provocation calculée le philosophe iconoclaste François George, un de nos symptômes de reporters d'idées et fondateur du Cogito Club, il faut faire davantage de place aux faits qu'aux idées, et tâcher de présenter les idées comme des faits. Les idées, ce n'est pas rassurant, on ne sait jamais si c'est vrai ou faux et où ça peut mener[298]. »

Le pouvoir d'intimidation ou de récupération du médiatique se révèle ainsi imparable, sauf à lui claquer la porte au nez, stratégie magnifique et coûteuse que seuls quelques penseurs et écrivains solitaires choisissent d'appliquer. Cette fatalité là, en vérité, ne saurait être ramenée à une conjoncture

[293] Jacques Rancière, op. cité, p. 7.

[294] Alain Brossat, op. cité, p. 11.

[295] Paris, Editions Payot et Rivages, 2004.

[296] Pour le dire comme Judith Butler, vedette récente d'un colloque sur les genres à l'université Paris 8 Saint-Denis.

[297] Dixit le préhistorien André Leroi-Gourhan dans une chronique publiée dans la presse dite de référence, Le Monde pour ne pas le citer.

[298] François George « Prof à T. ». Paris, Editions Galilée, 1973, p. 16.

malheureuse, à la médiocrité d'une époque ou aux conséquences de la privatisation ratée de l'audiovisuel. Elle marque tout à la fois un périlleux changement de la démocratie représentative métamorphosée en « matérialisme démocratique » pour le dire comme les deux compères philosophe, Zizek le lacanien « géant de Lujbiana » et archétype de l'intellectuel global polyglotte et Badiou, le maoïste platonicien qui « sévissaient » ensemble avec brio et complicité, lors d'un séminaire sur la dialectique, rue d'Ulm, à l'ENS, le 17 décembre 2008. Elle désigne un vide bien plus béant encore que celui qui résulterait d'une panne de la pensée, d'un « monde unidimensionnel[299] » ou d'un effacement provisoire des intellectuels, notamment de gauche. C'est aussi à des institutions malades comme la justice et l'enseignement, à des relais politiques comme le Parlement et le Sénat, à des structures d'encadrement comme les syndicats ou les partis que les médias en viennent, mine de rien, à se substituer. Des médias ivres d'eux-mêmes qui produisent un bruit aussi ensorcelant que le chant des sirènes capable de menacer, comme on sait, la clairvoyance d'Ulysse[300]. Avec cette nouvelle hégémonie audiovisuelle où chaque quidam rêve un jour d'être une star (d'avoir son quart d'heure de célébrité) et de participer à ce nouveau pays des merveilles » où plus d'une Alice vient s'égarer, le reportage d'idées ne participe-t-il pas d'un chant médiatique particulièrement sophistiqué et insidieux ?

Médias qui n'hésitent pas à se remettre aussi en question et à faire preuve de lucidité et de réflexion sur leurs propres pratiques comme Bourdieu les y invitait avec un zeste de mauvaise foi, car il refusait d'appliquer le dit principe à la sociologie, son domaine de prédilection. Comme le site Médiapart lancé le l6 mars 2008 par Edwy Plenel, François Bonnet et une vingtaine de journalistes chevronnés. Sans publicité mais avec l'objectif de drainer 75 000 abonnés payants[301]. « Aux Américains qui se plaignaient de l'ampleur des dépenses d'éducation, Abraham Lincoln avait coutume de répondre : « Alors, essayez l'ignorance ! » La même remarque pourrait être faite à ceux qui se plaignent de l'état de l'information d'actualité mais rechignent à payer pour qu'elle soit de qualité. »

Quelles sont donc les forces qui empêchent cette conjonction du dire et du voir, des idées, des chiffres et des faits ? Quels sont les enjeux modernes de cette disjonction ? Comment échapper à l'illusion contemporaine du tout voir, du tout-médiatique (comme le tout à l'égout) et à l'idéologie de la communication selon lesquelles voir c'est saisir et comprendre le réel de façon quasi instantanée et informer sans exprimer d'opinions et de subjectivité ? Comment le reporter d'idées peut-il rassembler son public à la façon d'un Londres (« porter la plume dans la plaie ») ou le décentrer à la manière d'un Foucault lorsqu'il déclare : « La vérité de la vérité, c'est la guerre permanente. L'ensemble des processus par lesquels la vérité l'emporte sont des mécanismes de pouvoir et qui lui assurent le pouvoir[302] » ?

Le culte des faits ou « faitichisme », veau d'or du journalisme

Tandis que quelques reporters pris en otage deviennent sans le vouloir des icônes médiatiques (au point de concurrencer et de faire pâlir de jalousie les « intellectuels médiatiques » et les « nouveaux philosophes » devenus de jeunes vieux penseurs qui sont passés du « col de Mao au Rotary Club » gouvernemental), la critique des médias perdure aujourd'hui dans la confusion : de paroles sacrées, les nouvelles données par la presse se sont faites, aux yeux de ceux qui les lisent, suspectes, parfois erronées. Car les faits – dont on enseigne le culte, la collecte, la culture et la mise en forme dans toutes les écoles de journalisme et les rédactions du monde– ne sont pas aussi transparents et avérés qu'on voudrait nous le faire croire. « Un fait est un fait mais cette tautologie n'est pas innocence. La devise de Joseph Pulitzer, « Accuracy, accuracy, accuracy », – en français « exactitude factuelle », mais ça

[299] Herbert Marcuse, penseur icône de Mai 68 que pourtant peu d'étudiants constestataires avaient lu dans le texte.

[300] Jean-Claude Guillebaud « D'Ulysse à Ségolène » Ecouter voir, TéléObs du 28 juillet au 3 août 2007, p. 66.

[301] Coût de l'abonnement : 9 euros par mois.

[302] Roger Pol Droit « Michel Foucault, entretiens » Odile Jacob, 2004, p. 135.

n'a évidemment pas la même force-, exprime autant une intention de méthode qu'une exigence morale et sociale », note le reporter Marc Kravetz[303].

Les faits ne parlent pas d'eux-mêmes, mais demandent à être interprétés et décryptés par une pensée tournée vers ce qui lui est extérieur et n'est pas toujours rationnel. En paraphrasant le poète Cocteau, on pourrait sans doute énoncer qu'une information est « un mensonge qui dit toujours la vérité ». Et que derrière le discours télévisuel ou l'écoute radiophonique apparent transparaît toujours un « texte caché » qui touche l'inconscient[304]. « C'est magnifique la radio. A force de réentendre des phrases dont on connaît la fin, on entend très bien comment fonctionne le cheminement de la pensée », confie Jean-François Sivader, metteur en scène et acteur de théâtre[305].. Mais est-ce cela que veut vraiment signifier Foucault en forgeant de toutes pièces son ingénieux et troublant oxymore qui mélange les genres ?

« La religion médiatique n'est pas une religion des médias mais la religion du réel socialisé par les médias dont le succès repose précisément sur ceci que le médium s'esquive dans sa performance même. Aussi nous est-il toujours plus facile de sauter la médiation du signe, et de son arbitraire, pour aller droit au « fait » (étant de plus en plus pressés) (…) L'idolâtrie, ce n'est qu'un quiproquo consistant à prendre le cuit pour le cru[306]. » En réalité, constatent en choeur la journaliste Florence Aubenas et le philosophe/psychanalyste argentin Miguel Benasayag[307] plus nous avons accès aux faits, plus nous nous noyons dans l'illusion que la prochaine information, celle qu'on n'a pas encore mais qu'on attend impatiemment, viendra enfin apporter la vérité vraie, finale. Or, chaque nouvelle donnée est bien évidemment condamnée à subir le même sort que la précédente. Si la parole révélée ne peut pas par définition être prouvée, le monde ne peut pas être révélé... en dépit de la « grande messe télévisuelle du 20 h » chaque soir ou/et de la lecture rituelle et compassionnelle du journal chaque matin. Quant à ces rhétoriques rabâchées sur la transparence du monde ou le « temps réel de la connaissance », elles dissimulent une déréalisation de notre rapport aux choses et au temps.

Pour échapper à ce cercle vicieux (ou vice du cercle) de « l'affaire médiatique » et de l'idéologie de la communication du toujours plus d'informations dans le règne de l'opinion et du plus grand nombre, la thèse que nous soutiendrons et défendrons ici est qu'il faut partir des idées plutôt que des faits pour les porter, les reporter, les « voir » comme des faits au plus grand nombre. Il s'agit d'inventer ainsi une forme originale de journalisme critique et philosophique dans l'espace public, une sorte d'hétérotopie de « reportage d'idées » prenant le relais de l'essai cher à la première moitié du XXe siècle et dépassant les utopies. « Nous en sommes toujours à tournailler dans la dimension de l'amour de la vérité, dont tout indique qu'elle nous fait tout à fait glisser entre les doigts l'impossibilité de ce qui maintient le réel. [308] » Et Lacan précise, retrouvant sans le savoir le leitmotiv des grands reporters : « Le réel, on s'y cogne ».

Notre fiction théorique aurait donc une fonction heuristique de comprendre plus en profondeur, dans toutes ses implications, le principe d'un regard journalistique libre, curieux, amoureux de la pluralité des idées et étendrait toujours plus le régime de la représentation. De créer enfin une véritable hétérotopie pour la pratique d'un journalisme critique à la fois rassembleur et « décentreur » qui éviterait les bobards (rendre plausible et crédible un mensonge grossier) et les amalgames.

« Vous savez aussi qu'il faut dépaver et repaver de fond en comble », nous explique en Mai 68 un tract de Censier. C'est donc un renversement dialectique qui sort de la position de « Je regarde » » pour

[303] Géraldine Muhlmann, « Une histoire politique du journalisme – XIXe- XXe siècle», Paris, PUF, 2004, préface, p. IX.

[304] Jacques Lacan «Encore», op. cité, p. 37 : «Ce dont il s'agit dans le discours analytique, c'est toujours ceci - à ce qui s'énonce de signifiant vous donnez une autre lecture que ce qui signifie».

[305] Portrait, Libération du 19 octobre 2005.

[306] Régis Debray « L'emprise », Paris, Gallimard, 2000, pp. 117-118.

[307] « La Fabrique de l'information », Paris, La Découverte, 1999.

[308] Jacques Lacan Le séminaire, Livre XVII, p. 2002.

permettre un « ça me regarde » dans une problèmatique commune à tous, journaliste, intellectuel ou public. Un virage sans doute à 180° pour échapper à la main mise de l'idéologie communicationnelle et à sa mise en scène formatée. La vraie vie contre la survie, la « vie bonne » contre la posture/imposture. Sans employer des grands mots sans doute prétentieux et grandiloquents, c'est peut-être une mini-révolution copernienne des médias que nous préconisons, afin de mieux « diagnostiquer le présent », « faire époque » et redonner ainsi un sang neuf et toute sa noblesse au reportage dont l'enjeu ne consiste pas seulement à saisir l'événement, c'est-à-dire le pur factuel mais aussi de sortir des cénacles savants, lettrés ou religieux vers d'autres intelligences, sensibilités et communautés.

En somme, afin ne plus être esclave passif des faits, des infos et de la vérité du terrain, du regard supposé tout voir et d'échapper ainsi à la religion des faits, voire au « faitichisme [309]» qui ne conduit trop souvent qu'à des illusions, des dérapages, des dérives et des apories, il faut mettre en avant et réhabiliter, entre les images et les bruits, les idées confondues trop souvent avec les idéologies ; s'appuyer sur elles pour « rétrécir le réel », interpréter le monde et ses dérives. Bref, ne plus se contenter de la seule et simple collecte des faits qui intéressent tout le monde, des « faits omnibus » [310] et de leur mise en perspective, voire de leur mise en scène à la Une mais se fonder sur les récits qui, plus que les idéologies, font l'histoire. Un peu à la manière dont les historiens ont procédé il y a quelques années avec l'Ecole des Annales et dans la droite lignée d'un Jacques Rancière dans « Les noms dans l'histoire» où il polémique avec Fernand Braudel.

« (…) Je m'intéresse à l'événement, note Foucault. L'événement n'a guère été une catégorie philosophique, sauf peut-être chez les stoïciens, à qui il posait un problème de logique. Mais, c'est, là encore, Nietzsche qui le premier, je crois, a défini la philosophie comme étant l'activité qui sert à savoir ce qui se passe maintenant. Autrement dit, nous sommes traversés par des processus, des mouvements, des forces, ces processus et ces forces, nous ne les connaissons pas, et le rôle du philosophe, c'est d'être sans doute le diagnosticien de ces forces, de diagnostiquer l'actualité[311]. »

Ainsi, les Etats-Unis gouvernés par G. Bush ont tenté en 2006 de bloquer la chartre de l'Unesco sur la diversité culturelle. Là encore, c'est la question de « qui aura droit de dire l'histoire » et de qui a droit de raconter des histoires » qui est en jeu. La propagande américaine est moins idéologique que narrative, elle a besoin de mythe plus que d'idée, elle n'a pas d'idée. Les récits des autres mettent à mal sa plus grande puissance qui est celle de dire le monde selon ses signes et son code. Le mot-valise de « Terrorisme » sert aujourd'hui les intérêts d'un récit réel, celui des Américains. Le concept de Démocratie lui-même prend le sens que les récits des Américains veulent lui donner. Le procès de Saddam Hussein s'est déroulé comme un film passé à la moulinette fictionnelle de l'ensemble du dispositif politique mondial. Une autre fiction seule peut venir contrebalancer la fiction qui partout globalise et modélise nos réactions politiques. Nous sommes plus que jamais dans une guerre fictionnelle, où le récit des uns (les vaincus ou les dominés) tente de survivre au récit des autres (les vainqueurs ou les dominants).

Et l'auteur acteur Olivier Py de conclure « On voudrait nous faire croire que l'information nous fait connaître le monde, c'est le récit qui le fait. Que sait-on de la vie d'un émigré africain ? D'une femme bulgare contrainte de vendre son enfant ? D'un Nord-Coréen qui retrouve sa famille ? [312]»

Dans ce contexte « humain, trop humain », la fiction théorique du « reporter d'idées » forgée et ciselée par Michel Foucault paraît sans doute être un outil conceptuel indispensable, voire un « médium » incontournable dans ce régime de représentation aux reflets du miroir médiatique qui met en scène

[309] Selon le jeu de mot de Bruno Latour.

[310] Pierre Bourdieu « Sur la télévision », Paris, Liber, 1996, p. 16.

[311] Michel Foucault « La scène de la philosophie », entretien avec M. Watanabe le 22 avril 1978, Sekaï, Juillet 1978, p. 314, in Dits et Ecrits III, op.cité, p. 573.

[312] Olivier Py, Mon Journal : « La prose du monde » ? Libération 22-23 octobre 2005.

« l'intellectuel médiatique » au détriment de « l'intellectuel spécifique », « savant-expert » qui s'est développé selon lui « à partir de la seconde guerre mondiale[313]. » Or, comme chacun sait, toute vérité requiert un minimum de lenteur, de maturation, de rumination même qui s'oppose à l'impératif de rapidité qui surdétermine l'activité journalistique. Autrement dit, rien ne serait plus navrant et désespérant qu'un journalisme qui, obéissant servilement à l'immédiateté, ne prendrait plus le temps de ces mille et un détours préalables à toute pensée digne de ce nom qui veut vivre debout et non couché. Il s'agit désormais, écrit Foucault, de placer la théorie « face à face avec le réel qui le mine » et de lui mettre le nez « dans ce sang qu'elle réprouve, absout et justifie. », par exemple de prendre les quatre théoriciens d'Al-Qaida au pied de la lettre, de comprendre pourquoi l'Islam n'a pas été éclairé par les Lumières qu'elle a pourtant rencontrées[314] et de savoir que dans la guerre suivie par le « reporteur » d'images, on vit toujours au présent et dans une violence indicible. Au point même de parfois filmer sa propre mort…[315] A l'aide d'une grille de lecture se servant parfois du support ludique et didactique du jeu d'échec – dont Guy Debord prétendait que « c'était un merveilleux jeu de déplacement de forces » et Cervantès soutenait que « La vie est un jeu d'échec » - comme échiquier du monde, de l'histoire et des médias et d'un code conceptuel de décryptage, nous tenterons de l'incarner, la cerner et l'analyser en jouant avec quelques couples de concepts auxquels nous tenterons de nous tenir vaille que vaille. Ayant conscience que le thésard souteneur doit présenter ses concepts comme le bourreau présente les «instruments» à la sorcière pour la convaincre de passer aux aveux avant que les choses sérieuses commencent, nous nous servirons donc des oppositions conceptuelles pouvoir/savoir, curiosité/étonnement, journalistes/universitaires, changement/routine, désordre/ordre, interne/externe, hérésie/orthodoxie, profane/spécialiste, spécifique/universel, illégitime/légitime, opinion/pensée, acteur/spectateur, rassembler/décentrer, best-sellers/recherche, reportage/essai/travail théorique, terrain/vérité/école, etc.

Tout en nous appuyant après en avoir décrit quelques symptômes sous forme de reportages, sur les aventures, les trajectoires, les propos et les écrits d'une quinzaine de figures contemporaines ou presque de « reporter d'idées », connues ou non, prises à la fois dans le monde des idées et/ou dans celui du journalisme sans négliger pour autant l'apport de la tradition (Platon, Aristote, Kant, Nietzsche, Hegel, Marx), et le flux des nouvelles qui tombent... jour après jour. Une manière de préciser un style de penser qui n'exclut pas un regard critique, un « voir » lucide sur le monde, à la manière par exemple d'un Nizan, d'un Tucholsky ou d'un Kraus. Sans doute aussi une impossibilité de voir la violence sans s'en protéger et une cécité/vérité du reporter devant le nihilisme comme dans « Dispatches » de l'Américain Michael Herr lors de la guerre du Vietnam « comme une armée d'yeux qui n'auraient fait voir les choses ». Enfin, l'écriture impressionniste du « reportage d'idées » permet d'accéder malgré ses limites à une « présence » au monde et peut-être ainsi d'échapper au syndrome du dépressif, amateur et dévoreur de nouvelles, qui a l'impression que le débit du temps ne peut être maîtrisé et que le monde est devenu trop petit, trop connu, sans nulle part où aller.

Le temps du « reportage d'idées », c'est peut-être le temps de révolutionner l'Etre pour le faire devenir. Penser debout sans avoir peur de déplaire, voire de choquer l'esprit du temps. De révolutionner la vie pour « vivre sans temps morts », sans moments dissociés, sans parenthèses ontologiques saucissonnant le flux. Le temps de transformer le temps, le temps de la maîtrise du quotidien et sa métamorphose par le style. Urgence d'une appréhension dialectique du monde. Urgence d'un mélange à secouer sous peine de se solidifier et d'éclater en miettes. Passage de l'identité à la pluralité unifiée, de la reproduction à la création, du stade du chameau porteur d'idoles et de préjugés à celui de l'enfant via le lion nihiliste pour reprendre la fameuse métaphore de Nietzsche.

[313] Michel Foucault « La fonction politique de l'intellectuel, Politique-Hebdo, 29 novembre-5 décembre 1976, p. 31, in Dits et Ecrits III, op. cité p. 110.

[314] «Le Coran des philosophes», Philosophie Magazine HS N°3, 11 fév. 2010. Lire notamment «Nous avons besoin de Lumières dans l'Islam», entretien avec Nadia Tazi receuilli par Sven Ortoli.

[315] Post-scriptum en forme de miettes philosophico-médiatiques (IIIe partie de la thèse).

« Passage d'une philosophie omnisciente et sage », car au dessous de tout soupçon, écrit Cespedes, à une « métaphilosophie intranquille, insomniaque », car en phase avec le réel qu'elle explore et transforme, et confrontée à elle-même, se transformant : « on ne peut plus dormir tranquillement dès qu'on s'est subitement ouvert les yeux », prévient un graffiti datant plus de quarante ans[316]. Le « journalisme philosophique » dans l'entre deux - non plus/pas encore - du reportage et des idées où nous nous inscrivons ici et là au rythme des pensées, des images et des nouvelles, soutient à tort ou à raison qu'il s'agit de penser mieux pour vivre mieux. Et dans l'optique de notre fiction théorique, l'action politique doit donc se penser dans la perspective, non plus de la révolution à accomplir, mais de la catastrophe à repousser, s'il est encore temps, dans un monde à la fois fragmenté et de plus en plus globalisé.

[316] Vincent Cespedes « Mai 68 : la philosophie est dans la rue », op. cité, p. 120.

I - CHAPITRE 2

Questions de sens et de définition

- « Plus on regarde un mot de près, plus il vous regarde de loin.[317]»
- « La vérité est nomade[318].»
- « Partout chez eux et partout des étrangers.[319] »
- « On se donne le temps. C'est à la fois un luxe et une nécessité[320]. »

Contrairement à une politique[321], une philosophie n'échoue jamais ou échoue toujours, selon le point de vue où se place le reporter d'idées. En tout prendre, au bout de la démonstration et/ou l'élaboration du système, elle ne perd rien, ne gagne rien, mais féconde et donne du sens[322]. La philosophie cherche à révéler la « part nocturne » de toutes choses, et la crée, au besoin, à grand renfort de fictions théoriques.

« Vertigo », le chef d'œuvre cinématographique d'Alfred Hitchcock (1958) participe un peu de la même démarche en mettant en scène et donc en donnant vie[323] à un être fictif dans une fiction. Madeleine incarnée par l'actrice Kim Novak, personnage central du film, est dans le film une fiction. Scottie, le héros impuissant joué par James Stewart, s'éprend de passion névrotique pour un être qui, en fait, n'existe pas. Lorsque la femme de chair qui joue le rôle de Madeleine parle dans ce rôle à Scottie pour la dernière fois, elle comprend, dans un déchirement total, que sa disparition imminente, non seulement va faire qu'elle n'existera plus, mais bien qu'elle n'aura jamais existé, pas plus que leur amour. « Cet effet tragique en retour du présent sur le passé, cette mise en boucle de la flèche du temps, c'est, selon moi, le secret abyssal de Vertigo [324]», déclare Jean-Pierre Dupuy qui a organisé en 2008 à l'université de Stanford (Californie) un grand colloque sur « Vertigo » à l'occasion de son cinquantième anniversaire.

Même lorsque la philosophie flirte avec des enjeux sociopolitiques, même lorsqu'elle conteste et combat, elle se range du côté de l'idée, non de l'histoire ; de la parole qui donne, non du discours qui vainc. Même si elle peut éclairer le passé, elle n'est qu'avenir. Non par messianisme, promesses, anticipations – auxquels la politique a recours pour rassembler ses forces-, mais parce qu'elle traque et craquelle sans cesse le consensus, déborde les contextes, pousse le questionnement toujours plus loin.

---

[317] Walter Benjamin «*Images de la pensée*», p. 211.

[318] Maurice Blanchot qui a parlé aussi d'une parole «en archipel».

[319] Saskias Sassen, sociologue «globale».

[320] Bruno Duvic, journaliste à RTL.

[321] « *Quand on arrive à un certain degré de contradiction, on peut trébucher.* » (Daniel Cohn Bendit, Le Monde, 31 juillet 2008)

[322] « Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux. » (Guy Debord, « La Société du spectacle », op. cité, p. 54)

[323] «Le cinéma, c'est la vie» : slogan fameux sur le 7e art.

[324] Le philosophe polytechnicien, Jean-Pierre Dupuy, raconte volontiers que «ce chef d'oeuvre est fondamental dans mon parcours. Je l'ai vu pour la première fois à 17 ans et il a donné à ma vie son orientation. En préparant ce colloque à Stanford, j'ai compris à quel point je devais ma passion pour la logique, la philosophie et la métaphysique au choc émotionnel qu'a provoqué ce film, suivi d'une cinquantaine d'autres. Une magnifique citation de Jankélévitch illustre ce qu'il m'a apporté conceptuellement. Sur la façade du 1, quai aux Fleurs à Paris; où le philosophe a vécu, une plaque dit : «Celui qui a été ne peut plus désormais ne pas avoir été : désormais ce fait mystérieux et profondément obscur d'avoir été est son viatique pour l'éternité». Il existe cependant une exception à cette loi : c'est le cas, comme dans «Vertigo», d'un être fictif dans une fiction» (Interview in «Comment je suis devenu philosophe», op. cité, pp. 111-112).

« Une politique est un défi ; une philosophie une graine », lance et ose le jeune philosophe médiatique et champion de Kung fu, Vincent Cespedes. Semée par le doute, fleurissant par le dialogue, flétrissant quand ses fruits prennent la saveur de la banalité même. Dès qu'une philosophie gagne l'approbation générale, elle se fane pour engendrer de nouvelles pousses. Sa victoire est sa défaite, son dépassement est sa fin. « Une pensée qui stagne est une pensée qui pourrit » prévient un graffiti de Mai 68[325]. »

La question de l'entre deux (monde)

A la question d'un autre philosophe « médiatique » qui « sévit » chaque dimanche midi sur Arte et le matin sur France Culture, Raphaël Enthoven, dans le magazine Lire « Etes-vous journaliste et philosophe ? », le professeur Géraldine Muhlmann, spécialiste des médias, répond qu'il n'y a pas de raisons à choisir entre ces deux camps à condition de garder un regard critique, d'éviter l'esprit de sérieux et le réflexe corporatiste, voire de caste : « On peut être l'un et l'autre. Il est vrai qu'on a l'habitude en France d'opposer au nom de ce que Michel Foucault appelle le « culte de l'être caché », le « sérieux » de la culture philosophique à la pseudo-inauthenticité de l'enquête journalistique... Le journalisme est un vilain petit canard que méprisent indûment les grands cygnes de la philosophie. C'est, entre autres, contre cette crispation identitaire à la française que s'inscrit ma réflexion critique sur le journalisme[326]. »

Posture originale, certes, difficile à tenir - comme celle du funambule Philippe Petit en équilibre précaire le 7 Août 1974 sur son fil de 60 mètres à plus de 400 mètres d'altitude entre les deux Twins' Towers - qui est aussi la nôtre en soutenant cette thèse autour du journalisme philosophique. A l'image, de l'Ane de Buridan en liberté d'indifférence entre un seau d'eau et un picotin d'avoine. Au lieu d'être déstabilisé, le système est en effet conforté par la critique au point même de la promouvoir à l'antenne[327]. Il s'instaure là un système de vases communicants où l'un et l'autre se nourrissent mutuellement, voire se phagocytent. Foucault remarque avec humour que les professeurs de philosophie se caractérisent par « ce style de directeur ou d'objecteur de conscience, le rôle qu'ils aiment jouer de défenseurs des libertés individuelles et des restrictions de pensée, leur goût pour le journalisme, leur souci de faire connaître leur opinion et la manie de répondre aux interviews.[328] »

Ambivalence réelle qui n'exclut pas d'ailleurs une synergie étroite, voire une symbiose entre philosophie et médias, comme le souligne le « reporter d'idées » Hannah Arendt qui a collaboré de l'exil à sa mort à des journaux et des revues : « Le fait de dire la vérité de fait comprend beaucoup plus que l'information quotidienne fournie par les journalistes, bien que, sans eux, nous ne nous y retrouverions jamais dans un monde en changement perpétuel, et au sens le plus littéral, nous ne saurions jamais où nous sommes[329] ».

Dans cette affaire médiatique baignée entre dette, ambivalence et dépendance, il est certain qu'une telle activité journalistique -en forme de boussole plus ou moins affolée et aimantée par les bruits et les événements du monde ou/et de baromètre du temps qu'il fait dans nos têtes -, n'eut rien de marginal pour celle qui cherchait à échapper à l'expression rassurante de Hegel selon laquelle « rien ne peut se produire que ce qui existait déjà[330] » ; et surtout voyait dans l'événement le centre d'attraction de la pensée : « La courbe que décrit l'activité de pensée doit rester liée à l'événement comme le cercle reste lié à son foyer.[331] »

[325] Vincent Cepesdes « Mai 68 : la philosophie est dans la rue », Paris, Larousse, 2008, pp. 92-93.

[326] Cf. Annexe 2 Interview de Géraldine Muhlmann in Lire Mai 2004.

[327] Par exemple les guignols de l'info sur Canal +.

[328] Michel Foucault « Dits et Ecrits II, Gallimard, 1994, p. 71, « Le piège de Vincennes », entretien avec P. Loriot, Le Nouvel Observateur n°274, 9-15 février 1970.

[329] Hannah Arendt « Vérité et politique, la crise de la culture », op. cité, p. 44.

[330] Hannah Arendt, « Du mensonge à la violence », Paris, Calmann-Lévy, 1972, p. 118.

[331] Hannah Arendt, « Action and the »Pursuit of Happiness », in Politishe Ordnung and Menschliche Existenz : Festgabe für Eric Voeglin, Munich, Beck, p. 2.

Mais d'abord qu'est-ce donc que reporter les idées ? Il ne s'agit pas de les déconstruire pour mieux ensuite les reconstruire comme l'a conceptualisé Jacques Derrida. « C'est ici qu'il faut reprendre en vue et réactiver ou creuser à nouveau le forçage de la langue, qui joue dans l'énoncé autant que dans son énonciation.[332] »

Nous abordons ici le problème de la définition d'un moyen d'expression. Tout en sachant que le nom de la même forme d'expression varie d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre et qu'une simple inversion sémantique ou une lettre en plus dans un mot d'une langue qui n'est pas notre langue maternelle peut déclencher un incident diplomatique, voire même un attentat[333]. En français, on parle de reportage, et c'est dans cette version que ce terme est parvenu dans la langue bulgare. En anglais, le mot n'est pas tellement employé, note le reporter polonais Kapuscinski. On utilise la définition de « non-fiction writing », mais il s'agit d'une notion très large, car elle recouvre l'essai, la critique, etc., ou alors on utilise l'expression de *travel litterature*, la littérature du voyage. Dans les années 1960, les Américains ont introduit le concept de new journalism, le nouveau journalisme. Autrement dit, il s'agit de la description d'événements authentiques, d'hommes authentiques et de témoignages vrais, mais avec l'utilisation de formes d'expression, de techniques, d'expériences issues de la littérature de fiction, c'est-à-dire fortement imprégnée de subjectivité et avec « un élargissement de la définition du fait ».

Car dans le journalisme standard, le fait correspond à une relation précise d'un événement donné, le plus souvent de caractère politique ou économique. Le « reportage d'idées » incite donc à un mélange des genres, un cocktail de différents moyens au risque du péché de batardise et d'engendrer des hybrides à l'ADN doublement coupable d'« antiphilosophie[334] » et d'« antijournalisme[335] ». Tout se passe comme si « je suis le héros de tous mes textes dont je suis le témoin. Peut-être s'agit-il d'une sorte d'égocentrisme. Peut-être ne suis-je capable d'écrire que sur ce que j'ai vécu, sur ce que j'ai vu, ce dont j'ai été témoin, sur les lieux où je suis allé, sur ce que j'ai entendu, sur ce que j'ai pensé.[336] »

Dire ce que l'on a vu : une double impossibilité

Mais c'est sans doute un peu trop simple, voire simpliste, ce constat du grand reporter et écrivain polonais qu'on ne peut écrire que sur ce qu'on a vu et vécu. Tout se passe comme si, pour Lyotard, la prétention de dire ce que l'on a vu était la prétention ultime, une sorte de « métaphysique de la présence » pour le dire à la manière d'un Derrida, celle qu'il faut critiquer d'abord et même critiquer deux fois, fût-ce en courant à chaque fois le risque, par cette critique du discours, un nouveau risque.

[332] Jean-Luc Nancy « L'« il y a » du rapport sexuel », Paris, Galilée, 2001, p. 19.

[333] Jacques Thomet «AFP 1957-2007, les soldats de l'information», op. cité, p. 456 : « C'était un dimanche bizarrement calme à l'AFP à Beyrouth en 1984, raconte l'agencier Daniel Slim, un ingénieur d'origine libanaise. J'étais seul dans les locaux. Le téléphone sonne. Un homme à l'accent chiite me demande de corriger tout de suite la dépêche n°133 du service arabe, sinon le Hezbollah fera sauter les bureaux ! Je me précipite sur le téléscripteur. A l'époque, les clients ne recevaient pas encore les nouvelles sur ordinateur, mais sur papier. Les informations étaient diffusées à partir d'une bande perforée. La succession des lettres dépendait de la disposition des trous et des espaces. Effectivement, à la lecture de cet envoi 133, je découvre une bizarrerie. Le mot Hezbollah a été répété cinq fois, mais sans le H. Le mot Hezbollah, en arabe, veut dire Parti de Dieu mais sans le H, il signifie… la bite de Dieu (sic) ! J'ai tout de suite demandé, dans un message urgent, que le desk arabe, alors basé au Caire, corrige et répète la dépêche en question (…) On découvre alors que le cinquième trou de la bande ne sortait pas. Tous les H étaient transformés en espace. Hezbollah devenait la bite de Dieu. Ces répétitions pouvaient donner l'impression qu'on le faisait exprès. On l'a échappé belle! Le chef du desk arabe au Caire a appelé un technicien local pour nettoyer le perforateur. Et le Hezbollah est redevenu, heureusement pour le bureau de l'AFP, le parti de Dieu.»

[334] Jacques Lacan est l'inventeur du hapax d'« antiphilosophie» qui suppose un champ, une fonction, une relation critique de distance du discours analytique avec le discours philosophique. L'Autre de l'antiphilosophie n'est pas une personne (fut-elle indéfinie) ni un être (fut-il infini). Il définit la réalité virtuelle de l'inconscient comme paradigme inachevé de la rencontre de la nature et de la culture à travers la série de règles symboliques, langagières, lesquelles définissent l'accès du sujet à la prise de l'être dans la parole («cure par la parole»).

[335] L'antijournalisme affirme que le journalisme est responsable d'un puissant mouvement d'homogénéisation de l'espace public des opinions et des regards, préjudiciable à nos sociétés qui exigent un échange de points de vue pluriels. Gustave Le Bon, qui a fait paraître en 1895 sa «Psychologie des foules» où il assimile les nouveaux lectorats des journaux à des «foules», en est l'un des théoriciens les plus contestables.

[336] Ryszard Kapuscinski « Autoportrait d'un reporter », Paris, Plon, 2008, pp. 91-93.

Mais c'est en courant ce risque, justement, explique Worms, que Lyotard porte à sa limite chacun des deux moments philosophique que sa question traverse et rompt de l'intérieur[337].

Finalement, au début d'un de ses tout derniers livres, « Signé Malraux », l'inventeur de la « post-modernité » décrivit « ce que l'enfant a vu, et alla même au-delà. A savoir toutes les figures de l'inassimilable, de ce qui a nourri chez Lyotard une critique radicale des discours, critique qui persista chez lui de livre en livre, d'un moment philosophique à un autre, et par laquelle il contribua à les produire. Il s'agit de comprendre comment sans renoncer à cette critique des discours et des métalangages, dont Lyotard se fait le gardien paradoxal et rigoureux, revient la possibilité d'une écriture, d'un style de reportage d'idées. Comme si les moments de rupture, qui sont marqués par notre reporter d'idées dans chaque moment philosophique, indiquaient aussi un moment au-delà d'eux-mêmes, qui est peut-être encore le nôtre[338].

Voici d'abord les toutes premières pages du livre qu'il faut citer, même un peu longuement, car il pose bien selon nous l'aporie descriptive et impressionniste au centre de notre fiction théorique et la question de la « mort du regard » chez le reporter qui raconte l'indicible de la violence[339] : « La jeune femme mince aux yeux violines voilés sous la capeline l'avait enveloppé dans son deuil ce jour de mars 1903 et, du fourgon qui descendait par la place de Clichy, le tout-petit regardait avec ses grosses mirettes passer un fiacre, un barbu à melon, un omnibus, des trottins en cheveux panier au bras, un percheron blanc qui charroyait des bidons de lait, pantalons terrassiers à ceinture zouave, tas de crottin qui fume, un cabriolet automobile et des façades de pierre de taille ornées de nymphes, des enseignes de chapeliers et de cafés concerts, tout cela se dandinait au train d'une voiture et il sentait que rien n'était réel de cette agitation, que c'était tout décor, cinéma farfelu[340]. »

Etrange et improbable description depuis la fenêtre secouée d'un fiacre, tableau urbain mouvant qui s'achève sur un coup de théâtre : c'était donc un « décor », un décor « 1900 », rien d'essentiel ni même de « réel », non pas un tableau mais du « cinéma », et pourquoi pas même un décor Potemkine… Bref, voici ce qu'il regardait, mais ce n'était pas cela qu'il a vu. C'est une fausse piste, un piège. « La vérité du terrain » peut se révéler ici un leurre, un « décor » trompeur pour le reporter comme pour l'enfant qui crut voir. Car voici, en revanche, où allait le convoi, voici ce que l'enfant a vu, sur quoi se termine, deux paragraphes plus loin, la première section du livre : « Mais à un an, il avait vu avec les yeux de Berthe la confusion épouvantable qu'est un visage d'enfant mort, et la glaise l'engloutir[341]. »

C'est André Malraux, tout petit, à l'enterrement de son frère, raconté par Lyotard et avec les yeux de Berthe, sa mère. Celui-ci fait même entre ces deux spectacles, résonner l'ouverture du livre : « Toute l'œuvre (de Malraux) s'obstinerait à faire résonner ce glas »

Avec une telle phrase, poursuit Worms, tout lecteur de Lyotard, et notamment de « Discours, figure », est devant une évidence et une énigme, un problème ou une objection. Il croira d'abord reconnaître en effet dans cette scène, avec un écho dans son œuvre, non pas une figure simple (que serait sans doute le tableau 1900 du début) ou une simple figure mais bien « la figure matrice », celle qui anime souterrainement, sans s'y montrer, la forme la plus singulière d'une œuvre, qui y excède tout discours, qui perturbe donc non seulement l'ordre du dire mais les degrés du voir[342]. En ce sens, « dire ce que l'on a vu » loin d'être ce qu'il a de plus simple, serait deux fois impossible. D'abord parce que le voir est irréductible au dire. Telle est bien en effet la thèse critique de « Discours, figure », en 1971. Le voir

[337] Frédéric Worms «La philosophie en France au Xxe siècle, op. cité,. p. 515.

[338] *Ibid*., pp. 510-511.

[339] Nous vous renvoyons ici au II chap 14 de notre thèse : «Michael Herr : la mort du regard face à la violence», ainsi qu'aux analyses de Géraldine Mulhmann dans ses deux thèses (de philosophie et de sciences politiques) sur ce thème de la nécessité pour le correspondant de guerre de se protéger le regard pour relater en menu la guerre à ceux qui ne l'ont pas connue et/ou vécue.

[340] Jean-François Lyotard «Signé Malraux», Paris, Grasset, 1992.

[341] *Ibid*., p. 11.

[342] «La philosophie en France au XXe siècle, Moments», op. cité, p. 512.

ne saurait, en effet, pas même se montrer dans le discours, même si la force qui le pousse anime l'art et l'œuvre, d'un côté, produit l'interprétation et le sens (contre toute signification limitée du discours de l'autre). Refusant d'emblée que « l'œil écoute » (thèse iconoclaste volontiers soutenue par le photojournalisme), Lyotard oppose dans chaque œuvre trois sortes de « figures » : la figure-image qui y est visible et vue, la figure-forme qui y est visible et pas vue et la figure-matrice qui, ni vue ni visible, n'y est que plus motrice.

Mais ce sera ensuite parce que le dire est irréductible au voir comme Lyotard le soutient dans la thèse du « Différend » dont la force est d'affronter la terrible nudité des phrases, des jeux de langage, qui laissent les discours différents dans l'irréfutabilité réciproque. Plus précisément, c'est parce qu'il n'y a pas de discours absolu par définition, qui dirait le voir comme tel, et qui mettrait fin ainsi à la querelle ou au différend des discours. Le discours du « témoin » est ainsi pris, comme les autres, dans la guerre des discours. Telle est la « mauvaise foi » du négationniste », d'emblée voici ce qu'il demande, ce qu'il soupçonne, ce qu'il nie : « Avoir « réellement vu de ses propres yeux « une chambre à gaz serait la condition qui donne l'autorité de dire qu'elle existe et de persuader l'incrédule. Encore faut-il prouver qu'elle tuait au moment où on l'a vue. La seule preuve recevable qu'elle tuait est qu'on en est mort[343]. »

Mais il nous faut aller encore plus loin, « porter la plume dans la plaie ». « Signé Malraux » commence sans préambule et se finit sans surréflexion : écrire ce que l'autre a vu. Une écriture paraît possible qui n'est ni un « grand récit » imposant un sens tout absolu, ni une suite de fragments déconstruisant le sens ou plutôt la signification. C'est une écriture qui se troue d'elle-même par la figure en montrant dans la vie d'un autre la tension parfois insupportable et parfois créatrice entre le dire et ce qui le déborde.

Plus que le choix d'écrire une biographie de Malraux, c'est le choix d'écrire une biographie, en ce sens et certes justement de Malraux qui plus est, non pas l'homme de pouvoir et de ministère[344], mais justement l'homme de la voix de gorge et du miroir des limbes, qui fut sans doute la plus grande surprise pour ses lecteurs (notamment les plus profonds et tenaces, Jacques Derrida et Elisabeth de Fontenay pour ne pas les citer) devant une « scène quasi « primitive », surtout lorsqu'on garde à l'esprit que la jeune femme, Berthe, c'est sa mère.

Ce qui, en effet, rend possible cette écriture et cette description, sans trahir ce qu'il y a ici, comme dans tout reportage d'idées, d'indescriptible et d'infigurable, sans réconciliation donc avec le discours et son « économie », mais qui est passé presque inaperçu, qui ne réconcilie rien, qui aggrave même la perte ou la rupture, en les posant comme telle, et qui cependant change tout, c'est le deuil. Ce depuis quoi l'enfant a vu la mort, ce avec quoi il devra rompre, ce qu'il devra fuir, ce n'est pas un pur spectacle, c'est une relation, et celle change, peut-être tout, souligne avec force Worms. L'« impossible biographie » ne raconte pas seulement l'affrontement entre Malraux et l'informe, mais aussi entre Malraux et les relations qui l'enveloppent ou qui l'enferment : les femmes, les artistes, les héros, lui-même. On peut alors non seulement écrire sur un autre dans sa relation avec les autres, mais écrire sur un autre pour écrire sur soi. Et là on retrouve le mot de départ de Kapuscinski réfléchissant sur son métier de reporter à l'écoute des autres ; et le support métaphorique du miroir évoqué par Foucault, dès 1967 à Tunis, à propos du concept novateur d'hétérotopie[345].

[343] « Le Différend », section « Le différend », § 2, Paris, Minuit, 1983, p. 16. Cet énoncé de ce qui est bien un sophisme niant la possibilité de tout témoignage de meurtre (et qui peut donc aussi être critiqué à ce titre comme le souligne bien Worms) n'enlève rien à l'argument qui lance justement « Le Différend » à la recherche du discours qui cherche à s'appuyer sur un tel sophisme et échappe ainsi à l'administration historique de la preuve. Même si cet argument du coup affronte un risque vertigineux à se passer de réfutations plus « simples » (celles des historiens). Surtout, il montre bien en quoi un abîme se creuse tout à coup, là où le discours se croyait le plus assuré de soi, dans son lien indéfectible avec le voir, et notamment le voir mourir. A ce risque majeur, Lyotard, on le sait, répond deux fois : à l'indicible muet de la figure, par l'oeuvre d'art mais aussi par l'écoute «flottante» de l'analyse ; à la rupture violente, manipulatoire des discours, du négationniste, par la rupture absolue, éthique de la loi (Freud et Lévinas).

[344] Pour notre part, cette posture officielle de Malraux nous l'avait fait écarter de la constellation de nos reporters d'idées qui campent plus, nous semble-t-il, dans les marges officieuses du pouvoir politique, mais aussi des contre-pouvoirs universitaire et journalistique.

[345] Michel Foucault, Dits et écrits 1984, pp. 752-761, *Des espaces autres* (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, pp. 46-49.

Notre hypothèse pour répondre aux apories de notre fiction théorique sera donc la suivante : il faut sortir du face à face entre le voyant et le vu, entre celui qui dit et celui qui entend pour écrire ce que l'autre a vu. Le « reportage d'idée » s'est ici en quelque sorte déplacé de la seule vision noire de l'infigurable, de la mort, à la relation colorée (violine) et même parfumée (une odeur de « savonnette soignée », insupportable mais vivante) d'où on voit, le deuil. Ce n'est pas que l'énigme ait disparu. La figure ne s'intègre pas aussi vite dans un récit, bien au contraire et le deuil aussi. Il faudra le fuir pour que la vie continue. Mais du moins le regard est-il pris entre la vision de la mort et la vision des vivants, ou encore la rupture, et qui est une relation ; il n'y a pas mais il y avait déjà, le deuil, qui est la fois fin, et même acceptation de la fin, et commencement, ou plutôt continuation, et même acceptation de la continuation. Ainsi l'on peut se demander si Lyotard n'aurait pas répondu d'avance en quelque sorte à Derrida[346], qui, après la mort de son ami, lui demandait dans un texte fameux pourtant il avait dit justement, ceci : « Il n'y aura pas de deuil ».[347] On touche ici la tension/torsion essentielle qu'on aura l'occasion plus loin de préciser entre lien et rupture qui concerne le geste décentreur cher à George Owell et qui s'oppose au « témoin ambassadeur » dont l'archétype du reporter « rassembleur » est incarné par Albert Londres qui occupe une place à part dans l'histoire du journalisme.

Pour tenter d'échapper au deuil de notre fiction théorique en lui donnant une existence sémantique, cherchons alors de manière didactique les diverses significations de l'anglais report dans les dictionnaires de référence à la fois anglais et américains et avec l'aide d'une jeune linguiste anglophile Maud Yates de Paris 8 pour tenter de dévoiler toutes les subtilités de ce mot à la fois nom (substantif) et verbe (actif) qui fait partie de la mythologie du journalisme mais aussi figure d'Ovni dans le ciel des idées. Puis de les comparer avec les définitions françaises du dictionnaire Robert pour les incorporer à la fiction foulcadienne et dans la constellation d'idées d'inspiration benjamienne.

1/ Substantif. Report :

a./rapport, compte- rendu, exposé (de l'affaire médiatique par exemple).

«Jamais donc un support, tout au plus un transport : le rapport se supporte de son seul transport[348]. »

Reporting est l'équivalent de reportage, comptes-rendus. Comme son alter ego « rapport », le nom « report » fait entendre une action, non une substance. Il ne désigne une substance, un support que de façon dérivée lorsqu'il prend le sens de compte-rendu, rapport, résultat d'une relation plus lente au temps.

Dans un journal anglo saxon, le reporting staff désigne le service des informations. Informer nous dit le Robert, c'est « donner une forme, une structure, une signification ». Et dans information, on trouve à la fois la racine de former (un esprit) et de formater (une émission par exemple) qui ne sont pas équivalentes bien sûr. « S'informer par la presse », « Ecouter, regarder les informations ». Et cette distorsion du mot porte en puissance, en germes, les tensions entre les infos et ses dérives modernes : désinformer, surinformer, les deux manipulations médiatiques par excellence. « Un cadavre qui s'invite à l'heure du dîner peut faire perdre une guerre », glisse le philosophe Michel Serres.[349]

[346] Jacques Derrida «Lyotard et nous» in «Chaque fois unique, la fin du monde», Paris, Galilée, 2003, pp. 259-289, voir notamment p. 260 sq. Derrida répond lui-même à la question qu'il pose à Lyotard, en opposant deux cas où «il n'y aura pas de deuil» : «la belle mort» si elle donnait une raison de mourir ; «le pire que la mort» qui ôte la mort et même le meurtre de leur ordre et en fait le tort, le différend, l'irréconciliable. Lyotard est bien celui qui critique la belle mort et nomme (après Adorno) le pire que la mort. Mais entre ces deux absences de deuil, l'un qui prétend l'absorber dans le sens, l'autre qui le brise en brisant le sens, «il y a» aussi le deuil.

[347] «La philosophie en France au XXe siècle. Moments», op. cité, pp. 513-514.

[348] Jean-Luc Nancy « L'il y a du rapport sexuel », op. cité, p. 25.

[349] Serge Moati et Michèle Dominici « Vive la télé… ou presque ! », documentaire sur Arte 13 octobre 2005.

Reportage, genre journalistique ou/et littéraire, s'écrit de la même manière en français et en anglais, même s'il se prononce bien sûr différemment. « Il nous paraît, en effet, que le reportage fait partie des genres littéraires et qu'il peut devenir un des plus importants d'entre eux[350]. »

En français, le substantif reporter désigne un journaliste spécialisé dans le reportage, qui fait du reportage en se déplaçant sur le terrain, par rapport à ceux qui sont au desk, au journal ou à l'agence. Il est proche de l'envoyé spécial et peut prendre parfois le sens familier de baroudeur. On parle aussi de reporter photographe, de reporter-caméraman, de reporteur d'images (définition officielle de cameraman) pour les différencier des reporters de faits («reporterre»[351]) ou/et d'idées («reportciel[352]»).

b/ le (negative or positive) report, c'est aussi le bruit qui court, la rumeur, la nouvelle. Dans cette acceptation, reporter l'idée, n'est-ce pas alors retourner dans la caverne pour tenter de distinguer la rumeur de la nouvelle, la propagande de l'info, la communication de la vérité, le vrai du faux, le vrai/faux et le faux/vrai du simulacre ?

c/ report peut aussi signifier réputation, renommée. ex : man of good report : homme de bonne réputation. Le « reportage » d'idées devrait-il alors redorer le blason de l'idée, du concept et plus généralement de l'intellectuel descendu de son piedestal (comme le journal de référence « Le Monde »), qu'on accuse de plus en plus d'être silencieux, de ne plus prendre trop position lors des grandes échéances ?

d/ enfin, report, c'est la détonation (d'une arme à feu) ou plus exactement le bruit, le boum de l'explosion : déflagration du coup de fusil, coup de canon. Allusion peut-être à la fulgurance et surtout à la déflagration, surgissement de la pensée qui s'abat comme la foudre sur l'arbre, à grands fracas (coup de tonnerre du surgissement de l'idée nouvelle, de la création). Ce serait alors le paradigme du « tout à coup » à la portée de tous. Du genre, dans la problématique qui nous intéresse ici : le reportage rapporte ce qu'il en est du rapport aux idées, mais son rapport –son récit– ne se totalise ni ne se boucle.

Ce que «la rencontre des intellectuels et des journalistes» autour de la fiction du « reporter d'idées » peut alors vouloir dire : pour devenir un substantif, le terme devrait s'appliquer à une classe d'individus dont le propre serait de ne faire que des actes de pensée ou des actes qui, seuls, seraient proprement de la pensée. Il est aussi difficile, comme le notait déjà Jacques Rancière[353] à propos du terme intellectuel- d'isoler l'activité qui ne serait que du reportage de la pensée de l'identité sociale à laquelle cette activité pure correspondrait. «Il faut donc inverser la doxa qui reconnait aux intellectuels autorité dans les choses de l'esprit, en leur contestant l'intervention dans les choses de la politique. La figure du spécialiste des choses de l'esprit relève de la bouffonnerie, tout comme l'entreprise de réunir des intellectuels pour la tâche spécifique de penser. Le nom d'intellectuel ne veut dire quelque chose que comme catégorie du partage de la pensée et de l'action politique». En particulier, malgré le rapport historique, voire intime et ambivalent entre journalisme et littérature au XIXe siècle notamment, il n'y a aucune raison de l'identifier à la pratique des hommes de lettres ou au savoir des savants. En ce sens, nul n'est fondé à parler en tant que « reporter d'idées », ce qui revient à dire que tout le monde l'est. Avec notamment la multiplication des blogs amateurs sur le Web…

On n'en conclura toutefois pas que le terme est vide de sens, qu'il appartient à la « langue de la Ve République (« Lingua Quintae Respublica ») qui remplace subversion et émancipation par conformité et soumission[354], seulement qu'il ne désigne pas un ensemble de propriétés désignant un ensemble d'individus. « Reporter d'idées » est alors, en un second sens, un nom composé qui renvoie à une opération plus fondamentale, une de ces opérations par laquelle une société devient visible à elle-même

[350] Jean-Paul Sartre «Situations IV», Paris, Gallimard, 1964, p. 146.

[351] Néologisme non écologiste pour exprimer le rapport empirique à la terre, l'ancrage sur le terrain du simple reporter qui collecte les faits sans trop les commenter.

[352] Néologisme platonicien à la Benjamin forgé par nos soins pour signifier le ciel/lieu intelligible des idées.

[353] «Ce qu'" intellectuel " peut vouloir dire », revue Lignes N°32 octobre 1997, pp. 116-120. Extrait en annexe.

[354] Erik Hazan « LQR. La propagande au quotidien », Paris, Editions Raison d'agir, 2006.

comme rapport, répartition entre des noms, des occupations et des modes d'êtres. La fiction théorique de « reporter d'idées » pourrait donc dire ceci : il y a ceux dont l'affaire est de penser et ceux dont ce n'est pas l'affaire. La distinction ne se fonde sur aucune comparaison des activités cérébrales ou du poids du cerveau. Ceux qui ne reportent pas les idées sont ceux qui n'ont pas le « loisir » de porter des idées et de penser, ceux qui ne sont pas comptés comme êtres pensants et rapportant des idées[355].

2/ Verbe :

To Report vient du latin reportare qui a donné reporter en vieux français et reporten en moyen anglais (le nom report a la même étymologie).

A mettre en relation avec porter, rapporter et transporter.

a/ en anglais, rapporter (un fait), rendre compte de (quelque chose) de manière formelle et dans un esprit de sérieux (à la différence du nom « report » pris dans un sens plus neutre, avec peu d'affect) : pourquoi pas alors rendre compte non seulement de l'idée, de l'un, mais aussi des idées, de la multiplicité) ex. to report a speech, a meeting. To report, c'est rendre public quelque chose qui n'est pas du domaine privé à travers une publication écrite ou/et grâce à la diffusion des ondes. En ce sens, le reportage d'idées - à l'aide des divers supports médiatiques, permettrait non seulement d'incarner des idées, de les transporter mais de rendre accessibles, publiques dans la mesure où elles nous concernent tous. C'est une alternative plus subtile et sans doute plus efficace à l'intellectuel médiatique et une manière moderne de se démarquer de lui. Car, comme le note Jacques Derrida à la fin de sa vie : « il n'y a pas de fatalité aux « intellectuels médiatiques » » du genre BHL[356] qui, bientôt, passeront eux aussi la main un jour ou l'autre comme l'ont fait au XXe siècle « les intellectuel universels ».

En américain, la nuance formelle, sérieuse de to report fait place à celle de régularité et de rigueur. Elle signifie aussi qu'on rapporte fidèlement ce qu'on a vu en flânant, mais on retrouve aussi comme en anglais le sens de rendre public, de faire connaître quelque chose à quelqu'un. D'où la figure centrale du flâneur chère à Benjamin, Kraus et à Baudelaire. b/ signaler un accident, dénoncer quelqu'un à la police. Réclamer. Ex : « nothing to report » = rien à signaler, reported missing = porté manquant.

Est-ce que les Idées ne seraient pas portée manquantes dans ce climat nihiliste[357] qui se contente d'accumuler les faits et de recenser les événements, voire de d'adorer des simulacres et des reflets. C'est le rien... du à quoi bon ? où l'on ne signalerait plus aujourd'hui de grands penseurs, d'intellectuels universels dont le dernier représentant serait Sartre. Est-on alors voué, condamné désormais au « prêt à penser » médiatique et ses réseaux de connivence et de complaisance ?

b/to report oneself to (somebody) : se faire connaître à d'autres personnes, to report oneself to (s.o) : se présenter à, devant quelqu'un (un supérieur). Faudrait-il présenter, aiguiser l'idée à l'événement pour la rendre plus pertinente, voire impertinente et accessible au plus grand nombre. Qu'est-ce qui fait qu'une idée va devenir un événement ? To report on something : faire un rapport sur, rendre compte de quelque chose, pourquoi pas de la chose même, voire des idées. D'où la formule de Foucault : « Parler et donner à voir dans un même mouvement… prodigieux entrecroisement[358].» La fiction théorique de « reportages d'idées » - d'abord en italien « reportages di idee » pour le « Corriere della sera »- jouerait alors sur le paradoxe de « parler et voir en même temps bien que ce ne soit pas la même chose, et qu'on ne parle pas de ce qu'on voit, et qu'on ne voit pas ce dont on parle[359] ». Reporter les idées, ce serait tenter d'infléchir l'intertextualité médiatique, cette circulation circulatoire de l'information,

[355] Cf. Annexe : Jacques Rancière « Ce qu'« intellectuel » peut vouloir dire », Lignes N°32, pp. 116-117.

[356] Bernard Henri Lévy.

[357] Avec notamment l'inflation du mot valise terroriste, employé souvent sans s'interroger sur sa signification exacte. Par exemple, on peut citer le mot d'ordre de Charles Pasqua, alors ministre de l'Intérieur « il faut terroriser les terroristes. »

[358] Michel Foucault « Raymond Roussel », Paris, Gallimard, 1963, p. 147.

[359] Gilles Deleuze « Foucault », Paris, Editions de minuit, 1986/2004, p.73.

d'élargir l'espace des questions dignes d'être couvertes et analysées. Ainsi, la conclusion du reportage de Foucault en Iran diagnostique bien, en dépit des points aveugles de sa réflexion, la fin du thème de la révolution, l'aspiration au retour d'une « spiritualité politique » et pronostique l'importance que va prendre une « poudrière appelée Islam ».

En français, le verbe transitif « reporter » selon le Robert, date de 1050 et est plus ancien que reportage né seulement en 1865 avec l'essor de la presse populaire. I/Au sens propre, « reporter » signifie remettre, ramener à l'endroit initial. 1. Répéter, rapporter 2. Porter (quelque chose, un être sans mouvement) à son endroit initial. 3. Au sens figuré, c'est faire revenir en l'esprit à une époque antérieure.

II/ Porter plus loin ou ailleurs dans l'espace et le temps 1. Transcrire sur un autre document, un autre registre. 2. En Bourse, faire une opération de report sur. 3. Renvoyer à plus tard, remettre, repousser. 4. Verbe pronominal Se reporter = se référer (à quelque chose), par exemples aux faits, aux événements, aux idées, aux concepts.

Portant plus loin ou ailleurs dans l'espace et le temps, le « reportage d'idées » est une activité plus positive et plus efficace que les lamentations sempiternelles sur la mort des idéologies. Il donne de la suite dans les idées et permet de dire l'actualité. « Le monde contemporain, écrit Foucault fourmille d'idées qui naissent, s'agitent, disparaissent, secouant les gens et les choses. Il faut assister à la naissance des idées et à l'explosion de leur force, dans les luttes que l'on mène pour les idées, contre ou pour elles. »

Il s'agit ici avec Celan d'« imprimer une brûlure de sens » à la frontière des mots et des choses : de la même manière que « le sexuel est l'il y a du rapport [360]» le reportage ou le textuel est l'« il y a » des idées. Comme le souligne Badiou « L'« il y a » nomme le statut de l'Etre en même temps que son exception ». Il n'y a en ce sens que des idées et des reportages sinon des vérités dans notre fiction théorique.

« Nous sommes à un moment où le monde s'éprouve, je crois, moins comme une grande vie qui se développerait à travers le temps que comme un réseau qui relie des points et qui entrecroise son écheveau. Peut-être pourrait-on dire que certains des conflits idéologiques qui animent les polémiques d'aujourd'hui se déroulent entre les pieux descendants du temps et les habitants acharnés de l'espace. Le structuralisme, ou du moins ce qu'on groupe sous ce nom un petit peu général, c'est l'effort pour établir, entre des éléments qui peuvent avoir été répartis à travers le temps, un ensemble de relations qui les fait apparaître comme juxtaposés, opposés, impliqués l'un par l'autre, bref, qui les fait apparaître comme une sorte de configuration; et à vrai dire, il ne s'agit pas par là de nier le temps; c'est une certaine manière de traiter ce qu'on appelle le temps et ce qu'on appelle l'histoire[361]. »

Ce qui explique en partie pourquoi nous ferons appel au cours de notre recherche à deux paradigmes pour tisser les tensions et les torsions de la fiction foucaldienne du reporter d'idées. A savoir dans notre première partie, on s'appuiera sur la métaphore du jeu d'échec pour analyser les multiples facettes structurales de la notion mythique de reporter et dans notre seconde partie, on suggérera une sorte de configuration de figures, présentant sous une forme éclatée l'Idée (à certains égards non présentables en des termes discursifs et propres) du reportage d'idées, selon un dispositif d'inspiration benjaminienne.

La fiction théorique du reporter d'idées permet d'éclairer et de fonder l'« histoire du présent » tout en réintroduisant subtilement le regard du flâneur/témoin. La pensée philosophique se donne comme « diagnostic du présent ». L'interrogation kantienne sur les Lumières illustre ce moment où la raison se découvre simultanément comme raison dans l'histoire et comme raison de l'histoire : ce double enveloppement délivre pour Foucault l'espace de pensée du philosopher moderne. Mais la problématisation de notre actualité n'engage pas seulement une réflexion sur le jeu historique des rationalités.

[360] Jean-Luc Nancy, «L'il y a du rapport sexuel», op. cité, p. 53.

[361] Michel Foucault « Des espaces autres » Dits et Ecrits l984, conférence du 14 mars 1964 au cercle d'études architecturales de Tunis, in « Architecture, mouvement, continuité N°5, octobre l984, p. 46.

Interroger les Lumières pour Foucault revenait aussi à se poser la question : « Qui sommes-nous [362]? » qui n'est pas équivalent à « Qu'est-ce-que l'homme ? ». Le problème posé ne peut se résoudre dans la recherche d'une nature humaine transhistorique, mais plutôt dans celle d'un mode toujours singulier et historique.

Esquisse d'analyse sémantique et/ou sémiologique du « reportage d'idées »

Mais ce que nous révèle cette exploration de la curiosité et du regard - journalistique ou autre, c'est un imaginaire contemporain qui soupçonne les médias d'inventer le monde alors qu'ils ne font que le dévoiler. Comment la pulsion de curiosité du flâneur reporter, en allant vers l'extériorité et vers l'événement nous apprend-telle à nous « déprendre de nous-mêmes » et à reporter les idées ? En quoi la notion de reportage permet-elle et aménage-t-elle de nouveaux chemins de traverse aux idées sans succomber à la fois l'idéologie de la communication et au cénacle de l'académisme savant ? Que signifie réellement cette fiction théorique de « reportage d'idées » forgée par Michel Foucault en l978 ? Prône-t-elle un entre-deux où la navette de l'écriture[363] ferait le lien avec le monde des idées et le « long détour » de la pensée ?

La fiction théorique est d'abord mobilisée comme cadre de pensée : le reportage d'idées se définit comme une fiction théorique, un discours qui, hors culture rhétorique, manipule les idées comme des personnages et construit sa recherche comme une aventure qui joue avec « l'effet de réel » et de « réalité ». « La fiction est ici entendue dans son sens philosophique, définissant les modalités du vrai en contexte culturel, et la façon dont nous nous y rapportons[364]. »

En 1930, trois ans après la publication de son ouvrage de référence « Sein und Zeit » (« Etre et Temps », 1927), Heidegger revient, dans son cours « Les concepts fondamentaux de la métaphysique », sur l'ambiguïté de la philosophie et la manière dont celle-ci est appréciée. Il remarque que ce jugement est soumis aux convictions de l'homme normal selon lequel le normal serait l'essentiel et pour qui l'universellement valable serait le vrai. « Cet homme normal prend ses petits plaisirs pour mesure de ce qui doit passer pour joie. Cet homme normal prend ses maigres craintes pour mesure de ce qui a le droit de passer pour effroi et angoisse. Cet homme normal prend son aisance blasée pour mesure de ce qui peut passe pour une certitude ou pour une incertitude ». Et Heidegger demande si le philosopher peut légitimement être traîné devant ce juge qui serait celui de l'opinion publique et donc en partie par le journalisme décentreur qui tente de saisir l'altérité de la sophia ?

Allons-nous nous laisser dicter, par ce juge, ce qu'est la philosophie considérée par lui comme un bien culturel parmi d'autres ou une science à laquelle il faut adhérer ? Ou bien voulons-nous qu'il soit question de l'homme lui-même, du Dasein , de l'être de l'homme ? Et le philosophe pose la question pertinente et impertinente d'un reporter d'idées dans une logique du soupçon : « Qui nous garantit, dans cette conception qu'il a aujourd'hui de lui-même, qu'il n'a pas érigé en dieu sa propre médiocrité ». La philosophie, depuis son commencement grec, est amarrée à la question de l'être et la vérité. Le philosopher est un mode fondamental du Dasein. Mais ce que le Dasein de l'homme peut être à chaque époque particulière, le Dasein concerné ne le sait jamais. Si la philosophie est une occupation, une activité, le philosopher est, au contraire, quelque chose qui précède toute occupation et qui constitue l'événement fondamental du Dassein.

Dans son cours, Hedegger rappelle que, dans l'un de ses dialogues de la « République », Platon dit que la différence entre l'homme qui philosophe et celui qui ne philosophe pas (ici le reporter de faits)

[362] Michel Foucault « Dits et écrits » IV, op. cité, p. 23.

[363] Jacques Lacan Le Séminaire Livre XX «Encore», op. cité, chap. «Ronds de ficelle» p. 110 : « L'écriture donc est une trace où se lit un effet de langage. C'est ce qui se passe quand vous gribouillez quelque chose. Moi aussi, je ne m'en prive certes pas, puisque c'est avec ça que je prépare ce que j'ai à dire. Il est remarquable qu'il faille, de l'écriture, s'assurer. »»

[364] Gabrielle Macé « Le temps de l'essai », Paris, Belin, 2006, p. 248.

est la différence entre la veille et le sommeil, au fond entre penser debout et imaginer coucher. Hegel, lui, caractérise la philosophie comme le monde à l'envers, laissant entendre que, par opposition à ce qui est normal pour les hommes normaux, la philosophie a l'air de quelque chose à l'envers, mais qu'au fond, elle est l'ajustement véritable à ce qui est.

Heidegger est souvent revenu sur le thème de l'ambiguïté de la philosophie, de sa différence avec les sciences, de sa valeur propre, et sur le « va-et-vient » de son questionnement circulaire qui caractérise sa démarche. Comme l'explique Walter Biemel dans son essai « Heidegger et le concept du monde[365] », une certaine intuition anticipative de la fin est ici nécessaire pour mettre la pensée en mouvement, pour en faire peut-être un « reportage d'idées », soulignant qu'elle doit sans cesse revenir à son point de départ pour assurer, élargir, approfondir la base même de son interrogation. Heidegger soutient la thèse suivante : la philosophie se donne pour une science et elle en a l'air mais elle ne l'est pas. Elle se donne pour la proclamation d'une vision du monde (Weltanschauung) et, en même temps, elle ne l'est pas. « L'interprétation de la philosophie comme proclamation d'une conception du monde est tout simplement un mensonge aussi fréquent que sa caractérisation comme science. » Cette double apparence engendre une incertitude constante pour la philosophie. Elle ne résulte pas d'une visée idéologico-morale, comme on le croit le plus souvent[366]. En 1951, il écrit dans sa « Conférence de l'Unesco » sur la fin de la philosophie que la fin de la philosophie n'était pas la fin de la pensée. Dans sa lettre à Eugène Fink, il rappelle aussi que le commencement de la pensée occidentale par les Grecs avait été préparée par la poésie, précisant : « Peut-être la pensée doit-elle désormais commencer à ouvrir au dire poétique un espace libre grâce auquel peut advenir de nouveau un monde qui parle ». Ainsi notre époque est présentée par le philosophe comme étant celui d'une épreuve sans précédent de la pensée et du langage dont le dépassement exigera patience et endurance[367].

Heidegger s'interroge sur le « franchissement de la ligne[368] ». La pensée devrait tenter ce que la philosophie n'avait pas été en situation de faire jusqu'ici – pas plus Hegel que Husserl ou qu'aucune autre métaphysique – à savoir s'inquiéter de cette question : dans quelle mesure et à partir de quelle éclaircie peut-il y avoir présence et configuration d'un monde ? Mais d'abord il nous faudra répondre à la question foucaldienne : qu'est-ce que reporter les idées ? « C'est ici qu'il faut reprendre en vue et réactiver ou creuser à nouveau le forçage de la langue, qui joue dans l'énoncé autant que dans son énonciation.[369] ». Comme le soutient Alain Badiou « l'« il y a » nomme le statut de l'Etre en même temps que son exception ». Il n'y aurait donc que des idées et des phénomènes (à défaut de journalisme et de philosophie au sens strict du terme) dans notre fiction théorique qui tente de cerner l'hétérotopie du « journalisme philosophique » idéal. Tout en sachant avec Walter Benjamin que « plus les penseurs s'efforçaient d'y esquisser l'image du réel, plus ils étaient obligés de mettre en forme un ordre de concepts qui par la suite devait être interprété comme relevant de la présentation originaire du monde des idées, comme si c'était elle qui était visée fondamentalement[370] ».

Benjamin précise sa démonstration à connotation idéaliste en distinguant concepts et idées dans cette constellation qui requiert la perception des relations entre les termes: «Cependant les phénomènes n'entrent pas intégralement dans le monde des idées, dans leur état empirique brut, encore mêlé de

[365] Paris, Editions Vrin, 2003. Le Roumain Walter Biemel, né en 1918, a été élève de Martin Heidegger de 1942 à 1944 avnnt de s'occuper des archives de Husserl et d'être professeur notamment à Dusseldorf.

[366] Frédéric de Towarniki « Lecture de Heidegger et souvenirs d'un ancien messager de la Forêt Noire», Revue L'Infini N°98, printemps 2007, p. 72.

[367] Martin Heidegger «Les Concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde, finitude, solitude», traduit par Daniel Panis, Paris, Gallimard, 1992, p. 187 : «Cette transformation de l'être humain qui est requise à chaque pas philosophique est en opposition avec l'entendement courant du fait d'une tendance naturelle de ce dernier à toujours en prendre à son aise avec la philosophie, tendance fondée sur ce que Kant a appelé un jour *der faule Fleck* (l'endroit pourri) de la nature humaine.»

[368] Lettre à Ernest Jünger, 1950. Se référant à son livre «Le Travailleur», publié en 1932, Heidegger revient sur le thème du nihilisme à propos du problème de son dépassement.

[369] Jean-Luc Nancy « L'« il y a » du rapport sexuel », Paris, Galilée, 2001, p. 19.

[370] Benjamin « Origine du drame baroque allemand », op. cité, pp. 28-29.

paraître, mais seulement, mais seulement à l'état d'éléments, sauvés. Ils se dépouillent de leur unité factice pour participer, une fois dispersés, à l'unité authentique de la vérité. En subissant cette dispersion, ils se soumettent aux concepts. Ce sont eux qui opèrent cette dissolution des choses en éléments (…) Leur rôle de médiateur permet aux concepts des phénomènes de participer à l'être des idées. Et c'est ce rôle qui les rend apte à cette autre tâche, tout aussi primitive, de la philosophie : la présentation des idées. Tandis que s'accomplit ce sauvetage des phénomènes par l'intermédiaire des idées, la présentation des idées se fait par la médiation empirique. Car ce n'est pas en soi que les idées se présentent, mais uniquement par un agencement, dans le concept, d'éléments qui appartiennent à l'ordre des choses. Et ceci parce qu'elles sont en configuration.[371] »

Dans la droite lignée d'un Kant qui jouait avec le concept d'analogie du « comme si »[372] pour souligner et signifier que la loi morale ancrée « au fond de mon cœur » est analogue au système de gravitation universelle du « ciel étoilé au dessus de ma tête », Benjamin détaille les constellations d'idées qui semblent ici obéir à des forces d'attraction similaires aux forces newtoniennes. Il soutient que le concept découle de l'extrême (et non du paradoxe) et précise son concept de configuration que nous aurons l'occasion un peu plus loin de conjuguer de manière plus structuraliste dans notre oxymore du reporter d'idées.

« Les idées sont aux choses ce que les constellations sont aux planètes. Cela veut d'abord dire ceci : elles n'en sont ni le concept ni la loi. Elles ne servent pas à la connaissance des phénomènes et ceux-ci ne peuvent en aucune façon être le critère de l'existence des idées. Au contraire, la signification des phénomènes pour les idées s'épuise dans leurs éléments conceptuels (…) Les idées sont des constellations éternelles, et alors que les éléments sont saisis comme des points à l'intérieur de ces constellations, les phénomènes sont en même temps dispersés et sauvés. Et c'est dans les extrêmes que ces éléments, que le concept a pour tâche de détacher des phénomènes, apparaissent le plus clairement. On peut dire de l'idée qu'elle est la configuration de l'ensemble où l'extrême unique se retrouve avec ses semblables. Il est faux par conséquent de comprendre comme des concepts les indications les plus générales de la langue, au lieu d'y reconnaître des idées. C'est une erreur que de vouloir présenter ce qui est général comme une valeur moyenne. Ce qui est général, c'est l'idée. Par contre, plus on pourra la voir comme quelque chose d'extrême, plus on pénétrera profondément au cœur de la réalité empirique. Le concept découle de l'extrême (…) les idées ne prennent vie qu'à partir du moment où les extrêmes s'assemblent autour d'elles. Les idées – ou pour parler comme Goethe, les idéaux – ce sont les mères faustiennes. Elles demeurent obscures tant que les phénomènes se professent par leur allégeance et ne s'assemblent pas autour d'elles[373]. »

Structure, média et histoire dans l'hétérotopie d'un journalisme idéal

Informer d'un point de vue philosophique, c'est donner une forme, reporter une structure, rapporter une signification, replacer et hiérarchiser l'événement dans son contexte discursif tout en partant de l'emblème fondamental d'un pouvoir véritable. Sans se donner en spectacle comme « l'intellectuel médiatique » qui est souvent plus dans la gesticulation du tout-à-l'ego, l'événementiel et la communication que dans le régime de l'Idée, de la Vérité et de l'Etre.

« Au croisement de l'événement et de l'idée », la notion de structure coïncide avec « l'historisation » de la société : l'homme fait l'histoire mais a aussi conscience que l'histoire qu'il fait n'est pas celle qu'il veut faire. C'est la « gestald résistance » à une histoire consciente d'elle-même qui hante la figure du « reporter d'idées » et l'oblige au long détour du reportage, c'est-à-dire à une sorte de report/rapport du voir au concept ; du regard à l'idée. Avec ses deux tensions constitutives 1/ tension externe entre

[371] *Ibid*., pp. 30-31.

[372] Analysé longuement et subtilement par Gerhard Krüger qui soutint une thèse sur Kant en 1925, sous la direction de Nicolaï Hartmann.

[373] Walter Benjamin, *Ibid*., pp. 31-32.

le local et le global : tout le problème viendrait en effet de ce que le paradigme de la «structure», loin de valoir localement pour le système de la langue[374], vaudrait donc pour toutes les dimensions de la connaissance et même de l'existence humaine, ce par quoi la structure devient un problème pour le « journalisme philosophique ». 2/ tension interne à l'idée même de structure ou encore de la tension entre le « système » et la « différence » dans l'idée même de structure. En effet, rien dans la langue ne fait sens séparément mais seulement dans un système de relations, par sa place dans un tout. Mais aussi, elle implique une autre idée, celle de différence, non moins systématique. Rien ne fait sens en effet ici, sinon par relation et opposition avec autre chose. Même au sein du système, chaque signe est pris dans ce mouvement perpétuel de passage d'un signe à un autre.

Mais il importe de ne pas aller trop vite et de prendre ici le «long détour « du moment structuraliste en impliquant une diversité de savoirs qui ne font pas d'emblée système et permette sans doute de mieux entrer dans la mythologie du reporter qui constitue le premier maillon de notre fiction théorique.

En quoi le problème du sens est-il impliqué dans les catégories d'histoire et de structure et permettrait de détecter deux, voire trois approches différentes du « voir » sur l'échiquier du monde ?

Le mot sens suggère deux sens : l/ un sens classique de direction 2/ un sens qui serait celui de la signification. Avec la notion valise d'« intellectuel médiatique » et la monté en puissance de la presse depuis le XIXe siècle malgré sa crise endémique d'aujourd'hui, on voit en pointer un troisième dans la société du spectacle, à savoir 3/ un sens plus factice de représentation.

1/ Sens qui est direction : la dimension historique du reporter, « maître de l'instant »

Reprenons et reportons ici le paradigme de la partie d'échec puisqu'on parle volontiers à la fois d'échiquier de l'histoire, d'échiquier du monde, d'échiquier des médias[375] et qu'on compare souvent le journaliste à un historien du présent, en la complétant, en la précisant et en la peaufinant.[376] La donnée du temps présent chère au journaliste reporter, c'est l'échiquier avec la position des deux camps blanc et noir en guerre virtuelle. Pourquoi ce coup ? Quel est le sens de ce coup ? Quelle en est la portée ? Dans quelle direction ce coup va-t-il incliner la stratégie ? C'est toute la question du futur, de la partie en train de se jouer et le problème de la prévision, voire de l'information.

Bien jouer, bien informer, c'est pouvoir jouer d'avance, anticiper, être curieux, avoir la bonne information, voire plusieurs informations d'avance comme les deux jeunes journalistes du « Washington Post » lors du Watergate grâce à leur source officieuse et masquée «Gorge profonde » qui vient d'ailleurs de mourir. On tente de projeter le coup présent-passé sur la suite. Cette suite sera déterminée par ce coup, c'est certain en un sens (souvent caché) et cependant la suite n'est pas déterminée d'avance, elle reste incertaine sans être insignifiante. Le monde n'est pas donné d'avance, il est à épeler et à traduire. Le journal télévisé ne nous montre pas seulement les scènes de la vie du monde mais il encadre ces découvertes en nous donnant des signes pour organiser ce rapport au monde. Ainsi, la curiosité s'inscrit dans des structures/dispositifs si l'on ne veut pas que l'information confine à la confirmation.

[374] Tel que le définisssait Saussure dans son «Cours de linguistique générale», alors remis au centre du jeu avec la cybernétique chère à son fondateur Nobert Wiener.

[375] Jacques Thomet «AFP 1957-2007, les soldats de l'information», Paris, Hugo & Compagnie, 2007, p. 434-435 : «Depuis des mois, en l984, un duel opposait aux échecs Karpov (un ancien des Jeunesse communistes) à Kasparov (d'origine juive, et critique du régime), rappelle l'agencier Patrick Kamenka. Nous couvrions jour après jour les développements de leurs parties. Un matin, j'apprends que le match suivant est reporté. C'est un mauvais signe. Il se passe un événement majeur que nous ignorons. A tout hasard, j'appelle au téléphone la salle des Colonnes au Kremlin, où avait lieu le duel. Les procès expéditifs menés par le procureur Andreï Vychinski sous Staline se sont tenus là. Je tombe sur le gardien des lieux. -«Que se passe-t-il ? Pourquoi la partie est-elle reportée ? -Le maréchal Dimitri Ustinov est mort ! Non, ce n'est pas possible ! - Si c'est vrai.» J'ai appellé le bureau de l'AFP, mais le chef de l'époque n'a pas considéré que ma source était suffisante pour prendre le risque d'une telle annonce. C'était pourtant une bonne information. Nous ne l'avons donnée qu'avec retard, avec une source diplomatique…»

[376] Christian Duteil « De l'interprétation du monde et ses dérives contemporaines : nihilisme et information ». Mémoire de DEA Juillet 2003, Paris 8, Saint-Denis, pp. 36-43.

Le futur correspond à ce double aspect : tout ce qui est fait maintenant le détermine, rien de ce qui est fait ne le limite. C'est la partie achevée qui va donner son sens au coup. Certes, tous les coups sont là sur l'échiquier, mais au moment où je joue… et où j'enquête sur le terrain, cette confrontation est impossible. Il y a un monde de coups possibles à l'état virtuel.

Pour une approche historique de cette partie d'échec qui est au fond celle du simple reporter, grand ou petit, on peut recenser les concepts de situation, de suite, d'événement et d'urgence.

La situation, c'est la donnée actuelle, sensible, perceptible (donc inscrite dans l'espace et dans le temps). Toute situation est précédée d'une autre situation, c'est une situation virtuelle. Toute situation est suivie d'une autre situation qui est virtuelle : c'est donc un terme entre deux termes ou moments virtuels.

Qu'est-ce que la suite (de l'histoire sur l'échiquier) ? C'est la partie elle-même en tant qu'ensemble de situations. La suite tout entière n'est jamais une donnée sensible, actuelle. Elle est irréversible : la situation postérieure, c'est la situation antérieure modifiée par un événement. L'événement, c'est le coup. Il est sensible mais sa perception n'a aucun intérêt. Il est de l'ordre de l'instant et non de l'état. C'est en ce sens que Nietzsche soutient que le journaliste est « le maître de l'instant ». L'événement, c'est ce qui se place entre deux situations, leur écart. Il implique donc une discontinuité d'une situation donnée à la situation suivante. Un événement consiste en une seule opération : l'opération, c'est n'importe lequel des déplacements spatiaux pour une pièce quelconque sur l'échiquier. Il y a donc une multiplicité d'opérations possibles compte tenu de la situation et du code, donc on peut évoquer ici une condition de contingence du contenu de l'opération. Cependant, l'événement est nécessaire : on ne peut pas passer son tour, ne pas jouer, ne pas envoyer sa dépêche, son « scoop »[377] car ce serait contre l'esprit du jeu, voire même dans le cas du reporter une grave faute professionnelle. Chaque coup-événement est condition de transformation et fait donc l'histoire, même s'il apparaît nul, insignifiant, du moins en première analyse, à tel point qu'il refuse de le relater[378].

Le temps de l'urgence, sorte de course contre la montre permanente, est symbolisée par la pendule qu'on remonte après chaque coup ou chaque envoi d'article avant le bouclage du journal. Le joueur (surtout dans les parties rapides) comme le reporter est pris par le tourbillon du temps imparti à la partie qu'il doit gérer sous peine d'en perdre le fil directeur et de ne pas jouer ou paraître à temps. On peut même soutenir qu'il peut même être pris par le temps, c'est-à-dire agir dans le trop plein de l'urgence, sans vraiment prendre le temps de la réflexion. Il est alors agi (passif) plus qu'il n'agit et souvent panique et perd faute… de temps. La course à la vitesse et au scoop (info exclusive) demande aux journalistes une rigueur encore plus grande mais est consubstantielle, comme le style impressionniste, au reportage.

« Oui, j'ai été l'esclave de l'urgence médiatique, et mon naturel impatient s'en trouva béatement comblé. C'était, il faut l'avouer, avant qu'urgence médiatique ne soit identifiée comme une sorte de maîtresse sado-masochiste, fouet en main, n'ayant d'autre désir que de martyriser ses infortunées victimes, la « complexité des choses », le « fond des choses », la « recherche lente et patiente de la vérité. De cet esclave-là, j'ai ensuite tenté de me libérer[379] ».

---

[377] Jacques Thomet «AFP 1957-2007 : les soldats de l'information», op. cité, p. 272. Parfois, pour échapper à la censure, voire à la prison, le reporter passe ses documents confidentiels par la valise diplomatique. «A l'AFP, précise une note en bas de page N°111, la valise diplomatique a été baptisée dans le jargon «voie habituelle» (VH). Il s'agit d'une facilité accordée depuis des lustres par le Quai d'Orsay aux bureaux AFP dans le monde pour pallier les risques de la censure, d'espionnage ou de perte de lettres. Tous les courriers diplomatiques passent par cette valise, en fait un sac postal scellé. Certains régimes n'hésitent pas à y mêler des armes.»

[378] *Ibid*., p. 437 : «Une confidence de l'ex-présidente du Parlement européen, Simone Veil, sur son internement avec sa famille au camp de concentration d'Auschwitch-Birkenau en mars l944, n'a jamais été relatée à ses destinataires. Ils étaient trois journalistes, invités par elle à déjeuner à Strasbourg : Philippe Lemaître (Le Monde), Robert de Suzannet (Le Figaro) et Georges-Albert Salvan (AFP). Selon l'agencier, l'ancienne ministre de Valéry Giscard d'Estaing leur a révélé qu'à leur arrivée dans le camp, «les militantes communistes françaises, prisonnières des nazis, les avaient insultées depuis leurs casemates en les traitant de «sales juives». Pour nous, c'était trop gros. On a décidé en commun de ne rien publier.»

[379] Daniel Schneidermann « Du journalisme après Bourdieu », Paris, Fayard, 1999, p. 28.

2/ sens qui est signification : la dimension structurale du « reporter d'idées »

On peut proposer d'emblée une formulation de ce qui nous semble être, sous le nom de problème de «structure», le problème de tout un moment philosophique et cela, non seulement en lui-même, mais par une rupture qu'il semble impliquer (à travers une polémique qui prit une forme explicite, nette, parfois violente), et par les tensions qui le parcourent. A savoir, pour le dire comme Worms : généraliser et tenir pour ultime le nouveau modèle du sens proposé par la linguistique structurale, et qui consiste à le comprendre comme un système de différences. C'est l'ensemble des sciences humaines, voire des sciences en général, et l'ensemble de notre existence individuelle et collective, qui ne prendrait sens, qui ne serait accessible, qu'à travers des structures entendues comme systèmes de signes. Tel serait le premier problème, ou plutôt, plus précisément, ce par quoi la structure devient un problème philosophique.

La force de cette idée tient en effet d'emblée (déjà chez Saussure) à deux aspects inséparables. Elle est d'abord une totalité systématique : rien dans la langue ne fait sens séparément, mais seulement dans un système de relations, par sa place dans un tout, qui dès lors a sa nécessité et qui donne aussi sa rigueur propre à la science qui l'étudie. C'est par là que l'idée de structure est inséparable de celle des « sciences humaines ». Mais elle implique une toute autre idée : celle de différence, non moins systématique. Rien ne fait sens en effet ici, sinon par relation et opposition avec autre chose. Certes, une étude du « système » est possible. Mais ce système est fait de relations et d'oppositions, et chaque signe est pris dans ce mouvement perpétuel de passage d'un signe à un autre. Le mouvement de la différence entre donc aussitôt, avec la forme de la totalité, dans une tension qui définira sans doute le centre problématique du moment des années 60. Plutôt que du fondement des sciences, il va s'agir de la critique des discours, plutôt que d'analyser, de dissoudre plutôt que de construire, peut-être de déconstruire.

Ce n'est certainement pas d'un coup, non plus, que l'accent passe du système à la différence, mais au contraire en se combinant avec elle de manière elle-même à chaque fois différente, dans des œuvres qui attestent de leur singularité non pas par un quelconque mot d'ordre mais au contraire (comme chez Foucault, Deleuze, Derrida, Lyotard) par leurs tensions, voire leurs déchirements internes[380].

Lorsqu'on examine l'échiquier à un moment de la partie, comme le ferait le reporter parachuté soudain dans une guerre «oubliée» en Afrique, est-ce que le sens de la donnée est éclairé du fait que nous savons que cette situation présente hérite des coups antérieurs et qu'on peut éventuellement les reporter, c'est-à-dire en rendre compte ? Celui qui a assisté à la partie à son début, dés l'ouverture, est-il avantagé par rapport à celui qui débarque ? Non, cela ne change rien pour le « reporter d'idées » qui analyse la partie en cours. La seule condition pour que la situation ait un sens, ce n'est pas d'avoir suivi la partie dans son intégralité, mais plutôt que l'ensemble des figurines ne soit pas seulement un ensemble de figurines[381]. Mieux, que le spectateur/acteur soit en possession du code, soit bien informé, c'est-à-dire qu'il sache que chaque pièce de l'échiquier est défini par un ensemble de capacités opératoires et qu'il sache qu'il y a un enjeu (roi adverse mat) défini par une impossibilité opératoire absolue.

La situation est codée, il faut donc être en possession du code pour décoder et comprendre la partie qui se joue devant nous[382]. Sens qui n'est plus direction, pas encore représentation mais essentiellement

[380] Frédéric Worms « La philosophie en France au XXe siècle. Moments », op. cité, pp. 460-464.

[381] Avec la sortie récente du film « Joueuse » de Caroline Bottaro avec l'actrice S. Bonnaire, l'échiquier, seule réalité possible avec l'art symbolique de sauver sa reine et de damer le roi, devient ici le terrain de jeu de suspense et de sentiments cachés. « Le film, lui, avance malicieusement plusieurs pions à la fois. L'apprentissage du jeu va de pair avec une ouverture existentielle et une sublimation de l'osmose charnelle », écrit Jean-Luc Drouin. Le Monde 5 août 2009.

[382] Bertina Henrichs «La joueuse d'échecs», op. cité, p. 92 : «Et pourtant, ce n'était pas le roi qui régnait sur la partie, ni même la tour, le cavalier ou la dame. Les pièces n'avaient de sens que les unes par rapport aux autres. Le pion était la base du jeu, petit soldat serviteur, avançant tout droit vers son unique but, celui du blocage de l'armée ennemie ou de l'ascension sociale. Il pouvait se transformer en dame, tour ou cavalier, selon les besoins du jeu. Si le pion était l'âme des échecs, ce qui était la position de Philidor, la dame en était bien le coeur. Entre le pion et la dame, le plus faible et la plus forte, entre l'assiduité et la vigueur, il y avait une place qu'Eleni pouvait

signification : la situation ne « veut dire » que si l'échiquier parle, qu'il y a un code que tous les acteurs comprennent. Mieux, un coup n'est un coup que s'il a un sens et il n'a de sens que s'il respecte les règles du jeu. Un coup défendu (comme celui du 11 septembre 2002 ou celui de l'invasion de l'Irak des troupes américaines sans l'accord de l'ONU par exemple) n'existe pas, n'est même pas concevable, car l'existence de l'événement est lié à la conformité au code. Ce code définit virtuellement ce qui est permis et ce qui est défendu.

On peut donc définir dans cette approche structurale du « reportage d'idées » pour faire surgir un sens à la partie qui se joue sous nos yeux … cinq, voire six concepts sur l'échiquier du monde : la donnée ou/et fait, la configuration, le code, l'événement, la structure du moment ou temps « systémique ». Avec, en prime, l'enjeu.

La donnée est représentée par les positions dans l'espace de l'échiquier à un moment donné de la partie. Elle est visible, c'est-à-dire fait l'objet d'une perception possible. Mais elle est plus complexe et structurée que la perception simple de l'échiquier et des pièces. Elle peut être assimilée au fait, perturbation minimale dont le degré d'intensité est faible. La mesure des effets d'une perturbation se réalise à partir de l'inexistant. C'est ce qui explique en partie la difficulté du « voir » pour le reporter sur le terrain, voire même l'impression, l'aveu d'échec du journaliste qui ne peut rendre compte vraiment de la violence et du nihilisme. « Il y a des hommes véritablement aveugles qui ne voient rien par le cœur ni par la pensée, qui ne voient que des yeux du corps. Si vous leur demandez : Babylone ou Palmyre ont-elles existé, et sont-elles détruites ? ils vous répondront : Oui, car ils peuvent vous montrer des ruines matérielles, des débris d'édifices enfouis dans le sable du désert, des inscriptions brisées ou à demi effacées par le temps, et écrites dans des langues qu'on ne parle plus. Mais si vous leur dites que la société actuelle est détruite, ils ne vous comprendront pas, et se riront de vous, parce qu'ils voient de tous côtés des champs cultivés, des maisons et des villes remplies d'hommes[383]. »

Mais la période de crise et de désarroi que nos pays traversent aide à repérer une autre différence, plus décisive encore qui dépasse la structure. Elle procède de ce que l'on pourrait appeler la fracture culturelle. Celle qui sépare aujourd'hui le tintamarre médiatico-politique du vrai mouvement des idées ; celle qui éloigne le bavardage convenu de la réflexion distanciée et du savoir véritable. A suivre les radios et télévisions commerciales, à suivre les innombrables débats qui y sont organisés, on pourrait conclure que l'époque, décidément est barbare, voire insensée, et bien courte sa pensée en forme de livres d'images. Celle-ci s'y trouve le plus souvent réduite à quelques antagonismes rudimentaires : plus d'Etat/moins d'Etat, tout marché/tout démocratie, déficits/restrictions, inflation/déflation, etc. Une aussi criante misère semble prouver que le ciel des idées est décidément bien vide ces temps-ci. Or, ce n'est pas vrai. « Même ce qu'il lui reste d'élitisme pincé n'enlève rien à l'inestimable nécessité de France Culture[384] », soutient Jean-Claude Guillebaud. Il suffit de choisir un autre niveau pour constater que la vie intellectuelle a rarement été aussi riche, diverse, exigeante, féconde. C'est vrai pour tous les territoires du savoir contemporain.

La configuration

Ou le réseau constitué par la situation n'est, en revanche, pas donnée, n'est pas perçue au sens strict du terme. Elle est soustraite du visible tout en gouvernant tout le temps, à la fois absente et présente. Elle consiste dans l'ensemble des relations opératoires virtuelles entre les pièces sur l'échiquier. Du point de vue de la réflexion, la configuration constitue une totalité complexe et une. Les pièces ne figurent pas dans la configuration comme des choses : elles ont seulement capacité opératoire, existent comme tel.

occuper. Il fallait s'y tenir. Si elle arrivait à investir le jeu avec sa propre imagination, elle pourrait gagner des parties. Quitter le champ des rapports abstraits, pour se glissser à l'intérieur de la psychologie de ces figures, c'était la seule manière de ramener le jeu à elle.»

[383] Pierre Leroux « Aux philosophes, aux artistes, aux politiques ». Trois discours et autres textes, Paris, Payot & Rivages, 1994, p.87.

[384] « Ecouter voir » : « Pour un monachisme culturel », TéléObs du 15 au 21 novembre, p.50.

Le code, c'est l'ensemble constitué par les règles du jeu : possibilités et impossibilités avec en prime l'enjeu (l'échec et mat de l'autre… roi). Le code n'est certes pas sensible, n'est pas donné en cours de partie. Il ne repose sur rien d'autre que lui-même. Peut-être pourrait-on parler ici de logique des codes, code des codes… Il est l'objet d'une convention entre les deux joueurs et/ou adversaires, comme « une feuille de route » que chacun respecterait à la lettre.

De plus, il est inconscient, à savoir : il ne fait pas l'objet de l'attention des joueurs pendant la partie, il n'y pense même pas. Le grand maître des échecs vise en effet la situation ultérieure, la configuration actuelle, « la structure structurée » (Spinoza), la façon dont les pièces sont ou non en prise. Le code n'est pas objet mais instrument pour la conscience du journaliste plongé dans l'histoire ou/et du joueur pris dans la partie. Il est constitué par un ensemble d'axiomes, donc conventionnel car arbitraire, il est schème et non thème. C'est parce que le code est immuable que l'événement est événement ou mieux a signification d'événement, pour le dire comme Foucault, qu'il peut rencontrer l'idée.

Le contraste devient donc saisissant entre le grand bavardage du flux - enchaîné à ses contraintes, à ses Audimat, à ses vanités - et la vie des idées proprement dite. Comme si l'un et l'autre fonctionnaient désormais de façon cloisonnée, autonome, voire antagoniste. Au fastidieux ressassement quotidien s'oppose de plus en plus le travail souterrain d'une micro-société de clercs retranchée loin du vacarme, soucieuse de rigueur, seule capable de prendre en charge sans état d'âme la complexité du monde et des multiples combinaisons des pièces/figures sur l'échiquier. Comme si une sorte de monachisme laïc s'employait dorénavant – dans les revues, les colloques, l'Université – à tenir la pensée à l'abri des simplifications ambiantes. C'est au dessus de ce gouffre que le syntagme du « reporter d'idées » doit tenter, jour après jour, de jeter des passerelles, voire des ponts. Entre la réflexion sérieuse et le citoyen ordinaire, entre le travail conceptuel et l'opinion publique, entre l'idée et l'événement,, notre fiction théorique foucaldienne doit jouer un rôle de synthèse disjonctive décentreuse (lien/rupture) face à la figure moderne du journaliste qu'on confond désormais avec celle du reporter qui est saisi comme une instance visant à rassembler, à tisser du commun dans une population urbaine hétéroclite[385].

Sur l'échiquier, l'événement est la modification de la donnée, c'est-à-dire ce qui se passe dans le monde sous sa loi de consistance propre. Il change l'aspect sensible de la donnée mais représente aussi la modification de la configuration. Cette modification est toujours à la fois partielle et totale : une pièce est seulement déplacée par l'événement, mais en déplaçant la pièce, on oblige la configuration à bouger[386]. Au fond, on fait bouger plus qu'on bouge[387]. Enfin, la modification est toujours métonymique, c'est-à-dire la partie est prise pour le tout. C'est par une partie que la totalité est atteinte. L'événement n'est pas une modification du code (par définition immuable), il est l'actualisation sur l'échiquier d'une opération virtuelle contenue dans le code.

[385] Géraldine Muhlmann 'Du journalisme en démocratie», op. voté, p. 286 : «Le culte des «faits» doit lui-même être compris comme le souci de s'adresser au plus grand nombre : «les faits retenus obéissent à des critères d'exactitude communément acceptés, mais en outre, ils doivent être intéressants, donc soumis à la règle du human interest», syntagme ciselé par la sociologie de Chicago (Park, Hugues). Pour en savoir plus, lire à ce sujet Hugues H.M. «News and the Human Interest Story, Chicago Univ. of Chicago Press, 1940, avec une introd. De R.E. Park intitulée «News and the Human Interest Story», nov. éd., New-York, Greenwood Press Publishers, 1968.

[386] Jacques Thomet, «AFP 1957-2007, les soldats de l'information», op. cité, pp. 272-273 : «Le correspondant de l'AFP a déjà envoyé sa dépêche. Il se trouve à son domicile à Bangui quand il entend les sirènes de la police. «Je crois qu'ils viennent me chercher… Brûle vite tous mes dossiers!», lance-t-il à sa femme. C'était une fausse alerte. L'escorte passe, pour se rendre au siège de la radio nationale voisine. Jean-Noël Gillet allume son poste. L'hymne national retentit. «Le général Jean-Bedel Bokassa va vous parler», annonce le speaker. «Si le correspondant de l'AFP veut travestir la vérité et dénigrer notre pays, il peut le faire. Mais qu'il se le tienne pour dit!», éructe Bokassa au micro. Le journaliste n'a plus redormi. Il est convoqué le lendemain matin au palais. «Ah, voici mon cher ami de l'AFP ! Qu'il vienne!» s'exclame alors Bokassa devant ses conseiller. Jean-Noël Gillet commence à transpirer. Quatre gardes du corps musclés encadrent le correspondant. Sans un mot, Bokassa l'étreint alors, et l'embrasse sur la bouche. L'affaire était réglée !» Le reporter est dans ce cas précis plus près de l'insensé que du sage dans cette histoire africaine «pleine de bruits et de fureurs».

[387] Héraclite, fragment 49 a : « Aux mêmes fleuves, nous sommes et ne sommes pas ».

Pour Badiou dans « Logique des mondes »[388], c'est une perturbation dont l'intensité est maximale et qui fait exister l'inexistant. C'est « une relève de l'inexistant [389]», une secousse de forte intensité. Tout événement qui surgit puis disparaît laisse une trace effective qui fait que l'inexistant est relevé. Donc, en tant qu'il existe, il représente la relation entre l'ancien et le nouveau monde. Il favorise l'apparition d'un nouveau corps qui va coaguler autour de cette trace ce qui n'existait pas.

La structure du moment ou le temps « systémique ». Le moment n'est pas fuite du temps mais peut être pensé comme singularité irrévocable. Mieux, il est concevable comme l'enchaînement de quatre figures qui vont du système à l'emblème, via le pouvoir nu et l'exception. Car, que signifie penser l'image d'un moment (au sens d'images du temps présent) ? Penser l'image du moment, c'est imaginer le montage de quatre constructions différentes 1/ Le « temps systémique » qui n'a rien de commun avec le « temps de l'urgence » du reporter, historien de l'instant, qui termine fiévreusement son article à l'heure du bouclage de son journal ou du grand reporter qui n'arrive pas toujours à livrer à temps son scoop malgré son téléphone satellite. 2/ le repérage des tracés réels qui, à la surface de la structure font exception. On peut distinguer rapidement des extériorités intérieures comme dans la pièce « Le Balcon » de Genet ou l'opéra « La Tosca » de Puccini et des griffes à la surface à ne pas confondre avec les lois de surface. En fait, ce sont des vérités, ce que la structure[390] n'autorise pas à penser mais que le reporter d'idées peut porter et transporter dans l'espace public en les publiant.

Alain Badiou soutient[391] volontiers qu'art, science, politique et amour les quatre types de tracés d'exception. Il nous livre au passage quatre définitions frappées comme des médailles, à savoir : « La science, c'est le tracé réel de la lettre et de l'appareil, de la mathématique et de l'expérience. La politique, c'est le tracé réel du collectif en tant qu'irruption du réel. L'art est le tracé réel de la finitude du sensible. L'amour est le tracé réel de la différence. ». Pour notre part, nous ajouterons volontiers un cinquième type de tracé d'exception : la communication, entre science et art, définit comme le tracé réel de la lettre et de l'information, des images et de la représentation.

3/ Ce qui tient la garde de la structure, ce qu'on lui attribue, c'est sa persistance. Le contre-effet est le point véritable de la structure, plus important et efficient que l'effet d'ordre. Le gardiennage d'une structure est lui-même contemporain des exceptions. La description d'un ordre ne lui donne pas le secret de ce pouvoir qui réside en réalité dans le contre-effet. Il est lui-même dans la contingence des exceptions. Par exemple, le pouvoir de l'art ou « académisme » se donne toujours comme « néo-académisme ». L'ordre se pose toujours dans la figure du nouvel ordre (mondial par exemple).

4/ L'emblème qui assure la couverture et la maintenance du pouvoir nu : le roi sur l'échiquier, le chef de la police Scarpia dans « La Tosca » par exemple. La loi des images du temps présent est là sur l'entre deux de l'échiquier dans ce qui légifère les emblèmes. La clef subjective du « reporter d 'idées » est dans l'idéalisation, voire la sublimation de la communication. A noter l'ambivalence extrême du mot comme d'ailleurs de tout emblème véritable en tant qu'il rallie et n'a donc rien d'un repoussoir évident.

L'enjeu, c'est la situation finale dans la prise du roi adverse de l'autre et définie par les règles du jeu. Il suppose l'existence de deux camps qui ne campent pas dans une situation pacifique mais plutôt de

[388] Dans sa nouvelle somme («Logique des mondes.L'Etre et l'événement 2», Paris, Seuil, 2006), Alain Badiou poursuit l'ambition de « créer les conditions d'une métaphysique contemporaine » guidée par le souci du concret. Une tâche qui passe par une « dialectique matérialiste » refondue par rapport à ses acceptions classiques, dont le cœur est, même si le propos se veut plus large, une tentative de formalisation logique des conditions de l'action émancipatrice.Le tome premier de «L'être et l'événement « (1988) déterminait mathématiquement leur type d'être comme des « multiplicités génériques ». D'un même « geste platonicien » opérant en science, politique, art et amour, «Logique des mondes» expose cette fois comment s'atteste leur « apparaître » dans des mondes singuliers et s'exprime leur force d'imposition. En tenant compte des critiques constructives faites à propos du tome 1.

[389] Dixit Jacques Derrida.

[390] Ou le dispositif dans le langage foulcadien.

[391] A la faculte de Jussieu dans son séminaire 2001-2002 sur «Les images du temps présent».

conflit. En effet, toute perte des blancs est un gain pour les noirs et inversement.[392] Certes, la situation initiale est caractérisée par l'égalité théorique des deux camps : la guerre psychologique des deux joueurs n'intervient pas. Au contraire, la situation finale, sauf en cas de partie nulle, est fondée sur l'inégalité : le vainqueur est maître du jeu. L'instant de l'échec et mat. Parfois, la partie est déclarée nulle : on ne peut pas prendre l'autre et l'autre ne peut pas prendre. Il n'y a plus d'histoire possible, il n'y a plus de monde alors sur l'échiquier, et donc pas de reportage digne de ce nom. C'est ce que recherchent au fond les blancs et les noirs à travers le décryptage de la configuration. Le joueur blanc cherche la destruction du roi noir et sait que le joueur noir recherche la mise à mort de son roi. Il connaît aussi fort bien la valeur opératoire des pièces adverses. Il sait ce qu'a l'autre dans son jeu et inversement. Il n'y a pas de secret. Mais le joueur d'échec comme le reporter d'idées et le journaliste doit se méfier de la complaisance, de la connivence, qu'une trop grande proximité avec l'autre qui peut l'instrumenter, le manipuler, le désinformer… en le lançant sur une fausse piste, un piètre indice, un signe anodin, voire une simple rumeur.

« Le présentateur n'est pas seulement un journaliste, une figurine à l'écran, voire une icône virtuelle. C'est bien davantage. Un éclaireur, un directeur de conscience, un bruit de fond, un ronronnement, jamais de cris. Tout en lui (en elle) est signe. Son âge. Son sexe. Sa cravate ou son absence de cravate. Son collier. Son maintien. Sa fatigue. Son, dynamisme. Ses sourires. Ses moues. Sans doute exerce t-il davantage d'influence dans le champ vestimentaire, capillaire ou cosmétique que dans le champ politique. Mais cette influence est considérable[393]. »

3/ Sens de représentation chez « l'intellectuel médiatique »

On peut recenser sept concepts dans cette approche médiatique du sens de représentation et de ses dérives.

Le look (ou l'apparence) des pièces et autre figurines de plus en plus sophistiquées : ex. BHL en chemise échancrée en 1977 et qualifié de « plus beau décolleté de la place de Paris » (sic) à l'émission littéraire de B. Pivot « Les nouveaux philosophes sont-ils de droite ou de gauche ? ». Le contenant est plus important que le contenu. La jeunesse est un emblème du temps présent de la société. On a isolé la jeunesse à l'aide de trois traits : 1/ l'immédiatement du divertissement comme norme 2/ La mode comme succession des présents 3/ Le mouvement sur place : « on se bouge » dans une espèce d'agitation incessante où celui qui est immobile va être largué. C'est un mouvement singulier qui ne change pas le monde et encore moins la vie.

La sphère médiatique privilégie le voir, l'apparaître, le frivole et le faux semblant pour tenter d'élargir l'audience et donc en fait l'espace public. Avec, au bout de la lorgnette sur l'audimat, une devise frivole et mondaine : « penser c'est être exposé, être vu et parler à la télé ». « Un philosophe c'est un monsieur qui passe à la télé » déclare Julie Lévy à sa maîtresse d'école qui lui demande ce que signifie pour elle le terme de philosophe qu'elle vient d'inscrire sur la fiche scolaire à la profession de son père.

Fondamentalement, ce monde est atteint de jeunisme et du culte de rester jeune (bougeons nous !). Platon avait déjà noté ce côté juvénile dans la démocratie qu'on voudrait lier aujourd'hui à la liberté de la presse : « Les vieillards s'abaissent aux façons des jeunes gens... imitant la jeunesse de peur de

[392] Jacques Thomet «AFP 1957-2007, les soldats de l'information», op. cité, p. 234 : «A la frontière géorgienne, reprend le journaliste Patrick Kamenka, je faisais du stop pour me rendre à Erevan, la capitale de l'Arménie. Un froid sibérien nous gelait sur place. Un convoi arrive, composé d'une conduite intérieure noire et d'un camion-citerne plein d'essence. Les types de la voiture, à la mine patibulaire, me font signe de monter dans le camion. Ils l'escortaient. Le chauffeur du camion était sympathique. Dans chaque village traversé, il était contraint de s'arrêter. Le même scénario se reproduisait partout. Les milices locales prélevaient leur dîme. C'était la seule condition pour poursuivre notre route. Dans une autre bourg, la négociation se passe mal. Le chauffeur m'a fait sauter du camion, car il risquait d'exploser si les miliciens le prenaient comme cible. Ce fut un grand moment, d'une totale intensité. Le camion a été épargné, et nous avons pu gagner Ercevan.» Leçon de cette anecdote de reportage parmi d'autres : être sur le terrain miné de la guerre, c'est d'abord se protéger le regard pour pouvoir témoigner de l'extrême et de l'indicible.

[393] Daniel Schneidermann « Du côté des hommes troncs ». Médiatiques. Libération 10 mars 2006, p. 33.

passer pour ennuyeux et despotiques ». Même les morts sont aussi victimes du jeunisme : le « dernier voyage » est de plus en plus scénarisé, les corps de plus en plus occultés. Le temps est loin où l'on exhibait le défunt quelques nuits dans le salon de la maison familiale. Le mot d'ordre semble être maintenant : « cachez ces morts que nous ne saurions voir. » De nouveaux rites funéraires tendent à se substituer aux anciens. Tous expriment ce rapport ambigu au corps. Demain, les morts pourront rejoindre d'autres mondes souterrains, d'autres univers parallèles, ceux des réseaux numériques d'Internet. La mort est annihilation. Il semblerait presque logique que soient inventés les « cimetières virtuels [394]», souligne Pascal Lardellier, professeur de la communication à l'IUT de Dijon. Ainsi, aux Etats-Unis, le Virtual Memorial permet aux familles « d'acheter quelques années d'hommage » pour une personne aimée », sous la forme d'un site web. Celui-ci offre quelques pages de texte, des photos, une tribune sur laquelle les proches s'expriment, ainsi que des clips audio et vidéo montrant la personne décédée. Un souvenir de bits et de pixels, donc ! Loin, bien loin, de la jeune mortelle pétrifiée du poète, « belle comme un rêve de pierre… »

Mais comment composer dans une société laïcisée et individualiste qui prône la jeunesse éternelle et sacralise un corps dont les impératifs médiatiques sont la minceur, la fermeté, le sourire et le hâle permanent ? Révélateur de cette tendance de nos jours, les mots vieux, vieillard ou moribond sont presque indécents, on lui préfère le « troisième âge », « seniors », et on évoque les défunts par litote et euphémisme : ils ont expiré, sont décédés, ils ont quitté le monde, sont partis et (se) reposent… Mais une mort dont les mots sont tus n'est pas morte, tuée pour autant. Et au regard de la « surcadavérisation » des fictions médiatiques, note P. Lardellier, on prend conscience que nous ne sommes pas à un paradoxe près. Alors, il n'y a plus de figures de l'âge avec deux options observables sur l'échiquier médiatique 1/ possibilité terroriste de cette figure de la jeunesse : ex. Gardes Rouges en Chine lors de la Révolution culturelle, les Khmers rouges au Cambodge, les enfants soldats de 10/12 ans en Angola 2/ figure de la futilité culturelle, du divertissement, de la curiosité comme paradigme social. Ces deux figures peuvent interférer avec l'apparition de l'animateur télé. Si la jeunesse devient la norme unilatérale, c'est que le vide travaille la sphère médiatique de l'intérieur, à la différence de celle du « reporter d'idées » dont l'avenir est la norme et la pensée l'eldorado.

Le geste/ « gexte » du joueur/acteur qui déplace la figurine ou pièce sur l'échiquier n'est plus dans ce contexte médiatique un épiphénomène insignifiant comme pour le « reporter d'idées », mais fait partie tout naturellement du spectacle médiatique et du marketing de la communication. On guette la poignée de mains (ou les regards) entre les champions russes Kasparov et Karpov. C'est l'anecdote, la petite phrase assassine, la belle formule reprise en boucle qui devient ici le discours prisé et formaté, l'insignifiance du prêt à penser qui a droit d'antenne et de cité. Le geste « remet le je en jeu » dans la philosophie au détriment du signe et de la signification. C'est la « règle du jeu » médiatique qui privilégie l'affect et l'émotion plus que les idées et les concepts. Avec tous les risques possibles de dérapage et de dérives

Dans le dernier film d'André Téchiné «La fille du RER[395]» symbolise de façon très claire l'emballement médiatique que peuvent susciter certaines affaires sous forme de faits-divers. Le vendredi 9 juillet 2004, Marie L., une jeune femme de 23 ans, se présente pour porter plainte au commisssariat d'Aubervilliers, en Seine-Saint-Denis. Elle affirme avoir été victime dans la matinée d'une agression à caractère antisémite, sur la ligne D du RER, entre Louvres et Sarcelles, alors qu'elle voyageait avec son bébé. Elle déclare qu'on lui a dessiné des croix gammées sur le corps, devant des voyageurs impassibles. Nous sommes au début de l'été, l'actualité est creuse et la presse va se précipiter sur cette histoire. Unes des journaux, reportages, enquêtes, réactions de politiques, rien en manque pour ce qui s'annonce comme «l'affaire de l'été 2004». Mais quelques jours plus tard, l'enquête policière permet d'établir qu'il s'agit d'une pure affabulation. Marie est placée en garde à vue pour dénonciation de délit

[394] Rebond, Libération 31 octobre 2005, p. 32.

[395] Sorti en salle le 18 mars 2009.

imaginaire par les enquêteurs de la PJ de Versailles. Le procureur de la République déclare alors : «il résulte des premières déclarations de la jeune femme mythomane que ses accusations étaient mensongères et qu'elle a affabulé. Elle a reconnu s'être, elle-même, porté des marques de coups de couteau, s'être coupé la mèche de cheveux et avoir tracé elle-même les croix gammées sur son corps.» Coup de froid dans les rédactions déjà échaudées par le syndrome de Timisoara[396]» où personne n'avait imaginé un seul instant que cette affaire puisse être montée de toutes pièces. Le film d'André Téchiné vient ainsi nous rappeler, cinq ans après, que chacun cherche et peut avoir son «quart d'heure de célébrité» et nous incite à la prudence que nécessite ce type de faits divers afin de ne pas banaliser le vrai danger que constituent l'antisémitisme et le racisme de façon plus générale.

Mieux, Bernard-Henry Lévy invente et forge le concept de « gexte » en le justifiant ainsi : « Les textes sont comme des gestes. Les gestes comme des textes. Et peut-être faudrait-il inventer un mot qui dise ce même matériau, ce drap commun où ils sont pris – le « gexte » par exemple, mixte du texte et du geste, qui serait l'unité de base, le nombre premier de l'algèbre propre de ce type d'écrivain. Vivre son oeuvre ? Ecrire sa vie ? Multiplier ces « gextes » qui, au choix, s'écrivent et se vivent ». Magnanime, BHL les partage avec Michel Foucault dont les textes à ses yeux « sont, comme je l'écrivais moi-même dans « Comédie », des mixtes de textes et de gestes que l'on peut par convention appeler des gextes [397]». Peut-on parler de «gexte» en ce qui concerne le geste de Marie L. et surtout ce nouveau concept éclaire-t-il vraiment l'affaire en question ?

La situation, ou donnée actuelle entre deux moments virtuels est ici dramatisée à outrance : l'échiquier deviendrait par exemple « l'antre du diable » ou/et l'apocalypse d'Al-Qaïda. Si la société n'est rien que son immédiateté, elle n'est pas formatrice de son avenir : on ne mise alors que sur le présent et son emblème, la jeunesse. On baigne dans la violence, le nihilisme et la crise[398]. On évoque pour un oui ou un on le fascisme, le négationnisme ou le stalinisme. On se réclame de la morale plus que de la politique. On plonge volontiers dans un monde de faux- semblants qui manie information, désinformation et surinformation qui n'a rien à voir avec une maximisation du concept, de l'idée de l'« idée ».

Et c'est là que nous retrouvons Aristote et Lyotard. Il faut juger au coup par coup. On est toujours dans l'opinion, et il n'y a pas de discours de vérité possible sur la situation. Et s'il n'y a pas un tel discours possible, c'est qu'on est soi-même pris dans une histoire, on ne peut pas sortir de l'histoire dans laquelle on est pour prendre une position métalinguistique et dominer l'ensemble. On est toujours immanent à des histoires en train de se faire, même quand soi-même on raconte une histoire à l'autre[399].

La configuration du jeu (médiatique) réside dans la capacité opératoire à jouer avec son image, synonyme d'éternelle jeunesse pour paraître ce qu'on n'est pas (ou plus). Fiction et réalité servent de toile de fond médiatique. Au cœur même de la publicité travaillent les principes mêmes de la mode : l'originalité à tout prix, le changement permanent, l'éphémère. C'est une espèce de « roman-quête » qui passe par une faculté insensée à se mettre en avant dans une culture clip. A grand renfort d'autocitations, de références gadgétisées et de recyclage copié/collé. C'est l'empire de l'éphémère dont le journal peut être le symbole contemporain. Cette combinaison conduit souvent au désastre et au despotisme

[396] Nom de la ville roumaine où la presse internationale avait été manipulée par les autorités locales qui lui avaient fait prendre une fosse commune près d'un hôpital pour un charnier d'opposants au dictateur déchu.

[397] Bernard-Henri Lévy « Réflexion sur la guerre, le mal et la fin de l'Histoire », Grasset, Paris, 2001, p. 25.

[398] Le Monde 11 février 2009 p.6 «L'Iran confronté à une lourde crise économique» par Marie-Claude Descamps: «Mohammad Atrianfar a décidé de sortir de sa réserve. Le journal qu'il dirige, «Kargoraran» vient d'être fermé et sous Ahmadinejad, le pouvoir d'achat est tombé de 50% (…) «En économie le pouvoir est centralisé, résume-t-il, nous dépendons totalement de l'argent du pétrole, ce qui exige un gouvernement sage et capable. Or qu'avons-nous ? Des slogans. On nous raconte que l'Iran joue un rôle au Liban, en Irak et ailleurs. Or, ce sont des mots et la crise est là (…) Les Iraniens ont connu la révolution, le terrorisme interne, la guerre. Ils veulent la stabilité et des réformes, pas une autre révolution.»

[399] Jean-François Lyotard, Jean-Loup Thébaud « au juste » Paris, Christian Bourgeois, 1979, pp. 82-83.

de la jouissance narcissique, elle nie un usage réfléchissant du jugement, à savoir une maximisation des concepts en dehors de toute connaissance de la réalité[400].

Le temps consommation/consumation : le temps présent sans retenue (passé-avenir) est celui du nihilisme car il ne laisse aucun temps. Il est formaté comme les émissions de télé : il fonctionne sur le tout « tout de suite ». C'est le temps de la dilapidation de l'existence, une érotique de l'immédiateté qui est moteur de l'emballement médiatique. Tantôt la Bourse flambe, tantôt elle vacille ; le chômage baisse un peu puis repart à la hausse. Le cours du pétrole grimpe sporadiquement ; la construction européenne s'enlise entre les « oui » et les « non ». Les gouvernements du continent affrontent presque tous d'imprévisibles mais durables révoltes populistes. Du coup, tous les discours changent de contenu en un clin d'œil. Aux refrains réjouis et aux communiqués de victoire succèdent des propos défaitistes et des prédictions épouvantables. Sans transition. Et réciproquement. Mais tout cela n'a guère d'importance : le faux, dès lors qu'il pénètre durablement la société, devient le vrai d'aujourd'hui et demain ; ou plus exactement le vrai faux. Qui peut démêler le mythe, réducteur, du réel, foisonnant ?

Il nous semble, à relire les « Commentaires sur la société du spectacle », parus en l988, peu de temps avant sa mort, que Guy Debord avait raison : « Le seul fait d'être désormais sans réplique a donné au faux une qualité toute nouvelle. C'est du même coup le vrai qui a cessé d'exister presque partout, ou dans le meilleur des cas s'est vu réduit à l'état d'une hypothèse qui ne peut jamais être démontrée. Le faux sans réplique a achevé de faire disparaître l'opinion publique ».

Le spectacle est permanent. C'est un mangeur d'hommes qui ne tolère que la course à l'image. Avec, entre autres, l'image de la jeunesse comme emblème de ce temps dévasté, sans retenue. Plus question de viser l'éternité dans ce culte du présent, des stars et des idoles. Surtout pas de lenteur, pas de temps mort car le public risquerait de zapper et de bouger. Tout se passe comme si le court terme, le tout « tout de suite », l'urgence, l'impatience organisaient désormais nos vies. C'est encore des brisures du temps qu'il était question le 23 avril 2007 sur France Inter. Dans l'émission « La Bande à Bonnaud », le philosophe Bernard Stiegler, président d'Ars Industrialis, évoque l'étrange maladie qui gouverne aujourd'hui nos rapports avec la temporalité. Cette variante de l'hystérie obéit aux sautes d'humeur, au principe du zapping et au règne de l'impatience. Il observe qu'au bout du compte, c'est à cet étrange et très moderne principe d'hystérie qu'aura obéi notre dernière campagne présidentielle en France[401] qui a joué sur la dialectique de la double peur. D'abord, la peur générique de l'altérité, de l'autre, de l'étranger, du sans papier, de l'immigré[402], etc. et ensuite la peur des effets de cette peur générique. Tantôt vénérés, tantôt diabolisés, les candidats nous ont parfois semblé comme évidés de l'intérieur, pathétiquement assignés aux apparences changeantes, celle qui font aller et venir la démocratie d'opinion. Malgré un vote massif (« il faut aller voter »), la conviction faisait cruellement défaut (« pour qui voter ? »)

Au sujet de cette dernière, on est parfois tenté de dénoncer la frivolité convenue des commentateurs et des médias. A la façon d'un Michael Moore, Olivier Azam et Daniel Mermet[403] qui mènent croisade pour faire comprendre comment fonctionnent les stratégies de propagande, la fabrique de l'opinion.

[400] Marianne 27 fév.-5 mars 2010 p. 27 : «Badiou (ndlr : de plus en plus médiatique) est très symétrique de Sarkozy. Pour eux le réel ne compte pas. La vérité c'est ce qu'ils disent», déclare à Eric Conan Jean-Marie Brohm qui a aujourd'hui pris ses distances avec A. Badiou.

[401] On peut faire des analyses similiaires en Bulgarie avec aujourd'hui la montée en puissance d'un homme «providentiel» Boïko Borissov, maire de Sofia et de son parti centre droit. Sur le blog de Courrier International, sous le titre «A l'Est du nouveau : élections internationales, embrouilles bulgares», on pouvait lire le 6 juin 2009 le reportage d'Alexandre levy. Extraits : «« Profitez en, c'est bientôt fini!- ». Partout en Bulgarie on parle de ça : le pouvoir actuel, formé par la coalition tripartite (les socialistes, le parti des turcophones et les partisans du «roi» Simeon II) vit ses derniers jours. Un mois après les élections européennes du 7 juin, les Bulgares sont de nouveau convoqués aux urnes, cette fois-ci pour élire le Parlement national. On dit aussi que le gouvernement actuel, aux abois, aurait même choisi de faire coïncider cette date avec le grand départ des vacances. C'est le parti GERB (prononcer guérb) du truculent maire de Sofia, Boïko Borissov, un ancien garde du corps devenu secrétaire général du ministère de l'Intérieur, qui est donné favori. Mais il ne pourra pas gouverner seul. Les partisans de la « Coalition bleue », la droite libérale qui n'a de cesse de se déchirer tout en se disputant l'héritage de 1989, espère tirer son épingle du jeu. Les élections européennes serviront de test».

[402] En Bulgarie, l'émigré c'est le Turc, aujourd'hui minoritaire et brimé, mais dominateur dans le pays pendant cinq siècles.

[403] Film documentaire « Chomsky & Compagnie » (2008, 1h52).

Ils prônent une insubordination contre « la fausse objectivité », la machine à décerveler contrôlée par gouvernements, intellectuels et médias. Dépeint comme se situant quelque part entre Bertrand Russell et le sous-commandant Marcos, l'Américain Noam Chomsky est la tête pensante de ce courant engagé. Il fait une démonstration : au Salvador, dans les années l980, l'archevêque Oscar Romero et quelques intellectuels qui luttaient contre une dictature soutenue par les Etats-Unis furent assassinés par les milices armées par Washington. Au même moment, en Pologne, le père Popielluzsko, dissident, fut assassiné par la police du gouvernement communiste. Dans la presse américaine, la mort du prêtre polonais fut cent fois plus couverte que celle de l'archevêque savaldorien.

Mais c'est souvent injuste et un peu court. Cette interprétation de l'actualité signifie-t-elle que les médias sont sous contrôle du pouvoir, que s'organise ici et là un complot pour masquer les vérités, qu'un bureau secret tirerait quelque part les ficelles de l'opinion ? Pas le moins du monde, dit Chomsky. Les Etats-Unis ne sont pas une dictature, les médias sont libres, du moins en sont-ils certains…

Il semblerait peut-être plus judicieux de voir dans tout cela le symptôme d'un « déboussolement » collectif beaucoup plus global. L'urgence et l'immédiateté semblent nous gouverner. Les discours que nous tenons sur nous-mêmes - par médias interposés – portent trace de ce sautillement. Un peu comme si le rythme du temps social se calquait de plus en plus sur celui de la Bourse ou, pire encore, de l'informatique qui découpe la temporalité en segments brefs. Ainsi rebondissons-nous comme affolés, d'une humeur à l'autre. Paradisiaque un jour, infernal le lendemain. Le moral de nos sociétés tangue d'un bord à l'autre comme un bateau démâté. D'accord pour dire avec Stiegler qu'une telle instabilité « principielle » est plus pernicieuse qu'on ne l'imagine. Ce triomphe de l'immédiateté est incompatible avec ce minimum de cohérence, de suivi, de sérénité qu'exige la vie. Le bonheur lui-même n'est-il pas inséparable d'une paix minimale de l'esprit, d'une relative permanence des choses et des points de vue sur le monde ? Le paradoxe, c'est qu'au fond d'elles-mêmes, les sociétés contemporaines savent bien que ces sautes d'humeur liées à l'affect plus qu'au concept sont invivables à la longue. La vérité » du monde ne change pas toutes les minutes. Une sérénité minimale leur manque. Une santé inaugurale leur fait défaut.

L'excès de consommation d'un média provoque la déraison, entre le sage et l'insensé/excité. Cervantès en avait une perception nette, il y a quatre siècles, en inventant Don Quichotte. Dès la première page du Livre I, chapitre I, il explique que son héros « s'ensevelissait tellement dans la lecture qu'il passait les nuits à lire, du crépuscule à l'aube, et les jours, de l'aurore à l'obscurité ; et ainsi, à dormir peu et lire beaucoup, son cerveau s'était tant desséché qu'il avait fini par en perdre le jugement ». Ainsi, le « chevalier à la triste figure » est le premier cas clinique d'altération du cerveau humain par contacts répétés avec un média de masse : en l'occurrence, le livre de chevalerie. Les effets de cette pathologie sur la perception sont connus : éradication du réel au profit de sa représentation médiatique. Dans son aventure la plus fameuse, le héros de Cervantès n'est pas capable de faire la différence entre un moulin à vents et un géant ; simplement, il ne voit pas de moulin à vent où s'agitent les géants. Et Cervantès referme diaboliquement la boucle de son média puisqu'il feint en écrivant de commenter un récit rédigé par un autre écrivain, un certain Cide Hamete Benengeli, et qu'il invite son personnage Don Quichotte à juger des qualités de ce premier auteur dans une sorte de prémonition de l'interactivité. « Le roman naît d'ailleurs à la façon dont un internaute surfe sur Internet et interroge Google puisque Cervantès avoue qu'il lit tout, même « des papiers déchirés dans la rue[404] », et que c'est ainsi, en s'appropriant une liasse de pages, qu'il a découvert l'histoire de son héros vivant à la fois dans la réalité et les médias qui la représentent[405]. »

L'événement n'est plus le coup, mais consiste à « faire un coup », c'est-à dire à apparaître dans le miroir des médias, notamment à la télé pour passer le premier sur le petit écran et promouvoir ses

[404] Cervantès «Don Quichotte» livre I, 9.

[405] Jean-François Fogel et Bruno Patino « Une presse sans Gutenberg », Paris, Grasset, 2005, pp. 187-189.

livres[406]. « Ce qui ne passe pas sur TF1 n'existe pas[407] ». La culture industrielle réalise la synthèse de l'original et du standard, de l'individuel et du stéréotype[408]. C'est la sacralisation de l'individualisme et des apparences, conformément au système de la mode en tant qu'aventure sans risque, variation sur le style d'une époque, logique des petits écarts. C'est le « moi, je » qui est ici prétexte plutôt que texte, haut parleur et apparence plutôt que verbe, parole, logos. On diffame pour voir, l'information mute insensiblement en divertissement. Le dernier homme n'est plus qu'une éprouvette. De toute façon, les exclus se sont tus. Les sans-papiers sont sans paroles : ils n'ont même pas de nom. « Le spectacle organise avec maîtrise l'ignorance de ce qui advient et, tout de suite après, l'oubli de ce qui a pu quand même en être connu[409]. »

L'enjeu pour « l'intellectuel médiatique » -qui s'expose avec complaisance et narcissisme, est d'abord d'occuper la place, c'est-à-dire l'ensemble de l'échiquier[410] des médias, c'est-à-dire être partout au point qu'il donne parfois l'impression d'avoir le don d'ubiquité et d'être intime avec le monde au risque même de se couper de l'élite intellectuelle. C'est notamment le jeu/enjeu de la surexposition à la télévision pour les « nouveaux philosophes » au moment de la promotion de leurs livres ou/films. Chacun pour paraître ce qu'il n'est pas se métamorphose souvent en trafiquant d'idées qui formate de pseudos concepts à leur guise. L'information a pour signe particulier qu'elle individualise les consciences et dissémine le corps social par ses innombrables contenus, tandis que par ailleurs, elle travaille en quelque sorte à l'homogénéiser par la « forme » même du langage médiatique.

En juin 1979, Jacques Derrida introduit les « Etats généraux de la philosophie » qui se tiennent à la Sorbonne à l'instigation de vingt et un enseignants, parmi lesquels François Chatelet, Gilles Deleuze, Jean-Toussaint Desanti, Vladimir Jankélévitch, Jean-Luc Nancy et Paul Ricoeur, par une mise en garde : « Il y a dans la technopolitique des télécommunications, un enjeu incontournable, un enjeu aussi philosophique, très nouveau dans certaines de ses formes, de ses opérations, de son évaluation, de son marché et de sa technologie.

(…) Aujourd'hui, ni parmi les philosophes un peu éveillés ni parmi ceux qui sont un tant soit peu déniaisés et entraînés au discernement dans ces domaines (édition, presse, télévision), personne n'oserait témoigner de la vitalité ou de l'exigence philosophique en invoquant une bonne partie, la majeure partie on peut le dire, de ce qui s'exhibe depuis quelque temps sur le présentoir le plus en vue, de ce qui se réclame bruyamment de la philosophie dans toutes sortes de studios où, depuis une date relativement récente et très déterminée, les plus hauts parleurs se sont vus confier les plus hauts parleurs sans se demander (dans le meilleur des cas) pourquoi tout à coup on leur abandonnait colonnes et antennes pour parler ainsi et dire justement cela[411]. »

---

[406] Guy Hocquenghem «Lettre ouverte à ceux qui sont passé du col Mao au Rotary», Paris, Albin Michel, 1986, pp. 160 et 164 : « Comme Sollers, aussi, cher Lévy, tu es irréel, insaisissable, presque incorporel, tant l'image a pris le dessus sur la pensée et la matière. Quelle que soit la solennité de vos engagements, il vous manque l'existence. Ton triple personnage flotte au gré des récits médiatiques, sans jamais arriver à la consistance (…) Si un jour, ce que je ne te souhaite pas, le public qui te donne le sentiment d'exister te quittait, tu lui redirais sans doute cette incroyable formule, par laquelle tu mis fin à ton expérience de journal quotidien, au bout de quinze jours : «Les lecteurs ont unilatéralement rompu le contrat de confiance qui nous liait. (…) Drogué aux médias, à la popularité, tu ne tiens qu'à l'applaudimètre.»

[407] Formule cynique prêtée à Etienne Mougeotte, ex-directeur des programmes de TF1.

[408] Edgar Morin, « L'Esprit du temps », Paris, Grasset, t. I, 1962, pp. 32-37.

[409] Guy Debord «La Société du spectacle», Paris, Buchet-Chastel, 1967, p. 97.

[410] Bertina Henrichs «La joueuse d'échecs», op. cité, p. 64 :0 «- Parce que ça me plaît. Elle savait parfaitement que ce n'était pas ce qu'elle devait dire. Il aurait fallu décrire cette sensation de reculer dans un autre univers chaque fois qu'elle s'attablait devant un échiquier. Elle aurait voulu parler de ce moment où elle se projetait au coeur de la bataille et où elle se mettait à lutter avec son adversaire, dont elle appréciait l'habileté et la force. Elle aurait pu raconter à son amie cette complicité des deux joueurs qui se mesuraient l'un à l'autre, cette intimité étrange qui les isolait du reste du monde. Elle aurait voulu évoquer les étonnants pouvoirs de la dame, la faiblesse du roi, mais elle n'en fit rien.»

[411] «Etats généraux de la philosophie», 16 et 17 juin 1979, Flammarion, Paris, 1979, p. 40.

Confrontation des trois approches : historique (reporter de faits et « maître de l'instant »), structuraliste (reporter d'idées), médiatique (intellectuel médiatique)

« Les idées comptent, elles précèdent souvent les faits[412]… » déclare Mona Ozouf, historienne. L'événement cher aussi bien à Foucault qu'à Badiou est le dénominateur commun aux trois approches. C'est une opération nécessaire par son apparition et contingente par son contenu. Le ll septembre 2001, l'événement est encore seulement possible avant qu'il s'augmente et se dépasse par son apparition en boucle sur les étranges lucarnes de CNN. Comment dans ces conditions mettre en relation, voire en communication, la suite et le code dans l'espace public ? La suite implique la succession, l'irréversibilité : on prend ici au sérieux la temporalité, notamment l'urgence de la situation. Le code suppose au contraire des règles immuables et valables tout au cours de la partie, donc intemporelles. On ne peut faire n'importe quoi. Il est transtemporalité ou « omnitemporalité[413].»

D'où la polémique entre le contenu du sens et l'histoire, ou plus exactement entre le sens du monde et le sens de la vie. C'est au fond toute la question du nihilisme et des emblèmes des images du temps présent dont font leur miel les médias et l'opinion. On peut ainsi résumer et nommer les quatre temps de cette « omnitemporalité » 1/ Temps systémique (le bordel dans « Le Balcon ») 2/ Temps de l'exception (l'insurrection) 3/ Temps du pouvoir nu (le chef de la police) 4/ Temps de l'emblème (le phallus). « Le Balcon » de Genet relate et organise la manipulation des emblèmes par le pouvoir, ce qui entraîne la dissimulation de l'exception dans la structure, c'est-à-dire l'exception se soustrait au visible en devenant invisible. Ce qui expliquerait en partie la mort du regard du reporter de guerre face à la violence. De plus, le cheminement de la pensée ordinaire dans l'espace public et de l'opinion commune adapte volontiers l'ordre inverse : 4, 3, 2, 1. C'est le signe (pédagogique) que le « reporter d'idées » ne doit pas commencer par s'attaquer au temps « systémique » et au temps de l'exception, mais bien plutôt au pouvoir nu et à la manipulation des emblèmes. Sa tâche exigeante et exaltante à la fois : ne rien céder sur la pensée et la croiser simultanément avec un événement qu'à la fois elle pressent et suscite.

En principe/théorie, au départ de la partie[414], tout le monde (le champion comme le débutant) peut gagner, mais à la fin, sauf cas de partie nulle (pas d'histoire), il y a inégalité c'est-à-dire une histoire avec distribution des rôles : un vainqueur et un vaincu comme après un conflit réel. Mais cette égalité des chances est purement formelle, voire factice bien que fondamentale. « Tautologie inégalitaire contre tautologie égalitaire, explique Jacques Rancière. La tautologie inégalitaire est ce sans quoi aucune hiérarchie sociale ne peut se penser. Le problème est qu'elle ne peut fonctionner elle-même que sur la base de la totalité égalitaire. Il faut présupposer l'égalité intellectuelle pour expliquer l'inégalité aux inégaux. C'est le paradoxe théorisé, il y a bientôt deux siècles, par Joseph Jacotot[415]… »

[412] Antoine de Baecque « Eprise de la Bastille » Portrait. Libération 14 octobre 2005, p. 40.

[413] Formule empruntée à Husserl et à la phénoménologie.

[414] Barbara Henrichs «La joueuse d'échecs», op. cité, p.117 : «Or, même lorsqu'elle quittait de temps en temps le damier des yeux, elle n'apercevait pas son entourage. Les soixante-quatre cases s'étaient substituées au mode environnant. Le pharmacien jouait mieux que la fois précédente. Il avait mis à profit les quelques jours qui avaient précédé la revanche pour réviser ses leçons. C'était un homme fier, doté d'une logique implacable, qui pouvait calculer plusieurs coups à l'avance. Kouros ne l'avait pas choisi par hasard. Les deux rivaux jouaient serré. Eleni avait un petit avantage matériel, rechignant toujours à sacrifier ses pièces trop vite, mais les figures de Costa étaient bien placées et tenaient la femme de chambre en haleine. Elle ne pouvait pas se permettre la plus petite erreur.»

[415] Revue Lignes, op. cité, p.117. En l818, Joseph Jacotot, révolutionnaire exilé et lecteur de littérature française à l'université de Louvain, commença à semer la panique dans l'Europe savante des «Aristoi». Non content d'avoir appris le français à des étudiants flamands sans leur donner aucune leçon, il se mit à enseigner ce qu'il ignorait et à proclamer le mot d'ordre de l'émancipation intellectuelle : tous les hommes sont égaux en intelligence. Il ne s'agit pas ici de pédagogie pittoresque jouant sur le paradoxe mais de philosophie et de politique. Pour en savoir plus, nous vous renvoyons à l'ouvrage de Jacques Rancière «Le maître ignorant» (Paris, Fayard, l987) dans lequel il offre, à travers la biographie de ce personnage étonnant, une réflexion philosophique radicale sur l'éducation.

Question cruciale du choix ?

Du point de vue de la suite, donc de l'approche historique du reporter du temps présent, l'événement est une opération qui doit être choisie. Quel angle d'attaque pour notre reportage ? Donc, on met l'accent sur la contingence, sur l'incertitude du futur peu limpide. On doit l'interpréter pour jouer et informer le mieux possible. J'essaie de légitimer mon coup (ma thèse, mon reportage) si je suis parfait, si j'ai la prétention d'être un champion, « un grand professionnel », un universitaire conséquent, un grand reporter. « Faire court, mais sans défigurer le réel, écrit « le métajournaliste ». Etre percutant, mais sans insulter l'intelligence de ceux qui lisent ou regardent. Pointer « les trains qui arrivent en retard », mais sans oublier de dépeindre « aussi » la réalité quotidienne et souvent nihiliste. Faire à notre rythme, refuser la dictature de l'urgence, préférer une information complète à une information rapide, mais sans mépriser les frénétiques exigences du « temps médiatique[416]».

En réalité, je ne sais pas ce que l'autre (joueur, jury, rédacteur-en-chef, lecteur, spectateur, acteur, etc.) en face de moi va faire de mon jeu, de mon reportage, de mes informations, de mon cours, de mon séminaire, de ma thèse ou/et de mon livre. Donc, je cherche à évaluer le risque par rapport au futur tout en me sachant responsable des opérations passées, c'est-à-dire tout ce que j'ai cherché et joué est là ainsi que tout ce qu'a tramé l'autre sur l'échiquier. On a affaire au fond à un duel (sans armes) ludique qui n'exclut pas un certain plaisir : je dois deviner ce que va décider l'autre… et jouer (informer) sans avoir toutes les cartes en main, sans être tout à fait sûr que mes informations sont toutes exactes et notamment si l'un de mes informateurs (ou sources) ne me manipule pas. Non seulement en me désinformant mais aussi en surinformant.

Du point de vue du code, l'opération choisie n'est pas n'importe laquelle : le coup joué s'inscrit toujours dans les limites imposées par le code. La liberté du reporter d'idées ne peut s'exercer que limitée ou contrainte, car s'il n'y a pas d'axiome, il n'y a pas de jeu.

Quant à l'enjeu, il réside dans la perspective historique dans l'écart (qui est un événement) entre la situation initiale et la situation finale : égalité initiale entre les deux camps et inégalité finale qui donne au bout de la partie une histoire. C'est pourquoi la grande presse ne s'intéresse qu'aux « trains qui n'arrivent pas à l'heure » car celui qui respecte l'horaire représente un non-événement, une banalité, un fait non significatif.

« Mon but n'est pas d'envoyer souvent de petites choses, soutient Albert Londres. Un correspondant de guerre n'est pas un pisseur de copie. Pour mon compte personnel, je préfère plutôt envoyer un ou deux articles par mois, mais que ces articles soient réellement intéressants, plutôt que dix papiers secondaires. Je fais souvent des voyages qui n'offrent pas assez d'intérêt pour faire l'objet d'un article. Ainsi, je reviens de Monastir et de Prilipo. J'ai dépensé cinq jours. Je ne ferai cependant pas d'article. Notre rôle consiste à être là pour le grand jour. Ce grand jour se fait parfois attendre un mois.[417] » La partie d'échec tout entière est un événement d'événements. Alors que dans une perspective structuraliste du reporter d'idées, l'écart entre la situation finale (la prise d'un des rois) et la situation initiale est définie par le code.

Donc, un événement n'est un événement qu'en tant qu'il satisfait aux règles du code. Le nihilisme qui casse l'absolu des règles est évacué, voire nié comme virtuel dans cette conception idéelle du monde, car le respect des règles est la condition sine qua non pour qu'il y ait un monde qui ne soit pas chaos ou un non-monde.

[416] Daniel Schneidermann « Du journalisme après Bourdieu », Paris, Fayard, l999, pp. 140-141.

[417] Lettre d'Albert Londres à ses parents, 13 novembre l915, archives A.A.L..

La localisation de l'observatoire

Le journalisme fait question, bien qu'il ait abandonné les oripeaux de la pseudo-objectivité. D'où regarde celui qui regarde pour apprendre à regarder ? Ne doit-il pas être déjà dans le lieu qu'il vise ? Quel est l'observatoire qui privilégie la suite ? C'est l'un des deux joueurs, celui de la contingence, de la responsabilité, celui d'une lutte à mort envers le roi adverse. C'est donc un monde à la première personne du singulier. C'est « je » qui est engagé dans le temps et dans la lutte avec l'autre. Ce « je » est toujours quelque part dans la suite, c'est-à-dire incorporé dans la situation présente. Il n'est pas « haïssable » mais essentiel pour montrer qu'on est là comme témoin. C'est pourquoi le reporter se met souvent en scène, comme Albert Londres, véritable archétype mythique du grand reporter rassembleur, en rédigeant son récit en Chine à la première personne avec luxe de détails plus ou moins croustillants, pour que son lecteur sache qu'il a vu la ville de Tien-Sin en ébullition… Ce qui annonce une belle lutte fratricide entre Wou-Péfou et cette canaille de Tsang-Tso-Lin.

« Voilà les bataillons qui passent à cette heure devant le cercle de Tien- Sin. Ce sont les soldats de Tsang-Tso-Lin. Qu'ils n'aient pas de souliers, c'est décent, mais - et je le jure devant la Société des Nations – il y en a qui sont sans culottes. C'est des derrières que le tyran fait défiler au son de la fanfare[418]. »

Quel est l'observatoire qui privilégie le code ? C'est un tiers qui maîtrise le code et est capable de lire et de décrypter les deux stratégies qui s'affrontent sur l'échiquier. Ce qui est frappant, ce n'est pas la recherche de la mort de l'autre, souligne Hegel, c'est qu'ils se comprennent sans parler, car « souffler n'est pas jouer » et n'est pas communiquer. Cette lutte à mort suppose donc l'entente, voire la communication pendant toute la durée de cette lutte. C'est un observatoire impersonnel ou co-personnel. Il est donc à la troisième personne neutre, il est hors de la situation, dans l'entre-deux. C'est par exemple celui que choisit Klaus Mann dans ses chroniques[419] d'un exil de combat contre le nazisme.

Septembre 1930. Cent sept députés nazis sont élus au Reichstag. Ils n'étaient que douze au cours de la législature précédente. Cette percée, aussi spectaculaire qu'inattendue, trouble la plupart des observateurs. Même les plus lucides s'égarent. A l'instar d'un Stefan Zweig qui, dans un article publié au lendemain des élections, analyse le succès des nazis comme «une révolte de la jeunesse, une révolte peut-être pas très habile, mais finalement tout à fait à encourager contre la lenteur et l'indécision de la «haute» politique. »

Une «révolte de la jeunesse (…) à encourager» ? Un homme, au moins, n'est pas de cet avis. Notre reporter d'idées comprend avant tout le monde que cet événement du nazisme est une surprise calamiteuse dans la disposition des corps et des langages, en tant que création de nouvelles possibilités[420]. C'est l'advenu d'un réel en tant que futur possible de lui-même. L'état de la situation, c'est un système de contraintes qui limitent la possibilité des posssibles. L'Etat est un prescripteur du réel dans la mesure où il dicte ce qui est possible : ici, la multiplication de députés nazis au sein même du Reichtag. Cet intransigeant lucide qui fait ce constat s'appelle Klaus Mann, vient de fêter ses 24 ans, et n'hésite pas à faire part de son désaccord au grand écrivain autrichien : «Il y a une prétention à tout comprendre, une sorte de complaisance à l'égard de la jeunesse qui va trop loin. Tout ce que fait la jeunesse ne nous montre pas l'avenir. La plupart des gens de mon âge (…) ont fait, avec l'enthousiasme qui devrait être réservé au progrès, le choix de la régression. C'est une chose que nous ne pouvons sous aucun prétexte

[418] Albert Londres « La Chine en folie », Paris, 10-18, pp. 242-252.

[419] Klaus Mann «Contre la barbarie (1925-1948) Traduit de l'allemand par Dominique Laure Miermont et Corinna Gepner, préface de Michel Crépu (Paris, Phébus, 2009). Un recueil de soixante-sept textes politiques de ce jeune dandy lucide, toxicomane et dépressif qui se suicidera à Cannes en 1949. Principalement des articles et des conférences rédigés pour la plupart entre 1933 et 1945, jamais traduits en français à l'exception de quelques uns. Ils permettent de prendre la mesure des deux qualités qui ne firent jamais défaut à notre reporter d'idées : un discernement étonnamment précoce et une intransigeance absolue.

[420] Pas au niveau des possibles objectifs mais de la possibilité des possibles sur fond hitlérien.

approuver (…) La psychologie permet de tout comprendre, même les coups de matraque. Mais cette psychologie-là, je ne veux pas la pratiquer. Je ne veux pas comprendre ces gens-là, je les rejette.»[421]

Question du sens

Pour ce « je [422]» engagé dans la lutte et qui cherche à « voir » et à décrypter la configuration, la question du sens est de savoir qui gagnera à la fin de la partie ? Elle se pose à chaque joueur, partenaire et adversaire à la fois, en termes d'exclusion, de conflit ou de guerre dans lequel l'autre est un obstacle à détruire entre moi et la situation finale. Ce sens n'est pas à connaître, il est à effectuer à travers un code de guerre, c'est-à-dire coup après coup, je construis pour ma part et contre l'autre le sens de la partie. Le « je » instaure le sens de la partie pour sa part, à savoir avec mais aussi contre l'autre. Cette ambivalence joue à la fois sur un rapport de complicité et sur un rapport de guerre (empathie/conflit). Le « je » institue ce sens dans le risque : il n'épuise pas à chaque événement l'ensemble des combinaisons possibles à partir du coup qu'il joue. A cause de cette limitation (du temps et des capacités opératoires du cerveau), il y a à la fois risque et responsabilité. D'une certaine manière, tout le passé est présent sur l'échiquier pour qui sait le décrypter : « il n'y a d'histoire que contemporaine ». On navigue ici dans une tragédie de l'irréversibilité, du goût du risque et de la relation à l'autre : les deux adversaires se comprennent et se haïssent à la fois. C'est un combat permanent qui fonde la partie : « Polémos (combat) est père et roi de tout.[423] »

Du point de vue du reporter d'idées, la question du sens est de savoir quel code est utilisé par l'un et l'autre joueurs. Si les deux n'ont pas le même code, on ne peut parler de partie mais plutôt de violence à l'état brut, de stratégie nihiliste. Cette question se pose à n'importe qui, au tiers en général, en termes de contrat ou de contrainte du jeu. Le sens de la partie est un sens à connaître, il n'est pas déterminé à l'avance.

Ou bien on a la partie et on n'a pas le code (approche de la nature du physicien primitif ou à un degré moindre du correspondant de guerre). On doit donc élaborer le code à partir de cette partie. C'est tout le travail de la connaissance inductive : à partir de quel code, elle peut être ordonnée. La connaissance est alors comparable à un ensemble d'axiomes qui n'exclut pas une philosophie de l'engagement. Et, contre Sartre, auquel il ne pardonnait ni son attitude pendant l'occupation ni sa philosophie du sujet, Canguilhem prend la défense de Foucault en rappelant, comme il ne cessait de le dire, que Cavaillès « avait réfuté d'avance, par sa participation à l'histoire tragiquement vécue jusqu'à la mort, l'argument de ceux qui cherchent à discréditer le structuralisme en le condamnant à engendrer, entre autre méfait, la passivité devant l'accompli[424]. »

Ou bien nous connaissons le code avant la partie (cas du joueur d'échec) dont nous ignorons le déroulement et l'issue. Possédant le code, peut-on en déduire la partie qui va se jouer ? Est-il possible de déduire l'histoire à partir de la compréhension du code de l'histoire ? En principe, rien ne s'y oppose. On peut en effet dresser une combinatoire, un catalogue « vrai / faux » dans le cadre d'une logique binaire. Une machine électronique, sauf l'aspect de guerre froide, peut mener vers la partie nulle, c'est-à-dire la plus rationnelle possible. C'est le sens qui est institué par la position du « je » et du « toi » : le « je » n'est donc pas premier, il est second au code. Sans prétendre reconstituer l'homme comme une positivité observable. Là était la signification profonde des dernières lignes des « Mots et

[421] Pour en savoir plus, consulter l'article de Thomas Wieder «Klaus Mann l'intransigeant», Le Monde 27 mars 2009, p. 7.

[422] Jacques Lacan Le Séminaire Livre XX «Encore», op; cité, p. 119 : «Le je n'est pas un être, c'est un supposé à ce qui parle. Ce qui parle n'a à faire qu'avec la solitude, sur le point du rapport que je ne puis définir qu'à dire comme je l'ai fait qu'il ne peut pas s'écrire. Cette solitude, elle, de rupture du savoir, non seulement elle peut s'écrire, mais elle est même ce qui s'écrit par excellence, car elle est ce qui d'une rupture de l'être laisse trace.»

[423] Héraclite, fragments 8 et 10. La totalité des opposés fait l'unité. L'un résulte» du multiple, l'unité n'est jamais présente que comme multiplicité. L'harmonie des contraires suppose un état concordant/discordant de paix et de guerre.

[424] Georges Canguilhem, « Mort de l'homme ou épuisement du Cogito », Critique, 242, juillet 1967.

des choses » qui furent comprises, notamment par Sartre, comme un manifeste réactionnaire, hostile à toute forme d'humanisme et d'engagement existentiel. : « … alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage sur le sable ». La situation sur l'échiquier était plutôt sereine et échappait à la tentation nihiliste : elle signifiait que la passion pour le concept (pas seulement la «passion du réel» dont parle Badiou dans «Le Siècle») dans laquelle, notamment après Cavaillès et Canguilhem, Foucault s'était engagé était l'une des manières les plus fécondes de redonner à la génération intellectuelle des années 1960 le goût d'un héroïsme de la pensée et celui du risque.

Minimax du meilleur jeu/reportage possible

Du point de vue de l'historien et du journaliste, le sens ce serait le contenu de la fin. A savoir, qui va occuper la position finale, qui va dominer le monde, toi ou moi ? Mais du point de vue du code et du « reporter d'idées », ce sont les règles qui gouvernent la partie, ce qui est là tout le temps et guide le déplacement des pièces sur l'échiquier. Le sens, c'est quoi gouverne ? Enfin, du point de vue de « l'intellectuel médiatique », le sens c'est plus superficiellement ce qui apparaît, qui a le pouvoir du micro et parle à l'écran ? Peu importe alors, si l'insignifiance règne sur les soixante quatre cases, que « le monde crève [425]! » et le nihilisme triomphe ici comme ailleurs. Avec le mépris de la vie et des lois dans la défaite comme dans la victoire. « Il n'y a que des corps et des langages » pour le dire comme le « matérialisme démocratique » dont parle Badiou. On ne vit plus pour les idées mais la plupart du temps sans idée : on joue pour jouer, pour ne pas passer son tour mais sans stratégie précise et cohérente.

Cette triple vision du monde comme structure, miroir médiatique et histoire à travers le jeu d'échec montre aussi ses limites et ses dérives. Selon la théorie des jeux, on peut tenir compte de trois critères essentiels pour 1/ le nombre de joueurs/adversaires 2/ l'information des joueurs qui est complète ou incomplète (secret) 3/ la somme qui est nulle ou non nulle.

Dans le jeu d'échec, nous sommes en présence de deux adversaires. Il n'y a pas de secret, c'est-à-dire pas de pièces cachées, pas de coups secrets ou tordus. C'est un jeu à somme nulle, à savoir tout gain de l'un est une perte pour l'autre. En cas de guerre, la situation est plus complexe et diffère sur les deux premiers critères. On peut dénombrer plusieurs adversaires, pas seulement deux. L'information n'est jamais complète malgré la présence des espions, des informateurs, des observateurs et des inspecteurs sur le terrain. C'est un jeu à somme nulle en principe, à savoir, comme dit la sagesse populaire, « le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre ».

Cette analyse montre que dans les jeux à information complète et à somme nulle, on rencontre un point d'équilibre : c'est le moins mauvais des résultats mauvais pour chaque joueur. C'est le « minimax » ou minimum des maxima compossibles : deux joueurs n'effectuant que des choix rationnels aboutissent à la partie nulle, c'est à dire qu'ils se neutralisent parfaitement, sans vainqueur, ni vaincu. Le nihilisme y paraît exclu : « le résultat y est déterminé d'avance » note A. Rapoport.[426]. Prenant acte de la décomposition de « l'intellectuel universel », une race à voie de disparition depuis Sartre et les dérives insensées de « l'intellectuel médiatique », le « minimax » dans le domaine des idées résiderait dans la fiction théorique du « reporter d'idées », moderne « intellectuel spécifique » qui penserait le dehors sans le penser à travers le seul miroir des médias et sans rapatrier la pensée du côté de la conscience.

Dans un texte de 1966, « La pensée du dehors », Foucault médite sur la fiction littéraire de l'œuvre de son ami écrivain Maurice Blanchot : comment penser le dehors en lui-même, sans le penser à travers les projections de mon corps ? Comment faire pour les images du monde ne tissent pas la vieille trame de l'intériorité ? Pour y échapper, il faut élaborer une réflexion curieuse tournée vers le dehors sans y rencontrer de positivité qui la contredise, sans jeu dialectique de la négation. « C'est se rendre libre pour un commencement, pour une pure origine » précise Foucault. Les deux premières catégories sont

[425] Cri destroy du poète Rimbaud.

[426] Bons et mauvais usage des jeux. « Les Temps modernes », Paris, oct. 1963, pp. 45-60.

celles de l'attirance et de la négligence, ajoute-t-il : attirance pour une ouverture sans aucune protection et ce zèle pour être attiré s'ouvre à la négligence. Ce sont deux catégories stoïciennes qui permettent de construire une pensée du dehors et d'échapper à la figure perturbatrice de l'incurieux qu'on retrouve constamment dans la littérature et dans la vie et qui autorise les « Nous ne savions pas » pour se tenir loin de la fureur et du bruit du monde.

Le compromis « minimax » du « reporter d'idées » - à connotation à la fois journalistique et philosophique et à « la rencontre de l'idée et de l'événement », prendrait bien sûr acte de la montée en puissance dans l'espace public du journalisme à partir de sa « terre natale », le XIXe siècle et de la décomposition presque concomitante du pouvoir universitaire[427] et du statut de l'intellectuel sur la scène contemporaine où il n'arrive pas toujours à se faire entendre, à faire valoir sa différence et sa spécificité. A tel point que beaucoup de penseurs refusent aujourd'hui le qualificatif d'intellectuel, encore plus celui péjoratif d'intello.

Nous sommes dans un moment où nous nous situons dans l'entre-deux de la constitution d'un nouveau monde, où intellectuel n'est pas un nom, communication ne veut plus rien dire, marché global n'est pas un monde. Comment alors évaluer l'emblème dominant de la société contemporaine sur l'échiquier du monde à l'aune du multimédia ? Le souci de plaire à tous ne risque-t-il de dériver vers un manque de rigueur et un risque de simplification excessive ?

Loin du choc des photos, c'est bien « le poids des mots ou de leur absence, le poids des mots dits et écrits, lus et entendus[428] » qui lie le discours journalistique à son objet. « Cela dit, pour citer Karl Kraus, « entre deux maux, je refuse de choisir le moindre ». Si je n'ai guère d'indulgence pour les intellectuels « irresponsables », j'aime encore moins ces responsables « intellectuels » polygraphes polymorphes, qui pondent leur livraison annuelle entre deux conseils d'administration, trois cocktails de presse et quelques apparitions à la télévision. Je souhaite que les écrivains, les artistes, les philosophes et les savants puissent se faire entendre directement dans tous les domaines de la vie publique où ils sont compétents. Je crois que tout le monde aurait beaucoup à gagner à ce que la logique de la vie intellectuelle, celle de l'argumentation et de la réfutation, s'étende à la vie publique. Aujourd'hui, c'est la logique de la politique, celle de la dénonciation et de la diffamation, de la « sloganisation » (sic) et de la falsification de la pensée de l'adversaire qui s'étend bien souvent à la vie intellectuelle. Il serait bon que les « créateurs » puissent remplir leur fonction de service public et parfois de salut public.[429] »

Vous avez dit « hétérotopie » ?

Pour percevoir, dire l'événement et le promouvoir au titre d'objet de pensée et de critique, il faut être touché par lui et donc ne pas s'exclure du monde. Pas de valeur suprême en haut sans préposés en contrebas à l'économie de la chose. Notre fiction théorique de reporter d'idées qui enchante et intrigue - après avoir suscité le scandale en l978-1979 par le diagnoctic foulcadien du présent iranien - peut-elle être éclairée par un autre oxymore d'actualité, « président noir », deux mots qui font rêver avec la montée en puissance de Barack Obama ?

Autrefois inimaginable comme le reportage d'idées qui concilie deux termes en apparence antinomiques, le fait qu'un homme de couleur puisse accéder à la Maison Blanche est aujourd'hui du domaine du possible, se félicite la journaliste africaine-américaine Deneen L. Brown. « Président noir. Deux mots éloquents et pourtant contradictoires. Jadis envisagés comme formant un oxymore, impossibles à juxtaposer dans une même phrase, un même contexte, un même pays – à moins de les faire suivre d'un point d'interrogation. Un président noir ? Au cours de ce siècle ? Deux mots peut-être aussi exotiques que « président vert ». Mais voilà qu'aujourd'hui, c'est un concept devenu visiblement envisageable (…)

[427] Alain Brossat Séminaire 2004-2005 à Paris 8 «Pouvoir universitaire, pouvoir journalistique».

[428] Pour le dire à la manière de Jacques Rancière.

[429] Pierre Bourdieu « Contre-feux », Paris, Editions Raisons d'agir, 1998, pp. 16-17.

Tout le monde sait qu'il n'y a pas de certitudes en politique. Reste pourtant que cette idée de « président noir » donne matière à des réflexions proprement galvanisantes[430]. »

En raison de l'attrait qu'Obama exerce sur les Blancs, certains le disent « post racial », cet homme qui n'a pas fait campagne en tant que président noir et dont la mère est blanche. A l'image de notre reportage d'idées qui est sans doute « post-journalistique » en tentant de surmonter les sempiternelles rivalités et clichés entre intellectuels et journalistes.

En livrant « l'essentiel de l'actualité » dans l'espace public, le journal instruit l'opinion, laquelle instruit le gouvernant qui dissèque les sondages. C'est pourquoi il ne suffit plus aujourd'hui de porter l'idée dans un système ou/et une théorie mais il faut la reporter, prendre le temps du détour, la mettre épurée en tension face à l'événement-sens en s'adressant au plus grand nombre (oi poloi) et pas seulement à une élite aristocratique (aristoi). « La vie est une si triste affaire, disait Schopenhauer, que j'ai décidé de la passer en réfléchissant[431]. Ce que les philosophes antiques désignaient par sagesse n'était au fond qu'une façon d'exprimer la domination absolue de la pensée sur la vie. La sagesse n'était, note Monique Canto-Sperber[432], ni un corpus de savoir, ni un ensemble de règles, ni une attitude à l'égard de la vie, ni surtout une formule de bien vivre. Elle représentait plutôt la quête d'une réflexion qui imprime à l'existence un ensemble de conditions formelles et structure les désirs et la vie émotionnelle. La présence de la sagesse dans la vie humaine dépendait de la compréhension de ce qu'est le bien propre de la vie humaine, du souhait de façonner son esprit à l'image de ce bien et d'en faire le principe de ses actions.

Ce rappel de la philosophie antique devrait conduire à ne parler de sagesse qu'avec parcimonie, car les conditions d'usage du terme, à savoir une hiérarchisation forte des activités humaines et un primat absolu reconnu à l'activité intellectuelle, n'ont plus la même signification pour nous aujourd'hui, et peut même paraître « insensés » à certains. En revanche, si le sens du mot « sagesse » est rendu plus trivial et ne désigne que le talent de traverser la vie avec équanimité et bonheur, alors on peut dire, si l'on s'en tient à ce sens appauvri, que la science d'un tel talent n'existe pas, ni pour les modernes ni pour les Anciens. Car cet art de la vie heureuse, nul n'en a jusqu'à aujourd'hui présenté la théorie ou les causes. Et si la philosophie propose de le fournir, ce n'est qu'à titre de « publiciste », voire de propagande. En revanche, si l'on revient au sens original de la sagesse, il est clair que des hommes et des femmes, chez les Anciens comme aujourd'hui, ont aspiré, aspirent à ce que la pensée ou la réflexion, ou même dans certains cas la philosophie, oriente leur vie. Dans un monde où la désorientation règne en maitre, cette aspiration façonne leurs attitudes à l'égard du monde, modifie l'exercice de leurs capacités cognitives et donne forme à leurs désirs, à leurs émotions et à leur imagination.

Dans un tel contexte, entre le sage et l'insensé, le reporter d'idées n'a pas seulement à poursuivre l'édifice de l'abstraction, il doit se remettre au contact de la non-philosophie en révélant le sens qu'elle a pour nous. Peut-être le désir de sagesse comme désir de vivre debout. « C'est là[433] que j'ai saisi à quel point la philosophie avait besoin, non seulement d'une compréhension philosophique, par concepts, mais d'une compréhension non philosophique, celle qui opère par percepts et affects. Il faut les deux. La philosophie est dans un rapport essentiel et positif avec la non-philosophie : elle s'adresse directement à des non-philosophes[434] »

En ces temps de frénésie, de jeunisme et de bougeotte généralisée où l'on confond trop souvent agir (activité), être agi (passivité) et s'agiter, comment donc appréhender et aborder les frictions temporelles pour apprendre la sagesse de la lenteur et du « long détour de la pensée » que préconise Platon ?

[430] «The Washington Post», 16 Juin 2008.

[431] Arthur Schopenhauer « Le Monde comme volonté et comme représentation », 1819.

[432] « Une vie réfléchie est une vie moins triste », Le Nouvel Observateur Hors série avril/mai 2002 « Donner un sens à sa vie. La sagesse aujourd'hui », p. 49.

[433] Ndlr : dans l'événement du séminaire 1972-1973 à Paris VIII Vincennes.

[434] Gilles Deleuze, « Pourparlers », op.cité p. 218. cf Annexe 2 « Comment le philosophe communique-t-il ? ».

Comment la temporalité pourrait-elle ralentir l'emballement politico-médiatique (qui fixe l'agenda et le rythme des nouvelles à communiquer) et conduire à l'hétérotopie du « reportage d'idées » que prône Foucault ?. Dans son « flipper à idées », notre reporter d'idées lance avec habileté alors une double bille conceptuelle dans le 4e principe de son texte de 1964 qui s'attaque aux temporalités, à savoir : l'hétérotopie (espace autre) et l'hétérochronie (temps autre). Il distingue deux grandes catégories d'hétérotopies : d'une part les hétérotopies d'accumulation : les cimetières, les bibliothèques, les musées, les archives et d'autre part, les hétérotopies chroniques à connotation plus ou moins festive : les foires et leur cortège d'attractions diverses, les clubs villages nature style Club Med, les maisons closes, les communautés idéales isolées où les cloches sonnent régulièrement à minuit pour le devoir conjugal à l'heure fatidique du crime (qui n'est pas toujours sexuel), etc.

« Le journalisme doit opérer une révolution en son sein, comme celle qui a agité il y a quelques décennies le monde des historiens (...) Aujourd'hui, une rupture de ce type est nécessaire pour résister à la domination écrasante du monde spectaculaire de la communication[435].»

Loin d'être une aporie inventive ou/et une foucade « amusante », Foucault introduit avec l'invention en 1978 de cette fiction théorique une distorsion heuristique, dans le jeu de pouvoir compliqué et la rivalité toujours recommencée entre journalisme et philosophie. Et ceci, aussi bien sur le fond que sur la forme… à la différence des tentatives journalistico-marketing de récupération de la philosophie dans les journaux[436]. Pour qu'enfin les intellectuels et les journalistes arrêtent leur vaine querelle et leur stérile rivalité et se rencontrent vraiment et collaborent sans arrière pensée (c'est le cas de le dire !) « au croisement de l'idée et de l'événement. » Ils tenteront peut-être alors de retrouver l'hétérotopie et l'hétérochronie de « l'esprit Critique».

Le monde des idées selon « l'esprit Critique »

Idée/Evénement éditorial. Fondée en 1946 par Georges Bataille, la revue « Critique » affirme un projet intellectuel à la fois exigeant et original servi par une formule éditoriale rigoureuse : il s'agit, sur les traces de Diderot, de « rass*embler les connaissances éparses sur la terre, en exposer le système général et le transmettre aux hommes qui viendront après nous »*. Il s'agit, sur les traces de Locke et de son Essai sur l'entendement humain, d'élaborer un corpus de définitions analytiques décelant dans les « substances », les « idées simples » constitutives des « idées complexes », elles-mêmes liées à l'usage plus ou moins vicieux des mots. Il s'agit dans ce projet encyclopédique d'un dictionnaire rendant compte de la nature des choses, qu'il faut substituer à ceux qui décrivent les propriétés des mots dans la communication, mais non pas d'une somme exposant l'état des connaissances[437].

Avec l'incontournable revue de la nrf chère à Gallimard, Foucault rendra hommage à « l'esprit Critique » à la fois rigoureux et dans l'air des idées du temps. Cette visée ambitieuse est portée par des personnalités qui signent le style et la renommée de sérieux de la revue : pas d'équipe, pas de communauté mais un « esprit Critique » : celui de Michel Foucault, Maurice Blanchot, Jacques Derrida, Roland Barthes, Eric Weil, Michel Serres, Michel Deguy, Jean Piel, etc. Par exemple, l'apparition des « nouveaux philosophes » sur la scène parisienne (André Glucksmann, Bernard-Henri Lévy, Jean-Paul Dollé, Christian Jambet, etc.) entraîne une réaction du pôle savant de Critique contre la dérive mondaine de la philosophie, notamment le montage médiatique et la publicité qui s'est faite dans les colonnes des journaux et des magazines. D'une façon plus générale, ce qui frappe les collaborateurs de « Critique »

[435] Florence Aubenas, Miguel Benasayag, « La fabrication de l'information », op. cité, pp. 106-107.

[436] René Scherer Séminaire 2007-2008 Paris 8 Saint Denis sur «Crime et philosophie» diffusé et accessible sur You Tube : «L'initiative récente de «Libération» de laisser aux philosophes l'espace rédactionnel du journal le temps d'un numéro nous paraît guère satisfaisante et plutôt insensée. Elle prend acte de la valeur marketing de la philosophie dans l'espace public, mais dans ce nouveau cas de figure, notre discipline est prise, me semble-t-il, dans un cercle vicieux médiatique dont on ne peut sortir de façon univoque, sinon qu'en déclinant l'invitation presse ou se déclarant non philosophe, c'est-à-dire en maniant l'ironie et l'humour.»

[437] Alain Rey « Miroirs du monde. Une histoire de l'encyclopédisme », Paris, Fayard, 2007, p.182.

c'est la façon dont la philosophie française dans les dernières décennies du XXe siècle, par une technique de conditionnement aussi efficace qu'inconsciente, se donnait en miroir à elle-même.

« *A Critique, on n'est pas long à dénoncer ce que l'on considère comme une imposture* [438]», écrit Sylvie Patron Ainsi dès le numéro « La philosophie malgré tout [439]» : « Malgré tout ? Malgré les impatients trop habiles de la fausse « nouveauté » ; malgré les prisonniers du dogme et de la secte… » Les titres proposés pour ces dix-huit essais et témoignages signifient à la fois une volonté de rupture avec le passé immédiat (« D'un ton péremptoire adopté naguère en philosophie » par Denis Kambouchner, « Démobiliser » par Clément Rosset) et une résistance aux clichés eschatologiques (« Pourquoi pas des philosophes ? » par Jacques Bouveresse, « Du besoin de la philosophie » par Jean-François Courtine, « L'endurance et la profession » par Jean-François Lyotard).

« *Si l'on croyait les journaux, la France aurait vraisemblablement produit plus de génies philosophiques en vingt-cinq ans que l'humanité entière dans les vingt ou trente siècles précédents*[440] », persifle et signe Jacques Bouveresse. Le structuralisme, qui s'impose à « Critique » comme « l'extrême avancée de l'esprit humain », entraîne pour les reporters d'idées de la revue une remise en question et pour la philosophie un changement de définition et de style. Confondues sous les espèces de la théorie, les recherches en philosophie et en sciences humaines s'engagent dans une critique généralisée des fondements du savoir. « Critique » ne se contente pas d'ouvrir des sommaires aux représentants de l'avant-garde philosophique, elle assure aussi la promotion de leurs travaux dans des comptes rendus manifestes, souligne Sylvie Patron : « Mais un jour peut-être le siècle sera deleuzien[441] », n'hésite pas à écrire Foucault; « C'est comme si, enfin, quelque chose de nouveau surgissait depuis Marx[442] », répond Deleuze.

Son directeur, Jean Piel comprend très vite l'intérêt de la philosophie analytique. Il publie un manifeste signé de François Récanati : « Pour une philosophie analytique[443] ». « C'était comme une chambre d'échos, une boucle où une idée revenait comme si elle était passée par plusieurs filt*res*[444] ».

A la construction de grandes synthèses individuelles succède une période de taxinomie philosophique, basée sur l'opposition « Philosophie analytique versus philosophie continentale » Quelle est la marque distinctive du courant anglo-saxon ? C'est que la philosophie du langage y occupe une position primordiale traditionnellement impartie à l'ontologie. Ce courant se caractérise aussi par son souci de distinguer les « vrais » problèmes philosophiques des questions purement techniques qui ne peuvent intéresser que les spécialistes, par son attachement à l'éthique de la philosophie, qui est une éthique de la clarté plus que de la nouveauté et du progrès, et par son refus de réduire la philosophie à l'histoire de la philosophie[445].

Ecrire collectivement à l'avant garde

Dans son programme de numéros spéciaux, Critique affiche une même volonté d'ouverture et de curiosité chère aux reporters d'idées: « Les philosophes anglo-saxons par eux-mêmes[446] », « Vingt ans de pensée allemande[447] », « Les philosophes italiens par eux-mêmes[448] », etc.

[438] Critique 1946-1996 : une encyclopédie de l'esprit moderne p. 158.

[439] Critique N°254, juillet 1968, pp. 678-714.

[440] « Pourquoi pas des philosophes ? »

[441] « Theatrum philosophicum », Critique N°282, novembre 1970, p. 885.

[442] « Ecrivain non, un nouveau cartographe », Critique N°343, décembre 1975, p. 1212.

[443] Critique N°444, mai 1984, pp. 362-383.

[444] Gilles Deleuze, « Pourparlers », op. cité, p. 191, in Annexe : comment le philosophe communique-t-il ?

[445] Critique 1946-1996 p. 161.

[446] Critique N°399-400, août-sept. 1980.

[447] Critique N°413, oct. 1981.

[448] Critique N°452-453, janvier-Février 1985.

« Il ne s'agit pas d'essais critiques, précise Sylvie Patron, *mais chaque fois d'un rassemblement de textes inédits, signés par des représentants les plus importants de la culture considérée (Hilary Putnam et Roger Scruton, Hans-Georg Gadamer et Jürgen Habermas, Giorgio Agamben et Umberto Eco, pour ne citer qu'eux). Certains sont traduits pour la première fois. La revue contribue à leur donner une légitimité française. L'aspect d'anthologie de ces numéros, déjà remarquables par le travail d'organisation qu'ils supposent, ne doit pas cacher l'intention militante qui les anime, dans la ligne du numéro « La philosophie malgré tout*[449] ». »

Reporter - nom et verbe tout à la fois formés à partir d'un anglicisme, ce n'est pas seulement discuter, jouer avec les mots et les choses, mais aussi, voir, éclairer, écouter, comprendre, ajouter, raccorder. … le réel avec l'idée. Passion du réel et pas seulement désir de la sagesse et quête de la raison. Sans méconnaitre la «réa-lité»[450] au profit de «l'idéa-lité».

« (…) Dans l'esprit de ses animateurs, la relation de la revue au monde des idées devait prendre la forme de l'« extrait systématique ». Elle fait preuve ici d'une qualité imprévue, celle de se saisir d'un phénomène avant qu'il n'ait été pensé, classé (avant l'aménagement des cursus universitaires, l'ajout de la mention « sciences humaines » à l'ancienne faculté des lettres, la multiplication des groupes de recherche et des revues qui y sont attachées). Son prestige s'en accroît considérablement. Car, à la fin des années 50, il n'existe pas d'autre revue généraliste qui puisse mettre à la disposition du public éclairé l'exposé des recherches de pointe, à travers le compte rendu des ouvrages où elles se font, aussi bien en linguistique, en anthropologie et en psychanalyse (pour ne parler que de ces trois spécialités). Sans se contenter d'accompagner de loin en loin leur développement, la revue donne l'avantage aux articles qui s'attachent à inscrire les étapes de ce développement dans un contexte culturel[451]. »

Dans l'histoire littéraire et culturelle, la revue d'avant garde se signale toujours par le renouveau esthétique qu'elle veut amener dans le champ intellectuel et par les improbables fusions idéologiques qu'elle propose soudain, reléguant la précédente génération dans les rangs du classicisme, voire de l'académisme. Selon Pierre Bourdieu, l'un des invariants observés dans l'étude sociologique des avant-gardes est l'espoir d'une synthèse entre radicalité sociologique et radicalité politique.Et dans «Les Règles de l'art», il dévoile une part de la stratégie avant-gardiste: prendre la place qui s'offre soudain et acquérir la puissance symbolique qu'elle implique. Selon lui, une avant-garde ne se solidifierait que dans la perspective de voir déchoir le groupe précédent[452]. Parlant d'une «usure de l'effet de rupture», Bourdieu voit dans la succession des avant-gardes depuis la moitié du XIXème siècle un phénomène de régénération propre à tout champ artistique désireux au consommateur de culture un turn-over idéel dans sa soif de produits nouveaux (dans le langage du marketing). «Cyniquement, conclut Mathieu Remy, on y verrait la trace de l'ambition et de l'arrivisme inhérent au monde intellectuel et à ses luttes d'égotismes. Naïvement, on pourrait aussi considérer que l'avant-garde nouvelle chasse celle qui s'est rendue inopérante, en particulier parce qu'elle a failli à certains principes fondateurs de l'esthétique révolutionnaire[453]». Afin d'éviter en partie ces écueils, le reportage d'idées devra presque toujours se situer dans l'entre-deux entre académisme et avant-garde.

[449] Sylvie Patron, « Critique 1946-1996 : une encyclopédie à l'esprit moderne », pp.161-162.

[450] Roland Barthes «L'effet de réel», Communications, 11, 1968, repris dans T. Todorov et G. Genette (dir.), «Littérature et réalité», Paris, Seuil, 1982, pp. 81-90.

[451] *Ibid*., p.163.

[452] Pierre Bourdieu «Les règles de l'art», op. cité, p.420 : «(…) L'hérésie littéraire ou artistique se fait contre l'orthodoxie, mais aussi avec elle, au nom de ce qu'elle a été.».

[453] Mathieu Remy «Ecrire collectivement, écrire à l'avant-garde», revue Drôle d'époque N°20, automne 2007, L'Expérience des revues p. 163.

I - CHAPITRE 3

Michel Foucault passe ses idées en revues[454]

- «Et j'ai beau dire que je ne suis pas un philosophe, si c'est tout de même de la vérité que je m'occupe, je suis malgré tout un philosophe[455].»
- « Dans les rédactions, les temps de réflexion pour appréhender les événements et les classer par ordre d'importance sont d'une brièveté qui rend l'exercice de ce journalisme d'actualité vive d'une extrême difficulté[456] .»
- «Il faut se limiter à ce qu'on possède encore[457].»

Michel Foucault -qui se définissait volontiers comme un « artificier de la pensée [458]» et a collaboré lui aussi à «Critique»- a donné de l961 à sa mort, en juin l984, plus d'une centaine de contributions à des revues, soit plus d'un tiers des textes rassemblés par Daniel Defert et François Ewald avec la collaboration de Jacques Lagrange, sous le titre « Dits et écrits ». Véritable feu d'artifices pour ses idées qu'il lançait « comme des billes », aimait-il à répéter. Malgré ses rapports ambivalents avec une telle activité mondaine et éphémère, le journalisme a constitué un banc d'essai intéressant pour ses thèses, ses hypothèses de recherche et ses théories à tel point que Foucault, le «rientologue», n'a pas hésité à s'en servir pour les vulgariser, les populariser, mieux pour les peaufiner, n'hésitant pas instrumenter les revues puis les journaux afin de défricher un nouvel espace moins savant mais plus « hétérotopique » à ses discours « hérétiques », voire subversifs qui effrayaient tant les mandarins de la philosophie officielle et sorbonnarde.

Plusieurs auteurs, notamment Frédéric Gros[459], ont montré l'importance de certains de ces articles dans l'amorce et le développement des grands axes de la pensée foucaldienne, dans la mesure où la publication dans la presse permet au penseur de tester ses théories en dépassant le cercle des spécialistes et de préciser ses idées devant un public averti qui consomme la culture. Elles gagnent par là en publicité au sens kantien du terme en touchant un plus grand nombre et un autre public qui n'est pas celui des spécialistes et des « chers collègues ». Le motif sartrien de « l'oeil dans le rétroviseur » est désormais structurant. Ses reportages d'idées à travers les revues jouent un rôle de pont et de relais entre deux recherches qui « permet de diagnostiquer ce qu'est aujourd'hui ». Une manière de « faire époque » et de passer en revues ses idées au feu de la critique et non plus au seul jugement « divin/devin » de ses pairs.

Michel Foucault lui-même ne reconnaissait-il pas au début des années 80 que ses écrits de revues constituaient des « réflexions méthodiques (…) des réflexions sur un livre terminé susceptibles de m'aider à définir un autre travail possible, (…) des espèces d'échafaudage qui servent de relais entre un

[454] La «substantifique moelle» de ce chapitre sur les rapports ambivalents de l'intellectuel Foucault avec la presse a été publiée sous ce titre dans la revue universitaire «Drôle d'époque», N°20. Dossier L'expérience des revues, pp. 93-103.

[455] Michel Foucault, Dits et Ecrits II, op. cité, pp. 30-31.

[456] Christophe de Ponfilly, Prix Albert Londres audiovisuel l987

[457] Franz Kafka «Le Procès» (Der Prozess, 1925), Paris, Gallimard «Folio», 1987.

[458] Entretien inédit par Roger Pol Droit. Le Point, ler juillet 2004. Cf Annexe.

[459] « Situation du cours au Collège de France de l982 », in « Herméneutique du sujet », Paris, Hautes Etudes/Seuil/Gallimard, 2001.

travail qui est en train de s'achever et un autre[460]. » Le désir d'anonymat, la volonté d'effacer de la page le nom de l'auteur, l'indifférence au sujet de l'énonciation sont des exigences maintes fois exprimées par Foucault. On se rappellera la citation de Beckett qui ouvre la fameuse conférence sur « l'auteur » et la petite phrase qui à la fin de l'introduction à l'Archéologie du savoir affirme l'exigence d'écrire « pour ne plus avoir de visage » et de se libérer d'une « morale d'état civil » dans l'écriture.

Ce recours aux journaux du « reporter d'idées » - qui se veut anonyme pour mieux s'effacer devant l'événement et les idées- n'a pas fait l'objet d'une analyse générale comparable à celle sur la fonction de cet enseignement dans la trajectoire du philosophe qui commence à être menée avec l'entreprise de publication des cours au Collège de France. «Les cours avaient aussi une fonction dans l'actualité, avertissent François Elwald et Alexandro Fotana. Les auditeurs qui venaient le suivre n'étaient pas seulement captivés par le récit qui se construisait semaine après semaine ; ils y trouvaient aussi un échange de l'actualité. L'art de Michel Foucault était de diagnaliser l'actualité par l'histoire. Il pouvait parler de Nietzsche ou d'Aristote, de l'expertise psychiatrique au XIXe siècle ou de la pastorale chrétienne, l'auditeur en tirait toujours une lumière sur le présent et les événements dont il était contemporain. La puissance propre de Michel Foucault dans ses cours teait à un subtil croisement entre une érudition savante, un engagement personnel et un travail sur l'évenement[461].»

En analysant l'ensemble du corpus publié par Foucault au sein des revues, on tentera de savoir successivement si les recours aux revues sont significatifs chez Michel Foucault, par exemple « des espèces d'échafaudage » pour sa pensée, puis on analysera à partir de la typologie qui se dégage de ses contributions, les fonctions qu'assigne Foucault à ses écrits, et dans quelle mesure elles éclairent de manière inédite le travail du philosophe. Il a l'intuition que cet éclairage médiatique lui permet de préciser ses idées et ses recherches mais il veut aussi le contrôler et ne jamais être débordé par des initiatives qui ne viennent pas de lui. Exercice de funambule à l'image de cette thèse plongeant dans l'ambivalence et les rivalités entre deux mondes voisins qui volontiers s'ignorent et se méprisent cordialement.

Aussi, Foucault réagit vivement en mars 1968 lorsque la «Quinzaine littéraire» publie son entretien avec Jean-Pierre Elkabbach sans son autorisation et surtout sans sa relecture, voire son imprimatur. Il proteste devant le fait accompli, le manque de rigueur du procédé, le passage sans précaution de l'oral à l'écrit et refuse d'être mieux traité ici que Sartre : « Le texte qu'on vous a transmis était à peine une ébauche. Premier montage qui devait être entièrement révisé (…) Ce montage a été fait après mon départ, sans mon accord. Il ne comporte pas un certain nombre de passages qui étaient d'ores et déjà au point. Il en comprend un certain nombre que j'avais d'entrée de jeu exclus. De toute façon, coupure, juxtapositions et rapprochement produisent un sens qui m'est étranger (…) Vous m'avez fait, dans votre journal, la part belle, trop belle à mon gré[462]. »

On est à des années lumières du tout-à-l'-ego de l'intellectuel médiatique illustré et cristallisé par notre denière constellation BHL de notre IIe partie (chap. 16), bien que Foucault multiplie ses contributions et ses singatures dans la presse, passant du local (national) et au gobal (international)

A l'affiche des revues françaises puis internationales

En effet, son nom figure au sommaire de plus de l20 numéros de revue de l961 à 1988. Il contribue au total à environ 80 revues différentes, dont la moitié est étrangère à mesure que sa notoriété grandit. « C'est à partir d'une question précise que je rencontre dans l'actualité que la possibilité d'une histoire

[460] Dits et écrits IV « Entretien avec Michel Foucault », réalisé par Daniel Trombadori et publié dans la revue Il Contribuo.

[461] Michel Foucault « Le courage de la vérité ». Le gouvernement de soi et des autres II. Cours au Collège de France. 1984. Paris, Hautes Etudes/Gallimard/Seuil, 2009, p. IX.

[462] « Une mise au point de Michel Foucault ». La Quinzaine littéraire N°47, 15-31 mars 1968 repris dans Michel Foucault « Dits et écrits » livre I, op. cité, p. 669.

se dessine pour moi [463]», précise Foucault qui se définit parfois comme journaliste plus que philosophe. A quelques exceptions significatives, il ne publie que rarement plusieurs fois dans un même titre ou support. Foucault ne sera jamais fidèle à une revue : si un temps, il intervient beaucoup dans « Critique », à partir de l970, il en est totalement absent. « Le Débat » (Pierre Nora) et « Change » (Jean-Pierre Faye) ne sauront pas plus fidéliser Foucault qui instrumentalise en fait les revues auxquelles il collabore et les réduit à un rôle de passeur vulgarisateur. Son souci de dispersion et de ne jamais être l'homme d'une seule revue explique que notre « reporter d'idées » soit présent aussi bien dans des revues littéraires (La NRF, Mercure de France, Tel Quel, Table ronde, les Cahiers du chemin) que dans les revues philosophiques (Diogène, La Pensée, la Revue de métaphysique et de morale, etc.), artistiques (Les Cahiers du cinéma, Quinzaine littéraire, Arts et loisirs, etc.), généralistes (Critique, Esprit, les Temps modernes, le Débat, Change, etc.), juridiques (Actes, Cahiers d'actions juridiques, etc.), géographique (Hérodote).

Reporter ses idées implique chez Foucault une stratégie de multiplier les supports en échappant aux chapelles intellectuelles et aux étiquettes trompeuses, voire artificielles. Une manière peut-être aussi de brouiller les pistes, d'effacer les traces, de dérouter, de prendre à contre-pied ses détracteurs qui n'arriveront jamais à le « loger » pour employer un langage de police. « Il y a longtemps qu'on sait que le rôle de la philosophie n'est pas de découvrir ce qui est caché, mais de rendre lisible ce qui est précisément est visible, c'est-à-dire de faire apparaître ce qui est si proche, ce qui est si immédiat, ce qui est intimement lié à nous-mêmes que nous ne le percevons pas[464] », constate-t-il en l978. Car devenu prince des philosophes pour une génération toute entière, Foucault n'a cessé de mener aussi en professionnel du discours, un dialogue ininterrompu avec tous les courants de pensée qui s'adressaient à lui, et lui, pour s'expliquer et les convaincre. Participant à des chorales improvisées, il avait le souci du ton et du tempo des musiques qui accompagnaient ou brouillaient la sienne, et c'est la raison pour laquelle, note avec bonheur Blandine Krigel, il accepta quelquefois de faire résonner d'autres accords, « mais pour mieux se faire comprendre et non pour dominer ou être dominé », précisait-il tout en stipulant qu'il fuyait les polémiques stériles.

Le reportage -comme son plus cher rival l'essai- apparaît alors comme la dernière ruse de l'esthétique face à une reconquête définitive de l'espace de la pensée par les discours savants. Au point positif de cette roublardise journalistique, il représente la forme idéale d'une écriture de la connaissance contemporaine, consciente de l'émiettement et des savoirs dont le fragment est le miroir.

« Cette multiplicité et cette hétérogénéité des lieux s'estompent, note Philippe Artières, lorsqu'on examine comment ce recours à la revue évolue au cours des trente années de production ». Dans la première période, celle des années 1961 à 1970, Foucault publie une majorité de textes dans les supports qui constituent son « environnement naturel » : c'est ainsi qu'il écrit à plusieurs reprises dans Critique, la Revue de métaphysique et morale, la NRF, mais dès le milieu des années 60, il n'hésite pas à collaborer à Tel Quel et aux Cahiers du cinéma, à endosser son habit de « reporter d'idées » qui n'est pas le chantre et l'animateur flambeau d'une revue comme Sartre avec Les Temps modernes… Afin de s'adresser à un public plus large sinon populaire et d'étendre ainsi toujours plus son audience et sa notoriété.

A la fin de sa vie, il donne sa préférence aux journaux qui lui garantissent une plus grande audience et semble privilégier l'entretien, ce « journalisme de la voix » qui lui permet de dialoguer librement sur ses recherches et ses impressions du moment. Il a sans doute tenu compte aussi de ses errements passés en communication… vis-à-vis de ses pairs et de l'époque.« Entre le moment où j'ai commencé à poser ce type de problème concernant la psychiatrie et ses effets de pouvoir et le moment où ces questions ont commencé à rencontrer un écho concret et réel dans la société, il s'est écoulé des années.

[463] Entretien inédit par Roger Pol Droit. Le Point, ler juillet 2004.

[464] Mis en exergue in Blandine Krigel « Michel Foucault aujourd'hui », Paris, Plon, 2004, p. 23.

J'avais l'impression d'avoir allumé la mèche, et puis on n'avait rien entendu. Comme dans un cartoon, je pianotais en attendant la détonation, et la détonation ne venait pas[465] ! »

Dits et écrits

En avril l975, «Le Nouvel Observateur» publiait une enquête restée célèbre sur le « culte des « grands prêtres de l'université française » ; c'est la vogue des « séminaires », véritables carrefours de l'époque, et la valorisation des institutions « parallèles » ou novatrices (Collège international de Philosophie, Vincennes, EHESS, CNRS) susceptibles d'accueillir d'autres maîtres, d'autres pratiques, et d'autres discours, véritable « stratégie inconsciente de débordement de l'académisme du pouvoir ».

« Quoi ? Toujours jusqu'à ma mort, je vais écrire des articles, faire des cours, des conférences - ou au mieux des livres- sur des sujets qui seuls varieront[466] », se demande un Barthes fatigué au début de son dernier cours au Collège de France

Foucault plus pragmatique n'a pas ce genre d'états d'âme : tout en veillant au bon déroulement de sa carrière universitaire et jouant de ses réseaux, il fonce, milite, manifeste, répond aux sollicitations des journalistes et se multiplie dans la presse au point de banaliser l'exercice et de flirter avec toutes les pratiques journalistiques.

Quelles furent les formes des contributions que Michel Foucault donna d'abord aux revues, puis à la fin aux journaux ? Des articles, des entretiens, les textes de ses cours et conférences… ? Cette forme change-t-elle au fur et à mesure de son travail et au fil des années ? Varie-t-elle suivant les objets qu'il se donne à étudier ? Eclaire-t-elle l'étonnante dispersion que nous venons de souligner ?

Une remarque s'impose d'emblée : si Foucault a usé de toutes les formes de contributions possible des revues[467], il n'a en définitive que très peu publié d'articles[468], si l'on entend par article un texte substantiel inédit portant sur un objet de recherche précis. On peut recenser notamment : « Préface à la transgression » en août-septembre l963 dans le numéro de «Critique» consacré à George Bataille, « Theatrum philosophicum » dans la même revue en novembre 1970 mais qui est au départ un compte rendu de deux livres de Gilles Deleuze et « La vie des hommes infâmes » dans les «Cahiers du chemin» en l977.

De quoi sont alors constitués les cent vingt autres textes de Foucault ? Pour un peu moins la moitié, d'entretiens donnés et revus par le philosophe (le plus célèbre est celui donné à Daniel Trombadori et publié en Italie), pour une vingtaine d'autres, des textes des conférences prononcées par Foucault dont par exemple « Qu'est-ce qu'un auteur ? » publié deux fois et dont on oublie trop souvent ce statut premier, pour une part presque équivalente de tables rondes ou de dialogues avec certains de ses contemporains (étudiants, intellectuels, syndicalistes, sociologues, psychanalystes. Enfin, Foucault y publie des réponses à des critiques faites par un auteur dans un article ou un compte rendu publié dans une revue[469], et d'autre part, une série d'une petite dizaine de comptes rendus.

Les comptes-rendus sont chronologiquement la première des formes utilisés par Foucault : ils correspondent à la période où l'auteur de l'Histoire de la folie appartient au comité de rédaction de la revue «Critique». Le « reporter d'idées » abandonnera par la suite cette pratique dont il a mesuré les limites ; sans doute cet abandon s'explique par l'incapacité de parler d'un travail ou d'une œuvre de fiction pour elle-même. « L'instrumentation foucaldienne du compte-rendu, son cannibalisme devrions-nous dire,

[465] *Ibid*., Le Point, ler juillet 2004.

[466] Roland Barthes « La préparation au roman », Paris, Le Seuil, 2003, p. 27.

[467] A savoir : l'article, le compte-rendu, l'entretien, la lettre, la transcription ou l'édition d'une conférence, la table ronde, la traduction ou la reprise d'un texte publié en préface ou en introduction d'un volume.

[468] Si nous savons compter et sauf lapsus de notre part, Foucault en aurait publié en tout et pour tout seize entre 1954 et 1988

[469] Comme, par exemple, sa lettre à Jacques Proust, parue dans La Pensée en mai-juin l968.

est particulièrement frappant dans ceux des années l961-63 pour «La Nouvelle revue française» ou «Critique», souligne Philippe Artières. Le livre objet de son compte-rendu n'est en fait que le point de départ, le prétexte d'un développement d'une question qui intéresse Foucault et dont on trouve l'écho dans des travaux postérieurs[470]. » En fait, la revue est ici pour Foucault moins le lieu de l'écriture que de la parole : celle du dialogue, du débat, de la conférence qui l'éloigne de l'essai et de la rhétorique. Cette primauté de l'oral sur l'écrit s'affirme au fur et à mesure des années pour atteindre son âge d'or avec les années 1970. Sans doute, retrouverait-on cette même caractéristique chez d'autres auteurs, tant cette décennie fut marquée par ce souci de dialogue, de confrontation et d'échange. Mais chez Foucault, elle dépasse ce contexte singulier de l'après 68 : cette importance donné à l'oral, à la parole s'étend chez lui au-delà du cadre hexagonal dans ses contributions de plus en plus nombreuses à des revues étrangères. Une saine manière exotique d'échapper sans doute à l'académisme ambiant de la Sorbonne voisine (qui ne l'avait d'ailleurs pas habilité quelques années auparavant) alors qu'il officie au Collège de France.

Car la revue représente pour Foucault un lieu pour éprouver ses problématiques sur des terrains inédits, non avec les lecteurs de celles-ci mais avec ses contemporains qu'ils s'agissent d'écrivains, de militants, de philosophes, ou de médecins et d'éducateurs. Ces débats sont l'occasion d'une véritable mise à l'épreuve des hypothèses foucaldiennes par laquelle il se met en danger. Il s'agit à chaque fois de se risquer plus avant sans filet, sur des terrains qui lui sont étrangers : la géographie, la psychanalyse, le travail social, l'architecture…

« J'imaginerai plutôt mes livres comme des billes qui roulent. Vous les captez, vous les prenez, vous les relancez. Et si ça marche, tant mieux. Mais ne me demandez pas qui je suis avant d'utiliser mes billes pour savoir si elles ne vont pas être empoisonnées, ou si elles sont bien sphériques, ou si elles vont dans le bon sens. En tout cas, ce n'est pas parce que vous n'aurez demandé mon identité que vous saurez si ce que je fais est utilisable [471]», précise Michel Foucault.

Si l'auteur de «l'Archéologie du savoir» ne souhaitait jamais polémiquer avec ses contemporains, Foucault n'a jamais en revanche cessé à travers les revues de dialoguer et de pratiquer un journalisme de la voix, d'où l'importance des entretiens par rapport aux articles proprement dit dans ses contributions éditoriales. Ainsi, en 1976, Foucault rencontre plusieurs membres de la revue Hérodote et dialogue longuement avec ces géographes. Cet échange se poursuit et quelques mois plus tard, il envoie plusieurs questions à la revue qui les publiera. Le «reporter d'idées» envisage à ce moment de travailler sur la géographie à partir des analyses de Fernand Braudel. A l'automne l977, la revue «Change» l'invite à une table ronde qui s'inscrit dans la campagne que mène la revue pour la libération d'un dissident soviétique. Foucault dialogue à cette occasion avec David Cooper, Jean-Pierre et Marie-Odile Faye et Massimiliano. Zecca sur l'enfermement et les particularités du système soviétique.

Le débat n'est pas la seule forme que prend ce primat de l'oral : Foucault publiera dans les revues beaucoup des conférences qu'il donne tant en France qu'à l'étranger. Il ne cherche nullement à en gommer la marque et l'on peut penser que dans la majorité des cas, c'est le texte énoncé lors de l'intervention qui est repris sans correction. Le débat qui suit complète et précise très souvent l'intervention ex-cathedra. Mais il convient ici de souligner l'importance donnée par Foucault aux entretiens. Il en donna plus qu'une cinquantaine, sans compter ceux publiés dans la presse, dont, par exemple, « le philosophe masqué »[472] dans «Le Monde», au début des années 1980. On peut volontiers reprendre l'hypothèse avancée par Judith Revel, qu'au cours des années 1970 c'est la forme qui correspond le mieux à son travail, à un moment où la tentation de renoncer à l'écriture est forte pour Foucault. Il ne s'agit pas en fait d'un effet de lassitude mais bien d'une réelle adéquation de la forme de l'entretien

[470] « Des espèces d'échafaudages : pratiques et usages des revues par Michel Foucault », « La revue des revues » N°30, p. 12.

[471] *Ibid*., Le Point, ler juillet 2004.

[472] Dont nous analyserons la stratégie ambivalente en détail dans un autre chapitre III.-2 « Les intellectuels médiatiques sont-ils une fatalité ? ».

avec son projet intellectuel, car dans nombre de ces livres la forme du dialogue, des questions et des réponses, est présente à l'image de la conclusion de «l'Archéologie du savoir» qui est construite comme un entretien : « Tout au long de ce livre, vous avez essayé, tant bien que mal, de vous démarquer du structuralisme », écrit en ouverture de ce dernier chapitre l'auteur.

En outre, le philosophe était très vigilant et pointilleux sur les propos tenus et n'acceptait pas toujours de publier ses entretiens. Ainsi, à la fin des années 70, après la publication de La Volonté de Savoir, il entreprit un long travail avec Roger Pol-Droit qu'il ne jugea pas suffisamment satisfaisant pour être publié : une copie au stade du tapuscrit est conservée au sein des archives Michel Foucault à l'IMEC.

L'entretien n'est pas, en effet, pour Foucault un simple moment de commentaire ou d'explication des travaux publiés mais véritablement un exercice de pensée par lequel il avance vers d'autres chantiers, une forme de repérages de questions nouvelles et une manière pour sa pensée de rebondir et de reporter/rapporter des éléments nouveaux de sa recherche. C'est pour lui une mise en scène de ses thèses qu'il donne en pâture dans l'espace public. Il faudrait bien un jour faire l'analyse précise du corpus de ses entretiens afin de saisir les thèmes qu'il entend privilégier et communiquer au plus grand nombre. C'est en ce sens que l'on doit entendre l'expression « d'échafaudage » qu'il utilisa pour caractériser cette pratique. Des constructions sans lesquelles d'autres constructions ne pourraient voir le jour. Il n'est pas étonnant qu'à partir du milieu des années 70, Foucault se livre plus facilement à cet exercice à l'étranger qu'en France : il s'y sent plus libre, moins tenu par une image d'auteur. Comme si pour pouvoir exister ces échafaudages, ce devait être les revues étrangères qui les abritent, tandis que la France était réservée à l'enseignement et aux livres. « Foucault n'a jamais pris l'écriture comme un but, comme une fin (…) Et pourtant il a toujours su peindre de merveilleux tableaux sur fond de ses analyses », écrit Deleuze qui qualifie chacun des livres de Foucault comme « un matin de fête.[473] » Le débat et le dialogue ne sont pas l'unique fonction assignée par Foucault à la revue. Ecrire dans une revue est très souvent pour lui une activité étroitement liée à l'écriture d'un livre. Foucault est fort attentif à la publication de ses ouvrages : il en suivait les étapes, relisant très attentivement les épreuves, s'emportant contre son éditeur lorsqu'il s'estimait trahi, reprenant, ajustant l'ouvrage à chacun de ses réimpressions. Comme c'est le cas pour l'«Histoire de la folie » lors de sa parution dans la collection « Tel » de Gallimard : il supprime la préface de l961, ajoute un appendice… Or, l'examen rigoureux des principales contributions de Michel Foucault aux revues montre que la plupart d'entre elles sont dévouées au livre. Ce qui appâte notre « reporter d'idées » qui se sert des revues comme rampe de lancement de ses théories, pour tester les réactions du public, voire prendre à contre pied et faire exploser les opinions tout en creusant, reportant et en approfondissant ses idées nouvelles dans un climat expérimental de siège.

« Je suis un artificier. Je fabrique quelque chose qui sert finalement à un siège, à une guerre, à une destruction. Je ne suis pas pour la destruction, mais je suis pour qu'on puisse passer, pour qu'on puisse avancer, pour qu'on puisse faire tomber les murs. Un artificier, c'est d'abord un géologue. Il regarde les couches de terrain, les plis, les failles. Qu'est-ce qui est facile à creuser ? Qu'est-ce qui va résister ? Il observe comment les forteresses sont implantées. Il scrute les reliefs qu'on peut utiliser pour se cacher ou pour lancer un assaut.

Une fois tout cela bien repéré, il reste l'expérimental, le tâtonnement. On envoie des reconnaissances, on poste des guetteurs, on se fait faire des rapports. On définit ensuite la tactique qu'on va employer. Est-ce la sape ? Le siège ? Est-ce le trou de mine, ou bien l'assaut direct ? La méthode, finalement, n'est rien d'autre que cette stratégie [474]. »

[473] Gilles Deleuze « Foucault », Paris, Les Editions de minuit, 1986/2004, p. 31.

[474] *Ibid*., Le Point ler juillet 2004.

Un stratège non global mais perfectionniste

Chacune de ses contributions importantes à des revues est stratégique en entretenant un rapport éditorial plus ou moins évident aux livres à venir ou passés. A cet égard, on peut même se demander avec Philippe Artières, dans quelle mesure l'intérêt de Foucault pour la forme de la revue était réel tant ses contributions devaient servir ses ouvrages. « La vie des hommes infâmes » par exemple, n'est ainsi que la préface d'un livre avorté, contretemps qui l'oblige à le publier en article et à tester ainsi les réactions des lecteurs. De même, son article sur René Magritte qui fait partie des quelques textes importants publiés par Foucault dans les revues, ne demeure que quelques années sous sa forme initiale : Foucault le republie en 1973 sous la forme d'un livre aux éditions Fata Morgana. Plusieurs pages de l'article sur «La Vie des hommes infâmes», publié en 1977 dans les «Cahiers du chemin», furent reprises dans l'ouvrage qu'il cosigne avec l'historienne Arlette Farge sur les lettres de cachet, « Le désordre des familles ». Un autre exemple de cette reprise en livre des contributions est l'article « Mon corps, mon papier, ce feu » - réponse à Jacques Derrida, paru dans la revue japonaise «Paideia», en 1972, et publié dans un second temps en appendice à l'édition de poche de l'histoire de la folie.

« Tout ce qui n'est pas passé par l'étamine de son perfectionnisme devait impitoyablement être élagué et retranché et nous nous servons aujourd'hui de beaucoup de ses textes qu'il n'aurait même pas accepté comme des échafaudages, lui qui n'avait de cesse de retirer de son corpus des morceaux qu'il estimait insuffisants, exactement comme Arnold Schönberg a fait retirer de son catalogue musical des pièces qu'il jugeait inférieures. Foucault, comme le personnage de Pirandello, était en quête d'auteur et il était cet auteur, invisible, effacé, toujours recommencé.[475]

La presse, qu'il a tendance à instrumentaliser, lui permet ainsi de toujours peaufiner son ouvrage et nourrit son désir de perfectionnisme». Ce rôle assigné aux revues par rapport aux livres, est également repérable dans la pratique de prépublication en article de chapitres complets de ses ouvrages. Les exemples sont nombreux de ces articles « devenir livre » et la pratique est très tôt adoptée par Foucault. Par exemple, le premier chapitre de Raymond Roussel paraît d'abord seul dans un numéro de Lettre ouverte un an avant la publication de cette monographie. De même, l'analyse du tableau de Vélasquez, « Les Suivantes », qui ouvre Les Mots et les choses est publié quelques mois avant la sortie de cet ouvrage aux Mercures de France, ainsi que « La Prose du monde » qui constituera le second chapitre de ce même ouvrage est à l'identique au sommaire de la revue Diogène en 1966. Plus tardivement, Foucault publiera « Usages des plaisirs et techniques de soi » dans Le Débat, revue de son éditeur Pierre Nora avec lequel il fut longtemps en conflit, un texte-clé sur la réorientation de son histoire de son histoire de la sexualité qui formera l'introduction générale des tomes II et III et ouvrira l'Usage des plaisirs. Ces prépublications ou bonnes feuilles résultent sans doute de la demande pressante des revues mais on ne peut manquer de voir dans tous ces cas un usage stratégique de la revue : le « reporter d'idées » archéologue du savoir y donne à lire un « morceau de choix », le fragment clef de l'ouvrage à paraître.

Il arrive aussi que Foucault publie en avant première des parties de ses livres qu'il retravailla par la suite pour l'édition en volume, comme par exemple « L'écriture de soi » qui est une variante d'un chapitre du « Souci de soi ». Il s'agit là non de donner à voir un élément clé du livre à venir mais de soumettre un développement souvent plus détaillé, plus lâche aussi à des lecteurs : l'article formant comme l'appendice du livre à venir, pareil au cours du Collège de France.

« Je vous répondrai, dit-il à Maurice de Gandillac lors d'un exposé débat au collège de France sur « Qu'est-ce qu'un auteur ? » - mais à titre d'hypothèse de travail, car, encore une fois, ce que je vous ai indiqué n'était, malheureusement, rien de plus qu'un plan de travail, un repérage de chantier[476]… » Mais si par ailleurs, comme on l'a vu, certains articles qui sont parfois des réponses à la sollicitation d'une

[475] Blandine Krigel, «Michel Foucault aujourd'hui», Paris, Plon, 2004, p. 103.

[476] Michel Foucault « Qu'est-ce qu'un auteur ? » Dits et écrits I, Paris, Gallimard, 1994, p. 818.

revue[477] peuvent être des lieux de reproblématisation – la revue devenant ainsi une sorte de laboratoire, où Foucault tente une réflexion méthodologique -, une fonction complémentaire est assignée par Foucault à l'écriture en revue : elle lui permet à plusieurs reprises de proposer des relectures systématiques de ses travaux antérieurs, voire quelques variantes en prise avec l'actualité. Le philosophe se fait en quelque sorte le rédacteur des comptes-rendus de ses propres livres en leur donnant un nouvel éclairage, sinon une autre dimension. Ainsi, dans plusieurs entretiens à l'étranger, l'auteur de « Surveiller et punir » relit son travail sous un regard nouveau, voire critique. Comme si la revue permettait d'adopter à l'égard de sa propre production une distance critique, comme si la revue était constituée d'un miroir réfléchissant. Ici, écrire en revue serait la possibilité pour le « reporter d'idées » de procéder sans cesse au réajustement de son travail et d'éclairer sa pensée à la fois du dedans et du dehors.

Contrairement à la thèse discutable de Géraldine Muhlmann[478] qui accréditerait l'idée foucaldienne selon laquelle le chercheur devait se mettre à disposition du journaliste vulgarisateur, « La revue selon Foucault est moins un lieu de confrontation de son travail à un lecteur qu'un outil complémentaire à l'enseignement, conclut Philippe Artières mais bien au service d'une œuvre qui prend la forme de livres toujours publiés en France ; une oeuvre disions nous, en dépit du fait que Foucault lui-même refusait ce terme pour qualifier son travail. Articles, comptes rendus, entretiens et tables rondes, puisqu'il usa de chacun de ses formes, n'ont pas une visée explicative, ni complémentaire, mais une visée parfaitement dynamique. Ensemble ou en courtes séries, il compose moins une passerelle qu'une ligne qui relie chacun des livres faisant de Foucault non un homme d'articles, comme son maître G. Canguilhem, mais bien un auteur de livres[479]. »

Le singulier « reporter d'idées » Michel Foucault s'est donc servi des revues et des journaux pour tester ses idées, les confronter à l'altérité et les prolonger ensuite dans des livres qui marient récit et discours, voir et dire. « Je ne suis pas artiste et je ne suis pas un scientifique, précise-t-il en l979. Il ajoute : « Je pratique une sorte de fiction historique. D'une certaine manière, je sais très bien que ce que je dis n'est pas vrai… Mon espoir est que mes livres prendront leur vérité une fois écrit.[480] » Avant que l'imminence de sa propre fin ne le pousse à publier « L'Usage des plaisirs » et « Le Souci de soi », il n'a plus rien publié sinon des interviews/entretiens. Foucault symbolise ainsi – sans doute plus que Bourdieu par exemple et sans l'avoir vraiment revendiqué- l'archétype de l'ambivalence du penseur vis-à-vis du journaliste, cocktail explosif d'attraction et de répulsion, de connivence, de rivalité et de distance critique. Le regard, l'affect sont aussi des ordres du discours et la hiérarchie des pratiques sociales est à l'opposé de la dialectique descendante d'un Hegel. « Comme Jakobson, qui estimait que la poésie, loin d'être un état inférieur du langage, permettait de repenser la langue, Foucault tient que la peinture, par sa corporéité des couleurs, de l'espace, sa mise en place matérielle des objets, est le lieu du croisement et de la rencontre du monde et du regard, soutient Krigel. Il n'y a pas de dialectique ascendante vers le concept par raréfaction ou distillation d'une essence de plus en plus pure, mais une approche vers un monde de plus en plus concrétisé[481] ».

Dans la conférence « Des espaces autres » prononcée le l4 mars l967 au cercle d'études architecturales, Michel Foucault proposait de considérer la succession historique des transformations des formes de l'espace que nous habitons. Il remarquait un changement à l'époque de Galilée au XVIIe siècle au moment où l'étendue se substitue à la localisation », puis un autre propre à notre temps, alors que « l'emplacement se substitue à l'étendue. » Pierre Haski, alors correspondant à l'Agence France Presse avant de devenir un des piliers de Libération, raconte : «A Jérusalem, j'habitais sur la ligne de démarcation entre la partie ouest et la partie est. J'achetais mon lait côté israélien et mon pain côté palesti-

[477] Par exemple les questions posées à M. Foucault par la revue «Esprit» .

[478] « Du Journalisme en démocratie », Paris, Payot, 2004).

[479] La revue des revues N°30, 2001.

[480] Citation mise en exergue par Blandine Krigel in « Michel Foucault aujourd'hui », op. cité, p. 43.

[481] Blandine Krigel, op. cité. p. 36.

nien. Le simple fait de traverser la rue faisait changer de langues, de musique, de rapports humains, bref d'univers[482]. Rien que ce petit rituel me faisait entrer dans la complexité de toute une société[483].»

L'emplacement nous serait donc contemporain, cet espace constitué d'un réseau de relations dont le « reportage d'idées » serait l'un des fleurons « hétérotopiques » en favorisant un effet feed-back de l'événement sur la pensée et vice versa. Il n'a rien à voir avec l'utopie, « emplacement sans lieu réel » qui est, étymologiquement, une possibilité qui n'a pas été réalisée et non un rêve insensé comme l'entend le sens commun. Le concept « hétérotopie » fonctionne comme un miroir qui joue sur le réel et le virtuel et sur l'ici et le là-bas qui constituent les deux emplacements névralgiques du reporter.

« Le miroir est une hétérotopie, dans la mesure où il existe réellement et où il a, sur la place que j'occupe, une sorte d'effet en retour : c'est à partir du miroir que je me découvre absent à la place où je suis, puisque je me vois là-bas. Au fond de cet espace virtuel qui est de l'autre côté de la glace, je reviens vers moi et je recommence à porter les yeux vers moi-même et à me reconstituer là où je suis : le miroir fonctionne comme une hétérotopie en ce sens qu'il rend cette place que j'occupe au moment où je me regarde dans la glace, à la fois absolument réelle, en liaison avec tout l'espace qui l'entoure, et absolument irréelle, puisqu'elle est obligée, pour être perçue par ce poids virtuel qui est là bas[484]. » Outre l'émergence du concept d'« hétérotopie » (ici/là-bas) qu'utilisent aussi bien le penseur Michel Foucault que le journaliste Daniel Mermet[485], la vitesse et l'efficacité du reportage dans l'espace public tiennent aussi paradoxalement à ses lacunes qu'à ses promesses : la remise à plus tard d'un développement, la multiplication des amorces, la hardiesse du propos, la condensation des formules et des images, l'affirmation ou l'errance. Bifurcations, changements de potentiel, montage mobile de savoirs, ce sont autant de façons de prendre ses distances par rapport à la conduite du discours trop sérieux et seulement érudit.

La fiction théorique du « reporter d'idées » ne se veut cependant pas seulement une foucade iranienne datée[486] comme le proclament quelques uns[487] qui voudraient « oublier Foucault », mais d'abord un miroir et surtout une « hétérotopie » efficace pour mettre en scène et vulgariser ses thèses dans l'espace public et face à la réactivité immédiate de l'altérité… du lecteur curieux et cultivé de revues et de journaux.

[482] Après Socrate, Platon, Aristote, on retrouve ici la tradition antique de toutes ces écoles de pensée (cyniques, pyrhonniens, cyrénaiques) qui abandonnaient tout pour partir sur les routes et aller ailleurs porter la bonne parole philosophique.

[483] «Comment je suis devenu journaliste» sous la dir. de Sylvain Allemand, p. 91.

[484] Michel Foucault « Des espaces autres » Dits et Ecrits 1984, in « Architecture, mouvement, continuité » N°5 octobre 1984, pp. 46-49.

[485] Emission radiophonique « Là-bas si j'y suis », à 15h en semaine sur France Inter.

[486] Fin des années 1970, plus précisément l978-79.

[487] Jean Baudrillard (Paris, Galilée, 1997) qui fit scandale alors pourtant qu'il admirait Foucault.

I - CHAPITRE 4

A quoi bon le « métaphysicien journaliste » ?

- « La théorie est en elle-même une pratique, autant que son objet. Elle n'est pas plus abstraite que son objet. C'est une pratique des concepts, et il faut la juger en fonction des autres pratiques avec lesquelles elle interfère[488]. »
- « Souvent Hegel me semble l'évidence, mais l'évidence est lourde à supporter[489].»

Dans une de ses dernières leçons au Collège de France, commentant un texte de Kant, Foucault remarque que pour la première fois la question du présent du philosophe est placée au centre de la réflexion philosophique. Pour la première fois et c'est là ce qui caractérise la modernité de Kant, la philosophie s'intéresse à son présent, essayant d'en déterminer un élément significatif : le lieu où une différence entre le passé et le présent s'est introduite.

Si donc la modernité est signifiée par cette aptitude envers le présent qui doit être singularisé et devenir le signe d'une discontinuité, le philosophe trouverait la spécificité de son activité dans ce travail de diagnostic. En interrogeant le présent, le philosophe marque une appartenance, « son » appartenance au moment historique qu'il vit, fondant sa raison d'être dans le travail constant de critique de son propre temps. En ce sens, il se rapproche du journaliste, « maître de l'instant » dont l'écriture se conjugue au présent et joue avec les temporalités.

« Il est le « médecin de la civilisation en fondant sa subjectivité, sa spécificité intellectuelle, dans sa capacité à discerner dans le présent les signes d'une altérité, à « événementialiser » le présent pour en rendre manifeste la singularité, la rupture avec le passé. Foucault reconnaît la spécificité de la philosophie de la modernité réside dans une sorte de « philologie de l'actualité », dans une capacité à interpréter l'événement pour faire apparaître son acuité[490]. »

Comme chez le reporter d'idées qui « fait époque » et s'adresse au plus grand nombre, le présent est aussi pour Hegel l'objet de la philosophie et l'horizon de la pensée. « L'évidence hégélienne semble plus légère que jamais au moment où elle pèse enfin de tout son poids[491]. » Il n'a pas un mépris dur et pur d'un Heidegger pour la quotidienneté, sorte d'être du vide et du rien comme obstacle sur la voie de l'« être ». Il s'inscrit ainsi en faux avec la tradition philosophique guère portée vers le présent, ce que Stéphane Haber appelle le réflexe « présentophobe » ou « présentofuge » dans l'histoire de la philosophie, qui explique notamment la répulsion originelle de la philosophie à l'égard des sciences sociales puisant de nombreux objets d'études dans le présent[492]. Une manière sans doute de la remettre sur pied en assignant avant Marx au monde de devenir philosophe et au philosophe de devenir monde. Un terreau contemporain qu'il convient de cultiver avec un soin vigilant comme, chaque matin, la lecture/

[488] Gilles Deleuze, Cinéma 1. L'image-mouvement. (cours de l'année 1962), Paris, Minuit, 1983, p. 101.

[489] Georges Bataille Somme Athéologique 2 «Le Coupable», Paris, Gallimard, 1961, p. 134.

[490] Francesco Paolo Adorno « Le style du philosophe : Foucault et le dire-vrai », Paris, Editions Kimé, 1996, p. 49.

[491] Jacques Derrida «L'écriture et la différence», Paris, Seuil, 1967, p. 369.

[492] Stéphane Haber « Les formes de la connaissance du présent dans les sciences sociales. Une introduction au concept de modernité ». Thèse de philosophie soutenue en décembre 1996, université de Franche-Comté.

prière réaliste du journal. Mais peut-on pour autant parler chez lui d'une « ontologie du présent », voire d'une « ontologie de l'actualité » pour reprendre la célèbre formule de Foucault [493] ?

Hegel est le premier à ériger en problème philosophique la rupture de la modernité avec les suggestions normatives du passé, qui lui sont étrangères. Certes, concède Jünger Habermas, dans le cadre d'une critique de la tradition qui intègre les expériences de la Réforme et de la Renaissance tout en réagissant aux débuts de la science moderne, la philosophie des temps modernes, de la scolastique tardive jusqu'à Kant, exprime déjà l'idée que la modernité a d'elle-même. Mais ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle que la modernité se pose le problème de trouver en elle-même ses propres garanties ; cette question prend une forme si aiguë que Hegel peut l'appréhender en tant que problème philosophique, et même en faire le problème fondamental de la philosophie[494]. Dans la mesure où la modernité s'éveille à la conscience de soi, on voit surgir un besoin de trouver en soi-même ses propres garanties, que Hegel interprète comme un « besoin de philosophie[495] ». Selon lui, la philosophie se voit désormais chargée de traduire en pensées le temps qui est le sien, autrement dit les temps modernes. Hegel est même convaincu, soutient Habermas, qu'il est impossible, hors du concept de modernité, de parvenir au concept par lequel la philosophie se saisit elle-même.

Hegel joue d'emblée sur la dialectique entre présent et passé dans l'histoire des idées. « En histoire de la philosophie, nous n'avons pas affaire au passé, à la pensée d'autrui, mais bien au présent, au présent le plus vivant (…). Nous sommes dans le présent, nous devons être présents, même si les choses paraissent du passé[496]. »

Dans sa préface aux « Principes de la philosophie du droit », il précise sa célèbre thèse du primat du présent lié au rationnel et au réel : « La philosophie, précisément parce qu'elle est la découverte du rationnel, est aussi du même coup la compréhension du présent et du réel et non la construction d'un au-delà qui serait Dieu sait où[497]. »

Mais à la différence d'un Marx qui n'hésite pas à s'exposer publiquement et à penser le présent en s'y plongeant et s'y immergeant comme un véritable reporter sur le terrain avec tous les risques d'errance et d'erreur de jugement que cela comporte, Hegel entend d'abord et surtout l'apprivoiser dans son histoire de la philosophie, l'incorporer dans son système. Or, la seule chose vraiment publique pour Hegel, c'est l'Etat, voire ses fonctionnaires, et pas l'espace des opinions et encore moins les journalistes indisciplinés qui échappent à toute gouvernance et à tout système. « Il en est ainsi de presque tous les peuples, la philosophie ne fait son apparition que lorsque la vie publique ne satisfait plus et cesse d'intéresser le peuple, quand le citoyen ne peut plus prendre part à l'administration de l'Etat[498]. »

Dans la mesure où, selon lui, la philosophie n'a au fond rien à voir avec le journalisme, que ciseler comme le fera plus tard Foucault le syntagme de « journalisme philosophique » est au mieux un oxymore, car l'enjeu essentiel réside dans le fait que la pensée engendre du concept, c'est-à-dire saisisse concrètement les concepts qu'elle pense. « Ce qui constitue la différence entre la raison comme esprit conscient de soi et la raison comme réalité présente, ce qui sépare la première de la seconde et l'empêche d'y trouver sa satisfaction, c'est l'entrave d'une abstraction, qui n'a pas pu se libérer ni se transformer en concept[499]. »

[493] Michel Foucault « Dits et écrits » IV, Paris Gallimard, 1994, p. 687.

[494] Jünger Habermas «Der philosophische Diskurs der Moderne : 12 Vorlesungen», Frankfurt, Suhrkamp Verlag, 1985, «Le discours philosophique de la modernité : douze conférences», Paris, Gallimard, 1988 pp. 18-19.

[495] G.W.F. Hegel « Différence des systèmes philosophiques de Fichte et de Schelling», in «Premières publications», trad. Marcel Méry, Gap, 3e édition, 1970, p. 283, n. 24.

[496] G.W.F. Hegel « Leçons sur l'histoire de la philosophie», Paris, Gallimard, 1954, pp. 313, 314.

[497] G.W.F. Hegel « Principes de la philosophie du droit », Paris, Vrin, l982, p. 54.

[498] Cité par Jacques d'Hondt « Hegel, philosophe de l'histoire vivante », Paris, PUF, 1966, p. 157, extrait de « Gerchichte der Philosophie Einleitung », pp. 151-152.

[499] G.W.F. Hegel « Principes de la philosophie du droit», op. cité, p. 57.

Percept/concept. Hegel prescrit de bien regarder d'abord les œuvres d'art et de conserver les sensations rémanentes. C'est à force de bien voir que l'on est amené à mieux concevoir un monde de pensée, un monde renversé. Le philosophe qui a le plus opposé le concept à l'image et à ce qu'il appelait avec quelque dédain la « représentation », qui a poussé au-delà des limites raisonnables, l'appliquant même à l'idée de Dieu, l'exclusivisme conceptuel et systématique de ses plus illustres prédécesseurs, ce philosophe a été en même temps le plus sensible à la beauté visible, audible, tangible et imaginable. A huit ans, il reçut en cadeau les oeuvres complètes de Shakespeare de son professeur, le pasteur Loeffler. Arrivant dans une ville nouvelle, son premier souci était de visiter la galerie d'art et se procurer un billet de théâtre[500].

Le journal comme figure du présent

Le journalisme entretient un rapport étrange avec la philosophie, tant en ce qui concerne son projet (la saisie de la vérité) que de ses méthodes (règles, rationalisation), ses styles et ses temporalités. Mais plus généralement, le journalisme prétend remplir la tâche que la philosophie moderne s'était assignée : comprendre le monde et les hommes, les accompagner dans le mouvement de l'histoire. Ce qui, bien entendu, ne va pas sans engendrer des quiproquos, des frictions, des rivalités teintées d'ambivalence, d'incompréhension et de mauvaise foi. Il y a ainsi un projet en son fond universaliste du journalisme, note André Hirt. Tout comme la philosophie s'efforçait de « penser la vie » ou de transcrire le monde dans la pensée, de même le journal se veut l'inventaire et le résumé, en somme la figure du présent. Celui-ci, depuis Kant et les Lumières, désigne certes le régime décisif de la vérité, qui n'est plus intemporelle et décrochée des soucis du maintenant et de l'événement, mais indique surtout le rassemblement ou le recueil de tout ce qui a été et est, de tout ce qui est en tant qu'il annonce ce qui peut être ou sera[501].

Partant du principe que « la philosophie n'est pas un somnambulisme, mais la conscience la plus éveillée[502] », Hegel montre la confrontation nécessaire de la conscience à ce qui lui est extérieur – la « positivité » ou encore « l'élément historique », confrontation qui conduit d'abord à la contradiction, puis au dépassement dialectique de cette contradiction. Or, précise Géraldine Muhlmann, cet élément extérieur, cette « positivité », est constitué, pour Hegel, de ce qui est présent à la conscience, de ce qui se présente à elle. Ainsi, la conception hégélienne du présent joue-t-elle sur la richesse de la notion : le présent est d'abord la « présence »[503]. » Hegel campe ainsi sur la scène du présent conçue comme la totalité de son temps sans pour autant se prétendre « reporter d'idées » mais plutôt « métaphysicien journaliste » qui se sert sans doute de ce temps pour mieux enchaîner les concepts à sa philosophie et à son histoire. Comme le souligne Althusser dans son diplôme d'études supérieures « Du concept de la pensée de G.W.F. Hegel »[504], Hegel, « petit fonctionnaire prussien » (sic) métamorphosé en « métaphysicien journaliste » n'a fait que concevoir sa pensée et de s'en nourrir. Il apparaît en elle comme dans sa véritable existence, elle est le lieu de sa liberté puisqu'elle ne lui est rien d'étranger, et qu'il se retrouve en elle chez lui. Sans l'écran des faits têtus. Idée d'un vide créatif : Althusser soutient qu'au cœur de la philosophie de Hegel, il y a un vide au milieu du plein. Penser la totalité de son temps, et pour se faire, penser ce temps lui-même dans la forme de la totalité. Donc, comme le dit Hegel : « L'Esprit apparaît dans le Temps tant qu'il n'a pas saisi-ou-compris son Concept, c'est-à-dire annulé le Temps[505]. La pensée du présent demeure confinée au cabinet de travail du philosophe théosophe tout en participant au cours de l'histoire mais n'a pas à se produire et à s'exposer dans l'espace public du « reportage d'idées », voire sans doute dans « la prière réaliste » de la lecture matinale du journal,

[500] Jacques D'hondt «La littérature de Hegel» in revue europe, «Littérature & Philosophie» N° 849-850, Janvier-Février 2000, pp. 210-211

[501] André Hirt « L'universel reportage et sa magie noire », Paris, Editions Kimé, 2002, p. 83.

[502] *Ibid.,* p.61.

[503] « Du journalisme en démocratie », Paris, Payot et Rivages, 2004, p. 173.

[504] Louis Althusser «Ecrits philosophiques et politiques» Paris; Stock/IMEC, 1994, p. 65.

[505] Alexandre Kojève « Introduction à la lecture de Hegel » Paris, Gallimard, 1947, p. 387.

respiration quotidienne du journalisme. Pour le dire vite en images, le philosophe fonctionnaire Hegel est contemporain de Napoléon qui chevauche l'histoire.

« Par sa pensée, il est contemporain de l'accomplissement de l'histoire. Le service divin qu'est la philosophie ne le rend pas étranger au monde, mais au contraire le veut attentif aux événements, habitant son présent. « Ce métaphysicien journaliste » s'empare de l'histoire et du monde par la pensée et les fait siens par un acte de prise et d'assimilation qu'il n'hésite pas à comparer à la manducation…[506] » Ainsi, la découverte de l'Amérique (« ses trésors, ses peuples ») correspondrait selon lui à la découverte par les Modernes du présent comme l'horizon nécessaire de la pensée. « Le monde présent (Vorhanden) redevenait présent en tant que digne d'intérêt pour l'esprit ; l'esprit pensant pouvait à nouveau quelque chose[507]. »

Pour Hegel, le mythe en général et/ou le mythe du reporter en particulier que nous analyserons en détail dans le chapitre 5 n'est pas un moyen adéquat pour l'expression de la pensée car elle n'y est pas présente sous sa forme pure bien que des philosophes comme Platon s'en soient servi pour « rendre à l'imagination les idées philosophiques plus accessibles ». De plus, « quand les philosophes emploient le mythe, c'est la plupart du temps que l'idée leur est venue d'abord et l'image ensuite ; comme s'ils avaient cherché le vêtement pour représenter l'idée ». A son avis, il est maladroit de ne pas présenter la pensée sous forme de pensée et de se servir à sa place d'un expédient, précisément de la forme sensible. D'ailleurs, précise notre « métaphysicien journaliste », dans ses plus importants dialogues, dans le Parménide par exemple Platon ne se sert d'aucun mythe et n'offre que de simples pensées sans image[508].

A défaut du mythe du reporter, la fiction théorique du « reporter d'idées » nous permet-elle alors de tisser un lien entre le monde des idées et le monde réel, d'accéder à cette « mentalité élargie » (Kant) qui implique une curiosité pour tous les points de vue, et ainsi d'échapper à « cette nuit qu'on aperçoit quand on regarde un homme dans les yeux : une Nuit qui devient terrible, la Nuit du monde qui se présente à nous[509] » ? Dans ce présent, on peut et doit distinguer « le cœur » et « l'écorce », à savoir l'authentique et l'inauthentique, l'essentiel et l'inessentiel, le rationnel et l'irrationnel, la vérité et la rumeur, bref ce qui mobilise vers toujours plus de rationalité et ce que conceptualise le philosophe par rapport à ce que voit et relate le reporter journaliste avec son regard et son écoute. Il s'agit ici de succomber au primat du concept, surtout pas au régime des opinions[510] et de la subjectivité comme le pratiquent volontiers les journalistes qualifiés de « journaille[511]. »

« Le rationnel est le synonyme de l'idée. Mais, lorsque, avec son actualisation , il entre aussi dans l'existence extérieure, il y apparaît sous une richesse infinie de formes, de phénomènes, de figures ; il s'enveloppe comme le noyau d'une écorce dans laquelle la conscience tout d'abord s'installe et que seulement le concept pénètre pour découvrir à l'intérieur le cœur et le sentir battre dans les figures extérieures. Les circonstances infiniment diverses qui se forment dans cette extériorité par l'apparition de l'essence en elle, ce matériau infini et son système de régulation, ne constituent pas l'objet de la philosophie. Elle peut s'épargner de donner de bons conseils en ce domaine. C'est ainsi que, par exemple, Platon aurait pu s'abstenir de recommander aux nourrices de ne jamais laisser les enfants sans mouvement, de les bercer dans leurs bras, et Fichte de perfectionner la police des passeports, au point de suggérer qu'on ne fasse pas seulement figurer dans ces documents le signalement des suspects, mais encore leur portrait[512]. »

[506] Louis Althusser « Ecrits philosophiques et politiques » T. 1, op. cité, pp. 68-69.

[507] G.W.F. Hegel « Leçons sur l'histoire de la philosophie, 6 » : *La philosophie moderne*, Paris, Vrin, 1985, p. 1247.

[508] G. W. F. Hegel « Leçons sur l'histoire de la philosophie », op. cité, pp. 188-189.

[509] G.W.F Hegel «Conférence 1805-1806», Paris, Vrin, 1974, p. 91.

[510] Nicole d'Almeida «La Société du Jugement. Essai sur les nouveaux pouvoirs de l'opinion», Paris, Armand Colin, 2007.

[511] Selon la formule frappée en médaille du polémiste viennois Karl Kraus (II. Chap. 2).

[512] G.W.F. Hegel « Principes de la philosophie du droit », Paris, op. cité, p. 56.

La présence du principe de publicité

Lorsque la subjectivité proche de l'opinion et de la rumeur s'éloigne du présent et de l'actualité, toutes les dérives sont possibles : « soit, elle ne fait que penser ce qui est déjà pensé, déjà rationnel, le passé, mais d'une manière figée, insuffisamment rationnelle, puisqu'elle ne saisit pas ce passé dans son mouvement (qui le mène au présent), soit elle ne pense rien du tout, elle est vaine[513] ». Alors, selon Hegel qui différencie la pensée et sa matière première le journal, on peut craindre le pire et rarement le meilleur pour que vive la pluralité des regards et des opinions.

Aussi, le «métaphysicien journaliste» maintient une sorte de clivage entre la pensée du présent et le principe de publicité cher à Kant partisan de cette « mentalité élargie » propre au reporter d'idées, car il semble évident que pour Hegel le penseur du présent n'est pas le journaliste qui campe dans l'espace public mais le forgeur fonctionnaire de concepts isolé dans son cabinet de travail (« son poêle » pour le dire comme Descartes) et prêt à célébrer la Raison à cheval qui fait l'Histoire. Ce qui peut, certes, représenter pour certains une régression par rapport au kantisme et à l'esprit des Lumières et pose sans doute une hypothèque sur la fiction théorique du reporter d'idées[514]. Contre leur maître, les jeunes Hégéliens de gauche, auxquels le jeune Marx a appartenu jusqu'à sa rupture en l844, refusent ainsi - notamment Ludwig Feuerbach qui soutient que Hegel n'a en fait « pas dépassé la contradiction de la pensée et de l'être.[515] », la posture contemplative solitaire vers laquelle Hegel a fait dériver la pensée du présent. Au nom d'une philosophie de la praxis qui préconise « un rapport pratique au présent qui le saisit précisément tant qu'il est encore présent[516] », ils objectent que la prétention hégélienne à saisir le concret par le concept (chez Hegel, « le concret est transformé en prédicat de la pensée[517] ») est une illusion, un échec ou à tout le moins une promesse de dupes. Le penser du « reporter d'idées » doit être, selon Feuerbach, en même temps un rapport vécu, sensible, pratique de ce qu'il pense, et dans cette optique, Hegel ne parvient pas pour sa part à rencontrer la matérialité du présent comme par exemple le fera le jeune Marx en se servant du journalisme pour relier deux mondes, le « réel » et l'« idéal ».

Dans son discours au Collège de France en hommage à son maître Jean Hippolyte, grand commentateur de Hegel, Michel Foucault montre cependant qu'on n'échappe pas aussi facilement à Hegel, ce « métaphysicien journaliste » maître du présent et de l'odyssée de l'Esprit et qu'il convient de prendre quelques précautions avant de divorcer d'avec un tel penseur incontournable. « Mais échapper à Hegel suppose d'apprécier exactement ce qu'il en coûte de se détacher de lui ; cela suppose de savoir jusqu'où Hegel, insidieusement peut-être, s'est rapproché de nous ; cela suppose de savoir dans ce qui nous permet de penser contre Hegel, ce qui est encore hégélien, et de mesurer en quoi notre recours contre lui est encore peut-être une ruse qu'il nous propose et au terme de laquelle il nous attend, immobile et ailleurs.[518] » Il reste que l'oxymore du « reporter d'idées » - qui représente sans doute le risque de la philosophie face au système rassurant hégélien - doit se poser les bonnes questions pour explorer le schéma d'expérience de la modernité et poursuivre sa réflexion sur le journalisme: « Peut-on encore philosopher là où Hegel l'a fait… Une philosophie peut-elle encore exister et qui ne soit pas hégélienne ? Ce qui est non hégélien dans notre pensée est-il nécessairement non philosophique. Et ce qui est antiphilosophique est-il nécessairement non hégélien ?[519]» Le « reportage d'idées » comme pensée inaccessible de la totalité, c'est ce qui se donne et se déroule comme question sans cesse reprise dans la vie, dans la mort, dans la mémoire. Puisque le reportage est répétition (de l'errance et du voyage),

[513] Géraldine Muhlmann « Du journalisme en démocratie », op. cité, p. 174.

[514] Hanna Arendt « Juger. Sur la philosophie politique de Kant », Paris, Seuil, 1992, p. 60.

[515] Principes de la philosophie de l'avenir in Ludwig Feurbach « Manifestes philosophiques », Trad. fr. Louis Althusser, Paris, PUF, 1960, § 28, p. 223.

[516] *Ibid*., p. 181

[517] *Ibid*., §29, p. 229

[518] Michel Foucault « L'ordre du Discours », Paris, Gallimard, l970, pp. 74-75.

[519] *Ibid*., p. 76.

la philosophie n'est pas ultérieure au concept, elle n'a pas à se vouer essentiellement à l'abstraction, elle devrait toujours se tenir en retrait, rompre avec ses généralités acquises et se remettre, comme le préconisait Deleuze, au contact de la non philosophie. Elle devrait s'approcher, au plus près, non de ce qui l'achève mais de ce qui la précède, de ce qui n'est pas encore éveillé à son inquiétude. Elle devrait reprendre pour les penser, non pour les réduire, la singularité de l'histoire, les « rationalités régionales de la science », la spécificité du « voir » dans le journalisme, etc.

En effet, longtemps, trop longtemps sans doute, la tradition philosophique occidentale considère l'acte philosophique, c'est-à-dire la mise en mouvement de l'esprit sur le chemin de la sagesse, comme l'acte d'un sujet individuel. Longtemps, la tradition philosophique d'essence aristocratique sépare le philosophe et la masse : la multitude « oi polloi » est ce de quoi se détache l'aristoi philosophe, pour pouvoir philosopher et forger dans la solitude et la rigueur de sa pensée ses propres concepts.

Le « reporter d'idées » digne de ce nom possède donc une fonction heuristique, celle de faire apparaître ainsi « la théorie de la philosophie présente, inquiète, immobile, tout au long de sa ligne de contact avec la non philosophie, n'existant que pour elle pourtant et révélant le sens de cette non-philosophie pour nous[520] ».. Pour le dire familièrement, « coller » à l'esprit du temps nécessite, dès lors, de prendre ses distances vis-à-vis de la doxa dominante, « cette opinion dont la frilosité et la lâcheté est le moteur essentiel. « Retourner la coquille » conseillait Platon[521], révolution du regard qui soit à même de comprendre, sans préjugés, l'importance des effervescences contemporaines et d'en mesurer les effets. Bref, le désir de ne plus se plier à une logique de la séparation, mais au contraire de comprendre et de reporter la réalité comme un tout, voire la décentrer jusqu'aux limites du lien.

Ainsi la prison est un univers parallèle avec ses codes (bons et mauvais)[522]. C'est dans cet univers hostile qu'a pénétré le documentariste Joseph Beauregard. En recueillant les témoignages de cinq anciens détenus, il a construit une série originale de dix micro reportages d'idées sonores (deux minutes chacun), diffusés pendant deux semaines sur Radio Nova[523]. Les témoins racontent leur première, puis leur dernière nuit en prison, deux moments-clefs de leur existence. Certains comparent leur cellule à un «caisson métallique». D'autres l'évoquent de manière beaucoup surprenante, voire presque spinoziste, en «décentrant» l'idée que l'auditeur libre, qui n'y a jamais mis les pieds, s'en fait. «J'ai pensé que j'avais enfin ma chambre», raconte un ancien détenu entré pour la première fois en 1967, à l'âge de 16 ans. «C'était une sorte de soulagement, je m'y suis trouvé bien, j'étais seul. Je n'ai pas vu que la porte ne s'ouvrait pas de l'intérieur (…) Je me suis fait piéger parce que j'ai fait l'association entre la liberté et la prison», poursuit-il.

Rassemblement/décentrement. La singularité du point d'ancrage – le corps de l'observateur en prison (double enfermement) – fait donc presque par définition du regard un décentrement : voir, c'est être décentré par rapport à toute autre perspective, qu'elle soit dominante ou non, et c'est donc la décentrer. Lorsqu'ils se souviennent de leur dernière nuit en prison, les cinq témoins parlent tous d'une forme de fraternité entre détenus, d'effets personnels qu'ils ont distribué par exemple, à ceux qui restaient enfermés. Hugo, 56 ans, dont vingt-quatre passés en réclusion, aborde la question du temps et du vieillissement. «Tu te demandes quel regard vont avoir les femmes sur toi. Pendant les premières années, tu ne te vois pas vieillir… Après, avec les permissions, tu as le reflet de tes proches. Eux, ils ont vieilli… Alors tu prends conscience que tu as vieilli aussi (…) Je rentre, je suis un gosse. Je ressors, je suis presque un vieillard», conclut-il sur la fuite inexorable du temps qui passe.

[520] Michel Foucault « L'ordre du discours », op. cité, p. 78.

[521] République, 521c.

[522] Jacques Audiard, dans son film «Un prophète» (sorti le 26 août 2009) l'a montré avec précision et puissance.

[523] «Ma première nuit en prison, ma dernière nuit en prison», du lundi 14 au vendredi 28 septembre et du lundi 21 au vendredi 25 septembre 2009 à 8h10 et 18h20 sur Radio Nova.

Loin des dérives de « l'intellectuel médiatique » et des bavures du trafiquant d'idées adepte dévoyé du prêt-à-penser, ne peut-on pas soutenir alors que le « reportage d'idées » grâce à son contact répété avec l'altérité, avec la non philosophie, ne serait pas le re-commencement de la philosophie et une manière postmoderne pour elle de rebondir et d'échapper à la tentation confortable du seul jugement interne et érudit des « pairs » ? « Est-elle déjà là, secrètement présente dans ce qui n'est pas elle, commençant à se formuler à mi voix dans le murmure des choses et des idées? Mais dès lors, le discours philosophique n'a peut-être plus de raison d'être, ou bien doit-il commencer sur une fondation à la fois arbitraire et absolue[524]» qui se moque de la prétendue vérité du terrain chère au reporter ? .

« Le sens commun le dit bien : l'enfer est pavé de bonnes intentions. Et en effet, il est dangereux de se faire un monde sur mesure ; cela n'est pas sans conséquence. Et la bureaucratie, la violence d'Etat, le terrorisme, la technostructure, pour ne citer que quelques problèmes contemporains, ont pu se développer à l'ombre tutélaire des pensées critiques et institutionnelles qui rêvaient d'un monde « devant être, plus qu'elles n'observaient ce qui existait[525]. » Le mouvement du reportage d'idées et ses déplacements divers sans bornes fait passer sans doute la philosophie de l'autre côté de ses limites, par exemple en mettant l'accent sur la théorie de l'information et sa mise en application du vivant. Bref, ce reportage peut surgir dans « tous les domaines à partir desquels, on peut poser la question d'une logique et d'une existence qui ne cessent de nouer et de dénouer leurs liens » et s'attaquer ainsi aux « problèmes les plus fondamentaux de notre époque[526] ».. La philosophie doit être actuelle et viser au maximum la coïncidence du voir et du faire pour prétendre réaliser un diagnostic lumineux du présent.

« L'Aufklärung, c'est une période, une période qui formule elle-même sa propre devise, son propre précepte, et qui dit ce qu'elle a à faire, tant par son rapport à l'histoire générale de la pensée que par rapport à son présent et aux formes de connaissance, de savoir et d'ignorance, d'illusion dans lesquelles elle sait reconaître sa situation historique[527]. » Michel Foucault conclut en montrant l'enjeu moderne de cette interrogation critique de l'Aufklärung qui pose la question : « Qu'est-ce que notre actualité ? Quel est le champ actuel des expériences possibles ? » Il ne s'agit pas là qu'une analytique de la vérité, il s'agira de ce qu'on pourrait appeler une ontologie du présent, une ontologie de nous-mêmes, et il me semble que le choix philosophique auquel nous nous trouvons confrontés actuellement est celui-ci : on peut opter pour une philosophie critique qui se présentera comme une philosophie analytique de la vérité en général, ou bien on peut opter pour une pensée critique qui prendra la forme d'une ontologie de nous-mêmes, d'une ontologie de l'actualité ; c'est cette forme de philosophie qui, de Hegel à l'école de Francfort en passant par Nietzsche et Max Weber, a fondé une forme de réflexion dans laquelle j'ai essayé de travailler[528]. »

Foucault s'inscrit toujours dans des traversées, jamais dans des filiations : pour lui, la pensée doit être analysée à partir des pratiques et il ne voulait pas de disciples qui, comme on sait, sont souvent trop zélés au risque de caricaturer la pensée de leur maître et de dilapider ainsi l'héritage. Il pratique une désinvolture appliquée en resserrant à l'extrême le grain de l'événement. La fiction théorique du « reporter d'idées » ne se détourne pas des concepts au profit des événements et des faits : elle en élargit au contraire le champ en tissant sa propre «constellation des idées», elle en découvre sans cesse des tensions et torsions nouvelles plus superficielles ou plus profondes. Elle en isole sans cesse de nouveaux ensembles parfois nombreux et interchangeables, parfois rares et décisifs. Elle accepte d'introduire l'aléa (du terrain, du récit, de l'histoire, etc.) comme catégorie dans la production d'événements et fait sentir l'absence d'une théorie permettant de penser les rapports entre hasard et pensée.

[524] «L'ordre du discours», op. cité, p. 78.

[525] Michel Maffesoli « La connaissance ordinaire », Paris, Méridiens, 1985, p. 201.

[526] Michel Foucault «L'ordre du dicours», op. cité, p. 80.

[527] Michel Foucault « Qu'est-ce que les Lumières ? » Magazine littéraire N°207 mai 1984, pp. 35-39 (extrait du cours du 5 janvier 1983 au Collège de France), in Dits et Ecrits 1954-1988, vol. IV, Paris, Gallimard, 1994, p. 682.

[528] Michel Foucault « Dits et écrits » IV, op. cité, pp. 687-688.

« Si les discours doivent être traités d'abord comme des ensembles d'événements discursifs, quel statut faut-il donner à cette notion d'événement qui fut si rarement prise en considération par les philosophes ? Bien sûr, l'événement n'est ni substance ni accident, ni qualité, ni processus, l'événement n'est pas de l'ordre du corps. Et pourtant, il n'est point immatériel ; c'est toujours au niveau de la matérialité qu'il prend effet (…) Il n'est point l'acte ni la propriété d'un corps, il se produit comme effet de et dans une dispersion matérielle[529].»

Loin de la « posture du savant » et du « culte de l'être caché » qui permet de se couper des regards ordinaires, le reporter d'idées à la « mentalité élargie » sur les « événements discursifs » implique une curiosité pour tous les points de vue, une capacité à se défier soi-même sans arrêt, proche d'une attitude journalistique idéale qui n'oublie pas la dimension politique et ne se focalise pas seulement sur l'aspect « scientifique » des événements[530]. « N'est-il pas évident que de grandes mobilisations collectives et de grands mouvement sociaux comme les mouvements ouvriers, les féminismes, les mouvements gay, lesbiens et transgenres, etc., ont contribué par leur existence et leurs discours, à transformer la « science » des « scientifiques », en faisant émerger à la fois des objets originaux, des questions nouvelles et des perspectives inattendues[531]. » Un sens aiguisé du réel qui ne s'immobilise jamais devant lui et réhabilite le regard et le travail du « voir », telle est la fonction heuristique du reporter d'idées faisant « un usage public de la raison sous tous les rapports[532]. » Pour Foucault, c'est le fait que le regard ne doit rien laisser de côté dans le présent comme le suggère ce texte de Kant qui marque un tournant dans la pensée. « La question qui me semble apparaître pour la première fois dans ce texte de Kant, précise t-il, c'est la question du présent, la question de l'actualité : qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ? Qu'est-ce qui se passe maintenant ? Et qu'est-ce-que ce « maintenant » à l'intérieur duquel nous sommes les uns les autres ; et qui définit le moment où j'écris[533] ? »

Contre Hegel et avec Feuerbach, Kierkegaard et Nietzsche, notre fiction théorique restaure l'instant, ou plus précisément une sorte de vérité de l'immédiateté et de la fulgurance de la pensée incarnée[534]. Une valeur ontologique a priori est accordée à tout ce qui constitue l'actualité, la valorise et « héroïse le présent » pour reprendre l'étonnante formule de Foucault dans la version anglaise « What is Enlightenment ? » de son texte fameux sur Kant. Le reporter d'idées serait au bout du compte celui qui « héroïse le présent » à la rencontre de l'idée et de l'événement. Pour comprendre les enjeux du reportage iranien de Foucault, il faut le replacer dans le contexte de la réflexion menée par le philosophe sur les formes contemporaines du pouvoir et de la résistance. Le travail consacré au soulèvement en Iran aurait dû constituer le commencement d'une série de «reportages d'idées», visant à découvrir des événements de pensée à l'état pratique, c'est-à-dire d'une pensée qui concerne des conduites, des gestes, des liens de sociabilité immédiate. Ce projet visait à dégager, à partir d'une actualité dominée de plus en plus par la rhétorique normalisant de la fin des idéologies et par le retour narcissique du privé, les expériences collectives qui avaient lieu en dehors des cadres traditionnels du politique – en dehors de l'Etat mais aussi du vocabulaire et de la pratique des mouvements socialistes et communistes, révolutionnaires ou réformistes. Il s'agissait donc d'un projet tout à fait opposé à la pratique du journalisme «droitdelhommiste» et victimaire d'aujourd'hui, qui s'autorise de la prétendue incapacité des victimes à parler et à penser sans la médiation représentative du (nouveau) philosophe. Au contraire, Foucault a tenté de reconnaître une valeur de pensée, de pensée politique, à des gestes sans paroles, ou à des mots qui semblaient inintelligibles dans les vocabulaires habituels, convenus et éculés. D'où l'attention consacrée à la «spiritualité» politique des insurgés chiites : cette foi a été vue par le «reporter d'idées»

[529] « L'ordre du discours », op. cité, p. 59.

[530] Joan W. Scott « Gender and the politics of History », New York, Columbia, University Press, 1998.

[531] Geoffroy de Lagasnerie « L'empire de l'Université. Sur Bourdieu, les intellectuels et le journalisme », Paris, Editions Amsterdam, 2007, p. 78.

[532] Emmanuel Kant « Réponse à la question : qu'est-ce que les Lumières », op. cité, p. 45.

[533] « Qu'est-ce que les Lumières ? » , art. cité, p. 679.

[534] Karl Löwith « De Hegel à Nietzsche ». Paris, Gallimard, l969, p. 205.

en Iran (1978-1979) comme le lieu d'une subjectivation politique inédite qui s'autorisait d'une tradition millénaire tout en étant liée à la plus immédiate actualité[535].

Entre fait et idée, fiction et mythe, essai et reportage. Le tout conjugué au présent comme chez Hegel mais aussi avec les images impressionnistes du temps présent, et surtout sans oublier d'analyser la réalité sociale présente[536]. Et Muhlmann de conclure fort justement : « L'opposition entre le penseur du présent (le philosophe, isolé) et le journaliste (l'homme public, pressé) ne s'en trouve finalement que renforcée, ce qui constitue plutôt une régression par rapport au sillon creusé par Kant, pour lequel, comme l'a si bien montré le commentaire de Michel Foucault, l'injonction de penser le présent était intrinsèquement liée à l'injonction de le faire en public. Avec Hegel réapparaît un clivage dans le présent, entre le « vrai » présent, repéré par quelques-uns, les philosophes, et l'actualité inessentielle dont il est question sur la scène publique[537] « des nombreux » sur laquelle le reporter/spectateur campe. Avec empathie et curiosité.

[535] Pour en savoir plus à ce sujet lire en italien Andrea Cavazzini «Foucault in Persia Prima e dopo il Reportage Iraniano» in Michel Foucault L'Islam e la rivoluzione iraniana, Mimesis 1/2005, Milano, pp. 19-48.

[536] Jacques d'Hondt «Hegel philosophe de l'histoire vivante», Paris, PUF, 1966, p. 178 : «Répétons le, ce qui laisse à désirer chez Hegel, c'est son analyse de la réalité sociale présente, bien qu'elle fût une de ses visées ultimes.»

[537] Géraldine Muhlmann « Du journalisme en démocratie », op. cité, p. 178.

I - CHAPITRE 5

Du mythe du « grand reporter » à la fiction théorique du « reporter d'idées »

- « Il y a du désenchantement dans l'air et cela imprègne la fiction » (Ben Affleck)
- « Je rêve d'un âge de la curiosité» (Michel Foucault)
- « Je revendique le droit à la lenteur et le droit à la subjectivité. Je travaille à l'ancienne ! A l'Albert Londres ! » (Anne Nivat, grand reporter free lance)

Promouvoir et promulguer des «reportages d'idées» comme rédiger et peaufiner des essais, c'est sans doute donner à penser le monde en crise d'idées et donner à voir en les décentrant les mythes à travers des fictions théoriques accessibles au plus grand nombre possible, sans prétendre avoir le dernier mot et réponse à tout dans l'architectonique idéale d'une dureté conceptuelle. «Je préfère offrir une analyse conjoncturelle des situations et des concepts plutôt qu'un système théorique[538]», avoue Yves Michaud[539]. Les «reporters d'idées» et leurs symptômes contemporains peuvent peut-être dans cette optique apporter leur «grain de sel » philosophique aux débats de société : désaxer légèrement les problématiques, les faire pivoter, les mettre en doute, confronter la rigueur des concepts à la «vérité» du terrain, montrer les réalités autrement.

«Le coeur de la démarche de «Philosophie magazine[540]» réside dans le «journalisme philosophique», déclare ainsi son rédacteur-en-chef et écrivain Alexandre Lacroix. L'enjeu est d'essayer de donner un regard philosophique sur l'actualité. Le dossier de couverture et la première partie du magazine jouent ce rôle. L'identité sexuelle, les développements de la cosmologie, l'élection présidentielle, etc. sont autant de thèmes contemporains sur lesquels le philosophe peut donner quelques lumières. Nous devions inventer des formats d'écriture inédits, différents de ceux des journaux qui rapportent des faits[541].»

La frontière n'est sans doute pas aussi nette, comme le montre le paradigme récent du reportage sur la Route 61[542] qui traverse et relie du Sud au Nord les Etats-Unis, tout en y racontant son histoire et en illustrant parfaitement, selon la thèse que nous soutenons, la réalité et la légitimité de notre fiction théorique. Hétérotopie que n'auraient pas reniée Foucault, Benjamin, Arendt, Maspero, Kapuscinski notamment.

« Difficile d'imaginer plus banal que ce carrefour de la Nouvelle-Orléans. Juste deux routes perpendiculaires, rongées tout le long par une couche de graisse urbaine qui n'en finit pas d'étendre sa marque. (…) Dehors, pourtant, flotte un vent nouveau. Une brise légère à peine perceptible, mais qui finit par vous saisir, comme par surprise. On vous sourit. L'écrivain nigérian Ben Okri avait appelé cela, en pleine campagne présidentielle américaine, « l'ange du changement ». Comprendre une bouffée d'air

[538] «Comment je suis devenu philosophe» sous la dir. de Stéphanie Arc, Paris, Le Cavalier Bleu, 2008, p. 189.

[539] Professeur de philosophie à l'université de Rouen, introducteur de la pensée de Hume en France et fondateur de l'université de tous les savoirs.

[540] L'éditeur de la revue grand public «Philosophie magazine» lancée en 2005 est Fabrice Gerschel, directeur de publication de «L'Imbécile», journal animé par Frédéric Pajak, auteur et dessinateur.

[541] «Comment je suis devenu philosophe», op. cité, p. 152.

[542] Nicolas Bouvier «La Nouvelle-Orléans mère nourricière», Le Monde 11 août 2009, p. 14.

frais et d'espoir, malgré les pesanteurs du moment. Barack Obama a remporté l'élection voilà plus de neuf mois et c'est l'homme de la rue qui donne l'impression de respirer.

« Ayant soulevé l'ensemble des Etats-Unis pour porter le premier candidat afro-américain à la Maison-Blanche, ce souffle nouveau a pris sa source ici. C'est dans ce Sud profond marqué au fer rouge par l'Histoire qu'il a trouvé sa force, son envol, son inspiration. Au ras du bitume de ce décor ordinaire. C'est certain. D'un côté, Broad Street, ses quartiers consumés par la violence et l'ennui, loin des sirènes du Mississippi. De l'autre, Tulane Avenue, avec dans le dos ses tours d'affaires, ses maisons écorchées et ses monumentales brasseries couleur feu, l'une en ruine, l'autre convertie en logements sociaux. Devant soi, le point de départ de la Highway 61, les tout premiers centimètres carrés d'asphalte de cette route qui relie d'un trait presque rectiligne le sud au nord du pays, le golfe du Mexique à la frontière canadienne, coupant les Etats-Unis en leur centre. Quelque 1400 miles – 2300 kilomètres –, entre la poussière et les magnolias, la folie des villes et la solitude ensoleillée de l'immense campagne. Une « route continent » renvoyant l'image d'une Amérique tragique et sensuelle, fière et honteuse à la fois, mélangeant le passé et le présent, les Noirs et les Blancs, les riches et les pauvres, les progressistes et les conservateurs.

De cette description impressionniste «au ras du bitume» de la mythique Route 61 destinée à faire voir et à rassembler, on passe soudain à un «décentrement» plus culturel et chiffré pour tenter de saisir les emblèmes et les symboles qui jalonnent cette immense autoroute et zizague sans cesse avec la vérité du dialogue américain entre le Sud et le Nord. Avec ses multiples avatars et ses dérives migratoires.

L'auteur américain Steven Laffoley avait écrit un jour que la Route 61 raconte à elle seule l'histoire des Etats-Unis. Est-ce un hasard d'ailleurs, si ici même, à une dizaine de mètres de ce croisement de la Nouvelle-Orléans, dans une ruelle aujourd'hui disparue et remplacée par un centre pénitentiaire à la laideur choisie, le génialissime Louis Armstrong a poussé son premier cri ? Un hasard si, à l'autre extrémité de cette même route, là-haut, au bord du lac Supérieur, dans la ville de Duluth, Minnesota, le non moins génialissime Bob Dylan à lui aussi vu le jour ? Lui, le « songwritter » de « highway 61 Revisited », qui sait, peut-être mieux que quiconque, que rouler sur cette route, c'est comprendre le pays.

« C'est elle, cette longue autoroute qui a vu partir de ce Sud imbibé de racisme et de misère 4 à 5 millions de Noirs pendant plus de la première moitié du XXe siècle. D'abord en train et en bus, puis en voiture, ils ont suivi cette voie, avec d'autres, direction les grandes villes du Nord pour y trouver du travail et parfois de la dignité, bousculant en profondeur, dans ce que les historiens appellent la « grande migration », les relations raciales qui prévalaient jusqu'alors.

Detroit, Cleveland, Minneapolis, Saint Louis et surtout Chicago, ses quartiers est, ouest et sud, ce fameux South Side où Barack Obama, alors qu'il était animateur social, a pris conscience, au contact de ses hommes et de ces femmes, qu'il n'était pas seul avec ses « luttes particulières », comme il l'écrit dans son autobiographie « Les Rêves de mon père ». Que la couleur de peau, la signification de la communauté afro-américaine ne désignait pas seulement le lieu où l'on est né ou la maison où l'on a passé son enfance.

Al Harris, lui, a grandi ici, dans les années 1940, à deux « blocs » du croisement de Broad et Tulane. Un temps où le quartier était encore surnommé Battlefied, le « champ de bataille ». « Mais attention, on se cognait à mains nues, non pas avec des flingues comme aujourd'hui », explique-t-il. Aucune nostalgie, aucun regret dans ses propos. Grand gaillard à la voix rauque de crooner, il dit seulement que la pauvreté de l'époque était peut-être plus supportable, « puisqu'on n'était pas conscient d'être pauvre ».

En le faisant parler, le reporter essaie de dépasser les frontières du «voir», celui de l'imagination ou celui de l'intellection. Il va chercher une parole qui donne une idée de la pauvreté sans permettre de la saisir dans toutes ses facettes, notamment les légendes et les mythes sudistes qui hantent la notion

valise de racisme. Il «décentre» notre identité d'humains, en désignant ce que l'humain peut produire, jusqu'où il s'étend, mais plus par un regard qui sait voir, mais par des voix.

(…) La Nouvelle-Orléans est hantée, dit-on. Histoires et légendes créoles, noires, blanches et aujourd'hui hispaniques : William Faulkner, qui y a habité, n'avait-il pas écrit que « le passé n'est pas mort. Il n'est même pas passé » ? Avec ses codes et ses douleurs, sa violence originelle et tragique. Kevin Mercadel[543] dit : « Ici, chaque couleur de peau donnait un statut différent. Je me souviens de certaines soirées où un bout de carton en papier recyclé était punaisé à la porte. Selon que l'on était plus ou moins foncé par rapport à ce papier, on pouvait entrer ou non. »

Reporter l'idée des mythes

« Le désert croît », écrivait Nietzsche qui a pensé le chaos du monde moderne. Sur les ruines du World Trade Center, les grands mythes ont ressurgi avec une force inédite. Tout d'un coup, comme l'Atlantide, et pourquoi pas, la Route 61 que nous venons de revisiter, le temps d'un reportage. Le mythe platonicien du continent perdu, inséparable d'une Athènes également imaginaire, mythe qui a connu d'incroyables développements, dans l'Antiquité d'abord, grecque, romaine et proto-byzantine, et a littéralement explosé à la Renaissance, singulièrement après la découverte de l'Amérique, trop vite identifiée par certains, au continent imaginé par Platon[544].

Passer un pont, traverser un fleuve, franchir une frontière comme le pratique volontiers le reporter, c'est quitter l'espace intime et familier où l'on est en place pour pénétrer dans un horizon différent, un espace étranger, inconnu où l'on risque, confronté à ce qui est autre, de se découvrir sans lieu propre, sans identité, voire apatride.

« Polarité donc de l'espace humain fait d'un dedans et d'un dehors. Ce dedans rassurant, clôturé, stable, ce dehors inquiétant, ouvert, mobile, les Grecs anciens les ont exprimés sous la forme d'un couple de divinités unies et opposées : Hestia et Hermès », explique l'helléniste philosophe Jean-Pierre Vernant. Hestia est la déesse du foyer, au cœur de la maison. Elle fait de l'espace domestique qu'elle enracine au plus profond un dedans, fixe, délimité, immobile, un centre qui confère au groupe familial, en assurant son assise spatiale, permanence dans le temps, singularité à la surface du sol, sécurité face à l'extérieur. Autant Hestia est sédentaire, refermée sur les humains et les richesses qu'elle abrite, autant Hermès à l'image du reporter est nomade, vagabond, toujours à courir le monde ; il passe sans arrêt d'un lieu à un autre, se riant des frontières, des clôtures, des portes, qu'il franchit par jeu, à sa guise. Maître des échanges des contacts, à l'affût des rencontres, il est le dieu des chemins où il guide le voyageur, le dieu aussi des étendues sans routes, des terres en friche, où il mène les troupeaux, richesse mobile dont il a la charge, comme Hestia veille sur les trésors calfeutrés au secret des maisons. Divinités qui s'opposent, certes, mais qui sont aussi indissociables. Une composante d'Hestia, appartient à Hermès, une part d'Hermès revient à Hestia.

« (…) Pour qu'il y est véritablement un dedans, encore faut-il qu'il s'ouvre sur le dehors pour le recevoir en son sein. Et chaque individu humain doit assumer sa part d'Hestia et sa part d'Hermès. Pour être soi, il faut se projeter vers ce qui est étranger, se prolonger dans et par lui. Demeurer enclos dans son identité, c'est se perdre et cesser d'être. On se connaît, on se construit par le contact, l'échange, le commerce avec l'autre. Entre les rives du même et de l'autre, l'homme est un pont[545]. » Penser le présent. « Y-a-t-il un lien entre ma lecture de l'épopée homérique et mon action dans la Résistance militaire,

[543] Kevin est un ancien de l'école de Saint Augustine Church, une des premières églises catholiques pour Noirs érigés en 1841. Un des premiers lieux du pays où Noirs et Blancs se sont assis côte à côte pour la prière du dimanche matin. Mercadel est parti un temps dans le Nord, poussant jusqu'à Harward et son cursus d'histoire africaine-américaine avant de revenir à la Nouvelle Orléans comme un des responsables de l'Association de préservation historique de la ville. Le Monde 11 août 2009, p. 14.

[544] Pour en savoir plus, consulter l'ouvrage de Pierre Vidal-Naquet « L'Atlantide . Petite histoire d'un mythe platonicien». Paris, Les Belles Lettres, 2006.

[545] Jean-Pierre Vernant «La Traversée des frontières», Paris, Seuil, 2004, pp. 179-180.

avec les risques qu'elle comportait ? » poursuit Vernant. A la réflexion, ces liens lui sont apparus très clairs, qui ont tissé entre son interprétation du monde des héros d'Homère et de son expérience de vie, comme un invisible réseau de correspondance orientant la lecture « savante » de l'helléniste distingué et privilégiant, dans l'œuvre du poète, certains traits : la vie brève, l'idéal héroïque, la belle mort. Comme Cavaillès, professeur de logique en Sorbonne le jour, résistant/terroriste/poseur d'explosif la nuit[546]. « Peut-être sommes-nous trop voués au commentaire pour comprendre ce que sont des vies[547]. »

Les mythes ont, certes, la vie dure mais ils sont mortels… A l'image des Twins Towers… qu'on croyait pourtant immortelles comme le capitalisme arrogant et triomphant qu'elles symbolisaient dans le ciel de Manhattan, pour les y avoir grimpées quelques années auparavant sans que la pensée nous effleure qu'elles puissent disparaître un jour. Tout comme le funambule français Philippe Petit qui les traversa en 45 minutes huit fois de suite sur un fil de 60 mètres à plus de 400 mètres du sol, le 7 août 1974. « Je suis appelé et habité par le fil tendu entre les Twins tout en sachant fort bien que la mort est tout proche. Soudain, j'ai entendu la foule » Lutin intrépide au masque impassible de sphinx et aux yeux fermés par la concentration devant une foule séduite qu'il saluait en s'agenouillant sur le câble et la police new-yorkaise médusée qu'il narguait en faisait semblant de se rendre et en poursuivant les aller et retour entre les tours jumelles qui étaient en fait décalées[548]. Il refusa ensuite de répéter de vivre sa vie sur un fil et s'éloigna du mythe du funambule « fou romantique » dont on l'avait affublé après son exploit retentissant. Tout en affirmant qu'il n'y avait pas de réponse à la question pragmatique et bien américaine : « pourquoi vous avez-fait cela ? » On ne peut même pas soutenir dans le cas ce « mauvais garçon » inventif et escaladeur dès l'enfance qui est allé au bout de son rêve ce 7 août au matin brumeux, en marchant sur un nuage [549] qu'il était, lui aussi, à la quête de son « quart d'heure de célébrité ».

Bien que les mythes soient moins éphémères que les journaux qui n'hésitent pas à en parler dans leurs colonnes car ils contribuent à leur pouvoir et à leur légende. Mais aussi à leurs avatars et autres dérives…? Comme signifie sans le savoir – à l'image de l'oracle de Delphes que célèbre Héraclite dans un de ses fragments[550], le jeune fils du philosophe Raphaël Einthoven et de Carla Bruni se cachant les yeux et le visage pour ne pas être photographié sur le dos de son futur beau-père par des paparazzi « voyous-voyeurs », rôdant en Jordanie autour du nouveau couple présidentiel s'exhibant à Pétra, sur les lieux mêmes où son ancienne épouse Cécilia était venue en 2005 avec son amant Richard. Or le visage a ceci de singulier qu'il est un paysage révélateur de personnalité[551]. Dans la protestation muette de l'enfant philosophe, tout est dit/non dit : l'obscénité de ce reality show et de la « planète people ». Reportage sur cette scène exotique fort surréaliste autour de ce couple improbable que nous distille la société du spectacle et les « chambres du pouvoir », et suscite fantasmes et agacements :

> « Ils sourient, ils la jouent détendus (…) Ils débouchent du Siq, le canyon naturel qui garde l'entrée de l'antique cité des Nabatéens. L'homme porte un petit garçon sur ses épaules. L'enfant était-il fatigué ? A-t-on voulu le mettre à l'abri de la bousculade ? Ou peut-être est-ce seulement pour la photo ? Autour d'eux, sur l'étroite esplanade, c'est une cohue indescriptible. Paparazzi, cameramen, Bédouins en keffieh rouge, vacanciers à portable, flics à oreillettes. Ca crie, ça se pousse pour mieux voir, ça s'interpelle en français, en arabe. Les policiers sont nerveux. « Attention, écartez-vous, il n'a pas de vue ! « On s'écarte un peu. Les appareils photo crépitent. La caméra tourne.

[546] Pour en savoir plus, lire notre II chap. 5 intitulé «Jean Cavaillès, le logicien spinoziste fusillé».

[547] Michel Foucault « Ils ont dit de Malraux », Le Nouvel Observateur, N°629, 29 novembre-5 décembre l976 p. 83, in Dits et Ecrits III, op. cité, p. 108

[548] A l'image sans doute du journalisme et de la philosophie qui ne sont jamais face à face dans notre entreprise de journalisme philosophique.

[549] Voir ou revoir le film que James Marsh a consacré à son exploit et à ses préparatifs qui a été diffusé sur Arte.

[550] Fragment 93 d'Héraclite dit «L'obscur» : « Le maître dont l'oracle est à Delphes ne dit ni ne cache mais signifie ». Traduction infiltrée et non littérale de l'auteur.

[551] La romancière Colette en parlait dans une langue sensible, exaltant la botanique. Ses portraits d'hommes politiques tiennent de la nature morte, du tableau de chasse, de l'inventaire d'un humoriste. Par exemple, Gaston Doumergue, sa joie «peinte aux couleurs de la pomme d'hiver», «l'oeil où danse un point d'or, rit d'un rire moins familier que la bouche».

« Pour le petit garçon, c'en est trop. D'un geste brusque, il plaque ses deux mains sur son visage, se bouche les yeux. Il ne veut plus rien voir, plus rien entendre. Il voudrait être ailleurs. Il est caché. Il n'est plus là (…) Ils s'engouffrent dans le Khaznah, le plus célèbre des temples de Pétra. Visite rapide. Quand ils ressortent, un peu plus tard, l'enfant a le visage camouflé. Sous la capuche, on a noué un foulard blanc que ne laisse entrevoir que ses yeux. C'est encore trop. Il baisse la tête. Il marche le regard rivé au sol. Comme les prisonniers au moment de leur transfert au tribunal. Comme les starlettes surprises dans leur intimité. L'enfant n'a rien vu de Pétra. Rien d'autre que ces inconnus, cette horde autour de lui, qui semblait vouloir le dévorer. Il s'éloigne avec sa maman, tandis que l'homme s'attarde un peu pour signer des autographes, avec un vague sourire crispé. L'air de penser : putain de métier.[552] »

Pourtant, pour Carl De Keyner, membre de l'agence Magnum depuis l994 et journaliste belge auteur de reportages réputés sur les communautés religieuses aux Etats-Unis ainsi que sur la vie dans les pays de l'ancien bloc soviétique, la photographie de reportage ou photojournalisme participe de l'écriture de l'histoire. Evidemment, quand elle ne succombe pas au piège grossier de la « pipolisation[553] », du trucage ou de la propagande. Il vient de présenter pour la première fois à Paris à la Bibliothèque nationale de France site Richelieu, les photographies de son projet Trinity. Soixante-quatorze clichés couleur grand format constituent une recherche menée parallèlement à son travail de photojournalisme. Il y revient sur l'actualité de ces quinze dernières années. Sorte d'arrêt sur image de l'ère atomique (Trinity est le nom du premier essai de la bombe) et des déséquilibres qui en découlent. L'exposition se construit en trois tableaux : histoire, politique et guerre. En immortalisant des lieux de conflits (Afghanistan, Libéria, Angola…) et des lieux de parole (le Parlement chinois, le Capitol Hill à Washington, le Parlement européen à Strasbourg), Carl De Keyner, en bon reporter d'idées s'interroge sur la valeur de la vérité d'une image par rapport à un discours historique, sur l'idée même de la légende qui la replace dans son contexte et sa temporalité, sur l'agencement qui lui donne une signification.

Plus convenue et sans doute moins iconoclaste (au sens littéral du terme) mais tout aussi significative et focalisée aussi sur notre thème, la dernière photo qui illustre l'essai de Jacques Attali « L'Homme nomade [554]» montre un bédouin assis seul dans un désert infini, tapotant le clavier d'un ordinateur portable. Ultime étape d'un nomadisme qui a traversé l'humanité des Mongols d'hier aux technocrates de la mondialisation d'aujourd'hui, toujours entre deux avions, mais toujours branchés et reliés à leurs prothèses électroniques. A l'image aussi de ces reporters d'idées qui cherchent à brouiller les pistes conventionnelles et les sempiternels clichés en reprenant le micro, la plume, et donc le pouvoir… à l'heure du direct/live planétaire où tout le monde peut se prendre pour un journaliste via le réseau du Web.

Hérésie/orthodoxie. Aucun décentreur ne peut être assuré de ne pas contribuer, in fine, à un nouveau « décentrage » qui brouille les repères confortables, érudits et balisés de l'histoire des idées. Du style : « Les nouvelles idées ne procèdent plus des grands penseurs mais des grands événements[555]. Il est fini le temps des philosophes réfléchissant et débattant de leurs concepts et expériences dans leurs sphères : Socrate, Spinoza, Kant et tous les autres avant notre ère. L'événement est le moteur de l'Histoire et donc de la pensée. Ou plutôt, l'événement, l'Histoire et la pensée imprègnent de façon indissociable le monde contemporain. L'événement est fait par ceux qui le vivent. L'Histoire est faite par ceux qui la racontent, de plus en plus en direct, entre autres les journalistes. La pensée, elle aussi de plus en plus en prise directe, est l'affaire des intellectuels[556]. »

[552] Claude Weil, chronique « L'enfant de Pétra », Le Nouvel Observateur, 10-16 janvier 2008, p. 55.

[553] Le Nouvel Observateur N°2336 du 13 au19 août 2009. «Les dessous de la planète people» pp.6-16. En anglais, le mot «people» signifie les «gens», pas les célébrités (eux sont appelés «beautiful people» ou «VIP»). Ce n'est qu'en France qu'il est associé, au début des années 1900, à la presse à scandales (dans les pays anglo-saxons, on parle de «gossip» ou de «celebity press»). Par élargissement, le terme a désigné les personnes présentées dans ces journaux, puis les célébrités en général. On écrit également «pipeule» ou «pipole».

[554] Paris, Fayard, 2003.

[555] Comme par exemple la chute du Mur de Berlin ou l'élection d'un président noir aux Etats-Unis.

[556] Jean Hatzfeld « La ligne de flottaison », Paris, Seuil, 2005, pp. 269-270.

« De temps à autre,il est des circonstances qui déterminent une génération ». Le président américain Barack Obama maîtrise le sens des mots mais aussi des formules prémonitoires qui font l'événement. Ces lignes écrites peu avant sa victoire électorale du 4 novembre2008, ouvrent la préface de son troisième livre[557] qui vient de paraître en France. Un reportage d'idées moins personnel que les précédents, mais qui présente, avec une cohérence et une intuition redoutable, une analyse de l'état dans lequel se trouve les Etats-Unis et les grandes lignes du projet qu'il entend soumettre au pays et au reste du monde. A l'heure où Barack Obama annonce, jour après jour, des mesures spectaculaires, conduit l'Amérique dans une direction différente des huit années de l'administration Bush et marque déjà de son empreinte une ère nouvelle malgré le toujours délicat passage du possible (des idées) au réel (de la crise), voilà un livre qui tombe à pic pour mieux comprendre les ressorts non seulement de ses folles ambitions mais aussi de celles de notre fiction théorique. Le lire aujourd'hui, c'est entrevoir une explication de texte, comme anticiper la parole présidentielle du moment.

Collectif[558] et anthologique[559], ce livre renvoie l'image d'un Barack Obama viscéralement attaché au mythe fondateur de la « destinée manifeste », cette idée que le destin des Américains est d'être un exemple pour le monde et d'y rayonner leur vertu : « Ma vision est enracinée dans les valeurs qui ont fait notre nation le meilleur espoir pour la Terre. » Une présidence morale donc pour accompagner le changement « auquel nous pouvons croire » et qui se veut rassembleuse dans le conflit en créant du lien. Celui qui dépassera la désillusion à l'égard de Washington ». Celui qui permettra de « réinventer l'économie et répondre aux nouvelles menaces en saisissant les promesses d'avenir[560]. » Le roi noir du jeu d'échec libéral américain l'assure : « Nous avons besoin de dirigeants qui admettent que l'Etat peut investir plus », et « c'est quand la classe moyenne s'étend et réussit que nous tous, nous réussiront ».

Dans un célèbre texte sur Nicolas Lesbov intitulé Le conteur, Walter Benjamin met en relation le déclin de la forme épique de la vérité avec la montée de l'information. Le roman, expression de l'égarement et de l'isolement humains, n'est qu'une étape d'un divorce progressif entre la vie et l'expérience. Dans le conte, la vérité narrative se déposait par des couches fines de « peinture impressionniste » qui se superposent imperceptiblement pour produire l'éclat d'une couleur toujours vive, et gardait son « pouvoir germinatif » comme les graines retrouvées dans les pyramides. Son actualité n'était point taraudée par le temps, car son noyau était vierge de commentaires et d'interprétations psychologiques qui, eux, « meurent le soir » comme le désir selon le poète, même si « le matin voit sa renaissance ».

« Avec le triomphe de la bourgeoisie, écrit Benjamin, dont la presse constitue à l'époque du grand capitalisme l'un des instruments essentiels – on a vu entrer en lice une forme de communication qui, si lointaines qu'en soient les origines, n'avait jusqu'alors jamais influencé de façon déterminante la forme épique »

Cette forme raffinée et exigeante de communication qu'est l'information[561] donne le coup de grâce au récit et désarçonne le roman de son hégémonie fragile dopée artificiellement chaque automne par « l'hypo-littérature des prix » de la rentrée littéraire. Hegel parlait du roman moderne comme d'un conflit entre la poésie du cœur et la prose des circonstances. Le reporter d'idées – nouveau nomade intellectuel et passeur contrebandier post-moderne qui, sans attendre Godot c'est-à-dire ce qui ne viendra jamais, ne néglige ni le voyage ni la revue de presse pour voir et dire « le vif du sujet ». Sans être jusqu'à preuve du contraire une coquille vide, cette notion de reportage d'idées rend floues les frontières entre journalisme et philosophie, redéfinit les hétérotopies entre opinion et vérité et les bornes du vrai/faux et du faux/vrai qui ne sont pas si claires que ça au bout de l'ailleurs du voyage et à la fin de la lecture du journal.

[557] Barack Obama «Le changement. Nous pouvons y croire», Paris, Odile Jacob, 2009.

[558] Rédigé par «l'équipe «livre» d'Obama for America».

[559] Textes programmatiques et sélection de discours.

[560] Nicolas Bourcier Le livre du jour : «Etats-Unis : difficile présidence», Le Monde 25 février 2009, p. 27.

[561] A ne surtout pas confondre avec la réclame, la publicité et la propagande.

A l'image de ces centre villes qu'il faut déconstruire pour mieux en reconstruire le puzzle et l'histoire que décrit le reporter François Maspero et que nous connaissons assez bien pour en avoir fait le périple une décennie plus tard, mais sans cependant bien les décrypter, du moins pas aussi bien que lui. Signifiant/ signifié, configuration/situation, utopie/hétérotopie sur cet échiquier, puzzle urbain qui a connu la domination russe pendant soixante ans après celle des turcs pendant cinq siècles et est décrypté ici par le reporter d'idées en goguette à la croisée de l'idée (hypothèse communiste) et de l'événement (sédimentation de l'histoire mouvementée des Balkans). Reportage d'idées qui dépasse ici les simples faits et la fausse évidence du « j'ai vu », à la différence de la télévision allant du formatage, un asservissement de l'œil et de l'esprit, aux formes trop brèves pour entraîner la réflexion.

« En apparence, les centres des villes bulgares sont des sortes de dalles lisses sur lesquelles s'alignent deux ou trois monuments historiques, le trou de fouilles grecques, romaines, byzantines ou protobulgares, des bâtiments administratifs, un hôtel, un square et la statue en bronze d'un grand tsar ou d'un grand libérateur : cela semble simple à lire. Mais, justement, c'est si simple qu'on ne lit plus rien. Pourtant, sous la dalle, quel foisonnement d'événements, de peuples, de siècles heureux ou tourmentés qui ne demanderaient qu'à se déchaîner si l'on grattait la surface. C'est peut-être, de tous les régimes de l'Est, le régime bulgare qui a le mieux réussi à inscrire dans le paysage urbain la réécriture de l'histoire. Non que l'on y ait supprimé toutes les traces de cette histoire : au contraire, des vestiges choisis ont été consacrés dans leur unique fonction de monuments, pièces d'un puzzle constituant le décor de la société nouvelle. Un puzzle qui se voulait homogène mais reste, et c'est là l'échec, étrangement hétéroclite quand on l'observe de plus près.

Tout comme les ballets et les chœurs folkloriques ne sont que de pâles masques plaqués sur la vie d'un peuple, le centre d'une ville est disposé autour d'une « grande tache blanche » de l'histoire où ne se lisent que quelques signes conventionnels et aseptisés, grandiloquents mais privés de tout ce qu'ils ont signifié, et recouvrant, plombant, tout ce à quoi ils avaient donné, au temps de leur construction, non dans un seul mais tous les sens contradictoires et tourbillonnants qui composent l'histoire vraie et sans lesquels celle-ci est privée de vie. Les spécimens préservés, plutôt que d'être des témoins du passé, avaient pour fonction de légitimer le présent. Des vraies gueules de faux témoins : les travailleurs, paysans et ouvriers de la grande Bulgarie, un seul peuple confondu, avaient lutté contre les oppresseurs et l'injustice pour son bonheur actuel, celui de la dictature du prolétariat, et ce bonheur était porteur de l'avenir radieux. Dans l'uniformité définitive de la lutte des classes abolie[562]. »

Mais, à des milliers de kilomètres de là, en Inde, on peut retrouver ce concept décentreur d'hétérotopie (un lieu autre) lorsque la journaliste philosophe Catherine Clément visite en compagnie de son ambassadeur de mari un « slum », un bidonville géant à Calcutta appelé Anand Nagar jusqu'au livre de Dominique Lapierre qui le rendit célèbre sous le nom de « La Cité de la Joie ». « Nous sommes restés des heures, tantôt au dispensaire tantôt dans les maisons, buvant du thé au lait, grignotant des douceurs, écoutant les malheurs et respirant la joie car c'est vrai, elle est là, la joie, splendide et paradoxale ». Tout en se protégeant le regard pour pouvoir voir et ensuite raconter, elle constate que Aanad Nagar n'était plus dans l'état des années soixante-dix. Les venelles étaient presque toutes goudronnées ; les masures avaient l'électricité et le dispensaire, petit, fonctionnait bien. Elle essaie alors de comprendre ce « décentrement » (torsion lien/rupture) plutôt que d'évoquer un simple phénomène d'acculturation, pourquoi aujourd'hui Calcutta a choisi de s'appeler officiellement « City of joy ».

« Ailleurs, à Delhi, j'ai vu comment le génie indien transforme parfois les bidonvilles au lieu de les raser. Ceux qui sont venus là ont perdu leurs repères et les ont reconstruits, même dans la pauvreté. Plutôt que de les en priver brutalement en les entassant dans de nouvelles structures, des urbanistes

[562] François Maspero « Balkans-Transit », op. cité, pp. 359-360.

indiens ont eu souvent l'idée d'aménager les lieux. Souffrant de pollution, envahi de fumées, luttant contre la saleté, Anand Nagar commençait à sortir du malheur[563]. »

Mais que sont les lieux et les paysages sans les hommes qui les habitent et « héroïsent le présent » ? tout en tissant un lien entre tous, sur cette scène commune où il importe l'« autre », où il le fait voir.

A l'image de la photographie du Bédouin qui a désormais un fil électronique à la patte dans « le désert qui croît », la fiction théorique du reporter d'idées, briseuse de systèmes et d'arrières mondes, n'annonce-t-elle pas, elle aussi, à sa manière subtile de jouer sur le mythe du réseau qui nous assigne à résidence, le passage à une nouvelle ère de la communication, celle d'un monde global dans lesquel nous serions tous interconnectés (jusqu'aux idées), mais en gardant une totale liberté de déplacement dans une culture du flux. Conjugaisons et liaisons originales, voire dérives dangereuses et derniers avatars, qui ouvrent le tonneau des danaïdes d'horizons inédits, d'événements tabous tout en permettant d'anticiper l'histoire et de la mettre en réseau, à l'image par exemple de Wikipédia qui participerait d'une émancipation technique et pédagogique des publics pour en finir avec la certitude des savoirs figés. Lorsque l'on a vécu comme un reporter d'idées sans l'esprit de propriété intellectuelle, sans tout ce qu'il faut d'enracinement et de reconnaissance, cela donne l'impression d'un éphémère permanent. L'éphémère n'est plus une menace d'arrêt ou d'interruption, c'est une permanence infinie qui tend à se substituer aux « vérités éternelles « et au temps systémique.

Dans le vif du sujet, le journal se veut la figure du présent sur fond de projet universaliste. On connaît la célèbre formule du « métaphysicien journaliste », Hegel qui a posé le présent comme l'horizon nécessaire de la philosophie : « La lecture du journal est une sorte prière réaliste du matin de l'homme moderne[564]. ». Moins sans doute celle contemporaine de ce jeune agrégé de philosophie et docteur es lettres spécialiste de Kierkegaard, Vincent Delecroix : « La lecture du journal est l'expression d'un fantasme de la démesure, celui d'une conscience pleinement éveillée, d'une connaissance universelle et instantanée de la totalité des événements qui composent le monde Le lecteur du journal se croit Dieu, doué d'une vision synoptique et totalisante qui embrasserait la création[565]. »

En avril 1968, alors journaliste politique, Pierre Viansson-Ponté publie à la une du journal Le Monde cet avertissement sentencieux : « La France s'ennuie ». Quelques jours plus tard, Paris se hérisse de barricades et fleurit de graffiti muraux en forme de slogans aussi subversifs que poétiques. Puis la France se met en grève, se parle et l'article devient rétrospectivement historique et fait partie de la mythologie de la presse postmoderne.

Des années plus tard, Viansson-Ponté promu éditorialiste au Monde, se montera bien incapable de fournir quelques explications précises à son intuition de subtil « reporter d'idées » comme d'ailleurs Foucault à propos de son oxymore qui nous occupe qui lance ses idées comme un joueur des billes dans un flipper pour voir si ça fait « tilt ». Mieux, le célèbre « publiciste » du Monde refuse de conceptualiser son anticipation géniale et de jouer les prophètes des temps modernes.

« Peut-être que je m'ennuyais un peu moi-même, dans ma vie », glissa-t-il modestement ou en guise de pirouette, lors d'une émission de télévision où on l'interrogeait sur le sujet. Toujours est-il qu'il s'inscrit dans une longue tradition et incarne le paradigme du journaliste intègre, cultivé et compétent pour toute une génération dont nous faisons partie. A savoir : « le propre d'un journaliste, c'est d'arriver avec des questions sans avoir les réponses.[566] »

[563] Catherine Clément «Mémoire», op. cité, pp. 451-453.

[564] Aphorisme N°32 in G.W.F Hegel, « Notes et fragments, Iéna 1803-1806, Paris Aubier, 1991, p. 53.

[565] Cf. Annexe. Chronique de la semaine, Libération Mai 2005.

[566] Florence Aubenas à Yves Calvi dans l'émission «Nonobstant» sur France Inter, rediffusion Janvier 2009.

Un mythe moderne et ambivalent

Mettre les idées sous la forme de reportage pour les rendre accessibles au plus grand nombre (oi poloi), n'est-ce pas les banaliser quelque peu, voire les dénaturer d'un point de vue philosophique dans la mesure où la recherche de la sagesse serait par essence, semble-t-il, aristocratique ? Jusqu'où peut-on aller dans la vulgarisation ?

Longtemps la tradition philosophique occidentale considère l'acte philosophique, c'est-à-dire la mise en mouvement de l'esprit sur le chemin de la sagesse (sophia), comme l'acte d'un sujet individuel[567]. Longtemps, la tradition philosophique sépare le philosophe de la masse : la multitude, oi polloi, est ce de quoi se détache le penseur pour pouvoir philosopher et ne pas succomber à la doxa. Longtemps, la tradition philosophique impute cette séparation radicale et aristocratique par rapport à la capacité de philosopher, entre la multitude et le petit nombre d'aristoi, à Platon.

Mais, s'interroge Christias Panagiotis, s'est-on jamais demandé ce que philosopher pour le grand public veut dire ? Le chemin philosophique de la multitude passe-t-il par notre oxymore/syntagme ? S'est-on un instant attardé sur la signification de vulgarisation du « reportage d'idées » pourrait-on poursuivre en écho ? A-t-on jamais, ne serait-ce que pour une unique fois, pris au sérieux le vieux Socrate quand il nous dit qu'il n'est pas un principe ou un héros, mais un homme vulgaire, sang et chair du peuple ? N'est-ce pas cette incroyable situation d'un Socrate incapable de se défendre devant le grand Hippias et qui pour s'en tirer fait appel au fils de Sofroniskos, son être intime populaire, qui nous oblige à reconsidérer le tort que la tradition philosophique occidentale fit à ce vieillard qui n'est jamais sorti de sa condition précaire de plébéien et qui, par sa part, n'a rien revendiqué d'autre que la conscience de sa propre ignorance ?[568]

D'où ce dialogue révélateur :

> Hippias : « Mais quel est cet homme, ô Socrate ? A quel point peut-on être inculte puisqu'il utilise de vulgaires exemples quand on parle de choses si dignes ? »
>
> Socrate : « Il est comme ça, O Hippias, il n'est pas élégant mais homme de la masse qui ne s'occupe de rien d'autre que de la vérité[569]. »
>
> (…) Socrate : « Au nom d'un chien, Hippias, celui-là sera attentif et devant lui j'aurais plus honte que devant aucun autre si je racontais des absurdités et si je faisais semblant de dire quelque chose en ne disant rien. »
>
> Hippias : « Mais quel est cet homme, ô Socrate ? »
>
> Socrate : « Le fils de Sofroniskos, qui ne me permettrait aucunement de parler si facilement des choses que je n'ai pas bien examinées ou de parler de ce que je ne connais pas comme si je le connaissais[570]. »

Il faut toujours, dans les problèmes essentiels, prendre du recul afin de mieux comprendre la réalité empirique. En accord avec le sens commun, les reporters d'idées les plus aigus savent bien que ce sont les idées qui mènent le monde. Encore faut-il prendre ses distances à la fois d'avec le conformisme

[567] Gérard Petitjean «Les Grands Prêtres de l'université française», le Nouvel Observateur, 7 avril 1975. Après avoir décrit l'atmosphère du séminaire de Foucault au Collège de France, le journaliste chargé de la rubrique éducation à l'hebdomaire, conclut son reportage : «Aucun effet oratoire. C'est limpide et terriblement efficace. Pas la moindre concession à l'improvisation. Foucault a douze heures par an pour expliquer, en cours public, le sens de sa recherche pendant l'année qui vient de s'écouler. 19h15. Foucault s'arrête. Les étudiants se précipitent vers son bureau. Pas pour lui parler, mais pour stopper les magnétophones. Pas de question. Dans la cohue, Foucault est seul. Et Foucault de commenter : « Il faudrait pouvoir discuter de ce que j'ai proposé. Quelquefois, lorsque le cours n'a pas été bon, il faudrait peu de chose, une question, pour tout remettre en place. Mais cette question ne vient jamais. En France, l'effet de groupe rend toute discussion réelle impossible. Et comme il n'y a pas de canal de retour, le cours se théâtralise. J'ai un rapport d'acteur ou d'acrobate avec les gens qui sont là. Et lorsque j'ai fini de parler, une sensation de solitude totale…»

[568] Chritias Panagiotis « Ismène ou la multitude philosophe » in Michel Foucault L'Islam et la révolution iranienne. L'Islam e la rivoluzione iraniana, Milan/ Paris, Mimesis n°1, 2005, p. 185.

[569] Platon « Hippias majeur », 288, d.1-5.

[570] «Hippias majeur », op. cité, 298.b.7-c.2.

intellectuel et le prêt-à-penser formaté pour les médias. Voire les mépriser tant leurs évidences et présupposés aplatissent la richesse du réel en réduisant à l'unité/format la multiplicité des différences. D'où la nécessité de mettre en place une hétérologie, c'est-à-dire un savoir du multiple, seule capable de reconnaître la richesse et la diversité du vivant et du reportage. « Le bien connu, disait Hegel, par ceci tout juste qu'il est bien connu, n'est pas vraiment connu. » Et, en effet, ces idées qui gouvernent le monde, l'imaginaire en sa puissance fécondante pour le dire comme Michel Maffesoli[571], restent énigmatiques. Par bien des aspects, nébuleuses et incertaines d'elles-mêmes. Elles n'en constituent pas moins le ciment structurant d'appartenance dont on ne peut plus nier l'importance. Stricto sensu des valeurs « esthétiques » autour desquelles s'agrègent d'une manière têtue les diverses tribus post-modernes.

Dès lors que l'on ne peut plus nier ou dénier la force agrégative de pratiques et de pensées hétérodoxes présentes dans la vie courante, le « bon gouvernement des esprits » exige que l'on soit à l'écoute de la gestion d'un être ensemble. C'est cette (re)émergence du paradoxe qui en appelle à une audacieuse hétérologie dans la droite lignée de l'hétérotopie et de l'hétérochronie évoquée par Foucault dès 1967 à Tunis et qui lui a permis de saisir le « seuil » de la modernité.

D'autre part, avec les progrès techniques fulgurants du multimédia, « si le journalisme devient le métier de tout le monde, il deviendra le métier de personne » avertit Jean Lacouture dans son récent ouvrage avec Bernard Guetta[572]. Etonnant télescopage médiatique du « Big Brother » : le public soupçonne dans notre société du spectacle que les caméras sont partout, même invisibles, la nuit de passage rituel à l'an 2000 que décrit Florence Aubenas dans Libération et que nous analyserons en déail plus loin. Il reste que le reportage (d'idées ou/et de faits) ne serait donc pas seulement la chasse gardée des grands intellectuels et des « grands professionnels » du journalisme.

A l'heure de l'apocalypse -décrétée par les kamikazes ici et nulle part, et de la prolifération des caméras Betacam fort maniables, n'importe qui peut devenir reporter à condition d'être là et d'avoir le réflexe de filmer le fait divers mondialisé et le nihilisme en marche. Il s'est égaré et posé par hasard en ce 11 septembre 2001 au pied du Word Trade Center quand les Twin's vont vaciller. Il s'appelle Mark Heath. Il est médecin et porte une caméra légère comme une plume à la main. Il filme en continu ce qu'on imaginait ce mardi noir à Manhattan, mais il montre ce qui n'était pas encore visible : la prise de vue d'en bas, du sol quand tout s'écroule. Le reporter d'images et d'idées s'avance dans les décombres et commente au cours de trois minutes inouïes, furtives et lentes à la fois. Car, écrit David Dufresne dans sa chronique de Libération, « ce ne sont pas des images mais un brouillard. Ce n'est plus une voix, mais un monologue de la parole automatique. A qui s'adresse-t-il d'ailleurs ? A lui ? A nous ? ».

Fantasme du public qui ne demande qu'à voir et entendre des vérités importantes. Fantasme de la curiosité du monde qui sommeillerait en chacun d'entre nous. Est-ce dire alors que les idées sont au coin de notre tête à condition de les mettre en scène dans un reportage, de faire preuve de curiosité, de les confronter au réel sans les figer et les statufier dans un monde intelligible et contemplatif ? A la manière des idéalistes durs et purs qui ont ainsi peu de chance d'avoir « les mains sales » en affrontant le nihilisme ambiant et en « reportant » la violence du monde.

« Cette façon de ne pas en rester là et de passer à un autre niveau, cette reconnaissance tacite d'un primat de l'universel par rapport au particulier, note Adorno, voilà justement en quoi réside non seulement l'illusion de l'idéalisme, qui hypostasie les concepts – mais aussi son inhumanité qui, à peine l'a-t-elle appréhendé, ravale le particulier au rang d'un simple moment intermédiaire et, finalement, ne s'en arrange que trop facilement de la souffrance et de la mort, au nom d'une réconciliation qui n'intervient en fait qu'au plan de la réflexion....[573] »

[571] « L'étoffe du réel » in Michel Foucault L'Islam et la révolution iranienne », op. cité, p. 173.

[572] « Le monde est mon métier » Paris, Grasset, 2007.

[573] Theodor W. Adorno «Minima Moralia. Reflexions sur la vie mutilée», Paris, Payot et Rivages, 2001, p. 100.

Mais d'autre part, avertit-il d'emblée « aucune pensée n'est immunisée contre les risques de la communication : il suffit de l'exprimer dans un contexte inadéquat et sur la base d'un mauvais consensus pour en miner la vérité[574]. »

Evénement, enquête, image et reportage

Le reporter d'idées n'est-il pas alors semblable à un funambule lorsqu'il entre dans le « vif du sujet » tabou et refoulé qui fâche ? C'est l'une de ces nombreuses pages sombres de la guerre d'Algérie, longtemps occultée. En ce 17 octobre 1961, pour protester contre le couvre-feu que vient de décréter la préfecture de police contre tous les Français musulmans d'Algérie, le FLN a décidé d'organiser une manifestation pacifique dans Paris. Sous l'autorité du préfet Maurice Papon, à qui son ministre a donné « carte blanche » pour empêcher cet « acte de guerre », la répression sera féroce et sanglante.On ne sait toujours pas dire aujourd'hui combien il y a eu de victimes dans les rangs des manifestants : 50, 200 morts ? On sait, en tout cas, que les manifestants étaient désarmés et que l'invocation de la légitime défense par le préfet n'était destinée qu'à couvrir des exactions dont il faudra une trentaine d'années pour qu'elles apparaissent au grand jour.

« Le reportage veut montrer tel événement, restituer sa vie, note Jacques Mouriquand. L'enquête cherche à expliquer, à démontrer. Elle démonte les mécanismes, cherche ce qui est souterrain, parfois caché, parfois seulement ignoré (…) Un article, dit-on justement, tente de répondre à quelques unes des six questions fondamentales : qui ? quoi ? pourquoi ? où ? quand ? comment ? L'enquête va un peu plus loin, en reformulant chacune de ces questions de façon plus incisive[575]. »

Le grand mérite du film d'Alain Tasma que nous proposait Canal+ est de restituer au plus juste, non seulement les événements tragiques de cette sombre journée, mais aussi le climat de l'époque. « Comme disait Foucault à propos du Pasolini de « Comizi d'amore » : « Il regarde de toutes ses oreilles[576]. »

Commissariats, usines, bistrots, quartiers de Paris ou bidonville de Nanterre : tous ces lieux sonnent justes sans prendre le pas sur le récit des événements. Un remarquable travail de « reporter d'idées », privilégiant la suggestion et évitant avec talent tout sentimentalisme ou moralisme déplacés. Patrick Rotman, qui a écrit le scénario et signe l'adaptation et les dialogues avec François-Olivier Rousseau, s'est attaché à décrire les forces en présence, sans verser dans le manichéisme. A travers les personnages d'Abde, le jeune Algérien qui rêve de s'intégrer, de Nathalie, une porteuse de valise engagée dans le combat pour l'indépendance, de Martin, le jeune policier prêt à démissionner, ou encore d'Ali Saïd, un des responsables du FLN du bidonville de Nanterre, et de Maurice Papon, décidé à gagner coûte que coûte, cette guerre[577] qui enflamme maintenant tout Paris, nous pouvons comprendre l'engrenage d'une violence d'autant plus insupportable que l'on sait maintenant qu'elle était tout prêt de se conclure par les accords d'Evian. Et c'est précisément parce que la négociation était toute proche que chacun, FLN et gouvernement français, souhaitait y arriver en position de force. Et c'est parce qu'elles refusaient que le FLN puisse faire étalage de la mobilisation populaire dont il était capable que les autorités décidèrent de s'opposer, par tous les moyens, à une manifestation à laquelle ils n'attendaient que 5000 personnes, alors qu'ils furent 20000 à tenter d'y participer.

Théâtre/scène du vrai/faux et du faux/vrai de la propagande. Mais les faits sont fétus. Plus de 10000 arrestations, des dizaines, voire des centaines de victimes, dont certaines avaient été jetées, blessées mais

[574] *Ibid*., p. 26.

[575] Jacques Mouriquand « L'enquête », Ed. Du CFPJ, 1994.

[576] Michel Foucault « Les matins gris de la tolérance », Le Monde 23 mars l977, p. 24, in Dits et Ecrits III, op. cité, p. 270.

[577] Laurent Mauvignier «Des hommes», Paris, Minuit, 2009. Avec ses phrases inachevées, torturées de «reporter d'idées» pour tenter de traduire la tempête qui agit ces grands blessés de guerre, revenus sans une égratignure. Du style : « On avair renoncé à croire que l'Algérie, c'était la guerre, parce que la guerre se fait avec des gars en face alors que nous, et puis parce que la guerre c'est fait pour être gagnée alors que là, et puis parce que la guerre c'est toujours des salauds qui la font à des types bien là il n'y en avait pas, c'étaient des hommes, c'est tout…».

vivantes, dans la Seine. Et pourtant, le lendemain, en lisant la presse, Maurice Papon pouvait s'estimer satisfait. Seules quelques voix discordantes et faibles, mettaient alors en cause l'attitude de la police. D'ailleurs, les procédures qui furent entamées ensuite contre les violences policières se terminèrent par des non-lieux, et la commission d'enquête parlementaire dont la création avait été évoquée ne vit jamais le jour. Comme si personne, après ce drame, n'avait vraiment envie de savoir, réellement, ce qui s'était passé ? Comme si, pour l'opinion, les victimes algériennes venaient simplement compenser celles des attentats perpétués par le FLN sur le territoire français. Comme si, sous l'emprise de la peur, on avait glissé, sans que beaucoup s'en émeuvent, de la légitime défense à la loi du talion. Choqués, on se plaît à penser que de tels événements ne pourraient plus se produire de la même manière. Que les médias, libérés d'une tutelle politique pesante, joueraient leur rôle. Que des images empêcheraient les responsables de nier avec autant d'aplomb les violences qu'ils auraient couvertes. Que des témoins parviendraient à faire entendre leurs voix. Mais est-ce bien sûr [578]?

Malgré toute sa prégnance/fascination, l'image télévisuelle ne supplante sans doute pas la figure du journaliste-témoin qui écrit et dit ce qu'il « voit » afin de rassembler le « nous ». Assurément, remarque Derrida dans ses « Echographies de la télévision », l'image télé livre ou donne l'impression de livrer une représentation « im-médiate », comme désubjectivée du réel, c'est-à-dire un semblant de preuve, au contraire d'un témoignage taxé de discours à la première personne où un « je » s'exprime en son nom. Mais le paradoxe, c'est que le dépassement du biais subjectif inhérent au témoignage ouvre en même temps la possibilité d'une manipulation encore bien plus grande, que la preuve puisse être truquée comme l'a révélé ce qu'il est convenu de baptiser le « syndrome de Timisoara ». En rendant crédible un mensonge grossier, l'image participe aussi de la rumeur, du cancan, du « bobard » et même du bidonnage ». C'est l'opération sophistiqué du « monde bigarré [579]» qui met tout le monde sur un même plan dans un registre d'illusions et de faux semblants.

« Les instruments d'archivation très raffinés dont nous disposons maintenant sont à double tranchant, écrit Derrida : « d'un côté, ils peuvent nous livrer plus « authentiquement » que jamais, plus fidèlement, la reproduction du « présent tel qu'il a été » : mais d'une autre côté, par là même, grâce à ce même pouvoir, ils nous offrent des possibilités plus raffinées de manipuler, de couper, de recomposer, de produire des images de synthèse, etc. Le synthétique nous donne ici plus de champ et de chance d'authentification, et en même temps une plus grande menace sur l'authentification en question. Cette valeur d'authenticité est à la fois rendue possible par la technique et menacée par elle, indissociablement[580]. »

De l'histoire au mythe du reportage

Au XIX[e] où l'engouement pour la presse ne se dément pas et tient d'un phénomène de société relayé bientôt au XXe siècle par le cinéma (Humphrey Bogart, puis Dustin Hoffman et Robert Redford dans « Les hommes du Président »), les reporters fourniront non seulement des modèles modernes, mais aussi des mythes commodes et populaires relayés par le cinéma[581]. Outre Tintin[582] (qui n'a jamais écrit une ligne, soit dit en passant) d'Hergé et Rouletabille de Gaston Berger[583], on peut évoquer Zola et le célèbre « J'accuse » dans le journal L'Aurore du 13 janvier 1898 au moment de l'affaire Dreyfus qui,

[578] Antoine Audouard «L'Arabe», roman, Paris, L'Olivier, 2009. «Eh bien on les connaît, c'est tout, on sait qu'un boulot mal fait, c'est un boulot d'Arabe, on sait qu'un braquage ou un viol, c'est les Arabes (…) On sait qu'un avion qui explose dans une tour, c'est encore les Arabes (…) On n'a pas besoin de faire le tour de la terre pour savoir qu'ils sont pas comme nous, ces gens-là.».

[579] Pour le dire comme Platon.

[580] Jacques Derrida et Bernard Stiegler. « Echographies de la télévision. Entretiens filmés », 1996, pp. 110-111.

[581] Annexe : filmographie.

[582] «Tintin au pays des philosophes», Hors série «Philosophie magazine», juin 2010. Ce magazine de vulgarisation qui joue la carte du «journalisme philosophique», a demandé à quelques penseurs et écrivains ce qui, dans les aventures du petit reporter a toujours nourri leur réflexion.

[583] Roman «Le Mystère de la chambre jaune.»

dès 1865, écrivait : « Je considère le journalisme comme un levier si puissant que je ne suis pas fâché du tout de pouvoir me produire à jour fixe devant un nombre considérable de lecteurs ».

C'est en effet l'intérêt de l'intellectuel écrivain de décrocher une tribune hétérotope pour parler au plus grand nombre, diffuser le savoir et échapper ainsi à l'aristocratie des cénacles savants, lettrés ou religieux, voire au jugement de ses «pairs » pour toucher d'autres publics. L'espace intellectuel et « scientifique » ne devrait donc pas se former contre les paroles désignées comme profanes et sur leur mise à l'écart, mais devrait au contraire les intégrer et prendre au sérieux ce qu'elles énoncent. Sans fétichisme pervers à l'égard des diplômes même les plus prestigieux.

Tout en accueillant, brassant et rapportant l'altérité et la différence, la démarche du reporter d'idées consiste ici à combattre le mythe comme doxa et dont il faut, selon Bourdieu, « se défendre en la soumettant à l'analyse et en essayant de comprendre les mécanismes selon lesquels elle est produite et imposée ». Tout en gardant à l'esprit qu'il est difficile, sinon impossible, de « représenter » le réel en tant que tel dans le discours, que donner forme au mythe est d'une certaine manière le détruire….

On dévoile et module ici les deux gestes essentiels du reporter d'idées du rassemblement et du décentrement qui transcendent la pratique journalistique habituelle. « Je ne brandirai pas mon flambeau dans la nuit de l'Iran, écrit le grand reporter Marc Kravetz, un ancien pilier de Libération, je ne proposerai ni des clés ni la lumière. Je ne dirai plus : « Voilà la Vérité, faites en ce que vous pouvez. » Je raconterai un voyage (…) Je dirai ce que j'ai vu, ce que j'ai su ou pu vérifier, ce que j'ai appris mais aussi tout le reste : ce que je n'ai pu voir, ce que j'ai cru comprendre, ce qui m'est passé par la tête, même si on doit en conclure que la tête est décidément malade. Ce sera une sorte de roman vérité[584]. »

Contrairement aux enfants sauvages, les Victor de l'Aveyron, retournés à l'animalité avant même que de naître humains, nous parlons et nos mots tentent en vain de dire au plus près le réel et de l'irréel, le dire et l'indicible. « Ce n'est rien, je ne suis plus vivant [585]» glisse l'homme gisant à Florence Aubenas, grand reporter au Zaire en 1996 dans la forêt des Virunga, au milieu des charniers et des réfugiés moribonds. Elle « avait pigé que tout n'était pas simple et continuera longtemps à faire entendre une autre voix, pour un peu plus de vérité[586]. »

Mais presque toujours la réalité nous échappe et la vérité du terrain est elle-même trompeuse : nul récit n'est la vie ou le monde, nul mot n'est une chose. La société moderne produit de plus en plus de « sans » (sans toit, sans papier, sans terre, sans accès aux soins, sans ressource, voire sans droit, etc.), qui ne parviennent pas à faire monde et ont de moins en moins de sens sur l'échiquier de l'histoire. Il y a du confit mais pas dépassement du conflit qui joue un rôle de décentreur tout en tissant du lien. « Dans la logique de l'affrontement, en effet, les identités sont bien distribués et nous nous contentons de subir les effets ou de réagir à la partie adverse. Alors que dans la logique du conflit, il nous faut prendre des risques, agir, inventer les hypothèses et les modes d'action par lesquels nous pourrons répondre aux défis de la situation[587]. » Alors, entre simplicité et facilité, comment dans ces conditions postmodernes construire/déconstruire, reporter/rapporter les idées au plus grand nombre en ayant le courage de ses opinions et sans succomber à une certaine paresse intellectuelle ?

« Ce qui manque aux luttes des sans pour créer de nouveaux modes de vie et faire monde, ce sont des structures matérielles existantes que ces luttes parviendraient à révéler. Sans cela, la réalité des laissés-pour-compte a beau être dure, elle ne parvient pas à faire problème. Une réalité qui fait problème est

[584] Marc Kravetz, « Irano Nox », Paris, Grasset, 1982, p. 21.

[585] Libération 7 décembre 1996.

[586] Témoignage de Laurent Balas, père blanc en poste au Zaïre en l996, Libération 9 mars 2005.

[587] Miguel Benasayag et Angélique del Rey « Eloge du conflit », Paris, La Découverte, 2007, p. 100.

celle dont le conflit est en voie d'être assumé par le déploiement d'une dimension de soubassement, toujours multiple[588]. »

Il faut ainsi que soit assuré le lien/conflit entre les deux, que soit garantie, au moins pour un temps, l'adéquation suffisante des récits, des mots et des faits. Comme le rappelle Jacques Rancière, « la démarche philosophique depuis Platon est d'abord un pari sur la véracité de quelques récits ou muthoi pris pour des logoi, pour des imitations ou des préfigurations du vrai.[589] » Dans la lignée de l'historien, le reporter d'idées doit en tenir compte et inscrire sa démarche sur une telle identité du muthos (« illusion », « invention) et du logos (« langue, « verbe »). Mais il doit sans cesse aussi l'effacer pour avancer, être crédible et pris au sérieux. En fait, rien n'est à l'abri du spectacle mythique… et de la représentation, pas même le reportage, voire même la littérature dite « réaliste » qui représente moins en fait qu'elle ne signifie... et le grand reporter qui est toujours ailleurs afin de mieux larguer les amarres.

« Pourquoi partir ? Pourquoi aller si loin ? Au lieu de prendre le grand navire, pourquoi ne pas mettre simplement à la voile dans le canot de Mallarmé ? (…) Mais quand, pour son malheur ou son bonheur, je ne sais, on appartient comme moi à la race des journalistes errants, alors on oublie tout, le canot, la maison, le jeu de boules et le platane[590]. »

Envisagé comme un « récit des origines » instituant un temps historique dans un temps primordial, le mythe s'articule avec un rite pour répéter l'acte créateur… Les approches structurales, puis sémiologiques vont ensuite permettre de réconcilier muthos et logos dans une mytho-logique associant l'étude du récit et de la forme de récit. Tout en disant quelque chose sur quelque chose, le langage du mythe instaure aussi un sujet de discours capable de se désigner lui-même comme « je » à l'intérieur de ses énoncés.

Si Roland Barthes base ses « Mythologies sur ce même principe que le mythe est une parole », inscrite entre diachronie et synchronie, entre langue et culture, on va voir que le ton et l'analyse sont radicalement différents. Il s'agit d'abord d'une parole particulière : une parole (un discours) qu'il faut décrire avant tout comme une forme, un mode de signification, et puisque tout peut être justifiable d'un discours ou d'une parole, alors « tout peut être mythe ». Toutefois, s'il est délicat de vider totalement le mythe de son contenu pour ne le considérer que comme forme, ou comme mécanisme, on verra que c'est la reconnaissance même de cette forme qui permettra de reconnaître parmi toutes sortes de messages, le message mythique, son contenu et ses implications idéologiques.

Le mythe donc, pour Barthes, est un système de signification second qui parle du premier. A savoir : c'est un signe plein – un signifiant : image, photo, phrase associé à un signifié – qui deviendra le signifiant d'un signifié second qui va le naturaliser en lui déniant sa nature de signe pour le considérer comme la nature même des choses et donc comme quelque chose d'incontestable. Chacun des essais qui forment le livre « Mythologies » est un exemple de ce mécanisme dont se nourrit sans vergogne la presse pour faire époque et vendre du papier.

Prenons l'archétype du grand reporter, «témoin ambassadeur» de l'opinion publique qu'est Albert Londres pour illustrer notre propos, au moment où il achève à la Belle Epoque son périple européen à Varsovie, la vraie capitale hébraïque du continent, où l'on compte 360 000 Juifs, soit le tiers de la population de la capitale polonaise. Le reporter au long cours promène le lecteur dans le quartier Nalewski, le plus grand quartier juif d'Europe, qu'il nomme ghetto bien qu'il ne soit pas clos. Les vivants y sont aussi entassés que les morts de son précédent article[591] sur le cimetière juif de Prague. C'est un véritable dédale dont « les recoins ne sont pas tous connus de la police ». On vit dehors, sauf le vendredi soir, au coucher du soleil, quand le sabbat vide les rues et remplit les synagogues. Donnant

[588] *Ibid*., pp. 206-207.

[589] Jacques Rancière « Les noms de l'histoire », Paris, Seuil, 1992, p. 180.

[590] Jérôme et Jean Tharaud « Grands reportages », Paris, Corréa, 1946, p. 13.

[591] Le Petit Parisien, 10 oct., 1929.

dans le cliché dans son papier titré « Varsovie, la reine juive de l'Europe »[592], Londres exagère la misère des juifs, qui sont alors plutôt moins pauvres que les autres habitants de Varsovie, ainsi que la place tenue par la religion, puisque nombre d'entre eux s'en sont éloignés[593].

De nombreux confrères d'Albert Londres sont allés en Pologne, à la même époque, mais leur attention se focalisait sur le maréchal Pilsudski, et aucun n'a dit de la Varsovie juive, ce qu'en rapporte l'envoyé spécial du Petit Parisien, qui voit cette ville vivre à part du reste de la capitale. Est-il pour autant un reporter d'idées ? Il force le trait, cultive le mythe, mais révèle une réalité qui aide encore le lecteur d'aujourd'hui à comprendre bien des aspects des tragédies ultérieures. Albert Londres sait que ses propos ne seront pas toujours bien accueillis et qu'il caresse parfois l'antisémitisme ordinaire de certains de ses lecteurs. Mais selon son habitude qui lui permet ainsi de toucher le plus grand nombre, il les entremêle de scènes plaisantes, voire comiques jouant sur l'affect, où il n'hésite pas à caresser l'idée commune de l'amour des Juifs pour l'argent[594]. Ainsi quand il parle d'un homme destiné à devenir rabbin mais qui finalement embrasse « le métier de gendre » d'un riche Juif américain venu prendre au nid un jeune Juif savant, car « cette situation honore la famille dans laquelle on entre », ou encore la description des opérations du fisc polonais dans Nalewski, lorsqu'il montre et met en scène les lamentations de désespoir auxquelles se livrent les habitants du ghetto pour essayer d'échapper à l'impôt[595].

Même si elle est parfois teintée d'exagération et d'ironie moqueuse, distille parfois des clichés anti-juifs, une sympathie réelle, voire une empathie, imprègne cette longue série de reportages sur les ghettos de l'Europe centrale… bien qu'il ne parle pas de l'Allemagne où monte l'antisémitisme, où quelques années plus tard, Hitler va arriver au pouvoir[596]. Quand Albert Londres quitte Varsovie, signale Marc Martin, auteur de plusieurs ouvrages de références sur la presse[597], il place dans la bouche de son mentor, Ben, un discours qui délégitime le reproche de cupidité si souvent fait aux juifs, et dont lui-même s'est fait écho plusieurs fois (comme nous le signalions auparavant) : « Un peuple comme le nôtre doit avoir son bâton à portée de la main, car les lois des pays qui l'ont accueilli deviennent parfois si mauvaises pour lui qu'il faut aller chercher sa vie ailleurs. Ce peuple-là ne doit donc pas gaspiller son argent, mais le garder pour fuir. L'argent, c'est le passeport du juif[598]. »

Quel usage le journalisme, alias le reportage d'idées, qui prétend s'occuper du réel peut-il alors faire du mythe, c'est-à-dire de ce code commun au réel, en partie figé mais nécessaire à la constitution d'un voir collectif ? Par exemple, comment cultive-t-il et s'approprie-t-il le mythe du pouvoir ou contre pouvoir de la presse ? En effet, il paraît périlleux de « représenter » le réel de manière discursive, ce qui expliquerait la nécessité du recours au mythe qui aurait «un caractère impératif, interpellatoire[599] » dans l'hétérotopie qui nous mobilise ici autour d'un point, c'est-à-dire une durée propre, une consistance particulière… Dans «Mythologies», Barthes consacre aussi tout un chapitre au visage de Greta Garbo, archétype de la beauté parfaite. Visage-objet, visage-totem, «visage non pas dessiné, mais plutôt sculpté, dans le lisse et le friable, c'est-à-dire à la fois parfait et éphémère». A la différence d'autres actrices qui acceptaient de laisser contempler le travail de la maturité, joues creusées ou ovale épanoui[600], la Divine avait choisi le retrait et le silence : «Il ne fallait pas que l'essence se dégradât, il fallait que son

[592] Le Petit Parisien, 19 oct., 1929.

[593] Daniel Tollet « Histoire des Juifs de Pologne », Paris, PUF, 1992, pp. 273-283.

[594] Marc Martin « Les grands reporters », Paris, Audibert, 2005, pp. 272-274.

[595] Le Petit Parisien, 20 et 22 oct. 1929.

[596] Comme aussi Raymond Aron, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, etc. qui feront preuve du même aveuglement. A la différence d'un Kurt Tucholsky, d'un Karl Kraus d'un Walter Benjamin, d'un Jean Cavaillès et d'une Hannah Arendt par exemple.

[597] En particulier « Médias et journalistes de la République », Paris, Odile Jacob, l997 et « La presse régionale, des Affiches aux grands quotidiens», Paris, Fayard, 2002.

[598] Le Petit Parisien, 24 octobre 1929.

[599] Roland Barthes « Le mythe aujourd'hui » in « Mythologies », Paris, seuil, 1957, p. 210.

[600] Par exemple, à sa maquilleuse, la comédienne Anna Magnani répétait : «Ne cachez pas trop mes rides, j'ai mis tellement de temps à les avoir» in Macha Séry «Photoshop, magie et trucages» Le Monde» 11-12 janvier 2009.

visage n'eût jamais d'autre réalité que celle de sa perfection intellectuelle, plus encore que plastique.» Quelque chose d'un peu impassible, que nulle émotion humaine n'animait. Aux regards, la star hollywoodienne donnait l'offrande d'une pure contemplation. Le visage de Garbo, notait Barthes, est idée, celui de Hepburn événement.». Il n'y eut qu'une Greta Garbo, et rares sont les célèbrités qui acceptent aujourd'hui, devant les objectifs de suivre l'exemple d'Audrey Hepburn. Exceptions faites de Jeanne Moreau, Edith Scob et peut-être Danielle Darieux, «une coquette métaphysique», résume joliment le critique Jean-Marc Lalanne. Tout est dans le miroitement des apparences[601].

La fiction du « reportage d'idées » signifie-t-elle la toute puissance mythique de la scène journalistique de la vulgarisation à laquelle personne ne pourrait échapper, pas même le philosophe qui ne se veut pas « intellectuel médiatique » mais désire pourtant échapper à l'élitisme du savoir et au ghetto culturel ?

Le cinéma, souvent qualifié de 7e art, représente un lieu idéologique sensible qui crée son réel à lui et montre le rapport qu'il institue au monde. Dans cette logique des corps, des plans et des moments, il instaure un contrôle de la multiplicité des plans qui implique un collectif singulier. Ainsi, note Yves Michaud, « le film « Volte face » (1997) du Chinois John Woo a pour moi une signification philosophique très forte. Après une intervention chirurgicale, le méchant y prend le visage du bon et le bon celui du méchant. Par le truchement de l'image et de la narration, ce film interroge la notion d'identité : « Qui je suis ? », « Qu'en est-il du rapport entre mes apparences et mon moi ? » Comment est-ce que je vis les relations entre l'image de moi, et ma mémoire, mes désirs, mes règles de conduite ? » Il soulève aussi la question des transplantations faciales[602]. »

Savoir/pouvoir/contre-pouvoir à l'heure où la presse en crise tient ses Etats Généraux et part en quête d'un nouveau monde[603]. De tous les films qui montrent les journalistes au travail et démontrent le contre-pouvoir de la presse, aucun ne surpasse sans doute « Deadline USA » de Richards Brooks, à l'instant du dernier plan. Humphrey Bogart tient le rôle d'Ed Hutcheson, rédacteur en chef de « The Day », un quotidien qui prépare son ultime numéro avant de fermer. Quand on le revoit aujourd'hui, il semble même porter une certaine histoire de la presse jusqu'à son terme à l'instant où le téléphone sonne et que le journaliste Bogart/Hutcheson décroche. Au bout du fil : Thomas Rienzi, gangster mafieux.

- « Hutcheson ? » demande Rienzi.

- « Salut baby » répond Hutcheson.

Le gangster apprend que « The Day » détient le journal intime de la maîtresse qu'il a fait assassiner. Un article l'accusera du meurtre dans l'édition du lendemain. Le ton monte aussitôt.

Rienzi : « Si ce n'est pas ce soir, alors c'est demain. Peut-être la semaine prochaine, peut-être l'année prochaine. Mais tôt ou tard tu paieras. Ecoute-moi ! Imprime ça et tu es un homme mort. »

Bogart/Hutcheson : « Ce n'est pas seulement moi. Il faudrait que tu arrêtes chaque journal dans le pays et c'est un boulot trop gros pour toi. Des gars comme toi ont déjà tenté, avec des balles, la prison, la censure. Mais aussi longtemps qu'il restera rien qu'un journal pour imprimer la vérité, tu es un homme fini. »

« Pas de discours ; c'est oui ou non ? » insiste Rienzi. Et Bogart effectue alors ce sublime geste de la tête, presque rien, un signe d'assentiment vers son chef rotativiste qui presse le bouton. On entend

[601] Jean-Luc Drouin «Danielle Darrieux… pas si lègère», Le Monde 11-12 janvier 2009, p. 20.

[602] YvesMichaud «Comment je suis devenu philosophe» sous la dir. de Stéphanie Arc, Paris, Le Cavalier Bleu, 2008, p. 190.

[603] Pascal Senti «La presse en quête d'un nouveau monde», Le Monde 7 janvier 2009, p. 2 : «La fin du vieux monde. L'année 2008 restera comme l'année d'un tournant pour la presse. Baisse des ventes, menaces de disparitions de journaux, désaffection du lectorat, recul des recettes publicitaires, autant de signes qui concourent à une crise que la situation économique actuelle n'a fait qu'accélérer. A l'évidence, un modèle s'épuise ; un autre va naître dont personne ne connaît encore les contours. Le papier et le Net se cherchent, ensemble ou séparément, ni l'un ni l'autre n'ont encore trouvé la formule gagnante. C'est vrai en Europe comme aux Etats-Unis.»

une cloche sonner, puis un vrombissement d'enfer vers lequel Bogart tend un moment le combiné du téléphone.

Rienzi : « Eh Hutcheson ! Quel bruit ! C'est quoi ce racket ? »

Et Bogart/Hutcheson : « C'est la rotative, baby, la rotative… Et tu ne peux rien y faire. Rien. »

Et, concluent Jean-François Fogel et Bruno Patino, le mot « fin » qui vient sur l'écran vaut bien sûr pour tout le monde. Pour la rédaction qui a « bouclé » son numéro et ne peut pas même changer une virgule, pour Rienzi le mafieux incapable de répondre à la puissance d'un média de masse et enfin pour l'audience/public qui verra inévitablement l'article sur le meurtre en ouvrant son journal[604].

Le mythe de la toute puissance journalistique se détache de l'écran pour se décliner et se reporter dans la conférence de presse du grand reporter enfin libérée. Car ce n'est pas la question de la victoire du reportage d'idées qu'il est question dans cette affaire médiatique, mais des conditions de son existence. Dans « Fin de l'histoire[605] », François Bégaudeau commente la conférence de presse de Florence Aubenas donnée après sa libération[606]. L'auteur fait de la prestation « publiciste » de la journaliste devenue star un spectacle comique qu'il met en scène comme la prise de pouvoir des femmes (après celle de l'enseignement) au sein même de ce contre pouvoir que devrait être la presse. Au risque de succomber lui-même au mythe du grand reporter dont Florence Aubenas est une figure contemporaine à la fois marquante, séduisante et sans doute remarquable. D'où ce fort élan de solidarité du grand public - et pas seulement de la corporation et des politiques - pour réclamer sa libération début 2005 alors que le journal « Libération » publiait son reportage au lendemain de son enlèvement[607] sur la bataille électorale qui a viré à la guerre dans la capitale irakienne entraînant son cortège de victimes sur fond de nihilisme et de fanatisme. On compte et décompte ici les morts… sans être vraiment sûr que le compte est bon.

« Il y eut d'abord trois morts de Bagdad, tués par une rafale de mitraillette devant leur bureau. Puis trois autres exécutés en pleine rue, une balle dans la tête. Juste avant, un autre encore avait été abattu près de Mossoul, au moment où il sortait de chez lui. « Ca fait combien de cadavres en deux semaines déjà ? Sept non ? Ou alors j'en oublie ? » Hussein Hindawi réfléchit puis balaye ses calculs avec impatience : « De toute façon, je peux vous dire qu'il y en aura d'autres. » C'est lui qui avait recruté les sept morts. Des types ordinaires embauchés comme 7000 Irakiens pour être agents administratifs à 500 dollars par mois et aider à organiser le scrutin du 30 janvier.

En Irak, la bataille électorale est devenue une vraie bataille. Plusieurs groupes armés de la minorité sunnite – celui de l'islamiste AL-Zarquaoui en tête – menacent – menacent tous qui participeront au vote tant que les Américains occuperont le pays. Plus de vingt attentats ont eu lieu depuis le lancement officiel de la campagne, à la mi-décembre, notamment à Bagdad et à Mossoul. Quelques ministres et plusieurs partie sunnites ont demandé le report des élections (…) Le compte a rebours a commencé.[608] » Elle ne croyait pas si bien dire en peaufinant la « chute » du premier paragraphe de son long « papier » qui s'étend sur deux pages du journal… sans savoir alors qu'elle serait elle-même bientôt otage d'un autre compte à rebours encore plus redoutable et prise dans une machine à broyer toute velléité de résistance. Il n'y a pas que Foucault qui a des intuitions !

En dépit des démentis que lui infligent les faits, notamment la crise contemporaine de la presse écrite incarnée notamment par les difficultés récurrentes du Monde et de Libération, journaux de référence

[604] Jean-François Fogel et Bruno Patino « Une presse sans Gutenberg ». Paris, Grasset, 2005, pp. 215-217.

[605] Paris, Verticales, 2007.

[606] Ndlr : elle fut prise en otage en Irak durant cinq mois dans des conditions très difficiles, ceci dit pour les quelques ermites sans « prière du matin » et coupés de tous les bruits du monde !

[607] En compagnie de son « fixeur » irakien Hussein Hanoun pour ne pas avoir voulu payer une interview pour une question de principe et s'être ainsi trouvée au mauvais endroit à la sortie d'un camp de réfugiés, en décembre 2004.

[608] Florence Aubenas « A Bagdad, le vote entre boycott et la mort », Libération 6 janvier 2005.

en France, la thématique de la toute puissance journalistique connaît ainsi d'incessants renouveaux car le mythe est l'ingrédient favori du journalisme qui dépolitise le rapport au réel. Elle permet en premier lieu aux intellectuels et notamment à l'école de Francfort et du Habermas de « L'Espace public » (1976) d'opposer un imaginaire âge d'or de l'espace public et de la culture à la « vaste trivialité » du publiciste et à un déclin du débat public que véhiculent les médias au détriment de la culture légitime, de l'école, de l'université, des bibliothèques et du magistère des intellectuels.

« (...) Renoncer, par exemple, à une difficulté de formulation, à un pli, à un paradoxe, à une contradiction supplémentaire, parce que ça ne va pas être compris, ou plutôt parce que tel journaliste ne sait pas la lire, pas lire le titre même d'un livre, croit comprendre que le lecteur ou l'auditeur ne comprendra pas davantage et que l'Audimat ou son gagne pain en souffriront, c'est pour moi une obscénité inacceptable. C'est comme si on me demandait de m'incliner, de m'asservir – ou de mourir de bêtise[609]. »

La critique du journalisme réel n'a rien d'une posture confortable et pointe les deux défauts les plus couramment reprochés au reporter : l'investigation voyeuse (le modèle du détective pigmenté de la « hyène dactylographe ») et le divertissement fasciné sans distance critique par les « human interests[610] », comme le badaud captivé par l'événement de la rue. Les cinquante trois chroniques que Roland Barthes écrit de l954 à 1956 et qu'il publie dans « Mythologies » en l957 échappent, nous semble-t-il, à ce double reproche en collant à l'actualité de l'époque tout en prenant de la distance, voire de la hauteur, sans nous couper du percept et de l'affect. « Cette encyclopédie temporaire, écrit Philippe Mesnard, serait un drôle de bazar, si n'était que ce qui la remplit est exemplaire des petites icônes du quotidien de chacun, donnant ainsi une certaine image des années 1950 et de la façon dont on pouvait en dénoncer l'ambiance.[611] »

L'actualité de « Mythologies » est à la fois plurielle et variée ; la déplier permet d'évaluer l'écart que creuse jusqu'à nos jours sa propre historicité. Son écriture participe d'un temps et de possibles relativement étrangers aux nôtres. Non seulement « Mythologies » date d'avant le mouvement de Mai-68 qui, en réalité, se termine en 1976 avec la fin de la Révolution culturelle chinoise et le Cambodge, mais les derniers textes remontent à septembre l956 : entre le rapport Khrouchtchev juste divulgué et l'intervention sanglante en Hongrie, le mois suivant. Or, le mythe peut permettre d'exprimer une idée et de faire comprendre beaucoup de choses en attente et en suspens, dans l'air du temps… comme on dit dans les salles de rédaction : « Le mythe de gauche surgit précisément au moment où la révolution se transforme en « gauche », c'est-à-dire accepte de se masquer (…) ; de produire un métalangage innocent et de se déformer en « nature»[612]. » Ruse de l'histoire que l'actuel spectacle affligeant de cette gauche qui double à droite en entonnant « La marseillaise » et rôde autour de ses cadavres renversés et vite récupérés (Blum, Jaurès qui proclamait « J'appelle les vivants », etc.), sans oublier ceux qui quittent comme des rats le navire gauche qui tangue… pour se laisser séduire par les sirènes du nouveau pouvoir. Le mythe comble ici le vide sidéral de la gauche traditionnelle qui était la religion de nos pères à la Libération et aggrave sans conteste la désorientation du repérage droite/gauche dans le prolongement de la clique des nouveaux philosophes. « Et j'entends d'ici le progressiste de bon aloi, celui qui se sent juste en charge de faire vivre la vieille maison comme il dit, de la refonder, s'exclamer : « Que m'importe cette dispute avec les différentialistes, qu'ai-je à faire de vos Badiou, Bourdieu, Baudrillard – qu'ai-je à voir avec ces sectes de dingues qui vaticinent sur le 11 septembre ou sur les vertus de l'islamisme révolutionnaire, en quoi suis-je concerné par ces illuminés, ces Docteurs Mabuse

[609] Jacques Derrida, Entretien, Le Monde, 19 octobre 2004.

[610] La presse populaire («Yellow press» ou presse à sensation) qui surgit dès les années 1830 aux Etats-Unis, veut faire voir la réalité sous forme de «stories» pour intéresser le plus grand nombre. Elle mise sur ce que Robert E. Park, sociologue de l'école de Chicago, appelle le «human interest» qui cherche à captiver la curiosité du lecteur et partant à le fidèliser. Lire sur les pérégrinations de ce « vagabond intellectuel », « Le journaliste et le sociologue : Robert E. Park ». Texte présenté par Géraldine Mulhmann et Edwy Plenel. Traduit de l'américain par Cécile Déniard. Paris, Seuil/Presses de Sciences Po, 2008.

[611] Philippe Mesnard « Mythologies reloaded » in « Mythologies d'aujourd'hui », Le Nouvel Observateur HS juillet/août 2004, p. 10.

[612] Roland Barthes « Mythologies » op. cité.

et Folamour, qui en sont à réhabiliter, en effet, un ancien nazi, mais dont je ne sache pas qu'ils soient aux commandes ni de la France ni de ceux qui aspirent à la gouverner un jour différemment ? » Il aura tort. D'abord parce que, même quand elles ne sont aux commandes de rien, ce sont les idées qui, pour le meilleur et pour le pire, mènent et permettent de changer le monde[613]. » Presque rien n'est vrai partout à une époque où rien ne peut plus advenir. Le « tout, tout de suite » sans complexe et à parfum pétainisme « comme transcendantal de la France », n'est pas un phénomène aberrant ou discordant, qui devrait nous déprimer. Il convient ici au reporter d'idées, même radical, de relativiser le phénomène qui surgit, sans succomber à la tentation du nihilisme ambiant. « C'est une cristallisation locale du fait que nous sommes dans une période intervallaire, comme il en a déjà existé, fort longue, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe [614]».

La fiction théorique face à l'affaire médiatique

Fiction/réel. Rassemblement/décentrement. Le 30 octobre 1938, veille de Hallowen, le jeune Orson Welles s'installait dans un studio de la radio américaine CBS, pour l'émission «Mercury Theatre On The Air». Il commença à lire son adaptation du roman «La guerre des mondes» de l'écrivain anglais H.G. Wells. Il avait auparavant bien pris soin de prévenir son auditoire, six millions d'Américains, que le récit à suivre n'était qu'une fiction. En vain. Il annonça donc l'arrivée des Martiens sur Terre et le début de la guerre des extraterrestres. Son récit emprunt de réalisme et mené à la première personne, fut tel que des scènes de panique se déclenchèrent bientôt dans tout le pays. Des auditeurs crurent en effet que les armées de Mars étaient descendues infliger une correction aux armées de la Terre, particulièrement en Angleterre, et que la fin du monde était proche. Dans ce que le critique André Bazin nomme un «extraordinaire phénomène de schizophrénie collective», on raconte que l'armée américaine elle-même fut sur le pied de guerre pendant quelques heures, tant les appels affolés affluaient, innombrables, dans les commissariats et les bases militaires. Orson Welles venait, sans le savoir d'inventer le direct ou, en quelque sorte la radio-réalité. Le lendemain, Hollywood lui offrait un pont d'or….

L'infléchissement de l'épistémologie des sciences humaines a abouti au cours des années 1970 à faire du discours de savoir une fiction : tout système est perçu comme une invention, toute entreprise intellectuelle comme une construction, voire comme un fantasme ou un « délire théorique ». Roland Barthes a répété cette croyance en une loi fatale de la parole intellectuelle qu'avait déjà soulignée Paul Valéry : « Il n'existe aucun discours qui ne soit une Fiction » et « Tout ce qui n'est pas fictif est factice » Le commentaire se donne comme « fiction critique », le discours structuraliste est le « signe d'une profonde fiction ». Dès que le langage s'en mêle, il produit des fictions ; toute abstraction se narrativise, tout système philosophique devient tôt ou tard une fiction, « ce qu'il est toujours à l'origine ». On ne peut rassembler qu'au nom d'un imaginaire ou d'un idéal. On « verra » bientôt l'idée comme on voit un objet, précise Barthes, avec le même halo ou la même aura que ceux qui entourent les éléments d'un univers fictionnel.

« (…) Personnellement, j'avoue que j'ai un certain rapport de visionnement avec certaines idées – c'est une métaphore bien sûr. Je les visionne, c'est-à-dire que je prends plaisir à les voir dans leur contour, dans la phrase qui les soutient, comme si c'était un peu des objets (…) Il me prend souvent l'envie de voir ainsi des idées comme des objets cernés, finis, colorés[615]. »

Aujourd'hui, cette banalisation de la notion de fiction dans les sciences humaines, ce « panfictionalisme » aboutit à un soupçon généralisé quand à la valeur de vérité des constructions intellectuelles. Et si la culture du soupçon était la principale responsable de nos maux ? C'est la thèse brillamment sou-

[613] Bernard Henri Lévy « Ce grand cadavre à la renverse », Paris, Grasset, 2007, p. 48.

[614] Alain Badiou « De quoi Sarkozy est-il le nom ? » Circonstances 4. Paris, Nouvelles Editions Lignes, 2007, p. 149.

[615] Roland Barthes « Il n'existe aucun discours qui ne soit une Fiction », Œuvres complètes, Vol. III, Paris, Le Seuil, 1993-1995, p. 380 et Entretien avec Jacques Chancel, « Oeuvres complètes », Vol III, op. cité, p. 385.

tenue par Yann Algan et Pierre Cahuc[616]. A tel point que certains comme Pierre Bourdieu ont soutenu le paradoxe que toute thèse est au fond une thèse folle, voire même « une foutaise ». Il porte surtout la signature de Nietzsche qui interprétait les modes de configurations de la pensée (non seulement nos représentations mais aussi les concepts ou abstracta dont nous usons) comme autant de « fictions » (« Fiktion » ou « Erdichtung »), mais des fictions nécessaires. Ce qui change tout et donne sans doute toute son inactuelle actualité au « reporter d'idées » qui permettra peut-être de court-circuiter les « destructeurs de nuance » (« notre gros journalisme » dixit Barthes), les « penseurs approximatifs » que fustige Bouveresse soulignant les ravages d'une pratique désinvolte de la citation et l'essayisme mondain et médiatique des nouveaux philosophes[617]…. Sans pour autant se couper de l'audience du public qui n'est pas plus grand et petit qu'il existe de grands et de petits reporters.

« Le savoir est émietté, pluralisé, comme si l'un du savoir était amené à se diviser en deux : la synthèse est truquée, déjouée ; le savoir est là, non détruit, mais déplacé. Sa nouvelle place est -selon un mot de Nietzsche- celle d'une fiction : le sens précède et prédétermine le fait, la valeur précède et prédétermine le savoir. Nietzsche : « Il n'y a pas de fait en soi. Ce qui arrive est un groupe de phénomènes choisis et groupés par un être qui les interprète… Il n'y a pas d'état de fait en soi ; il faut au contraire y produire d'abord un sens avant même qu'il puisse y avoir un fait. » Le savoir serait en somme une fiction interprétative[618].» Malgré l'affirmation d'un « style de pensée » dans lequel la fiction serait un nouvel art intellectuel, voire une ruse de la Raison, cette « putain du Diable [619]», la fiction théorique et nécessaire du « reporter d'idées », oxymore ciselé par Michel Foucault et concept quelque peu batard née d'une intuition géniale et osée, n'est cependant pas débarrassée d'une singulière contradiction qui se révèle en premier lieu à travers une certaine ambivalence paradoxale de ce rapprochement improbable, voire incestueux, mais qui « fait époque ». Après l'essor de l'essai au milieu du XXe siècle.

« Comment pourrai-je raconter des histoires dans un monde où il y a tant de violences réelles ? écrit l'écrivain africander André Brink. Précisément, insistent-ils parce que cette violence bien réelle existe. Parce que les gens n'écoutent pas les faits. Nous vivons une époque où les gens ont besoin d'histoires, pas de faits. Dans une histoire, on s'identifie à des individus, à des événements. On vit avec eux. Les faits restent extérieurs, objectifs, lointains. Les histoires vivent, agissent et germent en nous. Elles deviennent une partie de nous-mêmes. Certes, elles expriment d'autres vies, des vies inventées, mais aussi les nôtres, celles que nous vivons effectivement. C'est la raison pour laquelle nous croyons en elle. C'est la raison pour laquelle nous ne pouvons vivre sans elles[620]. »

Le roman est-il pour Brink une fiction qui rend le monde plus perceptible et permet une vision plus élargie et d'entrer dans le temps du récit ? Dire « je » en prenant l'angle d'attaque et le style pittoresque, fleuri et vivant du reportage, est-ce rendre compte aux autres témoins/acteurs de la violence du monde ? Avec l'accent de vérité ou pas ?

Il précise sa stratégie d'écrivain en proie à la censure sud-africaine. « Dans « Une saison blanche et sèche », j'ai incorporé in extenso le texte d'une brève déclaration que le leader communiste Bram Fischer fit au moment de son procès : je l'ai mis dans la bouche d'un personnage imaginaire, Bernard Franken, basé sur Fischer. C'est ainsi que son message fut diffusé (…) Ce qui compte, ce n'est pas

[616] « La Société de défiance. Comment le modèle social français s'autodétruit ». Paris, Editions ENS-rue d'Ulm. Col. Du Cepremap, 2007.

[617] Franck Nouchi «La «boulette atomique» de BHL» Le Monde 9 février 2010 : A la page 122 de son dernier essai «De la guerre en philosophie» (Paris, Grasset, 2010), Lévy cite l'oeuvre d'un certain Jean-Baptiste Botul qui n'existe pas, même s'il possède une notice sur Wikipédia. On y apprend qu'il est né le 15 août 1896 à Lairière, dans l'Aude, qu'il a eu des liaisons avec Marthe Richard, Marie Bonaparte et Simone de Beauvoir ; et que, parmi les oeuvres botulistes les plus connues, figure «La Vie sexuelle d'Emmanuel Kant». Sur son blog, la journaliste Aude Lancelin précise que ce canular fut l'oeuvre de Frédéric Pagès, agrégé de philosophie et plume du «Canard Enchaîné» où il rédige chaque semaine «Le journal de Carla B.».

[618] Roland Barthes « Les sorties du texte », Oeuvres complètes, op. cité, vol II, p. 1617.

[619] Paris, Flammarion, 1996. «La putain du Diable «est le titre de la vaste fresque intellectuelle des années 1960-1990 de la journaliste philosophe écrivain Catherine Clément.

[620] Le Monde 25 mai 2007.

seulement qu'en qualité de romanciers nous avons assumé en partie la fonction de reporters, mais que sous le couvert de récits, nous ayons pu en appeler avec plus de force à l'imagination des lecteurs, faisant en sorte que des textes qui, autrement, auraient risqué de disparaître puissent, sous forme de récits, marquer à jamais les esprits. Nous ne faisons rien d'autre que de contrer la violence du monde par une autre sorte de violence : celle du mot créateur. N'entretenons cependant aucune illusion sur le sujet : l'acte de création comme l'acte d'amour, comme la naissance, comme toute rencontre entre soi et l'altérité – est un acte violent. Mais ce n'est pas une violence destructrice, c'est la violence de tout ce qui crée la vie. C'est la violence par laquelle on crée du sens[621]. » Mais la violence par laquelle on crée du sens, ne viendrait-elle pas du passage de L'Un au Multiple, de la philosophie comme premier media au sens original du terme aux contemporaines dérives médiatiques via Internet et le satellite ?

Dans cette affaire médiatique « Les choses, semble-t-il, commencent mal » et ont démarré dès la Grèce antique, prévient d'emblée Stéphane Douailler[622].. « Selon une tradition bien établie, on doit à Platon le mot de philosophie (philosophia). Mais on lui doit tout aussitôt, étroitement reliées à cette invention, trois condamnations d'une grande célébrité au sein de la philosophie. Platon a condamné l'écriture. Il a condamné les imitateurs. Il a enfin, sinon condamné lui-même pour autant que sa part prise aux événements ne le lui permettait pas bien, du moins exposé à la condamnation de la postérité sur la base des données transmises par la Lettre VII au sujet de ses expéditions à la cour des tyrans de Syracuse, Denys l'Ancien et Denys le Jeune, la participation du savoir philosophique à l'art de gouverner. Par ces trois condamnations, Platon semble avoir engagé la philosophie dans une histoire originellement destinée à se savoir rigoureusement distincte de l'affaire médiatique [...] Aperçue dans cette lumière platonicienne, la relation entre philosophie et l'affaire médiatique semble donc être celle d'une disjonction simple. »

Le professeur Douailler remarque ensuite que la scène de ce mauvais commencement requiert d'être plus compliqué entre vérité et contre-vérité et nécessite de savoir compter et jongler entre le Un et le Deux. Il précise alors l'enjeu et le jeu de l'unité et du multiple qui conjugue notre syntagme du reporter d'idées :

> (...) Le deux des médias paraît être obtenu depuis un un de la philosophie. Au prix de ce un. Cette unité n'est pas nécessairement une contre vérité. Ou plutôt sa question et sa possibilité ne sont plus immédiatement résolues et réfutées par l'invocation des pluralités dont s'enchaîne inlassablement notre présent. La question est plus sérieusement de savoir de quelle manière penser, diviser à son tour, ou encore arracher à son unité, ce un que la position première (platonicienne) de la relation installe face au deux divisé (divisible) du médiatique[623] » Alors, reporter l'idée ne consiste-t-il pas au fond à explorer la réalité duelle d'un monde abordé en commun avec autrui et relayé par les médias? A extirper l'idée de l'unité de son ciel intelligible, de son monde observatoire de notre réel, ensuite de la diviser en l'inscrivant dans la multiplicité pour la rendre communicable, représentable, voire médiatique tout en échappant à la doxa et à la tentation démagogique d'un journalisme plutôt simplificateur et voyeur ? Culture du flux contre culture du stock ? Car à mesure même que se développe la capacité de dire et de montrer immédiatement l'événement, on sait en effet que la technique du dire et du montrer intervient et interprète, sélectionne, hiérarchise, filtre et par conséquent fait l'événement au détriment souvent de l'idée, de la vérité et de la réflexion critique[624].

[621] André Brink « Violence du monde, violence du mot ». Traduit de l'anglais par Bernard Turle. Le Monde 25 mai 2007, p. 11.

[622] Lors de sa contribution à la table ronde Philosophie et médias en novembre 2002, au cours de la première journée de la philosophie à l'UNESCO.

[623] Philosophie et Médias N°4, op. cité, pp.55-56, 60.

[624] Le Monde 12 septembre 2009 titre ainsi à la Une et en caractères gras : «Bibliothèques : faut-il avoir peur de Google ? Avec, en pages 20-21, cinq points de vue contradictoires, dont celui de Frédéric Mitterrand, sans compter, p. 26, la chronique «Google or not Google ?». Il faut savoir que Google a conclu des accords avec 29 bibliothèques, lui permettant de numériser environ 30 millions d'ouvrages. Elle en a déjà numérisé un tiers. Sur ces 10 millions de livres, 75% sont encore couverts par le droit d'auteur.

A vrai dire, comme le remarque Pierre Macherey, la philosophie ne s'était jamais désintéressée de ce monde de la vie ordinaire qui n'est pourtant pour elle le « vrai monde des idées », ne serait-ce que parce qu'elle y a trouvé un répertoire inépuisable de matériaux de base pour élaborer ses métaphores et ses paradoxes. D'où sa dette, voire sa dépendance. Mais on peut admettre qu'elle a effectué une mutation importante lorsqu'elle a reconnu à ce monde d'ici-bas la qualité d'un « séjour », séjour ordinaire dont elle devait renoncer à s'éloigner. Ce qui revenait pour elle à s'accommoder du clair-obscur crépusculaire de la caverne de manière à y projeter un maximum de lumière, sans chercher à voir plus loin, à regarder au-delà vers le haut, n'y ayant rien au dehors de la caverne, sinon peut-être l'abîme du néant devant la vide noirceur duquel reculent horrifiées les prétentions de la pensée.

« Aussi, conclut Stéphane Douailler, faut-il poser la question de la relation entre la philosophie et les médias sur le plan également de cette homogénéité. Elle est même articulée depuis le bruit de fond du tout de toutes choses, elle est également au milieu des médias comme un média. Elle recueille, élabore, transmet le bruit en provenance des choses selon des règles de construction propre qui en font ce média qu'on nomme philosophie (philosophia). Alors, en tant qu'elle-même média, le réglage qu'elle effectue à l'égard du bruit des choses porté par les autres médias, et que Platon pensait à la fois comme contrôle et comme division, est aussi bien réglage et division d'elle-même par rapport au bruit. »

Entendons nous bien : il ne s'agit plus de se contenter de réciter et de recenser l'histoire de la philosophie et des idées comme une succession de faits sans bruit médiatique et une agrégation de théories ou de systèmes (on a déjà donné !), mais de faire une pause et de prendre du recul en cernant et en caractérisant un style original de pensée dans le siècle. Donc de jouer au « reporter d'idées » à la manière de Michel Foucault dans « Theatrum philosophicum [625]», article dans lequel il prenait acte de l'oeuvre philosophique de Gilles Deleuze.

« Il s'y agit, non plus d'essayer de faire entrer dans le mouvement de pensée spécifique pratiqué par Deleuze, mais de le considérer en quelque sorte du dehors et en partie depuis cette affirmation devenue célèbre « qu'un jour, peut-être le siècle sera deleuzien ». Non plus, donc d'en reconstituer le montage philosophique par rapport à d'autres montages philosophiques, mais d'en caractériser le réglage par rapport au bruit du siècle lui-même ». Une des images qui vient alors à Foucault est celle de Bouvard et Pécuchet et de l'accueil indistinct, à l'exact opposé de tout contrôle et de toute division, que leur entreprise aurait fait à tous les bruits du monde. C'est au point d'accueil – là où l'entreprise, non pas comme chez Bouvard et Pécuchet, mais comme chez Andy Warhol et Gilles Deleuze, réussirait- que commenceraient véritablement les mouvements de la pensée. En amont des catégories et de l'intelligence des catégories. Sous la forme d'illuminations déchirant soudain la texture uniformisée du réel. Aussi Foucault lui-même n'hésitait-il pas à se déclarer journaliste, ou du moins « journaliste radical », plutôt que philosophe.[626] »

Le problème consiste alors de savoir si tel événement a valeur de « principe » ; en d'autres termes, il faut analyser comment se manifeste déjà un changement qualitatif dans cette fiction théorique en question qui n'est pas seulement un « roman quête » de son propre histoire. Un événement n'est pas ce qu'on peut voir ou savoir de lui, mais ce qu'il devient… et bien sûr, d'abord pour nous, à l'instant T du bruit médiatique, par exemple un certain 11 septembre 2001... qui voit l'effondrement des Twins Towers en direct, après l'impact et l'explosion programmée des deux avions kamikaze.

La question fondamentale qui se pose désormais à nous, pauvres symptômes de reporters d'idées, pourrait être formulée ainsi : si « le combat (polemos) est père de toutes choses[627] » et « Le monde n'est pas une nursery[628] , comment penser les termes d'un conflit d'idées autrement que dans la recherche de

[625] Michel Foucault, Critique n°282, novembre 1970, repris dans « Dits et Ecrits, Paris, Gallimard, 1994, II, pp. 75-99.

[626] *Ibid*., pp. 65-66.

[627] Héraclite, présocratique du Ve siècle Av. J-C.

[628] Sigmund Freud.

son dépassement ? Comment penser la permanence d'un conflit/duel à partir de la vérité multiple du terrain du reportage et de la pensée subjective de la situation à l'aune de la « société de civilisation » qu'on promeut en haut lieu pour mieux en finir avec « la barbarie » ?

« A l'échec de la mission civilisatrice –clairement définie comme la tentative d'éliminer la barbarie –correspond en effet l'émergence dans nos sociétés de pratiques sécuritaires, néohygiéniques et de biopouvoir, ainsi que le retour des guerres « civilisatrices : une nouvelle barbarie, née précisément de la volonté d'en finir avec la barbarie[629]. Et pourtant le constat n'est pas neuf : on ne peut en finir avec l'anthropophagie en mangeant les anthropophages. Comme l'écrivait Claude Lévi-Strauss, « le barbare, c'est celui qui croit à la barbarie ». Celui-là, en effet, ne voit plus l'autre comme tel, mais comme une anomalie qu'il faudrait éliminer.

(…)Traditionnellement, le barbare est celui qui, depuis la frontière, menace la civilisation. Mais il est surtout celui qui lui permet de se définir comme telle (…) Accepter ou refuser la barbarie : telle serait la seule –et rassurante, tant la réponse paraît évidente – alternative. Mais le vrai défi à nos yeux est ailleurs[630]…»

Toute pensée trop idéologique, formulée en termes de programmes et d'objectifs pour « créer du commun » va produire au contraire l'implosion de ce qu'on cherche à créer. L'aspect théorique (qui désigne « ce qui se voit » de théorein) s'émancipe de l'aspect pratique (« ce qui se fait » de praxis). La question de l'articulation du voir et du faire hante ainsi le célèbre tableau de Rembrandt, le « philosophe en méditation [631]» et offre un nouveau feuilleton à notre « affaire médiatique ». La visibilité dont il est ici question pourrait se rechercher en dehors de l'espace public dans un domaine plus protégé où l'idée règnerait. La seule manière d'être au cœur de la pensée, c'est de se maintenir indéfiniment à sa limite et comme au bord extérieur de son escarpement, tout en gardant à l'esprit qu'il est impossible de voir et d'être vu en même temps, d'être dans la rue et sur le balcon à la fois en surfant sur la quasi ubiquité des moyens modernes de communication

« A première vue, le tableau de Rembrandt n'a rien d'inédit. Un philosophe médite, pris sur un escalier qui doit le conduire vers le haut, vers le vrai. (…) Sous le masque de l'ascension, de l'élévation, Rembrandt a autre chose en vue : la fêlure de la pensée devant ce S qui zèbre l'espace du visible (…) tandis que les marches séparées expriment la discontinuité de son sceptre. (…) C'est donc bien une nouvelle image de la pensée que Rembrandt dispose sur sa toile consacrée à la philosophie. Et cette image ne ressemble pas à celle de La Tour ou de Velasquez, même si l'un comme l'autre traduisent une rupture dans l'orientation de la pensée[632] ».

Cette rupture dans l'orientation de la pensée se matérialise-telle aujourd'hui dans la figure moderne du reporter et sa mythologie, sachant que la distinction entre le superficiel et le profond, bonne pour la posture contemplative, est sans doute plus floue pour le journaliste plus proche sans doute de l'action et du terrain ?

En 1944, Antonin Artaud écrit dans une lettre : « La pensée avec laquelle les écrivains agissent n'agit pas seulement par les mots écrits mais occultement avant et après l'écrit parce que cette pensée est une force qui est dans l'air et dans l'espace de tout temps ». Le reportage d'idées se servirait peut-être en virtuose de cette entité de la pensée-force « pan-immémoriale ». De l'Un Tout et du Tout Un pour parler comme les présocratiques et notamment Héraclite.

[629] Ndlr : « l'esprit de mai 68 par exemple.

[630] Michel Benasayag et Angélique del Rey « Eloge du conflit », Paris, La Découverte, 2007, pp. 8-9.

[631] Amsterdam, 1631.

[632] Jean Clet Martin « La philosophie de Gilles Deleuze », Paris, Payot et Rivages, 1993, pp. 195-196.

« Les Temps modernes : la revue nous y rêvions depuis 1943, note de son côté Sartre dans « Situations ». Si la Vérité est une, pensais-je, il faut comme Gide l'a dit de Dieu, ne la chercher nulle part ailleurs que partout... Nous serons des chasseurs de sens, nous dirions le vrai sur le monde et sur nos vies ».

L'événement forme un bloc

Mais qu'est ce que veut dire vouloir dire le vrai ? Et que signifie au fond être des chasseurs de sens dans « la vraie vie » ?

Une sorte de confusion nous habite. Au quotidien, ce nouveau regard journalistique et son cortège de problèmes sans réponse est écrasant et donne à l'information son caractère anxiogène de non sens. Aujourd'hui, par exemple, le fait divers est devenu fait de société et alimente les bruits du monde et les conversations du café du commerce. La problématisation de l'événement ne s'inscrit plus dans la brutalité du choc, mais dans le harcèlement de la série[633]. Entre les historiens d'une période et ceux qui en ont été témoins ou acteurs, les rapports ne sont pas toujours faciles. A l'image du jeu compliqué entre philosophie et journalisme. Car à la différence du reportage d'idées qui est dans l'hétérotopie de l'entre deux (mondes) et parie sur des ponts possibles et souhaitables entre acteurs et spectateurs, « les historiens n'ont pas pour ambition de faire revivre les événements passés, de les ressusciter dans leur chair et leur sang pour que les témoins s'y sentent chez eux et soient à nouveau touchés et émus, note le philosophe et helléniste, Jean-Pierre Vernant, qui relate ici la déception, puis la colère des Résistants présents à un colloque d'historiens concernant l'histoire de la Résistance dans le Sud-Ouest. Cela serait plutôt la tâche d'une œuvre d'art, d'un roman, d'un poème ou d'un film de cinéma. L'histoire s'efforce d'établir les faits de façon précise et exacte et de les rendre autant que possible, intelligibles dans leur succession et leur conditionnement. Dans la restitution ou recomposition du passé, ils travaillent avec la certitude d'obéir à l'exigence de vérité, de n'avoir pas d'autre critère que la recherche du vrai.

« Mais comment exprimer, par le moyen d'un récit ou de toute autre procédure textuelle, « ce qui s'est réellement passé » ? L'événement historique fait partie d'un tout dont la signification ne peut être dégagée si on ne tient pas compte de ce que les acteurs humains avaient à l'esprit quand ils intervenaient pour faire et subir l'histoire : leurs objectifs, leurs espoirs, leurs illusions, leurs erreurs d'interprétation[634]. En ce sens, le témoignage des acteurs jusque dans leur distorsion et parfois grâce à ses distorsions, apporte à l'historien une dimension qu'il a bien du mal à appréhender s'il l'écarte. Vient toujours un moment où il doit, pour comprendre, se mettre dans la peau de ceux pour qui la succession des événements n'a pas été de l'histoire mais le quotidien des acteurs qui l'on vécu.[635] » Dans son ouvrage « Les Abeilles et la Guêpe », François Maspero consacre ainsi son premier chapitre à élucider les conditions et les dates exactes de la mort de son père à Buchenwald. En mobilisant ses souvenirs et ceux de ses proches, en les croisant avec toutes les formes de renseignements, indices, lettres, témoignages, Maspero, tout en manifestant à l'égard des témoins, même quand ils se trompent, une pleine générosité, met au service de sa passion du vrai la lucidité de son intelligence critique de reporter d'idées et d'événements pour restituer dans leur dénuement et leur authenticité les derniers jours de son père.

Le «reportage d'idées» - comme celui d'événements et de faits - pour comprendre mieux et autrement, ne peut isoler l'histoire des idées de son contexte et des acteurs qui l'ont vécu. A dire vrai, l'événement forme un bloc comme le mythe qu'il convient d'examiner à la fois du dedans et du dehors. Le reporter ne doit jamais s'arrêter, se demander pourquoi il est là, à quoi ça sert. « Il faut beaucoup de volonté pour garder les yeux ouverts. L'important se passe toujours ailleurs, plus loin. Du reste, les gens vous le disent bien : ici il ne se passe rien, c'est dans l'autre ville, dans l'autre pays, qu'il y a des événements

[633] Hervé Brusini « Outreau, la nouvelle donne journalistique », Libération du 14 mars 2006.

[634] Ndlr : comme nous avons tenté dans la 2e partie de le faire à travers la constellation d'une quinzaine de reporter d'idées.

[635] Jean-Pierre Vernant «La traversée des frontières » Paris, Seuil, 2004, pp. 28-29.

qui sont parfois épouvantables mais qui n'arriveront jamais chez nous. L'ici et maintenant est quelque chose de lourd, d'opaque, qui vous tire vers le fond[636]. »

Alors se pose la question des frontières et celle des allers sans retours du même à l'autre, de l'identique au différent comme dans certains films de Fritz Lang. Dans le travail de l'entre deux du reporter d'idées, il lui faut nécessairement franchir ces frontières dans les deux sens, en un constant aller-retour qu'il s'efforce de contrôler pour les rendre l'un par l'autre, dans leurs contrastes et leurs similitudes, plus intelligibles tout en ne sous-estimant leur rapport complexe, voire compliqué. Et en sachant que la ligne de démarcation est parfois floue et ténue et le chemin escarpé… entre exotisme et familiarité autour de la notion valise et plutôt floue de reportage et de sa kyrielle de mythes et avatars.

« A vrai dire, la meilleure arme contre le mythe, c'est peut-être de le mythifier à son tour, c'est de produire un mythe artificiel : et ce mythe reconstitué, sera une véritable mythologie. Puisque le mythe vole du langage, pourquoi ne pas voler le mythe ?[637] » En définitive, la mythologie revient à rendre compte du monde tel qu'il nous a été donné, c'est-à-dire inintelligible, et si possible à le rendre un peu plus inintelligible, voire à le rendre énigmatique. Aujourd'hui, constate le reporter d'idées, le mythe n'a pas disparu, ni comme parole, ni comme système parasite immobiliste. Il s'est simplement étendu, élargi à la mondialisation comme généralisation universelle du néolibéralisme, dernier avatar du capitalisme sauvage et de l'ancien modèle économique bourgeois.

« L'ennemi capital » qui demeure et dont parle Barthes en l970 n'est plus aujourd'hui la « norme bourgeoise » mais l'ennemi embarqué dans le mythe contemporain de la mondialisation, et la culture de masse à déchiffrer n'est plus celle de notre Occident mais celle du monde. En ce sens, écrit Martine Joly, professeur émérite à l'Université Michel-de-Montaigne (Bordeaux III), « la recherche de la parole mythique, en particulier dans les médias, reste valide, sinon indispensable, devant l'ampleur du désastre annoncé dans une parole plus que jamais dépolitisée, amnésique, désengagée[638] ». Pour notre part, nous avons emprunté, sinon volé, la figure du mythe du grand reporter (sans existence légale d'ailleurs et né sous x en quelque sorte malgré A. Londres) qui, sans cesse, rompt les amarres et cherche la continuité par delà les fractures, d'un pays à l'autre, d'un temps à l'autre. Jouons alors au grand reporter dans la Bulgarie des années 1990, après la chute de Berlin, du temps où Ivaylo Sneposki y était ministre de la Culture.

« Le contraste entre Plovdiv et Sofia est frappant. Plodiv fait du charme au voyageur et celui-ci est aussitôt séduit. Autant Sofia est sombre, rude, sévèrement gardée par le mont Vitocha, autant Plodiv est lumineuse et se déploie nonchalamment au bord de la Maritsa. Elle a des rues marchandes qui conduisent à la rivière dont le courant roule les eaux bleu-gris, un parc superbe avec son kiosque à musique, une église ancienne siège de l'exarchat, une vieille mosquée devenue monument historique et un haut quartier où s'élèvent dans leurs jardins les demeures patriciennes qui furent grecques. C'est dans l'une de ces maisons que Lamartine trouva un havre si enchanteur qu'il prolongea son séjour (...) C'est à Plodiv, encore Philippopoli que fut longtemps intense la vie culturelle de la Bulgarie, c'est là que les frères Mankis crurent être arrivés au bout de leur errance, et c'est là aujourd'hui, qu'ont lieu les plus beaux spectacles du pays, dans le théâtre romain en plein air, et la foire internationale annuelle[639]. »

En ce sens, le reporter est « grand » bien que la catégorie « grand reporter » n'existe pas à la commission de la carte d'identité professionnelle des journalistes car le mythe, déclare encore Barthes, est « dressé à chanter les choses, et non plus à les agir[640] » à l'heure où les grands reporters en Irak sont encore cantonnés à leur hôtel à Bagdad et sont désormais tributaires de leurs « fixeurs », les pigistes

[636] François Maspero, « Balkans-Transit ». photographies de Klavdij Sluban. Paris, Seuil, 1997, p. 286.

[637] Roland Barthes, « Le mythe aujourd'hui » in « Mythologies », Paris, Seuil, 1957, p. 209.

[638] « Mythologies d'aujourd'hui », op. cité, p. 6.

[639] François Maspero « Balkans-Transit », op. cité, p. 345.

[640] Roland Barthes «Mythologies », op. cité. p. 218.

locaux qui risquent moins d'être enlevés et qui se fondent dans le paysage du conflit. Le mythe du grand reporter accouche parfois de la réalité plus triviale du « reporter en chambre ».

« Actuellement, j'habite un véritable bouge qui est le meilleur hôtel de la ville ; j'écris ces lignes dans une chambre qui pue, sur une table graisseuse et branlante, énervée par le vacillement de deux bougies qui s'obstinent à ne pas tenir debout. » Ecrites en l904 lors de l'attaque japonaise sur Port Arthur, ces quelques lignes de l'envoyé spécial du « Journal », Ludovic Naudeau rendent assez bien compte de ce mythe qui traverse toute l'histoire de la presse : grand reporter ! Tout à la fois éprouvante, nécessaire et héroïque, l'activité était en effet de celles qui pouvaient venir racheter les maux d'un journalisme décrié et envié dès son origine, et signaler à l'horizon l'unique voie de salut dans ce « tourniquet de sens et de forme.[641] »

Aveu que le langage ou la discursivité ne peut couper tous les ponts avec le mythe qui déborde le clivage réalité/fiction. Car on élabore des fictions qui se veulent vraies mais ne sont pas assurés de posséder une vérité que le philosophe ne fait que chercher, bien qu'elles jouent à l'envie sur le faux/vrai et le vrai/faux. « Mais la démarche heuristique, dès lors qu'elle se dit, se reporte, ne se transforme-t-elle pas aussitôt en assurance ? N'est-on pas contraint de considérer que le geste de l'exposition, qu'il s'agisse d'un savoir acquis ou d'une simple recherche, voire d'un pur reportage d'idées, présuppose toujours une forme de vérité qu'elle met en scène ? Du moment qu'elle s'expose, la philosophie ne peut guère prétendre à sauver une visée zététique, chercheuse, elle partage nécessairement, dans une certaine proportion qu'il resterait à déterminer, l'aura d'une parole dogmatique, savante, qui s'offre en partage[642]. » D'autre part, l'image, accessible sinon compréhensible à tous, est un événement, elle livre une singularité d'une temporalité, elle casse la succession indéfinie du visuel. Comme la philosophie des universités populaires et le bon sens, elle est traitée parfois avec condescendance, mais est de plus en plus prégnante Nous sommes plongés dans le visuel de la culture du flux et nous appelons cela des images, parce que nous ne savons pas le nommer autrement.

La vérité de la philosophie passerait donc ici par la médiation du «reportage d'idées» qui est une fiction qui s'inscrit dans l'espace public pour s'adresser au plus grand nombre. A première vue pourtant, on discerne une opposition assez nette entre la pensée philosophique et la fiction, à cause de son rapport à la vérité, en tant qu'elle en représente la recherche. Alors que le reportage s'exprime dans la figure du spectateur flâneur et continue la tradition phénoménologique dans la mesure où le regard est le mode d'accès privilégié au réel. Avec deux dérives possibles déjà repérées par W. Benjamin : les figures ambigües du détective et du badaud et illustrées par le roman de Gaston Leroux « Le mystère de la chambre jaune » et son célèbre détective Rouletabille, mi flic, mi reporter d'investigation.

«D'autres, comme moi, ne sont spécialistes de rien du tout. Ou plutôt, nous sommes des spécialistes de l'inattendu, de ce qui surgit sans prévenir, les guerres ou les autres drames. Nous partons à l'improviste, en fonction des événements, nous nous retrouvons parachutés dans des endroits dont nous ne savons parfois pas grand-chose, où nous ne connaissons personne, où nous ne savons même pas où nous dormirons le soir même [643].»

Dans la Russie des Soviets, à Petrograd, à Moscou comme ailleurs, Albert Londres, « flâneur salarié » archétype du journalisme «rassembleur», procède toujours de la même manière comme tout bon reporter qui se respecte. Avant d'essayer de comprendre le système et d'interroger les responsables, il se promène, traîne, observe, flâne. Une femme qui parle français lui demande intriguée l'objectif de sa flânerie, la réponse du reporter claque comme une évidence, teintée par l'ironie de la conclusion de son interlocutrice improvisée qui connaît les mythes dominants :

« Votre but ?

[641] *Ibid*., p. 231.

[642] Denis Thouard « Le partage des idées ». Etudes sur la forme de la philosophie, Paris, CNRS Editions, 2007, p. 5.

[643] Florence Aubenas «Grand reporter», op. cité, p. 48.

- Voir

- Eh bien vous voyez que l'on ne vous a pas encore mangé ?[644] »

Pour le grand reporter, il suffit d'ouvrir les yeux et de regarder ce qui se passe. Faire voir l'altérité et la relier à nous. Mais cela ne conduit-il pas aussi à un dialogue orienté, tout entier déporté vers le présent, voire vers des dérives idéologiques et journalistiques, avec au bout du compte/conte, des raccourcis brillants et vengeurs qui peuvent déboucher sur une sorte d'imposture/posture intellectuelle ?

Ayant « affuté ses yeux et ses oreilles » pour reprendre son expression imagée, Albert Londres affamé erre dans l'ex capitale des stars, Petrograd au milieu de sept cent mille errants qui ont une idée fixe : manger. Il n'est pas guidé ici par une réflexion argumentée mais par une réaction instinctive et la recherche du bon mot qui fait mouche. Ce qui lui fait écrire, en chute de son article, une phrase dont le cynisme lui sera longtemps reproché. Il ne traque pas seulement le caché mais aussi et surtout l'étrangeté qu'il ne cherche pas à réduire mais plutôt à accentuer le trait grossier, comme dans ce texte étonnant et détonnant qui dérive : « Entrez là-dedans, dans ces soupes. C'est les yeux agrandis que nous avons regardé distribuer cette manne communiste. De 3 à 4 heures, le troupeau humain s'y traîne. Chacun porte son écuelle ou une vieille boîte de conserve ou un ex-plat à barbe, voire de vraies gamelles. Ils tendent cela au comptoir graisseux. La portion de bouillon immonde, éclaboussant, tombe comme elle peut dans leurs baquets. Avidement, ils l'avalent. C'est le dernier degré de la dégradation, ce sont des étables pour hommes. C'est la troisième internationale. A la quatrième, on marchera à quatre pattes, à la cinquième on aboiera[645]. »

Sous cette vision entre pamphlet et idéologie, la figure du journaliste rassembleur montre là ses limites structurelles en affichant ses préjugés et présupposés, sous la forme d'un anticommunisme à connotation populiste.

A la question qui se pose de l'impossible objectivité du « témoin ambassadeur », à savoir : le journaliste peut-il s'affranchir de ses propres préjugés culturels et politiques ? le grand reporter Jean-Marie Bourget répond sans hésitation : « Non. Ce n'est ni possible ni peut-être même souhaitable. On travaille face à une réalité qui ne parle pas seule. On doit lui poser des questions, comme les scientifiques formulent des hypothèses. Celles-ci posées, il faut s'accrocher aux faits avec la rigueur et la modestie d'un arpenteur. Le reporter n'est pas là pour faire des éditos live. Je pense qu'il y a des degrés dans l'histoire immédiate dont nous sommes témoins (…) Le reporter devrait être le greffier de notre histoire. Mais ce « fonctionnaire » du temps de l'urgence part à la dérive. Il devient ludique au sein de l'horreur, infidèle à la vérité des chiffres, au sens des mots.[646] »

Du ninisme au tout mythique

Le mythe du « grand reporter » et la fiction théorique du « reporter d'idées » sont deux modèles ou paradigmes s'inscrivant donc dans une longue histoire de la presse avant la crise du journalisme contemporain. « Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire tort, il est de porter la plume dans la plaie.[647] » Le grand reportage n'a jamais été aussi présent mais l'image du grand reporter se fragmente : les journalistes sont aujourd'hui trop différents et nombreux pour que leur identité ne se dilue pas et ne se réduise pas à quelques traits grossiers et simplificateurs d'un portrait robot… comme Albert Londres n'hésite pas à le pratiquer ici de manière caricaturale avec les figures dévoyées de l'hypothèse communiste.

[644] Albert Londres Les Annales, 20 et 27 novembre 1921, repris par Pierre Assouline « Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter 1884-1932, p. 196.

[645] Albert Londres Journal« Excelsior », mai 1920.

[646] « La mort du regard », entretien avec Jean-Marie Bourget. Croyances en guerre. L'effet Kossovo . Cahiers de médiologie. Paris, Gallimard N°8 1999, p. 99.

[647] Albert Londres « Terre d'ébène. La traite des Noirs », nouvelle édition de l994, p. 10.

Qu'est-ce qu'« il y a de grand dans le grand reportage » ? se demande Jean-Paul Mari qui a reçu le prix Albert Londres de la presse écrite en l987 pour l'ensemble de ses reportages. Tout en sachant pertinemment bien que « l'écriture n'est pas la simple transcription d'une idée, ni la compilation par des signes, de noms, de faits et de statistiques[648]. » Le mythe des grands anciens reporters d'avant l'ère télévisuelle et le prestige attaché à ceux qui ont la chance de pouvoir voyager loin et de couvrir des événements à l'échelle mondiale (guerres, génocides, grandes catastrophes, etc.) a fait perdurer cette dénomination de grand reporter qu'il faut cependant récuser.

Le sens du mot mythe oscille entre « légende » et « mensonge » ou « invention » dans une rhétorique médiatique que l'on peut qualifier avec Barthes de « ninisme », « figure mythologique » ressortissant à « une forme moderne de libéralisme » et « qui consiste à poser deux contraires et à balancer l'un par l'autre de façon à les rejeter tous les deux (…) Il n'y a plus à choisir, il faut endosser ».

Désigner un mythe en tant que tel, c'est le détruire par le « ninisme » puisque c'est lui reconnaître et lui dénier dans le même geste sa réalité. On voit comment on fuit ici par une formule toute faite, toute prête, kit, « le réel intolérable en le réduisant à deux contraires qui s'équilibrent dans la mesure seulement où ils sont formels, allégés de leur poids spécifique ». Qualifier le réel de mythique tue l'un et l'autre. Ce qui explique en partie pourquoi cette catégorie mythique de grand reporter ne figure d'ailleurs pas à la commission de la carte d'identité professionnelle de journalisme. « Il n'y a pas, il ne doit pas y avoir de grand et de petit reportage, affirme le journaliste Yves Agnès, un ancien du « Monde » et de « Ouest France ». Puis il précise :

« Mais seulement un genre journalistique éminent, caractéristique de l'écriture de presse, qui a ses règles comme les autres. La matière à un bon reportage est au coin de la rue, sous nos yeux, hors de tout exotisme à faire rêver. Le reportage n'est donc pas l'apanage de journalistes privilégiés. Il donne à l'écriture de presse sa plus belle fonction : décrire la vie sous toutes ses formes, sous toutes les latitudes, dans toutes les circonstances ».

Notre syntagme du reporter d'idées surfe sur cette dynamique et cette synergie du mythe du grand reportage. Dans la droite lignée des analyses des sociologues de Chicago (Hugues, Park[649], etc.) entre l'»art d'écrire» et l'»art du reportage», on peut soutenir que l'enjeu fondamental pour échapper à la tentation du mythe et pour penser le journalisme de manière critique, c'est d'explorer la nature du spectacle qu'il offre et donne chaque jour en pâture au public.

« Le grand reporter n'a jamais méprisé la carte orange », écrit le journaliste François Reynaert du Nouvel Observateur qui précise ainsi que le reportage est aussi à notre porte, en banlieue, et pas seulement dans des contrées lointaines et/ou exotiques. A portée d'idées et du métro. Dans les années 1990, François Maspero accompagné d'une amie photographe, Anaïk, quadrille la banlieue parisienne au rythme des stations du RER et tente d'en livrer ainsi une photographie à la fois vivante, savante, pittoresque et évolutive[650]. « Une traversée en suivant la ligne du RER, de la plaine de France à la vallée de Chevreuse, soixante kilomètres, deux ou trois millions d'habitants, deux millénaires d'histoire », se souvient François Maspero qui aime passer du petit au grand reportage presque sans transition.

« L'idée s'est formée en moi d'une autre traversée, qui ne ferait pas soixante kilomètres celle-là, mais plutôt trois mille : un périple dans les pays émergeant à peine du socialisme réellement existant », pour voir comprendre les changements. Peut-être y retrouverais-je certains de ceux qui s'étaient exprimés

[648] Jean-Paul Mari « C'est écrit » in « Grand reportage. Les héritiers d'Albert Londres », Paris, Editions Florent Massot, 2001, p. 151.

[649] R.E. Park «News and Human Interest Story», Chicago, University of Chicago Press, 1940, nouv. Éd. New York, Greenwood Press, 1968, p. 113 «C'est dans la human interest story que la distinction entre l'histoire vraie et l'histoire fictive tend à s'effacer». p 118 : «C'est à l'art du reportage que revient d'établir les faits de telle sorte que les deux parties, dans une controverse, puissent les recevoir comme des faits, même si elles peuvent être en désaccord sur l'interprétation qu'il faut leur donner».

[650] François Maspero « Les passagers du Roissy Express». Photographies d'Anaïk Frantz, Paris, Seuil, 1990 et « Pont Romann » n°R502.

dans «L'Alternative»[651]. Je reprenais à mon compte la règle d'or du précédent voyage : ce serait une ballade nez en l'air, pas une enquête, sans la prétention de tout voir, de tout expliquer…N'être que ce que je suis et rien d'autre. Spécialiste de rien, mais pas non plus touriste innocent. Tout juste porter un regard sur les êtres et les choses dont on est fondé à croire qu'en fin de compte ils vous regardent[652]. »

L'icône médiatique Florence Aubenas sur la scène précaire du ménage[653]

Comme son confrère Jean-Paul Kauffmann lui aussi enlevé en reportage, Florence Aubenas tente de se faire oublier, prend un congé sabbatique d'un an au «Nouvel Observateur, décidant de partir à Caen à la recherche d'un travail sans aucune qualification, de se fondre dans le décor laborieux de la crise[654] en Normandie et de se débarrasser des habits encombrants du « statut d'ex-otage qui vous colle à la peau ». Car on ne peut pas passer le restant de sa vie à « être le cabotin de sa propre souffrance », bien que, sans cette longue détention en Irak, avoue-t-elle, elle n'aurait sans doute pas eu le courage se faufiler dans la peau d'une autre.... pendant autant de mois. Certes, l'opinion publique qui s'était mobilisée pour la libérer début 2005 ne l'entendait sans doute pas de cette oreille.

En fait, la doxa populaire oscille constamment entre deux attitudes contradictoires qui contribuent à dénaturer la fonction du porteur/annonciateur de nouvelles : héroïser le « soldat de l'information » en comptant ses victimes (morts, blessés otages, prisonniers, etc.) avec l'aide notamment de «Reporters sans Frontière» et en le cadrant comme la Vierge annonciatrice de la grande nouvelle[655] ; et/ou au contraire à vilipender le passeur flâneur salarié, ce « rientologue[656] » de mauvaises nouvelles à connotation nihiliste qualifiées souvent de mensonges et de manipulations. On retrouve bien là les deux grandes critiques aussi radicales que confuses du journalisme qu'analysait déjà Muhlmann[657], à savoir 1/ le public otage des journalistes, avec un usage confus du terme marxien d'idéologie et une représentation contestable du public présupposé innocent et manipulable[658] 2/ Les journalistes otages du public : selon Pierre Bourdieu[659], il faut dépasser «la corruption des personnes», cesser de dire qu'il y a des bons et des mauvais journalistes pour aller à l'essentiel et étudier la corruption structurelle «du champ médiatique» à l'aide de grilles «scientifiques», notamment sociologiques.

Lointain/proche, altérité/différence, petit reportage/grand récit, le reporter digne de ce nom dépasse ces clivages et ces critiques radicales sur son métier/vocation pour aller avec empathie et curiosité à la rencontre de l'événement et de l'autre. « Aller au bout du monde ou dans la rue d'à côté et raconter : reportage[660] », note Jean Guisnel. Décrire ce qui se passe. Rencontrer des gens que personne ne connaît, et expliquer comment, pourquoi, ils explosent de joie ou de souffrance. S'aiment ou se font la guerre, savourent le bonheur d'être ensemble ou se déchirent à n'en plus finir. Qu'ils soient près ou

[651] Ndlr : revue sous titrée « Pour les droits et les libertés en Europe de l'Est » que François Maspero dirigea pendant six ans.

[652] François Maspero « Balkans-Transit», Paris, Poche, 2007, p. 16.

[653] Florence Aubenas «Le quai de Ouistreham», Paris, Editions de l'Olivier, 2010.

[654] Claire Guillot «La misère droit dans les yeux», Le Monde 17 mars 2010, p. 17. Après avoir couvert les scènes des théâtres parisiens et leurs stars, la photographe Diane Grimonet - qui n'aime pas qu'on l'appelle «la photographe des pauvres», s'est spécialisée dans les reportages sur la précarité et la pauvreté en France. Pour suivre les Roms en banlieue parisienne, Diane s'installe dans une caravane à leurs côtés. Après l'évacuation du squat de Cachan, en 2006, elle passe quasiment deux mois avec la famille Sangaré, dans le gymnase prêté par la mairie pour accueillir les expulsés. «Elle était là tous les jours», se souvient Halimatou Sangaré. Je l'appelais à 2 heures du matin. Elle gardait parfois mon petit garçon, Bachir, pour que je puisse dormir. C'était plus que du journalisme.» Ses images font l'objet d'un livre («100 photos pour sans droits», Paris, éditions Sophot.com, 2010) et d'une exposition à la Galerie Fait & Cause, à Paris.

[655] Le cinéaste Jean Luc Godard note, avec bonheur et malice, qu'on cadre aujourd'hui le reporter devenu l'icône des temps modernes comme jadis on cadrait l'aura de la Vierge qui annonce la grande nouvelle de la venue du Messie.

[656] Formule qui a fait flores qu'on doit à Balzac dans sa « Monographie de la presse parisienne » pour disqualifier le vulgarisateur journaliste.

[657] «Du journalisme en démocratie», op. cité, chap. 1 «La confusion des critiques actuelles du journalisme» pp. 35-66.

[658] Patrick Champagne «Faire l'opinion. Le nouveau jeu politique», Paris, Minuit, 1990, p. 280 : «Comme le déclare un journaliste de la télévision ayant un bon taux d'écoute : «A tout prendre, je préfère la dictature du public à celle du pouvoir.»

[659] «Sur la télévision», Paris, Liber, 1996.

[660] « Libération, la biographie » op. cité, p. 168.

loin, ces hommes, ces femmes, ces paysages représentent une histoire millénaire ou en devenir. Pour le reporter dans la lignée des envolées mythiques d'un Albert Londres ou d'un Joseph Kessel, il faut aller au contact de ces univers inconnus, traquer l'information au plus loin des recoins où elle se cache, faire parler celui que l'on rencontre pour la première fois et que l'on reverra le lendemain ou dans dix jours, ou jamais. Entrer dans ces autres vies pour en ressortir aussitôt, ou établir des relations durables et stables. Saisir au vol l'instant de la confidence[661], partager son histoire avec la sienne propre. Vivre, parfois, des amours de feu. Pour finalement, écrire au quotidien l'histoire en marche, pour des lecteurs qui peuvent alors imaginer, en trempant leur tartine dans un café chaud, des émotions qu'ils se croiront en mesure de ressentir. On traque là sans doute une manière ludique et non frelatée de rencontrer l'idée et l'événement. Une sorte d'immersion faite de plaisir et de travail (« amusante » écrit Foucault) dans la saga des bruits et du pouls du monde. Mais ne risque-t-on de se satisfaire un peu vite du fait que le journalisme a pour objet le réel ? De quelle manière précise le spectacle journalistique désigne-t-il le réel comme réel ? Et comment passer sans transition du fait à l'idée ?

Depuis que le grand reporter de «Libération» est devenu une icône otage des temps post-modernes, on a souvent salué dans les médias son travail et chacun a, au moins, entendu parler, sinon lus, ses articles précis, haut en couleur et en infos inédites publiés dans « Libé » qu'elle a rapportés de l'Algérie au temps de la guerre civile, des forêts zaïroises grouillantes de réfugiés rwandais ou des faubourgs miséreux du Maroc. Ainsi, un groupe d'historiens réputés - dont notamment G. Manceron et P. Vidal-Naquet, se fendent d'un hommage appuyé à propos de son travail de reporter sur l'Algérie, son regard infiniment curieux, amoureux du divers, disposé à enrichir le «commun» d'un «nouveau» insoupçonné… Alors qu'elle était prise en otage en Irak et au risque de l'embaumer : « Florence, vous avez été l'une des principales sources d'information fiable sur l'Algérie depuis l997, date de vos premiers reportages dans ce pays. Vous avez su éviter de tomber dans la propagande de l'Etat. Vos reportages permettaient de comprendre que la guerre civile n'était pas réductible à un conflit entre le pouvoir militaire et les islamistes, mais qu'au contraire l'enjeu de cette guerre était le contrôle, par la terreur, des populations. Avec courage et clairvoyance, vous avez informé sur cette société en guerre : la jeunesse, les disparitions forcées, la pauvreté, les femmes, les grands massacres, la Kabylie. Vos reportages sont des jalons pour une histoire de cette décennie de guerre qu'il est si nécessaire de comprendre[662] ».

Entendons nous bien, il ne s'agit pas pour nous de dresser un éloge aux vivants, en l'occurrence à la chère consoeur, un peu comme Fontenelle[663] le pratiquait dans ses vingt-quatre dialogues des morts (1683), encore moins de pratiquer «l'escrime universitaire» stigmatisée par Kant et Schopenhauer, mais de faire ici preuve d'empathie et de curiosité, les deux qualités primordiales d'un reporter. Or, on oublie que travaillant indifféremment pour le service étranger ou le service société du temps où elle collaborait au quotidien «Libération», Florence Aubenas a été parachutée selon les besoins et les années au bout du monde ou envoyée spéciale au coin de la rue, presque dans son quartier. Sans se prendre au sérieux, avec toujours un regard et une générosité envers les gens et l'altérité qu'elle cherche à saisir dans ses filets de reporter.

Par exemple, avant que s'ouvre le procès d'Outreau, Florence Aubenas avait étudié le dossier pendant des jours et des jours. «L'affaire Outreau doit etre l'un des dosssiers qui m'est le plus cher (…) En fait c'est pendant leur procès que certains journalistes, comme moi, ont commencé à avoir des doutes (…)

[661] Jacques Thomet «AFP 1957-2007, les soldats de l'information», op. cité, p. 453 : «L'AFP est dépourvue de journalistes à Kaboul quand est lancée, le 7 octobre 2001, l'opération Liberté immuable (Enduring Freedom) contre le pouvoir taliban en Afghanistan. Le correspondant de l'Agence a été mis en prison, pour avoir pris une photo sans autorisation de l'Etat. Les missiles tombent sur Kaboul. Au bureau, il reste le cuisinier et un chauffeur. Le chauffeur appelle l'AFP à Islamabad (Pakistan). Comme il ne parle que le pachtoun, il lui reste la langue internationale : «Boum, boum, boum !», crie-t-il au téléphone pour traduire les bruits d'un monde proche en furie. Le bureau n'a pas eu besoin de traducteur. Les interjections sont devenues un bulletin : «Les premières bombes sont tombées sur Kaboul.»

[662] « Vos reportages sont des jalons pour l'histoire de l'Algérie », envoyée spéciale, Libération 9 mars 2005.

[663] Fontenelle (Bernard Le Bovier de), philosophe et poète français (1657-1757), neveu des Corneille, bel esprit fréquentant les salons qui prit parti pour les modernes dans sa «Digression sur les Anciens et les Modernes» (1687) et s'adonna sans succès à la composition dramatique.

A cette époque, je faisais des cauchemars toutes les nuits. Je me disais : est-ce-que je suis certaine qu'ils sont innocents ? Je me relevais la nuit pour vérifier une nouvelle fois les éléments du dossier[664].». Sans s'exclure de la «meute journalistique» et de ses errances dans cette affaire, elle y avait cependant relevé les incohérences, les contradictions de l'instruction, peu à peu convaincue que treize des dix-sept accusés étaient innocents et que la presse comme la justice avait été un peu vite en besogne pour désigner les coupables à l'opinion publique. Sans succomber à l'intropathie et tenter d'entrer dans la peau et la tête des «présumé coupables» (sic), car elle sait bien, comme Herr au Vietnam, que la violence (de l'inculpation et de l'accusation de pédophilie) laisse chacun enfermé dans son présent et dans son incompréhension de l'autre. « C'est la dernière fois cette semaine que les dix-sept accusés du procès Outreau pourront s'expliquer en détail. Treize se disent innocents. Alors, c'est parole contre parole, histoire contre histoire, boulangère contre boulangère[665]. »

Avec sa consoeur de Libé, Blandine Grosjean, Florence Aubenas avait publié quelques années auparavant un court papier « La nuit de l'an 2000 », montrant que l'altérité est près de chez nous, au coeur de la cité et que le choc des cultures et des catégories sociales frappe à notre porte, sans décalage horaire et bien avant qu'éclate en novembre 2005 la crise dans les banlieues. Dans la lignée d'un Desmoulins[666], elle veut ainsi rompre avec le figure traditionnelle du «publiciste» qui n'était que le réceptacle passif et souvent complaisant des faits et gestes du pouvoir en place et donne la parole, donc le pouvoir à la rue et aux gens.

« Venant du monde entier, mais aussi de la banlieue, des arrondissement moins chics, la foule populaire a débarqué comme prévu chez les riches du 16e, du 8e. De la tour Eiffel aux Champs-Elysées, les rues étaient à ceux qui, pour ce soir-là, voulaient être là où ça brille », disent ces lycéennes de Bondy. Protégés par des digicodes, les privilégiés dans les appartements de Passy inondaient la rue des lumières et de la musique de leurs fêtes. « T'as vu les salles qu'ils ont louées ? » s'ébahissent les jeunes banlieusards. « C'est pas des salles, c'est chez eux ». Passés minuit, émus par les clameurs de ceux qui avaient assisté au feu d'artifice les pieds dans la boue des jardins du Trocadéro, les privilégiés, de leurs balcons, saluèrent la foule. Laquelle foule les moqua : « Edouard dans la rue ! ».»

Sa technique : pour tenir la distance dans ce métier exigeant qui exige de tisser un lien, de rencontrer l'altérité et de dire les liens du lien qui demeure loin de nous[667], il faut que le style dépouillé, sans gras excessif, révèle un tempérament, une boulimie de lecture et des gens et une sensibilité à l'événement : « J'aime lire des reportages, presque autant que les faire », avoue-t-elle volontiers.

Dans son dernier livre qu'on s'arrache, «Le quai de Ouistreham», pour saisir l'altérité violente de la crise et «échapper à la pression de l'urgence» à laquelle est soumis le monde journalistique[668], Florence Aubenas prend donc un congé sabbatique. C'est le prix, ce décalage dans le temps, exigé par le travail de l'intropathie, par le tissage patient non du concept mais d'une communication approfondie qui fait souvent défaut dans le présent du spectacle journalistique. «La crise. On ne parlait que de ça, mais sans savoir réellement qu'en dire, ni comment en prendre la mesure. On ne savait même pas où porter les yeux. Tout donnait l'impression d'un monde en train de s'écrouler. Et pourtant, autour de nous, les choses semblaient toujours à leur place, apparemment intouchées. Je suis journaliste : j'ai eu l'impression de me retrouver face à une réalité dont je ne pouvais plus rendre compte parce que je n'arrivais plus à la saisir. Les mots mêmes m'échappaient. Rien que celui-là, la crise, me semblait tout à coup aussi dévaluée que les valeurs en Bourse.»

[664] «Grand reporter. Petite conférence sur le journalisme», op. cité, pp. 58-59.

[665] Florence Aubenas « Elle est pas bien celle-là », Libération 17 juin 2004.

[666] Camille Desmoulins «Le Vieux Cordelier», éd. et prés. P. Pachet, Paris, Belin, 1987.

[667] Depuis juillet 2009, Florence Aubenas est présidente de l'Obervatoire international des prisons.

[668] Pierre Bourdieu «Sur la télévision», Paris, Liber, 1996, p. 29. A l'évidence, commente Géraldine Muhlmann («Du journalisme en démocratie», op. cité, p. 43), «P. Bourdieu invite à sortir du schéma trop simple «public innocent/journalistes malfaiteurs» et à entrer dans une recherche des déterminations structurelles des produits journalistiques, dont nous verrons qu'elle n'épargne pas le public».

Le reporter de l'idée de précarité avance presque masqué, brouille les pistes avec sa famille et ses amis en prétendant partir au Maroc pour écrire un bouquin. Après avoir loué une chambre meublée en centre ville, Florence pointe alors comme demandeur d'emploi à Caen, avec un baccalauréat pour tout bagage. Elle décide de plonger anonymement (tout en gardant son nom et sa date de naissance) dans le monde de l'interim, de devenir une femme de ménage (à lunettes et aux cheveux teints en blond) taillable et corvéable à merci pendant presque six mois, de février à juillet 2009, le temps de décrocher un CDI, le Graal pour tout travailleur précaire qui accumule les heures de sale boulot pour survivre et boucler vaille que vaille les fins de mois.

Crise pas seulement économique et financière, mais d'abord crise d'idées. Alors que la journaliste, en congé de journalisme, en a à revendre. «J'ai décidé de partir dans une ville française où je n'ai aucune attache pour cherche anonymement du travail. L'idée est simple. Bien d'autres journalistes l'ont mise en oeuvre avant moi, avec talent : un Américain blanc est devenu noir, un Allemand blond est devenu turc[669], un jeune Français s'est transformé en SDF, une femme des classes moyennes en pauvre, et je dois en oublier[670]. Moi, j'ai décidé de me laisser porter par la situation. Je ne savais pas ce que je deviendrais et c'est ce qui m'intéressait[671].»

Posture/imposture. Florence Aubenas, grand reporter, est avant tout une spectatrice des bruits du monde, rarement un acteur anonyme et silencieux des rouages de la crise. En coupant les liens avec son milieu d'origine tout en gardant son regard de flâneur curieux de tout, qui sait voir les indices/stigmates de la crise jusque dans le paysage qui défile devant elle, lorsqu'elle conduit «le Tracteur» pour aller à la casse de Blainville-sur-Orne. «Réa-lité» du terrain et de «l'universel reportage» qui délimite, décentre et découpe l'espace «transcendantal» de l'immense friche industrielle.

«Je roule sur une route toute droite, aussi rectiligne que le canal dont elle suit le tracé, et ces deux traits de règle parallèles, bordés d'arbres fins, debout comme des cierges, paraissent les seules choses simples et nettes auxquelles se raccrocher dans le paysage. Tout le reste semble un incompréhensible chaos, un territoire mouvant de friches, d'abandons, d'écroulement, de demi-ruines. De petites allées perpendiculaires conduisent vers de larges espaces industriels déserts, où la poussière vole en gerbes blondes dans le soleil, au milieu de carcasses d'ateliers. Des herbes moutonnent dans les craquelures du béton, des buissons et des arbustes grignotent les constructions. De temps en temps, s'élève une fantomatique clameur d'usine, un coup de sirène enrouée, presque un cri d'animal, sans qu'on puisse distinguer d'où elle vient ni qui elle appelle dans l'horizon immobile. Passe un homme, deux, parfois une dizaine, désespérement minuscules, à l'échelle des structures vides, vastes comme des cathédrales. Un camion manoeuvre».

Son regard acéré nuance mais ne peut tout voir et recoupe certaines informations. «Certaines entreprises fonctionnent toujours, d'autres non, sans que la différence s'impose vraiment de l'extérieur. Entre Caen et Ouistreham, la zone industrielle de Blainville-sur-Orne était autrefois l'un des plus actives. Toute l'animation du secteur semble s'être concentrée à la casse, située au bout d'une route à peine beurrée de bitume, près d'une ligne de chemin de fer, dans une ambiance de western. Deux lions de plâtre blanc, grandeur nature, en gardent l'entrée. Passé cet accueil majestueux, s'ouvre un parking

[669] Wallraff Gunther «Tête de Turc» (Ganaz Unten, Cologne, Verlag, Kiepenheuer & Witsch, 1985). Trad. fr. A. Brossat et K. Schuffels, Paris, La Découverte, 1986.

[670] Effectivement, Florence Aubenas zappe, entre autres, le journaliste Jean-Louis Degaudenzi que nous avons bien connu dans nos aventures journalistiques. Il raconte dans « Zone » récit hallucinant maquillé, détourné et qualifié de «roman» en sous titre, sa plongée à la quarantaine, après un divorce, dans la zone, un matin d'été avec 50 francs en poche. Jour après jour, inexorablement, il a franchi les cercles de la misère – la crasse, l'alcool, la violence, la mort. En usant d'un style lyrique et brutal à la Céline : «Tu n'as pas trouvé de place dans un asile de nuit. Tu rôdes, guignol givré. Tu as faim car aujourd'hui le pain n'est plus ce qu'il était. La baguette industrielle gèle dans les poubelles. Ta carne est bloquée, tocante morte, arrêtée à quelques heures de ton enfance. Seuls brûlent assidûment tes yeux, ensablés de fatigue, aveuglés par l'instinct ultime d'une bête anonyme qui s'insurge en toi et te jette les pas l'un devant l'autre en direction de nulle part».

[671] Florence Aubenas «Le quai de Ouistreham», op. cité, pp. 9-10.

en terre battue, rempli de voitures plus ou moins dépecées», autour desquelles s'affaire une nuée de mécaniciens et de clients[672].»

Le voile de Maya, dont parle Schopenhauer, se déchire soudain sur les routes normandes. Aubenas, la reporter masquée, se métaphore sur le quai du ferry de Ouistreham en redoutable «reporter d'idées», synthèse disjonctive entre «témoin ambassadeur» qui «porte la plume dans la plaie» de la crise et journaliste «décentreur» à la rencontre de l'altérité. Entre rupture et lien. Mais sans convoquer la révolte et encore moins la révolution[673]. Elle déclare : «Mon boulot, c'est de faire avec le réel. De voir les choses à hauteur d'être humain».

De février à juillet 2009, l'icône médiatique -qui avance en partie masquée, n'est plus rien, sinon «Madame Aubenas» en recherche permanente de petits boulots. Au plus loin de la métaphore du «caméléon» chère au «New Journalism» et à Tom Wolfe, elle manifeste une belle sensibilité aux souffrances du quotidien, à la solitude intérieure, aux obstacles à l'échange, aux illusions du monde commun et du partage. Sa première surprise : au Pôle Emploi[674], on ne lui propose rien, absolument rien les premières semaines car on n'a rien à lui proposer… Etant donné son faux profil de femme à la maison qui a repris une activité à l'approche de la cinquantaine, après avoir été abandonnée par son compagnon[675]. «L'une après l'autre, les agences refusent de prendre mes coordonnées. On me traite avec une douceur d'infirmière dans un service palliatifs, mais fermement. Les questions tombent, toujours les mêmes. Est-ce que j'ai une expérience dans l'intérim ? Non. Est-ce que j'ai au moins une expérience quelconque et récente à Caen ? Non et non. «Alors, vous ne pouvez pas être classée parmi les personnes très très sûres, les Risque Zéro, précise un autre jeune homme; dans une autre agence. Aujourd'hui, les Risque Zéro sont les seuls auxquels les employeurs font appel pour l'intérim[676].»

«Ontologie de l'actualité» de la crise qui n'est pas seulement économique et financière, comme on voudrait le faire croire. Anonyme parmi les anonymes, précaire («le fond de la casserole[677]», pas «le dessus du panier»[678]) parmi les précaires[679] au point que, malgré sa notoriété, à deux ou trois exceptions prés, on ne la reconnaît pas… Elle précise : «Avec plus ou moins de certitude et d'insistance, de rares personnes se sont arrêtées sur mon nom : une conseillère d'insertion, une recruteuse dans un centre d'appel, le patron d'une entreprise de nettoyage. J'ai nié être journaliste et plaidé l'homonymie. Les choses en sont restées là. Une seule fois, une jeune femme d'une agence d'intérim m'a démasquée, dans les règles de l'art. Je lui ai demandé de garder le secret, ce qu'elle a fait. L'immense majorité de ceux et celles que j'ai croisés ne m'ont pas posé de question.[680]» Abrutie par le travail de ménage qu'elle ne maîtrise guère mais martyrise son corps de quadragénaire, elle n'en perd pas pour autant son sens de l'humour et de la dérision[681]. Elle peint sans misérabilisme un milieu dont elle découvre les lois non

[672] *Ibid*., p.

[673] *Ibid*., p. 165 : «Ce matin, elle (ndlr : Mme Astrid conseillère au Pôle emploi de Mme Aubenas) a entendu à la radio un homme politique prophétiser la révolution. Il disait que les Français allaient descendre dans la rue très bientôt. Elle fait les yeux ronds : ils paraissent soudain très bleus. «La révolution ? C'est n'importe quoi. Les gens ont bien trop peur. Moi, je crois en vous. Vous allez voir, vous vous en sortirez et, même, vous allez réussir. Vous êtes un de mes meillleurs dossiers». A vrai dire, j'en suis moins sûre qu'elle.».

[674] *Ibid*., p. 26 : «Diffusé en boucle, un film de Pôle Emploi répète sur un ton de comptine : «Vous avez des droits, mais aussi des devoirs. Vous pouvez être radié». (sic)

[675] Vrai/faux, faux/ vrai : le mélange de réalité et de fiction dans son CV est pertinent et au centre de notre fiction théorique. Tout se passe dans ce récent «reportage d'idées» comme si la fiction permettait de mieux saisir et signifier le réel.

[676] *Ibid*., p. 23.

[677] *Ibid*., p. 24.

[678] *Ibid*., p. 23 en bas.

[679] Les 13% de la population qualifiés de «pauvres» qui vivent en France avec moins de 940 euros par mois.

[680] *Ibid*., pp. 10-11.

[681] *Ibid*., p. 178 : «Nous décidons de nous baptiser à jamais «la bande des crétines», sans arriver à en rire vraiment. On est à cran, on parle à voix basse, en jetant sans cesse des coups d'oeil vers la porte, comme si c'était interdit. L'état du bungalow de Mme Tourlaville achève de m'accabler : il ressemble à une publicité pour détergent, tellement il est propre. Jamais je n'arriverai à briquer un évier comme elle, sans parler du reste. J'essaye d'aller plus vite, de frotter plus fort. C'est pire.».

dites et les vraies solidarités, un métier précaire où une prime inespérée de 150 euros est considérée comme «notre parachute doré» (sic). Un monde souterrain et quasi invisible qui se lève tôt et se couche tard, à tel point qu'on passe sans le voir[682] et qu'on oublie parfois qu'il existe, non loin de nous.

Un mardi, sur France Inter[683], Jean Paul Delevoye, médiateur de la République racontait, ému, l'impact surprenant qu'eut son entretien au «Monde» (daté 20 février 2010) dans lequel il estimait «à 15 millions le nombre de personnes pour lesquelles les fins de mois se jouent à 50 ou 150 euros près». Ce qui expliquait le terme technique cher aux patrons du Qac 40 recyclé et détourné par le monde des travailleurs précaires du «Quai de Ouistreham»[684]. Ceci étant précisé, ce fut un excellent moment de radio, clair, précis ne cédant jamais aux sirènes du catastrophisme.[685] Attention, prévint d'emblée Louis Maurin, qui dirige l'Observatoire des inégalités, la situation de la France est différente de celle qui prévaut aux Etats-Unis. Chez nous, bien que le chômage augmente massivement malgré les divers traitements technico-politiques pour l'atténuer, la pauvreté s'accroit mais n'explose pas… Du fait de l'existence d'amortisseurs sociaux plus importants qu'ailleurs. Au téléphone, une auditrice a fait remarquer qu'un tel constat était en contradiction avec l'augmentation très importante du nombre de personnes qui fréquentent les Restos du Coeur. C'est l'accroissement des dépenses contraintes qui explique en grande partie ce phénomène, expliquèrent tant Florence Aubenas que Louis Maurin. «Pas de portable et d'Internet, aujourd'hui pas de travail ; pas de moyen de déplacement, aujourd'hui pas de travail.»Sans parler du prix exorbitant du logement. Résultat, il ne reste plus assez pour manger…

La travailleuse interimaire, Mme Aubenas, l'a vécu au quotidien et apporte, sans pathos, son témoignage : «Lors de mon meilleur mois de femme de ménage, avec cinq employeurs différents par jour[686], témoigne-t-elle, je gagnais 720 euros par mois. Mon loyer, une chambre meublée de 15 m^2 en centre ville, était de 348 euros. En six mois, tout s'use, notamment la voiture, alias, «le Tracteur» (à qui le livre est dédié, «détail inutile» et qui ne passera pas le cap du contrôle technique à cause de freins défectueux) qu'un couple de retraités m'avait généreusement donné pour me déplacer avec quelques collègues de travail et compenser ainsi le manque de transport en commun aux aurores et tard le soir. »

Visible/invisible à la limite du clash. Aubenas, la décentreuse actrice/spectatrice, va au plus loin de sa démarche de «caméléon» de la crise : elle cherche à montrer quelque chose qui est à la limite du «visible en commun», de l'idée commune de la précarité ; à la limite du lien/rupture, elle pousse la

[682] *Ibid*., p. 194 : «Les ex-Moulinex ne sont pas passés les voir, comme les différents mouvements le faisaient dans le temps, dès qu'il y avait un conflit quelque part. «Avant les syndicats assuraient le lien. Tout ce qui se faisait passait par eux, ils avaient des contacts à chaque endroit. Il n'y a plus rien maintenant, on ne saurait même pas aller les voir», dit une ancienne ouvrière de Moulinex. En roulant à travers Caen, le nombre de banderoles qui barrent le fronton des bâtiments me frappe soudain : j'en compte une bonne quinzaine, entre l'université, les laboratoires de recherche, les ateliers, l'hôpital. Chacun vit, pourtant, retranché dans son histoire et sa contestation.»

[683] Le 9 mars 2010, au cours de l'émission «Service public» où Isabelle Giordano tentait de cerner les contours de «la France inégale». Pour ce faire, elle avait invité Louis Maurin de l'Observatoire sur les inégalités, l'un des auteurs de l'édifiant hors-série d'»Alternatives économiques» consacré aux «inégalités en France», Florence Aubenas et Jean-Paul Delevoye, ancien président de l'Association des Maires de France. Dans son hors-série, «Alternatives économique» détaille cinq priorités pour réduire les inégalités et rendre la société plus juste. «1.Agir dès l'école. 2. Redonner du pouvoir aux salariés. 3.Mieux redistribuer à tous les niveaux. 4. Renforcer les services publics. 5. Lutter contre les discrimination.

[684] *Ibid*., p. 208 : «-Moi, j'ai eu 150 euros». Tout le monde crie : «Moi pareil». «J'ai peur de les dépenser. Si on me les réclame après ? – Tu peux y aller, je te jure. C'est permis». Là, je risque : «Qui a fait verser cet argent ?». Ca fuse de partout : Sarkozy, le maire, la Sécu, le gouvernement, le Père Noël, les allocs, le ferry. On conclut qu'on n'en sait rien, «mais 150 euros, ça fait un paquet de pognon qui tombe du ciel». «Oui, c'est notre parachute doré. Nous aussi, on y a droit.»

[685] Franck Nouchi «Inégalités françaises», chronique, Le Monde 11 mars 2010, p. 26.

[686] Pour être tout à fait honnête et après enquête, le secteur très morcelé et porteur du nettoyage est un cas limite qu'on ne retrouve pas à ce point par exemple dans le gardiennage.

rencontre de l'altérité aussi loin que possible[687]. Comme le décrit avec l'économie stylistique du «New journalism» à la Tom Woff[688], cette scène avec le jeune patron d'une entreprise normande de nettoyage :

> «Vous aurez un seul sac» coupe M. Mathieu.
>
> Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à me taire, alors que je sens posés sur moi les regards suppliants des filles ? C'est plus fort que moi : «Il me semblerait pourtant que…»
>
> Alors M. Mathieu éclate : «Madame Aubenas, je pourrais passer toute la matinée à vous expliquer, mais ça n'en vaut pas la peine. Je ne suis pas sûr que vous soyez capable de comprendre, et n'essayez pas de faire l'éducation de ceux qui n'en ont pas besoin[689]. Donc ce sera comme j'ai dit et c'est terminé !»
>
> Il tourne les talons[690].»

Elle rencontre aussi l'altérité sous la forme du transexualisme[691] de Mimi, «la plus belle des filles de Ouistreham» qui fait fantasmer tous les gars, et notamment petit Germain, le nouveau dans l'équipe de nettoyage. «A Ouistreham, on se connaît tous, depuis qu'on est à l'école, reprend Jordi. Mini, c'était un bonhomme, je te jure. Elle travaille au ferry pour «faire des opérations». Elle en parle elle-même, elle en est fière[692].»

Double problématique de l'écriture journalistique adoptée par «Le quai de Ouistreham» : celui de sa temporalité : le présent et celui de toute écriture qui consiste à cerner et à toucher le coeur d'une réalité, en l'occurrence ici la précarité du monde du travail non qualifié qui rend ses membres quasi invisibles. Florence Aubenas excelle dans le souci de donner la «présence» des choses et des gens, y compris dans leur surgissement tragico-comique, voire traumatique, en jouant ici, pour une fois, avec l'imparfait du présent dans un style concis et accessible à tous.

> «Dans le deuxième contrat, j'étais seule à la fermeture des bureaux, dans un siège administratif. Les employés partaient un à un pendant que je commençais à nettoyer. Pour une fois j'avais l'impression de contrôler un peu la situation : remplir les bacs d'eau, remettre les fauteuils bien droit, frotter les téléphones. Il ne restait plus qu'une femme sur un plateau collectif, une petite souris affairée, remuant des papiers par saccades, quand un homme a surgi d'une pièce voisine pour se précipiter sur elle. Il a soufflé «Enfin, nous sommes seuls». Il avait déjà ses mains sur ses épaules tandis que, dans le même mouvement, son corps à elle, se calait entre la chaise et le bureau, comme s'il prenait de lui- même une position familière. Elle restait silencieuse, lui parlait sans cesse, dans un monologue théâtral dont ne me parvenait que la musique. Je n'étais pas cachée, au contraire, je me trouvais à quelques mètres d'eux, en train de passer l'aspirateur avec fracas. Ils ne m'entendaient pas, ne me voyaient pas. Je n'étais plus pour eux que le prolongement de l'aspirateur, la même mécanique tout juste agrémentée d'une blouse et de gants en plastique. J'ai finis par sortir, en disant bêtement «je suis désolée».(…) Je devais me rendre au ferry, je suis partie sans terminer la pièce[693].»

---

[687] Catherine Simon «Sans-papiers, coup de torchon», Le Monde 28 fév.-1er Mars 2010. Placées en garde à vue début janvier 2010, les dirigeants d'une entreprise de nettoyage employant de nombreux sans-papiers attendent leur procès. «On se retrouve sur le devant de la scène à cause de ce problème des sans-papiers. Comme s'il n'y avait que nous», déclare Nicolas Duveau, PDG de la Seni. Cette affaire peu ordinaire mettra-t-elle fin à l'hypocrisie, à régulariser ces autres qu'on ne veut pas voir ?

[688] Wolfe Tom «The New journalism», dir. Johnson E. W., New York, Harper & Row Publishers, 1973.

[689] Ce dialogue de classes mais aussi de sourds évoque pour nous le mot de Charles Taylor à un ouvrier revendicatif dans les années 1930: «Vous n'avez pas à penser, d'autres sont payés pour ça.» (sic)

[690] *Ibid*., p. 176.

[691] Catherine Simon «Le choix de Valérie», Le Monde, 28-29 mars 2010, p. 15. Ce reportage récent raconte comment, un jour d'été 2009, un chef d'entreprise, Yves Denu, a tranquillement demandé à ses enfants et à ses employés de l'appeler Valérie. Une métamorphose «globalement bien acceptée» par son entourage, comme celle de Mimi sur le ferry du Quai de Ouistreham.

[692] *Ibid*. p. 247.

[693] *Ibid*., p. 200-201. Elle ajoute immédiatement après sa mésaventure : «J'ai pensé à Victoria (…) qui me regarde de ses yeux verts pailletés d'or, ses yeux de filou, et qui dit : «Tu verras, tu deviens invisible quand tu es femme de ménage. Tu ne peux pas savoir le nombre de choses qu'on a dites ou faites devant moi et que je n'aurais pas dû savoir.…»

Florence Aubenas a gardé sa chambre meublée sans rompre le bail et y retourner l'hiver pour écrire ce livre et porter un témoignage «décentreur» sur la crise à la fois poignant et drôle sur la France laborieuse qu'on ne voit pas, car elle se lève très tôt et se couche souvent tard.. Ses ex-collègues, Mme Tourlaville et les autres, se sont reconnues et «rassemblées» dans «Le quai Ouistreham» qu'elles ont lu jusqu'à la dernière ligne. Mais, Mimi, Fanfan, Blandine, Fabienne Victoria and co lui disent toutes en écho comme un amical reproche : «Bravo Florence et merci d'avoir témoigné pour nous de notre vie quotidienne, mais pourquoi tu nous traites de précaires ? On a du travail, on a un toit, une famille, on n'est pas des pauvres[694].» Car qui fait la précarité ? Souvent, le regard des autres qui passent sans vous voir…, pas comme Aubenas, comme si nous étions devenus soudain transparent…. Invisible comme Mme Aubenas maniant l'aspirateur dans l'Open Space.

Leçon à tirer de ce récent «reportage d'idées» sur une crise en manque d'idées nouvelles : il n'y aurait pas de «pauvres» en France, sur le quai Ouistreham, sur le ferry, mais des gens en déhiscence/déliquescence mis en scène avec humanité et pudeur par notre reporter à la fois détournée et «enragée». Extrait significatif en guise de conclusion provisoire :

> «Devant l'accueil, une chômeuse attend, fâchée ça va de soi, mais de manière muette, avec des yeux de reproche. On la sent gonflée de griefs qu'elle n'ose pas exprimer, et qui cheminent en elle depuis longtemps. Elle doit penser sans cesse à ses convocations à l'agence, surtout la nuit. Elles sont obligatoires une fois par mois, toute la journée y passe, elle le sait, il faut venir en bus depuis Dives pour être reçue vingt minutes à Pôle-Emploi – et parfois même dix, comme la dernière fois. Dans un bureau ouvert à tout vent, un conseiller qui soupire d'autant plus qu'il ne lui proposera rien. Et pendant ce temps, sur toutes les chaînes, elle entend les politiques expliquer que les chiffres du chômage ne sont pas si mauvais. C'est à devenir fou. Elle a hâte d'être rentrée à Dives, cela lui semble désormais la seule chose importante : retrouver l'appartement, les enfants, la terre ferme, comme si tout le reste du monde n'avait plus aucune consistance. Et qu'importe, après tout, qu'elle soit radiée de Pôle-Emploi[695].»

Le risque du mythe (du reporter) dans le rapport au réel

Différence et altérité. On prend le même et on ne recommence pas, car on module comme dans le mythe de l'Eternel Retour[696] pour saisir et reporter jusqu'à l'indicible. L'appel provoquant qui rassemble l'homme autour de la tâche de commettre comme fonds ce qui se dévoile, Heidegger l'appelle l'Arraisonnement (Gestell). Ainsi appelle-t-il le mode de dévoilement qui régit l'essence de la technique moderne et n'est lui-même rien de technique. L'essence de la technique moderne met l'homme sur le chemin de ce dévoilement par lequel, d'une manière plus ou moins perceptible, le réel partout devient fonds. C'est à partir de ce destin que la substance de toute histoire se détermine.

Technique du reportage qui prend ses distances vis à vis de ce faux frère qu'est l'essai qui lui est clairement identifié dans le ciel des idées. En 1961, l'écrivain et journaliste américain, John Howard Griffin

[694] Emission «Droit de savoir» du mardi 9 mars 2010 sur le thème de la «France inégale», animée par Isabelle Giordano sur France Inter entre 10 et 11 h., à laquelle participait Florence Aubenas qui précise : «Bien sûr, ça participe de la promotion de mon livre et je ne suis peut-être pas le meilleur porte parole crédible de cette France inégale, mais c'est important pour moi de livrer ses éléments vécus et récents dans le champ du débat public autour de la précarité et de ses inégalités». N'oublions pas aussi que l'Observatoire sur les inégalités ne date que de 2003.

[695] *Ibid*., p. 250.

[696] Dans «Humain, trop humain» (1878-1879), II, on trouve déjà cette phrase : «La vanité de l'homme, autant que je la connais, ne demande pas non plus, comme j'ai fait deux fois déjà, si elle peut parler : elle parle toujours.» Nietzsche découvre l'idée de l'éternel retour du même en août 1881, à Sils-Maria, dans la Haute-Engaldine, en Suisse.»Je veux raconter maintenant l'histoire de Zarathoustra. La conception fondamentale de l'œuvre, l'idée de l'Éternel Retour, cette formule suprême de l'affirmation, la plus haute qui se puisse concevoir, date du mois d'août de 1881. Elle est jetée sur une feuille de papier avec cette inscription : *A 6000 pieds par-delà l'homme et le temps*. Je parcourais ce jour-là la forêt, le long du lac de Silvaplana ; près d'un formidable bloc de rocher qui se dressait en pyramide, non loin de Surlei, je fis halte. C'est là que cette idée m'est venue» (*Ecce homo*). Selon Heidegger (*Essais et conférences*, trad. fr. André Préau, Paris, Gallimard, 1958 p. 139), on trouve dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, III (écrit en janv. 1884), «De la vision et de l'énigme», le premier exposé de l'Éternel Retour : «Il dit : 'Comment ? Etait-ce là la vie ? Allons ! Recommençons encore une fois !'»

publia un reportage éprouvant et terrible[697] qu'évoque plus haut Florence Aubenas. Artificiellement bruni par un traitement médical et des rayons, il avait parcouru le sud des Etats-Unis durant près d'un an, vivant au quotidien, tel l'un des leurs, la ségrégation et le racisme subis par ses concitoyens noirs. Littéralement, le temps du reportage, il entra dans «la peau d'un Noir». Le « reportage d'idées » fit sensation : pour la première fois, bien avant le journaliste d'investigation allemand Günter Wallraff, un Blanc devenu Noir racontait de l'intérieur la «réalité» du racisme et de sa violence. Et la nécessité pour témoigner ce qu'il avait subi et vu de se protéger. Il serait absurde de considérer que cette démarche sort du journalisme qui consiste avant tout à faire voir pour mieux dénoncer et faire réagir l'opinion.

Même les bourreaux et pas seulement les reporters de guerre éprouvent le besoin de se protéger le regard et peuvent, eux aussi, être cultivés. « Je voulais fermer les yeux, ou mettre la main sur mes yeux, et en même temps je voulais regarder, regarder tout mon saoul et essayer de comprendre par le regard cette chose incompréhensible, là devant moi, ce vide pour la pensée humaine », glisse un lieutenant SS devant un tas de cadavres décomposés. Il précise : « Désemparé, je me tournais vers l'officier de l'Abwehr ; « Avez-vous lu Platon ? ». Il me regarda interloqué : « Quoi ? » - Non ce n'est rien ». Je fis demi tour et quittai la place.[698] »

L'enjeu fondamental de l'oxymore du reportage d'idées est celui de la possibilité de représenter l'idée, de la donner à voir, de l'éclairer, de la déconstruire pour mieux la construire ensuite. Or, nous avons toujours tendance à croire que les pensées sont « construites, alors que la perception existerait en soi. « Le vécu aura toujours cette saveur de vrai et nous restons convaincus que ce que nous ressentons ne nous trompe pas. Voilà justement où nous nous méprenons [699]», notent la journaliste Florence Aubenas et le philosophe Benasayag qui se méfient de cette illusion de la vérité/réalité du terrain.

De la pensée mythique à l'idée bricolée de reportage

« Il n'y a rien au monde que les Sauvages, les paysans et les gens de province pour étudier à fond leurs affaires dans tous les sens; aussi quand ils arrivent de la Pensée au Fait, trouvez vous les choses complètes[700]. »

Dans un chapitre aujourd'hui classique de la « Pensée sauvage », Claude Lévi Strauss caractérise la pensée mythique comme « une sorte de bricolage intellectuel ». Le propre du bricolage est en effet d'exercer son activité à partir d'ensembles instrumentaux qui n'ont pas été, comme ceux de l'ingénieur, par exemple, constitués en vue de cette activité. La règle du bricolage est - comme celle d'ailleurs du reporter qui débarque dans un milieu inconnu et souvent hostile - est « de toujours s'arranger avec les moyens du bord ». Sa devise est : « ça peut toujours servir » comme le journaliste qui prend des notes ou tend le micro dans l'espoir de glaner quelques échos et infos et de les diffuser au plus grand nombre. Mieux, comme le commente Gérard Genette, il s'agit au fond « d'investir dans une structure nouvelle des résidus désaffectés de structures anciennes, faisant l'économie d'une fabrication expresse au prix d'une double opération d'analyse (extraire divers éléments de divers ensembles constitués) et de synthèse (constituer à partir de ces éléments hétérogènes un nouvel ensemble dans lequel, à la limite, aucun des éléments employés ne retrouvera pas sa fonction d'origine)[701].»

L'univers instrumental du bricoleur est un univers « clos ». Son répertoire, si étendu, soit-il, « reste limité ». Cette limitation distingue le bricoleur de l'ingénieur, qui peut en principe obtenir à tout

[697] Le livre est paru en France en 1962, aux Editions Gallimard, sous le titre explicite «Dans la peau d'un Noir». Un décapitant reportage sur l'idée et la «réa-lité» de racisme dans les Etats-Unis au début des Sixities.

[698] Jonathan Littell « Les Bienveillantes », Paris, Gallimard, 2006, p. 39.

[699] « La fabrique de l'information », op. cité p. 64.

[700] Honoré de Balzac «Le Cabinet des Antiques» (Paris, Gallimard, Folio Poche, 2004) est un roman d' Honoré de Balzac, paru en 1838 sous le titre «Les Rivalités en province» dans le journal «Le Constitutionnel», puis édité en volume.

[701] Gérard Genette « Figures I », Paris, Seuil, 1966, p. 146.

moment l'instrument spécialement adapté à tel besoin technique. C'est que l'ingénieur « interroge l'univers, tandis que le bricoleur s'adresse à une collection de résidus d'ouvrages humains, c'est-à-dire à un sous-ensemble de la culture ».

Le philosophe/ingénieur opère au moyen de concepts, le reporter/bricoleur au moyen de signes. La pensée critique ne pratique guère l'anticipation, mais elle peut désigner l'événement. C'est une question non de méthode mais de vision : le fait d'aller au bout des concepts, de suivre les choses jusqu'au bout, donne une possibilité de passer au-delà de l'actualité, au-delà de la fin, donc de pressentir ce qui se concrétise. La pensée se dépouille de la fausse actualité et du faux semblant[702], produit le vide, afin que dans ce vide l'événement prenne corps. En revanche, si l'événement est exhibé comme vérification de ce qu'on a dit, c'est la théorie qui se donne en spectacle. Cercle vicieux ou vice du cercle ?

De quelle manière précise la mise en scène journalistique désigne-t-elle le réel comme réel ? Quel risque y a-t-il que le spectateur/lecteur perdre tout rapport au réel, alors même que c'est le réel qu'il contemple ? Et que ressurgisse le vieux mythe obscurantiste selon lequel l'idée est nocive si elle n'est pas contrôlée par le « bon sens » et le « sentiment » ? Car s'il est heureux qu'un spectacle journalistique ou autre soit élaboré pour rendre le monde plus clair, le public mieux informé, il y a une duplicité coupable à confondre le signe et le signifié, à jouer avec l'ambiguïté du signe mythique, « tourniquet de sens et de forme », bref, à bricoler un « reportage d'idées » pour faire époque et être dans l'air du temps.

« Ce risque, c'est à l'évidence Roland Barthes qui l'a formalisé de la manière la plus vigoureuse, en élaborant le concept de « mythe », qui implique une sorte de décrochage du spectateur, consommateur du mythe, par rapport à l'auteur. Le mythe engage son récepteur à oublier son état d'acteur. Et le mythe est la nourriture favorite du journalisme, qui en a besoin pour disposer rapidement de références communes à une multitude d'individus [703]».

Pour Barthes, le mythe est une parole, mais ce n'est pas n'importe quelle parole dans la mesure où il engendre un métalangage ou plus précisément un nouveau système sémiologique par delà le système linguistique ordinaire (ou langage-objet). C'est donc un message oral, un système de communication qu'il convient d'appréhender à sa juste valeur. « On entendra donc ici, désormais par langage, discours, parole, etc., toute unité ou toute synthèse significative qu'elle soit verbale ou visuelle : une photographie sera pour nous une parole au même titre qu'un article de journal : les objets eux-mêmes pourront devenir parole s'ils signifient quelque chose[704] ». Dans ce nouveau système, un signifiant, tout en conservant son sens linguistique habituel, devient le signifiant ou la « forme » d'autre chose. En ce sens, on peut dire qu'il exprime une « signification » nouvelle, « mythique ». Or, le mythe est une parole dépolitisée dont le signifiant est à la fois sens et forme car il prétend « constater » (des faits) alors qu'il tisse une signification à la manière de l'Oracle de Delphes dont parle Héraclite dans son fragment 93 : « Le Dieu dont l'oracle est à Delphes ne dit ni ne cache mais seulement signifie ». Et le blanc qu'il y a entre les fragments est une métaphore de ce qu'il faudrait arriver à faire face aux situations : les excepter, les rendre exceptionnelles, en les extirpant de leur contexte, pour trouver leur inactualité. C'est un peu ce que fait Barthes dans «Mythologies » : prendre telle chose à un moment donné et lui donner une résonnance, une transcendance. Mais il n'explique pas cette chose. Grâce à cette duplicité, le mythe ne cache rien et il n'affiche rien : il déforme tout en informant ; le mythe n'est ni un mensonge, ni un aveu ; il ne nie pas les choses, au contraire il en parle : c'est une inflexion, soutient-il avec pertinence.

[702] Jacques Thomet, op. cité, p. 454 : «L'exploit d'un commando israélien pour la libération réussie des otages dans l'avion d'El AL en 1977, sur l'aéroport de Kampala, capitale de l'Ouganda, est resté dans les mémoires. Pierre Pointeau, alors patron de l'AFP dans la région, retrouve le ministre de l'information du Niger. Ils se tutoient. L'agencier lui demande une réaction à cette intervention spectaculaire. «Tu as vu ces Israéliens ? Ils sont forts!», s'exclame devant lui le ministre. Le journaliste lui demande s'il s'agit de la réaction officielle de Cotonou. «Non, tu es fou !», lui répond-il avant de sortir de sa poche un texte officiel pour «dénoncer le sionisme». No comment !

[703] « Du journalisme en démocratie », Paris, Editions Payot & Rivages, 2004, p. 247.

[704] « Le mythe aujourd'hui », in Roland Barthes « Mythologies », Paris, Seuil, 1957, p. 195.

Par exemple, « qui sont les intellectuels pour Poujade ? écrit Barthes qui tente de cerner cette espèce en voie de disparition, en tout cas dépréciés face à la montée en puissance de la presse et l'irruption de l'image, voire la radicalisation du monde par l'image et non plus par le concept. Essentiellement les « professeurs » (« sorbonnards, vaillants pédagogues, intellectuels de chef-lieu-de-canton ») et les techniciens (« technocrates, polytechniciens, polyvalents ou polyvoleurs »). (...) Comme tout être mythique, l'intellectuel participe d'un thème général, d'une substance : l'air, c'est-à-dire (bien que ce soit là une identité » peu scientifique) : le vide. Supérieur, l'intellectuel plane. Il ne « colle » pas à la réalité (la réalité, c'est évidemment la terre, mythe ambigu qui signifie à la fois la race, la ruralité, la province, le bon sens, l'obscur innombrable, etc.) (...) Les intellectuels ne sont ni des idéalistes, ni des réalistes, ce sont des êtres embrumés, « abrutis ». Leur attitude exacte est celle de la nuée, vieille rengaine aristophanesque (l'intellectuel, alors, c'était Socrate). Suspendus dans le vide supérieur, les intellectuels en sont tout emplis, ils sont « le tambour qui résonne avec du vent ». On voit ici apparaître le fondement inévitable de tout anti-intellectualisme : la suspicion du langage, la réduction de toute parole adverse à un bruit... [705]»

Auparavant, au temps de Sartre, Camus et Malraux, l'intellectuel universel se devait de prendre position et choisissait un camp contre un autre, en désignant l'autre comme cible au temps de la guerre froide : URSS face aux Etats-Unis ou prolétariat face à la bourgeoisie. L'intellectuel engagé n'est plus condamné aujourd'hui à prendre position pour un seul camp. Son rôle devrait consister à repérer et à reporter « le négatif enfoui », à dénicher les contradictions et les apories et leur donner une vocation positive et féconde. Face aux concepts de mondialisation et de globalisation, le reporter d'idées doit aujourd'hui être inventif afin de penser et de vivre debout, d'échapper à la double tentation du nihilisme et du relativisme.

« Nous avons à repenser sur de nouvelles bases le destin du négatif en distinguant ce qui détruit et ne produit rien – qu'on peut appeler le mal – et ce qui serait un négatif activant qui innove et intensifie, déclare le professeur François Julien[706], spécialiste de la pensée chinoise. C'est cette capacité à rendre productif le négatif au lieu de le désamorcer que je vois se renouveler la vocation de l'intellectuel à l'ère de la mondialisation. En redéployant les conditions d'un dissensus, on peut activer un principe négatif plus virulent qui rappellerait l'esprit à son inquiétude ».

Dans un texte resté célèbre de « La condition postmoderne[707] », Jean-François Lyotard reprend à son compte, sans le dire, la critique foucaldienne de l'intellectuel universel et proclame sans pour autant se faire hara-kiri que « l'intellectuel n'existe plus, du moins au sens d'un esprit s'identifiant à un sujet doté d'une valeur universelle, décrivant, analysant de ce point de vue une situation ou une condition et prescrivant ce qui doit être fait pour que sa réalisation progresse ».

Du fait de la chute du mur de Berlin annonçant la débâcle et la désagrégation de l'empire soviétique qui a disqualifié le dernier venu des sujets universels (le prolétariat selon Marx), il n'y a plus de « sujet-victime universel faisant signe dans la pensée au nom duquel la pensée puisse dresser un réquisitoire qui soit en même temps une conception du monde.[708] » Foucault soutient que, malgré la déraison qui leur est propre, le fascisme et le stalinisme ont mis à profit, au plus haut degré, les idées et les procédures de la rationalité politique occidentale. Il attire l'attention sur l'inversion des rapports d'égalité formelle dans l'asymétrie des disciplines. «De cette façon (par l'exposé continuel et la normalisation des écarts), note le philosophe bulgare Andreï Boundjoulov de Sofia, sont créés les fondements du fonctionnement réel d'un système universel normatif («le juridisme universel de la société moderne').

[705] « Poujade et les intellectuels », in « Mythologies », op. cité, pp. 182-183.

[706] « Philosopher, c'est s'écarter. » François Jullien, Chemin faisant, 2007.

[707] Paris, Minuit, 1979.

[708] Jean-François Lyotard « Tombeau de l'intellectuel et autres papiers », Paris, Galilée, 1984, p. 20.

Le pouvoir moderne est fondé sur la fusion du discours juridique avec la discipline, des systèmes d'égalité formelle avec l'asymétrie du pouvoir disciplinaire».[709]

Et son collègue Ivaylo Znepolski, spécialiste des médias et de sémiologie, à l'Université St Kliment d'Ohridki à Sofia répond en écho à l'analyse du père de la postmodernité en commentant dans les années l990 le célèbre texte de Raymond Aron sur « L'opium des intellectuels [710]». Rien n'a réellement changé après la mise à sac des totalitarismes lors de la troisième séquence de l'hypothèse communiste qui succède à celle des « révolutions prolétariennes victorieuses » et la « discipline de fer » des partis communistes au pouvoir pendant plus de soixante dix ans. L'intellectuel énergumène du XXe siècle dominé par « la passion du réel [711]» demeure une force captive et captatrice qui mobilise comme elle est mobilisée, instrumentalise comme elle est instrumentalisée, illusionne comme elle est illusionnée. L'intellectuel « spécifique» de Sofia l'actualise en confrontant avec ironie, voire une autocritique plus ou moins avérée, ce texte « libéral » des années 1950 à la situation nouvelle des intellectuels après la chute de l'Empire soviétique, concluant qu'on n'en a jamais fini à l'Est comme à l'Ouest avec cet opéra-bouffe de l'illusion idéologique où s'exhibe la valse des identités et des convictions, s'affiche sans vergogne les fictions théoriques sans « effet de réel » et les fausses certitudes qui n'ont guère à voir avec la porte étroite du « reporter d'idées » à la rencontre de l'événement, de la pensée et de l'information[712]. Il est difficile de « représenter le réel en tant que tel, c'est-à dire totalement, dans un discours quel qu'il soit. Notre « reportage d'idées » n'échappe pas à cette limite et c'est pourquoi pour tenter de dépasser la quasi impossibilité de cette représentation du réel lui- même de façon exhaustive, nous avons eu recours au mythe… du grand reporter.

Le discours que l'on tient à l'Est après la chute du communisme montre bien qu'il s'agit d'une pratique discursive bien définie, déclarait à Sofia, fin juin 1983, le philosophe bulgare Ivaylo Ditchev de l'université de St Kliment d'Ohridki, lors du colloque « Foucault vu de l'Est – Foucault d'Est en Ouest » qui réunissait la fine fleur des penseurs sur ce thème porteur. Il précisait avec humour : « Après la chute du communisme – qui n'était rien d'autre qu'une panique boursière au niveau des représentations, un Wall Street de l'imaginaire- le discours politico-optimiste n'est plus ; pour un certain temps, il ne reste que son double inversé, le discours misérabiliste. Tant pis si maintenant les plaintes, le non-sens, le désir eschatologique d'un effacement du passé ont perdu leur raison d'être. Il ne reste que des projections paranoïaques : les mafias qui dirigent tout, des révélations attestant que les communistes ont effectué eux-mêmes la chute du communisme, les soupçons que les Occidentaux vont acheter nos femmes, etc[713]. »

Mais ce qui a aussi changé, c'est l'irruption omniprésente de l'image qui «fait monde»: la possibilité qu'on ait une image de tout, sans que rien ne puisse devenir une figure mythologique, que tout défile et se trouve édulcoré et neutralisé par une succession d'images. Dans ce régime d'images généralisées et banalisés, un pur partage d'images, en deçà de toute procédure d'échanges discursifs, suffit à former le consensus. Ce temps est celui où la vie de la masse ne se soutient que de la profusion de la masse des images[714]. Alors, comme le suggère Jean Baudrillard, le travail du mythologue ne serait-il pas aujourd'hui d'opérer un arrêt sur images, de suspendre les choses, faire le vide autour et se demander s'il y a quelque chose ou rien ?

[709] Andreï Boundjoulov «Pouvoir disciplinaire et pouvoir totalitaire» in «Michel Foucault : les jeux de la vérité et du pouvoir» sous la dir. d'Alain Brossat, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1994, p. 69.

[710] II-chap. 10 : Raymond Aron, le professeur journaliste ou/et le journaliste professeur.

[711] Alain Badiou « Le siècle », Paris, Seuil, 2005.

[712] Ivaylo Snepolski « L'opium des intellectuels de l'Est » in Cahiers du monde russe, 35/4, 1995.

[713] Ivaylo Ditchev «L'usage des malheurs» in «Michel Foucault : les jeux de la vérité et du pouvoir», op. cité, p. 138.

[714] Alain Brossat «Le Grand dégoût culturel», Paris, Seuil, 2008, pp. 176-182.

«Le concept d'effet de réel»

L'hypothèse que nous formulons ici est que le mythe du grand reportage déborde le clivage réalité/fiction et nous signifie précisément l'idée du réel, y compris dans une œuvre de fiction. Sorte de cordon ombilical que nous relierait ainsi à la terre, aux « news », à « la vérité du terrain », à l'empirisme, et au réalisme permettant à l'idée de ne pas marcher sur la tête, de ne pas être folle, voire même à une thèse de ne pas être une « foutaise ». Et notre fiction théorique du reporter d'idées serait alors l'instance/hétérotopie qui peut permettre à la philosophie moderne de réaliser son alliance paradoxale de l'unité et du conflit et d'orienter la pensée vers le réel, le « vif du sujet » sans bannir pour autant la théorie et l'abstraction. Elle nous servirait à « dire » des choses pas seulement visuelles mais aussi conceptuelles, des « ités » (l'intellectualité par exemple) en éclairant la «réa-lité» et en constituant un prisme pour analyser un certain nombre de phénomènes.

Dans un article de l968 intitulé « l'effet de réel » qui désigne un élément d'un texte littéraire dont la fonction est de donner au lecteur l'impression que le texte décrit le monde réel, Barthes soutient cette thèse subtile selon laquelle c'est le « détail inutile » qui incarne ce statut de signifiant du réel. En effet, outre son sens linguistique (le détail du reportage désigne l'objet même dont il est le signifiant), il « signifie » aussi au sens cette fois de la signification mythique : « c'est réel », « c'est la vérité de la fiction », de l'idée de réel, de l'«ité» de la «réa-lité». Ainsi, conclut Barthes, « le baromètre de Flaubert, la petite porte de Michelet ne disent finalement rien d'autre que ceci : nous sommes le réel, c'est la catégorie du « réel » (et non ses contenus contingents) qui est alors signifié[715]. » Cependant, Barthes n'hésite pas aussi à fustiger la critique journalistique (littéraire ou dramatique) « muette et aveugle » qui proclame périodiquement son impuissance ou son incompréhension devant la cérébralité pure, par exemple une pièce d'Henri Lefebvre sur Kierkegaard, se repaît de l'œuvre des écrivains, « bricole » dans l'à-peu-près et refuse au fond l'hétérotopie du « reportage d'idées » renvoyée dans le camp de l'utopie contrairement à notre thèse qui soutient, envers et contre tout, et sachant qu'»il y a des raisons aux exaspérations[716]» autour de la presse qui n'a pas bonne presse, que la fiction théorique foucaldienne est l'hétérotopie, l'« espace autre» de l'idée de réel du reporter à la recherche d'un idéal-critique du journalisme.

« Faire métier de critique et proclamer que l'on ne comprend rien à l'existentialisme ou au marxisme (car par un fait exprès ce sont surtout ces philosophies là que l'on avoue ne pas comprendre), c'est ériger sa cécité ou son mutisme en règle universelle de perception, c'est rejeter du monde le marxisme et l'existentialisme : « Je ne comprends pas, donc vous êtes idiots. » Mais si l'on redoute ou si l'on méprise tellement dans une œuvre ses fondements philosophiques, et si l'on réclame si fort le droit de ne rien y comprendre et de n'en pas parler, pourquoi se faire critique ? Comprendre, éclairer, c'est pourtant votre métier[717]. »

Le «reporter d'idées est-il ici tributaire des consommateurs du mythe qui prennent la signification pour un système de faits et lisent le mythe dans le journal comme un système factuel alors qu'il n'est qu'un système sémiologique ? Car « quel est le propre du mythe ? C'est de transformer un sens en forme. Autrement dit, le mythe est toujours un vol de langage[718].» Mais en volant la parole, le mythe vole la pluralité possible des paroles comme d'ailleurs celle des regards. En ce sens, il nie tout entreprise journalistique ou à tout le moins la considère comme insensée, car il ne situe jamais le specta-

[715] Roland Barthes « L'effet de réel » Communications n°11, 1968, reproduit in T. Todorov et G. Genette dir., « Littérature et réalité », Paris, seuil, 1982, p. 89. Selon Barthes, « l'effet de réel » n'a pas d'autre fonction que d'affirmer la contiguïté entre le texte et le monde réel concret, celui-ci étant perçu comme étant une référence absolue n'ayant besoin d'aucune justification. Le concept « d'effet de réel » permet de justifier d'éléments descriptifs qui semblent dénués de valeur fonctionnelle dans la fiction foulcadienne du reportage d'idées.

[716] «Du journaliste en démocratie», op. cité, épilogue, p. 329.

[717] Roland Barthes « Mythologies, op. cité, p. 37.

[718] *Ibid*., p. 217.

teur comme acteur, tout au plus comme un chœur qui ne fait que répéter et ressasser les bruits et les nouvelles du monde.

Pour Barthes, souligne justement Muhlmann en dépit de sa thèse contestable qui tenterait à lier indissolublement le journalisme à la démocratie parlementaire comme le voudrait la doxa journalistique, « il n'y a rien à attendre des « produits » médiatiques servis aux spectateurs. Il n'y a pas non plus de nuances ou de degrés à distinguer (...) La critique du mythe, journalistique notamment, ne saurait venir que d'une conversion complète du spectateur, qui consiste, au fond, en une pure et simple sortie du spectacle (...) Les évocations mythiques de la réalité ne placent jamais le spectateur en situation d'acteur[719]. »

S'il joue avec le mythe, le reporter « décentreur » refuse parfois cette étiquette commode de rassembleur de l'opinion… chère à Albert Londres et le clivage réalité/fiction qu'il considère comme flou. Nomade plongé dans le flux, il est ici et ailleurs. Le reportage d'idées est hétérotopie incarnée, déterritorialisation, ubiquité. Cet oxymore, dans la mesure où la notion valise de reportage qui joue avec le mythe, est un object volant non identifié et conceptualisé dans le ciel étoilé de l'histoire la philosophie, veut effectuer du « vrai » journalisme. Il tente de dépasser son propre mythe en libérant de nouvelles hétérotopies, des espaces pour la pratique d'un nouveau journalisme «idéal» qui ne serait plus taraudé par l'urgence du temps et le temps de l'urgence[720]. Dans la fièvre du bouclage du journal et son espace restreint et amputé souvent au dernier moment par la publicité, le rédacteur jongle avec les contraintes, passe d'un sujet à l'autre en fonction de l'actualité et ne livre donc pas tout ce qu'il sait à ses lecteurs. A la longue, cette rétention d'informations lui pèse comme son recours incessant aux mythes, et il rêve d'écrire des livres où il pourra développer ses idées et sa conception du monde qui n'est pas seulement «faitichiste».

Ainsi, dans sa lettre de démission au journal «Le Petit Parisien », Albert Londres exprime déjà le désir de faire une pause en ce qui concerne le « reportage courant » car il veut se fixer à Marseille et pratiquer une sorte de « reportage d'idées » avant la lettre sous forme de livre et non plus d'articles liés à l'actualité plus ou moins chaude.

« C'est un vieux rêve. Depuis qu'il s'est établi grand reporter, A. Londres projette d'arrêter un jour dans la cité phocéenne, au lieu de toujours la considérer comme un lieu de départ, de transit, de passage. Cela fera bien douze articles. Ils formeront bien un livre. Car dorénavant, il est hors de question de ne pas prolonger en librairie l'espérance de vie d'un reportage. Le réflexe lui est devenu tellement automatique qu'on se demande parfois s'il ne choisit pas ses sujets en fonction de cette double démarche[721]. »

Essai/reportage. Pourtant, et on touche peut-être là les limites de la fiction théorique du reporter d'idées, Albert Londres, figure mythique du grand reporter rassembleur autour d'une cause, ne sera certes jamais essayiste. Comme tout journaliste digne de ce nom qui prétend s'occuper du réel, il est loin d'échapper à cette exigence de recourir aux mythes, ne serait-ce que celui de la vérité du terrain et du reportage. Lui aussi utilise un code qui permet de rendre compte des bruits du monde. Aux idées, il préfère toujours les hommes, aux théories les goûts, voire des causes à défendre. « L'éditorial n'est absolument pas son genre. Si le reportage lui convient si bien, c'est qu'il lui permet, outre le voyage au long cours de descendre dans les culs-de-basse-fosse de la société dans tous ses états paix, guerre, crise, révolution, émeute… Et de toucher au plus près la vérité des hommes[722]. »

[719] « Du journalisme en démocratie », op. cité, p. 251.

[720] Ainsi, le reporter américain Michael Herr a mis six ans à écrire «Dispatches» sur la guerre du Vietnam, après avoir cessé d'envoyer des articles au quotidien. Il a pris le temps de la maturation, comme d'ailleurs le reporter Ryszard Kapuscinski qui n'était pas, lui aussi, réputé pour ses brèves à son agence officielle polonaise, mais avant tout par ses livres devenus des best-sellers tirés à des millions d'exemplaires.

[721] Pierre Assouline « Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter 1884-1932 », Paris, Balland, 1989, p. 449.

[722] *Ibid*., p. 201.

La question de l'usage de « l'universel reportage » en philosophie pose celle de savoir dans quelle mesure il est possible d'élaborer des concepts précis pour désigner chacun de ses objets, ou si au contraire la philosophie ne peut exprimer certaines vérités notamment sur l'époque que d'une manière indirecte, voire détournée, en se tournant vers le journalisme partisan du percept, voire même de l'affect pour tenter de « représenter » le réel en tant que tel dans un discours qui parle au plus grand nombre. Le spectacle journalistique n'échappe pas ainsi au spectacle mythique du grand reporter. « La presse, note Barthes, se charge de démontrer tous les jours que la réserve des signifiants mythiques est inépuisable[723]. » En revanche, la question du rapport entre fiction, journalisme et philosophie est celle de saisir comment la recherche de la vérité peut ou non se lier à la pratique de la fiction qui pose des mondes explicitement non réels et non véritables en ce sens. Notre fiction théorique joue sur l'ambiguïté de ce lien et montre que le recours au mythe vient volontiers pallier l'impossibilité de représenter le réel de façon totale et transparente Au fond, c'est à défaut d'être représenté qu'un concept est signifié. Barthes soutient même que lorsqu'un objet est trop prégnant, présent dans un signifiant, trop bien représenté, ce signifiant ne peut plus signifier mythiquement quoi que ce soit : il est « trop plein, « image totale[724]. » Il faut lui enlever tous ces détails qui lui permettent de représenter un objet singulier et de signifier rapidement à l'intention du grand nombre des choses difficiles à représenter dans l'éphémère temporalité du reportage médiatique.

Comment trouver une lenteur inventive au cœur même du présent agité ? Peut-on ralentir le mouvement, le présent lui-même en le reportant ?

« Il est très frappant de voir qu'aujourd'hui nous n'avons pratiquement plus aucune pensée du temps, note Alain Badiou. A peu-près pour tout le monde, aprés-demain est abstrait et avant-hier est incompréhensible. Nous sommes entrés dans une période a-temporelle, instantanée, ce qui montre à quel point, loin d'être une expérience individuelle partagée, le temps est une construction, et même pourrait-on soutenir, une construction politique. (…) Tout le siècle [725], de diverses façons, s'est voulu un siècle constructiviste, ce qui implique la mise en scène d'une construction volontaire du temps[726]. » Le problème réside ici dans un problème de ralentissement (à ne pas confondre avec l'immobilité), car le principe du pur présent est la prédication de la vitesse : on court très vite sur place, on s'agite dans le stress, on boucle le journal dans l'urgence. Or, dans le monde tel qu'il est qui valorise et fétichise le présent, la lenteur est délicate à apprivoiser, car elle ne doit pas devenir extatique, mortifère et ainsi constituer une possible norme du nihilisme de la stupéfaction.

« Quand je fais des photos je recherche la vitesse silencieuse, précise Luc Delahaye. Témoin de l'actualité, il passe des journaux aux musées avec ses paysages grands formats et explique : « Je ne me suis jamais intéressé à l'abstraction en photographie, sans doute parce que j'ai assez à faire avec le réel, mais le réel parfois, s'amuse sur le terrain de l'abstraction, de la forme pure. Etre un artiste, c'est avant tout porter un regard libre sur le monde. Il n'y a pas un endroit, une zone grise du monde, d'où le regard serait exclu[727]. » Pour échapper à l'emballement médiatique, le concept de la temporalité semble la clef de voûte du système. Ce principe peut être énoncé comme suit : toute nouvelle information doit passer un moratoire de X jours. Il peut être exprimé sous cette forme également plus directrice et autoritaire : il est interdit à un journaliste de publier des informations sans avoir eu le «temps'' de les vérifier. Scoop ou pas scoop ! Dans ce principe, certes bancal, l'élément important est le temps, et non pas seulement et platement la vérification des faits que l'on rabâche à longueur d'année dans toutes les écoles de journalisme. Mais qu'est-ce que ca signifie avoir et prendre le «temps» de vérifier. Est-ce la vérification qui importe ou la temporalité ainsi instaurée ? La temporisation de l'information

[723] Roland Barthes « Le mythe d'aujourd'hui » in R. Barthes « Mythologies », op. cité, p. 200.

[724] Roland Barthes «Mythologies», op. cité, p. 200.

[725] Ndlr : le XXe siècle selon sa thèse qu'il découpe entre 1917 (la révolution bolchévique) et 1976 (la mort de Mao)

[726] Alain Badiou « Le siècle », Paris, Seuil, 2005, p. 151.

[727] Michel Guérin « Luc Delahaye, du photoreporter à l'artiste », Enquête, Le Monde 24 novembre 2005, pp. 26-27.

permet la vérification, sans cette temporalisation la vérification est difficile, voire impossible. Ce n'est pas tellement parce que la vérification n'a pas été faite qu'on cherche à tout prix un bouc émissaire, un ou mieux des coupables à tout prix… par exemple au scandale d'Outreau mais, nous semble-t-il, plutôt parce que la temporalité est raccourcie, temps de l'urgence et du bouclage qui n'attend pas, signe justement de l'emballement. L'emballement mimétique de tous les médias provoque l'accélération de la temporalité, qui est en fait la convergence vers le sacrifice au sens où l'entend René Girard et qu'on a bien constaté dans l'affaire Dominique Baudis et des notables toulousains accusés il ya quelques années sans aucunes preuves (sinon de témoins plus ou moins manipulés) et de rumeurs de crimes abominables et de pratiques sexuelles criminelles[728]. Si un «temps» long s'instaure entre le moment où la crise s'installe et la désignation du bouc émissaire, on évite certainement l'emballement parce que précisément cet emballement provoque une temporalité raccourcie où les choses s'accélèrent et deviennent vite incontrôlables à l'image de la rumeur d'Orléans.

Certes, certains organes de presse de référence - comme le « Washington Post », proclament toujours que la vérification est l'élément crucial et qu'il faut multiplier à loisir les verrous éditoriaux. Car si on vérifie on n'accuse plus une victime innocente, n'est-ce pas ? Ce n'est pas si simple que cela sur le terrain de l'enquête et du reportage. Considérez ceci : si, dans le moment où la crise se déclenche, les mains pour désigner une victime sont retenues (par une temporalité institutionnelle, à savoir imposée par la loi par exemple), on prend le temps de la vérification, des recoupements des preuves et de la réflexion. Autrement dit, la polarisation des regards sur ce qui n'est qu'un phénomène externe aux problèmes réels est atténuée et un vrai regard dit objectif - si tenter que ce mot signifie encore quel chose, peut prendre place. « La meilleure garantie que j'ai contre le parti pris absolu, c'est ma curiosité pour le point de vue des autres, mon souci de l'altérité. Je suis trop passionné par le débat intellectuel pour me satisfaire des victoires faciles.[729] » Face au reporter, figure exemplaire du temps l'urgence et d'un rapport vertigineux au temps, le reporter d'idées représenterait la figure nouvelle de la lenteur à travers la posture du flâneur (Baudelaire, Benjamin) : il voudrait parler des mille et un séismes invisibles qui, depuis vingt ans, ont transformé le monde et détourner le temps, c'est-à-dire lui imposer un détour (Platon). Il accepte d'imposer un détour au temps à la différence du journaliste tributaire du temps du bouclage qui doit prendre des raccourcis pour gagner précisément du temps. Ce reporter d'un type nouveau tisse des liens nouveaux avec une altérité invisible qu'il tente d'installer dans un espace commun d'échanges qui ne soit pas exclusivement un espace du « voir ». Décentreur conséquent, il cherche à montrer quelque chose qui est à la limite du « visible en commun », à la limite du lien/rupture ; il pousse la rencontre de l'altérité aussi loin que l'y autorisent les contraintes propres au journalisme. Or, « ce journalisme des limites révèle, en réalité, les limites du journalisme : il y a une altérité qui demeure insaisissable par le journaliste, parce qu'elle défie la visibilité.[730] »

D'un côté, philosophie et fiction s'excluent réciproquement par leur rapport inverse à la vérité. De l'autre, note le Canadien Gilbert Boss[731], « elles tendent à se confondre dans leur recul par rapport à ce qui se pose comme vrai, sans pouvoir interdire d'autres possibilités qui peuvent s'affirmer à côté de cette supposée norme de la réalité ».

On constate donc que la philosophie utilise des fictions dans ses raisonnements comme par exemple Descartes et le Malin Génie, mais on voit aussi des fictions prendre elles-mêmes la fonction de la philo-

[728] Sur cette affaire regrettable où le «présumé innocent», Dominique Baudis, devint vite le présumé coupable malgré sa dénégation au JT de 20h sur TF1 pour tenter de calmer la folle rumeur, consulter le livre de l'ex journaliste Laurence Lacour »Le bûcher des innocents», Paris, Editions des Arènes, 1998, qui instruit le procès des médias en tirant sa révérence au métier qui était pourtant sa vocation.

[729] « Daniel Leconte « Charlie » et les intégristes ». Propos recueillis par Nicolas Schaller, TéléObs 20-26 septembre 2008, p. 7.

[730] « Du journalisme en démocratie », op. cité, p. 291.

[731] Dans son séminaire au Québec (1990-2001).

sophie et se développer comme réflexion philosophique comme par exemple le film culte « Matrix[732] » ou le roman « Jacques le fataliste » de Diderot.

Une manière de comprendre la nature difficilement saisissable de la philosophie est donc de cerner comment la philosophie se sert de la fiction, et se démarque peut-être d'elle, et comment aussi la fiction devient le lieu de la philosophie, et en constitue de cette manière un caractère essentiel.

« Quant au problème de la fiction, note Foucault, il est pour moi un problème très important ; je me rends bien compte que je n'ai écrit que des fictions. Je ne veux pas dire pour autant que cela soit hors vérité. Il me semble qu'il y a la possibilité de faire travailler la fiction dans la vérité, d'induire des effets de vérité avec un discours de fiction, et de faire en sorte que le discours de vérité suscite, fabrique quelque chose qui n'existe pas encore, donc « fictionne ». On « fictionne » de l'histoire à partir d'une réalité politique qui la rend vraie, on « fictionne « une politique à partir d'une réalité politique qui n'existe pas encore à partir d'une vérité historique[733]. »

Le rôle philosophique de la fiction théorique du « reporter d'idées » est-il alors de surmonter la difficulté de « représenter » le réel en tant que tel dans le discours, mieux de dépasser le clivage réalité/fiction ? Crée-t-elle ainsi un nouveau style proche du journalisme et plus accessible à la pure saisie des idées qu'elle expose ? Toujours est-il qu'elle nous fait entrer de plein fouet dans cet espace du « voir » collectif, donne à voir l'abstraction, et retrouve ainsi la figure kantienne du spectateur et la notion grecque d'« ideos », de l'abstraction comme voyance déjà présente chez Plotin, tout en soulignant l'importance du regard qui prolonge une pensée du dehors. La condamnation du journalisme - comme d'ailleurs son apologie enthousiaste et naïve - ne conduit ici nulle part et n'est plus d'actualité. Le « reporter d'idées » serait alors un médiateur passeur entre la pensée en marche et le public : son regard traîne, s'attarde, glande, flâne, s'étonne, interroge, confronte son point de vue à d'autres, travaille en perspective. Il ancre les idées et les pensées à la fois dans l'action et dans la réalité de l'événement. « Le journal est la vérité du monde, il agit en montrant.[734] »

L'ambivalence au centre du reportage d'idées

Pourtant, philosophie et journalisme se sont longtemps cordialement détestés. Ambivalence qui remonte dans le temps : dans la France du XVIIIe siècle, on titre déjà sur philosophes contre gazetiers. Ce sont les livres en général qui éclairent et promeuvent la pensée et le concept et non la presse grand public qui cultive plus volontiers l'affect et le percept, voire le voyeurisme et le goût du fait divers[735] et des bas-fonds[736]. Lapsus significatif : quand les philosophes se regroupent, ils ne songent pas à faire un journal ou une revue, mais plutôt l'Encyclopédie. Quand ils parlent de la « liberté de la presse », ils entendent celle des livres et des opuscules de toute sorte, et non pas des journaux. Aussi bien, sont-ils en général très hostiles aux gazettes, tandis qu'en face, les journalistes les plus brillants s'illustrent surtout en ferraillant contre les philosophes eux-mêmes. Certes, note Jean-Noël Jeanneney[737], il se crée une alliance objective pour réclamer plus de liberté, mais cette liberté accrue est utilisée dans des combats violents que opposent les gazetiers (gens de la presse) et aux philosophes. Les querelles où s'affrontent Fréron et Voltaire sont célèbres.

Examinons rapidement cette ligne de fracture entre philosophes et journalistes pour mieux saisir le coup de tonnerre de notre fiction théorique dans l'histoire des idées.

[732] Aude Lancelin «Pourquoi ce film passionne les philosophes», Le nouvel Observateur 19-25 juin 2003. Cf Annexe : Baudrillard décode «Matrix» et During : Matrix «une matrice à philosophies».

[733] Michel Foucault « Dits et Ecrits III 1976-1979 », Paris, Gallimard, 1994, p. 236.

[734] Maurice Merleau-Ponty « Les Aventures de la dialectique », Paris, Gallimard, 1955, p. 238.

[735] Dominique Kalifa « L'Encre et la sang. Récits de crimes et de sociétés à la Belle Epoque», Paris, Fayard, 1995.

[736] Joseph Kessel «Témoin parmi les hommes» 6 vol., Paris, Plon-Del Duca, 1969.

[737] « Une histoire des Médias », op.cité, p. 49.

Ainsi, pour parler des plus connus, Voltaire déteste les journaux, acceptant seulement de donner un satisfecit aux feuilles officielles, celles qui perpétuent la tradition de La Gazette de Renaudot, ou du « Journal des savants ». Les gazettes de France « n'ont jamais été, dit-il dans l'article « Gazette » de l'Encyclopédie, souillées par la médisance et ont toujours été assez correctement écrites. Il n'en est pas de même des gazettes étrangères. Celles de Londres, excepté celle de la cour, sont souvent remplies de cette indécence que la liberté de la nation autorisée. Un peu plus tard, il déclare : « La presse est devenue un des fléaux de la société et un brigandage intolérable. » Telle est la hauteur méprisante de l'homme d'écrits durables à l'égard de la petite foule des gens de presse qu'il méprise. Il en blâme à la fois l'indécence et la légèreté : la presse liée à l'éphémère n'atteindra jamais à la noblesse du libre réfléchi et à son « désir d'éternité ».

Ambivalent, Voltaire dédaigne aussi le diktat des grammairiens et préconise la réforme complète du code écrit parce que leurs décisions élitistes le compromettent et ne concernent que les cénacles lettrés. Par exemple, on trouve sur sa plume originelle : « filosofe », « phisionomie », panchans ». Mais ses œuvres seront corrigées par les gardiens de l'écrit, à l'instar des autres productions jugées « fautives ».

De la même encre anti-journalistique semble le propos de Diderot, toujours dans l'Encyclopédie : « Tous ces papiers sont la pâture des ignorants, la ressource de ceux qui veulent parler et juger sans lire, le fléau et le dégoût de ceux qui travaillent. Ils n'ont jamais fait produire une bonne ligne à un bon esprit, ni empêché un mauvais auteur de faire un mauvais ouvrage. » A l'article « Journaliste », le même Diderot accuse : « Nous avons maintenant en France une foule de journaux. On a trouvé qu'il était plus facile de rendre compte d'un bon livre que d'écrire une bonne ligne, et beaucoup d'esprits stériles se sont tournés de ce côté-là. » Ainsi s'efforce-t-il d'affirmer une hiérarchie entre les philosophes et les penseurs d'un côté, les folliculaires et les reporters de l'autre.

Quant à Rousseau, son esprit est plus chagrin ; ses critiques sont plus acides encore. En 1755, il écrit à un ami de Genève dont il vient d'apprend qu'il a lancé un journal : « Vous voilà donc, messieurs, devenus auteurs de périodiques. Je vous avoue que votre projet ne me rit pas autant qu'à vous ; j'ai du regret de voir des hommes faits pour élever des monuments se contenter de porter des matériaux, et des architectes se faire manœuvres. Qu'est-ce qu'un livre périodique ? Un ouvrage éphémère, sans mérite et sans utilité, dont la lecture, négligée et méprisée par les gens lettrés, ne sert qu'à donner aux femmes et aux sots de la vanité sans instruction, et dont le sort, après avoir brillé le matin sur la toilette est de mourir le soir dans la garde robe. »

Et voici Montesquieu enfin, qui, dans les « Lettres persanes », fait dire à Uzbec : « Il y a une espèce de livres que nous ne connaissons pas en Perse et qui me semblent ici fort à la mode, ce sont les journaux. La paresse se sent flattée en les lisant. »

Dans un tel contexte conflictuel, on ne s'étonne pas qu'en face la plupart des journalistes soient hostiles aux philosophes, selon un phénomène cumulatif d'exaspération des critiques mutuelles. Quelques exemples sont connus. En tête s'impose Elie-Jean Fréron. C'est le disciple d'un abbé Desfontaines qui crée en 1735 « Le Nouvelliste du Parnasse », puis les « Observations sur les écrits modernes », organe qui mène la vie dure aux philosophes du XVIIe siècle. Fréron ne manque pas de talent, notamment d'une verve inventive, débridée, passionnée. Dans son « Année littéraire » qui paraît de 1754 à 1776 avec succès, il prend à rebrousse-poil l'ensemble de la gent philosophique. Sans détour, il se pose comme un défenseur de la tradition, de la religion et de la monarchie.

Avec un goût visible du paradoxe, contre les novateurs, il défend les abus. « Les novateurs ont tort, il faut défendre les abus, explique Fréron, qui par un long usage sont liés à tant de détails, se sont tellement amalgamés avec le courant des affaires, qui, en un mot, ont jeté des racines si profondes et si étendues que l'on ne pourrait les toucher sans faire un grand bouleversement. »

Chez beaucoup de conservateurs hostiles à l'esprit des Lumières et à la Révolution, on rencontre la même idée. Rivarol soutient ainsi que souvent il vaut mieux tolérer une situation, certes critiquable mais à laquelle on est habitué, plutôt que de la supprimer au prix de bouleversements qui conduisent à bien pis que la situation antérieure. On sait la haine qu'en retour Voltaire a portée à Fréron qu'il qualifie volontiers d' « insecte sorti du cadavre de l'abbé Desfontaines », car il supporte mal les attaques et piques incessantes du journaliste à son égard[738].

C'est ainsi que, tout défenseur de la liberté d'expression que Voltaire se veuille, il n'hésite pas à demander en 1749 au lieutenant de police d'enjoindre à Fréron d'être plus circonspect, et au besoin de l'enfermer à Bicêtre. Puis il poursuit sa campagne en mettant en scène, dans sa pièce « L'Ecossaise », en 1760, un personnage qu'il appelle Frélon. Transposition si transparente et attaque personnelle si virulente que la femme de Fréron s'évanouit lors de la représentation, Mais il en fallait plus pour que l'intéressé perde son sang froid : Jean Fréron fit un compte-rendu « publiciste » à la fois ironique, pondéré et courtois de la pièce qui le mettait ainsi en scène, voire le ridiculisait de manière insidieuse.

Il est significatif, glisse Jean-Noël Jeannerey, de cette inégalité dans la considération que Malesherbes, directeur de la librairie à partir de 1750, qui a beaucoup contribué à l'extension de l'esprit des Lumières en jouant habilement, pour élargir la marge de liberté des écrivains qu'il appréciait, entre toutes les forces compliquées qui se manifestaient à la cour et à la ville, ait été beaucoup moins compréhensif et tolérant à l'égard des journaux. Il interdit par exemple à Fréron de répliquer à « L'Ecossaise » dans son journal.[739]

Mais le mythe du journalisme malgré les attaques des philosophes de «L'Encyclopédie» est toujours bien vivant et perdure à travers le personnage haut en couleur de Simon Linguet qui, dans la génération suivante, représente bien cette situation des reporters qui sont des aventuriers autant que des écrivains.

Il est le fils d'un sous-principal janséniste du collège de Beauvais. Il est pauvre et cultivé. Pour un jeune homme ambitieux issu de ce milieu, il n'existe qu'une solution pour s'en sortir : se mettre promptement au service d'un grand seigneur. Il commence donc par être secrétaire de plusieurs aristocrates, notamment du duc des Deux-Ponts qui l'emmène quelque temps en Pologne.

A Lyon, Linguet invente un nouveau type de savon : de suif et produit à froid. Il crée une manufacture pour exploiter son idée, gagne beaucoup d'argent, puis se ruine. Et puisqu'il ne peut plus rester industriel, il se fait avocat avec une grande efficacité. Il plaide pour le chevalier de La Barre et soutient une série de causes célèbres, jusqu'à ce qu'il finisse par irriter le barreau par la virulence de son ton et qu'il soit radier alors de la profession.

C'est alors que pour gagner sa vie ailleurs, il décide de se lancer dans le journalisme politique et de publier une gazette. Non pas à Paris mais à Londres, parce qu'on est y plus libre, à partir d'un pays voisin, de parler dru et de critiquer les pouvoirs en place. Il y fonde en 1777 les « Annales politiques, civiles et littéraires » qu'il transporte ensuite à Bruxelles. Elles entrent en France par mille canaux souterrains et y connaissent un vif succès.

Truculent, l'homme est cosmopolite et polyglotte. Intellectuel global avant la lettre, il milite d'abord pour une pensée gestionnaire (calcul de l'avenir). L'enjeu de la pensée, c'est ce qui sera déductible de ce qui est. Il ne cesse de se déplacer de pays en pays, à la fois par curiosité et pour protéger sa liberté. On s'en irrite à Paris ; on l'y attire, par une ruse de basse police, on le capture. Il est embastillé pendant deux ans. Son disciple préféré, Jacques Mallet du Pan, en profite pour publier, à son grand dam, les Annales sous son propre nom. Les philosophes, si prompts d'ordinaire à défendre les libertés individuelles ne s'indignent pas du tout qu'on l'ait mis derrière les barreaux. Grimm écrit même à propos de

[738] D'où le fameux quatrain bien connu bien qu'un peu facile de Voltaire sur le journaliste honni : « L'autre jour, au coin d'un vallon, un serpent piqua Jean Fréron. Savez-vous ce qui arriva ? Ce fut le serpent qui creva. »

[739] Jean-Noël Jeannerey, «Une histoire des médias», op. cité, p. 52.

cette arrestation pour le moins arbitraire : « L'ordre des avocats, l'Académie, le Parlement, un grand nombre d'honnêtes particuliers grossièrement insultés dans les écrits de Linguet n'auront pas beaucoup de peine à se consoler de cette disgrâce. »

Il sort de prison, fait réapparaître son journal, va chercher en Autriche un climat moins malsain. Il est fort bien accueilli à Vienne par l'empereur autrichien Joseph II, satisfait que son talent égratigne les autres souverains. Linguet a l'imprudence – car il ne retient jamais sa plume- de soutenir la cause des insurgés du Brabant contre son protecteur, ce que Joseph II prend très mal. Il disgracie le journaliste iconoclaste et le chasse.

Linguet se retrouve en France au moment de la Révolution, membre du Club des Cordeliers, ne parvient pas à se faire élire député. Il se lie avec Desmoulins et avec Robespierre et est finalement guillotiné en juin l794 « pour avoir encensé les despotes de Vienne et de Londres ». Fin assez prévisible pour cet aventurier aussi efficace dans sa verve qu'injuste dans ses polémiques qui avait transformé sa vie et ses idées en « universels reportages ». Digne représentant du pragmatisme journalistique, Linguet avait notamment saisi et reporté une figure particulière de l'oppression qui concerne l'idée de possible, de la possibilité, de ce qui est possible. L'objet de la pensée c'est ce qui est, à savoir le support possible d'une analyse. La pensée est définie déjà chez lui comme analytique car son programme est de rendre compte de ce qui est possible.

Tout en étant - malgré cette subtile vision du régime de l'analyse, farouchement ennemi des philosophes, Linguet a mené avec eux la lutte pour la liberté ; et il avait, en définitive le sentiment de cette connivence et cette ambivalence – contrairement aux philosophes eux-mêmes. Le journalisme incarne ici « l'autre » de la philosophie dans la mesure où le Journal procède à l'inverse de la pensée : l'un est le multiple, le même est l'autre. La vérité spéculative doit baisser les bras devant l'évidence des faits qui sont l'agent de « l'universel reportage » cher à Stéphane Mallarmé.

« Le journalisme entretient un rapport étrange avec la philosophie, tant en ce qui concerne son projet (la saisie de la vérité) que ses méthodes (règles, rationalisation). Mais plus généralement, le journalisme prétend remplir la tâche que la philosophie moderne s'est assignée : comprendre le monde et les hommes, accompagner explicitement le mouvement de l'histoire (…) Le Journal présente un empirisme absolu (…) Le Journal est ainsi devenu la philosophie spontanée de notre temps[740]. »

Le reporter feuilletoniste propage le mythe dans l'espace public

Les romans-feuilletons populaires sont les premiers textes littéraires qui popularisent et universalisent la figure du journaliste, celui que, par un anglicisme facile, on va bientôt baptiser « reporter ». Le mot naît en 1829 sous la plume du très anglophile Stendhal ; il deviendra vite un synonyme de « chroniqueur ». Le mot reportage est curiosité linguistique comme mot d'origine et d'apparence françaises, mais fabriqué par l'anglais puis adopté par le français ; il apparaît en anglais au milieu du XIXe siècle dans le sens aujourd'hui obsolète de «cancan, commérage, fait de «rapporter» de dénoncer», construit sur le mot d'ancien français passé en moyen anglais report[741] auquel on ajoute un suffixe français -age probablement pour attribuer cette détestable activité à la frivolité supposée des Français (le «cancanage»), mais aussi qui évoque une autre spécialité du journalisme, les «échos». L'anglais américain reprend le terme pour désigner le «métier, l'art du reporter». Celui-ci passe en français sous ce sens et acquiert alors le sens d'«article de journal ou de revue, comme produit de l'art du reporter» qu'il n'a pas en anglais. L'appellation de « journaliste », qui signifiait originellement « celui qui fait le journal » - ce que l'on dénommait aussi un « gazetier », naît avec le XIXe siècle.

[740] André Hirt « L'universel reportage et sa magie noire », op. cité pp. 83-84.

[741] I ; Chap. 2; Question de sens et de définition.

Plusieurs écrivains (Maupassant, Zola, etc.) à cette époque, occupent régulièrement les fonctions de journaliste tout en continuant à publier des livres. Les journaux se disputent les romans des écrivains célèbres pour les publier en feuilletons et ainsi drainer un public plus large. « La Presse » a été le premier quotidien français à publier un roman à suivre : « Le Rhin » de Victor Hugo, puis « Joseph Balsamo » d'Alexandre Dumas père. Les lecteurs sont enthousiastes et fidélisés. Son rival, « Le Siècle », gagne d'un coup cinq mille lecteurs de plus avec « Capitaine Paul » du même Dumas père, qui se révèle le champion du genre, travaillant avec des « nègres », mais écrivant lui-même douze heures par jour. Il publie la même année (1844) « Le Comte de Monte-Cristo » dans « Le Journal des débats » et « Les Trois mousquetaires » dans « Le Siècle ». Sans grand souci de style mais avec une belle efficacité, Dumas a su créer des personnages d'une étonnante présence. La carrure de ses héros et son sens de la mise en scène placent ses romans découpés en feuilletons dans le registre de l'épopée. Lui-même avait fondé en l853 le journal « Le Mousquetaire » dans lequel il avait publié L'Iliade en roman-feuilleton.

Balzac trouve dans le roman-feuilleton une véritable manne qui lui permet de boucler ses fins de mois difficiles : il donne « Le Cousin Pons » au « Constitutionnel », « La Vieille Fille » et « La Dernière Incarnation de Vautrin » à La Presse, bien d'autres romans à bien d'autres journaux. Poursuivi par les créanciers, il collabore sans problème déontologique «au lupanar de la pensée» selon la formule à l'emporte pièce ciselée dans sa Monographie de la presse parisienne[742]»(1842).

L'austère « Journal des débats » - avec, en l842, « Les Mystères de Paris » d'Eugène Sue, un autre champion du genre – mais aussi le gouvernemental « Constitutionnel » - avec « Le Juif errant » du même Eugène Sue qui fait remonter de 20000 exemplaires le tirage – cèdent à la mode du feuilleton. En 1844, Emile de Girardin, célèbre patron de presse, achète à Chateaubriand les « Mémoires d'outre tombe » qu'il s'engage à ne publier qu'après la mort de leur auteur qui surviendra en l848.

Tout autre mais non moins populaire, est le « roman expérimental » tel que le conçoit Zola, dont « Le Cri du Peuple » publie « Germinal » en 1885 ; Ses thèmes – la misère des mineurs et la grève – relèvent de l'actualité et du fait de société.

« Le Petit Journal » n'hésite pas à recourir à des écrivains moins connus qui ne craignent pas d'imaginer des péripéties plus palpitantes que vraisemblables : Ponson du Terrail avec « Rocambole », Gaboriau avec « L'Affaire Lerouge » ou « Monsieur Lecoq ». Ce dernier feuilleton, précédé d'une publicité qui pendant un mois couvre tous les murs de la capitale, fera monter le tirage à plus de 300000 en l868.

«La grande presse repose sur le détournement à des fins commerciales de la participation à la sphère publique de larges couches de la population : procurer aux masses essentiellement un simple accès à la sphère publique. Cependant, cette sphère publique élargie perd son caractère politique dès lors que les moyens mis au service de l' « accessibilité psycholgique » ont pu être transformés en une fin en soi : maintenir la consommation à un niveau déterminé par les lois du marché. L'exemple de la «Penny-Press» des années 1830 permet déjà de constater à quel point cette pressse compte sur la dépolitisation de son contenu pour accroître ses tirages – «en éliminant les informations et les éditoriaux politiques qui traitent de thème à caractère moral comme la tempérance et le jeu[743]».

[742] Réédition avec un texte de Nerval «L'Histoire véridique du Canard», Paris, JJ Pauvert, 1965.

[743] Cité en anglais dans le texte (N. d. T.) On peut discuter et nuancer cette thèse d'Habermas car on peut soutenir aussi avec Marc Martin («La presse régionale», Paris, Fayard, 2002, pp. 147-148) que la lecture du journal nourrit les opinions politiques, voire le militantisme qui pousse à suivre l'actualité. Et comme l'homme est seul à voter, c'est le chef de famille qui choisit le titre. Les femmes des milieux populaires se mettent cependant à lire les journaux qu'achètent les hommes de la maison. Dans les familles très catholiques ou/et fort bourgeoises, elles restent souvent réticentes, en raison de la violence de certains faits divers notamment : ne pas lire le journal -qui remue la boue du monde et de ses bas-fonds, est presque un signe de bonne éducation (sic). On est loin encore de la définition hégélienne du rituel de la lecture du journal comme «la prière réaliste de l'homme moderne».

Habermas[744] appelle «espace public» le lieu où les interprétations et les aspirations en question se manifestent et acquièrent consistance aux yeux de chacun, s'interpénétrent, entrent en synergie ou en conflit. Bien sûr, la presse populaire de la moitié du XIXe siècle surfe en virtuose dans cette hétérotopie porteuse. Fin des clubs et des salons littéraires avec l'introduction de la culture de masse et la consommation de journaux populaires. Tout au long du XIXe siècle, l'achat et la lecture quotidiens du journal sont les prolongements naturels de la demande de savoir des couches populaires[745]. Les livres coûtant cher, seuls le quotidien ou l'hebdomadaire leur offrent désormais en principe cet instrument de promotion sans cesse vanté par les républicains qu'est l'instruction. Mais les choses ne sont pas aussi simples, car si les livres ne permettent plus l'accès à la culture : celle-ci est formatée et s'adapte à la masse qu'elle a tendance parfois à déprécier, au lieu d'élever le niveau général. D'un point de vue normatif, le seul concept d' « opinion publique » recevable est celui qui désigne le résultat de ce processus. L'espace public joue en effet d'abord une fonction cognitive : les interprétations et les aspirations s'expriment et se cristallissent sous la forme de courants d'idées ; des prises de position et des propositions sont diffusées sous forme de quasi «reportages d'idées» qui encouragent les participants à se situer. Dans des circonstances favorables, elles se précisent et se rectifient elles-mêmes grâce au jeu de la discussion : ainsi, une dialectique vivante peut s'engager entre les savoirs objectivants (par exemple ceux des experts), détachés des contextes de l'expérience vécue des agents eux-mêmes, et les conceptions plus spontanées, plus proches de cette expérience que ceux-ci développent.

«Bref, il faut concevoir l'espace public non pas tant comme une scène sur laquelle on peut s'exprimer que comme une sorte de miroir qui permet aux individus et aux groupes de se comprendre, à la fois dans ce qu'ils sont et dans ce qu'ils veulent être. Il doit se concevoir, précise Stéphane Haber[746], comme le moyen d'une prise de conscience historique de soi-même. Et comme les différentes voix qui interviennent dans l'espace public ne peuvent manquer de s'influencer les unes les autres ou, au moins, d'être marquées par les discussions contradictoires qu'elles ont à subir en permanence, on peut aller plus loin et concevoir l'espace public comme ce par quoi la société civile dans sa totalité, considérée maintenant d'un point de vue unifiant, tend à se penser elle-même en manifestant sa capacité d'autothématisation, qui est le premier moment de l'autonomie.»

Rassemblement/Décentrement. Acteur/Spectateur.Ce qui intéresse ici Habermas –héritier en cela de la tradition démocratique qui passe par Rousseau et Marx –, c'est la manière dont une société peut acquérir une emprise sur soi, se médiatiser elle-même par la conscience et la volonté, faire émerger un pouvoir sur elle-même qui soit à la fois radicalement immanent et rationnel. Bien que prenant la forme d'une sociologie historique, «L'espace public» ne peut être détaché de cet enracinement philosophique et normatif. La problématisation habermassienne de l'Offentlichkeit s'enracine bien dans la vision marxiste d'une humanité accédant à la maturité (l'émancipation) en se réappropriant sa puissance d'agir, sa «puissance de «faire l'histoire au croisement de l'idée et de l'événement». Habermas reprend à son compte, mais sans s'y appesantir, le coeur de la pensée marxienne de l'histoire : les hommes peuvent devenir sujets agissants, ils peuvent renverser une histoire jusque là subie en histoire conçue, voulue. Et bien sûr cette première manifestation d'autonomie doit avoir pour résultat de promouvoir une organisation sociale originale qui, beaucoup mieux que la précédente, serait justement capable de faire droit aux capacités humaines d'auto-détermination. Selon une intuition qui marque également l'oeuvre de Hannah Arendt, les hommes ne peuvent devenir ensemble acteurs de leur propre histoire

[744] Jürgen Habermas «L'Espace public». Archéologie de la publicité comme dimension de la société bourgeoise. Paris, Payot, 1978/1993 (titre original «Strukturwandel Der Offentlichkeit», 1982, Hermann Luchterhand Verlag), p.177. Son but limité comme l'indique le sous-titre : il s'agit de retracer dans ses grandes lignes cette expérience historique localisée mais significative qu'a été l'avénement de la sphère publique bourgeoise depuis son émergence dans les débuts de la modernité jusqu'à son déclin contemporain.

[745] Si le journal atteint désormais les milieux populaires, c'est en raison de son coût : cinq centimes, c'est huit fois moins que le prix du kilo de pain vers 1900. Pour une somme modique, l'ouvrier citadin s'adapte aux nouvelles formes de consommation. Mieux, en achetant le journal, il imite le bourgeois, s'élève socialement et même culturellement. Ces motivations valent aussi bien pour l'achat d'un quotidien parisien que pour celui d'une feuille départementale.

[746] Stéphane Haber «Jürgen Habermas, une introduction», Paris, Pocket/La Découverte, 2001, pp. 33-35.

qu'en passant par le médium fragile de la parole publique. Certes, la libre auto-formation d'une «opinion publique» véhiculée dans la presse et comprise en un sens actif n'est pas le tout de l'émancipation : elle ne supprime pas magiquement les dominations et les aliénations effectives et ne garantit pas que l'organisation sociale dans laquelle elle s'insère soit juste. Mais on peut dire avec Habermas que le concept d'un espace public libéré est à la fois une partie importante de l'idéal politique (démocratique) que l'on se propose et le moyen légitime pour y parvenir quels que soient les contenus divers qu'on peut lui associer[747].

Quelle est la nature exacte de l'espace public moderne et dans quelle mesure a-t-il permis de réaliser le concept normatif qui s'est dégagé plus haut ? Incontestablement, le modèle d'un espace destiné à la libre discussion des problèmes politiques, modèle qui va s'épanouir, dans les pays européens les plus avancés, au sein des élites intellectuelles à l'époque du siècle des Lumières, s'enracine dans le développement des échanges liés à l'expansion du grand commerce proto-capitaliste et «bourgeois». C'est ainsi que l'on peut, par exemple, rapporter comme nous l'avons esquissé auparavant l'essor de la presse, dans les premières phases de la modernité, au besoin d'informations régulières et sûres qui se développe dans les professions commerçantes du moment qu'elles pratiquent les échangent au loin. L'expérience européenne d'un espace public, qui doit évidemment beaucoup au développement des journaux et, plus généralement, des périodiques, a donc d'emblée été marquée par son dépendance à l'égard du développement du marché. »Les informations sont elles-mêmes devenues des marchandises (…) Une partie des informations disponibles était déjà périodiquement imprimée et vendue anonymement, elles gagnaient par là en publicité[748].»

Le triomphe du quotidien à un sou

Ce qui demeure et certain : avec le journal bon marché s'achève une révolution dans la manière de lire le périodique. Chacun désormais achète un exemplaire. La lecture individuelle, qui était devenue courante dans la bourgeoisie depuis quelques décennies, est maintenant la règle pour tous. On lit désormais chez soi, parfois dans un lieu public, en s'isolant des autres et en silence. La lecture du journal au café ne disparaît pas, mais elle est occasionnelle et aléatoire. Les lectures multiples, avec abonnement partagés, ne se rencontrent plus que dans certaines campagnes, où elle survivront longtemps[749].

Au cœur du désir d'occuper toujours plus cet espace public, attraction et répulsion hantent tour à tour journalisme et littérature avec un brin d'ambiguïté et un jeu complexe à souhait. Et ce qui intéresse le philosophe spécialiste de Foucault et ancien journaliste militant au journal « Rouge » Alain Brossat dans son séminaire 2003-2004 sur le pouvoir journalistique et le pouvoir universitaire qui est au centre de notre fiction foucaldienne, « c'est l'apparition d'une ligne de fracture entre littérature et journalisme, une division qui va être nommée de mille façon par ceux qui en sont les protagonistes ou les observateurs, mais, et c'est ce qui compte, dont l'évidence absolue va s'imposer tout au long du XIXème siècle ».

Une évidence d'ailleurs quelque peu paradoxale, précise-t-il car elle est avant tout de l'ordre du discours : en effet, de même que tous les grands pionniers du pouvoir psychiatrique sont des médecins (dont à ce titre « inclus » dans le pouvoir médical, de facto), de même les écrivains, y compris nombre de ceux qui vitupèrent le pouvoir journalistique naissant ou ascendant au XIXème siècle sont aussi des gens qui, d'une façon ou d'une autre, publient dans les journaux, collaborent aux journaux -pas nécessairement en écrivant des articles, mais aussi bien en y publiant des feuilletons, des nouvelles, des extraits de romans, etc., donc en mettant leur plume, bon gré mal gré, au service de l'ascension

[747] *Ibid*., p.p 36-37.

[748] «L'espace public», op. cité, p. 32.

[749] En 1979, signale Marc Martin, spécialiste de l'histoire de la presse et de la publicité, une enquête menée par «Le Berry républicain», qui s'étonnait de sa faible diffusion à Sancerre, a montré que plusieurs foyers d'une même rue se groupaient encore pour acheter et lire le même exemplaire entre le début de la matinée et la fin de la journée.

de ce pouvoir nouveau qui touche de nouveaux publics. Le public de masse, auquel le journalisme moderne a donné naissance, n'est pas une odieuse foule au sens de Gustave Le Bon[750] qui condamne le journalisme au nom d'un élistisme exacerbé, mais un véritable public souvent urbain que la lecture des journaux populaires contribue à intégrer à la communauté culturelle et sociale des lecteurs de plus en plus nombreux et avides de nouvelles.

Jamais, autant qu'au XIXème siècle, les gens de lettres ont été à ce point liés aux journaux qui faisaient vivre nombre d'entre eux, cette cohabitation est beaucoup plus directe et forte qu'aujourd'hui, du moins au sens de la participation directe des écrivains à la vie de la presse. Et, simultanément, cet âge est celui dans lequel va s'affirmer l'évidence d'une division – avec tout ce que le mot implique – hostilité, antagonisme, rivalité… – entre littérature et journalisme[751]. Division qui s'accentuera à la Libération, en 1945 avec la nouvelle vague de journalistes résistants qui écriront dans les journaux de l'après guerre et contribueront à la restructuration du systéme médiatique français selon une logique idéologique, certes animée de bonnes et louables intentions, mais qui a déstabilisé durablement le marché de la presse, ses entreprises, ses acteurs[752]. L'objectif recherché, assurer le pluralisme des opinions et la diversité des points de vue politiques, a été laminé par les choix contestables qui ont été effectués à cette époque, aboutissant à une concentration des groupes de presse capitalistes au détriment d'une presse indépendante[753].

Le mythe du grand reporter «témoin ambassadeur» qui mobilise l'opinion publique autour de grandes causes, perdure et a encore de beaux jours devant lui… Le public qui désormais sait lire et, pour les hommes, a le droit de vote, se passionne pour les nouvelles. Les scandales dénoncés par les journaux agitent l'opinion et font monter les tirages : affaire de la vente des décorations par le gendre du président Grévy en 1887, affaire de Panama dont la moitié des montants des souscriptions s'est volatilisée. En novembre 1897, l'affaire Dreyfus va séparer la France en deux camps et diviser l'opinion. Les grands journaux font naître un nouveau journalisme privilégiant l'information sensationnelle. Aventuriers par délégation, « envoyés spéciaux » et « grands reporters » courent la terre pour témoigner de ce qu'ils voient. Non sans risques ni périls, ils écrivent au jour le jour l'histoire du monde telle qu'ils la vivent à l'endroit même où elle se fait. Et le public suit avec intérêt tous ces reportages sur les bruits et les nouvelles du monde. Ce qui étend toujours plus le régime de la représentation. Le journalisme devient un métier à part entière avec ses méthodes, ses règles, son style propres. Et aussi ses dérapages et ses dérives notamment avec l'apparition d'un langage médiatique qui privilégie sans doute le visible de l'opinion sur la profondeur de la pensée.

Dans cette Europe instable et minée par la montée en puissance d'Hitler, les grands reporters veulent surtout saisir et comprendre les sociétés en crise. C'est ce que fait Joseph Kessel lorsqu'il cherche les raisons de l'audience des nazis dans les banlieues populaires de Berlin. C'est ce que fait Albert Londres dans ses articles prémonitoires où il annonce l'arrivée des orages qui éclatent aujourd'hui sur le Moyen-Orient[754].

Elite/Masse/Foule. Aristoï/Poloï Le temps n'est pas encore aux sondages sur les rubriques qui ont la préférence des lecteurs. Le principal indicateur dont disposent les rédacteurs-en-chef, ce sont les chiffres de vente. On se rappelle le succès fantastique du reportage de Kessel sur les marchés des esclaves des

[750] Sa «Psychologie des foules» (Paris, PUF, 1988), publiée en 1895, ne fait pas dans la dentelle et comporte quelques pages haineuses sur le journalisme de son temps qui frisent l'antijournalisme. Son concept de foule qui renvoie avant tout à des phénomènes psychologiques, laisse aussi songeur et paraît fort contestable. Selon sa thèse radicale et élitiste, la foule est une force anonyme qui unfie des individus différents en niant leurs différences, en constituant par-delà eux une entité destructrice des fondements de la civilisation.

[751] Alain Brossat « Pouvoir journalistique et pouvoir universitaire », Séminaire ler semestre 2004-2005, Paris 8 Saint-Denis.

[752] Pour en savoir plus, se référer à notre II e partie chap. 7 sur le journalisme critique d'Albert Camus au journal « Combat » à la Libération.

[753] En 2006, dans le classement de l'Association mondiale des journaux (AMJ), la France apparaît au 103e rang mondial de la diversité avec 1,7 quotidien par million d'habitants, à égalité avec le Nicaragua, l'Uruguay et Taïwan, mais derrière la Mauritanie et la Bulgarie. Alors qu'il y avait 299 quotidiens en France en 1914, et encore 206 en 1946, il n'y en a plus que 70 en 2007.

[754] Marc Martin « Les grands reporters », op. cité, p. 277.

pays de la mer Rouge, qui a permis au « Matin » d'augmenter son tirage de 150000 exemplaires[755]. Par leur étalement et le retour périodique des même signatures, les séries visent aussi à conserver des lecteurs ou à en attirer de nouveaux. Dès qu'un reportage s'achève, un autre lui succède. Le grand reporter est le seul journaliste dont la signature reste en première page pendant des semaines. Quand l'intérêt faiblit ou que l'on veut annoncer sa fin prochaine, l'enquête passe de la gauche à la droite de la une, son titre n'occupant plus que deux colonnes, parfois une. Ce sera le cas de celle d'Albert Londres sur les comitadjis de Macédoine qui n'ont pas connu le succès populaire escompté.

Si les grands reporters se voient reconnaître une si belle place, c'est bien qu'ils fidélisent un public versatile qui a perdu une grande partie de la confiance qu'il avait avant la guerre de 1914-18 dans le journal. Ils ne sont pas seulement la meilleure arme des grands titres parisiens contre la progression des grands titres provinciaux, ils sont aussi capables de séduire un public de femmes réputées ne pas s'intéresser à la vie politique puisqu'elles n'ont pas encore le droit de vote. Ils parlent, certes, de politique, mais autrement, en faisant une place privilégiée aux portraits et aux entretiens/témoignages. Les lectrices se sont habituées aux « feuilletons cousus mains » qui ont été inventés au XIXe siècle, et leurs filles ou leurs petites filles ne les ont pas oubliés. Par le fond et par la forme, le grand reportage joue sur les mêmes registres que les feuilletons. Qu'il porte sur les questions de société ou sur des sujets d'actualité, il offre les mêmes condiments que le roman et en appelle à l'imagination des lecteurs. Que des gens de lettres – Jean Cocteau, Pierre Mac Orlan, Claude Farrère ou Colette[756] en train de voguer sur le Normandie – signent eux-mêmes des reportages témoignent à la fois du succès du genre et de sa proximité avec la littérature[757].

Dans les années qui précèdent la guerre, le quotidien «Paris-Soir» différencie la mise en page de ses grands reportages pour drainer toujours plus de lecteurs. Ceux qui touchent à l'actualité, notamment politique, continuent d'apparaître en une, comme l'interview complaisante d'Hitler par Titaÿna qui lui attirera des ennuis. Les autres, telle la série de Kessel sur Mermoz ou celle que Jean Cocteau consacre à son tour du monde, commencent à la première page, puis passent dès le lendemain dans la partie magazine du quotidien, dans les pages intérieures qui prennent une importance croissante à partir du milieu des années 1930.

Le « reportage d'idées » ne serait-il pas alors une manière post-moderne de reconstituer une synthèse ambitieuse de la «réal-ité» et d'échapper ainsi non seulement à la doxa, à l'opinion publique, mais aussi à la dictature des faits bruts («faitichisme»), au primat des images et à l'empirisme teinté de scepticisme de la presse ? Un espace original de liberté qui transcende les conditions précaires et aléatoires de travail du journalisme moderne ? Si le journal est représentation de la représentation dans la promotion de la nouvelle, le reportage d'idées ne serait-il pas une manière de ressusciter et de perpétuer le rationalisme de la subjectivité et d'en finir une bonne fois pour toutes avec cette «affaire médiatique » qui remonte aux Grecs ?

Pour Adorno, les intellectuels ont désormais la responsabilité de philosopher après la terreur sans l'élucider. Car plus ils se drapent dans les grands mots et les grands principes de la Civilisation et des Lumières, et plus s'intensifie l'effet obscur de cette dialectique négative qui les métamorphose en propagandistes, compagnons de route, otages, dupes, complices... A cet égard, le dernier chapitre de Dialectique négative[758] demeure sans doute une des réflexions les plus profondes sur l'expérience des camps. Mais l'intellectuel, prolétaire qui n'a pour seule force de travail que son cerveau qui n'est bon qu'à « ça » - ne doit pas se laisser sidérer non plus par une dénonciation qui fonctionnerait à vide ou qui ne tarderait pas à tourner au mode d'emploi.

[755] Yves Courrière « Joseph Kessel ou la piste du lion », Paris, Plon, 1985, p. 465.

[756] « Colette journaliste. Chroniques et reportages 1893-1945, Paris, Seuil, 2010. «Il faut voir et non inventer », telle fut la règle de Colette journaliste.

[757] *Ibid*., pp. 282-283.

[758] « Méditation métaphysique après Auschwitz ».

La résistance par le reportage d'idées - à ne pas confondre ni avec le simple fait empirique, ni même avec le montage et autre « montrage » d'images, ni même avec la patience froide du concept qu'il effleure et recouvre parfois - rejette autant le prosaïsme que la « critique réactionnaire ». Elle refuse de prendre appui sur une revendication d'authenticité, talon d'Achille d'un Nietzsche et « jargon » caractéristique d'un Martin Heidegger. « L'espoir, tel qu'il émerge de la réalité en luttant contre elle pour la nier, est la seule manifestation de la lucidité » écrit Adorno dans Minima Moralia[759] récusant toute description d'une civilisation de plus en plus inhumaine qui ne s'adosserait pas à un projet politique ni à l'autocritique. Dans la tradition du reportage d'idées, sans succomber à la tentation d'une vaste architectonique systématique, voire d'une logique des mondes médiatico-philosophiques, Adorno entreprend, à travers des vignettes instantanées tirés des bruits et des pensées du monde, une critique du mensonge de la société moderne, pourchassant au plus intime de l'existence individuelle les puissances objectives qui la déterminent et l'oppriment[760]. Notre démarche s'inscrit ici dans cette droite lignée et se réclame de cette méthode -sans doute acrobatique et paradoxale, du « journalisme philosophique » qui concilie style littéraire et réflexion philosophique au fil de l'actualité qu'il commente pour mieux en nourrir sa pensée. Sans en esquiver les limites conceptuelles et en nier l'ambiance impressionniste tout en identifiant ses faux-semblants et quelques-uns de ses symptômes contemporains.

[759] Sous-titre «Réflexions mutilées», Paris, Payot & Rivages, 2005/Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1951). «Minima Moralia» est, selon Habermas, «le chef-d'oeuvre d'un écrivain égaré parmi les fonctionnaires», autrement dit, l'invention d'une écriture anti-autoritaire.

[760] Minima Moralia, op. cité, pp. 146-147. «Pseudomenos. – Le pouvoir magnétique qu'exercent les idéologies sur les hommes au moment même où elles apparaissent déjà cousues de fil blanc s'explique, au-delà de la psychologie, par le déclin objectivement déterminé de l'évidence logique en tant que telle. On en est arrivé au point où le mensonge sonne comme la vérité, la vérité comme le mensonge. Chaque déclaration, chaque information, chaque idée est préformée par les centres de l'industrie culturelle. (…) Le cas extrême représenté par l'Allemagne nous instruit sur l'ensemble du mécanisme. Lorsque les nationaux-socialistes commencèrent à torturer ils ne terrorisèrent pas seulement les populations à l'intérieur et à l'extérieur du pays, mais ils furent d'autant plus sûr de n'être pas découverts que l'horreur s'emparait visiblement des esprits. Elle était si invraisemblable qu'elle incitait aisément à ne pas croire ce que, pour l'amour de la paix, on ne voulait pas croire au moment où l'on capitulait déjà.»

I - CHAPITRE 6

Vous avez dit … symptômes ?

- « Cet homme[761] est un symptôme à lui tout seul[762] .»
- « J'ai senti des symptômes très inquiétants causés par le seul acte d'écrire[763]. »
- « De même que naguère existait le comité » central du parti communiste, un « comité central » de l'information est en train de naître[764].»
- « Ne nous attardons pas au spectacle de la contestation, mais passons à la contestation du spectacle[765]. »

Regard aux aguets du reporter impénitent qui ouvre les yeux sur le monde en deuil à répétition. Tout symptôme est le reflet d'un diagnostic, traduit et fait l'époque qui vit en feedback, travaillée par la tension des flux. «Il en est du totémisme comme de l'hystérie. Quand on s'est avisé de douter qu'on puisse arbitrairement isoler certains phénomènes et les grouper entre eux pour en faire des signes diagnostiques d'une maladie ou d'une institution objective, les symptômes mêmes ont disparu, ou se sont montrées rebelles aux interprétations lénifiantes…[766]»

Monstration/démontration de Copenhague comme illustration d'un récent croisement de l'idée et de l'événement, avec « l'effet de réel » et l'impératif du «détail inutile»[767] pour traquer la «réa-lité». Afin de toujours conjuguer notre fiction théorique foucaldienne autour du reportage d'idées qui nous occupe et nous préoccupe.

Biogée : « On a oublié d'inviter la Terre à la conférence sur le climat.[768] ».

Pour le philosophe académicien professeur à l'université de Stanford, Michel Serres qui pousse ce cri d'alarme, l'échec récent du sommet de Copenhague montre les limites du politique au sens traditionnel du mot et des grand-messes politico-médiatiques où les chefs d'Etat défendent d'abord leurs intérêts nationaux, Etats-Unis et Chine en tête. Echec probable sinon écrit d'avance, commente notre reporter d'idées qui est l'un des rares philosophes contemporains à proposer une vision du monde qui associe les sciences et la culture[769].

Pourquoi douze jours de négociations pour aboutir à un accord a minima ? « Pour une raison simple : on a oublié d'inviter à Copenhague un partenaire essentiel composé d'air, de feu, d'eau et d'êtres vi-

[761] A propos de Michel Houellebecq, poète et romancier lauréat du Grand prix national des lettres.

[762] Pierre Assouline, « Nouvelles mythologies », op cité, p. 17.

[763] Stéphane Mallarmé.

[764] Ryszard Kapuscinski « Autoportrait d'un reporter », op. cité p. 160.

[765] Graffiti de Mai 68.

[766] Claude Lévi-Strauss «Le totémisme aujourd'hui» (Paris, PUF, 1962) p. 1. Repris par Régis Debray «Le passage de l'infini», Cahier de médiologie, 13 La scène terroriste, p. 7.

[767] Roland Barthes «L'effet de réel», Communications N°11, 1968.

[768] Entretien recueilli par Catherine Vincent, Le Monde 22 décembre 2009, p. 5.

[769] Dans son dernier essai en date, « Temps des crises » (Ed. Le Pommier, 2009), Michel Serres retrace les bouleversements qui ont récemment transformé notre condition humaine, et soutient que la planète doit devenir un acteur essentiel de la scène politique.

vants. Cette absente, qui n'a encore jamais siégé dans aucun Parlement, je l'appelle la « Biogée », pour dire en un seul mot la vie et la Terre. C'est un pays dont nous sommes tous issus. Qui va représenter ce pays-là ? Quel sera son ambassadeur, quelle langue parlera-t-il ? Cela reste à inventer. Mais nos institutions ne peuvent plus désormais se contenter de jeux à deux. Le jeu de demain doit se jouer à trois : nous ne pourrons rien faire sans tenir compte de la Biogée ».

Pour éclairer ce nouveau concept porteur et ce jeu désormais à trois qui exclut un monde divisé en deux blocs antagonistes[770], Michel Serres évoque et se sert du support d'un tableau de Goya, « Duel à coups de gourdin » qui expliquerait selon lui au grand public la nouvelle donne écologique. On y voit deux hommes se battre avec des bâtons ? De ce jeu à deux, qui va sortir gagnant ? Quand Hegel met aux prises le maître et l'esclave, il donne le résultat de leur lutte (l'esclave devenant le maître du maître dans un fameux renversement dialectique), mais il oublie, note Serres, de dire où se déroule la scène. Goya, qui est peintre et qui ne peut prétendre être au dessus de la mêlée, ne peut se permettre cet oubli hégélien, et il situe cette bagarre… dans les sables mouvants. A mesure où les deux hommes se tapent dessus, ils s'enfoncent ! Et voilà pourquoi le jeu à trois, aujourd'hui devient indispensable, conclut le philosophe académicien.

Situation/configuration. Les hommes politiques peuvent continuer de gérer leurs conflits de façon stratégiques, guerrière ou diplomatique : tant qu'ils oublieront de représenter la Biogée, ils s'enfonceront dangereusement dans les sables mouvants. « A Copenhague, déclare M. Serres, j'aurais voulu que ce tableau soit au milieu de l'amphithéâtre et des 192 hommes d'Etats réunis ! En fait, Copenhague en décembre 2009 est à la géopolitique ce que les accords de Munich en septembre 1938 ont été à la politique : un compromis lâche et dilatoire. Mais la comparaison s'arrête là », avertit le reporter d'idées au sommet de Copenhague qui dépasse l'horizon classique du politique qui se cantonne essentiellement à la gestion des relations humaines et des rapports de force. Savants et politiques. L'enjeu ici, c'est le réchauffement de la planète, la fonte des pôles, la montée des eaux, la disparition des espèces… Avec les travaux du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), c'est-à-dire les savants. « Un groupe d'experts qui savent mais ne sont pas élus, et un groupe d'élus qui ne savent pas. Pour avancer, il faudrait inventer une reconfiguration de ces deux profils. Celui du politique comme celui du scientifique, dont l'implication dans la vie de la cité est aujourd'hui absolument nécessaire. », conclut Michel Serres.

Décentrement/rassemblement qui dit que «ceci est réel et non pas légendaire» et que ceci nous concerne, nous, spectateurs, qui sommes aussi acteurs de cette réalité qui engage l'avenir de l'humanité. « Si le climat était une banque, on l'aurait déjà sauvé », a ironisé le président du Venezuela, Hugo Chavez, durant le sommet. Au delà de la polémique politicienne, commente Michel Serres, ce que souligne Chavez, c'est la suprématie qu'a prise l'économie dans la gestion de notre monde. Depuis cent cinquante ans, il est entendu, aussi bien par la gauche extrême marxiste que par la droite la plus pure, que l'économie est l'infrastructure essentielle des sociétés.

Rassemblement dans l'épreuve, décentrer jusqu'aux limites du lien. « Dès lors, il suffit qu'arrive un gros nuage dans ce domaine pour que tous les politiques se mobilisent. Mais je soutiens depuis longtemps que l'économie n'est qu'un paramètre parmi d'autres. Et que la crise financière qui bouleverse aujourd'hui le casino de la banque n'est que le révélateur de ruptures autrement plus profondes pour lesquelles les termes de « relance » ou de « réforme » sont hors de propos. A savoir, la disparition en Occident de la majorité paysanne qui est la première et sans doute la plus profonde. « La bête rurale n'est pas la même que la bête urbaine, ce n'est pas le même « être au monde ». Et notre époque connaît bien d'autre ruptures. Dans des domaines aussi variés et importants que l'habitat, l'espérance de vie,

[770] Le Monde 24 décembre 2009, p. 1, «Après l'échec de Copenhague : l'Europe qui pleure, l'OPEP qui rit».

la démographie, les communications, tout est en train de se transformer. Mais il y a une chose qui n'a pas changé, ce sont nos institutions. Et vous voudriez que ça n'explose pas[771] ? »

Le «cool prophète» comme symptôme significatif de notre époque

Monstration encore et toujours pour le reporter d'idées à la fois spectateur du monde et acteur de la pensée en marche. Faire voir apophantique des faits. Sur les tee-shirts, quelque part en Californie, on peut lire, devant « I love Baudrillard » et, derrière, « Baudrillard loves you ». La mort du dernier grand « french théoricien », le 6 mars 2007, a ébranlé les campus américains[772]. Après les morts de Foucault en 1984, Deleuze en l994, Lyotard en 1998 et de Derrida en 2004. Alors que « Le Monde » quelques jours après son décès, alimentait encore une fois le malentendu autour de sa vision du 11 septembre, allant jusqu'à parler de « dérive tardive », les Etats-Unis multipliaient les hommages et les monographies[773] très fouillées et érudites pour cerner le stimulant parcours critique d'une œuvre entamée en 1968 avec « le Système des objets ».

Tandis que Foucault - pourtant reconnu, lu et admiré dans le monde entier et qui a vécu en Suède et en Tunisie, n'a rien dans les méandres de sa pensée d'un intellectuel global, Baudrillard l'incarne, lui, à la perfection, dans tous ses excès mêmes. «Métaphysicien par inclinaison et sociologue par défaut, un étrange météore venu d'où ne sait où, ni où il pouvait aller, peut-être plus américain que les Américains eux-mêmes», déclare Sylvère Lotringer[774] qui le publie pour la première fois aux Etats-Unis en l983 avec le petit volume «Stimulations» qui assurera la renommée durable de Baudrillard dans le milieu artistique. Les Américains le liront avec passion, et ce jusqu'à ses dernières apparitions publiques à New York en 2005, où des centaines de jeunes gens se pressaient encore pour écouter ses étourdissantes conférences sur la prison irakienne Abou Ghraib. Tandis que les étoiles locales délaissées, Philippe K. Dick, James Ellroy ou Paul Auster se voyaient tout auréolées de gloire à Paris, l'Amérique se choisit étrangement «un fils de Champagne, né lors du pire krach, 1929, et en fait un pur produit de la star académie», remarque Thierry Bardini, universitaire à Montréal. Il est certain que notre symptôme de reporter d'idées fut l'un des premiers à avoir pris la pleine mesure du simulacre absolu instauré par le pays de Warhol et Disney. Un point de vision ; un regard décapant entre fascination et effroi, qui «globalisera» d'emblée sa pensée, tant il est vrai qu'« aujourd'hui, c'est le monde entier qui est devenu l'Amérique», souligne Gary Indiana, auteur du «Syndrome Schwarzenegger». Une terre d'ombres projetées par d'autres ombres».

Dans cette caverne post-moderne, véritable société de montreurs d'images, Baudrillard fait figure de soleil, c'est à dire de maître[775] de la visibilité extérieure de la société américaine. Ses intuitions y seront exploitées par les artistes cherchant, après le pop art et la beat generation, à «traiter des mécanismes de la culture de masse et de sa vaste circulation des images en reproduction», souligne Tom Griffin, rédacteur-en-chef de la revue Artforum International». En pleine révolution conservatrice reganienne, un courant «simulationniste» naît même dans son sillage. De Peter Halley à Jeff Koons, le nom de Baudrillard devient le sésame de l'art new-yorkais. Un malentendu cordial commence alors. L'émoi des milieux arty sera de taille, en effet, à la parution du «Complot de l'art», où Baudrillard raillait une corporation»louchant éperduement sur elle-même» et devenue avec ses tarifs exhorbitants le fétiche même de la marchandise prétenduement dénoncée. «Pardonne-nous d'avoir été aussi révoltés. D'avoir pris la balle et d'avoir couru avec - dans le mauvais sens !», s'amuse Jim Fletcher, performer et écrivain

[771] « Michel Serres « On a oublié d'inviter la Terre à la conférence sur le climat », Le Monde 22 décembre 2009, p. 5.

[772] Aude Lancelin et Marie Lemonnier «Cool prophète. L'hommage américain à Baudrillard» Le Nouvel Observateur N°2228 du 19 au 25 juillet 2007, pp. 84-85

[773] La première du genre vient de paraître en France: «la Séduction Baudrillard», de Ludvic Leonelli (Paris, Editions de l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, 2009).

[774] Fondateur de la revue et maison d'édition Semiotext(e) qui introduisit la «French Theory» aux Etats-Unis.

[775] Pour Guy Debord et les situationnistes, le maître des images est le système de production capitaliste.

de l'underground new-yorkais. Il n'y a pas jusqu'au roman cyberpunk ou à la musique électronique qui n'aient là-bas été irrigués par sa pensée. La réalisatrice hollywoodienne de «Strang Days», Kathryn Bigelow, y trouvera une inspiration constante, sans parler des frères Wachowski, dont le blockbuster culte «Matrix», un gigantesque artefact maternant et menaçant né de la perfusion de tous les esprits, métaphorisait cette exténuation crépusculaire du réel dont accouche la modernité selon Baudrillard[776].

Rien de surprenant dans cette popularité ambivalente autour d'un personnage séduisant et agaçant à la fois[777] qui surfe avec l'actualité et les modes. Si le monde intellectuel américain ressemblait à un western hollywoodien, écrivait François Cusset dans son essai dédié à la « French Theory [778]», Jean Baudrillard y aurait tenu l'un des premiers rôles. A droite d'un Derrida vu en Clint Eastwood, « solitaire à la tignasse conquérante », Baudrillard aurait incarné « un mélange de bonhomie et d'humour détaché à la Gregory Peck ». Une icône post-moderne omniprésente aux côtés de Foucault et de Lyotard, tandis qu'en France les batailles théoriques et partisanes autour de la « pensée-68 » étaient venues se briser au cours des années 1980 sur la molle victoire d'un nouvel « humanisme antitotalitaire » et d'une presse assassine qui cultive l'art du crime parfait. « Si l'information est le lieu du crime parfait contre la réalité, la communication est le lieu du crime parfait contre l'altérité[779]. »

Sa thèse qui prétend dépasser la société du spectacle chère aux situationnistes et déjà en pointillé dans l'allégorie platonicienne de la caverne : nous sommes entrées dans la loi de la virtualité qui dépasse celle du spectacle, pressent Baudrillard dans « Le crime parfait » « La virtualité est autre chose que le spectacle, qui laisse encore place à une conscience critique et à une démystification. L'abstraction du « spectacle », y compris chez les situationnistes, n'était jamais sans appel. Car nous sommes en possession de toute l'information. Nous ne sommes plus spectateurs, mais acteurs de la performance, et de plus en plus intégrés à son déroulement. Alors que nous pouvions affronter l'irréalité du monde comme spectacle, nous sommes sans défense devant l'extrême réalité de ce monde, devant cette perfection virtuelle. En fait, nous sommes au delà de toute désaliénation. C'est la forme nouvelle de la terreur, en regard de laquelle les affres de l'aliénation étaient peu de chose.[780] »

Troublante par sa capacité à «créer la sensation du présent comme s'il surgissait du futur», l'œuvre du «cool prophète» joue avec «l'immédiateté du fait et la résonnance de la science fiction», retient pour sa part Michael Silverblatt, producteur de la grande émission littéraire «Brookworm». Un vertige qui atteindra son climax avec le ll Septembre. Dans «l'Echange symbolique et la mort», Baudrillard avait fait en 1976 du World Trade Center «l'emblème de la Simulation et du nouveau capitalisme». Anticipant la mise en crise possible de tout le système, il y soulignait que le seul défi possible à son hégémonie absolue passait par «un don auquel il ne puisse pas répondre, sinon par sa propre mort et son effondrement». Sidérante préscience de l'événement à venir au croisement de l'idée du tout est possible à l'ère des kamikazes, des présidents fous, des milices fondamentalistes et des armées privées, suréquipées en multimédia.

Lorsque l'événement 11-Septembre fit irruption, «il s'est révélé le seul capable de le reconnaître pour ce qu'il était», assure aujourd'hui Sylvère Lotringer. «Son superbe «Requiem pour les Twin Towers» a été égal à l'événement, prolongeant sa puissance éruptive au lieu d'empiler, comme on l'a fait, des explications justes pour l'ensevelir[781].»

---

[776] *Ibid*., Le Nouvel Observateur, op. cité, pp. 84-85

[777] On peut ainsi ne pas trop s'attarder sur son pamphlet «Oublier Foucault» fort inégal et injuste intellectuellement parlant, même si l'on ne fait sans doute pas partie des disciples durs et purs du maître (qui n'en voulait d'ailleurs pas) dont on a pourtant suivi, entre deux reportages et/ou deux cours au lycée, les séminaires fort bondés et courus à Vincennes et surtout au Collège de France.

[778] Paris, La découverte, 2003.

[779] Jean Baudrillard « Le crime parfait », Paris, Galilée, 1995, p.135.

[780] *Ibid*., pp.47-48.

[781] Une analyse peu partagée dans les milieux français, où il est de bon ton encore de dénoncer l'insensibilité esthète de Baudrillard, comme le soulignent à juste titre les deux journalistes du Nouvel Observateur.

Ainsi, Jean Baudrillard, symptôme qui fait époque, soutenant même de manière métaphorique que « le ll-Septembre n'a pas eu lieu », car précisément indescriptible, donc pas saisissable dans l'« universel reportage », veut dépasser la dialectique du réel et de l'illusion et prendre en compte le pouvoir contemporain de la virtualité. Il renvoie à la toute puissance de la simulation, qui n'est pas, comme chez Debord, le signe de la perte de réalité de l'existence sociale, mais au contraire le signe de son excès.

« Donc, le monde est une illusion radicale. C'est une hypothèse comme une autre. De toute façon, elle est insupportable. Et pour la conjurer, il faut réaliser le monde, lui donner force de réalité, le faire exister et signifier à tout prix, lui ôter tout caractère secret, arbitraire, accidentel, en chasser les apparences et en extraire le sens, l'ôter à toute prédestination pour le rendre à sa fin et à son efficacité maximale, l'arracher à sa forme pour le rendre à sa formule. Cette gigantesque entreprise de désillusion, littéralement : de mise à mort de l'illusion du monde au profit d'un monde absolument réel - c'est cela qui est proprement la simulation[782] ».

C'est bien l'illusion qui s'oppose à la simulation, et non le réel qui ne fait que s'étendre sous l'action de celle-ci. Cette prolifération du réel, c'est « une véritable catastrophe, celle du destin fatal d'un monde objectif.[783] » Dans un article du « New York Times » publié quelques jours avant l'élection présidentielle de 2004, Ron Suskind[784], révéla les termes d'une conversation édifiante qu'il avait eue, au cours de l'été 2002, avec Karl Rove, conseiller politique de George W. Bush et fort symptomatique de notre fiction théorique du reporter d'idées et de son diagnostic de l'actualité: « Il m'a dit que les gens comme moi faisaient partie de ces types « appartenant à ce que nous appelons la communauté réalité » (the reality-based community) : « Vous croyez que les solutions émergent de votre judicieuse analyse de la réalité observable ». J'ai acquiescé et murmuré quelque chose sur les principes de Lumières et l'empirisme. Il me coupa : « Ce n'est plus de cette manière que le monde marche réellement. Nous sommes un empire, maintenant, poursuivit-il, et lorsque nous agissons, nous créons notre propre réalité. Et pendant que vous étudiez cette réalité, judicieusement, comme vous le souhaitez, nous agissons de nouveau et nous créons d'autres réalités nouvelles, que vous pouvez étudier également, et c'est ainsi que les choses se passent. Nous sommes les acteurs de l'histoire (…) Et vous, il ne vous reste plus qu'à étudier ce que nous faisons. »

Le stade ultime de la communication politique précise Christian Salmon en jouant sur le paradoxe dans la droite ligne de son maître Baudrillard n'est plus celui de la persuasion, de la propagande ou de la publicité, mais celui de la simulation. Tous les événements que la machine politique s'efforce de susciter sont désormais des événements simulés au sens où ils sont d'avance inscrits dans le déchiffrement et le décryptage. Ils fonctionnement comme un ensemble de signes voués à leur seule propagation. Le cyclone Gustav, qui a perturbé récemment les premiers jours de la convention républicaine, peut ainsi se lire comme la métaphore d'une toute autre dévastation que la seule destruction des territoires traversés : celle de l'espace même du politique[785].

Remontons un peu le cours du temps. Nous sommes en 2003, il fait sombre. Sanglés dans des fauteuils fluos de multiplexes et contraints d'avaler des kilos de pop-corn, les disciples modernes de Platon et de Schopenhauer sont utilisés comme logiciels pensants pour craquer le code de « Matrix ». Néo-Keanu Reeves les arrachera-t-il à l'odieux esclavage où le sont plongés les frères Wachowski ? En attendant la délivrance, sur des forums Internet du monde entier, philosophes de premier plan et cyber-sophistes se battent à grands coups de lasers dialectiques pour savoir si Descartes ou Berkeley sont les précurseurs du pire des mondes de « Matrix » et si Adorno et Horkheimer auraient cautionné les cabrioles

[782] «Le Crime parfait», op. cité, p.33.

[783] *Ibid*., pp. 34-35.

[784] Ron Suskind fut, de l993 à 2000, éditorialiste au Wall Street Journal et auteur de plusieurs enquêtes sur la communication de la Maison Blanche depuis 2000.

[785] Christian Salmon Storytelling « Le retour de Karl Rove, le scénariste », Le Monde 6 septembre 2008, p. 31.

aériennes de la belle Trinity. Une table ronde philosophique intitulée « Le désert du réel » est même consacrée à « Matrix » le 22 juin au Centre Pompidou, à Paris.

Etrange monstre décidément, cette saga « Matrix » qui charrie autant de détritus conceptuels new-age que d'interprétations métaphysiques stimulantes. Tandis que le grand Slavoj Zizek livre un subtilissime décryptage lacanien dans « Matrix ou la Double Perversion », le site de TF1 se met à citer « La Critique de la raison pure », le philosophe Jean-Pierre Zarader y certifiant que « ce que l'on redécouvre avec « Matrix » ; c'est la profondeur du kantisme ».

Pour ceux qui, absents de la planète Terre depuis environ trois ans, ne seraient pas encore entrés dans la Matrix, rappelons l'intrigue de ce véritable film d'horreur ontologique, qui emprunte autant à la gnose qu'à Philip K. Dirk et à l'école de Francfort. Nous sommes au XXIIe siècle, le réel est détruit, et c'est peu dire que l'Intelligence artificielle nous mène la vie dure. Enfermés dans des sortes d'alvéoles, les humains sont utilisés comme piles énergétiques par la Matrice, à la fois mère et machine, qui les maintient dans l'illusion d'un réel disneylandisé. Une poignée d'irréductibles, emmenés par Neo, l'Elu, entreprend de réveiller l'humanité de cet « imMonde », où la technique, à moins que ça soit le capitaliste avancé, la materne abusivement. Seul un dieu à lunettes noires pourrait encore nous sauver ?

Que les disciples de Heidegger ne dansent pas trop tôt la carmagnole. « Matrix 2 » nous assomme en effet d'un terrible soupçon : et si la Matrice, cette mégacaverne de Platon, cette ordure numérique, avait déjà intégré et anéanti toute possible contestation ? Insensés, qui imaginions que la résistance pouvait être autre chose que l'ultime fiction. Baudrillard vient de virtualiser Neo.

Analysant le succès de « Matrix », où images numérique, cyberespace, simulations guerrières ou clonage ne se contentent plus d'éloigner le réel (pour le dire à la Debord), mais l'ont carrément évacué, Jean Baudrillard soutient que le système produit une négativité en trompe-l'œil, qui est intégrée aux produits du spectacle comme l'obsolescence est incluse dans les objets industriels[786]. C'est du reste la façon la plus efficace de verrouiller toute alternative véritable. Il n'y a plus de point oméga extérieur sur lequel s'appuyer pour penser ce monde, plus de fonction antagoniste, il n'y a plus qu'une adhésion fascinée. Mais il faut savoir pourtant que plus un système approche de la perfection, plus il approche de l'accident total.

« C'est une forme d'ironie objective, qui fait que rien n'est jamais joué. Le 11 septembre participait de ça, bien sûr. Le terrorisme n'est pas une puissance alternative, il n'est jamais que la métaphore de ce retournement presque suicidaire de la puissance occidentale sur elle-même. C'est ce que j'ai dit à l'époque et qui n'a pas été accepté. Mais il n'y a pas à être nihiliste ou pessimiste face à ça. Le système, le virtuel, la Matrice, tout ça retournera peut-être aux poubelles de l'histoire. La réversibilité, le défi, la séduction sont indestructibles.[787]

Hémorragie ultime, crime parfait par rapport auquel Baudrillard n'adoptera jamais de posture moralisatrice ou prescriptive, préférant à tout prendre celle du détachement nihiliste quand c'est le système lui-même qui , dissimulant son propre néant, est « véritablement négationniste », ainsi qu'il l'écrira un jour. « Baudrillard était comme William S. Burroughs à la fin de sa vie- une des rares figures publiques dont la présence véhicule une promesse de bonheur au-delà de tout contenu littéral », souligne l'écrivain de Los Angeles Chris Kraus, organisatrice du mythique « Colloque sur la chance » dans un casino du Nevada en 1996. « 400 personnes y étaient assises par terre, à 2 heures du matin, pour écouter Jean Baudrillard donner une conférence sur « La Mort du réel ». Gourou malgré lui, l'auteur

[786] Ainsi dans notre civilisation klennex, un reportage TV récent à montrer que les industriels dépensent de l'argent et du temps pour tester les écrans plats de télévision et s'assurer qu'ils ne dureront pas plus de huit à dix ans maximum, afin de pousser à la consommation. De même pour les machines à laver…. Aujourd'hui, la première génération d'écrans plats achetés à prix d'or est obsolète et doit déjà être remplacée.

[787] IIIe partie Annexe 2 : « Baudrillard décode Matrix ». Le Nouvel Observateur, 19-23 juin 2003.

du « Cool Memories » y était apparu en costume lamé or, « tel un simulacre d'Elvis », se souvient Paul D. Miller, alias DJ Spooky, alors jeune étudiant au milieu d'une assemblée extatique.

« Dans le flux des nouvelles, quelle leçon tirer de tout cela ? » s'interroge l'écrivain éditeur journaliste Guillebaud. Que la télévision, en croyant refléter le réel, l'invente pour une bonne part. Par le biais du choix des images, du montage du commentaire, elle reconfigure un événement et lui donne -subjectivement - une signification. Elle le fait en toute bonne foi, sans se rendre compte qu'elle obéit confusément à une lecture du réel qui préexiste à celui-ci. Dans tous les cas, on a affaire à une conception de la possibilité qui est celle du possible restreint comme le souligne ce tandem improbable et fécond du reporter français Aubenas et du philosophe/psychanalyste argentin Benasayag : « En créant cet univers de pur spectacle, qui fonctionne en vase clos, la société de communication a instauré cette suprématie du virtuel, où nous avons l'impression de ne plus avoir prise. Tout est devenu possible, assure-t-on. Tout est possible, mais rien n'est réel ; alors que le réel est justement ce qui dit : tout n'est pas possible. Cette promesse de toute-puissance a fini par entraîner l'impuissance.[788] »

En tant que procédure de vérité, la pensée est irréductible à ce qui est, et ceci en un double sens. A savoir : primo, elle ne peut faire l'impasse sur la discontinuité des lois formelles de ce qui est et doit en tenir compte ; secondo, dans son apparence même[789], elle est indescriptible et ne se laisse donc guère capter dans les filets de « l'universel reportage » et encore moins de la société de communication de plus en plus virtuelle. Par ailleurs, la pensée ne se laisse pas prévoir et échappe à la virtualité gestionnaire qui pense que l'enjeu de la pensée, c'est ce qui sera déductible de ce qui est. Donc à la différence notable du prêt-à-penser de l'intellectuel médiatique, une véritable pensée est ingérable, imprévisible, exceptionnelle. Enfin, elle ne résulte pas de la négation et/ou virtualité critique de ce qui est, car elle se veut affirmative.

La posture paradoxale du médiologue Régis Debray

Mais ne risque-t-on pas alors de recourir à la facilité du déjà vu et d'aboutir à la position dualiste et convenu du journaliste qui joue avec le mythe qui dépolitise le réel et de l'intellectuel rhéteur qui discourt sans passion du réel, à la manière du médiologue Régis Debray dans sa « Lettre d'un voyageur au Président de la République » pour s'ériger contre la guerre du Kosovo ? Au fond, la figure-clef du journalisme rassembleur n'est-elle pas ici incarnée par celle du témoin qui dit « je vois » (des faits) en flânant sur les lieux mêmes de l'événement ?

> « Retour de Macédoine, de Serbie et du Kosovo, je me dois de vous livrer une impression : j'ai peur, Monsieur le Président, que nous ne fassions fausse route. Vous êtes un homme de terrain. Vous ne prisez guère les intellectuels qui remplissent nos colonnes d'à-peu-près grandiloquents et péremptoires. Cela tombe bien, moi non plus. J'en viendrai donc aux faits[790]. »

Seulement, les faits (dont on cultive le culte effréné dans toutes les écoles de journalisme) sont ici aussi têtus que trompeurs, peu avérés, voire sujets à des manipulations et des trucages... On pense ici en garde fou à la définition foulcadienne : « L'enquête : moyen de constater ou de restituer les faits, les événements, les actes, les propriétés, les droits ; mais aussi matrice des savoirs empiriques et des sciences de la nature[791]. »

[788] Florence Aubenas et Miguel Benasayag « La fabrique de l'information », op. cité, p. 84.

[789] On ne pense que de force, qu'avec des forceps, soutient finement Deleuze qui constate qu'avec l'âge il passe de plus en plus de temps à préparer ses cours à Vincennes.

[790] Le Monde 13 mai 1999.

[791] Michel Foucault « Théories et institutions pénales », Annuaire au Collège de France, 72e année, Histoire des systèmes de pensée, année 1971-1972, l972 pp. 283-286, repris in Dits et Ecrits II, texte n°115, p. 390.

La médiologie dont les précurseurs sont sans doute Benjamin[792], Mc Luhan et Valéry, ne se prétend pas une doctrine, ni une idéologie, encore moins une morale et surtout pas une « nouvelle science ». Juste une méthode. On se conduit en médiologue, selon Régis Debray, quand on met « en ligne un dire, la façon de le dire et qui tient à le redire.[793]» Tous les ressorts de la figure du « témoin ambassadeur » et du « journalisme rassembleur » sont présents en fait ici dans cette « Lettre d'un voyageur au Président de la République » : le refus de l'éditorialisme vide, des mots creux et impératifs, le culte des « faits » ou « faitiche » assimilé au vu et au vécu sur le terrain même du reportage. Même si un certain relativisme mâtiné de pragmatisme est aussi de rigueur et tient du principe de précaution de bon aloi (aujourd'hui, on n'en sait rien, mais un jour on le saura). On a conscience que l'objectivité est bien sûr un leurre puisque le reporter est un sujet qui voit d'un point (de vue) et non un objet inerte et sans voix, encore moins un dieu qui aurait tous les points de vue de son observatoire.

> « Chacun les siens [794], me direz-vous. Ceux que j'ai pu observer sur place, dans un court séjour – une semaine en Serbie (Belgrade, Novi Sad, Nis, Vramje) du 2 au 9 mai, dont quatre jours au Kosovo, de Pristina à Prej, de Pritzen à Podujevo – ne me semblent pas correspondre aux mots que vous utilisez de loin et de bonne foi. »

Au nom d'un travail de variation du regard, d'ouverture permanente au nouveau et au divers, le chef de file des médiologues se défend d'être partial dans cette guerre du Kossovo, c'est-à-dire de juger d'un seul point de vue et nous insuffle sa foi dans le sensualisme du senti et du vécu. Régis Debray refuse dans la foulée d'être un journaliste lambda, « embedded », contrôlé « façon Intourist », attaché à un point de vue unique, mais se veut témoin et représentant de la sensibilité universelle. Il a la prétention -sans doute naïve et dérisoire- de faire du « vrai » journalisme en multipliant les points de vue et les déplacements. Sans se rendre compte qu'il s'agite et en fait trop[795] sans avoir la modestie de se contenter de livrer seulement des faits bruts et de recouper les témoignages sur place. En fait, l'intellectuel baroudeur au Kossovo joue au reporter et se regarde en train de passer de l'autre côté du miroir... Dans la lignée d'un Londres ou d'un Kessel, il ne résiste pas au plaisir de se mettre en scène à grand renfort de « je » et ne se rend pas compte qu'il n'est sans doute pas sorti encore de la Caverne et de ses montreurs d'images qui anticipent la situation contemporaine du «syndrome de Timisoara» :

> « J'ai passé la semaine précédente en Macédoine, assisté à l'arrivée des réfugiés, écouté leurs témoignages. Ils m'ont bouleversé, comme beaucoup d'autres. J'ai voulu aller voir « de l'autre côté » comment un tel forfait était possible. (...) Me méfiant des voyages façon Intourist, ou des déplacements journalistiques en car, j'ai demandé aux autorités serbes à avoir mon propre véhicule et la possibilité d'aller et de parler à qui bon me semblait. »

Flâneur solitaire qui se veut indépendant

Debray prend à témoin les lecteurs, pariant comme Foucault en Iran à la fin des seventies sur le discours du concret, le témoignage sensible, le docu vrai, sur l'émotion, sur le reportage pris sur le vif, sans censure. « Ne savez-vous pas qu'au coeur du vieux Belgrade le théâtre pour enfants Dusan-Radevic jouxte la télévision et que le missile qui a détruit celle-ci a frappé celle-là ». Voyou/voyeur/voyant de la figure du flâneur, telle que Baudelaire l'a définie et Benjamin et Kraus notamment l'ont analysée. A l'horizon de l'hymne kantien à la « publicité », il privilégie ici le regard de proximité qui, en principe, ne peut tromper, la « vérité du terrain » qui devrait, en principe, éviter à l'idée et à l'opinion de marcher sur la tête, à l'envers. Mais ne porte-t-il pas ici des lunettes idéologiques sans même s'en

[792] On sait, au moins depuis Walter benjamin (1892-1940), comment «l'aura» d'une oeuvre peinte, par exemple, s'est métamorphosée avec sa reproductibilité technique infinie, ou bien encore comment l'apparition de la photo a modifié l'art du tableau.

[793] N°6 Cahier « Pourquoi des médiologues ? »

[794] Ndlr : les faits.

[795] En jouant un personnage comme le garçon de café de Sartre dans « L'Etre et le Néant », Paris, Gallimard, 1943.

rendre compte ? A la manière d'un Bernard-Henry Lévy dans ses reportages en Algérie et en Bosnie dans « Le Monde », son regard est-il aussi pur et sans a priori qu'il le croit ?

Le « J'ai vu » revient dans son texte comme un leitmotiv signifiant du pathos qu'il exhibe, voire instrumentalise sans précaution, sans recul et surtout sans recoupement des sources, b.a.ba pourtant du journalisme sur le terrain, car l'image partielle, voire partiale, peut, elle aussi, être trompeuse dans un décor préfabriqué à la Potemkine par la propagande :

> « J'ai vu dans le hameau de Lipjan, le jeudi 6 mai, une maison particulièrement pulvérisée par un missile : trois fillettes et deux grands-parents massacrés, sans objectif militaire à trois kilomètres à la ronde. J'ai vu, le lendemain, à Prizren, dans le quartier gitan, deux autres masures civiles réduites en cendres deux heures plus tôt, avec plusieurs victimes enterrées ».

Vérité ou/et illusion du terrain et du j'ai vu ? Fascination et hypnose du «j'ai vu», hégémonie du regard qui se veut investigateur et détendeur d'une parcelle de vérité. Mais l'envoyé spécial du « Monde » au Kossovo en 1999, Régis Debray, a-t-il tout vu de ce conflit complexe en quelques semaines ? Et que vaut son voir qu'il fait cohabiter sans vergogne avec des informations de seconde main, voire des rumeurs invérifiables, du genre « Trois cents écoles, partout, ont été touchées par les bombes » ? Plus tard, le reporter Debray se défendra pied à pied de toutes ces accusations de «bidonnages» et de manipulations en affirmant qu'il ne faisait que reprendre une dépêche de l'AFP du 17 août 1999 confirmée depuis par un rapport de l'Unicef[796]. Dont acte !

Mais à la différence notable du journaliste américain Michael Herr dans « Dispatches , correspondant de guerre au Vietnam, férocement lucide sur son métier et sur la temporalité du reportage, conscient de son incapacité à saisir le présent de la violence et même d'en rendre compte à ses lecteurs, il reste que Régis Debray n'a jamais l'impression de manquer quelque chose, de rater l'essentiel et demeure complaisant envers la collecte des faits. Ne peut-on pas ici le taxer de « publiciste » comme, par exemple, on ne manqua pas de le dire jadis d'un Albert Londres lors de ses conclusions hâtives de théorie politique sur l'URSS ou aujourd'hui de BHL qui se met en scène dans « Qui a tué Daniel Pearl ?» et paraît convaincu du bien fondé de sa thèse manichéenne qui fait du Pakistan le dernier repaire d'Al-Qaida »?

Lorsque le sage montre la lune, l'imbécile regarde le doigt, dit l'apologue chinois. Le médiologue est cet imbécile, ou plutôt cet idiot utile qui permet de voir ce qu'on ne pourrait plus voir à force d'avoir le nez dessus. C'est ce que soutient pour sa défense Régis Debray dans la préface à l'anthologie des « Cahiers de médiologie qu'il a dirigés aux éditions Galllimard, de 1996 à 2004, et dont les éditions du CNRS offrent aujourd'hui un panorama[797] assez représentatif. Le nom de l'intellectuel médiatique Régis Debray, ne doit cependant pas occulter le travail collectif emmené par Daniel Bougnoux et Louise Merzeau, rédacteurs-en-chef de la revue. Dans un abécédaire (n°6), Régis Debray résume d'ailleurs d'un mot ce qu'est la médiologie, et dont toute revue peut faire un principe : un « sport d'équipe ».

Combiné du latin –medium, le véhicule – et du grec -logos, le discours-, la médiologie s'attache au chemin plutôt qu'à la destination, au médium plutôt qu'au message. Ce n'est pas tant qu'elle ne croit pas à la lune, mais elle préfère scruter la fusée. En un mot, ce reportage d'idées en forme de «sport de constat» s'intéresse à ce que la transmission fait aux relations, à ce que l'innovation technique fait à l'espace public. A l'exemple d'un Baudrillard, reporter inspiré, circulant dans les rues carnavalesques de Palerme, où Fiat et Vespa en furie dessinent une étrange corrida et célèbrent la « passion du risque » face au « pathos de la sécurité » (n°12). Pas étonnant que les Cahiers de médiologie » n'aient cessé d'arpenter les réseaux et les rhizomes, de tracer la route (n°2), du pylône électrique aux révolutions industrielles de la musique (n°18).

[796] Régis Debray « L'emprise », op. cité, p. 19

[797] Les Cahiers de médiologie : une anthologie (1996-2004), Paris, CNRS éditions, 2009.

Ainsi, au fil des dix-huit numéros compilés sur 800 pages, les correspondances s'établissent entre la typologie du plomb et l'idéologie socialiste, l'invention de la bicyclette et le féminisme, le magnétoscope et la cinéphilie. S'interroger sur les « Lumières » (n°10) consistera aussi bien à chercher la descendance de Voltaire qu'à comprendre la logique d'EDF et la philosophie des caténaires. Questionner les « Missions » (n°17) conduira autant à radiographier le nouvel ordre humanitaire qu'à décrypter l'érotique position du missionnaire…

Même si Régis Debray fut jadis épinglé pour avoir cédé aux vertiges de l'analogie, en légitimant abusivement sa théorie du social à l'aide du théorème de Godel[798], cette anthologie met à jour un collectif soucieux de ne pas faire science, mais d'élaborer une discipline en résonance. Avec les sciences de la communication, bien sûr, même si la médiologie a pour objet la transmission (d'une technique dans le temps), mais aussi dans l'anthropologie, la sociologie, sans oublier l'histoire, dont le médiologue serait « l'auxiliaire volant ». Mais la médiologie, ce « savoir sans ferailler », assure Debray, a pourtant mené une bataille fondatrice. Contre Guy Debord, qui voyait dans la représentation les racines de l'aliénation, les médiologues ont tenté de réhabiliter la notion de « Spectacle[799] » (n°1). Comme aussi de son côté, et avec son art de ne pas y toucher et de faux Candide télévisuel, Bernard Pivot.

Le «syndrome Bernard Pivot» et le phénomène « Apostrophes »

Pouvoir/savoir. Pierre Bourdieu soutenait avant l'irruption d'internet et du numérique que le pouvoir de la presse venait de sa situation de monopole : « Les journalistes - il faudrait dire le champ journalistique - doivent leur importance dans le monde social au fait qu'ils détiennent un monopole de fait sur les instruments de production et de diffusion à grande échelle de l'information, et, à travers ces instruments, sur l'accès des simples citoyens mais aussi des autres producteurs culturels, savants, artistes, écrivains, à ce qu'on appelle parfois « l'espace public », c'est-à-dire à la grande diffusion[800]. . Le pouvoir est précisément l'élément informel qui passe entre les formes du savoir, ou en dessous. Il est force et rapport de force, non pas forme. Ce dont Foucault a le sentiment, de plus en plus après «La volonté de savoir», c'est qu'il est en train de s'enfermer dans les rapports de pouvoir. Et il a beau invoquer des points de résistance comme «vis-à-vis» des foyers de pouvoir, d'où viennent ces résistances ? Foucault se demande comment franchir la ligne, comment dépasser à leur tour les rapports de force ? Ou bien est-on condamné à un tête-à-tête avec le Pouvoir, soit qu'on le détienne, soit qu'on le subisse ?[801]

La question de la diffusion des idées au grand public a pris d'autant plus d'importance et de gravité que l'irruption/pouvoir des médias est précisément venue bouleverser, durant quinze ans – la durée d'Apostrophes-, le régime de la vie intellectuelle, ne laissant qu'une voie étroite et difficile entre la prosternation suicidaire et le refus de principe. Plus que de symptôme, on peut évoquer l'idée de « syndrome Pivot ». Aujourd'hui encore, alors qu'il est à la retraite, son rayonnement médiatique continue notamment à l'étranger[802] et nous permet de mieux saisir l'ambivalence rivalité entre intellectuels et journalistes.

« Le fond du problème c'est que, volens nolens, malgré vous, mais de fait, vous vous êtes trouvé en position d'arbitre, et même de juge, par le simple fait du coup de projecteur dont vous disposiez, glisse l'intellectuel Pierre Nora à Bernard Pivot. C'est cette position qui était ressentie comme inacceptable[803]. ». Et d'illustrer son propos par la dérive télévisuelle et l'incroyable gaffe de son ami Jacques

[798] Nicolas Truong « La médiologie est un sport de constat » Le Monde 2 décembre 2009.

[799] IIe partie du reporter d'idées, chap. sur Guy Debord et les situationnistes.

[800] Pierre Bourdieu «Sur la télévision», op. cité, p. 49.

[801] Gilles Deleuze «Pourparlers 1972-1990», Paris, Minuit, 1990/2003, p. 134.

[802] Un récent sondage du magazine Variety montre que Bernard Pivot apparaît encore aujourd'hui en 155e position parmi les plus importantes personnalités médiatiques et littéraires aux USA, alors qu'il n'a plus qu'une chronique littéraire dans «Le Journal du Dimanche».

[803] Bernard Pivot « Le métier de lire. Réponses à Pierre Nora. Paris, Gallimard, 1990, p. 111.

Le Goff, intellectuellement si rigoureux, si généreux, décerner tout à trac à un Jean-Louis Bory, écrivain critique de cinéma médusé, le label de « nouvel historien ».

Rassembler en prime time pendant tant d'années peut engendrer une logique du soupçon chez l'élite intellectuelle. L'éditeur et historien Pierre Nora a le mérite de poser ici sans ambiguïté l'enjeu de pouvoir du médiatique sur le [804]monde intellectuel à travers le phénomène « Apostrophes » qui s'est étalé dans la durée et a su creuser son sillon médiatique semaine après semaine, au point de devenir un rendez-vous incontournable drainant un nombre significatif et non négligeable de fidèles plus ou moins éclairés… Tout en précisant au célèbre animateur journaliste qu'il était « à titre personnel, sauvé parce que reconnu 1/honnête, 2/ prudent, 3/ sympathique. Je vous ai même, personnellement, trouvé toujours trop timide à vous aventurer dans le domaine des idées, dont vous vous êtes, en général, fort bien tiré. Je me souviens de Georges Dumézil, que vous avez hésité à affronter pendant des années et que vous avez fini par traiter in extremis en particulier, pour une émission très réussie et qui lui avait laissé, à lui, le meilleur souvenir.[805] »

Le Bourguignon Bernard Pivot, amateur de foot et de bons vins, convient volontiers qu'il n'appartient pas à la « prestigieuse secte », lui qui n'a que son bachot en poche et quinze ans de journalisme au Figaro littéraire d'abord et au Figaro ensuite avant de se lancer dans l'aventure télévisuelle. Pas dupe, il raconte : « Le ballon ou le livre. Il fallait choisir. On ne pouvait pas dans la même semaine aller au stade Geoffroy-Guichard à Saint Etienne, et traverser l'Atlantique pour enregistrer un entretien avec Marguerite Yourcenar. La vulgarité de mes fréquentations au Parc des Princes n'était pas sans rejaillir sur les écrivains qui me fréquentaient sur les plateaux de télévision. Le football me retirait toute légitimité à les lire et à leur poser des questions. J'étais à la fois éberlué et amusé, un peu vexé aussi[806]. »

Ne méprisant ni ne voulant désespérer ni Boulogne ni Billancourt afin d'élargir toujours plus son audience, Pivot refuse, non sans coquetteries, l'étiquette de « reporter d'idées », avouant qu'il a du combler ses lacunes en sciences humaines en se mettant à lire vers la quarantaine Gallois, Barthes, Foucault, Bourdieu, Jankélévitch, plus tard Dolto, Aron, Lévi-Strauss et Dumézil… : « De ces deux là je n'avais pour ainsi dire pas lu une seule ligne sérieusement (…) Et ce que je faisais pour quelques uns, ceux qui me semblaient les plus médiatisables, je ne pouvais le faire pour tous. D'où ces oublis, ces injustices que vous me reprochez.[807] » Complexe d'infériorité du journaliste chroniqueur pourtant tout puissant via le média TV vis-à-vis de la prestigieuse secte des intellectuels qu'à très bien analysé le journaliste Daniel Schneidermann à propos de Pierre Bourdieu.

Affects télévisuels autour du concept d'Apostrophe. Le «petit Bernard»[808] se souvient d'instants magiques et de rencontres privilégiées entre les grands penseurs et un public cultivé qui applaudit et en redemande… si l'on en croit le courrier qu'il reçoit. « Pour un Braudel un peu emprunté, pour un Le Goff un instant trop gentil, mais captivant, que d'intellos – cependant pas assez nombreux- j'en conviens, parfois mal choisis à vos yeux… d'éditeur – sont parvenus à dérouler sur le petit écran le tapis magique de la connaissance. J'entends encore Roger Caillois, le front en sueur, raconter avec fougue l'histoire du fleuve Alphée qui se perd dans la mer pour ressurgir sur un autre continent. Tous les écrivains, tous les intellectuels sont des fleuve Alphée qui se perdaient à la télévision, un vendredi soir, et dont la parole, fragile, obscure, précieuse, ressurgissait dans des terres insoupçonnées.[809] »

[804] «Du journalisme après Bourdieu», Paris, Fayard, 1994.

[805] *Ibid*., p. 111.

[806] Bernard Pivot « Le football roi » in « Nouvelles mythologies » sous la dir. De Jérôme Garcin, Paris Seuil, 2007, p. 135.

[807] «Le métier de lire, op. cité,. p. 116.

[808] Comme surnommaient certains beaux esprits l'autodidacte à la fois bonhomme et tout puissant face aux grands intellectuels qu'il invitait parfois à son émission incontournable dans les années 1975.

[809] *Ibid*., p. 117.

Deleuze soutenait volontiers que pour Foucault «l'archéologie d'une certaine façon toujours au présent, c'est l'archive, et l'archive a deux parts : audio-visuelle. La leçon de grammaire et la leçon de choses[810]» Malgré ses défauts et ses limites, et le haro de quelques intellectuels, notamment Régis Debray, sur le journaliste critique de service, l'émission fétiche de Pivot a eu pendant quelques décennies un effet sur le réel du livre et de la lecture en France et même à l'étranger. Il a répondu à sa manière à la question : sous quelle lumière les livres peuvent-ils être vus, et dans quels énoncés peuvent-ils être dits ? Qu'est-ce que nous sommes encore capables de voir, de dire et de lire ?

Catherine Clément, «l'agaçante journaliste philosophe immergée dans la société du spectacle»[811]

« J'ai choisi d'être philosophe pour comprendre Auschwitz où les miens avaient disparu[812]. » Catherine Clément fait aussi partie et en bonne place de notre clique de reporter d'idées à la recherche de sa vérité familiale et du lieu de la disparition. Démarrons pour tenter de cerner notre symptôme féminin entre journaliste et intellectuel - que nous avons un peu côtoyé aussi bien en Sorbonne que dans diverses salles de rédactions, sur cette définition du reportage d'idées, comme passeur iconoclaste qui rompt avec le conformisme ambiant et le chemin tout tracé de la recherche académique que n'aura pas renié Nietzsche.

« Tout retourner, dis-je allégrement, laisser venir les associations les plus folles et en tirer pensée, comme on tire parti. Libérer la pensée du carcan de la démonstration. Penser en coup de foudre. Mettre le feu aux momies entassées, lancer une torche allumée dans ces vieilles tombes pillées où les prêtres ont accumulé les corps secs des pharaons. Dégagez ! Laissez les morts enterrer les morts, et les vivants jaillir de l'étincelle des vivants. Incendier le classique dans l'idée, brûler l'établi, le solide, et gratter, comme Socrate, dénicher l'exclu sous les mots. Ca vous va[813] ? » Cette citation lyrique et tonitruante est tirée de Catherine Clément, normalienne cacique à l'agrégation de philosophie, qui a beaucoup voyagé et vécu en Autriche, au Sénégal, en Inde. A tel point qu'elle a peu à peu effacé les traces de ses origines et se vit désormais citoyenne du monde. « Rien à faire avec le Paris d'aujourd'hui : je n'y vis plus. Mes pas y sont ceux du passé. Je les mets à présent dans les rues de Calcutta, de Delhi, de Vienne. Là-bas, ils me portent avec allégresse ; ici, ils me traînent. J'ai déserté. Je suis étrangère à Paris.[814]» A l'époque, quand elle part en Inde, elle a déjà publié cinq romans et huit essais. L'Inde lui inspirera ses plus grands succès, Pour l'amour de l'Inde[815] et Le Voyage de Théo[816], l'Inde ne cesse d'inspirer son travail. Elle est aujourd'hui par ailleurs membre du Forum Franco-indien, organisme bilatéral officiel.

Lieu de son décentrement qui casse le lien académique avec la Normale « fabrique ». C'est là-bas, sur son chemin de Damas …en Inde, qu'elle avoue avoir enfin compris la réalité de l'Aufhebung, le dépassement, la relève, cette faille qui permet de s'insinuer entre les deux montants de la contradiction. Pourtant, longtemps, Clément en a voulu à Hegel - qu'elle avait exposé de long, en large ses chers étudiants pendant ses quinze ans de Sorbonne- de n'avoir rien compris à l'Inde et même d'avoir écrit bon nombre de sottises à son sujet. Au fond d'y plaquer son esprit de système sans même y aller voir... et s'ouvrir aux bruits du monde. Pourtant, avoue-t-elle volontiers au croisement de l'idée et de l'événement, « en lisant et en relisant Hegel, je comprenais la portée d'une philosophie qui ne néglige aucun moyen pour transformer l'explication en sens, l'inertie en mouvement, et la souffrance en son contraire.

[810] «Pourparlers 1972-1990», op. cité, p. 132.

[811] Catherine Clément «Mémoire», Paris, Stock, 2009, p. 219 : «J'avais dans le roman best seller de Sollers «Femmes» un rôle absurde, mais c'était bien mon rôle, l'agaçante journaliste immergée dans la société du spectacle.»

[812] Catherine Clément « L'appel au monde », Le Débat N°147, Nov/déc. 2007, p. 23.

[813] Catherine Clément « La Putain du Diable », roman, Paris, Flammarion, 1996, p. 347.

[814] *Ibid*., p. 286.

[815] Paris, Flammarion, 1993.

[816] Paris, Seuil, 1998.

Les contradictions offraient un terrain de choix, et le génie de l'Inde pour les surmonter démontrait à l'envi la pertinence du philosophe Hegel. C'est un travail, disait-il. Un travail difficile. Le dur travail du négatif. Car surmonter les contradictions ne va pas sans dégâts. Peut-être la non violence du Mahatma Gandhi retarda-t-elle l'avènement de l'indépendance de son pays, c'est possible. Sans doute une laïcité un peu trop laxiste autorise-t-elle les intégristes de tous poils, à commencer par les Hindous, à retourner les droits de l'homme contre eux-mêmes, allant jusqu'à détruire les mosquées, massacrer les minorités et brûler une veuve de dix-sept ans, c'est vrai. Mais surmonter les contradictions suppose la technique du bricolage, une modeste pratique de la pensée sauvage, et surtout, cet art singulier, auquel Lévi-Strauss donne son véritable nom : la bonne distance[817].

Parcours atypique afin de tenter de décrypter une œuvre et ses chemins de traverse. Née en février 1939 à Boulogne-Billancourt dans une famille mi-catholique, mi-juive, Catherine Clément passe une grande partie de son enfance sur les bords de la Loire avec sa grand-mère chrétienne, ce qu'elle raconte dans « Maison mère »[818]. Dans « Mémoire », elle vient de boucler la boucle et de livrer son «impossible biographie» qui se confond avec les fureurs du XXe siècle et s'entrecroise avec la vie intellectuelle des cinquante dernières années. La guerre l'a privée de ses grands parents juifs, dénoncés, déportés, « liquidés » à Auschwitz en mai 1944. Avec sa mère, elle hante vers 7-8 ans l'hôtel Lutétia en guettant en vain des fantômes. « Nul pèlerinage n'est innocent », glisse-t elle, pas dupe. Quelques décennies plus tard visitant le trop fameux camp de concentration lors d'une visite incontournable au PC polonais, elle se mure dans le silence (du refoulé) et entre alors en analyse pour s'en sortir : « J'avais trois camarades ; aucun n'avait été frappé par l'Holocauste. Personne n'en menait large ; sous le portail où restent les vieilles lettres rouillées qui souillent à jamais le travail et la liberté, nous avons franchi le seuil du camp. Arbeit macht frei. C'est alors que j'entrai dans le Grand Silence. Pendant exactement vingt-sept ans, j'avais donc bavardé la vie (…) J'avais gravement papoté, joyeusement philosophé. J'avais usé de la langue, sans vergogne, sans savoir[819]. Et l'heure était venue du rendez-vous. J'entrai à pas comptés, recueillie comme dans une église. Le groupe se taisait. Sans oser le penser, nous attendions l'horreur et elle ne venait pas. Quoi, c'était ça, Auschwitz ? Ces longs baraquements, cette herbe verte trouée de pissenlits sauvages ? Le printemps effleurait le camp. Pas le moindre souvenir d'un seul cri. Un paysage endormi, un peu morne, honteusement vivant (…) Pour retrouver les mots, il fallait un autre silence. Et pour sortir d'Auschwitz, un divan, pour m'y reposer[820].»

Bien avant son «coming out» à Auschwitz et son entrée au Parti communiste français en juin l968, Catherine a intègré « la fabrique » comme elle la nomme, l'École Normale Supérieure, avec déjà un sacré regard de reporter iconoclaste qui sait voir et décrire avec des mots justes et précis : « grande arches du cloître autour d'un bassin, petits massifs de buis, longs couloirs beige, réfectoire… 45 rue d'Ulm, un monastère[821]. » Elle hérite pour répétiteurs (ceux qu'on surnomme caïmans à l'Ecole Normale) Michel Serres, Jules Vuillemin et Ferdinand Alquié qui lui enseignent le culte de la Raison qu'elle baptisera plus tard lorsqu'elle aura franchi le Rubicon du journalisme et de l'écriture, « La Putain du Diable ». Mais elle fait le mur, non seulement pour fréquenter les jeunes normaliens mais aussi les fous de Saint Anne, « la Mecque de la psychiatrie française ». « C'est avec eux que nous avons appris le plus. Les fous nous ont enseigné l'inconscient. ». Et la sagesse folle ou la folie de la sagesse qui colle des étiquettes sur la folie[822]. Gardant à l'esprit que toute idée philosophique est une idée dont son

[817] « La putain du diable », op. cité,. p. 378.

[818] Paris, éditions Nil, 2006.

[819] Dans «Mémoire», op. cité, p. 324, Clément précise : «Je suis devenue professeur parce que je savais parler. Parler, ah ça ! j'adore. Une fois agrégée, je trouverais toujours des histoires à raconter. Et j'y suis arrivée. J'ai parlé à des classes de terminale, à des amphithéâtres, à des salles de conférences, pourvu qu'il y ait devant moi des yeux qui brillent.»

[820] « La Putain du Diable », op. cité, p. 294.

[821] *Ibid*., p. 97.

[822] Nous avons, nous aussi, participé, sur les traces de Foucault et de Clément, à ces expéditions à Saint-Anne un peu moins d'une décennie plus tard, guidé par le même professeur experte en psychiatrie, Melle Lempérière, surnommée « des Infernaux Paluds » et que décrit fort bien Catherine Clément dans «La putain du diable».

rapport au réel est sous condition de la vérité, Clément se veut ici jeune reporter à Sainte-Anne comme Foucault le relate aussi de l'intérieur de l'institution « Tous étudiants de philosophie en deuxième année de licence, ils y sont allés avec appréhension, la première fois, pour les présentations de malades. Ils avaient dix-huit ou dix-neuf ans, ils marchaient lentement en traversant les cours, lorgnant mine de rien les passants, en blouse ou sans blouse, traquant les signes de la folie, les cheveux raides, le teint gris. Ils épiaient les habitants de Sainte Anne, dont ils ne savaient pas s'ils étaient de vrais fous ou des visiteurs. (…) Ceux qu'on croisait sur le chemin de l'amphithéâtre étaient susceptibles de folie. Tous, sauf les internes, (…) ceux là était du côté du savoir[823]. »

Savoir/pouvoir au centre du décentrement de la déraison. De la parole, elle non plus, qui ne donne pas tout de l'altérité qui s'exprime en elle, mais ouvre à d'autres dimensions d'un événement que la démarche consistant à le rendre visible. On ne s'habitue pas à la folie et à son enfermement. Puis un jour, presque par hasard si ce n'est par nécessité, Catherine Clément se trompe d'amphi à Sainte Anne. C'est un choc, comme une révélation qui la fera entrer en religion lacanienne. « On entre et on entend une voix de fou, émanant d'un type étrange à la parole lente et monocorde, et qui délire. Il n'a ni blouse ni capote bleue[824]. Il traite de l'angoisse, à mots comptés, en toussotant entre les phrases comme s'il agitait une cloche invisible pour se faire entendre. Il a le sourcil touffu, le regard sombre et fixe d'un penseur enfermé. Il a l'air vaguement japonais. Ce qu'il dit est incompréhensible, et pourtant limpide. C'est un fou à n'en pas douter. C'est Lacan. Il n'est pas encore très célèbre. (…) Le silence règne. Parfois, il lève une main, pas trop ; marche de long en large, pas trop. Sa réserve est pleine d'assurance ; son délire en impose, il trône. Il est simplement singulier. Un drôle de type. D'ailleurs étrangement, son délire prend corps. Une phrase touche, puis une autre. « L'angoisse est sans objet », dit-il. Sans raison, j'ai froid dans le dos[825]. » Un ange/démon passe. Attraction/répulsion, couple ambivalent du désir, et qui nous a tous taraudés les fidèles (dont Alain Badiou[826] et même Michel Foucault) de son séminaire fort couru à Saint Anne puis à l'ENS rue d'Ulm, salle Dussane, puis après son expulsion de Normale Sup à la Faculté de droit. On ne peut pas rêver d'un reportage d'idées aussi juste et vivant que pertinent et ironique « Qu'ai-je compris ? Strictement rien. Ou plutôt, je ne comprends pas avec ma raison habituelle. Tout en moi proteste ; « Va-t-en ! Mais vas-t-en donc ! Tu perds ton temps ! » Tout proteste, sauf un arrière-cerveau obscur qui n'est pas du tout de cet avis. L'angoisse est sans objet justement. « Reste… » susurre-t-il en son archaïque langage à peine fait de mots. « Pourquoi rester ? – Parce que[827].»

L'injonction est impérieuse, assez pour un journaliste/philosophe/écrivain qui s'est glissé et tassé vingt ans durant à guetter l'oracle du maître, jusqu'à la mort de Lacan. Séminaire : lieu des méta-vérités, c'est-à-dire le déploiement non d'une vérité neuve mais où s'articule la caractéristique de la vérité neuve. Un long bail entre folie et déraison à l'heure du déjeuner, alors que nous étions tous à peu près à jeun, voire en hypoglycémie du logos lacanien. Comme lorsque Spinoza nous déclare comme un axiome dans l'Ethique que nous avons une « idée vraie » : « Vingt ans de Lacan. Vingt ans pendant lesquels j'ai compris sans comprendre, appris sans le savoir, sans même le vouloir, vingt ans de partage entre raison raisonnante et la raison intime (…) Comprenait-on Lacan ? Au sens strict, non. Absolument pas. Mais l'inconscient de chacun comprenait. L'inconscient comprenait. L'inconscient attrapait des bribes

[823] *Ibid*., p. 82.

[824] Ndlr : comme les internes et médecins de l'hôpital psychiatrique.

[825] *Ibid*., p. 84.

[826] Décidément, la constellation de nos reporters d'idées ne se trouve pas à des années lumières et le jeu d'échecs comme paradigme n'a bien que 64 cases. Dans son dernier ouvrage, «Mémoire» (sans «s,»car précise-t-elle, elle raconte ses souvenirs sans recourir à ses archives, de mémoire), Catherine Clément dresse un portrait saisissant du jeune normalien Alain Badiou, futur cacique comme elle à l'agrégation de philosophie, qu'elle a bien côtoyé à l'ENS dans les années 1958-61: «Grand, la tête droite, portant haut une tignasse cuivrée, il était marié, philosophe, flûtiste et déjà romancier. Il rédigeait sous le signe de Saint-John Perse, des romans devenus une trilogie à titres maritimes évoquant le grand large, l'espérance, l'idéal : «Almagestes», «Portulants» et «Bestiaires». Il serait le grand écrivain français qu'on attendait, un futur Julien Gracq».

[827] *Ibid*., p. 85.

de raison, que chacun cuisinait à sa façon. Evidemment, cela ne facilitait pas le savoir prêt-à-penser. C'en était résolument le contraire : une éducation à l'envers, un dépouillement de la pensée. Vingt ans de séminaire. Entre-temps, ma raison habituelle s'était déshabillée de ses oripeaux académiques. L'arrière-cerveau avait appris à s'exprimer, bref, j'étais devenue lacanienne comme on dit[828]. »

La bonne distance : « Tu ne me vois pas d'où je te regarde[829] »

Raisonnable agrégée de 22 ans qui éprouve le besoin de « se désagréger[830] » et se frotter à la réalité universitaire en enseignant, Catherine Clément-Backés devient vite l'assistante préférée de Vladimir Jankélévitch à la Sorbonne à 24 ans. Après avoir succombé au charme envoûtant et corrosif de Lacan dont elle suit le séminaire à partir de 1959 et ce jusqu'à la fin, elle succombe au « je ne sais quoi » du moraliste à la mèche rebelle. Admirative de la musique de son « cirque métaphysique » remplie de multiples pensées qui se bousculaient au bord de ses lèvres devant un auditoire fasciné. Jeune enseignante qu'on prenait volontiers au début des sixties pour une étudiante[831], elle se fera même embarquer dans un « panier à salade » à la sortie d'un cours par les CRS qui l'avait prise pour une passionaria, en mai 68.

Plus que la cohabitation soixante-huitarde avec Daniel Cohn Bendit, sa rencontre avec Claude Lévi-Strauss, qui l'invite à décrypter un mythe africain à l'occasion de son séminaire en 1962, l'influencera de manière décisive. Elle lui consacrera d'ailleurs son premier essai, publié en 1970, et l'un de ses derniers, un « Que sais je ? » paru en 2002, Membre de l'École freudienne à titre «profane» (sic), elle n'a jamais été psychanalyste mais connaît son Freud et son Lacan par coeur. Erudite à la fois sévère et séduisante à la tête bien pleine, elle nous[832] fera connaître sans faiblir toutes les subtilités des arcanes de ce fameux trio ….tout en nous apprenant la rigueur, la précision et la rhétorique. Entre autres. Orthodoxie/hérésie, théorie/pratique du terrain.

> « Certes, j'ai fait mon devoir : Platon, Kant, Hegel, etc. Mais leurs échafaudages ne disaient rien du monde où nous vivions : un million de pieds-noirs s'installaient en France vaille que vaille, les troupes américaines débarquaient au Vietnam. Décolonisation, recolonisation, une guerre s'arrête, une autre reprend (…) L'époque était au triomphe de la phénoménologie et, pour moi, l'idée de conscience, n'expliquait rien. Puis un jour, de retour d'Algérie, le jeune Pierre Bourdieu fit un cours sur la maison Kabyle, ouvrant les fenêtres sur les déterminations inconscientes des espaces familiaux. Quel choc ! Je pris des sentiers de traverse pour rejoindre deux aires de liberté : l'ethnologie et la psychanalyse. Dans ma génération, d'autres philosophes devinrent ethnologues, psychanalystes, psychosociologues, dramaturges, plutôt que rester enfermés dans le corpus de la philosophie classique. Contemporain de la décolonisation, cet exode était un appel au monde[833]. » Elle se souvient du début des seventies, avec un talent pour les formules frappées en médaille et font époque : « Le temps du structuralisme était mort. Nos vies n'allaient pas bien, libération oblige. Nos étudiants étaient maoïstes, trotskistes,

[828] *Ibid*., p. 85-86.

[829] Citation de Jacques Lacan.

[830] L'expression est de Gaston Bachelard, ce postier bourguignon devenu professeur en Sorbonne. Il le préconisait à tous ses agrégatifs afin qu'ils retombent sur terre, au contact de la réalité pédagogique des lycées où ils allaient être affectés après le concours de recrutement.

[831] Catherine Clément (épouse Backès) « Mémoire », op.cité, p. 238 nous livre un «détail inutile», anecdotique, pour nous signifier le réel de la Sorbonne des Sixties : « Enseigner, moi, à la Sorbonne ? Non, ça ne pouvait pas être. Je montais les quatre étages du bâtiment 1 le plus lentement possible, histoire de faire durer le temps en attendant Janké. Peine perdue. Un gaillard grimpa les marches à mes côtés et entama la conversation.
- Tu la connaîs Backès ?
Je répondis par un aimable grognement.
Parait qu'elle n'est pas mal, tu l'as vue ? Etc.
En arrivant dans la salle de cours, le gaillard me dit : «Tu viens ? On va s'asseoir». Rouge de honte, je murmurai que j'allais, certes, m'asseoir, mais pas à côté de lui.
-Mais où veux-tu aller ?
-Là, lui-dis-je en montrant le bureau du prof.»

[832] «Nous», les agrégatifs» en Sorbonne au début des années 1970.

[833] Catherine Clément « L'appel au monde, Le Débat N°147, p. 24.

militants, homosexuels, intenables, adorables, déchaînés, vivants, et nous, leurs profs, la tête basse, la queue basse, la pensée basse[834]. »

Détachée au CNRS à la fin des sixties, Catherine Clément prépare une thèse sur « Le Paradis perdu » qu'elle termine, prétend-t-elle, mais que l'état de santé de son maître et directeur Vladimir Jankélévitch, à la fin de sa vie, ne lui permettra pas de soutenir. Elle ne renie ni ne regrette rien : « Ca devrait être mon destin », commente-t-elle un brin fataliste. Je n'avais plus la foi pour enseigner les exigences de la Raison dans les amphis bondés et désuets de la vieille Sorbonne assiégée et agitée. Et puis, comme mon maître Lévi Strauss en début de carrière, j'avais envie d'aller voir ailleurs. » Parallèlement à sa jeune carrière universitaire, déjà reporter sans le savoir, elle participe entre autres à des documentaires de télévision à l'ORTF, aux côtés de Josée Dayan et Charles Brabant. Elle goûte avec passion aux reportages et aux documentaires ambitieux qui ne sont pas encore formatés en 52 minutes et peu tributaires de l'audimat. Elle cultive et jouit de son nouveau pouvoir médiatique qui lui permet de dépasser les cénacles savants et de parler au plus grand nombre : « Le pouvoir du journaliste ne se fonde pas sur le droit de poser une question, mais sur le droit d'exiger une réponse [835]»

Communiste militante au PCF d'où elle sera exclue comme la plupart des intellectuels sympathisants mais pas dans l'orthodoxie militante, jeune mère bientôt divorcée avec deux enfants à 28 ans, puis écrivain, journaliste à 37 ans, Catherine Clément sort assez vite des sentiers battus de la voie royale de la carrière universitaire où pourtant elle a déjà une place de choix. Après avoir caressé l'idée de devenir psychanalyste, elle qui était entrée en analyse à 33 ans, « un bon âge pour renaître ». Fin 1975, elle pige au Monde aux pages culturelles et fait des reportages sur Léon Zitrone[836], Guy Lux et Jean-Pierre Elkabbach… Après avoir écrit à la demande de son directeur Jacques Fauvet -qui cherche à pousser dans ses derniers retranchements ce jeune maître de conférence qui veut se lancer dans le journalisme, savoir si l'agrégé raisonnable possède le tempérament du reporter- un article d'une page sur le millionième spectateur d'Emmanuelle, « le film porno chic qui faisait un tabac.[837]» Il sera publié et lui servira de sésame plus que ses prestigieux diplômes qu'elle évite d'exhiber à tout bout de champ. Bon réflexe de survie dans un monde où chaque jour est une nouvelle remise en question et où les diplômes, surtout les plus prestigieux, n'ont rien d'un sésame. Quelques mois plus tard, notre aventurière universitaire suit son ami et mentor en journalisme, Martin Even au Matin de Paris lancé par Claude Perdriel en juin 1976. Elle y officie trois mois comme pige spécialisé par la critique des essais, avant de devenir chef de la rubrique culture en remplacement d'Even démissionnaire.

« Politiquement, ce fut tout de suite très dur (…) On n'a pas idée de l'anticommunisme de la gauche française quand on n'y a pas vécu ; c'était, et cela reste, une guerre de religion (…) Je compris que le journalisme quotidien était comme une armée d'occupation virtuelle. Toujours là, pesant de son poids d'ombre, ne laissant pas l'esprit en repos, grignotant la cervelle, épuisant les affects. Si plus tard j'ai quitté « Le Matin de Paris », c'est pour penser en paix, écrire tranquille[838]. » Pris par cette drogue de fabriquer au jour le jour un quotidien de gauche qui se lance et cherche son lectorat, Catherine Clément restera sept ans dans « ce métier de cinglés » (sic) où elle apprendra l'esprit d'équipe et réalisera par ailleurs de grandes interviews, notamment le dernier entretien avec Jean-Paul Sartre, un autre avec

[834] *Ibid*., p. 250.

[835] Milan Kundera « L'immortalité », (en tchèque «Mesmrtelnost» publié en 1993) Paris, 1990, p. 35.

[836] Pas dupe du mélange des genres et du début de peopolisation qui gagne même la presse de référence, C. Clément joue les caméléons du «New Journalism», brouille les pistes et raconte in «Mémoire», op. cité, p. 307 : « Une envoyée du Monde, interviewer Zitrone ! Il était à l'envers le monde, ou quoi ! Le journal des intellectuels et des cadres supérieurs s'intéressait aux journalistes populaires ? Ils ne dédaignaient plus la télévision ? A l'autre bout du fil, on n'en croyait pas ses oreilles. Je décidai de passer soigneusement sous silence mes titres et diplômes et d'arriver, naïve, avec mon petit carnet (…) Je pris sagement des notes, je posai mes questions. Comme j'avais un solide bagage de clinique psychanalytique, je pratiquai en douce l'anamnèse, cette série de questions qui permettent de reconstituer l'histoire du patient depuis sa naissance.»

[837] «Mémoire», op. cité, p. pp. 304-305. «Le touchant défi de Jacques Fauvet était le parfait reflet de l'image des intellectuelles des années soixante-dix : bas-bleus, emmerderesses, frigides, féministes sans grâce.»

[838] *Ibid*., pp. 311-312.

Claude Lévi-Strauss sur ses expériences japonaises, et le premier entretien de François Mitterrand au Matin de Paris. « Je fis connaissance avec des singuliers, des êtres à part du monde, l'ethnologue Georges Devereux, par exemple. J'adorais dénicher la figure un peu braque, du miel pour la pensée[839]. »

Malgré cette échappée belle vers le journalisme, comme nous d'ailleurs, elle ne garde pas un mauvais souvenir de ses jeunes années d'enseignant, bien qu'elle n'aime guère ce mot qui lui rappelle ce terrible mot de Pierre Jean Jouve à propos d'une femme : « Elle avait le corps enseignant » (sic). Elle se souvient volontiers sans être dupe de son rôle matinal de répétiteur en Sorbonne pour les agrégatifs que nous étions… avec seulement quelques années de moins qu'elle… Avec ses petits avatars[840] et aussi ses moments uniques et privilégiés. En un temps proche et lointain à la fois où les repères sociaux paraissaient quelque peu brouillés, à tel point qu'on ne savait plus qui était qui dans ces années 1964-71 fort structuraliste et gauchisante où tout était possible : « Quand je faisais mes cours à Jussieu, j'emmenais mes étudiants au café dans la cour de la Mosquée (…) Et même, parfois, on discutait sous les arbres en marchant. On parlait peu des cours, beaucoup de vie, de nous, d'eux, nous glosions aussi sur l'amour, toujours en marchant… C'était délicieux. (…) A l'époque, ces chers petits allaient à l'agrégation innocemment, avec enthousiasme. J'avais le sentiment de les conduire à l'abattoir : agrégés, ils étaient expédiés en province, traités en moutons malades, et bloqués là, sans avenir. Plus le temps avançait, plus je tentais de les dissuader. Certains ont pris les devants et ont fait l'agrégation buissonnière[841]. » Sont-ils pour autant devenus des « reporters d'idées » ou un de ses symptômes post-modernes ? Toujours est-il, que Clément. aussi, pratique l'école buissonnière et à la différence de beaucoup pris dans les entregents de la carrière universitaire, passe aux actes et ose briser le cordon ombilical de la fonction publique. Fin 1977, ayant fait le tour de l'université après près de quinze ans d'enseignement supérieur[842] et de ses « amphithéâtres surchargés peu adaptés à l'afflux massif des étudiants », elle prend un congé pour convenance personnelle afin de prendre le large de l'université, partir au loin, se frotter à plein au journalisme critque[843] et puis se consacrer à l'écriture[844].

Boulimique de la plume et bonne généraliste grâce à sa formation philosophique de haute volée, elle veut écrire sur tout, même sur la danse et le patinage. « J'écrivais comme une folle, sans arrêt, facilement, des pages et des pages ; ça agaçait beaucoup. Je suis très joyeuse d'avoir écrit sur le patinage artistique, vieux rêve d'adolescence. Le plaisir de l'écriture m'est venu au « Matin ». Ce que j'aimais surtout, c'étaient les entretiens avec les grands penseurs.[845] » Et aussi et d'abord les voyages que lui avaient relatés et décrits son ami Lévi Strauss. Un récit de voyage, c'est une rencontre de hasard entre l'intimité d'un individu et l'histoire, les paysages, les odeurs d'un lieu dont la découverte est non seulement intellectuelle mais sensuelle. On s'intéresse à ce qu'on ressent sur place. Du coup, tout est matière à écriture. « Tous mes voyages ont été avant tout une affaire de plaisir et d'excitation. L'ex-

[839] *Ibid*., p. 316.

[840] *Ibid*., p. 303-304 : «Novembre l975. Depuis plusieurs années, je prenais soin de programmer mes cours d'agrégation à huit heures du matin, horaire qui permettait d'éviter les trotskistes, tard couchés, tard levés. Il était donc sept heures quarante-cinq quand je pénétrais dans mon amphi de physique, l'un des plus vieux de la Sorbonne. Tout était sombre et froid. Plus d'électricité, plus de chauffage, vitres brisées(…) On ne voyait rien, on grelottait; Impossible d'enseigner. Une colère m'empoigna, qui ne m'est jamais passée. J'emmène mes agrégatifs au bistrot ; je paie la tournée pour faire mon cours, et je commence à me dire que peut-être, un jour, j'allais déserter l'Université. »

[841] Catherine Clément « La putain du diable », op. cité, pp. 69-70.

[842] En fait, juste après l'agrégation, elle a enseigné un an dans le secondaire dans un lycée à Beauvais, avant de devenir la première assistante de «Janké» (comme elle l'appelle avec tendresse), titulaire de la chaire de philosophie morale à la Sorbonne.

[843] Clément résume assez bien le rythme effréné du journalisme dans un quotidien in «Mémoire», op. cité, p. 113 : «Ce métier de cinglés est une drogue en soi, alimentée par tout ce qu'on a sous la main».

[844] «Mémoire», op. cité, p. 312 : «Un an après mon embauche (au Matin de Paris), on me dit que j'étais cumularde. Je ne connaissais même pas le sens du mot. Des amis se dévouèrent pour m'expliquer qu'il n'était pas bien de rester enseignante en étant journaliste ; cela faisait deux emplois. J'étais mortifiée, je me sentais coupable. Séance tenance, je voulus démissionner de l'Université ; Perdriel me retint, et je me mis en congé pour convenance personnelle». Nous aussi, «détail inutile», nous avons été traités de cumulard à peu près à la même période, comme si le syntagme de «reporter d'idées» à connotation hérétique n'avait pas d'existence légale, et ne vivait que dans les marges, hors de l'université mais aussi à peine toléré (comme alibi intellectuel) des rédactions de journaux.

[845] «Mémoire», op. cité, p. 315.

citation du voyage en solitaire, l'exaltation de l'écriture », déclare Colin Thubron, le plus prestigieux écrivain voyageur anglais vivant qui parle de son dernier périple sur les traces de Marco Polo, de Chine en Turquie, route de la Soie où s'acheminaient non seulement des marchandises, mais aussi des religions, des légendes, des rumeurs et surtout des idées dont on ne sait pas exactement comment elles ont voyagé. Pour lui, le voyage est toujours inséparable d'un sentiment de perte, d'une histoire perdue. Et pourtant, note-t-il, « on éprouve une excitation particulière à voyager en vue d'en tirer un livre : on a tous les sens en éveil. On sort toutes ses antennes. Le vrai luxe c'est d'avoir l'embarras du choix. Si quelque part rien ne vous inspire, vous pouvez toujours aller ailleurs. Il faut apprendre à attendre. Mais on éprouve toujours une certaine inquiétude quand il ne se passe rien[846]. »

Voyageuse qui ne « hait pas les voyages[847] » comme son maître et ami Claude Lévi-Srauss, Clément découvre vite que les frontières politiques sont fort artificielles et que les vraies frontières ne figurent pas sur les cartes. Au fil de l'éloignement et des kilomètres parcourus, Catherine saisit qu'une vraie frontière, c'est celle qui sépare par exemple les peuples de langue perse des peuples de langue turque en Afghanistan ou en Iran. La carte pourtant n'indique rien, mais d'un seul coup on entend une langue complètement différente. La sœur de Jérôme Clément, patron d'Arte, cultive volontiers son syndrome d'acculturation : Catherine séjourne cinq années en Inde aux côtés de l'ambassadeur André Lewin, puis cinq ans en Autriche, et enfin trois ans au Sénégal (1996-1999). Elle a souvent eu l'impression alors d'être entré dans un pays bien avant d'arriver aux frontières officielles, à des centaines de kilomètres de là ; ou à l'inverse, de n'y pénétrer que longtemps après avoir franchi la limite territoriale. Loin de sa bibliothèque bien fournie, Clément imagine volontiers des cartes venant se superposer aux tracés politiques pour montrer des identités éclatées. Comme tout reporter digne de ce nom en Asie et en Afrique, elle constate de visu la survie d'un certain monde d'avant les nationalismes. En 1996, Catherine Clément écrit un livre torrentiel et anti-adulation de « reporter d'idées » à la fois global et infirme dans sa fugacité comme ceux qui avaient imaginé un jour de refaire le monde. Une extraordinaire cacophonie qui évoque le temps des idoles intellectuelles et nous plonge dans la confusion des idées et des sentiments de l'époque (1945-1989) où la pensée n'était pas encore traitée d'« unique ». Elle écrit là un étonnant et détonnant reportage d'idées qui n'oublie pas la musique de vie et ses aléas au seul profit du monde des idées et de ses postures. « Je n'aurais pas dû accepter ce tournage. Les idées, les idées et nos vies, là dedans ? Oublier les drames, les suicides, les colères, les baisers, les caresses, le revers des débats, les alliances de sexe, l'amitié ? Ne donner des idées que le drapé, le geste auguste de l'orateur romain rejetant sur l'épaule le pan blanc bordé de rouge de sa toge au Sénat ?[848]»

Derrière l'histoire des idées, on découvre - comme dans le documentaire pour la chaîne culturelle Arte « Le roman des intellectuels français, 1945-1989 »- que raconte et dissèque Catherine Clément une sorte de «Dallas des intellos», un univers impitoyable, plein d'affects et de détestations, dominé par la Raison, baptisée la « Putain du Diable ». C'est l'aventure de ce tournage qui permet de revivre les étapes marquantes d'une épopée intellectuelle qui a embrassé deux générations. Avec pour principaux acteurs et reporters de ce feuilleton des idées mises en scène et incorporées: Claude Lévi Strauss, Vladimir Jankélévitch, Jacques Lacan, Roland Barthes, Michel Serres, Régis Debray, Bernard Henri Lévy, etc.. Ils sont montrés en action, superbes ou/et misérables, sérieux et complices, entourés de disciples, en proie à la passion des concepts et aux dérives carriéristes. Par ce détour romanesque, c'est toute l'époque qui défile, enflammée, hilarante, burlesque ou douloureuse. Leurs œuvres, leur action, leur influence, tout est mis en scène, disséqué, expliqué à fond et l'on ne s'ennuie jamais à la lecture de ce reportage vivant et documenté qui ne ressemble à aucun autre et qui ne manque ni d'allant ni de style. Malgré quelques raccourcis simplificateurs et vulgarisateurs…

[846] «Le pèlerin de la route de la Soie», interview de Colin Thubron par Gilles Anquetil, Le Nouvel Observateur 31 juillet-6 août 2008, p. 58.

[847] Célèbre aveu casanier du jeune ethnogue philosophe dès la première ligne de «Tristes Tropiques». Paris, 1955, rééd. Pocket, coll. « Terre humaine », 2001.

[848] «La Putain du diable», op. cité, p. 238.

Adepte du «journalisme philosophique», Catherine Clément y traque les « preneurs de grand chemin », qui font l'école buissonnière ou/et le mur[849]. Il faut préciser encore qu'elle a été très influencée par sa rencontre avec Claude Lévi-Strauss, «aujourd'hui un ami de 48 ans, le premier penseur écologique qui m'a donné des leçons de vieillissement ponctuelles, donc rassurantes». « Poétique, illuminée, cocasse, la pensée de Lévi-Strauss est la séduction même, et le charme d'une écriture emportée garde intacte sa puissance d'évocation ». «Tristes Tropiques» qui paraît en l955 reste un de ses livres de chevet avec ceux de Lacan. « Ce n'était qu'un livre de voyage comme on en publie tous les ans. Un livre de commande, écrit fiévreusement en quelques mois : Lévi Strauss y racontait ses séjours de jeune professeur au Brésil, ses premières expéditions d'ethnologue et la découverte de cinq ou six tribus d'Indiens. Mais si frappant, si profond et si beau que son succès fut immédiat. Il dure encore (…) Qu'est-il au juste ? A peu près ce qu'on appelle en allemand Bildungsroman, un livre de formation[850]. »

Et lorsqu'à l'automne 1968, enseignante trentenaire désemparée et ballotée en Sorbonne qui ne comprend pas pourquoi « le savoir ne passait pas, les étudiants n'en voulaient plus et le travail de la Raison semblait en panne », Catherine Clément se tourne vers Claude Lévi-Strauss qui la rassurer et lui donne d'excellents conseils : « Prenez quelques amis avec vous, et partez en retraite, dans un lieu isolé. Là, préservez l'acquis, entre vous, pour plus tard[851]. » Expatriée et romancière à succès, en 1982, elle est nommée au Ministère des Relations Extérieures, à la tête de l'AFAA, chargée de la diffusion et de l'accueil de la culture française à l'étranger. Quand le secrétaire Général du Quai d'Orsay lui demande sans ménagement pourquoi elle se lance dans cette nouvelle carrière de « reporter d'idées », Clément répond sans se démonter « pour connaître le monde ». « Le monde tellement absent de ma vie intellectuelle française ! Il me manquait le monde, terriblement. Je partis pour l'Inde, extraordinaire laboratoire d'humanités multiples où j'appris plus qu'en trente ans de travail intellectuel. Bonne occasion pour faire le tri[852]. »

L'Université populaire et un rapport décoiffant sur la télévision

Depuis 2002, Catherine Clément peaufine le projet puis dirige l'Université populaire du quai Branly, qui se déroule dans le théâtre Claude Lévi-Strauss, au sein-même du musée du quai Branly. « J'ai choisi la philosophie quand la décolonisation commençait. Elle n'est pas achevée, comme le prouve parmi d'autres, la question des musées [853]». En juin 2002, le ministre de la culture et de la communication, Jean-Jacques Aillagon, lui commande un rapport sur la place de la culture à France Télévision qui regroupe alors les trois chaînes publiques (France 2, France 3, France 5) rassemblées en holding depuis août 2000. Ne faisant pas partie du sérail audiovisuel, l'écrivain philosophe apparaît vite comme une empêcheuse de zapper en rond. Elle n'est pas dupe : « On l'avait su très vite : on n'avait pas de compétence particulière. Avoir siégé au conseil des programmes d'Antenne 2 à la belle époque de Pierre Desgraupes ne valait pas qualification pour évaluer les programmes culturels du groupe France Télévision en 2002 ; pas davantage quelques commentaires, interviews et documentaires tournés, dès la fin des années 70, en Inde et en Afrique avec un vrai bonheur, loin de l'économie de l'entreprise publique et de sa double servitude, l'audience et la publicité. On n'avait pas pour soi la forte réflexion d'un Régis Debray, on n'avait jamais publié d'articles dans les pages tribuniciennes de la presse écrite, on n'avait pas colloqué sur le sujet, bref, on en était réduit au Café du commerce si prisé par nos contemporains, lesquels par tous les temps, ont toujours quelque chose à dire sur leur télévision[854]… »

[849] « La putain du Diable», op. cité, p. 95.

[850] *Ibid*., p. 72.

[851] *Ibid*., p. 77.

[852] Catherine Clément « L'appel au monde », op. cité, p. 26.

[853] *Ibid*., p. 27.

[854] Catherine Clément « La nuit et l'été ». Rapport sur la culture à la télévision, Paris, Seuil, 2003, p. 16.

Remis à son commanditaire le 10 décembre suivant, le rapport Clément fit grand bruit dans les médias. Son titre « La Nuit et l'Eté », puisés à la source, désignent les créneaux horaires réservés aux émissions culturelles : en exil des programmes, lorsque les Français dorment. La hardiesse de sa première proposition, inscrire l'audiovisuel dans le préambule de la Constitution au même rang que l'Education nationale, en appelle simplement à l'esprit des lois. Enfin le style mondain de notre reporter d'idées, enthousiaste, réfléchi, jubilatoire, décrit avec drôlerie le petit monde de l'audiovisuel public et contraste avec la pesanteur ordinaire des 58 rapports officiels précédents fort poussiéreux qui étaient restés sous le coude. Ecrit comme un roman à clefs, le rapport Clément est devenu un petit livre à la disposition du public et donc n'est pas resté dans un tiroir de la République. Si la culture n'atteint pas des audiences suffisantes, c'est que rien n'est fait pour la faire désirer du plus grand nombre, telle est sa conclusion de post-moderne reporter d'idées qui a fait le pari de s'adresser au plus grand nombre (oi poloi) et prendre ses distances vis à vis du jugement de ses « pairs », qui pourtant l'avait adoublée mais sans doute trop « aristoi » à son goût. Sans toujours avoir trouvé d'explication à la problématique de la «disparition» qui la taraude et à la question d'Auschwitz qui la hante.

L'iconoclaste François George : Penser debout

Ce penseur plutôt méconnu est lui aussi, à l'image Michel Houellebecq, Bernard Pivot, Zlavog Zizek ou Jean Baudrillard, « un symptôme à lui tout seul ». Un symptôme ambulant et encombrant comme Claude Lucas qui se définit lui-même comme « gangster-philosophe [855]». Le Zeitgeist fait homme. Un tel coup du sort ne menace que les penseurs et écrivains transférés de la rubrique intello ou/littéraire à celle de phénomène de société. Impossible avec eux de séparer un livre avec le bruit qu'il fait. Une « extension du domaine de la lutte » sournoise entre culturels et médiatiques qui donnait des nausées à l'Internationale situationniste.

François George qui avait beaucoup d'estime pour son maître Raymond Aron - avec qui il aimait se promener tout en discutant, renouant ainsi avec la tradition antique des péripatéticiens du Lycée - stigmatisa de manière virulente à la fois les « aristocrates de l'intelligence » et les trafiquants d'idées. Ce fieffé iconoclaste est-il pour autant favorable aux « reporters d'idées » lui qui aimait chez Aron sa relation immédiate aux faits ? Et peut-on qualifier ainsi ce marginal partisan du penser debout qui s'est exclu lui-même et retiré de la « République des Idées » ?

L'enjeu n'est pas mince et demande d'être précisé. Chez Michel Foucault, la pensée est comme une plongée qui ramène toujours quelque chose à la lumière. « C'est une pensée qui fait des plis, et tout à coup se détend comme un ressort[856]. ». Une pensée vient au philosophe « du dehors, d'en haut ou d'en bas, comme des événements ou des coups de foudre à lui destinés » Et de ces événements, on ne peut pas dire qu'ils sont. Quand ils arrivent, on ne sait pas très bien localiser ce qui s'est produit, ni en déterminer le site. Et pourtant, il est nécessaire de nous disposer à leur rencontre… car cette irréversibilité actuelle, ce non événement perpétuel, cette indifférenciation globale des choses est irrespirable.

Poussé et ballotté par les vagues de l'événement, « le reporter d'idées » qui vit et pense debout se croit arriver au port et se trouve rejeter en pleine mer pour reprendre la fameuse formule de Leibniz. Il peut aussi décider de prendre le large, de penser en marge comme François George en 1988 lançant son ultime « Alceste, vous salue bien ». L'auteur du « Traité de l'ombre » déteste la lumière artificielle. Même son dernier livre, à la fois somptueux et crépusculaire qu'il a récemment publié[857], le plus misanthrope des intellectuels l'attribue à son alter ego. Après avoir longtemps usé de maints pseudonymes (parmi lesquels Verrès, Virgan, Rumain), François George, par ailleurs secrétaire des débats à l'Assemblée nationale, est désormais Mathurin Maugarlonne. Un nom de guerre, ou plutôt de

[855] Ndlr : après plusieurs séjours en prison, il a publié 'Suerte 'L'exclusion volontaire ». Paris, Plon, 1996.

[856] Deleuze « Pourparlers », op. cité, p. 206.

[857] Mathurin Maugarlonne « A la rencontre des disparus », Paris, Grasset, 2004.

maquis, sous lequel il fait imprimer, à Nice ou à Nasbinals[858], des précis de résistance intellectuelle et de lyriques pamphlets…

Cet atypique et imprévisible, voire « atrabilaire [859]» symptôme de « reporter d'idées » trouve du plaisir à « œuvrer sans écho » et à s'imaginer déjà posthume. Il se croit mal aimer et prétend éprouver une certaine fierté à « avoir été écarté de la course aux vanités » après avoir digéré son échec à l'agrégation de philo. Il avait d'ailleurs fait paraître à compte d'auteur, en 2003, « A la rencontre des disparus ». Il aura fallu l'insistance d'une poignée d'amis pour que l'ouvrage sorte de la clandestinité et soit finalement publié chez Grasset.

« C'est une œuvre de gratitude, où avant d'aspirer plus encore au silence, François George acquitte ses dettes à l'égard de quelques grands aînés dans la nostalgie desquels il trouve de bonnes raisons de ne pas désespérer. Car il juge ses contemporains médiocres, et ne se préfère pas. Le commerce des morts épargne à ce misanthrope radical la compagnie des imposteurs et le récompense du persistant regret de s'être trompé de siècle[860] », commente le critique littéraire et écrivain Jérôme Garcin Quel regard porte-t-il sur l'histoire contemporaine des idées et quel reportage de son cru en tire-t-il ? Il précise sans complexes et sans complaisance :

> « J'ai connu, dit François George, les derniers des géants ». Par la grâce du style et la vertu de la reconnaissance, il rassemble ici Sartre, Jankélévitch, « dont la voix couvrait le temps », Ionesco « l'inhabitué », Cioran « un esthète fier d'avoir trouvé le plus beau noir », ou encore Braudel, qui était « soucieux de tous les équipages, porteurs de blés flamands ou de coton anglais, et non des ivresses idéologiques ».

Trop fin lettré pour ignorer que l'exercice d'admiration est une méthode détournée d'introspection, François George croque les autres afin de mieux dissimuler qu'il passe à table et qu'il nous livre son propre regard désabusé. A travers les brillants portraits qu'il trace de ses maîtres à penser dont il a été le disciple paradoxal sinon génial (réunissant Sartre et Aron dans la même estime, ou préférant de Gaulle à Mitterrand), c'est donc, lui-même que, page après page, il dévoile. Comme s'il avait ajouté aux « disparus » célèbre, le fougueux jeune homme et l'éternel anticonformiste qu'il n'a jamais cessé d'être malgré le poids des ans et de l'intellectuellement correct. Mais il sait aussi qu'expression de l'individualité dans une époque en crise, le fragment se solde souvent par un échec. « Sur la difficulté qu'il y a de se faire entendre par le lecteur », il est d'accord avec Friedrich Schlegel[861] que le premier problème à la communication des idées » est avant tout celle de sa possibilité.

Que gagne-t-on à perdre ses illusions ?

Puisque le « reportage d'idées » ne puise pas seulement dans l'œuvre comme le traité de philosophie et l'essai, mais s'intéresse avec empathie aussi aux gens et à leur vie, tentons donc de cerner sa trajectoire et son style à l'emporte pièce, symptôme d'une époque qui a perdu ses repères.

Alignons donc quelques « détails inutiles » à d'une « impossible biographie ». Jeune professeur certifié de philosophie à qui un inspecteur dit un jour sans rire : « Vous me faites pas assez confiance à la pensée, laissez penser la pensée[862]. ». Fils du célèbre géographe et membre de l'Institut Pierre George, il a été marqué toute sa vie par son professeur de littérature au lycée Lakanal, José Lupin, qui lui a appris le détachement et le mépris de la carrière, à penser et à vivre debout, sans trop se soucier de l'opinion des autres et notamment de ses contemporains. A devenir ce qu'il est, sans espoir de carrière, sans

[858] Sa sœur, l'insoumise Nicole Lombard, a créé les Editions du Bon Albert au sommet de l'Aubrac.

[859] L'expression est de Bernard Pivot qui a eu maille à partir avec lui du temps d'Apostrophes.

[860] Le Nouvel Observateur, 2-8 sept. 2004, p. 4.

[861] «La cause de l'incompréhensible réside dans l'incompréhension», avance Schlegel.

[862] François George, «Prof à T.», Paris, Galilée, 1973, p. 58.

remords mais non sans candeur ni idéologie. Il se souvient dans une sorte de reportage à la première personne de la manière dont il a gagné à perdre ses premières illusions :

> « Quand je fus bachelier, j'eus de grandes ambitions intellectuelles. Je voulais comprendre le monde, avant de la transformer. Je décidais de faire des études de philosophie. J'allais donc à la Faculté. Là, une première surprise m'attendait. Je croyais jusqu'alors qu'on pouvait penser naturellement, spontanément, qu'on pouvait réfléchir aux choses sans préparation. On me fit bien voir que je me trompais. Je compris que je ne pourrais rien dire de valable sur le monde, sur les autres, sur moi-même – sur l'être- sans avoir lu et relu « L'Ethique » et la « Critique de la Raison pure », les pionniers de la linguistique, les classiques du structuralisme. Je me suis donc mis à l'étude. J'appris que tout ce qui nous tombe sous les sens et que le vulgaire prend pour la réalité n'est qu'un tissu d'illusions grossières, et que ce qui existe véritablement n'existe que par l'esprit. Je sus que si le monde est monde, c'est parce qu'il est mû par un moteur lui-même immobile qui lui inspire une grande passion. Je me mis à distinguer dans l'idée, la réalité formelle et la réalité objective[863]. »

Se rendant compte du régime complexe de l'idée si la philosophie devient le lieu des méta-vérités sans régression réflexive, François George cherche à porter un diagnostic ironique sur les mécanismes de dressage/gavage notamment dans les concours de recrutement des professeurs qui favorisent, ou au contraire entravent la création et l'inventivité intellectuelles sans prendre parti sur la forme que devrait revêtir une politique des savoirs véritablement efface au service de la pensée critique. Aveu désinvolte sans doute empreint d'« antiphilosophie ».

> « Pour ma part, je pensais tout de même que la pensée soit reliée à la réalité, et j'étais marxiste. J'étais (je serai) universitaire, mais marxiste. Marxiste mais universitaire. Althusser me montra que la philosophie marxiste ne peut pas encore être constituée, car il faut d'abord que la science marxiste le soit : la philosophie, en effet, il l'avait constaté, vient toujours après la science. La philosophie marxiste pourrait être faite quand le soir serait tombé : Hegel disait justement que l'oiseau de Minerve s'envole au crépuscule. Mais, ajoutait-il, tout cela est faux, parce que Lénine a déjà fait la philosophie marxiste dans Matérialisme et Empiriocriticisme[864]. »

A dix-huit ans, François George rencontre un autre singulier reporter d'idées, Guy Debord, qui ne le séduit guère. Du gourou du situationniste, dont il a tôt fait de renifler la prétention seigneuriale, il assure aujourd'hui sans plaisanter que ce fut « un sale type » doublé d'un « prosaïque plouc en goguette » (sic) dont l'œuvre serait « la cocaïne des jobards » (resic). Il se tourne ensuite vers Sartre et entre aux « Temps modernes » où il fait ses classes en journalisme. Il apprend ainsi d'autres circuits de communication du savoir qui échappe à l'université, à l'académisme, surtout à l'esprit de corps et au jugement des pairs.

Après quoi, il crée la revue « La Liberté de l'esprit » (tout un programme !), publie sous son nom des livres qui ont marqué toute une génération – « Histoire personnelle de la France », « La loi et le phénomène », « L'Effet y'au-de-poêle ». Dans ce pamphlet implacable qui fera des vagues sur les divans et ailleurs, il règle son sort et cloue un peu facilement au pilori Lacan, ses disciples et surtout ses jeux de mots dignes de l'almanach Vermot et qui n'ont pas plus de portée que l'enfantin « Comment vas-tu, yau de poêle ? » des cours de recréation d'antan. Avec souvent un persiflage facile et un peu réducteur... Du genre « Une analyse se fait à crédit et s'achève avec le discrédit de son support – c'est pourquoi, elle se paie au comptant[865]. Il démasque chez les lacaniens durs et purs un aveuglement dérisoire qu'on ne peut pardonner qu'aux névrosés et s'élève contre l'exploitation tendancieuse du désarroi contemporain. Selon lui, il est urgent d'en appeler à une authentique expérience de l'inconscient, ainsi qu'aux exigences minimales de l'esprit critique. Il se veut ici plus qu'ailleurs iconoclaste « Lacan a déchaîné un tumulte corporatif en déclarant que le psychanalyste s'autorise de lui-même. Cette position est dans la droite

[863] « Prof à T. », op. cité, p. 53.

[864] *Ibid*., p. 55.

[865] François George » « L'effet 'yau de Poêle de Lacan et des lacaniens », Paris, Hachette, l979, p. 178.

ligne de la doctrine : le psychanalyste est le tenant-lieu ou le vicaire de l'Autre, par lui-même il n'est rien d'autre que le point de passage d'un processus - il est au point de la chute du dire où il convient qu'il fasse semblant de comprendre, on ne lui en demande pas plus. Ou encore, il est le sujet supposé savoir, et la fin de la psychanalyse, la liquidation du transfert, intervient quand il se dévoile aux yeux du patient étonné que ce sujet supposé savoir ne sait pas grand chose : il ne reste alors qu'à le rejeter comme une merde, selon la propre expression de Lacan, parce qu'il n'a jamais été qu'une merde – de la merde dans le bas de soie du savoir supposé[866]. »

Mais Lacan n'a pas maintenu jusqu'au bout une position dont nous avons pu admirer l'inflexible rigueur, précise notre impitoyable iconoclaste qui n'ignore pas aussi qu'il est l'inventeur du terme « antiphilosophie ». Et pour des raisons évidentes : elle aboutit à la dissolution des écoles, au dépérissement du pouvoir, de la hiérarchie, du privilège, elle ruine l'institution dans ses fondements. « Il lui fallait tout d'abord garantir son propre statut : ce n'est pas le moi de l'analyste, pitoyable fantoche, qui est la mesure de la réalité et le garant du traitement, c'est l'Autre ». A savoir Lacan…. « Qui vaut le déplacement.[867] » Il conclut avec humour et désinvolture sa démonstration à l'emporte pièce :

> « Le débat psychanalytique, lui, est hautement spéculatif, au sens où il s'apparente à la discussion boursière : on pourrait dire que la pensée freudienne se fait à la corbeille, les valeurs conceptuelles se cotent à la criée et dépendent étroitement des rumeurs, des courants d'opinion, des rapports de force supposés. Comme le cours du dollar se montre sensible aux déclarations du président des Etats-Unis, la nature de l'inconscient se modifie selon les déclarations de Lacan[868] : un séminaire le rapproche d'Aristote, un autre le ramène à Saussure. La lettre titre plus ou moins, la grammaire l'emporte sur la logique ou l'inverse. A plus long terme, les variations correspondent à l'évolution générale des esprits[869]. »

« La vérité n'est même pas maudite » (Freud)

Décidément, François George aime les contre-pieds, voire les pieds de nez à l'intelligentsia pas seulement lacanienne : il préside l'Association des Amis d'Arsène Lupin. Car, n'étant plus à un paradoxe et à une galéjade près, il élève le célèbre monte en l'air à la hauteur d'un « gentilhomme philosopheur » et soutient que « le lupinisme est un humanisme » sans en apporter des preuves vraiment probantes, encore moins universitaires. Et puis, un beau jour de 1990, il décide de claquer la porte de la république des lettres, sinon des idées. De se retirer loin de toute cette agitation mondaine et parisienne sans échapper au régime de la représentation et retomber dans l'actualité heureuse et sans vague… chère à feu Marcel Dassault et à son « Jours de France ».

« La province nie l'excès et le drame. Le journal local reflète une mer étale, où toute vague trop présomptueuse s'annule, on le lit non pour éprouver des émotions morbides, mais pour avoir une image normative de son existence. Sa fonction est de ne presque rien dire, de raboter l'événement, l'escroquerie au Crédit agricole est ramenée à une erreur de comptabilité, les accidents de la route sont rarement mortels, mais tout concitoyen qui a eu sa calandre enfoncée a les honneurs de la page locale, en compagnie du cultivateur qui a récolté une courge sortant des dimensions et du brigadier de gendarmerie apprécié de la population qui prend sa retraite et reçoit l'accolade du conseiller général

[866] *Ibid*., p. 177.

[867] *Ibid*., p. 183 et 192.

[868] Pierre Fougeyrollas «Contre Lévi-Strauss, Lacan et Althusser». Trois essais sur l'obscurantisme contemporain. Paris, Savelli, 1976. Sa thèse contestable à contre courant : le structuralisme est au centre des idées reçues, au coeur de la mode universitaire dans les années 1960-1970. En prenant trois cibles emblématiques, l'auteur entend montrer que leurs prétendues nouveautés cachent et révèlent à la fois l'actuelle dégénérescence en obscurantisme de l'idéologie bourgeoise. Cette critique radicale dénonce l'idéalisme rétrograde de Lévi-Strauss, la trahison de Freud par Lacan et celle de Marx par Althusser.

[869] *Ibid*., p. 195.

avec la médaille du Mérite, tandis qu'en dernière page la guerre du Proche-Orient est résumée en petits caractères. On ne peut pas croire que la fin du monde soit proche[870]… »

De temps en temps, pour se rappeler au bon souvenir de ses contemporains, le pataphysicien lupinien, par ailleurs membre transcendantal du Cogito Club (ça ne s'invente pas !), envoie des lettres d'insultes aux intellos dévoyés qui, selon lui, ont démérité et sont devenus trop médiatiques. Certains, comme Alain Brossat, le lui rendent bien et lui envoient des missives peu amènes lorsque le vindicatif George flirte avec la diffamation dans ses critiques au vitriol de livres notamment « L'épreuve du désastre [871]» Infatigable viguier, intraitable procureur, il ne manque jamais une occasion de fustiger « les dogmatiques, les cuistres, les snobs » et ceux qui, pour se faire acheter, se vendent aux médias. « Peut-être ai-je eu le tort, dit-il tout en sachant qu'il a eu raison, de privilégier l'image du maître spirituel sur celle du marchand, me suis-je fait de l'écriture une idée pour ainsi dire sacerdotale, incompatible avec l'économie moderne[872]… » Car François George à force de s'effacer et de refuser cette société du spectacle n'existe plus, n'a plus de raison sociale sauf à l'association Liberté-Mémoire dont il est le secrétaire, son seul titre de gloire. Là, l'enfant de l'après-guerre se consacre aux héros de la Résistance et autres « reporters d'idées » plus ou moins inconnus des non initiés (de Jean Cavaillès à Boris Vildé), travaille à ce que nul n'oublie les morts qui ont vécu debout et s'applique à disparaître. Il refusa toujours avec énergie de participer à la société de la foire médiatique aux idées, ce qui fait écrire à Bernard Pivot à propos de son refus de passer à son émission « Apostrophes : « La grogne des intellos s'est apaisée d'elle-même, même si deux ou trois irréductibles, comme l'atrabilaire François George, continuaient à voir en moi une sorte de Trissotin malfaisant[873]. »

Sans regret, François George préféra l'ombre à la lumière artificielle, notre symptôme singulier du « reporter d'idées » a pour devise : « Ce qui traite de l'ombre peut retourner à l'ombre ». Programme nocturne que ne renieraient pas ceux (les papillons attirés par les lumières) qui nous gouvernent et veulent « en finir avec la pensée de Mai 68 » (sic).

L'éditeur écrivain militant de notre époque François Maspero

Le reporter d'idées réclame non seulement des mains à plume, mais aussi des mains à vie… en prise avec l'actualité et le vif de notre époque. Loin de l'université et du jugement de ses « pairs », le reporter part là où personne ne veut aller, prêt à prendre tous les coups, convaincu de la justesse de la cause à défendre. Il en conclut au bout du voyage qu'il n'y a plus de discours de vérité, mais seulement des dispositifs de vérité, transitoires, tactiques, politiques. A l'image de l'éditeur écrivain militant, François Maspero en prise avec son temps dont il convient de s'attarder quelque peu ici pour y déceler sans doute l'un de symptômes de notre chère fiction théorique : « J'ai essayé de me parler à moi-même (…) Tout en moi affirme que je suis né le 24 juillet 1944. En guise de sage femme, je vois le visage d'un agent de la gestapo (…) Mais le passage à l'écriture est une réduction. J'ai écrit un joli texte, mais je n'en suis pas fier. Ecrire, c'est quand même toujours une trahison[874]. » Pourquoi commencer sur cette question du style du témoin ? Parce que la trame de toutes ces vies de reporter qui veulent témoigner pour changer le monde est sans doute celle de la fidélité de François Maspero, à ses idées, à ses camarades de lutte et de combat, à la conviction qu'une autre humanité plus fraternelle est possible. « Ma chance. Elle a été, encore, de sortir de la librairie, des éditions, pour aller loin dans le monde, sans même savoir parfois si j'en reviendrais. Et d'en revenir finalement, chargé, non d'images à coller dans l'album souvenir, mais d'idées nouvelles, de voix nouvelles, d'histoires nouvelles pour donner à la li-

[870] « Prof à T. Paris », op. cité, p. 48.

[871] Paris, Albin Michel, 1998.

[872] Le Nouvel Observateur 2-8 sept. 2004, p. 5.

[873] « Le métier de lire. Réponses à Pierre Nora ». Paris, Gallimard, 1990, p. 109.

[874] François Maspero « Vol de la mésange » in La nouvelle « La cloche », Paris, Seuil, 2006.

brairie, aux éditions, toujours, une vie nouvelle. C'est ainsi que cette entreprise purement individuelle a été en même temps tout à fait collective[875]. »

François Maspero raconte sa vie sous forme de reportages mis en récit au présent et au passé recomposé. Les blessures de son enfance, lorsque la Gestapo arrête ses parents et son jeune frère de dix-neuf pour avoir osé résister « à l'oppression allemande, pour ne pas dire nazie «. Il raconte son installation comme libraire, à vingt-deux ans, et comme éditeur à vingt-six ans. « D'une part, j'ai eu envie de fabriquer des livres, pas d'avoir seulement des choses qui arrivaient dans des colis. Et puis il y a eu la guerre d'Algérie. Moi je ne voulais pas la faire. Il y avait aussi cette question de la censure : protester, mais rester aussi proche des Algériens. « Il édite pour commencer des opposants algériens, puis la littérature ou les textes trop polémiques que les autres maisons d'édition refusent. Comme les textes du Che, par exemple. Il devient « l'éditeur de ceux qui ne peuvent pas se faire entendre chez d'autres éditeurs «. « J'ai toujours pensé que ce que je donnais à lire à mes lecteurs n'était pas débile. C'est ce qui m'a foutu en l'air après mai 1968 : je me retrouvais face à des gens qui voulaient que tous mes livres soient des ABC de la révolution. C'était monstrueux. Comme ils avaient tous une idée différente de la révolution, c'était le bordel. Ma librairie est devenue un bordel et elle a sombré «, raconte-t-il en juin 2001 à Laurence Bloch de France Culture. Pourtant, Maspero a toujours cru, et croit encore, à la force de l'écrit. À la force de la littérature, qui « est un engagement en soi ». Il a commencé à écrire, aussi, en 1982. Il publie son premier roman « Le sourire du chat» en l984.

François Maspero confie sa passion des voyages et du reportage, de cette fiction qu'est nécessairement le journalisme car il s'agit toujours d'un regard singulier qui se pose sur la réalité pour la métamorphoser tout en multipliant les allers et retours, les ponts, les passerelles : « Ce qui est important, pour moi, c'est le « re » : revenir, repasser par les endroits où on est déjà passé, essayer de comprendre ». Et, bien sûr, reporter par delà les vraies frontières dont on ne retrouve pas toujours le tracé sur les cartes. La sensibilité exacerbée de sa propre sensibilité, de sa vulnérabilité, lui permet de faire l'effort nécessaire pour comprendre la culture de l'autre. Dans ces conditions, le normal, le compréhensible, c'est ce qui l'entoure, la différence c'est lui qui l'incarne. Empathie pour l'altérité. Il fait des rencontres, prend des notes, parfois éparses, dont il se servira, plus tard. Ou jamais. « Toutes ces pensées, toutes ces images qui l'accompagnent à chaque instant ne passent pas le seuil de sa main inerte sur le papier. Les mots sont plats comme la feuille où ils devraient s'inscrire.[876] »

Maspero est retourné longtemps dans les Balkans, après la chute du Mur de Berlin, dans quelques uns de ces pays qui forment la banlieue du monde, prise au filet de frontières de plus en plus infranchissables. Il aime citer le mot de Pessero et se l'appliquer à lui-même : « Seul un manque extrême d'imagination peut justifier qu'on ait à se déplacer pour sentir[877] ».Voyageur infatigable qui « ne peut s'empêcher d'être toujours un peu ailleurs », il décrypte les bruits, les atmosphères et les fureurs, mais pour lui il n'y a pas de grand et de petit reportage dans la mesure où il peut réfléchir et écrire sans entraves. « On ne peut pas dire, il y a de l'idée, écrit-il en évoquant Blanc-Mesnil et la banlieue. Les pignons pointent leurs angles vers le ciel comme des proues et les toits s'abaissent parfois jusqu'au sol pour laisser entre eux un étroit passage.[878] ». Il comprend aujourd'hui à la lumière d'hier et définit son aventure éditoriale et ses pérégrinations banlieusardes au bilan mitigé. « Nous avions bien dit : ni enquête sociologique, ni reportage. Un voyage, pour le plaisir de se promener et de s'instruire. Et puis voilà que tout nous déboule dessus, la vie, serrée, emmêlée, inextricable. Comment en rendre compte ?[879] ». Parle de son admiration pour le Che, de sa fascination, retombée pour Fidel Castro mais

[875] François Maspero « Les abeilles & la guêpe », Paris, Seuil, 2002, p. 210.

[876] François Maspero « La plage noire », Paris, Seuil, l995, p. 17.

[877] «Je n'ai aucune imagination». Entretien de François Maspero réalisé le 24 nov. 2004 à Million La Chapelle in la revue «La femelle du Requin» N°24.

[878] François Maspero « Les passagers du Roissy-Express » Photographies d'Anaïk Frantz, Paris, Seuil 1990, p. 141

[879] *Ibid*., p. 134.

de son amour pour le peuple cubain qui souffre en silence. Cherche à « Mettre des images claires sur des idées confuses » (phrase inscrite sur un mur dans le film « La Chinoise » de Jean-Luc Godard). Evoque sa relation aux communistes, aussi : son frère, résistant communiste, qui voulait changer le monde, son passage éclair au PCF en 1955, son refus de s'identifier à l'URSS. Et son admiration pour les militants et son angoisse à la douane. Comme si le reporter sera toujours l'exilé ou le nomade, conscient de son étrangeté radicale, de l'unicité de son regard, de ce qu'il renferme d'impossible à partager. Le concept de la limite, entre rupture et lien. « Je ressens toujours, au passage d'une frontière, une forme d'appréhension irraisonnée. Peut-être cela me vient-il du souvenir que je garde de la première que j'ai franchie et qui passait à l'intérieur de mon pays. J'avais onze ans. Je ne peux oublier les appels du haut parleur dans le silence nocturne de la gare : Achtung ! Chalon ! Achtung ! Chalon ! Ni perçant l'obscurité du compartiment, la lampe qui avait soudain éclairé la silhouette de l'officier allemand pour se poser ensuite sur le visage de chaque voyageur. C'était en l943, la France était coupée en deux. Pourtant, cette fois-là, l'officier n'avait trouvé rien à redire aux papiers qui lui étaient présentées. J'ai connu, il est vrai, d'autres frontières qui n'ont pas été toujours faciles (…) Mais enfin, tout cela, c'est du passé. Un passeport français ouvre presque toutes les frontières[880]. »

François Maspero a beaucoup voyagé, voire bourlingué. Avec pour leitmotiv : « Donner à lire, donner à voir, donner à réfléchir. Ou à rêver.[881] » Comme le flâneur baudelairien, il est à la fois actif et passif. Il s'efface derrière les autres, par exemple, dans « Balkans-Transit », quand il donne la parole à Klavdij. A la question des jouirnalistes « Êtes-vous un passeur ? Toujours en « transit » ? », il répond : « On met le mot « passeur » à toutes les sauces. Quant au mot « transit », il compte beaucoup pour moi, mais ce n'est que le rappel, banal, de l'éphémère. Il faut faire attention aux mots un peu faciles et gratifiants comme « passeur ». Donne-t-on vraiment la parole aux autres ? C'est à voir. C'est toujours soi qu'on fait passer à travers les autres. Lorsque je fais parler Klavdij Sluban à la première personne pour raconter comment il est devenu photographe, et précisément ce photographe-là, je suis forcément réducteur, comme dans tout portrait plus ou moins journalistique ; je n'ose pas dire littéraire. J'emploie forcément des mots à moi, je simplifie, je gomme la plus grande part du relief, de la complexité d'une vie. En réalité ce n'est pas lui qui parle, c'est encore moi qui parle de lui et passe par lui[882] ».

Son premier reportage, il le fit en, Grèce, lors du coup d'Etat des colonels et sur des routes inachevées qui débouchaient sur nulle part. Il a appris l'espagnol dans les rues de Cuba, puis en Bolivie, face aux militaires qui, en l'interrogeant ne pensaient pas lui donner des cours du soir : c'était en l967 et il partait soutenir Régis Debray, arrêté. Les deux hommes sont toujours amis, même s'ils ne sont pas toujours d'accord. François Maspero a beaucoup voyagé, mais le royaume des morts est intouchable. Il n'est jamais allé en Egypte et ne s'est rendu qu'une fois en Chine, pour un reportage, en l986. « Je ne l'ai fait que parce que ça ne touchait absolument pas au passé. J'ai toujours veillé à me tenir à l'écart de l'égyptologie et de la sinologie. Je ne les refuse pas, mais ce n'est pas mon affaire. C'est aussi une question de respect. Quand j'étais éditeur, j'ai vu tant d'héritiers abusifs ».

Les textes de Maspero parlent de sa vie et de ceux qui l'ont rendue à la fois possible et impossible. Il y pratique un journalisme du décentrement qui décrit le concept du « tout autour » qui s'est substitué à celui de « centre » notamment avec le problème des banlieues. Le grand reportage commence d'abord là-bas, par un petit reportage de proximité « Pour les banlieues, Paris était devenu une grande surface du commerce et un Disneyland de la culture. Où était passée la vie ? En banlieue. Le « tout autour » ne pouvait donc pas être un terrain vague mais un terrain plein : plein de monde et de vie. Le vrai monde et la vraie vie. Le seul vague à l'âme qu'ils connaissaient, c'était celui qu'ils voyaient, qu'ils sentaient à tous les détours de leur ville. Et si le centre s'était vidé, s'il n'était plus qu'un centre bidon,

[880] François Maspero « Les abeilles & la guêpe », Paris, Seuil, 2002, pp ; 144-145.

[881] *Ibid*., p. 149

[882] Entretien, art. cité, in «La Femelle du Requin» N°24.

cela ne voulait-il pas dire que le vrai centre était désormais dans le « tout autour[883] » ? Pourquoi donc notre reporter d'idées écrit-il ? Pour trahir ses idéaux et ses causes les moins qu'il peut. Pour témoigner bien sûr « tout autour », sans doute aussi pour exister. Finalement, pour ne pas laisser les morts, les injustices, les souvenirs se dissoudre dans « la neige de la mémoire ». « Elle fond en toutes saisons, salement et si facilement, écrit avec bonheur le journaliste Philippe Lançon qui conclut qu'« il n'est pas exagéré d'écrire que François Maspero devint libraire éditeur, puis auteur, pour que témoigner soit un acte précis contre toute forme de romance ou d'oubli.[884] » Dans ses livres comme dans ses reportages, une chaîne unit sa famille résistante à ce qu'il fit : engagement communiste en l955 puis exclusion un an plus tard par Jean-Toussaint Desanti, lutte éditoriale et politique contre la guerre d'Algérie, premier voyage à Cuba en l961, tiers mondialisme antitotalitaire, reportages en Bosnie pendant la guerre, puis à Gaza en l999. Il a décrit des hommes et soutenu des causes ; ni eux ni elles ne l'ont enfermé. On le sent aux aguets de sa propre parole, méfiant sous le regard des autres, armé d'une espèce de sauvagerie féline, franc-tireur à griffes de gauche. « Le Vol de la mésange », recueil imaginaire teinté d'autobiographie, ressemble en quelques nouvelles des personnages qui vivaient dans de précédents livres de Maspero (le Sourire du chat, le Figuier). Ils se connaissent les uns les autres : Luc l'imprimeur fatigué, Manuel l'ancien libraire devenu journaliste, Lise la reporter qui finit par mourir d'un cancer, Gilles le photographe. Tous se sont battus pour des valeurs humanistes, des utopies généreuses, tous sont désenchantés par l'évolution de leur travail et du monde, tous continuent d'y croire : Ma spero, mais j'espère : « Il y a une saturation du témoignage, observe notre reporter-auteur-libraire-éditeur. La postmodernité comme on dit – ces mots sont assez creux pour moi. Mais il est essentiel de continuer. Si on ne le fait pas, c'est l'abdication : par rapport au lecteur et par rapport à soi-même (…) Je crois donc à la lutte, sinon il n'y a plus d'histoire et peut-être plus d'humanité. Mais exprimer son indignation ne sert à rien, c'est du café du commerce. Je ne peux plus faire autre chose qu'écrire, décrire, au moins j'ai l'impression de ne pas baisser les bras[885]. »

Dans ces nouvelles sous forme de reportages d'idées, chaque personnage reflète une part de l'auteur penseur et militant. Chacun vieillit avec lui dans ses désillusions sans renoncement. Les uns se souviennent de la mort du Che apprise alors qu'ils vendent une maison à Belle Ile. Les autres (ou les mêmes) interrogent les hommes et les femmes dans Sarajevo assiégée. Où ils découvrent un charnier en Bosnie. Ou ils voient passer des Casques bleus avec des bouts de plastique, comme des préservatifs, sur les canons de fusil qui ne doivent surtout pas servir. Tous font écho fictionnel à l'un des meilleurs livres de Maspero « Balkan Transit », journal de voyage dans les Balkans publié en l997, au Seuil, avec les photos de Klavdij Sluban.

Le style de Maspero fixe en mode mineur la sensation, la couleur, le paysage, les mots et les gestes. « Il ne faut pas nommer les choses, mais les suggérer, dit-il. Je ne supporte pas les gens qui expliquent, commentent, s'indignent. Toujours être entre les mots et les lignes ». Bref, François Maspero se veut un intellectuel doublé d'un journaliste qui cherche à faire époque à la rencontre des événements et des idées. Entre empirisme et impressionnisme, entre photos et images, l'idée de voyage prend corps. Entre micro et macro, entre petit et grand reportage.

Local/global. « L'idée de ce voyage[886], c'est lui qui l'a eue. Bien sûr, elle était là, tapie en lui, qui hibernait depuis longtemps, des années. Peut-être l'avait-elle déjà effleuré, par exemple voici trois ans quand au fin fond de la Chine, ils étaient trois à se traîner, à traîner nagra, micros et bandes magnétiques, à traîner une escorte d'accompagnateurs-interprètes-flics (le nagra, c'est le magnétophone le plus professionnel du monde, le nec plus ultra, l'engin de prédilection de Radio-France qui a la spécialité de vous envoyer au bout du monde faire des reportages légers, légers, légers, avec cet appareil lourd, lourd – et

[883] « Les passagers du Roissy-Express », op. cité, p. 23.

[884] Philippe Lançon « L'étoffe des Maspero », Libération 6 avril 2006.

[885] *Ibid*., Libération 6 avril 2006.

[886] En banlieue et en RER.

les Chinois-flics, ils étaient là pour surveiller les Chinois-Interprètes qui étaient là pour traduire les Chinois-accompagnateurs qui étaient là pour surveiller…) ; et il s'était dit bougre d'imbécile qui veut raconter aux autres le monde des autres, alors que tu n'es même pas fichu de te raconter à toi-même ton monde à toi, tu peux toujours prendre l'air compétent et professionnel pour annoncer qu'à Shanghai il y a deux mètres carrés de logement par habitant, mais que sais-tu de la manière dont on vit à une demi-heure des tours de Notre Dame ? Tu te moques de tous ces gens qui vont faire un petit tour en Chine et qui en rapportent un livre, mais toi que serais-tu capable de rapporter de La Courneuve ou de Bobigny-Pablo Picasso où mènent les métros que tu prends tous les jours dans le pays où tu vis ? Toi qui en bon français parles tant de tout et de rien, est-ce que tu es jamais descendu, rien que pour voir, à Sevran-Beaudottes ou aux Baconnets, des stations où tu passes depuis tant d'années[887]… »

Un « élève fugace » amoureux des livres

Les aventuriers masperiens ne prennent pas seulement le métro pour revisiter la banlieue mais parlent aussi de la jeune photographe Gerda Taro morte en juillet 1937, renversée par un char républicain. Elle était belle, libre, courageuse, amoureuse, ce qui ne l'empêchait pas de poser un regard décapant sur le monde agité qui l'entourait. Couvrant la guerre du côté républicain, elle fut l'amie de Robert Capa avec qui elle inventa probablement ce pseudonyme devenu rapidement glorieux. Dans le livre qu'il consacre en parallèle à cette jeune reporter photographe[888], Maspero débute par une interview imaginaire de la jeune femme, aujourd'hui en vieille dame, comme si elle avait survécu, comme si les morts qu'on admire pouvaient survivre. Elle incarne « le temps de l'innocence du regard », quand témoigner semblait aller de soi. Comme d'autres, on l'a oubliée : il s'agit d'en restituer la valeur et la vie. Enfin, quelques jours avant de mourir, elle disait ceci : « Quand on pense à la quantité de gens extraordinaires que nous avons connus et qui sont morts, rien que dans cette offensive, on a le sentiment absurde que ce n'est vraiment pas juste d'être encore en vie. ». Cette phrase prémonitoire qui hantait Georges Canguilhem, François Maspero pourrait l'avoir écrite sans guillemets et il ne le cache pas : les vies ont passé, les morts sont toujours là. Ils ont fait de lui un écrivain qui vit de ses traductions. Il a cinquante ans et déjà quelques vies d'engagement, militant, libraire, éditeur, reporter, quand il publie son premier livre en 1984, « Le Sourire du chat », un roman qui tourne autour de la figure et de la mort de son frère, en septembre 1944.

Son rapport aux livres est celui d'un fils de savant sans étude, d'un lycéen qui fut souvent renvoyé (« élève fugace » : appréciation surréaliste d'un professeur sur son livre scolaire), d'un homme sans université : à la fois modeste et orgueilleux. « Je suis heureux de voir aujourd'hui que des auteurs que j'ai connus et respectés continuent de publier au même endroit et que, par dizaines, des livres que j'ai publiés sont toujours réédités. Je vais à la librairie L'Arbre à lettres et je les découvre sous de nouvelles présentations, parfois cédés à d'autres éditeurs, grands et petits). C'est toujours joyeux, le même petit pincement au cœur, le même plaisir ironique et secret de retrouver des textes de présentation, des traductions, voire une préface, écrits sous un pseudonyme, dont nul, à commencer par l'éditeur ne sait qu'ils sont de moi. Cela fait mentir un « audit » pratiqué après mon départ, selon lequel il fallait tabler sur une valeur du « fonds Maspero » égale à zéro. C'était accablant. Aujourd'hui, je sais que c'était faux[889]. »

Ce rapport aux livres est également une relation d'ancien libraire qui traitait les représentants des éditeurs comme des « voyageurs d'idées » et concevait ses vitrines comme « la première page d'un journal intelligent » : « C'est terrible, cette profession. On entend tellement parler de livres qu'on a l'impression de les avoir tous lus, et finalement on ne les lit pas[890]. » Un peu à la manière de ces uni-

[887] François Maspero « Les Passagers du Roissy-Express », op. cité, p. 12.

[888] François George « L'ombre d'une photographe, Gerda Taro », Paris Seuil, 2006.

[889] «Les abeilles & la guêpe », op. cité, p. 245.

[890] *Ibid*., Libération 6 avril 2006.

versitaires et de ces chercheurs dont parle Pierre Bayard[891] qui citent sans complexe des livres qu'ils ont seulement parcouru, voire à peine ouverts et seulement entendu parler presque par oui dire. Un jour, Maurice Merleau-Ponty entre dans sa librairie et lui demande ce qu'il doit lire sur Stendhal : « Je lui ai répondu de lire celui de Jean Prévost comme si je l'avais lu, à lui, Merleau-Ponty. Quelle honte ! [892]»

François Maspero lit et relit volontiers Homère, dont son père notait sur les murs quelques vers en prison. Mais il n'a toujours pas lu entièrement « A la Recherche du temps perdu » précise Philippe Lançon dans son article. Il y a dix ans, il a ouvert pour la première fois « Du Côté de chez Swann ». C'était à Sofia que nous connaissons aussi, non loin du Mont Vitocha. « S'il y a une ville qui m'est étrangère, c'est bien celle-là. Et pourtant, c'est là que je suis entré dans Swann. Mais de retour à Paris, je n'ai pas continué.[893] » Hasard ou nécessité, c'est dans la capitale bulgare à l'université de St Kliment d'Ochrid que nous sommes entré en thèse mais pour ma part j'ai poursuivi vaille que vaille à Paris 8 Saint Denis, en bon monomaniaque du « reportage d'idées» qui a pris le temps du « long détour » de la pensée. Sa troisième femme est bulgare, ma belle fille Détélina aussi. A chacun ses filiations, son panthéon… sinon ses vérités ! Les notes sont bien là, abondantes et redondantes, mais les mots manquent pour traduire le réel/vrai : la vérité du terrain est souvent piégeuse, voire trompeuse. Le reporter doit échapper à cette illusion de toucher la réalité d'un monde consistant. Il doit sans cesser méditer que le «détail inutile» qu'il enregistre et prend en note joue le statut de signifiant du réel.

« Arrivé à ce point de sa relation du voyage, François se trouve confronté à une situation qu'il n'a encore jamais rencontrée depuis qu'il a commencé à rédiger. Jusqu'ici, il a pu se fier à ses notes : prolixes ou succinctes, précises ou à peine indicatives, elles l'on toujours à peu près servi. Mais voici soudain, pour La Courneuve, elles le lâchent : non qu'il n'est rien noté. Les mots sont là, bien en place, sur son cahier froissé (…) Mais ces mots, quand il les relit aujourd'hui, deviennent inconsistants. Ils ne tirent à leur suite que des images confuses, des bruits de conversations décousues. Il sait qu'ils ont marché, vu, écouté, parlé. Il se souvient qu'il faisait beau et clair, cet après-midi là, et pourtant tout se fond dans le brouillard. Leur passage à La Courneuve, c'est comme un passage à vide. C'est peut-être finalement ça, la marque des 4000 : cette impression de vide, là où vit pourtant la population d'une ville moyenne.[894]»

Sa dernière expérience d'édition a été la revue « L'Alternative » (« pour les droits et les libertés en Europe de l'Est) que François Maspero a dirigé de l978 à 1984 en jouant à fond sur la liberté d'expression. « Un travail collectif exceptionnel. Pour moi, l'expérience la plus réussie. Nous avons donné la parole à ceux que l'on appelait alors les « dissidents », et de la façon la plus ouverte, la plus large. A l'époque, l'empire brejnévien semblait assuré de prolonger pour longtemps celui de Staline. La répression contre ceux qui prétendaient « penser autrement » faisait taire leurs voix une à une. Nous voulions recueillir et sauver du silence ce qu'elles disaient. Voix des signataires de la Chartre 77 à Prague, quand Vaclav Havel était emprisonné, voix des opposants polonais qui préparaient l'explosion de Solidarité, quand Adam Michnik et Jacek Kuron étaient emprisonnés, voix des Sakharov et des samizdat russes[895]… »

Pour son activité éditoriale boulimique, sa « passion du réel » qui ne se contente pas d'exprimer des opinions, de militer, et sa capacité à rebondir, voire à vivre plusieurs vies, François Maspero apparaît aujourd'hui comme un des symptômes majeurs, dynamiques et sympathiques de notre fiction théorique du reporter d'idées.Avec son regard décentreur et empathique qui réhabilite le travail du «voir» du simple reporter.

[891] « Comment parler des œuvres qu'on n'a pas lu ». Paris, Minuit, 2007.

[892] *Ibid*., Libération 6 avril 2006.

[893] *Ibid*., Libération 6 avril 2006.

[894] «Les passagers du Roissy-Express», op. cité, p. 200.

[895] « Les abeilles & la guêpe », op. cité, p. 243.

Un géant slovène penseur global entre Lacan, Hegel et Marx

Pour la presse américaine, Zizek est le *«géant de Ljubljana»*. On ne sait pas si on veut ainsi l'inscrire, hâtivement, dans le cercle restreint des «grands philosophes», des grands reporters d'idées si on fait allusion à sa taille de *«colosse un peu effrayant»*, au volume qu'il occupe quand il gesticule ou parle en public, ou bien si on désigne la notoriété mondiale à laquelle il est arrivé à pas de géant. Mais une chose est sûre : Slavoj Zizek a une faim d'ogre, si on en juge par la quantité de livres qu'il publie et le nombre infini de thèmes qui mobilisent sa réflexion synthétique. Eclairer *«la rupture de Hegel avec l'idéalisme kantien»* en se référant à la *«révolution cinématographique accomplie par David Lynch»,* passer de Leibniz au cyberespace, dériver entre le *«grand Autre»* de Lacan, Lénine et *Matrix,* la pornographie et la commedia dell'arte, l'intolérance et le multiculturalisme, l'opéra, le 11-Septembre, saint Paul, l'Irak, *The Full Monty,* Toni Negri, Tony Blair, la *«perversion du christianisme»* , Schelling et Kieslowski, les *gender studies,* Adorno, *X-files,* les tendances *New Age,* le postmodernisme, la postpolitique, *et cætera,* a en effet assuré à Zizek, dans le pire des cas, la réputation de «toutologue» et, dans le meilleur, celle de penseur global transversal ou frontalier.

De fait, par sa formation de philosophe et de psychanalyste lacanien, par son oscillation entre la force tranquille de la rationalité et l'énergie de l'imaginaire artistique, par sa situation, entre Est et Ouest, entre expérience communiste et mondialisation libérale, Zizek s'est fait le champion des traversées et des contaminations des savoirs, le héraut de l'interprétation de la culture de masse *via* la philosophie et ce dans le but avoué de démonter les catégories du discours sociologique, philosophique et politique contemporain, voire d'en extraire le refoulé.

Il est apparu, dès lors, comme un théoricien des plus originaux, provocant, politiquement incorrect, toujours capable de dribbler les idées reçues. Cela a fait aussi qu'on lui accole des étiquettes certes scintillantes *(«pop' philosophe»* , *«Marx brother»* , *«superstar slovène du marxisme pop»...)* et aptes à attirer foule dans les campus ou les salles de conférences, mais susceptibles de ne plus faire voir une oeuvre derrière la myriade de livres, de la délocaliser ou de l'éparpiller, comme est délocalisée sa vie même, dans les trains et les avions, de Paris à Mantoue, de Copenhague ou Londres à Buenos Aires (où habite sa femme), entre l'institut de sociologie de Ljubljana, le Kulturwissenschaftliches Institut d'Essen, l'European Graduate School (Suisse) et une bonne dizaine d'universités américaines...

L'arrivée en France du *Sujet qui fâche Le centre absent de l'ontologie politique* tombe à pic et s'inscrit à notre avis dans la lignée du reportage d'idées. C'est en effet le livre le plus achevé de l'ancien candidat à la présidence de la République de Slovénie, qui donne une assise philosophique à la profusion d'essais qui le précèdent ou le suivent même. Mais l'ouvrage, «géant», est ardu, non par le langage, très explicite, ni par le dépaysement que crée le rapprochement de références hétérogènes, mais par la connaissance qu'il suppose des systèmes philosophiques analysés. Difficulté requise cependant par le propos même, extrêmement ambitieux : la récupération ou la réaffirmation du sujet cartésien.

Peut-être devine-t-on déjà ce qu'un tel projet a de «réactionnaire», au sens où il va à contre-courant de tout ce qui s'est écrit en philosophie depuis des décennies, sur le remplacement du sujet par les structures, les multiplicités, la différence, l'intersubjectivité, l'altérité première, etc. En effet, *«toutes les puissances académiques se sont unies en une Sainte Alliance pour exorciser ce spectre»* de l'Ego, du *cogito* cartésien, symbole d'une subjectivité sûre d'elle-même et transparente, emblème de la rationalité, de la pensée pliant le monde à sa loi, et donc cible de tous les coups de canons tirés par le *«déconstructionnisme postmoderne»,* les théories communicationnelles (Habermas), la *«pensée de l'Etre»* heideggerienne, le foucaldisme, le deleuzisme, le cognitivisme, l' *«écologie intégriste»* (reprochant à Descartes *«d'avoir fourni les fondements philosophiques de l'exploitation brutale de la nature»*), le postmarxisme, le féminisme...

Or il est grand temps, soutient l'intellectuel global Zizek, d'opposer *«aux contes pour enfants que l'on raconte sur ce spectre de la subjectivité cartésienne, un manifeste philosophique de la subjectivité cartésienne elle-même». Le Sujet qui fâche* veut être ce manifeste. Aussi, affrontant hardiment sa tâche, Zizek passe-t-il au crible (avec Lacan à ses côtés) toutes les pensées critiques du sujet. Il commence par analyser la tentative heideggerienne de *«traverser l'horizon de la subjectivité cartésienne moderne»,* et montre *«l'erreur fatale de Heidegger, clairement perceptible dans l'échec de sa lecture de Kant»,* qui permet aussi de mettre en perspective *«l'engagement de Heidegger dans le nazisme».* Comme Cornelius Castoriadis, pour qui *«l'effacement de la question de l'imagination»* a fait oublier ce qu'elle eût dû ébranler de l'ontologie heideggerienne, Zizek est convaincu que ce que Heidegger a rencontré, *«c'est l'abîme de la subjectivité radicale annoncé par l'imagination transcendantale de Kant, et il a reculé devant cet abîme, pour se plonger dans sa pensée de l'historicité de l'Etre».*

Le théoricien slovène revient alors sur Kant et Hegel, avant de se concentrer sur *«quatre philosophes qui, d'une manière ou d'une autre, ont pris Althusser pour point de départ»,* et, d'une critique d'Althusser, ont abouti à *«leur propre théorie de la subjectivité politique»* : Ernesto Laclau *(«théorie de l'hégémonie»),* Etienne Balibar *(«théorie de «l'égaliberté»»),* Jacques Rancière *(«théorie de la «mésentente»»)* et, le livre lui est dédié, Alain Badiou *(«théorie de la subjectivité en tant que fidélité à l'Evénement de Vérité»).* Après quelques parallèles avec les pensées de Taylor, Rawls, Habermas et Lyotard, il analyse la *«prolifération libératrice de multiples formes de subjectivité féminine, homosexuelle, ethnique...»* et les *«politiques identitaires»* qui devraient ou non s'ensuivre, en prenant pour centre *«la théorie performative de la formation du genre»* de Judith Butler, et, dans la dernière partie, les conceptions sur la société du risque élaborées par les sociologues Ulrich Beck et Anthony Giddens.

Qu'on ne pense pas que Zizek, ancien candidat déçu à la présidence, oublie les problèmes d'aujourd'hui[896] et en ce sens il incarne superbement un éminent symtôme de reporter d'idées qui se veut global, avec toutefois un zeste de local à la mode slovène. Ainsi, il soutient qu'après sa version barbare à la Bush, voici l'empire américain à visage humain mais qui ne serait différent que sur la forme : Washington a changé de rhétorique mais ses objectifs sont constants. «Obama propose un changement tactique qui a pour but de réaffirmer les objectifs fondamentaux de la politique américaine, la défense du mode de vie américain et le rôle prépondérant des Etats-Unis. L'empire américain sera plus humain et respectueux des autres, il préférera le dialogue à l'imposition violente de sa volonté…. Mais ce sera toujours le même[897].»

Dans *le Sujet qui fâche,* il entre dans le « vif du sujet » en abordant avec brio tous les sujets qui fâchent, de l'écologie aux nouvelles citoyennetés, de l'identité sexuelle ou la fin du patriarcat au *«projet anticapitaliste de gauche à l'époque où dominent le capitalisme mondialisé et son complément idéologique, le multiculturalisme libéral-démocrate».* Qu'on n'imagine pas non plus que le philosophe finisse par retrouver le *«cogito, ergo sum»* de Descartes, et rétablisse le Sujet dans sa magnificence et son pouvoir.

Un tel Sujet a été créé par l'institution philosophique elle-même, qui en a éliminé les faiblesses, les ombres, les excès, les contradictions. Ce qui plaît à Slavoj Zizek, c'est le moment de «folie» cartésien, ce doute radical et méthodique qui, dans les *Méditations,* nie jusqu'à l'existence de la réalité, une sorte d' *«envers oublié»,* de *«nuit du monde»* qui pourrait bien être un *«grand Autre»,* ou, comme dans les films de David Lynch, une voix *off,* la voix *off* de l'Altérité[898]. En ce sens, c'est un grand décentreur dans la droite lignée de George Owell : créer un lien qui décentre, mais en suggérant que ce lien n'est qu'un accès limité à cette altérité, ne prétend pas tout saisir d'elle…

[896] Lire sur l'ontologie du présent de l'après 11-septembre son dernier ouvrage qui vient de paraître «Après la tragédie la farce ! Ou comment l'histoire se répète.» Traduction Daniel Bismuth. Paris, Flammarion, 2010.

[897] Slavoj Zizek, Le Monde 2 février 2009, Débats Horizons p. 17. Traduit de l'anglais par Christine Vivier.

[898] *Ibid*., p. 17 : «Silvio Berlusconi a fait une remarque de mauvais goût à propos de Barack Obama, disant qu'il était jeune, beau et bien bronzé. Nous pouvons cependant comprendre cette remarque d'une manière tout à fait différente : certains intellectuels noirs se laissent assimiler par le monde universitaire blanc et libéral…».

Reportage sur le vif du sujet Zizek, mercredi 18 décembre 2008 à 20h, Ecole Normale Sup, 29 rue d'Ulm. Après la parole posée, logico-didactique et philosophiquement rigoureuse d'Alain Badiou sur la différence entre les dialectiques de Platon et de Hegel, c'est donc au penseur survolté des Balkans de subjuguer l'assistance par son exposition ludique, humoristique et imagée de la dialectique…Exemplifiant le trait saillant de son enseignement, à savoir l'inséparabilité structurelle: • de l'universel • avec la revendication particulière subjective qui seule en permet le déploiement dialectique, Slavoj Žižek parle… Et la parole traversant son corps avec une telle intensité, le voici parcouru d'une gestuelle incontrôlable sous forme de tics, comme si la chair nouée au langage mettait en scène sa propre résistance à l'énergie débordante de la phasis, témoignant ainsi de la passion à l'œuvre dans son désir de dire au plus proche de l'indicible… Illustrant les logiques paradoxales de la dialectique menant aux identités spéculatives par: - Borgès «Tout livre qui ne contient pas son contre-livre peut être considéré comme incomplet»… - puis faisant appel au contre-récit d'Hitchcock dans le fameux film Psycho et Vertigo… - et à Wagner dans une œuvre de jeunesse «Le mariage, c'est l'adultère»… - sans oublier Proudhon «La propriété, c'est le vol.»… - ainsi que Brecht «Qu'est-ce que le cambriolage d'une banque face à la création d'une banque ?» et tant d'autres… Slavoj Žižek délocalisant Hegel, son maître à penser avec Lacan, gratifie l'assistance captivée d'une salve de mots d'esprit, récréant par son énonciation même l'effet de discontinuité du Réel, suggérant ainsi que le mouvement propre à la dialectique et donc au penser n'était rien de graduel ni de naturel, mais bien d'ordre fractal, de l'ordre d'un saut, forcé… Un saut destiné à atterrir là. Là où nous sommes déjà. Là où nous sommes censés être. Appelés à être… En guise de conclusion provisoire, Zizek, Baudrillard, George, Maspero, Clément, Debray, Pivot, nos quelques symptômes et subjectivations de reporters d'idées pris au vol et prenant à témoin la littérature, le cinéma, l'histoire mais aussi l'événement qui interrompt le fil des choses, réflètent ce qui fait époque, c'est-à-dire fait l'actualité cacaphonique entre philosophie, journalisme et mise en récit du présent. En tissant d'autres liens avec le réel que celui du regard comme le simple reporter, nos subjectivations et symptômes de reporters d'idées tissent des liens nouveaux avec une altérité invisible, qu'ils tentent chacun à leurs manières d'installer dans un espace commun d'échanges qui ne soit pas exclusivement un espace du «voir».

I - CHAPITRE 7

Al-Qaida au pied de la lettre face aux Lumières

- « Notre tâche à nous est de détruire : une destruction terrible, totale, impitoyable, universelle.[899] »
- « Mais que dire d'un acte d'une férocité destructive tellement absurde qu'il est incompréhensible, inexplicable, presque impensable ; en fait dément ? La folie par elle-même est véritablement terrifiante parce qu'on ne peut la maîtriser par la menace, par la persuasion, par la corruption.[900] »
- « J'appartiens à une catégorie d'hommes qui ont tant et si bien regardé toute leur vie la lumière que parfois ils sont devenus aveugles de l'aimer[901]. »

Alors que « l'anti-terrorisme » constitue désormais un nouveau cursus dans les facs américaines et que certains négationnistes, comme Dylan Avery, soutiennent que le 11-septembre n'a pas eu lieu, notamment à chaque anniversaire de l'événement[902], l'information ne se réduit-elle pas aujourd'hui à une position compassionnelle du survivant ? Pour comprendre, expliquer et reporter/rapporter le « 11 septembre » en tant que phénomène symbolique qui se donne à voir en hypermnésie, il est sans doute utile de faire un long détour historique d'exégèse et même d'herméneutique pour découvrir ce que nous avons oublié par amnésie ou par amnistie.

Essayer de réfléchir et conceptualiser autrement en décentrant par rapport à l'audimat et à l'émotionnel (affect), mais aussi contre le bon sens commun et le café du commerce[903] (du bon sens et des opinions toutes faites), implique une posture d'archéologue car tout événement a une ontogenèse et des conductions historiques de production. Le pouvoir de nommer est un des enjeux du débat et du combat : les mots clés, tels que musulman, islamiste, jihad, terroriste, etc. ont été tellement médiatisés que leur usage confine aujourd'hui à la confusion, rendant ainsi incompréhensible un certain nombre de phénomènes dont seule une analyse exégétique, historique et sociologique peut rendre compte de la complexité[904].

Il serait aussi sans doute intéressant de se demander avec le reporter Florence Aubenas et le philosophe psychanalyste argentin Miguel Benassayag quelle est, dans la masse informative que nous consom-

[899] Sergeï Netchaïev, Michel Bakounine « Le catéchisme révolutionnaire », 1869.

[900] Joseph Conrad « L'agent secret », 1907.

[901] Louis Aragon «Oeuvres romanesques complètes» sous la direction de Daniel Bougnoux, Paris, Gallimard, la Pléiade t. IV.

[902] Dylan Avery a mis en circulation sur internet pour le 8e anniversaire du 11-septembre la quatrième version de son documentaire «Loose pour change», le film qui nie la tragédie du 11 septembre 2001 et réfute point par point l'enquête officielle. Loose to change signifie «menue monnaie» en anglais, ces piècettes que l'on égare au fond des poches ou de son sac. Tels les morceaux d'un puzzle. D'arguments spécieux en déductions hasardeuses, Dylan Avery réécrit l'histoire en jouant sur les zones d'ombre de l'événement. Il sait aussi que sa vision «conspirationiste» alimente la méfiance de la Biosphère contre les médias installés (ils nous cachent la vérité) et les élites manipulatrices. Fascinés par la théorie irrationnelle des complots, des millions d'internautes, dans le monde entier, ont vu «Loose to change» et l'ont «recommandé à un ami». Dans certains pays arabes, il passe pour une vérité établie, même parmi la bourgeoisie éclairée et modérée. La version française est disponible sur Geogle vidéos ou Dailymotion.

[903] Oscr Wilde : «L'opinion publique est de celles qui n'ont pas d'idées».

[904] Bruno Etienne « Les amants de l'apocalypse. Pour comprendre le 11 septembre », Paris, Editions de l'Aube, 2002, pp. 5-6.

mons, la part qui infléchit nos décisions[905] ? La dynamique entre information et réaction obéit-elle, en effet, à un véritable rapport de cause à effet ? Ou s'agit-il de deux processus, qui s'entrecroisent et se télescopent parfois, mais sans relations directes ? Existe-t-il, par ailleurs, une masse critique d'informations à partir de laquelle les gens réagissent et passent à l'action, comme ces passagers qui décident de neutraliser les pirates kamikaze d'Al Qaida dans l'un des avions suicides du 11 septembre 2001 ? Car nous participons tous aujourd'hui du monde de la communication dans une intimité de circonstance et d'immédiateté qu'on appelle les « actualités » pour que vive la pluralité des regards et des opinions. Sans pouvoir bénéficier toujours de la possibilité du « long détour » (Platon) de la pensée et du report des idées qui nous montreraient alors que les concepts de « terrorisme » et de « terroriste » apparaissent avec la Révolution française et pas avec le réseau Al Qaida, l'ETA ou la Bande à Baader[906].

Idéologie des années de plomb

Arrêt sur images de ce double mouvement de rupture et de reprise qui donne vie à notre fiction théorique au gré de «la culture du flux» et où l'artiste prend ici le relais du philosophe. Avec ses moyens propres et dans son ordre. Il ne s'agit donc pas seulement d'analyser (les tensions et les torsions des idées), mais aussi de décrire (comme des faits) et d'exprimer (comme des sentiments). C'est ce souci de l'intensité, donc au fond de la vérité, qui fait que le cinéma – comme d'ailleurs la littérature - n'est pas l'illustration de la philosophie, mais tout au contraire sa vérité même. A savoir, ce par quoi elle se prouve et s'éprouve réellement, atteignant tout à la fois grâce à l'art son contenu réel et son public réel, l'expérience de l'homme et le cœur des hommes[907]. Tel est, nous semble-t-il, le pari insensé du reportage d'idées pour saisir le sens du terrorisme contemporain dans son absurdité même, ou plus exactement sa tension entre constat du non-sens et exigence de sens.

Révolte comme refus et affirmation. Le film»La Bande à Baader» débute comme un conte de fées au bord de la mer du Nord : Ulrike Meinhof en famille sur une plage nudiste chic de Sylt. Célébration de l'existence dans sa tension même que l'on retrouvera chez Camus et la «pensée du midi[908]» qui cohabite avec l'absurde. La même Ulrike, plus tard, saute par la fenêtre du deutsches Zentralinstitut fur soziale Fragen à Berlin et plonge ainsi dans la clandestinité. Les fils de la Rote Armee Fraktion (RAF, Fraction armée rouge) semblent se nouer. Premières escarmouches, premiers civils blessés, premier bain de sang… Cette scène nodale signe l'irruption de la violence dans une République fédérale Biedermeier fascinée par l'ordre, tentant de masquer ainsi les tréfonds disgracieux du nazisme qui animent cette lutte armée, et que celle-ci ne peut trahir sans se nier et sans se perdre.

Film à grand budget, espoir pour les Oscars, le film d'Uli Edela a suscité de nombreuses controverses lors de sa sortie en Allemagne. L'hebdomadaire «Der Spiegel, dont l'ancien rédacteur-en-chef Stefan Aust est l'auteur de référence pour le script, affirme que «La Bande à Baader» apporte un éclairage fondamental. Tandis que des quotidiens, de gauche ou de droite, la «Tageszeitung» ou la «Frankfurter Allgemeine Zeitung, s'accordent pour dénoncer sa médiocrité intellectuelle. Les familles des victimes s'indignent de la «falsification» de l'histoire du terrorisme ou de sa «glamourisation». Ce n'est cepen-

[905] « La Fabrique de l'information », Paris, La Découverte, p. 90.

[906] Ryszard Kapuscinski «Autoportrait d'un reporter», (Wydawnictwo Znack, Cracovie, 2003), Paris, Plon, 2008, p. 156 : «Après les attentats du 11 septembre, on a essayé de trouver des gens capables de faire des analyses approfondies, or, il est apparu que ces personnes étaient peu nombreuses. En général, il n'existe pas de journalistes spécialistes de l'islam. Et pourtant, les civilisations chrétienne et musulmane vivent côte à côte depuis plus de mille quatre cents ans ! Personne n'est néanmoins en mesure d'expliquer avec compétence au public que le terrorisme islamique n'est pas un courant complètement nouveau. En effet, il est né pendant les croisades. La première secte est apparue en 1090. Cette tradition a donc déjà neuf cents ans. Or les médias la présentent sous le jour d'un phénomène nouveau.»

[907] Albert Camus 'Le mythe de Sisyphe» in «Oeuvres complètes», tome 1, Gallimard, Coll. La Pléiade pp. 174-175 «L'oeuvre d'art n'offre pas une issue au mal de l'esprit (…) Mais pour la première fois, elle fait sortir l'esprit de lui-même et le place en face d'autrui, non pour qu'il s'y perde, mais pour lui montrer d'un doigt précis la voie sans issue où tous sont engagés.»

[908] La «pensée du midi», c'est celle qui voit dans la rencontre des deux intensités extrêmes du monde et de l'homme, de la nature et de la conscience, une mesure ferme, absolue, mais aussi une sensation précise, joyeuse, qui sert de critère à toutes les autres.

dant pas le premier film sur le sujet, pas plus qu'il n'offre, en effet, d'interprétation innovante, depuis les premiers films, même s'ils se focalisent sur le sort des internés.

«Au croisement de l'idée et de l'événement», ces films du XXIe siècle partagent la volonté de reporter et de reconstruire, dans un climat moins passionnel qu'à l'époque, de rendre visibles les violences, voire l'aspect totalitaire et sectaire du mouvement terroriste et la souffrance des victimes. L'histoire de 1968 et des années 1970 est désormais réécrite par une génération qui n'a pas vécu les événements. Aujourd'hui, soulignent Pascale Laborier, politologue et Daniel Schönpflug, historien au Centre Marc Bloch à Berlin[909], les mouvements féministes ou écologistes, ridiculisés par les «vrais» révolutionnaires, peuvent être vus comme les cadets de la révolte. «La Bande à Baader» reprend plus généralement le filon florissant des films qui s'essaient à une reconstruction supposée «neutre» des moments cuciaux et douloureux de l'histoire allemande contemporaine. Mais sous cette surface de «neutralité» se cachent des interprétations implicites. Ainsi, la traduction française obère malencontreusement la lecture impulsée par le titre original «Baader-Meinhof Komplex» et la figure centrale du récit. Pour révéler les dynamiques qui ont suscité le terrorisme, Uli Edel montre la répression sanglante devant l'opéra de Berlin-Ouest. Ulrike Meinhof observe la violence policière, les hommes du chah d'Iran infiltrés qui tabassent les manifestants. Après l'exécution de Che Guevara en Bolivie, après l'attentat contre le dirigeant étudiant Rudi Dutschke dans les rues berlinoises, elle s'interroge de plus en plus dans ses éditoriaux sur le passage à la contre-violence. Au-dela de la grande politique, le film cherche les origines du terrorisme allemand dans les expériences des acteurs et leurs interactions conflictueuses. Le long chemin vers le terrorisme d'Ulrike Meinhof débute comme un mauvais vaudeville. Quand elle découvre l'adultère de son mari, elle le quitte avec ses deux filles. Cette première rupture, impulsive, lui permet ensuite d'accueillir le couple Enslin-Baader en cavale. Des liens se nouent, puis se dénoueront dans les couloirs de la prison de Stammheim.

Rassemblement/décentrement à la rencontre de l'altérité du terrorisme employé comem notion-valise. Uli Edel décrit cet art de se regrouper, qui produit au final une action collective. Les acteurs sont confrontés à une suite de dilemmes conjoncturels et leurs actions sont erratiques. La conscience d'appartenir à la RAF s'est surtout construite dans le combat contre des « ennemis[910] ». Conclusion de ce « reportage d'idées » imagées qui désigne clairement les montreurs d'ombre dans la caverne de la Bande à Baader : c'est la RAF qui produit l'idéologie terroriste des années de plomb et non l'inverse. Selon Horst-Herold, président du Bundeskriminalant, incarné par Bruno Ganz, l'Etat et la société contribuent aussi à créer le terrorisme dans une démocratie balbutiante peinant à donner une place à ses opposants.

Dans ses moments les plus faibles, notent Pacale Laborier et Daniel Schönpflug, le film tombe dans de lourds écueils historiographiques : la RAF devient la prophétie du terrorisme palestinien ; les liens et réseaux de la RAF en France ou en Italie sont à peine montrés ; la rupture avec la gauche alternative après le commando Mogadisco aux pratiques antisémites n'apparaît pas. Les apports récents de l'ouverture des archives de la Stasi de l'ex-RDA, notamment le soutien logistique apporté à la RFA, ne sont pas pris en compte alors même que la découverte de cette coopération clandestine risque d'influer sur ce qui reste du mythe du terrorisme allemand. Si des films comme « Les Années de plomb » montraient les terroristes sous le jour de victimes des appareils policier et judiciaires, « La Bande à Baader en fait des personnages d'un film d'action à grand spectacle. Le jeu époustouflant des acteurs[911] donne au film son épaisseur narrative, son côté pertinent de grand récit de l'idéologie des années de plomb. Mais

[909] «Des terroristes bien subjectifs» Débats Le Monde 20 novembre 2008 p. 19.

[910] «A ceux qui disent : la haine n'engendre pas l'amour, répondez que c'est l'amour, l'amour vivant qui engendre la haine» disait le jeune anarchiste Emile Henry qui le 12 février 1894 à Paris, posa une bombe dans un café bondé, le Terminus, à l'angle de la gare Saint Lazare où s'égaille une foule dense, pressée d'entendre le concert du soir. Pour la première fois en Europe, au lieu de viser tel ou tel représentant de l'Etat, un militant anarchiste qui chérit sans doute moins les gens que les idées, aura choisi de frapper des anonymes, de tuer au hasard.

[911] Bruno Ganz et la jeune génération du cinéma allemand, Johanna Woka leck, Martina Gedek, Moritz Bleibtreu.

il ne l'empêche pas de tomber dans le piège subjectiviste que les apprentis sociologues ou historiens s'efforcent pourtant d'éviter : la vérité des interactions échapperait par nature à l'observation[912].

A la manière de la psychanalyse selon Freud qui doit rester dans le face à face avec le réel du sexuel et reconstituer sans peur ni faux-fuyant la scène où se jouent les « forces libidinales », le reportage d'idées qui prétend s'occuper du réel au présent en jouant l'atout maître de « la vérité du j'ai vu » peut-il affronter aujourd'hui le face à face avec la violence du monde, du terrorisme en réseau et analyser par exemple la montée en puissance, puis la retombée actuelle du phénomène Al-Qaida[913]… En prenant, par exemple, ses quatre théoriciens au pied de la lettre et en expliquant pourquoi l'Islam n'a pas rencontré l'événement des Lumières. Comment le rôle des intellectuels est-il de se battre sans tuer l'esprit critique au nom du fanatisme ou de la raison d'Etat terroriste, sans simplifier la grammaire des idées ? Peut-on simplement se contenter de cette définition lapidaire tentant de cerner cette altérité post-moderne toujours menaçante : « Je nomme « terroriste » l'homme armé qui agresse délibérément des êtres désarmés[914] », sans la confronter par exemple à l'événement clef des Lumières qui est au cœur de notre fiction théorique ?

Journal unique versus seul livre

Balzac a pronostiqué le « journal unique » en pleine monarchie de juillet, et Tarde en a fait la psychologie à la Belle Epoque. Il écrivait dans « L'opinion et la foule[915] » (1901) : « L'Homme d'un seul livre est à craindre, a-t-on dit ; mais qu'est-ce auprès de l'homme d'un seul journal ! Et cet homme, c'est chacun de nous, au fond, ou peu s'en faut. Voilà le danger des temps nouveaux. » Joli pressentiment. L'homme d'un seul livre ou le fanatique. Le Coran, comme la Bible, dit tout sur tout. A quoi bon aller voir ailleurs ?

Pour certains historiens et interprètes de l'islam d'aujourd'hui, note Jacques Derrida[916], l'absence de la « Politique » d'Aristote dans le corpus philosophique arabe aurait eu une signification symptomatique, sinon déterminante, comme aussi bien, le privilège accordé par cette philosophie théologico-politique musulmane au thème platonicien du philosophe-roi ou monarque absolu, privilège qui va de pair avec un jugement sévère à l'endroit de la démocratie.

« Le problème de l'Islam comme force politique est un problème essentiel pour notre époque et pour les années à venir, avertit Foucault, reporter d'idées qui tente ici de diagnostiquer le présent. La première condition pour l'aborder avec un tant soit peu d'intelligence, c'est de ne pas commencer par y mettre de la haine[917]. Pourtant, celui qu'il suivit avec passion lors de son retour en Iran à la fin des années 1970 montre aussi que la violence y campe : « L'islam a grandi dans le sang (…) Le grand

[912] *Ibid*., Le Monde 20 novembre 2008.

[913] Jean-Pierre Filiu «Les Neuf Vies d'Al-Qaida», Paris, Fayard, 2009. Il y montre et y démontre que la capacité opérationnelle du réseau Al-Qaida (limité à un ou deux milliers d'individus) a beaucoup diminué, faute de recrutement et avec l'élimination d'une vingtaine de ses dirigeants. Sachant que la mort de ses deux chefs (Ben Laden et Zawahiri) tuerait le mythe de l'»oumma virtuelle» (la communauté planétaire des croyants) qui s'effondrait d'un coup avec l'annonce de leur disparition. «Pour eux, n'est bon musulman que celui qui pratique le djihad. C'est une religion postmoderne qui s'adresse non pas au groupe, mais à l'individu», déclare à Patrice Claude du journal Le Monde (9 sep. 2009. «Spécial Al-Qaida», p. 7) l'arabisant Filiu, professeur associé à la chaire Moyen-Orient de Sciences Po. Sa thèse est la suivante : l'avenir d'Al-Qaida est en fait totalement lié à la réponse apportée par ses ennemis, Etats-Unis et Obama en tête, notamment dans le conflit israélo-palestinien.

[914] André Glucksmann « Ouest contre ouest », Paris, Plon, 2003, p. 123.

[915] Paris, PUF, 1989. Dans son avant propos de 1901, Gabriel Tarde écrit : «Le public, en effet, objet spécial de l'étude principale, est une foule dispersée, où l'influence des esprits les uns sur les autres est devenue une action à distance, à des distances de plus en plus grandes. Enfin, l'Opinion, résultante de toutes ces actions à distance ou au contact, est aux foules et aux publics ce que la pensée est au corps, en quelque sorte. Et si, parmi ces actions d'où elle résulte, on cherche quelle est la plus générale et la plus constante, on s'aperçoit sans peine que c'est ce rapport social élémentaire, la conversation, tout à fait négligé par les sociologues.»

[916] «Voyous», Paris, Galilée, 2003, p. 55.

[917] « Réponse de Michel Foucault à une lettre iranienne», Dits et écrits III, 1976-1979, op. cité, p. 708.

prophète de l'islam tenait dans une main le Coran et dans l'autre une épée ; une épée pour écraser les traîtres et le coran pour guider le peuple[918]. »

« Islam vert » tolérant et ouvert contre « Islam noir » au prosélytisme violent et nihiliste pour reprendre la formule chère à Moshen Kadivar, premier grand intellectuel iranien jeté en prison en 1999 et qui enseigne aujourd'hui à l'université de Durke aux Etats-Unis. Détruire l'ennemi ne suffit pas, il faut d'abord éviter que ses idées se répandent en prêchant le n'importe quoi. Car le terrorisme est l'emploi de la violence à des fins politiques.

Fait-on dire au Coran le contraire de ce qu'il dit[919] ? Peut-on trouver une référence coranique à l'action des kamikazes ? Dans un nouvel essai, deux historiens de l'islam[920] redonnent la liberté de le lire et de le penser comme une « transcendance descendue dans le temps. Après avoir passé une dizaine d'années immergés dans l'actualité arabe du VIIe siècle pour rédiger la vie du Prophète, grâce aux témoignages de ses compagnons, « Il était évident pour nous qu'on ne pouvait pénétrer le sens de la plupart des versets du Coran sans les replacer dans leur cadre historique, et que ce qui était valable il y a quatorze siècles ne l'était plus forcément au XXIe siècle. Mais en nous confrontant au public -lors des conférences qui ont suivi la parution de notre dernier livre, nous avons mesuré la grande difficulté qu'éprouvent de nombreux croyants à admettre un tel discours. Ce blocage vient du postulat littéraliste (le strict respect de la lettre) qui irrigue la pensée majoritaire dans l'islam aujourd'hui. « Dans le conflit qui oppose dans l'islam les tenants dogmatiques et intolérants d'une lecture littéraliste du Coran et des hadiths à un courant plus dynamique et ouvert. Il est paradoxal que l'Occident s'en soit toujours remis aux premiers face à Nasser, aux Soviétiques et aujourd'hui à l'Iran[921]. » déclare Alastar Crooke, ancien agent des services britanniques qui s'est rapproché du Hamas et du Hezbollah tout en créant une ONG, « Conflicts Forum », pour « mettre les gens en contact »[922]

Ce littéralisme est une doctrine qui a progressivement pris corps après la mort du Prophète et qui, depuis, n'a cessé de faire des ravages dans les esprits. Elle repose sur un raisonnement à première vue imparable : le Coran étant la Parole de Dieu, il n'est pas tributaire du temps. Ses versets seraient ainsi formulés une fois pour toutes, et donc à prendre au pied de la lettre. C'est ce « donc » qui nous a rendu fous. Le croyant est alors confronté au syllogisme suivant : est musulman celui qui croit que le Coran est la Parole de Dieu. S'il doute de la validité absolue de ses versets, il doute nécessairement du credo selon lequel le Coran est la Parole de Dieu. C'est ainsi que s'insinuent, au fond de chaque conscience, des déchirures entre le sens d'une vérité intemporelle et l'incapacité à adhérer à des prescriptions qui paraissent dépassées, entre la fidélité du texte et l'exercice de la réflexion personnelle.[923] »

Et l'écrivain Salman Rushdie d'évoquer en écho dans une chronique[924] « l'urgente nécessité d'un mouvement de réforme pour convertir les concepts fondamentaux de l'islam à l'âge moderne[925]. » Cet article a d'ailleurs suscité une vaste et passionnante polémique qui impose d'emblée une mise en

[918] Ayatollah Ruhollah Khomeyni « Discours à l'école polytechnique de Feyzlyeh», 24 août l979.

[919] «Le Coran des philosophes» in HS N°3 11 février 2010. «Nous avons besoin de Lumières dans l'Islam»: entretien avec Nadia Tazi. Propos recueillis par Sven Ortolli.

[920] Mahmoud Hussein «Penser le coran», Paris, Grasset, 2009. Mahmound Hussein est le pseudonyme commun de Bahgat Elnadi et Adel Rifaat, intellectuels engagés, Français d'origine égyptienne qui ont publié ensemble «Versant sud de la liberté (Paris, La Découverte, 1988) et «Al-Sîra» (Paris, Grasset, deux tomes, 2005-2007).

[921] Gilles Paris «L'espion qui doutait», Le Monde» 5 juin 2009, p. 22.

[922] Alastair Crooke «Resistance, the Essence of the Islamist Revolution», London, Pluto Press, 1990 : L'ancien agent prend le ton d'un parfait compagnon de route des islamistes pour défendre la notion de «résistance» dont se prévalent le Hamas et le Hezbollah dans cet ouvrage audacieux établissant un parallèle entre le jugement porté naguère par le puritanisme protestant sur le catholicisme et celui de l'Occident vis-à-vis de l'islamisme. En exergue de l'ouvrage figure ce remerciement énigmatique : «A Oussama, auprès de qui j'ai beaucoup appris.»

[923] Mahmound Hussein «Le Coran contre l'islamisme». Propos recueillis par Marie Lemonnier. Le Nouvel Observateur N°2307 du 22 au 28 janvier 2009, p. 88.

[924] Libération 23 août 2005.

[925] Ayatollah Ruhollah Khomeyni « Discours à l'école polytechnique de Feyzlyeh », 24 août l979.

perspective historique. Si l'islam s'est imposé comme la matrice dominante du terrorisme contemporain, c'est par une conjonction de développements historiques complexes qui n'ont guère de liens les uns avec les autres.

Trois événements en particulier ont joué un rôle essentiel : le conflit israélo-palestinien et, de manière générale, le problème que pose Israël au monde arabe (et musulman) ; la Révolution iranienne en l979 ; l'invasion soviétique en Afghanistan. A ces trois événements s'ajoutent une série d'éléments à la fois structurels et conjoncturels qui ne sont pas négligeables : la longue et tumultueuse histoire entre l'islam et le monde chrétien et celle, plus récente, de la colonisation ; la difficulté pour les pays arabes et musulmans[926] ; le vide géostratégique provoqué par la fin de la guerre froide ; le vide idéologique résultant de l'échec du modèle soviétique. « C'est ainsi qu'est monté l'extrémisme. Il a tout naturellement pris une forme religieuse, à un moment crucial de notre histoire, marqué par la fin des grandes idéologies qui avaient façonné le XXe siècle. L'islamisme, dont les racines sont relativement anciennes, puisqu'elles remontent à la fin des années 20- avec la création en Egypte de la société des Frères musulmans, sert de support idéologique à divers mouvements radicaux. Opposés à l'idéologie nationaliste pourtant à l'époque de la création de leur organisation, les Frères musulmans en appelaient à la renaissance de la communauté de croyants, sans toutefois prôner l'usage de la violence. Désavouée par les Frères musulmans, c'est une frange radicale du mouvement qui franchit ce nouveau pas en légitimant la violence comme une obligation religieuse, avec le Jihad[927]. Jihad qui, pour certains islamistes radicaux, constitue d'ailleurs le « sixième pilier de l'Islam ».

La conjugaison de la montée de l'islamisme radical et des effets de la mondialisation accentue le fossé séparant du reste du monde les pays ayant adopté le modèle occidental, et provoque le choc que nous connaissons aujourd'hui. Or, les islamistes radicaux disposent de ressources humaines considérables mais n'ont, en aucun façon, les moyens de s'attaquer de front ni à un Etat, ni, à plus forte raison, à une grande puissance. Il est donc logique qu'ils aient recours aux moyens du terrorisme, comme les révolutionnaires latino-américains de la génération précédente avaient fait appel à une guérilla adaptée à leurs capacités et au contexte géopolitique dans lequel ils évoluaient. Ces divers éclairages d'un islam de croyance à un islam identitaire nous invitent à ne pas uniformiser les subjectivités islamiques et à ne pas enfermer les musulmans dans une catégorie homogène et aliénante. Il y a une multiplicité de manières de vivre sa religion, de la pratiquer tout comme il y a une multiplicité de manière de s'affirmer musulman.

En somme, comme les autres grandes religions monothéistes et les courants idéologiques laïques, l'islam est susceptible d'engendrer des extrémismes radicaux qui générèrent de la violence. « Pour autant, le lien entre islam et terrorisme n'est pas prédéterminé, conclut Arnaud Blin, étant plutôt conditionné par toute une série d'événements et de contextes particuliers qui font que, à notre époque, l'islamisme radical et le terrorisme font bon ménage. Comme toutes les formes de terrorisme, il est probable que cette époque n'est que passagère[928]. »

Les médias font-ils le jeu des terroristes ?

Cette idée du bon sens commun est fondée sur une part de réalité : les médias constituent un des vecteurs permettant aux terroristes de peser sur l'opinion publique. En quoi le reporter d'idées peut-il endiguer cette évidence qui fleurit bon dans tous les cafés du commerce ? Pour autant, en précisant d'abord que le terrorisme existait avant l'apparition des médias modernes même si, de toute évidence, les deux se sont développés en parallèle et ont noué une relation parfois ambiguë, voire perverse. Mieux, la naissance du terrorisme moderne a effectivement coïncidé avec le développement des grands organes

[926] Ndlr : sur l,5 milliard de musulmans, 300 millions seulement sont arabes.

[927] Arnaud Blin « Le terrorisme », Paris, Le Cavalier Bleu, 2005, pp. 76-79.

[928] *Ibid*., p. 80.

de presse et donc d'une certaine manière avec le reportage et les grandes signatures qui faisaient monter le tirage des journaux. Il est en grande partie un terrorisme « publicitaire », son but étant aussi d'accaparer l'attention du public à travers une théâtralisation de l'événement qu'il met en scène. Terroristes et médias sont tous deux à la recherche de l'événement, instantané qui marquera les esprits, soit d'un côté le choc brutal et imprévu de l'attentat, de l'autre l'image bouleversante qu'il produit. Sur ce terrain, les objectifs des terroristes et ceux des médias se recoupent. Cependant, si les médias n'ont pas besoin du terrorisme pour vivre et survivre, les terroristes ont, quant à eux, un besoin presque vital des médias, pour que leurs attentats aient l'impact psychologique qu'ils souhaitent. Parfois même les médias peuvent montrer leur déclin, comme récemment un dossier spécial du Monde[929], tirant en une « Huit ans après le 11-septembre, faut-il encore avoir peur d'Al-Qaida ? » et concluant contre l'idée commune que le réseau de Ben Laden avait perdu aujourd'hui une bonne partie de son pouvoir de nuisance, faute de recrutement et de son isolement. De plus, conjonction de plusieurs événements, l'essor du terrorisme ne saurait être imputé aux seuls médias, d'autres facteurs ayant eu un impact beaucoup plus fort sur son développement. Néanmoins, l'expansion du terrorisme et celui des médias ont été de pair, car les sociétés ouvertes sont plus souvent ciblées par les terroristes que les pays autoritaires, pour des raisons qui vont, au delà de la liberté de la presse. Aujourd'hui, le rôle joué par Internet dans la globalisation de la communication a contribué, à la fois, à outrepasser certaines restrictions à la liberté imposées par les Etats et à faire du terrorisme un phénomène « global », évolution qui s'est accélérée grâce à un autre médium, la télévision par satellite, l'image in vivo d'un attentat terroriste touchant ainsi des pans entiers de la planète, comme l'a montré en direct l'attentat à quelques minutes d'intervalles des deux avions suicides contre les Tours jumelles le 11 septembre 2001, à New York.

Tout d'un coup, non sans précédent

Nietzsche avouait déjà : « Si ces braves gens savaient quelle bombe j'ai dans la tête.» Distillant haine, intolérance et violence, Al-Qaida est sans doute la première organisation politique née hors de la galaxie Gutenberg. Même si elle peine aujourd'hui à recruter, son essor ne peut s'expliquer sans Internet et la montée en puissance d'Al-Jazira, bientôt relayée par d'autres chaînes satellitaires. « Ben Laden met en scène l'action en temps réel. Elle est « pré-emballée pour le journal du 20 heures[930] », déclare Gilles Kepel Ainsi, au croisement de l'idée et de l'événement, le reporter d'idées ne peut faire l'impasse sur cette actualité nihiliste liée à « la presse sans Gutenberg » et sans doute à la fin des médias de masse. Mais « à chaque époque, il faut s'arracher à ce qui fait conformisme de son époque[931] ». Pourquoi l'islam n'a pu s'éclairer des Lumières qu'elle a pourtant rencontrées au XIXe siècle ? Le terrorisme et le terrorisme d'Etat constituent-ils deux formes d'un phénomène fondamentalement semblable ou au contraire sont-ils deux manifestations radicalement différentes de l'usage de la terreur ? Comment un « reportage d'idées » peut-il alors prendre en compte, puis rendre compte du phénomène Al-Qaida, de cette étrange théorisation de la violence et du surgissement de l'altérité Ben Laden dans la sphère terroriste contemporaine ? Quelle est cette curiosité morbide du monde comparée à celle de la figure de Shéhérazade qui a bercé longtemps le monde oriental ?

Le terrorisme contemporain est-il un phénomène unique ? Suite au choc du 11 septembre 2001, de nouveaux concepts comme « l'hyperterrorisme » ont fait leur apparition dans la presse et chez les

[929] Le Monde 9 septembre 2009, p. 1 : « Aucun des spécialistes du djihadisme n'ose évoquer directement ce qui transparaît dans leurs analyses : vingt ans après sa création sur la frontière pakistano-alghane et huit ans après les attentats du 11 septembre 2001 aux Etats-Unis, Al-Qaida a amorcé son déclin. « La capacité opérationnelle du réseau, notent-ils, a beaucoup diminué. » En vingt ans, une soixantaine de complots ont été ourdis ou inspirés par Al-Qaida dans les pays occidentaux. Quatorze seulement, note Marc Sageman, ancien agent de la CIA devenu expert, « dont neuf perpétrés par des candidats au suicide », ont été menés à terme. « Les services antiterroristes, relève Jean-Pierre Filiu, professeur à Sciences Po, ont mis en place des alertes qui semblent bien fonctionner ».

[930] Les débats de l'Obs, Gilles Kepel « Ce que dit vraiment Al-Qaida », Le Nouvel Observateur, l-7 sept. 2005, pp. 78-79.

[931] Walter Benjamin à l'oeuvre à la fois considérable et fragmentaire et à l'existence aussi fascinante. «Dans cette prose déjà décalée par rapport à son époque, écrit Bruno Tackels, on pressent qu'il va devenir l'un des veilleurs les plus inquiets de son époque.» In «Walter Benjamin : une vie dans les textes», Arles, Actes Sud, 2009, p.41.

spécialistes de la « plus grande menace du XXIe siècle ». S'y associe l'idée que le terrorisme, du moins ce terrorisme-là, est un processus nouveau qui n'a rien de commun avec les attentats d'autrefois et dont l'histoire commence aujourd'hui.

Dans une perspective historique, le terrorisme contemporain s'inscrit plutôt dans une continuité cyclique se traduisant par une sorte de réinvention perpétuelle de soi. Car le terrorisme plonge très loin ses racines. Il suffit de remonter à l'histoire des Zélotes, ou Sicarii, au ler siècle de notre ère, pour constater que l'usage de la terreur à des fins politiques est presque aussi vieux que l'histoire des conflits armés.

L'épisode des « Assassins » ou « Hashashins » - que nous avions déjà évoqué dans notre DEA[932], est l'autre grande manifestation historique du terrorisme avant le XIXe siècle. Les Hashashins qui, selon la légende, auraient été ainsi nommés par leurs adversaires à cause de leur goût prononcé pour le cannabis, sévirent durant deux siècles en Perse et en Syrie. Bien que protégés depuis des forteresses dont ils s'étaient emparés, les Assassins commirent nombre d'attentats contre les dirigeants politiques de l'époque, dont le célèbre vizir Nizâm Al-Mulk (1092). L'écho de leurs exploits atteignit même l'Europe mais malgré leur succès tactique ne ciblant jamais les civils anonymes, ils ne furent jamais en mesure de renverser le pouvoir en place.

Si le terme lui-même naît avec la terreur d'Etat lors de la Révolution française, le terrorisme « non étatique [933]», précise Arnaud Blin prend son essor un peu plus tard, durant la seconde moitié du XIXe siècle. Une conjonction d'évènements simultanés contribue à la naissance du terrorisme moderne : industrialisation et urbanisation, émergence des grandes idéologies, ouvertures démocratiques. Sans oublier l'invention de la dynamite dans les années l860 qui offre à divers mouvements de contestation (anarchistes, nationalistes et autres nihilistes) un formidable moyen de s'attaquer à moindre frais à l'appareil d'Etat et à ses représentants. On a même pu soutenir que la technologie de l'explosif engendre le terrorisme moderne. Paradoxalement, elle va aussi figer la technique terroriste, dont la progression, jusqu'à ce jour, reste infime.

Structure/histoire. A partir des années 1860 donc, les actions terroristes se multiplient. La Russie, l'Europe et les Etats-Unis font partie des territoires durement frappés par plusieurs vagues de terrorisme. Durant cette période, jusqu'en l914, les groupuscules clandestins s'attaquent en priorité aux gouvernements ou aux représentants de l'Etat plutôt qu'aux civils. Des dizaines d'attentats seront commis contre des têtes couronnées ou des membres du gouvernement. Lorsque le terrorisme moderne prend son essor au XIXe siècle, il s'appuie d'abord sur la tradition du tyrannicide, alors que le terrorisme d'Etat des régimes totalitaires, qui naît à peu près au même moment, recourt à la technique de la terreur sur les populations civiles. Mais le tournant du siècle voit aussi apparaître les grands idéologiques qui marqueront de leurs empreintes le XXe siècle. Le terrorisme se greffe presque toujours à ces idéologies et élargit son champ d'action. Ainsi, les anarchistes s'attaquent parfois au « bourgeois », représentant d'une société qu'il faut détruire.

Lors de la première tentative d'attentat contre le grand-duc Serge de Russie en l905, l'homme chargé d'assassiner le prince Kalixiev décida de reporter momentanément son action, parce que de jeunes enfants se trouvaient auprès de la victime/cible désignée. Nous sommes là à un tournant de l'Histoire : le tyrannicide terroriste touche à sa fin et ce célèbre épisode constitue en réalité un événement anachronique, dans un contexte historique dont la mutation s'accélère. A partir de là, la distinction entre d'un côté, le représentant d'un appareil politique répressif et de l'autre, l'innocent, s'estompe puisque n'importe qui peut être considéré comme « coupable » et donc comme cible potentiel du terrorisme moderne. Au croisement de l'idée nihiliste et de l'événement violent qui va jouer avec l'opinion publique

[932] «De l'interprétation du monde et ses dérives contemporaines : Nihilisme et Information » Univ. Paris VIII, Vincennes/Saint Denis, juil. 2003.

[933] « Le terrorisme », op. cité, p. 14.

de l'adversaire. « Ils ont su développer une culture de la violence qui apparaît comme un mode de régulation des rapports sociaux » note Xavier Crettiez[934].

Si donc les reporters d'idées de demain ne manqueront pas de voir dans le 11 septembre 2001 l'une des dates clefs de l'histoire de notre temps, il est peu probable néanmoins qu'ils envisagent le terrorisme et la nébuleuse islamiste comme un phénomène nouveau, en rupture totale avec le passé. « Reste l'islam pour incarner l'Empire du Mal. C'est d'ailleurs à partir du moment où il se constitue comme tel que le bloc soviétique n'a plus de raison d'exister[935]. »

Le rendez-vous manqué entre Islam et Lumières

Le terme de l'Aufklärung (des Lumières) apparaît chez Foucault de manière de plus en plus insistante à partir de l978, c'est-à-dire au moment même où il forge et cisèle notre oxymore de reportage d'idées : il renvoie toujours au texte de Kant « Was ist Aufklärung » (1784).

« Qu'est-ce que les Lumières ? La sortie de l'homme de sa Minorité, dont il est lui-même responsable. Minorité, c'est-à-dire incapacité de se servir de son entendement sans la direction d'autrui, minorité dont il est lui-même responsable, puisque la cause en réside non dans un défaut de l'entendement, mais dans un manque de décision et de courage de s'en servir sans la direction d'autrui. Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des lumières[936]. »

L'enjeu en est complexe et essentiel : si d'emblée Foucault assigne à la question kantienne le privilège d'avoir posé pour la première fois le problème philosophique (ou plus précisément, comme il le dit, de « journalisme philosophique ») de l'actualité, ce qui intéresse la philosophie semble tout d'abord le destin de cette question en France, en Allemagne et dans les pays anglo-saxons. Ce n'est que dans un second temps que Foucault transforme la référence au sens kantien en une définition de cette « ontologie critique du présent » dont il fera son propre programme de recherche.

Dans la conférence « Qu'est ce que la critique ?» (1978), Foucault explique que, dans la société occidentale des XVe et XVIe siècles commence « une véritable explosion de l'art de gouverner les hommes ». S'il s'agit ici de la question «comment gouverner», la question « comment ne pas être gouverné comme cela » en dérive[937]. Celle-ci signifie l'attitude de résistance au pouvoir actuel. Dans l'histoire moderne, cette question apparaît comme mouvement de « retour à l'Écriture » contre l'autorité d'une Église et comme droit naturel qui détermine la limite de la souveraineté[938].

Si Foucault l'appelle « attitude critique », alors «Was ist Aufklärung ? » se place dans le développement de cette attitude critique. Car, pour Kant, l'Aufklärung est un mouvement visant à rendre majeur les hommes qui sont actuellement mineurs, et cette minorité est définie par une «corrélation entre une autorité qui s'exerce et qui maintient l'humanité dans cet état de minorité[939]», c'est-à-dire par une

[934] Le Monde 10 août 2009. Interview de Xavier Crettiez, professeur de sciences politiques à l'université de Versailles-Saint Quentin-en-Yvelines, auteur des «Formes de la violence» (Paris, La Découverte, 2008) et de «Violence et nationalisme» (Paris, Odile Jacob, 2006). Propos recueillis par Rémi Barroux.

[935] Jean Baudrillard « L'hystérie du Millénium, L », Débat, n°60, 1990.

[936] Emmanuel Kant, « Réponse à la question : « Qu'est-ce-que Les Lumières ? » Koenigsberg, le 30 septembre 1784. Il explique un peu plus loin dans le texte : «Il y a partout limitation de la liberté. Mais quelle limitation est contraire aux lumières ? Laquelle ne l'est pas, et, au contraire lui est avantageuse, - je réponds : l'usage public de notre propre raison doit toujours être libre, et lui seul peut amener les lumières parmi les hommes ; mais son usage privé peut être sévèrement limité, sans pour cela empêcher sensiblement le progrès des lumières. J'entends par usage public de notre propre raison celui que l'on en fait comme savant devant l'ensemble du public qui lit. J'appelle usage privé celui qu'on a droit de faire de sa raison dans un poste civil ou une fonction déterminée qui vous sont confiés.»

[937] Michel Foucault, «Qu'est-ce que la critique ? : Critique et *Aufklärung* », in *Bulletin de la société française de philosophie*, 84e année, avril-juin 1990, no 2, p. 37.

[938] *Ibid*., p. 38-39.

[939] *Ibid*., p. 40.

corrélation avec l'excès du pouvoir. L'Aufklärung kantienne semble donc pour notre reporter d'idées un moyen de résister à l'excès du pouvoir moderne.

Quelle stratégie de résistance au pouvoir Foucault dégage-t-il alors de ce texte fameux de Kant ? Référons-nous d'abord à « Qu'est-ce que les Lumières? » (1984). Foucault y définit cette analyse kantienne sur l'Aufklärung comme une philosophie de l'« actualité »: « Kant définit l'Aufklärung d'une façon presque entièrement négative, comme une Ausgang, une «sortie», une «issue». Dans ses autres textes sur l'histoire, Kant pose parfois des questions d'origine, et il arrive même qu'il définisse la finalité intérieure d'un processus historique. Dans le texte sur l'Aufklärung, la question concerne la pure actualité. Il ne cherche pas à comprendre le présent à partir d'une totalité ou d'un achèvement futur. Il cherche une différence : quelle différence aujourd'hui introduit-il par rapport à hier[940]? » Dans les réflexions historiques, Kant introduit, de nombreuses fois, les questions d'origine et de fin de manière positive[941] En revanche, dans «Was ist Aufklärung?», il traite le mouvement d'Aufklärung comme « pure actualité ». Cela signifie que l'actualité comme « moment singulier»[942], la singularité d'aujourd'hui, devient un objet philosophique. En ce sens, ce texte de Kant préfigure le nouveau champ de la philosophie, à savoir la philosophie de l'actualité qui ne se réduit pas à sa réflexion critique ou historique. C'est un moment philosophique essentiel qui n'a pas échappé à Foucault.

L'ontologie historique

Ce dernier appelle « attitude de modernité » cette attitude kantienne sur l'Aufklärung et en dégage « n êthos philosophique ». Il le dénomme « ontologie historique de nous-mêmes » et le définit ainsi : « Cet êthos philosophique peut se caractériser comme une attitude-limite. Il ne s'agit pas d'un comportement de rejet. On ne doit pas échapper à l'alternative du dehors et du dedans; il faut être aux frontières, aux marges. La critique, c'est bien l'analyse des limites et la réflexion sur elles. Mais si la question kantienne était de savoir quelles limites la connaissance doit renoncer à franchir, il nous semble que la question critique, aujourd'hui, doit être retournée en question positive : dans ce qui nous est donné comme universel, nécessaire, obligatoire, quelle est la part de ce qui est singulier, contingent et dû à des contraintes arbitraires. Il s'agit en somme de transformer la critique exercée dans la forme de la limitation nécessaire en une critique pratique dans la forme du franchissement possible[943]. »

L'ontologie historique se caractérise «comme une attitude-limite » que l'on peut identifier entre le sage et l'insensé.

Le terme « limite» rappelle ici la critique kantienne. En effet dans «La Critique de la raison pure», Kant a interdit l'usage de la raison qui dépasse la limite de l'expérience possible. En ce sens, la «limite» kantienne ne doit pas être franchie et a un sens négatif. Dans un autre texte, Foucault appelle «analytique de la vérité» cette «question des conditions sous lesquelles une connaissance vraie est possible[944] ». La stratégie de l'ontologie historique que postule Foucault est fort contraire à cette tentative kantienne : il définit l'« attitude limite» comme « franchissement possible ». Il ne s'agit pas de la limite de la raison, il ne s'agit pas non plus de rester à l'intérieur de cette limite ; il s'agit plutôt de révéler le « contingent » qui nous détermine historiquement et d'en transgresser la limite. C'est là sans doute que nous pourrons comprendre pourquoi Foucault remarque la philosophie de l'actualité que préfigure «Was ist Aufklärung?». Elle saisit l'être du point de vue historique, et comprend le mode d'être dans la contingence historique.

[940] Foucault Michel, *Dits et Écrits*, *op. cit.*, t. IV, « Qu'est-ce que les Lumières ?», p. 56.

[941] On peut se référer ici à *L'Idée d'une histoire universelle* du point de vue cosmopolite.

[942] *Ibid.*, p. 568.

[943] *Ibid.*, p. 574.

[944] Foucault Michel, *Dits et Écrits*, *op. cit.*, t. IV, « Qu'est-ce que les Lumières ? : Extrait du cours du janvier 1983 au Collège de France », p. 687.

En utilisant l'expression heideggerienne, l'être est toujours déjà «projeté» dans la contingence historique, et c'est cette contingence qui détermine le mode d'être du sujet. Ici, la position de Foucault se rapproche de celle d'Althusser des années 1980 (le matérialisme aléatoire) qui vise à saisir l'historicité de l'être dans la «facticité de la contingence» ou la «contingence transcendantale[945] ».

Dans «L'Archéologie du savoir» (1969), Foucault oppose l'a priori formel à l'a priori historique. Le premier désigne celui qui détermine la condition immanente de la connaissance, en revanche, le deuxième désigne les éléments historiques qui la déterminent de l'extérieur. Dans le contexte de « Qu'est-ce que les Lumières ? », le premier correspond à « l'analytique de la vérité » et le deuxième à « l'ontologie historique ».

Dans L'Archéologie du savoir, Foucault écrit ainsi en comparant ces deux a priori : « Il [l'a priori historique] ne peut pas rendre compte (par quelque chose comme une genèse psychologique ou culturelle) des a priori formels ; mais il permet de comprendre comment les a priori formels peuvent avoir dans l'histoire des points d'accrochage, des lieux d'insertion, d'irruption ou d'émergence, des domaines ou des occasions de mise en oeuvre, et de comprendre comment cette histoire peut être, non point contingence absolument extrinsèque, non point nécessité de la forme déployant sa dialectique propre, mais régularité spécifique[946]. »

L'a priori historique, écrit Foucault, ne relève pas de la « contingence absolument extrinsèque», mais de la « régularité spécifique ». Dans ce texte, il n'accorde pas encore d'importance à la contingence actuelle. Le problème de la contingence apparaît lors du tournant de sa pensée par rapport à la thématique de la résistance au pouvoir.

Ce problème est donc étroitement lié à celui de son tournant, voire au «moment 1960-80»[947]. Foucault désigne aussi cette contingence historique par le terme « événement ». Et c'est elle qui mène le sujet au devenir :

> « Ce qui, on le voit, entraîne pour conséquences que la critique va s'exercer non plus dans la recherche des structures formelles qui ont valeur universelle, mais comme enquête historique à travers les événements qui nous ont amenés à nous constituer, à nous reconnaître comme sujets de ce que nous faisons, pensons, disons. En ce sens, cette critique n'est pas transcendantale, et n'a pas pour fin de rendre possible une métaphysique : elle est généalogique dans sa finalité et archéologique dans sa méthode. Archéologique – et non pas transcendantale – en ce sens qu'elle ne cherchera pas à dégager les structures universelles de toute connaissance ou de toute action morale possible ; mais à traiter les discours qui articulent ce que nous pensons, disons, et faisons comme autant d'événements historiques. Et cette critique sera généalogique en ce sens qu'elle ne déduira pas de la forme de ce que nous sommes ce qu'il nous est impossible de faire ou de connaître ; mais elle dégagera de la contingence qui nous a fait être ce que nous sommes la possibilité de ne plus être, faire ou penser ce que nous sommes, faisons ou pensons[948]. »

L'ontologie historique «critique» historiquement les «événements» en tant que base de la formation de la connaissance, de l'acte et du discours, et extrait les effets du pouvoir empreints dans le sujet ; par cela, elle essaie de faire désassujettir le sujet et de former le soi singulier. En ce sens, le désassujettissement est, pour ainsi dire, un devenir-soi. Si la relation de pouvoir est un effet des « événements », à savoir des contingences historiques, le mode actuel du sujet est purement contingent et donc ouvert à la possibilité de devenir. Autrement dit, « la possibilité de ne plus être, faire ou penser ce que nous sommes, faisons ou pensons » est toujours ouverte.

---

[945] Althusser Louis, Écrits philosophiques et politiques, Stock/IMEC, 1994, t. I, «Le courant souterrain du matérialisme de la rencontre », p. 542-543.

[946] Foucault Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, pp. 168-169.

[947] Frédéric Worms, *La philosophie en France au Xxe siècle. Moments*, op. cité, pp. 459-530.

[948] *Dits et Écrits*, *op. cit.*, t. IV, « Qu'est-ce que les Lumières ?», p. 574.

L'ontologie historique défriche le champ contingent de l'être. Et c'est cette contingence qui ouvre la possibilité du désassujettissement ou du « devenir aléatoire»[949] ».. Elle révèle l'historicité de l'« universel » et du « nécessaire[950] » au sens althussérien.

L'ontologie historique, dit Foucault, est orientée vers « les limites actuelles du nécessaire formée dans la relation de pouvoir actuelle, et transgresse leurs « limites actuelles ». En ce sens, cette recherche est fort nietzschéenne. Selon notre reporter d'idées foucaldiennes, elle est « généalogique » et « n'est pas transcendantale ». Certes, elle n'est pas transcendantale « en ce sens qu'elle ne cherchera pas à dégage les structures universelles de toute connaissance ou de toute action morale possible », à savoir qu'elle ne recherchera pas l'« a priori formel » de la connaissance et de l'acte. Cependant, elle présuppose la même réflexivité que le regard transcendantal, car elle se fonde sur la réflexivité comme « critique » du sujet sur lui-même. Si l'ontologie historique demande « quelle est la part de ce qui est singulier, contingent et dû à des contraintes arbitraires […] dans ce qui nous est donné comme universel, nécessaire, obligatoire[951]», elle est obligée de s'appuyer sur la pensée réflexive, autrement dit, le regard réflexif.

Dans un texte de 1984, Foucault soutient ainsi que la critique « fait apparaître des singularités transformables, ces transformations ne pouvant s'effectuer que par un travail de la pensée sur elle-même : ce serait là le principe de l'histoire de la pensée comme activité critique ». Donc, c'est par le regard réflexif (« un travail de la pensée sur elle-même ») que la critique foucaldienne tente de dévoiler les «singularités» qui constituent le sujet même, et de transformer son mode d'être. Ainsi, le sujet est-il toujours « transformable », puisque les singularités qui forment le sujet sont déterminées par les contingences historiques[952].

Essai d'idées/reportage d'idées

En mai l978, l'éditeur italien Rizzoli demande à Michel Foucault une contribution régulière au principal quotidien du pays, Il Corriere della Sera. Foucault propose alors de constituer une équipe d'intellectuels-reporters chargés d'effectuer des «reportages d'idées», et assure lui-même le premier reportage, consacré à la révolution iranienne. Il se rend à deux reprises en Iran, étudie la situation et l'histoire du pays et intervient en plusieurs occasions en faveur des opposants au régime du chah.

Or, cette activité de journaliste n'est pas isolée ou seulement contingente, mais elle s'insère à plein titre dans l'intérêt de Foucault pour la politique et pour l'invention de nouvelles formes d'action et de résistance, dans l'attention qu'il porte aux enjeux culturels et politiques des pays étrangers bien qu'il ne prétende pas comme un Zizek au statut de «global intellectual» au nom de la mondialisation/diffusion des idées. Mieux, ce «journalisme philosophique» implique cette fois que le philosophe se «réalise» ailleurs que dans la philosophie : il se fait journaliste, écrivain, savant, politique. Ce moment est celui où les intellectuels et les philosophes, à leurs riques et périls, se jettent le plus dans un dehors dans la lignée d'un Cavaillès, d'un Camus, d'un Sartre, d'un Aron, d'un Malraux. Sans oublier le travail à l'usine de Simone Weil.

Dans le projet d'ensemble de reportages d'idées[953] qu'il ne cherche pas à théoriser et encore moins à conceptualiser, mais d'abord à réaliser en allant sur le terrain des événements pour raconter précisément ce qui s'y passe, Foucault exprime son refus de la «fin de l'histoire» consécutive à la mort des grandes idéologies et son intérêt à l'égard des idées qui secouent les gens et les choses, en dehors des cercles intellectuels et à l'échelle planétaire, parmi «des minorités ou des peuples que l'histoire jusqu'à

[949] Althusser Louis, *Solitude de Machiavel*, Paris, Puf, 1998, «Le marxisme comme théorie «finie» », p. 286.

[950] *Dits et Écrits*, *op. cit*., t. IV, « Qu'est-ce que les Lumières ?», p. 572.

[951] *Dits et Ecrits IV* « Quest-ce-que les Lumières ?» Extraits cours Janvier l983, p. 687.

[952] Pour en savoir plus, se référer au Dossier Foucault Subjectivation et Résistance, Cahiers philosophiques N°99 Octobre 2004 et lire ou relire « Qu'est-ce-que la critique ? Critique et Aufklärung », Bulletin de la Société française de philosophie, 1990, pp. 35-63.

[953] «Dits et Ecrits» III, Paris, Gallimard, 1994,, pp. 706-707.

aujourd'hui n'a presque jamais habitué à parler ou à se faire écouter».[954] Les reportages devront donc lier l'analyse de ce que l'on pense à celle de ce qui advient, les intellectuels devront travailler «au croisement des idées et des événements»[955] Le philosophe «moderne» doit ici se mettre à l'épreuve de la réalité et des événements, pas seulement jouer en virtuose avec les concepts et l'abstraction avec ses «pairs» et/ou ses disciples. La question iranienne, comme les luttes dans les prisons et les autres nombreuses occasions d'interventions de notre reporter d'idées sur la scène politique, constitue une des occasions essentielles de cette «mise à l'épreuve» de la philosophie qui ne doit pas hésiter à entrer dans «le vif du sujet» et éviter la tentation d'être au dessus de la mêlée au nom de la mise à distance avec l'affect, le percept et le phénomène.

En ce qui concerne l'Iran, la suite des événements a, certes, démenti l'enthousiasme de Foucault pour « l'insurrection à mains nues» du peuple iranien et a démontré que l'institution d'une théocratie islamique n'était sans doute pas une alternative souhaitable aux atrocités et à la corruption du régime du chah. Malgré cette objection classique, il est important de comprendre les raisons de son intérêt pour les événements iraniens et pour les possibilités politiques qu'il semblait annoncer. Foucault était conscient que «le problème politique est un problème essentiel pour notre époque et pour les années qui vont venir»[956], et il refusait, comme une forme de colonialisme déguisé, toute tentative de «modernisation» à l'européenne des pays islamiques imposés par la violence en fonction des intérêts des Occidentaux. La révolution iranienne est donc à ses yeux le fruit du mouvement spontané de toute une population, en révolte contre un régime corrompu et directement appuyé par les Etats-Unis : «L'ayatollah Khomeyni et les religieux qui le suivent veulent obtenir le départ du chah par la seule force de ce mouvement populaire qu'ils ont animé, en dehors des partis politiques. Ils ont forgé ou, en tous cas, soutenu une volonté collective assez forte pour mettre aux abois la monarchie la plus policière du monde»[957].

Ces événements iraniens ne peuvent pas s'expliquer entièrement par la catégorie occidentale de «révolution» : tout d'abord, il ne s'agit pas d'une lutte entre certains éléments de la population (classe ou/et partis) contre certains autres, mais du soulèvement de tout un peuple; ensuite, la notion occidentale de révolution implique une idée de «progrès», qui est mise en question par la présence du phénomène religieux. Foucault est fasciné par la spiritualité chiite et il interprète la perspective d'un gouvernement islamique comme la possibilité d'une nouvelle alliance entre la vie politique et la dimension spirituelle, mais surtout comme la recherche d'un changement de subjectivité et d'identité de tout un peuple, à travers la religion. Malgré les dangers évidents que recèle cette fascination de Foucault pour le renouveau des luttes politiques à travers la religion et l'expérience spirituelle, le reportage iranien contient une intuition d'extrême actualité : l'idée que les productions de la sujectivité du futur devront renoncer au modèle unique imposé par l'Occident, notamment à travers les concepts de «modernisation», de «révolution», de «démocratie libérale». Manola Antonioli soutient à juste titre qu'elles associeront probablement une pensée et une action «progressistes» à des «archaïsmes» hérités de la nuit des temps, le monde des technologies avancées et de l'informatisation planétaire à celui de la religiosité et du mysticisme.[958] Nous aurons l'occasion de revenir sur cette thèse en examinant les quatre théoriciens d'Al Qaïda au pied de la lettre…

[954] *Ibid*., p.707.

[955] *Ibid*., p.707.

[956] «Réponse de Michel Foucault à une lectrice iranienne» in Dits et Ecrits, op. cité, t. III, p. 708.

[957] Michel Foucault «Une révolte à mains nues », *Ibid*., p. 701.

[958] Manola Antonioli «Khomeyni, Foucault et la révolution iranienne» in Michel Foucault L'Islam e la rivoluzione iraniana, Mimesis 1 2005, pp.83-84. Repris dans «Abécédaire de Michel Foucault» sous la dir. de Stéfan Leclercq, co édition Vrin/Sils Maria, 2004, pp. 89-91.

A la rencontre de l'Islam et des Lumières

« Il est du rôle de l'écrivain de pointer la dérive des siens et d'aider à leur ouvrir les yeux sur ce qui les aveugle. Je tiens, comme on dit, à balayer devant ma porte » [959]. Mieux, dans une tribune dans la grande presse, Meddeb explique comment le monde musulman a rencontré les Lumières au XIXe siècle et pourquoi il n'a pas réussi à s'en éclairer.

> « Le point central de la pensée des Lumières, déclare le Bulgare Tzvetan Todorov, directeur de recherches au CNRS, c'est la critique des tutelles extérieures et l'affirmation de l'autonomie. Un mouvement d'émancipation d'abord, qui implique que c'est au sujet humain de prendre en main son destin de prendre en main son destin, politique ou individuel. Ce n'est plus la tradition, ce sont les hommes qui doivent poser la loi et l'assumer : le peuple est souverain. (…) Ce rejet de tutelle entraîne en même temps le désenchantement du monde. L'univers tout entier obéit aux lois de la nature, le surnaturel n'y a plus de place ailleurs que dans la foi qui devient une affaire privée : Galilée et Newton ont établi l'homogénéité du monde physique. (…) Les Lumières, c'est donc à la fois l'universalisme et la découverte de différences infinies. Tous ces principes essentiels de notre modernité ont été inventés et mis en place à l'époque des Lumières. »[960]

Lumières, « Aufklärung », « Illuminismo », « Enlightenment » : conjonction des mots pour dire un souffle commun à l'Europe, qui partout, trouva sa forme spécifique. Au moment même, où à la Bibliothèque nationale, manuscrits, imprimés et gravures du XVIIIe siècle viennent de donner un éclairage sur un siècle en pleine émancipation et aux questionnements modernes, on peut estimer que Les Lumières comme mouvement des idées ont été introduites en terre d'islam après l'expédition de Bonaparte en Egypte (1798), laquelle a provoqué un véritable électrochoc dans l'Orient arabe. L'islam s'estimait jusque-là, sinon supérieur, du moins égal à l'Europe. Or voilà qu'il se trouve soudain confronté à des armes, à des moyens techniques, à des approches scientifiques inconnues et autrement plus efficaces. Bref, il veut comprendre les raisons de l'avancée européenne, d'un tel progrès, qui lui a fait prendre conscience de son retard historique et, surtout, d'un rapport de force qui le réduit à la situation du faible, destiné à être dominé. Acquis à cette prise de conscience, les lettrés musulmans, dans les multiples aires arabe, turque, persane, asiatique, découvriront les Lumières et leurs principes, notamment l'émancipation par rapport aux contraintes et croyances de la tradition. Des voyageurs de ces divers espaces visitent les métropoles d'Europe et transmettent leur fascination à leurs compatriotes et coreligionnaires.

> « Un véritable mouvement d'occidentalisme, sinon d'occidentalophilie, traverse l'élite de ces pays. Un désir d'Europe s'exprime dans la politique des Etats que ce soit à travers les réformes des « Tanzimet » introduites dans l'Empire Ottoman par les sultans Mahmud II (1808-1839) et Abdülmecid ler (1839-1861), ou dans le cadre de la modernisation de l'Egypte à l'initiative de Méhémet Ali (1805-1849). »

La nouvelle problématique des Lumières est alors perçue en lien avec les analogies sinon les prémisses que la tradition islamique pouvait proposer. Ainsi, le déisme et la tolérance prêchés par la nouvelle Europe ont rencontré l'écho de l'akbarisme, qui structurait l'élite ottomane, arabe et persane. « L'akbarisme était la théorie métaphysique et morale extraite des textes écrits par le théosophe andalou Ibn Arabi (1165-1240), lequel a diffusé sa conception de l'unicité de l'Etre, qui réoriente la croyance islamique vers une forme de déisme immanentiste doublé de relativisme religieux, rendant encore plus systématique le relativisme coranique, en allant jusqu'à accorder crédit et part de vérité à toute forme de croyance, fût-elle des plus païennes. Du reste, le voisinage de ce déisme avec la philosophie de Spinoza a aidé nombre de ces musulmans éclairés à recevoir le message maçonnique et à s'affilier à certaines de ces loges, à l'instar de l'émir Abd el-Kader (1807-1883), à la fois disciple, glossateur

[959] Abdelwahab Meddeb, « La Maladie de l'islam », introduction, Paris, Seuil, 2002.

[960] Tzvetan Todorov « Un mouvement d'émancipation ». Propos recueillis par Arlette Armel et Michel Delon, Le Magazine littéraire N°450 février 2006 « Le siècle des Lumières », p. 30.

novateur de son maître médiéval Ibn Arabi, dont il actualise l'interprétation avant de finir par adhérer à la maçonnerie. »

Face au défi d'adaptation aux nouveautés européennes engendrées par le siècle des Lumières, les théologiens musulmans ont restauré le primat de la raison, comme le propose Muhammad Abduh (1849-1905), le mufti d'Egypte, lequel écrit que, « en cas de conflit entre la raison et la tradition, c'est à la raison qu'appartient le droit de décider ». Ils ont eu recours à la notion de « bid'a » (« innovation »), précise A. Meddeb pour en restaurer la positivité première. Par son intermédiaire a été légitimée l'adoption par les Ottomans du principe constitutionnel. Dans cette perspective traditionnelle, Zurqâni, théologien du Caire, proclame en 1710 la nécessité de prendre des mesures nouvelles à l'apparition d'événements nouveaux : « On ne peut trouver étrange que les lois s'adaptent aux circonstances. »

Muhammed Abduh et ses disciples auront recours aux concepts de « bid'a » (« innovation ») et de « maslaha » (« intérêt public ») pour acclimater les principes des Lumières et mener en leur nom une action politique à la fois contre le despotisme local et contre les visées coloniales de l'Europe. Sur ce point précisément, ils relèvent une incohérence entre les principes et les faits dans les agissements de l'humanité européenne. Un tel argument est notamment invoqué dès 1834, juste quatre années après l'expédition d'Alger, dans le premier livre francophone émanant du Maghreb, « Miroir », où l'auteur, Hamdan Khodja, constate dans sa préface comment les Français en envahissant l'Algérie, portent atteinte aux principes de 1789 et manquent de cohérence en destituant ici, en Afrique, un peuple, une nation, et un Etat déjà constitués.

Abdelwahab Meddeb distingue trois séquences en lesquelles s'impriment les effets des Lumières dans le sillage d'une descendance qui est en relation plus ou moins distendue avec Muhammed Abdul. D'abord, Qâcim Amin touchera à la question symptomatique des femmes dans deux pamphlets parus en 1898 et en 1900, où il réclame haut et fort l'égalité des femmes, leur affranchissement, leur sortie du gynécée, où il appelle à l'instauration d'une société mixte, à la participation des femmes aux instances de l'instruction, de l'élaboration du savoir et de la production : la modernisation des femmes, est-il dit, exige leur dévoilement, leur jouissance de la liberté et de l'égalité.

Ensuite, le shaykh Ali Abderraziq (1888-1966) publie en 1925 son essai « L'Islam et les fondements du pouvoir » où il monte que la notion d'Etat islamique n'a jamais existé. Il constate que le califat, au moment de sa grandeur, sous les Omeyyades comme sous les Abbassides, n'a pas engendré une forme de gouvernement neuve, il a simplement adopté les structures impériales de Byzance, puis de Perse, lesquelles avaient prouvé leur efficacité administrative et militaire. Aussi, les musulmans contemporains devraient-ils édifier leur Etat en s'inspirant de l'expérience des nations en ce qu'elle a produit de meilleur, c'est-à-dire un Etat inspiré de l'exemple occidental inspiré des Lumières. Abderraziq souligne d'autre part, que ce qui compte dans l'expérience prophétique de Muhammed, c'est bien plus la direction spirituelle et morale que l'exemplarité militaire et royale. Pour lui, l'islam est un message divin, non un système de gouvernement ; une religion, non un Etat. Et il finit par recommander la séparation radicale entre le spirituel et le temporel pour refonder l'Etat et reconstruire le droit selon les exigences de la modernité.

Enfin, Taha Hussein (1889-1973) envahira l'entre-deux guerres par son message occidentaliste et positiviste, généalogiquement liée aux Lumières. Il rappelle à ses compatriotes la place de l'Egypte, avec Alexandrie, dans la formation de la culture grecque lors d'une de ses dernières phases, ainsi que le rôle de cette même culture dans l'élaboration du classicisme arabe, double raison qui redonne à l'arabité les sources qu'elle partage avec l'Occident. Cet enracinement commun légitime la participation aux valeurs de la modernité, qui est d'une genèse européenne manifeste, notamment au large des espaces ouverts par les philosophes des Lumières.

Le monde arabe musulman n'était donc pas resté indifférent aux Lumières venues d'Occident : les premiers mouvements réformistes datent des Ottomans (les Tanzimat) puis des Arabes eux-mêmes :

la Renaissance/Nadha donnera directement ou indirectement naissance au salafisme et aux deux grands courants opposés, l'arabisme et l'islamisme. Le premier affirmant la primauté de la lutte pour la culture arabe et a produit de grands mouvements littéraires (en Syrie, au Liban, en Irak et en Egypte) et un parti politique, le Baath qui se dissoudra dans plusieurs dictatures. La Nation arabe était conçue comme dépassant les problèmes religieux, ethniques et surtout le découpage de l'Empire ottoman par les grandes puissances entre l916-1917 et l920 par les accords Sykes-Picot et le traité de San Remo. Le second mettait en avant le concept d'«intrinséquité » de l'islam, ce qui lui est propre et essentiel, comme facteur d'unité de la communauté arabo-islamique et proposait un ressourcement et une relecture dans la droite ligne du réformisme[961].

Cependant, « reportage d'idées » oblige, poursuit A. Meddeb, « nous avons à comprendre et reporter - et pas seulement à décrire, pourquoi ces effets indéniables n'ont pas emporté l'Islam vers une mutation décisive et quasi irrévocable. L'état actuel de ces pays montre à l'évidence que l'effet des Lumières fut non seulement insuffisant mais franchement décevant. Despotisme, fanatisme, superstition, obscurantisme, misère économique, sous-développement, absence d'un contrat social intériorisé : tel est le diagnostic qui situe les pays de l'Islam loin des leçons des Lumières ». Pour sa part, Messaoud Bouras, 41 ans, issu d'une famille musulmane de Roubaix, explique que la tolérance a généré l'intolérable, assure que s'il existe des musulmans modérés, il n'y aura jamais d'islam des Lumières. Il a relu tout le Coran. « Les versets sont incompatibles avec les droits de l'homme. En fait, l'islamisme n'est pas né de la misère, mais de la frustration de la puissance perdue et du besoin de pouvoir. L'islam a raté la modernité. Il n'a rien créé : ni la démocratie, ni la croissance économique[962]».

Dans son essai en forme de quasi « reportage d'idées » sur le fond sinon par le style, A. Meddeb propose au moins trois raisons à ce qui finit par être assimilé à un rendez-vous manqué, voire à un échec.

D'abord, c'est la politique de modernisation commencée dès le début du XXe siècle qui a échoué. Il s'agit de cette modernisation déterminée par l'assimilation de la technique, celle-là même où se mesure la réussite japonaise lorsqu'elle s'est exprimée à travers la victoire militaire contre la Russie en l905. Evénement qui a tant fasciné l'Islam en lui révélant que la technique d'origine occidentale peut être maîtrisée par un pays oriental rien qu'en elle-même, dans la fidélité à soi. Pourtant, cette fidélité à soi, non soumise aux principes des Lumières, a conduit la réussite nippone au nationalisme militariste et fasciste. Si l'émergence de la technique est associée historiquement à celle des Lumières, il convient, précise A. Meddeb, d'en percevoir l'autonomie, manifeste dans l'exemple nippon comme dans sa mise au service de la barbarie pendant le XXe siècle européen. Mais en même temps, il est difficile de concevoir l'enracinement des Lumières dans une société qui n'a pas tiré avantage du confort et de la richesse matérielle qu'apporte la technique. Elle est donc nécessaire à l'avènement des Lumières mais elle en est autonome, conclut-il.

Meddeb associe ensuite cet échec des Lumières à la peur de la pensée radicale, qui prône la rupture et la séparation. Les idées et les principes des Lumières ont émergé en s'opposant à la tradition, en la réfutant, en s'en dégageant. C'est un phénomène qui n'a pas été pensé pour s'accorder avec le legs de la religion, ni même pour s'en accommoder. D'où sa thèse : les réformateurs et les réformistes de l'islam n'ont pas osé l'aventure de la trahison ; timorés, ils étaient limités par l'obsession de la fidélité à leur croyance. C'est comme s'ils avaient eu la crainte de s'engager en tant que sujet divisé et assumant sa division. Et pourtant, note S. Rushdie « l'idée qui veut que les musulmans soient tous apparentés les uns aux autres doit être révisée. Comme le démontrent les divisions amères entre sunnites et chiites irakiens, cette idée d'une fraternité islamique tient de la fantasmagorie[963]. » S'ajoute enfin l'émergence, à la fin des années 20 de l'antioccidentalisme comme idéologie de combat élaborée et peaufinée par les

[961] Bruno Etienne, « Les amants de l'apocalypse. Pour comprendre le ll septembre », op. cité, pp. 32-33.

[962] Judith Perrignon « Les barbus le rasent ». Portrait. Libération ler mars 2006, p. 36.

[963] Salman Rushdie « Moderniser l'islam, un enjeu pour la dispora ». Traduit de l'anglais par Bérangère Erouart. Rebonds. Libération 13 octobre 2005, p. 36.

intégristes, lesquels ranimeront tous les refus traditionnels, qu'ils radicaliseront davantage, en s'appuyant notamment sur la traque de l'influence étrangère, supposée contaminée la pureté originelle. « Retour donc à la dénonciation des « bid'a », ces innovations comprises au sens le plus dépréciatif, tel qu'il a été surdéterminé en sa négativité au XVIIIe siècle par Ibn Abd al-Wahhâb, le fondateur du wahhabisme, dont la coercition sera universelle à partir de l'afflux des pétrodollars déversés sur l'Arabie Saoudite après le choc pétrolier de l973, dans un champ islamique vacant depuis la défaite des diverses formes de populisme postcolonial[964]. »

Du fanatisme comme norme : la médiatisation des quatre théoriciens du Jihad

« Aristote dit que la colère sert parfois d'arme à la vertu et à la vaillance. Cela est vraisemblable ; toutefois, ceux qui y sont contre répondent plaisamment que c'est une arme de nouvel usage : car nous remuons les autres armes, celles-ci nous remuent disent ; notre main ne la guide pas. C'est elle qui guide notre main ; elle nous tient, nous ne la tenons pas[965]. »

Tentons dans un tel contexte de comprendre la mise sur réseau d'Al-Qaida, cette moderne secte des Assassins (à la lettre « mâcheurs de haschich »), de fedayin qui sont prêts à sacrifier leur vie pour leur cause et de lancer le jihad comme sixième pilier de l'islam. Le terrorisme est-il un moyen de dernier recours pour ceux qui revendiquent une cause désespérée ? Participe-t-il d'un éventuel « moment présent » du nihilisme ?

Dans la plupart des cas de figure, la réponse est négative, les mouvements pratiquant le terrorisme étant animés, dans leur grande majorité, par un programme politique plus ou moins cohérent, où l'emploi de la violence provient d'un choix et non d'une nécessité. Il arrive aussi que le terrorisme soit employé pour exprimer une émotion plutôt qu'une ambition politique et encore moins un moment philosophique. C'est ce qu'on appelle le terrorisme expressif. Dans ce cas, une action ponctuelle, voire une campagne d'attentats, peuvent être entreprises par des groupes jugeant, à tort ou à raison, qu'ils n'ont pas d'autres moyens de se faire entendre. Il prend la forme la plus pure de ce qu'on a baptisé le terrorisme publicitaire, dans la mesure où la « publicité » générée par les attentats représente le but même des terroristes, et non plus un moyen au service d'une fin. Or, pour panser les blessures, il faut penser l'ordre du monde sur le long terme. Il ne faut donc pas se laisser aller à l'émotionnel télévisuel et refuser l'affect comme seule analyse. Tout ceci pour dire que les événements véritables ne passent pas nécessairement là où on les montre et que l'Histoire se joue à un niveau de réalité qui n'est pas toujours celui des faits. Les événements se tiennent, non pas en réserve des faits, mais en contraposition pour autant qu'ils les annoncent, les précèdent. Toute modification des faits s'appuie sur une mutation dans l'ordre des idées qui seules rendent possible une véritable transformation de l'histoire. Il nous faut donc refuser le terrorisme du voyou/voyeur à la recherche effrénée du scoop et être un peu voyant dans cette affaire médiatique de croisade versus jihad dont il faudrait qu'elle ne soit seulement négative et spectaculaire, mais permette de poser à nouveau une problèmatique, ou un problème nouveau, non pas de l'extérieur ou abstraitement, mais parce qu'il résulterait d'une confrontation entre des positions singulières et distinctes[966].

« Le terrorisme est un phénomène complexe, déclare Christophe Chaboud, patron de l'Unité de Coordination de la lutte antiterroriste (Uclat). On ne peut se contenter du seul volet répressif pour l'appréhender, même si l'action policière reste primordiale. Il faut favoriser l'échange d'informations entre tous les secteurs de la société, qu'ils soient universitaires, médiatiques et bien sûr religieux. Ces dernières années, nous sommes entrés dans une nouvelle dimension, celle du « djihadisme global ».

[964] Abdelwahab Meddeb « Islam et Lumières : le rendez-vous manqué ». Propos recueillis par Thierry Grillet. Le Nouvel Observateur N°2156, du 2 au 8 mars 2006 pp. 98-99.

[965] Montaigne Essais, édition de 1580.

[966] Frédéric Worms «La philosophie en France au XXe siècle. Moments., op. cité, p. 554 «Cette condition, qui paraît forte, n'est autre que le rappel d'une définition, d'un concept, celui de moment philosophique en tant que tel.»

Face à ce terrorisme qui s'appuie sur une idéologie religieuse et la dénature, le discours des Etats occidentaux et laïques n'est pas écouté. Parce que ces Etats n'ont pas de légitimité, dans l'esprit d'une partie des musulmans, pour s'exprimer sur les questions religieuses et donc faire pièce à la propagande islamiste. L'exploitation de l'affaire des caricatures de Mahomet par les islamistes en est une illustration frappante[967]. »

Dans un article intitulé « Storytelling et terrorisme », deux experts affirment que la guerre contre le terrorisme doit prendre en compte « les histoires que les terroristes racontent ». Publié en mars 2005 sur le site du Center for Contemporain Conflict, l'article fait référence à des auteurs dont la présence paraît insolite sur un site d'analyses stratégiques : Aristote et Platon y figurent aux côtés de théoriciens de la littérature, de chercheurs en neurosciences, de sociologues. On y trouve les noms du linguiste George Lakoff, du sociologue Benjamin Barber et même celui du grand écrivain et reporter polonais Ryszard Kapuscinski qui figure aussi en bonne place dans notre constellation de reporters d'idées. Une bibliographie qui dessine en creux le portrait intellectuel des nouveaux Clausewitz de la guerre médiatique : non plus des logiciens, mais des experts en « narratologie ».

Selon ces deux auteurs, « la naissance, la maturation et la transformation des organisations terroristes reposent sur des récits qu'il faut décoder si l'on veut définir une stratégie visant à ruiner leur efficacité. » Déconstruire le mythe fondateur d'Al-Qaida suppose que l'on soit capable de proposer un « mythe alternatif, une meilleure histoire que celle que nous proposent les mangeurs de mythes ». Une analyse qui confirme un diagnostic établi dès 2001 par l'écrivain américain Don DeLillo : « Aujourd'hui, le monde du récit appartient aux terroristes[968] ».

D'abord un constat : il a fallu à Oussama Ben Laden la fin des grands récits politiques (dont l'islamisme comme réalisation de l'Etat islamique) pour qu'il puisse émerger aux dépens des grands théoriciens (Azzam et Zawahiri). Il semblerait que ses fidèles se croient à l'époque de la hijra, période où Mahomet est chassé de la Mecque par ses habitants et contraint d'errer dans le désert. Ben Laden qui a été chassé par les Saoudiens, utilise des symboles qui rappelle l'époque des prophètes. Il la revit à travers son expérience personnelle. En quelque sorte, note la journaliste arabisante Nahida Nakad, « Ben Laden dit aux Saoudiens et à l'Oumma : je vais vaincre comme Mahomet a vaincu. Il ne faut pas oublier que l'essor de l'intégrisme musulman nait de l'humiliation et de l'utopie de revenir à la grandeur des Arabes de cette époque. On détecte chez lui comme une naiveté : il se considère comme le chef du nouveau djihad ».

Très vite, son pragmatisme comprend qu'il n'a pas besoin d'une base physique, d'une organisation très structurée, mais d'une tribune et qu'il doit jouer à fond la carte de la communication et du « terroriste médiatique ». Al-Qaida, c'est la diversité dans l'unité. Il évacue les questions de profondeur historique et sociale, préférant s'appuyer sur les contextes médiatiques internationaux. Sa force est de s'inscrire dans l'esprit du temps. Entre modernité et tradition.

« Pour Oussama ben Laden, 2001 marque la reprise de la guerre pour la domination religieuse du monde commencée au VIIe siècle. Pour lui et pour ceux qui le suivent, le moment est venu. Aujourd'hui, l'Amérique illustre la civilisation du Territoire de la guerre et incarne sa direction. Comme hier Rome et Byzance, elle a dégénéré, elle est démoralisée, elle est prête à être renversée. Lorsque Khomeyni traitait les Etats-Unis de « Grand Satan », l'accusation était bien portée. Satan, dans le Coran, est décrit comme le tentateur qui se dérobe furtivement ; celui qui souffle le mal dans le cœur des hommes[969]. Là est le point crucial concernant Satan : ni conquérant, ni exploiteur, il est d'abord, et pour finir, le

[967] Interview de Christophe Chaboud par Marie-France Etchegoin et Olivier Toscer, Le Nouvel Observateur N°2154 du 16 au 22 février 2006, pp. 85-86.

[968] Christian Salmon «Storytelling Saison 1. Chroniques du monde contemporain», Paris, Les Prairies ordinaires, 2009, p. 22.

[969] «Le Coran», Paris, Gallimard, 1967. Coll. Folio CXIV, 4-5, p. 772.

tentateur. Et pour les membres d'Al-Qaida, c'est la séduction exercée par l'Amérique qui représente la plus grande menace à l'encontre du type d'Islam qu'ils entendent imposer à leurs compagnons de foi[970]. »

Ben Laden devient ainsi une icône médiatique tout en gardant une image de nomade traqué et d'errance infinie. Ici et maintenant. Il apprivoise la mort qui devient licite : « Regarde ma kalachnikov, dit-il un jour à Nasser al-Bahri, alias Abou Jandal. Il y a toujours deux balles dans le chargeur : une pour mon ennemi et une pour moi. Les Américains ne m'attraperont pas vivant[971]. » Le reporter débusque les petits « faits omnibus » et autres « détails inutiles » qui résistent aux idéologies et aux opinions toutes faites. Par exemple, une journée type d'Oussama Ben Laden dans son sanctuaire afghan de Kandahar, que les Américains détruiront après les attentats du 11 septembre 2001. Chaque jour, pendant plus de trois ans, entre 1997 et 2000, Abou Jandal a surveillé la plupart des faits et gestes de ben Laden. Sa journée commençait à 5 heures, au réveil de « Cheikh Oussama ». « Ben Laden passait ensuite une heure à lire le Coran avant la prière du lever du jour », se souvient-il. Le vendredi, le leader d'Al-Qaida avait l'habitude de jouer au football. Lui et ses amis originaires de la péninsule arabique affrontaient les autres djihadistes du Moyen-Orient ou du Maghreb, emmenés par l'Egyptien Abou Hafs al-Masri, tué fin 2001, dans un bombardement américain. Ben Laden rentrait ensuite à la maison prendre le petit-déjeuner avec ses enfants. Souvent, c'est lui qui prononçait le prêche de la mi-journée. Avant un déjeuner collectif sous un hangar. Puis un moment d'isolement, juste avant la dernière prière, celle du coucher du soleil.

Paradoxe de notre actualité nihiliste que ne doit pas cacher l'accumulation des petits récits : « Cheikh Oussama » est médiatique sans être vraiment intellectuel et jongle avec nos contradictions tout en se servant du tam-tam des médias. « Au début, Al Jazeera passait les messages et les images produites par Ben Laden tels quels, note Nahida Nakad, journaliste à TF1, spécialiste du monde arabe. Puis sont apparues des coupures. Les services de sécurité anglais et américains craignaient que Ben Laden n'y insère des messages secrets. Et puis cela s'est su. Lors de la visite de l'Emir du Qatar aux Etats-Unis, ce dernier s'est vu expliquer qu'il n'était pas possible de continuer ainsi. Non seulement des voix américaines ont pu s'exprimer sur la chaine, mais après chaque diffusion, Al Jazeera organisait des débats où les Américains étaient très présents[972] ».

La démocratie étant fondée sur la négociation et le compromis, il est difficile pour des gouvernements démocratiques ou se prétendant tels de se montrer intransigeants face à des mouvements susceptibles d'accepter la négociation, y compris ceux qui emploient l'arme du terrorisme vis-à-vis des populations civiles. C'est l'une des raisons pour lesquelles il est impossible à nos gouvernements de ne jamais négocier avec les terroristes. Dans ce domaine, le cas par cas dicte l'action de l'Occident face au chantage terroriste.

En dépit de son air romantique de bédouin, « Ben Laden est le fils des clips et de la société du spectacle, un enfant de la télévision qui n'a aucune autre matérialité que celle fournit par l'image. C'est ce qui fait sa force au sein d'Al-Qaida[973] » déclare Omar Saghi, doctorant à Sciences Po Paris. Il sait de quoi il parle. Il a participé à la traduction et à la compilation d'« Al-Qaida dans le texte », une anthologie de textes pour la plupart collectés sur Internet, traduits de l'arabe par Jean-Pierre Milelli, annotés par des chercheurs de la chaire Moyen Orient Méditerranée de Sciences Po Paris, publiée par les PUF et présentée par Gilles Kepel, des principaux propos attribués à quatre dirigeants de l'organisation terroriste islamiste : Oussama Ben Laden, Abdallah Azzam, Ayamn Al-Zawahiri et Abou Moussab Al-Zarqaoui.

[970] Bernard Lewis « La révolte de l'Islam », extrait d'un article paru dans The New Yorker du 19 novembre 2001.

[971] Georges Malbrunot «L'ami «infidèle» de Ben Laden» Le Figaro 28 mai 2009, p. 18.

[972] ««Le loup et l'agneau…» disait Ben Laden. Entretien avec Nahida Nakad», p. 191.

[973] Le Monde, 26 août 2005.

Ben Laden rompt ainsi avec toute une tradition islamique plutôt iconoclaste. Il se sert en virtuose du flux des images pour communiquer alors que plusieurs hadith[974] signalent une détestation, une phobie des images. L'image est considérée comme quelque chose de néfaste, sinon de maléfique. Le prophète, selon un dire qui lui est attribué, déclare à Aïcha, son épouse favorite à la vue d'un coussin avec une image : « Ne sais-tu pas qu'une maison qui contient des images est une maison désertée par les anges ? » Selon un autre hadith, le prophète dit que le jour du jugement Dieu mettra au défi les peintres et les faiseurs d'images d'animer, et qu'ils en seront incapables. Ce qu'on reproche aux images dans l'Islam, c'est d'imiter la vie, d'imiter Dieu.

« Cette mimesis est considérée comme dérisoire, car elle entre dans une compétition divine perdue d'avance. Car nous ne serons toujours que des images, qui n'auront jamais de souffle ou d'âme », commente Meddeb qui enseigne la littérature comparée à Paris-X et anime l'émission « Cultures d'Islam ». Il précise : « Nous sommes très exactement dans la critique de l'image telle qu'on la trouve dans « La République » de Platon. De ce point de vue là, le prophète de l'Islam se fait platonicien dans le sens où l'image est toujours marquée par un manque, c'est toujours une imitation incomplète et, pire que ça, mensongère (…) Pour revenir au prophète de l'islam, nous avons des représentations directes. Notamment dans un manuscrit de Herat du XIVe siècle, conservée à l'université d'Edimbourg : « Jami'al-Tawarih, une histoire monumentale du monde », écrit par Rachid Ed-Dine. La vie du prophète y est intégralement illustrée par des peintures qui imitent l'iconographie chrétienne : la naissance de Mahomet reprend ainsi les schèmes de la nativité de Jésus. Le prophète de l'islam devant l'ange Gabriel reprend très exactement celui de l'Annonciation. Ce n'est que par la force de la coutume que la représentation du prophète est devenue taboue. Mais elle l'a été surtout dans le monde arabe, et ne l'a pas été dans l'espace turc ou en Asie centrale. Les Ottomans, qui étaient des sunnites exigeants, ont maintes fois montré le prophète avec, à la place du visage, une plage vide ou une flamme en forme d'amande. Quelqu'un comme Ibn Arabi[975] légitime l'exercice de l'image en islam, mais essaye de l'analyser en termes très sophistiqués : l'islam étant le dernier monothéisme, il se trouve sur la question de l'image, l'héritier d'un paradoxe, l'interdit de représentation du décalogue mosaïque, d'une part, et de l'iconophilie chrétienne de l'autre[976]. »

Voire/ dire. Complètement délocalisés et jouant en virtuoses avec leur image, Ben Laden et ses lieutenants sont les porte-voix d'individus ayant perdu toute attache avec la tradition islamique telle qu'elle a été transmise par les dignitaires religieux. Ainsi, en septembre 2005, après onze attaques-suicides anti-chiites qui ont tué près de 150 personnes, Al-Qaida a revendiqué la responsabilité de la recrudescence des violences. Dans un communiqué diffusé sur Internet, elle a annoncé que « la bataille pour venger les sunnites de Tall Afar a commencé ». Al-Zarqaoui a sonné en personne le tocsin dans une bande vidéo diffusée dans la foulée des attentats terroristes :

« A tous les sunnites, sortez de votre sommeil et réveillez-vous (...) La guerre d'extermination des sunnites ne s'arrêtera pas[977]. »

La mort comme monstration d'un spectacle licite

Mais revenons à la lettre, aux textes de l'anthologie d'un étonnant arabo-centrisme (arabité et islamité sont fort mélangés), à ces écrits qui remplacent l'enseignement traditionnel des oulémas et des mosquées. Le reportage d'idées devient un simulacre et s'efface ici au nom de la religion et de la guerre sainte décrétée contre les hérétiques occidentaux. Extrait :

[974] Ndlr : recueil des actes et des paroles de Mohammed.

[975] Ndlr : un grand mystique musulman.

[976] « La représentation du prophète est devenue taboue », interview de Abdelwahab Meddeb par Christophe Boltanski, Libération, 3 février 2006, p. 6.

[977] AFP, Reuter, Libération 15 sept. 2005.

« On pourrait m'objecter qu'il est trop tôt et injuste de précipiter la communauté musulmane mondiale dans un combat auquel elle n'est pas préparée, que cela entraînera des pertes et fera couler le sang, mais c'est précisément ce que nous voulons. Car il ne reste plus ni bien ni mal dans la situation où nous nous trouvons. Les hérétiques ont détruit tout équilibre (...) Par Dieu, la religion de Dieu est plus précieuse que tout : elle passe avant les personnes, les biens et les enfants[978]. »

Nous sommes loin des grands classiques de la mystique islamique : le martyr du Jihadiste nous est servi en lieu et place de l'héroïsme de la période fondatrice du Prophète. Le fond de néant contemporain s'attache à la réduction de toute vie sans exception à ses paramètres animaux et à ses métaphores bestiales, comme le rappelle Ben Laden à un journaliste occidental : « La différence entre vous et moi, c'est que j'aime la mort plus que la vie ! » Ce flirt avec la mort, incompréhensible pour notre monde occidental manipulé par le biopouvoir, était auparavant une spécificité de l'Islam chiite (dont les hashashins du Vieux de la Montagne faisaient partie). Le martyr d'Hussein, petit fils d'Ali et événement fondateur du chiisme est aujourd'hui revendiqué par Ben Laden. Les chiites du Hezbollah, auréolés de leur succès contre Israël au Liban sud ont contaminé de leur fascination morbide pour le martyr le monde sunnite.

Chez les islamistes radicaux, la mort est un spectacle licite : présenter en vidéo la mort d'autrui (ex. le journaliste américain Daniel Pearl) ou sa propre mort en martyr est devenu une pratique courante. Des cassettes islamistes de mise à mort s'échangent et se vendent à Londres et à Paris, pas seulement à Karachi et à Kaboul. En tant qu'orchestration d'un message, le terrorisme nihiliste relève incontestablement d'une analyse non seulement politique ou stratégique mais aussi communicationnelle. Mais, à ne l'envisager qu'en termes de proclamation, revendication ou mise en scène, on oblitérerait sa dimension organisationnelle, par laquelle il se distingue précisément d'autres formes de communication[979]. De fait, écrit Jean Birnbaum, comparée aux pamphlets d'un Sayyid Qotb[980] ou aux élaborations théoriques des révolutionnaires chiites (à commencer par Khomeiny lui-même, qui enseigna longtemps la philosophie spirituelle), la prose du néo-islamisme globalisé se révèle aussi superficielle que butée[981].

Le voyou, c'est toujours l'autre, il est toujours montré du doigt[982]. « On peut trouver ces textes faibles, voire débiles. Nous avons voulu nous inspirer de la méthode mise au point par Hannah Arendt pour l'analyse du totalitarisme : il ne s'agit pas de dénoncer, mais de comprendre »[983], nous explique Gilles Kepel, professeur à Science-Po Paris et initiateur du projet qui consiste à télécharger les collections de texte sur des sites Web islamistes et à décrypter

Al-Qaida au pied de la lettre, en s'attachant essentiellement à la lecture de l'œuvre, tout en sachant qu'il peut s'y glisser des apocryphes.

Chez Oussama Ben Laden, le dernier théoricien de la classe islamiste et sans doute le plus décevant de tous d'un point de vue théorique, on relève la récurrence de la métaphore animalière et l'usage péjoratif d'un bestiaire. Ce lexique est banal dans le champ religieux, mais il prend chez lui une tournure quasi obsessionnelle sinon pamphlétaire : l'ennemi est un « loup » ou un « crocodile », les Américains sont des « criquets ou des « sangsues », les chrétiens et les juifs des « mulets ». Les textes incitant à tuer les impies ont toujours été maniés avec prudence par les oulémas, Ben Laden n'a pas les mêmes scrupules et n'hésite pas à les universaliser sous forme de slogans plus ou moins virulents qu'il ne prend pas la peine d'organiser et d'ordonner sous la forme par exemple d'un pamphlet. Ni de préciser

[978] Abou Moussab Al-Zarqaoui, « Lettre à Ben Laden et Al-Zawahiri », in « Al-Qaida dans le texte » sous la direction de Gilles Kepel et Jean-Pierre Milelli, Paris, 2005, PUF « Proche Orient », p. 409.

[979] Christian Duteil, « De l'interprétation du monde et ses dérives contemporaines : nihilisme et information », DEA, Saint Denis, Paris 8, 2003, p. 53.

[980] L'un des penseurs-phare des Frères musulmans, exécuté par le pouvoir égyptien en 1966.

[981] Le Monde 26 Août 2005.

[982] Jacques Derrida «Voyous», op. cité, p. 96.

[983] *Ibid*., 26 août 2005.

en bon disciple de Deleuze[984] le caractère fort litigieux, sur le plan philosophique, de la mobilisation du référent animal dans un sens péjoratif, à savoir : faire porter à l'animal le fardeau de l'abjection et le chapeau du mal[985].

Pendant l'exil de Mahomet, la lecture de poèmes faisait partie d'un certain style de vie. « En répétant tout cela, Ben Laden se donne presque la stature d'un prophète, déclare Nakad. Certes, il ne le dirait jamais parce que ce serait un énorme blasphème. Mais par cette imitation de la vie de Mahomet, il suggère qu'il reçoit des messages de Dieu. » Lorsqu'on voit l'intégrale des cassettes de Ben Laden, on découvre toutes sortes de détails. Ainsi, dans la cassette qu'il a enregistrée au moment où les Américains occupaient les grottes où on le croyait réfugié, et où le monde entier se demandait s'il était mort, Ben Laden raconte la fable du loup et de l'agneau. Il reprend là un poème qui fait partie de la culture arabe et qui est hérité des fabulistes grecs. Le loup fait toutes sortes de reproches à l'agneau qui proteste de son innocence, puis le dévore. Ensuite, le poème dit que la mère de l'agneau donne au loup un coup de tete, un coup bien faible en vérité. Pour Ben Laden, l'attentat du 11 septembre 2001 est comparable à cette vengeance du faible. Et le loup de Ben Laden se met à hurler au terrorisme, aussitôt relayé par « les perroquets des médias [986]».

Contre l'idée reçue qui prétend que « le terrorisme est trop complexe pour être défini », et que personne n'est d'accord sur le caractéristiques fondamentales du terrorisme islamiste, tout le monde s'accorde au moins sur un point : le terrorisme est une « action violente », concept assez fou au bout du compte puisque le degré de violence d'un attentat peut varier sensiblement, depuis une attaque à l'explosif sur un bâtiment vide jusqu'à l'attentat chimique ou nucléaire (pour l'heure hypothétique) sur une métropole. Néanmoins, ce concept apparaît directement ou de manière sous-entendue, dans toutes les définitions du terrorisme. La plupart d'entre elles font également état du caractère politique de l'action terroriste. Comme certains actes terroristes ne sont pas motivés par des considérations politiques, quelques reporters publicistes apposent au mot valise et passe partout de terrorisme l'adjectif « politique » afin d'éviter les confusions.

Ben Laden parle un arabe classique, châtié et compréhensible, note l'arabisante Nahida Nakad, puisque tout musulman pieux se doit de parler l'arabe pour comprendre le Coran. Cela dit, il faut posséder certains codes culturels pour bien saisir sa façon de s'exprimer, par exemple lorsqu'il dit dans la cassette que son terrorisme est « bénin » par rapport aux Etats-Unis. Le mot qui a été traduit par bénin vient de la même racine que celui qui veut dire bienveillant, et le sens général de ce que dit Ben Laden est que lui et ses fidèles ont été « presque gentils » par rapport à ce qu'ils auraient pu faire. Et qu'ils ont témoigné de davantage de pitié que les Américains à l'égard de leurs adversaires. Le vrai sens est donc : « notre « terrorisme n'est rien par rapport à « leur » terrorisme à eux. Le sens serait plus proche de l'anglais « merciful », miséricordieux[987].

Seul journaliste à avoir rencontré trois fois Ben Laden, le grand reporter britannique Robert Fisk raconte dans un livre retentissant « La Grande Guerre pour la civilisation. L'Occident à la conquête du Moyen-Orient [988]» trente ans d'histoire de Beyrouth à Bagdad. A Ben Laden qui lui demandait en Afghanistan, s'il était musulman, il avait répondu : « Non, je suis journaliste. Mon métier est de dire la vérité ». Et Ben Laden s'était alors contenté de répliquer : « Si vous vous efforcez de dire la vérité, cela fait de vous un musulman. » Fisk n'a rien répondu à cette tentative habile d'instrumentalisation car il se trouvait sur un terrain dangereux ; mais lorsqu'on lui pose la question : « De tous les personnages

[984] «La pensée même est parfois plus proche d'un animal qui meurt que d'un homme vivant, même démocrate».

[985] Alain Brossat «Le pamphlétaire comme voyant - sur Vivre et penser comme des porcs de Gilles Châtelet», in Entre chiens et loups. Philosophie et ordre des discours, Paris, L'Harmattan, 2009, pp. 279-292.

[986] «Le loup et l'agneau» disait Ben Laden, op. cité, p. 190.

[987] *Ibid*., p. 189.

[988] Paris, La Découverte, 2005.

historiques que vous avez rencontrés, Ben Laden, Khomeiny, Arafat, Hafez-al-Assad…, lequel vous a le plus impressionné ? », il répond sans hésiter :

> « Ben Laden, bien sûr. C'est le seul leader arabe que j'ai rencontré qui n'a pas immédiatement répondu à mes questions : la plupart d'entre eux balbutient la première chose qui leur passe par la tête, de crainte de paraître stupides. Ben Laden, lui, réfléchissait une bonne minute à chacune de mes questions, tout en se curant les dents avec un bout de bois, dans un silence absolu, avant de donner une réponse soigneusement pesée. Il ne comprenait rien au reste du monde et à sa politique – il s'attendait à une guerre civile aux Etats-Unis !- mais il comprenait fort bien le monde arabe et son sentiment d'humiliation. C'est ainsi qu'il a pu impressionner beaucoup d'Arabes qui, sans cela, auraient rejeté son action[989]. »

Aux yeux de la rue arabe, Ben Laden joue d'un prestige certain : il est un nouveau Robin des bois capable de défier le pouvoir. Il apparaît comme un homme de conviction capable d'abandonner sa vie de milliardaire en Arabie Saoudite pour s'en aller vivre chichement et être traqué dans des grottes en Afghanistan et y combattre les Soviétiques, puis les Américains. « Il est, dans ce sens, une figure bien plus intègre que ne l'est un seul des dirigeants arabes de sa génération », note Paul Virilio. Hélas, c'est au service de la haine et de l'exclusion qu'il a employé ses talents. Aussi, le seul moyen de triompher de son message est de lui opposer un autre qui exalte la vision d'une société arabe progressiste mais enracinée dans la culture musulmane et renforcée par une interprétation moderniste de l'Islam. Ce que les responsables du Proche et du Moyen-Orient n'ont pas encore su offrir en cinquante ans d'exercice du pouvoir. Ils traquent leurs Ben Laden et les chassent, mais faute de vrais reporters d'idées dans leurs sociétés respectives. ils ne s'opposent jamais à eux sur le terrain des idées en faisant la promotion de la liberté, de la solidarité et de la démocratie. Ils laissent au contraire un vide idéologique que les mollahs et autres prédicateurs, tout autant hostiles que Ben Laden à la modernité, s'empressent de remplir. Et ce ne sont pas ces chefs religieux domestiqués et serviles, officiellement reconnus et financés par les régimes corrompus, qui mordront la main de leur maître. Tout cela fait partie de ce que Virilio appelle « le cercle des Ben Laden » qui se compose de trois éléments : des dirigeants hostiles à la démocratie permettent à des éducateurs religieux archaïques d'asseoir leur légitimité, ce qui a pour conséquence d'engendrer une génération de jeunes qui n'auront pas reçu un enseignement leur permettant de s'épanouir dans le monde moderne et qui finiront dans le dénuement. Cercle vicieux ou vice du cercle : « L'antidémocratie favorise l'antimodernisme qui favorise la pauvreté qui favorise l'antidémocratie, et le cercle vicieux se poursuit inlassablement[990]. »

Curieusement, note Birnhaum, le bestiaire[991] d'Abou Moussab Al-Zarkaoui paraît beaucoup moins riche et plus lapidaire que celui de son maître Ben Laden : il se réduit à quelques « vipères », pour désigner les musulmans chiites qui comploteraient, selon lui, au service de leurs « maîtres juifs ».

Pourtant, ce truand jordanien, «ambassadeur » d'Al-Qaida en Irak, a bâti sa réputation sur les sauvages mises en scène dont il entoure l'exécution de ses prisonniers – égorgés devant une caméra après l'annonce publique du verdict du tribunal islamiste. Rapport constant entre la faiblesse et la force. C'est d'ailleurs là qu'Al-Zarqaoui est aussi un fils de la télévision et de l'image : sous sa plume se repère le même souci que Ben Laden de soigner son image, son goût macabre de la mise en scène, et donc de « donner du grain à moudre aux médias ».

[989] Robert Fisk « Mes guerres au Moyen-Orient » Entretien avec Gilles Anquetil, Le Nouvel Observateur N°2138 27 octobre-2 novembre 2005, p. 48.

[990] Paul Virilio Les débats de l'Obs, «Clausewitz aux invalides», Le Nouvel Observateur N°2004, 3-9 avril 2003, p. 56.

[991] Contrairement à Derrida et à Deleuze qui, dans son «Abécédaire», tente de penser l'animal pour lui-même, étayant ses propres propos d'observations précises, on ne trouvera dans les écrits de Foucault aucune préoccupation spécifique pour l'animal comme réalité autonome ni aucun texte exclusivement consacré à ce thème. Cette indifférence apparente à l'animal comme problème philosophique et aux animaux comme êtres vivants peut expliquer en partie la relative pauvreté de son bestiaire et sa préférence fort marquée pour les figures mythologiques, fantastiques ou littéraires de l'animalité. Comme par exemple dans les pages consacrées au Minotaure dans le chapitre 5 de Raymond Rousssel («La métamorphose et le labyrinthe»). L'animalité ne désigne pas en effet pour Foucault une réalité organique ni une manière d'être mais une série de figures émergeant d'une constellation de savoirs et de pouvoirs. C'est donc en tant qu'objet de discours et non en tant que chose vivante que l'animalité possède elle aussi son «effet de réel».

Pauvre musique d'Al-Qaida sans concepts clairs affichés mais avec beaucoup d'affects qu'on ne peut confondre en aucun cas avec un semblant de reportage bien monté mais plutôt à ces trapézistes sans filet dont les corps pailletés rejoignent leur perchoir, les bras s'alourdissent en signe de remerciement, la chute ne sera pas pour ce soir. A la volonté affichée de faire mal et de faire le mal se mêlait la raideur que donnaient les blessures d'amour propre, l'honneur d'appartenir à une caste, la joie hautaine d'en exclure les indignes, les « croisés » de toutes sortes.

Traqués dans leur désert et/ou leur caverne entre Pakistan et Afghanistan, ces pauvres montreurs d'images Ben Laden et Al-Zarqaoui ne peuvent donc pas être taxés décemment de « reporter d'idées » mais plutôt de prophètes de la haine, quand on analyse leur pauvre prose, malgré leur goût immodéré pour les médias, car leur discours est plat, erroné et sans profondeur, bref, d'une consternante pauvreté intellectuelle, sans dimension historique, avec une dialectique plate et succinte. « Pour les Jihadistes, au fond, l'Histoire n'existe pas ; ou l'Histoire n'est que l'histoire de la décadence des musulmans[992] », note Kepel. En revanche, les deux intellectuels du quatuor : Abdallah Azzam et Ayman Al-Zawahiri, proférent des propos plus sophistiqués et assez complexes, surtout Azzam qui est le seul dont émane une pensée vraiment élaborée. En arabe, le terme Fana (qui a donné fanatisme) est très éclairant : il signifie l'extinction (du multiple) dans l'Un. Pour échapper à la dégradation entropique de l'univers, il faut combattre la mort en la donnant.

Ainsi, dans « Rejoins la caravane » publié par Azzam en l987, soit deux ans seulement avant son assassinat, ce théoricien redoutable qui fait le lien avec l'islamisme défunt du XXe siècle, y élabore la conception internationale d'un combat qui doit se déployer à partir d'une « base solide ». Sorte d'internationale de l'islamisme si l'on peut dire. Comment se fait alors le passage à la violence du fanatisme au terrorisme ? Le reporter d'idées ne doit pas se contenter de gloser sur « le 11 septembre » mais il lui faut bien comprendre et rapporter comment il est possible pour des êtres humains de passer de la guerre juste à l'attentat aveugle, de croire et d'admettre qu'il n'y a pas de victimes innocentes, puis au massacre des autres et enfin au massacre des siens, en particulier des femmes et des enfants. Pour cela, note Bruno Etienne, « il faut faire alors appel à une anthropologie bien plus profonde et oublier l'affect et l'émotionnel légitimes au moment de l'événement pour aller vers l'avènement.[993] »

Bourgeois théoricien[994] d'Al-Qaida, Azzam Al-Zawahiri, obsédé par son désir de liquider le régime égyptien, réfléchit sur la violence nécessaire, ce qui n'est évidemment pas chose aisée. Il y soutient, entre autres, que l'urgence première n'est plus d'abattre « l'ennemi proche » (les régimes soi-disant musulmans) mais de détruire « l'ennemi lointain » (les régimes occidentaux). Comme Heidegger, il soutient que la proximité du proche est lointaine et s'inscrit dans la droite lignée du roman Alamut qui relate la trajectoire de la secte des Hachachins : « Le monde évolue constamment : force nous est de renoncer à l'ancien au profit du nouveau[995].» On retrouve cet ordre de priorité chez Al-Zawahiri, même si l'activiste égyptien, qui est aujourd'hui considéré, à tort ou à raison, comme l'idéologue d'Al-Qaida, ne s'est rallié à une telle option que tardivement. Bien que tendancieux, mal rédigés et répétitifs, les écrits du Dr Zawahiri sont assez intéressants et d'actualité en ce qu'ils constituent l'un de ces patchworks politico-religieux typiques de la littérature islamiste, où se mêlent citations tirées de l'ensemble de la tradition islamique (avec même un éclectisme parfois surprenant) et références à une actualité politique brûlante. Avec opportunisme, l'idéologue musulman - qui passe pour être le cerveau des attentats du 11 septembre,- teinte le jihad d'une conception résolument avant-gardiste qui entend tirer les leçons des expériences passées. Contre les « trahisons » des Frères musulmans, coupables d'avoir reconnu la légitimité de certains gouvernements, il réaffirme que « le pouvoir revient à Dieu seul ». Contre les militants du FIS algérien, qui ont accepté de participer aux élections, il rappelle que l'unique solution

[992] *Ibid*., p.79.

[993] *Ibid*., p. 55.

[994] Le Monde 9 septembre 2009, «Spécial Al-Qaida», p. 2.

[995] Vladimir Bartol « Alamut », Paris, Phébus, 1988, p. 382.

est l'élimination des « ennemis juifs et chrétiens de l'oumma », et donc la rupture avec les musulmans « serviles » qui leur font « allégeance » et n'accepte pas le sacrifice de leur vie à la cause.

« Ne t'imagine pas que la soumission soit chose facile. Au début, l'esprit de révolte se manifestera en toi, le corps ne voudra pas suivre les commandements de la volonté, ton intelligence te susurrera mille objections aux ordres qu'on te donnera. Sache que toute résistance n'est qu'une ruse calculée des démons qui voudraient te détourner du droit chemin. Surmonte hardiment toute révolte en toi-même et tu deviendras un sabre lourd dans la main de notre maître.[996] » Adepte d'un islam littéraliste d'inspiration safafiste, Al-Zawahiri considère que le texte se suffit à lui-même et n'a pas besoin des oulémas, à plus forte raison lorsque ceux-ci sont - comme c'est le cas aujourd'hui, clame-t-il- devenus des « oulémas de palais » au service des pouvoirs en place. Libéré de toute contrainte institutionnelle, il peut alors prêcher et légitimer une guerre totale contre les Etats-Unis et plus largement contre l'Occident, dont les ingérences au Moyen-Orient sont dénoncées comme autant de manifestations d'une « croisade contre l'islam ». Ces propos qui vont suivre, extraits de l'ouvrage « Cavaliers sous l'étendard du Prophète[997] ». sont saisissants et significatifs de ce regard implacable d'Al-Zawahiri « au croisement de l'idée et de l'événement » du Jihad. Là s'énoncent les questions qui taraudent toute guérilla digne de ce nom. Celle de la propagande, d'abord : faut-il miser uniquement sur la fibre religieuse et ethnique ? Doit-on l'articuler à un discours nationaliste, voire anti-impérialiste ? Ou bien convient-il de conjuguer ces divers registres dans un pragmatisme attrape-tout ? Les questions stratégiques, ensuite : comment une poignée de partisans peuvent-ils « réveiller » les « opprimés » ? Comment éviter que les actions de l'« avant-garde musulmane » ne l'isolent des « masses » ? De la résolution de ces problèmes dépend le sort de l'humanité, selon Al-Zawahiri, qui mêle sans vergogne arguments politiques et citations du Coran pour tracer des perspectives et se donner une légitimité.

« Au cours de ce jihad, apparaîtront au grand jour les positions des gouvernants et de leurs partisans parmi les religieux, les intellectuels, les juges et les membres des services de sécurité. Alors, le mouvement islamique prouvera leur trahison aux masses de l'oumma, il prouvera aussi que ce qui les a conduits, c'est leur idolâtrie, car ils ont fait alliance avec les ennemis de Dieu, ils se sont opposés aux moujahidines à cause de leur islam et de leur jihad afin de servir les ennemis juifs et chrétiens de l'oumma, commettant un péché envers l'unicité de Dieu, faisant prévaloir les idolâtres sur les musulmans à cause même de leur islamité. »

Figure charismatique du réseau, multipliant les apparitions médiatiques depuis les attentats du 11-Septembre, Al-Zawahiri se veut persuasif et donne ensuite des recettes de guérilla terroriste tout en prétendant énoncer la « vérité » radicale de l'islam et la droite ligne du jihad. En 1979, il intègre le jihad Islamique où il se spécialise dans le recrutement des militaires de l'armée égyptienne. A la fin des années 1980, le jihad islamique s'allie à la Gamaa islamiya, groupe djihadiste rival, en vue d'éliminer le président Anouar el-Sadate qui vient de signer avec Israël un traité de paix. Son assassinat, le 6 octobre 1981, est suivi d'une vague d'arrestations massive. Zawahiri est emprisonné, avant d'être innnocenté et libéré en 1984. L'épreuve de la prison, les tortures et les humiliations qu'il y subit finissent de le convaincre de la légitimité de son combat. « Ils nous ont envoyé des décharges électriques ! Ils ont utilisé des chiens sauvages ! (…) Où est la démocratie ? Où est la liberté ? Où sont les droits de l'homme ? Où est la justice ? Nous ne l'oublirons jamais ! », hurle-t-il, en anglais, devant les journalistes étrangers venus assister au procès. Une étape « traumatique » mais « fondatrice », estime le chercheur Stéphane Lacroix. « C'est en prison, poursuit-il qu'il s'impose comme leader du mouvement

[996] Vladimir Bartol « Alamut », op. cité, p. 72.

[997] Ecrit fin 2001 par ce médecin chirugien de formation, quelques mois après les attentats du 11 septembre. Né en 1951 dans une banlieue aisée du Caire, Ayman Al-Zawahiri est issu des classes supérieures lettrées d'Egypte. Elève studieux et doué, il admire la pensée de l'islamiste Sayyid Qotb (1906-1966), qui prône la lutte arme pour renverser le régime égyptien «apostat» et instaurer un état régi par la charia. En 1966, il assiste à son exécution par pendaison. Cet événement le persuade d'entrer dans la clandestinité pour rejoindre la lutte islamiste armée.

islamiste radical égyptien ». Zawahiri se lance dans la rédaction de son premier ouvrage « Le Livre noir : la torture des musulmans sous la présidence d'Hosni Moubarak » raconte sa propre expérience.

Enfin libre, mais étroitement surveillé par les services de renseignement égyptiens, il quitte son pays pour l'Arabie saoudite puis l'Afghanistan. Il y rencontre le jeune Oussama Ben Laden qu'il ne quittera plus. Ben Laden veut s'attaquer au pouvoir des Saoud : Zawahiri le persuade d'ériger un djihad contre tous « les régimes apostats du monde musulman ». Les fondations d'Al-Qaida sont posées et peuvent alors s'exporter à travers le monde musulman.

Savoir/pouvoir. Au nom d'une prise de conscience, le « bourgeois théoricien » du réseau s'adresse principalement aux jeunes des banlieues déshéritées de Bradford ou de Casablanca dont on a appris, lors de leurs arrestations en Grande-Bretagne, que c'est à travers le Web qu'ils se sont formés. Les méthodes violentes qu'il n'a cessé de légitimer, notamment les meurtres de civils, chiites ou non, ont été remises en cause en 2008 par des figures importantes du djihad égyptien, issues de sa génération. Des débats furieux ont agité la sphère intellectuelle de l'islamisme radical. D'anciens proches comme le « docteur Fadl », un authentique théoricien du djihad, l'ont pris à partie, l'accusant d'avoir « trahi l'islam et les musulmans », voire d'avoir en quelque sorte dévoyé l'esprit comme la lettre du « combat sacré [998]», bref de n'avoir rien d'un véritable reporter d'idées.

Traditionnellement, le terrorisme est défini par ce qu'il n'est pas. Comme d'ailleurs aussi notre fiction théorique dont la notion valise de reportage n'appartient pas au monde philosophique des idées. C'est pourquoi de nombreuses définitions prennent pour point de départ l'illégitimité des actions entreprises par les terroristes par rapport aux actions coercitives « légitimes », c'est-à-dire celles décidées et conduites par des Etats contre d'autres Etats par l'intermédiaire de leurs forces armées. Cela explique pourquoi la grande majorité des définitions actuelles insistent sur le fait que le terrorisme est, au départ, une action entreprise par un groupuscule non-étatique (qui peut, le cas échéant, être soutenu plus ou moins directement par un Etat), et qu'elle prend pour cible des « non-combattants ». En somme, une telle définition du terrorisme postule que celle-ci a pour signe particulier et caractéristique fondamentale une action violente qui, en amont et en aval, se produit hors des canaux traditionnels de la violence organisée, c'est-à-dire en marge de l'Etat et de l'appareil militaire. De fait, c'est cette caractéristique qui donne au terrorisme son aspect irrationnel et inhumain : la violence, même la plus extrême, est acceptable à partir du moment où elle suit certaines règles, inacceptables en dehors de celles-ci. Or, la particularité du terrorisme, islamiste ou non, est précisément de ne pas suivre ces règles et de les enfreindre systématiquement. Préférant, comme le disait Guy Debord de la démocratie « être jugée sur ses ennemis plutôt que sur ses résultats »[999].

D'où ce violent bréviaire islamiste d'Al-Zawahiri qui privilégie les opinions toutes faites et l'action violente aux idées/concepts, joue sur l'amalgame total entre le domaine des conduites et celui de la politique et justifie les moyens expéditifs par la fin.

« On peut toujours suivre un Américain ou un juif dans la rue puis le tuer d'un coup de revolver ou de couteau, avec un explosif de fabrication artisanale, ou bien d'un coup de barre de fer ; mettre le feu à leur propriété avec un cocktail Molotov n'est pas difficile. Avec les moyens du bord, de petits groupes peuvent semer la terreur parmi les Juifs et les Américains. La bataille que doit mener le mouvement islamique en général, et jihadiste en particulier, est celle de la prise de conscience au sein de l'oumma[1000]... »

[998] Cécile Hennion «Ayman Al-Zawahiri : le bourgeois théoricien», Le Monde, 9 septembre 2009, «Spécial Al-Qaida», p 2.

[999] «De la violence en politique» Nouvelles éditions Lignes, mai 2009.

[1000] Ayman A-Zawahiri, « Cavaliers sous l'étendard du Prophète », op. cité, p. 295.

Al-Qaida et le sens de la modernité

Question cruciale d'un « reportage d'idées » qui ne se veut pas seulement litanie racialiste de haine et d'affect et cherche à toucher et à drainer le plus grand nombre. Heureux d'être aspiré par le souffle de l'événement mais aussi contraint à la redite nihiliste et sanglante des attentats à répétition, Al Qaida est-il aujourd'hui le dernier avatar de la modernité, voire même un rejeton monstrueux et postmoderne qui nie toute réalité et légitimité à un autre monde que le sien ?

Précisons d'abord, avec l'aide de Gilles Kepel, que le terme Al-Qaida a de nombreux sens en arabe. Qaida veut dire la « règle » ou la « norme ». Ce que le terrorisme s'efforce de construire, c'est une nouvelle règle, une nouvelle norme de l'ordre du monde. Quand le G8 se réunit en Ecosse et que Londres obtient les jeux olympiques – deux jalons clefs dans l'organisation du monde- un troisième élément se superpose et brouille le jeu mondial : les explosions londoniennes dans les transports en juillet 2005. Comme si à la règle du G8, des JO et de l'OMC se substituait leur règle. C'est une manière d'arrêter le temps, de le fixer et de contrôler l'agenda, de dire « ne nous oubliez pas, nous sommes là et bien là, avec notre pouvoir de nuisance ».

Le deuxième sens de Qaida, c'est la « base ». Terme qui a désigné tout simplement les camps de base des Arabes en Afghanistan. Puis le sens a glissé vers la « base de données ». Donc vers le Net, donc un réseau. Réseau peut signifier aussi la communauté. C'est une petite oumma dihadiste qui fixe la règle et qui se réalise par l'action terroriste, en bouleversant l'agenda du monde, même si pour l'instant tout ça ne débouche sur rien, politiquement parlant.

Dans son « Appel à la résistance islamique globale », un ouvrage de 1500 pages diffusé, en version courte sur Internet à partir de 2005, Al-Suri écrit : « Al-Qaida n'est pas une organisation, ce n'est pas un groupe, et nous ne voulons pas qu'il le devienne. Al-Qaida est un appel, une référence ». Pour lui, il ne devrait pas y avoir « de liens organiques entre les unités de résistance islamique globale ». Avec cette méthode, qui implique la constitution de cellules indépendantes sans lien entre elles, la lutte « doit pouvoir s'autorenouveler, s'autoperpétuer ». Jusqu'à un certain point, Ben Laden et Zawahiri ont accepté le précepte, l'organisation s'est décentralisée. Ni Al-Qaida au Maghreb islamique ni la filiale d'Irak ou celle de Somalie ne prennent directement leurs ordres auprès de « la centrale » sur la frontière pakistano-afghane. Mais tous les groupes qui se réclament de « la base » ont recherché, pour des raisons de visibilité internationale, quelquefois d'efficacité avec apport d'argent, d'équipements ou de main d'œuvre, l'adoublement du cheikh Oussama[1001].

Rassemblement/décentrement autour de la problèmatique des Lumières. John Gray, professeur de sciences politiques à la prestigieuse London school of economics dans un livre assez récent et non traduit en anglais[1002] s'en prend à l'utopie très occidentale d'un monde meilleur. Il s'attaque au progressisme, à la conviction que plus le monde absorbe de science et se modernise, plus il devient laïc, éclairé et pacifique. Autrement dit, à « la conviction qu'il n'y a qu'une seule façon d'être moderne, et que c'est toujours la bonne ». Selon sa thèse - qui tente d'établir que cette idée d'une modernité synonyme de lumières n'est pas seulement erronée mais dangereuse, communisme, néolibéralisme et islam sont les produits d'une même foi aveugle dans le progrès, héritée des Lumières. Gray cherche tout d'abord à démontrer qu'Al Qaida est un mouvement moderne et non un « retour au Moyen-Age » comme le suggère une idée très répandue. Le réseau terroriste de Ben Laden s'il est hostile à l'individualisme occidental, est en revanche ouvert aux technologies de pointe. Ces nouveaux nihilistes ont également un sens instinctif des relations publiques et leur organisation est véritablement mondiale tout en restant autonome au niveau local. Encore une preuve que la modernité se manifeste sous de multiples formes et peut se délocaliser. Mais John Gray cherche aussi à démontrer qu'en un certain sens Al Qaida et

[1001] Patrice Claude «L'étau se resserre sur Oussama Ben Laden», Le monde 9 septembre 2009, «Spécial Al-Qaida», p. 8.

[1002] « Al Quaeda and What It Means to Be Modern », en français dans le texte Al Qaida et le sens de la modernité.

la pensée laïque occidentale ont beaucoup en commun : ils sont contaminés de la même façon par le progressisme. Avec sa conviction que l'on peut refaire le monde en recouvrant à la terreur, Al Qaida se révèle être un parent proche du nazisme et du communisme. Ceux qui veulent voir dans le ll septembre 2001 et la guerre de Bush contre le terrorisme un « choc des civilisations » ne comprennent pas que l'intégrisme musulman est un produit de la pensée progressiste occidentale.

Que peut donc déduire le « reporter d'idées » de ce réquisitoire provocateur et des arguments tendancieux mais intéressants du professeur Gray ? Il a sûrement raison de nous rappeler que la modernité n'est pas monolithique et que les conflits entre ses diverses formes sont inévitables. Par exemple, il cerne - avec un réel talent de reporter d'idées à l'anglo-saxonne, un élément fondamental de modernité dans la pensée nihiliste de Ben Laden, à savoir son idée d'Etat-nation. En théorie, l'Islam est résolument universel : il rejette le nationalisme, y compris le principe d'un état-nation religieux. Tous les représentants des divers courants de l'islam radical ont remplacé la communauté, pierre angulaire de l'islam traditionnel, par l'Etat-nation, en tant qu'unité de base du monde musulman. L'Etat-nation moderne joue un rôle clef dans la vision extrémiste de l'islam. Ce qu'Al-Qaida et consorts appellent de leurs vœux, c'est un état islamique. Quiconque s'oppose à cette vision, c'est-à-dire la grande majorité des musulmans, est considéré comme un ennemi qu'il faut abattre. « La violence n'est pas une fin en soi, déclare Hassan al-Tourabi, 73 ans, protecteur de Ben Laden à Khartoum qui a inspiré l'internationale islamiste. Ce qui m'inquiète, c'est que toute l'énergie qui se développe actuellement dans le monde musulman ne débouche sur aucun travail théorique. Qui écrit des livres.[1003] »

Plus qu'un mouvement moderne, comme le soutient Gray, le réseau d'Al-Qaida se trouve selon nous dans l'entre deux, c'est-à-dire « entre le pas encore et le plus jamais », entre une modernité qui s'installe mais n'est pas tout à fait assimilée et une tradition qui s'effondre et qui ne se renouvellera plus jamais sous sa forme originelle. En ce sens, « tout retour en arrière est un leurre, il débouche sur le no man's land », écrit Daryush Shayegan, ex-directeur du Centre iranien pour l'étude des civilisations. Il poursuit en précisant : « Le problème de l'identité dans les pays islamiques devient de plus en plus énigmatique, car aux identités ethniques et religieuses s'ajoute une troisième identité qui, elle, nous vient de la modernité, c'est-à-dire de cet ensemble d'idées riches d'innovations dont l'origine remonte aux grandes mutations scientifiques de l'Occident, survenues au commencement des temps modernes. Quoi qu'il en soit, le monde islamique baigne, qu'il le veuille ou non, dans un monde où les idées importées n'ont aucun lien généalogique avec les concepts en cours[1004]. »

D'autre part, Al-Qaida est à bout de souffle, diagnostique Jean-Pierre Filiu[1005]. Le 11 septembre a été son apogée, mais aussi le début de son déclin. Malgré ce coup d'éclat à vocation planétaire, elle n'a pas engendré la dynamique qu'elle prétendait impulser. Bien au contraire. Ainsi, les formes les plus politiques de l'Islam, comme les Frères musulmans, combattent Al Qaida jusqu'au sang, y compris dans la bande de Gaza où le Hamas a étouffé dans l'oeuf toute tentative d'emprise par Al-Qaida. Enfin, même les autres groupes djihadistes se sont opposés à l'organisation en affirmant qu'elle trahissait les valeurs des musulmans. En 2007, le célèbre docteur Fadel, qui a sans doute rédigé la charte d'Al Qaida, a provoqué un véritable séisme idéologique en affirmant que la direction du mouvement n'a pas la légitimité religieuse pour décider, à coups de fatwas, qui était bon ou mauvais parmi les musulmans. Ce désaveu relègue Al-Qaida au rang d'une simple secte qui prône une nouvelle religion du djihad pour le djihad. «En clair, Ben Laden se fait traiter de déviant ! En Islam, c'est gravissime», conclut avec sévérité Filiu.

Son terrain de jeu terroriste s'est sans doute aussi réduit, dans la mesure où il ne lui reste que la possibilité de se greffer sur les derniers panislamistes, les talibans pakistanais. La direction d'Al-Qaida

[1003] Christophe Ayad « Soudan caustique ». Libération 15 février 2006.

[1004] «La Lumière vient de l'Occident. Le réenchantement du monde et la pensée nomade.», Paris, éditions de l'Aube, 2001, p. 93.

[1005] Professeur associé à Sciences-Po (chaire du Moyen-Orient), Jean-Pierre Filiu est l'auteur de « l'Apocalypse dans l'Islam ». Il vient de publier chez Fayard « les Neuf Vies d'Al-Qaida ».

serait dans un cul-de-sac géographique, idéologique et militaire, enfermée dans la zone tribal pakistanaise où l'organisation est née. Pour le reste, elle n'a pas pu mener à bien la conspiration terroriste d'ampleur dans les pays occidentaux depuis 2006. Al Qaida dépend de plus en plus de groupes affiliés comme les Ouzbeks, les talibans pakistanais ou le mouvement Lashkar-e-Taïba. Elle-même ne peut se prévaloir du combat en Irak contre les armées occidentales ou contre Israël en Palestine. La direction et son noyau dur de combattants ne peuvent que se préserver aux confins du Pakistan, dans les zones tribales, et subir les raids américains, un tous les deux jours en moyenne, qui ont sans doute éliminé déjà la moitié de sa hiérarchie. L'étau se resserre. Et Al Qaida ne se renouvelle pas, étant toujours constituée pour l'essentiel des vétérans du djihad afghan de 1989.

Après la mine d'or de Bush, « ennemi de l'islam », l'argument « Obama esclave américian » ne passe pas vis à vis des musulmans réels qui veulent vivre leur foi sereinement. Bien qu'il ne faille pas trop vite l'enterrer, Al-Qaida ne peut survivre que dans la guerre à outrance, l'affrontement sans merci entre le monde occidental et l'islam, et seule une invasion de l'Iran ou une attaque d'Israël contre Téhéran pourrait lui fournir une chance aussi providentielle que l'invasion de l'Irak de Saddam Hussein en 2003. Si cela ne se produit pas, conclut J.P. Filiu, Al-Qaida joue sa survie. Loin d'être une phalange pionnière d'une nouvelle forme d'émancipation, Al-Qaida n'aura alors mené qu'un combat d'arrière garde, le dernier baroud d'honneur d'un panislamisme toujours en recul. Sous couvert de bataille contre les « infidèles », c'est en réalité contre l'islam que cette guerre est livrée[1006]. On semble loin ici de «l'insurrection d'un peuple à mains nues» et de l'émergence d'une nouvelle forme de spiritualité… comme le soutenait Foucault à la fin des Seventies dans le sillage de Khomeyni.

L'équation nihiliste et la « violence symbolique »

Faute de « reporters d'idées » dignes de ce nom, cette conjugaison de l'Etat et de la religion fait du fondamentalisme islamique une doctrine autoritaire, voire nihiliste, mais cela ne fait pas d'Al-Qaida un mouvement moderne. Ces nouveaux fedayins prennent ce qui leur convient dans la tradition et la modernité et sont d'avides consommateurs de la mondialisation. Ainsi, ils sont plus postmodernes que modernes en s'emparant, comme d'ailleurs Obama[1007], de récits fondateurs.

On ne s'interroge guère sur la curiosité du monde de ces fedayins d'Al-Qaida et on ne leur oppose guère d'autres récits orientaux. Après le rapprochement avec le roman de Vladimir Bardol « Alamut [1008] il serait sans doute pertinent de les confronter avec la figure exemplaire de Shéhérazade dans « Les mille et Une Nuits », contes arabes d'origine persane qui se situent à Bagdad à la charnière du XIIe et du XIIIe siècles dans un Islam impressionnant d'inventivité et de liberté. Une contre-narration bien avant le 11 septembre 2001[1009] avec le reporter d'idées dans le rôle de la jeune épouse qui repousse l'échéance d'une nuit à l'autre en racontant des histoires. Cette tradition du récit est fondée ici sur « l'idée d'une curiosité salvatrice, écrit Jacques Gonnet, mais une curiosité qui plonge ses racines dans le savoir et l'instruction, sur la connaissance des hommes aussi. Une curiosité dont on joue, consubstantielle à la vie, joyeuse et sage, puisqu'à travers les contes, c'est une expérience du monde que nous partageons avec la sagesse populaire[1010]. »

Outre l'hymne à la curiosité (bonne et/ou mauvaise) liée à notre fiction théorique, ce récit vise à replacer dans leur contexte historique et social certains aspects du monde islamique qui, vus par l'écran déformant d'une mythologie « orientaliste », sont souvent le plus souvent de réactions irrationnelles,

[1006] Al-Qaida à bout de souffle. Propos recueillis par Jean-Paul Mari, Le Nouvel Observateur N°2349 du 12 au 18 nov. 2009, p. 100.

[1007] Christian Salmon «Le narrateur d'Obama» et «Obama et les signes» in «Storytelling Saison 1», op. cité, pp.13-16, pp. 93-100.

[1008] Paris, Phébus, 1988.

[1009] Don DeLillo (écrivain américain) «Mao II» : «Il y a des années, je croyais qu'un romancier pouvait modifier la vie intérieure de la culture. Maintenant, les fabricants de bombes et les tueurs se sont emparés de ce territoire. Ils affectuent des raids sur la conscience humaine (…)».

[1010] Jacques Gonnet « Les médias et la curiosité du monde », Paris, PUF, 2003.

voire hystériques. Il s'agit notamment du foulard (hijab), de l'harem, et, en général de tout ce qui concerne la sexualité, et la condition féminine dans l'islam. Tant le harem que l'hijab ont la fonction de réaliser une séparation entre public et privé, entre licite et illicite, une séparation qui n'entraîne pas nécessairement la déshumanisation des femmes : bien qu'il soit défendu aux femmes d'agir publiquement, autonomie et initiative leur sont reconnues dans les espaces sociaux où leur action est « licite ». En particulier, l'harem n'est pas le lieu de l'esclavage et de soumission constate le reporter d'idées dont les voyageurs et les écrivains européens feront le symbole de la barbarie du despotisme oriental, mais seulement l'endroit inaccessible de la maison, dont la séparation de l'endroit « ouvert », public, était un enjeu plus important que le prétendu enfermement des femmes en son intérieur.

Mieux, cette partition de l'espace, sorte d'hétérotopie -comme les maisons closes et les villages idéaux de jésuites dont parle Foucault dans un texte de l967[1011], relève de la logique « horizontale » de l'organisation symbolique de l'espace des cultures islamiques, et pas essentiellement d'une volonté de ségrégation des femmes. D'ailleurs, ces dernières ne sont pas condamnées à la passivité et à l'invisibilité sociale : l'initiative féminine est cruciale dans un grand nombre de pratiques sociales et religieuses (fêtes, rites, etc.). Bien qu'elle s'affiche publiquement et à la visibilité de la rue, l'image de la femme musulmane sans visage et sans parole est dans une large mesure une construction idéologique de l'« orientalisme » étudié par Edward Said. D'où la difficulté à concevoir, même pour le reporter qui débarque avec des questions sans avoir de réponses a priori - une femme musulmane qui ne soit pas une victime muette et cachée au regard d'autrui.

Curiosité/étonnement. Voyeur/voyant : la raie du voile arabe par exemple. Où ce n'est pas tant ce qui est dissimulé qui est fascinant à surprendre que justement ce qui se donne et se (dé)voile dans un scintillement érotique. Dans un tableau de Paul Klee, « Chanson arabe », on distingue une femme voilée, et le voile est traité de façon à donner l'impression d'un rideau de scène. Deux yeux vous regardent à travers. On devient le voyeur du regard, et c'est presque plus frustrant et violent. Comme si on volait à cette femme ses yeux. Le regard curieux y est cru, comme s'il était nu de ce qui l'entoure, forçait à la pénétration/information, et s'y refusait pourtant cruellement.[1012]

Enfin, il faut rappeler que l'Islam ne connaît pas l'association chrétienne entre la femme et le pêché stigmatisée par les Pères de l'Eglise, ni non plus celle entre le pêché et la sexualité lié au récit biblique d'Adam et Eve au jardin d'Eden. La version coranique de la Création du monde ne connaît pas le mythe de la Chute et de la faute originelle. Le plaisir sexuel est envisagé comme une force naturelle qu'il faut régler et parfois restreindre, mais nullement comme une entité démoniaque qu'il faudrait régler et parfois restreindre. Même le mariage (nikah) est conçu comme un contrat concernant l'usage réglé des plaisirs, tandis que le matrimonium chrétien tolère la volupté seulement en tant que mal nécessaire à la procréation et à la perpétuation de l'espèce humaine[1013].

Qui est donc Shéhérazade sans tous ses oripeaux et autres présupposés « orientalistes » ? Elle est, dans notre imaginaire, cette belle jeune fille qui se marie au roi Chahriyâr et qui, après sa nuit de noces, doit être exécutée le lendemain matin. Avant l'apparition de l'aube, elle commence un récit qui intéresse si fort le roi, piqué dans sa curiosité, que celui-ci décide de surseoir à l'exécution jusqu'au lendemain pour connaître la suite du récit. « Shéhérazade avait lu des livres et des écrits de toutes sortes, jusqu'à étudier les ouvrages des Sages et les traités de médecine. Elle avait retenu en sa mémoire quantité de poèmes et de récits, elle avait appris les proverbes populaires, les sentences des philosophes, les maximes des rois. Elle ne se contentait pas en effet d'être intelligente et sage ; il lui fallait encore être

[1011] Michel Foucault, Dits et écrits 1984, pp. 752-761, *Des espaces autres* (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, pp. 46-49.

[1012] Jean-Luc Hennig «Le voyeur. Enquête sur une passion singulière», Paris, Albin Michel, 1984, p. 47.

[1013] «Pubblico e privato nelle istituzioni del mondo islamico». Intervista a Giorgio Vercellin, insegna Storia e Istituzioni del Vicino e Medio Oriente all'Universita Ca'Foscari di Venezia, acura di Andrea Cavazzini, in Michel Foucault L'Islam e la rivoluzione iraniana, op. cité, pp. 67-74 (en italien).

instruite et formée aux belles-lettres. Quant aux livres qu'elle avait lus, il ne lui avait pas suffi de les parcourir ; elle les avait étudiés avec soin[1014]. » En ce sens, par sa subtilité et sa richesse, la figure de Shéhérazade apparaît comme sans doute une des plus positives de la curiosité, qualité première du journalisme en général et partant du reporter d'idées qui doit dépasser l'étonnement proprement philosophique. Elle s'oppose au projet de mort concocté par le roi en jouant à fond la carte de la curiosité et de la vie. En ce sens, elle est à mille lieux du projet de mort violente du terrorisme islamique et de sa curiosité morbide relayée et amplifiée par les médias.

Car n'oublions pas, nous rappelle Jacques Gonnet, que si le roi Chahriyâr fait exécuter chaque matin sa nouvelle épouse, c'est parce qu'il a découvert avec effroi et honte que lui, qui régnait sur la plus grande partie de l'univers, était trompé par son épouse légitime de façon scandaleuse. Chaque fois qu'il partait à la chasse, avec un rituel très au point, l'épouse et les servantes s'adonnaient à tous les plaisirs en se faisant faire l'amour par des esclaves. Le roi caché assiste à son infortune, avec son frère cadet à qui il est arrivé la même aventure. Curiosité malsaine, dévoyée voire dangereuse du Sultan voyeur (pourtant pas encore abonnée à la presse people) qui est puni de son indiscrétion !

N'ayant plus aucune confiance dans les femmes, Chahriyâr décide alors, pour ne plus être trompé, de faire exécuter au petit matin chacune de ses nouvelles épousées, vierges prises chaque jour dans le peuple ou dans son personnel. Vieille tentation du nihilisme : au lieu d'affronter le problème et de tenter de le résoudre rationnellement, on le supprime purement et simplement. Mais il se fait grand bruit dans la ville de ces disparitions et l'opinion publique s'affole : « Les matrones se lamentaient, les femmes, les pères, les pères, tous vivaient dans une inquiétude continuelle, et ne tardaient pas à appeler les pires maux sur la tête du roi. » Là apparaît le projet ou « reportage d'idées » de Shéhérazade. Elle décide à la fois de sauver son peuple et de sauver le roi. Or, toute sa stratégie est fondée sur la curiosité considérée comme naturelle et saine. Dès la première nuit, la petite sœur cadette, Dounyazade, qui est dans la confidence, s'étend auprès du lit et demande à sa grande sœur, comme il était prévu : « O ma sœur, si tu ne dors pas, raconte-moi une de tes belles histoires, de celles qui nous aidaient à passer nos veillées. Ensuite, dès avant l'aube, je te ferai mes adieux car je ne sais trop ce que demain te réserve… »

Ainsi débute le récit des « Mille et Une Nuits ». La curiosité se présente toujours comme un désir. Désir de voir, de savoir qui est au coeur de notre oxymore en forme de fiction théorique. Une pulsion qui porte à s'informer, à connaître des choses nouvelles. Le roi, captivé par le récit, va oublier petit à petit le sort terrible qu'il réserve à sa nouvelle femme. Bien plus, quand celle-ci arrive au terme de sa dernière histoire, après avoir donné le jour à trois enfants de sexe masculin, elle se lève et se présente à la face du roi, baise le sol devant lui et lui dit : « O roi du temps, voici tes enfants. Je souhaite que tu m'accordes la grâce d'échapper à la mort que tu avais prévue pour moi et cela par égard pour eux[1015]. » Et le roi lui répond : « Par Allah ! J'étais décidé à épargner ta vie avant même que tu me présentes ces enfants car je t'ai vue, chaste, fidèle et pieuse. »

Avènement de nouvelles Lumières avec cette méditation sans fin sur la bonne curiosité et la mauvaise curiosité (ambivalence du métier de journaliste), sur toutes leurs multiples facettes dont l'auteur en joue dans une construction de miroirs, puisque Shéhérazade racontant les histoires, dans la droite lignée du narrateur cher à Benjamin, annihile le désir de vengeance du Sultan. Actualité de ce conte oriental qui fait partie du patrimoine culturel : selon Ira Chernus, professeur de l'université du Colorado, Karl Rove, conseiller politique de George W. Bush, a, pendant les deux mandats de celui-ci, appliqué une stratégie qu'il qualifie de « stratégie de Shéhérazade » : « Quand la politique vous condamne à mort, commencez à raconter des histoires – des histoires fabuleuses, si captivantes, si envoûtantes que le roi (ou dans ce cas, les citoyens américains qui, en théorie, gouvernent notre pays) oubliera sa condamnation

[1014] « Les Mille et Une Nuits », édition intégrale établie par René R. Khawam, Paris, Phébus, l986, p. 55.

[1015] «Les Mille et Une Nuits», op. cité, p.73.

capitale[1016]. Jusqu'aux Lumières, la curiosité est le plus souvent l'objet de méfiance et de soupçon. Puis, sous l'impulsion des Encyclopédistes, puis la naissance de la presse populaire et des lois sur la liberté d'expression, toutes les curiosités sont permises, voire légitimées, à tel point que la curiosité se fond aujourd'hui et se dissout dans notre paysage médiatique. A tel point que le manque de curiosité (et de chance) est considéré comme faute professionnelle pour le chercheur comme pour le reporter. Au même titre que l'absence d'étonnement chez le philosophe.

« Il est en effet significatif de constater que la « curiosité » n'apparaît pas non plus dans la plupart des manuels qui traitent du journalisme. L'accent, en revanche, est mis sur le droit, sur la libre communication des pensées et des opinions, « un des droits les plus précieux à l'homme » puisque tout citoyen peut « parler, écrire, imprimer librement ». Les critiques les plus vives portées, dès le XIXe siècle, sur les journalistes concernent ainsi leur liaison avec le pouvoir, leur vénalité, la vénalité de la presse mais jamais sur la curiosité, qui est légitime[1017]. Seule exception, l'indignité historique des « petits reporters » qui dévoilent les secrets et qui, hier comme aujourd'hui les paparazzi, sont parfois d'autant plus rejetés qu'ils portent le poids d'une infamie : rappeler à chacun d'entre nous notre propre curiosité du monde[1018]. » Devant un tel constat entre saine curiosité et curiosité morbide, le reporter d'idées fait émerger ces marginalités ignorées et tente de cerner le conflit en le décentrant. Ne pas savoir quoi penser avant d'avoir pensé, jouir de l'imprévu, tolérer large. Il incite son public à repérer clairement l'adversaire, l'altérité de l'équation nihiliste, et le met à l'épreuve du caché comme un révélateur. Il met par exemple Al-Qaïda en perspective avec d'autres mouvements terroristes comme les trente ans de lutte armée de l'ETA et son bilan de plus de 800 morts. Il recueille ainsi l'interview de ce militant, 27 ans, originaire de la province de Biscaye et poseur de bombes à Madrid pour tenter de comprendre cette étrangeté de la violence, l'avant et l'après de la brisure du passage à l'action. Terrorisme individuel contre terrorisme d'Etat « Vous êtes avec moi ou contre moi ». Ce qui exclut radicalement l'entre deux où se situe notre fiction théorique…

> « Quand on pose une bombe, on pose une bombe, c'est pas plus compliqué que ça. On attend le passage (de la cible), on appuie sur le bouton, et basta. C'est du gâteau, on ne risque pas de se faire tirer dessus. On transporte un tout petit paquet, on appuie sur le bouton et on sait qu'il n'y aura aucun affrontement. Poser une bombe, placer cinquante ou cent kilos (d'explosifs) dans une voiture et la faire sauter, c'était la chose la plus facile du monde. C'était à la portée du premier idiot venu. Et puis il n'y avait pas lieu de s'interroger pour savoir si ce que nous avions fait était bien ou mal, c'était pas (sic) ce qu'on nous demandait. On faisait une action, tout simplement, et on pensait déjà à l'action suivante (…) Notre seule obsession, c'était de faire régner la terreur chez les Madrilènes et de faire le plus de dégâts possible (…) Dans les rues, dans les bars, on entendait les gens parler et dire : putain, moi, j'accepte n'importe quelle position politique, mais la violence, c'est un truc que je ne peux pas accepter. Nous, on se marrait. Et on disait : la violence ? La violence, c'est vous qui l'exercez. Même si on tue des tas de gens, notre cause est juste, c'est votre faute à vous. La violence, c'est vous qui la générez, donc, forcément, nous, c'est toujours bien, ce qu'on fait.[1019] »

On touche ici à une monstration de la faiblesse qui en fait une force : sentiment qu'on est absolument pas contraint par la situation. Entre le sage et l'insensé, le « reporter d'idées » n'a au fond qu'un véritable objet en ce monde qui « n'est pas une nursery » (pour le dire comme Freud) : la violence, celle qui va de

[1016] Christian Salmon Storytelling « Le retour de Karl Rove, le scénariste » Le Monde 6 septembre 2008, p. 31.

[1017] Un des lieux officiels de cette bonne curiosité est le cabinet de curiosités où étaient entreposés et exposés des objets collectionnés, avec un certain goût pour l'hétéroclisme et l'inédit. Apparus à la Renaissance en Europe, les cabinets de curiosités sont l'ancêtre des musées et des muséums. Ils ont joué un rôle fondamental dans l'essor de la science moderne, même s'ils gardaient les traces des croyances populaires de l'époque (il n'était pas rare d'y trouver du sang de dragon séché ou des squelettes d'animaux mythiques). L'édition de catalogues qui en faisaient l'inventaire, souvent illustrés, permettait d'en diffuser le contenu auprès des savants européens. Le principe du cabinet de curiosités a disparu durant le 19e siècle, remplacé par des institutions officielles et les collections privées. Celles-ci ont joué encore un grand rôle dans certaines disciplines scientifiques comme l'entomologie ou la conchyliologie.

[1018] Jacques Gonnet, « Les médias et la curiosité du monde », op. cité, p. 103.

[1019] Fernando Reinares, « Patriotas de la muerte », Madrid, Taurus, 2001, Interview N°40. En espagnol.

la violence de la langue à celle de l'Etat, la « violence symbolique » dont parle Bourdieu, qui, à partir, d'un certain moment, s'est nouée dans la figure désespérée d'un progrès lui-même désespérant. Il n'a que cet objet, cette violence-là dont il serait le contrepouvoir relatif, parce qu'il est né d'elle et avec elle, comme la forme plus ou moins sacrificielle de sa négation. Tout cela revient à tenter d'affirmer une existence sans référence à une composition chronique des identités[1020].

En définitive, ce dernier chapitre de la première partie vise à montrer comment et pourquoi l'Islam avait manqué son rendez-vous avec les Lumières[1021], mais pas celui avec les médias et l'histoire ; tout en prenant les quatre théoriciens du Jihad au pied de la lettre en débusquant ces montreurs d'ombres et de fureurs de la caverne d'Al-Qaida dans leurs propos lapidaires, haineux et vides de sens philosophiquement parlant. Sans oublier de nous appuyer sur la figure exemplaire et orientale de Shéhérazade dans « Les Mille et Une Nuits », contes arabes d'origine persane et d'un Islam réconcilié avec la tradition afin de distinguer le bon grain de l'ivraie : la bonne et la mauvaise curiosité au cœur de notre fiction théorique du « journalisme philosophique » comme la bonne et la mauvaise agressivité au centre de l'action politique et de l'engagement de l'intellectuel. Bref, nous avons tenté de tracer un chemin de reportage d'idées entre idées reçues sur le terrorisme et sur le journalisme qui, tous deux, n'ont guère bonne presse, victimes sans doutes de leur terminologie en « isme ».

Il nous reste maintenant de le parcourir en abordant quelques portraits de reporters d'idées contemporains pour démontrer qu'il existe un chemin, certes escarpé, pour une analyse critique (donc philosophique) du journalisme, lucide sur les imperfections de l'espace dans lequel il se déploie, mais ne cédant jamais à la facilité de déserter purement et simplement cet espace[1022] comme le fait par exemple Jürgen Habermas[1023]. En ce sens, notre maître sera, entre autres, Karl Kraus, le Sisyphe viennois qui roule et boucle son « Flambeau » (Die Fackel) qui, en dépit de sa critique acerbe et sans concession du journalisme réel, ne déserte jamais la scène journalistique. Avec la double figure benjaminienne du flâneur et derridienne du voyou[1024] qui dévoile toute l'ambivalence de la fiction foucaldienne du reporter d'idées. Car il a la conviction intime que le journalisme demeure en dépit de ses lacunes criardes et de ses dérives contemporaines, la meilleure façon pour diffuser ses idées et s'adresser au plus grand nombre.

[1020] Identités surmontées dirait Hegel.

[1021] Rencontrant à Qom, quelques mois avant sa mort, Marie-Claude descamps, grand reporter au Monde, le grand ayatollah iranien Hossein-Ali Montazeri avait dressé un sombre bilan de la révolution iranienne : «L'imam Khomeyni avait promis la liberté, il n'y en a aucun. Dites un mot et c'est la prison. Quant à la République islamique, le mot république inclut démocratie et liberté. Où sont-elles ?». Le Monde 22 décembre 2009, p. 22.

[1022] Géraldine Muhlmann «Du journalisme en démocratie», op. cité, p. 116.

[1023] Jürgen Habermas «L'Espace public.Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise», op. cité.

[1024] Jacques Derrida «Voyous», op. cité, p. 97 : «Le mot voyou a un rapport essentiel avec la voie, la voirie urbaine, la voirie de la cité ou de la polis, et donc avec la rue, le dévoiement du voyou consistant à faire un mauvais usage de la rue, à corrompre la rue, à trainer dans les rues, à «courir les rues», comme on dit de façon transitive. Cette transitivité n'est jamais loin de celle qui permet de «faire le trottoir» (NDLR : d'où l'expression «la presse tabloïd de caniveau» pour désigner les journaux people à scandale en Grande-Bretagne). Tout cela releverait, dans le sillage d'un Baudelaire, d'un Benjamin ou d'un Aragon, d'une autre peinture de «la vie moderne», de la ville moderne, du XIXe siècle à nos jours, dans le paysage urbain et capitalistique de la civilisation industrielle».

IIe PARTIE

LE REPORTER D'IDEES ENTRE LE SAGE ET L'INSENSE

UNE CONSTELLATION DE REPORTERS D'IDEES

« Laissez des traces, non des preuves, seules les traces font rêver » (René Char)

« S'il meurt le soir, le matin voit sa renaissance » (Guillaume Apollinaire)

« Je dis ce que j'ai vu et comment je l'ai vu » (Séverine)

QUESTIONS DE LIBRE CHOIX

À propos de notre constellation de « reporters d'idées »

- « Je suis terriblement curieux du monde. Je regrette toujours de ne pas avoir été ici ou là. » (Ryszard Kapuscinski)
- « Ce n'est pas seulement la raison des millénaires qui éclate en nous, mais leur folie. Il est dangereux d'être héritier. » (Graffiti 1968 de Nanterre)
- « La fiction a le pouvoir de prendre vie. Sinon, c'est qu'elle ne vaut rien. » (Salman Rusdhie)
- « Une fois que tu en auras fini avec tes histoires vraies, pourquoi n'essaierais-tu pas, un jour d'inventer une histoire avec des personnages qui iraient avec ? C'est seulement comme ça que tu comprendras ce qui s'est passé et pourquoi ? » (Norman Maclean)

Choisir, c'est se limiter dans tous les possibles, se mutiler dans la subjectivité du tri, voire même frustrer son lecteur qui aurait pu peut-être opter pour une toute autre sélection toute aussi subjective et aléatoire… quoi qu'on en dise. Bref, tout choix fait question car il aurait pu être autre et demande quelques justifications a posteriori pas toujours satisfaisantes. Tout en sachant qu'on ne peut justifier que l'injustifiable, pour le dire à la façon d'un Derrida, car quel mérite aurait-on à justifier platement le justifiable ?

Marx, Kraus, Benjamin, Cavaillès, Nizan, Arendt, Camus, Aron, Sartre, Debord, Foucault, Herr, Hatzfeld, Kapuscinki, Lévy, etc., notre subjectivation de « reporters d'idées » n'a, certes, pas la prétention d'être exhaustive, encore moins objective mais s'inscrit dans le scénario cher à Michel Foucault de la synergie entre intellectuels (Benjamin, Cavaillès, Sartre, Camus, Aron, Foucault, Lévy, Debray, Baudrillard, Clément, etc.) et journalistes (Londres, Kessel, Tucholsky, Herr, Kisch, Hatzfeld, Kapuscinki, Aubenas, etc.) au « croisement de l'idée et de l'événement ».

Certes, notre choix aurait sans doute pu être différent sans doute, mais il se justifie d'abord par le critère incontestable que tous ceux qui ont été pris dans cette saga l'ont été avant tout pour leur passion « publiciste » du journalisme, leur curiosité (et pas seulement leur étonnement) des bruits du monde sans oublier une ambition plus ou moins avouée de sortir le « voir » et le « dire » des cénacles savants et lettrés pour s'adresser au plus grand nombre et élargie ainsi leur public. Et pour arriver à leurs fins et s'installer dans l'espace public, ils n'ont pas hésité, notamment Karl Kraus qui tient sans mollir un seul instant la posture journalistique jusqu'au bout, à entrer dans la mêlée du spectacle mythique qui est loin, comme dans la conception kantienne, de dédoubler harmonieusement l'individu en un acteur et un spectateur. En tout cas, cette énorme accélération et ce besoin de réagir immédiatement (concept d'urgence) correspondent à une impulsion de base. Tous acceptent et assument le problème du risque de la pensée que Michel Foucault exprimait ainsi : « Il y a des moments dans la vie où la question de savoir si on peut penser autrement qu'on ne pense et percevoir autrement qu'on ne voit est indispensable pour continuer à regarder et à réfléchir[1025]. »

[1025] Michel Foucault « L'usage des plaisirs », op. cité, p. 14.

Le journalisme engloutit tout comme la baleine, Jonas et engendre une espèce de frénésie folle éloignée de la sagesse. « Tout en travaillant dans l'urgence, c'est aussi une manière de perdre son temps, de flâner, de glander par rapport à tous ceux qui ont des contraintes d'horaires de bureau, d'usine, etc. Il faut savoir prendre le temps, voire le perdre pour trouver la vraie réponse et se couler dans une problématique souvent étrangère, voire dans une vie qui n'est pas vous. Mais le grand reportage, ça peut être dans sa rue », déclare Florence Aubenas[1026] qui refuse d'être un ex-otage toute sa vie. « Depuis mon rapt en Irak, j'ai l'impression que le temps ne passe pas vite. A mon retour, j'étais devenue une sorte de pythie et d'icône : au début ça a été un choc , maintenant je l'ai apprivoisé ». Tous nos penseurs reporters sont hantés et enchantés comme nous par la question du journalisme et notamment par la flânerie du reportage et de sa myriade de mythes qu'ils n'hésitent à mettre en question, voire à affiner et à peaufiner. Refusant une pensée désincarnée de spectateur coupé » de son statut d'acteur, tous s'engagent dans son aventure à travers des journaux qui font époque comme « Combat » (Camus, Aron, Sartre, Lévy), « L'Humanité » (Nizan), « L'Express » (Aron, Camus) ou « Libération » (Cavaillès, Sartre, Hatzfeld). Beaucoup se sont côtoyés : Sartre, Aron, Nizan bien sûr rue d'Ulm et ailleurs, mais aussi croisés comme Arendt et Benjamin ; Sartre et Cavaillès ; Camus et Sartre ; Foucault, Aron, Lévy et Sartre. Sans parler des grands reporters contemporains Michael Herr, Jean Hatzfeld, Seymour Hersh et Ryszard Kapuscinski. Malgré leur diversité, voire leurs divergences, tous contribuent sans doute à préciser et à enrichir le portrait et le style du reporter d'idées. A grand renfort de citations souvent en exergue qui ne sont pas là par hasard ou/et par didactisme/pédantisme universitaire : « Je suis un grand partisan de citations et je partage l'opinion de Walter Benjamin selon, laquelle un livre de citations serait un livre parfait[1027]. » Elles ponctuent les chapitres de la thèse et enrichissent le récit tout en le détournant…

Avant de donner un visage et un style à seize de ces portraits reportages comme le photographe du film « Blow up » d'Antonioni découvrant un meurtre dans le détail de ses clichés, nous avons d'abord esquissé puis laissé de côté dans notre recherche quelques figures certes de bon sens, consensuelles mais trop linéaires et basiques du reporter pour en privilégier d'autres plus subtiles qui éclairent mieux notre fiction théorique proche du « quatrième pouvoir » qui peut se révéler parfois dans les meilleurs des cas un contrepouvoir. A savoir :

1/ La figure classique du **regard curieux** et pas seulement savant, première qualité du journaliste, symbolisée par la caricature de l'homme qui regarde par-dessus son voisin pour y voir et y révéler quelque secret. Jusqu'aux Lumières (XVIIIe siècle) et malgré Aristote qui la considère comme naturelle, la curiosité est objet de méfiance. Puis sous l'impulsion des Encyclopédistes et des lois sur la liberté d'expression, la curiosité, toutes les curiosités apparaissent légitimées. Le reporter d'idées serait nourri de cet idéal qui fonde notre rapport au monde et animé du principe de publicité cher à Kant.

2/ La figure du **flâneur salarié payé pour tout voir et tout dire** (Kapuscinski, W. Benjamin, K. Kraus) qui a la bougeotte et joue avec les fuseaux horaires. Avec la fabrique du mythe du grand reporter (A. Londres, J. Kessel, F. Aubenas) où travail et plaisir se mélangent au point parfois de se confondre.

3/ La figure du « **publiciste** » (Lénine) **des faits et gestes du pouvoir** nu et ses emblèmes (démocratie, consensus, liberté d'expression, c'est-à-dire la langue de la Ve République). Confusion entre information et communication (info et com' dans le jargon médiatique). Avec la variante en Irak du journaliste « embarqué » (embedded) dans le même lit que l'armée des envahisseurs qui se prétendent libérateurs. Avec toutes les dérives et dérapages (connivence, consensus, complaisance) qu'engendre une telle situation ambiguë teintée d'ambivalence.

4/ La figure de **l'historien du présent, « maître de l'instant** » (Nietzsche) et pris dans le temps de l'urgence du bouclage. Le rapport au temps et à sa fuite est ici essentiel. Son problème : comment prendre le temps de ralentir les temporalités pour privilégier le temps de la réflexion.

[1026] Emission d'Yves Calvi «Nonosbtant» sur France Inter, Janvier 2009.

[1027] Ryszard Kapuscinski « Autoportrait d'un reporter », op. cité, p. 111.

5/ La figure du « **rassembleur dans l'épreuve** » incarnée par le reporter Albert Londres qui sensibilise l'opinion publique sur quelques grands problèmes de société : le bagne, la traite des noirs, la traite des blanches, etc. Et marque ainsi une forte évolution de l'espace public.

6/ La figure plus subtile et philosophique du **médiateur « décentreur** » qui injecte du conflit tout en tissant du commun, en jouant à fond la carte du « nous » (Michael Herr « Dispatches» sur la guerre du Vietnam, Jean Hatzfeld sur le génocide rwandais) et à la recherche d'un autre regard, voire d'une autre parole pour mieux saisir les bruits du monde en fureur.

7/ La figure du militant, **journaliste en lutte** (Marx, Kraus) qui affronte l'idéologie (de la communication) : introduire rien qu'un point de vue différent, c'est déjà une lutte, un combat de tous les instants pour incarner « l'oeil du peuple » dans l'espace public.

8/ La figure du « **journaliste critique** » (Foucault, Arendt, Camus, Aron, Mauriac, etc.) à ne pas confondre avec celle de « l'intellectuel médiatique » (Bernard Henri Lévy, André Glucksmann, Luc Ferry, etc.)

9/ La figure du **professeur/journaliste et/ou du journaliste professeur** (Aron, Nizan, Sartre) qui refuse que la philosophie soit réservée aux seuls professeurs de philosophie, à un usage interne sans utilité spécifique dans l'espace public.

10/ La figure foucaldienne de **l'intellectuel « spécifique** » face au dernier intellectuel universel (Jean-Paul Sartre), voire face à l'« intellectuel organique d'Etat[1028] »

Toutes ces figures et postures -en forme de portraits robot certes sommaires et rapides- se croisent, se mêlent et se rencontrent dans des aventures journalistiques et intellectuelles presque toutes contemporaines. L'exercice du journalisme sousmis à un questionnement philosophique permet de se dégager de la surveillance du discours qui exige que l'on soit compris de façon univoque. Loin des pamphlets trop rapides, nous tenterons de tracer deux chemins qui sont perceptibles à notre avis et hantent comme des sceptres[1029] l'histoire du journalisme : d'une part, la démarche de « rassembler dans l'épreuve » et d'autre part, celle de « décentrer jusqu'aux limites du lien »[1030]. En prenant le problème à sa source : que veut dire voir et faire voir le monde au présent en le reportant ?

Rassemblement/décentrement dans ce journalisme idéal ou « journalisme philosophique » inventé et incarné par Michel Foucault en Iran, à la fin des années 1970. La délicate question du conflit apparaît alors au cœur de notre oxymore et au centre de l'espace public de nos sociétés post modernes dites démocratiques. A la fois comme jeu et enjeu, comme « synthèse disjonctive » pour le dire comme Gilles Deleuze entre «nous », c'est-à-dire ce qui est commun, et radicalité ou conflit ; l'attachement à et la critique de.

« Il faut parler du fantôme, voire au fantôme et avec lui, dès lors qu'aucune éthique, aucune politique, révolutionnaire ou non, ne paraît possible et pensable et juste, qui ne reconnaisse à son principe le respect pour ces autres qui ne sont plus ou pour ces autres qui ne sont pas encore là, présentement vivants, qu'ils soient déjà morts ou qu'ils ne soient pas encore nés[1031]. » « D'autant plus que le concept d'idée implique cette irréductible genèse du spectral que nous projetons de ré-examiner ici[1032]. »

[1028] C'est la façon sophistiquée et conceptuelle dont Louis Althusser parlait d'Antonio Gramsci.

[1029] Jacques Derrida «Spectres de Marx», Paris, Galilée, 1993, p. 69 : «En proposant ce titre, «Sceptre de Marx», je pensais initialement à toutes les formes d'une hantise qui me paraît organiser cela même qui domine le discours d'aujourd'hui. Au moment où un nouveau désordre mondial tente d'installer son néo-capitalisme et son néo-capitalisme, aucune dénégation ne parvient à se débarrasser de tous les fantômes de Marx. L'hégémonie organise toujours la répression et donc la confirmation d'une hantise. La hantise appartient à la structure de toute hégémonie.»

[1030] Géraldine Muhlmann «Du journalisme en démocratie», op. cité, p. 331.

[1031] Jacques Derrida «Sceptres de Marx», op. cité, p. 15.

[1032] *Ibid*., p. 97.

Dans cette galerie chronologique (selon le désir de Sofia mais pas de « sophia ») et cette constellation de portraits qui voyage dans le reportage d'idées -tout en gardant à l'esprit que le journalisme n'a pas toujours bonne presse bien s'il suscite moult vocations et passions et les dérives d'un « voir » omniprésent -, chacun apporte à sa façon sa pierre à l'édifice tout en gardant bien sûr sa part de mystère et d'ombre[1033]. Sans nous ranger sous la bannière unique et souvent aliénante d'un auteur érigé en maître mais en multipliant les points de vue et les trajectoires de vie, nous élaguerons le chemin du reportage d'idées ; tout en multipliant les passerelles et attractions improbables de notre constellation, par exemple, entre Sartre et Aron (existence/concret), Sartre et Cavaillès (existence et nécessité), Sartre et Camus (Libération acte I., Combat à la Libération) sans pour autant en nier leur singularité et leurs différences. Le journalisme n'y sera pas pris simplement comme objet d'étude par les formes diverses et connues du discours philosophique et par leurs traductions dans des formes universitaires. Par le biais d'intensification de régimes de pensée empruntés au journalisme, nous tenterons ici de soutenir par une discursivité de type ou d'origine philosophiques mêlée à notre propos sur un mode d'entrelacements et/ou de ponctuations, l'idée et la forme d'un devenir emportant une écriture journalistique vers un reportage d'idées qui en font un équivalent de la philosophie dans la pensée. « Si l'écriture journalistique « met en corps » son lectorat à travers le regard qu'elle propose, sait-elle aussi délier ce qu'elle lie ? Porte-t-elle la trace d'une stimulation de la pluralité là où elle rassemble ? De quelle façon le journalisme réalise-t-il cette exigence délicate ? L'enjeu essentiel, c'est bien le rapport que le journalisme entretient avec la conflictualité[1034]. »

Loin de la dissertation mais proche de l'essai sans cependant s'y confondre

Ce nouveau moment du « journalisme philosophique », sorte de passerelle « insensée » lancée entre les abîmes de ces deux pratiques souvent rivales, au pire indifférentes, viole sans doute allégrement tous les codes académiques et conventionnels qu'on nous a enseignés, voire pour lesquels on nous a « dressés » pour passer examens universitaires et autres concours de recrutement. Moralité : pour traiter correctement ce sujet qui demande le courage des petites choses, des «détails inutiles» et pas essentiellement la force sécuritaire et fermée des grands systèmes, il ne suffit pas d'être un bon élève savant qui connaît tous les codes de la rhétorique scolastique mais aussi de maîtriser toutes les nuances de la palette impressionniste de l'art du reportage qui n'est pas vraiment un genre philosophique identifié comme tel.

A tort ou à raison, nous avons parié qu'il serait inconvenant et dérisoire de traiter ici notre constellation de penseurs sous forme de « dissertations allongées » quand il s'agit de reportages d'idées, un genre nouveau et novateur qui sort des sentiers battus et bien balisés de l'université et des écoles de journalisme tout en s'inscrivant dans le cadre a priori académique d'une thèse. Ce qui en complique l'approche, bien sûr… et nécessite de ne pas avoir le vertige et encore moins le trac. Nous sommes ici jumeaux de l'acrobate qui danse sur le vide. « Je suis appelé par le fil en sachant que la mort peut être tout proche » déclare le funambule Philippe Petit après son exploit retentissant du 7 août 1974 entre les tours jumelles de Manhattan.

Curiosité risquée des faits qui peuvent parfois mener nulle part mais empêche de «marcher sur la tête». Pour prendre la belle et simple comparaison de Florence Aubenas dans un petit livre destiné aux enfants[1035], le reporter est un peu comme un gosse indiscipliné qui va pêcher sous les pierres. Ses mains effleurent les poissons à la fois surpris et surprenants. Ces « truites » ce sont les faits, les

[1033] Catherine Clément «Mémoire», op. cité, p. 33 «Oui; Je sais qu'elles appartiennent souvent au passé, ces histoires. Qu'elles ne sont pas d'ici, mais d'ailleurs, qu'elles ne décrivent rien de notre monde. Notre monde est riche et justement, mes histoires se passent toujours dans l'autre monde. L'autre monde, l'efflanqué, a gardé le sens de l'énergie parce qu'il n'a que cela. Maintenant qu'il émerge de la pauvreté, on lit ses écrivains.»

[1034] Géraldine Muhlmann «Du journalisme en démocratie», op. cité, p. 259. On peut aussi consulter à ce sujet l'article d'Etienne Tassin «Espace commun ou espace public ? L'antagonisme de la communauté et de la publicité», revue Hermès n°10, 1991, pp. 23-37.

[1035] Florence Aubenas «Grand reporter. Petite conférence sur le journalisme», Paris, Bayard, 2009.

sacro-saints faits qui ont l'inconvénient d'exister. Ils font un pied de nez à tous les rhéteurs, idéologues et moralisateurs « politically correct », tous ces intellectuels qui veulent faire entrer le réel dans des « catégories ». Or, et c'est tout le paradoxe et la difficulté de notre fiction du reporter d'idées, les faits, eux, se moquent bien des catégories. Ils sont indociles, rétifs à l'enrégimentement.

En capturant ces beaux poissons en plein eau, « le reporter devient donc un empêcheur d'idéologiser en rond. Il est celui qui objecte, pointe l'erreur rhétorique, le formalisme et la simplification manichéenne en jonglant avec « l'effet de réel ». De ses cavales entre flics et juges[1036], il ramène des faits inclassables et rebelles qu'il classe et met en scène par la magie du style et/ou du montage. Et il choisit de les offrir à ses lecteurs, quitte à s'exposer aux sarcasmes des professeurs de vertu. Pour prendre un exemple venu des années 1970, les (vrais) reporters qui débarquaient du Sud Vietnam en ramenaient une constatation gênante car elle n'entrait dans aucune des catégories politiques du moment. Celle-ci : à l'évidence, les habitants du Sud Vietnam détestaient les Américains (pourtant leurs alliés) mais, pour autant, n'avaient pas envie de devenir communistes comme les gens du Nord. Deux visions idéologiques de cette guerre –disons celle du « Monde » et du « Figaro » - étaient donc systématiquement fausses. Or, cette vérité factuelle, ramenée de Saigon, était bien difficile à admettre. Les pensées dominantes (l'une de gauche, l'autre de droite) refusaient d'avaler cette arête ou cette couleuvre. Elle dérangeait trop leurs théories, leurs grilles préfabriquées de lecture de la réalité. Il fallut la tragédie des boat people pour qu'on la prenne rétrospectivement en compte[1037].

Florence Aubenas, dans «Grand reporter», raconte une anecdote semblable. Revenue de Kaboul quelques années après la chute des Talibans (2001), elle constate que la plupart de femmes y portent encore la burka bleue, ce voile-prison dont on fait le symbole de l'oppression. Florence avoue ne pas comprendre. Elle s'en ouvre à l'une de ses amies afghanes, laquelle organise chez elle une petite réunion. Ces femmes rassemblées expliquent à la journaliste que les talibans rôdent toujours en ville et lancent du vitriol au visage des femmes non voilées. Elles ajoutent que de nombreux cas ont été signalés et que la prudence – et le burka – s'impose. Notre grand reporter se met aussitôt en chasse, après avoir prévenu son journal, car Aubenas veut recouper l'information. Elle fouille tout Kaboul, inspecte les hôpitaux, interroge les ONG et les officiels. En vain. Pas moyen de trouver une seule femme prétendument défigurée. Obstinée, Florence revient donc vers son interlocutrice. Alors, et alors seulement, celle-ci accepte de lui parler seule à seule. Que dit-elle ? La « vraie » vérité, cette fois, et non pas une vérité/fable « pour faire plaisir aux Occidentaux » qui font souvent les questions et les réponses. Elle et ses amies ont fini par s'habituer à la burka, et c'est volontairement qu'elles ont choisi de la conserver. Au moins pour un temps. Exit les théories et les leçons du féminisme. Le vrai butin du reporter, grand ou petit, ce sont bien ces réalités débusquées et souvent dérangeantes qui filent devant nous comme des poisson surpris.

« Entre l'arbre et l'écorce », entre le libre déploiement de la « bouffée » et la pesante oppression de la « brique » pour jouer à la fois avec les célèbres formules de Hegel et Barthes, l'enjeu du reportage est donc une écriture à même la vie[1038]. Il faut oser - au risque de déplaire et de nager à contre-courant, écrire en pensant debout en abordant le vif du sujet : « Peut-être est-ce alors d'un préjugé que je souffre[1039] ? » Liaisons dangereuses et excitantes qu'il convient ici de baliser et de canaliser quelque peu avant de tisser notre constellation de concepts et de penseurs qui paraissent en contradiction fla-

[1036] Bruno Frappat, président de Bayard Presse :»Les journalistes ne sont ni des flics ni des juges», propos recueillis par Xavier Ternisien, Le Monde 23 juin 2009, p. 15.

[1037] Jean-Claude Guillebaud «Comme des poissons surpris» TéléObs 6-12 juin 2009, p. 138.

[1038] Roland Barthes «Carnets du voyage en Chine»(Paris, Ed. Christian Bourgeois-IMEC, 2009), p. 22 sait prendre le style concis du reporter qui sait voir et donner à voir : «Coup d'oeil par la fenêtre à 6 heures du matin. Badmington. On joue très bien, ils échangent - juste quelques mouvements, comme on fume une cigarette. Les corps ? tassés et élastiques. Un côté sac. Pas de différence sexuelle. Tout d'un coup, une vague électricité érotique : c'est qu'il a des yeux intelligents. Intelligence vaut pour sexe. Mais où mettent-ils donc leur sexualité?»

[1039] Roland Barthes «Journal de deuil». Paris, Ed. Du Seuil-IMEC, «Fiction & Cie», 2009.

grante avec le descriptif impressioniste du reportage. Chemin de traverse escarpé et contemporain, en ce sens que le reportage d'idées, véritable déviance discursive, n'a presque pas d'histoire tout en s'opposant à toute une tradition philosophique bien française[1040], beaucoup moins prégnante d'ailleurs en Bulgarie[1041] et encore moins aux Etats-Unis par exemple. Il cherche à échapper au double piège de l'obsession des faits qu'on enseigne dans toutes les écoles de journalisme et à l'obsession des idées qu'on enseigne dans toutes les grandes écoles et les universités. « Dans le monde toutes choses sont comme elles sont et se produisent comment elles se produisent » écrit Wittgenstein dans le « Tractatus logico-philosophicus ». où il s'incline devant cette logique implacable des faits et des bruits du monde.

Dans sa « Conférence sur l'éthique », commente le professeur de philosophie sur la côte basque Frédéric Schiffter[1042], le penseur viennois ne demande pas mieux que de prendre la définition de l'éthique dans son acception courante : ou bien comme l'investigation de ce qui est bien », ou bien comme « l'investigation de la façon correcte de vivre ». Mais après s'y être consacré, voici sa conclusion : l'absolu auquel renvoie la valeur éthique par excellence –le Bien- n'a nulle part sa place dans le lieu même où on la cherche et où on voudrait l'établir, à savoir la vie. Puisqu'elle est elle-même un fait, la vie n'autorise sur elle, à la rigueur, qu'un discours descriptif, non pas normatif –et encore pour la décrire faut-il prendre soin de nos mots qui, « tels que nous les employons en science », devront transmettre « des sens naturels », réels et précis, bref appropriés. Or, dit encore Wittgenstein, il est impropre de parler de « la vie » pour désigner ce qu'est la vie pour les gens. La vie, pour X., est sa vie. Elle n'est pas la vie de Y.. X. est X. ; Y. est Y. « La vie » n'est jamais la vie, mais une vie est toujours un cas unique et singulier : une idiotie intime et privée qui n'intéresse que l'intéressé et à la rigueur le reporter qui débarque sans crier gare dans la vie des gens. Avec une certaine empathie tout en sachant qu'il n'est là que de passage et qu'il passera vite à autre chose une fois le reportage bouclé[1043]. Partant, il n'y a pas d'éthique possible comme savoir ou ensemble de préceptes ; si bien qu'un philosophe qui tenterait d'élaborer une axiologie de la vie correcte ne ferait qu'étaler son vain « désir d'aller au-delà du monde…c'est-à-dire du langage qui a un sens ».

C'est sans doute ce que tente pourtant de faire, contre vents et marées académiques, « l'écervelée [1044]» Catherine Clément lorsqu'elle raconte son « croisement de l'idée et de l'événement » en plein désert : « En 1990, j'étais en Inde dans le désert du Thar devant un petit étang bordé par quelques palmiers. A midi, vinrent s'abreuver chèvres, buffles, zébus et plus tard, des chameaux. Les gardiens des troupeaux coupèrent des melons, acceptèrent des sandwiches, partage en oasis, sourires, ce bien unique de l'humanité heureuse… Un fil lancé sur un palmier permet d'entendre RFI. C'est là, parmi les animaux, que j'entendis soudain une voix qui parlait en ma langue annoncer la mort d'Althusser. « Le philosophe Louis Althusser vient de mourir à Paris. » J'oubliai son regard assassin sur mon fils, j'oubliai que je l'avais banni de mon histoire. Je pleurai Althusser ; dans le désert, c'était mieux. En entendant mon cri, un chameau me toisa. Je levai la tête et le ciel me renvoya le vol immobile des

[1040] Pour en savoir plus et méditer sur ce sujet d'actualité, lire l'ouvrage pertinent et impertinent de Geoffroy de Lagasnerie «L'empire de l'Université» (Paris, Ed. Amsterdam, 2007) qui montre comment s'est installée l'idée, aujourd'hui partout ressassée, que défendre la pensée impliquerait de défendre l'Université et son «autonomie». S'appuyant sur des analyses souvent inédites de Bourdieu, ce jeune enseignant chercheur, chargé de cours en Science Politique à l'université de Paris 1, plaide, au contraire, pour qu'on retrouve le lien consubstantiel qui unité la pensée critique à la multiplicité des paroles «hérétiques», dont celle sans doute du reportage d'idées qui viole sans vergogne les codes académiques, les conformismes et les idées convenues.

[1041] Fin juin 1983 s'est déroulé à Sofia un colloque qui était une première rencontre entre les chercheurs de l'est et ceux de l'ouest européen sous le titre fort explicite «Foucault vu de l'Est- Foucault d'Est en Ouest». Avec trois enjeux : 1/un débat sur Foucault, 2/ une rencontre entre intellectuels de l'Est et de l'Ouest, 3/ une discussion et un débat contradictoire sur la chute du soviétisme et ses suites. Pour en lire plus sur ces contributions interdisciplinaires, consulter «Michel Foucault : les jeux de la vérité et du pouvoir». Etudes transeuropéennes. Sous la dir. d'Alain Brossat. Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1994.

[1042] Frédéric Schiffter «Sur le blabla et le chichi des philosophes» Paris, PUF, 2002), pp. 90-92.

[1043] Pour en savoir plus sur cette errance empathique du grand reporter, lire Ryzsard Kapuscinski, notamment son dernier ouvrage «Autoportrait d'un reporter».

[1044] C'est ainsi qu'elle se qualifie elle-même avec autodérision au début de son «Mémoire» en forme d'autobiographie.

vautours. Pour célébrer la fin de cette vie gâchée, mieux valait un minuscule étang en plein désert et la boue soulevée des sabots[1045]. »

La prose d'idées se recentre en effet sur le lieu et le moment de son énonciation. Exhibition du discours et pas seulement de la réflexivité, affichage de soi-même comme texte à valeur littéraire. L'exigence de littéralité est devenue loi du genre. Plus que les bifurcations de composition, c'est leur monstration qui compte : la trouvaille s'est transformée en trait de style. Notre reportage d'idées n'a donc rien à voir avec la rhétorique[1046] médiévale de la dissertation assortie de son carnaval culturel comme Barthes, « pédagogue admirable, maître distant et attentif » l'a montré et démontré magistralement dans son séminaire des années 1960 sur l'histoire de la rhétorique. Il y « rejoignait étrangement l'intuition de Lévi-Strauss sur la dissertation de philosophie. Le contenu n'a aucune importance. S'en convaincre est une libération qui permet de débobiner le peloton des idées. Plus tard, dans la première leçon au Collège de France, Roland Barthes fit scandale en affirmant que la langue est fasciste. Peut-être, parmi d'autres raisons, avait-il tiré les conclusions logiques de l'histoire de la rhétorique dont il s'était si bien imprégné[1047].

Dans son cours des années 1964-1965, dont la transcription s'ouvre sur ce constat : « Le monde est incroyablement plein d'ancienne rhétorique », Barthes maintenait la rhétorique dans la chape de plomb de son histoire passée. Il s'interrogeait sur sa « mort » et sur son remplacement par le Texte, et soulignait encore dans son dernier cours qu'« il n'y a plus de Rhétorique, c'est-à-dire d'art enseignable[1048] », mais cette désuétude n'en est pas moins désirable. La rhétorique est contemplée comme un corpus fascinant et non comme une technique actualisable à la différence de ses deux faux frères, l'essai et le reportage.

« En quittant l'ancienne Rhétorique, je voudrais dire ce qui me reste personnellement de ce voyage mémorable (descente du temps, descente du réseau, comme d'un double fleuve). « Ce qui me reste » veut dire : les questions qui me viennent de cet ancien empire à mon travail présent et que, ayant approché la Rhétorique, je ne peux plus éviter[1049]. »

L'histoire de l'essai et celle de la rhétorique mériteraient ici d'être mises en parallèle plus que celle de la capacité prédictive du pamphlet[1050] pourtant fort intéressante et qu'on retrouve chez deux de nos reporters d'idées, Kraus et Nizan. Avec notamment l'ironie mordante du pamphlet qui annonce souvent un changement d'époque, voire sa position de radicalité qui est indissociable des effets de vérité par production de chocs. « Nous n'avons pas fini de nous instruire aux vieilles rhétoriques », disait Yvon Belaval. La restriction progressive, au cours de l'histoire moderne, du domaine et des valeurs de la rhétorique, restriction qui a permis la généralisation de l'essai puis à un degré moindre du reportage, a fait place au cours du XXe siècle à une réhabilitation du savoir rhétorique[1051] dans les champs les

[1045] Catherine Clément «Mémoire, op. cité, p. 366.

[1046] Jacques Rancière « Le maître ignorant », Paris, Fayard, 1987, p. 142 : «La rhétorique, on l'a dit, a pour principe la guerre. On n'y cherche pas la compréhension, seulement l'anéantissement de la volonté adverse. La rhétorique est une parole en révolte contre la condition poétique de l'être parlant. Elle parle pour faire taire. Tu ne parleras plus, tu ne penseras plus, tu feras ceci, tel est son programme. Son efficacité est coordonnée à sa propre suspension. La raison commande de parler toujours, la déraison rhétorique ne parle que pour faire venir le moment du silence. »

[1047] *Ibid*., p. 363. Clément précise, quelques paragraphes avant, la thématique du séminaire de Barthes qu'elle a suivi : «Pendant toute une année, Barthes développa l'histoire de la rhétorique en développant longuement le corpus médiéval. Chef d'oeuvre d'enseignement magistral, d'une clarté limpide. Des notes que je pris au long cours cette année-là, je fis de grandes fiches qui m'ont longtemps servi à expliquer aux jeunes gens angoissés par l'imminence du bac que l'art de la dissertation hérite d'une longue histoire et qu'il possède des codes. Quand on connaît ces codes et cette histoire, la dissertation n'effraie plus. On applique les codes, on passe son examen. J'ajouterais que la pensée était une autre affaire, dont le baccalauréat n'est pas du tout l'objet.»

[1048] Roland Barthes «La préparation au roman», op. cité, p. 355.

[1049] Roland Barthes «L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire», Oeuvres complètes, vol II, p. 959.

[1050] Gilles Chatelet «Vivre et penser comme des porcs», Paris, Editions Exils, 1998 : Le dernier mot du livre est «Nous devons vaincre là où Hegel, Marx, Nietzsche n'ont pas vaincu.» L'auteur, philosophe mathématicien professeur à l'Université Paris 8 s'est suicidé peu de temps après la parution de ce livre salutaire.

[1051] «Le traité de l'argmentation, La Nouvelle rhétorique» de Perelman et Otbrechts en 1958 a été le premier à rouvrir le dossier rhétorique.

plus divers, de la critique littéraire à l'épistémologie, de l'histoire de l'art aux études de genre. Dans la période Nrf, l'essai, avant d'être un symptôme, était un genre littéraire parmi d'autres, Barthes a « reconquis la forme de l'essai » en prenant le « parti de Montaigne », puis celui de Gide.

« Je n'ai écrit que des essais, forme tourmentée où l'analyse le dispute au romanesque, et la méthode au fantasme [1052]», disent les brouillons de la Leçon inaugurale de Barthes au Collège de France. « Je n'ai écrit que des essais, genre ambigu où l'écriture le dispute à l'analyse[1053] », prononça-t-il effectivement devant son auditoire. Barthes a ici travaillé la formule qui définit ce « genre » où s'articulent, dans une tension explicite, son travail théorique et son désir littéraire, ce genre seul où il a été écrivain. On voit combien le cadre rhétorique est déplacé et l'éloquence dans les matières spéculatives reconverties en figures : tenir un propos, ce sera, plus qu'argumenter une thèse, construire un espace notionnel, faire travailler des objets de pensée, ce que Lukacs appelait la création d'une « atmosphère de l'idée ». Tout essai apparaît comme un art rhétorique idiosyncratique, une « composition de lieu » originale, une méthode de discours qui n'a marché qu'une fois[1054].

Barthes n'est certes pas un cas isolé. Chez Blanchot aussi, l'on note la présence de l'essai comme « topique » de l'activité critique. Dès 1941, il donne à propos de Roger Grenier (l'inspirateur et le modèle du jeune Camus) une description de l'essai qui sera réactivée par son propre parcours : « Il semble que l'essai soit avant tout l'effort d'un esprit qui va des confidences aux pensées, du concret à l'abstrait et qui se donne en exemple pour aller au-delà de lui-même. L'essai est une tentative qui vise moins le sujet auquel elle s'applique, que l'auteur qui s'y cherche et désire s'y trouver sous la forme la plus générale. Il s'agit d'une expérience au cours de laquelle l'écrivain, parfois indirectement, non seulement s'engage, mais se met en contestation, se pose comme problème, conduit ses idées jusqu'au point où elle est rejetée par elles, tire de ses épreuves personnelles un sens qui est recueilli par tous, en un mot, fait de soi-même le héros d'une aventure dont la signification le dépasse[1055]. »

A l'évidence de l'essai au milieu du XXème siècle répond aujourd'hui le temps du reportage d'idées qui, comme lui, occuperait l'espace que les discours savants disputaient désormais à la littérature et au journalisme. Ce nouveau « régime de démocratie intellectuelle[1056] » devra sans doute lutter contre l'« abus des Belles Lettres dans la pensée », selon le mot élégant de Jacques Bouveresse, combinant une expression de Schiller et une formule de Musil, invitation explicite à la dissociation de ce que l'essai littéraire et le reportage d'idées s'évertuent précisément à associer. Une prose d'idées, « la rhétorique devenue matière » comme disait Blanchot. Et ceci sans complexe et sans état d'âme. Car l'un des aspects les plus pertinents et intéressants du post-modernisme consiste en effet à ne pas distinguer entre les différents usages cognitifs de l'imagination : produire des théories scientifiques, des spéculations philosophiques, des fictions littéraires et/ou théoriques, c'est tout un. Avec la fermentation des métaphores, on insiste sur le retour à un certain « orgueil » de l'image désormais valorisée.

Un critique a récemment intitulé « La revanche de Mallarmé » sa description figurale de l'invention du savoir. Le patronage de Mallarmé, père de « l'universel reportage, est bien choisi pour valoriser l'image, mais ne vise pas la disqualification du discours de la science ou le dévoilement de son refoulé. On est loin ici de la rhétorique soupçonneuse de Bruno Latour (qui dévoile la littéralité honteuse de la science), de l'éloge de la figuralité d'un Lyotard (irruption de l'inarticulé, d'une corporéité immaîtrisée dans la conduite théorique), et de la méfiance viscérale d'un Bouveresse devant la dérive des images. L'« universel reportage » à la différence de son cousin germain l'essai, parie que l'idée est descriptible et, comme lui, sur l'art de la métaphore que l'on fait durer pour mieux séduire « les nombreux ». Les figures y constituent des instruments de creusement et des modes d'appréhension progressive de la

[1052] Citation extraite des manuscrits de R. Barthes conservés à l'IMEC, à Carlo Ossola.

[1053] Roland Barthes «Leçon, Oeuvres complètes», Paris, Seuil, 1993-1995, vol. III, p. 801.

[1054] Mabrielle Macé «Le temps de l'essai», Paris, Belin, 2006, pp 140-141.

[1055] Maurice Blanchot «Inspirations méditerranéennes», Journal des débats, 30 septembre 1941, p. 3.

[1056] Selon la formule de Pierre Nora dans le premier numéro du «Débat».

généralité. Germes de pensées, icônes extraites du démembrement des livres, nœuds pour l'affect, les images guident et accompagnent la méditation de nos seize reporters d'idées et de leurs symptômes. L'ordre erratique des enchaînements permet aussi d'y réinventer, en termes pré-modernes, les enjeux du fragment, à la fois ruines et traits, attaques, prédations. Sachant, avec Benjamin, que « ce qui est général, c'est l'idée » qui « doit se renouveler dans la contemplation philosophique » au cours de laquelle elle se détache du cœur même de la réalité. En ce sens, « les idées ne sont pas données dans le monde des phénomènes. En tant que mot, l'idée revendique son droit à la dénomination. Par contre, plus on pourra la voir comme quelque chose d'extrême, plus on pénétrera profondément au cœur de la réalité empirique. Le concept découle de l'extrême.[1057]»

La question se pose donc de savoir comment elles sont données et surgissent à nos divers reporters d'idées pris indifféremment dans les viviers foisonnants de la philosophie et du journalisme dans lesquels s'imbriquent, qu'on le veuille et l'admette ou non, fragments de vie et d'œuvre, pas seulement une herméneutique exhaustive des textes chère à la tradition philosophique. Alors que l'essai est devenu depuis le XXe siècle une région bien identifiée de la prose française et que son essor rend visible le lent déplacement des frontières extrêmes de la littérature, le reportage d'idées est encore tributaire de la mythologie journalistique qui rôde autour du grand reportage et de flous artistiques autour de ce genre nouveau que notre constellation va tenter maintenant d'éclairer et de cerner. La rhétorique est redevenue, en tant que telle, un « aide-mémoire[1058] », répondant à distance à une crise du langage qui avait, à l'inverse, au cours des années 1920, conduit à son expulsion. Si l'idée générale est un filet jeté sur la proie du temps, si les images nous en font examiner, remonter et descendre le cours, c'est que le discours réfléchissant reconfigure activement notre rapport au temps. Comme l'essai, le reportage postmoderne est aimanté par la narration, plus que jamais fasciné par le mythe et la fable qui ne suspendent pas l'exigence de vérité mais peuvent au contraire la combler. Entre rassemblent et décentrement mais sans succomber à la tentation philosophique de «l'essai d'idées».

Notre constellation des idées, « images du monde » et de reporters d'idées, incarnations du mythe du grand reporter et de ses symptômes post-modernes

Un peu par provocation et surtout en hommage à l'université de St Kliment d'Ohridki qui nous a accueilli pour notre recherche et à l'épopée «révolutionnaire» de Paris 8 à Vincennes, nous démarrerons notre constellation de reporters d'idées par Marx, qui n'était guère en odeur de sainteté à la Sorbonne, il y a encore quelques décennies. Aujourd'hui, un séminaire sur «Marx la lettre et l'esprit» s'y déroule chaque samedi à l'amphi Henri Lefebvre. Outre les critiques indirectes qui visent Marx à travers les divers marxismes, Foucault lui-même l'a attaqué à travers deux critiques « à coup de marteau », pour reprendre l'expression de Nietzsche, prises aux deux pôles de la théorie : archéologie du savoir et généalogie du pouvoir. A un pôle, Foucault critique le mariage de l'anthropologie et de la dialectique. A l'autre pôle, il critique le mariage de l'Etat et de la Révolution.

« A qui bon parler de Marx ». D'ailleurs, « Marx pour moi, ça n'existe pas. Je veux dire cette espèce d'entité qu'on a construite autour d'un nom propre, et qui se réfère tantôt à un certain individu, tantôt à la totalité de ce qu'il a décrit[1059] ». Comment ne pas souscrire à ce propos ? Et ne pas ajouter aussitôt, une fois encore avec sa caution, que Foucault non plus n'existe pas ? Aussitôt annoncé mon propos menace de se dérober[1060] », déclare d'emblée Henri Maler[1061], lors du colloque de Sofia de fin

[1057] W. Benjamin « Origine du drame baroque allemand», op. cité, pp. 32 et 34.

[1058] Mot fort bien choisi qu'on doit à Roland Barthes.

[1059] « Questions à Michel Foucault sur la géographie », Hérodote n°1, Janvier-mars 1976.

[1060] « Marx et Foucault : une confrontation inactuelle ?» in «Michel Foucault : les jeux de la vérité et du pouvoir»; Etudes transeuropéennes. op. cité, p. 86.

[1061] Henri Maler enseigne la philosophie et les sciences politiques à Paris.

juin 1983 intitulé « Foucault vu de l'Est- Foucault d'Est en Ouest ». Evidemment, avec la crise, Marx est revenu à la mode et l'idée communiste fait fureur[1062].

D'autre part, nous ne nous sommes pas bornés aux seuls textes et à leur exégèse pour épeler et tisser notre constellation du journalisme philosophique comme le voudrait la tradition universitaire classique, mais nous ferons référence aussi par bribes à la vie de nos reporters d'idées et à … « quelque fragment d'autographie[1063] » Car il y a dans la vie et dans l'œuvre de nos seize figures, à commencer par notre guide Foucault, des réponses spécifiques à des situations particulières. De même, Bruno Tackels nous offre une biographie originale et passionnante sur Benjamin[1064], un autre de nos reporter d'idées, où « pour la première fois à ce point, le biographe offre au lecteur une réflexion en même temps qu'une vie. Ce livre révolutionne à lui seul la notion même de « biographie » : Tackels, de manière vertigineuse, nous livre une vie de Benjamin qui jamais n'est là pour expliquer l'œuvre, de même qu'il s'interdit, symétriquement, de décrypter la vie à partir de l'œuvre protéiforme du philosophe allemand, né en 1892 et suicidé en 1940. Ici, de manière inédite, je crois, les écrits du penseur sont sans cesse entremêlés d'extraits d'existence, comme pour les appuyer, les illustrer, mais les actes à leur tour, digérés par une cohérence supérieure, s'intègrent à l'œuvre comme naturellement. L'œuvre et la vie s'entre-digèrent[1065] ».

Vie/œuvre. Rien n'est annexe, rien n'est secondaire, rien n'est anecdotique pour le véritable reporter d'idées : les accrocs du réel, les interstices des grandes dates, les miettes de l'histoire. Aucun système ne saurait en rendre compte : aussi faut-il émietter la pensée elle-même ; la fragmenter. Alors, elle épousera les reliefs du réel, elle coïncidera avec ses aspérités, elle fera parler ses particularités. « Si vous voulez m'appliquer les critères bibliographie-biographie, écrit Deleuze, je vois que j'ai écrit mon premier livre assez tôt, et puis plus rien pendant huit ans. Je sais pourtant ce que je faisais, où et comment je vivais pendant ces années, mais je le sais abstraitement, un peu comme si quelqu'un d'autre me racontait des souvenirs auxquels je crois, mais que je n'ai pas vraiment. C'est comme un trou dans ma vie, un trou de huit ans. C'est cela qui me semble intéressant dans les vies, les trous qu'elles comportent, les lacunes, parfois dramatiques, mais parfois même pas. Des catalepsies ou des espèces de somnambulisme sur plusieurs années, la plupart des vies en comportent. C'est peut-être dans ces trous que se fait le mouvement. Car la question est bien comment faire le mouvement, comment percer le mur, pour cesser de se cogner la tête[1066]. »

C'est pourquoi sans doute l'on ne peut comprendre le parcours intellectuel et politique de Foucault que si on se donne la peine de retrouver ce que furent les situations qui lui donnèrent naissance, si l'on reconstruit ce qu'était, pour chaque période, chaque étape de sa vie, l'ensemble des conditions culturelles, philosophiques, politiques, etc., auxquelles il s'est trouvé confronté[1067], » explique le journaliste Didier Eribon, biographe autorisée de notre reporter foucaldien.

Dans une interview à Libération de 1981, Foucault disait qu'on pouvait lire chacun de ses livres comme un fragment d'autobiographie. Cette formule ne signifie évidemment pas, comme l'a déclaré Daniel Defert dans une émission de radio, que Foucault voulait simplement dire qu'écrire des livres

[1062] III chap 3 : Alain Badiou, le courage du présent et de ses idées.

[1063] Michel Foucault «Est-il important de penser ? interview» Libération 30-31 mai 1981 : «Chaque fois que j'ai essayé de faire un travail théorique, ça a été à partir d'éléments de ma propre expérience : toujours en rapport avec des processus que je voyais se dérouler autour de moi. C'est parce que je croyais reconnaître dans les choses que je voyais, dans des institutions auxquelles j'avais affaire, dans mes rapports avec les autres des craquelures, des secousses sourdes, des dysfonctionnements, que j'entreprenais un tel travail – quelque fragment d'autobiographie.» Nota : C'est par l'effet d'une erreur d'impression que les mots «quelque fragment d'autobiographie» ont été écrits au pluriel lorsque ce texte est paru dans «Libération», journal coutumier de ce genre de coquilles. Ils figuraient au singulier sur l'original. Cette dernière phrase avait été rajoutée par Foucault lorsqu'il a relu la transcription de cet entretien, précise son biographe officiel, Didier Eribon.

[1064] Bruno Tackels «Walter Benjamin, une vie dans les textes. Paris, Actes Sud, 2009.

[1065] Yann Moix « L'homme qui s'écrivit dans la vie », Le Figaro littéraire 23 avril 2009, pp. 1-2.

[1066] Gilles Deleuze «Pourparlers 1972-1990», op. cité, p. 189.

[1067] « … Quelques fragments d'autobiographie », in Michel Foucault : les jeux de la vérité et du pouvoir. Etudes transeuropéennes», op. cité, p. 125.

occupait une bonne partie de sa vie et que chacun d'entre eux était donc un moment de sa biographie. On imagine mal, en effet, que Foucault ait pris la peine de donner une interview pour énoncer ce qui, au fond, ne serait rien d'autre qu'un truisme, précise Eribon. D'ailleurs, la phrase de Foucault n'autorise pas cette interprétation. Il dit d'une manière très explicite qu'on peut lire chacun de ses livres comme un « fragment d'autobiographie » et non pas seulement qu'on peut les considérer comme des moments de sa biographie ou des étapes de sa carrière intellectuelle dont la succession formerait le cours de sa vie. D'ailleurs, il s'agit de citer dans son intégralité le passage de cette interview pour que cela saute aux yeux comme une évidence. Foucault souligne ici avec une certaine insistance qu'il existe un lien entre ses expériences personnelles, qui peuvent être d'ailleurs des expériences collectives, et le questionnement qui constitue le point de départ de chacun de ses travaux théoriques et historiques. Ce qui signifie aussi qu'il faut également rejeter l'interprétation de cette interview de Foucault, inverse de celle de Daniel Defert, donnée par le journaliste américain et essayiste James Miller[1068], selon laquelle Foucault vous inviterait, par cette phrase, à considérer le contenu même de ses livres, jusque dans ses élaborations les plus théoriques, comme un miroir autobiographique. Un miroir où l'on pourrait déchiffrer son portrait le plus intime, comme si Foucault nous avait en quelque sorte offert ses « Confessions » sous couvert d'ouvrages théoriques et historiques. Ce qui conduit Miller à une thèse de psychanalyse littéraire foucaldienne plus que tendancieuse, à prendre chaque image littéraire, chaque effet de plume, chacune des descriptions flamboyantes qu'il trouve dans les livres de Foucault pour des indices de sa psychologie profonde, qu'il décrit de manière obsessionnelle comme hanté par le seul problème de l'expérience-limite et du sadomasochisme. Ce qui l'amène à des contresens et à des absurdités… sur la démarche même du reporter d'idées Foucault, comme, par exemple, de suspecter l'auteur de « Surveiller et punir » d'une sorte d'empathie cachée et de voyeurisme plus ou moins assumé pour une époque où l'on massacrait les condamnés en place publique. Ce qui est, bien sûr, fort étranger au projet même de Foucault, à savoir produire « une histoire du présent », comprendre la généalogie des formes actuelles de la punition et de la pénalité. Si Foucault évoque ce qu'était la réalité du châtiment avant l'apparition des institutions modernes, qui sont toujours les nôtres, note Eribon, ce n'est pas parce qu'il a la nostalgie d'une époque de cruauté, mais parce qu'il veut montrer sur quel socle historique les institutions nouvelles sont apparues et quelle rupture elles introduisaient.

« Il faut faire bouger la pensée[1069] pour faire bouger les choses », déclare Foucault dans la même interview**.** Et ce travail sur les formes de la pensée, sur les » systèmes de pensée », comme le dit l'intitulé de sa chaire au Collège de France, c'est l'analyse généalogique ou archéologique[1070], et pourquoi pas le « reportage d'idées » dont nous montrerons aussi les limites. Dans cette droite ligne foucaldienne sans en être trop tributaire, élaborons et faisons donc bouger notre constellation de seize étoiles d'idées en montrant leurs attractions et répulsions entre elles, avec notamment le couple conceptuel rassemblement/décentrement qui campe au coeur de notre fiction théorique. En évoquant sous forme de reportages d'idées d'abord l'idéal d'un journalisme-en-lutte (Marx, Cavaillès, Arendt… pour y revenir en fin de thèse avec Badiou), puis l'idéal du journalisme critique (Kraus, Tucholsky, Sartre, Nizan,Camus, Foucault Aron) et l'idéal du reporter flâneur curieux de tout (Kraus le précurseur, Benjamin, Kapuscinski, Herr, Hatzfeld, Kirsch, Aubenas, etc) sans compter l'anti-idéal de «l'intellectuel médiatique» (Lévy, Gluckmann, Régis Debray, etc.)

Karl Marx (1818-1883) introduit le souci d'un journalisme de résistance et de lutte qui introduirait une brèche dans l'idéologie, tout en travaillant en son sein. En se livrant à une critique radicale de l'espace public, il coupe les ponts avec les Jeunes Hégéliens car, pour lui, vouloir voir, regarder le monde c'est s'exclure de la praxis, de concret, de la lutte réelle. Il refusait qu'on réduise le communisme à une idée,

[1068] James Miller «The passion of Michel Foucault», N.Y, Simon and Shuster, 1993.

[1069] Ndlr : sous entendu sédimentée dans toute institution.

[1070] Didier Eribon «…Quelque fragment d'autobiographie», op. cité, pp. 126-128.

car il devait, selon la thèse marxienne, épouser le cours matérialiste de l'histoire[1071]. Avec les concepts de masse et de classe[1072] que le journalisme-en-lutte ne réduit pas à celui de public.

« On peut être avec ou contre Marx, mais pas sans[1073] », c'est pourquoi nous ne pouvions décemment faire l'impasse sur lui d'autant qu'il s'est investi dans le journalisme philosophique qui nous intéresse. Ayant perdu tout espoir d'une carrière universitaire – comme Benjamin - Marx a transposé dans le journalisme politique les résultats de ses études en philosophie. Sachant qu'il n'y a peut-être que des équivalents de la philosophie et aucune philosophie en elle-même. Ses articles dans la « Rheinische Zeitung » de Cologne mènent le combat pour la liberté de la presse en Prusse, mais la censure prussienne eût tôt fait de réduire au silence le philosophe journaliste devenue rédacteur-en chef de la revue. Et, quoi qu'en pense Foucault, il ne tardera pas à s'interroger, dans la solitude d'une retraite studieuse, sur la vraie nature de l'Etat et sur la validité rationnelle et éthique de la philosophie politique de Hegel. De cette pensée embarquée au journalisme en lutte, Marx en fait un enjeu pour affronter l'idéologie sur son terrain de prédilection. Sans jamais faiblir et déserter. Alors et seulement dans ce reportage de résistance, journalisme « décentreur » qui tisse du lien, certes, mais en refusant la possibilité d'instaurer un centre, « l'arme de la critique » peut conduire à la « critique des armes[1074]. »

Karl Kraus (1874-1936) incarne une figure originale et iconoclaste du reporter d'idées dans la mesure où il emploie contre le journalisme les armes mêmes du journalisme, notamment le collage et la citation, sans oublier l'attaque nominative. Lorsqu'en l899, il décide à 25 ans de croiser le fer avec la presse de son temps, « la grande prostituée de Vienne », la bataille de l'esprit sur les sornettes à gros tirage est selon lui déjà perdue. Ce rythme fou des rotatives, vouloir sevrer le « consommateur de nouvelles » de sa drogue quotidienne, il n'y faut plus songer. C'est un combat perdu d'avance à son avis, mais Kraus ne quitte pas le navire de la presse pour autant. C'est là toute sa grandeur et aussi son audace, son pessimisme viscéral proche de la folie.

Il écarte d'un revers de main le coup du mépris de l'intellectuel vis-à-vis de la chose journalistique et ne cesse pas à la tentation de couper les ponts avec le reportage et de pratiquer un anti-journalisme primaire de « chiens de garde ». Car, au comble du désespoir et à la limite de la rupture, il parie sans faiblir que l'on peut encore planter sur l'échine de la « journaille » les banderilles du sarcasme et qu'on peut encore gâcher le sommeil des éditorialistes bellicistes en vue et autres critiques littéraires à vendre. Et c'est ce que fera ce « Sisyphe de l'info » pendant 37 ans du haut de sa féroce tribune « Die Fackel » (« Le Flambeau »), roulant son rocher et bouclant cette fameuse revue satirique dont il fut au départ l'éditeur puis l'unique rédacteur à partir de l912.

Enfin, pour Kraus, le pouvoir journalistique, malgré ses dérives déplaisantes, ne se discute pas… Parce qu'il a la puissance de transformer l'insignifiance objective en importance reconnue par chacun, parce qu'il détient le « monopole de la diffamation légitime » et qu'il peut ainsi décrédibiliser les critiques les plus justifiées (et même la sienne !), ce que l'on a depuis baptisé le « quatrième pouvoir » n'est ni plus ni moins selon Kraus que le premier de tous. A la différence d'un Bourdieu qui critique la pratique journalistique quelle qu'elle soit (bonne ou médiocre) au nom de la science (sociologie) et du « jugement des pairs » (consacrés ou non !), Kraus ne déserte pas la presse au plus fort de ses critiques, reste viscéralement lié au journalisme et fustige ceux qui gâchent le métier, à savoir les mauvais journalistes « publicistes » qui usent et abusent de leur position et de leur pouvoir. Sous des allures d'imprécateur

[1071] Jean Birnbaum «Communisme, un sceptre philosophique», Le Monde des Livres, 5 février 2010, p.1.

[1072] Etienne Baladur «La crainte des masses. Politique et philosophie avant et après Marx», Paris, Galilée, 1997, p. 244 : «Dans «L'Idéologie allemande», à la limite, seule la bourgeoisie est une «classe» ; le prolétariat dénué de toute idéologie particulière au contraire, se définit comme une «masse», produit ultime de la décomposition de la société, ce qui justement en fait l'agent d'une révolution communiste dans laquelle aucun intérêt «particulier» (aucun «intérêt de classe») n'a plus à se faire valoir.»

[1073] Formule de Jacques Derrida.

[1074] Karl Marx « Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel », in Karl Marx, Œuvres, op. cité, p. 390.

iconoclaste et d'éternel perfectionniste, Karl Kraus annonce l'idéal-critique du journaliste-flâneur qu'il ne s'agit pas de confondre avec le simple badaud et le vulgaire détective.

Kurt Tucholsky (1890-1935) est un polygraphe, critique littéraire influent et écrivain juif allemand lucide et curieux de la République de Weimar. Sous divers pseudonymes, ce journaliste en lutte publia en vers et en prose de violentes critiques du nationalisme chauvin et du militarisme éhonté. A savoir notamment « Sous cinq pseudonymes » (1928) et « Allemagne, Allemagne par-dessus tout » (1931). Lors de l'événement du régime nazi, ses livres furent brûlés, lui-même fut destitué de la nationalité allemande et refugié en Suède, il s'y suicida peu après. Situé à la période charnière de la montée du nazisme en Allemagne comme la majorité de nos reporters d'idées choisis ici, Tucholsky est un témoin implacable à la manière d'un Kraus : le reporter frappe une idée en maxime et fonctionne comme un « inducteur de vérité » non politiquement correct. Il n'aura de cesse de dénoncer les dérives militaristes en Allemagne dans les années 1930 à ses risques et périls. Sachant sans naïveté que le combat est inégal car, comme il le dit si justement, le tic-tac des mitrailleuses l'emporte (presque toujours) sur celui des machines à écrire. Ce qui ne l'empêchera pas de refuser de porter le fusil et de tenir la plume sans trembler pour dénoncer les laxismes et les errances de la République de Weimar, lit du nazisme en puissance.

Walter Benjamin (1892-1940), redécouvert dans les années 60, représente dans notre galerie/constellation de portraits d'intellectuels journalistes la figure ambivalente du flâneur qu'il examine dans ses études sur Baudelaire. A la différence d'un Karl Kraus ou d'un Bernard-Henri Lévy disposant d'une fortune personnelle, il dépendra comme Marx et Arendt des journaux pour vivre de ses piges et a connu le journalisme de l'intérieur. Ses grandeurs mais aussi ses petitesses. De Goethe à Kafka, de Baudelaire à Breton, cet immense lecteur s'était assigné de devenir le premier critique littéraire sous la République de Weimar. Si son projet de revue « Angelus Novus » échoua, il arriva très vite à se faire un nom en publiant dans des revues, dans le journal « Frankfurter Zeitung » et en travaillant aussi pour la radio. Que faut-il penser de son suicide programmé à seulement 48 ans au passage de la frontière espagnole alors qu'il fuit la botte du nazisme ? Une esthétique du « choc » ? Martyr, Benjamin est devenu le saint laïc ayant sauvé la haute figure, si problématique, de l'intellectuel. Ecartant le mythe, Hannah Arendt, qui l'a personnellement connu et qui en était persuadé, a dit à son propos que cette sorte de gloire posthume est le « lot des inclassables ». Un penseur original et marginal sans vraiment de disciples et presque encore clandestin.

« Reporter d'idées » qui pense que l'université est trop étroite pour savoir penser, il lui préfère les voyages, Paris et les musées. Le louvre ? Un lieu dans lequel on pourrait se laisse renfermer à vie, sans s'ennuyer une seconde, à contempler sans cesse les quinze mêmes tableaux. Benjamin, a porté toute son attention sur la philosophie du langage, mais sans être ni philosophe, ni philologue. Il s'est plongé dans l'étude de la culture du passé, sans être ni anthropologue, ni historien et jusqu'en récusant, d'ailleurs toutes les méthodes en usage dans les disciplines traditionnelles. Il a tenté de théoriser le phénomène de l'œuvre d'art sans disposer de compétences qui l'y auraient incontestablement autorisé, pas plus en sociologie qu'en esthétique. Reporter de l'esthétique du choc des idées, Benjamin pratique une forme de flânerie intellectuelle qui fait référence tout en les dépassant avec d'autres figures baudelairiennes, le « dépossédé », le collectionneur, l'apache, le chiffonnier, le dandy. Il passe d'une figure à l'autre, d'un sujet à l'autre et déclare même que ces personnages sont tous des rôles d'un même personnage moderne. « Le flâneur, l'apache, le dandy, le chiffonnier furent pour lui (Baudelaire) autant de rôles. Car le héros moderne n'est pas seulement un héros –il tient le rôle du héros[1075]. » Il met en rapport les événements les plus éloignés, les plus différents, et les personnalités les plus opposés. D'un livre à l'autre, il collectionne les citations. « Les citations dans mon travail sont comme des brigands sur

[1075] Walter Benjamin « Le Paris du second Empire chez Baudelaire, in Walter Benjamin « Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme», Paris, Payot, l979, p. 139.

la route, qui surgissent tout armés et dépouillent le Flâneur de sa conviction[1076] » Amours, voyages, drogues ou lectures n'ont jamais été pour Benjamin qu'une aventure, une exploration dans les fourrés du monde contemporain, avec l'ambition d'en lever les mystifications et les énigmes. C'est pourquoi il privilégie tant « l'ivresse », que ce soit par le rêve, le haschich, l'état d'enfance, ou le livre. Elle déclenche le surgissement de la transparence, une porte qui s'ouvre sur la vie intégrale, un « passage » produisant une confrontation-choc entre présent et passé. Dans les cafés parisiens en 1936, Walter Benjamin joue d'interminables parties d'échecs avec Jean Selz, Heinrich Blücher et bien d'autres partenaires qui aiment ce jeu à l'image de la vie et de l'histoire. Peut-être aussi une allégorie de son histoire inachevée. Aux partisans de la tradition qui concluent à l'extinction de l'héroïsme, Benjamin oppose l'héroïsme moderne, tel que l'envisage Baudelaire. « Le héros est le vrai sujet de la modernité » Cet homme-oeuvre s'écrivait dans la vie, s'imprimait dans son temps.

Jean Cavaillès (1903-1940), grande figure de la Résistance, professeur philosophe logicien à Sorbonne le jour et résistant-poseur de bombes la nuit et héros moderne de l'ombre a eu

-comme Benjamin et Debord- un destin écourté et tragique. Journaliste par nécessité plus que par passion pour faire mieux passer les idées et les activités de la Résistance, le penseur homme d'action s'investit dans la rédaction et la fabrication du journal « Libération » lié aux premiers réseaux de combattants de l'ombre et non comme au temps de Sartre aux maoïstes des seventies.

Spinoziste, il se dit guidé dans ces grands moments de courage et de rupture qu'Alain Badiou appelle les « événementialités obscures » dont le prototype est la Résistance. Cet amoureux fou des concepts disparut dans des conditions non totalement élucidées encore à ce jour garde sa part de mystère, notamment le sens de son engagement récupéré par les uns et par les autres et cette vie secrète autour de ce que Walter Benjamin nommait le « nom secret » de chacun et qui est inviolable.

Georges Canguilhem nous avait rapporté un jour, cette réplique superbe de son ami professeur en Sorbonne le jour et chef de Résistance et poseur d'explosifs la nuit qui résume bien notre reporter d'idées qui avait su échapper à son milieu. Un cacique platonicien de son temps et hors du temps de l'événement lui avait cherché querelle sur le thème : « Dites donc ? Cavaillès, ôtez nous d'un doute : ce nazisme que vous combattez, êtes-vous sûr qu'il soit tellement pire que le capitalisme ? Est-ce qu'il ne serait pas la vérité, par hasard, de cette démocratie bourgeoise à laquelle vous alliez et que vous contribuez à sauver ? » Et lui, fidèle à ce refus dur et pur du tout ou rien, à ce choix du relatif et des petites choses, s'était contenté de répondre avec un doux sourire « qu'entre Paris-Soir et le Völkische Beobachter », il préférait juste Paris Soir… que c'était ainsi et qu'il n'avait pas en s'en justifier… même devant ses illustres pairs », comme si ses actes de Résistance parlaient pour lui en quelque sorte et constituaient son ultime réponse à la question insidieuse de collègues intellectuels sans engagement et donc hors jeu à ses yeux.

Hannah Arendt (1906-1975) - qui est l'un des rares penseurs à avoir donné une dignité philosophique aux questions de la sphère privée, déclara en 1972 à Toronto dans un texte inédit : « Je n'appartiens à aucun groupe ». Ce n'est pas une raison pour l'écarter de ce panorama des reporters d'idées dans la mesure où elle pense le monde d'aujourd'hui et se nourrit de la presse qui la fera vivoter comme journaliste free lance. Elle aussi reporte et rapporte les idées dans son refus de se voir assigner une position dans le champ politique (comme Aron dont elle est pourtant assez éloignée) : « La gauche pense que je suis de droite, disait-elle, et la droite que je suis de gauche ». Et elle s'en fichait, cherchant à être ailleurs, là surtout où l'on ne l'attend pas. Cette fiction théorique lui convient bien car, comme Camus dans son discours du prix Nobel, elle assume ensemble le besoin de changement et le besoin de stabilité. Philosophe de l'esprit, de l'espace public, de la « vitae activa », Hanna Arendt n'en est pas moins un être de chair et de sang qui tente donner une logique à sa propre voie, à ses choix tourmentés, entre hitlérisme, judaïsme et rationalisme. En ce sens, son oeuvre tout entière de reporter d'idées ne

[1076] Walter Benjamin, « Sens unique », Paris, Ed. 10/18, 2000, p. 122.

saurait être détachée de cette recherche permanente, du dialogue qu'elle noue avec ses amis de toujours, tels Karl Jaspers ou encore Kurt Blumenfeld auxquels elle confie ses hésitations, ses angoisses, ses dilemmes que la Raison transcendantale ne résout pas. La complexité de la réalité, ses contradictions, l'ampleur des enjeux, le tragique de l'histoire poussent dès lors Arendt, loin des positions flamboyantes et claires qu'elle affiche sans cesse, vers une autre démarche demeurée souvent invisible des commentateurs, tant elle dément, souligne Pierre Birnbaum, la limpidité presque apparente de ses prises de position énoncées d'un trait au nom d'une Raison conquérante. Si elle s'est souvent inspirée de la pensée de Martin Heidegger, elle a aussi formulé un certain nombre de critiques sur des points précis de son analyse philosophique, comme la distinction entre le penser et l'agir. Par delà la théoricienne qui sait ce qu'est la condition humaine, se profile une femme déchirée et meurtrie, un reporter d'idées qui chemine tout au long de ce XXe siècle, entre la vieille Europe et les Etats-Unis, entre la figure ambiguë et fascinante Heidegger et un époux prolétaire et communiste, Heinrich Blücher, une femme qui hésite et une « captive amoureuse » entre l'idée et l'événement.

Paul Nizan, (1905-1940) condisciple de Sartre et Aron à l'Ecole normale, démarre sans surprise dans le métier de journaliste par la critique littéraire, continue dans le reportage, puis l'analyse politique. Il collabore de juillet 1935 à octobre l937 aux pages de politique étrangère de « L'Humanité », sous la direction de Gabriel Péri. Après son retour d'URSS, le communiste Nizan est promu chef du service étranger du journal «Ce Soir », dirigé par Louis Aragon. Il éprouve à 34 ans le besoin d'écrire un livre « Chronique de septembre », où il réfléchit sur le journalisme, son « esthétique de choc » et sa pratique de collecteur de faits, rien que de faits. Dans son enquête reportage sur les accords de Munich, il pousse la curiosité journalistique jusqu'aux limites du visible dans la recherche permanente du point de vue neuf, de l'événement exclusif, bref du scoop. Travailler dans l'après devient une sorte de prolongement qui fait sortir le regard pour découvrir d'autres aspects d'une réalité que la simple visibilité. Il recherche un sens à l'événement au-delà du journalisme relié au seul regard et à l'obsession de la collecte factuelle. Face aux « chiens de garde [1077]» de l'académisme, il traque l'idée qui change le monde, « arrachant son masque (à gaz) à cette philosophie universitaire qui fait bon ménage avec les tranchées[1078] ». En ce sens, il appartient bien à la lignée « hérétique des reporters d'idées dont nous tentons de cerner aussi bien les envolées que les limites, les combats/défis que les dérives/foucades.

Albert Camus (1913-1960) - « l'admirable conjonction d'une personne et d'une œuvre » (dixit Sartre) s'est livré corps et âme dans l'aventure de « Combat » à la Libération. Dur et pur, voire intransigeant, face à la presse de la Collaboration, il écrit le 31 août 1944 dans «Combat» (libéré) : « La tâche de chacun de nous est de bien penser ce qu'il se propose de dire, de modeler peu à peu l'esprit du journal qui est le sien, d'écrire attentivement et de ne jamais perdre de vue cette immense nécessité où nous sommes de redonner à un pays sa voix profonde ». Partisan d'un « journalisme critique », Camus tente de concilier morale et politique à une période charnière où tout est possible et l'espoir immense. La vocation moralisante de Camus s'exprime dans l'éditorial plus que dans le reportage ou l'enquête. Car le journalisme exigeant d'un grand écrivain commentant l'actualité réclame que « les articles de fond aient du fond[1079] ». Il exige aussi du style et une plume chez tous les collaborateurs de Combat. Jean Daniel, pour qui « Combat » fut « l'un des journaux les mieux écrits de la presse française depuis qu'elle existe », a rappelé les exigences de Camus en la matière : « La concision, le sens de la formule, le trait percutant (...) Pour définir un éditorial, il disait comme s'il avait enseigné dans uen école de journalisme : « Une idée, deux exemples, trois feuillets ». Un reportage : « Des faits, de la couleur, des rapprochements[1080]. » Une manière de réhabiliter un intellectuel brillant, éclectique, accessible et aimé du grand public mais souvent marginalisé, voire snobé par ses « pairs ». Contrairement à une idée reçue, la position de Camus n'est pas moins philosophique que celle de Sartre ou de Merleau-Ponty,

[1077] Paul Nizan «Les Chiens de garde», Paris, Maspero, 1966.

[1078] Alain Brossat « Le grand dégoût culturel», Paris, Seuil, 2008, p. 153

[1079] Combat, 8 septembre 1944.

[1080] Jean Daniel « Le combat pour Combat », in Camus, Paris, Hachette, 1964, p. 91.

mais dans un tout autre registre, comme nous le montre le reportage d'idées à son sujet. Ainsi, il aimait répéter en 1956, lors de la guerre d'Algérie : «Quand une idée réclame de nous qu'on lui sacrifie une révolte intérieure aussi totale, c'est que l'idée ne colle pas[1081]».

Jean-Paul Sartre (1905-1980) a toujours été fasciné par la presse et considère le reportage comme un genre littéraire non négligeable. A ce postulat s'ajoute la thèse au parfum hégélien : seul compte le présent, seul vaut ce « perpétuel trou d'Être aussitôt comblé et perpétuellement renaissant » qu'il appelle le présent et qu'il retrouve dans l'actualité. Seul l'intéresse cet arrachement incessant au passé, c'est-à-dire à « l'engluement de l'en-soi » qui est le signe, selon lui, du goût du présent et de l'instant. A l'image de l'« écrivain engagé », Sartre définit le journaliste comme un médiateur qui rassemble autour d'une bonne cause, même dans le conflit. Comme Benjamin, il le distingue du détective, du badaud et du concierge qui eux aussi regardent et rapportent : « Longtemps j'ai envié les concierges de la rue Lacépède, quand le soir et l'été les font sortir sur le trottoir à califourchon sur leurs chaises : leurs yeux innocents voyaient sans avoir mission de regarder[1082]. » Entre l'être et le néant, il ne fait donc pas l'impasse sur le médiatique et son étrange statut entre existence et non-existence, car pour le philosophe existentialiste, dernier « intellectuel universel », c'est une bonne manière de saisir son époque et de rester en phase avec la jeunesse et les ouvriers qui le fascinent… En effet, pour lui, le point de vue vrai d'une société, son observatoire idéal, c'est ce que voit le plus défavorisé et la presse lui paraît à tort ou à raison le meilleur support pour communiquer au plus grand nombre. « Naturellement, il faut que nous fassions taire nos scrupules : bien sûr, le livre est la forme la plus noble, la plus antique ; bien sûr, il faudra toujours y revenir, mais il y a un art littéraire de la TSF et du film, de l'éditorial et du reportage[1083]. »

Raymond Aron (1905-1983) incarne encore plus que Sartre et Nizan la figure du professeur/ journaliste et du journaliste/professeur. Pour ses détracteurs, voire même pour ses condisciples à Normale Sup', il est l'archétype de la philosophie universitaire et le porteur de valises du libéralisme. Pourtant, son parcours est complexe et multiple : il cofonda la revue « Les Temps modernes » avec Jean-Paul Sartre, puis quelques décennies plus tard la revue « Commentaire » avec Raymond Barre et quelques uns de ses élèves.

Rédacteur dans les journaux la France libre, Combat, les Temps Modernes, il fut éditorialiste du Figaro de 1947 à 1977, travailla à « l'Express » et pour la station radiophonique Europe 1 et finalement il fut nommé au Collège de France après avoir enseigné aux Hautes Etudes et avoir été écarté de la chaire de sociologie de la Sorbonne attribuée à Georges Gurvitch.

Le paradoxe est bien le maître-mot de cet intellectuel controversé qui a développé un sens critique toujours en éveil vis-à-vis du monde politique tout étant fasciné par lui. Attraction /répulsion : il se ravise quelque peu à la Libération en acceptant un poste au ministère de l'Information dirigé par son ami André Malraux qui l'aidera dans ses diverses aventures journalistiques. De plus, il s'engage aux côtés du RPF en 1947. Militant dans les années 1950 pour l'indépendance de l'Algérie dans son opuscule «La Tragédie Algérienne», Aron incarne la figure du débat intellectuel de l'époque face à Sartre dont il réfute le gauchisme dans les Temps Modernes. Ils se rejoignent une fois, bien plus tard, pour dénoncer le régime vietnamien, responsable des boat people. Mais bon connaisseur de Marx, il l'estime mais se qualifie de « marxien », jamais de marxiste. Il pousse le paradoxe et l'anticonformisme jusqu'à avouer : « Je suis arrivé à Tocqueville à partir du marxisme, de la philosophie allemande et de l'observation du monde présent. Je pense presque malgré moi prendre plus d'intérêt aux mystères du « Capital » qu'à la prose limpide et triste de la « Démocratie en Amérique ». Mes conclusions appartiennent à l'école anglaise, ma formation vient de l'école allemande. Tout cela parce que j'ai lu et relu

[1081] «Etudes méditerranéennes», avril 1960.

[1082] Jean-Paul Sartre « Les mots », Paris, Gallimard, 1964, p. 136.

[1083] Jean-Paul Sartre « Qu'est-ce que la littérature ? », Paris, Gallimard, 1948, pp. 205-206.

les livres de Marx pendant 35 ans[1084]…» En refusant, comme Arendt, les étiquettes droite/gauche qu'il juge « archaïques » et en suscitant volontiers la polémique, Aron aime brouiller les pistes et être là où l'on ne l'attend pas. A sa manière libérale, c'est un étonnant reporter d'idées malgré une connotation de philosophe/sociologue universitaire donnée en partie par les polycopiés scolaires de ses cours fort didactiques.

Michel Foucault (1926-1984) qui a forgé de toutes pièces la fiction théorique de reporter d'idées s'est bien sûr servi des journalistes et de la presse pour faire mieux connaître et avancer ces luttes, mais il soutient aussi volontiers que la floraison des médias constitue l'application même du principe de publicité cher à Kant. Que vive la pluralité des regards et des opinions n'est pas fait pour lui déplaire ! Et au nom d'un hymne à la curiosité qui évoque pour lui le « souci » de ce qui existe et pourrait exister, il encourage le journalisme[1085] à se développer toujours davantage et à développer un sens aiguisé du réel, à tendre vers le « reportage d'idées » et « le grain minuscule de l'histoire », micro-événement visible.

En philosophie, Foucault combat le culte de « l'être caché » qui permet de se couper des regards ordinaires et n'a de cesse de dénoncer la posture du « savant ». Ainsi, Foucault condamne les dérives du scientisme qui revient à placer les « vérités » dont on s'occupe sous un régime de pouvoir et d'autant plus pernicieux, voire tentant, qu'on est entré dans l'ère des « intellectuels spécifiques ». Un certain régime de vérité et certaines pratiques forment ainsi un dispositif de savoir-pouvoir qui inscrit dans le réel ce qui n'existe pas et ne l'en soumet pas moins au partage du vrai et du faux. L'enjeu de tout mon travail, disait-il en l978, est « de montrer comment le couplage entre une série de pratiques et un régime de vérité forme un dispositif de savoir-pouvoir[1086].» Foucault aime définir le penseur comme « diagnostiqueur du présent » et est soucieux de ne pas couper les ponts entre l'intellectuel et le journaliste pour qu'ils se rencontrent « au croisement de l'idée et de l'événement ». Enfin, comme chez Kraus, c'est au nom du journalisme et au sein même de sa pratique que se déploie une possible et nécessaire critique du journalisme « réel » et nullement au profit d'une autre scène plus authentique et éthérée mais sans doute moins efficace et pragmatique. Plutôt que d'utopie, il propose le concept novateur d'hétérotopie pour désigner ce lieu protégé pour pratiquer le reportage d'idées qui correspondrait au discours du moment et du dire-vrai.

Guy Debord (1931-1994) le dit dans une lettre : « Rien ne m'a jamais intéressé en dehors d'une certaine pratique de la vie. » En ce sens, sans le dire ouvertement, il est influencé par les analyses du sociologue Henri Lefebvre qui aura pour étudiant à Nanterre Daniel Cohn-Bendit. Dans la mesure certes où la vie doit devenir un « huitième art » et où le concept de « spectacle » est chez les situationnistes en général et chez Debord en particulier plutôt difficile à définir. Plus de trente ans après la disparition de l'Internationale situationniste, le « reportage d'idées » ne fait-il pas partie encore lui aussi du spectacle comme au fond toute pratique journalistique ? Doit-on réduire cette fiction théorique à la LQR (langue de la Ve République) dont parle Eric Hazan[1087] ? Comment lutter avec efficacité contre « les pseudo-événements qui se pressent dans la dramatisation spectaculaire et n'ont pas été vécus par ceux qui en sont informés » ? N'abuse-t-il pas aussi d'emprunts, de citations détournées au profit

[1084] Raymond Aron « Les étapes de la pensée sociologique ». Introduction. Paris Gallimard, 1967.

[1085] Foucault évite habilement de diaboliser la presse pour mieux l'instrumenter et passe en revues ses idées.

[1086] Michel Foucault « Naissance de la biopolitique », op. cité, p. 22.

[1087] «LQR. La propagande au quotidien», Paris, Liber/Raison d'Agir, 2006. Son but est de rendre acceptable l'inacceptable, respectable le racisme ordinaire, déclare Hazan. «Elle veut nous faire croire que nous formons une grande cité unie à l'intérieur de laquelle il n'y a pas de conflit véritable : les gens qui ne sont pas d'accord sont ceux à qui on a mal expliqué. Tout le personnel politico-médiatico-financier qui contribue à faire proliférer cette langue a en commun de sortir des mêmes écoles et partage un objectif très clair : faire toutes les réformes que l'on veut à condition que rien ne change. La LQR doit faire accepter l'inacceptable, mais doit donner l'illusion du mouvement. C'est ainsi qu'il faut entendre le terme « néolibéralisme », qui ne désigne rien d'autre que le dernier en date des avatars du bon vieux capitalisme avec sa loi du marché et sa concurrence». L'un de ses traits les plus caractéristiques est le recours à l'euphémisme. Des termes désagréables tels que « pauvres », « opprimés », « classes » ou « travailleurs » ont disparu. Tout le vocabulaire de la lutte contre l'injustice a été remplacé par celui de la compassion humanitaire. On ne parle plus que de solidarité, de convivialité, de commerce équitable… Dans la LQR, l'équité a remplacé l'égalité.

d'un discours subversif, dans le but de produire une déflagration inédite de sens ? Pourquoi ce besoin chez lui de ridiculiser ceux qu'ils baptisent avec mépris les excités « médiatiques » et les trop sages « cultureux », de s'exclure du monde des intellectuels ?

Ryszard Kapuscinski, (1932-2007), véritable « sorcier du reportage » (John Le Carré) vient de rendre hommage dans son dernier livre à l'ancêtre des reporters, Hérodote au nom de ceux qui « ne s'enracinent vraiment nulle part ». Il a couvert vingt sept révolutions et coups d'Etats entre l958 et 1980 et accouché jour après jour de la misère et de l'enchantement du monde. Son écriture très travaillée manie émotion, humour et force. « J'attache une grand importance à la langue (…) Je travaille beaucoup chacune de mes phrases. Après, avec les phrases, je travaille le paragraphe, puis, avec les paragraphes, je travaille la page, puis je travaille le chapitre tout entier ; tous ces efforts visent à dire le maximum de choses dans une quantité minimale de mots et d'images[1088]. » Avec un regard décalé, il nous restitue la saveur et la fureur des bruits du monde sans se détourner de la mort et de la violence. Avec empathie pour autrui. Sans nous cacher le travail d'un correspondant de presse d'une petite agence polonaise sans moyens. Mais au cœur des ténèbres et de la fureur du monde notamment africain, Kapuscinski reste toujours ouvert, enjoué et distille une philosophie de la vie et non de la mort. Pourquoi ? Parce qu'au lieu de défendre des causes, il raconte des histoires, des existences, des instants avec l'énergie et l'enthousiasme curieux d'Hérodote, et la certitude qu'il faut écrire comme si personne ne se souvenait jamais de rien. Il accueille l'autre, quel qu'il soit, dans ses micro-récits incrustés au cœur de l'événement. Il finit par publier ce que les reporters en général, racontent à leurs amis, mais n'écrivent pas dans leurs articles. A savoir : « Il n'y a pas d'histoire réelle au sens idéal. L'histoire est toujours racontée, arrangée, prétendue, crue. »

Michael Herr, envoyé sur le front de la guerre du Vietnam, en l967-1969, incarne la démarche de tout grand reporter désireux de saisir l'altérité que constitue la violence au présent, puis de l'appréhender dans un espace commun tout en protégeant son regard. Il veut saisir la violence en cours et son moment opaque où l'on ne voit pas tout. Et dans la droite ligne de la réflexion de W. Benjamin sur l'esthétique du choc, visée ultime du flâneur, le correspondant de guerre au style très rock and roll pousse son regard curieux jusqu'aux limites du visible, dans la recherche permanente d'un point de vue improbable, en évitant les stéréotypes, en osant ouvrir les yeux sur tout, même l'insoutenable et l'indicible. Et, « cette recherche du choc qui ne s'apprivoise pas dans un vécu, mais suspend nos vécus individuels, les interrompt, les inquiète, a peut-être produit le meilleur du journalisme moderne, en lui faisant faire ses expériences d'écriture les plus originales. Notamment en brouillant les frontières avec l'écriture de fiction[1089]. »

Dans la droite ligne du journalisme caméléon à la Tom Wolfe et ses ambivalences sur la mise en question du réel et où tisser un lien est la seule manière de décentrer. Et à la manière d'un Lyotard qui démontrera et soutiendra dans «Figure, Discours» et dans «Le Différend» que dire ce que l'on a vu est lié à une double impossibilité et la prétention (métaphysique ?) ultime. Il n'y a pas de discours absolu : le discours du «témoin» Herr sur le Vietnam est ainsi pris, comme les autres, dans le discours de la guerre. «Nul ne témoigne pour le témoin», disait Paul Celan.

Jean Hatzfeld, ex-grand reporter à Libération, fait partie avec Marc Kravetz, Christophe de Ponfilly, Anne Nivat, Florence Aubenas, etc. des héritiers d'Albert Londres et de Joseph Kessel. Outre sa couverture remarquable du conflit de l'ex-Yougoslavie en tant que correspondant de guerre, ce baroudeur impénitent qui a été touché à la jambe par un sniper à Sarajevo, s'est fait connaître et reconnaître par sa technique du journalisme de l'après… Hanté par le dernier génocide du XXe siècle, il a pris le temps du long détour de la pensée autour de ce concept souvent galvaudé et récupéré, en interrogeant inlassablement les victimes survivantes du massacre rwandais de 1994, puis de leurs bourreaux

[1088] Ryszard Kapuscinski « Autoportrait d'un reporter », op. cité, pp. 82-83.

[1089] Géraldine Muhlmann « Du Journalisme en démocratie », op. cité.

« avoisinants » et enfin en relatant leur cohabitation difficile et récente au nom de la politique de la réconciliation nationale et de l'oubli de l'impardonnable. Hatzfeld tente de cerner en multipliant les éclairages, les témoins à charge et à décharge, les récits, le paradigme de génocide tout en sachant qu'il « ne va pas se dissiper dans les esprits.[1090] ». Car très peu nombreux étaient les journalistes étrangers présents au Rwanda pendant le génocide tutsi (printemps 1994), mais une multitude débarqua pour suivre les colonnes de réfugiés hutus jusqu'à la frontière du Congo (été 1994).

Ecrire, c'est s'impliquer. Sans avoir lu de près Lyotard, Hatzfeld a aussi conscience en tant que reporter lucide que le dire est irréductible au voir mais aussi que le voir est irréductible au dire. « Ce déséquilibre de l'information, la fuite des réfugiés sous des motifs ambigus, la dramaturgie de ces longues marches exténuantes ainsi que la dureté des nouveaux chefs de Kigali engendrèrent une confusion dans nos esprits occidentaux, au point d'oublier quasiment les rescapés du génocide, encore hagards dans la brousse, pour n'identifier comme victimes que les fuyards hutus de cet exode sur les routes et dans les camps du Congo.[1091] » Ecrire, c'est se forcer à raconter l'indicible et « l'irregardable ». Plus que le vrai/vrai et le faux/faux, il s'agit ici de traquer le vrai/faux et le faux/vrai dans le pli des récits et la décomposition du temps. « On était des oubliés du temps. Il devait continuer de passer pour d'autres, des Hutus, des étrangers, des animaux, mais il ne voulait plus passer pour nous. Le temps nous négligeait parce qu'il ne croyait plus en nous, et nous, par conséquent, on n'espérait plus rien. Donc, on n'attendait rien[1092]. »

Bernard-Henri Lévy, figure contemporaine de proue contestée mais incontestable, avec André Glucksmann, des « nouveaux philosophes », une aventure intellectuelle dénoncée comme un coup médiatique, mérite aussi de figurer en bonne place dans notre constellation de reporters d'idées. A l'intellectuel engagé sous l'affaire Dreyfus, il propose de substituer « l'intellectuel du 3e type » qui devra maintenir « la foi dans la Raison, l'idée de Vérité et celle de Justice ». A tort ou à raison, il croit que la présence d'intellectuels dans une cité moderne est une définition de la démocratie. Posture/ imposture de l'intellectuel médiatique qui n'a rien d'une fatalité ?

Dans l'un de ses derniers livres «Ce grand cadavre à la renverse»[1093], il raconte au début avec luxe de détails la tentative vaine du prince Sarko pour tenter de le rallier à son panache. A la suite du ralliement dans « Le Monde » de son ami philosophe André Glucksmann[1094].

La police des idées est presque aussi bien faite que la police des énoncés fonctionne à plein régime. Malgré ses dérives[1095] et ses entartrages à répétition, BHL incarne une figure narcissique et combative du reporter d'idées pris par l'amour d'une vérité qui n'est pas la vérité mais sa vérité. Car, saisi d'une « jubilation vers l'enfer du mal », fût-ce le spectacle de la mort des autres ou le risque (relatif) pris de la sienne, il joue à la fois le phantasme « activiste » de l'intellectuel qui ne veut pas seulement interpréter le monde mais aller avec empathie à la rencontre de l'événement, « au bout du changement de point de vue », mais aussi les dérives et les avatars de « l'intellectuel médiatique » (environ 500 apparitions télévisuelles en trente ans)[1096]. Il se met donc en scène, s'exposant sur les lignes du front de la guerre

[1090] Jean Hatzfeld « Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais », Paris, Seuil, 2000, p. 167.

[1091] *Ibid*., p. 172.

[1092] *Ibid*., p. 192.

[1093] Paris, Grasset, 2007.

[1094] Dans son pamphlet «Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col de Mao au Rotary» (Paris, Albin Michel, l986), Guy Hocquenghem s'adressait (p.179) déjà à André Gluckmann, «stalinien renversé» en ces termes vengeurs : «Cher et tortueux Glucks, (…) toi et les tiens, au lieu du reniement par continuité de façade, proposez le reniement par rupture répétée, la continuité dans le reniement ; et c'est au nom de l'autocritique, de l'imprévisibilité de la pensée selon Mai 68, que tu t'engages à droite.» Il précise (p.184) :»Contrairement à d'autres –BHL et July – ce n'est pas ton absence de ligne politique qui frappe, mais la succession de lignes multiples, toutes assénées le poing sur la gueule, qui est ta spécialité philosophique».

[1095] L 'un de ses maîtres, Raymond Aron eut ce mot cruel après la publication de l'Idéologie française « BHL est perdu pour la vérité ».

[1096] Dans le film «Empreintes» du journaliste Eric Dahan diffusée sur France 5 le 6 février 2009, BHL persiste et signe en déclarant : «Je suis devenu ce philosophe médiatique dont on parle ici ou là parce que je savais que refuser de jouer les médias comme une vierge effarouchée, cela voulait dire le trou noir de l'oubli pour soi – ce qui n'est pas extrêmement grave – mais aussi pour les idées auxquelles on croit, ce qui l'est un peu plus.»

et prônant le concept de « romanquête » dans le prolongement de la pratique du New Journalism et de la tentation permanente d'ubiquité.

Après le « bide-bang » de son film « Le jour et la nuit » avec Alain Delon, Arielle Dombasle et Lauren Bacall, BH Lévy publia « Comédie », le plus personnel de ses essais où il se livre à une autocritique de BHL et se moque de sa marionnette. Il jette en partie le masque tout en se livrant à une analyse de la société du spectacle dans laquelle il baigne avec complaisance depuis quelques décennies et revient sur l'affaire Gary/Ajar. « Autoportrait, pas autofiction, écrit-il, non pas mise en scène mais mise en question ». Donc acte ! Il livre dans L'Express[1097] une assez belle définition du reportage d'idées : « C'est une aventure. Une bataille qui ne finit jamais. C'est tout un corps à corps sous une espèce d'étoile qui guide, évidemment, vos pas, mais n'en finit pas de bouger, de filer, au ciel des idées. »

A travers ces trajectoires plus ou moins légendaires qui n'excluent sans doute pas les postures, voire les impostures, avec son lot de dérives et de tensions, la question qui se pose dans l'évocation de cette constellation de reporters d'idées ou présupposés tels peut être formulée ainsi : de quelle manière dans « la vraie vie » le spectacle du reportage d'idées désigne-t-il le le réel comme réel ? Comment dit-il précisément « ceci est réel» et non pas mythique et légendaire, voire tout simplement faux ?

Or, il est difficile de « représenter » le réel en tant que tel dans un système discursif et en ce sens on a pu soutenir que le recours au mythe vient volontiers pallier l'ímpossibilité de représenter : c'est à défaut d'être représenté qu'un concept est signifié ou « notifié ». C'est pourquoi, avec l'aide de Roland Barthes qui a formalisé ce risque de la manière la plus rigoureuse, nous avons d'abord élaboré dans la première partie de notre recherche le concept de « mythe » notamment dans le grand reportage et la figure d'Albert Londres, qui implique une sorte de décrochage, voire d'hétérotopie du spectateur consommateur du mythe, par rapport à l'acteur. Comme l'écrit Géraldine Muhlmann : « Le mythe engage son récepteur à oublier son état d'acteur. Et le mythe est la nourriture favorite du journalisme, qui en a besoin pour disposer de références communes à une multitude d'individus (…) On pourrait dire, en détournant légèrement une métaphore de Barthes, que le mythe « vole » au spectateur le statut d'acteur. Il est « dressé à chanter les choses et non plus à les agir ».[1098] » Mais pour sortir des apories barthésiennes qui conduisent sans doute à une sorte de huis clos infernal avec le mythe dont on ne peut guère sortir, nous sommes persuadés du caractère mythique nécessaire de toute parole aussi bien philosophique que journalistique. Sans nul besoin de viser la contradictoire sortie du mythe par le discours lui-même et de prétendre pour autant que tous les spectacles mythiques se valent… « Peut-être, certains spectacles mythiques ont-ils moins que d'autres cette tendance à engloutir chez les spectateurs leur statut d'acteurs pluriels. Cette hypothèse, suggère Muhlmann, permettrait de croire encore que, dans certaines sortes de spectacles, le va-et-vient kantien entre l'état de spectateur et l'état d'acteur, c'est-à-dire le fait que le spectateur soit invité, dans le cours du spectacle, à réfléchir sur son état d'acteur, loin de l'oublier totalement, reste possible. Elle permettrait de croire que les spectateurs et faiseurs de spectacles peuvent médiatiser l'action par le spectacle et préparer le retour vers elle, loin de s'oublier entièrement comme acteurs. Elle refuserait ainsi, par ce résidu de kantisme, certes conditionné, de verser dans la dénonciation absolue de l'illusion fondamentale et irréparable des spectacles qui se jouent dans l'espace public. Elle éviterait la position extrême, selon laquelle cet espace public, constitué de spectateurs, se coupe par définition de la véritable scène de la pratique, celle-ci ne pouvant être rejointe qu'en rompant avec la politique comme spectacle[1099]. »

Le reportage d'idées, moment philosophico-journalistique du temps présent, s'illustrerait alors en un rassemblement conflictuel et retrouverait ainsi deux gestes journalistiques essentiels : rassembler/décentrer que l'on retrouve aussi bien dans l'idéal du journaliste-en-lutte que dans la figure empathique

[1097] 10 janvier 2001. Propos recueillis par Eric Cohan, Denis Jeambar et Renaud Revel « J'ai une conception guerrière de la recherche de la vérité. »

[1098] « Du journalisme en démocratie », op. cité, p. 247 et p. 250.

[1099] *Ibid*., p. 256-257.

du reporter curieux de tout. Si le premier geste appartient à la tradition du grand reportage qui draine et passionne le public autour de grandes causes, le second s'inscrit explicitement dans un contexte philosophique pour que le monde nous parle et signifie, voire qu'il y ait un monde.

II - CHAPITRE 1

Karl Marx : de la pensée embarquée au journalisme embarqué

- « Tous les phénomènes destructeurs que la libre concurrence fait naître dans l'intérieur d'un pays se reproduisent dans des proportions plus gigantesques sur le marché de l'univers » (Karl Marx, Discours sur le libre échange, l848)
- « Vous n'avez pas à penser, d'autres sont payés pour ça » (Charles Taylor à un ouvrier revendicatif)
- « Je n'en parle pas comme rhéteur : j'en parle comme un témoin » (Séverine)

A la Une du journal «Le Monde[1100]» en ce début 2010 qui constate que, vingt ans après la chute du mur de Berlin, le marxisme est redevenu un étendard pour des intellectuels de renom. Une vogue très théorique : Karl Marx refusait qu'on réduise et qu'on «décentre» le communisme à une idée. Prenant soin de distinguer sa doctrine et celle des socialistes «utopiques», il martelait que son programme/Manifeste ne saurait se confondre avec une fantasmagorie abstraite, née dans «le ciel embrumé de l'imagination philosophique.» Une telle façon de voir a structurée la polémique marxiste tout au long du XXe siècle.

Question d'un post-moderne reporter décentreur qui soutient que si le communisme est autre chose qu'une chimère c'est parce qu'il épouse le cours tumultueux de l'histoire dans ce qu'elle a de plus matériel (emballement des forces productives, déploiement de la lute des classes, etc.) : - «La crise mondiale provoquée par les dérives du capitalisme financier donne-t-elle raison aux analyses de Marx ?»

Réponse d'Eric Hobsbawm, un des plus grands historiens du monde : «Marx a compris quelque chose que les économistes conventionnels ont négligé : le capitalisme est un système qui évolue d'une façon instable à travers des crises. Lors de ces crises s'est opérée de temps à autre une restructuration du système. D'ailleurs, suivant la problématique de Marx, de grands économistes, même bourgeois comme Schumpeter, avaient très bien compris que c'était la manière de fonctionner du capitalisme. Dans les quarante dernière années, on a assisté à une dérive assez pathologique de l'économie libérale néoclassique, quelque chose d'absolument imprévu et sans précédent : le système voulait tout éliminer sauf le marché lui-même. C'est à cause de ce credo dans le laisser-faire extrême que la crise actuelle a été plus profonde qu'on ne pouvait normalement s'y attendre ; et que sans doute elle engendrera une restructuration du capitalisme. Alors le capitalisme est-il capable de se réformer[1101] ? »

C'est déjà pour tenter de répondre à cette interrogation que Marx a «porté sa plume dans la plaie» et s'est lancé dans le journalisme, le seul type de regard en mesure de suivre le «torrent révolutionnaire[1102]».

[1100] Le Monde des Livres 5 février 2010, «Communisme, un sceptre philosophique», p. 1, 6 et 7.

[1101] «Le retour de Marx» Les débats de l'Obs, Entretien avec Eric Hobsbawm par Gilles Anquetil et François Armanet», Le nouvel Observateur 4-10 juin 2009, p. 94. Né en 1917 à Alexandrie, Hobsbawm est notamment l'auteur de «l'Ere des révolutions», «l'Ere du capital», «l'Ere des empires» et de «l'Age des extrêmes». Vient de paraître chez André Versaille son dernier ouvrage » l'Empire, la démocratie, le terrorisme».

[1102] Camille Desmoulins «Le Vieux Cordelier», éd. Et prés. P. Pachet, Paris, Belin, 1987, p. 38 : «Il faut écrire, il faut quitter le crayon lent de l'historien de la révolution, que je traçais au coin du feu, pour reprendre la plume rapide et haletante du journaliste, et suivre

Savant/curieux. Après sa thèse de doctorat en l841, Marx qui perd tout espoir d'entrer dans la carrière universitaire[1103] est tenté par l'aventure de la presse, véhicule privilégié pourtant de l'idéologie et de l'opinion, carcan qui empêche l'élaboration même d'une autre vision du monde. Mais précisément, c'est cet entre-deux non aristocratique qui l'intéresse ici : « Marx conçoit, idéalement, le journalisme comme le travail de construction d'un point de vue critique, gagné sur l'idéologie mais élaboré à son contact même[1104] ». Le jeune Karl s'engage sans état d'âme dans le journalisme pour gagner sa vie, rester en prise avec son époque, lutter de l'intérieur contre l'idéologie qui emprisonne les points de vue et s'adresser ainsi au plus grand nombre. Il veut rompre avec la figure traditionnelle du publiciste qui n'est que le réceptable des faits et gestes du pouvoir et incarner l'idéal d'un journalisme-en-lutte qui surmonte l'idéologie qui emprisonne les points de vue.

A 23 ans, le jeune Karl saute le Rubicon de la presse et entre à la rédaction de la « Reinische Zeitung » (gazette rhénane) dont il prend la direction en octobre l842. L'un des principaux articles de Marx dans la Rheinische Zeitung est celui consacré aux conditions de vie des vignerons de la vallée de la Moselle. Ce reportage, ainsi que l'ensemble de ses activités journalistiques, lui fait prendre conscience de ses insuffisances en matière d'économie politique et le pousse à se lancer dans une étude en profondeur de celle-ci. Il y combat aussi, par la plume, la censure prusienne... qu'il accuse d'être un « préservatif contre la vérité[1105] ». Jusqu'à la mi-1843, où le journal finit par être interdit, il écrit sur de multiples sujets, donc celui du rôle politique de la presse qui facilite la libre communication entre les hommes. Dans son commentaire des délibérations de la Sixième Diète rhénane, Marx oppose les contraintes externes imposées (la censure) qui ne suscitent que stérile servitude, et la seule contrainte qui vaille, celle que la liberté s'impose rationnellement elle-même, sorte de censure intérieure qui présuppose une pleine liberté assumée. Et il suggère cette hypothèse dans un vocabulaire fort kantien et dans la droite ligne du criticisme : « La vraie censure, la censure fondée sur la nature même de la liberté de la presse, c'est la critique ; celle-ci est le tribunal que la liberté de la presse produit déjà dans son propre sein.[1106] »

Ce regard marxien sur la censure surnommée Anastasia n'a guère vieilli et reste toujours valable aujourd'hui[1107]. « Toute communauté a le droit d'exclure et de censurer, et la démocratie grecque a inventé l'ostracisme[1108] »

« L'oeil de l'esprit du peuple »

La métaphore de « l'oeil de l'esprit du peuple » et celle du « miroir » permettent de préciser le rôle visionnaire, clairvoyant et cathartique du journalisme en démocratie[1109]. Celui-ci permet au peuple acteur d'être d'abord le spectateur voyant et lucide de lui-même, c'est-à-dire de se dédoubler comme le proclamait déjà Kant. Mais à la différence de ce dernier, Marx, influencé sans doute par le sensualisme

à bride battue, le torrent révolutionnaire.»

[1103] Jugement négatif de ses « pairs » qui le pousse hors de l'université et dans les bras du journalisme.

[1104] Géraldine Muhlmann « Du journalisme en démocratie ». Paris, Ed. Payot & Rivages, 2004, p. 209.

[1105] Karl Marx, « Remarques à propos de la récente instruction prusienne sur la censure (par un citoyen rhénan) », Anekdota, vol. 1, 1843, in Karl Marx, Oeuvres, éd. M. Rubel, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. III : Philosophie, 1982, p.114.

[1106] Karl Marx, « Les délibérations de la Sixième Diète rhénane », premier article : « Débats sur la liberté de la presse et publicité des délibérations parlementaires », Rheinische Zeitung, 5,8, 10,12, 15 et 19 mai 1842, in Karl Marx, Oeuvres, op. cité, vol III : Philosophie, p.170-171.

[1107] Jacques Thomet «AFP 1957-2007, les soldats de l'information», op. cité, p. 302 : «Relater les faits bruts ne donne pas un gage de sécurité à l'AFP dans de tels régimes (dictatoriaux) où l'arbitraire fait rage. Même les opposants tentent d'imposer leurs communiqués par la force.»

[1108] Régis Debray « L'emprise », Gallimard, 2000, p. 29.

[1109] Karl Marx «Neue Rheinische Zeitung», 28 juin 1848 : «Les collisions, qui découlent de la société bourgeoise elle-même ; on doit en triompher par la lutte, elles ne peuvent être aplanies par des rêveries chimériques.»

de Ludwig Feuerbach[1110] semble ici privilégier le fait que le journalisme est une passerelle entre deux mondes, celui des idées et le réel. En ce sens, loin de le déprécier et de cantonner le journalisme dans la pensée embarquée ou idéologie, il s'en sert comme à la fois d'un oeil et et d'un miroir qui reportent le réel pour échapper, au moins en partie, à cette idéologie des dominants et à la tentation publiciste chère à Kant et à Lénine.

« La presse libre, c'est l'oe*il partout ouvert de l'esprit du peuple, c'est l'incarnation de la confiance qu'un peuple a en lui-même (...) Elle est l'impitoyable confession qu'un peuple se fait à lui-même, et l'on connaît la vertu rédemptrice de l'aveu. Elle est le miroir spirituel où le peuple se regarde, et la contemplation de soi-même est la première condition de la sagesse (...) Elle est le monde idéal qui jaillit perpétuellement du monde réel et, esprit toujours plus riche, y reflue pour le vivifier à nouveau*.[1111] »

Et pour se frotter à ce « monde idéal » connecté au réel, Marx, qui a rencontré en Europe le journaliste américain Charles A. Dana, pendant l'été 1848, devient, grâce au soutien de ce dernier, un collaborateur régulier de la « New York Daily Tribune » à partir de l851[1112]. Il le restera jusqu'au début de l'année 1962. C'est un quotidien important qui tire à 200 000 exemplaires et en vend environ 150 000 en moyenne par jour à raison de deux pennies chaque numéro. Aidé au début par Engels, qui rédige même entièrement la plupart des premiers articles, Marx travaille son anglais, le perfectionne et parvient à écrire directement dans cette langue à partir de l853. Il envoie deux articles par semaine et est payé comme pigiste pour chaque article publié[1113].

A partir de 1857, la « Tribune » ne lui commande plus qu'un papier par semaine et Marx connaît donc la dure condition de travailleur intellectuel précaire payé à la tâche. Il subit alors la condition du « prolétaire journaleux » qui n'a pour tout capital que la force de son cerveau et de sa plume tarifée. Le journal est une machine mixte de pouvoir moderne au régime complexe dont il n'ignore pas les rouages, notamment son effet d'agrégations d'opinions, d'abject et de sublime. Mais Karl n'est pas le plus mal loti. Lorsque la guerre de Sécession éclate, au début de l'année 1861, son journal supprime tous les correspondants étrangers, sauf Marx, mais il ne publie que huit articles de lui cette année là, entre le 11 octobre et le 25 décembre 1861, dont six qui portent sur la guerre civile et ses résonnances en Angleterre. Son dernier article dans la «Tribune» est publié le 10 mars 1862. Et pour compenser la chute de ses revenus due à l'espacement de ses parutions dans la « Tribune », et élargir son audience, Marx décide de collaborer à partir d'octobre l861, avec un autre journal, « Die Presse », journal de la moyenne bourgeoisie viennoise. Il y travaillera plus d'un an, jusqu'en décembre 1862.

Journaliste en lutte contre l'idéologie

Loin de succomber comme certains de ses disciples à la rhétorique de la manipulation du peuple par les médias et à l'idéologie de l'opinion, Marx conçoit, idéalement, le journalisme comme le travail de construction d'un point de vue critique, gagné par l'idéologie (ou pensée embarquée) mais élaboré à son contact même[1114].

[1110] Figure centrale des jeunes Hégéliens dont il a fait partie, du moins dans sa jeunesse.

[1111] Karl Marx, Oeuvres, éd. M. Rubel, Paris, Gallimard, Bibiothèque de la Pléiade, 1982, p. 178.

[1112] Karl Marx «Révolution et contre-révolution en Allemagne», New York Daily Tribune, 1851 : «C'est le destin de toutes les révolutions, que l'alliance de diverses classes, qui est jusqu'à un certain degré la condition nécessaire d'une révolution, ne peut pas durer. A peine la victoire contre l'ennemi commun est-elle remportée que les vainqueurs prennent des positions distinctes et tournent leurs armes les uns contre les autres.»

[1113] Karl Marx «Socialisme et suffrage universel en Angleterre», New York Daily Tribune, Août 1952 : «Pour la classe ouvrière anglaise, suffrage universel et pouvoir politique sont synonymes. Les prolétaires constituent la grande majorité de la population. La conquête du suffrage universel en Angleterre, plus que n'importe quelle mesure appelée socialiste sur le continent européen, marquerait un progrès vers le socialisme. Elle aurait inévitablement pour conséquence l'hégémonie politique de la classe ouvrière.»

[1114] Géraldine Muhlmann « Du journalisme en démocratie », op. cité, p. 209-210.

Dès sa naissance, l'idéologie est placée sous le signe du paradoxe : Marx l'utilise en référence à la tradition française des idéologues[1115], ce groupe de philosophes héritiers notamment de Condillac et de Condorcet qui se passionnent pour l'étude de l'origine des idées et du langage. Républicains convaincus et engagés, d'abord proches de Napoléon, ils seront vite l'objet de sa vindicte et de ses sarcasmes, une fois devenus des opposants politiques à l'Empire. Ironie de l'histoire et aussi de celle des mots et des idées : le sens péjoratif du terme « idéologue », synonyme d'intellectuel asservi et de doctrinaire appointé, résulte du détournement de sens habilement imposé par un empereur indigné de se voir refuser une soumission sans condition.

L'inflation de son usage en a émoussé aujourd'hui la nature polémique, surtout effacé la teneur conceptuelle et la valeur discriminante. Dès lors que tout discours est idéologique, l'idéologie est l'autre nom du discours. Mais aussi le discours de l'autre. En effet, commente Isabelle Garo, « la seule spécificité de cette notion sans frontières semble être de se situer sur le terrain politique, et surtout de réduire la politique au fait d'en discourir, assez inutilement au fond et de façon pseudo-savante ». Le thème médiatique inusable de la mort des idéologies ne désigne finalement que la disqualification de l'argumentation sur ce plan. Par là se trouve déniée la possibilité même de penser la politique, autrement dit, de construire aussi dans la théorie une alternative crédible au capitalisme actuel. Or, à cet égard, il semble que l'air du temps soit en train de changer, que le climat social mais aussi politique soit en train de se réchauffer, peut-être durablement : reste donc à savoir si la notion d'idéologie peut y regagner son mordant conceptuel[1116].

Reprenons l'histoire à ses débuts, « au croisement de l'idée et de l'événement ». Quand Marx reprend ce terme en 1845, c'est pour donner son titre à l'une des oeuvres qu'il rédige en collaboration avec Engels, « L'idéologie allemande ». Le but est de poursuivre l'étude de la situation allemande de l'époque et la critique de la philosophie jeune-hégélienne de gauche, dont le succès semble être pour Marx le produit de cette même situation.

D'un même geste, notre reporter d'idées en lutte rejette la thèse d'une domination des hommes par les illusions et celle d'une autonomie de la sphère politique, coupée de ses dimensions sociales et économiques, qui conduit les jeunes hégéliens à se contenter d'une très vague contestation dans une Prusse en proie à une réaction féodale brutale. Ces deux thèses font système, en ce qu'elles affirment l'une et l'autre le primat des représentations sur le réel : face à cette conception, la notion-valise d'idéologie visera à engager l'étude de la représentation, non pas du point de vue de son contenu, mais sous les angles conjoints de son origine et de sa fonction sociales.

« L'idéologie allemande » évoque la nécessité d'une « étude du monde réel » qui semble en rupture avec le reportage d'idées dans l'espace public. Marx coupe alors les ponts que les jeunes Hégéliens jetaient entre le voir et le faire : vouloir voir, c'est être hors du concret, du pratique, du « réel ».

Un homme qui se noie ne gagne guère à se débarrasser de l'idée de pesanteur : le début de « L'Idéologie allemande » use de l'ironie pour ridiculiser ceux qui croient à l'efficacité d'un combat purement théorique et refusent implicitement notre fiction théorique du « reportage d'idées » ancré dans le présent. Mais cela ne signifie pas que, selon Marx, les idées ne soient ou ne fassent rien. « La notion d'idéologie ne vise pas –comme on l'a cru parfois- la réduction des représentations à une superstructure facultative, commente Isabelle Garo, mais une critique matérialiste de l'adoption du point de vue restreint et unilatéral, donc idéaliste, de la seule représentation, considérée pour ce qu'elle dit et non pour ce qu'elle est ». Il s'agit de montrer que les idées sont « le langage de la vie réelle », que « ce n'est pas la conscience qui détermine la vie mais la vie qui détermine la conscience », selon des formules demeurées célèbres et qui culminent dans la métaphore de la « chambre noire » : l'idéologie

[1115] C'est Destutt de Tracy qui forge le mot « idéologie » en 1796.

[1116] « Karl Marx, le penseur du troisième millénaire ? » Le Nouvel Observateur Hors Série, p. 82.

présente l'image d'un monde renversé selon un processus objectif, tout aussi compréhensible que celui du fameux dispositif optique.

« Il faut « laisser de côté la philosophie », écrit Marx en la dénonçant ici comme idéologie, « il faut se mettre à l'étude de la réalité en tant qu'homme ordinaire (...) La philosophie est à l'étude du monde réel ce que l'onanisme est à l'amour sexuel [1117]», c'est à dire un ersatz, un substitut de la réalité. Voulant penser le présent mieux que Hegel et les jeunes Hégéliens de gauche et répondre efficacement au défi politique du présent, il milite pour un journalisme-en-lutte car la presse représente pour Marx ce « monde des idées » exceptionnellement connecté au monde « réel » et constitue un tremplin efficace pour faire passer ses propres idées. D'où son rapport complexe et compliqué avec la presse et les journalistes.

Marx assume l'héritage kantien et hégélien, mais sous réserve d'une radicalité nouvelle : « Nous ne voulons pas anticiper le monde dogmatiquement mais trouver le nouveau monde seulement par la critique de l'ancien monde. Nous avons à accomplir la critique sans réserve de l'ordre existant ; sans réserve au sens où la critique ne prend pas peur devant ses résultats, et tout aussi peu devant le conflit des forces en présence. Il apparaîtra alors que le monde possède depuis longtemps le rêve d'une chose dont il suffit de posséder la conscience pour la posséder réellement[1118]. »

Mais il lui faut aussi, et c'est plus subtil, rendre compte de l'emprise de la croyance commune en la puissance des idées et des effets de cette croyance. Toute l'originalité de l'analyse marxienne réside dans cet effort qui traverse toute l'oeuvre, souligne Garo. La notion d'idéologie est inséparable de l'étude de ce que Marx nomme « les présuppositions réelles », en l'occurrence la division du travail. L'apparition d'activités intellectuelles spécialisées découle de la formation de classes distinctes, dont l'antagonisme renvoie à la nature même du mode de production capitaliste. Or, c'est précisément parce que la classe dominante est animée non seulement d'une vive conscience d'elle-même mais aussi éclairée par une vision du monde en quête de structuration théorique, qu'elle délègue le travail de son élaboration conceptuelle à des penseurs professionnels, qui à la fois dépendent d'elle et s'en distinguent, en tant qu'idéologues actifs. En face de cette classe bourgeoise, se dresse « la masse des hommes, c'est-à-dire le prolétariat », pour qui « ces représentations historiques n'existent pas (...) et n'ont pas besoin d'être supprimées. »

De la Lutte des classes au journalisme en lutte

La lutte contre les idéologues en Allemagne à cette époque là (1845-46) n'est au fond qu'une tâche locale et subalterne. Il n'en sera pas de même cinq ou six ans plus tard, lorsque notre « reporter d'idées » à la quête du journalisme idéal, analyse -à travers ses articles de l861-1862 publiés dans le « New York Daily « Tribune »- les idées, opinions, principes – notamment juridiques – des élites britanniques au sujet de la guerre de Sécession[1119].

« Autrement dit, à travers l'étude des représentations de cette guerre en Grande-Bretagne, précise Muhlmann, Marx affronte l'idéologie des classes dominantes britanniques. Il cite, commente, démonte des déclarations et argumentations entendues, ici et là, notamment dans la presse. Et il est indéniable que la critique est pour l'essentiel interne : Marx épouse la logique des acteurs qu'il évoque, pour faire émerger soudain, au détour d'une contradiction ou d'une incohérence flagrante, une autre logique, latente, un intérêt caché, malgré lui révélé. Marx veut montrer, en fait, comment le discours idéologique cherche à masquer les vrais motifs des acteurs qui sont économiques : l'irrigation des Anglais contre le Nord a pour cause, notamment, le dommage économique subi par la Grande-Bretagne, dans l'industrie du textile, en raison du blocus imposé par le Nord sur les exportations de coton des Etats du

[1117] Karl Marx et Friedrich Engels « L'idéologie allemande » (1845-1846) Paris, Editions sociales, 1976, p. 235.

[1118] Karl Marx, lettre à Arnold Ruge jeune hégélien de gauche, 1843.

[1119] Saul K. Padover, « The Karl Marx Library », volume II : «On America and Civil War», New-York-St Louis-San Francisco, Mc Grave-Hill Book Company, 1972.

Sud ; la sympathie pour les Confédérés tient en outre à l'intérêt économique que la Grande-Bretagne trouve dans le déchirement d'une nation potentiellement concurrente. Mais au lieu de tenir d'emblée les discours idéologiques pour des masques sans intérêt, Marx en fait l'objet même de son attention journalistique. Au lieu d'adopter un point de vue « scientifique », qui d'emblée se situerait hors de l'idéologie, Marx cherche les failles internes de l'idéologie. Il montre que la vérité sur ce qu'elle est, sur le rôle qu'elle joue, est perceptible par celui qui prend soin tout simplement, d'en épouser la logique jusqu'au bout – c'est-à-dire jusqu'au moment où elle s'effiloche d'elle-même[1120] ».

Bien que le Marx de « L'Idéologie allemande » n'ai pas encore acquis ce nouveau regard de « reporter d'idées » qui saisit la domination et, en faisant, s'y oppose, l'analyse marxienne dépasse largement en 1846 le pamphlet de circonstance : une deuxième définition de la notion valise d'idéologie tend à s'ajouter à la première, sans être véritablement compatible avec elle, glisse subtilement Isabelle Garo. Alors même que la logique de l'idéologie épouse la ligne de fuite de la conscience, s'imaginant « qu'elle est autre chose que la conscience de la pratique existante », elle n'en relève pas moins d'une articulation historique des formes de conscience sur la base économique et sociale qui les engendre. Marx, parle alors, dès ce texte de 1846, d'action réciproque » dans le cadre de cette totalité qu'il nommera « formation économique et sociale ». Et il lui faut alors reconnaître que la conscience, même si elle s'éloigne tendanciellement du monde réel, lui demeure liée par la mission sociale irremplaçable qu'elle remplit : fournir une vision du monde qui contribue efficacement au maintien de l'ordre présent des choses.

« Mais comment désigner par le même terme une illusion déterminée (telle configuration conceptuelle philosophique, politique, juridique) et la logique plus générale qui est celle de représentations fonctionnelles en mode capitaliste de production (et dont certaines sont d'authentiques savoirs)[1121] ? » s'interroge Garo. Dans le premier cas, l'idéologie est l'imagerie apologétique du monde produite par les classes dominantes. Elle ne saurait avoir d'impact sur ceux qui subissent de plein fouet la domination et ne sauraient s'en laisser conter. Dans le second cas, la notion d'idéologie a au contraire un rôle actif : instance efficace, elle confère toute son importance à une lutte théorique qui aide les dominés à construire une conscience d'eux-mêmes qui n'est pas spontanée ou pas spontanément conséquente, jusqu'en ses conclusions politiques révolutionnaires.

L'hésitation entre ces deux sens soulève le problème de la nature de la critique, notamment de la critique marxienne du mode de production capitaliste, c'est-à-dire à la fois de ses conditions de possibilité et de ses conditions d'effectivité. Comment, d'une part, l'analyse de ce mode de production peut-elle être rigoureuse alors même que ce dernier engendre sa propre opacité et masque son fonctionnement ? D'autre part, comment cette analyse peut-elle accélérer le passage à une autre formation économique et sociale que Marx nomme communisme ?

Passé la rédaction de «L'Idéologie allemande », la notion-valise d'idéologie connaît un net recul : Marx n'abandonne pas la question mais il s'efforce d'échapper, semble-t-il, à l'ambiguïté inflationniste de ce concept. Ayant engagé l'étude approfondie de l'économie politique, il lui faut distinguer les économies « vulgaires », simples propagandistes bourgeois, de l'économie politique « classique », celle de Smith, ou de Ricardo. Même si tous les deux reculent devant une analyse trop radicale des contradictions du capitalisme qui les contraindrait à conclure au caractère historiquement transitoire de ce mode de production.

A cette époque, Marx entreprend une vaste analyse de l'origine de la fonction des représentations, qui inclut dorénavant, en plus des idées, les représentations politiques (à la fois militantes et institutionnelles) et la représentation monétaire (comme représentation de la valeur et comme symbole de l'ensemble d'un mode de production voué à la recherche frénétique du profit). A la lumière de cette analyse élargie, l'idéologie apparaît traversée par les contradictions de la base sur laquelle elle naît,

[1120] Géraldine Muhlmann « Du journalisme en démocratie », op. cité. p. 210-211.

[1121] « Karl Marx, le penseur du 3e millénaire », op. cité, p. 83.

grandit et se développe. Si la théorie n'est pas un reflet passif du monde, elle est aussi le lieu d'expression et de maturation de ces mêmes contradictions : on peut alors concevoir qu'elle prenne place dans la totalité économique et sociale en y produisant des effets spécifiques. Et c'est alors cette puissance véritable, irréductible à une volonté malfaisante ou à de simples erreurs transitoires, que décrit la notion d'idéologie, dont l'instabilité première se révèle finalement, et de façon inattendue, adéquate à la réalité dont elle s'efforce de rendre compte, soutient Isabelle Garo[1122] et dont le journalisme se nourrit sans aucun doute.

Deux conséquences en résultent qui permettent de mieux saisir pourquoi Marx a écrit toute sa vie dans les journaux. D'une part, si l'on considère que la sphère des représentations n'est pas une simple instance de légitimation mais qu'elle s'intrique à la réalité économique et sociale, il faut admettre que la lutte idéologique n'est pas un vain mot et qu'on doit refuser sans doute une opposition radicale entre l'idéologie et la « science » pour ne pas manquer tout l'enjeu du rapport théorie-praxis dans le marxisme. Et pour la question qui nous intéresse ici, il faut d'autre part reconnaître au regard journalistique une « valeur », une capacité à participer au travail de dépassement dialectique de l'idéologie. Dans la droite ligne de Foucault quelques décennies plus tard, Marx incite dès l842 les penseurs à ne pas snober, voire à rencontrer les journalistes pour être vraiment en prise avec leur époque et être intelligible au peuple. Entre raison et passion, afin de mettre des ponts entre le principe kantien de publicité et le thème du présent cher à Hegel[1123].

> « La philosophie, et plus particulièrement la philosophie allemande a un penchant pour la solitude, pour l'isolement systématique, pour l'austère introspection qui d'emblée l'oppose et la rend étrangère aux journaux, prompt à la riposte et au tapage passionnés. (…) On voit en elle[1124] une maîtresse de magie, dont les incantations prennent un ton de solennité du fait qu'on ne les comprend pas. (…) Parce que toute véritable philosophie est la quintessence spirituelle de son temps, il faut que vienne le temps où la philosophie, non seulement intérieurement par sa substance, mais encore extérieurement par sa manifestation, entre en contact et en interaction avec le monde réel de son temps. La philosophie cesse alors d'être un système déterminé, dressé contre d'autres systèmes déterminés, pour devenir la philosophie tout court, dressée contre le monde : elle devient la philosophie du monde actuel[1125]. »

Bien entendu, comme Georg Lukacs l'a montré dans « Histoire et conscience de classe »[1126], personne (pas même le reporter grand ou petit) ne peut jamais être certain d'être au bon endroit – au bon endroit de la lutte et au bon endroit pour « voir » convenablement, hors idéologie. Ce lieu là, il se cherche en permanence, dans un travail complémentaire, dialectique de la lutte et de la vision, de la pratique et de la théorie. Personne -et surtout pas le journaliste publiciste et même le reporter d'idées- n'est donc soustrait à une critique permanente. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour Marx -comme d'ailleurs pour les jeunes hégéliens de gauche dont il est fort proche en début de carrière, pour ne pas faire du journalisme un véritable enjeu philosophique et politique.

Sans cesser d'être une catégorie épistémologique, l'idéologie devient aussi une catégorie politique, ce qu'elle ne parvenait pas à être de façon tout à fait conséquente dans « l'Idéologie allemande » où la question de l'articulation entre le voir et le faire n'avait pas disparu chez Marx, sans doute encore influencé par les jeunes Hégéliens de gauche dont il vient pourtant de rompre et dont aucun n'est exempt selon lui du reproche de « phraséologie[1127] ». Il semble alors considérer que « la transformation

[1122] *Ibid*., p. 84.

[1123] Ière partie chapitre 3.

[1124] Ndlr : la philosophie.

[1125] Kölnische Zeitung » n°179 in Rheinische Zeitung 10,12,14 juillet 1842, in Karl Marx Œuvres, vol. III, op. cité, p. 211-212.

[1126] Paris, Minuit, l960, pp. 106-107.

[1127] Comme le fait remarquer Muhlmann, Karl Kraus utilise aussi la notion-valise de «phraséologie» pour qualifier ou plutôt disqualifier le discours rhétorique des journalistes viennois, «la journaille» du début du XXe siècle.

pratique du monde soit possible sans disposer préalablement ou même simultanément d'une représentation théorique de cette transformation[1128]. »

Et comme le jeune Lukacs s'efforce lui aussi de le souligner dès l923 contre l'interprétation marxiste « orthodoxe » en tentant pour sa part de dépasser la difficulté de la relation entre le voir et le faire par l'ancrage dans la praxis qui permettrait de ressourcer un point de vue singulier et nécessairement partiel et de redonner à ce point de vue un « rapport au tout ».

D'autre part, la possibilité d'une saisie théorique du réel et de son impact - dont Marx nomme « critique » l'unité - devient pensable et pourrait être reporter/rapporter dans l'espace public des opinions dans certaines conditions, grâce à une réhabilitation d'un travail du « voir », d'une théorie accompagnant la pratique. La distinction dès lors établie au sujet de l'idéologie entre fonction et contenu, activité et résultat, autorise Marx à étudier les « secteurs de la production intellectuelle » qui résistent à la domination bourgeoise et à leur totale marchandisation. «L'existence d'idées révolutionnaires à une époque déterminée présuppose déjà l'existence d'une classe révolutionnaire[1129]».

On est bien loin de la dénonciation des « épiciers de la pensée » allemands. La notion d'idéologue peut conserver sa dimension polémique sans renvoyer à une théorie de la théorie, mécaniste et figée – ce qui fut précisément le cas d'un certain marxisme intégralement idéologisé en doctrine d'Etat et de parti.

Et l'on risquera cette hypothèse entre « le coeur » et « l'écorce[1130]»: s'il est permis d'actualiser le sens de la notion d'idéologie, c'est non pas en en évacuant la complexité, mais au contraire en se fondant sur cette dialectique inhérente à la notion et qui en excède les définitions successives que nous venons d'examiner. Que le terme balance entre la dénonciation des apologies de l'ordre existant et l'analyse complexe d'une logique plus ample, n'est-ce pas finalement conforme à un mouvement bien réel, profondément contradictoire dont on peut mesurer, aujourd'hui encore, et peut-être comme jamais, l'amplitude ?

Et d'autre part de soutenir, afin de faire avancer et rebondir notre problématique, que l'idée d'un clivage absolu entre, d'une part l'espace public ou politique, bavard, cherchant à « voir » le social émancipé, et, d'autre part la praxis, muette et aveugle, se déployant dans un « monde réel » qui ne nécessiterait aucune recherche de visibilité, n'est sans doute pas le dernier mot de Marx. Il entend prendre ses distances aussi bien avec l'idéalisme des Jeunes Hégéliens qu'avec le principe kantien de publicité, penser le présent mieux que Hegel[1131] et sortir, du moins en partie, le journalisme de l'idéologie qui ne saisit la domination concrète sur la scène publique que de manière abstraite. «Il est faux que la *misère sociale* engendre l'intelligence *politique* ; tout au contraire, c'est le *bien-être social* qui produit l'intelligence *politique*. L'intelligence *politique* est une spiritualiste, et elle est donnée à celui qui est déjà fortuné, à celui qui a les pieds au chaud[1132]».

Et dès lors, le reportage d'idées, « philosophie du monde actuel » est condamné à rester pour lui un enjeu de taille et de combat entre pensée embarquée et journalisme embarqué. Dans la mesure où sa conception du reportage d'idées implique une position de spectateur qui ne se prélasse pas dans son seul spectacle, mais rencontre les luttes des acteurs «au croisement de l'idée et de l'événement».

[1128] «Du journalisme en démocratie», op. cité, p. 201.

[1129] Karl Marx et Friedrich Engels «L'Idéologie allemande» (1845-1846), éd. G. Badia, trad. F. H. Auger, J. Baudrillard, R. Cartelle, Paris, Ed. Sociales, 1976, p. 45. Thème central qui sera repris dans la Préface de 1859 à la «Contribution à la critique de l'économie politique», par la célèbre formule : «L'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre» in Karl Marx, Contribution à la critique de l'économie politique, Paris, Ed. Sociales, 1957, pp. 4-5.

[1130] Pour le dire comme Hegel, auteur de référence pour Marx.

[1131] *Ibid*., p. 173.

[1132] Karl Marx «Gloses critiques en marge de l'article »Le Roi de Prusse et la réforme sociale. Par un Prussien» «, Vorwärts !, n°60, 7 et 10 août 1844, in K. Marx «Oeuvres, éd. M. Rubel, Paris, Gallimard, Bibiothèque de la Pléiade, vol. III : Philosophie, 1982, p. 415. C'est Marx qui souligne les concepts clefs de sa démonstration.

Ce journalisme-en-lutte incarné par la figure de Marx suscite une empathie spontanée chez un penseur libéral comme Aron qui l'avait étudié de près, voire même chez les nouveaux philosophes[1133]. Moins chez Foucault dont on connaît la formule à l'emporte pièce : « Le marxisme est dans la pensée du XIXe siècle comme un poisson dans l'eau : c'est-à-dire que partout ailleurs il cesse de respirer[1134] ». Mais on peut peut-être imaginer d'autres manières moins militantes de poursuivre cette réflexion sur ce « commun » auquel contribue le regard du reporter d'idées. D'ailleurs, Marx et sa critique de l'idéologie ne sont invoqués ici qu'au titre de penseur pour lequel, au contraire de Kant, l'espace public doit être pensé comme soumis et aliéné à des forces homogénéisantes, à des dominations. Peu importe, ensuite, que l'on s'accorde ou non avec Marx, sur le mécanisme exact qui conduit à ces dominations et à son diagnostic social.[1135]

[1133] B.H. Lévy confie dans une interview au «Nouvel Observateur» («BHL : mes vérités», 29 avril-5 mai 2004) par exemple son ambivalence à l'égard de ce journalisme militant en lutte qui avait constitué à ses yeux, du moins au départ, le meilleur du journalisme, voire même représenté le journalisme idéal.

[1134] Michel Foucault «L'homme est-il mort ?» revue Arts et Loisirs, 15 juin 1966. Il prétendait aussi que «Sartre est le dernier hégélien et je dirai même le dernier marxiste.»

[1135] *Ibid*., p. 220.

II - CHAPITRE 2

Karl Kraus reporter critique

- « Ce journal est un pavé. Il peut servir de mèche pour cocktail Molotov. Il peut servir de cache matraque. Il peut servir de mouchoir antigaz. Nous sommes solidaires, et nous le resterons, de tous les enragés du monde.[1136]»
- « Mais ces histoires dormaient dans les journaux d'il y a trente ans et personne ne les savait plus[1137]. »

« Ne pas avoir d'idées et savoir les exprimer : c'est ce qui fait le journaliste », fustige en maniant le paradoxe Karl Kraus (1874-1936), journaliste, écrivain et dramaturge qui a quitté dès l'âge de trois ans la Bohème et sa ville natale de Jicin pour s'installer à Vienne, la capitale autrichienne dont il ne supporte guère l'agitation et le bruit mais dont il précise que « les rues sont pavées de culture » alors que celles des autres, notamment Berlin, le sont seulement d'asphalte.

Le reporter d'idées qui prétendait « écouter les bruits comme si c'étaient les accords de l'éternité » peut-il encore être taxé de journaliste même à connotation philosophique après une telle définition péremptoire sur le manque d'idées de cette profession tant décriée et sur la presse qu'il qualifie de « magie noire » ?

Si « le journalisme pense sans le plaisir de la pensée[1138] », le reportage d'idées est-il toujours d'actualité ? Oui, dans la mesure où la critique krausienne du langage journalistique est une critique philosophique de la représentation. La représentation de la représentation est la presse car le journal reconduit les clichés et les stéréotypes comme des représentations objectives. Sans recul critique et dans le temps de l'urgence du bouclage.

D'ailleurs, Kraus sait de quoi il parle en distribuant ses bons et ses mauvais points à la manière de la journaliste américaine et contemporaine Nelly Bly (1864-1922), alias Elisabeth Cochrane de son vrai nom, adepte du « stunt journalism », c'est-à-dire du journalisme « coup de force » (= stunt) qui sera repris bien plus tard par le journaliste allemand Gunter Warraff[1139] pour dénoncer l'exploitation des Turcs dans son pays ; et tout récemment par Florence Aubenas[1140] pour mettre en scène l'idée de précarité dans la France de la crise mondialisée. D'abord faire voir la chose, la sortir du caché, la livrer aux regards, comme en pâture aux lecteurs. Sans démagogie, sans connivence et sans complaisance. « Mon public et moi, nous nous comprenons bien : il n'entend pas ce que je dis, et je ne dis pas ce qu'il veut entendre.[1141] »

Comme Walter Benjamin qui s'intéresse à sa trajectoire iconoclaste au nom du principe d'authenticité et de l'esthétique du « choc », Karl Kraus ne déroge pas du principe de publicité et demeure passionné par l'espace public au sens kantien du terme, cette scène imparfaite, frustrante où s'échangent publiquement regards et opinions, mais qui a le mérite de toucher le (grand) public et de parler au plus grand nombre. Avec le regard acéré du reporter qui campe sur le terrain et livre ainsi sa vérité visuelle qui

[1136] Edito de Siné in N°1 de L'Enragé le 24 mai 1968.

[1137] Marcel Proust « Le Temps retrouvé », Paris, Gallimard Folio, 1989.

[1138] Karl Kraus « Dits et contredits », titre original « Spruche und Widersprüche ». Paris, Ed. Gérard Lebovici, 1975, p. 139.

[1139] «Tête de Turc» (Ganaz unten, Cologne, Verlag, Kiepenhauer & Witsch, 1985, trad. A. Brossat et K. Schuffels, Paris, La Découverte, 1986.

[1140] «Le quai de Ouistreham», Paris, Ed. De l'Olivier, 2010.

[1141] *Ibid*., p. 183.

peut être aussi une illusion de ses propres yeux : « Dites moi, tout ça, vous l'avez vu de vos propres yeux[1142]. » C'est pourquoi il n'abandonnera jamais le navire de la presse malgré toutes ses dérives et autres dérapages qu'il passera sa vie durant à dénoncer avec virulence. Fort de son platonisme subtil qui érige la pensée contre l'opinion sans succomber à une « mystique » de la langue, car il n'y a pas de retrait hautain chez Kraus, encore moins de salut hors de la sphère de la pratique journalistique et de la vie publique

« La pensée est un enfant de l'amour. L'opinion est reconnue dans la société bourgeoise[1143].». L'enfant légitime incarné par l'opinion est ainsi le fruit d'une convention, c'est-à-dire ce que la société peut comprendre et admettre. A l'inverse, l'enfant de l'amour qu'est la pensée résulte de l'imagination, du rapport amoureux. Sa nature recevable ne se règle pas sur une convention mais sur la vérité de l'amour. Sa norme n'est pas extérieure à l'acte, mais interne à son surgissement. Si, dans le dictionnaire, les mots se font face dans une indifférence monolithique, dans l'amour et l'emportement du corps à corps, ils dialoguent et se pénètrent. Ainsi, conclut André Hirt, « dans la société démocratique moderne, les opinions se font face, dans l'aveu implicite d'une jouissance impossible qui n'est autre que celui d'une impuissance à penser[1144]. »

Tenir « le flambeau »

Grâce à la situation aisée de sa famille juive, avant même d'entrer à l'université de Vienne où il fera des études de droit puis de philosophie et d'allemand - il se lance comme journaliste indépendant (free lance) sans hériter du statut de précarité du prolétaire intellectuel qui n'a à vendre que la force de son cerveau pour tenter de vivre, voire de survivre (Marx, Arendt). Il publie ainsi des articles sur la littérature et le théâtre dans des quotidiens autrichiens et allemands.

« Au commencement était la presse », déclare-t-il. Sa carrière journalistique commence en 1892 quand sa critique de la pièce de Gerhart Hauptmann, « Die Weber », paraît dans la « Wiener Literatur-Zeitung ». A cette époque, Kraus – qui n'a pas vingt ans – fait partie d'un cercle intellectuel bohème qui se réunit au café Griensteidl et autour duquel gravitent notamment Stefan Zweig, Theodor Herzl, Arthur Schnitzler et Adolf Loos, son grand copain. Mais le l5 novembre 1896, quelques mois avant la fermeture du Griensteidl, il publie dans la « Wiener Rundschau », la « Littérature démolie [1145]», où, avec une virulente inouïe, il houspille et tance les gloires littéraires du moment. Il y dénonce sans précaution l'esthétisme, le maniérisme et le décadentisme de la « Jung Wien », un mouvement culturel composé entre autres de Felix Salten, Peter Altenberg, Hermann Bahr et Schnitzler. En quête de bonnes plumes acérées et de sang neuf, « Neue Freie Presse » lui ouvre ses colonnes, mais Kraus décline la proposition car il a mieux à faire. Avec pour enjeu : « Ne pas chercher la réalité et ne pas la fuir, mais la créer, et véritablement commencer à la créer en la détruisant[1146]… » Il se lance à vingt-cinq ans dans la publication d'une revue « Die Fackel » (Le flambeau) qui ne passe pas inaperçue avec sa voyante couverture rouge éclairée d'une torche en croquis. Ce flambeau, dans l'esprit de Kraus, n'était pas destiné à montrer la voie des lendemains radieux, mais seulement à permettre aux hommes de son temps de voir que le chemin sur lequel ils étaient engagés les menait droit à la catastrophe. De l'aveu même de Kraus, le titre « Vers l'abîme » aurait convenu à sa revue aussi bien que le « Flambeau ».[1147] Le premier numéro paraît le ler avril 1899 mais ce n'est pas un vulgaire poisson d'avril... de fin de siècle. Après deux semaines, avec 30 000 exemplaires vendus par numéro, c'est un succès en dépit d'une périodicité fluctuante : trois parutions par mois voulues par l'éditeur qui ne seront pas toujours

[1142] Karl Kraus « Les derniers jours de l'humanité » Paris, Agone, 2005, p. 559.

[1143] Karl Kraus « Dits et contredits », Paris, Champ Libre, l975, p. 124

[1144] André Hirt « L'universel reportage et sa magie noire », Paris, Editions Kimé, 2002, p. 193.

[1145] Karl Kraus, « Petite bibliothèque », Rivages, 1990.

[1146] Karl Kraus « Dits et contredits », op. cité, p. 121.

[1147] Die Fackel N°4, mai 1899, p. 2.

tenues. Avec un rythme de croisière de vente de 34 000 exemplaires jusqu'en 1933 où « Le flambeau » devient confidentiel, avant de cesser de paraître en 1936, quatre mois avant la mort de son fondateur et animateur. Tenant à son indépendance, Karl Kraus, refuse les annonceurs dans sa revue dont il écrit la quasi totalité des textes dans un souci d'économie, étant donné les tarifs exorbitants des piges proposés par ses confrères viennois de talent.

« Quand le siècle porta la main sur soi, il fut cette main » déclare Brecht à son propos. Et le critique féroce K. Kraus qui traque clichés et plagiat dans le journalisme qui représente selon lui « le goître du monde », apparaît sans doute ici comme une rebelle figure exemplaire du « reporter d'idées » dans la mesure même où il demeure journaliste avant tout au moment même où il « porte la plume dans la plaie » du publiciste.

« Eclairer, mettre en garde, inlassablement, mais sans se faire d'illusion sur l'efficacité de ses efforts, sans espérer pouvoir éviter la catastrophe : c'est le drame de la lucidité [1148]», commente Gilbert Krebs. Comme Kierkegaard qu'il cite, Kraus sait que jamais « un homme seul ne peut venir au secours de son époque, ni la sauver ; il peut seulement dire qu'elle va à sa perte[1149].» Pessimiste et virulent, il n'adopte pourtant jamais le ton de la vaticination ni même de l'imprécation. Il combat au moyen de la satire qui n'a pas pour finalité de rire mais de croquer l'adversaire, voire de le désarçonner. Comme l'écrit Benjamin : « Le grand satirique n'a jamais eu sous les pieds un terrain plus solide qu'au sein d'une génération qui se dispose à monter sur des chars et à mettre des masques à gaz, d'une humanité qui a perdu la capacité de pleurer mais non celle de rire. En lui elle se prépare, s'il le faut, à la civilisation et elle communique avec lui dans le mystère proprement dit de la satire, qui consiste à manger l'adversaire. Le satirique est le personnage sous l'aspect duquel la civilisation a adopté l'anthropophage[1150]. »

Ses armes favorites sont la citation et la glose. « Dans la citation qui sauve et qui châtie, la langue apparaît comme la matrice de la justice. La citation appelle les paroles par leur nom, les arrache au contexte en les détruisant, mais elle les rappelle en même temps à leur origine.[1151] » C'est à travers leurs propres discours qu'il démasque ses contemporains, sachant que « ce que l'époque a de plus indicible ne peut être dit que par elle-même[1152]. » De toutes les corruptions, c'est celle de la langue qui lui paraît la plus impardonnable, car en elle, se révèlent et se résument toutes les autres. Son œuvre reste, comme dit Elias Canetti, une « école de résistance » qui a gardé toute son actualité et nous parle encore contrairement à beaucoup d'autres polémistes qui ont fait leur temps. Comme les soldats morts lors de la boucherie de l914-18 qui représentent son œil de Caïn et qu'il poursuit grâce à la puissance de son regard de reporter.

« Il est donc cinq heures. La réponse est là. L'écho de ma démence sanglante, plus rien d'autre ne monte de la création brisée que ce cri par lequel des milliers de mourants m'accusent de vivre encore, moi qui avais des yeux pour voir le monde, moi dont le regard l'a touché si juste qu'il est devenu comme je l'avais vu[1153]. »

Avec une énergie d'une violence polémique virant parfois à la férocité, Kraus se met à fustiger l'hypocrisie de la société viennoise et le caractère futile et corrompue de la presse autrichienne du début du XXe siècle. Tout en exprimant en toutes circonstances un humanisme d'une intransigeance totale. Sans pourtant prétendre s'exclure comme reporter de son temps, en revendiquant même une ambiguë proximité avec l'objet même de sa dénonciation et de son indignation.

« Comme pour W. Benjamin (fasciné par ce dénonciateur au tempérament qu'il qualifie dans l'essai qu'il lui consacre de « démoniaque ») il n'y pas pour K. Kraus de fuite possible dans un lieu clairement

[1148] « Karl Kraus et son temps » sous la direction de Gilbert Krebs et Gérard Stieg, Paris, Université de la Sorbonne nouvelle, 1989, p. 6.

[1149] Die Fackel N°777, Janvier 1928, p. 16.

[1150] Walter Benjamin « Karl Kraus » in Cahier de l'Herne p. 98 in Karl Kraus « Cette grande époque », Paris, Rivages, 2000, pp ; 57-58.

[1151] *Ibid*., p. 75.

[1152] Die Fackel, N°381-383, septembre l913, p. 43.

[1153] Karl Kraus « Les derniers jours de l'humanité », op. cité, p.647.

défini hors du journalisme, remarque finement Géraldine Muhlmann. K. Kraus donne à voir une sorte de condamnation de la modernité au journalisme, qui rend sa lutte contre celui-ci beaucoup plus compliquée qu'on ne le dit parfois. Il ressemble davantage à un touchant Sisyphe, qui roule son caillou sur la montagne même du journalisme, plutôt qu'à un fier penseur, sûr d'être parvenu au sommet de la montagne et contemplant le journalisme comme un « autre » méprisable[1154]. »

Journaliste envers et contre tout

A la différence, par exemple, d'un Pierre Bourdieu qui pourtant l'admire, Karl Kraus ne quitte jamais la scène du journalisme au moment même où il le critique, ce qui pour nous la bonne et saine attitude, car il sait bien que, de toute façon, il n'y a pas d'autre lieu lorsqu'on veut s'adresser au public et être compris du plus grand nombre, en conjuguant les mots avec les images de plus en plus prégnantes qui montrent le primat et le pouvoir du « voir ». Il annonce et précède la figure benjamienne du flâneur curieux de tout, idéal type du simple reporter qui fait désormais partie de la mythologie du journalisme.

« Je suis devant le lit de la mort de l'époque et à mes côtés il y a le reporter et le photographe. Celui là connaît ses derniers mots et celui-ci connaît son dernier visage. Et sur sa dernière vérité le photographe sait encore mieux ce qu'il en est que le reporter.[1155] » Dans un texte de 1909, « Le monde des affiches », Kraus précise son lieu « hétérotopique » de reporter d'idées par éliminations successives. Non pas les bibliothèques, les oeuvres constituées et reconnues, les références aristocratiques des adultes, la solitude de « l'art pour l'art » mais la rue, les « menus faits », tout ce qui excite la curiosité enfantine et éclaire le monde, notamment les affiches, art populaire par excellence. Mais sa position devient vite intenable et le texte s'achève sur la métaphore de la perte : l'observateur des affiches est englouti par les affiches à la manière dont le journaliste témoin des nouvelles est absorbé par les bruits du monde et perturbé dans son rapport au temps. Il se perd lui-même dans l'urgence du bouclage toujours recommencé de « Die Fackel ».

Pourtant, ce rebelle flâneur refuse la posture du poète maudit et n'abandonnera jamais le flambeau de la presse qu'il désire porter toujours plus haut. Sa critique se fait de plus en plus virulente et sévère : il s'élève par exemple contre la vogue française du feuilleton dans la presse populaire et critique sans ménagement Felix Salten, le feuilletoniste dominical du journal viennois « Neue Freie Presse » et auteur de « Bambi » qui réplique en l'agressant physiquement. « « La corruption de la presse est en effet à ses yeux, écrit le critique Jean Blain, la source de tous les autres et il voit dans le triomphe du journalisme un danger contre la culture -danger qui tient entre autres à la corruption du langage et à la réduction de la culture à une marchandise ».

En outre, tandis que le journalisme exige, pour être exercé correctement un sens moral et un sens des responsabilités au dessus de la moyenne, il est plutôt, estime K. Kraus, symbole d'impunité et d'irresponsabilité. Ce qu'il demande à la presse n'est évidemment pas de cesser d'exister, mais de cesser de se mentir à elle-même et mentir aux autres sur ce qu'elle est capable de faire et sur la réalité de ce qu'elle fait. Sa capacité à dire le « vrai » est relié à son rapport privilégié au public, au « nous ». Dans un texte de l934, Heinrich Fischer, à l'occasion du 60e anniversaire de Karl Kraus, analyse la nature des rapports entre le polémiste et la jeunesse : « Quelle transformation, quelle félicité, quelle fièvre pour le jeune homme de vingt ans lisant la Fackel pour la première fois, entendant pour la première fois Karl Kraus dans une de ses lectures publiques[1156]. »

Pour sa part, Kafka a un jugement plus nuancé sur la position krausienne dans la vie culturelle de Vienne. « Dans l'enfer de la littérature judéo-allemande, Kraus est le grand vigile, le grand castigateur

[1154] Géraldine Muhlmann, « Du journalisme en Démocratie », Editions Payot & Rivages, 2004, p. 130.

[1155] Karl Kraus « La fin du monde par la magie noire », «Untergang der Welt durch schwarze Magie», Vienne, 1922.

[1156] Heinrich Fischer « Karl Kraus und die Jugend ». Conférence tenue le 29 avril 1934 à Vienne, parue en plaquette aux éditions Richard Lanyi, Vienne, 1934.

et c'est là son mérite. Il n'oublie qu'une chose, c'est que lui-même a toute sa place dans cet enfer parmi ceux qu'il faut châtier[1157]. » Politiquement, Kraus commence par défendre des positions socialistes ou libérales, et, au grand dam de ses amis de gauche, finira par soutenir le régime autoritaire du Dolfus. Il n'était pas en tout cas un démocrate. Ni dans la forme – le statut du satiriste étant celui de « cannibale », de juge suprême qui « prononce des sentences inattaquables » et qui, traitant par le mépris ou la dérision certaines opinions considérées comme dangereuses, indignes ou sottes, ne considère pas qu'elles « méritent d'être considérées et discutées », écrit Jacques Bouveresse dans la préface de la « Troisième nuit de Walpurgis ». Ni dans le fond, puisqu'il estimait que défendre le principe des libertés démocratiques n'est guère pertinent s'il permet aux ennemis de ce principe de défendre ainsi leurs opinions, voire de les faire triompher.

Nous ne savons pas si Kraus a ici conscience de faire jouer les ressorts les plus traditionnels du journalisme « rassembleur » dans sa féroce pique contre les journalistes, notamment les correspondants de guerre qui ont maquillé avec le verbe et le style ce qu'ils ont vu, c'est-à-dire leur regard sur la violence et la boucherie de la guerre de tranchée. « Le langage est la mère de la pensée, pas sa servante », écrit-il en guise d'avertissement aux « chers confrères » dans un de ses nombreux aphorismes. Il poursuit « Un paradoxe se constitue quand un constat prématuré entre en collision avec le non-sens de son temps[1158]. »

Un flâneur révolté à la quête du journalisme idéal

Intransigeant et émouvant à la fois, K. Kraus incarne à lui seul ce paradoxe. Il rend responsable la presse des atrocités commises au cours de la première guerre mondiale et accuse les reporters d'avoir dissimulé les horreurs de la guerre sous un discours pathétique et des débordements lyriques[1159]. Implacable critique de l'«inauthenticité », il traque ce qu'il appelle la « phraséologie des journalistes » afin de purifier la langue, faite pour être entendue. Il n'hésite pas à mettre en scène ses ennemis et à les citer afin de montrer l'enflure et la vanité de leurs propos. Ainsi, dans sa monumentale pièce, « Les derniers jours de l'humanité », il dénonce le voyeurisme ridicule et la complaisance narcissique de la journaliste Alice Schalek, qui avait écrit des reportages sur le front de la guerre de l914-1918.

> « Alice Schalek : N'est-ce pas là-bas un simple soldat, un homme sans nom ? Il pourra me faire quelques modestes confidences, contribuant ainsi à la psychologie de la guerre (...) (Elle s'adresse à l'un des artilleurs) Alors dites-moi, que ressentez-vous quand vous tirez la ficelle ? (L'artilleur la regarde, surpris) Quels sont les enseignements que vous en tirez ? Tenez, vous qui êtes un simple soldat, un homme sans nom, vous devez certainement... (L'artilleur, penaud, garde le silence) Je veux dire, que pensez-vous en pleine action, quand vous faites partir le coup de mortier, vous devez certainement penser à quelque chose. Eh bien, à quoi pensez-vous en pleine action ?
>
> L'artilleur (après un temps pendant lequel il a examiné Mademoiselle Schalek de la tête aux pieds) : A rien du tout !

[1157] Cité par Michel Pollak « Karl Kraus, le juge suprême de la vie intellectuelle. Une stratégie. » in Karl Kraus et son temps. Paris, Université de la Sorbonne nouvelle, 1989, p. 129.

[1158] Karl Kraus « Dits et contredits », op. cité, p. 182.

[1159] Jean Hatzfeld «La ligne de flottaison», Paris Seuil, 2005, pp. 235-236. «Après la guerre, Jasna, une bosniaque, avoue son désarroi devant la violence à son copain reporter et son incompréhension devant le travail de son regard pour saisir la guerre tout en s'en protégeant (…) J'espérais que vous seriez trop aveuglés par la violence pour envisager de la raconter. Parce que, si tel était le cas, il ne pouvait s'agir que d'une copie de celle-ci. Je voyais bien qu'il vous fallait réduire cette violence pour tenter de la reproduire sur-le-champ, je veux dire la caricaturer ou l'esquisser dans vos journaux, parce que la violence immédiate ne se représente pas. Et comme au fond, j'étais plus intransigeante que vous, car j'étais d'ici et les événements m'emportaient sans recours, je pensais qu'il étais plus honnête d'attendre pour raconter plutôt que de le faire à moitié. A lire tes articles par-dessus ton épaule, je ressentais une tricherie et un peu de trahison. Je voulais qu'il soit nécessaire de prendre du temps pour reprendre son souffle et ses esprits, trouver une distance avec le dehors et choisir des images plus abstraites mais plus authentiques. Eh bien non, vous cessiez jamais. Vous ne pouviez vous en empêcher. Parce que vous le croyez nécessaire ? Je n'en suis pas convaincue». On touche sans doute là une des limites de notre fiction théorique que Herr, Kapuscinski et Aubenas ont tenté de contourner en prenant leur temps (six ans pour «Dispatches» de M. Herr) pour écrire des livres et pas seulement des articles au jour le jour.

> Alice Schalek (déçue se détourne) : Et ça se nomme un simple soldat. Eh bien ce soldat, c'est simple, je ne le nommerai pas ! (Elle continue à parcourir le front)[1160]. »

A l'image de ce rédacteur en chef d'un grand quotidien qui refusait de voir la chute du mur de Berlin -que lui décrivait pourtant en direct ses envoyés spéciaux- car cet événement capital remettait en question sa vision du monde, de la guerre froide et tous ses codes d'interprétation, Alice Schalek commet l'erreur aux yeux de Kraus de plaquer son propre vécu sur la guerre et écarte tout témoignage ou autre trace qui va à l'encontre de sa propre grille d'analyse. A la manière d'un Régis Debray au Kossovo ou d'un Bernard Henry Lévy en Algérie, elle a de plus la fâcheuse tendance de se mettre elle-même en scène au détriment de l'événement et part du principe que le regard peut tout voir, même l'insoutenable contre lequel il doit se protéger :

> « Pas à pas, j'ai parcouru le front de l'Isonzo, j'ai longé tout le secteur de Gorizia. Ils m'ont tout montré ! J'en ai vu des choses ! Ceux qui sont à l'arrière n'en ont pas la moindre idée (...) Mes nerfs vibrent encore de ces éternelles détonations tout autour. Six tirs –six fois dans le mille. J'impressionne d'images une plaque après l'autre pour les temps futurs[1161]. »

Kraus part en croisade contre les gardiens du caché, du secret et, bien sûr, ne se fait pas que des amis lorsqu'il lance cet aphorisme « Le secret du démagogue est de se faire aussi stupide que ses lecteurs afin que tous croient qu'ils sont aussi intelligents que lui ».

A la quête du journalisme « idéal », Kraus paraît un flâneur curieux de tout et à la recherche de l'affrontement. Ses articles de vrai journaliste critique lui valent de nombreuses lettres anonymes pleines de menaces. Ses conférences publiques qui font fureur parmi l'élite intellectuelle de Vienne, éclipsent quelque peu ses autres activités littéraires, ses poèmes, ses aphorismes, ses traductions et son oeuvre dramatique cannibalisée par la pièce monumentale et injouable (5 actes, 209 scènes avec des armées d'officiers blessé à l'hôpital et des cohortes de prostitués au café et des formules assassines : « Les Serbes doivent mourir ») intitulée « Les derniers jours de l'humanité ».

Un réquisitoire implacable contre la guerre et son cortège de barbarie qui fera soutenir lors du récent colloque au Collège de France « Les guerres de Karl Kraus »[1162] qu'il est « le seul Autrichien de ce siècle à avoir gagné deux guerres mondiales ». A savoir : celle d'abord de 1914-18 en écrivant de 1915 à 1917 sa pièce « Les Derniers jours de l'humanité »[1163], puis en annonçant sans la vivre celle de 1939-44 dès 1933 dans « La 3e nuit de Walpurgis » qui vient d'être traduite et publiée en France dans sa version intégrale[1164]. La nuit où le peuple des fantômes est libéré de ses chaînes, la nuit où les sorcières se réunissent en haut des montagnes pour évoquer diables et démons, la nuit où Méphistophélès conduit Faust au palais de Brocken, afin qu'il connaisse la luxure et s'y abandonne. Sous la parabole, surgit en fait la chronique en direct de la naissance et de la montée du nazisme « avec les mots les plus durs et les plus justes qui aient jamais été prononcées contre cette barbarie[1165].»

Ce regard autocritique du journalisme stimulé par l'urgence du bouclage (« Le journalisme est stimulé par l'échéance : il écrit plus mal quand il a le temps ») n'est jamais dupe de la rencontre de l'idée et de l'événement, comme il l'écrit dans un de ses aphorismes. « Comment le monde se gouverne et les guerres démarrent ? Lorsque les diplomates se confient aux journalistes, et ensuite croient ce qu'ils lisent dans les journaux. ». Ainsi procédera par exemple, quelques années plus tard Paul Nizan, dans « Chronique de Septembre »[1166].

[1160] Karl Kraus, « Les derniers jours de l'humanité », Publications de l'université de Rouen, 1986, p. 67.

[1161] *Ibid*., pp.100-101.

[1162] 29 mars 2005 à Paris.

[1163] Editions Agone, 2005.

[1164] Editions Agone, 2005.

[1165] Robert Maggiori dans Libération 19 mai 2005.

[1166] IIe partie chapitre 6 : L'enragé Paul Nizan : «Chronique de septembre » sur les Accords de Munich.

Déjà pointe la crise du journalisme contemporain

Vers la fin des années 1920, K. Kraus traversera cependant une période de crise dont il n'arrivera guère à se remettre. Il dit en un mot ce que les plus désenchantés des philosophes comme Schopenhauer disent en dix volumes *: « On ne vit pas même une fois »*. Le grand pacifiste, qu'il était pendant et après la Grande guerre, adopte alors une position ambiguë vis à vis de l'austro-fascisme qui monte en puissance. Sa revue se propose tout de même de faire retentir non plus la question « que faisons-nous ? » mais le lucide cri nihiliste « qu'allons-nous tuer ? ». Il s'acharne sur les femmes *(« La cosmétique est la doctrine du comos féminin »*), sur le féminisme ou le freudisme *(« La psychanalyse est cette maladie de l'âme dont elle prétend être le remède »)* Et sa critique moins mordante ne s'oriente plus désormais contre la dictature de Dolfus mais contre la social-démocratie. Le public libéral et versatile se détourna de lui. En 1933, sa revue « Die Flackel » ne compte plus que 150 abonnés et se signale par ce silence étrange: « Mir fäll zu Hitler nichts ein »... *On Hitler nothing comes into my mind*. *Su Hitler, non mi viene in mente niente*. « Sur Hitler, rien ne me vient à l'esprit », « je n'ai aucune idée sur Hitler ».

On devine comment tous ceux qui ont pu se sentir visés par la causticité avec laquelle Kraus a étrillé la phraséologie, la corruption de la pensée par la manipulation du langage, se sont aussitôt gaussés de cet inhabituel « blanc » sur le fait majeur du siècle, dont Kraus ne verra d'ailleurs que la lugubre aurore. Encore en 1981, on lisait par exemple dans la « Frankfurter Allgemeine Zeitung » : « L'excellent Kraus, qui se mett*ait à avoir toutes sortes d'idées pour une virgule mal placée, et qui n'en eut aucune sur Hitler qui allait le détruire, lui et ses semblables, marque l'abdication complaisante de la raison ».*

Malgré cette non-opinion avouée sur Hitler de la part de quelqu'un qui n'est certes guère démocrate, il est sidérant de constater que Kraus a pu « tout comprendre » de ce qui allait se passer dès le mois de mai 1933, alors que Hitler est appelé par Hindenburg au poste de chancelier le 30 janvier. Le journaliste viennois cite Shakespeare et Goethe, certes, convoque la poésie pour témoigner contre la propagande, mais immédiatement conscient des dangers qu'il y avait à s'endormir aux chants de sirène de la « cause allemande », se fait « journaliste critique » en rapportant et en analysant méticuleusement toutes les nouvelles des journaux, les émissions de radio, les discours, les déclarations, les exactions des SA en armes, un incident dans un cabaret ou devant une pharmacie, un livre, une affiche, où pouvait déjà se voir, et s'éprouver, l'horreur à venir.

Il dénonce la lâcheté et l'opportunisme des intellectuels, « grouillement d'individus prêts à l'emploi », qui « *font dans la transcendance et proposent dans les universités et les revues de faire de la philosophie allemande une école préparatoire aux idées d'Hitler. On trouve parmi eux le penseur Heidegger qui aligne ses fumeuses idées bleues sur les brunes* ». Et décrit un monde d'une stupidité, d'une léthargie et d'une brutalité impressionnante devant lequel l'ironie et le sarcasme, seuls, doivent s'avouer impuissants. Là où règne la fausseté, là où le mensonge est fondement de toute chose, aucune parole ne peut être vraie, et Karl Kraus, avant que ne tombe la nuit des sorcières et des démons, la traque... avant d'être tué. Malgré la tentation du silence désespéré devant la montée du nazisme car « la violence n'est pas un objet de polémique, la démence n'est pas un objet de la satire » (Elias Canetti). Révolte sans issue, certes, mais Kraus - qui roule inlassablement la pierre de son journal, ne se décourage jamais de s'indigner dans un monde absurde. Volontiers insensé dans sa dénonciation du système, il ne consent pas à l'inévitable et à sa prétendue sagesse qui confine à la résignation.

Une critique très actuelle et guère factuelle

Ce brillant précurseur des dérives nihilistes de ce siècle turbulent meurt d'une crise cardiaque le 12 juillet 1936, en traversant une rue et en se faisant renverser par un cycliste. Ironie du destin : deux jours avant que ne soit promulguée la loi qui faisait du NSDAP le parti unique.

Jacques Bouveresse, professeur au Collège de France qui est connaisseur et interprète de la pensée de Kraus et lui a consacré un livre[1167], estime que la critique à laquelle il a soumis le journalisme est aujourd'hui très actuelle. En un sens, sa dénonciation paraît à notre avis aussi plus moderne et subtile que celle d'un Bourdieu -pourtant proche dans la posture de dénonciation médiatique- qui se veut au dessus de la mêlée et fier de sa science sociologique qui a le dernier mot avec son concept de champ, dans la mesure même où Kraus demeure journaliste envers et contre tout dans son refus de rompre avec le lieu même de son exaspération qui est aussi sa raison de vivre. A la fin de notre recherche sur le journalisme philosophique, nous aurons à nous interroger et à trancher pour savoir si cette position krausienne si louable dans son principe est tenable en fin de compte.

« Oui, écrit Jacques Bouveresse - en réduisant, nous semble-t-il, à tort l'ambivalence (rapport amour/haine) de Karl Kraus à l'égard de l'espace public et du journalisme à un vulgaire pamphlet contre la presse, on ne peut pas imaginer une démocratie moderne sans la liberté de la presse. En même temps, il faut se demander ce qu'on entend par ce terme. Le « droit d'informer et d'être informé » n'a de sens que si on se pose dans le même mouvement la question : de quoi ? et pour quoi ? A défaut, l'information a si peu de sens que l'on parlera trop vite d'atteinte à la liberté de la presse à propos de tout et de n'importe quoi. On n'informera plus de ce que les gens ont réellement à savoir, mais de ce qu'ils ont envie de savoir, ce qui ne répond pas à la même exigence. Les sujets d'intérêt les plus méprisables, les plus dérisoires, les plus infantiles sont ainsi mis sur le même plan que les faits qu'il est indispensable de connaître. Bref, une liberté d'informer et d'être informé qui s'applique à tout et à n'importe quoi est-elle encore une liberté ou une forme d'asservissement des esprits ? ».

L'exaspération de Karl Kraus « le décentreur » nous paraît cependant plus riche, plus complexe et surtout plus fascinante que ce débat convenu sur la liberté de la presse, la démocratie et la censure lancé déjà par Marx à son époque. Son rêve à l'imparfait de reporter critique a certes un parfum d'utopie : « Je voulais déjournaliser la langue » alors qu'on parle aujourd'hui dans les médias de la « communauté internationale » comme si elle existait vraiment. Son grand refus : fuir hors de l'actualité et des bruits du monde est en revanche toujours d'actualité : « Comme il est insensé de vouloir entraîner dans sa fuite de l'actualité les lecteurs des journaux viennois, il est honnête de les placer de temps en temps au pied du mur[1168]. »

Regard perçant au profil d'aigle, Karl Kraus nous place volontiers au pied du mur dans la mesure où il nous oblige à voir toujours plus clair tout en restant jusqu'au bout sur le fil du rasoir, à la limite de la rupture sans rompre, dans un espèce d'entre deux qui est aussi notre posture difficile à tenir sur la durée. Funambule ambigu de la presse qui nous montre ce qu'on gagne à perdre nos illusions et refuse la facilité de se fier au réel qui se dérobe : « Ni rechercher la réalité, ni la fuir, mais la recréer, la créer dans le temps où on la détruit[1169].»

Karl Kraus continue de nous interroger sur le journalisme moderne, sur le prétendu contre-pouvoir de la presse, ce « quatrième pouvoir » trop souvent dévoyé qui se croit tout permis, même de maltraiter la langue. Il vocifère contre le journalisme viennois de son temps tout en restant jusqu'au bout fier d'être l'un de ses représentants avec pour seule arme : une revue indépendante « Die Fackel » qu'il porte à bout de bras et dans laquelle il dit ce qu'il pense. Porte flambeau de sa volonté de mettre le journalisme en question et « porter la plume dans la plaie », tout en restant proche, voire au centre de ce qu'il condamne avec passion.

[1167] Jacques Bouveresse «Schmock ou le Triomphe du journalisme – La grande bataille de Karl Kraus», Paris, Seuil, 2001.

[1168] Karl Kraus « Apocalypse » 1909 in K. Kraus « La littérature démolie », Paris, Rivages, 1993, p. 161.

[1169] *Ibid*., p. 162.

« De fait, lorsque Karl Kraus met en scène les journalistes, il leur applique le traitement même que ceux-ci réservent au monde ; sa critique n'est pas sans analogie avec le principe de publicité, la mise en spectacle kantienne[1170]. »

Reporter d'idées jusqu'au bout, il ne s'exclut pas de la scène journalistique au point de friser le constat d'impuissance et le syndrome du dépressif face à la violence de ses attaques et victime de sa lucidité implacable. « Il me devient toujours plus pénible de figurer chez le buraliste, en petits tas tristes, aux côtés des feuilles humoristiques qui appâtent le chaland avec leur fatras de révélations sans intérêt[1171]. »

Au bout de ses tribulations viennoises et de son attitude qu'il qualifie lui-même de « pulsion satanique [1172]», ce flâneur désespéré de l'actualité nous livre son secret d'écriture journalistique, son pari déontologique. A savoir : « On doit chaque fois écrire comme si l'on écrivait pour la première et la dernière fois, a-t-il noté dans ses « Aphorismes ». Dire autant de choses que si l'on faisait ses adieux et les dire aussi bien que si l'on faisait ses débuts[1173]. »

[1170] *Ibid*., p. 163.

[1171] «Du journalisme en démocratie», op. cité, p. 158.

[1172] Karl Kraus, op. cité, p. 162.

[1173] *Ibid*., p. 164.

II - CHAPITRE 3

Walter Benjamin, le flâneur hérétique

- « Au dehors de la baleine grondent l'orage incessant, la querelle continuelle, la dialectique de l'histoire. Au dehors de la baleine existe un besoin authentique de fiction politique.[1174] »
- «Rien ne cache plus les choses nouvelles que les nouvelles de l'actu et de l'info[1175]»
- «Ils viennent de la vie la plusø noire, la nuit vénitienne, si l'on veut, éclairée par quelques pauvres lampions d'espoir, une lueur de fête au fond des yeux, mais hagards et tristes à pleurer ce qu'ils pleurent, c'est de la prose... Ils viennent de la folie et de nulle part ailleurs[1176].»
- «Dans les domaines qui nous occupent, il n'y a de connaissance que fulgurante. Le texte est le tonnerre qui fait entendre son grondement longtemps après.[1177]»
- « Tant qu'il y aura un mendiant, il y aura encore du mythe »[1178]

Walter Benjamin, archéologue de la modernité, sensible aux bouleversements de son époque, ne pouvait pas rester indifférent à la radio, média « chaud » par excellence et l'un des symptômes, avec le roman et la presse, du malaise moderne. Notre flâneur et reporter d'idées, cousin d'Hannah Arendt et ami de Brecht, y «sévit» avec brio de 1929 à 1932 en participant à des émissions pour les radios berlinoise et francfortoise. Ainsi dans une émission radiphonique du 27 juin 1930, à la Sudwestdeutscher Rundfunk de Francfort, Benjamin présente les «Histoires de monsieur Keuner», un prolétaire dont l'attitude va pouvoir être citée, au point qu'il peut être considéré comme un «guide» (Führer) : «sauf qu'il l'est tout autrement que l'on se représente d'ordinaire un guide ; il n'est surtout pas un rhéteur, un démagogue, un charlatan ou un hercule de foire. Sa principale activité s'éloigne à des lieues de ce qu'on imagine aujourd'hui sur le nom de Führer Car monsieur Keuner n'est autre que celui qui pense[1179]». On l'aura compris, il n'est pas anodin cette double figure du Führer, celui qui pense, opposé au séducteur politique qui en appelle aux instincts et aux pulsions.

Cet intellectuel peu médiatique et pourtant armé d'un micro pour gagner sa vie - après le refus de son habilitation en l925 par l'Université de Francfort- recherche un auditoire dont la curiosité mêle à la fois activité et passivité, et dont le regard multiple et sensible à la nouveauté dépasse le propos du journalisme réel. Ce dernier l'a déçu en montrant ses limites et ses lacunes dans le contexte de la modernité où la perte de l'expérience est irrémédiable, l'échec du narrateur consommé et la montée de l'information inéluctable au détriment des récits et des idées.

[1174] Salman Rushdie « Patries imaginaires ».

[1175] Michel Serres «Temps des crises», Paris, Ed. Le Pommier, 2009, p. 75.

[1176] Walter Benjamin.

[1177] Walter Benjamin «Paris, capitale du XIXe siècle. Le livre des passages», Paris, Editions du Cerf, 1989, p. 473.

[1178] Walter Benjamin.

[1179] Walter Benjamin, «Bert Bretch», in «Essais sur Brecht», Paris, La Fabrique, 2003, p. 9. Traduction de Bruno Tackels.

« Chaque matin, écrit Benjamin, on nous informe des dernières nouvelles du globe. Et pourtant nous sommes pauvres en histoires remarquables. La raison en est que nul événement ne nous atteint que tout imprégné déjà d'explications. En d'autres termes : dans les événements presque rien ne profite à la narration, presque tout profite à l'information[1180].»

Dans son essai sur «la tâche du traducteur», il soutient que la fonction de la traduction est de casser la gangue du sens et de la signification pour rapatrier le langage dans l'espace de la vérité. Le traducteur est donc le «vecteur d'apparition de la vérité». C'est au sein même du médium conceptuel des mots que les phénomènes sont à la fois dispersés et sauvés. Dispersés, parce qu'ils subissent la loi dégradante du concept, qui les dissout à force de vouloir les cloturer et les synthétiser. Sauvés, parce que cette dispersion que produit le mot-concept, à force de vouloir rassembler, rend possible la configuration de l'idée, l'apparition de la constellation de la vérité[1181].

Figure ambivalente du flâneur

Les noms, en tant qu'ils révèlent l'idée de la vérité, c'est-à-dire la vérité de l'idée, ne peuvent plus apparaître dans le réel. Seule subsiste la trace de ces noms dans les mots. Seule existe encore la marque mnésique de la vérité, immatérielle et pourtant omniprésente dans la matière, inscrite dans la totalité des phénomènes du langage fini, dans le flux continu des signes impuissants de la communication. Walter Benjamin refuse de s'accorder à ce que la presse et la littérature sont devenues. «Le livre devient l'espace de sauvetage du désastre de l'enseignement académique. Car il saisit parfaitement que l'université ne peut plus être le lieu de la pensée, et que rien en elle ne pourra s'opposer au désastre[1182]». Il conteste aussi le fait que le journalisme se focalise sur ce qui apparaît, même si l'on peut risquer avec Tackels cette équation : Benjamin passera sa vie à écrire le monde en cartes postales. A moins que sa vie ne cesse de passer dans les cartes postales du monde.

« Sa méthode micrologique et fragmentaire n'a jamais totalement assimilé l'idée de la médiation universelle qui institue la totalité chez Hegel comme chez Marx. Imperturbablement, il reste fidèle à son principe selon lequel la plus petite parcelle de réalité perçue vaut le reste du monde[1183]. » En cela, il appartient bien sans aucun doute à la veine des « reporters d'idées » durs et purs, cette posture de vigie radicale qui observe le monde qui n'est pas de son monde[1184].

Benjamin veut réhabiliter la narration aux dépens de l'information et se définit d'abord comme un narrateur littéraire plus que philosophe. « Avec le triomphe de la bourgeoisie, écrit-il –dont la presse constitue à l'époque du grand capitalisme l'un des instruments essentiels- on a vu entrer en lice une forme de communication qui, si lointaines qu'en soient les origines, n'avait jusqu'alors jamais influencé de façon déterminante la forme épique ». Cette forme de communication qu'est l'information dans les journaux donne aux alentours de 1830, après que la vie littéraire se soit agrégée autour des revues pendant plus de cinquante ans-, le coup de grâce au récit et désarçonne le roman de son hégémonie fragile. Méfiance à l'égard de l'atitude morale qui gangrène l'intellectuel, et lui fait croire qu'il peut intervenir par la contemplation. Benjamin incarne la figure double et ambivalente, à la fois artiste et journaliste, révoltée et conformiste. Celle d'un regard grand ouvert, curieux de tout, même de sons,

[1180] Walter Benjamin « Le narrateur », in « Ecrits français », Paris, Gallimard, 1991 p. 211.

[1181] Bruno Tackels «Walter Benjamin, une vie dans les textes», Arles, Actes Sud, 2009, p. 692.

[1182] *Ibid*., p. 62.

[1183] Theodor W. Adorno « Prismes. Critique de la culture et société », Paris, Payot & Rivages, 2003, p. 250.

[1184] Bruno Tackels «Walter Benjamin, une vie dans les textes», op. cité, p. 39. Il y relate entre autres que Benjamin se livrait à des descriptions quasi phénoménologiques du téléphone dont se servait son commerçant de père Emil mais aussi instrument essentiel du reporter pour communiquer. Il y décrit aussi la loggia de l'appartement de sa grand mère maternelle, Hedwig Schoenflies, un dispositif qui alimentera plus tard sa réflexion et annonce sa prédisposition pour la flânerie. Enfin, sa collection de cartes postales (qui «m'apportait par la suite beaucoup de lumières sur la vie que j'ai eue par la suite») se trouvait sans cesse enrichie par les cartes que sa grand-mère lui envoyait à l'occasion des grands voyages qu'elle entreprenait. Son amour du lointain, de l'image reproductible, du voyage, son goût pour l'inconnu, le plaisir fiévreux de l'accumulation sans fin viennent en partie de là.

d'un flâneur impénitent et hérédique qui ne se veut ni simple détective, ni pur badaud, ni chiffonnier[1185] de la pensée.

« Avec le flâneur, le plaisir de voir célèbre son triomphe. Il peut se concentrer dans l'observation – cela donne le détective amateur ; il peut stagner dans le simple curieux– alors le flâneur est devenu un badaud[1186]. » La rue devient un appartement pour le flâneur « qui est chez lui entre les façades des immeubles comme le bourgeois entre ses quatre murs[1187].» D'abord en parcourant Berlin entre deux émissions de radio. Avec un regard curieux de tout qui caractérise le reporter.

« Vous savez, inutile d'attendre. Promenez-vous dans Berlin, en ouvrant grand vos yeux et vos oreilles, et vous récolterez bien plus de belles histoires que vous n'en avez entendues aujourd'hui à la radio[1188]. »

La mégapole est un inextricable labyrinthe chargé de toutes les énigmes. La grande ville est la scène de tous les possibles, le lieu assez effrayant qui permet de ne reconnaître personne, d'oublier tout le monde, de ne plus jamais retrouver trace de qui que ce soit. D'où le motif du roman policier, que Benjamin relève comme un élément décisif de ce qui se joue dans la grande ville capitalistique. Car tout l'enjeu de la ville se trouve évidemment dans les jeux du regard : chacun regarde, mais n'est regardé par personne. Tout le jeu consiste ici à ne pas regarder pour ne pas susciter le regard en retour. On retrouve dans ce dispositif du regard qui s'absente dans la grande ville l'une des caractéristiques de l'absence de l'aura.

Dans l'Allemagne nazie où « les regards se portent plutôt sur le revers du veston[1189] » et où Benjamin se sent de plus en plus marginalisé, le reporter d'idées va quitter son pays au plus vite. Du jour au lendemain, précise son biographe Bruno Tackels. Le voyage permanent va devenir son plus sûr refuge, ou du moins c'est le combat qu'il ne va cesser de mener jusqu'à sa mort : trouver un lieu où pouvoir vivre, donc travailler dans des conditions minimales, mais libres pour la pensée. Ses revenus sont dépendants des commandes des différents journaux, essentiellement le « Frankfurter Zeitung », mais aussi le « Kölnische Zeitung », et le « Vossische Zeitung », qui a publié le premier texte d'Enfance berlinoise (« Un ange de Noël ») en décembre 1962. A l'en croire, c'est l'enfance d'une génération qu'il esquisse, par touches successives, davantage qu'une introspection personnelle. Le « je » qu'il emprunte ne parle pas tant comme sujet se souvenant que comme un objectif, au sens photographique, destiné à cerner et à capter une époque : « Berlin vers mil neuf cent », comme le dit explicitement le sous-titre de l'essai. La méthode de Benjamin se précise : une manière de faire voir au-delà de la conscience, une plongée dans l'enfance qui déplace la focale, et permet de voir autrement, « pour déchiffrer les contours du banal comme un rebus[1190] » ; un regard porté sur les détails et l'anecdotique, en apparence, qui pose la prémisse de ce qu'il va s'énoncer comme « microsociologie ». La grande force de ces textes tient dans leur refus de tout commentaire. Pas d'analyse, juste des faits rapportés, qui parlent d'eux mêmes et qui sont eux-mêmes leur propre analyse[1191]. On touche sans doute là à l'hétérotopie du « reportage d'idées » qui dépasse le dualisme convenu entre idées et faits pour donner naissance et ouvrir la possibilité non

[1185] Figure du «chiffonnier du vin» chère à Baudelaire, l'alter ego français de Benjamin. Ce dernier explique :»Pour le flâneur, la ville –fût-ce celle où il est né, comme Baudelaire – n'est plus le pays. Elle représente pour lui une scène de spectacle». In «Paris, capitale du XIXe siècle. Le livre des passages». Paris, Ed. Du Cef, 1989, p. 361.

[1186] Walter Benjamin, « Le Paris du second Empire chez Baudelaire », in Walter Benjamin. « Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme », Paris, Payot, 1979, pp. 101-102.

[1187] *Ibid*., p. 58.

[1188] Walter Benjamin, « Lumières pour enfants » op. cité, p. 20.

[1189] Walter Benjamin « Correspondance (1929-1940) », tome II, Paris, Aubier Montaigne, 1979, p. 81.

[1190] La formule correspond pour être tout à fait précis et rigoureux au travail des surréalistes, décrit par Benjamin dans un article de 1927, mais on peut l'appliquer sans torsion à l'auteur lui-même, comme le font quelques commentateurs dont Bruno Tackels. («Kitsch onirique», in Oeuvres II, op. cité, p. 10)

[1191] Bruno Tackels «Walter Benjamin : une vie dans les textes » , op. cité, pp. 393-394.

utopique d'un « journalisme philosophique » et à une «esthétique du choc» de l'image dialectique, concept clef et subtil[1192] chez Benjamin.

Son statut du régime de l'existence de l'idée

Dans la préface de l'Origine du drame baroque allemand intitulée «Préface épistémo-critique», Benjamin reprend l'idée maîtresse de ses thèses entre naturalisme et conventionalisme sur le langage : le mot n'existe pas à force d'imiter une réalité déjà là. Il émerge plutôt comme ce qui donne corps et sens au réel. Le langage révèle la matière à elle-même. Distinction essentielle chez lui du nom (Yahvé) et du mot (Tour de Babel). Le mot ouvre l'ère du jugement (Ur-teil = division, scission en allemand). Il existe dans l'histoire « un petit nombre de mots », qu'il nomme « idées » et que la philosophie a pour tâche de présenter, c'est-à-dire de faire apparaître comme n'étant pas de simples mots, encore moins de simples concepts.

Notre fiction théorique du reporter d'idées semble ici s'incarner au coeur de sa pensée. Les idées, dont fait partie au premier chef la figure du drame allégorique, ne relèvent pas du seul concept en ce sens qu'elles ne constituent pas une classe moyenne, un dénominateur commun qui permettrait de saisir dans l'universalité la diversité des phénomènes en retenant seulement leur « être commun », la moyenne générique qui les rassemble en une classe. Elle n'a rien à voir avec la notion de genre ou de forme et échappe aux sempiternelles opérations classificatoires de l'histoire de la littérature et de la philosophie.

Ce qui intéresse l'idée, de façon positive, c'est « l'extrême d'un genre ou d'une forme[1193] ». La véritable pensée de l'idée se doit de prendre les « extrêmes » au sérieux, elle ne peut que refuser de les aplanir, de les amalgamer à la manière des analyses historico-littéraires qui postulent une diversité de phénomènes extrêmes pour montrer ensuite que le devenir de ces formes limites ne peut que produire et manifester un enchaînement causal, une unité cohérente qui ravale et nie la pluralité constitutive de l'histoire. Aux antipodes de cette attitude qui trahit la réalité de l'histoire comme multiplicités irréductibles, la « nouvelle philosophie » de Benjamin affirme l'unité de l'idée, unité qui n'existe qu'à configurer la multiplicité des phénomènes et ne subsiste que pour produire et tenir ensemble, de façon purement paradoxale, l'antinomie des extrêmes de l'histoire. L'idée énonce d'un trait les extrêmes historiques et maintient comme figure les multiplicités du devenir. En ce sens, elle évite les excès, si souvent répétés dans l'histoire, d'un idéalisme qui aplanit le pluriel pour exhiber l'unicité prétendue du concept, sans tomber dans le piège inverse de la démarche inductive, qui reste obstinément attachée à la diversité des figures[1194] et n'atteint qu'un concept moyen, subjectivement déterminé par l'époque dans laquelle s'inscrit la recherche.

Bien que sa conception s'appuie sur les études philologiques et littéraires, Benjamin montre avec force et intransigeance en élaborant cette « nouvelle » théorie des idées, que l'arme du concept, qui n'a cessé de dominer toute la pensée occidentale, ne peut atteindre la variété de l'histoire, l'histoire dans sa pleine réalité. D'où la nécessité de cultiver cette présentation des idées, seule capable de prendre en compte la réalité de l'histoire. Or, l'histoire comme réalité ne peut être pensée comme déroulement ou comme linéarité, lesquels, encore une fois, aplanissent les singularités extrêmes pour en déduire le point commun, que l'on baptise hâtivement « vérité ». La vérité de l'histoire suppose à l'inverse que l'on respecte les extrêmes pour ce qu'ils sont : des extrêmes. Il s'agit de se départir de la vision ancestrale d'une histoire comme succession chronologiques de faits figés dans le passé, pour atteindre une forme

[1192] *Ibid*., p. 615. «L'image dialectique est à penser comme le devenir-image du concept, comme le réveil du phénomène réifié» Tackels montre que ce nouveau concept lié à l'évolution historique du drame baroque donne force et cohérence à la pensée benjaminienne de l'histoire et trouve sa réalisation la plus exemplaire dans le phénomène architectural des passages parisiens. Car en produisant des passages, le XIXe siècle se donne une image onirique qu'il s'agira ensuite décrypter et de transformer en image dialectique. Il précise (p. 627) : «L'historien est cet allégoricien qui révèle les fantasmogories du passé comme images dialectiques».

[1193] Walter Benjamin « L'Origine du drame baroque allemand», Paris, Flammarion, « La philosophie en effet », 1985, p. 35.

[1194] *Ibid*., p. 37.

globale – mais non totalisante – active et « allégorique » des faits historiques, capable d'en manifester la véritable et actuelle historicité.

Cette nouvelle version benjaminienne de l'histoire exige, négativement, que les extrêmes ne soient pas figés conceptuellement dans une forme (littéraire, historique, philosophique, technique, archéologique) et, positivement, que soient exposés explicitement les effets historiques de l'inscription de cette forme extrême de l'histoire. L'extrême fait histoire dans le monde, et la description de son événement ne peut occulter ou évacuer la trace qu'il produit dans l'univers. L'historien ne peut donc se contenter d'une analyse « d'époque », formelle et autonome, sans penser les effets inattendus que tout événement projette dans les temps à venir et sans lesquels il ne peut prendre pleinement sens. La poésie du XIXème siècle, par exemple, ne peut être analysée comme genre, pour elle-même. Il faut aller plus loin, et appréhender les effets imprévisibles qu'elle manifeste dans l'histoire et qui lui donnent sens, l'éclairent de manière rétroactive. En procédant de la sorte, c'est bien l'idée de la poésie qui se trouve travaillée et illuminée.

L'histoire véritable que la philosophie a pour tâche de révéler consiste à configurer des idées à partir des extrêmes des extrêmes les plus éloignés, à partir des « excès apparents de l'évolution[1195] »

L'idée apparaît lorsque les oppositions les plus insoutenables qu'elle a pu engendrer en tant que mot cohabitent dans le nom, dans la totalité d'un contenu définitivement libéré du déroulement chronologique. L'idée, en tant que vérité (ou essence) du devenir des phénomènes et de leur diversité, ne peut apparaître, comme vie suprême des formes phénoménales, qu'avant ou après – en tout cas en dehors – de l'histoire déroulement. Et pourtant cette idée, comme vérité, essence des phénomènes, demande pour exister, que soit exposée, au moins virtuellement, la totalité des formes historiques qui émanent de cette idée et sans lesquelles elle ne serait rien. L'idée existe et se protège, virtuellement, dans le moindre événement de l'histoire, du plus aberrant au plus anodin. L'advenue de l'idée exige donc une pénétration par le réel par laquelle tout en lui (tout ce qui advient dans l'histoire et tout ce qui constitue historiquement un phénomène) se verrait consommé par « l'entreprise philosophique.»

En cherchant à configurer des « idées », Benjamin propose finalement d'accéder à l'histoire en écrivant des allégories, en relisant le passé à la lumière de ce que la vision allégorique nous révèle : l'illusion que l'histoire humaine ne cesse de produire sur sa propre réalité. Le déroulement historique cache l'histoire véritable. Cette proposition doit s'entendre doublement, précise Bruno Tackels. La succession chronologique des faits masque l'être même de ces faits, mais elle a aussi le mérite de le protéger et de le mettre à l'abri. La tâche du philosophe reporter des idées sera donc de se confronter à cette « histoire pure[1196] », à cette illusion d'une histoire linéaire, successive et évolutive, afin de la « consommer[1197] » et de la consumer pour en extraire le contenu idéel véritable : l'histoire naturelle qui la rend possible. Nous retrouvons bien ici la logique qui travaille et enchante le drame allégorique.

L'idée en effet, comme l'allégorie baroque, exige une attention infinie au phénomène, à la concrétude du fait. Toutes deux sauvent la singularité du phénomène, tout en accédant à la totalité de l'histoire. Lorsqu'un phénomène permet la configuration de l'idée et rend possible l'idée qui le sauve, il se produit ce que Benjamin nomme « la révélation de l'origine[1198] », à savoir le moment où un phénomène donne à voir l'essence naturelle qui lui donne sens. L'origine est ce moment où dans l'histoire des phénomènes, dans ce qu'ils ont d'extrême, s'ouvre la configuration à l'idée. Le drame baroque allemand est, en ce sens, « l'origine » où des textes, des œuvres littéraires, des « reportages d'idées », donnent à penser une idée : en l'occurrence, l'allégorie ou vérité de l'histoire, en tant que paradigme de toutes les idées[1199].

[1195] *Ibid*., p. 45.

[1196] *Ibid*., p. 45.

[1197] *Ibid*., p. 45.

[1198] *Ibid*., p. 45.

[1199] Bruno Tackels, op. cité, pp. 712-716.

L'utopie en revue

Theoria/praxis.Comme à son habitude, Benjamin met la barre au plus haut pour « Angelus Novus », son projet de revue dont il annonce les fondements et les lois. « La véritable destination d'une revue est de témoigner de l'esprit de son époque. L'actualité de cet esprit importe plus à mes yeux, que son unité ou sa clarté elles-mêmes ; voilà ce qui la condamnerait - tel un quotidien – à l'inconsistance si ne prenait forme en elle une vie assez puissante pour sauver encore ce qui est problématique, pour la simple raison qu'elle l'admet. En effet, l'existence d'une revue dont l'actualité est dépourvue de toute prétention historique est justifiée… [1200]» Sa thèse est la suivante : la condition suffisante et nécessaire pour traduire fidèlement cet esprit consistera à élever l'actualité jusqu'à sa dimension historique. Ce qui l'oblige bien souvent à ne pas considérer la clarté et la lisibilité publique comme son souci premier mais comme des préoccupations triviales qu'il laisse avec un certain mépris à la presse quotidienne qui cherche à toujours plus élargir son audience. Le projet s'appuie volontiers sur l'autorité de la revue des premiers romantiques.

« Comme l'Athenaeum, inexorable dans sa pensée, imperturbable dans ses déclarations, défiant, s'il le faut, totalement le public, toute revue devrait s'en tenir à ce qui prend forme , en tant que véritable actualité, sous la forme stérile du nouveau ou du dernier cri dont elle doit abandonner l'exploitation aux quotidiens[1201]. »

Cette exigence pour le moins aristocratique est immédiatement atténuée d'une destination rédemptrice chez notre reporter d'idées. Le geste critique, qui doit être anobli en critique « positive » et non plus « destructrice », « sauvera encore ce qui est problématique », à condition qu'il quitte la généralité historique tout comme l'opinion d'humeur, en « s'abîmant dans l'œuvre[1202] ». Seule manière, selon Benjamin, de produire une connaissance digne de ce nom, et de sauver ce qui dans l'œuvre relève de la vérité. Une façon d'affirmer d'emblée, note Tackels, que la critique des formes ne sera pas cantonnée à une « section critique », « comme s'il s'agissait de remplir une rubrique par obligation[1203] ».

Pas question de connivence et encore moins de compromission avec les puissants ! Le 8 août 1921, Walter Benjamin écrit à son ami palestinien Gershom Scholem : « Notre projet, dont je suis essentiellement l'auteur, consiste à fonder une revue qui ne manifeste pas la moindre complaisance vis-à-vis du public fortuné, et qui se mette d'autant plus résolument au service du public intellectuel. Pour cette raison, le nombre d'abonnés qui sert de base au budget doit être fixé au plus bas ; il serait tout à fait vain, en effet, de vouloir fonder une revue comme celle que j'envisage sur un grand nombre d'abonnés (il aurait dû y en avoir au moins 1000) payant un prix modéré (environ 50 marks par an). Le public financièrement capable de s'abonner à des revues n'accepte pas qu'on lui en fasse cadeau ; et d'autre part, un grand nombre, peut-être la plupart, de ceux à qui la revue s'adresse ne sont pas en mesure de se l'acheter, même si elle ne coûte que 30 marks. La seule possibilité qui reste est de concevoir l'abonnement comme une sorte de mécénat afin que la revue n'ait pas à se soumettre à son public. Si cent exemplaires ne suffisent pas pour le public authentique, celui des non-payants, on pourra multiplier les exemplaires gratuits. Cela ne sera pas une source de difficultés, car les exemplaires gratuits porteront le cachet « exemplaires justificatifs [1204]».

La réflexion de Benjamin fait preuve d'une belle lucidité de politique éditoriale et anticipe la vague actuelle des journaux gratuits qui n'a rien à voir avec le principe ambiant de la réalité éditoriale de son époque qui essaie de plaire aux « nombreux » afin d'être florissante et d'attirer les annonceurs.

[1200] Walter Benjamin « Annonce de la revue Angelus Novus », in Œuvres I, op. cité, p. 267.

[1201] *Ibid*., p.267.

[1202] *Ibid*., p. 268.

[1203] *Ibid*., p. 268.

[1204] Gershom Scholem « Walter Benjamin. Histoire d'une amitié », Paris, Calmann-Lévy, 1981, p. 124.

Benjamin présente ainsi la revue comme une pure utopie : un espace qui ne doit s'adresser qu'à ceux… à qui elle ne peut s'adresser[1205]. Le reporter d'idées a bien compris – comme d'ailleurs le quotidien «Libération» aujourd'hui, que ceux qui doivent lire une revue ne sont pas ceux qui doivent la financer. D'où cette proposition singulière qui consiste à dissocier le lectorat du mécénat. Un paradoxe qui explique bien pourquoi ce projet ne verra jamais le jour. D'une façon plus générale, la revue ne devra traiter que des sujets qui témoignent d'une « universalité concrète ». Et comment juger de leur universalité ? En vérifiant qu'ils sont « capables de prétendre à une place au sein des structures religieuses en gestation[1206]. » La formule étrange a de quoi étonner, écrit son biographe Bruno Tackels. Mais Benjamin corrige immédiatement, en précisant que ces structures manquent cruellement, et que la tâche d'une revue véritablement critique est précisément de pister les tourments et les misères qu'engendre une telle situation déspiritualisée.

L'enjeu est donc de faire voir de la manière la plus « sobre » les effets ravageurs d'un monde déserté par les dieux. Ce qui implique aussi de démonter sans pitié la fausse spiritualité, l'ésotérisme et l'obscurantisme de tout poil. Pour éviter le tout-à-l'ego du leader irremplaçable faussement héroïsé qui hante toute mythologie du journalisme, Benjamin évoque son propre rôle de directeur de la revue, qui doit être éphémère et non identificatoire. Pas de fausse unité ou de communauté. Benjamin se voit comme les anges du Talmud : celui qui chante son hymne, une fois, une seule, puis disparaît dans le néant. Là serait la véritable actualité. Il ne croit pas si bien dire[1207]…

En bon animateur d'équipe et reporter d'idées qui veut multiplier les angles, les plumes et les points de vue, Benjamin avait réuni un certain nombre de signatures qui devait nourrir et amplifier son dessein initial : Gershom Scholem et Ernst Bloch, bien sûr, ainsi que Ferdinand Cohrs, Ernst Lewy, Erich Unger, ou encore le philosophe Florens Christian Rang. Ce dernier va beaucoup compter dans les années de préparation de son étude sur l'«origine du drame baroque allemand «, notamment pour les questions religieuses qui vont continuer à le hanter longtemps. Dans le premier numéro jamais publié, mais dont Benjamin avait conçu la maquette, on retrouve, outre son essai sur la traduction, «la tâche du traducteur», un texte de Rang consacré à la « Psychologie historique » du carnaval, un récit de l'écrivain S.J. Agon « Synagogue », dans une traduction de l'hébreu réalisée par Scholem, et surtout une série de poèmes posthumes de Fritz Heinle. Par ailleurs, Scholem avait prévu d'écrire un article exprimant la spécificité du judaïsme en tant que « science », au plus loin de toute réappropriation de la pensée bourgeoise – incapable selon lui de saisir la réalité profonde du judaïsme. Quarante ans plus tard, il reste toujours aussi « fâché » de ne pas avoir pu exprimer sa pensée dans le médium imaginé par son ami Benjamin… Encore un rendez-vous manqué[1208].

Le reporter des «Passages»

Mais le philosophe des «Passages» ne manque pas tout. Naples, Moscou, Weimar, Paris, etc. n'échappent pas à cet éternel reporter à la recherche de paysages urbains. «L'oisiveté du flâneur est une protestation contre la division du travail[1209]». Benjamin arpente des contrées éloignées (et cependant si proches), saisissant un souffle, une atmosphère, un corpus de petits riens cependant significatifs. Ainsi, Naples n'est pas seulement la ville dominée par le Vésuve (imagerie de carte postale), elle prend forme dans un grouillement de visions, de sons, d'odeurs, elle est aussi une réalité sociale à décrypter. « La misère est grande dans la ville[1210] » « Plus le quartier est pauvre, plus nombreuses sont les gargotes. Qui le peut va chercher ce dont il a besoin sur le fourneau en pleine rue. Les mêmes plats ont un goût

[1205] Bruno Tackels, op. cité, p. 138.

[1206] Walter Benjamin « Annonce de la revue « Angelus Novus », in Œuvres I, op. cité, p. 270.

[1207] *Ibid.,* p. 139.

[1208] *Ibid.,* pp. 139-140.

[1209] Walter Benjamin «Paris, capitale du XIXe siècle. Le livre des passages», Paris, Editions du Cerf, 1989, p. 445.

[1210] *Ibid.,* p. 215.

différent chez chaque cuisinier ; on ne procède pas au petit bonheur la chance, mais d'après des recettes éprouvées. La façon dont poissons et viandes s'entassent dans la vitrine de la plus petite trattoria devant celui qui les expertise possède des nuances qui échappent aux exigences du connaisseur[1211].»

C'est la pratique du flâneur cher à Baudelaire qui est ici mise en acte, trouvant « son aliment dans tout ce qui est perceptible à la vue », tout en s'emparant « du simple savoir, des données inertes ». L'usage de la citation par ailleurs participe à la déstructuration du récit et à son redéploiement. Ces « lointains » - qu'il s'agisse de pays ou d'époques- jaillissent dans notre « paysage » et notre « instant présent[1212] », bouleversant la surface lisse de notre réalité établie. Le flâneur voit la ville se scinder à lui en deux pôles dialectiques : « elle s'ouvre à lui comme paysage et elle l'enferme comme chambre[1213]. »

Il diagnostique que « la base sociale de la flânerie est le journalisme[1214] » car le temps que le reporter passe sur les boulevards lui est compté comme temps de travail et non comme temps libre de loisir. « Situation privilégiée qui lui permet de montrer à tous socialement nécessaire à sa production à tous et publiquement le temps de travail nécessaire à la production de sa valeur d'usage, en passant celui-ci sur le boulevard et donc, pour ainsi dire, en l'exposant au vu et au su de tous[1215]. »

Flânerie/marche/randonnée. « C'est la manière bourgeoise de se déplacer : démythologisation physique du corps libéré pour ainsi dire de la démarche hiératique, des pérégrinations du nomade, de la fuite éperdue » qui donne l'impression qu'on a peur. La dignité humaine insista sur le droit de marcher (la promenade quotidienne des prisonniers), « rythme que ni les ordres ni la terreur n'ont extorqué au corps. La promenade, la flânerie étaient un passe-temps de la vie privée, l'héritage au XIXe siècle de la promenade féodale. Avec l'ère libérale, la marche tend à disparaître, même lorsque les gens n'ont pas d'auto[1216]. »

Lorsque, dans ses études sur Baudelaire, Walter Benjamin analyse la figure du flâneur (« Etre hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi, voir le monde, être au centre du monde et rester caché au monde[1217] »), dans son régime de vérité, il la présente dans son ambivalence même d'activité et de passivité. Avec aussi son côté exaspérant et ambigu qui balance entre l'art moderne et l'art du feuilleton. A aucun moment, il ne l'appréhende et encore moins la célèbre comme un paradigme pur et parfait à prendre en exemple ou comme argent comptant.

Entre « trace et aura »

« La trace est l'apparition d'une proximité, quelque lointain que puisse être ce qui l'a laissée. L'aura est l'apparition d'un lointain, quelque proche que puisse être ce qui l'évoque. Avec la trace, nous nous emparons de la chose ; avec l'aura ; c'est elle qui se rend maîtresse de nous[1218]. » Le conteur agit donc en flâneur[1219], mais aussi en colporteur et en reporter traçant « de ses songes des légendes par les images[1220] » qui parlent à notre imaginaire. Ce qui fait d'ailleurs tout le charme et la magie de la radio, média chaud par excellence où la voix décrit ce que l'auditeur imagine mais ne peut voir. Perçue selon un panorama en failles, la ville devient alors un lien privilégié d'une « irruption de l'éveil » qui,

[1211] Walter Benjamin « Images de pensée », Paris, Christian Bourgeois Editeur, 1998, p 20.

[1212] Walter Benjamin, « Paris, capitale du XIXème siècle. Le livre des passages », Paris, Editions du Cerf, 1989, p. 438.

[1213] *Ibid*., p.435.

[1214] *Ibid*., p. 463.

[1215] *Ibid*., p. 464.

[1216] Theodor W. Adorno « Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée », Paris, Payot et Rivages p. 217.

[1217] *Ibid*., p. 460.

[1218] *Ibid*., p. 464.

[1219] «L'oisiveté du flaneur est une protestation contre la division du travail», in Walter Benjamin, Paris…, op. cité, p. 445

[1220] Walter Benjamin « Paris, capitale du XIXe siècle… », op. cité, p. 437.

« tout comme une constellation céleste le fait par des joins de lumière », favorise la production d'une expérience dialectique, « celle entre l'image et l'éveil[1221] »

Dans une autre série de contes, Walter Benjamin se souvient de catastrophes, dont la mémoire humaine (volontaire ou involontaire) garde des traces indélébiles. Par le rappel de ses tragédies (une éruption volcanique, un accident ferroviaire, un tremblement de terre, une inondation, un incendie, etc.), Benjamin introduit le moment du désastre comme élément constitutif du développement historique. Chacun de ses événements apparaît ainsi comme « un coup de tonnerre dans un ciel serein[1222]. » Ainsi, face à la pauvreté de notre « expérience vécue » et au surgissement nécessaire d'une esthétique du choc, la pratique du conte radiophonique révèle toutes les facettes du concept de narration revu et corrigé par le reporter. C'est un trait de la personnalité de Benjamin que l'on passe trop souvent sous silence, écrit son biographe Bruno Tackels. Toute sa vie il est resté fondamentalement joueur, immergé dans un monde enfantin baigné dans la logique du conte[1223]. Tout en ne s'en laissant pas conter, en bon reporter d'idées qui se respecte.

Dans son texte de l933 « Expérience et pauvreté », Benjamin écrit comme un leitmotiv : « Le cours de l'expérience (Erfahrung) a baissé ». La génération rescapée des « poilus » qui avait connu et vécu les événements de la première guerre mondiale « 14-18 » revenait muette du champ de bataille. Perdus comme le romancier dans l'Erlebnis, l'« expérience vécue », ces soldats paraissent « non pas plus riches, mais plus pauvres en expérience communicable ». Car, surtout lorsqu'on n'est pas reporter professionnel mais simple soldat, comment relever le défi de voir et de faire voir l'altérité de la guerre et sa cohorte d'atrocités, en évitant pathos, clichés et stéréotypes ?

Dans « Le narrateur » (1936), tout en signifiant une crise de la narration liée au primat de l'information, Benjamin inaugure une analyse pertinente et impertinente sur le journalisme lié, comme le roman, à la modernité. Il s'engage dans une ultime tentative de récupération, cherchant à transformer la force d'un récit au présent en arme et en technique de chocs. Cela, en renouant, grâce à la radio, avec une pratique de l'oralité libérant une parole à nouveau humaine qui ne fait plus appel à la notion d'« expérience vécue ».

Contre la dissolution d'un récit traditionnel désormais inopérant, il évoque la nécessité de prendre en compte la tradition orale. Tout comme il insiste sur le rapport à reconstruire entre celui qui raconte et celui qui écoute activement l'histoire racontée : « Qui écoute une histoire forme société avec celui qui la raconte[1224]. » C'est donc un défi que doit relever, face aux insuffisances d'un romanesque détaché de son temps, le narrateur des temps à venir, en investissant l'ensemble des appareils disponibles et en poussant toujours plus loin sa recherche audacieuse des matériaux et des formes. « Images fugitives » pour « échanger des expériences ».

Esthétique du choc pour faire époque

Dans son texte de 1939, « Sur Quelques Thèmes baudelairiens », Benjamin pointe et reporte la « perte de l'expérience » (Erfahrung) comme le signe même de la modernité : le regard de l'homme moderne est présenté comme un regard censuré et protégé, qui n'est plus touché par ce qu'il regarde, et donc qu'il convient de mettre à nu, sans écran avec le réel. Il est dans l'attente d'un vrai choc, luttant en permanence contre lui-même et son propre vécu. Tandis que dans l'expérience, le regard parvenait à l'«aura » des choses, il « recevait une réponse »- ce qui lui conférait une expérience authentique ou « auratique », la modernité se définit par un jeu de mécanismes de défense contre la réalité souvent traumatisante. Désormais, le rapport aux choses n'est plus que la sensation de divers chocs, que la

[1221] Lettre à Adorno du 16 août 1935, in Walter Benjamin « Correspondance » T2, Paris, Aubier, 1979, p. 186.

[1222] Walter Benjamin, « Lumières pour enfants, op. cité, p. 231.

[1223] Walter Benjamin, une vie dans les textes, op. cité, p. 136.

[1224] Walter Benjamin, « Le Narrateur », op. cité, p. 167.

conscience essaie d'encaisser, d'atténuer et de cerner dans ce que Benjamin nomme « une expérience vécue » (Erlebnis), sorte d'écran qui sépare la conscience de l'expérience authentique ou « auratique. ». Le texte s'achève sur un hommage au satiriste viennois Karl Kraus qui montre aussi que le journaliste apporte aussi son « choc » et contribue à la modernité en incorporant sa propre expérience au détriment de celle du lecteur. Mais plus qu'une critique acerbe du journalisme, Benjamin dresse ici un constat clinique : la modernité supprime l'Erfahrung et utilise, entre autres, la presse pour arriver à ses fins.

« Si la presse avait eu pour dessein de permettre au lecteur d'incorporer sa propre expérience (Erfahrung) les informations qu'elle lui fournit, elle serait loin du compte. Mais c'est tout le contraire qu'elle veut, et qu'elle obtient. Son propos est de présenter les événements de telle sorte qu'ils puissent pénétrer dans le domaine où ils concerneraient l'expérience (Erfahrung) du lecteur. Les principes de l'information journalistique (nouveauté, brièveté, clarté et surtout absence de toute corrélation entre les nouvelles prises une à une) contribuent à cet effet, exactement comme la mise en page et le jargon journalistique. (Karl Kraus ne s'est pas lassé de démontrer à quel point ce jargon paralyse chez le lecteur le pouvoir de représentation)[1225]. » Incontestablement, notre « reporter d'idées » s'est confronté avec talent et détermination aux aléas de l'intervention radiophonique. L'ouïe est privilégiée chez le jeune Benjamin qui croit encore au sauvetage possible de l'aura dans le domaine acoustique plus que dans le domaine visuel qui annonce le primat de la modernité. Attentif aux obligations du genre (gestion du temps, modalité du débit, concision, etc.) - difficiles à maîtriser comme il l'indique avec humour dans « A la minute »[1226], il travaille à réaliser de savants mélanges, n'hésitant pas comme le remarque Philippe Ivernel, ni à chuter « dans l'actualité », ni à chuter « dans le public. [1227]» Mieux, à inventer en permanence le regard sur le présent qui empêche le trauma. L'urgence à laquelle Benjamin tente de répondre, en investissant les moyens du bord, est celle de la production et de la diffusion de multiples traces variées qui, contrairement aux œuvres « auratiques », visent l'essentiel, à savoir l'« apparition d'une proximité ». Avec elles, souligne-t-il, « nous nous emparons de la chose » avec l'ivresse provoquée par l'éclairage violent d'une scène et une tendance à l'« intropathie » avec tout ce que le « regard » radiophonique rencontre…

Lorsque Walter Benjamin évoque l'information comme une série permanente de « chocs » assénés au public, il se rapproche -histoire de brouiller les pistes - de l'esthétique du choc qui n'a plus rien à voir avec un sauvetage « auratique ». D'où la prégnance de W. Benjamin sur le motif baudelairien de la perte du pouvoir de regarder qu'on retrouvera plus tard chez le reporter de guerre et les passages où il souligne le caractère peu visuel de la poésie de Baudelaire par rapport à celle de Victor Hugo. « Les belles-lettres trouvent grâce au feuilleton un débouché dans la presse quotidienne » C'est la « réclame » naissante qui va engendrer ces immenses bouleversements dans le monde des journaux. Dans le droit-fil des analyses qu'il avait engagées dans « L'auteur comme producteur », Benjamin montre à quel point, très tôt, la collusion de la presse, de l'argent et du pouvoir est le nombre d'or du journalisme qui s'invente : réclames (ancêtres du publi-reportage et de la publicité), petites annonces, informations brèves (« les brèves », le « fash ») au détriment des « exposés composés », des reportages sur le terrain et des investigations fouillées, et surtout le « feuilleton-roman », telles sont les nouvelles armes que fomentent les patrons de presse.

Pour vendre davantage et moins cher (tout l'enjeu est de faire baisser les abonnements annuels), et donc pour attirer la fameuse réclame, il s'agit de sortir les différents titres d'une logique étroite d'opinions politiques, pour leur substituer « un intérêt de curiosité générale ». La réponse tiendra dans cette invitation faite aux écrivains (notamment Dumas qui faisait ainsi vivre, dans ses caves, « un régiment d'écrivains dans le besoin ») de dérouler dans les colonnes quotidiennes de longues fresques

[1225] Walter Benjamin « Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme », Paris, Payot, l979, pp. 153-154.

[1226] Philippe Ivernel « Walter Benjamin, le narrateur problématique », in Walter Benjamin « Rastelli raconte et autres récits », Paris, Le Seuil, 1987, p. 97-101.

[1227] *Ibid*., p. 23.

captivantes, censées tenir en haleine le lecteur en train de devenir, avant la lettre, un consommateur[1228] dans la société du spectacle et des mass-médias.

Benjamin n'hésite pas à rapprocher le journalisme des formes d'art moderne – la photographie en particulier - qui sont des arts du choc. Ainsi, pour rendre compte de l'étrangeté de la technique photographique, il évoque « une sorte de choc posthume » qui refuse le pathos mensonger de « l'Erlebnis ». La presse s'inscrit comme un élément de la modernité plutôt que de la médiocrité ambiante pour Benjamin qui conclut par une réflexion globale sur nos déplacements en ville conditionnés eux aussi par une série de chocs et de heurts. Comme si la modernité consistait pour lui à passer de la flânerie à la circulation des flux.

« Parmi les innombrables gestes, tels que mise en place, introduction, pression, etc., le déclic instantané du photographe est un de ceux qui ont le plus de conséquences. Une pression du doigt suffit à conserver l'événement pour un temps limité. L'appareil confère à l'instant une sorte de choc posthume. A des expériences tactiles de ce genre se sont ajoutées des expériences optiques, comme celle qu'entraîne la partie publicitaire d'un journal, mais aussi la circulation dans une grande ville. Le déplacement de l'individu s'y trouve conditionné par une série de chocs et de heurts. Aux carrefours[1229] dangereux, les innervations se succèdent aussi vite que les étincelles d'une batterie[1230]. »

Loin d'être une activité superficielle, dispersée, inauthentique, zappeuse, etc. la figure du journaliste chère à l'esthétique du choc est ici celle d'un narrateur flâneur « sans guide à la main[1231] » Sorte d'artiste curieux de tout, qui pose son regard sur l'actualité et expose ce regard à d'autres sur la scène publique moderne. «Je ne crois pas aux époques de décadence. De même, pour moi (au-dehors des frontières) toute ville est belle, et tout discours sur la valeur des langues est, à mes yeux, inacceptable[1232].»

Refoulé avec un groupe de réfugiés à la frontière par les gendarmes espagnols qui s'apprêtent à les remettre aux autorités françaises, Benjamin désespéré -serrant toujours sous son bras sa sacoche noire qui contient son dernier manuscrit «Sur le concept d'histoire[1233] », passe une dernière nuit à l'hôtel, la bien nommée Fonda de Francia, avenida del General Mola, au milieu des agents locaux de la Gestapo. Il passe quelques coups de fil et écrit trois lettres[1234]. Après avoir absorbé une dose massive de morphine sous la forme de tablettes, Benjamin entre dans un coma profond et meurt douze heures plus tard, le 26 septembre 1940, à Port-Bou. Benjamin échappe et devint un mythe. « Il est plus difficile de célébrer la mémoire des sans-noms que celle des renommés. La construction de l'histoire est dédiée à la mémoire des sans-noms[1235]. » L'échappée belle, seul espoir de sauvetage. « La fin de Benjamin fait légende et fascine, conclut Tackels, on y investit des choses qui permettent de reporter la tâche essentielle : avec le météore Benjamin, la tâche de l'intellectuel ne sera plus jamais comme avant[1236] ». Entre errance et carrefour.

[1228] Bruno Tackels, op. cité, p. 551.

[1229] Concept de carrefour essentiel (avec celle d'image dialectique) pour comprendre la pensée de Benjamin et son attraction/répulsion vis à vis de Heidegger.

[1230] Ibid, p. 179.

[1231] *Ibid*., p. 455.

[1232] Walter Benjamin «Paris, capitale du XIXe siècle. Le livre de spassages», op. cité, p. 850.

[1233] En 1942, grâce à Hannah Arendt, les thèses « Sur le concept d'histoire » paraissent sous forme d'un tiré à part polycopié, avec ce titre : « En mémoire de Walter Benjamin ». En 1947, le texte -qui a suscité tellement d'interrogations et de fausses pistes, paraît dans « Les Temps modernes ».

[1234] Lettre de Walter Benjamin à Theodor Wiesengrund Adorno du 26 septembre 1940, citée par Jean-Michel Palmier, in « Walter Benjamin : le chiffonnier, l'Ange et le Petit Bossu », Paris, Klincksieck, 2006, p. 372. « Dans une situation sans issue, je n'ai pas d'autre choix que d'en finir. C'est dans un petit village dans les Pyrénées où personne ne me connaît que ma vie va s'achever. Je vous prie de transmettre mes pensées à mon ami Adorno et de lui expliquer la situation où je me suis vu placé. Il ne me reste pas assez de temps pour écrire toutes ces lettres que j'eusse voulu écrire. »

[1235] Walter Benjamin » Sur le concept d'histoire », son dernier texte.

[1236] *Ibid*., p. 657.

Lui qui écrivait dans « Zentral Park », qu'il n'y avait « pour les hommes tels qu'ils sont aujourd'hui qu'une nouveauté radicale – et c'est toujours la même : la mort », interrompait délibérément son errance. Fatigué et lassé de tout, même de ses rencontres plus ou moins fortuites avec Martin Heidegger[1237] et surtout de sa fuite éperdue devant le nazisme galopant.

Cette quête effrénée du choc qui ne laisse pas domestiquer dans un vécu (Erlebnis) a conduit plus tard à des expériences d'écriture journalistique originales comme celle du reporter polonais Ryszard Kapuscinski, du « reporter enragé » tchèque Egon Erwin Kisch[1238] ou du reporter américain Michael Herr.

Fort de son paradigme du flâneur emprunté à Baudelaire qui incorpore l'idéal kantien d'un spectateur infiniment curieux, Benjamin évoque l'information moderne comme une série de chocs et de heurts assénés au lecteur, rapproche le reportage de la photographie et brouille l'opposition traditionnelle entre art et journalisme. Il reste que « La réflexion benjaminienne sur l'esthétique du choc, caractéristique central de l'art moderne, visée ultime du flâneur, constitue, peut-être un idéal-critique très fécond pour penser aujourd'hui la pratique journalistique[1239]. » D'autant plus qu'elle s'élabore dans un contexte de crise… où « l'Europe se comporte comme ce promeneur du dimanche qui faisait du manège près du mur du ghetto alors que, de l'autre côté, des gens mourraient dans les flammes. Indifférence et crime ne font qu'un[1240] . »

[1237] Bruno Tackels, op. cité, pp. 62-63 : «On ne peut s'empêcher de rappeler, par antiphrase, que l'université de Fribourg accueillait, en ces années là, un autre étudiant en philosophie… du nom de Martin Heidegger. Et l'on découvrira plus tard que cette conjonction spatio-temporelle n'est pas la dernière entre Benjamin et Heidegger…»

[1238] Vient de paraître les chroniques de ce «reporter enragé «Prises de vue», traduit de l'allemand par Lucie Roignant (Les Fondeurs de briques, 2010). Le Tchèque Kisch, qui fut une vedette du journalisme en Allemagne durant les années 1920, fut sous la République de Weimar l'un des promoteurs de la «Nouvelle Objectivité» (Neue Sachlichkeit), ce courant esthétique qui s'affirma comme une sorte d'anti-expressionniste. Il prônait les mérites d'une écriture simple, claire et épurée. «Le reporter n'a pas de tendance, n'a rien à justifier et n'a pas de point de vue, assurait-il. Il lui faut être un témoin impartial et livrer un témoignage impartial, de façon aussi fiable que s'il faisait une déposition». Thèse tendancieuse qu'on peut certes contester à plus d'un titre et que notre reporter d'idées ne tiendra pas toujours (notamment lors d'une visite à Essen, dans le bastion de la famille Krupp au cours de laquelle il s'apitoie sur le sort des ouvriers), mais qui donne à penser et ne laisse pas indifférent comme d'ailleurs ses chroniques toujours étonnantes et prises sur le vif.

[1239] Géraldine Muhlmann, « Du journalisme en démocratie », Paris, Editions Payot & Rivages, 2004, p. 149.

[1240] Franck Nouchi «Le message de Marek Edelman», Le Monde 6 octobre 2009, p. 30. Dans la ligne de Walter Benjamin, un de nos reporters d'idées et maître dans l'usage de la citation, nous finissons ce chapitre par une citation de Marek Edelman qui vient de mourir.

II - CHAPITRE 4

Kurt Tucholsky reporter de la République de Weimar

- « Le tac tac de la machine à écrire n'a pas autant de valeur que celui de la mitrailleuse[1241]. »
- «L'Allemagne possède une curiosité anatomique : elle écrit de la main gauche et agit de la main droite. Goethe et Hitler : Goethe n'a jamais mis sa vie en jeu ; Hitler, lui l'a fait ; Goethe est un grand Allemand ; Zeppelin est le plus grand des Allemands. De plus tous deux ont connu un grand succès, même si le succès de Hitler est beaucoup plus grand. Quand nous serons au pouvoir, nous supprimerons Goethe[1242].»

Alors que l'essai est devenu une région bien identifiée de la prose et que son essor rend visible le lent déplacement des frontières externes de la littérature, le « reportage d'idées », oxymore emprunté à la fois au journalisme (reportage) et à la philosophie (idées), permet-il de porter aux plus nombreux et de reporter le concept dans la plaie de l'événement en le décrivant ? Peut-on soutenir que la vérité se « voit », donc peut se décrire au cours de « l'universel reportage », que le réel se saisit par les yeux grands ouverts du reporter et que les opinions contradictoires doivent se soumettre à l'exposition au public ?

C'est au fond tout le pari ambitieux de Kurt Tucholsky, qui bien que pacifiste dans l'âme n'est pas dupe du rapport de force politique avec la montée du nazisme dans les années 1930[1243] et de l'enjeu insensé du journaliste qui prétend changer le monde par son seul témoignage sur les atrocités et les ratés de l'histoire en marche. Theoria/Praxis. A l'image d'ailleurs de la politique qui propose les moyens de passer du monde tel qu'il est au monde tel que nous voudrions qu'il soit.

Le démon précoce de l'écriture

Dès l'adolescence, lorsqu'il usait ses fonds de culotte au lycée, Kurt Tucholsky était hanté par les démons de l'écriture dans l'espace public et n'hésite pas à frapper à la porte des journaux pour entrer dans le métier par la petite porte et faire ainsi connaître son talent épistolaire. Avec un brin de réussite à la clef et beaucoup d'astuce publiciste. Ainsi, l'hebdomadaire satirique Ulk avait publié en 1907 un court texte intitulé Märchen (conte) dans lequel l'adolescent de 17 ans raillait les goûts artistiques de l'empereur Guillaume II. Pendant ses études, il multiplia ses activités de journaliste par conviction et par nécessité et collabora notamment au journal social-démocrate Vorwärts. Il prit ainsi part en 1911 à la campagne électorale du parti social-démocrate. Il rencontra Kafka, qui le 30 septembre 1911 consigna dans son journal une esquisse de portrait du jeune Tucholsky: « Un homme de 21 ans, bien équilibré. Son comportement marqué par le balancement mesuré et ferme de sa canne qui, soulève

[1241] Kurt Tucholsky « Apprendre à rire sans pleurer » (Lerne lachen ohne zu weinen). Chronologie, introduction et choix de textes par Eva Philippoff. Trad. Fr. par E. Philippoff et J. Brejoux. Collection Bilingue. Aubier Montaigne. Paris 1974.

[1242] Kurt Tucholsky *Politische Briefe*, Rheinbeck 1969, p. 46.

[1243] ndlr : période cruciale « au croisement de l'idée et de l'événement », un «moment» philosophique qui intéresse près de la moitié de nos reporters d'idées, à savoir Kraus, Tucholsky, Benjamin, Cavaillès, Arendt, Sartre, Nizan, Aron, Camus.

d'un mouvement juvénile son épaule, s'accompagne aussi d'un contentement détaché et d'un dédain pour ses propres écrits. Il veut devenir avocat. »

N'ayant pas encore « liquidé le bétail intime [1244]», Tucholsky publia en 1912 une histoire « Rheinsberg ein Bilderbuch für Verliebte », un livre publiciste d'images pour amoureux, écrit dans un style léger, inhabituel à l'époque, qui toucha un large public. Mais on ne peut décemment parler alors à son sujet d'un embryon de reportage d'idées bien qu'il s'inscrive dans l'espace public de la vulgarisation. Publiciste, le jeune Kurt n'hésite pas à faire preuve d'imagination pour faire connaître son bébé éditorial en utilisant des ficelles marketing dignes de la société de consommation à venir. Afin de promouvoir la diffusion de son livre, Tucholsky ouvrit avec Szafranski, l'illustrateur de l'histoire, un bar à livres sur le Kurfürstendamm à Berlin. Chaque acheteur d'un livre se voyait gratifié d'un petit verre d'eau-de-vie, prélude sans doute au traditionnel pot d'après thèse ou/et à la campagne du journal Le Monde donnant en pâture à ses 350 000 acheteurs chaque jeudi un philosophe en commençant par Platon présenté par Gluckmann comme « penseur de la mondialisation [1245].» (sic)

Ce gag éthylique de potache ne dura que quelques semaines, mais ne réfréna guère son goût pour le journalisme critique et l'aventure de l'écriture. Spectateur/acteur sur cette nouvelle scène. Kurt le pacifiste préféra toujours le tic tac de la machine à écrire à celui de la mitrailleuse et la pointe de la plume aux feux du champ de bataille. Le 9 janvier 1913 parut son premier article dans l'hebdomadaire de critique théâtrale Die Schaubühne qui deviendra plus tard «Die Weltbühne» du publiciste Siegfried Jacobsohn. Ce dernier sera jusqu'à sa mort le mentor et ami de Tucholsky… au point d'encourager et de favoriser sa carrière de « reporter d'idées ».

Cependant, l'hétérotopie de l'écriture des idées se heurte vite aux événements de ce début de XXe siècle : l'envol de sa carrière journalistique fut interrompu par la 1ère Guerre[1246]. Entre août 1914 et octobre 1916 ne parut qu'un seul article de Tucholsky soldat pacifiste et muet. Autocensure ou censure ? A l'opposé de nombreux autres écrivains et poètes, il ne partagea pas l'enthousiasme patriotique du début de la guerre. Sagement, il acheva ses études à l'université d'Iéna, où il passa son doctorat de droit au début de l'année 1915 avec une thèse aride sur le droit hypothécaire. Car chez lui, ce qui est rare chez les intellectuels de cet acabit, il n'y avait guère de rivalité ambivalente entre l'université et la presse, entre l'intellectuel et le journaliste. Exception qui confirme la règle foucaldienne ! En avril de la même année, Kurt fut mobilisé et envoyé sur le front est. Il y vécut d'abord une guerre de positions, comme soldat chargé de l'approvisionnement en munitions puis comme secrétaire de la compagnie. A partir de novembre 1916, il rédige un journal pour sa compagnie Der Flieger. C'est à Alt-Autz, dans l'administration de l'école d'artillerie et d'aviation qu'il fit la connaissance de sa future épouse Mary Gerold. Ces postes de secrétaire et de rédacteur publiciste d'une feuille militaire lui offrent la possibilité d'échapper à la guerre de tranchées et à devenir un véritable polygraphe prêt à tout, qui frappe une idée en maxime et fonctionne par conséquent comme un « inducteur de vérité » non politiquement correct. Les meilleures idées naissent comme des « phrases à écrire » qui se présentent comme des armes de la pensée. C'est en s'en souvenant qu'il écrivit :

> « J'ai essayé pendant trois ans et demi d'échapper à la guerre, autant que je le pouvais (…) j'employais tous les moyens, sauf les moyens extrêmes, pour ne pas être fusillé ni me servir d'un fusil. Mais j'aurais aussi employé tous les moyens, sans exception, si j'y avais été contraint. Je n'aurais pas reculé à utiliser la corruption ou tout autre acte répréhensible. Beaucoup en firent autant[1247]. »

[1244] Formule de Friedrich Nietzsche.

[1245] Interview d'André Gluckmann par Jean Birnbaum, Le Monde des Livres 25 janvier 2008, p. 11.

[1246] Héraclite, Fragment 53 : « Polemos (combat) est père, roi de tout .» Pourquoi ? Parce que le combat est le générateur (le père) et le fondement (le roi), c'est-à-dire celui qui gouverne tout le temps. Ce «polemos» distribue les significations ou les positions sur l'échiquier du monde et de la vie. Le conflit surgit d'abord et après il y a une distribution des rôles. Pour Héraclite au Ve Av.J.C comme pour Hegel au XVIIIe siècle, il y a une loi de la guerre comme rapport fondamental.

[1247] Ignaz Wrobel in «Die Weltbühne», 30 mars 1926, p. 490.

Les moyens en question avaient un côté comique, voire tragico-comique comme il le révèle dans une lettre à Mary Gerold que n'aurait pas renié Karl Kraus dans sa longue fresque sur les horreurs de la première guerre mondiale :

> « Un jour, lors d'une marche, on me remit un vieux fusil très lourd. Un fusil ? En temps de guerre? Jamais de la vie. Et je le déposai contre une hutte et m'en allai. On s'en aperçut dans notre groupe. Je ne sais plus comment l'affaire s'arrangea, mais cela fini bien et sans fusil. »

La rencontre avec le juriste Erich Danehl débouche sur sa nomination en 1918 au grade d'adjudant et à son transfert en Roumanie comme commissaire de police militaire. Nul n'est parfait ! Danehl, devenu ami et intime de Tucholsky, apparaîtra plus tard dans plusieurs textes, comme par exemple « Wirtshaus im Spessart » sous le nom de « Karlchen ». Notre reporter juriste cherche toujours sa voie, brouille parfois les pistes, n'échappe pas aux contradictions et justifie les choix multiples, voire les dérives qu'il assume. Tucholsky se fit baptiser protestant pendant l'été 1918 dans la localité roumaine Drobeta Turnu Severin. Il avait déjà quitté la communauté juive le 1er juillet 1914. Bien que Tucholsky ait participé à un concours de tracts pour inciter à la souscription du 9ème emprunt de guerre, il rentrera en Allemagne à l'automne 1918 comme antimilitariste convaincu et comme pacifiste. Il va jusqu'au bout de ce jeu des images paradoxales et se veut comme un voyageur qui n'a guère d'ancrage, qui est d'emblée au dessus des perspectives en conflit.

Combat masqué pour la république

Dès décembre 1918, Tucholsky prit en charge la direction de la rédaction du journal Ulk, direction qu'il conservera jusqu'en avril 1920. Car c'est cet espoir du « concret mémorable » bien qu'éphémère qui définit le vrai reportage d'idées et promet de faire durer et partager par tous ces quelques pensées, le « c'est ça », cette lecture que l'on réalise un crayon à la main, attentive aux résonnances de ce qui fait époque. Comme si la Notatio (le fait de noter) de la bonne phrase ou de la formule frappée en médaille permettait de se souvenir sur le champ et d'être actif. (passif/actif) Ulk était le supplément hebdomadaire satirique du journal de la gauche libérale «Berliner Tageblatt», édité par Rudolf Mosse. Tucholsky travaillait à nouveau régulièrement pour la «Weltbühne» mais il avance masqué par stratégie, voire par prudence pragmatique. Afin de ne pas lasser les lecteurs de l'hebdomadaire de la gauche démocratique avec une même signature, il s'était adjoint dès 1913 trois pseudonymes qu'il conservera tout au long de ses activités journalistiques: Ignaz Wrobel, Theobald Tiger et Peter Panter. Comme Theobald Tiger fut plutôt réservé à Ulk, un quatrième pseudonyme apparut comme signature d'une poésie dans la «Weltbühne» : Kaspar Hauser. Rarement, en tout cinq fois, il fit paraître des textes sous d'autres noms: Paulus Bünzly, Theobald Körner et Old Shatterhand.

Visible/invisible. Les nombreux pseudonymes n'étaient pas un luxe ou un caprice, car journaliste polyvalent et boulimique, c'est à peine s'il y avait une rubrique à laquelle le polygraphe Tucholsky n'avait pas participé : qu'il s'agisse des éditoriaux, des comptes-rendus judiciaires, des commentaires et satires, des poésies et de la critique littéraire. A la manière d'un Karl Kraus qui ne pouvait vivre sans écrire chaque jour dans son journal «Die Fackel», mais tout de même moins polémiste que lui. De plus, écrivain éclectique et touche à tout, Kurt le polyvalent écrivait sans état d'âme des textes et des chansons pour le cabaret, par exemple pour le théâtre Schall und Rauch et pour des chanteuses comme Claire Waldoff et Trude Hesterberg. En octobre 1919 parut son recueil de poésies «Fromme Gesänge».

Mais notre reporter d'idées a aussi ses failles et ses faiblesses, voire ses dérapages. « Humain, trop humain ». Dans l'immédiat après-guerre s'ouvre un chapitre moins glorieux dans la vie de Tucholsky : sa participation brève mais lucrative à la feuille de propagande «Pieron». Avant le référendum qui devait fixer en Haute-Silésie la frontière définitive entre l'Allemagne et la Pologne le gouvernement du Reich avait chargé cette feuille d'influencer l'opinion contre la Pologne. Cet engagement, vertement critiqué par différents journaux et par des confrères, valut à Tucholsky d'être interdit de publication dans les organes du USPD. Tucholsky a considéré plus tard cette collaboration au journal Pieron, à cause de ses difficultés financières, comme une erreur.

Dont acte. Seuls les imbéciles ne font jamais amende honorable… En tant qu'écrivain politique Tucholsky avait déjà commencé dans la «Weltbühne» la série d'articles antimilitaristes «Militaria», une attaque contre l'état d'esprit des officiers restés fidèles à l'époque impériale, état d'esprit renforcé encore par la guerre et qui perdurait sous la république. Sa propre attitude comme soldat pendant la guerre ne s'écarta pas sensiblement de celle qu'il critiquait si vivement dans le corps des officiers allemands. Des biographes voient dans cette série d'articles une sorte de « confession publique » (Hepp). Dans le premier article de la série, on peut lire:

> « Nous devons nous sortir du pétrin dans lequel un militarisme dégénéré nous a fourré. C'est en nous détournant complètement de cette époque honteuse que nous pourrons nous en sortir. Il ne s'agit pas de Spartacus; non plus de l'officier qui considérait son propre peuple comme moyen d'arriver au but - quel était d'ailleurs son but ? L'Allemand intègre[1248]. »

C'est de façon aussi violente que Tucholsky -qui ne confondait pas faits-divers et reportages d'idées -mit au pilori l'activisme nihiliste et les nombreux meurtres politiques qui secouèrent les premières années de la République de Weimar. Les attentats se répétèrent contre des hommes politiques de gauche, pacifistes ou seulement libéraux, comme par exemple Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, Walther Rathenau, Matthias Erzberger et Philipp Scheidemann ou Maximilian Harden. En tant qu'observateur des procès contre les auteurs d'extrême droite de ces meurtres, il lui fallut bien constater que les juges montraient de la sympathie pour ces accusés monarchistes et nationalistes, que les jugements de classes n'étaient pas une élucubration de pisse-copie. Dans son article «Procès Harden», le journaliste-en-lutte de la République de Weimar avertit son public :

> « Le meurtre politique en Allemagne au cours de ces quatre dernières années est planifié, strictement organisé (…) Tout est prévu d'avance : fomenter avec de l'argent inconnu, commis toujours par derrière, instruction bâclée, faux-fuyants, boniments, dérobades lamentables, peines légères, sursis, remises de peine- Continuons ! Ce n'est pas une mauvaise justice. Ce n'est pas une justice défectueuse. C'est l'absence totale de justice. (…) Ni les Balkans ni l'Amérique du Sud ne supporteraient d'être comparés à une telle Allemagne[1249]. »

Tucholsky, le «décentreur» à la recherche d'un autre parole, n'épargnait pas ses critiques aux politiciens démocrates qui lui semblaient trop indulgents avec leurs opposants. Après le meurtre du ministre des affaires étrangères Walther Rathenau en 1922 il rédigea un appel à une république se respectant elle-même et fuyant le nihilisme nazillon. Avec un brin de lyrisme volontariste, il précise que c'est pour Weimar une question de vie ou de mort et le reporter se mue à l'occasion en imprécateur lyrique qui s'enflamme pour la cause à défendre.

> « Relève-toi! Montre leur la frappe de tes poings!
> Ne t'endors pas à nouveau après deux semaines!
> Dehors avec les juges monarchistes,
> les officiers- et la canaille
> qui vit de toi et qui te sabote
> et placarde des croix gammées sur tes maisons. (…)
> Quatre années de meurtres- mon Dieu, ça suffit,
> Tu en est maintenant à ton dernier souffle.
> Montre ce dont tu es capable. Fais ton examen de conscience.
> Meurs ou bien bats toi. Il n'y a pas d'autre issue[1250]. »

Moment clef annonciateur de la Seconde guerre mondiale pour notre spectateur/acteur de la République de Weimar. Onze ans avant que la première démocratie allemande ne rende son dernier souffle, Tucholsky avait déjà désigné ses fossoyeurs. Il ne se contenta pas de son activité journalistique comme spectateur mais intervint directement dans l'action politique comme acteur. Il participa entre autres

[1248] *Militaria: Offizier und Mann,* in *Die Weltbühne* 9 janvier 1919, p. 39.

[1249] «Procès Harden», in Die Weltbühne, 21 décembre 1922, p. 638.

[1250] «Rathenau» in Die Weltbühne, 29 juin 1922, p. 653.

en octobre 1919 à la création du Friedensbund der Kriegsteilnehmer[1251] et s'engagea au côté du USPD (aile gauche du parti socialiste) auquel il avait adhéré en 1920. L'appartenance à un parti n'empêcha pas Tucholsky de critiquer certains de ses membres. C'est ainsi qu'il critiqua le travail de Rudolf Hilferding, rédacteur en chef du journal USPD Freiheit, et se fit un ennemi de plus.

> « Monsieur le Docteur Hilferding fut envoyé par les partisans du Reich à la rédaction de «Freiheit» pour lutter contre la social-démocratie. Il réussit en deux ans à ruiner de telle sorte cette feuille qu'on ne peut plus parler de sa dangerosité, ni même de sa survie[1252].»

Polémiste de talent, Kurt attaqua violemment le parti social-démocrate et sa direction, en lui reprochant la trahison de ses membres pendant la révolution de novembre. Au sujet de Friedrich Ebert il lance une formule qui fait mouche en 1922 dans Le procès Harden :

> « Par-dessus tout trône ce président qui rejeta ses convictions au moment même où il était en situation de les réaliser.»

La citation dont nous usons et abusons ici, levier principal du « reportage d'idées » et du « journalisme critique » après l'avoir été de l'essai, notamment avec ses pères fondateurs Montaigne et Gide, suffit à rapatrier l'objet dans le discours qui le mentionne, à hériter de son aura. Car cette captation du discontinu crée son pendant chez le lecteur, un effet pulsionnel de « Résonnance » (Barthes). A savoir une mise en circulation d'événements et de pensées que nous (lecteurs) pourrions nous approprier et mobiliser à notre tour, discours attentif à l'irradiation, au prolongement des idées (ce « halo » qui suscite une « vision des objets intellectuels ») et à leur durée. Le mot d'ordre romanesque perd de son étrangeté et de sa force de dérive en s'estompant au profit de la « notabilité » ou de la « citation », passant sans transition de l'essai au reportage. Dans l'aventure essayiste du reporter d'idées qui ne néglige pas la polémique, la culture comme réserve existentielle, comme rhétorique intime, comme réseau de citations que l'on s'est incorporées, tient lieu de Vie bien que la vie/guerre continue, avec ses hauts et ses bas.

Ainsi, pendant la phase aiguë de l'inflation, Tucholsky se vit contraint de cesser ses activités de publiciste au profit de la banque et des affaires sans se prendre toutefois pour un trader insensé. La plume même talentueuse ne nourrit pas son homme. Mais ce ne fut pas seulement des soucis financiers qui l'y conduisirent. A l'automne 1922, il souffrit d'une dépression sévère, il se mit à douter de l'utilité de ses écrits et aurait même tenté d'attenter à ses jours. Il éprouve alors des difficultés à répondre à la question « intimidante [1253]», à laquelle si grand soit le détour, la philosophie est sommée de répondre : Qu'est-ce que vivre ? Le 1er mars 1923, il entra enfin dans la banque berlinoise Bett, Simon & Co. comme secrétaire privé de Hugo Simon, le directeur de la banque. Mais le 15 février 1924, le démon de l'écriture et du reportage le pousse à s'immerger de nouveau dans le monde du journalisme et à signer un nouveau contrat de travail avec Siegfried Jacobsohn pour partir au printemps 1924 comme correspondant de la «Weltbühne» et du journal «Vossische Zeitung». Il voyage désormais entre la France et l'Allemagne. La distance que prend Tucholsky avec son pays gangrené par « la peste brune » et ses créatures rend d'autant plus émouvant la peinture de cet enfer modeste, pitoyable et douloureux fixé à jamais par la maîtrise du style.

> « Universel reportage », quand tu nous tiens ! « Pourquoi partir ? Pourquoi aller si loin ? Au lieu de prendre le grand navire, pourquoi ne pas mettre simplement à la voile dans le canot de Mallarmé ? (…) Mais quand, pour son malheur ou son bonheur, je ne sais, on appartient comme moi, à la race des journalistes errants, alors on oublie tout… [1254]»

Comme son modèle Heinrich Heine, Tucholsky, intellectuel global avant la lettre, vécut la plupart du temps à l'étranger, en ne rentrant qu'occasionnellement en Allemagne. Comme un fils qui prend congé

[1251] Ligue des Anciens Combattants pour la paix.

[1252] *Dienstzeugnisse* in *Die Weltbühne*, 3 mars 1925, p. 329.

[1253] Formule empruntée à Julien Gracq.

[1254] Jérôme et Jean Tharaud « Grands reportages », Paris, Corréa, 1946, p. 13.

sans soupçonner qu'avec ceux qu'on aime, le banal au-revoir c'est parfois un adieu. La distance accrut sa perception des événements concernant l'Allemagne et les allemands. Il prenait part par la voix de la Weltbühne aux débats politiques de son pays. De plus il tenta, comme Heinrich Heine au XIXe siècle, de favoriser une entente entre les Allemands et les Français. Lors de la mort de Siegfried Jacobsohn en décembre 1926 Tucholsky se montra prêt à assumer la direction de la «Weltbühne». Mais il n'était pas à l'aise dans les tâches de rédacteur en chef et d'éditeur qui l'auraient obligé de revenir à Berlin, aussi remis-t-il rapidement la responsabilité de la feuille à son collègue Carl von Ossietzky. En tant que collaborateur il favorisa toujours la parution d'articles peu orthodoxes, comme par exemple ceux du pacifiste révolutionnaire Kurt Hiller.

Dans les années 1927 et 1928 parurent son récit de voyage dans les Pyrénées où il insiste sur l'importance de la qualité du regard quisait «voir» et pas seulement le style de plume du reporter. Entre temps, c'est un observateur critique et implacable des événements en Allemagne. Ainsi, dans trois articles parus dans la «Weltbühne», il cloua au pilori la justice, réactionnaire à ses yeux de la République de Weimar.Tucholsky était persuadé qu'une deuxième révolution, cette fois-ci réussie, était nécessaire pour conduire à un changement profond de la situation pseudo démocratique actuelle à dominante bureaucratique. Comme plus tard Camus à la Libération, il est partisan de l'épuration et de la loi du Talion.

> « N'existe-t-il aucune défense? Il n'y en a qu'une qui soit importante, efficace, sérieuse: la lutte des classes, antidémocratique, grimaçante, sciemment injuste…Il y a une bureaucratie à épurer, une seule. Juste un mot que je ne souhaite pas ajouter ici, car il ne suscite plus la peur chez les dirigeants. Ce mot, c'est : le bouleversement, l'épuration générale, le ménage, le courant d'air[1255]. »

On retrouve un argumentaire identique dans un article de 1928 «Le bouleversement de novembre», bilan de dix années de république: «La révolution se fait attendre». Pour un temps, Tucholsky se rapprocha du KPD (Parti communiste allemand) et publia un poème de propagande en faveur de la lutte des classes dans un journal l'A.I.Z. apparenté au parti. Le poème «Asile pour sans-abri» se termine par un vers percutant et militant à connotation marxiste :

> « Toutes les bonnes œuvres, camarade, ne sont que de la fumée. Conquiers tes droits par la lutte des classes !'[1256] »

Classe/ non-classe, masse/non-masse[1257]. Durant ses séjours à l'étranger, le reporter d'idées Tucholsky fut également engagé dans des procès avec ses adversaires politiques qui se sentaient outragés et attaqués par ses propos. A cause du poème «Gesang der englischen Chorknaben» (Chant d'une chorale enfantine anglaise) un procès fut engagé en 1928 contre lui pour blasphème envers Dieu. En 1929, il publie l'ouvrage «Deutschland, Deutschland über alles» auquel avait collaboré le graphiste John Heartfield. Dans ce livre, Tucholsky réussit l'exploit de se livrer aux attaques les plus dures contre tout ce qu'il haïssait dans l'Allemagne de son époque et de lui faire en même temps une déclaration d'amour à son pays. Dans le dernier chapitre de son livre, Kurt affiche son ambivalence sous la rubrique «Heimat» (Pays natal) :

> « Nous avons le long de 225 pages dit «non», non par pitié et non par amour, non par haine et non par passion – maintenant nous voulons une fois dire oui. Oui -: aux paysages et à la terre allemande. Cette terre sur laquelle nous sommes nés et dont nous parlons la langue. Et maintenant je voudrais ajouter quelque chose: il est faux que ceux qui prétendent représenter le sentiment national et qui ne sont que des bourgeois militaristes aient accaparé à leur profit ce pays et sa langue. Ni ces Messieurs du gouvernement en redingote, ni ces professeurs, ni ces Messieurs Dames du Stahlhelm sont à eux seuls l'Allemagne. Nous sommes là aussi. (…) L'Allemagne est un pays divisé. Nous en sommes une

[1255] «Deutsche Richter», in Die Weltbühne du 12, 19 et 26 avril 1927.

[1256] Arbeiter Illustrierte Zeitung*, 1928, N° 37, p. 10.*

[1257] Etienne Baladur «La crainte des masses. Politique et philosophie avant et après Marx», Paris, Galilée, 1997.

partie. Et malgré toutes les contradictions, nous exprimons avec constance notre amour serein pour notre patrie, sans drapeaux, sans orgue de Barbarie, sans tirer l'épée[1258].»

Positivité/ négativité, theoria/praxis, encore et toujours ces éternels concepts au point de les rendre presque éculés et convenus. Nul n'est prophète, même hors de son pays, surtout s'il attaque les puissants avant même la montée inexorable du nazisme et du pouvoir de la foule hypnotisée par les discours du Führer. Comme les sociologues de Chicago qu'il a lus, notamment R.E. Park[1259] et H.M Hugues, il distingue foule et public et choisit Gustave Tarde[1260] contre Gustave Le Bon, le polygraphe anti-journaliste par excellence. Pour lui comme pour Park ; le problème consiste à déterminer jusqu'à quel point le mouvement d'instituer du « commun », à leurs yeux fondamental dans le «journalisme philosophique», peut aller pour que l'on soit encore autorisé à parler d'un journalisme digne de ce nom, car pour eux le journalisme est quelque chose de digne en démocratie malgré ses dérives et ses dérapages à répétition. « Le problème, c'est donc celui de la limite, qui, en réalité, conduit à celui de la nature exacte du geste journalistique d'intégrer[1261] ».

Au début des années 1930 Tucholsky dut constater avec douleur que tous ses avertissements étaient restés sans écho, que son engagement pour la République, pour la démocratie, pour les droits de l'homme n'avaient eu aucun effet. Comme un des plus clairvoyants observateurs de la politique allemande avec Karl Kraus, il voyait avec Hitler les dangers s'accumuler. Il écrivit quelques années avant la prise du pouvoir par les nationaux-socialistes : «Ils se préparent pour le voyage dans le troisième Reich», et ne se faisait aucune illusion sur les conséquences pour le pays de la nomination d'Hitler comme chancelier. Erich Kästner le confirma en 1946, lorsqu'il le caractérisa comme «le petit Berlinois bedonnant» qui voulait «arrêter une catastrophe avec sa machine à écrire[1262]».

Le reporter politique de Weimar

Tucholsky fut sans conteste l'un des journalistes les plus demandés et les mieux payés de la République de Weimar. Il ne fut pas snobé par les grands patrons de presse comme par exemple Hannah Arendt. Dans la droite lignée d'un Kant dans l'opuscule « Réponse à la question : « Qu'est-ce-que les Lumières ? [1263]» il ne prône pas un regard savant, donc élitiste, mais il prône plutôt un regard curieux, rigoureux et sans concession qui permettrait une bonne diffusion dans l'espace public. Au cours des vingt-cinq années de son activité de publiciste appointée, il publia plus de 3000 articles dans presque cent journaux, la plupart de ses articles, soit environ 1600, dans l'hebdomadaire «Die Weltbühne». Sept recueils de textes courts et de poèmes qui pour certains atteignirent une douzaine d'éditions parurent de son vivant. Les œuvres et les opinions de Tucholsky retiennent aujourd'hui encore l'attention, comme en témoignent les disputes dans les années 1990 au sujet de sa phrase : «Les soldats sont des assassins.» Sa critique de la politique et de la littérature de son temps ainsi que d'une partie des juifs allemands suscite toujours la controverse et la polémique. Le rôle de Tucholsky comme journaliste politique fut diversement apprécié et on lui reprochait son pessimisme chronique, voire sa sinistrose individualiste. Il avait exposé son engagement d'intellectuel de gauche dans un texte de 1919 «Wir Negativen» (Nous disons non à…) dans lequel il devait déjà se défendre du reproche de ne pas voir les aspects positifs de la jeune république. Il écrit en un résumé aussi saisissant que définitif :

[1258] «Heimat», in Deutschland, Deutschland über alles, Berlin 1929, p. 226.

[1259] R.E. Park «Symbiosis and Socialization» : A Frame of Reference for the Study of Society», American Journal of Sociology, XLV, 1939, pp.1-25, repris dans R.E. Park «The Crowd and the Public and other essays, Chicagon, Univ. of Chicago Press, 1972.

[1260] «L'Opinion et la foule» (1901), réédité en 2006.

[1261] Géraldine Muhlmann «Du journalisme en démocratie», op. cité, p. 223.

[1262] Erich Kästner: «Kurt Tucholsky, Carl von Ossietzky, Weltbühne», in Die Weltbühne, 4 juin 1946, p. 22.

[1263] Contrairement à ce que soutiennent certains commentateurs, Kant invite dans ce petit texte où il incite à se mettre dans la position d'observer ce que l'on fait «en étant que savant» et à faire partager ce regard avec d'autres, à un regard curieux de tout et plein de «goût» qui fait penser comme l'analyse bien Foucault à la liberté de l'artiste moderne.

> « Nous ne pouvons pas dire oui à un peuple qui aujourd'hui encore est dans une telle disposition, que si par hasard l'issue de la guerre avait été favorable, il aurait pu commettre le pire. Nous ne pouvons pas dire oui à un pays qui est accaparé par des organisations et où le groupe écrase l'individu[1264]. »

Au fil des années et des événements, Tucholsky adopta une position de plus en plus critique vis-à-vis de la République de Weimar avec laquelle il prit du recul, voire ses distances. A son avis, la révolution de novembre n'avait apporté aucun progrès dans les domaines de l'école, de l'université, de l'administration où règne le même état d'esprit pernicieux, qui nie la responsabilité allemande dans la Première Guerre Mondiale et qui - au lieu d'en tirer les conséquences pour une véritable politique de paix, est en train de préparer secrètement la prochaine guerre. Au vue de ces circonstances, il conclut au printemps 1928 avec un zeste de provocation et de lucidité :

> « Nous tenons la guerre des états nationaux pour un crime, que nous combattons où nous le pouvons, quand nous le pouvons, avec les moyens dont nous disposons. Nous sommes traitres à notre pays. Mais nous trahissons un état que nous refusons en faveur d'un pays que nous aimons, en faveur de la paix et de notre véritable patrie: l'Europe[1265]. »

Reprendre l'histoire de la montée du nazisme dans ce moment philosophico-journalistique des années 1930 à travers cette constellation de reporter d'idées et de figures singulières, cela signifie ne pas partir de son dépôt dans les images figées des oeuvres et de leurs relations, mais examiner au contraire comment elles se sont constituées, comment elles ont tissé et cristallisé avant les « courants » ou les « mouvements », en réalité bien immobiles, auxquels on voudrait trop souvent les réduire, les moments précis, tendus que l'on a tenté de rapporter et reporter ici dans des fragments de biographie. Car le reporter, à la différence de l'essayiste, entre d'abord dans la vie des gens, pas seulement dans les oeuvres et leurs tensions.

Malgré ses désillusions et ses illusions, Tucholsky n'a pas cessé d'attaquer avec force dans la presse de gauche ces ennemis déclarés de la république et de la démocratie qui se rencontrent chez les militaires, dans la justice et l'administration, dans les anciennes élites monarchistes et dans les nouveaux mouvements nationalistes. Tucholsky qui fut membre du parti USPD de 1920 à 1922, s'est parfois rapproché du KPD, il resta toutefois en tant qu'écrivain « bourgeois » toujours à l'écart des permanents du parti communiste et ne fut jamais un compagnon de route. A ce soldat pacifiste et publiciste qui aimait lire la poésie plutôt que manier le fusil, « il advint donc qu'au sortir de la région de sang et de colère son âme changea. Il s'en retournait hors des labours fumants encore, pour pénétrer dans un tranquille champ de trèfle et c'étaient des labours fumants qui n'existaient plus. Les cicatrices se fanent comme des fleurs. Il plut. La procession lasse des soldats s'émietta au long des routes, découragée et murmurante, avançant, se traînant avec effort dans la boue liquide et brune sous un ciel bas et misérable. Néanmoins le jeune homme souriait, car il voyait que le monde était un monde à sa taille, bien qu'à d'autres il apparût fait de jurons et de béquilles. Il s'était purgé du rouge écoeurement de la mêlée. Le sombre cauchemar s'envolait derrière lui, dans le passé. Certes, il avait été un animal, une bête endolorie et trempée de sueurs, sous le souffle brûlant de l'angoisse de la bataille[1266]. » En raison de son attitude sans compromis à l'égard des nationaux-socialistes, il ne fut guère surprenant que son nom figure sur la première liste des personnalités déchus de la nationalité allemande, ni que son œuvre fut interdite dès 1933. Lorsque les étudiants brûlèrent les livres le 10 mai 1933 à Berlin et dans d'autres villes les œuvres de Tucholsky et Ossietzky furent citées et épinglées : «Contre l'insolence et l'arrogance, pour l'égard et le respect dus au génie immortel du peuple allemand, que les flammes consument les écrits de Tucholsky et Ossietzky!» Tucholsky se montra assez indifférent, presque stoïcien, face à ces événements, comme il le dira dans une lettre à Walter Hasenclever en date du 17 mai 1933 :

[1264] «Wir Negativen», in Die Weltbühne, 13 mars 1919, p. 279.

[1265] Ignaz Wrober «Die groben Familien», in Die Weltbühne, 27 mars 1928, p. 228.

[1266] Stephen Crane « La conquête du courage ».Trad. de F. Viellé-Griffin et H.D. Davray, Paris, Bruxelles, Mercure de France et Nouvelle Revue Belgique, 1945, p. 228.

> « A Francfort ils ont amené nos livres sur un char à bœufs jusqu'au lieu du supplice. Semblable à un défilé de professeurs en robe, en plus sinistre[1267].»

Notre acerbe reporter d'idées - dont la plume n'était pas mouchetée, ne se fit pas que des amis. Dans l'après guerre, des voix se sont élevées en République Fédérale pour faire porter aux écrivains de gauche comme Tucholsky ou Bertolt Brecht une part de responsabilité dans l'échec de la République de Weimar. Il leur est reproché d'avoir par leurs critiques impitoyables, dans des publications connues comme «Die Weltbühne», prêté main forte aux nazis. Un des représentants le plus connu de cette opinion fut l'historien Golo Mann. Il écrivit sans ironie mais non sans fiel en 1958 :

« La méchanceté lucide avec laquelle Kurt Tucholsky railla la république, ses faiblesses et ses hypocrisies rappelle de loin Heinrich Heine. Un peu de la vivacité d'esprit et de haine de ce grand poète l'habitait, hélas peu de son amour. Cette littérature radicale pouvait critiquer, railler, démasquer, acquérir une supériorité facile qui ne témoignait pas de la fermeté de sa propre résolution. Elle était habituée à ces pratiques du temps de l'empereur et les poursuivit sous la république qui ne manquait pas de lui offrir des cibles à sa raillerie. En quoi cela fut-il utile[1268] ? »

Jusqu'au début des années 1930, Tucholsky prit parti pour ce qu'on appellera après 1949 une démocratie en état de se défendre. A ses yeux, l'échec de Weimar n'était pas dû à ce que des écrivains reporters, comme lui, en aient fait trop, mais au fait qu'ils avaient eu trop peu d'influence et que le « reportage d'idées » montre ici ses limites (situation/configuration) dans la lutte contre l'abomination, car il n'est pas un véritable acteur au sens politique du terme. En mai 1931, il écrivit au publiciste Franz Hammer qu'il n'a pas pour sa part la passion de l'inutile malgré la réussite :

> « Ce qui m'inquiète parfois, c'est l'influence de mon travail. En a-t-il une ? (je ne veux pas parler de succès, cela me laisse froid.) Mais je suis effrayé car tout cela m'apparaît sans effet: on écrit, on travaille… Est-ce que cela change quelque chose en réalité dans l'administration ? Réussit-on à éloigner ces scribes importuns, tourmentés et tourmentant de leur fonction? Les sadiques s'en vont-ils ? Les bureaucrates sont-ils congédiés ? Parfois je suis accablé par tout ça[1269]. »

Un autre passage de la lettre déjà citée à Hasenclever en date du 17 mai 1933 peut être lu comme une réponse anticipée aux critiques de l'après-guerre et montre que Tucholsky est bien une figure ambivalente du reporter d'idées, entre le sage et l'insensé, qui gagne à être mieux connue :

> « Je perds peu à peu la tête à force de lire que j'ai ruiné l'Allemagne. Depuis vingt ans une même chose m'a navré : que je n'ai pas été capable de faire changer de poste un policier. »

En 1930, Tucholsky prit la décision de s'établir de façon permanente à Hindas, près de Göteborg, en Suède. Le soi disant procès de la Weltbühne lui montra que la liberté de critique était déjà très réduite en Allemagne. Carl von Ossietzky et le journaliste Walter Kreiser étaient poursuivis depuis 1929 pour trahison de secrets militaires à la suite de l'article «Windiges aus der deutschen Luftfahrt» (Il y a du vent dans les ailes allemandes) qui dénonçait le réarmement de l'aviation allemande. Fin 1931, Ossietzky fut condamné pour espionnage à 18 mois de détention. Ossietzky fut également mis en accusation à cause de la phrase de Tucholsky, qui deviendra célèbre, «Les soldats sont des assassins». Un tribunal estima, en juillet 1932, que cette phrase ne constituait pas une offense pour la Reichswehr. Comme Tucholsky vivait à l'étranger, il ne fut pas l'objet d'une mise en accusation. Il se posa toutefois la question de savoir s'il devait se rendre au procès d'Ossietzky qui était déjà emprisonné à cause de l'article sur l'aviation allemande. Mais la situation apparut trop risquée à Tucholsky, il craignait de tomber dans les mains des nazis. Il ressentait que son absence pouvait être jugée défavorablement. Ce reproche ambivalent lui fut pénible. Cela ressemblait à une désertion dans son refuge à l'étranger, à laisser tomber le camarade Oss dans sa prison, comme il l'écrivit à sa compagne Mary Gerold, qui

[1267] Kurt Tucholsky *Politische Briefe*, Reinbek 1969, p. 23.

[1268] Golo Mann *Deutsche Geschichte des 19. und 20. Jahrhunderts*. Francfort sur le Main 1982, p. 727.

[1269] Kurt Tucholsky «Recueil de lettres 1913-1935», Berlin 1983, p. 255.

«très attentionnée, lui avait signalé que le danger du côté nazi était présent[1270].» Quelques jours avant sa mort, il écrivit pourtant qu'il regrettait cette décision de l'été 1932, qu'il n'avait pas eu le courage de ses idées et donc quelque peu manqué à sa vocation de reporter d'idées :

> « Dans le cas Oss, je ne me suis pas déplacé, je n'ai alors pas fait face, ce fut un mélange de paresse, de lâcheté, de dégoût, de mépris – j'aurai dû y aller. Je sais bien que cela n'aurait servi à rien, qu'on aurait été condamné tous les deux, que je serais peut-être tombé dans les serres de ces bêtes, je sais tout cela – mais il reste une trace de culpabilité dans la conscience[1271]. »

Depuis 1931, les articles de Tucholsky se faisaient de plus en plus épisodiques. La fin de sa liaison avec Lisa Matthias, la mort d'un ami proche et une affection nasale chronique avaient renforcé sa tendance à la résignation et atténué son désir de révolte. La dernière contribution importante de Kurt Tucholsky parut le 8 novembre 1932 dans la «Weltbühne». Ce ne furent ensuite que des Schnipsel, nom qu'il donna à ses aphorismes. Le 17 janvier il envoya un petit article de Bâle à la «Weltbühne». Visiblement les forces lui manquaient pour aborder des formes littéraires plus importantes. Il présenta pourtant aux éditions Rohwolt le projet d'un roman «Eine geschiedene Frau» (Une femme divorcée), mais l'évolution de la situation politique en Allemagne en empêcha la réalisation. En 1933, les nazis interdirent la «Weltbühne», brûlèrent les livres de Tucholsky et le déchurent de sa nationalité.

Ses lettres, qui furent publiées au début des années 1960, rendent compte de ses dernières années et de ses réflexions sur l'évolution nihiliste de la situation en Allemagne et en Europe. Elles étaient adressées entre autres à des amis comme Walter Hasenclever ou à son dernier amour, le médecin de Zurich Hedwig Müller, qu'il surnomma «Nuuna». Il joignait à ses lettres à Nuuana des feuilles détachées de son journal quotidien, qu'il a rassemblées sous le titre

«Q-Tagebücher» («Q» pour «ich quatsche», je bavarde) Dans ce recueil et dans ses lettres Tucholsky se qualifiait d'Allemand et de poète ayant cessé d'exister. Il écrivit à Hasenclever le 11 avril 1933 :

> « Je n'ai pas besoin de vous apprendre que notre monde n'existe plus en Allemagne. Et donc, je vais maintenant la fermer. On n'engueule pas un océan[1272].»

Fin observateur, il ne partageait pas l'illusion de beaucoup d'exilés qui pensaient que la dictature d'Hitler allait s'effondrer bientôt. Il constatait avec amertume que la majorité des allemands s'accommodait de cette dictature et que l'étranger acceptait bon gré mal gré le pouvoir hitlérien comme un moindre mal[1273]. Il envisageait une guerre d'ici quelques années. Tucholsky refusa avec force de s'associer à la presse naissante de l'exil. D'une part, il ne se considérait pas comme émigré, puisqu'il avait déjà quitté l'Allemagne en 1924 et que d'autre part, il sollicitait la nationalité suédoise. Il livra dans l'émouvante dernière lettre à Mary Gerold les raisons profondes pour lesquelles il ne voulait plus rien avoir à faire avec l'Allemagne. Ecrire suppose chez lui toujours un engagement critique.

> « Je n'ai pas publié une ligne sur tout ce qui s'est passé – en dépit de toutes les demandes. Cela ne me concerne pas. Ce n'est pas de la lâcheté – celle qu'il faut avoir pour écrire dans ces feuilles de chou! Mais je suis au-dessus de la mêlée, ça ne me concerne plus. J'en ai fini avec ça[1274]. »

[1270] Kurt Tucholsky «Unser ungelebtes Leben. Briefe an Mary», Reinbek 1982, p. 537.

[1271] Lettre à Hedwig Müller du 19 décembre 1935, in Kurt Tucholsky: *Briefe. Auswahl 1913-1935*. Berlin 1983, pp. 325-326.

[1272] Kurt Tucholsky «Politische Briefe», Rheinbeck 1969, p. 16.

[1273] Alain Finkielkraut «Un coeur intelligent', Paris, Stock/Flammarion, 2009 : «Selon Haffner, le nazisme révèle moins tant l'inflexible dureté d'une société autoritaire que l'inconsistance et la malléabilité d'une nation sans caractère. Au lieu d'incriminer comme tout le monde aujourd'hui les excès et les méfaits de la discipline, il découvre avec effroi une espèce de gélatine. Ce qui caractérise les Allemands, en vient-il même à écrire en 1939, «c'est l'absence totale de ce que l'on nomme, chez un peuple comme chez un individu, de la race : à savoir un noyau dur, que les pressions et les tiraillements extérieurs ne parviennent pas à ébranler, une forme de noble fermeté, une réserve de fierté, de force d'âme, d'assurance, de dignité, cachée au plus intime de l'être et que l'on ne peut, précisément, mobiliser qu'à l'heure de l'épreuve.» Le propre du reportage d'idées est sans doute de produire des rapprochements saisissants et improbables entre des auteurs, a priori, inconciliables, voire antagonistes.

[1274] Kurt Tucholsky: *Unser ungelebtes Leben. Briefe an Mary,* Reinbeck 1982, p. 545.

En réalité, il n'en avait pas encore fini avec sa terre natale et il s'intéressa à l'évolution de la situation en Allemagne et en Europe. Pour soutenir le prisonnier Ossietzky il pensa revenir sur le devant de la scène. Peu avant sa mort, il voulu régler ses comptes, dans un article très critique, avec le poète Knut Hamsum, qu'il avait autrefois admiré. Hamsun s'était déclaré ouvertement pour le régime hitlérien et avait attaqué Carl von Ossietzky, qui incarcéré au camp de concentration de Papenburg-Esterwegen, ne pouvait se défendre. En coulisse Tucholsky soutenait l'attribution du Prix Nobel de la paix de l'année 1935 à l'ami emprisonné. Ossietzky reçut l'année suivante cette distinction, avec effet rétroactif sur l'année 1935. Hélas, Tucholsky ne vécut pas assez pour voir la reconnaissance mondiale d'Ossietzky.

Dans sa lettre du 15 décembre 1935 (six jours avant sa mort) à l'écrivain émigré en Palestine Arnold Zweig, il critiqua d'abord l'absence de résistance des juifs allemands vis-à-vis du régime national-socialiste. Il écrit, en résumant de façon résignée, son engagement politique envers la situation en Allemagne :

> « C'est dur à avouer. Je le sais depuis 1929 : à cette époque, j'ai fait une tournée de conférences, j'ai vu «nos gens» face à face, devant la tribune, adversaires et partisans, et alors j'ai compris et je suis devenu de plus en plus silencieux. Ma vie m'est trop précieuse, pour m'installer sous un pommier et le supplier de donner des poires. Très peu pour moi. J'ai avec ce pays, avec sa langue que je parle le moins possible, plus rien à faire. Qu'il crève – qu'il soit conquis par la Russie – ce n'est plus mon affaire[1275]. »

Impossible biographie émaillée d'un luxe de «détails inutiles» (Barthes) et réalistes pour comprendre notre reporter d'idées et son combat intransigeant pour la paix face à la montée de la barbarie en Europe occidentale. Epuisé par sa longue maladie, dans sa maison de Hindas, il prit le soir du 20 décembre 1935 une surdose de somnifère. Le lendemain suivant, il fut trouvé dans le coma et conduit à l'hôpital Sahlgrensche de Göteborg. C'est là que mourut Tucholsky dans la soirée du 21 décembre. Cette thèse officielle du suicide fut récemment mise en cause par le biographe de Tucholsky Michael Hepp. Un suicide par méprise serait, selon lui, envisageable. Les cendres de Tucholsky furent déposées sous un chêne dans le cimetière suédois de Mariefred à l'été 1936. L'inscription sur la dalle «Tout ce qui est éphémère est allégorique «, tirée du Faust II de Goethe, ne fut gravée qu'après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Tucholsky lui-même avait proposé dans la satire «Requiem» l'épitaphe suivante pour son pseudonyme Ignaz Wrobel:

> « Ici repose un cœur en or et une grande gueule. Bonne nuit[1276] ! »

Si Kurt ne fut pas un compagnon de route du parti communiste, notre reporter d'idées revendique en revanche un compagnonnage avec le parti ouvrier. Tucholsky fut depuis le début de sa carrière un intellectuel de gauche, prenant parti sans ambiguïté pour le mouvement ouvrier. Il s'engagea avant le Première Guerre mondiale au SPD, mais prit peu à peu ses distances avec le parti en 1918. Il reprochait aux dirigeants d'avoir trahi la révolution de novembre. On pourrait appliquer à sa trajectoire politique dans la République de Weimar ce qu'écrivit en l895 l'écrivain journaliste américain Stephen Crane à propos de son héros lors de la Guerre de Sécession : « Peu à peu cependant, il réunit assez de force pour repousser au loin la hantise de sa défaillance. Ses yeux lui semblèrent, enfin, s'ouvrir différemment sur ses visions. Il se découvrit le pouvoir de contempler d'un regard de juge la camelote criarde de ses idées de naguère et sa joie fut grande de savoir qu'il les méprisait. Cette conviction s'accompagna de quelque assurance. Il se sentit un aplomb calme, sans fausse assertion de soi, mais nourri d'un sang généreux et vivifiant. Il sut qu'il ne tremblerait plus au geste de ses guides lui désignant une voie, quelle qu'elle dût être. Il était allé toucher du doigt la grande Mort. Désormais, il était un homme : il avait conquis le courage[1277]. » Tucholsky se rapprocha certes de l'USPD et du KPD, mais conserva son indépendance envers les partis ouvriers et leur discipline militante. Il considérait «Die Weltbühne»,

[1275] Kurt Tucholsky « Politische Briefe », Reinbeck 1984, p. 121.

[1276] Ignaz Wrobel: «Requiem» in Die Weltbühne, 21 juin 1923, p. 732.

[1277] Stephen Crane « La conquête du courage », op. cité, fin du roman, pp. 225-226.

non comme un journal doctrinal, mais comme un forum de discussion, ce qui lui valut en 1929 la critique du périodique communiste « die Front » :

> « La tragédie de l'Allemagne est aussi due à la déplorable insuffisance de ses intellectuels de gauche, qui trônent au-dessus des partis, parce qu'ils ne peuvent pas s'insérer facilement dans le rang (pour parler comme Kurt Tucholsky). Ces gens-là ont été défaillants en 1918, ils le sont encore aujourd'hui. »

La réponse cinglante de Tucholsky parut dans l'article «Le rôle des intellectuels dans le parti» et se révèle une sévère mise au point :

> « Il faut bien se mettre dans la tête le rôle de l'intellectuel :
> Il n'est habilité à participer à la direction d'un parti qu'à deux conditions: s'il possède des connaissances sociologiques et s'il consent ou a consenti à faire des sacrifices sur le terrain politique pour la cause des travailleurs. (…)
> Le parti doit aussi se mettre dans la tête :
> Que presque chaque intellectuel qui vient vers lui, est un transfuge de la bourgeoisie. Une certaine méfiance est donc naturelle, mais elle ne doit pas dépasser la mesure. (…)
> Le principal est de travailler pour la cause commune[1278]. »

C'est d'une façon différente de la République fédérale que la RDA a essayé d'incorporer Tucholsky dans sa tradition culturelle. Un voile fut jeté sur le fait qu'il avait refusé l'asservissement à Moscou du parti communiste qu'il tenait pour responsable de l'émiettement de la gauche et de la victoire des nationaux-socialistes. Peu après la prise du pouvoir par Hitler, il écrivit le 7 avril 1933 au journaliste Heinz Pol, alors que l'on discutait en Europe sur d'éventuelles mesures de boycott contre l'Allemagne :

> « Ce qui me semble le plus important, c'est l'attitude de la Russie envers l'Allemagne. Si j'étais communiste, je vomirais sur ce parti. A-t-on le droit de laisser les gens dans le pétrin, parce qu'on a besoin des crédits allemands ? »

Dans une lettre du 20 avril au même correspondant, il écrit en ne mâchant pas ses mots sur le totalitarisme bureaucratique qui ignore les masses au nom de la lutte des classes :

> « Le parti communiste allemand s'est conduit du début à la fin d'une façon stupide, il n'a pas compris ses militants dans la rue, il n'a pas eu les masses derrière lui. Et comment Moscou a-t-elle réagi quand les choses ont tourné mal ?… Les Russes n'ont même pas eu le courage de tirer la leçon de leur défaite, car c'est bien de leur défaite qu'il s'agit ! Un jour, après d'amères expériences, ils devront bien se rendre compte de la vanité de la main mise totalitaire du pouvoir de l'État, du matérialisme borné et vulgaire, de l'insolente audace, de mettre tout le monde dans un même sac qui pourtant ne convient même pas à Moscou[1279]. »

Le critique littéraire et le communautarisme

Sans conteste, Tucholsky fut le critique littéraire le plus influent de son époque. Polygraphe aux multiples talents, il sévissait dans tous les genres journalistiques. Dans sa rubrique régulière «Auf dem Nachttisch» (Sur ma table de nuit) qui paraissait dans la «Weltbühne», ce critique boulimique et féroce abordait souvent une demi-douzaine de livres à la fois. Il rendit compte en tout de plus de cinq cents œuvres littéraires. Tucholsky porta attention dans ses critiques de livres à ne pas s'ériger en pape de la littérature. On peut porter à son mérite, qu'il fut l'un des premiers à faire connaître l'œuvre de Franz Kafka qu'il rencontra tout jeune. Avec profondeur et avec doigté il décrit, déjà en 1913, la prose de Kafka dans la première de ses œuvres «Betrachtung». Il qualifia le roman «Der Process» (Le Procès) de livre le plus fort et le plus troublant de ces dix dernières années. On peut citer aussi «Schwejk» de

[1278] «Le rôle des intellectuels dans le parti», in Die Front, N° 9, p. 250.

[1279] Kurt Tucholsky «Politische Briefe», Reinbek 1969, p. 77.

Jarosslav Hasek parmi ses découvertes pour le public allemand. En revanche, il n'apprécia pas «Ulysse», le chef d'oeuvre de James Joyce dont il jugeait des passages entiers particulièrement ennuyeux.

L'attitude de Tucholsky vis-à-vis de la judéité est souvent appréciée de façon polémique, voire parfois injuste. Hannah Arendt allait connaître aussi ce type de critiques infondées, voire provocatrices, qui ne veut pas tenir compte du diction populaire selon lequel seuls les imbéciles ne changent jamais. Ainsi, le savant juif Gershom Scholem le caractérise comme un des antisémites les plus doués et les plus rebutants. Une des raisons de ce jugement fut entre autres le personnage Wendriner, qui représente sans la moindre complaisance la bourgeoisie juive. Ceci fut contesté et nuancé dans un contexte, Tucholsky n'aurait pas voulu avec Wendriner mettre en scène le juif mais le bourgeois. Il s'agissait pour lui de clouer au pilori la piètre mentalité d'une partie des bourgeois juifs conservateurs, qui d'après lui, étaient prêts à accepter les pires humiliations des milieux nationalistes, pourvu qu'on les laisse vaquer à leurs affaires. La critique de Scholem est d'autant plus étonnante que les conservateurs et les gens d'extrême droite, mais aussi les juifs patriotes considéraient que Tucholsky était le représentant parfait et repoussant de « l'écrivassier juif décadent ». Le fait que Tucholsky ait quitté la communauté juive et se soit fait baptiser protestant n'a aucunement influencé ces critiques. L'argument, que l'on peut encore entendre de nos jours, que les juifs par leurs déclarations auraient suscité eux-mêmes l'antisémitisme, avait déjà été utilisé contre Tucholsky. Josef Nadler en 1941 exprima sans ambiguïté la haine des nazis envers celui qui était disparu dans son livre «Literaturgeschichte des deutschen Volkes» (Histoire de la littérature du peuple allemand): «Aucun peuple de la terre n'a subi dans sa propre langue l'outrage que Tucholsky a fait subir au peuple allemand.» D'une façon étonnante, Tucholsky consacre sa longue et dernière lettre avant sa mort à la situation des juifs en Allemagne. Il écrit avec résignation à Arnold Zweig, émigré en Palestine : «Il faut tout revoir depuis le début.» Sa manière à lui, en bon reporter d'idées de la République de Weimar, de boucler la boucle tout en se remettant en question. Avec une ironie mordante sur sa désorientation : « Si je devais mourir à l'instant, je dirais : c'est tout ? Et aussi : je n'ai pas bien compris. Et aussi : ça faisait trop de bruit[1280].»

Au bout de sa vie et adepte comme Marx du journalisme-en-lutte bien que chantre de la République de Weimar, Kurt Tucholsky n'avait pas seulement reporté des idées subversives pour l'époque, mais aussi rapporté les bruits et les fureurs de l'histoire d'une barbarie naissante qui allait asservir toute l'Europe. En ce sens, il cherche plus à décentrer qu'à rassembler pour traquer l'altérité du nazisme, en se situant toujours à la limite de la rupture et du lien et en sachant que l'événement ne décide pas de la procédure de vérité. Avec Karl Kraus, Walter Benjamin et Jean Cavaillès, il avait été l'un de nos rares reporters d'idées à ne pas s'aveugler sur Hitler. Il avait compris en effet que le monde n'est plus seulement le lieu de l'existence des hommes. C'est aussi l'enjeu crucial et toujours actuel de la bataille politique qui englobe aussi bien la question analytique : dans quel(s) monde(s) vivons-nous ?, et la question normative : dans quel monde désirons nous vivre ?

[1280] Kurt Tucholsky sur son carnet, juste avant sa mort et suicide présumé le 9 décembre l935.

II - CHAPITRE 5

Jean Cavaillès entre nécessité et résistance

- « Mourir pour l'idée, c'est la seule façon, d'être à la hauteur de l'idée. C'est la justification[1281]. »
- «Nulle conscience individuelle ne peut, pour soi, prétendre à cette adéquation.[1282]»
- « Ce n'est pas la violence qui restaure mais la violence qui ruine qu'il faut condamner[1283]. »
- « Dans la vraie vie, on ne récite pas du Spinoza entre amis[1284]. »
- « C'est ainsi que s'est réalisé un type d'hommes qui, tout en étudiant la philosophie, sont de garde la nuit un fusil à la main, qui discutent des problèmes les plus hauts et une heure après coupent du bois, qui travaillent dans les bibliothèques et qui travaillent dans les usines[1285]. »

La fiction théorique de « reporter d'idées » s'incarne d'une façon à la fois originale et peut-être ambivalente dans la figure spinoziste et rigoriste de Jean Cavaillès (1903-1944) «résistant par logique[1286]»devenu un héros de la Résistance. A savoir : est-ce les idées formelles, une pensée rigoureuse et austère ou la tradition familiale et l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, c'est-à-dire les circonstances de la terreur nazie d'Etat qui ont conduit ce brillant philosophe des sciences le jour à se transformer en résistant/terroriste la nuit ? A mener ainsi une double et courte vie guidée par l'idée d'anéantir la possibilité immanente inaperçue de la situation (la France non seulement vaincue et occupée mais bientôt résistante et « terroriste ») au profit de la conviction que toute possibilité est une inflexion de la nécessité, donc qu'on peut prévoir (prédictibilité). Comment un pur logicien de la «philosphie du concept» peut-il incarner la figure du rebelle violent, sans jamais flirter avec cette «grosse bêtise» («Dummheit») de l'allégeance au nazisme, terme que Heidegger retiendra plus tard pour qualifier la chose à laquelle il a succombé ? Comment, chez Cavaillès, la dialectique permet-elle à la nécessité (sans se contredire) de reprendre sur elle les caractères de la subjectivité (temps, nouveauté, production) ? Comment, à partir d'un même diagnostic, critique-t-il jusqu'au bout ce que Sartre, au nom d'une ontologie phénoménologique, assume lui jusqu'au bout ?

Le problème du fondement : « fonder en créant et créer en fondant»

Ce jeune professeur de logique en Sorbonne dans les années 1940 le jour, avait auparavant, au gré des affectations de son père Ernest, lieutenant colonel souvent malade, poursuivi des études primaires et secondaires décousues mais plutôt brillantes. Puis, après avoir intégré Normale Sup, il avait passé

[1281] Albert Camus, «Les justes», l949.

[1282] Jean Nabert «Eléments pour une éthique» (1943), Paris, Aubier, 1992, Préf. Paul Ricoeur, p. 204.

[1283] Nicolas Machiavel « Discours sur la première décade de Tite Live », l532.

[1284] Zoe Cassavetes, réalisatrice de « Broken English » in Libération 10 mai 2008.

[1285] Bakounine en exergue des «Chiens de garde» (Paris, Maspero, 1932) de Paul Nizan.

[1286] Formule à l'emporte pièce de son ami Georges Canguilhem qui allait faire couler beaucoup d'encre et de salive entre existentialistes et «épistémologues.»

l'agrégation de philosophie et soutenu sous la direction d'Emile Bréhier une thèse savante et fort érudite sur la théorie des ensembles. Rien en apparence dans ce parcours universitaire sans faute ne l'incitait à se métamorphoser en chef résistant dynamiteur, la nuit, sous le pseudo de Carrière (après avoir été aussi Marty, Hervé, etc.) dans le réseau Cohors (avril 1941) devenu Asturies à la suite de l'arrestation d'une partie de ses membres dont sa sœur et son beau-frère. Sinon une nécessité intérieure et un appel du destin. Arrêté lui aussi et évadé, puis repris, ce Spinoziste logicien dur et pur aimait à répéter : « Nous sommes en tout, menés… » Ce qui l'amène aussi à écouter en cachette les messages personnels transmis, dans un grésillement de guêpe brillée par la BBC à la Résistance française, du style : « Les girafes ne portent pas de faux col », « Le cheval bleu se promène à l'horizon », « Le cormoran parle tous les trois jours » ou « Le camembert coule sans être torpillé [1287]». Comme des poèmes, ils sont à la fois lourds de sens et indéchiffrables. On dirait que certaines phrases ont été produites par l'écriture automatique des surréalistes, mais ils impriment « l'effet de réel ». Ces messages codés expriment au plus haut point la définition de Mallarmé : « Enoncer signifie produire. » Car ces phrases ordinaires d'avant le SMS et le mail appellent à une exceptionnelle bravoure dont notre logicien résistant deviendra bientôt le symbole pour toute une génération de philosophes. Elles ordonnent les sabotages, les dynamitages de voies ferrées, les parachutages d'armes, d'agents, les actions de guérillas, les rassemblements dans le maquis. Mais Cavaillès le dynamiteur en chef n'en a cure du « simple qui préserve l'énigme » et il lui préfère la compagnie de ses chers livres de logique qui représente sa meilleure couverture pour ne pas attirer (trop) l'attention sur ses actions clandestines de chef de réseau. « L'inachevé n'est la mesure de rien », car on n'est plus dans le charme du commencement de la Résistance mais dans l'ascèse du processus de destruction des forces ennemies.

Un jour, Jean avoue même à sa sœur Gabrielle - qui l'accompagnait souvent à la bibliothèque de l'ENS de la rue d'Ulm où il aimait rencontrer son érudit directeur Lucien Herr - dans un de ses rares moments d'abandon, de faiblesse « humaine, trop humaine » : « Si tu savais combien j'ai soif, parfois, de retrouver mes livres. Plus tard, peut-être, maintenant, je ne peux pas ». Sa soeur se remémore l'amour immodéré des livres chez son frère, étudiant brillant et perfectionniste qui n'était pas encore un homme d'action et de résistance.

« Il s'était remis au grec à ce moment là et Lucien Herr le conseillait dans le choix de ses livres. Nous parcourions ensemble les rayons de cette bibliothèque silencieuse : Jean invoquait l'esprit des livres, et je fermais les yeux pour respirer avec recueillement une odeur chaude de vieilles reliures [1288]». Mais ces chers livres et sa maîtrise parfaite du grec comme de l'allemand ne le préserveront pas suffisamment pour qu'il puisse entendre sur la BBC les fameux vers de Verlaine qui annoncèrent, en juin 1944, le débarquement allié : « Les sanglots longs de l'automne/Blessent mon cœur d'une langueur monotone ». Dénoncé et suivi, il avait été fusillé à Arras par les Allemands en février 1944.

Le brillant normalien Jean Cavaillès se demande s'il est vraiment bien dans sa vie et dans sa peau, avec ce mélange étonnant d'orgueilleuse conscience de sa valeur et de modestie qui déroutait ses amis. Dans une lettre du 18 novembre 1929 à sa soeur Gabrielle, le jeune philosophe avoue : « J'aimais bien la sérénité de Lanson[1289]... comme un homme qui vit plus pour les idées que pour les hommes, ce qui le rend plus doux et plus bienveillant ».

Parlons donc d'abord des idées et autres concepts ciselés par Cavaillès avant d'évoquer l'accomplissement de ce meneur d'hommes, résistant de la première heure, chef charismatique et poseur de bombes, la nuit… Afin de déterminer si sa logique formelle l'a conduit à l'action violente de résistance contre l'occupant nazi plutôt que son allergie au pétainisme, la prégnance de la figure militaire de son père Ernest et sa haine de l'idéologie nazie. Fasciné par le jeune logicien chrétien qui ne militait que pour

[1287] Patrick Cahuzac « Résistance » Inventaire/invention, pp. 56-57.

[1288] Gabrielle Ferrières « Jean Cavaillès 1903-1944 : un philosophe dans la Guerre », Paris, Felin, 2003, p.50.

[1289] Son maître à l'Ecole Normale Supérieure, rue d'Ulm à Paris (5e).

le parti des idées et dans aucun parti politique, Michel Foucault tranche - sans doute un peu vite et influencé par son maître Canguilhem, pour le parti des résistants « épistémologues » au détriment du clan des sartriens et des phénoménologues. « Parmi les philosophes français qui ont fait de la résistance pendant la guerre, l'un était Cavaillès, un historien des mathématiques qui s'intéressait au développement de leurs structures internes. Aucun des philosophes de l'engagement politique, ni Sartre, ni Simone de Beauvoir, ni Merleau-Ponty, n'a fait quoi que ce soit[1290] ». N'ayant pas vécu la période de la Résistance, nous éviterons ici de prendre parti pour nous concentrer sur le point qui nous semble interessant pour notre recherche : les idées formelles de Cavaillès ont-elles eu une quelconque influence sur son engagement dans la Résistance ? Comment un jeune intellectuel chrétien passe t-il sans transition et sans état d'âme de créateur de concepts le jour en Sorbonne à poseur de bombes la nuit ?

Dans ses deux thèses, « Méthode axiomatique et formalisme » et « Remarques sur la formation de la théorie abstraite des ensembles » (1938), Cavaillès étudia de l'intérieur la naissance de la théorie des ensembles et le problème des fondements mathématiques, depuis sa « préhistoire » (Bolzano) jusqu'à l'axiomatisation de Zermelo-Fraenkel et au programme de Hilbert avec ses avatars, aboutissant à la formalisation de la mathématique et de la logique, ainsi qu'à une vision nouvelle de la mathématique ouverte par les découvertes de Gödel.

Dans les articles qui accompagnent et suivent ses thèses, Cavaillès change de registre : l'étude interne et technique du problème des fondements étant terminée, il peut maintenant modifier son approche, éclairer son propre travail par des mises en perspective, mettre l'accent sur des lignes de développement qui orientent le travail axiomatique des théories mathématiques. Il peut désormais aborder le problème d'une théorie de la science modelée sur la logique et la mathématique dans sa généralité et c'est là le sujet de son dernier écrit « Sur la logique et la théorie de la science », hélas, inachevé. Dans les dernières lignes décisives à tous égards de ce texte, Cavaillès oppose « philosophies de la conscience » et « philosophies du concept » en soulignant la singularité de celle-ci à travers un étonnant reportage d'idées sur la nécessité qui cerne un moment philosophique crucial du XXe siècle. Comme Sartre qui critique lui aussi la contradiction interne à ce projet de la phénoménologie, il récuse la tentative de Husserl pour fonder la nécessité de la science sur les actes de conscience. Tout en tirant de ce refus, véritable rupture aussi avec Brunschvicg et Bergson, des conclusions radicalement opposées que les deux philosophes, qu'on a tendance à opposer au nom d'une philosophie du concept incompatible avec l'existentialisme, poussent en outre respectivement jusqu'à leurs limites ultimes.

Autrement dit, alors que Cavaillès en fait une objection contre la phénoménologie pour préserver la nécessité, Sartre en tire une radicalisation de la phénoménologie, dans le sens de la contingence, renonçant donc au fondement de la logique recherché par Husserl, et allant plus loin que Heidegger dans le sens d'une ontologie qui subordonne l'être à la conscience, à son non-être ou à son néant, et à sa liberté. Alors que l'objection de Cavaillès contre la phénoménologie et sa contradiction initiale le conduit, pour préserver la nécessité, à lui chercher un autre fondement ou plutôt un autre principe, Sartre - dans « L'Etre et le Néant » sous-titré significativement et sans ambiguité « Essai d'ontologie phénoménologique », voit dans cette même contradiction ce qui conduit à une contingence double, ou doublement assumée, non seulement de l'être au phénomène, mais de l'être de la conscience elle-même, qui ne pourra se comprendre autrement que comme liberté. On peut même soutenir avec Worms qu'il « assume jusqu'au bout ce que Cavaillès critique jusqu'au bout [1291]», en cherchant avec rigueur à ne sacrifier ni la phénoménologie ni l'ontologie. Dans ce reportage d'idées entre Cavaillès et Sartre, on n'a pas affaire entre eux à une vague opposition entre conscience et concept, mais bien à d'une opposition radicale, entre nécessité et contingence, prises l'une ou l'autre, mieux l'une contre l'autre, comme un fait primitif et irréductible qu'il devra bien s'agir et qu'on devra reporter ici.

[1290] *Dits et Ecrits IV*, 1980-1988, op. cité, p. 586.

[1291] «La philosophie en France au XXe siècle. Moments», op. cité, p. 265.

La preuve par quatre pour « une philosophie du concept »

Il s'agit donc de prendre l'expression « philosophie du concept » au sérieux, avertit Worms[1292]. Mais on ne la comprendra pas, cependant, sans cerner et signifier quel est le problème proposé auquel philosophies « de la conscience » et philosophies du « concept » peuvent être les unes et les autres des réponses opposées. Il convient donc d'abord de cerner le problème posé par Cavaillès sur la critique de la position de Husserl et ensuite de préciser la solution esquissée par ce texte posthume.

Sa thèse de reporter d'idées posée dès les premières lignes de son dernier livre soutient, nous semble-t-il, qu'il est impossible de rendre compte de la science par une philosophie de la conscience et cela malgré un lien apparent, trop souvent inaperçu et pourtant décisif, qui semble exister entre la science et la conscience.

C'est lui en effet, qui préoccupe les philosophes, de Kant au moins à Husserl précisément. S'il y a un lien, c'est parce que la nécessité qui caractérise la science, ou la démonstration en général, est une nécessité non pas donnée mais produite qu'on pourrait qualifier d'enchaînement ou d'engendrement. A la fin du texte, Cavaillès parle de nécessité « génératrice » ou « dialectique ».

Il s'agit d'une nécessité qui, du même coup, semble supposer en son cœur un « acte » de production apparemment indissociable d'un acte subjectif et temporel. Le lien entre la science et la conscience ne repose donc pas seulement sur la nature « psychologique » des faits de conscience en général. Cavaillès en donne acte dès la première ligne à Kant : « Recourir à la psychologie, est-il dit dans le « Cours de logique » serait « aussi absurde que tirer la morale de la vie[1293]. »

On n'expliquera pas psychologiquement les mathématiques. Mais il reste le problème de l'engendrement, qui demeure apparemment subjectif, de la nécessité proprement scientifique. Or, ce même Kant qui refuse la psychologie, revient pourtant aussitôt aux actes synthétiques de l'entendement, et aux règles qui le régissent. Il revient, note Cavaillès, à la définition de la science comme « produit de certaines facultés, l'entendement et la raison ». Ce qui, selon, lui a pour conséquence fâcheuse que « La Critique de la raison pure » aboutit finalement à séparer des formes logiques préconçues par notre esprit « suivant un type fixe » d'un côté ; et de l'autre, une matière ou des objets extérieurs à la science elle-même, même en mathématique, l'objet, à travers l'« intuition formelle de l'espace » restant pensé comme « extra-intellectuel [1294]».

Ces deux objections n'empêchent pas, confirment même au contraire, qu'à travers Kant un problème est bien posé : celui de l'autonomie d'une démonstration scientifique indépendante à la fois de tout canon logique a priori et de toute ontologie préalable, mais produisant plutôt ses formes et ses objets dans ses actes propres.

Au fond, poursuit Worms[1295], on le voit, Kant a tout à la fois défini et manqué le problème fondamental de la doctrine de la science. En effet, il l'a défini dans la mesure où il s'agit de comprendre la production de nécessité et d'objectivité propre à la science, en la faisant échapper (comme la morale) au péril relativiste. Mais il l'a manqué dans la mesure où, la faisant reposer sur des actes subjectifs, il a en outre divisé ceux-ci en formes logiques pures s'appliquant une manière objective extérieure.

Dès lors, la question que pose Cavaillès et à laquelle il ordonne toute l'histoire de la « doctrine de la science » depuis Kant, à laquelle aussi il va soumettre tout le mouvement de « Sur la logique et la théorie de la science », présenté comme un « simple « repérage des points de vue », est elle-même

[1292] *Ibid*., 2e partie, chap. 3.

[1293] Jean Cavaillès «Sur la logique et la théorie de la science», Paris, PUF, 1947, cité dans la 2e édition, Vrin, 1976, p. 1, reproduit dans»Oeuvres complètes de philosophie des sciences», Hermann, 1994, p. 480 sq. Nous citons ici la première de ces deux éditions.

[1294] *Ibid*., p. 13.

[1295] *Ibid*., p. 258.

très claire : il s'agit de se demander si cette difficulté ou cet échec était inévitable. Autrement dit, il s'agit de se demander si la problématique en jeu, à savoir l'idée d'une production de la nécessité par la synthèse ou la démonstration, qui semble mettre en péril la nécessité même, ne contient pas le critère ou la solution, le propre de la démonstration ou de la nécessité vraiment scientifique. Telle sera à nos yeux le reportage singulier d'idées selon le logicien Cavaillès.

Tel est en tout cas le mouvement du texte qui conduit Cavaillès, après avoir posé le problème de l'intérieur même (in media res), à proposer, comme « simple repérage de points de vue », un parcours des principales solutions apportées à l'aporie dégagée chez Kant. Ce mouvement est présenté à travers une alternative : « Deux possibilités sont cependant ouvertes pour la doctrine de la science après l'analyse kantienne : suivant que l'accent est mis sur la notion de système démonstratif ou sur celle d'organon mathématique[1296]. » Deux reportages d'idées qui dépasseraient chacun une limite de la position kantienne, si l'on suit le texte : en intégrant ou bien la forme (logique) ou bien l'objet (mathématique) à la production même de la nécessité scientifique. Dans les deux cas, il s'agit de s'insérer plus profondément dans le fait de la science pour voir s'il peut rendre compte de ses effets au delà de lui-même. Dans sa prison avant de mourir, Cavaillès va explorer seulement la première possibilité postkantienne, la « conception logique » et, puisque le temps lui est compté et que la fin approche, « ajourner l'examen » de la voie « mathématique » ou « épistémologique[1297] » comme il l'appelle aussi de manière significative et illustrée ici par les noms de Brouwer et de Brunschvicg.

Mais cet examen critique, qui culmine dans la discussion de Husserl, en dit assez sur la position de Cavaillès. Il présente ainsi le reportage d'idées de la première piste possible : « A la première (possibilité) se rattache la conception logique inaugurée par Bolzano et constituée simultanément et de façon diverses par les formalistes et par Kant[1298]. » Il explore et analyse d'abord en quoi Bolzano a centré le problème sur la structure de la démonstration logique, véritable « âme » de la science : « La structure de la science, non seulement est démonstration, mais se confond avec la démonstration. En elle se retrouvent bien les traits essentiels : unité, progression nécessaire et indéfinie, enfin fermeture sur soi[1299]. ».

Mais on doit poursuivre le reportage de la « philosophie du concept » plus loin si l'on suit le mouvement de la pensée de Cavaillès selon la deuxième section de l'écrit : « Le problème qui se pose alors est d'appréhender ce principe dans son mouvement générateur, de retrouver cette structure non par la description, mais apodictiquement, en tant qu'elle se déroule et se démontre elle-même[1300]. »

Sa thèse ultime soutient que la formalisation conduit à un échec pour une raison fondamentale : « La représentation de l'objet, chassée d'un côté, reparaît ailleurs, ne fût-ce que l'objet système formel ou objet acte opératoire, objet, c'est-à-dire réalité se suffisant à soi, et manifestant de façon quelconque une dualité avec l'acte pur immergé dans l'enchaînement qu'il déroule[1301]. »

Astucieusement, précise Worms[1302], Cavaillès souligne le paradoxe suivant : pour n'avoir pas d'emblée pris le chemin mathématique, celui qui distingue l'acte logique et son effet objectif, la théorie logique le retrouve malgré elle et comme une aporie. Un noyau dur résiste dans la science dont on ne peut rendre compte en la réduisant à une série de démonstrations et d'opérations logiques : c'est son effet objectif, ne serait-ce qu'avec la position de l'existence du système logique lui-même. Et ce paradoxe

[1296] *Ibid*., p. 14.

[1297] *Ibid*., p. 15.

[1298] *Ibid*., p. 14.

[1299] *Ibid*., p. 24.

[1300] *Ibid*., p. 25.

[1301] *Ibid*., p. 43.

[1302] *Ibid*., p. 260.

ne peut être évacué : il s'ensuit ce fait fondamental concernant la « théorie de la démonstration » : « celle-ci réclame une ontologie[1303]. »

C'est précisément à cette demande que, selon Cavaillès, répond alors le projet de Husserl ; mais c'est aussi avec elle, et avec cette réponse, que se réintroduit dans la théorie de la science ce que l'on voulait en exclure, à savoir l'acte subjectif qui met en cause la production indépendante de nécessité. Ainsi, la demande ontologique, faute d'avoir été satisfaite comme elle l'aurait peut-être été de manière immanente dans la voie mathématique, menace-t-elle tout l'édifice. C'est du moins ce qui résulte de la critique de Husserl, et de la « philosophie de la conscience », qui est reportée dans toute la troisième et dernière section du texte, et dans le filigrane de laquelle se dessine le reportage de la « philosophie du concept » dans sa singularité radicale. Le point fondamental de ce reportage d'idées consiste à soutenir chez Cavaillès que, malgré sa découverte d'un double aspect de la logique pure, comme doctrine du jugement et comme ontologie formelle (« préface indispensable à toute connaissance »), Husserl soumet finalement cette ontologie à la conscience, parce qu'il la soumet d'abord et avant tout à un modèle de l'objet extérieur à la logique ou à la mathématique formelle elle-même, à une ontologie préalable et unique qui est le telos de toute l'entreprise[1304].

Tout doit aboutir à un « objet » qui reste finalement présupposé : « La logique formelle (..), absorbée par les complications de son déroulement propre, peut oublier ce rapport ; la logique de la vérité, couronnement de l'édifice, puisque le reste n'en est que la préparation nécessaire et non suffisante, rétablit les perspectives[1305]. »

Ainsi, et ce point nous paraît essentiel dans ce long reportage d'idées critiques autour de la phénoménologie, tout se passe comme si Husserl s'était approché au plus près du double mouvement formel et objectif d'une nécessité génératrice. Mais, parce que cette objectivité immanente ne lui suffit pas, et doit rejoindre « l'objet en général, qu'il n'a en réalité cessé de poursuivre, il ne se contente pas de cette « ontologie » diversifiée selon les opérations et les actes de la mathématique pure (mais peut-on alors parler encore d'« une » ontologie ? s'interroge Worms). Prisonnier de son « moment», Husserl ne fait pas le saut et revient à une ontologie soumise à la conscience en général : « C'est donc la référence au primat de la conscience qui, en fin de compte, permet de supprimer les difficultés. L'indépendance des objets n'est pas affirmation pour leur être, par rapport à la conscience, d'une hétérogénéité qui entraînerait subordination et, par la suite de leur diversité, polymorphisme des connaissances correspondantes. Mais la conscience est la totalité de l'être : ce qu'elle affirme n'est que parce qu'elle l'affirme, s'il est vraiment ce qu'elle affirme en pleine sûreté de soi[1306]. »

Dès lors, tout est joué pour Cavaillès qui, en bon spinoziste conséquent, ne peut supporter que Husserl entraîne la nécessité en dehors d'elle-même. Ce que manque au fond la « philosophie de la conscience » c'est bien le pouvoir de création propre à la déduction mathématique, en tant qu'elle est formelle et objective ; et elle le manque deux fois : par une demande ontologique (au fond normée sur la physique) qui rebondit sur une demande phénoménologique (au bout du compte appuyée sur la vie). C'est en voulant demander deux fois trop à la nécessité qu'elle l'a fait disparaître.[1307]

Mais on voit aussi, en creux, se dessiner ce que serait « la philosophie du concept », à savoir : une philosophie de la nécessité, non pas comme nécessité naturelle ou donnée, mais comme nécessité produite ou construite, une philosophie non pas de la nature mais de la science, comme engendrement synthétique. Après avoir répondu aux objections adressées à la théorie de la nécessité selon lesquelles la nécessité abolit le temps, et dernièrement encore par Bergson à Spinoza : « Tout est donné », Ca-

[1303] *Ibid*., p. 43.

[1304] Frédéric Worms, op. cité, pp. 256-261.

[1305] *Ibid*., p. 55

[1306] *Ibid*., pp. 55-56.

[1307] *Ibid*., pp. 262-263.

vaillès répond ici avec force : « Le progressif est d'essence[1308]. » Mais comme rapportent et précisent les dernières lignes : « Le progrès est matériel ou entre essences singulières, son moteur l'exigence de dépassement de chacune d'elles[1309]. » C'est seulement ensuite qu'il est « progrès de conscience [1310]»

Dès lors, le «reportage d'idées» s'achève en nous évitant sans doute deux contresens symétriques[1311] sur Cavaillès : « Ce n'est pas une philosophie de la conscience, mais une philosophie du concept qui peut donner une doctrine de la science. La nécessité n'est pas celle d'une activité mais d'une dialectique[1312]. »

Comme plus tard Alain Badiou, et contre la plupart de nos autres reporters d'idées et Gilles Deleuze, Jean Cavaillès parie et soutient que la philosophie doit passer par le formalisme du mathème, lieu de fabrique des concepts les plus pertinents, et ne doit surtout pas se commettre avec le dévergondage du langage commun qui ne peut aller au-delà de l'idée et s'arrête trop souvent à la doxa. Pour l'essentiel, quatre philosophies jalonnent le chemin parcouru par Cavaillès conclut Jan Sebestik, dans sa postface du dernier ouvrage du résistant philosophe écrit alors qu'il croupit en prison. A savoir : celle de Kant, de Bolzano, de Carnap (et de son empirisme logique) et celle de Husserl. Une philosophie de la conscience inaugure le chemin, une autre la termine. Deux philosophies fondées sur la logique marquent le milieu du parcours : celle de Bolzano et celle de Carnap. La première pose d'emblée le domaine d'entités logiques et mathématiques abstraites, alors que la deuxième construit le monde à partir d'une relation entre les données sensibles et tient la logique (et les maths) pour un instrument sans contenu propre, destiné à décrire le monde.

Mieux, chacun des philosophes examinés contribue de manière fondamentale à la constitution du reportage de la théorie de la science : par exemple, Kant par l'insistance sur l'activité constitutive de la conscience et la notion de forme ; et Bolzano par l'établissement de la théorie de la science qui assure l'autonomie du progrès de la science, par la substitution de l'exigence démonstrative à l'évidence intuitive ainsi que par la construction de son système logique. Mais aussi, Husserl apporte sa pierre à la réflexion de Cavaillès qui n'est ni une étude historique de l'évolution de la science ni une description de son état actuel. Par la solidarité effective entre les objets et les actes, entre la théorie des jugements (apophantiques) et l'ontologie formelle (mathesis universalis), par sa solution du rapport entre les mathématiques et la physique, parcourues par un seul mouvement de la pensée, par l'historicité enfin de son regard sur la science.

En fait, note Jan Sebestik, Carnap, le mal-aimé des philosophes étrangers à la tradition analytique, est le seul à ne pas trouver grâce aux yeux de Cavaillès, malgré l'effort de précision qui marque tous ses ouvrages et malgré l'étonnante synthèse qu'il a faite des travaux sur les fondements dans sa « Syntaxe logique du langage ». Néanmoins, dans son article « L'Ecole de Vienne au congrès de Prague » (1935), malgré quelques réserves, Cavaillès souligne l'apport de l'empirisme logique.

Quel est le problème posé par la théorie des sciences pour Cavaillès ? Plusieurs questions surgissent et émergent peu à peu de son enquête de reporter logicien des idées mathématiques. Primo, la question de la normativité des lois et règles logiques dont les doctrines psychologisantes comme celle de la « Logique de Port Royal » ou même celle de Kant, ne peuvent guère rendre compte.

Cette question se poursuit par le problème du contenu de la mathématique : a-t-elle un contenu propre ? N'est-elle qu'un jeu de signes vide de sens, un ensemble de transformations tautologiques auxquelles seule une interprétation extrinsèque peut fournir des objets, un contenu, un sens ? Comment concevoir

[1308] *Ibid*., p. 70.

[1309] *Ibid*., p. 78.

[1310] *Ibid*., p. 78, Cavaillès empruntant ici, sans le préciser, une expression célèbre de Brunsvicg.

[1311] *Ibid*., p. 264 : «celui qui y retrouverait une activité subjective et générique, mais aussi celui qui y verrait une nécessité pure, sans acte, sans acteur. Car ce n'est pas parce qu'il n'y a plus d'être ou de sujet en général que la nécessité n'est pas à la fois objective et active ; au contraire, c'est par des actes et par un progrès entre les actes qu'elle se produit, aussi bien dans la science que dans l'histoire».

[1312] *Ibid*., p. 78.

alors le rapport entre les signes ou systèmes formels et les objets ? Quelle est la nature exacte des objets mathématiques ? Comment raccorder le monde sensible aux systèmes et formalismes des mathématiques ? Ont-ils un effet sur le réel ? Le rapport entre la mathématique et la physique, entre les systèmes formels et le monde réel qu'ils sont censés représenter se trouve ainsi au cœur de la théorie de la science. Celle-ci suppose une ontologie.

Cependant, si l'on ne se contente pas d'un platonisme (en philosophie des mathématiques) et d'un réalisme (en matière d'objets du monde réel) naïfs qui considèrent les objets comme donnés à la sensibilité et à l'entendement également passifs, il faut alors expliquer la connaissance en termes d'activité, en terme de concours entre les entités et les actes qui les déterminent Ainsi, les objets ont partie liée avec les actes qui permettent de les atteindre ou de les constituer sans qu'on puisse sacrifier ni les uns ni les autres, ni davantage les isoler ou les séparer par une barrière.

Enfin, le résistant penseur Cavaillès s'interroge dans sa prison sur le devenir des mathématiques, sur le paradoxe de l'historicité des vérités qui sont hors du temps. Deux écueils sont à éviter si on suit sa thèse : continuité et juxtaposition. D'abord, il est impossible d'assimiler le progrès de la science à une axiomatique comme celle d'Euclide, progrès qui consisterait à déduire progressivement les vérités mathématiques à partir d'un ensemble de propositions primitives en élargissant essentiellement leur nombre. L'histoire des mathématiques ne saurait être ressaisie par un système axiomatique, aussi ingénieux soit-il. D'autre part, dans son développement, la science ne procède pas par accumulation et juxtaposition de résultats. Elle forme un système autonome qui progresse à grand renfort de révision et réorganisation perpétuelles, elles-mêmes caractérisées par le double mouvement du paradigme et de la thématisation. C'est « l'union des travailleurs de la preuve » dont parlera quelques années plus tard Gaston Bachelard. Ce dernier qui avait sympathisé avec notre reporter d'idées spinoziste précise dans une lettre la rigueur de son ami logicien qui n'entend pas faire de la vulgarisation pour toucher le plus grand nombre : « L'œuvre de Cavaillès n'est pas une œuvre qu'on puisse résumer. On ne peut même pas en dégager les caractères généraux, car tous les chapitres et les pages elles-mêmes, ont été écrits avec une volonté de ne donner que l'essence des pensées. Rien de superflu, rien même d'explicatif, dans un tel exposé. L'auteur s'adresse à un lecteur instruit, et il va tout de suite à la connaissance en pleine maturité. Il faudrait donc un commentaire détaillé pour révéler ligne par ligne toute la richesse des livres.

En travaillant d'une manière aussi serrée, Cavaillès obéissait à un idéal. Il voulait écarter de la pensée philosophique tout ce qui fût détente, tout ce qui pouvait paraître déclin de la preuve. Pour lui, le vraisemblable, le plausible n'étaient que de fausses valeurs, la vraisemblance ne préparait pas la vérité qu'il aimait en spinoziste. Pour Cavaillès, toute pensée pure devait être une pensée sûre, pensée discursivement attachée à ses critères. La pensée philosophique ne pouvait donc être le don contingent d'une heure d'inspiration, la soudaine lumière d'une intuition heureuse. Elle devait être une construction gagnée par une nécessité, vérifiée par un accord des meilleurs esprits, des plus acharnés travailleurs. Un rationalisme suivant une lente croissance historique ne lui suffisait pas. Il estimait que la science mathématique nous installait d'emblée dans une pensée abstraite, autonome. Cavaillès, fidèle à cette autonomie rationnelle, a vraiment vécu l'essor de la pensée de l'Analyse moderne ».

De dynamiteur de concepts à poseur de bombes

Fragments d'une «impossible biographie» qui navigue entre nécessité et contingence. En janvier 1941, Jean Cavaillès, reçut à Clermont-Ferrand - alors qu'il était maître de conférences à la faculté de Strasbourg, la visite de Lucie Bernard (NDD : aujourd'hui connue sous le nom de Lucie Aubrac) – cette Lucie connue à Amiens, retrouvée à Strasbourg, mariée depuis avec Raymond Samuel. C'est un déclic pour le jeune intellectuel et un clin d'œil du destin. Dans un contexte nihiliste comme celui de la guerre et de la Résistance, il aurait été sans doute tout à fait dérisoire d'essayer de se persuader - à

la façon de Leibnitz dont il élabore et peaufine un cours, que le monde dans lequel nous vivons ne compte jamais que le minimum inévitable d'imperfections, de méchanceté et d'horreurs que Dieu lui-même permette pour qu'il y ait seulement un monde. Sa sœur, Gabrielle Ferrière, dans le livre qu'elle lui a consacré, raconte avec luxe de détails et une belle intuition :

> « Jean eut grand plaisir à la revoir et à constater combien leurs idées étaient semblables. Au cours d'un repas pris dans une brasserie, il décida de lui confier ses projets. Le hasard devait amener ce soir là à la brasserie Emmanuel d'Astier de la Vigerie (dirigeant de la dernière colonne) et Spanien, l'avocat de Léon Blum. Les présentations furent faites[1313]… »

Et c'est ainsi, un peu par hasard et beaucoup par nécessité (au sens spinoziste), que le jeune brillant penseur professeur entra dans le mouvement de résistance qui prit le nom de Libération. A l'origine, c'était avant tout un organe de propagande destiné non seulement à dresser le peuple contre l'occupant, mais à faire connaître aux Français de la zone libre le rôle néfaste du gouvernement de Vichy.

> « Plus que beaucoup d'autres, écrit Raymond Aron, Jean Cavaillès aurait eu le droit de ne pas s'engager. Il avait fait courageusement la malheureuse campagne de France, il s'était échappé, il avait repris son enseignement d'abord à Clermont-Ferrand où s'était repliée l'université de Strasbourg, puis à la Sorbonne. Par sa thèse, il s'était imposé comme un des quelques philosophes dans le monde capables d'accéder aux plus hautes spéculations de l'esprit. Pour la science, pour son pays, pour ses disciples, il représentait une valeur irremplaçable. Il le savait, en dépit de sa modestie, et pourtant il n'hésita pas.
>
> (…) Jean Cavaillès, d'après le souvenir que je garde de nos dernières conversations, insistait sur la nécessité, qui commandait aux impératifs catégoriques aussi bien qu'aux propositions scientifiques, « je suis spinoziste », disait-il, « il faut résister, combattre, affronter la mort. Ainsi l'exige la vérité, la raison. A partir de cette nécessité spirituelle, le philosophe devenait chef de guerre, attentif aux détails, d'un sang froid de tous les instants, collectionnant les dates, les lieux, les noms dans sa mémoire infaillible (…) La Résistance, telle que Cavaillès l'a vécue dès 1940, était militaire et politique en ses implications et ses objectifs, mais elle était morale en son inspiration. Et c'est pourquoi elle ne saurait être entamée par les impuretés du mouvement historique ou les péripéties de l'après-guerre.
>
> (…) Si le souvenir de Jean Cavaillès reste aussi lumineux parmi nous qu'au jour de 1945 où nous apprîmes qu'il était l'inconnu n°5 du cimetière d'Arras, c'est précisément que le sens de sa décision ne dépend pas des jugements portés rétrospectivement sur vichystes et gaullistes. Ce que Cavaillès nous rappelle, plus encore que le devoir d'engagement, ce sont les limites de la politique considérée comme combinaison de moyens efficaces en vue de fins souhaitables. Lui aussi a dit un jour : « Voilà ma position, je ne peux faire autrement. » Nous sommes quelques uns qui de cette affirmation tranquille et héroïque, avons tiré un enseignement dont nous n'épuiserons pas la signification[1314]».

Lien/rupture du décentrement. Il n'est pas difficile de retrouver aussi quelque chose qui s'apparente à une forme de « spinozisme » (« Celui à qui a la morsure d'un chien donne la rage est assurément excusable, et cependant on a le droit de l'excuser ») dans le comportement de résistant et du soldat de l'ombre qui a sans doute besoin de se sublimer, de s'endurcir, de cultiver le goût paradoxal du risque et de friser une certaine inconscience dans les actions que le résistant pur et dur est amené à entreprendre. L'idée est un signe radical entre ce qui sert et menace la juste cause de la Résistance française.

Mieux, on détecte chez ce logicien résistant une relation limpide entre la nécessité logique et la nécessité morale et spirituelle. « Je suis spinoziste, glisse-t-il à Raymond Aron au cours de leurs dernières conversations. Il faut résister, combattre, affronter la mort. Ainsi l'exige la vérité, la raison ». Cavaillès avait tiré de Spinoza la conclusion qu'il faut résister à la servitude, autrement dit à tout ce qui menace l'intégrité, l'activité et la liberté de l'individu. Mais la leçon moderne du génial juif hollandais polisseur de verre comporte une autre dimension, plus difficile à accepter d'emblée, à savoir

[1313] Gabrielle Ferrières « Jean Cavaillès 1903-1944. Un philosophe dans la guerre», op. cité, p. 157.

[1314] Jean Cavaillès « Philosophie mathématique », préface de Raymond Aron à la réédition, Paris, Hermann, 1962, pp 12 à 16,

que ceux qui résistent ne choisissent pas, au sens où le suggère la conception « populaire » que l'on se fait souvent du libre arbitre, et que ceux qui acceptent, collaborent et se soumettent ne le font pas davantage. Jacques Bouveresse, professeur au Collège de France, Président de la Société des Amis de Jean Cavaillès déclare : « Je suis convaincu que chez un homme comme Cavaillès, il ne peut guère être question d'essayer de dissocier la profondeur de ce qu'il avait compris en tant que philosophe, et la grandeur de ce qu'il a fait comme combattant ». Cette thèse séduisante qui, bien sûr, se discute… comme une ligne brisée de ruptures, et aussi de relations, entre des oeuvres qui en retrouvent de façon à chaque fois différente les enjeux les plus vifs et actuels.

Le héros et le philosophe

Obsédé par la nécessité de son engagement et effrayé par le consensus autour de Pétain, notre reporter d'idées le jour et poseur de bombes la nuit avait bien compris qu'il fallait dépasser les concepts marxistes ou/et capitalistes des moyens et des fins pour les transcender en principes et conséquences afin d'être plus efficace dans ses actions de résistance. En mars 1941, Jean Cavaillès est nommé professeur suppléant à la Sorbonne en remplacement de Jean Poirier, chargé de mission au Brésil. A cette époque, le déjà célèbre épistémologue entre dans la guerre contre l'occupant nazi tandis que quelques cellules de résistance commencent à se réunir dans son entourage immédiat.

« Les étudiants qui assistaient en Sorbonne au cours de logique de ce jeune professeur, déjà célèbre dans les milieux scientifiques et que l'hermétisme de ses travaux entourait d'une sorte de mystère, ne se doutaient pas que Jean Cavaillès, prisonnier évadé, animait depuis plus d'un an déjà la Résistance française. Ils ne se doutaient pas non plus que ce nom inscrit en clair sur les affiches officielles lui faisait redouter, à chaque sortie de cours, une arrestation toujours possible. Et quand le soir, ses agents de liaison venaient prendre les directives de « Marty » nul ne savait que ce chef de la Résistance était un des représentants les plus marquants de la pensée française »

Membre du comité directeur de Libération Nord, le philosophe logicien entré en Résistance se rend compte au cours de l'hiver 1941-42 que le travail de «publiciste», essentiel au début de l'action clandestine, avait atteint son but pour toucher et sensibiliser le public qui vit au jour le jour. Il s'appuie sur le journal clandestin «Libération» pour faire passer les messages et coordonner le réseau. Car Jean Cavaillès a compris très vite que toute propagande est obsédante et tire à vue sur les immenses possibilités de la situation. Sa maxime de résistance : il faut être attentif à ce qui apparaît et lutter contre la propagande générale et omniprésente du gouvernement collaborationniste de Vichy qui prétend que le monde tel qu'il apparaît au début des années 1940 doit être supporté. Son combat politique passe par la rédaction et la diffusion du journal «Libération» qui, à sa manière, pose trois questions pour diagnostiquer le présent de l'après-défaite dans la France occupée. 1/ De quels principes se réclament-on pour mener les réseaux de résistance 2/ Afin de dépasser et de surmonter les inévitables conflits d'intérêt et de personnalités, à propos de quels mouvement peut-on convoquer le principe de résistance ? 3/ Quelle forme organisée (figure collective) est susceptible de faire passer la disposition fragmentaire des principes à un autre niveau plus consistant et efficace ?

Christian Pineau, bras droit de Léon Jouhaux, secrétaire générale de la CGT, dirigeait dans les années 1940 le réseau de Résistance «Libération-Nord» et son journal «Libération». Il raconte la naissance du journal clandestin : « C'était un très petit journal tapé à la machine chez moi et tiré à la caisse d'assurance «Le Travail» par une de nos militantes, qui est toujours vivante et qui en a été vraiment l'âme. Nous envoyons le journal, plus exactement je l'envoie aux mêmes adresses que notre récent manifeste du syndicalisme (opposé à la position prise par René Belin, qui avait rejoint le Maréchal et que nous considérions comme un traître) et à quelques autres. Petit à petit, nous apprenons que le journal est arrivé dans des endroits où nous ne le soupçonnions pas, il s'est en quelque sorte multiplié. Ceux qui l'ont reçu l'ont retapé, retiré et l'on envoyé à d'autres personnes. Il a fini par prendre une importance,

relative bien entendu. Ce n'était pas un grand quotidien de nos jours, mais c'était tout de même un lien entre nous, l'expression d'une opinion commune que nous défendions et une manière de nous rassurer en nous disant : « Nous sommes capables de faire quelques chose. » Mais ça n'allait tout de même pas très loin. Je le rappelle, nos moyens étaient dérisoires et il fallait aussi se méfier énormément des Allemands (…) En réalité, nous étions dans la nature, résistants certes, mais sans savoir très bien ce que cela voulait dire. Il a fallu que nous nous rattachions à quelque chose.[1315] »

Une politique est toujours un remembrage plus ou moins pragmatique du réel pour tenter de l'infléchir[1316]. Un peu las d'une activité trop politique à ses yeux et choqué par des luttes de clans et des ambitions qui se manifestent déjà, Cavaillès aspire à une lutte plus directe et surtout plus efficace contre les occupants nazis. Ce qui le conduit à l'action violente qualifiée du mot valise de « terroriste » par la propagande allemande et à donner, en début d'année 1943, une autonomie considérable à son réseau militaire fort cloisonné et crée d'abord dans le cadre de Libération.

Le développement de ce réseau accaparait de plus en plus son temps à tel point que son activité de professeur pouvait apparaître comme une simple couverture. Cavaillès change de pseudo de résistance et devient Carrière. Il se riait des dangers et se découvrait une âme de chef. L'été 1941 lui permet de reprendre longuement contact en zone Sud avec son ancien groupe de Résistance.

« Jean aimait à raconter ses voyages (en zone libre), raconte sa soeur Gabrielle et retrouvait la gaieté de son enfance pour se réjouir avec nous des tours joués aux Allemands. Un de ses amis a dit que la Résistance avait été les grandes vacances de Jean. Cela n'est pas exact : c'est avec la pleine conscience des dangers courus et le renoncement au meilleur de l'existence choisie autrefois que Jean avait décidé de se consacrer à la lutte. Il trouvait dans l'accomplissement de ce devoir nouveau un dérivatif à la douleur de la défaite. Il était « conduit » aussi... Mené en tout, Jean le fut, par l'impérieux appel de ce qu'il sentait être le vrai, et qu'il baptisait « son démon », démon auquel il ne s'est jamais dérobé dans sa vie[1317] ». Theoria/Praxis. Il faut cependant reconnaître que ce jeune professeur - à la tête bien faite et fort doué pour les abstractions, se révélait être sur le terrain un homme d'actions toujours sur la brèche, un « reporter d'idées » infatigable qui savait conjuguer l'idée avec l'événement, le concept le plus abstrait avec la dynamite la plus concrète. Sans compromis ni compromissions. Tout en cultivant camaraderie, spiritualité et action clandestine sans oublier de jouer aux bricoleurs dynamiteurs pas seulement des idées toutes faites et préconçues.

« Nous sommes partis du Chambon-sur-Lignon pour Le Puy le l5 août, profitant de la célèbre procession de la Vierge », relate dans une lettre datée de septembre 1941 son ami philosophe résistant comme lui, Georges Canguilhem, qui le suppléa à sa chaire de l'université de Strasbourg à partir de mars 1941 et collaborait avec lui dans son propre réseau.

« Jean avait donné rendez-vous à Pierre Kaan, qui organisait le mouvement «Libération» dans la région de Montluçon, pour un certain nombre de questions techniques et notamment le moyen de correspondre par code chiffré. Je vois encore Jean, sur une petite place ensoleillée, au pied de la rampe qui donne accès au porche de la cathédrale, en train de nous apprendre, à travers bien des échecs (y compris les siens propres !), les éléments d'un système assez compliqué. Si compliqué qu'à l'automne, mon premier essai de correspondance avec Lucie Aubrac me valut de sa part, une lettre furieuse. Je lui avais donné à entendre quelque chose d'hermétique ou d'idiot. »

[1315] Jean-Pierre Lévy et Christian Pineau « Pourquoi nous avons résisté ». Propos recueilli par Max Armanet et Jean-Jacques Chiquelin. Le Nouvel Observateur Hors Série « La Résistance », mai 1993.

[1316] En effet, la politique se situe au point de défragmentation du réel. Un point politique est irréductible à tout point d'intérêt même s'il l'inclut ou le touche. Sachant qu'un point politique a une double forme 1/ complètement immanente à la situation 2/ un remembrement au point partiel du caractère granulaire du réel.

[1317] *Ibid*., p. 179.

Sévère et juste professeur lui aussi qui allait former et passer - en qualité de Président du jury d'agréation de philosophie, deux décennies plus tard - au grill de sa rigueur à la fois aimable et implacable … des générations d'agrégatifs moins épistémologues que lui, le regretté Georges Canguilhem précise, avec son sens de l'humain et de l'humour qui le caractérisait si bien, les saveurs et les ruses de cette vie de clandestins recherchés, résistants valeureux pour les uns et de « dangereux terroristes » pour les autres : « Nous avons passé une journée très gaie. L'après-midi, nous avons discuté – Jean et Kaan surtout- sur l'avenir du socialisme. Sur ce point, nous n'étions pas très optimistes. Par ailleurs, nous n'avons pas manqué de glisser dans quelques boîtes à lettres ou d'abandonner discrètement sur les banquettes des cafés quelques exemplaires d'un des premiers numéros de « Libération », imprimé à Clermont Ferrand par les voisins de Jean Rochon. Pendant ce temps, la procession se déroulait dans les rues du Puy, en chantant les litanies de la Vierge. Nous l'avions regardée quelques instants, mais aucun de nous n'arrivait à penser que l'important du moment se trouvât là[1318]. »

Le goût du risque et des idées

L'important, en effet, c'est de savoir de quoi il est question dans la politique d'émancipation nouvelle qu'engendre la Résistance. Dans la mesure où pour Cavaillès, la politique existe d'abord sous la forme de principes. La guerre, puis la Résistance avaient été pour Cavaillès un catalyseur et une révélation d'un autre aspect de sa personnalité qu'il avait ignoré jusque là : le chef/homme d'action qui sommeillait en lui s'était soudain manifesté, et de quelle manière !« Ses qualités d'organisateur s'accompagnaient d'une endurance physique à toute épreuve, et c'est avec la plénitude de ses facultés qu'il trouve dans l'action comme un épanouissement de sa maturité.[1319] »

Jean Cavaillès arrive finalement à Londres début 1943 après quelques essais infructueux, ambassadeur de la Résistance qui, pour lui le spinoziste mâtiné d'un zeste de kantisme, était un impératif catégorique. Malgré les conseils de prudence, dégoûté par le jeu du pouvoir du gouvernement provisoire autour du général De Gaulle, il décide de retourner en France, en dépit des risques, car il se sait rechercher et ficher…

> « Je vis Hervé[1320], dès son retour de Londres, début l943 (avril, je crois), il m'accepta comme remplaçant de Servien, obligé de se soigner, se souvient Denis du réseau Cohors. Je m'attachais à ce chef dès le début, je l'admirais et je l'aimais. Aucune mission n'était impossible du moment qu'il la donnait : je l'aurai suivi partout. Sa franchise était rude parfois, mais son cœur nous réchauffait souvent : son courage était pur et sans ornement. Hervé était un homme d'action et non un politicien. C'était un vrai combattant[1321]…»

Il aime défier le tragique et faire face à son destin. Comme l'attestent les dernières paroles de Jean à sa sœur aînée Gabrielle : « Vois-tu, quand il y a un risque, je ne puis me décider à le laisser à d'autres. Là où se trouve le danger, là aussi doit être le chef. Et puis c'est tellement amusant… » Comme au temps de ses études supérieures où il jonglait en virtuose avec les concepts et les abstractions et faisait face avec brio aux objections de ses professeurs et de ses camarades, comme, par exemple, à la suite de la conférence de son maître Emile Bréhier.

> (...) «Comme on paraît naïf dès que l'on se range à un parti. Ni Bréhier ni mes camarades qui me contredisaient n'avaient de solution à proposer pour le problème dont nous parlions, mais ils possédaient une évidente supériorité sur moi, justement parce qu'ils n'affirmaient rien. On a toujours avantage sur quelqu'un quand on lui fait des objections. Il joue le rôle d'un accusé, il se défend. Et

[1318] Lettre de Georges Canguilhem de sept. 1941.

[1319] Gabrielle Ferrières « Jean Cavaillès 1903-1941 : Un philosophe dans la guerre », op. cité, p. 180.

[1320] ndlr : un des pseudo du résistant Cavaillès professeur le jour et chef de réseau la nuit.

[1321] *Ibid*., p. 198.

autre chose aussi de généralement vrai, quand quelqu'un vous expose une thèse, avant même de l'avoir examinée[1322] on prend position contre elle[1323]...»

Ce singulier « reporter d'idées », entré en Résistance comme en religion, n'avait aucune illusion sur le sort qui l'attendait lorsqu'il fut dénoncé par un agent double dans des conditions abjectes et arrêté par le service de contre espionnage allemand dans son appartement parisien à son retour de Londres. Au cours d'un des premiers interrogatoires, l'instructeur lui avait énoncé sans se tromper tous ses titres, ses faits et noms de baptême de résistant : « Vous vous appelez Mary, Hervé, Chennevières, Carrière, Charpentier. Vous avez été arrêté en septembre 1941, au moment où vous partiez pour Londres. Vous avez créé un vaste réseau de renseignements. Vous êtes allé à Londres retrouvé le Général De Gaulle en février 1943 ». L'occupant savait tout sur ces activités de Résistance et Jean Cavaillès reconnut les faits, du moins ceux qui le concernaient, seul. Il garda jusqu'à la fin le goût du panache et son sens de la dérision et de l'amitié.

« Deux jours avant son arrestation, il m'avait chargé d'un transport d'armes. Il y avait trois valises pleines, trop lourdes pour être portées à la main. J'ai pris un fiacre accompagné par deux agents de l'action, Christian et Richard, et nous avons facilement mené à bien notre action au nez et à la barbe des Allemands. Le soir, Hervé (alias Jean Cavaillès) qui s'inquiétait de tout, me téléphona pour avoir des nouvelles. Je lui racontai la promenade en fiacre… J'entends encore son rire au bout du fil… C'est le dernier souvenir qu'il me laissa. »

Il fut condamné à mort par le tribunal d'Arras, fusillé sur le champ et enterré anonymement dans une fosse commune. La demande de grâce pour sauver un des éminents représentants de l'élite intellectuelle française et un des plus prometteurs penseurs logiciens de sa génération ayant échoué. « Jean Cavaillès ne voulait point que la France de Vichy passât pour le vrai visage de la France. Il affirmait, par son existence et par son action, que la France immortelle était ailleurs. Et aussi, très simplement, il voulait se conformer à une certaine image qu'il s'était faite de l'Homme », écrit à la sœur de Cavaillès qui l'a sollicitée pour un témoignage, Mme Lemeere, femme du chef de réseau belge à Bruxelles, qui avait eu l'occasion de voir le philosophe passer de la theoria à la praxis, allant même jusqu'à se livrer lui-même à des opérations de sabotage industriel. Avec finesse et tout en nuances, elle précise le portrait de cet intellectuel,«au croisement de l'idée et de l'événement», qui manipulait les explosifs comme un expert et avait su donner sens et style à sa courte vie aventureuse qui devait se terminer devant un peloton d'exécution.

« Cette volonté dure et audacieuse sous des dehors d'une douceur exquise, ce devoir qu'il s'était prescrit de demeurer un guerrier jusqu'au bout semblerait, chez lui, aller de soi. Rien ne paraissait plus naturel, rien n'était plus modeste que ce courage et cet idéal indomptables. Bien plus, il masquait farouchement d'ironie et de scepticisme apparent la flamme qui l'habitait. Je me souviens de ce regard direct qui, soudain, s'évadait vers des lointains confus de rêve. Je me souviens de ces prunelles pailletées d'or qui savaient si bien vouloir et sourire, je me souviens de cette voix chaude et un peu sourde… »

Jamais sans doute, conclut avec bonheur Frédéric Worms, la question de l'héroïsme et du héros – de celles qui relient tragiquement la pensée et l'action, qui font retentir l'une sur l'autre l'œuvre et la vie - ne fut plus brûlante pour la philosophie que pendant la Seconde Guerre en France. Et cela pour deux sortes de raison : pour des raisons historiques, tenant à « engagement » ou pas des philosophes et autres penseurs dans l'action, mais aussi – sans qu'on puisse entièrement les séparer – pour des raisons philosophiques, qui font rétrospectivement de ce problème, celui du héros, l'un des révélateurs privilégiés de ce moment philosophique central du siècle, dans toute sa diversité.

Spectateur/acteur. Même le résistant et donc acteur Canguilhem se rend bien compte qu'il s'attelle à une tâche paradoxale, voire impossible, en rendant hommage à son ami fusillé : « Parler de lui ne va pas

[1322] «la critique rongeuse des souris» selon l'expression de Marx.

[1323] Lettre de Jean Cavaillès du 3 février 1924.

sans quelque sentiment de honte, puisqu'on lui survit , c'est donc qu'on a fait moins que lui ». C'est donc un double silence que l'acte du héros impose au philosophe. Silence qui n'est pas seulement en effet la marque d'un respect dû à celui qui agit et se sacrifie pour manifester et maintenir les valeurs morales et politiques, mais aussi (et par là même) celui de la reconnaissance d'un sens, déjà bien exprimé dans l'action. Comme si l'acte du héros répondait aussi, par avance et sans même les poser, aux problèmes philosophiques de l'époque, l'existence et l'absurde, la liberté et l'histoire. Le héros fait deux fois taire le philosophe, non seulement historiquement donc, mais bien philosophiquement.Tout se passe comme si les actes de l'un enlevaient deux fois leur légitimité aux discours de l'autre.

« L'héroïsme ne se prêche pas, il s'accomplit, et toute prédication serait ici présomption, puisque celui qui peut encore parler ne sait pas de quoi il parle [1324]» note Merleau Ponty qui relève comme une antinomie constitutive de l'héroïsme lui-même. Celui qui est un héros n'en parle pas, celui qui en parle ne l'est pas, c'est un usurpateur (d'identité).Le héros agit et ne parle pas, même sous la torture ; et surtout pas pour parler de lui, pour commenter son action, pour se dire un héros et en faire un reportage, car il cesserait aussitôt et par essence de l'être. Mais le témoin, voire même le reporter, celui qui parle cesse par là d'agir, il ne peut donc être ni connaître ce dont il parle. Dès qu'il parle ou qu'il écrit sur le héros, il signifie par là qu'il n'en ait pas un : son discours montre plus cruellement que sur tout autre objet son retard et même son défaut constitutif devant l'action, au point de ne pouvoir sans soupçon de récupération ou d'indignité se poursuivre…

Cependant, si la reconnaissance de ce double dépassement est plus partagée qu'on ne croit par les philosophes de l'époque, de Merleau-Ponty ou Sartre à Canguilhem en passant par Nabert, Simone Weil, Aron ou Camus, le reportage d'idées (et son interprétation philosophique) qui en est donné varie selon ces philosophes mêmes, au point de révéler les lignes de fracture qui les opposent en profondeur, comme si ce problème du héros permettait mieux encore que tous les autres de les relier, mais aussi de les distinguer.

Un étonnant ascète d'idées

Cavaillès a laissé l'image d'un professeur à la fois patient et sévère qui ne faisait pas de cadeau, qu'il fallait suivre dans les méandres de sa démonstration et s'ajuster à sa concentration d'esprit. Reporter logicien dur et pur, il s'aventure à la frontière des mots et des nombres vers l'idée de l'Idée.

« Il ne nous tenait pas de discours « à propos des mathématiques », ni à propos de la logique, écrit Jean-Toussaint Desanti. Il nous faisait entrer dedans avec lui[1325]. Il ne manifestait jamais d'impatience devant nos difficultés. Il nous suggérait seulement par son gestuel même, que ni les mathématiques ni la logique ne consistaient en un discours qu'on écoute, que ce qui se passait dans la salle où nous nous trouvions , devant le tableau noir, n'était qu'une incitation, et qu'il nous faudrait tout aussitôt recommencer par nous-mêmes. Sinon, autant en eût emporté le vent. Il n'exposait pas une « philosophie des mathématiques » qui eût livré sur l'objet une vue extérieure. Il s'efforçait de montrer l'objet lui-même, selon les exigences nécessaires de son mouvement de constitution. C'était difficile et nous arrachait à nos habituelles rhétoriques d'apprentis philosophes.

Et maintenant que je relis ces textes écrits voici plus de quarante ans, c'est ce même Cavaillès que je retrouve. Tout entier pris dans l'exigence de son objet, entièrement fidèle à sa nécessité, noésis noésôs en un certain sens : penser de ce que la mathématique produit d'explicite selon ses enchaînements. Ou encore, comme il aimait à dire, lui qui se voulait spinoziste, « idée de l'idée », réflexion interne au mouvement de l'objet même, sans floriture, ou expression d'une exigence de rigueur – une rigueur modeste.»

[1324] «La guerre a eu lieu», Les Temps modernes n°1,1945, repris in «Sens et non sens», Paris, Nagel, pp. 245-270.

[1325] Ndlr : comme le reporter fait entrer son lecteur dans un autre univers qui lui est étranger et débarque à l'improviste dans la vie des gens qu'il côtoie sur le terrain, au gré des événements et des bruits du monde.

Le philosophe, comme le reporter journaliste publiciste sur le terrain de son enquête, doit s'effacer devant son objet. Sans porter les lunettes d'une idéologie quelconque (qui engendre des déviations empiriste ou/et dogmatique) et prétendre au long détour des « vérités éternelles ». Il faut que le paradigme soit fidèle à l'idée vraie qui ne peut servir que comme principe.

« Ce qui entraînait chez lui toute une ascèse », poursuit J.-T. Desanti, il lui fallait s'astreindre à ne pouvoir parler que du dedans ; à suivre pas à pas l'enchaînement des procédures de constitution des théories, à démarrer du même coup fort sensible à leurs exigences de surgissement, à la forme chaque fois spécifique de leur devenir (…) Son souci a toujours été de saisir, dans leur autonomie, les gestes constructeurs de la mathématique effective. Aussi a-t-il toujours refusé d'importer dans ses démarches les points de vue ou les méthodes que lui eût inspiré une philosophie toute faite. Jean Cavaillès n'était ni platonicien, ni kantien, ni empiriste. Il mesurait l'inadéquation de ces philosophies aux exigences propres de la pensée mathématicienne, qu'il entendait prendre dans son concret, c'est-à-dire dans l'enchaînement des contenus théoriques qu'elle produisait. Il ne voyait pas dans les mathématiques, dans la construction de leurs structures, l'incarnation et l'explicitation d'une dialectique éternelle.[1326] »

Décentrement/rassemblement : Jean Cavaillès était mené par la conviction philosophique qu'une idée est plus résistante qu'un Etat, peut bénéficier d'une audience (Libération clandestine) et qu'une certaine forme de violence peut être juste si elle est guidée par l'idée[1327]. Mais que voulait donc dire au juste le message lourd de sens et digne de l'oracle de Delphes, lancé sur la BBC fin 1943 : « Nous sommes sans nouvelles de la cigogne et nous voudrions qu'elle joue du piano le plus vite possible. »

[1326] Préface Souvenir de Jean Cavaillès in « Méthode axiomatique et formalisme » Paris, Hermann.

[1327] Gilles Deleuze, paraphrasant Jean Luc Godard, «Pas une image juste, juste une image», disait volontiers : «Pas une idée juste, juste une idée».

II - CHAPITRE 6

L'enragé Paul Nizan contre « les chiens de garde »

- « La foule était mouvante, elle avait un cœur, une vie (...) Il était donc parmi eux, il n'était pas seul, il avait le droit de penser (...) Je suis un homme, des hommes me parlent » (Paul Nizan)
- « L'école normale est une institution que les nations envient à la République. Elle est une des têtes de la France qui est pourvue de chefs comme une hydre. » (Paul Nizan)
- «C'est la canaille – Eh bien, j'en suis.» (chant révolutionnaire)

Toujours l'aventure «hérétique» de l'impossible biographie de chaque «reporter d'idées» qu'on ne peut gommer par facilité cependant au profit des seuls décryptages et herméneutiques des textes… Quand on a la prétention foucaldienne de s'engager sur le fil tendu du «journalisme philosophique». Aussi, évoquer Paul Nizan (1905-1940), c'est d'abord faire le récit d'une vie inachevée, d'un destin brisé, à l'image d'un manuscrit presque abouti, mis à l'abri dans la terre par un soldat britannique pendant la drôle de guerre, et qui aurait constitué le quatrième roman de l'auteur si, à la Libération, il n'était pas resté introuvable[1328].

Esquisser un reportage sur Nizan, c'est repartir sur les traces d'un journaliste enragé tué pour ainsi dire deux fois : la première en 1940, dans les environs de Dunkerque, d'une balle emportant la vie d'un révolté de 35 ans ; la seconde, métaphorique cette fois, de quelques traits de plume vengeurs et assassins d'Aragon dans « les Communistes », assimilant Nizan à la figure du traître à la cause de la Résistance et du Parti. En fait, l'auteur de la « Conspiration [1329]» n'avait rompu en 1939 avec l'Eglise séculaire communiste qu'au moment où l'URSS décidait l'invasion de la Pologne au lendemain du pacte germano-soviétique. On doit à Jean-Paul Sartre, l'ancien « petit camarade » de Nizan à la rue d'Ulm, d'avoir instruit le procès en réhabilitation de son pair et ami, mettant ainsi fin à un trop long purgatoire.

Nous sommes en 1960. Sartre rédige la préface d'« Aden d'Arabie », où Nizan ouvre le feu en ces termes désormais célèbres : « J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. » Cinquante pages denses où l'auteur des « Mots » évoque un fantôme – mais quel fantôme-de l'histoire littéraire. Dans les années 1930, le futur penseur de l'existentialisme n'a pas encore écrit une ligne que son condisciple, dandy de l'école normale aux faux airs de Harold Lloyd, a déjà une activité de journaliste, d'éditeur et d'écrivain : d'« Antoine Bloyé [1330]», inspiré de la vie de son père, aux « Chiens de garde », pamphlet philosophiquequi n'a pas de mots assez durs pour des institutions qui viennent pourtant de l'élire. Antifasciste comme Cavaillès, penseur de l'engagement avant la lettre, Nizan est un reporter prodige d'idées dont les mots suffisaient moins à son bien être personnel qu'ils se cognaient à l'édifice social et mental.

[1328] Thomas Régnier «Nizan le révolté», Le Nouvel Observateur, 31 mars-6 avril 2005, p. 96.

[1329] Prix Interallié en 1939.

[1330] Citant «L'Idéologie allemande» en épigraphe de son roman généalogique.

Contre les « chiens de garde » et la «trahison des clercs» : ruptures des années 30 entre deux moments de la pensée

Dans ce célèbre pamphlet de 1932 qui paraît après deux autres non moins fameux, «La trahison des clercs»(1927) de Julien Benda et «La fin d'une parade philosophique : le bergsonisme[1331]»(1929) de Georges Politzer, Paul Nizan, agrégé de philosophie et « frère d'ombre » de Sartre qui tenait la civilisation des résignés, se révolte et s'emporte contre la philosophie universitaire coupée du monde, comparée à « un ouvrage de dames, une broderie de vieille fille stérile[1332] ». Figure du « clerc en révolte [1333]» contre l'institution, il désire ouvrir la philosophie à la vie et au présent, sur les « journées » pour reprendre sa propre expression et trouve dans le journalisme une ouverture d'esprit et une curiosité aux divers bruits du monde qui ne peut que le séduire. Notre « reporter d'idées » part donc en guerre contre l'orthodoxie ambiante et enrage de cette philosophie académique, étriquée et hautaine, sans véritables images du temps présent et sans prise avec l'aventure risquée de la vie. Il veut de toutes ses forces l'actualiser et l'inscrire dans l'époque. « Quand les philosophes traitent de l'Esprit ou des Idées, de la morale ou du Souverain Bien, de la Raison et de la Justice, mais non des aventures, des malheurs, des événements, des journées qui composent la vie, ceux à qui les malheurs arrivent, qui éprouvent le poids des événements, qui courent des aventures et passent des journées, à la fin leur vie, n'aiment pas cette manière hautaine de philosopher[1334].»

Comme Benda et Politzer, Nizan s'en prend à Bergson et, plus encore, à Brunschvicg. Lui aussi porte l'accusation de trahison, dès son titre devenu manifeste, et revendique une trahison inverse, dans ses dernières phrases si proches de Politzer : « Les philosophes d'aujourd'hui rougissent encore d'avouer qu'ils ont trahi les hommes pour la bourgeoisie. Si nous trahissons la bourgeoisie pour les hommes, ne rougissons pas d'avouer que nous sommes des traîtres.[1335] »

Mais à la différence de Benda qui définit le clerc comme celui qui recherche la vérité pour elle-même et ne prétend pas s'en servir pour une autre fin, la trahir pour une « cause », Politzer et Nizan reprochent, au contraire, aux maîtres de leur génération de ne pas avoir « engagé » leur philosophie dans l'action et dans l'histoire, plus encore d'avoir prétendu d'éviter de le faire et donc de l'avoir fait malgré eux, en « mystifiant » leurs lecteurs. Bien loin de s'être trop compromis dans l'action et le «concret», « les chiens de garde» sont ceux qui, prétendant s'en couper, ont servi consciemment ou pas, les intérêts de certains hommes contre d'autres, alors que le rôle de la philosophie est d'agir, « coup par coup », comme le dit Nizan[1336].

Quoi qu'il en soit, conclut Worms, la recherche du « concret » pas plus que la crise de l'esprit » ne sont de simples motifs pamphlétaires ou polémiques. Ils indiquent bien l'un et l'autre une rupture profonde entre deux problèmes et même entre deux moments philosophiques[1337]. En ce sens, même évoqués de manière aussi rapide, ils participent bien aussi d'une partie de notre constellation d'idées à une autre[1338].

Celui qu'un condisciple, Raymond Aron, tient pour être plus doué que Sartre lui-même, se distingue à bien des égards de ses deux compagnons de turne. Son angoisse existentielle, son insatisfaction foncière, sa révolte, ajoutée à sa présente intermittente, font du dandy de l'Ecole normale, cacique

[1331] Livre capital que Georges Canguilhem et toute une génération de philosophes ont «lu et relu» au point de le «savoir par coeur», livre sans lequel on ne peut pas vraiment comprendre Sartre, Merleau-Ponty et Lacan.

[1332] Paul Nizan « Les Chiens de garde », (1932), nouvelle édition Paris, Maspéro, 1960, p. 35.

[1333] Selon l'expression de Pascal Ory.

[1334] *Ibid*., p. 19.

[1335] « Les chiens de garde », op. cité, p. 123.

[1336] De fait, aussi bien l'un que l'autre, Politzer et Nizan, abandonneront progressivement la philosophie pour la politique et perdront la vie pendant la Seconde Guerre mondiale.

[1337] « La philosophie en France au XXe siècle. Moments. », op. cité, p. 199.

[1338] Colloque «Paul Nizan, l'enragement du philosophe», 23 mars 2005 à Paris 8 Saint-Denis.

aux airs de Harold Lloyd, un être indéchiffrable, souvent incompris, aux frontières du personnage de roman. Sartre et son « lumineux frère d'ombre » sont proches, moralement parlant, comme le « petit bourgeois » de Nourrissier peut l'être de Raskolnikov ou de Kirilov[1339]. « Ce qui ne variait pas, c'était son extrémisme : il fallait en tout cas, ruiner l'ordre établi, résume le préfacier Sartre. Cet ordre, pour ma part, j'aimais qu'il existât et pouvoir lui jeter ces bombes : mes paroles. »

De là à voir en Nizan un épigone de Rimbaud plutôt qu'un « reporter d'idées », il n'y a qu'un pas, franchi par Sartre dans le filigrane de son témoignage. Difficile, en effet, de ne pas associer au poète de l'espoir révolutionnaire déçu la figure du « Clerc en révolte [1340]», selon l'expression de son dernier biographe Pascal Ory. Nizan, ce romancier prodige dont les mots suffisaient moins à son bien-être personnel qu'ils ne se cognaient aux murs de l'édifice social et mental ; ce penseur lucide et désespéré qui tenait la civilisation des résignés pour un « scandale permanent », et n'avait de cesse de se « déprendre de lui-même » et de la culture tout en s'efforçant de rester fidèle à ses atavismes. Mais au delà du mythe – Nizan invoqué en mai 68, salué dans la foulée par Godard – on ne peut négliger un contexte historique : celui de l'entre-deux-guerres, monde de tensions et de passions politiques, à l'avenir historique incertain, voire trouble. Et dans ce contexte, un « romancier politique », réaliste-socialiste, antifasciste, penseur de l'engagement avant la lettre, citant « l'Idéologie allemande » en épigraphe à son roman généalogique, « Antoine Bloyé » (1935). C'est un dimanche à la campagne, dans une prose riche, à la fois lisse et sensuelle, qui n'évoque que la nature sous le soleil, puis surgissent ces personnages de travailleurs au repos :

> « Ils étaient désarmés. C'étaient des êtres qui vivaient toute leur vie dans le monde de l'inquiétude, du combat. Ils connaissaient les usines, les ateliers, la police[1341]. Ils habitaient un monde divisé, déchiré, un monde qui comportait comme des fonds de tableau des peintres du Moyen-Age, des divisions célestes et des partitions infernales, un combat du ciel et de l'enfer. (...) Pour eux, la faim, le vagabondage, la prison, la destruction de l'amour, les maladies sans guérison n'étaient pas des légendes, mais simplement des malheurs auxquels ils avaient jusqu'à nouvel ordre échappé. L'avenir leur apparaissait comme un grand piège angoissant[1342]. »

Pour ce militant encore discipliné du Parti communiste et ce journaliste-toujours-en-lutte, son roman est dans la droite ligne du mot d'ordre stalinien du « classe contre classe » que le parti vient tout juste d'abandonner. L'heure est au combat, donc au manichéisme. La lutte de classe dans la littérature d'Aragon à Roger Vaillant en passant par André Stil, appelle une vision en noir et blanc, fortement contrastée. Nizan n'échappe pas aux règles du genre réaliste/socialiste

« Le Cheval de Troie » est donc l'histoire d'un groupe de travailleurs communistes et de leurs femmes dans une situation d'affrontement violent avec les fascistes à Villefranche. Ville imaginaire du centre de la France qui représente toutes les villes de province où les usines voisinent avec les maisons bourgeoises à l'ombre d'une cathédrale. Le héros est collectif, même si Bloyé s'en distingue un peu parce qu'il a fait des études. L'histoire finit mal, une des femmes meurt à la suite d'un avortement clandestin, la manifestation des travailleurs est réprimée par des gardes mobiles, un professeur nihiliste que fréquente Bloyé finit par tirer dans la foule et rejoint les fascistes, « parce que c'était son lot ». L'affrontement est très violent. Un des militants communistes y laisse la vie, tué par balles. Voilà pour le réalisme. Mais la lutte continuera, les travailleurs défaits sont invaincus, les travailleurs défaits sont invaincus. Voilà pour le socialisme comme appel et comme espérance.

[1339] Thomas Regnier, « Nizan le révolté », Le nouvel Observateur 31 mars-6 avril 2005, p. 96.

[1340] Pascal Ory « Nizan. Destin d'un révolté », Complexe, Paris, 2005.

[1341] Alain Brossat «Ce qui fait époque. Philosophie et mise en récit du présent», chap. La plèbe est de retour, p. 173. «Une sorte de complémentarité objective s'établit entre ces deux constances, qui tend à faire de la plèbe, comme disait Foucault, l'alibi des pouvoirs de la police, mais aussi bien, à l'inverse, le sujet intermittent de déplacements et de mouvements d'échappée virulents hors des topographies jalonnées par le pastorat biopolitique contemporain ; le seul sujet collectif manifestant aujourd'hui une capacité de déprise effective ou encore, une capacité de présenter le dehors de l'ordre biopolitique et consumériste.»

[1342] Paul Nizan « Le Cheval de Troie », Gallimard, Paris, 2005.

« Tout cela serait affreusement daté par l'idéologie – en se rappelant que l'idéologie n'est jamais que le mot par lequel on disqualifie les idées de l'adversaire- si les personnages ne vivaient d'une vie étrangement abstraite, sans intériorité, mais prenante grâce à une écriture intelligemment tendue vers un didactisme épique[1343] », écrit Michel Contat. Et notons au passage que la figure moderne du reporter, née dans la seconde moitié du XIXe siècle comme représentant du « nous », a beaucoup à voir avec ce geste de rassembler dans l'épreuve, c'est-à-dire dans le conflit. Figure combative sinon militante qui cherche la vérité – ces « faits » sur lesquels tous peuvent s'accorder, donc se rassembler – dans l'affrontement et dans le scandale contre les pouvoirs officiels le plus souvent. Jusque dans ses romans, Paul Nizan sera toujours fidèle à ce geste fondateur du journalisme dont il fut un remarquable représentant, en littérature comme en politique. En témoignent ses articles enfin réunis au complet pour les années 1923 à 1935, où l'on voit défiler notamment Alain, Céline, Proust, Giraudoux, Berl, Dabit, Alain Martin du Gard, Guilloux, Drieu La Rochelle, Mauriac, Gion, etc. Bref, toute la littérature de ces années d'alarme sociale, d'aveuglement politique, de polémique féroce et de protestation métaphysique.

Voie classique en France pour un universitaire qui se lance dans le journalisme et dans la ligne droite de la naissance au XIXe siècle de la presse entre littérature et pouvoir politique, Nizan démarre dans le métier par la critique littéraire, continue dans le reportage, puis l'analyse politique. Il collabore de juillet 1935 à octobre l937 aux pages de politique étrangère de « L'Humanité », sous la direction de Gabriel Péri. Après son retour d'URSS, le communiste Nizan est promu chef du service étranger du journal « Ce Soir », dirigé par Louis Aragon.

« Chronique de septembre » : Nizan, « historien de l'immédiat »

« Nizan suit la sombre saga munichoise de près, écrit le journaliste Olivier Todd. Il est, entre autres, accrédité à la S.D.N. : cela explique en partie, pendant cette période, sa fascination, sinon sa passion, pour la démocratie formelle, les textes, les discours, les conversations avouées ou secrètes. Nizan est accablé par ces ballets diplomatiques fréquemment dérisoires qui, de Paris à Londres, de Prague à Munich, débouchent sur un prétendu accord. En soi, l'événement lui paraît assez considérable pour vouloir reconstituer à chaud la série de faits qui aboutit à un désaccord de dupes. Tout journaliste témoin d'un moment, d'un tournant – décisif ?- de l'Histoire, éprouve spontanément la tentation d'en dégager une synthèse, de faire ressortir les causes et les effets principaux, tout en sentant que le recul et de nombreux témoignages lui manquent. Pour Nizan, il s'agit de mettre de l'ordre dans la masse d'informations incomplètes, kaléidoscopiques, sensationnelles, souvent incompréhensibles que les médias déversent sur cette garce changeante, l'opinion publique. Nizan cherche aussi sans doute à organiser ses idées[1344]... »

Comme nombre de journalistes pris dans la frénésie des bouclages rédactionnels et de ses contraintes souvent frustrantes, Paul Nizan éprouve à 34 ans le besoin d'écrire un livre « Chronique de septembre », son dernier publié et sans doute l'un des moins lus bien que fort intéressant et instructif, notamment l'introduction où il réfléchit sur le journalisme écrit et sa pratique de collecteur de faits comme d'autres sont collecteurs de fonds.

Car ce document peu travaillé et guère littéraire, souhaite restituer l'essentiel de l'histoire sans fioritures ni enflures de style. C'est une chronique dépouillée, neutre, précise et datée sur les tractations autour des tristement célèbres accords de Munich, sans même l'éclairer par quelques portraits hauts en couleur et une analyse des caractères en présence. A tel point que les différents acteurs et personnages de ce drame munichois apparaissent souvent en demi-teinte, sans relief, affublés d'un poli et conventionnel M.(onsieur) qui les fige dans leur fonction et les cantonne dans leur rôle respectif. Il ne juge pas, il relate et essaie de comprendre l'enchaînement des faits et des déclarations qui ont conduit

[1343] Michel Contat « Paul Nizan, le militant qui méditait sur la mort », Le Monde, 25 mars 2005.

[1344] Paul Nizan « Chronique de Septembre », Paris, Gallimard, 1978, préface, pp I-II.

inéluctablement à Munich. «Chronique de septembre est un bon exemple de journalisme de déconstruction qui reconstruit, redonne du sens à cette période cruciale qui s'étend sur un mois. En s'intéressant à l'actualité immédiate de 1938, Nizan redonne une cohérence à l'histoire à travers la description d'un chaos et livre sous la forme morcelée du texte une éidétique d'une morale politique[1345]».

En bon reporter «décentreur» qui ne s'intéresse pas seulement à l'altérité, Nizan réfléchit d'abord sur la pratique journalistique qui n'a rien d'une science et ne peut donc prétendre à la vérité. Il sait, en effet, la fragilité des sources et des témoignages dans cet art de la communication qui exige selon ses propres termes « esprit de risque et de pari ». Il applique strictement le culte des faits («faitichisme») et l'art de recouper les témoignages et les informations. Sans commentaires personnels, ne se fiant qu'aux faits et à leurs recoupements, comme s'il travaillait en anonyme dans une agence de presse et dans la pure tradition factuelle outrAtlantique. Au fond, souligne Todd, « Nizan journaliste cherche à définir avec sécheresse les quelques règles élémentaires que tout journaliste rigoureux, honnête, applique naturellement[1346] » Aujourd'hui, la presse anglo-saxonne l'a baptisée la « loi des w » : Why ? Where ? When ? Who ?. Tout article de presse, enseigne-t-on à tout jeune stagiaire et apprenti journaliste, doit attaquer par quelques questions cardinales : Où ? Quand ? Qui ? Pourquoi ? Dans l'introduction à « Chronique de septembre », Paul Nizan n'oublie pas ces principes élémentaires et pratique avec brio la critique des cinq sources du rédacteur à la fois politiques, diplomatiques, parlementaires, journalistiques et mondaines. A savoir : les nouvelles d'agence, les informations de ses correspondants, les informations de presse, les informations verbales, les documents officiels. Tentant de concilier et de conjuguer patience de l'histoire et vitesse de l'information, il se définit alors comme un « historien de l'immédiat » qui rédige dans l'urgence du bouclage rédactionnel de son journal.

« Un rédacteur diplomatique est un historien de l'immédiat : il ne saisit jamais le présent qu'au moment même qu'il s'évanouit dans le passé de l'histoire, je veux dire qu'il fait l'histoire de la dernière journée ou de la dernière nuit, et que cette histoire s'interrompt chaque jour pour lui quelques minutes avant l'heure où les formes se bouclent et où les rotatives commencent à tourner. Il dispose de peu d'heures pour ordonner le récit d'événements inachevés ou à peine conclus, et pour former sur eux un jugement : la valeur du récit, le crédit du jugement sont fondés, comme chez l'historien, qui vise à établir un passé à peine plus distancé, sur l'utilisation de quelques sources[1347]. »

Lorsqu'on lui rapporte, pendant la crise de septembre, les propos à peine croyables tenus dans les couloirs de la Chambre par M. Chichery, président du groupe parlementaire radical (« Comment voulez-vous faire une politique de résistance ? Savez-vous combien nous avons d'avions en état de vol ? Vingt-cinq [1348]»), Nizan journaliste se livre à une double critique : critique du vraisemblable et critique formelle des circonstances du témoignage pour que le « bruit » du monde soit ou non utilisable dans l'espace public. Et il en conclut que le fait « journalistique » ne se démarque guère du fait proprement historique car il se base, lui aussi, sur des traces, sauf, cas exceptionnel, lorsqu'on est soi-même témoin de la chose rapportée. « Pas plus qu'en histoire, moins qu'en histoire, cette connaissance ne saurait être achevée. Ses prescriptions rejoignent pour chaque cas les prescriptions d'une enquête policière et d'une enquête psychologiques parfaites : elles sont celles d'une curiosité dont la satisfaction supposerait des moyens d'investigation qu'on n'imagine pas qu'un homme puisse posséder ; il faudrait suivre le Diable boiteux. On ne saurait aboutir qu'à des approximations[1349]. »

Enquêteur précis et sérieux, Nizan a conscience que la multiplication des sources n'est guère la panacée journalistique dans la recherche de la vérité, que la contradiction des témoignages déroute plus qu'elle n'éclaire le « reporter d'idées ». Pire, « l'obsession des faits peut se refermer comme une souri-

[1345] Alain Brossat «Nizan, le plébéien enrégimenté», Séminaire «Paul Nizan, l'enragement du philosophe», Paris 8 Saint-Denis, 23 mars 2005.

[1346] *Ibid.,* préface p. III.

[1347] Paul Nizan, « Chronique de septembre », op. cité, Introduction, p. 7.

[1348] *Ibid.,* p.12.

[1349] *Ibid.,* p.13.

cière[1350] » sur l'historien comme sur le journaliste, « historien de l'immédiat ». Par exemple « l'histoire de la conquête des Gaules serait sans doute plus obscure si vingt officiers de César avait laissé des commentaires[1351].» Au point de cultiver le paradoxe pour dépasser l'écorce des choses et prendre à contrepied le bon sens commun : « Le discontinu de l'histoire est le grand obstacle et la grande chance des historiens. Quelle fortune de n'avoir qu'un témoignage unique[1352] ! » Alors que la presse s'épuise dans un impossible inventaire de sources, contre-sources, empêtrée dans les demi-mensonges et les demi-vérités, persuadée que si on en apprenait plus, on pourrait enfin savoir. Tout, enfin presque !

Au cours de ce mois de septembre 1938, pris par la quête frénétique de la prochaine information qui va changer tout, Nizan relate par le menu, au jour le jour, la rupture des négociations entre les Alliés et les Nazis, la visite de Chamberlin, premier ministre anglais, à Berchtesgaden, le nid d'aigle du Führer, et l'habileté manoeuvrière de Hitler pour arriver à ses fins, à savoir dépecer la Tchécoslovaquie et annexer les territoires sudètes au Reich sous le fallacieux prétexte que des Allemands les habitent.

> « Quiconque avait le souci de combiner la fidélité à la réalité et les nécessités de l'information sentait qu'il fallait tenir compte de quelques règles de fonction et de métier devant cette histoire fulgurante et éclipsée qui ne se suspendait pas un jour, qui ne respirait pas, qui pressait et qui pourtant était l'histoire. Il fallait tout appliquer en hâte ; l'heure des éditions commandait ; le public impatient de savoir si la guerre ou la paix l'emportait, attendait les nouvelles comme du pain[1353]. »

Multipliant les sources et les témoignages de tous bords (surtout anglais et français, mais aussi allemands, italiens et russes), pris par l'urgence des bouclages et les méandres des discussions diplomatiques, Nizan nous livre ainsi l'autopsie d'un désastre politique pour les Alliés qui a enclenché sur la seconde guerre mondiale tout en soulignant le rôle des médias, notamment de la radio pour diffuser et propager les allocutions des protagonistes du drame tchèque. Comme celle radiodiffusée du pacifiste et naïf Chamberlain qui se termine ainsi :

> « (...) La guerre est une chose effroyable, et nous devons être bien sûrs, avant de nous y lancer, que ce sont réellement les grandes questions qui sont en jeu, et que l'appel à tout risquer pour leur défense, une fois toutes les conséquences pesées, est irrésistible. Pour le présent, je vous demande d'attendre aussi calmement que vous pourrez les événements des jours prochains. Tant que la guerre n'a pas commencé, il existe toujours un espoir qu'elle puisse être empêchée, et vous savez que je vais travailler pour la paix jusqu'au dernier moment.

Le grand désir de l'Angleterre sera toujours d'empêcher qu'une puissance continentale, quelle qu'elle soit, augmente ses forces au point de jouer un rôle important dans la politique mondiale ; son but est donc de maintenir un certain équilibre entre les forces des Etats européens, car c'est là une des conditions de l'hégémonie de l'Angleterre dans le monde entier.[1354] »

Sous des oripeaux humanistes et des déclarations lénifiantes, le Premier Ministre anglais est en fait, en ce 27 septembre 1938, tributaire de la politique traditionnelle de l'Empire britannique, « que personne n'a défini avec plus de clarté que M. Hitler lui-même », note avec ironie notre « décentreur » d'idées à la recherche d'une autre parole. Faire voir les marginalités ignorées, les points de vue « autres » qui révèlent l'immensité des malentendus et ruinent nos certitudes identitaires.

(...) La condition nécessaire pour que les destinées de deux peuples soient liées, ce n'est pas l'estime ou la sympathie réciproque, c'est la perspective des avantages que chacun d'eux retirera de l'association. Ainsi un homme d'Etat anglais pourra pratiquer une politique qui ne cessera pas d'être anglophile pour

[1350] Florence Aubenas et Miguel Benasayag « La fabrique de l'information », La Découverte, Paris, 1999, p. 50.

[1351] Paul Nizan, op. cité, Introduction, p. 14.

[1352] *Ibid*., p. 14.

[1353] *Ibid*., p.15.

[1354] « Chronique de septembre », op. cité, p. 135.

être à aucun moment germanophile, mais que certains intérêts de cette politique anglophile pourront, pour des raisons les plus diverses, faire concorder... avec les intérêts germanophiles[1355]. »

Dans ce jeu de dupes des ballets diplomatiques et ce bouillon de bruits et de mots dans lequel il baigne par ses divers informateurs, Nizan essaie d'y voir plus clair et procède alors par une batterie d'hypothèses pour déceler le cours de l'histoire en train de se nouer. Au bout du compte, il retient celle de la « mystification »

> «Les mesures des dernières journées, l'atmosphère qui a régné à Londres et à Paris, le ton employé dans son allocution du 27 au soir par M. Nelville Chamberlain n'auraient été destinés qu'à créer un état d'alarme tel dans l'opinion qu'elle aurait été prête à accueillir la solution finale intervenue le 29 à Munich comme un miracle de dernière heure, quelles que fussent les conditions réelles du règlement. Une vaste opération de politique intérieure aurait été conçue et menée à bien, et les mesures qui permettent d'envisager l'imminence du conflit n'auraient été qu'une vaste mise en scène. Plusieurs faits donnent à cette hypothèse du crédit : en particulier, le contraste que nous avons relevé entre le discours alarmant de M. Chamberlain et son sentiment optimiste sur le dernier message de M. Hitler, et le refus d'utiliser à des fins de résistance diplomatique les démarches du gouvernement de l'URSS et du gouvernement des Etats-Unis[1356].»

Mais, dans ce récit au ton impassible, presque glacé, l'impasse sur les références de références économiques et militaires - pour préciser au moins les enjeux de ce bras de fer qui conduira aux accords de Munich, surprend, voire choque de la part d'un marxiste lettré. De plus, le réel des tractations se dérobe malgré la précision de la collecte des faits et les nombreux témoignages, car le reporter Nizan s'obstine à traquer des raisons et jamais la folie irrationnelle des protagonistes politiques, surtout d'Adolf Hitler.

> « Au delà d'erreurs ponctuelles, qu'est-ce qui laisse insatisfait dans le récit de Nizan ? s'interroge le journaliste Olivier Todd tout en sachant la difficulté de cerner l'histoire en train de se faire. Il a un tort immense : il suppose une rationalité cachée des acteurs. Il paraît tout à fait convaincu qu'un examen méticuleux des faits permet de démontrer qu'une ou plusieurs logiques s'exercent dans un déterminisme éclatant. Nizan n'envisage même pas une horrible vérité possible : et si tous les hommes politiques de l'époque avaient été dépassés ? On dira qu'Hitler, lui, savait fort bien où il voulait aller. La monstrueuse simplicité du projet hitlérien donne au régime et à la brutalité de la diplomatie nazie les apparences de l'intelligence, de la rationalité[1357]. »

Tous ces bruits glanés sur le fil du quotidien et au rythme des dépêches des agences, des articles de journaux et des nouvelles d'informateurs n'arrivent pas vraiment, en effet, à restituer le puzzle de l'histoire munichoise. Les directs, heure par heure sur les négociations engagées, nous apportent davantage de sensations que d'informations utiles. « On ignore en vérité le contenu des entretiens réels entre MM. Chamberlain, Daladier, Hitler et Mussolini, écrit-il : on ne saurait regarder le rapport d'un des quatre négociateurs comme un procès-verbal indiscutable des faits, mais seulement comme un témoignage[1358] ». Pour tenter d'expliquer ce désaccord de dupes lors cette saga munichoise qu'il a suivie de près, Nizan en est réduit à énumérer des hypothèses plus ou moins plausibles, plus ou moins satisfaisantes... Ainsi, après la thèse de la « mystification », il évoque rapidement dans la foulée une autre hypothèse à la fin du livre : « le chantage à la guerre » d'Hitler sous sa forme la plus simple aurait réussi. Ou encore, dans cette fuite en avant d'une rationalité de l'histoire, il émet une troisième hypothèse à la dernière page de « Chronique de septembre » : « Londres et Paris auraient craint leur victoire même et choisi une solution favorable aux « puissances d'ordre » que représentaient Rome et Berlin en face de Moscou[1359] ». Mais le reporter Nizan, malgré tout son habile réseau d'informateurs

[1355] Mein Kampf » in Danture et Blond Adolf Hitler , « Ma doctrine », Fayard, 1938, pp. 242-244, repris in op. cité, p. 135.

[1356] « Chronique de septembre », op. cité p. 192.

[1357] Paul Nizan, op. cité, préface VII-VIII.

[1358] *Ibid.,* Introduction, p. 17.

[1359] *Ibid.,* p.194.

et son talent de synthèse, ne peut trancher finalement la question cruciale de savoir s'il y a eu ou non entente préalable avec Hitler. Il conclut, à la fois modeste et prudent : «Dans l'état actuel de la question, il paraît bien qu'on ne peut aller au delà de ces interrogations redoutables[1360]. ». Dans certaines situations, il restera toujours en son coeur ce bloc d'opacité que Stéphane Mallarmé baptise « l'infracassable noyau de nuit ».

Comme Paul Nizan dans « Chronique de Septembre », la presse s'empêtre dans ce piège logique : elle prétend traquer des affirmations sans faille, des « infos béton » pour parler dans le jargon journalistique, tout en embrassant l'exhaustivité, sans tolérer aucune zone d'ombre au nom de la transparence. Problème fondamental mais sans solution, comme l'a démontré le mathématicien Kurt Godel. Si je prétends avoir la complétude d'un multiple, dit-il, je dois affronter certaines contradictions internes. En revanche, si je veux avoir une cohérence absolue, je dois sacrifier l'exhaustivité. Donc, qui veut embrasser le monde et rendre compte de ses bruits, doit accepter, au fond, de ne pas être tout à fait sûr, opter pour un principe d'incertitude... comme Nizan l'avoue implicitement à la fin de sa « Chronique de septembre ».

A l'inverse, la certitude ne peut s'inscrire que dans une situation particulière, par exemple lorsqu'on « reporte l'idée », c'est-à-dire lorsqu'on admet qu'il peut y avoir un décalage entre notre vision du monde et le monde ; qu'on doit alors remettre en cause sa propre grille d'analyse plutôt que le réel et sans avoir recours à ce qu'on appelle en épistémologie un simulacre, un mécanisme qui vise à contourner les difficultés que le réel oppose au modèle[1361].

Angoisse sourde d'un reporter en rage

Mais s'il refuse de se raconter des histoires et refaire l'Histoire, Paul Nizan, lui aussi, ne renonce à rien, surtout pas à la figure sinon au modèle du père. Dans « Antoine Bloyé », le roman précédent « Le Cheval de Troie », on sait aujourd'hui que Nizan y a peint son propre père plongé dans la neurasthénie parce qu'il avait « franchi la ligne », qu'il s'était échappé du prolétariat pour devenir cadre technicien dans les chemins de fer à force de travail mais qu'il sentait jusqu'à la moelle sa trahison de classe et ne se la pardonnait pas, condamné à la solitude bourgeoise.

Ce fut le grand tourment de Paul Nizan, souligne Michel Contat[1362] ce père qui se réveillait la nuit en hurlant d'angoisse. Mais c'est aussi cette angoisse sourde qui sauve les romans de Nizan de l'esprit édifiant du réalisme socialiste, voire communiste. Il croyait à l'avenir comme d'autres croient au ciel, mais c'était une conviction volontaire plutôt qu'une foi. Et rentré d'URSS où il avait été le témoin de la façon dont on pinçait le présent jusqu'au sang pour faire chanter les lendemains, il se tut, mais ne cacha pas à son « petit camarade » Sartre que la construction du socialisme n'avait pas vaincu la mort et le nihilisme.

C'est elle, la mort, le grand thème de Nizan qui traverse toute son oeuvre comme une violente angoisse regardée en face. Le roman se met à penser tout haut : « L'idée de la mort est dans l'air du temps. Les philosophes, les poètes s'en étaient aperçues les premiers, mais elle était comme un gaz essentiel dans l'air que tout le monde respirait, un air irrespirable à cause de tout cet azote de mort[1363].»

Moment de la Seconde Guerre mondiale entre héros, collabos et salauds. A l'idée d'histoire impliquanr origine, situation dans une histoire plus large, s'oppose ici celle d'une diversité de moments pris dans une succession en partie discontinue[1364]. Il est là question de Lange, le nihiliste, où Nizan dépeignait sans

[1360] *Ibid*., p. 194.

[1361] Florence Aubenas et Miguel Benasayag, « La fabrique de l'information », op. cité, pp. 54 et 58.

[1362] Michel Contat « Paul Nizan, Le militant qui méditait sur la mort », Le Monde, 25 mars 2005.

[1363] Paul Nizan « Antoine Bloyé », Paris, Grasset, 2005, p. 77.

[1364] Frédéric Worms, op. cité, p. 189 : «Plus encore, ce qui fait la singularité d'une période de l'histoire de la philosophie, ce n'est pas l'irruption d'une oeuvre unique qui «influerait» ensuite sur des successeurs, d'une manière linéaire : ce qu'on trouve, c'est plutôt une

complaisance son camarade Sartre. Mais l'idée resurgit et se fait plus lancinante à propos des militants mais aussi de la plèbe en tant que sujet furieux, hors du cercle où sont habituellement circonscrits le jeu politique et l'action de ses acteurs légitimés. Ce passage à la limite - qui n'exclut pas le désordre, le chaos et le nihilisme, apparait comme la condition de son irruption sur la scène publique et son devenir-visible[1365] : « Pendant des années, on ne pensait pas à la mort. On a de simples avertissements de sa présence, soudain au milieu de la vie, et il y a des gens qui pensent à elle plus souvent que les autres : ils naissent ainsi. Elle passe comme un nuage, et elle pourrit brutalement tout le territoire de la vie sous son ombre : l'angoisse aspire tout l'esprit[1366]. »

On voit que ce Nizan-là est loin de Jdanov et de la théorie optimiste du réalisme socialiste, lequel resurgit cependant à la fin du Cheval de Troie » lorsque l'un des militants dit : « Nous ne possédons que nos corps. Le choix n'est pas large : mener une vie qui n'est qu'une espèce d'angoisse ou risquer la mort pour conquérir la vie. Il faut risquer ce prix pour ne plus rougir d'être un homme...». Des paroles universelles et humanistes contre «la langue du IIIe Reich[1367]» que n'aurait pas reniées face à son peloton d'exécution, à Arras, en 1944, quelques années plus tard, Jean Cavaillès, ce logicien résistant fusillé par les nazis et pourtant fort loin du communisme. Mais, méditant sur la mort, il n'entend que la réponse féminine et pragmatique « Rentrons. Il va bientôt faire jour » de la femme qui l'écoute, se dresse d'un bond et tend un bras « dans la direction de l'est ».

Même démissionnaire du PCF après la signature du pacte germano-soviétique et l'invasion de la Pologne, le militant déçu et plébéen Paul Nizan resta un communiste convaincu, tourné vers l'est, bien que non stalinien et ayant anticipé un peu, nous semble-t-il, dans « Chronique de septembre » le rôle déterminant des Etats-Unis dans la guerre mondiale. Comme Marx, Arendt et Tucholsky, il incarne à nos yeux le journalisme-en-lutte et le reporter militant contre « les chiens de garde » et «la trahison des clercs», contre l'ordre établi et l'académisme ambiant. Il nous permet sans doute d'affiner un idéal possible et ambivalent de la fiction théorique du «reporter d'idées» et de mieux préciser les ruptures des années 1930 entre deux moments de la pensée.

constellation épaisse d'oeuvres dont la singularité tient justement aussi à leurs relations les unes aux autres.»

[1365] Alain Brossat «Ce qui fait époque», op. cité, p. 173.

[1366] Paul Nizan « Antoine Bloyé » op. cité.

[1367] Viktor Klemperer «L.T.I.; la langue du IIe Reich», traf. fr. Elisabeth Guillot, Albin Michel, 1996.

II - CHAPITRE 7

Albert Camus à « Combat » : entre morale et politique

- « L'esprit a toujours du retard sur le monde. L'histoire court pendant que l'esprit médite. » (Albert Camus)
- « La flamme de la Résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas » (Charles de Gaulle)
- « Lancer un journal, ce n'est pas une petite affaire » (Philippe Gavi)
- « « Il faut rêver ! » J'écris ces mots et, tout à coup, je prends peur. » (Lénine « Que faire ? »)

Philosophie et mise en récit du présent. « Le propos de cet essai est une fois de plus d'accepter la réalité du moment qui est le crime logique, et d'en examiner précisément les justifications : ceci est un effort pour comprendre mon moment[1368] ». Telle est, dès la première page, la manière dont Albert Camus définit le projet de « L'Homme révolté ». Mais comme le signale l'expression « une fois de plus » ce n'est pas la première fois qu'il essaie de comprendre « son temps » ou son « moment ». De fait, dès son premier essai en 1942, « Le Mythe de Sisyphe », il est entré dans le vif du sujet en posant une question à la fois semblable et différente, sur le suicide cette fois et non plus sur le meurtre : « Y-a-t-il une logique jusque dans la mort[1369] ? » Ou encore, plus précisément : « L'absurde commande-t-il la mort, il faut donner à ce problème le pas sur les autres[1370]. »

Nous avons un urgent besoin de sortir de la position du spectateur pétrifié et de penser debout notre «moment». Le moment de Camus est encore le nôtre. Avec les concepts d'absurde, de révolte, de justice, de morale, de politique, voire de suicide. Il estimait que la charge de l'écrivain est motivée par un double devoir, «le refus de mentir sur ce que l'on sait» et «la résistance à l'oppression». Au nom de la lutte des classes, de la guerre froide, de la politique placée au dessus de la morale, d'autres ont sombré. Ainsi, ce ne sont pas seulement des faits mais bien des problèmes posés par Camus qui retrouvent aujourd'hui, à travers des ruptures et des métamorphoses qui en changent la signification (de l'absurde ou de l'existence au vivant), une actualité saisissante.

«Je cherche à légitimer ma révolte que, jusqu'ici, rien, dans les faits, n'est venu fonder.»[1371] C'est une raison de plus d'y revenir. Il a pu sembler parfois à certains qu'en définissant ce moment par l'absurde[1372] (et ses conséquences), la révolte (et ses conséquences), Camus avait certes touché au cœur des préoccupations historiques, morales, existentielles mêmes de ses contemporains, mais en aurait manqué les enjeux proprement philosophiques, supposés plus profonds, concernant non pas l'absurde, mais la contingence et l'existence, non pas la révolte, mais la révolution et l'histoire. On tentera de montrer qu'il n'en est rien, et que la pensée commandée par la problématique ici posée touche de plein droit au

[1368] «L'homme révolté» in Oeuvres complètes, t.I, Paris, Gallimard, coll. Bibiothèque de la Pléiade, introd., p. 413.

[1369] «Le Mythe de Sisyphe», Ibid., p. 103.

[1370] *Ibid*., p. 103.

[1371] «Carnets».

[1372] Visionner le film de James Kent «Albert Camus, un combat contre l'absurde» (France, 1997, 90 mn) qui a été diffusé sur Arte, le lundi 4 janvier 2010, à 23h.

problème philosophique central et commun du moment de la Seconde Guerre mondiale. Le «reportage d'idées» de Camus n'est pas moins philosophique que la position des autres pensées de l'existence, de Sartre et de Merleau-Ponty notamment, même si elle l'est autrement et se déploie, autant et plus que les autres, à part égale en philosophie (ou dans des « essais ») et en littérature (romans, récits, théâtre), voire même en journalisme[1373].

Qui mieux qu'Albert Camus illustre cette exigence contemporaine de révolte et de résistance ? Leçons de liberté, ses éditoriaux dans « Combat », le journal de la Résistance, s'adresse aux Français des années 1943-1945 nourris de force aux messages manipulations de la presse collaborationniste. Le chemin de la libération du pays passe par la libération des consciences et du sens critique. Face à l'angoisse que distillent les journaux, Camus oppose l'action et la morale[1374].

Comme le montre un remarquable documentaire de Joël Calmette réalisé à partir d'images d'archives, de films de famille, d'extraits de correspondance, de témoignages d'historiens et d'anciens de « Combat », « Albert Camus, le journalisme engagé » rappelle l'importance qu'attachait l'auteur de « La Peste » au journalisme, une activité qui a occupé une bonne partie de sa courte vie. Un métier conçu comme un engagement, un reportage quotidien d'idées pour dire simplement des choses compliquées, un moyen de dénoncer au jour le jour ce qui l'a toute sa vie révolté, la misère sociale, l'exploitation des faibles, les guerres quelles qu'elles soient, l'esprit de médiocrité, l'embrigadement des consciences…

D'abord comme rédacteur, en 1938, à l'âge de 25 ans, à Alger où ses reportages en Kabylie montrent déjà son sens de la formule, son style à la fois concis et lyrique, le jeune journaliste révèle sa position antimilitariste et son pacifisme viscéral. Puis brièvement, comme secrétaire à «Paris Soir», journal qu'il déteste, et surtout, à partir de 1943, dans Paris occupé, en tant que rédacteur-en-chef du journal de la résistance « Combat » (avec son sous titre en forme de slogan » De la résistance à la révolution »), Camus développe, à travers ses reportages et ses éditoriaux, ses idées humanistes et ses espoirs de voir émerger un jour, une véritable démocratie populaire et ouvrière qui aura fait reculer la misère. « Il voulait un journal qui donne aux lecteurs une indication politique et morale de ce que doit être un citoyen et une république », rappelle l'historien Fabrice Virgili dans ce documentaire passionnant commenté comme une lettre ouverte à l'écrivain dont le profil élégant apparaît tout au long du film en ombre chinoise.

Dans son éditorial dans « Combat » du 30 août 1945 sur la question délicate de l'épuration dans la presse à la Libération où il s'oppose à François Mauriac, il pose bien le défi paradoxal du « reportage d'idées » pris par l'urgence et la frénésie quotidienne du bouclage rédactionnel : « Mais les conditions du journalisme ne se prêtent pas toujours à la réflexion. Les journalistes font ce qu'ils peuvent et s'ils échouent fatalement, ils peuvent du moins lancer quelques idées en l'air que d'autres rendront plus efficaces.[1375]»

Camus savait, certes, que sa génération ne referait pas le monde, mais pouvait, disait-il, s'employer à ce que celui-ci ne se défit pas. Il tenait la liberté pour «le plus haut et le plus sûr des biens» et ne cherche pas à fuir les contradictions[1376].

Parmi les vedettes du grand reportage d'avant guerre, note Marc Martin[1377], peu ont été frappées par l'épuration car elles étaient moins exposées que les éditorialistes qui, bien sûr, ne pouvaient guère

[1373] Frédéric Worms «La philosophie en France au XXe siècle. Moments», op. cité, pp. 321-323.

[1374] Pour en savoir plus, consulter professeur Michel Lejoyeux «Overdose d'info. Guérir des névroses médiatiques», Paris, Seuil, 2006, pp. 178-179.

[1375] Albert Camus « Camus à Combat », Paris, Gallimard, 2002, p. 599.

[1376] Téléfilm de Laurent Jaoui «Camus» diffusé le 6 janvier 2010 sur France 2, à l'occasion de l'hommage à l'écrivain, mort il y a cinquante ans. Dans le rôle-titre, le comédien Stéphane Freiss ressemble à l'écrivain au look à la Bogart : visage oblong, contemplatif, cigarettes aux lèvres, front dégagé, prestance de la silhouette.

[1377] « Les Grands reporters ». Les débuts du journalisme moderne, op. cité, p. 348-349.

cachées leurs idées et leurs idéologies à travers leurs propos. C'est à ce titre qu'Henri Béraud a été condamné à mort, peine commuée en travaux forcés qu'il a accomplis à l'île de Ré, tout près de ses « Trois Bicoques » avant d'être libéré, très malade, en l950 et de mourir en l958.

Collaboration/Résistance. Concret/Liberté. Grâce à leur réseau de relations à travers le monde, plusieurs ont pu quitter le pays afin d'échapper aux sanctions. Bertrand de Jouvenel, à qui l'on reprochait son interview[1378] plutôt complaisante d'Hitler en l936[1379], son soutien inconditionnel au camp de Franco durant la guerre d'Espagne et son adhésion au PPF de Jacques Doriot, s'est installé en Suisse, pays neutre, pendant plusieurs années. Titaÿna qui, elle aussi, a collaboré à Paris-Soir et notamment réalisée une interview de Mussolini parue le 21 mars l935 à la une du quotidien de Jean Prouvost. Peu avant l'interview du Führer par Jouvenel le 21 février, elle a aussi dans «Paris Soir Dimanche» du 26 janvier 1936, publié un entretien avec Hitler qu'on peut qualifier sans hésitation de propagande et d'anti-reportage d'idées, car elle donne au lecteur, sans la moindre distance, l'image truquée de sa politique, où le leader nazi, manipulateur né, cache ses ambitions en Europe et propose de résoudre tous les problèmes par la bonne volonté et le dialogue. No comment ! Toujours est-il que le but recherché est atteint : le 27 janvier, le quotidien de Prouvost annonce fièrement que cette interview exclusive a eu un « retentissement considérable » dans la presse allemande.

Titaÿna est arrêtée en août l944 surtout pour sa collaboration à Radio-Paris et pour ses déclarations antisémites, remise en liberté après des mois, en attente d'un jugement, s'enfuit en décembre l946 par l'Espagne. Elle gagne les Etats-Unis, où elle finira sa vie[1380].. Une coupure de cinq ans et la disparition des titres anciens suffisent à expliquer qu'on ne trouve pas dans le métier la majorité de ceux qui y étaient avant la guerre.

Reporter de la libération de Paris en 1944

Dans un tel contexte collaborationniste de la presse, les « Lettres à un ami allemand[1381] » éclairent bien le sens qu'il faut donner à l'engagement de Camus, et à sa participation à « Combat » clandestin. L'écrivain humaniste -qui a goûté au reportage à Alger, replonge dans le journalisme pour développer ses idées mais aussi parce qu'il aime comme Sartre ce milieu où ouvriers, correcteurs, journalistes et intellectuels se côtoient et travaillent ensemble dans un véritable élan fraternel au marbre où il adore se retrouver pour relire les épreuves à l'heure du bouclage. Un esprit d'équipe comme au théâtre et dans le sport (football). C'est d'abord pour lui une manière efficace et vivante de porter et reporter les idées de la Résistance en les engageant dans l'espace public et en pesant ainsi sur l'histoire en train de se dénouer.

En tête de ce programme du Conseil national de la Résistance figuraient « l'établissement de la démocratie la plus large (…), la liberté de la presse et son indépendance à l'égard des puissances d'argent, (…) l'instauration d'une véritable démocratie économique et sociale, impliquant l'éviction des grandes féodalités économiques et financières de la direction de l'économie, (…) la reconstitution, dans ses libertés traditionnelles, d'un syndicalisme indépendant. »

Vaste et humaniste programme qui ne pouvait que séduire le jeune intellectuel algérois. Tous les témoignages s'accordent pour rappeler que c'est Pascal Pia qui, à l'automne l943, introduit Camus, sous son pseudonyme de Bauchard, dans l'équipe du journal Combat. Camus et Pia sont restés liés au delà de l'aventure avortée d'Alger Républicain ». Ils se sont souvent revus à Lyon. Et Pascal Pia a joué un

[1378] Dans «Paris-Soir» et son tirage de l,5 million d'exemplaires chaque jour qui draine le grand public populaire.

[1379] Un des sept entretiens que le Führer a accordé à des journalistes français entre l933 et 1939, selon Pierre Albert.

[1380] Benoît Hermermann « Titayna (1897-1966) », Paris, Flammarion, 1994, pp. 229-243.

[1381] Michel Crépu « Feuilles de guerre », in Télérama hors série « Camus le dernier des juste », pp. 80-82. Les « Lettres à un ami allemand », écrites et publiées dans la presse clandestine sous l'occupation, écartent la tentation du « détour », c'est-à-dire du pacifisme.

rôle capital pour la publication de « L'Etranger » et du « Mythe se Sisyphe » - qui lui est dédié-, en favorisant la rencontre du jeune écrivain avec Jean Paulhan et Gaston Gallimard[1382].

Lors de son premier contact avec l'équipe de « Combat », notamment avec André Bollier et Jacqueline Bernard, Camus joue les modestes et prétend avoir pratiqué peu de journalisme et de mise en page. En fait, comme le précise Jacqueline Lévi-Valensi dans son introduction aux éditoriaux et articles d'A. Camus (1944-1947), on sait que son expérience de journaliste à « Alger Libération » a été importante et variée : entre octobre 1938 et août l939, il a publié de nombreux articles, qui vont de la chronique littéraire au compte rendu de procès, ou d'informations et de prises de position sur la politique municipale à Alger au reportage sur la « Misère de la Kabylie ». On l'avait alors surnommé « le petit marronnier » car le jeune stagiaire journaliste rédigeait tous les « papiers » de circonstances (ou « marronniers » dans le jargon journalistique) : la rentrée des classes, la neige à Alger la blanche, le muguet du ler mai au Palais du Gouverneur, etc. Mais Camus a appris aussi à animer et à diriger une équipe rédactionnelle puisque, du 15 septembre 1939 au 7 janvier 1940, il a été le rédacteur-en-chef du « Soir Républicain », qui, dans sa brève existence de quelques mois, a d'abord doublé « Alger-Républicain », puis l'a remplacé[1383]. Il y est adepte et porte-flambeau d'un journalisme engagé, ne se contentant jamais de la description des faits, mais proposant une réflexion aussi bien sur les errements de l'appareil judiciaire que sur le fonctionnement des institutions politiques, et s'efforçant de définir une véritable éthique du journalisme. Quelques années plus tard, Camus - désormais célèbre dont on lit au sortir de la guerre les éditoriaux dans le métro, part de nouveau en reportage en Algérie et y dénonce encore la misère sociale dès 1945, cherchant à devancer l'histoire plutôt qu'à être à sa remorque. Car il sait trop bien que la pensée politique va avec lenteur et ne rattrape pas l'événement. A tort ou à raison, contre son grand aîné Mauriac avec qui il répond du tac au tac, par journal interposé, il pense que la reconstruction passe d'abord par la justice et l'épuration, pas par l'oubli et la réconciliation.

Quant à la mise en pages, on sait que Camus a été secrétaire de rédaction à « Paris-Soir ». Et il est effectivement chargé de la maquette de « Combat » clandestin : celle-ci doit être bien préparée : rédigé à Paris, « Combat » est alors imprimé clandestinement à Lyon. Mais là ne se limite sans doute pas son activité au journal. S'il est difficile de la déterminer avec précision, il est probable qu'il intervient aussi dans le transport et la diffusion du journal. Et dans la rédaction des articles où l'on retrouve « la patte » de l'écrivain et son sens des formules frappées en médaille. Ainsi, dans « A guerre totale, résistance totale[1384] », signé « Combat », on retrouve le style et le ton de « La Peste » dans des phrases telles que « il suffit du moins que la vérité soit dite et que le mensonge recule », ou encore : « ce coeur tranquille que les meilleurs des nôtres emportent jusque dans les prisons. »

Dans les derniers moments avant la Libération, le filet se resserre sur les membres de la rédaction du journal clandestin dont le nombre diminue avec les arrestations de Jean-Guy Bernard (qui mourra à Auschwitz), de Claude Bourdet et de Jacqueline Bernard, « L'infatigable secrétaire de rédaction de Combat », comme l'écrira le quotidien le 30 avril 1945, pour annoncer son retour de déportation.

En juin, le journal désorganisé par la destruction de l'imprimerie de Lyon et la mort d'André Bollier, doit se contenter de trois « Bulletins d'informations » ronéotypés sous le titre « Combat-Informations ». Camus lui-même est menacé et se cache tout en préparant le numéro 0 de « Combat » pour annoncer le temps fort du moment de la Libération de Paris. Ses notes manuscrites sur « Combat » clandestin s'achèvent pour une conclusion rédigée : « Ici s'arrête l'histoire du journal proprement clandestin. Combat avait publié 56 numéros pendant ces quatre ans[1385]. Ma seule ambition est d'avoir pu faire imaginer un peu ce que représentait chacun de ses numéros. Il n'y a pas de doute qu'il nous ont coûté d'abord les meilleurs d'entre nous (...) Non, nous ne pouvons plus rien pour eux qui se sont battus. Du moins,

[1382] « Correspondance 1939-1947 Albert Camus-Pascal Pia », Paris, Fayard/Gallimard, 2000.

[1383] « Alger-Républicain » est suspendu le 28 octobre l939.

[1384] Daté de Mars 1944 (n°55).

[1385] Camus se trompe dans son calcul : il y eut, en réalité, 58 numéros de « Combat » clandestin.

nous sommes quelques uns encore à garder au fond du coeur le souvenir de ces visages fraternels et à les confondre un peu avec le visage de notre pays ».

Bien que fort discret sur ses faits de Résistance dont, comme Canguilhem, il prétendait que les rescapés n'avaient pas à parler, il confiait, en septembre l944, dans une lettre à sa femme Francine :

> « Après avoir essayé de passer en Espagne et y avoir renoncé puisqu'il fallait faire plusieurs mois de camp ou de prison et que je ne pouvais le faire dans mon état, je suis entré dans les mouvements de résistance. J'ai beaucoup réfléchi et je l'ai fait en toute clairvoyance parce que c'était mon devoir. J'ai travaillé en Haute-Loire et puis tout de suite après à Paris avec Pia, au mouvement Combat (...) Il y a six semaines, j'ai failli être arrêté et j'ai disparu de la vie publique[1386] ».

Et l'intellectuel Camus, pris dans le tumulte de la Libération et des bruits de l'histoire en marche, se mue en reporter dans le feu de l'action et de la Résistance à l'occupant nazi. Avec un style précis et vivant d'un journaliste au sommet de son art. « Paris fait feu de toutes ses balles dans la nuit d'août. Dans cet immense décor de pierres et d'eaux, tout autour de ce fleuve aux flots lourds d'histoire, les barricades de la liberté, une fois de plus, se sont dressées. » Ainsi débute son fameux éditorial « Le sang de la liberté » paru dans « Combat » du 24 août 1944. Le quotidien clandestin est diffusé au grand jour depuis le 21 août et se fait le chantre de l'insurrection de Paris tout mettant en avant la morale. « Le Paris qui se bat ce soir veut commander demain. Non pour le pouvoir, mais pour la justice ; non pour la politique mais pour la morale ».

Le lendemain, Camus décrit à grand renfort de métaphores la libération de Paris. Avec un ton épique et un souffle inimitable dans la lignée des grands reporters de guerre. Et sous le regard qui voit s'agiter le vent de la liberté, le résistant journaliste-en-lutte Camus évoque comme un leitmotiv la voix du peuple qui tonne et secoue ses chaînes. Reportage, libération et vérité d'un combat, le tout enveloppé d'un lyrisme que l'on retrouvera chez Foucault lors de ses reportages d'idées en Iran à la fin des années 1970.

> « Tandis que les balles de la liberté sifflent encore dans la ville, les canons de la libération franchissent les portes de Paris, au milieu des cris et des fleurs. Dans la plus belle et la plus chaude des nuits d'août, le ciel de Paris mêle aux étoiles de toujours les balles traçantes, la fumée des incendies et les fusées multicolores de la joie populaire. Dans cette nuit sans égale s'achèvent quatre ans d'une histoire monstrueuse et d'une lutte indicible où la France était aux prises avec sa honte et sa fureur. Ceux qui n'ont jamais désespéré d'eux-mêmes ni de leur pays trouvent sous ce ciel leur récompense. Cette nuit vaut bien un monde, c'est la nuit de la vérité. La vérité en armes et au combat, la vérité en force après avoir été si longtemps la vérité aux mains vides et à la poitrine découverte. Elle est partout dans cette nuit où peuple et canon grondent en même temps. Elle est la voix même de ce peuple et de ce canon, elle a le visage triomphant et épuisé des combattants de la rue, sous les balafres et la sueur. Oui, c'est bien la nuit de la vérité et de la seule qui soit valable, celle qui consent à lutter et à vaincre[1387]. »

« De la Résistance à la Révolution »

C'est désormais le sous-titre de « Combat » qui est sorti du bois de la clandestinité et passe désormais d'un journalisme-en-lutte qui militait pour l'insurrection à un journalisme de rassemblement, plus consensuel et fusionnel pour recontruire la France de l'après-guerre et mobiliser toutes les forces du pays.

« Nous allons tenter de faire un journal raisonnable. Et comme le monde est absurde, il va échouer », déclare avec provocation à la Libération Pascal Pia, le directeur, l'âme et le patron paternaliste de « Combat » qui arrive au journal tôt, dès dix ou onze heures du matin, avec sa Thermos de café pour tenir le coup car il s'est couché à l'aube pour boucler l'édition du quotidien vendu la plupart du temps à la criée.

[1386] Cité par Francine Camus dans une lettre envoyée d'Alger à sa mère restée à Oran.

[1387] Albert Camus « La nuit de la vérité », Combat du 25 août 1944, op. cité pp ; 151-152.

«Détails inutiles» pour tenter de décrire la «réa-lité» de la presse à la Libération. Entre liberte et nécessité. Aux jeunes recrutés à la bonne franquette (l'écrivain débauche dans l'escalier le cinéaste Alexandre Astruc qui pige à « Flanc-Tireur » dans le même immeuble que «Combat») et tentés par l'aventure du quotidien mythique de la rue Réaumur, Camus, lance : « Je vous ferai faire des choses emmerdantes mais jamais dégueulasses. ». Sans doute, en embauchant ses jeunes talents à « Combat », Camus se souvient avec émotion de ses premiers pas, à 25 ans, dans le journalisme en Algérie où il fait mine de ne pas avoir la vocation mais y apprécie la liberté. C'est du moins ce qu'il prétend dans une lettre à Jean Grenier où il adopte son propos à son correspondant qui, en tant qu'universitaire, doit nourrir sans doute quelques préjugés contre le journalisme : « Je fais du journalisme à « Alger Républicain – les chiens écrasés et du reportage – quelques articles littéraires aussi. Vous savez mieux que moi combien ce métier est décevant. Mais j'y trouve cependant quelque chose : une impression de liberté – je ne suis pas contraint et tout ce que je fais me semble vivant. On y trouve aussi des satisfactions d'une qualité assez basse : mais tant pis[1388]. »

Pendant plus de dix-huit mois, « Combat » paraîtra sur deux pages et sous deux formats selon les stocks de papier : 42 x 57 ou 24 x 42, vendu à 1,50 franc ou 2 francs. Il tire jusqu'à 182 000 exemplaires mais « bouillonne » avec 30% d'invendus. Ce qui rend fragile l'équilibre financier d'un journal militant qui n'a pas le soutien d'un grand groupe mais rêve de lendemains qui chantent. Les premiers mois, les articles et les reportages de « Combat » sont vivants mais classiques, moins traditionnels que ceux du « Figaro », moins compassés que certains dans « Le Monde », qui paraît depuis décembre l944.

Infatigable, le rédacteur en chef Camus définit une ligne journalistique au parfum moraliste, voire philosophique, « au croisement de l'idée et de l'événement ». Quelques jours après la Libération, il annonce la ligne éditoriale : « Nous sommes décidés à supprimer la politique pour la remplacer par la morale... ». Beau programme à connotation kantiste qui ne manque pas d'utopie ni d'ambition ! Relayant les articles de Pia sur la méthode journalistique parus dans « Le Soir républicain », il esquisse une théorie du journalisme tout en s'essayant à l'autocritique. Entre le sage et l'insensé, entre morale et politique, entre critique et questionnement.

« Faisons un peu d'autocritique. Le métier qui consiste à définir tous les jours, et en face de l'actualité, les exigences du bon sens et de la simple honnêteté d'esprit ne va pas sans danger. A vouloir le mieux, on se voue à juger le pire et quelquefois aussi ce qui est seulement moins bien. Bref, on peut prendre l'attitude systématique du juge, de l'instituteur ou du professeur de morale. De ce métier de la prétention à la sottise, il n'y a qu'un pas. Nous espérons ne l'avoir pas franchi. Mais nous ne sommes pas sûrs que nous ayons échappé toujours au danger de laisser entendre que nous croyons avoir le privilège de la clairvoyance et la supériorité de ceux qui ne se trompent jamais. Il n'en est pourtant rien. Nous avons le désir sincère de collaborer à l'oeuvre commune par l'exercice de quelques règles de conscience dont il nous semble que la politique n'a pas fait, jusqu'ici un grand usage[1389]. »

Alors que l'intellectuel Heidegger a demandé « Was ist Metaphysik ? », Camus pose des problèmes professionnels et plus pragmatiques : que doit être le journalisme ? Que propose-t-il, après le départ des vichystes ? Quelle est sa vocation et sa finalité en ces temps agités de reconstruction de l'après-guerre ? Au cours des mois, Camus, « reporter d'idées » qui ne se prétend pas philosophe[1390], relance ses questions et tente d'y répondre vaille que vaille, jour après jour, à chaque bouclage de «Combat». Tout d'abord, il veut des journaux libérés de l'argent, « un ton et une vérité qui mettent le public à la hauteur de ce qu'il y a de meilleur en lui ». Déçu par la nouvelle presse de la Libération et ce qu'il

[1388] Roger Grenier « Albert Camus, soleil et ombre », Paris, Gallimard, 1987, pp. 359-360.

[1389] Albert Camus, « Autocritique », Combat du 22 novembre l944, op. cité p. 344.

[1390] Face aux critiques de Jean-Paul Sartre, Camus a nié être philosophe en disant «Je ne suis pas un philosophe et je n'ai jamais prétendu l'être». En fait, il refusait les étiquettes et préférait le travail en équipe (journalisme, théâtre, etc). L'opposant à Sartre, Michel Onfray dément l'affirmation : «Si être philosophe c'est utiliser le vocabulaire de la phénoménologie allemande pour embrouiller le monde et faire des exercices de normalien, alors oui Camus n'est pas philosophe».

nomme son « péché de paresse », il rappelle l'espoir insensé de liberté d'expression et de parole qui animait les journaux de la Résistance auxquels il a activement participé et en arrive même à évoquer curieusement -sans être pour autant gaulliste, la « voix de la France ».

> « Lorsque nous rédigeons nos journaux dans la clandestinité, c'était naturellement sans histoires et sans déclarations de principes. Mais je sais que pour tous nos camarades de tous nos journaux, c'était avec un grand espoir secret. Nous avions l'espérance que ces hommes, qui avaient couru des dangers mortels au nom de quelques idées qui leur étaient chères, sauraient donner à leur pays la presse qu'il méritait et qu'il n'avait plus. (...) La tâche de chacun de nous est de bien penser ce qu'il se propose de dire, de modeler peu à peu l'esprit du journal qui est le sien, d'écrire attentivement et de ne jamais perdre de vue cette immense nécessité de redonner à un pays sa voix profonde[1391]. »

A l'aube des inextinguibles espoirs de liberté d'expression, un bon journal cherche le dénominateur le plus élevé de ses lecteurs, pas le plus bas. Pas question de presse caniveau ! Pour Camus, le modèle à suivre, n'est pas « Le Monde » de Beuve-Méry avec lequel il entretient une histoire de haine amoureuse et de malentendus, encore moins le voisin « France-Soir » de Pierre Lazareff car trop centré sur le sensationnel et la recherche systématique du scoop racoleur pour séduire un lectorat populaire. Au nom de la vérité et des principes de la Résistance, Camus porte en lui l'espoir d'édifier un « espace public » de la voix de la France. Une espèce d'hétérotopie avant la lettre qui ne supporte pas la médiocrité et réclame du souffle et de l'ambition. Sans démagogie, sans bourrage de crâne.

> « On nous dit : « C'est cela que veut le public ». Non, le public ne veut pas cela. On lui a appris pendant vingt ans à le vouloir, ce n'est pas la même chose. Et le public, lui aussi, a réfléchi pendant ces quatre années : il est prêt à prendre le ton de la vérité puisqu'il vient de vivre une terrible époque de vérité. Mais si vingt journaux, tous les jours de l'année, soufflent autour de lui l'air même de la médiocrité et de l'artifice, il respirera cet air et ne pourra s'en passer. Une occasion unique nous est offerte au contraire de créer un espace public et de l'élever à la hauteur du pays lui-même. Que pèsent en face de cela quelques sacrifices d'argent ou de prestige, l'effort quotidien de réflexion et de scrupules qui suffit pour garder sa tenue au journal ? Je pose seulement la question à mes camarades de la nouvelle presse. Mais, quelques que soient leurs réactions, je ne puis croire qu'ils y répondront légèrement[1392] ».

Partisan d'un journalisme critique pour informer mieux

Pris dans l'engrenage infernal de la surenchère du scoop et de l'heure du bouclage quotidien, le journaliste qui veut informer à tout prix et faire toujours mieux que les concurrents, confond souvent vitesse et précipitation : il livre les faits bruts sans les décortiquer, sans l'enrober de commentaires... au point même de négliger le détour de la pensée et de la réflexion. « La situation est désespérée. Et la solution désespérément simple.[1393] » Au nom du « journalisme d'idées » et de la morale, Camus refuse la fuite en avant de la banale et unique collecte des faits et la facilité de la presse « people » avant l'heure. Il prêche pour des articles de fond qui allient sérieux et information, rigueur et esprit critique. Résistant aussi par la plume, il se prétend acteur qui fait époque plutôt que simple spectateur/témoin de son temps.

> « Il faut bien que nous nous occupions aussi du journalisme d'idées. La conception que la presse française se fait de l'information pourrait être meilleure, nous l'avons déjà dit. On veut informer vite au lieu d'informer bien. La vérité n'y gagne pas. On ne peut donc raisonnablement regretter que les articles de fond prennent à l'information, un peu de la place qu'elle occupe si mal. Une chose du moins est évidente : l'information telle qu'elle est fournie aujourd'hui aux journaux, et telle que ceux qui

[1391] Albert Camus « Critique de la nouvelle presse », Combat 31 août 1994, op. cité, pp. 159 et 162.

[1392] Albert Camus « La réforme de la presse » Combat ler sept. 1944, op . cité, p. 165.

[1393] Paul Watzlawick.

> les utilisent, ne peut se passer d'un commentaire critique. C'est la formule à laquelle pourrait tendre la presse dans son ensemble[1394].

Déjà refleurissent les titres racoleurs et bientôt concurrents, le morbide et le scandale, le crime et la farce. En janvier 1945, Combat atteignait les 185 000 exemplaires. Six mois plus tard, il a perdu 10 000 lecteurs qu'il ne retrouvera plus. Bien sûr, son indépendance d'esprit est reconnu, mais l'opinion ne peut s'en satisfaire. Au fil des mois, elle abandonne ses héros de la clandestinité pour retourner à des préocupations plus triviales : manger, se vêtir, travailler, se loger. Rue Réaumur, personne ne prend garde de ce mouvement de désintérêt presque soudain pour les grandes causes et le monde des idées. La rédaction se sent toujours sur la crête de la vague et se veut indispensable : obliger le lecteur au questionnement permanent, à la vertu de la réflexion contre la débauche des mots et des images. La population parisienne se fatigue, et en un an se détourne de plus en plus des rêves ébauchés, « avec le sentiment que seuls les partis (..) ont les moyens matériels de réaliser leurs aspirations[1395] ».

Pour l'écrivain Camus, observateur et acteur politique, le journal doit malgré tout tenir le cap et s'en tenir coûte que coûte à ses principes et à ses buts. « L'information ne peut donc se passer d'un commentaire critique ». Un journaliste est quelqu'un censé avoir des idées. Les journalistes sans idées veulent informer vite au lieu d'informer bien. La vérité n'y gagne rien, et le lien de dépendance à l'actualité menace. Les informations en apparence neutres ne le sont pas complètement. Elles obéissent souvent à l'idéologie du conformisme et du scoop. Or, on doit séparer l'information du commentaire dans l'espace public afin de ne pas engendrer des confusions entre objectivité et subjectivité qu'il prétend dépasser au nom et au service de son cher « Combat ». Albert Camus taille en pièce au passage le mythe de l'information objective, en temps réel, limitée aux faits essentiels. Il nous rappelle une évidence qui mérite ici d'être répétée : aucun information n'est indiscutable et l'actualité brute n'existe pas[1396]. Il oublie cependant de dire au passage que la sélection de certains faits constitue en elle-même une opinion et qu'un journal hiérarchise toujours l'info en la mettant en scène. Il craint « les excès de la rhétorique et/ou les appels à cette sensibilité de midinette qui faisaient, avant la guerre et après, le plus clair de nos journaux[1397] ». Il pose le problème du talent des individus et de l'honnêteté collective dans sa quête d'un « journalisme critique » à la rencontre de l'intellectuel et du journaliste dont il tente ici une première définition d'« historien au jour le jour »

> « Qu'est-ce qu'un journaliste ? C'est un homme qui est censé avoir des idées. (...) C'est ensuite un homme qui se charge chaque jour de renseigner le public sur les événements de la veille. En somme, un historien au jour le jour – et son premier souci doit être de vérité. Mais n'importe quel historien sait combien, malgré le recul, les confrontations de documents et les recoupements de témoignages, la vérité est chose fuyante en histoire. A cet état de fait, il ne peut apporter qu'une correction qui est morale, je veux dire un souci d'objectivité et de prudence. De quelle urgence ces vertus deviennent elles alors dans le cas du journaliste privé de recul et empêché de contrôler toutes ses sources ! Ce qui pour l'historien est une nécessité pratique devient pour lui une loi impérieuse hors de laquelle son métier est une mauvaise action[1398].»

Le reporter d'idées moraliste est un écrivain qui réclame aussi du « ton », un souffle, un style. C'est pourquoi Pia et Camus font appel à des plumes littéraires pour donner un ton singulier à « Combat » : Gide et Bernanos notamment. Lors du second déjeuner mensuel du comité directeur de « Combat » qui a lieu dans un salon particulier d'un restaurant pas trop chic, Camus arrive avec l'écrivain Louis Guilloux. On y invite aussi Malraux qui est de toutes les aventures. Le l9 janvier 1946, celui-ci, passé au gaullisme fervent, téléphone un scoop à Pia : de Gaule va démissionner. Comment ne pas compro-

[1394] « Albert Camus « Le journalisme critique », Combat 8 septembre l944, op. cité, p. 179-180.

[1395] Synthèse du ministère de l'information. Archives nationales.

[1396] Michel Lejoyeux «Overdose d'info», op. cité, p. 182.

[1397] Albert Camus « Critique de la nouvelle presse », Combat du 31 août l944, in op. cité, p. 162.

[1398] Albert Camus « La réforme de la presse », Combat du ler septembre l944, in op. cité, p. 163.

mettre l'informateur ? On passe le scoop au « News Chronicle » de Londres puis on cite ce quotidien anglais comme source. Histoire de brouiller les pistes et ne pas se griller de ses sources.

Camus livre quelques pistes pédagogiques, voire didactiques, pour instituer et incarner son « journalisme critique » qu'il appelle de tous ses voeux. Le journaliste peut aider à la compréhension des nouvelles par un ensemble de remarques qui donnent leur portée exacte à des informations dont ni la source ni l'intention ne sont toujours évidentes. Il convient donc de cultiver un regard critique et distancié qui n'aurait plus la prétention de tout voir. Ainsi, Camus balance entre relativisme et engagement. Dialecticien pédagogue et imaginatif secrétaire de rédaction, Camus propose qu'on rapproche dans la mise en page du journal des dépêches qui se contredisent, et ainsi « de les mettre en doute l'une par l'autre. Tout en éclairant le lecteur sur la probabilité qu'il est convenable d'attacher à telle information, sachant qu'elle émane de telle agence ou de tel bureau à l'étranger ». Vœu sans doute pieux d'un intellectuel engagé et idéaliste qui croit encore aux lendemains (de Résistance) qui chantent.

Il revient cependant au journaliste, mieux renseigné que son lecteur, de lui présenter, avec le maximum de réserves, des informations dont il connaît bien la précarité et qu'il ne faut pas confondre avec la vérité. Au fond, Camus veut lutter contre l'illusion du public qui voudrait tout ce qui est écrit dans le journal soit véridique et incontestable. Ou, au contraire, faux et mensonger. « Le journalisme n'a pas bonne presse. Il y a des raisons aux exaspérations. Mais il y en a aussi à la vigilance, au refus de la critique légère, inconsciente de ses enjeux», remarque quelques décennies plus tard Géraldine Muhlmann[1399]. Et Camus exige avec bon sens plus de prudence au reporter dans la recherche du scoop, que « les nouvelles fausses ou douteuses ne soient pas présentées comme des nouvelles vraies ». Vrai/vrai, faux/faux, mais aussi et surtout vrai/faux, faux/vrai. Ce qui est la moindre des choses, même lorsqu'on travaille dans l'urgence dans un quotidien avec la hantise de l'heure du bouclage et du ratage de l'info exclusive qui fait vendre et donne notoriété au journal qui l'a détient.

Mais Camus va plus loin dans sa démarche didactique en expliquant qu'« à cette critique directe, dans le texte et dans les sources, le journaliste pourrait ajouter des exposés aussi clairs et que possible qui mettraient le public au fait de la technique d'information (...) L'avantage serait de mettre en garde son sens critique au lieu de s'adresser à son esprit de facilité ». Lucide et circonspect, il conclut cependant avec optimisme : « La question est seulement de savoir si cette information critique est techniquement possible. Ma conviction sur ce point est positive.[1400] ».

Et l'augmentation de la diffusion et de la notoriété du journal semble lui donner raison : le journalisme critique et engagé à la Camus séduit et son lectorat s'élargit. L'information consommée de manière adulte, sans dépendance, ne peut se passer d'un commentaire engagé. Le reporter d'idées, hétérotopie foucaldienne du journaliste idéal, défend la liberté de son lecteur justement parce qu'il est pris dans un combat commun avec lui. Il aide à la compréhension des nouvelles par un ensemble de remarques qui donnent la portée exacte aux informations dont ni la source ni l'intention ne sont toujours évidentes. Il nous met en garde face aux armes de conviction massives que sont les images inédites ou les dépêches tonitruantes. Enfin, Camus nous propose une arme suprême contre la dépendance du présent et au sérieux de l'événement : l'ironie. Une pointe de distance vis-à-vis de l'actualité permet de redonner sa juste place aux annonces les plus définitives, aux commentaires sans appel et aux spéculations sur l'avenir qui ne doutent pas d'elle-mêmes[1401]

En s'abonnant, des lecteurs votent pour la ligne de « Combat » tout en lui permettant de vivre et de se développer. Le journal passe à quatre pages. Un luxe en ces temps où le ministère de l'information

[1399] « Du journalisme en démocratie », op. cité, p. 329.

[1400] Albert Camus, « Le journalisme critique », iop. cité., pp. 180-181.

[1401] Michel Lejoyeux «Overdose d'info», op; cité, p. 182 : «Un dictateur ou un terroriste dont on apprend à se moquer sont des criminels désarmés. Que reste-t-il d'Hitler et de Mussolini quand Charles Chaplin les montre comme ce qu'ils sont, colériques, bagarreurs et puérils ?»

distille au compte-goutte les rations de papier aux quotidiens. Il recrute de nouvelles plumes. Pia engage pour la littérature Maurice Nadeau, trotskisant, qui s'en servira comme tremplin à une belle carrière éditoriale. Jacques Lemarchand régente le théâtre, Jean Grenier et un nouveau critique, Charles Estienne, couvrent la peinture et les diverses expositions. Ami de Camus, Guy Dumur, critique de théâtre, s'impose avec un flair de découvreur.

Avec son « souci d'objectivité et de prudence au jour le jour », revenant aux analyses de Pia dans « Le Soir républicain », inspirées de Nizan dans « Chroniques de Septembre », Camus rapproche ainsi le journaliste de l'historien tout en sachant que le premier qui travaille à chaud manque souvent de recul et de distance par rapport à l'événement. En engageant pour couvrir la politique intérieure, puis par la suite la politique étrangère, le philosophe Pierre Kaufmann que Pia a connu pendant la guerre, Camus lui précise la ligne de « Combat » : « Nous ne sommes pas dogmatiques. Nous ne ferons pas d'anticommunisme mais, lorsque nous ne serons pas d'accord avec les communistes, nous le dirons ». Une ligne éditoriale qui a le mérite d'être à la fois franche et claire.

Ouverte et oecuménique, l'équipe de « Combat ne fonctionne pas en vase clos. L'amitié et la complicité entre Camus et Pia impressionnent tous les journalistes et la rédaction est une véritable ruche intellectuelle où il fait bon vivre, comme en témoigne Roger Grenier, jeune journaliste engagé par Camus « avec l'accord de Pia, bien sûr ». « C'était un endroit où l'on se sentait bien. Je n'ai jamais retrouvé cela quelque part (...) Au milieu de la nuit, alors que le journal était bouclé, il est arrivé que Pia retint quelques uns d'entre nous dans son bureau. Et il nous lisait l'édito de Camus qui paraîtrait le lendemain matin. Il nous montrait ce qui, dans un sujet commandé par l'activité, pouvait passer pour une allusion, un aveu personnel. Ainsi, à propos de la mort de Roosevelt, quelques phrases sur la maladie contre laquelle l'homme politique s'était battu toute sa vie, et que Camus n'avait pas pu écrire sans penser à la tuberculose qui continuait à le menacer[1402]. »

« Combat » accueille volontiers de grandes signatures attirées par la notoriété et la haute tenue intellectuelle du journal, en publiant des extraits de « La lutte avec l'ange » de Malraux, en octobre l944, ou, à plusieurs reprises, des textes de Bernanos. Elle donne la parole à Emmanuel Mounier et s'assure la collaboration quasi quotidienne de journalistes confirmés comme Georges Altschuler, ou, celle occasionnelle d'écrivains déjà reconnus, comme Jean-Paul Sartre. Du 28 août au 4 septembre l944, ce dernier – à l'initiative, dit-on de Camus – publie un reportage intitulé « Un promeneur dans Paris insurgé » qui décrit la libération de Paris. Pour la première fois une signature, celle de Sartre, apparaît dans le journal ; détail savoureux, puisque cette série de reportages est due, en fait, au « nègre » Simone de Beauvoir, du moins en partie[1403].

Connu comme écrivain, Albert Camus devient un journaliste célèbre grâce à ses éditos et à ses articles (parfois non signés) dans « Combat ». Ainsi, le 8 août 1945, précise son biographe Olivier Todd[1404], Camus est le seul éditorialiste français à exprimer son horreur après l'explosion de la bombe atomique américaine sur Hiroshima. Pour l'écrasante majorité des Français et des commentateurs, cette bombe signifie la fin de la guerre. Beaucoup de morts japonais évitent de nombreux morts américains et obligent l'empereur nippon à signer la paix dans le Pacifique.

« La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie, écrit-il. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif et l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques. » Camus est le seul à réagir sur le champ. Il ne nie pas l'efficacité de la bombe. « Qu'on nous entende bien. Si les Japonais capitulent après la destruction d'Hiroshima et par l'effet de l'intimidation, nous nous en réjouirons ». Selon l'agence Reuter, l'invention de la bombe atomique rendrait caducs les traités. Camus proteste et navigue entre morale et politique : il faut maintenant

[1402] Roger Grenier « Albert Camus Soleil et ombre », op. cité, pp. 222-223.

[1403] Albert Camus, « Le journalisme critique », op. cité, p. 181.

[1404] Olivier Todd, « Albert Camus, une vie », Editions Gallimard et Olivier Todd, Paris, 1996, p. 381.

plaider « plus énergiquement encore en faveur d'une véritable société internationale, où les grandes puissances n'auront pas de droits supérieurs aux petites ».

Le commentaire politique et moral de l'actualité avec Mauriac

La vocation moralisante de Camus s'exprime dans cet éditorial plus qu'ailleurs. Car le journalisme critique réclame que « les articles de fond aient du fond[1405]. » Il est découragé par cette dernière barbarie atomique dont il doute de l'effet dissuasif. Croit-il, s'interroge Todd, à l'efficacité de ses prises de position dans « Combat » ? Un éditorial influence-t-il les lecteurs, modifie-t-il leur point de vue, ou charpente-t-il leurs opinions et préjugés ? Simone de Beauvoir est horrifiée par la bombe d'Hiroshima mais ni elle ni Sartre ne le diront en public. Camus, lui, milite volontiers pour un « journalisme critique » qui, par son ton et sa déontologie, réconcilierait morale et politique. Au risque calculé de mélanger faits et idées dans un éditorial bien ficelé.

> « Il est un autre apport du journaliste au public. Il réside dans le commentaire politique et moral de l'actualité. En face des forces désordonnées de l'histoire, dont les informations sont le reflet, il peut être bon de noter, au jour le jour, la réflexion d'un esprit ou les observations communes à plusieurs esprits. Mais cela ne peut se faire sans scrupules, sans distance et sans une certaine idée de la relativité. Certes, le goût de la vérité n'empêche pas la prise de parti. Et même si l'on a commencé à comprendre ce que nous essayons de faire dans ce journal, l'un ne s'entend pas sans l'autre. Mais ici comme ailleurs, il y a un ton à trouver, sans quoi tout est dévalorisé[1406].»

L'exigence morale, la réflexion à la fois politique et éthique, la volonté de participer à la restauration de la France, l'espoir mis dans une révolution sociale pacifique mais fondamentale apportant à ces commentaires de l'actualité une dimension qui dépasse la portée habituelle des articles de la presse quotidienne, voués à perdre de leur intérêt en dehors des circonstances qui les ont suscités. On touche ici au coeur du « reportage d'idées » fiction théorique forgée par Foucault et qui pour Camus n'a rien d'un oxymore à Combat. L'époque de la Libération, de la fin de la guerre et de l'immédiat après-guerre, est particulièrement émaillée de faits historiques. «En grand lucide[1407]» à contre courant des idéologies ambiantes, Camus a su prendre leur mesure, qu'il s'agisse de politique intérieure ou internationale, du statut de la presse, des émeutes en Algérie ou de l'utilisation de la bombe atomique. Il l'expose sans censure et sans concession dans son journal. Sans jamais se renier, sans renier ses idées et ses opinions.

Certes, Camus aborde des sujets divers au gré de l'effervescence de l'actualité fort riche à cette période charnière, mais on retrouve toujours dans ses éditoriaux les lignes de force de sa pensée et de ses choix fondamentaux. A savoir : l'introduction de la morale en politique, la nécessité d'un langage clair et d'une véritable justice, pour les hommes et pour les peuples ; le refus des mensonges et des compromis, le respect de la démocratie, l'établissement d'un nouvel ordre international, qui fasse leur place aux petites nations, en un mot la participation à l'histoire.

« Cette voix inquiète et grave dominant le tumulte de la Libération » ne manque pas de style et se reconnaît d'abord à ses qualités d'écriture à son ton singulier : mordant des accroches à grand renfort d'interrogatives attirant une réponse précise ou une chute ironique, argumentation rigoureuse et claire, refus de l'emphase.

Sur le thème moral de justice et charité, Camus va trouver un interlocuteur de haute volée à sa mesure en la personne de son aîné Mauriac, éditorialiste au Figaro. On sait tout ce qui peut séparer le grand bourgeois catholique, membre de l'Académie française et dont l'oeuvre est déjà abondante, du jeune

[1405] Combat, 8 septembre 1944.

[1406] Michel Contat et Michel Ribalka, « Les Ecrits de Sartre », chronologie, bibliographie commentée, Paris, Gallimard, 1970, p.103.

[1407] L'expression est de Michel Onfray qui dit : «Aujourd'hui l'Histoire a donné raison à Camus. Il devient ce qu'il était : un grand lucide…»

écrivain venu d'Alger[1408]. Mais ils ont en commun leur passé de résistants et surtout un même souci éthique, et le même désir de ne pas séparer morale et politique. Leur dialogue public par éditos interposés, d'abord empreint de respect et même d'admiration réciproque, va se transformer en affrontement féroce. Cette évolution de ton est tout à fait significative de l'état d'esprit qui règne dans les premiers mois qui suivent la Libération de Paris et des attentes diverses entre intellectuels croyants et incroyants sur la gouvernance du pays. L'échange entre les deux célèbres signatures de « Combat » et du « Figaro » s'instaure sur les valeurs qui permettront de fonder une nouvelle société : pour Mauriac, c'est d'abord le christianisme et sa « loi de charité » ; pour Camus, il s'agit de l'avènement de la justice qui sera mieux garanti par des valeurs proprement humaines. Après avoir gagné notre libération, il s'agit désormais de conquérir nos libertés[1409]. Ce débat de fond aura pour principale pierre d'achoppement la question de l'épuration, sur laquelle, Camus et Mauriac vont rapidement s'opposer. Leur débat sera grave, voire tendu et douloureux, parfois ironique, toujours d'une très haute tenue. Un vrai reportage d'idées d'abord à fleurets mouchetés, puis à l'arme blanche, qui va passionner l'opinion et des hommes politiques comme de Gaulle.

Si les deux écrivains journalistes s'accordent sur la nécessité d'une réforme morale de la presse[1410], la première divergence apparaît à propos de la censure. Camus en reconnaît le bien fondé en ce qui concerne les informations militaires, mais récuse la censure politique, d'une manière que Mauriac juge excessive, voire irréaliste[1411] Sans doute, cependant, Camus et « Combat » se sentent-ils assez proches de Mauriac et du « Figaro » lorsque l'écrivain catholique note que « la politique est impure par essence » ou exprime le désir d'aller « vers un socialisme humaniste[1412]. »

Mais très vite, Mauriac prend sur l'épuration une position critique qui va dans le sens de l'« apaisement[1413] », position que conteste « Combat » le lendemain dans sa revue de presse. C'est là le véritable début de la polémique virulente entre les deux journalistes écrivains où chaque lecteur va devoir choisir son camp. Allant dans le sens d'un appel du général de Gaulle[1414], Mauriac plaide pour l'indulgence envers ceux qui se seraient simplement trompés, alors que pour Camus, il y a des situations où « l'erreur n'est qu'un crime » et penche pour une épuration courte, rapide et personnalisée[1415].

Mauriac ayant regretté le poids de la presse unique, issue de la Résistance, Camus affiche son désaccord total avec ce point de vue en attaquant son édito du 20 Octobre : « Nous ne sommes pas d'accord avec M. François Mauriac[1416]. ». Il rappelle, comme il l'a déjà fait à plusieurs reprises, que « La France a une révolution à faire en même temps qu'une guerre » et que cette politique exige une justice rigoureuse[1417]. Dans sa « Réponse à Combat », Mauriac dit son admiration et sa sympathie pour son cadet mais aussi son incompréhension totale.

Camus lui répond longuement : dans cet éditorial[1418] où il réitère sa conviction de la nécessité d'une justice rapide et efficace, s'exprime toute la différence entre celui qui espère en une justice divine et celui qui a « choisi d'assumer la justice humaine ». Et Camus conclut en formulant avec force son sens

[1408] Pour en savoir plus, consulter Jean-Yves Guérin « Portrait de l'artiste en citoyen », Paris, Françoise Bourin Ed., 1993, chap. 3 « Face à Mauriac et à l'épuration », pp. 43-63.

[1409] Editorial « Justice et liberté », Combat du 8 septembre l944, op. cité p. 176.

[1410] Albert Camus, « La réforme de la presse » , Combat du ler septembre 1944, et François Mauriac «Examens de conscience », Le Figaro du 9 septembre l944.

[1411] Albert Camus, « Tout le monde sait que les journaux...., Combat du 22 septembre 1944, et François Mauriac « La traversée », Le Figaro des 24-25 septembre l944.

[1412] François Mauriac, éditorial « Vers un socialisme humaniste », Le Figaro du 11 octobre l944.

[1413] François Mauriac, Editorial « Révolution et Révolutions », Le Figaro 13 octobre.

[1414] Discours de Charles de Gaulle du 14 octobre l944.

[1415] Albert Camus, Editorial du 18 octobre 1944, op. cité p. 264.

[1416] Albert Camus, « Camus à Combat », op. cité p. 270.

[1417] Albert Camus, « Combat » éditoriaux des 20 et 21 octobre 1944, op. cité, p. 270 et 274.

[1418] Albert Camus,« Nous hésitons à répondre à M. François Mauriac... », Combat du 25 octobre l944, op. cité, p. 287.

de la responsabilité historique qui incombe à sa génération. Le ll janvier 1945, sous le titre « Justice et charité », Camus clôt le débat : il y redit la conviction d'une justice rigoureuse, qui exclut tout à la fois « la haine et le pardon ». Mais il devait vite constater que cette justice n'arrivait pas à s'exercer et que l'épuration était « non seulement manquée, mais encore déconsidérée[1419] .»

« Je puis témoigner cependant que malgré quelques excès de langage venus de François Mauriac, je n'ai jamais cessé de méditer ce qu'il disait, déclare Camus, en 1948, au couvent des Dominicains de Latour-Maubourg, en évoquant ce long débat qui l'avait opposé à Mauriac. Au bout de cette réflexion, et je vous donne ainsi mon opinion sur l'utilité du dialogue croyant-incroyant, j'en suis venu à reconnaître en moi-même et publiquement ici que sur le fond, et sur le point précis de notre controverse, M. François Mauriac avait raison contre moi[1420].» Bel exemple de rigueur intellectuelle qui n'existe, hélas, pas toujours dans les rédactions : nous sommes bien placés pour le savoir… après plus de trente ans de journalisme.

La polémique continuera entre Mauriac et « Combat », mais Camus n'y participera plus. Mauriac regrettera implicitement l'absence de cet interlocuteur, « reporter d'idées » et styliste hors pair. En novembre l945, dans un article où il se plaindra qu'on lui fait répondre par « le dernier de la classe », il écrira : « A vrai dire, depuis que M. Albert Camus n'est plus là, les admirateurs de « Combat » parmi lesquels je m'honore de figurer, vivent du parfum d'un vase non certes brisé, mais aux trois quarts vide[1421]. »

Malgré quelques coups de griffe et agaceries, cette controverse entre ces deux grands intellectuels de gauche et de droite a, en effet, permis une véritable confrontation d'idées particulièrement fructueuse qu'on peut qualifier de reportage d'idées. Si les positions de Mauriac et de Camus sont antagonistes, elles ont, pour l'un comme pour l'autre des fondements d'ordre moral, et n'excluent pas une vision lucide de leurs conséquences politiques. Au nom de la charité, Mauriac prêche l'oubli ou le pardon des fautes, et la réconciliation avec tous les Français, et en particulier entre les anciens responsables collaborateurs de Vichy et les nouveaux venus de la Résistance. Au nom de la justice, Camus, réclame l'application concrète, rapide et mesurée de lois adaptées, et appelle à un renouveau complet de la classe politique. C'est Mauriac qui l'a emporté car il allait dans le sens des voeux de la majorité des Français et du général de Gaulle qui voulaient pardonner l'impardonnable. Mais il a fallu près d'un demi siècle pour que la France reconnaisse pleinement la vérité de la collaboration et du régime de Vichy, ce « passé qui ne passe pas [1422]» bien qu'on cherche à l'oublier.

D'ailleurs, l'alchimie du goût de la vérité et de « la prise de parti » sans parti pris prônée par Camus n'est pas toujours chose aisée, peu commerciale et encore moins consensuelle. Le journal bat de l'aile malgré sa notoriété et ses plumes talentueuses car le peuple de la France des tickets de rationnement désire plutôt du pain et des logements que des débats d'idées et des journaux bien ficelés. La musique des premiers jours de la libération de Paris est toujours bien là dans les colonnes du quotidien, mais les paroles ont changé, la critique s'est faite plus radicale, surtout en ce qui concerne la pensée marxiste. La philosophie du déterminisme historique, productrice d'utopie absolutiste, est dénoncée sans retenue. Les idéologues sont toujours prêts à vouloir faire le bonheur des hommes et du monde, quitte à s'appuyer sur des principes meurtriers, Camus appelle à faire front. Tandis que l'armée française bombarde Haïphong, le jour même où « Combat » annonce qu'une « guerre non déclarée semble opposer la France et le Vietnam[1423], Camus, le journaliste critique en prise avec l'actualité du moment, sous le titre « Le monde va vite », ose : « De toutes parts en effet, les civilisations colonisées font entendre

[1419] Albert Camus, Combat éditorial du 30 août 1945, op. cité p. 599.

[1420] Albert Camus, « Essais », op. cité, pp. 371-372.

[1421] François Mauriac, « Le dernier de la classe », Le Figaro du 24 nov. 1945.

[1422] Eric Conan, Henry Rousso, « Vichy, un passé qui en passe pas », Paris, Fayard, 1994.

[1423] Combat, 27 novembre 1946.

leurs voix. Dans dix ans, dans cinquante ans, c'est la prééminence de la civilisation occidentale qui sera remise en question. »

Humanisme visé au corps pour contrer les dérives idéologiques, s'insurger contre les moyens utilisés à Hiroshima et les excès de la Libération, Camus devient « un pionnier de l'idée européenne ». Ou encore à écrire « Ni victimes ni bourreaux » dès 1946, « un grand texte sur la mondialisation, avec l'idée qu'il faut un « nouvel ordre international », puisqu'il n'y a plus d'îles et les frontières sont vaines ». Son mondialisme est un altermondialisme, soutient Guérin.

Partisan d'une mise en commun planétaire des matières premières de l'organisation d'un parlement mondial élu, par opposition à l'Organisation des Nations réunis réduite à une confrontation de blocs, Camus invite ses lecteurs à penser le monde, à ne rien attendre des gouvernements, à construire des communautés de travail et de réflexion, à opposer l'exemple à la puissance, l'éthique à la violence. Utopie ? Oui, répondit-il, mais utopie acceptable, vivable. Pour refuser d'être victime ou bourreau. Et dans ses carnets, il note « Le contraire de l'utopie, c'est la guerre[1424]. » Quelques années plus tard, dans une lettre à un lecteur inconnu de « Combat », il ajoutera : « L'idéologue travaille pour un homme idéal encore à venir, c'est-à-dire abstrait. C'est pourquoi il n'aboutit qu'à écraser l'homme de chair pour lequel seuls les hommes avertis et pessimistes travaillent vraiment[1425]. »

Reporter d'idées s'étant beaucoup investi dans ce journal, Camus vit alors une première agonie de « Combat ». Il veut refondre le quotidien né de la Résistance pour lui donner un nouvel élan et s'en ouvre à sa femme Francine : « Pour Combat, tout est simple. Pia et quelques uns voudraient lâcher. J'ai dit (et c'est peut-être mon tort) que dans les conditions actuelles, ce serait une démission. Pia m'a répondu que pour diriger un journal il fallait croire à sa réussite, qu'il n'y croyait pas et qu'en conséquence il devait partir. Finalement, il a accepté de rester si je devenais le directeur du journal, lui faisant le travail matériel (NDLR : ce que Pia a toujours fait) et moi la réforme d'abord puis la supervision. L'expérience est fixée à six mois. Si la vente remonte, Pia aura eu la démonstration que le journal peut réussir et il reprendra son travail. J'ai dit que je consentais à faire cette expérience limitée mais pas plus (je pourrai donc prendre des vacances). Cela représentera une présence de six à neuf tous les soirs. Je m'arrangerai pour ne pas y aller le samedi. Ce qui me donne presque trois jours pour moi[1426]. »

La tâche est immense et la situation assez critique au journal. Il n'y a plus de « ligne » Combat, le lectorat fond et le tirage tombe à cent mille exemplaires avec 20% d'invendus, parfois 30%. Pour l'année 1947, « Combat » prévoit un déficit de dix-neuf millions de francs[1427]. On évoque même des repreneurs : « La Voix du Nord » ou des banques contactées par Aron. Pia propose de saborder le journal puis reprend courage. Flanqué de Bloch-Michel et Pierre Galindo, il discute à Lille en janvier avec Léon Chadé, patron de « La Voix du Nord » qui garantit 500 000 francs et des recettes publicitaires. De loin, Camus approuve, mais « le côté balzacien de Chadé », l'inquiéte. Chadé veut de l'ordre. Paul Bodin devient rédacteur en chef. Le journal se vend encore moins bien, la distribution est mauvaise et, du 11 au 17 février l947, une grève de la presse parisienne - encore une – condamne le journal déjà en sursis.

Outre, ces problèmes matériels qui font partie de la vie d'un journal indépendant qui ne veut pas être inféodé aux puissances de l'argent, un conflit idéologique, voire politique pointe au sein de la rédaction. Unis à la Libération, les collaborateurs du quotidien sont désunis face à la question gaulliste qui dépasse le questionnement critique et fécond à l'égard du « journalisme réel » qui agite la rédaction de « Combat ». De Gaulle va créer un parti, le Rassemblement du peuple français, et décrète que quiconque n'est pas pour lui s'oppose à lui. Malraux est gaulliste, Sartre antigaulliste. « Avec son vieux fonds républicain, note OlivierTodd, Camus se méfie de la partitocratie et du césarisme. Il paraît souvent

[1424] Albert Camus « Carnets 1942-1951 », Paris, Gallimard, 1964, p. 186.

[1425] 1952. Archives Camus, IMEC.

[1426] Albert Camus, Lettre à Francine Camus, 2 janvier 1947.

[1427] Yves-Marc Aschenbaum, « A la vie à la mort, histoire du journal « Combat », 1941-1970. »

au journal mais écrit moins ». Pas question de choisir de Gaulle ou de rejeter systématiquement ses suggestions. Camus veut traiter les gaullistes « sur un pied d'égalité avec les autres partis [1428]». Ce n'est pas l'option d'autres éditorialistes comme François Bruel ou Albert Ollivier. Le désaccord enfle et durcit avec Ollivier qui veut rédiger une mise au point en avril. D'abord, Camus refuse pour ne pas achever ce « malheureux journal ». Finalement, Ollivier réussit à passer son papier : « Le général de Gaulle appuie de son autorité des idées sur la Constitution, l'organisation politique de la France et le régime des partis. Estime-t-on, ou non, ces idées fondées ? Voilà la vraie question[1429]. » Fatigué et plutôt tolérant, Camus ne censure pas au nom du pluralisme des opinions. D'autres conflits surgissent dans la rédaction à propos de l'acceptation par la France du plan Marshall rejeté par l'Union soviétique. Le navire Combat tangue et devient vite ingouvernable…

Camus doit alors composer avec la collectivité et les finances du journal, entre affects et concepts, entre idéalisme et réalisme. Il réunit rue Séguier plusieurs journalistes de « Combat » pour parler des difficultés du journal. Comment financer les pertes ? De Gaulle trouve les hommes de « Combat » sympathiques et talentueux mais un peu fous et incontrôlables. Malraux transmet une offre d'aide des gaullistes. Pas question ! Henri Fesney, souhaitant revenir, pousse Henri Smadja, homme d'affaires tunisien disposé à racheter la moitié des parts de « Combat » et qui se dit prêt à éponger déficit et dettes. Comme tout repreneur qui se respecte, Smadja jure qu'il n'interviendra pas dans la rédaction et la ligne éditoriale. Il n'y a pas d'autres issues. Le ler juin l947, les actionnaires historiques de « Combat » cèdent leurs parts à Bourdet. Pia le gaulliste, jugeant celui-ci trop à gauche, ne veut pas participer à ce « Combat » là et fait sensation en refusant le chèque qui lui revient de droit en tant qu'actionnaire. Mais ce sont avant tout les enjeux des idéaux-critiques, leurs implications, les représentations qu'ils supposent de la politique et de l'économie dans la France d'après la Libération qui nous intéressent ici plutôt que les questions d'intendance du journal.

La rupture est définitive : « Combat », journal issu et né de la Résistance, succombe bon gré mal gré aux forces du Capital qu'il a stigmatisées pourtant à longueur de colonnes et perd donc son indépendance tandis que l'équipe rédactionnelle éclate et se disperse. Les deux amis Pia et Camus ne se reverront jamais malgré les tentatives de rapprochement voulues par Jacqueline Bernard. Georges Altschuler, Jean Sénard, Maurice Nadeau, Jacques Marchand restent au journal. Roger Grenier ira à « France soir ». Smadja rachète la moitié des parts de « Combat », et arrive à ses fins en le contrôlant ainsi entièrement. Boudet a été naïf et manipulé. Déçu et soulagé, note son biographe Olivier Todd, Camus termine ainsi son deuxième cycle journalistique après celle de ses débuts à Alger. Toujours, il refusera que prendre son public en otage et de mettre le journal au service des puissants, de tolérer des moyens de communication biaisés par rapport aux échanges d'opinions et de regards qui auraient cours librement dans l'espace public si celui-ci n'échappait pas peu à peu aux médias issus de la Résistance comme « Combat » et « Libération » notamment. Le 3 juin 1947, « Combat » tire à 125 000 exemplaires mais ses abonnements ont chuté à 6000. Suivant poliment la règle du jeu, Camus fait ses adieux aux lecteurs, explique que le journal continue... sans lui, avec « notre camarade Claude Bourdet, un des fondateur du journal clandestin ». Il quitte physiquement le Combat au quotidien et sa ruche bourdonnante, par lassitude et fatigue plus que par lâcheté ou cynisme. Le rythme du journalisme au quotidien a eu raison de sa santé fragile, sans compter le stress permanent dû à une passe financière difficile de « Combat ».

Près de 300 articles en moins de trois ans de rédacteur en chef à Combat

Vacciné de sa passion pour le journalisme et en mauvaise santé, l'écrivain prend des vacances en famille et se contentera désormais de donner quelques articles de fond à « Combat ». Ainsi, le 3 janvier 1945, Camus écrit avec pragmatisme : « La politique ne consiste pas à mécontenter tout le monde.

[1428] Albert Camus, Editorial, Combat, 22 avril 1947.

[1429] Albert Ollivier, « Combat » du 23 avril 1947.

Elle ne consiste pas non plus à décevoir personne. Elle consiste à choisir, après avoir réfléchi, et à marcher tout droit dans le sens que l'on a choisi [1430].» Ainsi, on sait que lorsque Camus reviendra au journalisme, en collaborant à « L'Express [1431]», ce sera pour contribuer au retour au pouvoir de Pierre Mendès France, dont il espérait qu'il saurait régler le problème politique de l'Algérie, thème qui lui est cher et sur lequel il a beaucoup écrit en mai-Juin 1945 dans « Combat ». Articles auxquels il a accordé suffisamment d'importance au point de les reprendre presque tous dans « Actuelles III, Chroniques algériennes », en 1958.

Mais nostalgique de la presse de la Résistance, il prend à partir de juin 1947 du recul vis à vis du 4e pouvoir et, atteint d'un catastrophisme à la Pia après les lendemains de bouclage qui déchantent, il dénonce avec virulence le journalisme français de l'après-guerre : « Nous étions désarmés puisque nous étions honnêtes. Cette presse que nous voulions digne et fière, elle est aujourd'hui la honte de ce malheureux pays.[1432] »

C'est fini. «Ceci doit être bien clair (…) de même que nos camarades qui feront le journal demain ne doivent pas supporter les responsabiltiés que nous avons prises, de même notre départ nous dégage de toute obligation ultérieure[1433].»

Camus se consacrera désormais à son oeuvre, touchant son salaire de lecteur aux Editions Gallimard avant d'y lancer la collection « Espoir ». Après la publication de « La Peste », Camus est délivré et désemparé. Il est en manque en quelque sorte : nous le savons bien tous, nous autres les drogués de l'info, pour avoir aussi connu cette frénésie des soirs de bouclage ou cette difficulté à se réadapter à la vie normale, voire ce mal de vivre... après des semaines de reportage à l'étranger ou le lancement d'un nouveau journal. A mi vie, il avoue : « Je ne sais pas. J'ai envie de changer d'existence mais je ne vois que le voyage[1434].»

Entre le 21 Août 1944 et le 3 juin 1947, recense scrupuleusement Jacqueline Lévi-Valensi, Camus aura publié 165 textes : 138 éditoriaux (dont 97 sont signés ou authentifiés) et 27 articles (dont un probable), sans compter les cinq billets signés Suétone (un de ses pseudonymes), et quelques communiqués ou brefs « chapeaux ». Tous ces textes « au croisement de l'idée et de l'événement » ne sont évidemment pas de la même importance, mais aucun n'est anodin ni ne laisse le lecteur indifférent. En les relisant aujourd'hui, ils gardent toujours force de conviction et un caractère d'universalité sans oublier un style moderne et allant à l'essentiel. Pour la plupart, ils n'ont guère vieilli bien que les temps aient changé. Et Raymond Aron qui lui succéda comme éditorialiste à « Combat » résume d'une excellente formule l'exceptionnelle qualité de ses « papiers » et l'aura les entourant : « Les éditoriaux d'Albert Camus jouissaient d'un prestige singulier : un véritable écrivain commentait les événements du jour [1435]».. Ce n'est pas seulement un bel hommage à Camus journaliste à « Combat » mais aussi une bonne et concise définition du « reporter d'idées » tel qu'il devrait être. A bonne distance de l'opinion, de l'événement, de l'idée et de l'information.

« Combat a été un succès ». Telle est la réponse lapidaire, partielle et partiale de Camus lorsque la revue « Caliban » lui demande à froid, en août 1951, les raisons de l'échec. « Je parle de celui dont nous avons, à quelques uns, inventé la formule ». Et il ajoute : Ce journal pas comme les autres «fait la mauvaise conscience des journalistes. Et parmi le million de lecteurs qui ont quitté la presse française,

[1430] Albert Camus « Camus à Combat », op. cité, p. 429.

[1431] « Albert Camus, éditorialiste à L'Express », Introduction, commentaires et notes de Paul-F. Smets, Cahiers Albert Camus 6, Paris, Gallimard, 1987.

[1432] Lettre d'A. Camus à Touratier, 28 août l947.

[1433] Combat, 3 juin 1947.

[1434] Lettre d'Albert Camus, ler juillet 1947.

[1435] Raymond Aron « Mémoires », op. cité, p. 208.

quelques uns l'ont fait parce qu'ils avaient longtemps partagé notre exigence. Nous referons « Combat » ou son équivalent, un jour, quand la situation économique sera stabilisée[1436]. »

A travers cette aventure journalistique et humaine de l'intellectuel Albert Camus dans le journal «Combat», nous voyons bien comment on passe insensiblement du journalisme idéal à une pratique plus pragmatique et moins mythique afin que les idées touchent les « plus nombreux » et que l'éthique infléchisse la politique. L'œuvre de Camus n'a pas connu auprès du grand public ni des milieux littéraires cet « enfer » que les auteurs, créateurs et autres « reporters d'idées connaissent après leur mort pendant un temps plus ou moins long. Pourtant, Camus pris par le vif du sujet de l'après Libération, n'avait prévu aucun des changements du monde qu'il voulait s'efforcer de conserver, déclare-t-il dans son discours de Stockholm[1437], après avoir fait partie de la génération de jeunes gens qui voulaient le changer et perpétuer la flamme de la Résistance française. Ni le retour du fanatisme religieux, ni la mondialisation du terrorisme, ni les transformations de l'expression de la pensée sous les effets des technologies de l'informatique, ni l'ambition humanitaire qui peut conduire à une guerre au nom du bien (qu'aurait fait son docteur Rieux qui, dans « la Peste », soignait des incurables, devant la guerre d'Irak[1438] ?) Reste que l'influence du reporter d'idées Camus a été considérable mais que c'est pourtant aujourd'hui qu'on en voit les traces. Le combat contre l'absolu, la révolte à l'échelle humaine, l'acceptation que l'homme doit faire son métier d'homme sans certitude de réussite et sans promesse de salut sont des idées qui nourrissent et hantent plus ou moins directement les œuvres de nombre de penseurs et d'essayistes de tous pays. Moraliste « solidaire et solitaire », le reporter d'idées ne peut s'exclure de son temps. C'est ce qui va le conduire à penser, dès l'apparition du terrorisme et de la répression, qu'une certaine forme d'engagement s'impose : il faut prendre parti. C'est ce que Camus a fait pendant la Résistance pendant l'Occupation contre les nazis, et dès la découverte de l'univers concentrationnaire et du goulag dans les pays de l'Est. Mais dans cette guerre d'Algérie qui le déchire au plus profond de lui-même, tout manichéisme lui paraît à la fois confortable et criminel. Le rêve de Camus aurait été que l'on pût rendre justice aux Algériens sans priver les pieds-noirs de leur patrie. Il était partisan d'une fédération franco-algérienne qui aurait été possible, selon lui, sans cette guerre civile interminable. L'intellectuel devait préconiser, contre toutes les fatalités du sens de l'Histoire, cette conciliation entre la justice et la fraternité[1439] qui l'avait poussé dans l'aventure journalistique de « Combat » afin d'en convaincre le plus grand nombre.

Dans «L'Homme révolté » en 1951, il franchit la ligne rouge en comparant le goulag aux camps de concentration. Hannah Arendt le félicite, mais qui connaît Hannah Arendt ? Le gourou de référence, c'est Sartre qui accuse Camus d'« incompétence philosophique ». L'Algérie s'embrase. On stigmatise sa partialité et le Nobel de 1957 n'arrange rien, malgré les félicitations de Mauriac, Martin du Gard ou Faulkner. « On l'oublie complètement tant Camus est aimé maintenant, mais sa réputation était au plus bas, rappelle son ami Roger Grenier. Il était brouillé avec les surréalistes et les « Temps modernes », méprisé par l'Université, et la guerre d'Algérie lui faisait beaucoup de mal. Même quand il disait quelque chose, on lui reprochait de ne pas prendre parti[1440]… »

Nous sommes donc loin d'en avoir fini avec le «crime logique», pas plus que nous n'en avons fini avec la «peste», ou avec la justice et la guerre. Et donc, avant tout, avec Albert Camus qui nous invite d'abord à revenir aux faits existentiels que sont l'absurde et la révolte, étudiés en eux-mêmes. Ce ne

[1436] Caliban, août 1951. In Albert Camus, « Essais », Paris, Gallimard, »La Pléiade », 1990, p. 1565.

[1437] Le «Discours de Stockholm» a été réédité avec l'ensemble des «Discours de Suède» de 1957 en Folio-Gallimard. Lorsque Camus reçoit, en 1947, à l'âge de 44 ans, le prix Nobel, sa première réaction publique qui ne manque pas d'élégance sera pour proclamer : «C'est Malraux qui aurait dû l'avoir.» Cette consécration internationale le comble et le terrorise à la fois, lui, un jeune roturier venu des faubourgs ouvriers d'Alger dont la mère ne sait même pas lire. Sartre l'achève en disant de son Nobel : «C'est bien fait !»

[1438] Jean Daniel «Camus, notre contemporain», Les débats de l'Obs, Le Nouvel Observateur, N°2248 du 6-13 décembre 2007, p. 56.

[1439] *Ibid*., p. 56.

[1440] Grégoire Leménager, Baptiste Touverey « Camus le nouveau philosophe », Le Nouvel Observateur N°2350 du 19 au 25 novembre 2009, p. 104.

sont pas des fait simples, ce sont les coordonnées exigeantes, tendues, de l'existence humaine. Ensuite à critiquer les raisonnements abusifs qui prétendent s'appuyer sur ces faits simples pour conduire aux folies meurtrières des hommes et notamment au terrorisme ambiant. Enfin, et c'est peut-être le comble du reportage d'idées et son enjeu ultime, il nous incite à comprendre le sens de ces faits quand on les débarrasse de ces raisonnements, comprendre pourquoi ils apparaissent alors pour ce qu'ils sont, non seulement une condition difficile, absurde, scandaleuse, mais aussi une expérience simple, cosmique, heureuse.

Isolé et «déchiré», Camus incarne une figure originale et souvent décriée du «reporter d'idées» qui sort des sentiers balisés et conceptuels de l'histoire de la philosophie.

« Il n'est pas « compétitif en matière conceptuelle », comme disait Ricoeur à propos de Mounier, mais pose certaines questions et plutôt bien», observe l'universitaire Jean-Yves Guérin qui vient de diriger un remarquable « Dictionnaire Albert Camus[1441] ». «Mais attention, Camus, ce n'est pas l'humanitarisme à la Bernard Henri Lévy. Il est à BHL ce qu'Edith Piaf est à Vanessa Paradis.» Albert Camus à «Combat» incopore et personnalise la figure moderne du journalisme critique proche du journalisme-en-lutte qui tente de concilier morale et politique à un moment clef de l'histoire. Entre morale et politique, entre Kant et Machiavel.

[1441] Bouquins, Paris, Robert Laffont, 2010.

II - CHAPITRE 8

Hannah Arendt : penser l'événement

- « La pensée voyage à la vitesse du désir [1442]»
- «Un acte de violence n'a jamais de témoins. Il n'a que des participants» (Jean-Paul Sartre)
- «A chaque époque, il faut s'arracher à ce qui fait conformisme de son époque» (Walter Benjamin)

Pour cette « passagère sur le navire du XXe siècle [1443]» Hannah Arendt (1906-1975), l'activité théorique ne peut s'affranchir de l'actualité politique. Entre passions et raison. Loin d'être une « professionnelle de la pensée », c'est au croisement de sa biographie et de la configuration du monde dont elle fut un témoin engagé que son œuvre et ses interrogations de « reporter d'idées » se déploient. « Obligée du monde », philosophe, ou plus exactement « political theorist » comme elle se plaisait parfois à rectifier, elle se propose de « penser ce que nous faisons » et en ce sens d'être un implacable journaliste-en-lutte. « Cover-girl » de la « Saturday Revew of Litterature » à 45 ans, consacrée « femme d'exception » pour « les Origines du totalitarisme » par l'université de Princeton- ce qu'elle regrettait, l'expression lui rappelant cruellement celle de « Juif d'exception »- Arendt exprimenta d'abord la difficulté d'être reconnue comme « quelqu'un » par les descendants de Socrate et d'Aristote. Ces messieurs lui chipotèrent si longtemps le titre de philosophe qu'elle-même n'en voulut plus. Quant à Heidegger, son ancien professeur et amant, « je sais qu'il n'a pas supporté que mon nom apparaisse en public, que je publie des livres, etc. », «écrit-elle à Karl Jaspers en 1961. « Toute ma vie j'ai pour ainsi dire triché avec lui, j'ai toujours fait comme si je ne savais pas compter jusqu'à trois. Et puis j'ai perdu le goût de tricher et j'ai aussitôt pris un coup sur le nez. »

Face à l'effondrement du politique, cette maladie de la modernité qui fait naître les régimes totalitaires, la question philosophique centrale pour Hannah consiste davantage à comprendre les conditions d'un « monde commun » inscrites dans un véritable dialogue de la pluralité que d'adhérer à un quelconque mouvement féministe, malgré sa conscience de l'utilité de certaines luttes pour l'émancipation.

« C'est de mon mari[1444] que j'ai appris à penser politiquement et à observer les choses sous un jour historique : je n'y serai jamais parvenue toute seule, car auparavant, je n'envisageais la politique que sous l'angle de la question juive ».

Et la presse, en particulier le journalisme politique, paraît alors le moyen idéal de cultiver et de conjuguer ses deux centres d'intérêt tout en gagnant sa vie vaille que vaille avec sa plume. « Le fait de dire la vérité de fait comprend beaucoup plus que l'information quotidienne fournie par les journalistes, bien que, sans eux, nous ne nous y retrouverions jamais dans un monde en changement perpétuel, et au sens le plus littéral, nous ne saurions jamais où nous sommes.[1445] »

[1442] Malcom de Chazal « Sens plastique », Préf. Jean Paulhan, Paris, Gallimard 1948, réed. 1985 p. 98. C'est un poète, écrivain, paintre mauricien.

[1443] Dixit son amie biographe Hans Jonas.

[1444] Ndlr : son second mari, Heinrich Blücher, communiste berlinois, antisioniste virulent, refugié sans papiers, etc.

[1445] Hannah Arendt « Vérité et politique », la crise de la culture. Paris, Gallimard, 1972, p. 147.

Dans cette « affaire médiatique » baignée entre dette, ambivalence et dépendance, il est certain qu'une telle activité journalistique n'eut rien de marginal pour celle qui cherchait à échapper à l'expression rassurante de Hegel selon laquelle « rien ne peut se produire que ce qui existait déjà [1446]» ; et surtout voyait dans l'événement le centre d'attraction de la pensée : « La courbe que décrit l'activité de pensée doit rester liée à l'événement comme le cercle reste lié à son foyer[1447] »

Pratiquant un « journalisme du décentrement » qui n'a rien avoir avec celui d'un Albert Londres par exemple qui joue, lui, la carte du témoin ambassadeur et rassembleur, Arendt vise à déranger ses lecteurs plus qu'à les rassembler et ne cherche donc pas à apprivoiser l'altérité et donc à la dénaturer pour mieux nous la faire voir dans toute sa radicalité. A l'image de sa vie d'errance, elle n'exclut pas une certaine forme de nomadisme dans la pensée qui ne consiste pas seulement à aligner des concepts mais à les confronter et à les reporter dans les événements en fonction de l'actualité. Une idée présente une vérité comme un fait ou encore l'idée veut présenter certains faits comme le sens de l'histoire. Dans cette dialectique complexe et périlleuse de l'exposition de la vérité dans l'ordre de l'histoire, l'idée se situe entre l'événement et le fait, entre le hasard et la nécessité.

Penser pour Hannah Arendt, c'est s'arracher à la confusion commune, singulariser notre rapport aux choses, faire surgir un sens inouï de la trivialité du déjà-vu et du partout-dit. Travail/œuvre/action ; vie/ monde/pluralité ; penser/ vouloir/juger ; autorité/pouvoir/violence, autoritaire/dictatorial/totalitaire. En véritable reporter d'idées, elle procède par distinctions conceptuelles qu'elle accouple et conjugue au gré de son inspiration. Celles-ci permettent de mettre en évidence ce qui fait la teneur d'un concept, ce qui donne un sens à l'événement. Car elle tient pour acquis que « la pensée est incapable de sortir, par ses propres moyens, des conditions qu'engendre l'action même de penser[1448]. »

Sans aller cependant jusqu'à l'exigence d'un Deleuze qui veut libérer les « singularités » et pour cela chercher la différentielle, le retour du même dans la sélection et la différence.

L'exilée Hannah apprend l'anglais, s'intègre peu à peu à la société new-yorkaise, commence à écrire dans des revues et des journaux, devient lectrice chez Schocken Books, où elle fait éditer Frank Kafka et Gershom Scholem.

« Depuis que je suis arrivé en Amérique, c'est-à-dire depuis l941, je suis devenue une sorte d'écrivain en free lance, à mi chemin entre l'historien et le journalisme politique. »

De retour à New-York, après son séjour dans le Massachusetts, Hannah Arendt contacte en effet l'historien juif Salo Baron à l'université de Columbia. Il lui offre l'occasion de publier son premier article « De l'Affaire Dreyfus à la France d'aujourd'hui », dans le périodique qu'il dirige « Jewish Social Studies ». Et elle trouve du travail en novembre l941 dans le journal « Aufbau », où Hannah est engagée comme éditorialiste. Le premier article qu'elle y publie sous la rubrique « This means you » (C'est votre affaire) s'intitule « L'armée juive, le début d'une politique juive ». Elle y reprend la problématique soulevée par Kurt Blumenfeld lors d'une conférence sur la question de l'opportunité ou non pour les juifs de se doter d'une armée. Les 17 et 31 décembre l943 paraît le seul article d'Arendt en anglais dans « Aufbau », avec pour titre en forme d'interrogation « Can the Jewish Arab Question be solved[1449]?»

[1446] Hannah Arendt, « Du mensonge à la violence », Paris, Calmann-Lévy, 1972, p. 118.

[1447] Hannah Arendt, « Action and the Pursuit of Happiness », in Politishe Ordnung and Menschliche Existenz : Festgabe für Eric Voeglin, Munich, Beck, p. 2.

[1448] Hannah Arendt « Conditions de l'homme moderne » début chap. V L'action, Paris, Calmann-Lévy, 1961 et 1983.

[1449] Nota : un grand nombre d'articles publiés par Arendt dans « Aufbau » entre l941 et 1966 ont été rassemblés dans « Auschwitz et Jérusalem», Paris, Tierce, 1989.

Dépasser la banalité du mal

La publication remarquée des « Origines du totalitarisme », puis de « Eichmann à Jérusalem – Essai sur la banalité du mal », qui suscitera mille polémiques, lui donne une autre stature à la fois de penseur engagé et de reporter publiciste. Difficile de trouver plus grinçant, cinq ans seulement après la capitulation allemande, que sa longue analyse inaugurale de l'antisémitisme. Arendt ne s'y contente pas de rompre la chaîne, fictive selon elle, reliant les violences médiévales envers les juifs au génocide nazi, en passant par la mobilisation de la droite antidreyfusarde. Elle ne s'y contente pas de faire de l'antisémitisme moderne un phénomène inédit, purement politique, né pour l'essentiel de la crise de l'Etat-nation européen. Elle y suggère aussi que c'est la croyance en un dessein permanent de persécution qui aura contribué à forger l'idée d'une histoire unique du peuple juif et à moderniser ce « mythe de l'élection » contre lequel elle s'est toujours élevée. Déjà, le malaise surgit dans ce livre, qui fascine autant par l'originalité de ses angles de vue que par sa violence négative et par ce « ton de supériorité hautaine » que relevait déjà Raymond Aron.

Jamais de son vivant, elle ne cessa d'inspirer de la crainte aux patrons de presse et autres mandarins universitaires, dont aucun ne voulut jamais prendre le risque de la salarier. Mais, désormais célèbre bien que marginalisée, Arendt est invitée aux universités de Berkeley, Princeton, Columbia pour enseigner la philosophie et les sciences politiques, avant d'obtenir en 1963 la chaire de professeur de sciences politiques à l'université de Chicago et d'être nommée professeur de philosophie politique à la New School for Social Research de New York. A rebours d'une tradition dans laquelle cultiver l'apathie revient à servir la raison, Arendt refuse d'occuper la position du sage, à l'écart de l'histoire et de l'insensé, surplombant la mêlée des intérêts et des passions. Le primat accordé à la contemplation porte à son avis préjudice à la compréhension du monde : on ne peut guère se rendre indifférent au monde sans rendre le monde inintelligible. En ce sens, le « reporter d'idées » qui analyse, interprète, interroge, écoute, dément ou confirme, échappe à cette fatalité et il lui arrive parfois de lever quelques lièvres et de balayer les tabous. Non sans ironie et une bonne dose d'humour à l'égard des siens qu'elle n'épargne guère.

« Mon grand père, raconte-t-elle dans une interview télévisée accordée à Gunther Gaus le 25 octobre 1964, était président de la communauté libérale juive et conseiller communal à Könisgsberg. Je viens d'une vieille famille juive. Cependant le mot « juif » n'était pas utilisé quand j'étais enfant. Je l'ai rencontré la première fois en entendant les boutades antisémites – qu'il vaut mieux ne pas répéter- des enfants dans les rues. »

De surprenantes révélations émaillent aussi ce parcours retracé scrupuleusement « Dans les pas d'Hannah [1450]», comme cette visite à Raoul Hilberg. C'est dans sa maison en forêt du Vermont, au milieu des écureuils, que la biographe est allée retrouver l'auteur de « la Destruction des juifs d'Europe », à l'automne 2003. Le vieil historien se souvient ici avec quelle sèche hostilité Hannah Arendt, alors lectrice dans une maison d'édition américaine, fera obstruction à la parution de cette somme de référence sur la Shoah, arguant du fait que tout a déjà été dit sur la période. Une anecdote d'autant plus dérangeante qu'Arendt n'hésitera pas ultérieurement à s'appuyer sur les pages consacrées par Hilberg à la « collaboration juive », lors de la polémique soulevée par « Eischmann à Jérusalem ».

Dans un scoop en forme de pied de nez à l'histoire, l'hebdomadaire allemand « Der Spiegel[1451] » vient aussi d'annoncer qu'un éditeur d'Hannah Arendt qui, comme chacun sait, a fui l'Allemagne nazie et consacré une partie de sa vie à dénoncer ce régime - a été un haut responsable nazi. Directeur de collection chez l'éditeur allemand Piper Verlag, Hans Roessner avait pris en 1940 la direction d'un service du terrible Office central de la sécurité nationale (RSHA), la structure qui organisa la déportation de

[1450] Laure Adler, «Sur les pas de Hannah Arendt», Paris, Gallimard, 2005.

[1451] 26 juillet 2005.

millions de juifs, affirme « Der Spiegel », s'appuyant sur les recherches de l'historien hambourgeois Michael Wildt. Il fut aussi membre des services secrets nazis en 1934, où il était chargé « d'observer » les milieux culturels et dénonça « la judaïsation de la vie spirituelle allemande ».

Le patron de la maison d'édition, Klaus Piper, engagea Rossner en 1958. Mais Arendt n'a jamais rien su du passé de son éditeur. Elle-même juive, elle avait dû s'exiler en 1933 en France, puis aux Etats-Unis. Déchue de sa citoyenneté allemande en 1937, Hannah, comme les autres « étrangers ennemis », est retenue une semaine au Vélodrome d'Hiver, avant d'être internée au camp de Gurs dans les Pyrénées orientales, d'où elle parvient à s'évader. Dès la proclamation du statut des juifs en octobre 1940, son époux et elle entament des démarches en vue d'obtenir des visas pour les Etats-Unis. L'attente, à Lisbonne, dure trois mois. Les Blücher arrivent à New York en mai 1941. La vie, sans argent, fut très difficile dans les deux petites chambres du 317 de West 95 Street.

Selon Michael Wildt, Roessner tenta par deux fois au moins de faire modifier les manuscrits de la philosophe, à laquelle il adressait par ailleurs un élogieux courrier sur ses travaux. Il voulut d'abord ne pas faire figurer, dans le sous-titre d'un ouvrage[1452] consacré à l'auteure allemande des Lumières, Rahel Varnhagen, son origine juive. Mais aussi supprimer certains passages de l'ouvrage d'Arendt sur le procès à Jérusalem du criminel de guerre nazi Adolf Eichmann.

« Beaucoup d'angles morts, décidément, chaque fois que l'on touche au rapport de Hannah Arendt à son peuple. Ce peuple juif qu'elle ne voulut jamais servir, mais seulement accompagner dans son mouvement, quitte à devenir souvent le plus implacable de ses juges[1453].»

Refusant le confortable retrait dans la pure sphère théorique qui n'intéresse souvent que les « pairs » et autres universitaires, Hannah Arendt compose et tisse une oeuvre entrelacée aux événements contemporains afin de mieux les penser et les reporter dans l'opinion. De la résistance au nazisme à la guerre du Vietnam, Hannah Arendt, si lumineuse dans son énonciation et complexe dans sa réflexion, nous offre une pensée de gauche intelligente, qui ne se tient pas quitte du monde une fois qu'elle a annoncé son catéchisme antilibéral. C'est la trajectoire d'une intellectuelle libre[1454], la « penseuse d'un aujourd'hui chaotique » capable de « diagnostiquer les causes du mal qui gangrène nos sociétés, d'allier « la volonté de croire en une loi morale partagée par tous et l'interrogation sur la fragilité des affaires humaines ». C'est l'existence d'une femme loyale et forte, une « femme déchirée » aussi, « contrainte tout au long de sa vie, de chercher sa place, tant intellectuelle que physique, entre la langue allemande et la culture juive, entre son amour adultérin pour Martin Heidegger et sa vie d'épouse avec Henrich Blücher, entre sa passion pour la philosophie et son goût pour la politique, entre la vita contemplativa et la vita activa .» Cette volonté délibéré chez elle d'être en prise avec son époque n'est pas l'indice d'une démission de la pensée, mais bien d'une responsabilité de celle-ci dans le monde, non pas le signe de sa soumission à l'ordre de l'accident, mais celui de l'exigence qui l'anime : penser l'événement.

« Cette prise en compte de l'événement permet à Arendt de lutter sur deux fronts, contre deux modes de pensée dont elle dénonce l'influence ruineuse, note son traducteur coordinateur, Claude Habib : d'une part, les conceptions de l'histoire dérivées de l'hégélianisme, d'autre part la « science » politique américaine où s'illustrent les « spécialistes de la solutions des problèmes ». Que ce soit sous la forme du marxisme ou plus généralement du progressisme, la première catégorie concerne la pensée de « gauche ». La seconde vise tous ces experts modernes, entraînés par leur foi dans les modèles qu'ils construisent, dont les avis conduiront à des politiques irréalistes et monstrueuses dont la guerre du Vietnam forme un exemple frappant[1455] ». Calculs et courbes n'intègrent jamais que « des automa-

[1452] Rahel Varnhagen : «La vie d'une juive allemande à l'époque du romantisme», Paris,Tierce, 1986.

[1453] Aude Lancelin « « Arendt l'incorrecte », Le Nouvel Observateur N° 2134, du 29 sept. Au 5 octobre 2005, p. 106.

[1454] Quand la petite Hanna, alors adolescente, eut des doutes religieux, elle alla voir le rabbin de la famille Arendt et lui avoua qu'elle ne croyait plus en Dieu. Le rabbin eut une réponse magnifique : « Mais qui te le demande ?».

[1455] Hannah Arendt Introduction de Claude Habib, « Penser l'événement », Paris, Belin, 1989, p. 7.

tismes et des processus du présent », ils parent des prestiges d'une pseudo-science des spéculations décrochées de la réalité. Tout aussi fallacieux et tout aussi risqué lui semble le confort de pensée dont se bercent les progressistes : « Rien ne peut intervenir que les conséquences « nécessaires » de tout ce qui nous est connu. N'est-il pas infiniment rassurant de savoir, selon l'expression de Hegel, que « rien ne peut se produire que ce qui existait déjà[1456] ? » Cette moderne réévaluation de l'événement chez notre « reporter d'idées » - qui ne se veut pas sage stoïcien et encore moins indifférente à l'actualité avec laquelle elle ressent comme une dette - est avant tout le fait d'une sensibilité politique qui donne libre accès et fait pleinement droit aux émotions humaines, aux affects pour mieux être en phase avec les bruits du monde et penser l'évènement.

«L'absence d'émotion n'est pas à l'origine de la rationalité et ne peut la renforcer. (...) Ce qui s'oppose à l'« émotionnel », ce n'est en aucune façon le « rationnel » quel que soit le sens du terme, mais bien l'insensibilité qui est fréquemment un phénomène pathologique, ou encore la sentimentalité qui représente une perversion du sentiment[1457]. »

Comment peut-on vraiment « reporter » l'idée dans l'espace public… Sans prendre en compte l'ambivalence de l'information qui sert à la fois d'acolyte et d'ennemi à l'événement ? L'information se dévalorise en effet avec le temps, l'événement se valorise avec lui. Par exemple, écrit Hannah Arendt, « ce que nous ne parvenons pas à comprendre, semble-t-il- dans les pays occidentaux en général et aux Etats-Unis en particulier – c'est l'énorme puissance inhérente à la misère une fois que ce malheur apparaît au grand jour et fait entendre sa voix en public. Cela s'est produit pour la première fois avec la Révolution française et n'a cessé de se reproduire depuis[1458]. »

La quadrature du cercle de la guerre froide

Si chaque moment philosophique se referme, certes, avec ses limites et ses oublis, dans l'espace (oubliant ce qui se fait ailleurs) et dans le temps, il s'ouvre aussi par ses déplacements et ses reprises. Le « tout est possible » des régimes totalitaires ayant confirmé le « tout est permis » des philosophes nihilistes, Hannah Arendt se félicitait dans un article de l954 du regain d'« intérêt pour la politique dans la pensée philosophique européenne récente », première étape sur la voie du souci, du soin à apporter au monde[1459].

En effet, selon elle, activité théorique et actualité politique vont de pair et fonctionnent en totale synergie. Car, non seulement, la théorie ne déroge pas lorsqu'elle s'y voue, mais elle se fourvoierait à vouloir s'en abstraire pour se développer dans une pleine autonomie. Et la théorie ne peut aspirer à cet idéal illusoire de l'autonomie sans dénier du même coup toute inventivité historique aux sociétés humaines. Or, l'histoire fait surgir des formes inédites, ce fut le cas notamment des révolutions du XVIIIe siècle, ou des totalitarismes au XXe siècles, deux types de phénomènes que les catégories de la pensée politique classique ne permettent pas d'appréhender, mais avec lesquels nous devons vivre.

Dans un texte de 1962 intitulé « Guerre froide et Occident », Arendt évoque la possibilité que le jeu meurtrier des « si » et des « quand » devienne soudain bien réel dans un tel contexte et qu'il ne soit pas inconcevable qu'un jour l'hypothèse d'une victoire et l'hypothèse d'une défaite viennent conclure une guerre qui n'aura jamais réellement éclaté. L'histoire est un maître bégayant qui ne nous enseigne rien et nous laisse démunis face à n'importe quel fait particulier.

[1456] Hannah Arendt, « Du mensonge à la violence », Paris, Calmann-Lévy, 1972, p. 140.

[1457] *Ibid*., p. 174.

[1458] Hannah Arendt, « Penser l'événement », Paris, Belin 1989, p. 206.

[1459] Hannah Arendt « L'intérêt pour la politique dans la pensée européenne d'aujourd'hui », in Philosophie de l'existence et autres essais, Paris, Payot & Rivages, 2000, pp. 221-246.

« Rien ne ressemble autant à la démonstration de la quadrature du cercle que la recherche d'arguments permettant de trancher entre des propositions comme « plutôt mort que rouge » et « plutôt rouge que mort ». Car ceux qui affirment « plutôt mort que rouge » oublient qu'il y a une différence considérable entre le fait de risquer sa vie pour la sauvegarde et la liberté de son pays ainsi que pour la postérité, et celui de risquer l'existence même de l'espèce humaine pour les mêmes motifs. En outre, la formule comme telle renvoie à l'Antiquité, où elle se fondait sur la croyance que les esclaves ne sont pas des hommes, et que perdre sa liberté revient à changer de nature et, si l'on peut dire, à perdre son humanité. Je pense que nul d'entre nous ne peut adopter ce point de vue, et les libéraux[1460] qui essayent aujourd'hui de se servir de cette formule moins que tout autre. Mais cela ne veut pas dire que l'avis contraire soit mieux fondé. Quand une ancienne vérité cesse d'être applicable, elle ne devient pas plus vraie d'être mise la tête en bas. Devant les réalités auxquelles nous sommes confrontés, le slogan « plutôt rouge que mort » ne peut que vouloir dire qu'on accepte de signer sa propre sentence de mort avant même qu'elle ait été prononcée. Tant que le débat sur la guerre se limitera au cercle qu'implique cette alternative absurde, les deux parties ne s'exprimeront presque jamais sans arrière-pensée[1461] ».

De manière radicale, l'irruption du nouveau, à quoi l'événement nous confronte, plonge dans l'action humaine, pour autant qu'elle se distingue d'un pur comportement ou du simple effort de conservation : « Du point de vue de la philosophie, l'action constitue la réponse de l'homme au fait d'être né. Nouveaux venus dans le monde et débutants dans le monde du fait de cette naissance, nous sommes porteurs d'un élément de renouveau [1462]». Parce que l'actualité est le milieu de l'action des hommes, elle est le lieu d'émergence de nouvelles questions politiques qui déconcertent les repères offerts par la tradition de la pensée politique sans pour autant les frapper de discrédit, et qui appellent à l'effort de penser.

Spectateur/acteur. Lorsqu'elle rédige ses articles, Arendt ne cherche pas seulement à informer mais aussi et surtout à agir. Avec un double écueil : perméables aux temps, ils ne sont pas séparés de l'oeuvre par une cloison étanche. Cette cohabitation entre information et action, theoria et praxis, ne fait pas toujours bon ménage et explique, sans doute, les légères distorsions d'autant plus apparentes, souligne son traducteur Claude Habib, que l'objectif politique visé est précis.

« C'est le cas dans un article, le premier en date, qui appelle à la formation d'une armée juive pour combattre l'Allemagne nazie. Arendt se fait écho d'une rumeur en écrivant que « l'évêque de Paris se promène avec l'étoile juive ». Cette erreur est sans doute imputable aux lacunes de l'information pendant la guerre – l'article est paru en 1942 -, mais elle sert très directement le propos que défend Arendt. Dans un autre article publié avant la fin du conflit, « Approches du « problème allemand » », Arendt tranche sans doute un peu rapidement lorsqu'elle affirme que les nationalismes n'ont joué aucun rôle dans les mouvements de résistance européens. Là encore, on peut arguer des carences de l'information ; mais là encore l'affirmation contestable joue un rôle important au service des options pratiques qu'elle défend, puisque », s'opposant aux tenants d'une politique revancharde à l'égard de l'Allemagne, elle plaide, dès l945, pour la formation d'une fédération européenne[1463].»

Non sans emportement, parfois, Hannah Arendt écrit toujours animée d'un effort d'authenticité personnelle et d'exigence de la vérité, malgré ces quelques dérives dans le feu de l'argumentation où Hannah fait flèche de tout bois. Par exemple, en 1954, lorsqu'elle polémique dans un article « Little Rock » à propos du scandale de ce lycée « blanc » de Little Rock, dans l'Arkansas, qui refusait d'accueillir des élèves noirs, alors que la loi américaine venait de rendre obligatoire la mixité dans les lieux publics. On sait que Hannah Arendt fut aussitôt attaquée par les « libéraux », alors qu'elle ne réclamait au fond que le respect de la loi républicaine. Ou encore dans son texte toujours d'actualité « Retour à l'en-

[1460] Ndlr : au sens américain du terme.

[1461] Hannah Arendt, « Penser l'événement », op. cité, p. 199-200.

[1462] Ibid, p. 193.

[1463] *Ibid*., p. 11.

voyeur » dans lequel Arendt dénonce et fustige la perversion que représente à ses yeux la conception de la politique comme « politique spectacle » qui croit pouvoir s'affranchir du réel.

> « Aussi, l'attention à ce qui se dessine dans le courant de l'actualité est-elle pour Arendt tout le contraire d'une diversion à son propos théorique, et les textes qui s'y rapportent, bien plus que des « marginalia » à l'oeuvre (...) Les sujets d'actualité sur lesquels Arendt est intervenue se répartissent clairement en trois domaines : la question allemande, les problèmes du sionisme et de l'Etat d'Israël, la politique américaine. On reconnaît la parenté de ces trois sujets avec les questions qui dominent son oeuvre : le totalitarisme, la question juive, la démocratie moderne. On peut ajouter que ces thèmes d'intervention recoupent les trois identités qu'Arendt a assumées dans le cours de sa vie : Allemande, Juive et citoyenne américaine. Non qu'il faille rabattre l'engagement politique sur des données biographiques. Mais cette corrélation permet de souligner le lien entre la compréhension politique et la compréhension de soi-même, thème qui n'est pas étranger au propos d'Arendt[1464]. »

Cette osmose entre connaissance politique et connaissance de soi est, par exemple, décisive lorsqu'elle souligne que la résistance du nazisme en Allemagne ne fut pas l'apanage des intellectuels, pas plus que de ceux qui cultivaient des valeurs. En réalité, résistèrent au « nouvel ordre » les gens les plus divers, qui n'avaient rien en commun, ni la classe sociale, ni le métier, ni la même catégorie d'âge ; mais, note Arendt, chacun d'eux avait en partage « l'habitude de vivre avec soi-même sur un mode explicite[1465] ».

Dans son texte « Après le nazisme, les conséquences de la domination[1466] », le plus saisissant est sans doute le portrait sans concession qu'elle fait des Allemands, dénonçant chez la plupart d'entre eux une inconscience qui confine à l'hébétude, une ignorance brutale de l'histoire et des faits. Elle est plus féroce encore dans les lettres qu'elle envoie d'Allemagne à son mari : « Les Allemands vivent à travers le mensonge quotidien et la bêtise[1467] ».

« Hutzpath Hannah » la culottée et Eichmann, le faux kantien

On peut imaginer le choc émotionnel et intellectuel qu'Arendt reçoit lorsqu'elle revient pour la première fois en Allemagne, retrouve ses amis, compte ceux qui ne sont plus là, commente le journaliste/philosophe Robert Maggiori. Elle reprend de vive voix son dialogue ininterrompu avec son ami et directeur de thèse Karl Jaspers, dont l'amitié est pour elle, dit Laure Adler, « un habitacle de survie ». Alors qu'elle n'a jamais pardonné à l'auteur d'« Etre et Temps » sa lâcheté à l'égard d'Husserl, son maître et encore moins sa défense embrouillée d'après-guerre (« rien que des mensonges, avec une teinte nettement pathologique »), elle retrouve à Fribourg Heidegger dont elle se sent comme « captive » et qu'elle admire toujours[1468]. Ambivalente « Hutzpah Hannah », c'est-à-dire Hannah la culottée, ainsi que la surnommait affectueusement Hans Jonas, un de ses proches, très affecté par la lecture d'« Eichmann à Jérusalem. » A se plonger dans ce texte, de loin le plus controversé d'Arendt, le trouble reste intact devant la liberté absolue du regard porté par « Hutzpath Hannh » sur ce bourreau clownesque, qui n'hésite pas à invoquer l'impératif catégorique de Kant devant ses juges. Sur ce Ponce Pilate piteux qui se souviendra publiquement qu'à la conférence de Wannsee, où se décida en l 942, la solution finale, l'atmosphère était « très détendue » (sic).

> « C'est alors qu'à la stupéfaction générale, Eichmann produisit une définition approximative mais correcte de l'impératif catégorique : « Je voulais dire, à propos de Kant, que le principe de ma volonté doit toujours être tel qu'il puisse devenir le principe de lois générales » (...) Interrogé plus longuement, il ajouta qu'il avait lu « La Critique de la Raison pratique » de Kant. Il se mit ensuite à expliquer

[1464] Claude Habib, introduction, Hannah Arendt, op. cité, pp. 9-10.

[1465] « Responsabilité personnelle et régime dictatorial » in Hannah Arendt « Penser l'événement » op. cité, p. 102.

[1466] « The Aftermath of Nazi Rule, Commentary », 10 oct. 1950.

[1467] Lettre à Blücher du 14 déc. 1949, cité dans Wolfgang Heuer « Hannah Arendt », Rowohlt, 1987.

[1468] Robert Maggiori « Hannah Arendt, une vie de l'esprit », Libération, 8 septembre 2005.

qu'à partir du moment où il avait été chargé de mettre en oeuvre la Solution finale, il avait cessé de vivre selon les principes de Kant ; qu'il le savait, et qu'il s'était consolé en pensant qu'il n'était plus « maître de ses actes », qu'il ne pouvait « rien changer ».(...) Mais il est vrai que la déformation inconsciente d'Eichmann correspond à ce qu'il nommait lui-même une adaptation de Kant « à l'usage domestique du petit homme ». Dans un tel usage domestique, tout ce qui reste de l'esprit kantien est l'exigence qu'un homme doit faire plus qu'obéir à la loi, qu'il doit aller au-delà du simple impératif d'obéissance et identifier sa propre volonté au principe qui sous-tend la loi – la source qu'où jaillit la loi. Dans la philosophie de Kant, cette source était la raison pratique ; dans l'usage domestique qu'en faisait Eichmann, c'était la volonté du Führer[1469]. »

Par touches successives, on plonge ainsi dans l'étonnant portrait qu'elle donne Eischmann : moins menteur que mensonger, un terne fonctionnaire fort médiocre qui n'était même pas sadique et frise souvent le ridicule. L'inconsistance du personnage imprime un nouveau tour à la réflexion du reporter d'idées : ce n'est plus la radicalité, mais « la banalité du mal » qui devient le centre de ses pensées. Son regard «décentreur» se veut inquisiteur et dérangeant pour le « nous », pour le public qui est débordé par son propre spectacle. « Pas seulement une pomme de discorde grâce à laquelle, pour finir, la communauté se reconstruit, mais une altérité propre à dissoudre le nous[1470] ».

Dans « Le « cas Eichmann » et les Allemands », Arendt réitère ses accusations contre la résignation du peuple allemand à vivre avec les assassins, ce qui l'incite à douter de la sincérité des déclarations des non-coupables. Paradoxe : le «décentreur» doit inoculer à « nous » l'expérience de ce qui rompt avec nous (ici en l'occurrence le peuple allemand), mais ceci ne peut advenir que si tout lien n'est pas coupé avec le « nous [1471]». C'est pourquoi Arendt, la décentreuse à l'aise dans le conflit, se défend bec et ongles que son livre contienne une thèse, encore moins des opinions, et cherche à se retrancher derrière les faits du dossier Eichmann qu'on ne doit pas travestir en théories dans le feu de la polémique. Elle se moque notamment de la prétention sioniste du « spécialiste de la question juive » contrairement à ce que suggèrent ses détracteurs avec plus ou moins de bonne foi.

« C'est un compte-rendu qui se borne à exposer tous les faits dont il a été question au cours du procès de Jérusalem (...) Malheureusement, la controverse suscitée par ce livre tourne en grande partie autour de faits et non pas autour de thèses et d'opinions – autour de faits que l'on a travestis en théories afin de leur ôter leur caractère de faits. La personne de l'accusé occupe le centre du livre et celui du procès[1472] »

Le procès est l'occasion pour Arendt de revenir sur la question de la culpabilité et « a permis de mettre au jour l'effondrement moral qui a affecté dans sa totalité le coeur de l'Europe, dans toute son effroyable réalité factuelle. On peut échapper à cette réalité de plusieurs manières très différentes : soit en la niant, soit, de manière réactive, en faisant des aveux de culpabilité pathétiques qui n'engagent à rien et où tout ce qui est spécifique est détruit ; on peut y échapper également en invoquant une responsabilité collective du peuple allemand, ou bien encore en affirmant que ce qui s'est passé à Auschwitz ne serait que la conséquence de la haine immémoriale du Juif[1473]. »

L'originalité de sa position est frappante, surtout si on la rapproche de celle de Jaspers. Celui-ci distinguait, parmi d'autres catégories, la culpabilité criminelle, qui porte sur des actes effectivement commis et qui relève des tribunaux, et la culpabilité morale qui porte non sur des actes, mais sur l'absence d'acte, sur le fait d'avoir laissé faire, et que, selon lui, chaque Allemand a le devoir de juger en son for intérieur.

[1469] Hannah Arendt « Les origines du Totalitarisme. Eichmann à Jérusalem », Paris, Quarto Gallimard, 2002, p. 1150.

[1470] Géraldine Muhlmann « Une histoire politique du journalisme XIXe-XXe siècle », Paris, PUF, 2004, p. 29-30.

[1471] *Ibid*., p. 31.

[1472] Hannah Arendt « Les origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem », Gallimard, Paris, 2002, p. 1410.

[1473] *Ibid*., pp. 1410-1411.

Le compte-rendu d'Arendt du procès à Jérusalem montre comment cette distinction est apparente et non opératoire. La question de la culpabilité criminelle doit être reposée à nouveau à l'aune du cas Eichmann qui est un « défi moral et juridique ». La notion de banalité du mal qui hante le livre n'a pas été toujours bien comprise. Le jugement de crimes inédits exige une réflexion juridique nouvelle, comme en témoigne la discussion sur la notion de « crimes contre l'humanité », et ne peut faire l'économie d'une compréhension politique du totalitarisme.

« Il est rare qu'Arendt évoque l'impuissance politique de manière neutre, comme s'il s'agissait d'une pure donnée de fait. Comment prendre acte d'une absence d'acte[1474] ? », remarque Claude Habib. S'il est difficile, autant que nécessaire d'en tenir compte après coup, dans le présent de l'actualité, le problème est encore plus lourd. Il n'est pas question, bien sûr, de faire un amalgame entre l'impuissance politique des Allemands au lendemain de la guerre et l'impuissance de ceux que le régime nazi avait réduit au silence et à l'inaction. Arendt, on le sait, refuse avec la dernière énergie cette fausse symétrie des malheurs qui conduit à placer sur le même plan les victimes du nazisme et les vaincus de la guerre.

Mais sans nul doute, une forme d'impuissance politique caractérise l'Allemagne qu'elle retrouve après guerre, or c'est à peine si elle le mentionne dans la conclusion du reportage qui suit son premier voyage. L'impuissance, et son corollaire psychologique, le désespoir, posent en effet un problème particulier : ce sont des états qui peuvent exister, mais qui ne peuvent s'exprimer, car leur formulation risque de changer le fait en indignité. Comment en parler sans faire le jeu de l'impuissance, sans la renforcer et lui donner droit de cité ?

Liberté absolue du regard nomade

Volontiers abrupt, alarmiste et parfois de parti-pris, le reportage d'idées à la mode arendtienne prouve qu'un espace d'intervention et de controverse est toujours possible pourvu qu'on garde le goût de s'adresser à des êtres libres. Elle croit que la réalité est malléable, et que par la politique, les hommes peuvent donner forme à l'idée qu'ils se font de leur pouvoir. Mais là où les extrémistes ne font que démontrer que le pouvoir de la violence, Hannah Arendt affirme la valeur et la force de l'utopie, au sens le plus généreux du terme. « Il y a peu d'illusions à se faire sur l'issue d'une guerre totale entre Arabes et Juifs. On peut gagner de nombreuses batailles sans gagner la guerre[1475].»

Alors que les publications se succèdent, on aurait tort de croire aujourd'hui à l'affaiblissement de son oeuvre. Fléau des bien-pensants d'hier, Arendt le demeure face à ceux d'aujourd'hui en assumant son évolution de penseur libre face aux thèses sionistes[1476] notamment. Bien qu'elle ait collaboré de nombreuses années au sein d'une organisation sioniste lors de son séjour à Paris, Hannah Arendt évolua progressivement au sujet d'Israël, et exprima son opposition constante à tout enfermement nationaliste. Elle était favorable à un État fédéral mixte judéo-arabe. C'est au mois de juin 1950 que Arendt commence la rédaction du premier des vingt huit Cahiers qui, ajoutés au Cahier sur Kant, composent son « Journal de pensées[1477] », véritable laboratoire de sa philosophie, qui vient de paraître en français à l'occasion du trentième anniversaire de sa mort. A cette époque, elle n'est pas encore citoyenne américaine[1478], n'a encore publié, outre quelques articles, que sa thèse sur Saint Augustin, et n'est évidemment pas un personnage public. Dans ces deux volumes copieux[1479] à la lecture assez

[1474] *Ibid*., p. 19.

[1475] *Ibid*., p. 147.

[1476] Diffusé récemment sur Planète TV, le documentaire «Cinquante ans de terrorisme international» revient sur l'histoire du terrorisme israélien du début du XXe siècle jusqu'à la création de l'Etat d'Israël en 1948, c'est-à-dire au temps du mandat britannique en Palestine. Il rappelle le radicalisme de certains mouvements armés révisionnistes juifs, celui de la bande du banquier Abraham Stern et celui de l'Irgoun, qui privilégiaient l'action directe.

[1477] Paris, Seuil, 2005.

[1478] Hannah Arendt sera naturalisée en l951.

[1479] Vol. I juin 1950-février 1954, 647 pages, Vol. II mars 1954-1973, 679 pages.

difficile, on suit à la trace le penser-qui-se fait qui n'a rien à voir avec le prêt-à-penser et les pensées toutes faites. Ce « journal » d'Arendt est le « témoin d'un engendrement », « les exercices matinaux de la pensée vive et de la révision des savoirs », écrivent Alain Badiou et Barbara Cassin dans leur préface à quatre mains. Il y a en effet urgence de repenser un salut politique possible après l'apocalypse de l'idée de progrès. L'impératif de résister au nivellement planétaire dont elle pressent la progression accélérée. Dans cette lutte féroce engagée contre l'esprit, les citations de la grande tradition lui servent d'armes de poing et jalonnent son «reportage d'idées». La pensée pourtant ne saurait se concevoir indépendamment de toute volonté de communication, car si l'activité mentale suppose bien le retrait hors du monde des phénomènes, elle n'est pas pour autant orientée vers l'intérieur du moi. Dans la mesure où l'apparaître du monde structure à la fois la pensée et le jugement, seule l'opinion pourra vaincre la violence. Mais la politique de l'opinion ne saurait être une antidote possible aux calculs politiciens que si elle rassemble la perspicacité jugeante (phronêsis) des spectateurs racontant et partageant « ce qui arrive ». « C'est seulement parce que je peux parler avec les autres que je peux également parler avec moi-même, c'est-à-dire penser. Par conséquent Aristote a tort : l'ami n'est pas « un autre moi », c'est le moi qui est un autre ami[1480]. » Tout en évitant « délibérément » de poser la question « Pourquoi pense-t-on ? » pour aborder « Qu'est-ce qui nous fait penser ? », Hannah oblige la pensée à s'arrêter pour penser l'imprévu, le paradoxe, l'impensé, voire même l'impensable... tout en accordant la part belle à Platon, Cicéron, Saint Augustin, Montesquieu, Kant, Hegel, Nietzsche, Marx, etc. Et en prenant ainsi ses distances avec son maître et ex-amant Heidegger[1481] et en se rapprochant de son maître et ami Jaspers, elle confie n'avoir pu trouver de remède à sa mélancolie mortifère que dans l'activité de penser. Mois après mois, on assiste dans ce journal, véritable reportage sur sa pensée en devenir, à la gestation de son oeuvre maîtresse, « La condition de l'homme moderne », publiée en l958. Si le rapport troublé d'Arendt à sa judéité est là en filigrane à chaque page, elle incarne surtout la figure et le style du journaliste critique à la frontière des mots et des choses. « Ici, écrit le journaliste Robert Maggiori, on voit véritablement Arendt à « l'oeuvre », en train d'œuvrer, coller des idées, les détacher, les limer pour qu'elles s'adaptent, les écarter, les rapprocher des textes, les citations, les auteurs pour qu'ils se parlent, mêler le grec, le latin, l'anglais, l'allemand, le français parfois, pour faire accoucher quelque chose de nouveau d'une langue philosophique hybride. Les spécialistes s'escrimeront certainement à établir des correspondances entre ce qui se trouve dans cette chambre d'expérimentation et ce qui apparaît dans l'oeuvre publiée. Mais l'opération n'est guère nécessaire. Le Journal n'a besoin de rien pour être lu, sauf peut-être la passion pour la philosophie[1482]. » La passion au bout du compte sans cesse recommencée de penser l'événement, de juger et de reporter l'idée sans oublier l'obsession du concret et de l'actualité dans la droite ligne du journalisme en lutte prôné par Marx, Kraus, Tucholsky et qui débouche sur un nouvel idéal du reportage d'idées. Car pour Arendt « vivre s'enracine dans la félicité (c'est son terme) de penser et de juger[1483] ».

[1480] Hannah Arendt Cahier XXV, juillet 1968, vol. 2, p. 94.

[1481] Julia Kristeva «Hannah Arendt ou la refondation comme survie». Discours de réception du Prix Hannah Arendt pour la pensée politique, 16 décembre 2006. Reproduit dans la revue L'Infini N°98, printemps 2007, Paris, Gallimard, p. 59 : «Une tension permanente traverse, on l'a beaucoup dit, toutes les avancées arendtiennes dans ce démantèlement de la métaphysqiue héritée de Heidegger, qu'elle poursuit à sa manière.»

[1482] Robert Maggiori « Arendt, une vie de l'esprit », Libération, 8 septembre 2005.

[1483] Julia Kristeva, op. cité p. 59. : « Hannah Arendt s'abstint de proposer une doctrine, ou même un système de savoir, mais inventa une pensée en mouvement, enracinée dans l'expérience et, puisant dans l'imaginaire sensible, qui frôle la narration, n'hésite pas à juger, mais surtout vise et parvient à surprendre.»

II - CHAPITRE 9

Sartre et le roman vrai « Libé » : « Je t'aime moi non plus ! »

- « Je m'engage trop, je n'aurais pas dû aller si loin[1484]. »
- « Mais Libération fait partie de mon oeuvre[1485] ! »
- « Camarades, vous vous occupez de journalisme (...), pour que le journal soit bien fait, pour qu'il ait du dynamisme, il faut s'y mettre consciencieusement[1486]. »
- « La vraie subversion, aujourd'hui, c'est l'information. C'est la seule idéologie qui m'intéresse désormais. » (Serge July, 1981)

Certains mythes coriaces ont la vie dure mais l'histoire est patiente, qui finit par en venir à bout… Avec le temps de la réflexion, loin de l'agitation de l'écume des choses relatée dans les journaux.

> « Quand on dit qu'une des composantes à la création de «Libération», ce sont des journalistes, il y a quelque chose de faux, souligne Serge July ex-directeur de la rédaction et pierre angulaire du journal mythique de la gauche. C'était un désir, un vœu pieux, mais en réalité, personne n'est venu. Les journalistes professionnels étaient en nombre infime et ne représentaient pas le meilleur de la presse française. Donc, à la création de « Libération », on n'a ni journalistes ni intellectuels. (…) Quand on dit « les intellectuels », il faut voir qu'ils n'étaient pas si nombreux au départ de «Libération», ils étaient principalement trois : Sartre, Clavel et Foucault. Clavel était déjà un cas à part, les deux autres étaient donc très isolés. Et Sartre étant tombé malade, Foucault restait seul, et fut marginalisé aussi, par le fonctionnement (le pouvoir de décision était détenu par ceux qui font des choses au quotidien). Avec eux, ça aurait été formidable à mon avis, c'était d'ailleurs l'idée au début, mais cela n'a pas pu se faire[1487]. »

L'idée Sartre

Sartre se lança avec une poignée de jeunes gens dans la folle aventure de « Libé », seul quotidien, non issu de la Résistance, qui subsiste toujours malgré quelques vicissitudes financières et continue à remporter un réel succès au point d'être lu aujourd'hui par les notables et le pouvoir qui l'avaient boudé et snobé lors de son lancement et de son départ chaotique dans les seventies.

> « La manière dont on a pensé à Sartre est très drôle, déclare Benny Lévy, alias Pierre Victor. On était dans un petit appartement près de Cardinal Lemoine, par terre, c'était le Comité exécutif de la Gauche prolétarienne. On était au pied du mur, il était clair qu'on ne pouvait continuer comme ça, il fallait trouver une idée. Et comme toutes les grandes idées de la GP, le plus pur hasard fait dire à l'un d'entre nous : « Et si on demandait à Sartre ? » Et d'abord, tout le monde rigole et puis c'est devenu évident,

[1484] Jean-Paul Sartre « L'enfance d'un chef » (1938), Paris, Gallimard, 2003, p. 34.

[1485] Jean-Paul Sartre, Radioscopie, France Inter.

[1486] Mao Tsé Toung.

[1487] François Samuelson « Il était une fois Libé… » Paris, Flammarion, 2007, p. 333-335.

> c'était lui et personne d'autre. Très vite, on a théorisé la chose, qu'on a pu expliquer en profondeur à Sartre (…) Je pense personnellement, mais aussi collectivement, qu'en tant que génération, nous sommes les enfants de Sartre. Or ce n'est pas le type de père qu'il faut tuer pour avancer. On l'a contourné dès le début des années 1960, quand on a estimé qu'il ne nous apportait plus grand chose. Mais la rencontre était nécessaire[1488]. »

S'il a perdu en insolence et en folklore maoïste, «Libération» a gagné son pari et gardé son ton impertinent tout en se structurant et en se professionnalisant. Plus qu'un simple journal « Libé » est devenu, au fil du temps, une institution véritable qui confine au mythe. Le journal comme signe d'appartenance et de reconnaissance. Il y a trente cinq ans, au moment de la création du quotidien de Sartre qui a su trouver un ton, inventé un style, dénicher des espaces et des territoires, on prétendait qu'on n'achetait pas un journal pour être informé mais parce que c'était le signe d'appartenance à une tribu. C'est toujours vrai, du moins en partie, mais les tribus ont changé..., la rédaction s'est mise récemment en grève et les lecteurs ont zappé vers la télé et les gratuits. Au moment de la relance de « Libération », on disait aussi qu'un journal, c'était à la fois une maîtresse, une église et un café. Un café parce qu'il y a le rituel, une église parce qu'on se reconnaît entre soi et une maîtresse parce que c'est un luxe quotidien qu'on s'offre. Sartre jouait en virtuose sur cette trilogie de la « prière du matin ». Ces trois dimensions là n'ont guère bougé... en soulignant au passage que l'information est par nature une marchandise, même s'il est vrai que ce n'est pas tout à fait une marchandise comme les autres, dans la mesure où une information/nouvelle qui n'a pas d'acheteurs/récepteurs n'en est pas une[1489].

Un peu d'histoire contemporaine

«Libé» est né le 22 mai 1973 dans une perspective de contestation du journalisme dominant et avec l'utopie de donner la parole au peuple. « La création du journal a été un acte beaucoup plus politicien que journalistique, note Serge July dans un entretien en Août l978, c'est un acte de folie de la GP. A aucun moment on ne s'est posé la question de l'équipe. Ce qui explique les crises que Libération a connues (…) C'est dramatique, on a perdu trois ans.[1490] »

Avec la naissance de «Libération» surgit aussi l'hétérotopie de libérer un espace rédactionnel aux minorités agissantes tout en donnant de l'oxygène à ses rédacteurs (pas toujours formés et professionnels) et pas qualifiés de journalistes comme dans la presse bourgeoise. « Faites le journal vous-mêmes. Lecteur prends la parole, écris le journal ». Malentendu qu'il faudra plus d'un an à lever, remarque son directeur Serge July.

Il est né d'un désir «fusionnel» avec les masses qui doivent prendre le pouvoir au sein du journal dédié à la cause. « Dans une France occupée par les « salauds », il faut créer des zones de libération et appuyer des mouvements qui se créent[1491] », aurait déclaré Philippe Gavi, l'un des fondateurs du quotidien selon l'un des biographes de Libération, Jean-Claude Perrier.

Le quotidien naissant s'appuie sur le travail de l'Agence de Presse Libération (APL) fondée le 18 juin 1971 et dont Maurice Clavel était le directeur de publication. L'APL se chargeait de chercher de l'information partout en France, dans les usines, les universités, les mouvements militants : elle était un organe de propagande maoïste, sous la coupe de la Gauche prolétarienne. Mais le quotidien «Libération» dont l'idée revient à Jean-Claude Vernier, semble préoccupé de sortir de l'identité exclusive de « journal mao ». Les maos proposent d'ailleurs à d'autres militants de les rejoindre dans leur aventure journalistique : des groupuscules gauchistes qui se baptisaient eux-mêmes, au sein de la rédaction

[1488] *Ibid*., pp. 315-318.

[1489] Jean-Claude Guillebaud « Les médias contre la démocratie », Esprit, mars-avril, 1993 et « Crise des médias ou crise de la démocratie ? », Le Débat, n°66, septembre-octobre 1991.

[1490] *Ibid*., p. 336.

[1491] Jean-Claude Perrier « Le roman vrai de Libération,», Paris, Jullard, 1994, p. 15.

de «Libé», les « désirants ». Tous semblent viser à rencontrer un public plus large, précisément ce « peuple » auquel ils déclarent vouloir « donner la parole ». Non sans un souci dialectique de surmonter les contradictions et en cultivant l'utopie de transformer le monde par la transparence de l'info en osmose avec l'époque, ses conflits et ses contradictions. Vaste programme sous forme de manifeste !

> « En somme, déclare Sartre, lors d'une conférence de presse du 4 janvier 1973, nous sommes loin des groupuscules, vous le voyez, car nous ne sommes pas tout à fait d'accord entre nous (...) Mais s'il n'y a pas de direction politique, il y a des doctrines précises dans notre journal. Dans le comité de direction, il y a Foucault et moi-même. Nous n'appartenons à aucun parti. Il ne faut pas nier que les maos ont beaucoup contribué à créer ce journal. Il ne faut pas nier non plus les sympathies qui m'unissent à eux, mais je ne voudrais pas que le quotidien « Libération » soit un journal destiné uniquement à servir la politique mao. S'il la sert, c'est d'une manière beaucoup plus générale et ce n'est certes pas en s'inféodant aux principes maos (…) D'autre part, nous savons qu'il y a des contradictions dans le peuple, dont d'ailleurs le système se sert beaucoup et nous voudrions aussi essayer, non pas de donner raison à l'une ou l'autre thèse ou antithèse de ces contradictions, mais les mettre en face et voir ce qu'il en sortira[1492] ».

La personnalité de son prestigieux directeur d'alors, Jean-Paul Sartre, renforce encore son caractère de légende et de figure de proue. Sartre comme un temps déplié dans l'ambiguïté de l'illustre reporter d'idées qui traverse le siècle (le XXe) au point de s'y perdre, d'en conjurer les pentes sombres et de signer toutes les pétitions… Sans même prendre la peine de les lire de près. Car il ne veut plus être spectateur de l'événement comme lors de sa venue comme professeur à Berlin où il ne stigmatise pas la montée en puissance d'Hitler et passe à côté du Front populaire en 1936. Ce n'est pas lié à son défaut de vision ou/et à un manque de curiosité.

Tout ce qui comptait dans la vie, alors, passait par les mots, les phrases, leur agencement dans la tête. Il n'y avait de religion qu'envers les livres, attendus, dévorés, commentés à perte de vue. Pourquoi a-t-il si longtemps privilégié le livre par rapport aux médias ? Peut-être, comme le dit si bien, parce qu'« un livre a sa vérité absolue dans l'époque. Il est vécu comme une famine, comme une émeute. Avec beaucoup moins d'intensité, bien sûr, et par moins de gens : mais de la même façon. C'est une émanation de l'intersubjectivité, un lien vivant de rage, de haine ou d'amour entre ceux qui le produisent et ceux qui le reçoivent ».

Et puis, les puissants n'occupaient pas alors la télévision à temps complet et ne négligeaient pas les débats et la confrontation d'idées à l'image du philosophe : « Je trouvais à l'idée plus de réalité qu'à la chose parce qu'elle se donnait à moi sans détour, en direct en quelque sorte… puisque le réel m'était donné par les livres que je parcourais dès l'enfance. »

Dans «Qu'est-ce que la littérature ?», Sartre pose cette question de reporter d'idées : «Pour qui écrit-on ? » qui implique sans doute aussi l'écriture journalistique, puisqu'il précise : «Le livres est inerte, il agit sur qui l'ouvre, mais il ne fait pas ouvrir. (…) Donc recourir à de nouveaux moyens : ils existent déjà ; déjà les Américains les ont décorés du nom de «mass media»; ce sont les vraies ressources dont nous disposons pour conquérir le public virtuel : journal, radio, cinéma. Naturellement, il faut que nous fassions taire nos scrupules : bien sûr le livre est la forme la plus noble, la plus antique ; bien sûr, il faudra toujours y revenir, mais il y a un art littéraire de la TSF et du film, de l'éditorial et du reportage[1493].»

Sartre veut sans doute rattraper le temps perdu et s'embarque dans l'épopée «Libé» sans regarder derrière lui, remettant l'actualité politique en première ligne, au même rang que la littérature et la philosophie. Avec générosité, passion et sans compter, en désirant être un véritable acteur dans cette aventure de presse.

[1492] *Ibid.,* p. 150.

[1493] Jean-Paul Sartre «Qu'est-ce que la littérature ?», Paris, Gallimard, 1948, pp. 205-206.

« En particulier, si je suis dedans, je n'entends pas l'être comme un prête-nom, comme j'ai été un moment directeur de « La Cause du peuple » simplement pour le cas de carreaux cassés. Je prétends y participer vraiment. C'est-à-dire que nous y travaillerons tous. Et dans la mesure où chacun y travaille, comme on vous l'a déjà dit, il y a des contradictions, des oppositions qui doivent se résoudre publiquement dans le journal par des articles qui seront opposés et qui doivent conduire finalement à une plus grande liaison.

(…) Il est certain qu'après la Libération il y a eu pendant quelques mois une presse libre. C'est-à-dire une presse qui n'utilisait pas de gros investissements de capitaux, ni non plus au début les ressources de la publicité. Par la suite, tout s'est rétabli et on s'est trouvé dans le système qu'on vous a dit : investissements de capitaux et un budget dans lequel la publicité était plus importante que le reste (…) Le résultat, c'est qu'on s'est trouvé en face, pour la première fois, des vraies contradictions dans un journal en pays capitaliste. La contradiction essentielle, c'est qu'il est fait pour la liberté d'information et qu'en vérité, il se constitue pour le profit et qu'à ce moment là la liberté d'information est complètement arrêtée[1494].»

L'enfant chéri de Jean-Paul

Certes, le quotidien « Libération », cher à Jean-Paul Sartre mais aussi à Michel Foucault et Maurice Clavel[1495], n'avait guère de parenté avec son cousin éloigné, le journal clandestin fondé par Emmanuel d'Astier de la Vigerie et qui avait servi de bulletin de liaison à Jean Cavaillès[1496] notamment. Mais sans le « Libé » de Sartre, celui de Serge July n'aurait en aucun cas vu le jour… et l'aventure se serait arrêtée là. Le philosophe et écrivain existentialiste s'attache et s'accroche à «Libération» comme à son enfant chéri. La création d'un journal est l'occasion rêvée de constituer un «nous» solide, un lien fusionnel plus que conflictuel : «Comment agréger à notre public en acte quelques uns de ces lecteurs en puissance[1497] ?»

Pour l'auteur des « Mots », la question n'a jamais été posée de l'implication du quotidien dans sa vie d'intellectuel classique à prétention universelle qui a toujours cultivé une conscience malheureuse vis-à-vis de la classe ouvrière. D'où sa sympathie pour les maos et à leur hypersensibilité liée à leur vision du temps comme le commente Pierre Victor, à l'origine du projet «Libération» : « Nous voulions rompre avec l'idée du temps comme reproduction, comme accumulation de force. Temps explosif ? Oui, c'est un temps qui est marqué par des percées, des brèches. Après il fallait consolider. Cette conception du temps est évidemment née dans la divine surprise de Mai. Cette urgence, venue de Mai, s'est systématisée. A l'époque, on avait la sensation de faire l'Histoire, on pensait qu'on avait la capacité de produire des événements. Produire un événement, c'était produire un langage de rébellion, et constamment on pensait en termes de « percée[1498] ». »

On peut donc choisir sa situation et notamment décider d'être plutôt ici (auprès des dominés) que là (auprès des dominants)[1499]. «L'engagement que constitue un tel choix est donc pensé comme le choix d'une compagnie, celle de tous ceux qui partagent d'ores et déjà ce point de vue ou le partageront une jour[1500].» Au début du journal, comme nous l'avons constaté de visu à l'époque, il arrivait ainsi à Sartre de se poser rue de Lorraine, accompagnée parfois de Simone de Beauvoir, Michèle Vian[1501] et de Mi-

[1494] *Ibid*., p. 150-151.

[1495] Clavel partisan d'un «journalisme transcendantal» est fort occupé par l'agence de Presse AP.

[1496] II chap. 5 : «Jean Cavaillès, le logicien spinoziste résistant.»

[1497] «Qu'est-ce que la littérature ?», op. cité, p. 265.

[1498] *Ibid*., p. 321.

[1499] *Ibid*., pp. 78-79 : « (…) c'est le choix fait par l'auteur d'un certain aspect du monde qui décide du lecteur et réciproquement (…) c'est en choisissant son lecteur que l'écrivain décide de son sujet».

[1500] Géraldine Muhlmann «Du journalisme en démocratie», op. cité, p. 306.

[1501] La veuve de Boris Vian.

chel Foucault, au milieu du staff turbulent composé de jeunes rédacteurs qui n'avaient pas lu pour la plupart une seule ligne de « L'Etre et le Néant » et/ou de « La Critique de la Raison dialectique » du prestigieux directeur/penseur du nouveau journal qui prenait volontiers et sans chichi un café avec eux, au bistrot du coin. En toute décontraction et au milieu de la fumée et du brouhaha ambiant de ceux qui lisent le journal dans les lieux publics. Une habitude prise par le jeune professeur de philosophie Sartre au lycée du Havre qui n'hésitait pas à bousculer le programme, à emmener ses élèves dans les bistrots pour leur expliquer Hegel et sa dialectique du maître et de l'esclave, voire même à croiser les gants avec eux dans les salles de sport havraises. Il joue sans façon et conçoit ainsi son rôle d'intellectuel universel, sans doute le dernier de cette lignée en voie de disparition.

> « En tant que tel, note Sartre qui est au cœur du sujet dont il parle, sa fonction va du témoignage au martyr : le pouvoir, quel qu'il soit, veut utiliser les intellectuels pour sa propagande mais s'en méfie et commence toujours les purges par eux. N'importe : tant qu'il peut écrire et parler, il reste le défenseur des classes populaires contre l'hégémonie de la classe dominante et contre l'opportunisme de l'appareil populaire. (…) L'office de l'intellectuel est de vivre sa contradiction pour tous et de la dépasser pour tous par le radicalisme, c'est-à-dire par l'application des techniques de vérité aux illusions et aux mensonges[1502] ».

Du regard curieux au reportage grand public

Pas sûr pourtant que Sartre dans son engagement passionnel et personnel (et pas seulement éditorial et juridique) avec « Libé » échappe aux illusions... des lendemains de bouclage qui chantent et aux mirages du contre-pouvoir, voire « 4e pouvoir » du journalisme de nature à décentrer radicalement le spectateur/lecteur/militant et ceux à qui il fait partager son spectacle ! La tradition phénoménologique est fort prégnante chez Sartre, car il est manifeste que pour elle, la vue est le mode d'accès privilégié au réel. La notion radicale de « regard » si essentiel pour le reportage est pour le philosophe un paradigme pour penser la perception en général, l'expérience, le rapport à autrui. Ainsi, Sartre ne se pose-t-il pas, par exemple, la question de l'écoute et des différences qu'elle implique par rapport au regard, occupé qu'il est à «énoncer toutes les formes de « communication » avec autrui qui, toujours tissent du lien comme chez Husserl, donc trahissent le caractère « incommunicable » de l'altérité, qu'elle soit à Libé maoïste, gauchiste ou autre.

« Le problème est de savoir s'il est possible de développer une pensée collective à Libération », interroge Serge July au cours d'un stage de bilan réuni près du parc Montsouris, à Paris, le 5 juillet 1973. « La question n'est pas là dans l'immédiat », répond sèchement Maurice Partouche appuyée par Maren Sell, une des rares femmes journalistes dirigeantes à « Libé ». « Il faut savoir, ajoute-t-il, s'il est possible de développer une autonomie de pensée de Libération. »

En outre, on peut dire que l'écriture journalistique rencontre un double problème déjà souligné par Géraldine Mulhmann[1503] : celui de sa temporalité, le présent ; et celui, qui concerne, lui, toute écriture et dépasse le style Libé, de l'accès qu'elle dessine vers la réalité. On considère comme un postulat qu'on ne discute pas que la contrainte du présent est un inconvénient de taille pour remplir la seconde exigence, celle de toucher le cœur d'une réalité. Il est pourtant des réalités qui invitent à une écriture au présent : lorsqu'on souhaite saisir, moins une chose dans sa globalité que sa présence, il est compréhensible que l'on soit séduit par la temporalité du journalisme. Et « Libération » malgré son relatif amateurisme de départ, n'échappe pas à la règle. Comme le souligne Jean Lacouture, écrivain et journaliste, spécialiste reconnu des biographies : « Il faut que le journaliste apprenne la modestie à l'égard de l'événement… Dès lors que l'historien s'entrouvre à l'irruption de l'événement, il nous faut jouer les médiateurs entre la crudité violente du fait et la méditation historienne, comme le juge

[1502] Jean-Paul Sartre « Situations philosophiques », op. cité, p. 260-261.

[1503] « Du journalisme en démocratie », Paris, Payot & Rivages, 2004, pp. 314-315.

d'instruction entre l'enquête policière et les délibérations des Assises. Notre infirmité, c'est d'avoir à nous prononcer dans l'immédiat. C'est d'être le chroniqueur du temps. Souhaitons que le journalisme des sons et d'images prenne la part du lion en événements frémissants et fulgurants et laisse au journalisme écrit une mission particulière qui serait celle de la mise en perspective, de l'explication et de la prise de position [1504] ».

Jouons donc au reporter enquêteur - nous qui avons vécu cette folle agitation politico-éditoriale à notre modeste échelle de soutier rédacteur qui démarrait à peine dans le métier avec une certaine candeur faite de fascination et de naïveté bien sûr. Afin de tenter de mieux cerner la fascination quasi obsessionnelle du philosophe existentialiste vis à vis de l'aventure « Libé » et de son slogan ambivalent « Je t'aime, moi non plus ! » qui résume bien la valse hésitation de l'intellectuel universel face aux médias. Sans être vraiment un intellectuel médiatique qui passe régulièrement à la télé et sachant que l'intellectuel comme catégorie définie tendait à disparaître.

> « Parce que l'intellectuel n'est pas précis dans une société. On n'est pas d'abord intellectuel, note Sartre. Un intellectuel est souvent professeur ou savant : il a des connaissances dans un domaine positif, sa spécialité, la science ou l'enseignement. Il devient intellectuel quand ses connaissances au lieu de se diffuser normalement, sont arrêtées par la société ambiante ; bref, quand il y a une contradiction entre les vérités qu'il apprend et les forces sociales de la société où il est. Vous savez que l'expression « intellectuel » a été trouvée au moment de l'affaire Dreyfus. Les intellectuels, c'étaient les dreyfusistes, c'est-à-dire ceux qui avaient la vérité pour eux, et qui étaient le moindre nombre par rapport à ceux qui pensaient Dreyfus coupable. Il y avait là une contradiction et leur travail « intellectuel » a consisté à faire une recherche de pensée pour essayer de sortir de cette situation et ainsi prouver l'innocence de Dreyfus. Là, le titre d'intellectuel leur était bien donné. (…) Le travail de l'intellectuel, c'est de faire des écrits dénonçant ces contradictions. Il fait de la pensée. Il essaie d'établir la vérité d'une pensée (…) Chacun doit penser pour tous, toujours : l'intellectuel ne doit pas exister comme l'homme spécialisé de la pensée.[1505] »

La rencontre du philosophe engagé et de « Libération » se fera par l'entremise d'un groupuscule, inféodé à la pensée de Mao Tsé-toung, la Gauche prolétarienne. Son dirigeant, Benny Levy[1506] jouera un rôle essentiel dans les dernières années du « reporter d'idées » existentialiste, en donnant à son œuvre un prolongement journalistique inattendu… en qualité de secrétaire confident d'un Sartre diminué. Cependant, « Libé », le journal qui se réclamait de Sartre, aura à cœur de donner consistance sans le vouloir à deux fictions théoriques essentielles de sa philosophie : celles des lâches et des salauds qui cohabiteront sur les fonds baptismaux de Libération. C'est, au fond, la véritable rubrique faits divers du journal qui en fera sa spécialité comme faits de société.

« L'épisode du journal n'occupe que quelques lignes dans sa biographie officielle[1507] note Bernard Lallement. Le philosophe entendait, pourtant, intégrer « Libé » à son œuvre, au même titre que « L'Idiot de la famille », son dernier ouvrage. A y regarder de près, « les années « Libé » ne peuvent être considérées comme anecdotiques. Nous verrons comment elles s'inscrivent dans la vie du prix Nobel, avec une parfaite logique[1508] ».

Avec « Libé », le roman vrai est dépassé pour devenir une mythologie d'aujourd'hui. La naissance du journal est douloureuse : en dépit d'une souscription, l'argent manque ainsi que le savoir faire. Pas les idées et l'imagination. Les Maos à la recherche sans doute d'une nouvelle morale politique proposent au philosophe, après les déboires de «La Cause du peuple» et les difficultés de leur agence de presse APL, de tenter de créer une nouvelle forme de synergie communicative avec le lecteur populaire, au

[1504] Jean Lacouture « Un sang d'encre », Paris, Stock, 1974, p. 38.

[1505] François Samuelson « Il était une fois Libé… », op. cité, p. 295.

[1506] Alias Victor qui vient de mourir début 2006 à Jérusalem.

[1507] Il s'agit du livre référence d'Annie Cohen-Solal « Sartre, la biographie. 1905-1980 », Paris, Gallimard, 1999.

[1508] Bernard Lallement « Sartre « Libé », l'œuvre impossible de Sartre », Paris, Albin Michel, 2004, p. 12.

fond de jouer au reporter d'idées qui écrit pour le peuple, pas seulement pour des disciples et une élite cultivée.

> « Les maos, ça, c'était quelque chose de réel, déclare Sartre. Ils avaient une véritable intuition de la société qu'ils voulaient, qui était d'ailleurs sans lien avec la société chinoise. J'ai fréquenté pas mal de gens des partis, parti socialiste, parti communiste. Mais je n'ai vu de rapport d'amitié prédominant dans le rapport entre militants que chez les maos. C'est ça d'abord pour moi les maos. J'ai été attiré par leur conception de l'axiome des rapports humains. Ils faisaient le militantisme en amitié, et cela me paraissait une valeur sûre. Ce qui ressortira de la période mao, ce n'est pas ce qu'ils disaient mais ce qu'ils faisaient. Leur manière d'agir en commun était morale. C'étaient surtout des gars moraux, les maos[1509]. »

En décentreur réfléchi, Sartre est convaincu de l'utilité de ce nouveau combat qui le ressource et le rajeunit. Le 18 avril 1973 sort un premier numéro ; enfin, le 22 mai «Libération est dans les kiosques. Mais il manque de tout. Les locaux de la rue de Lorraine sont exigus et à la limite du sordide. Les salaires sont les mêmes pour tous, «fabricants» et journalistes, le journal n'a pas de publicité ni d'actionnaires. «Notre pauvreté est à la mesure de notre indépendance», affirme l'éditorial du 22 mai 1973. Un pari fou et un véritable défi lancé à la presse industrielle. Les comptes sont en permanence dans le rouge, d'autant plus que la gestion reste longtemps folklorique. Mais les dons et souscritions permettent de combler quelques trous[1510].

L'enjeu est pourtant d'importance : dire ce que l'on a vu au peuple. A la fois d'un point de vue théorique et pratique. L'écrivain a déjà soutenu et dit que le reportage fait partie des genres littéraires. Il peut même devenir l'un des plus importants et permettre de passer du local au global. Les mots décrivent des images, produisent de la visualisation. «Dire ce que l'on a vu» n'est pas pour lui comme chez Lyotard[1511] la prétention ultime et«métaphysique» par excellence, mais au contraire l'intérêt primordial du reportage dans «Libé» qui en abusera… Comme d'ailleurs des faits divers traités comme faits de société.

Certes, depuis l'après-guerre, le philosophe engagé refuse d'être « un petit pois dans une boîte[1512] » et d'être récupéré. Sa plume vaudra comme une arme tant qu'il ne pourra pas agir différemment. L'intellectuel sartrien se veut plus écrivain que philosophe et entend être en prise avec son époque. C'est un homme en total gestation qui écrit le ler octobre l945 : « Nous ne voulons rien manquer de notre temps : peut-être en est-il de plus beaux, mais c'est le nôtre, nous n'avons que cette vie à vivre (…) L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements[1513]. Chaque silence aussi. Je tiens Flaubert et Goncourt pour responsables de la répression qui a suivi la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher. Ce n'était pas leur affaire, dira-t-on. Mais le procès de Callas, était-ce l'affaire de Voltaire ? La condamnation de Dreyfus, était-ce l'affaire de Zola ? L'administration du Congo, était-ce l'affaire de Gide ? Chacun de ces auteurs, en une circonstance particulière de sa vie, a mesuré sa responsabilité d'écrivain (…) En résumé, notre intention est de concourir à produire certains changements dans la société qui nous entoure.[1514] »

[1509] François Samuelson, « Il était une fois Libé… », Interview 23 oct. 1978 et 7 juin l979, p. 289-290.

[1510] Patrick Eveno «La presse quotidienne nationale : fin de partie ou renouveau ?», Paris, Vuibert, 2007 : chap. 5 «Libération, l'aventure faite journal», pp. 79-87.

[1511] Jean-François Lyotard soutient, en 1971, dans sa thèse de doctorat d'Etat «Discours, Figure» que le voir est iréductible du dire, et ensuite dans le «Différend» que le dire est irréductible au voir. Cette double impossibilité de dire ce qu'on a vu montre à la fois, ce sera notre thèse, l'échec mais en même temps la réussite du reportage comme nous le verrons un peu plus loin dans le chapitre consacré à Michael Herr au Vietnam.

[1512] «Les temps modernes N°1.

[1513] Les «unes de Libé sont notamment irrespectueuses : lors de la mort de Franco : «Regrets, il meurt dans son lit» (25 octobre 1975, «Franco : alors ça vient ? (27 oct. 1975), de Stakhanov : «Stakhanov se repose enfin» (7 nov. 1977), ou des papes Paul VI : «Le pape rencontrera prochainement Aldo Moro» (7 août 1978) puis Jean-Paul ler «Dieu lâche ses papes» (30 sept. 1978).

[1514] *Ibid.,* p. 170-171.

Sartre se veut et se croit reporter des « choses de la vie », pas seulement un intellectuel qui ne vit que pour les idées. Il se veut la signature de la chose Libé. Au nom de la liberté d'information non seulement des journalistes mais aussi et d'abord des lecteurs et des gens de la rue. « Donc, il faut, pour comprendre ce que nous voulons, voir ce qu'il faut entendre par liberté d'information. La première chose sur laquelle on fait beaucoup d'erreurs, c'est qu'on croit que la liberté d'information, le droit à la liberté de la presse, c'est un droit du journaliste. Mais pas du tout, c'est un droit du lecteur du journal. C'est-à-dire que c'est les gens, les gens dans la rue, les gens qui achètent le journal, qui ont le droit d'être informés. C'est les gens qui travaillent dans une entreprise, dans un chantier, dans un bureau qui ont droit de savoir de savoir ce qui se passe et d'en tirer les conséquences. Naturellement il en résulte qu'il faut que le journaliste ait la possibilité d'exprimer ses pensées, mais cela signifie seulement qu'il doit faire en sorte qu'il informe constamment le peuple.

Quel est le moyen d'informer le peuple ? C'est de l'informer par le peuple. En vérité, il y a deux choses : il y a le peuple et il y a les institutions, un gouvernement, un système qui essaient d'opprimer ce peuple. Or, ce qui nous intéresse, à nous journal, ce n'est pas de parler des institutions ou de dire ce que M. Pompidou a pu dire à son petit déjeuner le matin, c'est de dire ce que les gens pensent des situations qui sont données[1515]. »

« Situations », le concept est lâché et sera repris par l'Internationale Situationniste. L'action se déroule au fil des jours dans une quotidienneté marquant cruellement aux héros de ses romans. Si «dire ce qu'on a vu» n'est pas impossible, ce n'est pas pour autant simple. Les points 2, 4, 7 et 8 du manifeste de « Libé » rédigés par le maoïste Pierre Victor, alias Benny Lévy en l972 sont sur ce point fort explicites et prêchent pour le «reportage d'idées» à partir de « l'expression des pensées » venues de la base et des « choses de la vie de tous les jours » :

> 2 : « «Libération» provoquera le débat. Il ne fera pas simplement allusion à la vie des travailleurs, il n'aura pas l'arrogance de « citer » des lambeaux de paroles d'ouvriers ou de paysans. Il partira de l'expression des pensées… »
>
> 4 : « Libération » fera la critique quotidienne de la presse quotidienne (…) Il ne laissera pas à « France Soir » ou au « Parisien Libéré » le monopole des « choses de la vie ». Il s'emparera des faits divers, qui ont ceci de commun d'être des multiples facettes de la vie sociale, de la vie d'un peuple soumis à l'injustice et à la violence ».
>
> 7 : « Au quotidien travailleront ou collaboreront des gens qui n'ont pas, sur tous les points, la même opinion (…) Nous ne dissimulerons pas les crises qui surgiront dans le quotidien… »
>
> 8 : « Nous appelons tout le monde à soutenir « Libération » qui sera comme une embuscade dans la jungle de l'information[1516] ».

Une équipe unie sur l'essentiel : l'information vient du peuple et retourne au peuple pour que paraisse un quotidien démocratique. Avant «Libé», un journaliste désirant s'informer sur un conflit social consulte un cadre d'entreprise ou le délégué syndical. A quelques rares poussées de fièvre près, la parole ouvrière n'a pas droit au chapitre. Les maos poussent l'investigation en sens inverse en jouant sur le « nous ». Ils fascinent, pas seulement Sartre et Foucault, car ils révèlent une France inconnue, celle d'en bas. « L'objectivité, c'est une situation vraie telle qu'elle est exprimée par la pensée populaire. Ce sont des gens qui pensent sur une situation qui est la leur. Cela, nous devons le recueillir. Comme on vous l'a dit, le journalisme ne doit pas faire l'histoire, il ne doit pas l'interpréter. Il doit recueillir l'événement et le donner dans le journal à ceux du peuple qui n'ont pas été intéressés à l'événement en question ou qui n'en ont pas été mis au courant[1517].

[1515] *Ibid*., p. 151.

[1516] Libération, février 1973.

[1517] Alain Badiou «L'Hypothèse communiste», Circonstances, 5, Paris, Lignes, 2009, p. 98 «Plus généralement, la Révolution culturelle a montré qu'il n'était plus possible d'assigner ni les actions de masse révolutionnaire, ni les phénomènes organisationnels, à la stricte

Donc, il est essentiel que le peuple discute avec le peuple. Il faut aussi que le secret n'existe pas pour le peuple car le peuple doit être transparent à lui-même. Le secret, c'est forcément ce qui s'est mis au-dessus, c'est les privilégiés qui font partie du système (…) Nous voulons, dans la mesure où nous le pourrons, donner toutes les informations que le peuple peut donner au peuple et, d'autre part, celles quelquefois qu'il est indispensable qu'il connaisse touchant le gouvernement, l'administration, les fonctionnaires, les juges[1518]. »

Sartre, grand reporter de « l'expression des pensées » et « des choses de la vie[1519] » qui n'est pas maoïste a d'ailleurs des idées précises et courageuses sur la question de la presse des années 1970, même si ses propos paraissent aujourd'hui avoir un peu vieillis et faire partie de l'histoire/musée du journalisme militant :

> « Les journaux bourgeois disent plus la vérité que la presse révolutionnaire. Même s'ils mentent, ils mentent moins. Ils mentent plus habilement. Ils s'arrangent pour déconsidérer en tenant compte des faits. Il est tout de même terrible de constater que les journaux révolutionnaires ne sont pas supérieurs en vérité aux journaux bourgeois, mais plutôt inférieurs. C'est qu'ils ne la veulent pas la vérité les révolutionnaires ! (…) Ils vivent avec des espèces de rêves[1520]. »

Une espèce d'autre lieu, d'hétérotopie qui permettrait aux journalistes et aux intellectuels de témoigner dans la rue et de conjuguer une nouvelle manière d'informer et d'être avec les masses. En tentant de concilier les faits et les idées. « Nous ne sommes retenus par rien, puisque nous n'avons pas de publicité et donc l'information doit être totale. Elle doit être en même temps le début d'un rassemblement populaire, c'est ça le fond de notre pensée, qui permettra au peuple rassemblé d'exiger de l'Etat et de l'administration le contrôle de toute ce qui se passe à l'intérieur de ces organisations. Le gouvernement doit ne plus avoir de secret. On doit le réclamer. » déclare avec force Sartre en conclusion de cette conférence de presse du jeudi 4 janvier 1973.

Formule que reprendra sans le savoir et à une plus moderne échelle par exemple « L'Un Visible », une gazette bimestrielle éditée par l'association Les Vénères Optiks et dont nous avons favorisé la naissance dans les années 2005-2006 avec quelques étudiants de Paris 8. Elle donne systématiquement la parole aux « gens d'en bas », aux exclus du système, aux sans-papiers, aux sans-logis, aux ouvriers délocalisés, aux Roms, etc.

Un journal populaire doit comprendre, selon Sartre, une certaine proportion d'intellectuels et d'ouvriers. Et pas seulement des ouvriers du Livre à la fabrication. Les articles doivent être écrits en commun. Utopie gauchiste ? L'ouvrier pour témoigner, l'intellectuel pour synthétiser. Chacun pourra ainsi enrichir spirituellement l'autre dans l'hétérotopie de Libé. Sartre pense que le style d'écriture capable de favoriser cette compréhension mutuelle doit être une « écriture parlée ». Proche de la langue de la rue, du langage populaire.

On a pu penser, dans la période grosso modo de l'avant/après guerre, que l'intellectuel avait une vocation particulière à l'engagement. C'était l'époque où, fonctionnaire de l'humanité en quête d'Universel, l'intellectuel cherchait le Bien en disant la Vérité. La Vérité même, alors, était révolutionnaire.

« Cette vocation, Sartre en fit une véritable passion, au sens christique du terme, note finement Sami Naïr : l'engagement, soutient-il, est motivé par l'expérience de l'insupportable contradiction chez l'intellectuel entre son travail, qui le confronte à la vérité, et les intérêts de la classe dont il est issu, qui

logique de représentation des classes. C'est pourquoi elle demeure un épisode politique de toute première importance.»

[1518] François Samuelson « Il était une fois Libé… » op. cité, p. 152.

[1519] Si l'on suit à la lettre ce manifeste Libé daté de janvier 1973 mais rédigé en fait en l972.

[1520] « L'Idiot international », ler septembre 1970.

veulent la reproduction de la domination. De la découverte de ce scandale découlerait l'engagement aux côtés des exploités[1521]. »

Au demeurant, glisse au passage Bernard Lallement, administrateur de Libé acte I et en contact régulier à cette époque avec le célèbre philosophe qui le tutoie, « Sartre est dans son élément. Il se trouve en terrain conquis » lorsqu'il se lance avec enthousiasme dans l'aventure Libé. En effet, l'histoire de la presse se mêle étroitement à la vie du philosophe « reporter d'idées » notamment depuis qu'il se rendit, le 11 janvier 1945, aux Etats-Unis, en reportage, pour « Le Figaro » et « Combat ». Il y a, ensuite, l'aventure élitiste des « Temps modernes » fondés avec Simone de Beauvoir, Maurice Merleau-Ponty, Michel Leiris et d'autres, dont il restera le directeur de publication jusqu'à sa mort. Sans parler du journal militant « La Cause du Peuple » dont il restera l'incontournable directeur jusqu'à sa mort. Ainsi, pour Sartre, politique, littérature et journalisme ont partie liée et l'écriture de presse est élevée au rang de praxis militante.

Prenant son rôle de directeur de publication avec passion, Sartre a dit et soutient avec force : « Libération fait partie de mon œuvre ». Ainsi, le lundi 12 février l973, il se rend au journal, rue de Lorraine, pour participer à une séance de travail pour la fabrication des numéros zéro de Libé. Fatigué et malade, il a tenu à se déplacer accompagnée de Michelle Vian, son amie et femme de Boris. Dans la pièce centrale, celle où se tiennent les assemblées générales, un petit groupe autour de lui se penche sur un bureau éclairé par la lumière crue des néons. L'atmosphère est irrespirable, étouffante, chargée de fumée. Le « Cri des vallées », daté du vendredi 9 février l973, est étalé sur la table. Une inscription à la une : « Ce journal a été réalisé par des journalistes de Libération en collaboration avec des habitants de Schirmeck en Alsace. »

Dans cette vallée de la Bruche, non loin de Strasbourg, des ouvriers sont en grève. Ils se battent contre un premier plan de licenciements qui les touche. Ils réclament le droit de vivre et de travailler au pays. « C'est l'Alsace qu'ils veulent tuer pour qu'après nous soyons des soumis, qui acceptent d'aller là où on leur donnera du travail et à manger. Une dictature à l'état pur, préparée doucement, jusqu'au jour où on nous dit : « Y a plus de boulot, partez ! » Un jeune ouvrier parle de sa région : « J'ai été à l'armée en ville… j'aime mieux la forêt, mes sapins. On dit qu'en ville on s'amuse, ça n'est pas vrai. Tu ne trouves pas comme ici des copains. En plus, s'il faut la moitié d'une paie pour s'amuser, ce n'est pas valable. »

Cette manière populaire de reporter les idées retient l'attention de Sartre. Il est séduit par l'écoulement saccadé mais harmonieux de cette intervention « orale-écrite ». L'image que l'on peut s'en faire n'est pas figée et académique, mais vivante et en mouvement. Les têtes acquiescent, n'infirment pas. Ce sera l'unique réaction, prélude au rendez-vous manqué entre Sartre et le journal. Cette main non tendue préfigure l'absence des intellectuels à Libération. Le manque de pensée n'en sera que plus vif. Aucun plan machiavélique n'a pourtant été conçu pour les écarter. Leur présence n'était pas désirée, tout simplement. Les intellectuels interviendront quelquefois, mais comme des invités. Relations obscures d'attraction-répulsion pour ce Grand Autre prestigieux tiré de la plume et du savoir. Ou seulement une querelle interne de pouvoir ? « C'était plutôt l'ingratitude des nouveaux rois » pensera Maurice Clavel, plutôt qu'un plan programmé d'interdire aux intellectuels l'accès au journal naissant[1522].

« Ce n'est pas à Sartre qu'ils[1523] ont résisté mais à l'idée d'un directeur intellectuel, précise le fondateur de l'existentialisme. A la question de Samuelson « un journaliste n'est-il pas aussi un intellectuel ? », Sartre montre les rapports ambivalents de rivalité entre ces deux catégories en constante rivalité pas seulement dans le creuset de Libération. « C'est selon. Ca dépend de ce qu'il fait. J'avais cru qu'il l'était.

[1521] Revue Lignes N°32 «Les intellectuels : tentative de définition par eux-mêmes. Enquête», p. 96.

[1522] François Samuelson « Il était une fois Libé… », op. cité, pp. 171-172.

[1523] Ndlr : les journalistes de «Libé acte 1».

A Libération. Généralement, il n'est pas un intellectuel, et le journaliste qui fait les chiens écrasés à France-Soir n'a rien d'un intellectuel.[1524] »

Manipulé par les Maos ?

Mais Sartre qui bénéficie encore à l'époque d'un énorme crédit intellectuel et d'une belle notoriété[1525] n'a-t-il pas servi de prête nom prestigieux, de caution intellectuelle et financière à de jeunes loups ambitieux (les maos July et Gavi en tête) en quête de reconnaissance, la plupart issus de la Gauche prolétarienne et tentés par l'aventure d'un nouveau journalisme qui parlerait enfin au peuple et aux masses ? A-t-il réellement assuré pendant un an au moins, avant sa cécité, son rôle de directeur de «Libé» comme le proclame volontiers Serge July qui lui a succédé avant d'être lui aussi débarqué du navire amiral Libé ? A-t-il assumé vraiment un rôle de « reporter d'idées » vigilant au sein du journal ?

Pour sa part, l'administrateur de Libération, Bernard Lallement en doute et apporte dans son livre quelques éclairages inédits et vécus sur cette question épineuse qui montre toute la difficulté de la fonction cruciale du « reporter d'idées » pris entre les lâches et les salauds, entre les nombreux insensés/excités et les quelques sages campant, rue de Lorraine, dans l'ancienne boucherie devenue l'antre éditoriale effervescente et iconoclaste de « Libé », première manière[1526]. Pour expliquer ce paradoxe contemporain du fameux « reporter d'idées » et de l'affaire « Libé », il faut restituer l'œuvre de Sartre et le lancement de Libé dans le contexte des événements de mai 68.

Accaparé par son travail sur Flaubert, le « penseur d'idées » Sartre ne perçoit pas vraiment l'importance de ces événements. Il ne voit pas non plus en quoi ils interpellent son oeuvre qui, pourtant, martèle presque à chaque ligne que nous sommes responsables de la trajectoire et de la couleur que nous donnons à notre existence. Au fond, cette révolte, comme les lunettes perchées sur le nez et qu'il cherche désespérément - lui le philosophe engagé dans tous les combats de la gauche, il ne l'a pas vu venir. Il ne descend pas parmi les milliers de contestataires anonymes qui tiennent le haut du pavé, afin de s'enquérir de ce qui se passe, mais demande à Alain Geismar de venir, en pleine nuit, éclairer sa lanterne et celle de Simone de Beauvoir. « J'ai eu le sentiment qu'ils nous écoutaient mais qu'ils n'entendaient rien » déclarera l'ancien leader maoïste à Annie Cohen-Solal. Le philosophe avouera même plus tard : « En 1975, j'étais encore celui qui, dans le fond, essayait d'associer ses désirs aux idées post-soixante-huitardes, sans trop de contradiction. »

Aussi, lorsque Pierre Victor (alias Benny Lévy) et les militants de la Gauche Prolétarienne fondent «Libération» pour tirer leur mouvement du ghetto au fond duquel il est englué, Sartre est immédiatement et sans arrière pensée du voyage et prend cette aventure médiatique à coeur, sinon à bras le corps. Après tout, il fait partie de la famille. Mais naïvement, Sartre y croit... comme aux lendemains qui chantent. « En réalité, il y a chez Sartre une constante politique[1527]: pour lui, l'idée d'oppression domine celle de l'exploitation. Il veut penser les rapports du socialisme et de la liberté. Tâche ingrate. Tenu à distance des « classes laborieuses », il se retrouve condamné à cet extérieur ». Cela lui fait dire dans un colloque au Japon que, même si « les intellectuels petits bourgeois sont amenés par leurs contradictions propres à travailler pour les classes laborieuses, ils les serviront à leurs risques et périls, ils pourront être leurs théoriciens mais jamais leurs intellectuels organiques[1528]. » Sartre est suffisamment accroché au projet pour accorder, le 7 février 1973, une interview dans l'émission « Radioscopie » animée sur France Inter par Jacques Chancel. L'événement est considérable, car les antennes de la radio d'Etat lui étaient

[1524] *Ibid*., p 294.

[1525] « On ne peut pas toucher à Monsieur de Voltaire » aurait dit De Gaulle.

[1526] cf. annexe : « Fin de partie à Libé : avec Sartre ou la solitiude du reporter d'idées»», in Bernard Lallement «Libé, l'oeuvre impossible de Sartre», op. cité, pp. 144-148.

[1527] François Samuelson « Il était une fois Libé… » Paris, Flammarion, 2007, p. 73.

[1528] Jean-Paul Sartre «Plaidoyer pour les intellectuels», Situations VIII, Paris, Gallimard, 1972.

interdites depuis qu'il avait affirmé son soutien aux « fellaghas » durant la guerre d'Algérie. A un public considérable qui écoute en cette fin d'après midi l'émission vedette de la radio phare de l'ORTF, Sartre livre en guise de chute une étrange vérité : « Je n'ai pas de chimères parce que, précisément, je ne suis pas optimiste. De sorte que tout ce que je fais est probablement voué à l'échec, je pense, mais je le fais quand même parce qu'il faut le faire. « Libération », heureusement, ne dépend pas seulement de moi. Je peux donc espérer en lui[1529]. »

Détail pas «inutile» et anecdotique. Sartre est non seulement marginalisé, mais en marge comme cela lui est arrivé déjà lors d'un meeting de protestation à la Mutualité, le 10 février 1969, contre les exclusions d'étudiants qui se multiplient pendant l'hiver. Il est à la tribune avec des intellectuels, dont Michel Foucault, et le dernier intellectuel universel trouve à sa place au moment de s'asseoir, un billet à son attention ; « : « Sartre, sois bref. » il confiera à ce sujet : « J'ai immédiatement compris que je n'étais pas dans le coup. Les autres orateurs partaient d'idées proches des miennes, mais ils vivaient la lutte dont ils parlaient, ils pouvaient avancer des propositions concrètes. Je n'avais pas de propositions à apporter, simplement une analyse générale – et ça n'avait pas grand sens. Avec le reflux de 69, je me suis senti plus éloigné encore[1530]… »

Aveu en forme de déni qui montre toute l'ambivalence de l'intellectuel qui se veut encore universel vis-à-vis de cette entreprise de presse naissante et sinueuse. Jean-Paul Sartre est, certes, sincère dans son nouveau costume de « reporter d'idées » qui lui sied fort bien. «Libération» s'intégrera à son œuvre au même titre que son Flaubert. Eternelle fascination du « dernier intellectuel universel » face à l'affaire médiatique Libé, une aventure cahotique dans laquelle Sartre a l'impression de s'y ressourcer et de trouver une seconde jeunesse au crépuscule de sa vie. Une hétérotopie en «commun» où il peut expérimenter au jour le jour et au grand jour sa conception de la politique au service du peuple.

« Créer un quotidien politique, c'est autre chose. Il s'agit d'appréhender la vie, totalement, avec ses contraintes, ses contradictions, compter avec le regard des autres », nuance Bernard Lallement qui l'a bien côtoyé à cette époque, les Seventies, sans prétendre être un de ses amis comme Philippe Gavi. C'est aussi agir, être au milieu d'une jeunesse qu'il aime tant, au plus près des luttes prolétariennes qu'il adule. Sartre pourrait enfin sauter le pas, prendre sa revanche sur les événements de mai 68, connaître un engagement allant bien au delà des « Temps modernes » et de sa praxis littéraire. Après tout, n'a-t-il pas écrit que « vivre en existentialiste, c'est accepter de payer pour cette doctrine, et non pas de l'imposer dans des livres » Comment pourrait-il ne pas être séduit[1531] ? »

Comme Camus à « Combat, Sartre aime se retrouver dans un bel élan de fraternité parmi les ouvriers du livre, à l'heure où l'on imprime le journal « Libération ». Cette nostalgie de la rencontre nécessaire de l'intellectuel et de l'ouvrier à travers cette chaîne qu'est la presse écrite le poursuivra toute vie, comme l'image du philosophe engagé, prêchant en mai 68 sur son tonneau l'union de l'intelligentsia et des étudiants avec la classe ouvrière, à l'entrée de l'usine Renault de Boulogne Billancourt. Ainsi, quelques mois avant sa mort, en 1979, il est invité à déjeuner au siège du journal par Claude Perdriel, directeur du « Matin » qui vient de lui consacrer tout un entretien grâce à l'entregent de la journaliste écrivain philosophe, Catherine Clément, dans son supplément du dimanche. A la fin du repas, Sartre, gêné par sa cécité, demande à descendre au marbre pour y rencontrer les ouvriers. Clément raconte la scène :

> « Panique à bord. Vers deux heures et demi de l'après midi, les techniciens de la photocomposition faisaient la pause. La fabrication de la presse avait changé de système ; l'univers de l'imprimerie avait disparu. Mais Sartre insistait : il voulait voir les ouvriers, les typographes, quoi. Perdriel décida qu'on descendrait quand même. Alignés en rang d'oignons, les journalistes ne détrompèrent pas le vieux Faust. Il leur sera la main, leur dit quelques mots destinés à d'autres, et personne ne broncha.

[1529] Jacques Chancel « Radioscopie », Paris, Robert Laffont, 1974, p. 236.

[1530] Entretien avec M.-A. Burnier, Actuel, février 1973.

[1531] « Libé Sartre : l'oeuvre impossible de Sartre », op. cité, pp. 154-155.

> Il y avait dans les yeux des larmes, et dans les yeux morts de Sartre la joie d'avoir parlé à la classe ouvrière. Il ne l'a jamais su. Le Malin Génie, c'était le journal tout entier. Le Méphisto de service, l'enchanteur de cette fugace réalité s'appelait Claude Perdriel, assisté d'une bande de clampins émus. Et l'instant était beau, si beau[1532]… »

Hélas, Sartre se trompe et prend ses désirs pour la réalité. «Libé» n'est pas l'œuvre de Sartre, ni même des Ouvriers du Livre, mais une stratégique médiatique de la Gauche Prolétarienne aux abois et en perte de vitesse. Cette dernière a besoin d'un organe de presse grand public pour desserrer l'étau autour de « La Cause du peuple » « Les maos étaient enthousiastes. Ils n'étaient pas fanatiques ; ils étaient violents, ils n'étaient pas sectaires » raconte Maurice Clavel lors d'un entretien le l9 juillet 1978. Au fond, ils n'étaient plus marxistes, mais ils ne le savaient pas encore. Je n'ai jamais été marxiste, mais j'étais parfaitement admis. Les rapports ont toujours été fraternels, cela se traduisait par des amitiés personnelles qui durent encore[1533] ».

Le couple conceptuel savoir/pouvoir est en marche et la politique se sert du tam-tam médiatique et récupère Libé acte I.. Les premières lignes du manifeste diffusé le 5 février 1973 ne laissent aucun doute à ce sujet : « Un premier appel a été lancé par les maoïstes qui n'ont jamais dissimulé, dans leurs paroles et dans leurs actes, qu'ils voulaient par tous les moyens permettre au peuple d'écrire, dans sa langue, un socialisme libre (…) Ils ont pris l'initiative de ce quotidien ».

Un an après le lancement de « son » journal, Sartre perd la vue. Il n'écrit plus, mais il a des projets avortés d'émission de télévision, dialogue avec son nouveau secrétaire, le maoïste Pierre Victor dans « Le Nouvel Observateur », tout en confessant dans un moment de lucidité alors que les ténèbres commencent à l'entourer : « Le vrai travail, celui qui conduit à la fois à une œuvre écrite et à des réflexions philosophiques, je ne vois pas qu'on puisse le faire à deux ou à trois ».

Son état de santé ne lui permet plus d'assurer ses fonctions éditoriales à « Libération ». Sartre s'en explique à tous, dans une lettre datée du 24 mai 1974 parue en une sous le titre : « Libé et Sartre » :

> « Chers camarades,
>
> Vous connaissez mon état : vous savez que je suis malade et que je ne peux assumer mes responsabilités de directeur de notre journal. Mais vous savez, aussi, que je reste entièrement avec vous, que j'assume les positions que notre journal a prises et prendra dans son combat pour le triomphe de la classe ouvrière.
>
> Chaque fois que je le pourrai, j'écrirai ici même des articles sur la situation présente.
>
> Jean-Paul Sartre [1534]».

Et Bernard Lallement commente sans complaisance cette fin de partie du grand « reporter d'idées » Prix Nobel. Sans fleurs ni couronne, tout en instruisant le procès de « Libé acte I » :

> « En vain cherchera-t-on, au nom de l'équipe, un article de remerciement, d'explication, de regret, voire de compassion. Il faudra attendre la mort du grand écrivain pour que Libé se penche sur le premier directeur de publication. Soyons honnêtes, aucun pleur, aucun gémissement, point de scènes d'hystérie ne viendront hanter les couloirs du journal. La mise en congé de notre directeur ne jette pas l'équipe dans la consternation. Point besoin d'un long et laborieux travail de deuil. Serge July n'affecte pas la mine déconfite du fils spirituel, orphelin du maître. Ni Philippe Gavi d'ailleurs, ni moi, ni personne d'autre.

[1532] Catherine Clément « La Putain du diable », Paris, Flammarion, 1996, p. 209.

[1533] François Samuelson « Il était une fois Libé… », op. cité, p. 311-312.

[1534] Libération, 28 mai 1974.

Quant aux lecteurs, outre le silence radio de la rédaction sur le départ du prix Nobel, ils devront attendre le 20 juin 1974 pour connaître le nom de celui désigné pour le remplacer. Plus de trois semaines seront nécessaires po[1535]ur trouver un autre responsable de la publication : Serge July. Et encore par intérim ! Pendant tout ce temps, que de tractations, de tergiversations ! »

Pourtant, sans l'imprimatur de Sartre, même déclinant et manipulé, « Libé » n'aurait pas pu décoller. On pourrait paraphraser le docteur Norbert Bensaïd : « Savoir qu'un Sartre pouvait exister justifiait à ses yeux que l'on survécut »[1536]

Une transformation qualitative de l'outil « Libération » s'impose pour son nouveau directeur Serge July qui affiche déjà sa volonté de rupture avec les principes fondateurs du journal. July écrit dans un éditorial qui marque une première rupture et provoquera quelques remous au sein de la rédaction incontrôlable : « Il convient de sortir du gauchisme et d'être du côté de ce qui naît ». Autre programme éditorial, autre hétérotopie qui se veut plus réaliste, et virage éditorial à 360° qui n'iront pas sans déchirement et départ/ou démission de la plupart des membres fondateurs du journal, à l'exception de Serge July, ex-représentant de la Gauche prolétarienne dans le Nord « rapatrié » sur Paris pour Libé à partir de l972. L'équipe se restructure et une nouvelle formule du journal est en voie d'élaboration. Certains -comme Bernard Lallement, quittent « Libé », alors que d'autres le rejoignent, notamment Marc Kravetz, Jean-Marcel Bouguereau.

« Je ne vois plus comment porter notre projet initial et ne ressens aucun intérêt de participer à un journal « classique », confesse l'administrateur mécène du journal, Bernard Lallement. A Libé, les rapports affectifs ont joué un rôle prépondérant dans l'opportunité des alliances, j'avais une profonde affection pour Sartre et une grande amitié pour Jean-Claude Vernier. Eux partis, je ne pouvais rester. En outre, je n'ai jamais entretenu de goût particulier pour le pouvoir[1537] ».

Les jeux sont faits à Libé...

Les crises (idéologiques) succèdent aux crises (financières) : le navire «Libé» tangue, est touché mais n'est pas coulé. Déjà fin 1973, Maurice Clavel avait lancé un « Sauvez Libération » dans sa chronique du Nouvel Observateur[1538]: « J'adresse sans pudeur un appel au secours à tous nos lecteurs, au bénéfice de notre confrère Libération. Je ne dis même pas que le journal soit bon. Je dis qu'il l'était déjà presque. J'y écris ainsi que Sartre, Lacouture, Bory, Sollers, Foucault. Mais l'essentiel n'est pas là. L'essentiel, c'est qu'une trentaine de jeunes gens, au prix d'un effort inouï que j'ai suivi jour par jour, ont presque mis au point un organe de presse dont peut-être vous n'entendez pas encore le bruit mais dont vous entendrez sûrement le silence, s'il meurt. (…) «Libération» n'a qu'un point commun avec les vieillards : s'il passe l'hiver, il est sauvé. Mais je demande une transfusion, non un ballon d'oxygène. Donnez. Donnez. Envoyez vos chèques au nom de Jean-Paul Sartre. Si vous tenez à la liberté de la presse, si vous voulez qu'on puisse traquer l'injustice et cerner l'espoir jour après jour, donnez. Je crois que c'est un devoir. »

De toute façon, Sartre n'aurait pas soutenu le contraire : les jeux sont faits, Libé doit rebondir s'il veut survivre. A savoir : les lieux publics de débats de la pensée (un journal, un magazine ou une revue par exemple) ne sont pas différents des lieux plus spécialisés et plus fermés (un séminaire, l'Ecole Normale Sup' ou la Sorbonne par exemple) : le régime y est le même, celui de la disputatio, pour lequel le « reporter d'idées » semble compétent et qui est sans doute la seule chose qu'il sache correctement

[1535] Libération, 31 mai 1974.

[1536] Jean Daniel «Les Miens», Paris, Grasset, 2009. Le philosophe existentialiste avait accepté d'être le parrain du «Nouvel Observateur» et à son propos le directeur de la rédaction se souvient : « A voir l'égarement de chacun et de tous, on était rassurés de le savoir parmi nous, même silencieux et même déclinant ».

[1537] « «Libé» l'oeuvre impossible de Sartre », op. cité, p. 131.

[1538] 17 décembre 1973.

pratiquer. « Un suicide dans les prisons raconté par un intellectuel était un événement socio-philosophique à prendre en considération, constate M. Foucault dans un entretien du 23 juillet 1978. La même nouvelle transmise par l'APL[1539]. C'est là que se pose la question du rôle de l'intellectuel dans la mise en excitation de l'information. Nous allions nous-mêmes pécher les informations et on faisait en sorte qu'aucun discours intellectuel ne viennent brouiller ces informations (…) Mais on se servait de la situation stratégique de l'intellectuel dans les systèmes d'information pour les faire circuler en force. »

Mais manipulateurs ne voulant pas être récupérés, les maos truquent le jeu du « croisement de l'idée et de l'événement » en coupant les ponts avec les intellectuels, mais sans le proclamer ouvertement, en tordant même le concept d'intellectualité au point même parfois de le détourner pour la cause du journal : « (…) Cette discussion entre nous (autour de l'idée des Comités Libération) révèle à quel point pour Sartre et Victor l'existence du journal était le problème primordial. On aurait pu croire que des gens comme Gavi et moi auraient été davantage intéressés par le journal et eux par les groupes, en tant qu'ils pouvaient constituer le noyau d'un mouvement politique, et c'est le contraire qui s'est passé ! Je ne sais pas pourquoi les tenait ce désir frénétique d'avoir un journal et finalement de n'avoir que ça. Pas plus que je ne sais pas pourquoi ils ne s'en sont pas servis pour développer ou maintenir les mouvements qui existaient. La critique des intellectuels était parfaitement légitime, conclut Michel Foucault, mais elle était faite par un type d'intellectualité qui revenait exactement au même : ce n'était pas l'interrogation sur ce qu'est l'intellectuel, mais un jeu intra-intellectuel.[1540]»

D'autre part, et en stricte réciprocité, toute pensée se distingue par son style. Le style ne définit pas seulement la langue et l'écriture du penseur, il définit aussi son objet et sa manière de le prendre. Tout écrit dont la pensée monte à l'assaut de son objet et ouvre un nouveau combat qui est politique et se suffit à lui-même. « Mais on a tous compris que «Libération» est indispensable, déclare Sartre. De mon point de vue, le journal est devenu ce qu'il devait être. C'était de la bouillie et puis petit à petit, quelque chose de mieux en est sorti, qui a dégagé ce que pouvait être « Libération » comme journal gauchiste (…) C'était un journal de gauche mettons. Il dit la vérité de gauche. Mais ce n'est pas celui que vous voulions, Benny Lévy, moi-même et d'autres gens (…) Même actuellement (en l978-79), je ne lui trouve pas réellement d'unité. Prenons l'idée d'un organe de consultation, ce « comité des sages », c'était un projet absurde, un journal ne peut pas avoir de comité qui censure.[1541] » La pensée est politique non par ses effets ou ses causes, mais par sa teneur en combativité. Et Sartre n'en manquait pas... aux dires mêmes de ses ennemis et de ses détracteurs. Même si à la fin de sa vie, il rejoint Camus en liant politique et morale, comme déjà dans sa conclusion de « L'Etre et le Néant » qui annonçait qu'il consacrerait un prochain ouvrage au problème moral qui ne verra jamais le jour.

« Evidemment la notion de politique est une notion qui a trop vécu pour à la fois ne pas s'être découverte entièrement et altérée un peu, déclare Sartre en octobre 1978. C'est pour cela que nous considérons maintenant que la politique, comme voie menant à des buts, est insatisfaisante, si elle n'est pas en elle-même une morale aussi, si le but qu'elle poursuit n'est pas moral, si ce n'est pas la moralité et la moralisation de l'homme. Bien sûr, la politique garde ses problèmes, mais elle doit les traiter comme des problèmes moraux. Si on les considère uniquement sur leur aspect de fait, si on dit « vaut mieux faire », on manque le but politique. Il faut que la politique soit la morale en même temps, en ce sens qu'on en discute plus « ça coûtera moins cher », mais il faut faire cela parce que c'est mieux moralement.[1542] » Le charivari interne de Libération rend encore aléatoire la rigueur et le sérieux dans le travail, notamment la vérification des informations arrivant au moment du bouclage et qui vont dans le sens de la ligne éditoriale du journal. Tel cet incident. Le 24 septembre l973, en première page : « Dernière minute. Nouveau crime raciste à Toulouse. Deux ouvriers arabes abattus. » Le lendemain,

[1539] Ndlr : l'agence de presse, lancée par les maoïstes pour contrebalancer les dépêches de l'Agence France Presse d'Etat, ne passait pas

[1540] François Samuelson « Il était une fois Libé… », op. cité, p. 301-305.

[1541] *Ibid*., p. 297.

[1542] *Ibid*., p. 291.

un rectificatif, en dernière page : « L'information était fausse. Nous sommes parfaitement conscients de la gravité de ce genre d'erreur. »

Sans l'aventure du reportage pas de photographies qui ne sont pas une preuve d'objectivité. « Les photos d'un journal peuvent très bien ne rien dire » note Sartre qui privilégie l'écrit en bon intellectuel qui se respecte. C'est le principe d'aventure qui me permet de faire exister la photographie : thèse de Barthes dans « La Chambre claire ». Dans ce désert morose de l'actualité, « telle photo, m'arrive : elle m'anime et je l'anime... C'est ce qui fait toute aventure »

Le 15 avril 1980, à la mort de Jean-Paul Sartre, la Une du numéro historique du journal « Libération », « son » journal qui paraîtra le lendemain, affiche une photographie prise sur l'aéroport de Stuttgart en 1974, lorsque le philosophe « reporter d'idées » était allé en compagnie de Pierre Victor, rencontrer Andreas Baader dans sa prison, pour réaliser un entretien sur le terrorisme. La boucle est ainsi bouclée, et ne néglige pas la posture engagée sans maquillages, ni retouches et autres recadrages.

« L'image du photographe Sutkaus le montre marchant penché vers l'avant, comme écrasé par le temps. Aucune des images publiées ne sera recadrée, et pas davantage celles qui paraîtront dans le numéro « Spécial Sartre » publié quelques jours plus tard[1543]. »

Sartre mort - statufié et « immortalisé » ainsi par une photo symbole de la rencontre de l'idée et de l'événement et figure éminente selon sa propre expression de « l'intellectuel qui se mêle de ce qui ne le regarde pas[1544] » et sort de son domaine de compétence - serait sans doute d'accord avec cet autre philosophe engagé, Alain Badiou[1545] qui rappelle que, pour le philosophe, une circonstance n'est pas forcément ce qui fait la une des journaux. Qu'au contraire, c'est lui, le « penseur d'idées », qui décide de l'importance de ce qui arrive. Autrement dit, qu'il s'agisse, de la guerre en Irak, de la querelle du foulard, de l'art contemporain, l'événement de Le Pen présent au second tour des présidentielles en avril 2003, ou du pouvoir de nuisance Ben Laden et des ramifications du réseau Al-Qaida, philosopher consiste à éclairer la distance entre la pensée et le pouvoir (savoir si l'on peut la franchir), à marquer la valeur de l'exception (savoir si l'événement porte à la rupture), en dernière instance : à choisir.

Sartre reporter d'idées à Cuba

Ainsi, quand Carlos Franqui, alors directeur du journal « Revolucion », invite Jean-Paul Sartre à se rendre à Cuba, au début de 1960, notre reporter d'idées hésite. Il a conservé un goût amer d'une visite dans l'île dix ans plus tôt. Cuba lui est alors apparue comme « une belle de nuit, très louche, probablement vérolée ». S'il accepte finalement, c'est pour « s'arracher au cynisme orthodoxe » d'une France où l'on torture depuis cinq ans, espérant que les jeunes révolutionnaires barbus le persuaderont « qu'on peut encore changer la vie ». De ce voyage de près d'un mois, en février-mars 1960, en compagnie de Simone de Beauvoir, naît un long reportage, « Ouragan sur le sucre », que Sartre voulu publier dans « France Soir » (tirage environ 1 million d'exemplaires à l'époque), en seize articles, pour faire connaître au plus grand nombre la révolution cubaine. Ce texte, longtemps enfoui, vient d'être republié dans « Les Temps modernes », suivi de notes inédites qui devaient donner naissance à un livre sur Cuba que Sartre n'a jamais écrit. Peut-être en raison de sa lucidité. « Sartre a très tôt condamné les pires aspects du castrisme », rappelle Claude Lanzmann dans son prologue. La révolution n'a que quatorze mois lorsque Sartre débarque à La Havane. Il consacre d'amples développements à la radiographie de l'île avant 1959 pour expliquer la victoire des jeunes barbus. « Un pays semi-colonisé », qui, à peine libéré de l'Espagne, tombe sous la coupe des Etats-Unis. Il décrit l'île étranglée par « l'implacable déesse canne », le sucre omniprésent qui fait la fortune d'une minorité et la misère des masses paysannes, l'analphabétisme et la prostitution, « l'opulence flétrie et la gaieté louche » de La Havane.

[1543] Jean Guisnel « Libération, la biographie », p. 237.

[1544] Jean Paul Sartre « Situations », VIII, op. cité, p. 220.

[1545] Alain Badiou « Circonstances 1 et 2 », Paris, Ed. Scherer, 2004.

Pour comprendre le triomphe de la révolution et son refus de pactiser avec le parlementarisme, il faut relire ses pages sur la « gangrène » des régimes qui l'ont précédée. Seule une rupture radicale était possible face à la misère, la corruption généralisée et ce « mélange instable de cynisme et de honte ». Durant quarante-huit heures, Sartre et Beauvoir accompagnent Fidel Castro en tournée dans l'île, afin de mieux diagnostiquer le présent. Du « petit dur » révolté au mythe symbolisant l'unité et la souveraineté retrouvées du peuple cubain, Sartre raconte et rapporte avec intelligence la genèse et la complexité du personnage, qui n'aurait pu vaincre sans son « orgueil impitoyable » et « son courage de l'intransigeance ». Au croisement de l'idée et de l'événement du communisme à Cuba. « Je suis révolutionnaire par vocation », confie Castro au philosophe, qui le compare au grand mystique Jean de La Croix. Sartre constate l'immense popularité de Castro, à qui chacun veut exposer ses doléances. « Fidel pense en parlant ou plutôt il repense tout ce qu'il veut dire ; il le sait et pourtant il improvise », observe-t-il. La grande affaire de ces premiers mois de révolution est la réforme agraire. Un demi-siècle plus tard, l'agriculture est l'un des plus cuisants échecs du régime. Déjà la menace vient des « puritains du Nord » comme Sartre, en bon reporter qui a le sens de la formule qui fait mouche, appelle les Etats-Unis. « Les Yankees ont une certaine idée de la démocratie : elle subordonne –sinon dans la pratique, du moins dans la théorie- l'économie à la politique… Castro et ses amis ont justement l'idée inverse[1546]. » Comme Marx qui y voyait « l'œil du peuple », Sartre parie pour un journalisme comme lieu d'échange au service de la pluralité des opinions et considère à la différence d'un Bourdieu les défauts du « journalisme réel » comme des maux réformables. C'est ce qui le séduit d'emblée dans l'aventure Libé malgré tous ses soubresauts. Comme Benjamin, il pressent et soutient que le journalisme a peut-être aussi ce pouvoir d'empêcher le tissage serein d'une expérience vécue, de surmonter l'Erlebnis… Et « Libération » plus que les autres sans aucun doute.

« Nous sommes dans une période très particulière pour la presse, souligne Sartre à la fin des années 1970 à François Samuelson. Elle meurt, des tas de journaux disparaissent. Les gens ne lisent plus les journaux, ils regardent la télévision sans se rendre compte qu'on leur donne un point de vue du gouvernement et non point un point de vue objectif. Télévision et radio ont porté un coup terrible à la presse écrite. Aujourd'hui, les journalistes prennent position, les meilleurs en tout cas, ils sont libres. Ils ne sont plus inféodés aux journaux auxquels ils appartiennent. Si ce qu'ils écrivent ne plaît pas dans leur journal, ils n'hésitent pas à le porter ailleurs. Le journal n'est plus une réalité ferme et solide, avec ses reporters à lui. « Libération » l'ait encore, parce que ce journal est hors des circuits journalistiques traditionnels[1547]. » Lucide et faisant un semblant auto-critique, Sartre revient à la fin de sa vie sur son « Je t'aime moi non plus » avec son cher « Libé ». Attraction, répulsion comme le désir « J'ai cru en effet, que « Libération » pourrait faire partie de mon œuvre, c'est-à-dire que j'y travaillerai un peu et que ce serait meilleur. Aujourd'hui, « Libération » se tient, c'est un journal qui n'est pas mal, mais à l'époque où j'en étais le directeur entre guillemets, c'était vraiment le moment le plus moche. J'allais de temps en temps dans les locaux de Libération ; on me recevait extrêmement poliment… Je n'avais qu'un seul ami dans l'équipe, Gavi. (…) Et je n'allais pas là-bas par caprice personnel. J'y allais en étranger, poussé par les maos. (…) L'ennui au début, c'est que « Libération » était mauvais, très mauvais. Alors, on (ndlr : nous les intellectuels) on les (ndlr : les maos et les journalistes) a laissés un peu à eux-mêmes. Les articles qu'on avait envie d'écrire étaient bien trop éloignés des événements que ces journalistes racontaient. Jamais les intellectuels n'ont dit : « voulez-vous cet article ? » J'aurais voulu, il aurait peut-être fallu les brusquer… Mais c'était très difficile, car les intellectuels étaient en même temps condamnés par Benny Levy, qui, depuis reconnaît qu'il a eu tort[1548]. »

[1546] Jean-Michel Caroit, correspondant à Saint Domingue « Sartre reporter à Cuba », Le Monde 17-18 août 2008.

[1547] François Samuelson « Il était une fois Libé… », op. cité., p. 291.

[1548] *Ibid*., p. 292.

La violence symbolique de « David au pays des Goliath[1549] »

Le paradoxe surgit du fait que le « reporter d'idées » n'a d'autre appui finalement que le destin de rejet ou de douleur qui en découle : parler au nom de rien, ou de quelque chose qui n'est pas là et dont personne ne veut. Il peut, certes, brouiller les pistes et jouer sur les deux tableaux, mais attention aux confusions et aux dérives « Il arrive qu'un écrivain soit un parfait journaliste, mais un journaliste n'est pas par là même un intellectuel. Les reporters peuvent très bien faire un grand reportage sur un délit ou un crime. Et cela peut être littéraire aussi. Mais l'article et l'éditorial ne sont pas des productions intellectuelles », soutient Sartre qui montre ici sans doute les lacunes du reportage d'idées qui n'est pas la panacée, selon sa thèse. Il précise : « Une pensée exprimée par la presse a quelque chose de lamentable. Le journal prend en d'autres lieux une pensée et la transforme en mass media, c'est-à-dire en absence totale de pensée. Je vous donne un exemple. Dans le premier « Libération », celui de l'après-guerre, j'ai écrit un article sur les Rosenberg, avant qu'ils soient exécutés. On peut, à un moment donné, expliquer la honte ou l'émotion qu'on éprouve à propos d'hommes qu'on va exécuter. On peut expliquer pourquoi cette exécution nous révolte. Mais quand on fait ça, on ne pense pas, on exprime une émotion. On l'exprime en ordre, mais ce n'est pas de la pensée, c'est un style, c'est de la parole.[1550] »

Parler au nom d'un regard qui n'a pas trouvé et ne trouvera sans doute jamais sa forme (en tout cas pas sa forme de vision) de raison voyante. « Oui, il fallait parler à un gars, à un ouvrier qui nous lisait comme on lui aurait parlé dans une conversation directe. C'était cela que devait être le style de « Libération ». Il fallait trouver un style de masse. Selon moi, le journal a essayé mais il l'a fait dans un style enfantin. Il y avait un gros problème de style et il existe encore. Je ne suis pas sûr que le public comprenne tout dans « Libération ». Il aurait fallu essayer de penser ce problème-là d'abord : savoir avec quels mots et dans quelles phrases on dirait ce qu'on avait à dire. J'ai parlé de cela : ils étaient d'accord mais n'ont rien fait[1551]. ». Une part des ambiguïtés de l'intellectuel Sartre qui se voulait « reporter d'idées » dans le temps de l'urgence du journal « Libé », « rassemblement des voix »[1552], tient à cette position quasi-sacrificielle qu'il n'a pas choisie mais qui lui tombe dessus, qui le place entre impuissance et autorité, voire autoritarisme (une perversion de l'autorité comme chacun sait), dans un no man's land entre mise à mort et flatterie par le pouvoir, dans une marge écartelée entre folie et prophétie. Penser le présent à l'aune de « Libé ». A la question de Samuelson de savoir ce qu'il aurait aimé faire au journal s'il avait joué un rôle actif, le philosophe répond sans ambiguïté : « J'aurai voulu faire des articles en général, sur des événements plus larges qu'un simple événement. Et aussi chercher des dialogues. Une chose excellente dans « Libération » fut le texte de Bilsky[1553]. Ca c'était beau : on voyait pourquoi il avait tué ; alors je pensais qu'ils me donneraient des trucs comme ça à l'occasion. Mais en fait je ne l'ai pas fait ! Je n'avais aucun moyen de le faire, je suis resté directeur théorique.[1554] » Conflit dans le lien/rupture des contradictions internes du journal et dans la capacité de l'intellectuel à faire émerger du débat qu'on retrouve dans les propos de Michel Foucault, lors d'un entretien avec un ouvrier spécialisé chez Renault, José, publié dans « Libération » du 26 mai 1973 : « Nous sommes d'accord, les ouvriers n'ont pas besoin d'intellectuels pour savoir ce qu'ils font, ils le savent très bien eux-mêmes. Pour moi, l'intellectuel, c'est le type qui est branché, non pas sur l'appareil de production,

[1549] Libération 22 mai 1978, éditorial : «Libération est un peu David au pays des Goliath (…) L'existence de «Libé», sa présence dans les kiosques, tous les matins, c'est un souffle libre, une zone libérée dans la jungle de la presse, un territoire ouvert où on peut se rencontrer et parler. La France d'en bas, celle des grands ensembles, des champs et des usines, celle du métro et des tramways prend la parole.»

[1550] *Ibid*., p. 296.

[1551] *Ibid*., p. 293.

[1552] Libération 18 avril 1973, courrier des lecteurs : «Dans chaque page, l'éclosion d'une pensée, celle qui ne s'exprime jamais,, celle des humbles et des opprimés… C'est le rassemblement des voix qui fera de «Libération» l'écho d'un peuple qui lutte et qui vit. «Libération» ne doit pas être seulement le cri d'une presse libre, mais d'une presse libératrice.»

[1553] ndlr : Jean Bilsky est ce chômeur qui a défrayé la chronique en assassinant le PDG du Crédit Lyonnais en l976, avant de retourner l'arme contre lui.

[1554] François Samuleson «Il était une fois Libé…», op. cité, p. 293.

mais sur l'appareil d'information. Il peut se faire entendre. Il peut écrire dans les journaux, donner son point de vue. Il est également branché sur l'appareil d'informations ancien. Il a le savoir que lui donne la lecture d'un certain nombre de livres, dont les autres gens ne disposent pas directement. Son rôle, alors, n'est pas de former la conscience ouvrière puisqu'elle existe, mais de permettre à cette conscience, à ce savoir ouvrier, d'entrer dans le système d'informations, de se diffuser et d'aider, par conséquent, d'autres ouvriers ou des gens qui n'en sont pas, à prendre conscience de ce qui se passe… »

Loin de penser comme laissait entendre volontiers Serge July que le journalisme susciterait un nouveau type d'intellectuel, Sartre s'insurge contre cet amalgame facile qu'il juge « absurde » et convenu. « Pour tout vous dire, les contacts que j'ai eus avec les journalistes de « Libération » ne m'ont pas donné à croire que j'avais à faire aux nouveaux intellectuels, certainement pas. J'ai vu des braves gars intelligents mais pas du tout des intellectuels[1555]. »

Nécessité vitale pour le moderne « reporter d'idées » à la fois de dévoiler un réel et de défendre un espace public pour être lu et reconnu par tous. D'apaiser et de mener le combat sans jamais baisser la garde, ni trop succomber à la polémique, « figure parasitaire de la discussion et obstacle à la recherche de la vérité [1556]» Dixit Foucault qui à la différence de Sartre refusait de polémiquer, du moins en principe. Enfin, pas trop, bien que la tentation d'en finir par tous les moyens avec l'adversaire soit tenace chez Sartre, l'engagé par excellence sur tous les fronts du refus ! A l'ultime question de Samuelson, « ne pensez-vous pas tout de même que le journalisme puisse évoluer ?», le dernier intellectuel universel répond en l978: « Il veut changer, oui. Il changera même. Les journalistes de 2078 ne seront pas nécessairement comme maintenant. Mais il ne faudrait pas s'imaginer que le journaliste parfait c'est le journaliste du « Monde » (…) « Le Monde », c'est « Le Temps », et cela ne vaut guère mieux. « Libération », c'est quelque chose tout de même. On peut essayer de rêver à ce qu'il aurait été avec beaucoup plus d'argent… Bien que c'est cette pauvreté qui rend « Libération » comme il est. Qu'arriverait-il si brusquement ils avaient des millions[1557] ? C'est cette évolution là qui serait intéressante.[1558] » Nous y voilà avec l'entrée de capitalistes et non des moindres comme Edouard de Rothschild dans le journal de Sartre, Foucault et Clavel. D'un choc qui dirait l'étrangeté paradoxale de ce qui arrive. Pourtant, la chance de « Libération provient sans doute de ses faiblesses premières : il a toujours été sous la pression de ses lecteurs et a dû s'adapter pour vivre en symbiose et en conflit avec eux. A l'heure du net et de l'interactivité, ce peut être un filon à creuser[1559], entre rassemblement et décentrement.

[1555] *Ibid*., pp. 294-295.

[1556] Michel Foucault « Dits et Ecrits IV », Paris, Gallimard, 1994.

[1557] Pierre Rimbert «De Libération à Rothschild», Paris, Editions Raisons d'Agir, 2005. «Présenter la perte d'indépendance capitalistique comme un gain d'indépendance rédactionnelle imposait d'infléchir la définition même de l'indépendance. Le premier éditorial de «Libération» affirmait : « Notre pauvreté est la mesure de notre indépendance » (22.5.1973). Vingt-trois ans plus tard, le curseur avait atteint l'exact opposé de son point de départ. « L'indépendance c'est très simple, claironnait July : il faut que ça marche, il faut gagner de l'argent «.

[1558] François Samuelson «Il était une fois Libé…», op. cité, p. 298.

[1559] Patrick Eveno «La presse quotidienne nationale : fin de partie ou renouveau ?», Paris, Vuibert, 2008, p. 87.

II - CHAPITRE 10

Avoir raison et avoir tort avec Aron

- « La rupture, c'est de s'affirmer libéral au sens du XVIIIe siècle. » (Serge July, 1986)
- « Une action violente est dénommée terroriste lorsque ses effets psychologiques sont hors de proportion avec ses résultats purement physiques[1560]. »

Au printemps 1955, en plein coeur de la guerre froide dont il avait livré la juste formule « Paix impossible, guerre improbable » dès 1947[1561], Raymond Aron publie « L'opium des intellectuels » qui va lui coller l'étiquette indélébile de reporter d'idées du libéralisme et de « marxien », grand connaisseur de Marx et farouche opposant au communisme. Un livre clé par sa radicalité critique dans l'histoire intellectuelle et agitée de la France de la moitié du XXe siècle : L'Opium, dénonçant les mythes du communisme, contribua à la première vague de décommunisation des compagnons de route, voire même de quelques intellectuels organiques du PCF, à la fin des années 50. Traduit dans de nombreuses langues, notamment en russe et en bulgare, le livre eut un retentissement mondial, jusque dans les sociétés de l'Est où il circula sous la forme de samizdat.

Fragments d'une « impossible biographie »

Son itinéraire est complexe et cahotique et permet de mieux saisir sa pensée souvent caricaturée. Né en 1905 dans une famille d'ascendance juive, très intégrée et républicaine, Raymond Aron, normalien et agrégé de philosophie, est un parfait rejeton des « Hussards Noirs de la IIIe République » pris dans la triple tourmente des guerres, des révolutions et des crises économiques. Pacifiste sous l'influence d'Alain au début des années 30 et ayant vécu ses dix-huit mois de service militaire comme un temps vide comme il l'avoue dans ses mémoires, il se convertit à l'antinazisme dès 1933 devant l'agonie de la république de Weimar, mais ne prit pas, lors de son séjour de trois ans là-bas, la pleine mesure de la menace d'Hitler. Sympathisant socialiste, note son biographe, l'avocat Nicolas Baverez, Aron participa, à partir de 1936, à l'élaboration des premières analyses comparatives entre les totalitarismes du XXe siècle et rejoignit le camp des libéraux dès l'occupation et la prise de contrôle des « démocraties populaires » par l'ours soviétique. Aron était pris et épris par « la passion du réel », thèse d'un récent livre d'Alain Badiou « Le siècle [1562]» qui réussit l'exploit de ne jamais le citer… au profit notamment de Brecht.

Pourtant, la prise de position de Raymond Aron contre les déclarations du Général de Gaulle à l'occasion de la Guerre des Six Jours témoigne de l'alliance singulière de courage public (« endurance vers le réel tissé d'impossible ») et d'attachement à une attitude critique dont cet intellectuel dit « de droite » - bien qu'il récuse comme Arendt le distinguo droite/gauche - savait faire preuve. Il nous a légué une compréhension plutôt réaliste et exigeante des relations internationales grâce à son sens aigu du « tragique de l'histoire » et une lucidité rarement prise en défaut. Son credo auquel on peut sans doute souscrire sans adhérer à toutes ses thèses : « Nous comprenons le décalage entre les idées vivantes et

[1560] Raymond Aron, Paix et guerre entre les nations, Paris, Calmann-Lévy, l962.

[1561] Le Figaro 21-22 sept 1947, Editorial « Stupide résignation ».

[1562] Le Seuil, Paris, 2005.

les idées devenues des habitudes ou justification[1563].» A l'image de son maître à penser, Max Weber, Aron ne cherche pas les rapports de causalité dans un seul sens. Il se situe ici aux antipodes de Sartre sur la philosophie de l'histoire car il n'a eu de cesse de combattre les postures incantatoires (sur un tonneau ou non !), le « politiquement correct », qui, à l'époque de la guerre froide, revenait souvent à légitimer le totalitarisme soviétique et à adopter des lunettes idéologiques pour ne pas « désespérer Billancourt ». Au fond, le dilemme est éternel entre ceux qui refusent le monde tel qu'il est, et ceux qui finalement s'en accommodent. Au delà de la différence de trajectoires, les deux frères ennemis font un peu système au sens, où, sans se répondre, leurs oeuvres respectives correspondent à deux attitudes à l'égard de la vie, l'histoire, la politique, les idées...

> « Par rapport à ce qui anime mes recherches depuis des années, à savoir une théorie de la communication dans ses rapports avec la démocratie, écrit Dominique Wolton dans le Figaro Littéraire du 10 mars 2005, je suis frappé du fait que l'un et l'autre, sans le dire s'y montrèrent des pionniers. Contrairement à beaucoup d'autres universitaires, ils ont assumé le fait de mener plusieurs carrières contradictoires, en rédigeant des écrits théoriques, des essais, des polémiques, beaucoup d'articles de journaux, en faisait des choix politiques, des engagements et, pour Jean-Paul Sartre, faut-il le rappeler ? – du théâtre et de la littérature. Autrement dit chacun à sa manière, ils ont accepté le dialogue avec plusieurs types de public. Bien sûr, par leur histoire et leur formation, ils restaient plus liés à l'écrit qu'à l'audiovisuel, mais ils ont néanmoins accepté l'épreuve de la télévision, même si l'un et l'autre, assez élitistes aristocratiques au fond, n'avaient pas a priori beaucoup de sympathie pour ce média de masse[1564] ».

Certes, le sceptre d'intérêts et d'écriture de Jean-Paul Sartre fut beaucoup plus large que celui de Raymond Aron et son rayonnement sans conteste incomparable. Mais ce dernier a affirmé ses idées avec force et conviction et a proposé une analyse assez fine et nuancée de la situation politique vis à vis d'Israël, comme il l'avait fait précédemment lors de la crise algérienne. Il était conscient de la dilection qui le liait à Israël et soulignait volontiers que l'éventualité de sa destruction lui serait insupportable. Néanmoins il dénonça certains aspects des politiques menées par les divers gouvernements israéliens et exprima des critiques quant à la façon dont cette société se percevait elle-même.

« Son analyse sur la question algérienne révélait une évolution qui devrait marquer l'histoire contemporaine de la France[1565] », écrit à l'occasion de l'anniversaire du centenaire de sa naissance le sociologue Samuel Noaheisenstadt, professeur émérite à l'université de Jérusalem. De la même manière, son rapport de profond respect à l'égard d'Israël signalait un bouleversement de l'expérience historique juive à l'âge moderne. Ce tournant s'est manifesté à la suite de la Shoah et de la création de l'Etat d'Israël. Il affecta la conscience que les communautés juives avaient d'elles-mêmes. Il marque un infléchissement des tentatives strictement religieuses de définition du judaïsme. Ce dernier cessait d'être cantonné dans la sphère privé. Une attention soutenue était désormais portée aux « attachements primordiaux ».

En outre, la composante politique de l'identité juive devenait primordiale, ainsi que les relations entre les différentes communautés juives du monde et de chacune d'entre elles avec l'Etat d'Israël. C'est justement cette composante là de la conscience collective juive qui s'exprima dans la polémique d'Aron contre de Gaulle (...) De nombreux débats se firent jour, notamment à partir des années 1970, centrés sur la question de savoir jusqu'à quel point Israël était fidèle à ses idéaux ».

Mais bien avant de s'intéresser à Israël, en 1930, le tout nouveau et cacique agrégé de philosophie, Aron, part pour l'Allemagne où il va prendre un poste de lecteur à l'Université de Cologne auprès de la chaire de Leo Spitzer. Son intérêt pour la tradition intellectuelle allemande est double : d'un côté, il fut attiré, comme après lui son condisciple et ami d'alors, Jean-Paul Sartre, par la philosophie allemande,

[1563] Raymond Aron « La sociologie allemande contemporaine », Paris, Quadrige/PUF, 1935, 5e édition, 2007, p. 116.

[1564] Dominique Volton a publié en 1981, avec Jean-Louis Missika, un livre d'entretien avec Raymond Aron, « Le Spectateur engagé » qui fut tout de suite un best-seller.

[1565] « *La rencontre d'une idée et d'une vie* » in Raymond Aron, 1905-1983, Histoire et Politique, Paris, Commentaire-Julliard, 1985, p. 54.

dont Husserl et Heidegger représentaient les phares d'un très grand retentissement international. De l'autre côté, des représentants d'une discipline nouvelle, encore assez peu légitime en ce qui concerne sa reconnaissance et son poids académiques, le stimulaient, même si, dans ses « Mémoires », il reconnaissait humblement qu'à son arrivée en Allemagne, il commençait « à peine d'étudier les sciences sociales.[1566] » Et enfin, c'est un rituel initiatique… qu'il perpétue. Son collègue épistémologue, Jean Cavaillès fera de même quelques mois plus tard et il suit les traces de nombreux prédécesseurs illustres comme Emile Durkheim et Maurice Halbwachs, qui, eux aussi, avaient entrepris un séjour Outre-Rhin en vue de faire connaissance avec le système et la culture universitaires allemands en général, et la sociologie, discipline scientifique encore toute jeune, en particulier. Trois ans plus tard, il rentre en France, mais cette fois en jeune chercheur ouvert aux sciences sociales et féru de sociologie qui publie en l935 son premier livre « La sociologie allemande contemporaine ». Cinquante ans plus tard, il se souviendra de ces débuts en écrivant dans ses Mémoires : « Travail non alimentaire (les droits d'auteur devaient être modestes) mais apparemment scolaire ; il me détourna de ma thèse secondaire à laquelle je travaillais en même temps. Ai-je été, après coup, satisfait d'avoir été contraint d'exécuter ce pensum ? Je le pense. Aujourd'hui, encore, je me félicite d'avoir terminé mon pèlerinage allemand par ce livre[1567]. »

Aron trouve une discipline aux contours clairement dessinés. Il structure son champ d'investigation, la sociologie allemande, selon la dichotomie entre une « sociologie systématique » développée en particulier sous l'influence de Simmel et une « sociologie historique ». Cette vision et division aronienne du champ de la sociologie allemande allait se révéler être d'une grande utilité et influencer directement la pensée sociologique de plusieurs générations.

Mais si on l'examine de près, son étude, aujourd'hui encore éclairante, est marquée de fait par une dichotomie autre, reflétant directement les enjeux essentiels de son interprétation de la sociologie allemande. L'œuvre de Max Weber occupe deux fois plus d'espace et d'intérêt que l'ensemble de ses collègues sociologues (Karl Mannheim, Theodor Adorno, Max Horkheimer, Alfred Weber, Georg Simmel, Ferdinand Tönnies, etc.) et Aron semble traduire ainsi l'importance cruciale que la découverte de Weber lui procurait et aurait sur sa future trajectoire intellectuelle et politique.

Dans ses « Mémoires », notre « reporter d'idées libérales » souligne qu'il avait très vite découvert « une Wahlverwandtschaft [1568] », une affinité élective avec Max Weber. Et c'est bien cette figure charismatique qui le fascine, tandis que les autres auteurs cités dans son premier livre y sont traités de façon laconique, toujours pertinente mais comme s'il s'agissait d'acteurs de second ordre. Raymond Aron avouait en l978 dans l'introduction de la réédition de « La sociologie allemande contemporaine » que Max Weber occupait à ses yeux « une place à part, incomparable à celle de tous les autres.[1569] ». Il trouve chez ce maître qui l'enchante le modèle paradigmatique d'une sociologie historique et systématique à la fois :

> « La meilleure preuve que ces deux écoles ne sont pas séparées par une opposition insurmontable, l'œuvre de Weber nous la fournit. Nous n'avons en effet rattaché ce dernier à aucune tendance, parce qu'il les domine toutes par son génie[1570]. »

L'intérêt de Raymond Aron pour la pensée sociologique allemande s'explique en partie par le lien que les auteurs allemands, véritables «reporters d'idées» avant la lettre, ont entretenu avec des disciplines voisines – l'histoire, l'économie et le droit – et par la dimension philosophique des questions qu'ils ont posées, en particulier dans le domaine de la connaissance historique.

[1566] Raymond Aron « Mémoires ». 50 ans de réflexion politique, Paris Julliard, 1983, p. 55.

[1567] *Ibid.,* p. 107.

[1568] *Ibid.,* p. 68.

[1569] Nouvelle édition, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1981, p. VIII.

[1570] *Ibid.,* p. 3.

Aron s'est trompé sur Hitler et le nazisme

Ce séjour de trois ans en Allemagne allait très vite prendre la forme d'un long voyage initiatique, alors qu'il cherche sa voie et que la perspective de devenir un savant replié dans son laboratoire ne l'enthousiasmait guère, pas plus d'ailleurs que l'académisme de la pensée philosophique française de l'époque sous l'influence de l'incontournable Léon Brunschvicg. « Je cherchais un objet de réflexion qui intéressait à la fois le cœur et l'esprit, qui requit la volonté » de rigueur scientifique et, en même temps, m'engageait tout entier dans ma recherche[1571]. »

« L'Allemagne était son destin[1572] » conclut Ralf Dahrendorf lors de la remise à Aron du prix Goethe en l979. C'est en effet sur les bords du Rhin que naquit la vocation de reporter d'idées engagé d'Aron et que prit forme son projet intellectuel. Dès son arrivée à Cologne, il éprouva le choc que traduit – comme il le dit – le mot de Townbee : « History is again on the move » : «J'ai découvert la puissance, la politique, le monstre, le monstrueux, car j'ai vécu depuis l930 jusqu'en l933 au mois d'août, la montée au pouvoir de Hitler, et en suivant l'arrivée au pouvoir d'Hitler, j'étais à la fois terrifié et fasciné[1573].»

Conscient de la tempête qui allait souffler sur le monde, Aron découvrait en même temps la réalité tragique de la condition historique du citoyen et du sociologue qui allait devenir la source de ses reportages d'idées et de son projet intellectuel. Un passage des « Mémoires » permet de comprendre l'état de sa réflexion et de la désorientation majeure qui se présente comme un tournant dans la situation :

> « Comment, français, juif, situé à un moment du devenir, puis-je connaître l'ensemble dont je suis un atome, entre des centaines de millions ? Comment puis-je saisir l'ensemble autrement que d'un point de vue, un entre d'autres innombrables ? D'où suivait une problématique, quasi kantienne, jusqu'à quel point suis-je capable de connaître objectivement l'Histoire – les nations, les partis, les idées, dont les conflits remplissent la chronologie des siècles – et mon temps ? Une critique de la connaissance historique ou politique devrait répondre à cette interrogation[1574]. »

Mais ce qui frappe le journaliste-en lutte, c'est qu'Aron n'a pas porté un regard critique sur une réalité sociale pourtant bien visible dans l'univers universitaire allemand pendant la montée en puissance d'Hitler dans les années 1930. A l'aube du IIIe Reich, Aron n'a pas toujours raison en faisant l'impasse (comme d'ailleurs Durkheim dans les années 1880 lors de son séjour outre Rhin qui ne mentionne pas que l'origine juive était déjà un fort obstacle à une carrière universitaire en Allemagne à la fin du XIXe siècle) sur la question juive à l'université et ne parle guère de l'antisémitisme virulent qui y était alors à l'œuvre sous ses yeux. Comment interpréter ce silence ? S'agit-il d'un « inconscient académique[1575].» Aron raconte dans ses « Mémoires » qu'il aimait le climat de l'université de Cologne, les étudiants ouverts et les auditeurs chaleureux qu'il côtoyait dans les séminaires, et surtout qu'il ne se souvient pas d'un quelconque incident imputable à sa judéité[1576]. Il rappelle également que Leo Spitzer, lui aussi juif, lui avait même reproché de ne pas avoir suffisamment insisté dans l'un de ses articles sur la « nouvelle civilisation » (sic) qu'apportait avec lui le national socialisme. « Tout porte à croire que lui, ainsi que d'autres universitaires juifs de l'époque, ont sous-estimé la nature de l'antisémitisme hitlérien » notent Serge Paugam et Franz Schultheis dans leur préface à « La sociologie allemande contemporaine[1577] ». Il publie d'ailleurs, en septembre l933, un article probablement écrit à la fin de son séjour à Berlin,

[1571] Raymond Aron. « Mémoires », op. cité, p. 53.

[1572] Ibid, p. 67.

[1573] Raymond Aron « Autoportrait », Commentaire, 116, hiver 2006-2007, p. 194. Il s'agit de la retranscription d'une émission de télévision enregistrée au collège de France à l'automne 2007.

[1574] Raymond Aron « Mémoires », op. cité, p. 53.

[1575] Franz Schultheis « Un inconscient académique fait homme : le Privatdozent », Actes de la recherche en science sociale, 135, 12/2000, p. 58-62.

[1576] «Mémoires», op. cité, p. 54.

[1577] Op. cité, p. XVIII.

soit six mois après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, dans lequel il croyait encore que « les hitlériens seraient sensibles aux pertes qu'infligerait à la science allemande le départ des juifs[1578]. » Mais, même s'il avoue dans ses Mémoires avoir été enclin à un « rationalisme hors de saison » et ne pas avoir plus fermement vitupéré une réalité qu'il détestait, il estime s'être trompé moins que beaucoup d'autres : « A tous mes amis, je recommandais l'exil immédiat : il n'y avait plus pour eux d'existence honorable dans l'Allemagne national-socialiste. Je ne prévoyais pas à l'époque l'Endlösung (la solution finale) : qui pouvait l'imaginer en l933[1579]. »

Ce qui caractérise la pensée sociologique du reporter d'idées Aron, c'est avant tout l'idée qu'il ne peut exister en sciences humaines de théorie générale. On ne découvre que des vérités partielles. Il n'a cessé de discréditer toute tentative d'élaboration d'une loi scientifique applicable en toutes circonstances historiques. Sa créativité passe par cette critique : il existe d'après lui une pluralité de niveaux dans l'étude des réalités humaines. Lors de sa soutenance de thèse le 26 mars 1938 à la Sorbonne, sans aucune note et avec un certain brio empreint de courage, Aron s'oppose vivement à l'idée qu'il n'y a pas d'aléatoire dans l'histoire humaine et mettait en cause par là même l'illusion scientiste et positiviste chez nombre de ses maîtres, mais il justifiait en même temps l'effort scientifique et la recherche d'une rationalité, refusant de couper les ponts avec « la putain du diable » (C. Clément). Ces recherches sont au cœur de son projet philosophique et couronnent une dizaine d'années de réflexion sur la sociologie et les sciences humaines. Elles devaient conduire, d'après lui, à une épistémologie de la sociologie et de l'économie politique qui lui aurait permis d'écrire une théorie philosophique de l'action dans l'histoire, mais les événements tragiques qu'il avait pressentis au début des années 1930 et qui ont pesé sur sa réflexion l'amenèrent à renoncer à ce projet.

L'analyse comparée du développement des sciences sociales en France et en Allemagne fait apparaître de nombreuses similitudes donnant à penser que les reportages d'idées ne sont pas une utopie entre ces deux pays voisins et que les frontières nationales n'empêchent guère une libre circulation des idées théoriques et des pratiques scientifiques. Mais ces affinités électives se sont constituées le plus souvent en s'ignorant, à l'intérieur des deux marchés scientifiques nationaux efficacement protégés et cloisonnés. Le fait qu'on puisse s'ignorer tout en se connaissant se manifeste d'une manière idéal-typique dans la non-réception réciproque de Durkheim et Weber, suivie par un retard énorme des échanges franco-allemands des idées sociologiques. Parce que les biens culturels circulent, comme aimait à le répéter Pierre Bourdieu, « sans leurs contextes [1580]» et sans les codes culturels qui leur sont propres, les catégories nationales de pensée se constituent facilement en prismes déformants. Il ne faut donc guère s'étonner de constater que l'histoire de la circulation franco-allemande des idées sociologiques révèle une multitude de « malentendus » systématiques… A l'image du jeu compliqué et ambivalent entre philosophie et journalisme.

Avec ironie, Aron en a pris acte et n'a pas cherché à articuler les deux traditions sociologiques française et allemande comme tenta de le faire par exemple Parsons ou, après lui, Bourdieu. Conscient de leurs antinomies et de leurs limites respectives, il préféra se limiter à un bilan méthodologique critique que certains détracteurs lui reprocheront, en le taxant notamment de sociologue universitaire.

Puisqu'il n'aimait pas Durkheim et ne s'en cachait pas, certains ont voulu rattacher Aron au courant individualiste d'autant plus qu'il revendiquait ses idées « libérales ». « C'est une erreur, corrigent Serge Paugam, directeur de recherches au CNRS et Franz Schultheis, professeur de sociologie à l'université de Sankt Gallen (Suisse) ; Aron portait un regard tout aussi critique sur l'individualisme méthodologique ou tout au moins s'employait à en montrer les insuffisances et les limites… tout autant d'ailleurs

[1578] *Ibid*., p. 64.

[1579] *Ibid*., p. 65.

[1580] « La circulation internationale des biens culturels : problèmes », conférence prononcée à la Fondation Hugot du Collège de France, Paris, 7 février l991.

que l'explication par les collectifs[1581]. » « L'affirmation du caractère absolu de l'explication par les conduites individuelles ou de l'explication par les collectifs se heurte à des obstacles ; chacune de ces deux propositions est vraie en un sens et fausse en un autre[1582]. »

Il critiquait donc tout à la fois en les renvoyant dos à dos dans les oubliettes de l'histoire, le sociologisme, qu'il baptisait parfois avec ironie de collectivisme méthodologique et la démarche opposée d'essence pourtant, de prime abord, plus « libérale ».

« Si l'individualisme méthodologique signifie tout simplement que, lorsque nous étudions les phénomènes sociaux, nous aboutissons en dernière analyse à des individus, tout le monde acceptera. Mais, ce que la logique ne peut exclure, c'est que le comportement de ces atomes sociaux soit déterminé par des relations stables entre ces atomes qui constituent ce que, d'une manière générale, nous appelons les collectifs, et qui sont des éléments déterminants de la conduite des individus[1583]. » Spécialiste reconnu de la philosophie allemande, notamment de Max Weber[1584] qu'il préférait à Durkheim[1585] et des phénoménologues qu'il a contribué à faire connaître dans notre pays, Aron l'intellectuel franchit sans état d'âme le Rubicon de la presse et devint journaliste durant la seconde guerre mondiale à Londres où il se vit confier l'édition de la revue « La France Libre ». Avant même d'être révoqué de l'Université en application du statut inique imposé aux juifs sous l'occupation nazie.

Comme son meilleur ennemi Durkheim qui s'était plongé dans l'univers universitaire allemand dans les années l880 sans y déceler une once d'antisémitisme, il est en quelques sorte « puni » d'avoir minimisé cinquante ans plus tard la question, juive pourtant récurrente dans ce milieu universitaire outre-Rhin, et ceci bien avant la montée en puissance du nazisme qui allait l'importer si j'ose dire dans toute l'Europe à la fin des années 1930. Avant la Première guerre mondiale, déjà, les juifs ne représentaient que 1% de la population allemande, mais ils étaient surreprésentés dans les métiers intellectuels et pas seulement dans les milieux financiers comme le prétendaient la rumeur populaire et les caricaturistes irresponsables de la presse caniveau. « Ils étaient très présents dans l'université allemande, mais dans des positions de dominés[1586] », notent Paugam et Schultheis Tandis qu'un Privatdozent (statut universitaire attribué après l'obtention de la thèse d'Etat) sur cinq était d'origine juive, l'accès au poste de professeur leur restait encore interdit. L'origine juive représentait un obstacle non négligeable à la voie royale universitaire en Allemagne, ce qu'illustre, hélas, notamment la biographie de Georg Simmel, qui accéda à son premier poste de professeur à l'âge de soixante ans environ, au moment de la retraite pour beaucoup d'autres…

Dans cette trajectoire bouleversée par le cours violent du siècle des idéologies, la publication en l950 de «L'opium des intellectuels» marque un tournant et l'amène à réfléchir sur son propre statut de « professeur journaliste et de journaliste professeur » qui représente peut être une des figures communes et convenues du reporter d'idées.

Sur le plan intellectuel d'abord, tant cet essai définit la position de spectateur engagé que ce disciple de Max Weber occupa jusqu'à sa mort en 1983, au point d'intersection entre d'une part la recherche philosophique – ayant notamment abouti à la thèse de doctorat consacrée en 1938 à l'« Introduction à la philosophie de l'histoire » – d'autre part, l'analyse critique de l'actualité élaborée au fil des éditoriaux

[1581] Raymond Aron, « La sociologie allemande contemporaine », op. cité, Préface. p. XXVII.

[1582] Raymond Aron « Leçons sur l'histoire ». Cours du Collège de France, Paris, Editions de Fallois, l989, p. 232.

[1583] *Ibid*., p. 233.

[1584] Weber « qui ne m'irrite jamais, même quand je lui donne tort », avoue-t-il dans « Les étapes de la pensée sociologique», Paris, Gallimard, l967, p. 21.

[1585] Durkheim pour lequel il lui arrivait « d'éprouver un sentiment de malaise, même quand ses arguments me convainquent », *Ibid*., p. 21.

[1586] « La sociologie allemande contemporaine », op. cité, p. XVII.

du Figaro et d'essais – tels «Le Grand Schisme[1587]» ou «Les Guerres en chaîne[1588]». Avec «L'Opium des intellectuels», Aron fixe et affine son mode d'intervention, sa méthode et son style de reporter d'idées contre les « communisants », surnom dont il baptise les sympathisants et les compagnons de route du PCF.

Comme le souligne François Furet : « C'est la rencontre d'une idée et d'une vie, autour du problème du siècle. Elle donne à ce livre une allégresse brillante, et comme une sorte de bonheur exceptionnel dans l'expression du vrai. Son auteur n'est plus ni professeur ni journaliste. C'est Raymond Aron[1589]. » Sur le plan politique ensuite, car Aron, en même temps qu'il accédait au succès et qu'il touchait le grand public, éprouvait une grande solitude, mis au ban par ses pairs situés plus à gauche et rallié massivement pour la plupart à la cause du communisme. Ainsi, l'accueil réservé à «L'Opium des intellectuels» fut-il fort mitigé en France, parce qu'il épousait strictement les lignes de clivage idéologiques, mais plus chaleureusement dans les autres démocraties. En même temps, parce qu'il montre une connaissance profonde de Marx et des marxistes, parce qu'il repose sur une rigueur dialectique et une rhétorique quasi irréprochable et semble baigné dans le souci de l'objectivité, le livre posait les jalons de la réconciliation des intellectuels français avec la liberté qui intervient dans les Seventies. Réconciliation qui déboucha sur la réhabilitation de la pensée et des engagements d'Aron, symbolisée par les louanges unanimes qui saluèrent la publication des «Mémoires» en 1983.

Sur le plan personnel enfin, la publication de ce pavé libéral dans la mare intellectuelle précéda de peu la réintégration d'Aron dans l'Université, avec son élection à la Sorbonne en l955 qui mit fin à la longue parenthèse d'enseignant ouverte par sa mobilisation en 1939. Cet essai magistral - qui entend explorer le paradoxe qui fait que la quasi unanimité des intellectuels, professionnels de l'intelligence rompus à la démarche scientifique, soutiennent politiquement et envers et contre tout le communisme soviétique contre les démocraties libérales – lui permettait surtout de surmonter et de dépasser des tragédies personnelles qui avaient accablé Aron au cours de l'année 1950. Avec la naissance d'un enfant trisomique puis la mort de sa deuxième fille emportée à l'âge de six ans par une leucémie.

> « Entre 1951 et 1954, je cherchai un refuge dans une activité incessante, multiple, fuite dans le divertissement studieux, à supposer que cette conjonction de mots ne soit pas en elle-même contradictoire. J'eus l'impression, peut-être l'illusion de m'être guéri, sauvé grâce à « L'Opium des intellectuels ». Les attaques dont le livre fut l'objet me laissèrent presque indifférent. J'étais sorti de la nuit, peut-être parviendrais-je à me réconcilier avec la vie[1590] ».

« L'Opium des intellectuels », véritable réorientation de la pensée en ces temps de pensée unique, administre sans doute une leçon de rigueur et de courage intellectuel contre la puissance des conformismes, des déterminismes et des réflexes de classe. « Il y a une activité de l'homme qui est peut-être plus importante que la politique : c'est la recherche de la vérité[1591] » affirme Aron qui adore les contrepieds et fuit les démagogues idéologues. Un esprit libre et résistant qui passera pourtant comme un affreux mandarin. « Réticent à l'égard du général de Gaulle à l'époque de la France libre, il avait fondé avec Sartre « Les Temps modernes » avant de les quitter en 1947 et il avait rallié « Le Figaro ». Connu pour sa tolérance, il avait des élèves engagés à gauche, Pierre Bourdieu, André Gluckmann, d'autres engagés à droite. En Mai 68, il avait été le premier à publier dans « Le Figaro » un véhément article démontant l'illusion des assemblées générales d'enseignants, coupables de vouloir changer les institutions de l'Etat à la va-vite en se dispensant du Parlement et des représentants du peuple. Bref, il était contre le mouvement[1592]. »

[1587] Paris, Gallimard, 1948.

[1588] Paris, Gallimard, 1951.

[1589] Le Figaro, 14 mars 2005.

[1590] « Mémoires », Paris, Julliard, 1983, p. 319.

[1591] « Démocratie et Révolution », in Introduction à la philosophie de l'histoire, Paris, Editions de Fallois, 1997, p. 245.

[1592] Catherine Clément «Mémoire», op. cité, p. 249.

« Je préfère me tromper avec Sartre qu'avoir raison avec Aron »

A l'heure de la célébration de leur centenaire respectif, Aron a certes presque toujours raison mais c'est son célèbre condisciple de l'Ecole Normale Supérieure, Sartre, qu'on écoute et encense... Alors qu'il se trompe avec générosité et se fourvoie parfois. L'indépendance de Aron et la justesse longtemps solitaire des thèses qu'il défend ici, sont assez représentatives des vicissitudes du libéralisme français et de ses penseurs marginalisés par l'intelligentsia (Montesquieu, Constant, Tocqueville, Halévy, etc.) en perpétuel décalage avec les forces politiques et l'air du temps. Ainsi, la position d'Aron - qui dépasse le traditionnel clivage gauche/droite et analyse les trois grands mythes de la gauche, du prolétariat et de la révolution semble fort identique à celle qu'il attribue à Tocqueville : « Trop libéral pour le parti dont il est issu, pas assez enthousiaste des idées nouvelles aux yeux des républicains, il n'a été adopté ni par la droite ni par la gauche, il est demeuré suspect à tous[1593] ». Mais n'est-ce pas le destin de tout reporter d'idées digne de ce nom ?

Concret/liberté, continuité/rupture. Il ne s'agit pas ici d'opposer de manière simpliste, voire caricaturale, le penseur d'une condition et d'une histoire concrète, qui limiterait notre liberté, et celui d'une liberté absolue, qui négligerait ou dépasserait sans cesse le concret. Comme le souligne à juste titre Frédéric Worms, s'il y a en effet une opposition irréductible entre Aron et Sartre, elle part au contraire d'un problème commun, qui consiste précisément dans la relation chez l'un et chez l'autre entre les deux notions ou les deux dimensions du concret et de la liberté. Plus encore, c'est par ce problème, ou par la relation entre ces deux notions, que cette relation serait au coeur de ce moment philosophique central qu'elle contribue à définir, et au-delà. Comme si leur ultime poignée de main manifestait à la fois l'unité et les contradictions qui sont les nôtres et sans doute au fond aussi celles de notre fiction théorique. Si, malgré leur rupture publique, Aron et Sartre s'inscrivent dans un même moment philosophique, qu'ils contribuent chacun à leur manière à définir et à reporter, c'est d'abord par la rupture avec le moment « précédent » (1900 : Bergson, Husserl, Brunschvicg). Si elle ne peut tenir aux deux termes irréductibles pour l'un et pour l'autre, que sont le concret et la liberté, elle tient à deux manières différentes de les mettre en relation. Une différence donc, en apparence, de méthode, mais qui recouvre une opposition plus fondamentale qui apparaît en réalité en filigramme dès leurs deux premiers grands livres.

De fait, un malentendu semble persister, note Worms, quant à la différence entre les deux « thèses » de Aron et de Sartre, précisément, quant au fait que le livre du premier, « Introduction à la philosophie de l'histoire » (sous-titré « Essai sur les limites de l'objectivité scientifique »), fut soutenu comme une thèse en 1938, et que celui de l'autre, « L'Etre et le Néant » (Essai d'ontologie phénoménologique), publié en 1943, ne le fut pas. Ne serait-ce pas le signe que chez l'un la rupture fut radicale, réelle, à travers une rupture institutionnelle, qui le conduira au refus des postes et des honneurs, tandis que chez l'autre elle masquerait une continuité, celle, au moins, du professeur journaliste ou/et du journaliste professeur ?

Le malentendu, on le sait, devint même une accusation et sans doute une injustice dans la période la plus houleuse sans doute de cette «brouille». Trente ans après, en effet, en juin 1968 cette fois, le reproche qui blessa le plus Aron dans un article célèbre et polémique de Sartre fut sans doute celui-ci, amèrement commenté dans les «Mémoires» : «Le professeur de faculté, c'est presque toujours (…) un monsieur qui a fait une thèse et qui la récite toute sa vie (…) Aron vieillissant répète indéfiniment à ses étudiants les idées de sa thèse, écrite avant la guerre de 1939, sans que ceux qui l'écoutent aient le moindre contrôle critique[1594]…»

[1593] « Les Etapes de la pensée sociologique ». Paris, Gallimard, 1967, p.18.

[1594] Raymond Aron «Mémoires», Paris, Julliard, 1983, pp. 487-488.

Thèse d'un côté, livre à thèses de l'autre[1595]. Cette différence liée à la soutenance est loin de faire de la thèse d'Aron un pensum académique, valant pensée officielle et de «L'Etre et le Néant» un roman philosophique, voire un reportage d'idées existentialistes, dont la rupture avec l'institution serait du même coup l'absence de toute relation, ne serait-ce que par la critique, avec les problèmes, les oeuvres, les philosophies, de toute une génération comme si avait suffi pour s'en affranchir le texte tonitruant publié dans la NRF en 1938, et dénonçant la «philosophie alimentaire[1596]» de ses maîtres. Bien au contraire, soutient Worms, l'écriture et la soutenance même de la thèse, loin d'enfermer Aron dans le respect de l'institution, l'obligeront à accentuer encore une rupture explicite, le condamneront en quelque sorte à accomplir publiquement le parricide intellectuel qu'il partage d'ailleurs non seulement avec Sartre, mais avec tous ceux qui composeront avec eux le moment philosophique de la Seconde Guerre mondiale en France[1597]. C'est à Aron seul qu'il revint d'affronter en face, arguments contre arguments, et sans les rejeter, ces «chiens de garde» avec lesquels Nizan avait affiché dès 1932 une rupture publique, mais sans présenter ni assumer de son côté le déchirement qu'elle impliquait dans l'histoire et dans la pensée.

Deux choses choquent en effet les maîtres de Raymond Aron dans sa thèse : la «contingence» imputée d'abord à l'histoire concrète des hommes, en dehors de toute nécessité et de toute finalité ; mais aussi au-delà de la relativité du savoir historique qui en découle, «la liberté» qui caractérise le travail de l'historien, mais aussi l'action dans l'histoire, et qui se définit elle aussi moins par une raison ou une loi intellectuelle que par une décision et une initiative. Or, comme le précise Worms, le problème posé par Aron (comme celui que posera Sartre) n'est pas seulement celui d'une contingence irréductible qui fait de moi celui que je suis concrètement en situation, par exemple selon une expression célèbre d'Aron lui-même «Français et Juif en Allemagne en 1931», par où il fallait renoncer d'emblée à la «conscience» ou à «l'esprit» apparemment purs de Bergson ou de Brunschvicg, les maîtres du moment 1900, et reconnaître le dehors, le monde, l'histoire dans lesquels nous sommes jetés. Ce problème posé par notre fiction théorique, ce n'est pas seulement ici non plus celui d'une liberté sur laquelle Aron, comme Sartre, concluraient leurs ouvrages respectifs comme par une sorte de convention implicite dans l'Université française, et cela même s'il s'agit ici aussi d'une liberté qui s'affranchit de son soubassement spirituel, qu'il réside dans la «durée» continue de la conscience, ou dans les actes purs de l'intelligence. Rencontre entre ces deux concepts irréductibles, ces deux contingences, cette double facticité. C'est paradoxalement Aron et non par son petit camarade de la rue d'Ulm qui a écrit : «La décision concrète du communisme, du national-socialiste, du républicain, du Français (…) n'obéit pas à une loi universelle, elle répond à une conjoncture singulière à laquelle elle ne survit pas. L'homme qui a conscience de sa finitude, qui sait que son existence unique est limitée… se détermine lui-même et sa mission en se mesurant au néant[1598].»

Rassemblement/décentrement : ce texte aronien indique bien le problème qui leur est commun dans sa précision. Le paradoxe, en effet, vient de ce que l'on doit penser ensemble une particularité concrète et sans raisons, sans fondement métaphysique, être ceci ou cela ici et maintenant, et une liberté inconditionnelle elle aussi sans raisons et fondement. Seule la rencontre entre ceux deux absences de fondement définissant ce que Malraux, qui en partage le diagnostic, appelle la «condition humaine[1599]».

[1595] Sartre avait lui-même énoncé le lien mais aussi la différence entre leurs deux premiers grands livres dans la surprenante dédicace inscrite sur l'exemplaire de «L'Etre et le Néant» qu'il avait donné en 1943 à son condisciple Aron. A savoir : «A mon petit camarade Raymond Aron/pour l'aider à écrire «contre la mode de l'existentialisme» cette introduction ontologique à l'»Introduction à la philosophie de l'histoire» (écrite après coup comme toute introduction)/avec l'amitié de Jean-Paul Sartre. Texte intégral, qu'Aron ne cite que partiellement dans ses «Mémoires» (p. 726), repris par Etienne Barilier in «Les Petits Camarades. Essai sur Jean-Paul Sartre et Raymond Aron», Paris, Julliard, 1987, p. 53.

[1596] Jean-Paul Sartre «Une idée fondamentale de Husserl : l'intentionnalité» in Situations philosophiques, Paris, Gallimard, 1990, p. 9, dénonçant la «philosophie alimentaire» de Brunschvicg.

[1597] Frédéric Worms «La philosophie en France au XXe siècle. Moments», op. cité, p. 423-426.

[1598] «Mémoires», op. cité, pp. 420-421.

[1599] Malraux qui fut, avec Eric Weil, l'un des deux dédicataires de «Introduction à la philosophie de l'histoire» (1938)

D'une rupture à l'autre

Tensions des idées et «brouille» de l'amitié dont il s'agit ici de dépasser la fascination pour aller à l'essentiel. Sartre contre le marxisme dogmatique maintient toujours le moment subjectif de la liberté, c'est la conscience critique du socialisme. Aron refusera toujours de se contenter de principes formels ou abstrait comme tels, demandant toujours les libertés concrètes, c'est la conscience critique du libéralisme[1600]. On peut reprendre à l'aune du reporter d'idées la formule d'Etienne Barilier définissant un intellectuel : « c'est ce qui reste de Sartre et Aron quand on a tout oublié de leurs différences[1601]. »

Le dernier arrêt sur images qui nous reste de nos deux reporters d'idées, une poignée de main au palais de l'Elysée, sous le regard de Michel Foucault et d'André Glucksmann, et au nom des boat people au Vietnam, n'indique-t-il pas tout à la fois l'ouverture d'un nouveau moment sur fond d'un nouveau problème commun (les droits de l'homme), mais aussi d'une nouvelle unité et de nouvelles contradictions, sans laquelle cette unité n'aurait pas de sens. Comme si la violation systématique des droits de l'homme constituait, dans la conjoncture même, un nouveau point de convergence extrême entre « petits camarades » et désormais la portée concrète de notre présent. L'un et l'autre[1602] surent interpréter la tension même des amitiés en ce temps mouvementé de la guerre et de la Libération. Aron, pensant sans doute aussi à Merleau-Ponty, Camus, voire Malraux ou Simone Weil : «Qu'aucune des amitiés de cette génération n'ait résisté aux divergences politiques, c'est à la fois explicable et triste[1603].»

Plus d'une décennie plus tard après la parution de «L'Etre et le Néant», une vertu cardinale de «L'Opium des Intellectuels» - à la fois incontournable livre politique et quête aboutie de la pensée d'Aron - consiste à rappeler, contre les apôtres du matérialisme historique, mais aussi les hérauts de toutes les formes de déterminisme (économique, technologique, sociétal, etc.) l'importance première des idées dans la politique et l'histoire. En ce sens, Aron incarne à sa manière le « reporter d'idées » dont parlera un peu plus tard Foucault cherchant à réconcilier journalistes et intellectuels au point de croisement de l'idée et de l'événement. Rejetant au musée des accessoires médiatiques les étiquettes simplificatrices de gauche et de droite « On n'apportera quelque clarté dans la confusion des querelles françaises qu'en rejetant ces concepts équivoques. Qu'on observe la réalité, que l'on se donne des objectifs, et l'on constatera l'absurdité de ces amalgames politico-idéologiques, dont jouent les révolutionnaires au grand coeur et à la tête légère et les journalistes impatients de succès[1604] ». Aron avertit dès la préface de son livre « La critique de ces mythes (gauche, Révolution, prolétariat) m'amena à réfléchir sur le culte de l'histoire, puis à m'interroger sur une catégorie sociale à laquelle les sociologues n'ont pas encore accordé l'attention qu'il mérite : l'intelligentsia ».

Après la chute du mur de Berlin et la disparition de l'URSS, voire du marxisme en tant qu'utopie positive, depuis l'attaque du 11 septembre 2001 et ses répliques en chaîne, conclut Nicolas Baverez lors du récent colloque autour de Raymond Aron à l'Ecole des Hautes Etudes, « chacun sait que la liberté politique reste un combat et non pas un acquis. Ni les guerres, ni les révolutions, ni les crises n'ont déserté l'histoire, même si leur forme a changé. Il est donc indispensable de repenser la liberté, en fonction des immenses transformations qui bouleversent le monde de l'après-guerre froide. « L'Opium » rappelle de manière salutaire qu'il n'y a pas de liberté qui ne soit pensée puis traduite en engagement politique ».

Au terme du siècle de « la passion du réel », au seuil d'une histoire véritablement universelle, portée par la mondialisation, la globalisation et les nouvelles technologies, aussi riche de progrès pour la

[1600] *Ibid*., p. 434.

[1601] Etienne Barilier « Les Petits camarades. Essai sur Jean-Paul Sartre et Raymond Aron », op. cité, p. 11.

[1602] Sartre use dans le chap. Merleau-Ponty in«Situations philosophiques, op. cité, p. 141, d'une image maritime à propos de sa brouille avec Merleau Ponty et d'autres «Que d'amis j'ai perdus qui vivent encore. Ce ne fut la faute de personne : c'étaient eux, c'était moi (…) Bonne brise sur l'Europe et sur le monde (…) et l'instant d'après jetait chacun de nous aux antipodes l'un de l'autre»

[1603] «Mémoires», op. cité, 487.

[1604] Préface « L'Opium des intellectuels », op. cité, p. 11.

démocratie que de dérives tyranniques et violentes, le sort de la liberté demeure indissociable de la lutte toujours d'actualité entre la raison éclairée des compagnons de doute et le fanatisme nihiliste des compagnons de route notamment du terrorisme. En ce sens, «L'Opium des intellectuels», même s'il est daté, reste actuel, « au croisement de l'idée et de l'événement » dirait Foucault.

Pourtant, Raymond Aron ne fut pas vraiment un « intellectuel médiatique » mais un intellectuel journaliste qui avait le courage de ses idées souvent à contre-courant de l'époque. Le condisciple de Jean-Paul Sartre, assurait modestement, lui qui fut président de la Société des rédacteurs du « Figaro » et un des éditorialistes les plus lus et des plus influents du même quotidien: « Ce qui m'a toujours manqué, c'est le goût de la nouvelle qui caractérise le journaliste ». Suivant la mode outre-Atlantique, il préférait se qualifier de « columnist ». De Gaulle aurait dit de lui, le reporter d'idées libérales : « De qui parlez-vous ? De ce professeur qui écrit dans Le Figaro, ou de ce journaliste qui enseigne au Collège de France ? »

Autre vedette du même quotidien, l'universitaire Annie Kriegel, communiste repentie récemment disparue qui avait lu de près « L'Opium des intellectuels », proclamait pour sa part : « Je suis d'abord et avant tout un professeur. Je rectifie chaque fois qu'on me qualifie de journaliste. Non par mépris pour ce second état – encore que je partage les inquiétudes exprimées hier et aujourd'hui sur les dérives du journalisme vers la publicité et la commande – mais par respect pour le premier (…) Si notoriété il y a, elle est éphémère : un journaliste est très généralement oublié sitôt qu'il cesse d'écrire, à moins qu'il n'ait été écrivain ou qu'il n'ait été appelé à remplir d'autres fonctions. Cette notoriété s'arrête d'ailleurs aux frontières, étroites, du territoire où circule le journal ».

Et la question du sens – aussi bien de la vie que du monde – ne s'épuise pas par la recherche illusoire des paillettes et de son quart d'heure de célébrité devant les caméras. Envers et contre tout et tous, Aron eut le courage de ses idées…(qui ne sont, certes, pas toujours les nôtres) et la coquetterie de soutenir qu'il s'était moins trompé que ses deux «petits camarades» Sartre et Nizan sans doute plus doués que lui et moins philosophes universitaires que lui qui soutenait qu'à la limite l'idéal d'une thèse est de savoir tout sur rien. Que ces problèmes soient communs entre eux, une autre rupture l'indiquerait, conclut Worms[1605], ce serait celle du moment des années 60 qui ne fit que creuser leur désaccord ou leur différends, mais qui retentit aussi, même de manière très différente, sur chacune de leurs oeuvres.

[1605] *Ibid*., p. 437.

II - CHAPITRE 11

Foucault, baroudeur d'une « ontologie du présent »

- « L'islam a grandi dans le sang (...) Le grand prophète de l'islam tenait dans une main le coran et dans l'autre une épée ; une épée pour écraser les traîtres et le Coran pour guider le peuple[1606] »

S'il a rêvé d'un journal idéal, Michel Foucault n'en a porté aucun, à la différence d'un Sartre ou d'un Camus par exemple avec les aventures de Libération et de Combat.

« S'il est vrai que Foucault hante quelques unes des revues qui se font aujourd'hui, note Philippe Mangeot de la revue Vacarme, il est également vrai que ces revues – et Vacarme parmi elles – sont ce que Foucault n'a justement jamais fait : une revue. Foucault a publié dans de nombreuses revues, mais n'a été directement associé à aucune d'entre elles. Il y a bien sûr des articles, mais on pourrait parler à leur propos de « seconde écriture », ce qui ne veut pas dire qu'ils sont moins intéressants. C'est aussi –c'est peut-être surtout – par le biais des entretiens qu'il contribue aux revues de son temps. Or la caractéristique du dispositif de l'entretien est qu'il permet toujours de s'arrêter au moment où l'on ne veut plus répondre. Qu'on songe aux entretiens consacrés aux prisons : on demande à Foucault « Que faut-il faire ? », il répond en substance « Ce n'est pas mon problème ». Aurait-il dirigé une revue, s'agirait-il d'un livre, il n'aurait pu, sans doute, s'arrêter ainsi au seuil de l'affirmation[1607].»

Pourtant à un étudiant qui lui demandait : N'êtes-vous pas vous-même un prophète ? Ne prédisez-vous pas des événements ou l'usage qui sera fait de vos idées ?, il répliqua laconiquement, lui qui n'aimait pas qu'on lui colle des étiquettes : « Je suis un journaliste[1608] ».

Couple conceptuel ordre discursif/expériences transgressives, dispositifs de « savoir-pouvoir ». Le rapport de Foucault à l'archive est souvent mêlé d'une émotion dont il semble que seule l'expression littéraire ou/et la formule journalistique, voire la parole mythique, puisse parfois venir à bout. C'est, par exemple, le cas pour le « parricide aux yeux roux », expression étonnante qui désigne Pierre Rivière, ou encore pour cette « légende noire des infâmes » que le reporter d'idées analyse dans l'un des ses plus beaux textes. A propos de la vie des hommes infâmes retrouvée dans les archives – que Foucault qualifie « d'étranges poèmes[1609]. » - il note alors « Ni « quasi » ni « sous-littérature », ce n'est même pas l'ébauche d'un genre ; c'est dans le désordre, le bruit et la peine, le travail du pouvoir sur les vies, et le discours qui en naît[1610]. »

Dans le contexte incestueux rempli de sous-entendus et de non-dits entre philosophie, littérature, histoire et journalisme, la fiction théorique de « Reporter d'idées » forgée par ce philosophe journaliste paraît à la fois tendancieuse et astucieuse, en tout cas novatrice et tombée à point nommé. Dans la mesure où elle ne met pas le philosophe/historien/écrivain/penseur hors jeu, plus exactement hors du jeu médiatique, sur la touche, hors de la mêlée de notre monde à connotation nihiliste, tout en échap-

[1606] Ayatollah Ruhollah Khomeyni, Discours à l'Ecole théologique de Feyzlyeh, 24 août 1979.

[1607] Table ronde la pensée de Foucault dans les revues actuelles in La Revue des revues N°30, pp. 71-72.

[1608] Michel Foucault « Dits et écrits III « Dialogues sur le pouvoir » ? Paris, Gallimard, 1994, p. 475.

[1609] « La vie des hommes infâmes », Les Cahiers du chemin, n°29, 15 janvier 1977, pp. 12-29, repris in Dits et Ecrits vol III, texte n°198, p. 237.

[1610] *Ibid*., p. 243

pant à la qualification souvent infamante d'« intellectuel médiatique » promoteur du prêt à penser et de la superficialité sophistique. Elle tente de résoudre la question : comment la philosophie doit-elle traiter de l'actualité ?

> « Je cherche à diagnostiquer, à réaliser un diagnostic du présent : à dire ce que nous sommes aujourd'hui et ce que signifie, aujourd'hui, ce que nous disons. Ce travail d'excavation sous nos pieds caractérise depuis Nietzsche la pensée contemporaine, et en ce sens je puis me déclarer philosophe[1611].»

On peut envisager deux sortes de philosophes, note Foucault celui qui ouvre de nouveaux chemins à la pensée, comme Heidegger, et celui qui joue en quelque sorte le rôle d'archéologue, qui étudie l'espace dans lequel se déploie la pensée, ainsi que les conditions de cette pensée, son mode de constitution[1612]. Et si pour le « reporter d'idées » comme pour J.F. Lyotard, l'enjeu de la pensée s'incarnait dans le différend plutôt que le consensus, sans pour autant entretenir l'équivoque ? Et cela dans le genre noble comme dans l'ordinaire.

L'affaire philosophico- médiatique

> « De nos jours, déclare en 1984, quelques mois avant sa mort, Michel Foucault, quand un journal pose une question à ses lecteurs, c'est pour leur demander leur avis sur un sujet où chacun a déjà son opinion : on ne risque pas d'apprendre grand chose. Au XVIIIe siècle, on préférait interroger le public sur des problèmes auxquels justement on n'avait pas encore de réponse. Je ne sais pas si c'était plus efficace ; c'était plus amusant. Toujours est-il qu'en vertu de cette habitude, un périodique allemand, « Berlinische Monatschrift », en novembre 1784, a publié une réponse à la question : Was ist Aufklärung ? et cette réponse était de Kant[1613]. »

En septembre 1978, histoire de « s'amuser » (étonnant, récurrent et ambivalent ce rapport travail/plaisir dans le journalisme !) tout en restant efficace dans son projet moderne de « dire l'actualité », Michel Foucault programme une série de « reportages d'idées » ou I « reportages » di idee pour le célèbre quotidien italien « Corriere della sera ». Etaient prévu au sommaire un reportage sur le Vietnam par Susan Sontag, sur la Hongrie par Arpad Ajtony, sur la démocratisation espagnole par Jorge Semprun, sur le suicide collectif de la secte du pasteur Jones au Guyana par Ronald Laing. Seuls paraîtront en fait les reportages de Michel Foucault sur l'Iran, d'Alain Finkielkraut sur les Etats-Unis et d'André Glucksmann sur les boat-people. Car s'il est évident qu'un journalisme installé dans le magistère moralisant de l'interprétation ne fait pas de Watergate ou s'acharne moins à lever les sources à la fraîche, en revanche une presse de pure information à la manière de l'agence de presse (AFP, Reuter) fruste à la fois le journaliste et son lecteur. D'où l'intérêt pour Foucault du « reportage d'idées », ce travail de saisie des concepts et des problématiques au ras de l'actualité, qui permet de dépasser l'opposition, traditionnelle à la presse, entre analyse et commentaire. Peut-on parler ici d'un « concept bombe » produisant un beau feu d'artifice chez un penseur qui rêvait « d'écrire des livres bombes, c'est-à-dire des livres qui soient utiles précisément au moment où quelqu'un les écrit ou les lit.[1614]» Un peu plus loin dans le même texte et avant de développer son interprétation du texte de Kant, Foucault s'amuse toujours à pratiquer l'ironie lorsqu'il déclare :

> « Imaginons que le « Berlinische Monatschrift » existe encore de nos jours et qu'il pose à ses lecteurs la question : « Qu'est-ce-que la philosophie moderne ? ». Peut-être pourrait-on lui répondre en écho : la philosophie moderne, c'est celle qui tente de répondre à la question lancée, voici deux siècles, avec tant d'imprudence : Was ist Aufklärung ? »

[1611] Dits et écrits I 1954-1969, Paris, Gallimard, 1994, p. 607.

[1612] *Ibid*., p. 553.

[1613] En anglais quelques mois après sa mort, in P. Rabinow « The Foucault Reader », Ed. Pantheon, 1984, puis en français « Qu'est-ce que les lumières ? » Magazine Littéraire, N°309, 1993.

[1614] Dits et écrits vol III, op. cité, p. 476.

Et dans un autre texte à propos d'un livre d'un journaliste, Jean Daniel « L'Ere des ruptures », Foucault précise que plus encore que les réponses de Mendelssohn et de Kant, il trouve la question remarquable à la frontière de la philosophie et du journalisme :

> « Car les « Lumières » en cette fin du XVIII[e] siècle, ce n'était pas une nouvelle, ni une invention, ni une révolution ni un parti. C'était quelque chose de familier et de diffus, qui était en train de se passer et de passer. Le journal prussien demandait au fond : «Qu'est-ce qui vient de nous arriver ? Quel est cet événement qui n'est rien d'autre que ce que nous venons tout juste de dire, de penser et de faire – rien d'autre que nous-mêmes, que ce quelque chose que nous avons été et que nous sommes encore ? »

Cette singulière enquête, faut-il l'inscrire dans l'histoire du journalisme ou de la philosophie ? Je sais seulement qu'il n'y a pas beaucoup de philosophies, depuis ce moment, qui ne tournent autour de la question : « Qui sommes nous à l'heure qu'il est ? Quel est donc ce moment si fragile dont nous ne pouvons détacher notre identité et qui l'emportera avec lui ? Mais je pense que cette question, c'est aussi le fond du métier de journaliste. Le souci de dire ce qui se passe –Jean Daniel me démentira-t-il ? – n'est pas tellement habité par le désir de savoir comment ça peut se passer, partout et toujours ; mais plutôt par le désir de deviner ce qui se cache sous ce nom précis, flottant, mystérieux, absolument simple : « Aujourd'hui.[1615] » Nous campons là au centre de l'ambivalence du questionnement entre philosophie et journalisme, éternels rivaux souvent en concurrence et en conflit plus ou moins larvé. Raison jugeante doublée d'une raison voyante à l'heure où certains prétendaient que les grandes idéologies vont mourir de leurs belles morts, Foucault fait cet implacable constat clinique dans le paradigme « ni... ni » incarné par la fiction théorique du « reporter d'idées » :

> « Il y a plus d'idées sur la terre que les intellectuels souvent ne l'imaginent. Et ces idées sont plus actives, plus fortes, plus résistantes et plus passionnées que ce que peuvent en penser les politiques. Il faut assister à la naissance des idées et à l'explosion de leur force : et cela non pas dans les livres qui les énoncent, mais dans les événements dans lesquels elles manifestent leur force, dans les luttes que l'on mène pour les idées, contre ou pour elles[1616] ».

Et Foucault conclut en prenant à contrepied le bon sens commun, qui croit ce qu'il a lu dans le journal et prend souvent ses désirs et les clichés pour des certitudes et des vérités incontournables :

> « Ce ne sont pas les idées qui mènent le monde. Mais c'est justement parce que le monde a des idées (et parce qu'il en produit beaucoup continuellement) qu'il n'est pas conduit passivement selon ceux qui le dirigent ou ceux qui voudraient lui enseigner à penser une fois pour toutes. Tel est le sens que nous voudrions donner à ces reportages où l'analyse de ce que l'on pense sera liée à celle de ce qui advient.».

Devant un tel enjeu philosophique de marier l'idée avec l'événement pour éclairer notre actualité dans un contre temps qui disloque le présent au moment de « l'universel reportage [1617]» et permet de mieux nous orienter dans l'existence tout en orientant la pensée, notre projet sera donc d'abord de tenter de définir la fiction théorique du « reporter d'idées » - en la confrontant et en dénouant les fils la reliant à celle de reporter de faits qui cultive la passion du concret et du réel. Car, comme le dit Nietzsche « un homme labyrinthique ne cherche jamais sa vérité mais toujours son Ariane ».

En 1872, en diagnostiquant le présent à propos des institutions éducatives, Nietzsche dessinait le portrait à nu du journalisme, « maître de l'instant » qui a pris aujourd'hui le pouvoir au détriment de la culture plus intemporelle[1618].

[1615] Michel Foucault « Pour une morale de l'inconfort » Le Nouvel Observateur N°754, 23-29 avril 1979, pp. 82-83 in Dits et Ecrits vol III, p. 783.

[1616] Dits et Ecrits Tome III 1976-1979 p. 707.

[1617] Stéphane Mallarmé.

[1618] Friedrich Nietzsche « Sur l'avenir de nos établissements d'enseignements » in Ecrits posthumes 1870-1873, Paris, Gallimard, p. 97.

> « Le journalisme est le confluent des deux directions (de l'éducation) : élargissement et réduction se donnent ici la main. Le journal se substitue à la culture, et qui a encore, fût-ce à titre de savant, des prétentions à la culture s'appuie d'habitude sur cette couche de colle visqueuse qui cimente les joints entre toutes les formes de vie, toutes les classes sociales, tous les arts, toutes les sciences. C'est dans le journal que culmine le dessein particulier que notre temps a sur la culture : le journaliste, maître de l'instant, a pris la place du grand génie, du guide établi pour toujours, de celui qui délivre de l'instant ».

Mais ne risque-t-on pas alors de recourir à la facilité du déjà vu, de la vérité du terrain et d'aboutir à la position dualiste du journaliste qui voit à partir des faits et de l'intellectuel qui discourt à l'aide d'idées, chère au médiologue Régis Debray ? Du style « Retour de Macédoine, de Serbie et du Kosovo, je me dois de vous livrer une impression : j'ai peur, Monsieur le Président, que nous ne fassions fausse route. Vous êtes un homme de terrain. Vous ne prisez guère les intellectuels qui remplissent nos colonnes d'à-peu-près grandiloquents et péremptoires. Cela tombe bien, moi non plus. J'en viendrai donc aux faits[1619].»

Sur la trace de l'idée : « Qui sommes nous maintenant ? »

« Les intellectuels travailleront avec les journalistes au point de croisement des idées et des événements » préconisait le reporter d'idées Michel Foucault pour « diagnostiquer le présent » et être en prise avec l'actualité, dans le monde et non plus au dessus de la mêlée, hors du monde.

En automne 1978, le philosophe nomade passe de la théorie à la pratique. « Ne me demandez pas qui je suis et ne me dites pas de rester le même ; c'est une morale d'état civil ; elle régit nos papiers ; qu'elle nous laisse libre quand il s'agit d'écrire…[1620] . En transit perpétuel entre plusieurs identités et n'écrivant pour, disait-il, n'avoir surtout pas de visage, Michel Foucault enfile sans se faire prier les habits de « reporter » pour être, justement, dans l'ébranlement et la folie du présent, loin, parmi un peuple qui se lève contre la domination du Shah et choisit le risque de la mort plutôt que la certitude de l'obéissance à un régime corrompu et despotique, sous couvert de modernisation à l'américaine. Pour lui, l'événement c'est le présent pour autant qu'il se réfère à une actualité et que, dans cette actualité, dans l'« imminence conflictuelle » qui la constitue, la part de l'archive (« ce que nous sommes en train de cesser d'être », commentait Deleuze dans son texte sur Foucault) le cède à celle de l'actuel (« ce que nous sommes en train de devenir »).

Le 26 mai 1978, il écrit avec lyrisme dans « Le Corriere della sera » « C'est l'insurrection d'hommes aux mains nues qui veulent soulever le poids formidable qui pèse sur chacun de nous, mais, plus particulièrement sur eux, ces laboureurs du pétrole, ces paysans aux frontières des empires : le poids de l'ordre du monde entier. C'est peut-être la première grande insurrection contre les systèmes planétaires, la forme la plus moderne de la révolte et la plus folle. On comprend l'embarras des politiques[1621]. » (sic !) Et Foucault propose l'idée de la Révolution comme « virtualité permanente » : Révolution rupture, Révolution événement, bouleversement et échec, valeur et signe de cette capacité de l'espèce humaine qui peut constituer « l'ontologie du présent ». Devant « le champ actuel des expériences possibles , on peut opter pour une philosophie critique qui se présentera comme une philosophie analytique de la vérité en général, ou bien on peut pencher pour une pensée critique qui prendra la forme d'une ontologie de nous-mêmes, d'une ontologie de l'actualité ».

L'un des points clef sur lequel Foucault insiste dans le premier des deux commentaires qu'il livre du texte de Kant sur les Lumières tient précisément au sens du concept de « révolution », et au poids philosophique et politique qu'il faut lui accorder. Reprenant les intuitions qu'il avait formulées dans la décennie précédente, il constate : « Là encore, la question n'est pas de déterminer quelle est la part

[1619] « Lettre d'un voyageur au Président de la République », Le Monde 13 mai 1999.

[1620] « L'Archéologie du savoir », Paris, Gallimard, 1969, p. 28.

[1621] « Dits et écrits, 1954-1988 », tome III, Paris, Gallimard, 1994, p. 345.

de la révolution qu'il conviendrait de préserver et de faire valoir comme modèle. Elle est de savoir ce qu'il faut faire de cette volonté de révolution, de cet « enthousiasme » pour la révolution qui est autre chose que l'entreprise révolutionnaire elle-même. Les deux questions « Qu'est-ce que l'Aufklärung ? » et « Que faire de la volonté de révolution ? » définissent à elles deux le champ d'interrogation philosophique qui porte sur ce que nous sommes dans notre actualité[1622] ».

Telle est la voie, voie étroite certes mais originale, de Michel Foucault qui expose et reprend de façon insistante, l'affirmation qu'une fonction de la philosophie est de faire « l'histoire du présent » et de son « ontologie » : « Qui sommes nous maintenant ? ». Complétée, après Hiroshima, Auschwitz et le Goulag, après tant de massacres, de terreurs et d'illusions perdues : « Qui refusons nous d'être maintenant ? » se dresse alors que les évidences se rouillent, que les lumières s'éloignent et que les citoyens agissent en aveugles.

Cette interrogation actuelle, loin d'être contraire à la première, dément l'« Aufklärung », les Lumières comme progrès mais en dévoile l'originalité : interrogation sur l'époque où l'on vit, tâche à penser en philosophie sa propre actualité. Il ne s'agit donc pas d'une critique de la modernité qui serait dépassée par une mode « postmoderniste » mais d'une incitation de la modernité à réactiver la question de notre propre actualité : la modernité comme fonction critique toujours à renouveler.

C'est pourquoi, dans un texte de réflexion paru dans « Le Monde[1623] », quelques mois après la série des articles du « Corriere della Sera » qui, eux-mêmes, se scindent entre l'automne 1978, dans le mouvement de soulèvement, et « la poudrière iranienne », en février 1979, après la prise de pouvoir de Khomeiny, Foucault se refuse à disqualifier le soulèvement et garde sa confiance dans cette révolte de tout un peuple aux mains nues dans un des pays les plus armés du monde.

Zoom/regard sur la Perse et ses mirages en suivant les traces du « témoin ambassadeur » Michel Foucault qui joue alors avec l'écriture journalistique toute en couleurs, en sensations et faite de concision et de précision. « Téhéran est coupé en deux par un axe horizontal : la ville riche gravit les contreforts de la montagne (…) elle va vers la fraîcheur » ; au sud, le bazar, la vieille ville et les quartiers pauvres… poussière, bâches, carrières : « Là où finit la ville commence le désert ». Dès son premier reportage qui a suscité à l'époque de vives controverses, nourri un feu d'invectives, Foucault - non seulement ne dit pas « n'importe quoi », mais fait preuve d'une précision, d'une méticulosité qui justifient l'entreprise et arrêtent l'attention. Il expose avant tout le décor de la Révolution : la généalogie de l'événement, seconde, va de pair avec la description précise de deux mondes antagonistes, dont l'incompatibilité s'étale sous le regard du reporter néophyte. Il suffit d'un vaste coup d'œil jeté sur Ferdurs, en train de devenir Islamieh, pour qu'apparaissent les forces réelles du conflit qui oppose le peuple iranien à son souverain.

Le style précis et imagé à la fois est le propre du reporter qui «voit et sait voir. « D'un côté la ville administrative : celle du ministère des travaux publics et des notables. » Ce membre de phrase, sans verbe, sans couleur, est à l'image du régime du Shah : sans articulation, déséquilibré, il n'a pas d'histoire réelle, de racines profondes, note Hervé Malagola. Comme Meibod, cette ville dont la population alentour ne connaît pas l'existence et que les technocrates du régime ont fixé sur le sol comme on fixe un drapeau sur une carte d'état-major[1624]. L'absence de verbe, c'est l'absence d'action, d'une politique véritable d'un pouvoir étranger dont les Iraniens ne veulent plus. En revanche, la volonté du peuple de s'organiser et de prendre en main leur destin s'affiche de manière univoque et se manifeste comme telle, avec luxe de verbes d'action : « Un peu plus loin, les artisans et les agriculteurs, contre tous les plans officiels, ont reconstruit la leur : sous la direction des religieux, ils ont recueilli des fonds,

[1622] Michel Foucault «Qu'est-ce que les Lumières ?», op. cité, p. 687.

[1623] 11 mai 1979.

[1624] «Téhéran, la foi contre le Shah», Panorama, 8 octobre 1978.

construit et creusé de leurs mains, tracé des canaux, foré des puits, édifié une mosquée. Le premier jour, ils avaient installé un drapeau vert. Le nouveau village s'appelle Islamieh[1625]. »

Le décor étant désormais planté, le reporter Foucault déambule de mosquée en mosquée, tend l'oreille dans le cimetière où des groupes se forment et où les mollahs déambulent en robes noires et grises… Il enquête auprès des démocrates et des religieux qui acceptent de le rencontrer et questionne l'homme de la rue. Il ne se réfugie pas dans sa tour d'ivoire et se confronte à la réalité iranienne quotidienne et sa grisaille. L'histoire est en marche et s'inscrit dans la terre puisque tous les verbes sont du côté de la population contre les officiels du pouvoir désarticulé. Tout est là, présent, en train de s'accomplir : Foucault conjugue l'universel reportage en décrivant la révolte contre le Shah : comme devant ces cavités où les pauvres trouvent refuge et qui semblent le moule abandonné de Téhéran, on lit, à découvert, la triste histoire du régime, de la lutte menée contre lui et le conflit sans fin qui oppose le pouvoir à un autre[1626].

Nous sommes aux lendemains du « Vendredi noir » où le gouvernement avait fait tirer sur la foule et provoqué 4000 morts : « La fièvre politique ne fait pas oublier des morts, elle en est le culte dont ils ont besoin ». « Nous nous intéressons aux morts parce qu'ils nous rattachent à la vie ». Le mollah, dans sa mosquée, prêche, le fusil à ses côtés. Et la religion chiite n'attend pas le Messie pour résister au présent « Ce lien de la mort touche Foucault en cette civilisation », note l'écrivain philosophe Jeannette Colombel qui fut l'amie de Michel Foucault comme de Jean-Paul Sartre.

Une portée subversive de constellation d'idées et de faits

A la question posée et répétée « Que voulez-vous ? », chaque Iranien répond sans qu'on lui souffle la réponse en forme de syntagme : « un gouvernement islamique ». Pour le « reporter d'idées » qui joue avec la multiplication de formes discursives hétérogènes pour rendre son écriture efficace, ce n'est pas un rêve ni une utopie, mais une volonté politique enracinée loin dans le temps, face à une modernisation imposée et factice. L'épisode du bazar, où Foucault découvre des machines à coudre vieillottes «Made in Korea », lui semble significatif de cette fausse évidence commandée par les Etats-Unis en plein Moyen Orient. Son papier « Le Shah a cent ans de retard » va à contre-courant de l'opinion commune. Agacement foucaldien devant la sûreté de jugement de certains observateurs mais aussi ras le bol devant l'évidence d'analyses toutes entières dictées par l'idée d'une « modernisation nécessaire », en vue de réconcilier l'Iran avec lui-même. Notre journaliste philosophique cherche à tordre le coup à la thèse suivante alors en cours dans les rédactions comme dans les ambassades : le Shah, souverain « moderne », tente de délivrer son pays des archaïsmes qui l'entravent et bute contre la volonté d'un clergé rétrograde soutenu par la population. Le despotisme (et son pendant la corruption) constituerait une étape nécessaire, quoique douloureuse pour mener à bien le vaste projet de modernisation. Le Shah est un tyran cruel, coupé de son peuple qui ne le regrettera pas, bien sûr, mais participe d'un processus nécessaire dont les tenants et aboutissants le dépassent et qui, en dernier ressort, niera puis réalisera les intérêts des Iraniens[1627].

Le reportage d'idées de Foucault ne s'en tient pas à la seule « grande colère des faits » : elle mêle habilement et de manière impressionniste le témoignage (il interroge un opposant), l'anecdote (les machines à coudre du bazar) et l'analyse économique. La démonstration fait ainsi jouer différents types d'arguments qui vont de l'expérience personnelle sur le terrain (« alors que je visitais le bazar ») à la théorie politique, en passant par un large aperçu historique. Comme le soulignait bien Malaga déjà en juin 1993 dans sa communication à Sofia, « Foucault fait en quelque sorte « feu de tout bois » : il ne privilégie aucun des éléments d'explication qui, bien que de natures différentes, concourent tous

[1625] «L'armée, quand la terre tremble», 28 septembre 1978.

[1626] «Hervé Malagola «Foucault en Iran», in Michel Foucault : les jeux de la vérité et du pouvoir», op. cité, p. 152.

[1627] *Ibid*., p. 159.

ensemble à renverser la perspective. Mais s'il ne relègue pas l'anecdote du bazar dans l'insignifiant, il ne lui accorde pas non plus l'importance qu'elle pourrait tirer de son pittoresque ; elle contribue plus simplement, à l'élaboration du « polyèdre d'intelligibilité », au même titre que le reste, petit détail aux côtés de grands événements. Certes, il ne suffit pas d'observer le bazar en espérant d'y voir surgir, tout à coup, la vérité profonde de l'Iran qui passe par le refus global, massif, de tout ce que représente le régime du Shah[1628]. L'anecdote impressionniste n'a de valeur que dans la mesure où elle est mise en relation avec d'autres éléments plus sérieux qui alimentent sa thèse. Il s'agit donc de déceler, puis de rassembler tout ce qui peut apporter des unités de sens, afin de comprendre et de rendre visible la signification réelle de cette insurrection à mains nues. A savoir qu'il se dégage de ce reportage que la modernisation ne constitue pas l'espoir d'un développement futur, même au prix de lourds sacrifices : elle s'identifie à l'échec du régime lui-même[1629], venant couronner le désastre patent des projets de nationalisation[1630] et de laïcisation. Car, que veut-on dire d'autre par « gouvernement islamique » si ce n'est la possibilité d'introduire en politique une dimension spirituelle ? « J'entends déjà les rires des Européens mais moi, qui pourtant connais fort peu l'Iran, je sais qu'ils ont tort ».

Faits ou/ et commentaires. Il faut savoir pourquoi on commence à réfléchir, et pourquoi on part. Plus que tout, Foucault reporter en Iran refuse le point de vue de surplomb et les jugements : avec sa plume, il donne à voir et reporte l'histoire en marche. On touche peut-être là à une des limites du « reporter d'idées » qui ranime la signification originelle du mot « structure » tout en succombant parfois à la tentation « humaine, trop humaine » de plaquer ses opinions et ses idéologies sur la réalité et sur le terrain. Parfois même, il n'hésite pas à porter des lunettes roses et à assumer de colorer les faits de sa propre subjectivité. Sans s'en rendre vraiment compte et voir ainsi le réel à travers un prisme. Le souci du détail permet de contourner cet écueil qui guette tout reporter qui ne prétend plus à l'objectivité mais accepte sa subjectivité. Car dans la description foucaldienne de Ferdurs, comme dans celle de la raffinerie d'Abadan, on retrouve cette minutie de l'écriture que l'incompatibilité du langage et du visible appelle et dont il est question dans l'analyse des « Ménines », le tableau de Vélasquez.

Cependant, il ne s'agit pas ici d'aller de l'autre côté du miroir esthétique mais plutôt de se maintenir au sein de l'ambiguïté constitutive du langage, puisque c'est en lui et en lui seul, que se donne la lumineuse mais inaccessible présence des choses[1631]. Ses reportages sur l'Iran sont à proprement parler des architectures, dans lesquelles il s'efforce de représenter le processus révolutionnaire sous la forme de l'étendue, forgeant ainsi une hétérotopie. Dans la droite ligne du grand reportage, presque tous ses articles comportent au moins une description ; mais celle-ci apparaît moins comme un cadre indifférent où viendrait se loger le récit des faits (manière d'introduction et un peu facile à donner une couleur locale comme on apprend dans les écoles de journalisme) que comme comparant d'une métaphore s'inscrivant dans la fiction que Foucault entreprend de mettre en scène à propos de l'Iran. « Fiction » doit être entendu ici dans une acception particulière, précise Hervé Malagola. A savoir : constitution d'une structure intelligible dont l'armature (« la nervure ») est verbale mais qui se trouve susceptible de dégager la distance propre au réel et dans laquelle il se donne dans son actualité. « Dégager (comme on dit libérer, désensevelir, reprendre un gage ou revenir sur une parole) une distance qui n'appartient ni au monde, ni à l'inconscient, ni au regard, ni à l'intériorité, une distance qui, à l'état nu, offre un quadrillage de lignes et d'encre et aussi bien un enchevêtrement de rues, une ville en train de naître, déjà là depuis longtemps[1632]. »

[1628] «Nous, ce que nous refusons, c'est précisément l'ensemble modernisation-despotisme-corruption», déclare sans langue de bois un opposant politique au reporter Foucault.

[1629] *Ibid*., pp. 159-160.

[1630] Selon tous les observateurs, l'Iran ne fut jamais si dépendant et à la botte des Occidentaux que sous le règne du Shah.

[1631] *Ibid*., pp. 152-153.

[1632] Michel Foucault «Distance, aspect, origine», Critique, novembre 1963.

Pendant ces semaines-là, en Iran, les résistances se multiplient : grand deuil, morts, martyrs ; les grèves courent dans tout le pays « comme un incendie de prairie », la circulation des minicassettes déjoue la censure. L'ennemi le plus redoutable de la politique d'émancipation n'est pas la répression par l'ordre établi. C'est l'intériorité du nihilisme, et la cruauté qui peut en accompagner le vide. Et Foucault enquête au présent : « Je ne sais pas faire l'histoire du futur, je suis un peu maladroit quand il s'agit de faire l'histoire du passé ; je voudrais cependant saisir ce qui est en train de se passer car ces jours-ci rien n'est joué et les dés sont encore en train de rouler. C'est peut-être cela le travail d'un journaliste mais il est vrai que je ne suis qu'un néophyte ».

Savoir qu'on ne sait pas tout, car on n'observe que d'un point de vue à la fois. Savoir que l'envoyé spécial même illustre dans un pays inconnu est souvent désarmé et fragilisé face aux faits qui, eux, c'est bien connu, sont têtus et ne se dévoilent pas dans toute leur visibilité. Comment saisir ce lien temporel et historique entre mouvement de la jeunesse instruite et mouvement populaire et religieux ? Comment le reporter et en rendre compte ? Des usines de Minos aux raffineries d'Abadan, d'Iran Air au bazar et à l'université, les grèves se dressent alors en Iran contre la loi martiale et les exécutions, pour la libération des détenus politiques et la dissolution de la Savak. Insurrection « d'hommes aux mains nues qui veulent soulever le poids formidable qui pèse sur chacun d'entre nous : le poids de l'ordre du monde entier ».

Un seul point de cohésion, lointain : Khomeiny, ce petit vieux qui, en banlieue parisienne, traverse la rue chaque jour pour s'agenouiller en direction de La Mecque… « Le saint contre le roi ». Khomeiny n'est pas là, Khomeiny ne dit rien. Paradoxe : il devient le chef mythique de la révolte sans qu'il soit encore de retour en Iran. Khomeiny n'est pas un homme politique, d'où sa crédibilité aux yeux du « reporter d'idées » qui s'enflamme pour la révolution au risque même de se fourvoyer… et de passer pour un naïf idéaliste. On reprochera bruyamment cette errance iranienne à l'intellectuel engagé en passant sous silence que ces mêmes critiques acerbes oubliaient qu'ils avaient eux-mêmes succombé pour la plupart d'entre eux aux illusions du stalinisme et du maoïsme, du gauchisme et des lendemains révolutionnaires qui chantent…

Tel est le soulèvement couvert par Foucault, à l'automne 1978 où, par ses grèves et ses prières, ses rassemblements et sa dispersion, « cet Iran du pétrole et de la misère » veut TOUT, l'affranchissement, et appelle l'ayatollah Khomeiny pour former le gouvernement islamique qui introduira dans la politique une dimension spirituelle… Avec, sans doute, des dérapages et des dérives que Foucault, porté et happé par la vague d'enthousiasme populaire, n'anticipe guère…. Le mouvement qui le séduit n'est pas seulement insurrection contre un régime de répression, de corruption et de modernisation artificielle, mais affirmation où les morts se mêlent à la vie, où les résistances circulent et se renforcent, où s'éprouve le défi d'un peuple sans armes dans un des pays les plus armés du monde, où une ancienne civilisation se réveille pour s'insurger contre une culture abâtardie. C'est un soulèvement exemplaire à ses yeux fascinés qui ne comporte alors pas d'autres scènes politiques. Appréhender un tel mouvement au moyen exclusif d'a priori théoriques globaux, c'est se condamner à le manquer radicalement :

> « Combien de fois ai-je entendu les analystes les plus subtils se demander sérieusement quelle forme politique pourrait réconcilier l'impénétrable Iran, avec sa modernisation nécessaire ? »

A simplement interroger, sur place, au gré de ses flâneries,, quelques Iraniens, de telles analyses éditoriales, voire idéologiques, volent en éclats. C'est sans aucun doute la grande force du reportage vis à vis de l'essai et du traité. Et Foucault en fait son miel : il s'efforce de comprendre ce qui se passe à partir des insurgés eux-mêmes, à partir des lieux d'où se déploie la révolte : au bazar, dans les raffineries, dans la clandestinité des opposants, chez les privilégiés du régime, etc. « La politique, pour Foucault, ne se trouve pas seulement dans les livres, dans la clarté ambiguë d'une absence aux choses : la compréhension d'un événement implique, si l'on veut le saisir dans sa réalité tout à la fois opaque et évanescente, une présence physique : il faut voir, entendre, marcher, entendre de nouveau, s'arrêter,

repartir. C'est ainsi que Foucault occupait ses journées en Iran, ne s'accordant aucun répit et visitant jusqu'à l'harassement tous les lieux importants de la révolte.[1633] »

Or, nous dit Foucault dans l'article du journal «Le Monde» « Inutile de se soulever ? », un soulèvement est à la fois dans l'histoire et hors de l'histoire. Il lui échappe : celui qui affirme « je n'obéis plus », que ce soit un peuple, un groupe, un individu, provoque un arrachement qui « interrompt le fil de l'histoire et brise ses longues chaînes de raison ». Chacun y joue à la vie et à la mort, selon le rythme des dramaturgies, des cérémonies, des vieux rêves que l 'Occident a connus autrefois. Ça, c'est l'événement au sens philosophique du terme : quelque chose se passe dont les conséquences sont incalculables[1634]. Certes, il a abouti au gouvernement sanglant et intégriste, n'empêche qu'il a eu lieu : le soulèvement n'a pas plus à être disqualifié pour avoir précédé la mise en place de ce pouvoir intolérant et sanguinaire fondé par l'Ayatollah qu'à être revendiqué par ce même pouvoir. Il y a un hiatus, une dimension différente que Foucault exprime alors avec provocation : « ma morale est anti-stratégique ». Or, pour qui connaît son souci des stratégies historiques, c'est là une rupture, c'est là déjà se trouver « à la verticale de soi » qu'il évoquera cinq ans plus tard dans l'« Introduction à l'Usage des plaisirs[1635] ».

Cherchant à voir dans la situation d'autres possibilités, Foucault interroge alors sur les traces de Sartre : « A t-on raison de se révolter ? » Et il poursuit : « C'est par là que la subjectivité s'introduit dans l'histoire ». D'où peut venir « l'énigme » du soulèvement si ce n'est d'une non-coïncidence interne à la subjectivité et de ce que les individus et les peuples sont en des situations qui, si complexes soient-elles, ne se réduisent pas à des positions ?

La distinction de ces notions nous fait remonter à « L'Archéologie du savoir », et c'est bien ce qu'il faudra faire pour découvrir cette subjectivité que manifestent déjà les relations internes entre pouvoirs et résistances, et dont Foucault dévoile ce qu'elle a de plus intime, en « problématisant » la sexualité et en cherchant son lien à la production de vérité entre le vrai et le faux-semblant.

> « Ils ne doivent pas trouver dans mes livres des prescriptions qui leur permettraient de savoir quoi faire. Mais mon projet est justement qu'ils ne savent plus quoi faire : que les gestes, les discours qui, jusque ici, leur paraissaient aller de soi deviennent problématiques, périlleux, difficiles. Pour dire les choses clairement, mon problème c'est de savoir comment les hommes se gouvernent (eux-mêmes et les autres) à travers la production de vérité… là où la pratique du vrai et du faux peut être à la fois réglée et pertinente ».

C'est là la justification de la quête et de l'enquête du « reporter d'idées » qui ne doit pas cependant en profiter pour chausser ses lunettes idéologiques, être embarqué par sa subjectivité pour maquiller la réalité et encore moins l'embellir ou l'enlaidir. Alors que, selon notre reporter d'idées, les concepts d'« esprit », de « mentalité », d'« idéologie » sont flous et que le matérialisme dialectique est un verbiage, le concept d'événement peut retrouver une place en Histoire, et Foucault peut réintroduire les métaphores spatiales structuralistes : « Bâtir autour de l'événement singulier analysé comme processus, un « polygone » ou plutôt un « polyèdre d'intelligibilité » dont le nombre de faces n'est pas défini.[1636]» Mais le temps a cessé pour Foucault d'être providentiel. L'événement qui fait basculer une époque est un décalage infirme[1637] et non une décision ou un choix conscient et réfléchi.

> « Que ce que j'ai fait ait à voir avec la philosophie est très possible surtout dans la mesure où, au moins depuis Nietzsche, la philosophie a pour tâche de diagnostiquer et de ne plus chercher à dire une vérité qui puisse valoir pour tous et pour tous les temps. Je cherche précisément à diagnostiquer,

[1633] *Ibid*., p. 160.

[1634] Alain Badiou «L'hypothèse communiste». Circonstance 5., Paris, Nouvelles Editions Lignes, 2009, p. 51.

[1635] Paris, Gallimard, 1984.

[1636] « Dits et Ecrits IV », op. cité, p. 24. Texte de 1978, publié en l980.

[1637] « Les Mots et les Choses », op. cité, p. 251.

à réaliser un diagnostic du présent : à dire ce que nous sommes aujourd'hui [1638]», note Foucault dans ses entretiens avec Paolo Caruso, en l969.

Le reporter d'idées comme diagnostiqueur d'un présent aux connotations nihilistes : vaste et ambitieux programme !! Reste que si les soulèvements échappent à l'histoire, ils lui appartiennent aussi. Tout événement est une surprise. S'il ne l'était pas, c'est qu'il aurait été prévisible en tant que fait, et du coup s'inscrirait dans l'histoire de l'Etat, ce qui est contradictoire[1639]. « Les événements jouent un rôle décisif car ils produisent et déplacent le partage du vrai et du faux auquel est lié la manière de se gouverner soi-même et les autres ». Or, si cette relation comporte le souci de reconnaître une dimension spirituelle en politique, elle risque de faire méconnaître la structure religieuse qui s'en empare. Est-ce que le souci de «l'Autre en histoire » ne donne pas alors à l'islam ce prestige en son emprise sur terre ? Tout gouvernement islamique dérape-t-il en intégrisme ? N'est-ce pas le lot de toute résistance qu'arme moralement la religion ? Peut-il y avoir des formes de spiritualité en politique qui ne dérivent, voire ne dérapent pas ainsi ?

Visible/invisible. Une idée est toujours l'affirmation qu'une nouvelle vérité est historiquement possible et une de ses fonctions est de projeter l'exception dans l'ordinaire des existences. C'est pour cela que le réel doit s'exposer dans une structure de fiction. Michel Foucault en Iran voit, en l978-l979, dans la spiritualité chiite comme le miroir atypique et hétérotope d'une subjectivation politique inédite au croisement d'une tradition millénaire et d'une actualité la plus immédiate. Néanmoins, le reporter d'idées a d'une certaine façon sous-estimé la valeur politique du chiisme, excluant la possibilité d'un « gouvernement de Khomeyni » : le philosophe journaliste n'aurait vu, de la tradition chiite, que le courant mystique et ésotérique, étudié par Henry Corbin, en négligeant le courant juridique et légaliste qui aurait finalement pris le pouvoir. Pourtant, ces deux courants ne sont pas totalement opposés, note Andrea Cavazzini : le gouvernement du clergé prôné par le courant légiste est la conséquence du vide laissé par la disparition de l'Imam caché sur laquelle la doctrine ésotérique est centrée. A savoir : « l'avènement du gouvernement des ayatollah est le produit d'une dialectique de la conscience chiite qui demande le gouvernement d'un maître visible en tant que ersatz du Maître caché[1640]. »

Au cœur de la subjectivation politique de la spiritualité chiite, on peut retrouver le vide qui est au centre du sujet tel qu'il est thématisé et conceptualisé par Foucault dans l'Histoire de la sexualité : la nécessité de combler le vide entraîne inéluctablement la constitution d'un pouvoir pastoral des ayatollah. La lutte s'organise toujours à partir d'une situation spécifique, et cette résistance consiste toujours en un mouvement de subjectivation collective. Cela signifie d'une part qu'un processus révolutionnaire ne peut se construire qu'à partir de sujets déjà constitués qui prétendraient en fonder la possibilité ; mais qu'au contraire cela suppose l'émergence de sujets nouveaux souvent difficilement représentables, et dont la « subjectivation » progressive marque précisément la révolte. D'autre part, partout où il y a du pouvoir, il peut y avoir un « devenir-révolutionnaire » puisque l'un et l'autre ne sont pas en face mais s'enchevêtrent. Il n'y a pas de pouvoir sans résistance, mais il n'y a pas non plus de résistance qui ne se donne à l'intérieur de relations de pouvoir.

Mieux, c'est cette généralisation de la possibilité de la « révolte » ou du « soulèvement » - termes que Foucault préfère et utilise davantage que celui de « révolution »[1641] - qui est sans doute à ses yeux la plus importante : « Je dirais que l'Etat est une codification de relations de pouvoir multiples qui lui permet de fonctionner et que la révolution constitue un autre type de codification de ces relations. Cela implique qu'il existe autant de types de révolutions que de codifications subversives possibles des relations de pouvoir[1642]. » Le problème est donc moins, celui de la possibilité de la révolution que

[1638] « Dits et Ecrits », op. cité, Texte n°50.

[1639] Alain Badiou, «L'hypothèse communiste», op. cité, p. 201.

[1640] Andrea Cavazzini «Foucault in Persia Prima e dopo il Reportage Iraniano», op. cité, p. 48.

[1641] Comme Camus dans «L'homme révolté» à la différence de Marx et de Sartre qui usent et abusent de la notion de révolution.

[1642] «Entretien avec Michel Foucault» (avec A. Fontana et P. Pasquino), op. cité, p. 151.

ce que Foucault appelle parfois le « désir de révolution », ce qui le pousse à attribuer à l'intellectuel la tâche de susciter partout où cela est possible ce désir

Bien que le reporter (d'idées ou non) ne peut pas tout voir et peut parfois se tromper, les catégories foucauldiennes peuvent donc nous aider à comprendre et à reporter la dialectique politique et religieuse du monde chi'ite, de prendre au sérieux les forces subjectives déclenchées par l'insurrection et qui paraissent aujourd'hui à la base de l'Etat islamique iranien comme de sa contestation intérieure. Ce qui n'implique pas de s'aveugler sur l'Iran et de faire l'apologie du gouvernement qu'a suscité « le soulèvement d'hommes à mains nues qui veulent soulever le poids formidable qui pèse sur chacun de nous[1643]. »

L'intérêt pour la révolution iranienne, en l978-1979, ne fera que renforcer la fascination de Michel Foucault pour des situations insurrectionnelles inédites, qui ne ressemblent que fort peu aux vieilles révolutions européennes, et dont les sujets ne sont pas réductibles à des identités collectives de classe (le prolétariat) ou à des avant-gardes éclairées. Il s'agit bien plutôt pour le reporter d'idées de comprendre la réalité de l'insurrection «d'hommes à mains nues » et de se demander ce qu'est pour nous « un mouvement révolutionnaire où l'on ne peut pas situer la lutte de classe, où l'on ne peut pas situer les contradictions internes à la société, et où on ne peut pas désigner non plus une avant-garde[1644]. »

« Dire vrai » et traquer la vérité des choses

Dans un célèbre cours au Collège de France partiellement publié sous le livre « Qu'est-ce que les lumières ? », Foucault n'hésitera pas à faire, quelques années plus tard, endosser à Kant la paternité de cette nouvelle posture du « journalisme philosophique ». Le philosophe de Königsberg, à l'existence réglée comme une montre suisse, aurait inauguré l'interrogation moderne : « Quelle est mon actualité ? Quel est le sens de mon actualité ? Et qu'est-ce que je fais lorsque je parle de cette actualité ? ». De là la définition qu'il avance de l'Aufklärung : il s'agit de la première époque qui se nomme elle-même, qui formule elle-même sa propre devise, son propre précepte.

Un historien, Paul Veyne[1645] - qui a beaucoup lu Nietzsche et inspiré son ami Foucault - invente une distinction importante pour éclairer la ligne de conduite du reporter d'idées entre raison jugeante et raison voyante. Pour lui, il convient de ne pas mêler le « dire vrai » et la « vérité des choses ». « Dire vrai », c'est collecter des faits «omnibus» comme le pratique tout journaliste qui se respecte sur le terrain de reportage. A la manière par exemple de Florence Aubenas dans «Le Quai de Ouistreham» où elle met en scène la crise en 2009 telle que la vivent au quotidien les travailleurs précaires sans qualification. Toutefois, cette collection ne nous autorise en rien à tirer d'elle « une vérité des choses » ; tout bien pesé, nul ne peut prétendre découvrir les lois de l'histoire à partir de la seulle collecte des faits bruts. N'importe quel événement va renvoyer à une infinité de causes, parmi lesquels il faut choisir. Etre historien, c'est bâtir des intrigues, hiérarchiser des causalités. Etre « reporter d'idées », c'est se faire sensible à l'émergence de nouveautés, se faufiler dans les marges et prendre le risque de choisir, donc de se tromper. Comme le note Hervé Malagola, qui enseigne la philosophie à Lyon, Foucault, reporter en Iran, inscrit l'opposition historique, d'emblée, dans la géographie. Les historiens lui avaient reproché, lors de la parution de « Surveiller et punir », ce trop grand privilège accordé aux données spatiales, au détriment de l'histoire comme processus une survalorisation du point de vue synchronique[1646].

[1643] «Le chef mythique de la révolte en Iran», Corriere della Sera, vol. 103; n°279, 26 novembre l978, pp. 1-2, repris dans Dits et Ecrits III, texte n°253, p. 716.

[1644] «L'esprit d'un monde sans esprit» (entretien avec P. Blanchet et C. Brière), in P. Blanchet et C. Brière «Iran : la révolution au nom de dieu», Paris, Seuil, l979, repris dans Dits et Ecrits III, texte n°259, p. 744.

[1645] Paul Veyne « Le pain et le cirque », Paris, Seuil, 1995.

[1646] Hervé Malagola « Foucault en Iran» in Michel Foucault :les jeux de la vérité et du pouvoir», op. cité, p. 151.

Dans son livre « Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? » où il oppose le muthos, « conte invérifiable » au logos ou discours rationnel, Veyne constate que les Grecs antiques se conduisent en faisant référence à des mythes, sans pour autant placer la mythologie dans une position de vérité absolue. Autrement dit, les Grecs anciens ne seraient pas « irrationnels », ils seraient, eux aussi, des « bricoleurs du réel ». Christian Descamps se sert d'une image pour montrer cette ambivalence. « Les Grecs croient et ne croient pas aux mythes, tout comme les enfants admettent que c'est le père Noël – mais aussi leurs parents – qui a déposé les jouets dans l'arbre[1647] ». A ce stade, il s'agit, avec cet exemple stimulant, de penser le fait que nous vivons sur des registres différents, sans cohérence unique, sans repères globalisants. Le « reporter d'idées doit être assez subtil pour ne pas écraser philosophiquement toutes nos croyances, toutes nos conduites sur un seul plan de réalité. En ce sens, l'intérêt des mythes ne réside ni dans leur vérité, ni dans leur fausseté. Ils sont riches parce qu'ils nous permettent d'entendre l'oublié, le non-dit, ce qui signifie comme l'oracle de Delphes dont parle Héraclite. Dans cette perspective, « l'historien (comme l'ethnologue) devient un curieux absolu, « le curieux absolu ». Excellente définition au fond du « reporter d'idées », décentreur et déconstructeur entre le sage et l'insensé qui échapperait ainsi à l'impasse contemporaine du journalisme « embedded », donc sans recul nécessaire, depuis la guerre en Irak.

Michel Foucault soutenait que l'intellectuel, nomade reporter d'idées, a cessé d'être universel pour devenir « spécifique », c'est-à-dire qu'il ne parle plus au nom de valeurs universelles, mais au nom de sa propre compétence et situation. Loin des médias et des prises de parole spectaculaires, c'est dans une tâche ponctuelle de militant de rue, dans des travaux d'enquêtes et d'information, qu'il remplit son rôle d'intellectuel en rébellion contre les pouvoirs.

C'est dans cette perspective du baroudeur « spécifique » que s'inscrivent ses actions dans les domaines de l'hôpital psychiatrique et de la prison, pour tenter de donner la parole à ceux qui y vivent, avec en particulier la création du « Groupe d'Information sur les prisons » et son soutien aux mouvements de revendication des détenus dans les années 70 pour qu'ils prennent la parole, donc le pouvoir. C'est aussi dans cette perspective de « rencontre de l'idée et de l'événement » qu'il faut comprendre sa présence dans toutes les manifestations militantes pour les droits de l'homme (en faveur des émigrés, des homosexuels, des Comités de prisonniers…), ses interventions sur la situation en Pologne, sa collaboration avec « Médecins du monde » ou dans le Comité de défense des boat people…

A ceux qui lui reprochent de ne s'engager qu'épisodiquement ou pour des causes douteuses comme la révolution iranienne, à ceux qui tiennent à l'interroger sur ses appartenances ou ses alliances politiques, à ceux qui lui demandent ce qu'il ferait s'il était au pouvoir, on pourrait conseiller de lire attentivement Foucault pour constater que sa pratique militante est en parfaite cohérence avec ses analyses théoriques. C'est parce qu'il ne propose pas de théorie du Pouvoir, mais une analytique des pouvoirs, c'est parce que ceux-ci sont disséminés et se constellent que l'action ne peut être que ponctuelle et à foyers multiples. C'est parce que le corps social est un réseau de rapports de forces et que du pouvoir peut se cacher sans cesse dans les démarches apparemment les plus humanitaires et libératrices que les actions de résistance ne peuvent être que de coordination transversale et sans appareil.

« Se déprendre de lui-même »

C'est peut-être tout cela la vocation de « reporter d'idées » qui n'a pas pour fin de porter des jugements de valeurs et de dire le Juste. Enfin, comment exiger une « philosophie politique » à celui qui précisément s'est fait l'analyste pointilleux du discontinu, à celui qui a travaillé sans cesse à déloger de l'Histoire, les notions de sens et de fin, à celui qui a montré qu'il n'existe aucun principe totalisateur ? S'il y a des valeurs, elles ne peuvent être que particulières ; s'il y a des combats à mener (et il y en a sans cesse), ce ne sont que des individus saisis ponctuellement dans certains rapports de pouvoir. S'il

[1647] Christian Descamps « Quarante ans de philosophie en France », op. cité, p. 67.

y a des combats communs dans lesquels s'engager, ils ne peuvent consister que dans le rassemblement de certaines de ces particularités à un moment donné, dans un lieu donné et dans un but commun. Localement justes et légitimes, sans doute. Mais en aucun cas garantis par une Raison universelle.

Foucault assignait ce changement de statut de l'intellectuel lorsque les physiciens se sont élevés contre la bombe atomique, c'est-à-dire sont sortis de leur strict domaine de compétences. Le rôle du « reporter d'idées » n'est donc pas de dire la Vérité et la Justice, mais de lever les masques qui empêchent la vérité d'être dite : il faut en finir avec la figure de l'intellectuel porte-parole ou conscience représentative des masses, en finir, avec, dit Gilles Deleuze, cette « indignité de parler pour les autres ». Et Michel Foucault nous invite à abandonner cette illusion selon laquelle « l'intellectuel disait le vrai à ceux qui ne le voyaient pas encore et au nom de ceux qui ne pouvaient pas le dire : conscience et éloquence ».

> « Et si, désigner les foyers (de pouvoir), les dénoncer, en parler publiquement, c'est une lutte, ce n'est pas parce que personne n'en avait encore conscience, mais c'est parce que prendre la parole à ce sujet, forcer le réseau de l'information institutionnelle, nommer, dire qui a fait quoi, désigner la cible, c'est un premier retournement de pouvoir, c'est un premier pas pour d'autres luttes contre le pouvoir. Si des discours comme ceux par exemple des détenus ou des médecins de prisons sont des luttes, c'est parce qu'ils confisquent au moins un instant le pouvoir de parler de la prison, actuellement occupé par la seule administration et ses compères réformateurs. Le discours de lutte ne s'oppose pas à l'inconscient, il s'oppose au secret [1648]».

Luttes locales en des foyers locaux, nous l'avons vu, l'ambition totalisante de celui que Foucault appelle ironiquement « l'Intellectuel Universel » doit faire place au travail (plus modeste, mais qui a le mérite de pouvoir être poursuivi par d'autres) de « l'Intellectuel Spécifique », celui met sa compétence à entamer le pouvoir en le mettant au jour dans certains lieux où il s'exerce.

On conçoit alors que l'activité militante ne saurait être séparée du travail intellectuel proprement dit et que devient caduque la distinction entre théorie et pratique, praxis et theoria.

> « La théorie n'est en fait, qu'un moment de la praxis : celui de l'appréciation des possibles, écrit Sartre. Ainsi, s'il est vrai qu'elle éclaire la praxis, il est vrai aussi qu'elle est conditionnée par l'entreprise totale et particularisée par elle, puisque, avant de se poser pour soi, elle naît organiquement à l'intérieur d'une action toujours particulière. Il ne s'agit donc pas, pour l'intellectuel, de juger l'action avant qu'elle ait commencée, de pousser à l'entreprendre ou d'en commander les moments. Mais, au contraire, de la prendre en marche…[1649] »

Démarche à la fois modeste et vaste qui consiste, en fin de compte, en montrant la précarité des évidences et des conformismes, à secouer les habitudes, manières de penser ou façon de faire, car lutter, penser, parler, ces trois actions n'en font qu'une. Participation créatrice et volonté d'agir dans le temps tout en jouant et en s'amusant (pour le dire comme Foucault). C'est ainsi que la philosophe Françoise Collin se souvient de la nouvelle temporalité déployée par Mai 68 : « Nous ne pensions pas d'abord à faire trace mais nous voulions faire acte (…) L'histoire était condensée dans l'intensité du présent : here and now[1650].»

La vie, les reporters d'idées ne se contentent pas d'y être, ils en sont, ils deviennent. Refusant les regrets comme les standards du prêt à vivre après avoir expulsé le prêt-à-penser des intellectuels médiatiques, ils dérangent les résignés conservateurs et leurs autorités tutélaires.

> « Le travail d'un intellectuel est, par les analyses qu'il fait, dans les domaines qui sont les siens, de réinterroger les évidences et les postulats, de secouer les habitudes, les manières de faire et de penser, de dissiper les familiarités admises, de reprendre la mesure des règles et des institutions et, à partir

[1648] Interview de Michel Foucault, Magazine littéraire, Mai 1984.

[1649] « Situations philosophiques », Paris, Gallimard, 1990, p. 255.

[1650] Françoise Collin, entretien dans la revue Clio-Histoire, Femmes et Sociétés, 13/2001, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2001.

de cette re-problématisation (où il joue son métier spécifique d'intellectuel) participer à la formation d'une volonté politique (où il a son rôle de citoyen à jouer)[1651].»

Secouer ses propres schèmes et ses habitudes de pensée, ce devra être aussi la tâche de l'intellectuel vis-à-vis de lui-même, celle de quelqu'un qui ne cherche pas pour confirmer ce qu'il sait déjà, mais qui doit « être en permanence capable de se déprendre de lui-même[1652] ».

« Il ne s'agit donc pas de vouloir ramener l'autre obstinément à son propre point de vue mais de créer par une compréhension approfondie des deux thèses les conditions de possibilité pour un dépassement de l'une et l'autre[1653] », commente Sartre. Il juge l'intellectuel (l'universel singulier) « partout inassimilable » (solitude) par sa contradiction propre (Savoir pratique/vérité/universalité et idéologie/particularisme) qui devient sa fonction propre (prise de conscience pour lui-même et en conséquence pour tous). Ces derniers dinosaures perçoivent notre entre-deux entre philosophie et journalisme comme une perturbation accidentelle, et non comme une solution inédite pour saisir la qualité du réel lui-même. Ils s'efforcent de reconfigurer les événements dans un scénario qu'ils maîtrisent, au lieu de capter la force de déconfiguration, de dé-scénarisation. Trames simplifiées en feuilleton rectiligne, mythologie inculquée aux masses pour simplifier et conditionner leur obéissance/résignation, le grand récit fonde les aliénations en justifiant l'injustifiable. C'est sa fonction essentielle : il fonde tout ce qui a besoin d'une histoire pour être cru, tout ce qui a besoin d'un sens unique pour s'imposer.

Grands récits/petits reportages

« La famille (grand récit des psychanalystes), la société (grand récit des sociologues), la religion (grand récit des clercs), la patrie (grand récit des xénophobes), la civilisation (grand récit de l'Occident), l'identité (grand récit de tout un chacun), etc., énumère Vincent Cespedes. Il faut un début, un milieu, une fin ; quelques épreuves à surmonter, quelques proches à magnifier ou à maudire, quelques exploits… Mais avant tout, il faut une temporalité narrative, qui condense l'infinie complexité de l'existence en un bon scénario[1654]. »

Et il précise en jeune reporter d'idées qui se respecte, entre ordre et désordre : « Leur problème n'est pas le clash permanent de l'ordre –qui fait surgir le devenir -, mais « le retour de l'ordre- qui remet le réel sous cloche, sous récit. Tel est justement le problème du marxiste lacanien (!) Salvoj Zizek, par exemple: « Je suis très critique à l'égard de tout l'héritage de Mai 68. J'y ai participé, oui, mais je ne l'ai pas aimé. Pour moi, ça a été un spectacle. Je déteste cette idée de l'explosion libératrice… Moi, ce qui m'intéresse, c'est le jour d'après, le moment où l'on se demande : quelle est la différence avec l'ordre précédent ? Pour saint Paul comme pour Lénine, la question est la même : comment traduire la révolution dans un nouvel ordre positif, par des formes inédites de politisation et jusque dans les choses les plus quotidiennes (le mariage, le sexe…)[1655]. »

Le grand récit qui anticipe le jour d'après, sorte de « marche du monde pour les nuls » (dixit Cespedes), n'appartient donc guère à notre fiction théorique car il ne s'agit plus d'expliquer en faisant entrer des intentions dans des personnages, des personnages dans des destins et des destins dans des grands récits, réceptacle suprême des événements : il s'agit de faire vivre et de faire philosopher, de jouer en improvisant et en s'amusant. De même que la philosophie du grand récit est philosophie-savoir, et celle du reportage d'idée, philosophie-expérience, de même le temps du grand récit est celui du spectacle, et le temps du reporter d'idées, celui du jeu. Ici et maintenant, il s'agit d'intensifier le présent grâce au mélange humain pour que la vie change sans préavis, immédiatement. Cette conversion urgente

[1651] Revue l'Arc N°49, 1972, « Les intellectuels et le pouvoir » : entretien de Foucault avec Deleuze. Et Magazine littéraire, mai 1984.

[1652] « L'usage des plaisirs », Paris, Gallimard, 1984.

[1653] « Situations philosophiques », op. cité, p. 258.

[1654] « Mai 68. La philosophie est dans la rue ! », op. cité, pp. 275-276.

[1655] Le Monde du 7 avril 2006.

dépasse l'utopie du grand récit comme chronologie explicative du temps pour atteindre l'hétérotopie/hétérochronie interactive, un concept clef foulcadien que nous aurons l'occasion d'explorer plus en détails.

Le « reporter d'idées » est-il alors - dans un tel contexte « destructeur des évidences et des universalités », un clandestin de la pensée, un baroudeur d'idées… au siècle de la communication ? En est-il réduit à se réfugier dans l'hétérotopie et à des étonnantes prémonitions comme le sociologue Jean Baudrillard qui a souvent su anticiper et conjuguer l'idée avec par exemple l'événement de la chute du bloc de l'Est ? « Reste l'islam pour incarner l'empire du Mal. C'est d'ailleurs à partir du moment où il se constitue comme tel que le bloc soviétique n'a plus sa raison d'exister » notait-il au moment de l'effondrement de l'Union soviétique, au début des années 90, comme « fin de la transcendance du Mal[1656] ».

Motion/pro-motion. En effet, la porte est étroite pour la fiction théorique du « reporter d'idées », entre les tenants de l'académisme universitaire et les promoteurs d'idées à la mode et d'événements dans le vent qui savent se vendre au plus média. C'est un défi actuel et stimulant mais qui n'a rien de confortable surtout dans un contexte universitaire. « Je tiens à cette idée qu'on peut tenir une bonne distance entre le discours professionnel des spécialistes qui s'adressent exclusivement à leurs semblables, formant ainsi une communauté d'autistes satisfaits, et les marchands d'idées dans le vent tout à la gestion et à la promotion de leur trajet mondain[1657] », écrit, avec malice et un zeste de provocation, Michel Onfray, fondateur de l'Université Populaire à Caen.

La seule communication que nous puissions souhaiter, comme parfaitement adaptée au monde postmoderne à connotations nihilistes, c'est sans doute le modèle d'Adorno, la bouteille à la mer, ou le modèle nietzschéen, la flèche lancée par un penseur et ramassée par un autre. La philosophie n'est pas communicative, pas plus que contemplative, voire même réflexive : elle est créatrice ou même révolutionnaire, par nature, en tant qu'elle ne cesse de créer de nouveaux concepts. C'est cela aussi reporter l'idée, c'est-à-dire voyager et rebondir de concept en concept. La seule condition est qu'ils aient une nécessité, mais aussi une étrangeté, et ils les ont dans la mesure où ils répondent à de vrais problèmes et posent de bonnes questions. « Le concept, c'est ce qui empêche la pensée, précise Gilles Deleuze d'être une simple opinion, un avis, une discussion, un bavardage. Tout concept est un paradoxe, forcément[1658] ». Il a énoncé auparavant sa thèse « Pour nous, le concept doit dire l'événement, et non pas l'essence[1659]. »

En ce sens, la fiction théorique du « reporter d'idées » n'échappe pas au paradoxe, elle aussi, et ne peut prétendre être au dessus de la mêlée nihiliste que ce soit en 1936-1944 ou en septembre 2001. Ce reporter pas comme les autres doit, sans aucun doute, penser dans les temps morts de l'événement pour mieux en restituer la substantifique moelle et toute sa saveur édiétique. Dire quelque chose en son propre nom sans s'enfermer dans les ghettos. C'est Nietzsche qui prétendait que rien d'important ne se fait sans une « nuée non historique ». La fin du grand récit mène à une autre façon de comprendre le monde. « Le grand récit, c'est la recherche des moyens politiques de progresser et de changer l'ensemble, la totalité de la société ; les changements de la vie quotidienne étant la conséquence de ce grand changement. Renoncer à cette temporalité pour le dire : «Le présent n'est pas le moyen de l'avenir ; le présent, c'est ici et maintenant », c'est laisser tomber le grand récit.(…) A la conscience de l'universalité réfléchie -le grand récit- succède une nouvelle conscience de généralité réfléchie, qui n'est plus universelle », remarque la philosophe hongroise Agnes Heller qui relève bien la césure philosophique qui s'opère en l968 concernant le rapport au temps. Elle poursuit son constat de reporter d'idées : « Après 1968, une nouvelle compréhension de la modernité s'est lentement développée. On

[1656] « L'hystérie du Millénium » in Le Débat N°60, 1990.

[1657] L'Infini 85 hiver 2003, p. 99, Paris, Gallimard, 2003.

[1658] « Pourparlers », op. cité, p.187

[1659] *Ibid*., pp. 39-40.

peut parler de l'avenir du présent, on ne peut plus parler de rien, que ce soit en positif ou en négatif, au-delà de notre horizon[1660]. »

Malgré son ambition et sa curiosité insatiables, le reporter d'idées nous apprend ici la modestie de la recherche post moderne de la sagesse tout en cultivant le goût immodéré de la flânerie : sauver le monde par petits bouts à défaut de le mettre et de le ficeler dans la camisole théorique d'un système bien ficelé et huilé.

[1660] Agnes Heller, entretien dans la revue Mouvements, sept-oct. 1999, pp. 123-125.

II - CHAPITRE 12

Guy Debord : l'aventure « situ » qui fait époque

- « Il faudra nous accepter ou nous refuser en bloc. Nous ne détaillerons pas[1661]. »
- « Craignez votre ennemi
  Ce n'est pas la douleur
  Craignez le temps de l'impalpable [1662]»
- « Survivre nous a jusqu'à présent empêché de vivre (...) La meilleure des causes est celle où l'on se perd le mieux corps et âme[1663]. »

Le «reporter d'idées» est sans aucun doute d'abord et avant tout un aventurier actif de la pensée qui ne vit pas en autarcie et part volontiers à la rencontre de l'altérité événementielle. Il nous dégage de la « marche à suivie » de la philosophie universitaire pour repenser la marche à suivre, enfanter d'autres perspectives parfois en exagérant, nous redonner nos propres lois dans la droite lignée d'un Nietzsche. Il nous arrache d'un coup des traditions, des routines, des usages, des ça-va-sans-dire, pour penser debout à nouveaux frais l'état des choses, l'état de ceux qui s'y conforment, l'étendue des dégâts. Avec une volonté de décentrement. Mais notre société du « plus », du « mieux », de l'ordre fétichisé ne tolère guère l'incongruité de cette fiction théorique qui non seulement brouille ses repères marchands mais aussi et surtout refait « surgir la question du sens », de la désorientation de la pensée et donc le risque de la juger insensée et indécente.

> « Dans les années 1960, l'économie était florissante, la consommation ouvrait au prolétariat les portes d'une démocratie de libre-service, prophétisant l'ère du bonheur avec les fanfares de l'euphorie mercantile. Les situationnistes furent les seuls à pressentir la colère que susciterait tôt ou tard la vogue d'un hédonisme consommable exacerbant les frustrations. Cependant leur hypothèse d'une révolte inévitable fut à l'époque jugée chimérique, voire ridicule. Maintenant que le libre échange resserre son étreinte mortelle autour de la planète, c'est, au-delà de la consommation, la survie même qui est menacée par la destruction de la biosphère et par la paupérisation croissante. A la misère du consumérisme s'ajoute la peur de perdre les biens frelatés qu'il faut payer de plus en plus cher. Jamais nous n'avons été si proches de la vie et si éloignés de la saisir[1664]. »

Constat clinique radical qui se double d'une « expérience en cours » énoncé sans précaution oratoire de rhétorique et en étant actif plutôt que passif devant l'histoire en marche qui ne présente jamais les mêmes plats ni les mêmes boissons fortes dans le cas singulier qui nous intéresse ici. « L'aventurier est celui qui fait arriver les aventures, plus que celui à qui les aventures arrivent [1665]». Il foudroie

[1661] IS, n°7, avril 1962.

[1662] Henri Lefebvre « Le Langage et la Société » Paris, Gallimard, 1966. La critique de la vie quotidienne est une des inspirations de l' Internationale situationniste, elle a eu une influence après Mai 1968.

[1663] Raoul Vaneigem. Agrégé de lettres, il enseigne à l'École normale de Nivelles dans le Brabant. Par l'intermédiaire d'Attila Kotanyi, il est mis en contact avec Guy Debord, et participe activement à l'Internationale situationniste de 1961 à sa démission en 1970, invitant la jeunesse de l'époque à « abandonner toutes les valeurs héroïques » pour adopter un hédonisme radical résumé dans le mot d'ordre : «jouir sans entrave» ».

[1664] Raoul Vaneigem « L'insurrection de la vie ». Propos recueillis par François Armanet et Gilles Anquetil. Le Nouvel Observateur 10-16 avril 2008, p. 98.

[1665] Potlach, n°7, 3 août 1954.

l'autoritarisme, perversion de l'Autorité, suspend la cécité des mœurs et des politiques, les soumettant en un éclair à la question. Même s'il joue toujours à la surface (le « Soyez superficiel ! » d'Henri Lefebvre a été entendu), il ne sonne pas le glas seulement des certitudes de surface, mais le corps, les affects, les soubassements autoritaires/identitaires.

Chaque vie doit être inventée, et non subie ; la ville (en l'occurrence Paris) est le territoire même des « dérives », des aventures. L'objectif est de « créer des situations » – ce qui implique un dédain affirmé envers tout l'art existant, et plus généralement envers toute culture « aliénée », coupée de l'expérience directe, sans la vérité du terrain. Tout au plus peut-on prendre acte de la « décomposition » de cette culture, et imaginer (après Lautréamont) les techniques permettant de la « détourner » : « Les Gitans jugent avec raison que l'on n'a jamais à dire la vérité ailleurs que dans sa propre langue, dans celle de l'ennemi, le mensonge suffit.[1666] » Lorsqu'il se suicide le 30 novembre 1994, l'ermite de Champot atteint d'une douloureuse polynévrite alcoolique, l'aventurier de l'insurrection et clochard libre, Guy Debord, parachève d'un coup de fusil l'une des vies les plus stupéfiantes de son temps conjuguant théorie et praxis, rigueur et excès, posture et imposture. « En fin de compte, et plus ou moins vite, tout le monde s'use », écrit Guy Debord le 4 février 1990, commentant le suicide d'un camarade. Certains pour ce qu'ils ont eu le courage de refuser et de risquer. Et d'autres pour ce qu'ils ont eu la bassesse d'accepter. »

Avec cet ultime volume de sa correspondance qui vient de paraître,[1667] on traverse avec Debord les années sida, « la réouverture télévisée des camps d'extermination en Yougoslavie », la montée des canicules, dans un Paris d'où il se retire parce qu'il n'y trouve plus d'interlocuteur, ainsi qu'il le confie à l'écrivain Annie Le Brun, un des seuls contemporains à susciter chez lui admiration et tendresse. L'ami et mécène Gérard Lebovici est mort, d'autres arrangements financiers s'imposent – avec Gallimard et Canal + à la toute fin. « Je n'ai moi-même, comme vous le savez, d'aucune « fortune personnelle », écrit-il à Jean-Jacques Pauvert en l992. C'est ce qui m'a contraint à truander, en somme, dès ma folle jeunesse, et depuis. Mais je ne l'ai fait que dans des limites plutôt strictes que me traçait ma « façon de penser ». »

Un voyou voyeur[1668] de la société du spectacle, avec sa persistance minérale du refus et en bandoulière, un slogan de reporter d'idées : « Pour savoir écrire, il faut avoir lu, et pour savoir lire, il faut savoir vivre ». Dans un tel contexte, même son suicide ne semble pas une négation, une victoire du nihilisme réactif, un geste spectaculaire au sens situationniste du terme. Lacan met d'ailleurs le suicide dans la catégorie de l'espérance, c'est l'acte qui ne rate pas. Son suicide en ce sens est un acte de signature, à la grande différence sans doute des avions kamikazes du 11 septembre 2001 animés d'une volonté de néant mondialisée par les médias et instrumentés par le réseau Al Qaida.

Par son refus de se commettre avec ce qu'il appela, avant tout le monde, la société du spectacle, son étoile n'avait cessé de grandir dans le ciel de la révolution mise au service des passions de la poésie vécue. Avec aussi ses excès, ses passions et ses dérives qui vont du terrorisme au trafic d'œuvres d'art. De la vie de Guy Debord, on a connu longtemps seulement ce que lui-même avait réputé bon de faire savoir au public, refusant l'idée même de biographie. Cela a beaucoup contribué à créer le « mythe » du personnage et à alimenter les rumeurs à son sujet. Peut-on pour autant taxer de « reporter d'idées » ce situationniste -proche du groupe ultra-gauche « Socialisme ou Barbarie » et précocement antistalinien, qui méprisait les « cultureux » et proclamait volontiers « J'ai vécu partout, sauf parmi les intellectuels de cette époque » ?

[1666] Extrait d'un documentaire « Réfutation de tous les jugements tant élogieux qu'hostiles… ».

[1667] Guy Debord Correspondance, vol. 7, janvier l988-novembre l994, Paris, Fayard, 2008.

[1668] Jean-Luc Henning «Le voyeur. Enquête sur une passion singulière», Paris, Albin Michel, 1984, p.43 : «On connaît la légende d'Actéon. Qui fut dévoré sur le Cithéron par ses propres chiens. Son crime ? Il avait aperçu Diane, alors qu'elle se baignait nue avec ses nymphes. La déesse furieuse l'avait transformé en cerf, et excité contre lui les cinquante chiens de sa meute. Ils le déchirèrent, et le cherchèrent en gémissant dans toute la forêt. Ce châtiment cruel satisfit, dit Ovide, la déesse au carquois. J'imaginai le voyeur en Actéon. Bouc impur, frénétique et délicieusement profanateur. Satyre des bois et diable amoureux. Qui court les chemins, et vole des moments de paradis.»

Oui, sans doute, l'aventurier « situ » fut un singulier « reporter d'idées » souvent ailleurs dans la mesure où « Guy Debord n'a jamais méconnu la nécessité d'une pratique, et son rôle ne saurait se réduire à celui d'un théoricien », explique le journaliste et comédien Christophe Bourseiller qui a publié une biographie de Guy Debord.[1669] Il précise : « Mais il n'a jamais voulu singer, ni l'activisme maoïste, ni l'arrivisme trotskiste. La « praxis » des situationnistes se place à un tout autre niveau que celui du militantisme politique ».

Commentant dans une lettre les émeutes de Vaulx-en-Velin, il note en décembre l990 : « Mais attaquer des pompiers, cela ne s'est jamais fait quand Paris existait (…) C'est l'expression achevée, et pratique, de la dissolution de tous les liens sociaux. » Et un an plus tard, à Michel Bounan, son médecin : « Le traitement inexistant du chômage ne sera jamais capable de supprimer l'angoissante « sensibilité des banlieues » devenues incontrôlables. » Car le problème du chômage n'existe pas », va jusqu'à écrire Debord, c'est celui du « capitalisme ultramoderne » dans sa globalité qui se voit désormais posé par ces soulèvements inédits.

Double contrainte de l'IS

Il ne faut jamais oublier que l'Internationale situationniste (IS), cette organisation informelle, constitue un mouvement d'avant-garde à la fois esthétique et révolutionnaire. L'histoire du situationnisme est, dans la droite ligne du lettrisme commandée par la solution à la quadrature du cercle esthético-politique. Il s'agit, comme le note l'Italien Anselm Jappe, « d'associer le contenu de la nouvelle révolution annoncée par l'art, aux moyens pratiques de sa réalisation, inclus dans le mouvement ouvrier», sur le principe supposé commun de l'organisation d'avant-garde. Le premier volet de cet ambitieux projet est le désengagement de l'activité artistique, désormais dépassée (« Nous sommes artistes par cela seulement que nous ne sommes plus artistes ») et le second une hypertrophie proportionnelle de la fonction politique du groupe, mais d'une manière paradoxale qui le conduit à se définir, non comme « mouvement politique », mais « comme plus haut degré de la conscience révolutionnaire ». Le raisonnement de reporter d'idées « situ » serait le suivant : la vie réelle est l'art réalisé dans les situations donc aboli comme activité séparée : « la catégorie de la totalité tant le jugement dernier de l'organisation révolutionnaire moderne, celle-ci est finalement une critique de la politique ». L'avant-garde esthétique s'auto-dissout comme telle non parce qu'elle serait soluble dans le politique, mais pour mieux s'y diffuser.

Cet élégant coup de force théorique permet à l'IS d'éclairer le chemin de la « destruction totale » sans renier ses poétiques origines mais, au contraire, en les mettant en œuvre. Alors que l'avant-garde révolutionnaire est fondée au moins en partie sur la clandestinité, voire la conspiration, en vue d'agir une bonne fois pour toutes, l'avant-garde artistique a pour vocation une nature publicitaire, dont l'arme principale est le scandale.

L'originalité de l'I.S. a été précisément de faire passer son activité d'avant-garde esthétique et théorique comme la condition d'un avenir de l'action révolutionnaire dans les conditions modernes du spectacle. Mais c'est peut-être aussi sa faiblesse intrinsèque : prendre Mallarmé pour le modèle de la « destruction » et d'« aventures périlleuses » est une chose, modifier en profondeur, à partir de là, la totalité des conditions d'existence en est sans doute une autre. D'autant plus que cet idéal puise son inspiration dans le Saint-Germain-des-Prés des années 50. Là, dans ce lieu enchanté, comme il sied à un fils de famille déchu, Debord se veut volontiers ami du criminel et de la bohème en haillons.

Si seul est tenu pour réel ce qui apparaît, il n'y avait plus d'action possible dans le réel sinon celle qui apparaîtrait dans le spectacle comme réellement anti-spectaculaire. « L'accumulation mécanique de l'information libère un « artificiel illimité » dépassant tout… La vie sociale est falsifiée par le besoin d'information », avertit Debord, Cela conduisait à modifier l'idée, acceptée jusque là, selon laquelle toute révolution qui se donnait les moyens de sa réussite se définissait par la convergence, le dosage et

[1669] « Vie et mort de Guy Debord », Paris, Plon, 1999.

le tempo de deux facteurs : celui de la conspiration et celui des masses, tout n'était ensuite que querelles quant au moment et à la spontanéité de l'interaction entre eux. Une des particularités de la stratégie situ n'a pas été la dominance du premier sur le second ou l'inverse mais de rendre indispensable dans le débat à partir d'une position qui ne pouvait sérieusement prendre en compte pour l'un et l'autre de ces facteurs que des apparences spectaculaires : volontairement pour le premier, malgré elle pour le second.

En effet, souligne avec justesse Jean-Christophe Valtat, la caractéristique principale de l'IS était d'avoir à la fois un fonctionnement et une forme conspiratrice et un activisme consistant en la publication de cette forme. C'est-à-dire qu'elle se publiait mais comme secrète : une sorte de produit de luxe de la conspiration, ainsi qu'en témoignent les sobres et étincelantes couvertures de l'excellente revue éponyme. C'est ce « conspirationnisme » paradoxal qui faisait que l'IS se répandait plus ou moins souterrainement, non selon son activisme politique concret, mais selon une rumeur, assez habilement contrôlée et relancée à l'occasion des critiques auxquelles elle donnait lieu : la rumeur selon laquelle de grandes choses se fomentaient dont l'IS tirait les ficelles. C'était bien la pratique révolutionnaire qui correspondait à une époque spectaculaire : (presque) rien faire et laisser dire. Et c'est ainsi qu'un mouvement et une revue, aussi publique qu'on peut l'être à l'avant-garde, se forgera, presque sur la foi de sa propre parole et sur quelques actions indirectes limitées fort bien menées, la réputation d'une dangereuse organisation secrète.

Restait néanmoins la question des masses du « vieux mouvement ouvrier » que cette rumeur pouvait ameuter. Dépourvu de tout contact sérieux avec le prolétariat mais incapable de s'en passer théoriquement et rhétoriquement (comme en témoigne « La Société du Spectacle ») au risque de se décrédibiliser dans la mouvance révolutionnaire, l'IS était condamnée à subir une double contrainte. Comme elle avait choisi d'apparaître dans le spectacle, elle avait un public tout trouvé dans le spectateur-consommateur, amateur de critique globale de la vie quotidienne durant ses heures de travail et bon client potentiel de « situations » pendant ses loisirs. En cela, l'IS correspondait bien à une époque de transition dans la production : celle d'une tertiarisation croissante envahie de marchandises culturelles, dont elle était le mauvais rêve et l'avant-garde rêvée.

Mais d'un autre côté, en tant que groupe d'affinité de révolutionnaires purs et durs, c'était précisément ce public de classes moyennes dépressives dont elle ne voulait pas entendre parler comme sujet historique (le début d'In girum… dit assez bien le mépris du théoricien reporter d'idées pour ce public de compensation). Il lui fallait, selon l'image d'Epinal qu'elle avait, des « travailleurs » : d'où deuxième volet de la double contrainte, la nécessité de tenir un discours où la futuriste théorie des situations pouvait cohabiter avec la culture prolétarienne traditionnelle, fût-ce dans ses marges.

Le résultat de ce compromis historique fut la réaffirmation d'une sorte de conseillisme désirant, où l'IS se donnait le rôle quelque peu paradoxal de commissaire politique du dépassement de la politique. « Sous leur bienveillance vigilance, note Valtat, les conseils ouvriers devaient réaliser la fête à neu-neu permanente du situationnisme, laisser de côté la critique-économique-de-l'économie et les arguties gestionnaires pour le mode d'être révolutionnaire consommateur et subjectif du situationnisme. » Ce conseillisme « pop » eut finalement pour admirateurs des hybrides à son image, principalement séduits et abandonnés parmi les étudiants, ces consommateurs prolétarisés.

L'épisode si glorieusement agrandi du Comité de Maintien des Occupations de Mai 68 donne la pleine mesure de ce succès stratégique : isolés par l'ironie de l'histoire non loin de l'Ecole des Beaux Arts, une poignée de situs prenant le spectacle qu'ils ont mis en scène pour la réalité décrète la grève générale et l'abolition du capitalisme, avec le succès que l'on sait. Le mouvement esthétique aura au bout du compte manqué sa conversion dans le réel, il sera surtout resté un mouvement capable au plus de

laisser derrière au lieu de ruines des photographies de graffiti, non le soulèvement dans le spectacle, mais le spectacle du soulèvement[1670].

> « Difficiles dans le fond et dans la forme, note Laurent Six, chercheur belge et critique littéraire, les « Banalités de base[1671] » constituent un bon état des lieux de la pensée situationniste de la deuxième époque. De plus, il marque la nouvelle orientation théorique de l'I.S. qui chavire de l'artistique au politique. La critique de la vie quotidienne conduit la réflexion théorique des situationnistes à une critique globale de la société moderne. »

La question posée de prime abord est classique, poursuit Six dans sa remarquable monographie : faut-il rester fidèle à la pensée de Marx ou bien faut-il s'adapter à la société moderne ? Raoul Vaneigem se veut avant tout moderniste, en prise avec son époque, mais plutôt que de réviser radicalement le marxisme, il élabore une critique de la vie quotidienne, adaptée aux conditions modernes de l'aliénation. En reporter d'idées qui joue à la fois sur le concept et le percept, il s'emploie ainsi à mettre en lumière ce qu'il nomme l'« organisation de l'apparence » : « L'appropriation privative implique une organisation de l'apparence où soient dissimulées les contradictions radicales : il faut que les serviteurs se reconnaissent comme des reflets dégradés du maître, renforçant ainsi, au-delà du miroir d'une illusoire liberté, ce qui accroît leur soumission et leur passivité… ». Il montre comment la dialectique du maître et de l'esclave implique que soit englobé par le sacrifice mythique du maître le sacrifice réel de l'esclave – l'un sacrifiant spirituellement son pouvoir réel à l'intérêt général, l'autre sacrifiant matériellement sa vie réelle à un pouvoir qu'il ne partage qu'apparemment. Définissant l'appropriation privative comme l'appropriation des choses par l'appropriation des êtres, il démontre que le réseau d'« apparence généralisée » appartient indissolublement à la dialectique du sacrifice et fonde ainsi la séparation entre maître et esclave. L'erreur des philosophes fut de bâtir une ontologie sur ce qui n'était qu'un accident, une nécessité contingente. Les conditions sociales changeant, la perpétuation de cette erreur continue de profiter métaphysiquement à la minorité dominante[1672]. »

Pourtant, à Strasbourg, à Nanterre, avec les « Enragés » ou le comité d'occupation de la Sorbonne, la pensée situationniste a déclenché au moins en partie mai 68, ce « renversement du monde renversé ». Avec ses fameux slogans en forme de graffiti « Il est interdit d'interdire », « Ne travaillez jamais », etc.

Rédigée de manière anonyme par Mustapha Khayati et Guy Debord et imprimée avec une partie de l'argent public de l'Unef strasbourgeoise, « De la misère en milieu étudiant » qui fera scandale le 22 novembre 1966 à l'université de Strasbourg apparaît déjà comme un texte essentiel de « reportage d'idées » qui synthétise la critique « situ » de la vie quotidienne, et conclut par une note à la fois ludique et visionnaire.

Paraphrasant le livre du jeune Marx « Misère de la philosophie, philosophie de la misère », ce pamphlet situ analyse la position fausse de l'étudiant révolutionnaire, rêvant sa vie en s'imaginant participer à des luttes réelles, en s'investissant dans une solidarité abstraite avec les damnés de la terre, alors qu'il est incapable de se révolter réellement contre ses conditions réelles d'existence qui le contraignent à une misère matérielle, affective et sexuelle. En un sens, Debord leur reproche de ne pas reporter leurs idées dans leur existence et de vivre dans l'imaginaire d'une révolution abstraite, non située.

> « Radicalisant les notions sartriennes de mauvaise foi et de fausse conscience introduite par un penseur freudo-marxiste, Gabel, précise Jean-Paul Dollé, le texte réinstalle le concept d'idéologie, pris dans le sens inversé du réel et par conséquent fuite dans l'imaginaire mystificateur, au centre du dispositif d'un désir possible d'ébranlement du monde, d'une mise en état subjectif d'insurrection contre le cours honteux des choses et de la honte de s'y soumettre, bref d'un désir hautement assumé de

[1670] Jean-Christophe Valtat « Esthétique de l'organisation révolutionnaire ». Le Magazine Littéraire N°399, Juin 2001, Guy Debord et l'aventure situationniste, pp. 38-41.

[1671] Texte, paru dans deux livraisons de l'I.S., réédité en 1995 chez Ludd et en 2004 aux Editions Verticales.

[1672] Laurent Six « Raoul Vaneigem ou l'éloge de la vie affinée », Avin, Luce Wilquin, 2004, p. 42-43.

> révolution. Toutes les certitudes et les dogmes du marxisme fossilisé étaient ici pulvérisées, et même les tentatives d'un renouveau doctrinal incarné essentiellement par Althusser et ses élèves se trouvaient déstabilisées par ce grand vent libertaire, car ce n'étaient plus les lois de l'histoire et encore moins le procès sans sujet du monde de production capitaliste qui rendaient possible le passage au socialisme et au communisme, mais le soulèvement du prolétariat –entendu non pas sociologiquement comme la classe ouvrière productive de plus value mais politiquement comme l'organisation consciente de tous les combattants de la domination.[1673] »

Parmi tous les thèmes qui surgissent dans ce texte touffu mais fondateur, on retient généralement les analyses qui n'ont guère vieillies sur la condition étudiante, la « crise » de l'université, l'état de radicalité de la jeunesse, ou encore la critique des « marchandises culturelles ». Après les numéros de l'IS, et avant les livres références de Debord et Vaneigem, c'est une autre illustration des idées situationnistes qui débouche sur la révolution comme fête et du reportage comme jeu/enjeu ludique.

« Les révolutions prolétariennes seront des fêtes ou ne seront pas », car la vie qu'elles annoncent sera elle-même placée sous le signe de la fête. Le jeu est la rationalité ultime de cette fête, vivre sans temps mort et jouir sans entraves sont les seules règles qu'il pourra reconnaître… « Vivre sans temps mort, jouir sans entraves… » La célèbre formule fleurira sur les murs en mai 1968, tandis que le fameux pamphlet sera repris à des centaines de milliers d'exemplaires et galvaudé bien sûr par des disciples trop zélés et serviles.

Dans le même temps, par un retournement paradoxal (comme dans le cas de Bourdieu) qui n'exclut pas l'ambivalence, l'univers médiatique qu'il avait tant attaqué le propulsait comme l'un de ses maîtres à penser avec Raoul Vaneigem. « Face au succès que rencontrent les situationnistes au milieu des années 60 dans le monde étudiant et intellectuel, la prudence s'impose : attention aux arrivistes, aux copistes, aux faux contestataires, aux récupérateurs ! Certains membres de l'I.S. craignent que le situationnisme ne devienne une idéologie, étudiée par les sociologues, et que sa spectacularisation ne soit assurée par les media[1674] ».

Ambivalence à l'égard des média, grand ordonnateur de la société du spectacle. Lui-même s'y plonge dans cet univers qu'il redoute tant et réalise avec l'aide de Brigitte Cornand un moyen métrage pour Canal+, « Guy Debord, son art, son temps », diffusé peu de temps après sa mort. La voix off de ses premiers films[1675] a disparu, remplacée par des photos de cette mystérieuse époque de formation avec cet intertitre qui se passe de commentaire à la fin de la première partie (Son art) : « Ces belles têtes de voyous qui l'ont continuellement entouré, l'ont aussi grandement influencé dans ses excès. »

Dans cette lignée colorée et sulfureuse, voire assoiffée (dans tous les sens du terme pour des situs qui campent au bistrot à grand renfort de tournées !), Debord appartient à la mythologie du reporter à la Kessel qui aimait les bas-fonds, les individus louches et haut en couleur et se méfiait aussi bien des « cultureux » que des manipulateurs d'images. A la rencontre de la rupture et du lien. Stratège iconoclaste et sulfureux de son siècle voulant constituer une avant-garde artistique pour mener une action révolutionnaire, Guy Debord ne fait pas mystère de son refus total de se soumettre aux impératifs de l'édition, symbole pernicieux pour lui de la société marchande du spectacle. Ne voulant sans doute pas être taxé d'intellectuel médiatique, il n'accorde aucun entretien, ne participe à aucune émission, et refuse de dédicacer le moindre ouvrage mais ne néglige pas les services de presse à ceux qu'il estime et dont il attend sans doute une reconnaissance.

« A la surprise de Suzanne Jamet, raconte son biographe, il tend néanmoins la liste de ceux à qui « La Société du spectacle », de sa part, devrait être envoyée. Au vu de ce relevé des proches, on reste

[1673] Jean-Paul Dollé « Le choc situationniste », Magazine littéraire N°399 Juin 2001, p. 43.

[1674] Laurent Six, « Raoul Vaneigem ou l'éloge de la vie affinée », op. cité, p. 57.

[1675] A savoir, « Hurlement en faveur de Sade « en 1952, « Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte durée de temps » en 1959, « La société du spectacle » en 1973.

sidéré par la diversité des amis de Guy Debord, ou de ceux qu'il estime: il y a des écrivains, bien sûr (Giorgio Agamben, Morgan Sportès, Patrick Mosconi, Annie Le Brun, Ricardo Paseyro), mais aussi des compagnons des temps anciens (Georges Goldfayn, Gil J. Wolman), un médecin (Michel Bounan), un collectionneur d'art (Paul Destribats), et un cinéaste (Tony Gatlif), au beau milieu d'une pléthore d'inconnus sans diplômes, et d'universitaires de tous pays. Certains ne l'ont jamais rencontré.[1676] » Aujourd'hui, c'est l'un des auteurs les plus consultés sur Internet, notamment par les jeunes qui ne l'auraient peut-être jamais lu en librairie. Certains s'en réclament à tort et à travers profitant sans doute que le principal intéressé n'est plus là pour les contredire, voire les exclure comme il en avait l'habitude au temps de sa splendeur et de sa puissance.

La tribu « situ » dans sa vie de comptoir

Le livre de Jean-Michel Mansion, « La Tribu[1677] », n'a rien à voir de près ou de loin avec ce macabre rituel de la momification intellectuelle et appartient selon nous à la droite veine du « reportage d'idées au croisement de l'idée et de l'événement ». A partir d'une série d'entretiens avec Gérard Berréby et Francesco Milo, réalisés du 15 janvier au 4 mars 1997 dans divers cafés parisiens[1678], Jean-Michel Mansion (1934-2006) nous livre une « contribution à l'histoire de l'Internationale situationniste et son temps » (suivant l'intitulé apposé par l'éditeur publiciste et racoleur) qui sonne comme une reconstitution riche et précieuse sur le passage de quelques personnages à travers une assez courte unité de temps. Loin des simulations laborieuses ou des froides chronologies universitaires, un fragment brut de subjectivité qui n'a rien d'une foutaise mais plutôt d'une tranche de vie « situ » et d'une franche rigolade intellectuelle : récit à la première personne d'un temps et d'un lieu où se sont retrouvés ceux qui deviendront ensuite célèbres et ceux qui sont restés anonymes, ceux qu'on a oubliés et ceux qui se sont perdus, mais qui partageaient « un impératif besoin de liberté » par rapport à ce monde, et se le sont (un temps du moins) offert ensemble… A grand luxe de détournements de citations, de brouilles, de ruptures et de tournées derrière les bars plus ou moins mal famés.

Nous voilà donc projetés au tout début des années cinquante, dans le Quartier latin, où le jeune Mansion – fils de militants communistes et résistants, en rupture de ban familial – débarque un beau jour, à seize ans, sans le sou en poche et quelques lectures plein la tête. Aidé par un physique de gouape romantique, le fiston Mansion s'emploiera très vite à perdre son pucelage. Avec beaucoup de filles et aussi quelques garçons. En septembre 1952, il rencontre Debord chez Moineau, rue des Canettes devenu sans le savoir l'un des QG de la subversion mondiale. « Debord je le rencontrais en milieu d'après-midi chez Moineau mais il ne faisait pas la nuit complète comme nous. Peut-être rentrait-il à son hôtel pour travailler, écrire, construire ses idées, affiner les concepts qui allaient donner la Société du spectacle ». Bref des activités que je ne m'imaginais tout simplement pas[1679]. »

A l'époque, « le quartier » c'est d'abord les bars et la vie qui s'y égaille jusqu'à potron-minet. Le Dupont-Latin, en premier lieu, point de départ obligé, où « il y avait encore des yaourts comme consommation, on buvait encore du lait fraise, des horreurs de ce genre », avant de passer tout de même aux choses un peu plus sérieuses dans les surprises-parties de l'après-midi. Puis la dérive, un peu plus loin, pour ceux qui osaient, jusqu'au Mabillon, dans le « vrai quartier ». Un lieu résolument central et folklorique que le Mabillon : « Il y avait beaucoup de ce qu'on appelait les philosophes de bar, des gens comme ça, qui péroraient. Mais qui à l'époque m'impressionnaient un peu quand même. Déjà, parce qu'ils avaient au moins vingt ans. C'étaient des bavards qui avaient leur petite cour, qui avaient lu quelques trucs de très loin, en général sans bien comprendre. La grande mode, alors, c'était quand même Sartre, c'était l'existentialisme : les gens, les touristes, venaient au quartier pour voir les

[1676] Christophe Bourseiller « Vie et mort de Guy Debord », Paris, Plon 1999, p. 156.

[1677] Paris, Allia, 1998.

[1678] le Mabillon, le Mazet, la Palette, etc.

[1679] Alain Lauthier «Le copain Debord», Libération 17 avril 2001.

existentialistes, et il y avait un certains nombre de zozos qui tenaient des discours, qui jouaient le rôle pour se faire payer à bouffer, pour se faire payer à boire. »

Mansion passe le plus clair de ses journées à boire, fume du hasch de temps à autre, glisse sans même y penser du lit de Francine à celui de Sarah où il invite d'ailleurs la sœur de cette dernière, Sylvie. Il porte des vêtements insensés, portait des fringues mauves pour préparer le grand soir. Il y a gagné son pseudo trotskiste d'Alexis le Violet et une réputation d'excentrique que le récit de sa vie[1680] ne risque pas d'atténuer Pour Jean-Michel c'est aussi l'époque des voyages qui forge le reporter bohème en rupture, loin de la jolie colline familiale de Belleville et du Quartier Latin, son territoire privilégié de dérives : l'Italie, la Côte d'Azur[1681], Bruxelles. Avec, en mars 1952, une parenthèse de quarante jours en maison de correction en Belgique. La démerde aussi : la récupération de vieux papiers ou de plomb pour les vendre au poids, un peu gigolo parfois, des petits larcins divers, le vol de bouteilles de vin dans des caves… Puis il y a le passage chez Moineau, le bistrot « le moins cher de Paris ». Un lieu incroyable. Un bouge, diraient d'aucuns. Ici, plus de philosophes de comptoir, plus de folklore existentialiste, juste des destins qui se croisent dans une atmosphère du tout est permis. Une tribu bigarrée qui se mêle, picole encore et toujours, fume du hasch (certains, comme Jean-Michel, tâtent aussi de l'éther, mais en dehors du bistrot, parce que « ça sentait mauvais »), traîne avec les « Arabes », joue aux échecs, chante, se raconte des livres, combine des coups et monte des scandales parfois, se joue de la fidélité amoureuse et exhibe éventuellement son homosexualité. C'est dans ce lieu érigé en quartier général du débordement permanent que se noue, tout à fait naturellement, la rencontre entre ceux de l'Internationale lettriste naissante – Guy Debord, Gil J. Wolman, Jean-Louis Brau – et quelques « mauvais garçons » détonants et improbables de la trempe de Jean-Michel Mansion. Quelques filles aussi comme Eliane, une forte tête.

« Si c'était pour foutre le bordel j'étais évidemment d'accord. Aucun problème. » Minimaliste programme iconoclaste qui les réunit tous dans les bistrots, dans la revue et dans la rue en dépit de leurs divergences et de leurs ego démesurés ! Une terrible envie commune de défaire le monde qui les fera se livrer à tant d'excès et à tant de dérives.

Le jeune Jean-Michel, qui vient de fêter ses dix-huit ans dans l'ivresse, passe des heures à boire et à discuter avec Debord. Il habite un temps avec Jean-Louis Brau chez Gil Wolman. Il rencontre Eliane, qui avait été la petite amie de Debord, qui sera son épouse, puis plus tard celle de Jean-Louis Brau. Zone avec Joël Berlé, qui deviendra légionnaire (pour échapper à la prison), puis mercenaire au Katanga. Il écrit un texte dans Potlatch, numéro 2, le bulletin ronéoté de l'Internationale Lettriste (IL). Il passe sa nuit de noces (comme beaucoup d'autres nuits, cela dit) au commissariat de police de Saint-Germain. Se lie avec Jean-Claude Guilbert pour de longues années encore. Participe à un film (jamais terminé) de Raymond Hains. Est arrêté, et condamné, avec Auguste Hommel pour « vol à la roulotte ». Il participe aussi à quelques séances de poésie lettriste au Tabou à Saint-Germain-des-Prés, ou ailleurs. Il part un jour, avec Brau[1682] et Wolman, perturber le vernissage d'une exposition surréaliste à la galerie l'Etoile scellée (mais ils finissent au commissariat pour ébriété bien avant d'arriver)… Et puis il y a Fred, Ivan, Michèle, Sarah, Sacha et tant d'autres participants aux épisodes rocambolesques du quartier. Cette « rage de vivre » irrécupérable et bien plus « indépassable » que le lenino-bolchévisme adulé ensuite par Sartre and Co, enthousiasme Debord, petit bourgeois révolté et un rien morose. Sur l'escalier de la cour de Rohan, près de l'Odéon, ils éclusent leurs bouteilles, rouge pour le « prolo », blanc pour « l'intello ». Je lui racontais mon amour de la vie, il m'expliquait sa haine de la société marchande, il était très chaleureux, très humain mais il y avait en lui une fêlure, un désespoir qui créait une distance

[1680] Jean-Michel Mansion «Le Temps-gage», Paris, Noesis, 2001.

[1681] Il a été giton dans des boîtes à Cannes et à Nice. Une manière aussi d'être gitan, déclassé, à part. «Mais je ne me sentais pas beatnik, la route, Kerouac, ça ne m'inspirait pas plius que ça. Moi, le voyage c'était dans la tête».

[1682] ndlr :que nous avons connu et côtoyé en tant que journaliste et collaborateur au magazine L'Inconnu» dont nous étions le rédacteur-en-chef à la fin des années1970, début 1980.

avec le monde[1683] ». Un tourbillon de vie qui fera dire à Guy Debord, bien plus tard, dans In girum, avec cette sorte de nostalgie très caractéristique : « C'est une grande chance que d'avoir été jeune dans cette ville quand pour la dernière fois elle a brillé d'un feu si intense ».

Mansion devient le premier adhérent de l'Internationale Lettriste créée par Debord et trois autres amis et, pour le numéro 1 de la revue du même nom, écrit « Grève générale », protection toujours valable en cas de rapport forcé avec les pensées du vieux monde américano-moscovite.

«Détails inutiles» mais essentiels sur la dérive «situ». C'est dans cette époque aussi que prend forme la théorie de la dérive, qui sera chère aux situationnistes et fera plus tard l'objet de thèses savantes. « Les premières vraies dérives ne se distinguaient pas du tout de ce qu'on faisait en temps normal. » Le hasard de la grève des cheminots de l'été 1953 facilitera les choses. Guy trouve le très définitif « Ne travaillez jamais ». Jean-Michel le trace sur un mur. « Oui, oui, c'est moi qui l'ai écrit », insiste-t-il pour régler une vieille et très mesquine querelle en paternité. Entre deux cuites et/ou deux joints,, la joyeuse bande « situ » n'hésite pas à marcher dans la ville, à faire du stop, à passer de troquet en troquet, à dormir ici ou là à l'occasion. La théorie se structure d'abord en actes dans l'aventure et le reportage de la vie quotidienne. Comme les slogans lettristes : « Ne travaillez jamais ! », « C'était un mot d'ordre qui faisait toujours l'unanimité, et c'est l'un des premiers qui est réapparu à Nanterre en 68 ». Un certain René Leibé ne prenait-il pas ainsi soin de porter des ongles longs de dix centimètres pour prouver qu'il « ne travaillerait jamais » ? Dérive encore : le petit groupe autour de l'IL finit par migrer, pour des raisons encore obscures, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, que les conjurés s'obstinent à désigner par anticléricalisme comme la rue de la Montagne-Geneviève.

En juin 1954, Jean-Michel Mansion est exclu, avec d'autres, de l'Internationale lettriste : motif d'être « purement décoratif » (annonce faite dans Potlatch numéro 3). En 2001, près de cinquante ans plus tard, à l'occasion de la parution de son dernier livre « Le temps-gage », il analyse froidement et sans la moindre amertume la rupture : « Debord m'a choisi, comme tant d'autres, pour ce que je pouvais lui apporter et, du jour où je ne lui servais plus, il m'a jeté, c'est comme ça, il n'y a rien à regretter, de toute manière, des regrets j'en ai jamais eu car je me suis jamais ennuyé[1684]. »

L'art de la rupture propre à Debord sans doute. Tous ceux de chez Moineau, ou presque, y passeront. « Quand il y avait une tournée, je ne payais pas le verre de Guy, et Guy ne payait pas le mien […] Bon, c'était le rituel, on ne s'adressait pas la parole. Jamais ne m'est venue l'idée de lui causer et lui non plus, ça ne se faisait pas ces choses-là. » Les routes se séparent donc, l'aventure au quotidien continue, d'un trait, pour un temps encore. Retour chez Moineau. Création d'un journal parlé, « Le Petit Stupéfiant », avec François Dufrêne : lu sur un banc place Saint-Sulpice pour que les badauds et les vulgaires passants en profitent et non pas un cénacle de fins lettrés et/ou d'initiés. Toujours les bars, le hasch, l'ivresse sans mesure. Jean-Michel Mension témoigne de tout cela avec des mots pleins de tendresse, une foule de détails et d'anecdotes, soulignés par de nombreuses photos, coupures de presse ou citations, qui restituent les parcours qui se sont croisés là. Evocations vivantes de situations vécues sur fond de lien/conflit. Avec un brin de nostalgie et de posture, certes, mais loin de toute mythologie. La reconstruction de la mémoire, comme une sorte de retour vers le futur. Et non sans une certaine malice, que l'on n'a aucun mal à saisir dans son regard de reporter « situ » revenu de tout mais fidèle à ses idées de jeunesse, lorsqu'il conclut à sa façon en disant :

> « Moi j'ai pris une voie de traverse politique différente, j'ai travaillé contrairement à Guy qui dit qu'il n'a pas travaillé, mais sur le fond je crois qu'on n'a pas changé. Moi je suis toujours sur les mêmes positions, même si elles se traduisent politiquement par des choix tactiques tout à fait différents. L'important c'est de persévérer, de tenir jusqu'au bout, jusqu'à la fin […] Je reste toujours sur les vieilles idées qu'on avait, qu'il faut absolument détruire ce monde, et pas seulement parce que Marx l'a dit

[1683] *Ibid.,* Libération 17 avril 2001.

[1684] Alain Leauthier «Le copain Debord», Libération 17 avril 2001.

et pas seulement parce que la classe ouvrière est la seule qui soit révolutionnaire jusqu'au bout ; mais parce que, comme Guy, je crois, on ne peut pas vivre, ni lui ni moi, dans cette société. Je suis toujours resté borderline, j'ai toujours été alcoolique… ».

Une page se tournera pour le jeune Mansion, plus radicalement d'une certaine façon, avec le départ à l'armée : pour l'Algérie. Prise de conscience qui, sitôt le retour en métropole le ramène au parti communiste de ses parents où il se lie à la minorité dite de gauche, notamment trotskiste. Finalement, en 1969, une fois viré, il rejoint la Ligue communiste révolutionnaire de Krivine et consorts dont il a partagé depuis tous les combats, à des niveaux de responsabilité quelquefois élevé. Il respecte le dirigeant, « humainement un mec nickel », compte de « bons potes dans l'orga » mais a toujours poursuivi en parallèle, avec sa bande de dessinateurs, artistes et anars de la rue, « une vie de comptoirs », qui lui est absolument indispensable

Les internationaux lettristes poursuivront leur chemin en participant à la constitution de l'Internationale situationniste. Puis le joli mois de mai (pour faire dans le cliché) et l'opposition radicale entre les avant-gardes. Il y aura d'autres, beaucoup d'autres exclusions dans l'IS. En se sabordant, en 1972, celle-ci laissera bien plus de suiveurs que d'esprits libres. Guy Debord deviendra le « monstre sacré » (autre cliché) vilipendé et momifié à la fois dont on s'arrache la dépouille aujourd'hui. Une autre histoire… et en même temps un peu la même qui continue. Qu'on le croise dans une manif de sans-papiers ou devant un verre, dans un de ces bars improbables dont il a gardé le goût et le secret comme sa haine farouche et sans nuance des « condés », Jean-Michel Mansion nous convainc en tout cas qu'il reste bien fidèle à l'esprit frappeur et frappé qui animait cette « tribu », dispersée depuis longtemps : un impératif besoin de liberté et la conviction qu'il faut, encore et toujours, la prendre.[1685].

Heureusement préservé des pires tracas de l'alcoolisme qui ont conduit Debord au suicide en 1994, Mansion sait et ne s'en offusque pas, qu'on vient beaucoup le voir[1686]pour entendre parler le fantôme de l'Autre. Il n'ignore pas non plus le trouble provoqué par sa conversion, cette apparente schizophrénie : « les stals », puis les bolchos-trotskistes après avoir connu, pratiquement et théoriquementr, les initiateurs d'une des pensées les plus libres de l'époque. Il demeure un peu de tout cela à la fois et ne renie rien en assumant ses contradictions comem ses dérives. « Je crois que j'avais gardé de ces années de fête la vieille compréhension léniniste que c'est dans la parti que les choses se font[1687]. »

Le règne mondial du spectacle généralisé

Vie de comptoir/oeuvre. Après l'ivresse de ces reportages vivants, vécus et improbables dans les bars de Saint Germain, revenons à la rigueur des concepts dont les situationnistes se nourrissent aussi. Entre deux tournées et quelques exclusions. « Les concepts produits à ce moment là étaient parfaitement en phase avec une description de la mutation planétaire, politique, économique. Les notions de spectaculaire concentré et de spectaculaire diffus, qui donnent le spectaculaire intégré… Je ne suis pas sûr que ça a été bien compris. Car là, nous avons quelque chose qui ne correspond plus au marxisme antérieur. Ce décalage est important. C'est-à-dire que, par exemple, dans le spectaculaire intégré, nous allons retrouver des traces du concentré et du diffus. Nous aurons devant nous des marchandises, des comportements, des événements qui seront constamment à double face[1688]. »

La notion valise de spectacle est déjà dénoncée par Karl Marx comme une action à laquelle les hommes ne pouvaient plus participer dans le monde industriel. Il s'agit essentiellement d'une critique radicale de la domination de la valeur sur la vie, du dépassement de l'art et de la réalisation de la philosophie. Son concept critique de spectacle se réfère à un mode de reproduction de la société basé sur la repro-

[1685] Aris Papatheodorou « J'avais l'impératif besoin de liberté », Multitudes. Note de lecture. Mise en ligne le 18 juin 2007.

[1686] Avant d'être enterré en catimini le 6 mai 2006 au cimetière de Clichy-La- Garenne.

[1687] Libération 17 avril 2001.

[1688] Philippe Sollers «Guy Debord ou la percée du sujet» in revue L'Infini N°98, printemps 2007, p. 15.

duction de la marchandise. Debord montre du doigt avec virulence la domination de la loi marchande sur la vie. Le spectacle est l'idéologie économique, c'«est le capital à un tel degré d'accumulation qu'il devient image»[1689], il est l'ensemble des légitimations que la société contemporaine porte à elle-même pour assurer la reproduction de son pouvoir et de l'aliénation générale ; il «n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images»[1690]

Reporter « situ » de ce qui fait époque, Guy Debord a cerné, dès 1967, les nouvelles caractéristiques (répétition du flux d'images, passivité, spectacle en boucle, etc.) du fonctionnement dans lequel nous sommes entrés. Avec la parution à la fin de cette année 67, de « La Société du spectacle », Debord et l'Internationale situationniste sortent de l'ombre et posent les bonnes questions. Autour de quels faisceaux de concepts et d'idées établir le principe d'une intelligibilité de ce temps, en dépit des effets de fragmentation qui s'y manifestent et des flux contradictoires qui le travaillent ? S'appuyant sur les thèses de Lukacs, cette commune somme théorique développe et stigmatise la transformation de la marchandise en spectacle, à travers la réification des individus. Avec de modernes et superbes accents héraclitéens. :

> « Le caractère fondamentalement tautologique du spectacle découle du simple fait que ses moyens sont en même temps son but. Il est le soleil qui ne se couche jamais sur la passivité moderne. Il recouvre toute la surface du monde et baigne indéfiniment dans sa propre gloire. Et il précise cette tautologie du même et du miroir du paraître : « Le spectacle ne veut en venir à rien d'autre qu'à lui-même ».

C'est ainsi que la politique-fiction démocratique s'achève dans une fiction généralisée, dans le règne mondial du spectacle. Apparaît pour la première fois dans le discours la « nouveauté mafieuse » dans « Commentaires sur la Société du spectacle », un an avant la chute du mur de Berlin et l'écroulement de l'ex-Union soviétique qui va devenir une entreprise de recyclage « kgébiste » dans la mafia. La correspondance entre l'Etat qui descend vers la mafia et la mafia qui monte vers l'Etat.[1691]

C'est à la fois fort bien vu et subversif. « Les spectateurs ne trouvent pas ce qu'ils désirent, ils désirent ce qu'ils trouvent » Et la question qui se pose dans un tel contexte pour notre sujet peut être formulée ainsi : de quelle manière, le spectacle journalistique désigne-t-il le réel comme réel ? Comment dit-il et écrit-il « ceci est réel et véridique, ceci est illusion et mensonge » ? De quelle façon le reportage passe-t-il du spectacle des faits à la conceptualisation des idées sans succomber à son tour et payer son écot à la société du spectacle et à la posture/imposture de l'intellectuel médiatique ?

En le définissant comme la « négation visible de la vie », comme « l'idéologie totale matérialisée », comme la forme ultime du Capital, porté « à un tel degré d'accumulation qu'il en devient image », Guy Debord a su dégager avec brio certains traits essentiels de la société du spectacle dont ne peut faire l'impasse notre fiction théorique en forme d'oxymore. Car l'utopie politique et philosophique implique toujours une certaine éthique de la vision, de l'idée devenue enfin visible à tous et pour tous. « Le spectacle est l'héritier de toute la faiblesse du projet philosophique occidental qui fut une compréhension de l'activité, dominée par les catégories du voir ; aussi bien qu'il se fonde sur l'incessant déploiement de la rationalité technique précise qui est issue de cette pensée[1692].»

La force du situationnisme est d'avoir protesté, d'abord, contre un art, une pensée et un travail séparés, au fond contre un reportage qui ne soit pas avant tout d'idées mais d'abord d'images sensationnelles, racoleuses, voire inutiles. « La séparation est l'alpha et l'oméga du spectacle… Tout pouvoir séparé a donc été spectaculaire ». Les ferments les plus puissants de cette séparation, qui réduit le monde en miettes, se nomment la marchandise, l'argent ou l'essor irrationnel de la valeur d'échange, fort au delà de tout usage. L'économie s'est atomisée, et ce segment des activités humaines menace désormais d'une

[1689] Thèse 34 de La Société du Spectacle, op. cité.

[1690] Thèse 4 de La Société du Spectacle.

[1691] *Ibid*., p. 16.

[1692] Guy Debord « La société du spectacle », op. cité, p.10.

domination totalitaire tous les autres. Il nomme image, et spectacle, cette séparation d'une énergie qui choisit de se regarder à bonne distance au lieu de s'incarner dans une action et une jouissance effectives. « Le spectacle comme la société moderne est à la fois uni et divisé ». Avec le regard des dominants qui sépare et trie.

Comme un pauvre thésard pris en flagrant délit de compilations seulement savantes, il se défend avec fougue : « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle[1693] ». Certes, « Dieu est mort » mais le spectacle est bien vivent : les situationnistes sont là et vont changer le monde en le détournant.

Deux concepts flexibles : spectacle et reportage, même combat !

Comme nous l'avions déjà souligné lors de notre mémoire de DEA[1694], le concept clef de spectacle est chez les situationnistes en général et chez Debord en particulier plutôt difficile à définir sous ses diverses métamorphoses. C'est que le terme, souvent relié à celui de « société spectaculaire » prend des acceptions variables, voire parfois contradictoires et détournées. C'est un concept flexible et une notion valise qui ratisse large à l'image de notre syntagme de « reportage d'idées ». Intransigeant, Debord prévient : « Il faudra nous accepter ou non récuser en bloc. Nous ne détaillerons pas.[1695] »

Alors, tentons ici de le faire pour lui malgré tout, malgré lui mais avec ses mots. D'une manière restreinte, Guy Debord parle du spectacle comme synonyme de « culture » ou de « culture du spectacle », d'« industrie culturelle », de « masse media » ou de règne des images. C'est pourquoi sa théorie a été souvent réduite, à tort, à celle d'une critique d'un monde dominé par le pouvoir de la télévision. « Les pseudo-événements qui se pressent dans la dramatisation spectaculaire n'ont pas été vécus par ceux qui en sont informés ». Pourtant, dès le début de « La Société du spectacle », il prend la précaution d'expliquer comme nous l'avons déjà souligné au début: « Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images »

Dans un sens intermédiaire, le spectacle serait simplement une superstructure, au sens marxiste du terme, les individus étant réduits par elle à leur condition infrastructurelle. Le spectacle apparaît alors hégémonique et devient, à l'égal de la « culture », « le centre de signification d'une société sans signification ». la critique du spectacle dans « Commentaires… » se transforme parfois en critique de la modernité. Debord, à la fois écrivain métaphysique et empiriste, parle de l'appropriation que fait le système devenu planétaire de ce qui est censé être moderne et qui n'est que la falsification de ce qu'aura été l'histoire (moderne) en tant qu'avant garde : on pourrait évoquer le dadaïsme falsifié, le surréalisme falsifié, la falsification générale. Le devenir falsification du monde devient le devenir monde de la falsification. Dans un sens plus large, la notion de spectacle recouvre l'idéologie[1696],, voire la société dans son ensemble. Il peut alors être confondu avec le capitalisme occidental. « Le spectacle comme la société moderne, est à la fois uni et divisé ». La société spectaculaire apparaît ainsi comme l'étape ultime de la mainmise du capitalisme sur la vie. « Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux ». Après avoir aliéné les hommes en transformant leur « être » en « avoir » (phase de la propriété privée puis de l'industrialisation), le spectacle consiste en une dégradation ultérieure de l'« avoir » en « paraître ». Le spectacle n'est alors rien d'autre que ce règne autocratique de l'économie marchande poussé à son degré d'aliénation le plus radical. Le spectacle devient synonyme d'aliénation, voire même de nihilisme au sens large du terme. Dans tous les cas, la notion revient à définir quelque chose qui n'est pas « la vie » et qui, somme toute, nous empêche de vivre véritablement notre vie.

[1693] Guy Debord, « Mémoires » en collab. avec Asger Jorn, Internationale situationniste, Copenhague, 1958, rééd. Paris, Les Belles Lettres, 1993 et Allia, 2004.

[1694] « De l'interprétation du monde et ses dérives contemporaines : nihilisme et information », Saint Denis, Univ.Paris 8, juil. 2003.

[1695] I.S N°7, avril 1962.

[1696] Guy Debord définit le spectacle comme « idéologie matérialisée »

« Ce mensonge sur la vie est omniprésent puisque dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux ». Il est essentiel de convaincre les gens qu'il n'y a pas de présent pour les précipiter dans les rets du marché et de la marchandise. C'est pourquoi le reportage d'idées en tant qu'antidote s'écrit toujours au présent.

Le spectacle chez les situationnistes, c'est donc tout ce qui n'est pas vécu et donc ne peut faire l'objet d'un véritable reportage. C'est « l'effacement des limites du moi et du monde par l'écrasement du moi qu'assiège la présence-absence du monde[1697] » Dans le spectacle, c'est toujours moi qui meurs, en effet, mais moi comme altérité absolue, en dehors à toute référence à ma propre expérience existentielle. L'ordre du voir qui est une des caractéristiques du reportage est ici bien factice parce qu'il s'associe à un ordre de l'avoir, de la possession, déterminant alors un renoncement à l'être. En outre, il inclut un mouvement de séparation parce qu'il exige simultanément une spécialisation et une abstraction profondes de la représentation. En un sens, la fiction théorique du reporter d'idées pourrait être pour les situationnistes l'ultime ruse de la société du spectacle qui cherche à réduire les pensées aux images qu'on peut mieux ainsi reporter et informer au plus grand nombre. « L'origine du spectacle est la perte de l'unité du monde, et l'expression gigantesque du spectacle moderne exprime la totalité de cette perte. L'abstraction de tout travail en particulier et l'abstraction générale de la production d'ensemble se traduisent parfaitement dans le spectacle dont le mode d'être concret est justement l'abstraction. Dans le spectacle, une partie du monde se représente devant le monde et lui est supérieure. Le spectacle n'est que le langage commun de cette séparation. Ce qui relie les spectateurs n'est qu'un rapport irréversible au centre même qui maintient leur isolement[1698].»

L'image n'apporte alors qu'une fausse synthèse, et le stade des images à profusion auquel est parvenue notre culture trahit notre impuissance à réunir ce que la division du travail et les échanges marchands ont pulvérisé. Pire, une insidieuse dislocation nous coupe de nous-mêmes, et frappe notre capacité de sujet et de citoyen à nous rassembler dans un projet, dans une maîtrise ou dans une communauté véritable. Debord s'inscrit ici contre la vogue du photojournalisme, du spectacle de la surinformation/désinformation et surtout du reporteur d'images (cameraman) qui participe d'un monde spectaculaire qu'il rejette et combat.

Un an avant la chute du mur de Berlin, il pressent en 1988 dans ses « Commentaires sur la société du spectacle » que l'opposition entre la forme « concentrée » du spectacle (les régimes communistes) et sa forme « diffuse » (le capitalisme occidental) est sur le point d'être surmontée, fondue dans un « spectaculaire intégré » régnant désormais planétairement sans partage. Ses traits caractéristiques ? Le « renouvellement technologique incessant » (par exemple, la marchandise informatique imposée, transformant tout utilisateur en client assujetti) ; la « fusion économico-étatique » (l'absorption de l'Etat dans le marché) ; le « secret généralisé » (les vraies décisions sont inaccessibles, le modèle mafieux triomphe dans l'instance politique) ; le « faux sans réplique » (pour la première fois, les maîtres du monde sont aussi ceux de ses représentations) ; le « présent perpétuel » (abolition de toute conscience historique). Cela crée un univers de servitude volontaire sans précédent (la véritable nouveauté du spectacle, selon Debord, c'est « d'avoir pu élever une génération pliée à ses lois ») : « Qui regarde toujours, pour savoir la suite, n'agira jamais, et tel doit bien être le spectateur. » L'heure, d'évidence, n'est plus aux grandes utopies collectives, le spectacle a tout envahi, tout absorbé, y compris les critiques partielles, localisées, de son système, qui n'en visent que les effets périphériques – il n'en est pas moins possible de refuser radicalement ce système. Ce qui, au demeurant, chez Debord, n'exclut pas une certaine tonalité de nostalgie : la régression est telle, désormais, qu'il peut être révolutionnaire de regretter certains aspects révolus du passé – ceux, justement, que le spectacle a anéanti[1699]. Trente ans avant « Loft story » et autre « Nice People », la dénonciation du spectacle -qui s'inscrit dans le cadre

[1697] « La société du spectacle », op. cité, p. 219.

[1698] *Ibid*., p. 15.

[1699] Guy Scarpetta «Un stratège de la subversion : Guy Debord, l'irrécupérable ». Le Monde Diplomatique, Août 2006.

d'une logique post-marxiste de la marchandise, joue avec l'évidence du bon sens commun et invite au sursaut de la vie tout en méditant sur le temps et l'altérité.

« Le monde à la fois présent et absent que le spectacle fait voir est le monde de la marchandise dominant tout ce qui est vécu. Et le monde de la marchandise est ainsi montré comme tel, car son mouvement est identique à l'éloignement des hommes entre eux et vis à vis de leur produit global.[1700]» Et comme le montre avec force Pierre Taminiaux[1701], l'image obéit encore ici à l'ordre de la production, la production d'une négation achevée de l'expérience (« le vécu du sujet »). Elle occupe tout l'espace du monde, on ne voit plus qu'elle, c'est-à-dire qu'elle affirme la plénitude de l'espace, l'impossibilité du vide. Et c'est évidemment une telle impossibilité qui est le signe de l'aliénation pure. « Elle s'oppose donc, à toute forme de la fragmentation de la représentation (de division, de suspension), et en cela proclame la mort d'une essence différentielle de l'image (au sens où les surréalistes l'entendaient). Si le monde, en ce sens, n'est plus qu'une image totale (le réceptacle de la totalité des images) l'image unique, elle, n'apparaît plus ».

Mais le «reportage d'idées» bien qu'il participe lui aussi à l'ordre de la mise en scène, à l'aliénation du voir et à l'illusion de la vérité du terrain/scène/spectacle, échappe en partie à la critique « situ » dans la mesure où il déconstruit à son échelle et à son tour le spectacle pitoyable et dérisoire du « fast think » formaté dont se repaît souvent l'intellectuel médiatique qui succombe à l'apparaître. Reporter c'est découper pour mieux rapporter et s'intéresser aux marges. L'aspect contradictoire du terme est naturellement voulu et appartient à la « découpe constituante » du reportage qui ne doit pas se cantonner à la seule logique des faits bruts. En construisant l'idée au moment même où il déconstruit le spectacle en créant du commun et du lien dans le temps même du décentrement et du conflit (polémos), « père de toutes choses » selon Héraclite.

« Le vrai goût du passage du temps »

Passant de la théorie à la pratique et histoire de bien brouiller les pistes, Guy Debord a joué aussi à sa manière au reporter d'images subversives en construisant toutes ses œuvres cinématographiques comme des machines de guerre contre le cinéma considéré comme un dispositif privilégié d'aliénation à l'économie marchande et spectaculaire. « Le cinéma dont je parle ici est cette représentation insensée d'une vie insensée, une représentation ingénieuse à ne rien dire, habile à tromper une heure d'ennui par le reflet du même ennui ; cette lâche imitation qui est la dupe du présent et le faux témoin de l'avenir ; qui, par beaucoup de fictions et de grands spectacles, ne fait que se consumer inutilement en amassant des images que le temps emporte », déclare l'auteur dans « In girum imus nocte et consumimur igni » (1978). Comme par hasard, chaque fois qu'on approfondit une question « situ », le temps apparaît. C'est plus qu'un thème pour Debord, c'est une passion pour l'irréversibilité du temps qui remonte aux présocratiques et notamment à Héraclite. Il dit que l'écoulement du temps est sa sensation la plus vive : ce sont les fameuses lignes dans « Panégyrique » où il parle de cette « Paix magnifique et terrible, le vrai goût du passage du temps ».

Et comme le note Thierry Jousse, ancien rédacteur-en chef des « Cahiers du cinéma », il n'est pas étonnant que « In girum imus nocte et consumimur igni[1702] » soit le meilleur film de Guy Debord, car il est le plus incarné, celui où l'irruption du Sujet et du Temps est la plus flagrante, celui où la mélancolie imprègne très fort le tissu du film. Toute la seconde partie de In girum… consiste en une traversée du temps dominée contradictoirement par un splendide consentement à l'inéluctable passage du flux et par une nostalgie persistante d'une époque définitivement révolue.

[1700] Guy Debord « La Société du Spectacle », op. cité, p. 22.

[1701] Dans le numéro spécial intitulé « L'imaginaire et la théorie » de la revue « Texte » de l'université de Toronto. Canada, été 1996.

[1702] Avec cette proposition fameuse : «Je me flatte de faire un film avec n'importe quoi, et je trouve plaisant que me le reprochent ceux qui ont laissé faire de leur vie n'importe quoi». La voix de Debord… en off.

« La sensation de l'écoulement du temps a toujours été pour moi très vive et j'ai été attiré par elle, comme d'autres sont attirés par le vide ou par l'eau. En ce sens, j'ai aimé mon époque, qui aura vu se perdre toute sécurité existante et s'écouler toutes choses de ce qui était socialement ordonné. Voilà des plaisirs que la pratique du plus grand art ne m'aurait pas donné », déclare Debord dans «In girum…», sur fond d'une succession explicite de photos de lui à différents âges de sa vie qui s'achève sur un autoportrait de Rembrandt. Cet écoulement du temps est au cœur du cinéma et, par là même de ce film élégiaque et violent dans lequel Debord multiplie les traces de sa présence…

En réaction contre son époque travaillée par le théâtre de l'absurde, les machines du nouveau roman ou la philosophie structuraliste, Debord a réitéré sa croyance en un sujet fort, maître de lui-même comme de son action, de son énonciation et de son style (qui se veut dans la lignée classique). Mais le reporter d'idées «situ » a également construit son œuvre sur le détournement des pensées de quelques illustres prédécesseurs, au point qu'un texte comme « La Société du spectacle » » offre au lecteur curieux ou cultivé un palimpseste de citations et de tournures tirées et « détournées » de Retz, Gracian, Hegel, Feuerbach, Marx, Freud, Lukacs et autres auteurs dont Debord s'est amusé lui-même à esquisser la liste dans l'annexe à l'édition par Fayard de « La véritable scission dans l'Internationale ».

> « Dans « Mémoires », explique Philippe Sollers, « il n'y a pas une phrase qui ne soit une citation. Mais ce n'est que bien plus tard que l'art du montage, des citations-montage, devient allégorique ; et là on peut le référencer à de grands techniciens de la citation et du montage, c'est ce qui m'intéresse en premier lieu chez Debord, c'est-à-dire non pas uniquement le montage ou les citations, mais les preuves qu'il produit, toute une façon de faire avec le langage qui est spécifique. La tonalité métaphysique s'accentue donc avec le temps, elle émerge dans « In girum », puis c'est très présent dans « Panégyrique » I et II. On voit, à ce moment là, apparaître très fortement la pensée du temps en lui-même[1703]. »

Car même s'il s'agissait, pour lui, de détruire ce code de l'intérieur (en brisant toute fascination spectatrice, en dissociant systématiquement l'image et le son, en affirmant le primat de la pensée sur le « visuel », le plus souvent ramené à des images documentaires ou à des plans détournés), il n'en reste pas moins que les films de Debord (et par-dessus tout ce chef-d'œuvre qu'est In girum imus nocte et consumimur igni) représentent une tentative inouïe de projeter du côté de la conscience (historique et subjective) un art en principe voué à l'évacuer. « D'où des films qui tiennent à la fois de l'essai, de la confession, de la méditation, de la compréhension du monde à travers ses images, et qui ne peuvent se comparer à rien d'autre – sinon, peut-être, aux ultimes réalisations de Jean-Luc Godard (et l'on se prend du reste à regretter qu'aucun dialogue entre ces deux géants, qui se détestaient cordialement, n'ait jamais pu s'établir)[1704] » Le reportage d'idées semble ainsi consubstantiel à la pensée du temps, notamment du présent du voir, du regard qui travaille dans l'urgence du journal/spectacle raccourci de la citation (« les « petites phrases ») et dans « l'après » plus lent de la subversion et du détour de la réflexion. Dans ses œuvres complètes récemment publiées (Paris, Gallimard, 2006), on reste confondu, voire fasciné devant la fulgurance de certains textes ici publiés, jusqu'alors inédits, ou introuvables qui n'ont guère vieilli. « Au croisement de l'idée et de l'événement ». Par exemple, cette « Adresse aux révolutionnaires d'Algérie », de 1965, à l'époque où le putsch de Houari Boumedienne évinça Ahmed Ben Bella ; ou cet étonnant article de 1967 sur la révolution culturelle chinoise, analysée dans toutes ses contradictions et ses paradoxes ; ou encore, plus près de nous, ces « Notes inédites sur la question des immigrés[1705] », où Debord pose la question dérangeante entre toutes de savoir à quoi, exactement, les immigrés sont sommés de « s'intégrer », au moment où le spectacle est en passe de complètement américaniser ce qui reste de la France... « Autant d'analyses précises, clairvoyantes, anticipatrices, ne cédant à aucun lieu commun (aux antipodes, notamment, des stéréotypes et des aveuglements de la

[1703] Philippe Sollers « Debord est un métaphysicien » Propos recueillis par Yann Ciret. Le magazine littéraire N°399 Juin 2001, pp. 56-59.

[1704] *Ibid*., Guy Scarpetta, Le Monde diplomatique, Août 2006.

[1705] Décembre 1985.

gauche conformiste ou/et de son cadavre). Il ne s'agit pas seulement, ici, de remarquer que Debord n'a jamais manifesté la moindre complaisance envers le « camp socialiste », ou les dictatures du tiers-monde ; ou encore faut-il se demander pourquoi, chez lui, c'est la recherche du point de vue le plus révolutionnaire qui génère, sur tous ces sujets, le maximum d'intelligence et de lucidité[1706] », commente notre confrère Guy Scarpetta.

Les limites du concept passe partout de spectacle

Ainsi, pour oublier d'être bête et jouer à la révolution, on écrit/affiche Debord sur les murs de la Sorbonne et ailleurs en mai 68, on élève par lui le débat en le citant (sans toujours l'avoir lu jusqu'au bout), on cloue le bec à l'adversaire avec des formules frappées en médaille, du style : « La victoire sera pour ceux qui auront su faire le désordre sans l'aimer[1707] » Dès le début des années 60, Henri Lefebvre, professeur de sociologie à l'université Nanterre qui aura Daniel Cohn Bendit comme étudiant, démonte et saisit la gravité du détraquage psychologique opéré par « la consommation dirigée ». A savoir, « le circuit du besoin au désir et du désir au besoin est constamment rompu ou déformé.» « Le consommateur ne désire pas. Il subit (…) Les désirs ne correspondent plus aux vrais besoins. Le besoin ne se métamorphose plus en désir. »

Il faut savoir nommer la société pour savoir comment la transformer. En l967, Henri Lefebvre en donne une définition précise : « société bureaucratique de consommation dirigée ». Chaque mot compte dans ce double syntagme et fait l'objet d'une attaque en règle un an plus tard, précise Vincent Cespedes[1708] « On gagne sa vie » certes, mais la question de reporter d'idées se pose à nouveau : « quelle vie gagne-t-on en gagnant sa vie ? ». Du harcèlement publicitaire jusqu'à la langue de bois politicienne, le spectacle qui déréalise la vie, c'est toujours le même processus d'aliénation qui est à l'œuvre : le discours stéréotypé, dépersonnalisant, à sens unique, qui conditionne et muselle la parole originale et spontanée.

Mais on peut aussi objecter, en dépassant ce constat situationniste dur et pur, quelle société n'a pas été « du spectacle », ce que recouvre au juste cette notion passe partout de spectacle (comme d'ailleurs celle de reportage) dont les modalités sont historiquement, c'est-à-dire techniquement très diverses.

N'étant pas dupe des usages retors de tout concept critique concernant entre autres la communication et les médias, Guy Debord se défend : « Sans doute, le concept critique de spectacle peut aussi être vulgarisé en une quelconque formule creuse de la rhétorique sociologico-politique pour expliquer et dénoncer abstraitement tout, et ainsi servir à la défense du système spectaculaire .C'est « l'univers spéculatif » qui se donne lui-même en spectacle et se boucle sur-lui-même… » Avec, en prime, une critique datée et inopérante aujourd'hui contre les facilités de la « pensée médiatique » ». Et bien sûr, l'intuition originale de Foucault sur le reportage d'idées n'échappe pas à ce type de critique comme d'ailleurs tous ceux qui tentent d'élucider ce concept élastique et d'en dénombrer ses multiples facettes de pouvoir/savoir. D'ailleurs, un autre situationniste et non des moindres, Raoul Vaneighem préfère nommer « le pouvoir » quand Debord parle du « spectacle », ce qui démontre non seulement la souplesse mais l'interchangeabilité subversive des termes « situ » de la tribu qui détourne jusqu'à ses propres concepts clefs.

Or, l'approbation donnée à un style ou à un appel de vie qu'on accorde souvent à juste titre à Guy Debord, ne saurait suffire pour valider une théorie qui ambitionne de décrire les principales mutations du monde contemporain, notamment la question des médias. Le spectateur n'est pas nécessairement l'être méprisable ou passif que Debord stigmatise et pratique lui aussi le détournement, le zapping, le rejet, voire l'excommunication pour employer des gros mots des « arrières-mondes ».

[1706] *Ibid*., Le Monde Diplomatique, Août 2006.

[1707] Guy Debord « Thèses sur la révolution culturelles », I.S N°1.

[1708] « Mai 68. La philosophie est dans la rue ! », Paris, Larousse, 2008, p. 57.

« Si média nomme en général la fatalité de l'errance dans notre meilleure tradition philosophique, note Daniel Bougnoux, la croyance en une vie immédiate partout postulée par Debord redouble jusqu'au symptôme cette traditionnelle « médiophobie. (…) Le tournant opéré par la déconstruction – ou par une éventuelle médiologie – analyserait utilement la notion de spectacle qu'elle commencerait par « spectraliser ». Car les spectacles -très différents- qui, en effet, nous hantent sont loin d'avoir la substantielle évidence, ni la stabilité ontologique que leur prête Debord[1709].» Une véritable critique du spectacle devrait commencer par trier entre les définitions variées de cette notion valise, selon qu'elles se classent par exemple comme manifestations ou représentations, deux genres à ne pas confondre. Et Bougnoux de conclure avec force : « Sur le spectacle, Debord a deux fois tort : quand il le définit par la représentation pour en passer la condamnation, au nom d'une préférence très classique pour la présence à soi, l'action ou le dialogue (« Le spectacle est le contraire du dialogue. Partout où il y a représentation indépendante, le spectacle se reconstitue », etc.), il ne voit pas que cette mise à distance fonde aussi ce qu'on appelle l'ordre symbolique en général. Partout où intervient la coupure sémiologique – qui sépare la scène de la salle, le représentant du représenté ou le signe de ce qu'il désigne -, cette distance représentative apporte une frustration sans doute mais aussi un dressage sans lequel point d'éducation, ni de culture dans son ensemble[1710]. » D'autre part, d'une manière plus générale, cette utopie « situ » de la société du spectacle est devenue un stéréotype, une vulgate. « C'est l'une des raisons, conclut Jean Baudrillard, pour lesquelles je crois aujourd'hui qu'il faut dépasser cette notion de spectacle». Nous sommes entrées dans la loi de la virtualité pressent-il dans « Le crime parfait » qui prétend dépasser celle du spectacle mais n'exclut pas le reportage de faits virtuels, encore moins le reportage d'idées

> « La virtualité est autre chose que le spectacle, qui laisse encore place à une conscience critique et à une démystification. L'abstraction du « spectacle », y compris chez les situationnistes, n'était jamais sans appel. Car nous sommes en possession de toute l'information. Nous ne sommes plus spectateurs, mais acteurs de la performance, et de plus en plus intégrés à son déroulement. Alors que nous pouvions affronter l'irréalité du monde comme spectacle, nous sommes sans défense devant l'extrême réalité de ce monde, devant cette perfection virtuelle. En fait, nous sommes au delà de toute désaliénation. C'est la forme nouvelle de la terreur, en regard de laquelle les affres de l'aliénation étaient peu de chose.[1711]»

La « tyrannie » du spectacle pouvait encore être contredite sinon déjouée par un discours de la négation né du sentiment de l'exclusion, mais le monde virtuel nous confronte, lui, à l'existence du rien, en dehors d'un univers original de référence devenu intelligible. Contre le discours sans réplique des médias, Debord en appelle au dialogue et à la « communication », mais il ne débat pas, n'argumente guère, ne mène pas d'enquêtes empiriques, comme le ferait un reporter digne de ce nom. Au fil du temps, il se voit de plus en plus comme un mémorialiste pour aboutir aux deux tomes de « Panégyrique ». « Je dirais ce que j'ai aimé ; et tout le reste, à cette lumière, se montrera et se fera bien suffisamment comprendre ». Mais c'est seulement avec la publication des deux premiers volumes de la Correspondance de Delord, qui couvrent la première moitié de l'histoire de l'I.S. (1957-1964) qu'on apprend quelque chose de nouveau. Ces lettres permettent de suivre presque jour après jour l'évolution de l'aventure situationniste et souvent de corriger une certaine image stéréotypée de Debord désormais établie.

Par exemple, celle qui le veut manipulateur sans scrupules de ses compagnons, toujours guettant l'occasion pour exclure quelqu'un de l'organisation et le couvrir d'injures. A la lecture, on s'étonne aussi de voir combien dans ses premières années l'I.S. agissait encore à l'intérieur du monde artistique. Beaucoup de lettres tournent autour d'expositions des membres de l'Internationale Situationniste, jusqu'à faire craindre à Guy Debord que celle-ci ne devienne une « école de peinture ». Pendant ces années, le but proclamé est, plutôt que la révolution, de s'imposer « dans dix ou quinze ans » dans le

[1709] Daniel Bougnoux « Pour une critique des médias » Le magazine littéraire N°399 juin 2001, p. 59-61.

[1710] *Ibid*., p. 61.

[1711] Jean Baudrillard, « Le crime parfait » Paris, Galilée, 1995, pp. 47-48.

monde culturel pour en faire un « bon usage ». Pour avoir une base économique, il faut se transformer « en faux artistes plus forts que les vrais ». Et soutient la thèse suivante : L'I.S. a même produit les « meilleurs » œuvres en « ne croyant pas aux œuvres actuellement permises. ».

C'est seulement en quelques lettres, même stylistiquement différentes, note finement Anselm Jappe, à des femmes aimées ou à son ami de la première heure Ivan Chtcheglov, interné dans un hôpital psychiatrique, que s'esquisse un Debord quelque peu différent, un Debord plus personnel et attachant qui évoque l'enfance et admet qu'il a peur de dormir seul, qui s'attendrit ou qui se propose de boire moins[1712]. En général, la politique nationale et internationale n'apparaît qu'en marge de ces lettres : la véritable histoire, ce sont les vicissitudes de l'I.S. C'est lui qui pense à tout, s'occupe de tout. Déçu par l'indifférence des « masses », Debord incline pour la thèse que la vie est une guerre et, avec les situationnistes, il fait partie de l'une des rares avant-gardes à ne pas s'être aveuglées politiquement, ni sur Staline ni sur Mao. Il croit avoir un destin de reporter d'idées « situ » et il a sans doute raison, même si parfois son exaspération paraît sans issue. Avec une ironie superbe, dans la lignée de Karl Kraus, il va le vivre très tôt, en se mettant dans la position du frondeur, de celui qui aura refusé et où il s'évertue de nous faire croire qu'il aurait encore on ne sait quelle « mauvaise réputation ». « … Il m'était impossible d'échouer, puisque ne pouvant rien faire d'autre, j'ai certainement fait ce que je devais. ».

Et son complice Raoul Vaneigem qui vient de publier, à 73 ans, « Entre le Deuil du monde et la joie de vivre. Les situationnistes et la mutation des comportements[1713] » de renchérir : «A ce jour, rien de la part la plus radicale de l'Internationale situationniste n'a été récupéré. Que le situationnisme vende des livres, des chemises et des réputations est d'une importance nulle. La radicalité ne se marchande pas. Quelque image que le spectacle donne de moi, j'ai le plaisir de ne jamais collaborer à ses entreprises[1714]. »

Moment 1960/moment présent. La grande presse devrait mieux réfléchir à ce qui circule en dehors d'elle, quand ce n'est pas contre elle. Par exemple, le «média» Julien Coupat, le prétendu «anarcho-autonome» qu'on a présenté comme un «dangereux terroriste» fait le buzz sur la Toile. Malgré ses outrances, son texte publié le 25 mai 2009 dans les colonnes du Monde, circule désormais à grande vitesse sur le Net. Visiblement, il en dit long sur l'époque, et peut-être sur la suite… et il est en passe d'accéder au statut de texte iconique. Ecrit dans une langue châtiée, bourré de références philosophiques et littéraires, il est sans doute radical, et, à ce titre, fera sourire les éditorialistes convenables et les universitaires académiques. Examiné de près, il est cependant plus neuf qu'il n'y paraît et s'inscrit dans un courant, mieux un « moment ». Toutes choses égales, il fait songer aux premiers bulletins de l'Internationale situationniste, bulletins publiés confidentiellement à Strasbourg, çà la toute fin des années 1950, tandis que la IVe République venait de faire naufrage sur l'écueil algérien. A l'époque, bien rares furent les observateurs assez clairvoyants pour ne serait-ce que repérer l'existence de ces opuscules « situ ». Moins nombreux encore furent ceux (parmi lesquels il faut compter el sociologue Jacques Ellul) qui prirent au sérieux ce qu'ils annonçaient. C'est une dizaine d'années plus tard seulement, dans l'effervescence de Mai-68, que la grande presse (à l'image des mandarins de la Sorbonne) découvrit, éberluée, le résultat du travail souterrain des idées situationnistes.

Dans les propos de Julien Coupat, mais dans un contexte changé, on retrouve une même acuité inventive en quête d'une révolte sans compromis, on devine une pareille volonté de refondation paradigmatique. On y décrypte une critique comparable des formes les plus fossilisées et les plus répétitives de la révolte sociale. Le Nouveau Parti anticapitaliste (NPA) d'Olivier Besancenot, pour ne prendre que cet exemple y est roidement congédié, lui qui n'aurait plus à offrir comme perspectives que « la grisaille soviétique à peine retouchée sur Phtosphop ». Plus de complexe non plus à l'égard de l'antique

[1712] Anselm Jappe « Guy Debord » Paris, Denoël, 2001.

[1713] Paris, Verticales-Gallimard, 2008.

[1714] Raoul Vaneigem « L'insurrection de la vie » Propos recueillis par François Armanet et Gilles Anquetil, Le Nouvel Observateur, 10-16 avril 2008, p. 98.

mouvance post-soixante huitarde, incarnée par ses anciens combattants perclus de nostalgie. Un Dany Cohn-Bendit est vu souvent par les trentenaires comme un vieux monsieur certes sympathique, un européen beau parleur, mais aussi assez kitsch et assez proche, au fond, du pouvoir et partisan du consensus, malgré quelques dérapages. D'autres détails de ce texte cinglant montrent à quel point il se démarque des discours protestataires dûment estampillés. Ni extrême gauche ordinaire ni ultra gauche - vocable absurde - c'est un message hors catégorie. Le reporter d'idées comprend qu'il fascine cette génération que l'époque dans son étourderie et son égoïsme, continue d'exiler hors des murs. On peut contester son contenu, mais il mériterait une interprétation un peu moins myope que celle de la police[1715] ou/et du «Figaro».

C'est cette radicalité dans « le vif du sujet », en somme, qui permet à la pensée situationniste d'être l'une des rares, aujourd'hui, à pouvoir rendre compte de façon critique de tous les aspects de la marchandisation du monde, et de la « fausse conscience[1716] » qu'elle a pu propager, conclut Guy Scarpetta. En définitive, c'est même en cela que Guy Debord demeure, malgré tous les effets de mode destinés à rendre sa pensée inoffensive, profondément irrécupérable et toujours d'actualité. « Il est assez notoire, écrivait-il, que je n'ai nulle part fait de concessions aux idées dominantes de mon époque. » Et Raoul Vaneigem de conclure d'une formule frappée en médaille : « Le combat d'un seul pour la vie est le combat de tous. »

«Ne travaillez jamais » : à ce mot d'ordre lancé et décrit dans une lettre à Marc Dachy de l994, comme la plus belle de ses oeuvres de jeunesse, le récent reportage passionné que Stéphane Zagdanski[1717] consacre à Debord redonne toute sa profondeur et son actualité : « Le travail mort coagulé dans la marchandise pétrifie les vivants », transformant le temps «en « instants interchangeables, dévalisés de toute intensité, purs produits de consommation d'une existence vouée à la vacuité. » Le degel de ce temps mort à quoi se résume le Spectacle, c'est à cela que fut consacrée « avec une incorruptible minutie chaque seconde de la si originale existence de Guy Debord, écrit le fervent disciple Zagdanski. Une exigence qui, à rebours du désormais fameux « travaillez plus pour gagner plus », connaît aujourd'hui beaucoup de récupérateurs et peu de continuateurs.

> «Ainsi, écrit Jacques Rancière, il semblait désormais impossible de conférer à quelque image que ce soit le pouvoir de montrer l'intolérable et de nous amener à lutter contre lui. La seule chose à faire semblait être d'opposer à la passivité de l'image, à sa vie aliénée, l'action vivante. Mais pour cela, ne fallait-il pas supprimer les images, plonger l'écran dans le noir afin d'appeler à l'action, seule capable de s'opposer au spectacle ? Or Guy Debord n'installait pas le noir sur l'écran. Au contraire, il faisait de l'écran le théâtre d'un jeu stratégique singulier entre trois termes : l'image, l'action et la parole[1718].»

Ce qui tendrait à prouver que penser et dérouler le concept flexible de « reporter d'idées » en élaborant des « figures » critiques, voire subversives, le révèle sans doute comme un objet plus complexe qu'il n'y paraissait de prime abord. Mais peut-être est-ce nécessaire pour qu'il devienne précisément un objet consistant et efficace pour la philosophie comme pour le journalisme dans leur jeu compliqué et ambivalent de pouvoir sur fond de crise.

[1715] Jean-Claude Guillebaud Le « média » Julien Coupat, « Ecouter voir », TéléObsciné 25-31 juillet 2009, p. 82.

[1716] *Ibid*., Le Monde Diplomatique, Août 2006.

[1717] «Debord ou la Diffraction du temps», Paris, Gallimard, 2008.

[1718] Jacques Rancière «Le spectateur émancipé», Paris, La Fabrique, 2008, p. 96.

II - CHAPITRE 13

Ryszard Kapuscinski, le nouvel Hérodote du reportage

- « Le reportage reste malgré tout la forme d'expression la plus universelle » (Ryszard Kapuscinski)
- « Dans le tourbillon d'images et de sons du monde moderne, tout s'accélère et tout, parfois, se mélange[1719].»

Le grand reporter voit le monde à travers l'histoire. Les individus qu'il rencontre, au sujet desquels il écrit, l'intéresse comme des sujets, des éléments de ce processus historique, mais c'est ce dernier qui le fascine sans doute le plus. Il entre avec empathie dans la vie des autres, pas seulement dans leur œuvre éventuelle. « La passion du réel » s'accompagne ici d'une prolifération du semblant et il faut donc toujours recommencer l'épuration, la mise à nu. D'où le goût violent de la surface, du terrain, de la transparence et au bout du chemin la tentation du reportage et du voyage.

> « Parfois en décrivant ce que je fais, j'ai recours à l'expression latine silva rerum, une « forêt de choses », et je vis en voyageant dedans. Pour comprendre le monde, il faut le pénétrer aussi profondément que possible[1720].»

La vertu cardinale de curiosité

Un jour, dans les années cinquante, le jeune journaliste polonais, Ryszard Kapuscinski, est envoyé pour la première fois à l'étranger, dans un pays dont il ne sait rien : l'Inde. La directrice de son journal lui tend un livre « Histoires » d'Hérodote. En français, le titre est «L'Enquête ». Il est plus conforme au sens du mot grec « historia » comme le signale Kapuscinski lui-même.

L'histoire est une question de visibilité, d'yeux et d'oreilles depuis Hérodote, depuis le mot même d'histoire, le témoin, l'isto est celui qui doit être cru puisqu'il raconte ce qu'il a vu. L'histoire dont Hérodote se fait le divulgateur est basée sur le témoignage visuel, sur le fait que celui qui dit savoir ce qui s'est passé peut être cru parce qu'il a vu, parce qu'il a été le témoin visuel de l'événement qu'il décrit. Fort de ce constat du primat du voir pour être crédible que Kapuscinski a vécu dans sa passion du réel et pour le terrain, « L'enquête » va devenir son livre de chevet : la précision et la circonspection des récits du Grec éclairent et inspirent les voyages du reporter polonais qui accouche jour après jour de la misère et de l'enchantement du monde. Il est le premier à avoir lancé l'idée de perpétuer l'histoire du monde et de prôner la vertu de la curiosité.

> « En cherchant des livres sur l'Inde, j'en profitais pour m'informer sur Hérodote. L'auteur grec commençait en effet à m'intriguer, il suscitait ma sympathie. Je lui étais reconnaissant de m'accompagner et de m'aider dans mes moments d'incertitude et de désarroi. Sa manière d'écrire donnait l'impression d'un être bienveillant et curieux du monde, d'un homme se posant d'innombrables questions et prêt à parcourir des milliers de kilomètres pour y trouver une réponse[1721] ».

[1719] Christophe de Ponfilly, Prix Albert Londres audiovisuel l987.

[1720] Ryszard Kapuscinski « Autoportrait d'un reporter », Paris, Plon, 2008, pp. 89-93.

[1721] Ryszard Kapuscinski « Mes voyages avec Hérodote », Paris, Plon, 2006, p. 52.

Comme chez Foucault pour qui l'archéologie se fonde sur l'idée que le passé est toujours nouveau puisqu'une partie essentielle de l'événement nous reste toujours cachée, Kapuscinski lui en sait gré qu'avoir compris que le présent de l'événement n'est jamais unique mais multiple : c'est un moment d'éternité qui retourne à l'infini, comme le tout de la différence. A tel point que le grand reporter polonais ne sait plus toujours s'il est à Suse sous Darius ou à Téhéran sous le Shah. Peu à peu, l'esprit d'Hérodote le saisit comme la plupart des autres reporters. « Ils ne stockent rien pour longtemps et, la nature ayant horreur du vide, ils éprouvent constamment le besoin de renouveler, d'engranger, de multiplier, d'agrandir leur savoir[1722] ».

« Utiles aux autres » et animés par cette « passion du réel », les enfants d'Hérodote sont au fond malheureux, car très seuls[1723] malgré les liens qu'ils tissent au fil des reportages. Certes, ils recherchent l'autre et ont même l'impression d'avoir trouvé, là ou ailleurs, des êtres proches, de les avoir connus et d'avoir tout compris à leur sujet, mais, en se réveillant un beau matin, ils sentent soudain que plus rien ne les lie à eux, qu'ils peuvent les quitter sur le champ, car un autre pays, d'autres gens, désormais les attirent et les éblouissent, tandis que l'événement pour lequel ils se passionnaient hier encore a encore pali et perdu pour eux toute sa signification et son importance. Ils ne s'attachent à rien pour de bon, ils ne s'enracinent vraiment nulle part. Et il faut qu'il en soit ainsi pour qu'ils continuent d'aller partout.

> « Nous ignorons vraiment ce qui pousse l'homme à connaître le monde. Est-ce la curiosité ? La soif d'émotion ? Le besoin d'être constamment surpris ? L'homme qui ne cesse de s'étonner est un être creux, son cœur est calciné. L'homme qui considère qu'il est arrivé au bout du chemin, que plus rien ne peut le surprendre, a perdu le joyau de la vie, sa beauté. Hérodote est l'antithèse de cet homme là. Nomade actif, passionné, inlassable, bourré de projets, d'idées, d'hypothèses, il arpente sans cesse le chemin (…) Pour lui, voyage est synonyme d'effort, de recherche, de quête de savoir. La connaissance de la vie, du monde, de soi-même, voilà ce qui le motive. Il porte en lui la carte du monde, qu'il crée d'ailleurs lui-même, modifie, complète. Image vivante, kaléidoscope mobile, écran chatoyant, il s'y passe des milliers d'événements[1724]. »

Du reportage de faits au reportage d'idées[1725]

A la différence de ses autres livres de reportage[1726], il s'agit plutôt ici d'une réflexion intime sur l'histoire, la tyrannie, la violence, l'altérité, le métier de reporter et la nature de la curiosité journalistique.

> « Un reporter doit connaître de près ses héros, ce qui paraît évident, mais aussi leur environnement, leur culture, leur mode de vie, commente-t-il. Or, cette connaissance n'est possible que s'il partage le meilleur et le pire de ceux dont il décrit l'existence. Puisque dans le tiers monde les hommes sont pour la plupart misérables, le reporter doit aussi connaître la misère, la pauvreté, l'indigence, les maladies. Personnellement, j'ai connu la pauvreté et la faim dans mon enfance pendant la guerre en Europe, et quand je suis retrouvé des années après en Afrique, j'avais le sentiment d'y redécouvrir l'univers de mon enfance, d'être chez moi. A la maison[1727]. »

[1722] Ryszard Kapuscinski « Mes voyages avec Hérodote », op. cité, p. 276.

[1723] Florence Aubenas «Grand reporter. Petite conférence sur le journalisme», Paris, Bayard, 2009, p. 74. A la question d'un jeune «Est-ce un métier où l'on ressent beaucoup la solitude ?», elle répond : «C'est très bien vu. Tu es rarement seul quand tu es journaliste. Tu vis dans le bruit, le tumulte, entouré de monde, toujours là où l'air est saturé, où il se passe quelque chose. Mais à la fois, tu es isolé, étranger au fond à la situation à laquelle tu es plongé, dans un pays qui n'est pas le tien. Et puis la mission finie, tu rentres (…) Tu te rends compte que la vie, ici, a continué sans toi.»

[1724] *Ibid*., p. 177.

[1725] «Autoportrait d'un reporter», op. cité, p. 110-111 : «Aujourd'hui, écouter et regarder ne suffit plus (..) Le genre que nous appelons «reportage» évolue dans le sens de l'essai, c'est-à-dire de la réflexion, car la pure description a été accaparée par la caméra du cinéma et de la télévision, elle nous a en quelque sorte été volée. Le reportage se limitant à la description pure n'a pas d'avenir. La caméra est beaucoup plus efficace, expressive. La réflexion exige des connaissances profondes.» p. 113 (…) Pourtant, toute description factuelle engendre la réflexion. Seul le savoir concret permet de sélectionner un fait et de lui donner une signification universelle».

[1726] A savoir « Le Négus », « Ebène », « D'une guerre à l'autre », « Imperium », « La guerre du foot et autres guerres et aventures ».

[1727] Ryszard Kapuscinski « Mon siècle avec Hérodote », Le Nouvel Observateur 20-26 avril 2006, p. 96.

A l'école de son maître grec, Kapuscinski s'inscrit dans l'espace public et dévoile l'astuce d'Hérodote pour s'adresser et séduire le plus grand nombre :

> « Pourquoi Hérodote commence-t-il son immense fresque du monde par un épisode futile selon les savants perses : le rapt des jeunes filles ? Parce qu'il est à l'écoute de la demande de son public : pour être vendue, une histoire doit être attrayante, épicée, sensationnelle, palpitante[1728]. Or, les récits sur les enlèvements des femmes remplissent cette fonction[1729]. » Il n'y a pas de nouveaux percepts sans affects. Comme les faits divers au moment de la naissance de la presse populaire au XIXe siècle. Mais dans ces cas-là, nous nous plaçons en spectateur face à l'événement, oubliant que l'insupportable en soi n'existe pas : le fil du quotidien est suffisamment résistant pour éviter toute rupture. « J'observe un phénomène et je veux le traiter, le raconter. Je suis intéressé par les sujets qui me semblent avoir une valeur universelle[1730]. »

Hérodote sert de fil rouge et de contrepoint au monde « plein de bruits et de fureurs » que Kapuscinski relate depuis cinquante ans.

> « La restitution du passé tel qu'il a vraiment existé est impossible. Nous n'avons accès qu'à des variantes du passé, plus ou moins crédibles, plus ou moins satisfaisantes. Le passé n'existe pas. Seules existent des versions inachevées. Conscient de cette complexité, Hérodote ne capitule pas pour autant, il poursuit ses investigations, analyse divers points de vue sur un événement ou bien les rejette tous, car il les trouve absurdes, contraires au bon sens. Il refuse d'être un locuteur docile, un chroniqueur passif, il veut participer activement à la création de cette œuvre merveilleuse qu'est l'histoire, d'aujourd'hui, d'hier et de jadis[1731]. »

Au long de « Mes voyages avec Hérodote », on suit le grand reporter pour de brefs moments en Inde, en Chine, en Egypte, au Soudan, au Congo, en Iran, en Ethiopie, en Tanzanie, en Algérie et finalement au Sénégal. Mais Kapuscinski passe plus de temps à lire et à méditer Hérodote qu'à établir des récits comme dans ses autres livres.

> « Hérodote fut le créateur du reportage et du récit de voyage. Ses « Histoires » sont une immense enquête, un récit, un panorama du monde, et en même temps le compte rendu passionnant de la plus grande guerre mondiale de l'époque, la guerre entre les Perses et les Grecs. Ce qui est intéressant, c'est que son livre ne contient pas de mots tels que « haine », « ennemi », ni d'exhortations à la destruction, à l'extermination, et pourtant son thème porte sur la guerre. Hérodote était l'artisan du compromis, de la compréhension, de la conciliation. Il était d'une insatiable curiosité. Pour lui, le monde n'était pas confiné aux frontières d'une petite cité grecque, mais s'étendait à tous les peuples et à toutes les cultures de la terre. Dans ses voyages, il se posait toujours les questions : qu'y a-t-il là bas, derrière l'horizon ? Sur qui vais-je tomber ? Sur quel peuple ? Sur quelle culture ? Hérodote a consacré la moitié de son existence à voyager, l'autre à rédiger ses découvertes. Il nous a légué une œuvre pleine de sagesse et d'humour. Il m'a appris très jeune la passion de la découverte du monde et l'art complexe qui permet de le comprendre[1732]. »

Un antidote au cauchemar de la réalité

Reporter qui a beaucoup vu, lu (« le rayon principal dans ma bibliothèque, c'est la philosophie[1733] ») et vécu au point de se réveiller sur un lit d'hôpital en Ouganda avec Amin Dada à son chevet, Kapuscinski

[1728] R. E. Park «News and the Human Interest Story», introd. Au livre de H.M. Hugues «News and the Human Interest Story, 1940, et repris dans «The Collected Papers of R.E. Park», vol. III, New York, Greenwood Press, Publishers, 1968.

[1729] Ryszard Kapuscinski « Mes voyages avec Hérodote », op. cité, p. 90.

[1730] Ryszard Kapuscinski « Autoportait d'un reporter » op. cité, p. 97.

[1731] *Ibid*., p. 270.

[1732] « Mon siècle avec Hérodote », op. cité, p. 96.

[1733] « Autoportrait d'un reporter », op. cité, p. 114.

constate que c'est la réalité (avec ses fureurs, ses rumeurs et ses bruits) qui fait obstacle au reportage du réel comme surface pure.

> « Mais en ce qui concerne ma génération, nous avons commencé à écrire dans des conditions très difficiles : censure, restrictions en tout genre, y compris persécutions, blâmes publics. Pourtant, à une époque où la propagande officielle exigeait exclusivement des œuvres d'un optimisme enthousiaste, le reportage était pour nous l'unique forme permettant de parler un tant soit peu de la misère polonaise, des malheurs polonais, de destins tragiques. Trouvant toujours des sorties de secours secrètes, nous tentions de passer en contrebande des vérités générales en racontant l'histoire d'un individu ou d'un lieu[1734]. »

Il est fasciné par cet ancêtre des reporters alors qu'on ne sait grand-chose d'Hérodote, sinon qu'il a vécu dans un monde dominé par l'affrontement entre le monde grec et les « barbares » venus de l'est. Il est enfant lorsque les Perses sont défaits par Thémistocle à Salamine. Adulte, il voyage sans cesse pour des raisons mal connues. Il écrit son livre peu avant de mourir. Sa langue ionienne est élégante et sobre. Plutarque, qui s'en est beaucoup inspiré, le critique. Avec ses digressions, ses descriptions, son sens du détail, son goût du récit séduisant, sa manière de citer ses sources et de ne pas trancher entre elles quand il n'est pas témoin direct, il reflète les ambiguïtés, l'indétermination et les fictions du « terrain ». On y apprend beaucoup sur la tyrannie, la démesure et l'esprit de conquête des empereurs perses, Cyrus, Darius, Xerxès. Réveillés par Hérodote, leurs ombres se projettent sur les conflits que traverse en lisant, deux mille ans plus tard, son digne héritier polonais.

> « Les histoires décrites par Hérodote me captivaient à tel point, que la menace croissante de conflit entre les Grecs et les Perses me bouleversaient parfois plus que la guerre que j'étais censé couvrir[1735]. »

Entre le sage et l'insensé excité, conscient que les nouveaux médias livrent au public « une sorte d'affabulation du monde », et que l'image ne suscite guère la réflexion mais agit sur nos émotions, Kapuscinski se retrouve en Hérodote. Mieux, il cherche à établir des synergies actuelles en bon reporter d'idées qui se respecte, comme lors d'un saisissant concert du vieux Louis Armstrong face à un stade de musulmans soudanais entièrement muets tout en dévoilant sans fard les coulisses de ses reportages et son rapport à l'altérité dont une part est probablement perdue au cours de l'opération de « décentrement ».

> « Après le concert, les gens se sont rapidement égaillés dans la nuit. J'étais bouleversé. J'avais entendu dire que les concerts d'Armstrong suscitaient l'enthousiasme, la folie, l'extase. Mais, dans le stade de Khartoum, le public n'a rien manifesté de tel. Satchmo a pourtant chanté des chansons d'esclaves noirs du Sud des Etats-Unis, de l'Alabama et de sa Louisiane natale. Mais il ne s'agissait plus de la même Afrique, les deux mondes s'étaient séparés, ils ne parlaient plus la même langue, désormais incapables de se comprendre, de créer une communauté émotionnelle[1736]. »

On apprend au passage pourquoi notre reporter a renoncé à l'Asie pour l'Afrique.

> « Les civilisations de l'Inde, de la Chine et de la grande steppe représentaient pour moi des géants auxquels il aurait fallu sacrifier une vie entière pour seulement les approcher, sans parler d'une étude approfondie. L'Afrique en revanche me semblait plus fragmentée, diversifiée, dans son immensité, elle me semblait plus miniaturisée, et par là, plus facilement saisissable, accessible. »

Dans le réel, le journaliste veut trouver la chose ou les choses qui symbolisent un pays ou une situation tout entière. Par là même, il se condamne à l'impossible, part souvent à la recherche d'un objet introuvable et frise l'acte manqué. La représentation est bien un des éléments du multiple, mais à partir du moment où elle est en prise pour le monde, elle devient une illusion. Mais quand il arrive comme journaliste en l958 à Accra, la capitale du Ghana, Kapuscinski ne peut soupçonner que ce voyage sera

[1734] « Autoportrait d'un reporter », op. cité, p. 81.

[1735] « Mes voyages avec Hérodote », op. cité, p. 170.

[1736] *Ibid*., p. 129.

le début d'une passion qui ne le quittera plus jamais. Pendant des années, ce grand reporter doublé d'un écrivain sillonne le continent noir, habite les quartiers des Africains, s'expose à des conditions de vie qu'aucun correspondant occidental n'aurait acceptées. Il lutte contre « la passion de l'ignorance » (Lacan) du continent noir et apprend à le décoder non seulement avec Hérodote mais aussi avec l'aide de Shakespeare.

> « Si on veut comprendre l'Afrique, il faut lire Shakespeare. Dans les pièces du dramaturge anglais, tous les héros périssent, les trônes dégoulinent de sang, tandis que le peuple horrifié contemple en silence le grand spectacle de la mort[1737]. »

Observateur exceptionnel qui sait saisir les moments de choc pur, Kapuscinski croise des potentats comme Idi Amin, Nkrumah, Kenyatta, témoigne de coups d'Etat et de guerres civiles, campe avec bonheur les mises en scène à l'africaine.

> « Présentant un jour Boumediene à un journaliste égyptien, Ben Bella lui dit : « Je vous présente l'homme qui est en train de préparer un complot contre moi. » Puis se tournant vers Boumediene : »Alors, comment ça va les intrigues ? ». « Très bien, merci », répondit Boumediene.[1738] »

Ryszard, animé par la passion du réel et une soif de savoir, essuie des fusillades, affronte des tempêtes de sable et supporte l'indescriptible chaleur africaine accentuée par la rapidité des moyens de transport. Il épure le réel en l'extrayant de la réalité qui l'enveloppe et l'occulte. S'il conteste la transmission télévisuelle de la guerre qui « est une manière d'esthétiser un événement, en réalité sanglant et cruel[1739] », le grand reporter polonais accepte la cruauté comme figure du réel et pense comme Brecht que « seule la violence peut changer ce monde meurtrier » où tout s'accélère et prend une autre dimension temporelle.

> « Autrefois, lorsque les gens traversaient le monde à pied, à cheval ou en bateau, ils avaient le temps de s'accoutumer aux changements. Les images de la terre défilaient sous leurs yeux lentement, le film du monde tournait tout doucement. Comme leur voyage durait des semaines, des mois, ils se familiarisaient progressivement à l'environnement, aux paysages nouveaux. Le climat aussi changeait par étapes. Avant d'atteindre la fournaise équatoriale, le voyageur venu de la froide Europe avait déjà traversé la douceur de Las Palmas, la canicule d'El-Mahary et l'enfer du Cap-Vert. Que reste-t-il aujourd'hui de cette gradation ? Rien. L'avion nous arrache violemment de la neige et du gel pour nous plonger le jour même dans le gouffre des flammes tropicales. Nous vivons à peine le temps de nous retourner que nous nous retrouvons au cœur d'un brasier humide. Dès notre arrivé, nous sommes en nage[1740]. »

Pour le reporter polonais qui s'intéresse surtout aux gens et sait gagner leur confiance, Hérodote dégage trois grands préceptes qui permettent de comprendre la condition humaine et peut-être de penser le journalisme dans un espace imparfaitement pluriel. La pensée, précisément parce que ce qui l'anime n'est pas l'idéal mais le réel, doit saisir l'apparaître comme apparaître, ou le réel comme événement pur de son apparaître. D'abord, il faut toujours chercher à savoir « qui le premier a commis une injustice » ; ensuite, constater que « nul mortel ne peut se dire heureux », enfin, admettre qu'au sort qu'a fixé le destin, un dieu même ne peut échapper ». C'est une pensée tragique de la vie : « Hérodote est contemporain d'Eschyle, note le journaliste Philippe Lançon. Mais c'est aussi celle du reporter qui a beaucoup vu avec énergie, curiosité[1741] et enthousiasme[1742]. »

[1737] Ryszard Kapuscinski « La guerre du foot et autres guerres et aventures », Paris, Plon, 2003, p. 147.

[1738] *Ibid*., p. 119.

[1739] « Autoportrait d'un reporter », op. cité, p. 140.

[1740] Ryszard Kapuscinski « Ebène. Aventures africaines », Paris, Plon, 2000, p. 9.

[1741] «Autoportait d'un reporter», op. cité, pp. 1»-14 : «La curiosité est un trait de caractère du reporter. Il y a des gens que le monde n'intéresse pas du tout. Ils considérent leur univers comme le centre de la Terre. C'est une vision comme une autre. Confucius dit bien que la meilleure façon de connaître le monde consiste à ne pas sortir de chez soi. Il y a une part de vérité dans ce postulat. Il ne faut pas nécessairement voyager dans l'espace. On peut voyager à l'intérieur de son âme. Le voyage est un concept extensible et varié.»

[1742] Philippe Lançon « Hérodote le héros », Libération 13 avril 2006.

Les guerres oubliées

La figure moderne du reporter, née dans la seconde moitié du XIXe siècle, est dès l'origine une figure combative qui cherche la vérité – ces « faits » sur lesquels tout le monde peut s'accorder- dans l'épreuve et débouche finalement sur une esthétique du « choc » qui hante notamment le journalisme de guerre confronté à une altérité qu'il faut essayer de voir et de faire voir en évitant les stéréotypes. En osant ouvrir les yeux sur tout « parmi les soubresauts du souffle du non-dit », Ryszard Kapuscinski propose un regard décapant qui touche le monde « réel ».

« Sur le continent africain, les guerres contemporaines sont des guerres d'enfant. Dans les zones où les combats durent depuis des décennies, comme en Angola ou au Soudan, la majorité des adultes a péri depuis longtemps sur les champs de bataille ou a succombé à la faim et aux épidémies. Il ne reste plus que des enfants, et ce sont eux qui font la guerre. Le chaos sanglant qui règne dans différents pays d'Afrique a vu l'apparition de dizaines de milliers d'orphelins affamés et sans domicile. Ils cherchent un adulte susceptible de les nourrir, de leur offrir un asile. Pour ce qui est de la nourriture, le mieux, c'est d'aller là où l'armée prend ses quartiers : les soldats sont, en effet, généralement nourris. Dans ces pays, les armes ne servent pas seulement à se battre, elles sont aussi un instrument de survie, parfois le seul[1743]. »

Tranquillement, ces nouveaux enfants sauvages au Libéria racontent ce qu'ils ont fait. Pourquoi ils sont devenus soldats. Ce qu'ils disent dans le documentaire de François Margolin « Les petits soldats [1744]» est effrayant. Souvent, c'était la première fois qu'ils se livraient et peut-être n'en reparleront-ils jamais. Quand on leur demande combien d'hommes ils ont tué, ces gamins au regard trouble répondent en riant : « Vingt, trente, je ne me rappelle plus. ». C'est surtout leur rire qui met mal à l'aise, un ricanement sans joie. On le soupçonne d'accompagner toutes sortes d'actes. Tous ont le même regard hagard, fantasque, dangereux. Ils sont complètement défoncés à l'herbe. Pour eux, se battre est un jeu. Ils se prennent pour Chuck Norris ou Sylvester Stalone. Mais quand ils ouvrent le feu, les corps qui tombent ne se relèvent pas. Dans ce pays qui est l'un des plus désolés et corrompus d'Afrique, les seigneurs de la guerre n'avaient aucune peine à recruter des enfants. Un vieux kalachnikov, un peu de bouillie de manioc, et hop ! ils filaient se battre. Un adulte poserait des conditions, les gosses foncent comme des kamikazes. On peut même leur faire croire que les balles tirées par l'ennemi vont retomber par terre.

Comment cette écriture reportage peut-elle élargir l'espace du « voir » et dépasse-t-elle même son souci de « faire voir » ? Les problèmes de société dont les médias nous abreuvent ne seraient-ils pas l'équivalent moderne et désenchanté de la question du destin dont parle Hérodote ?

Lucide, Kapuscinski n'est pas dupe : malgré tout son talent d'observateur et de plume, il ne peut représenter que ce qui est, somme toute, représentable. Il fait ainsi l'impasse sur ce qui, de cet « autre » qu'il met en scène, est au-delà de toute visibilité. Ainsi, « aucune guerre ne peut être transmise à distance. L'homme est assis, prend son déjeuner et regarde la télévision : sur son écran des piliers de terre explosent –coupé – un char d'assaut – coupé- des soldats tombent et hurlent de douleur. L'homme fait la grimace et peste parce qu'il s'est laissé prendre par l'image et a trop salé sa soupe. La guerre devient un spectacle dès qu'elle est vue à distance et qu'elle est remaniée par des professionnels dans une salle de montage. En réalité, le soldat ne voit pas plus loin que le bout de son nez[1745]… »

Ces limites structurelles à la figure du spectateur, le journaliste peut se battre contre elles, tenter de les éloigner toujours davantage, mais il ne peut certes pas les abolir. Avec son regard de reporter flâneur qui sait voir au-delà du visible, Kapuscinski applique et réactualise cette grille d'analyse au Rwanda « un petit pays, si petit que sur la plupart des cartes que vous trouverez dans les livres sur

[1743] Ryszard Kapuscinski « Ebène. Aventures africaines », op. cité, p. 172.

[1744] Diffusé sur Arte, le 22 août 2006.

[1745] « La guerre du foot et autres guerres et aventures », op. cité, pp. 196-197.

l'Afrique, il n'est signalé que par un point[1746] ». Mine de rien, avec lui, ce monde de l'altérité nous parle et devient presque intelligible. De nombreuses guerres en Afrique se déroulent sans témoins, dans la clandestinité, dans des endroits inaccessibles, dans le silence, dans l'ignorance ou l'oubli du monde. C'est le cas du Rwanda.

Contrairement à la tragédie, nous atteignons ici entre le récit et le commentaire une alternance biaisée. Le reportage est déjà une manière de découper le monde en faits circonscrits, en catégories intelligibles. A la manière du Marx de « L'idéologie allemande », « laissant de côté la philosophie », Kapuscinski se met à « l'étude de la réalité en tant qu'homme ordinaire ». Il analyse le système de castes qui existe depuis des siècles au Rwanda et présente certaines analogies avec celui prévalant en Inde. Une seule tribu, les Banyaruandas est divisée traditionnellement en trois castes : la caste des propriétaires, les Tutsis (14%) de la population) dont la richesse principale est le zébu, sorte de vache sacrée, la caste des agriculteurs, les Hutus (85%) et la caste des ouvriers et des domestiques, les Twas (1%). Entre les Tutsis et les Hutus existent des rapports féodaux : le Tutsi est le seigneur, le Hutu son vassal. Au milieu du XXe siècle, un conflit dramatique oppose les deux castes, avec pour enjeu la terre dans ce petit pays montagneux et peuplé sous domination belge. Des années durant, des combats frontaliers, des pogroms, des massacres éclatent. Les partisans tutsis (que les Hutus appellent des cancrelats) brûlent des villages et assassinent la population locale. Soutenue par sa propre armée, celle-ci organise à son tour des violences et des massacres.

« Il n'est pas facile de vivre dans ce pays. De nombreux villages et petites villes sont, en effet, habités par une population mélangée. Les deux camps vivent côte à côte, se croisent sur les chemins, travaillent au même endroit. Et en douce, tout le monde complote. Dans ce climat de suspicion, de tension et de peur, la vieille tradition tribale des sectes clandestines, des alliances et des mafias secrètes renaît. Réelles et fictives. Comme chacun appartient clandestinement à quelque chose, il est convaincu que l'autre aussi. Evidemment cet autre ne peut appartenir qu'à une organisation opposée, ennemie[1747]. »

La révolution de l959 a divisé le peuple banyaruanda en deux camps opposés. Le temps ne fera que renforcer les mécanismes de discordes, exacerber le conflit, et il mènera coup sur coup à des collisions sanglantes pour aboutir en fin de compte à l'apocalypse/génocide de l994. Figure-limite du journaliste décentreur, Kapuscinski cherche à montrer quelque chose qui est à la limite du « visible en commun «, à la limite du lien. Il pousse la rencontre de l'altérité aussi loin que l'y autorisent les contraintes propres au journalisme. Or, ce reportage des limites révèle, en réalité les limites du journalisme : on se heurte toujours à une altérité qui demeure insaisissable par le reporter (grand ou petit), parce qu'elle défie la visibilité et montre ainsi les limites du regard qui doit aussi se protéger.

« La guerre a blessé tout le monde, et ceux qui ont survécu ne peuvent pas s'en remettre. L'homme qui a vécu une guerre est différent de celui qui n'en a jamais vécu. Ce sont deux espèces différentes. Jamais, ils ne trouveront un langage commun car on ne peut pas vraiment décrire la guerre, on ne peut pas la partager, on ne peut pas dire à quelqu'un : « Prends un peu de ma guerre ». Chacun doit vivre jusqu'au bout avec sa propre guerre[1748]. »

En quarante ans, Ryszard a couvert une trentaine de révolutions dans le monde. Il avoue que celle qui l'a le plus impressionnée est la révolution iranienne baptisée aussi la révolution islamique. Pourquoi ? « Elle a été le dernier mouvement social du XXe siècle par lequel des foules de plusieurs milliers de personnes, sans armes, sans un seul coup de feu, ont vaincu la puissante armée du shah et ont renversé sa dictature de fer grâce à leur seule détermination. Ce fut un phénomène sans précédent dans l'histoire contemporaine[1749]. »

[1746] « Ebène. Aventures africaines », op. cité, p. 191.

[1747] « Ebène. Aventures africaines », op. cité, pp. 199-200.

[1748] « La guerre du foot… », op. cité, p. 223.

[1749] « Mon siècle avec Hérodote », op. cité , p. 96.

Le talent du reporter polonais est ici d'exhiber comme point réel non pas la destruction de la réalité mais la différence minimale. Epurer la réalité, non pour l'anéantir dans sa surface, mais en la soustrayant à son unité apparente pour y détecter la différence minuscule, le terme évanouissant qui est constitutif, tout en insistant sur la nécessité de constituer du commun pour s'adresser au plus grand nombre sans masquer l'altérité de la guerre par exemple. Comme dans certains romans, tout se fait présage, signe surdéterminé de ce qui ne peut pas ne pas arriver.

> « Les combats sur le plateau du Golan durent de l'aube au crépuscule, mais le soir les soldats descendent à Damas. Ils se déplacent en groupes dans les rues, font des achats dans les magasins, vont le plus souvent au cinéma. Mais avant, ils font une petite halte devant la poste pour faire nettoyer leurs bottes. Le plateau du Golan n'est que poussière, c'est pourquoi les bottes sont toujours grises, elles ont toujours besoin d'un coup de brosse. Les garçons qui contribuent à l'élégance des soldats savent tout de la guerre. Si les bottes sont couvertes de poussière, cela veut dire que les combats ont été rudes. Si elles sont toute empoussiérées, c'est que le front est calme. Des bottes trempées comme si elles sortaient de l'eau sont le signe que les fedayin se battent sur le mont Hermon couvert de neige. Les bottes qui puent le pétrole, qui sont barbouillées de cambouis, sont l'indice qu'il y a eu un combat de blindés, que les tankistes ont eu une rude journée. Les bottes sont de véritables communiqués de guerre[1750]. »

L'univocité du réel

Fonction essentielle de la presse comme de la philosophie : évoquer des liens, des articulations, des causalités entre des choses qui n'en ont pas forcément entre elles. Kapuscinski refait le pari de l'univocité du réel contre l'équivoque du semblant et montre qu'il y a d'autres guerres à gagner que celle de « la guerre du foot » entre le Salvador et le Honduras : l'Idée contre la réalité, l'événement contre l'état des choses, la vérité contre les opinions, la liberté contre la nature, l'intensité de la vie contre l'insignifiance de la survie, la révolte contre l'acceptation.

> « Je n'avais jamais vu une chose pareille. Avec un bistouri, un infirmier allait de blessé en blessé et faisait ressortir la balle comme on fait sauter les pépins d'une pomme. Un autre inondait la blessure de teinture d'iode et la recouvrait d'un pansement. (…) Un infirmier faisait une perfusion à un soldat agonisant. Beaucoup de curieux assistaient à la scène. (…) Le blessé était inconscient. Il était déjà de l'autre côté, mais une partie de vie menait un dernier combat désespéré. Le soldat était torse nu et tout le monde voyait ses muscles se contracter et la sueur couler sur sa peau bronzée. Ces muscles tendus et ces filets de sueur permettaient à tous de mesurer l'intensité de la lutte que la vie mène contre la mort. Tous étaient fascinés par ce combat car tous voulaient mesurer la force que détient la vie, la force que détient la mort. Chacun voulait voir pendant combien de temps la vie pouvait lutter contre la mort. Chacun voulait savoir si une jeune vie qui est encore là et refuse de se rendre pouvait réussir à repousser la mort.
>
> - Il va peut-être s'en sortir ? a demandé un soldat.
>
> - C'est impossible, a répondu l'infirmier, en maintenant la bouteille de glucose bien au dessus du blessé.
>
> (…) - Que la vie est forte, a dit stupéfait un soldat appuyé à soin fusil. Elle est toujours là ! Elle est toujours là !
>
> Tout le monde scrutait le blessé avec concentration, il régnait un silence absolu (…) Finalement, au bout de quelques minutes interminables, quelqu'un a dit :
>
> - C'est fini, il a rendu l'âme [1751]».

Passage du reportage de faits au reportage d'idées. La mort n'est pas ici, ce qui au-delà du principe de plaisir, se tiendrait à l'horizon de la vie, située à son extrémité pour y tracer une limite essentielle. Il y

[1750] « La guerre du foot et autres guerres et aventures », op. cité, p. 226.

[1751] « La guerre du foot et autres guerres et aventures », op. cité, pp. 190-192.

a bien un affrontement avec la mort, mais cet affrontement ne se résout pas en plaisir, en interruption, en décharge. Cet affrontement c'est plutôt l'excès de vie, une vie trop grande pour le plaisir, trop difficile à interrompre, à amortir dans une compulsion à la répétition. Seule la mort peut tenir le lieu de l'ontologie, arrêter le cours de la vie et faire de la contingence une nécessité. L'essence finie de l'homme est la perversion du mouvement dans la mort qui n'est pas un arrêt. C'est un passage évanouissant, un devenir qui ne nous appartient pas plus qu'au ver qui nous rongera ou au feu qui nous dévorera. On ne meurt jamais tout seul dans le vide de l'être. On meurt d'une infinité de façons elles-mêmes infinitives. La caractéristique majeure de la société de communication n'aura pas été de produire une « pensée unique », mais bien au contraire de permettre toutes les pensées dans un monde unique. Alors qu'il vient de nous quitter en janvier 2007, Ryzard Kapuscinski n'envisageait pas de prendre sa retraite et désirait voyager tant qu'il le pourrait : « pour une raison très simple. Dans ma profession, cela n'existe pas. Le reportage est mon mode de vie. C'est même une manière de voir le monde que je n'échangerais contre aucune autre[1752]. »

Un regard décentreur pour un autre journalisme

« Kapuscinski a déplacé le journalisme vers la grande littérature[1753], explique Artur Domoslawski, journaliste au quotidien polonais « Gazeta Wyborcza » qui a fréquenté le grand reporter au cours de la dernière décennie de son existence. Il précise : « Il a été un témoin exceptionnel du XXe siècle. Enfant, il a vécu la seconde guerre mondiale, puis a assisté à la construction du communisme dans son pays, à l'évolution du régime, à l'écroulement du monde colonial, aux coups d'Etat et aux révolutions en Amérique du Sud, à la montée de Solidarité en Pologne, à la chute de l'URSS. Dans la biographie ambitieuse « Kapuscinski non-fiction[1754] » qui vient de paraître début mars 2010, trois ans après son décès à l'âge de 74 ans, et fait du bruit dans la presse polonaise, Domoslawski cherche à remonter le fil de son parcours personnel et professionnel par-delà les mythes. Rendre grâce au talent rare de son illustre compatriote et néanmoins confrère, sans dissimuler son rapport ambivalent à la réalité, le retard des yeux sur les idées, ni ses liens avec le régime communisme polonais et son engagement idéologique. Sur les traces du grand reporter qui a accompli une grande partie de sa carrière à la PAP, l'agence de presse officielle, il a voyagé en Ethiopie, Ouganda, Kenya, Angola, puis Mexique, Colombie, Chili, Bolivie. En Pologne, il a consulté le dossier de Kapuscinski à l'Institut de la mémoire nationale (IPN), organe controversé gérant les archives de la police communiste. Un dossier assez peu compromettant qu'avait déjà révélé l'hebdomadaire « Newsweek Pologne », peu après la mort de Kapuscinski. Il aurait été «un collaborateur très sporadique qui n'a pas fait carrière grâce à cela. L'essentiel de ses textes analytiques figurant dans son dossier ne se différenciaient pas des bulletins qu'il écrivait pour l'agence».

L'analyse du rapport ambigu de Kapuscinski à la réalité, c'est-à-dire la question de l'autre regard du reporter est l'un des aspects les plus importants du livre. Elle apporte quelques lumières sur le style postmoderne la fiction foucaldienne du «reportage d'idées». Quelle est la part de mise en scène, de réécriture ou d'invention des propos, bref de fiction dans ses récits au souffle exceptionnel ? Artur Domoslawski se refuse à tout jugement péremptoire et à polémique stérile : «Je préfère placer ses œuvres les plus célèbres, comme «Le Négus» et «Le Shah», sur l'étagère de la littérature. Il ne faut pas l'accuser de mensonges ou de distorsions. Il s'agit de textes dont la matière est réunie de façon journalistique, car Kapuscinski était fantastiquement informé, mais dont la fabrication repose plus sur

[1752] « Autoportrait d'un reporter », op. cité, p. 170.

[1753] *Ibid*., p. 111 : «Je suis un grand partisan des citations et je partage l'opinion de Walter Benjamin selon laquelle un livre de citations serait un livre parfait» (…) p. 112 : «Quand j'écris, je lis énormément. Je lis des livres qui enrichissent ma palette littéraire. Je me promène entre les rayonnages et je prends ce qui me tombe sous les yeux.» (…) p. 113 : «Cette bibiothèque m'est nécessaire car elle est polyphonique».

[1754] Varsovie, Editions Swiat Ksiazki « le monde du livre », 2010.

un souci d'expérimentation, et non de précision factuelle. C'est vrai que certains de ses interlocuteurs y parlent un langage baroque que personne n'utilise[1755]. »

Vous avez dit reporter «décentreur» qui est parti à la rencontre de l'altérité, s'est métamorphosé et débarrassé d'un certain nombre de préjugés pour mieux voir? Une manière à la fois impressionniste et populaire de rendre compte d'un régime de vérité qui réclame une présence sur le terrain et une passion pour «les autres», notamment les colonisées et les sans-noms. Ryszard Kapuscinski incorpore dans toute sa splendeur et son ambivalence l'idéal journalistique de la figure benjaminienne du flâneur.

[1755] Piotr Smolar « Ryszard Kapuscinski, l'homme derrière le monument », Le Monde, 29 janvier 2010, p. 3.

II CHAPITRE 14

Michael Herr au Vietnam : la cécité du regard face à la violence

- « Le bonheur, quant à lui, est un sommeil éternel. Rien de plus légitime que de le protéger contre les malades atteints d'insomnie[1756].»
- «Un acte de violence n'a jamais de témoins. Il n'a que des participants.» (Jean-Paul Sartre)
- «On est toujours puceau de l'horreur comme de la volupté. » (Ferdinand Céline)

En automne 1967, le reporter Michael Herr, 27 ans, persuade Harold Hayes, le rédacteur en chef du magazine américain « Esquire » de l'envoyer comme correspondant de guerre du journal pendant la guerre du Vietnam. Il va vite gâcher le bonheur naïf des va-en-guerre et la rhétorique guerrière des faucons. Baroudeur impénitent, il est resté là bas près de deux ans et y a couvert les moments les plus intenses et les plus durs du conflit, notamment l'offensive du Têt de janvier 1968 et le long siège de Khe Sanh. Face à un Vietcong invisible et omniprésent, le reporter «décentreur» livre son regard distancié sur la guerre et sur son métier de correspondant. Immergé comme un soldat de l'information dans le bain de la violence totale et formant une armée d'yeux qui nous auraient fait « voir » les choses de la guerre comme si nous y étions… Avec la sarabande de la peur de mourir[1757], fantasme ultime des survivants qui ne veulent pas être des salauds de voyous voyeurs.

> « Couvrir la guerre, quel truc pour se couvrir soi-même, aller chercher une information et en ramener une tout autre, totalement autre, s'ouvrir les yeux de force, se refroidir le sang au-dessous de zéro, la bouche si sèche qu'un grand bol d'eau s'y engouffre avant d'avaler une gorgée, l'haleine plus rance qu'une odeur de cadavre. Parfois la peur partait dans tous les sens, si vite et si loin qu'il fallait s'arrêter net pour la regarder. On ne pensait plus aux Cong, c'étaient les arbres qui pouvaient nous tuer, l'herbe éléphant qui se faisait meurtrière, le sol sous vos pieds qui avait une volonté mauvaise, on était comme plongé dans le bain. Même alors, étant donné l'endroit où on était, ce qui arrivait à tant de gens, c'était encore un privilège que d'avoir peur[1758]. »

Voir et reporter la violence au Vietnam

Simultanéité de l'écriture journalistique et du vécu quotidien de la violence qui nous fait entrer dans le vif paradoxe du « vouloir voir » et du « vouloir ne pas voir ». Sensations étranges et ambivalentes du correspondant de guerre, moderne voyou/ voyeur/voyant professionnel, à la fois farouche et insaisissable, devant la vision quotidienne de la mort, des cadavres étalés sans pudeur comme « toute la

[1756] Tony Duvert « Journal d'un innocent », Paris, Minuit, 1978.

[1757] Florence Aubenas «Grand Reporter», op. cité, pp. 55-56 : « Il y a deux problèmes avec la peur : quand on n'en ressent pas du tout ou quand on en ressent trop. Dans une zone dangereuse, tu as peur tout le temps. Si un jour, en plein climat de violence, tu te sens tout à fait à l'aise, comme chez toi, sans ressentir le moindre pincement, il faut tout de suite changer de métier. C'est quand on commence à se croire invincible, qu'on est vraiment en danger (…) Ma chance est de bien connaître ma peur. Nous nous sommes habituées l'une à l'autre, elle m'est devenue familière, nous travaillons ensemble. Parfois même, elle me tient compagnie.»

[1758] Michael Herr « Putain de mort », Paris, Editions de l'Olivier/Seuil, 1996, p. 70.

porno du monde ». Le jeune reporter y apprend la peur, pas vraiment le courage, il y découvre qu'on peut voir le spectacle de la guerre sans vraiment vouloir voir, que souvent c'est la violence qui dicte au regard au point même de le violer.

> « Vous savez ce que c'est : vous voulez regarder et vous ne voulez pas (…) Je n'avais pas encore de mots pour ça (…) Ce qu'on voit si souvent, on a tellement besoin de s'en défendre, et on a fait 30 000 milles pour le voir.[1759]»

Le jeune reporter tente peu à peu d'apprivoiser cette intimité banale avec la violence, cette censure ambivalente du regard supposé tout voir et qui refuse de voir le ballet macabre des corps morts. Et même de croiser le regard des survivants. « Non, mec désolé, il est trop cinglé pour moi, a dit un de ses coéquipiers. Tu n'as qu'à le regarder dans les yeux, on y voit toute cette putain de guerre[1760]. »

Ainsi, il était convenu au départ que le reporter de guerre devait livrer chaque mois sur une colonne ses impressions de témoin embarqué (« embedded »), mais, en réalité, il n'a rédigé et envoyé que quelques reportages en direct, à chaud, du front à son journal « Esquire », car de son propre aveu, il lui a fallu du temps pour comprendre qu'il était « gelé », lui, pas l'information. C'est la guerre qui lui commande ce qu'il doit voir, ce qui entre dans ses yeux et quand « ça » entre. Elle joue le rôle de révélateur et demande le temps de la maturation, celui de l'après. Bénéficiant d'une grande liberté par rapport à ses confrères obligés d'écrire chaque jour, la plupart de ses reportages seront publiés à son retour dans « Esquire » mais aussi dans « Rolling Stones » et la « New American Review ».

> « Je suis venu couvrir la guerre et la guerre m'a recouvert (…) Il a fallu la guerre pour m'apprendre qu'on est tout autant responsable de ce qu'on voit que ce que l'on fait. Le problème était qu'on ne savait pas toujours ce qu'on avait vu, pas avant longtemps, parfois des années, et qu'il y avait une bonne part qu'on ne comprenait jamais, qui restait comme une réserve derrière les yeux. Le temps et l'information, le rock and roll, la vie elle-même, ce n'est pas l'information qui est gelée, c'est vous.[1761]»

Thème récurrent en forme de thèse : Herr est parti au Vietnam pour couvrir la guerre, mais c'est cette dernière qui couvre le reporter et le recouvre…. Et la violence entre… Mais après coup, parfois il faut des années, comme s'il fallait la digérer, la ruminer, l'assimiler, la faire sienne pour mieux la restituer aux lecteurs/spectateurs. Roland Barthes se demandait si l'écriture n'était pas la projection énigmatique de notre propre corps. Est-ce que le reportage que nous racontons ne serait pas la projection énigmatique de notre propre histoire ? Pendant près d'une décennie, Herr réunira l'essentiel de ses analyses, ses articles, ses témoignages parfois contradictoires et de ses dépêches pour tagger une hallucinante fresque en l'honneur de la génération perdue, vieille avant l'âge et « prise par l'événement », pour qui le Vietnam a tenu de jeunesse. A la fois proche et lointaine.

> « Il avait un de ses visages – j'en ai vu mille comme lui à des centaines de bases et de camps, les yeux vidés de toute leur jeunesse, la peau décolorée, des lèvres blêmes et froides, et je savais qu'il ne s'attendait pas à ce que cela revienne. La vie l'avait fait vieux, il la vivrait comme ça (…) C'était des visages de mômes à qui tout leur passé était retombé dessus, ils étaient à quelques mètres mais ils vous regardaient d'une distance que vous ne pourriez jamais franchir[1762]. »

Un reporter « embarqué » mais pas dupe

Même entier, on ne sort jamais intact de cet enfer là. D'ailleurs, la seule fois où il est légèrement blessé par la maladresse d'un jeune soldat, Herr se touche la tête et surtout les yeux, ses précieux instruments de travail, pour constater qu'ils sont intacts, qu'ils sont protégés. Regard pertinent et impertinent sur

[1759] *Ibid*., pp. 26-27.

[1760] *Ibid*., p. 14.

[1761] *Ibid*., p. 28.

[1762] *Ibid*., p. 24.

la guerre, « Dispatches » (1977) traduit en français sous le titre décalé de « Putain de mort » est aussi une réflexion actuelle sur l'information en temps de guerre, son traitement, sa censure et sur ces « doux dingues qui couvrent la guerre » dans le même lit que l'armée. Sans toujours récolter des réponses satisfaisantes.

> « Je n'avais jamais compris l'intérêt de poser des questions importantes aux généraux, sur n'importe quel sujet, ce sont aussi des officiels et leurs réponses sont toujours prévues à l'avance. J'écoutais à moitié, d'une oreille intermittente[1763]… »

Reporter « embarqué » dans la guerre du Vietnam, Herr n'est cependant pas dupe des malentendus et autres quiproquos entre la presse qui voit le carnage et les officiers supérieurs des Marines qui baignent dans un optimisme de circonstances et cultivent l'idéologie de la communication qu'ils voudraient faire gober pour de l'information. « Surtout lorsque cela faisait passer de lourdes pertes pour des pertes légères, des embuscades et des défaites pour des ruses tactiques et des replis stratégiques[1764]. »

Le seul rapport réel au présent du reporter est celui d'une incorporation dans la mesure où il faut entrer dans sa composition, devenir un élément actif de ce corps qui parfois oublie qu'il est là, au milieu des soldats. D'où l'impression d'étrangeté.

> « Pour un journaliste isolé, c'était quelque chose que de se joindre à une unité avant opération, car cette unité, de la taille d'une compagnie ou plus encore, pouvait l'absorber, ainsi que la curiosité que sa présence provoquait invariablement, et quand l'opération était terminée la plupart des soldats ne savaient même pas qu'il avait été là[1765]. ».

Mais quand six correspondants de guerre débarquent au commencement d'une opération, leur présence flatte et énerve à la fois le colonel et le simple Marine. Attraction-répulsion à l'égard de ceux qui ne sont pas obligés d'être là, comme eux, et qui acceptent de risquer leur peau pour mieux informer l'opinion. L'ambivalence règne face au surgissement de ce nouveau pouvoir de l'information au beau milieu de la guerre.

> « Alors peu importait que nous soyons habillés exactement comme eux et que nous allions au même endroit qu'eux, nous étions aussi exotiques et inquiétants que la magie noire. Nous venions avec des appareils photo et des questions comme pour promettre d'ôter l'anonymat à ce qui allait se passer, et nous étions comme des chiens de garde. Le simple fait que nous les ayons choisis semblait promettre les batailles les plus terrifiantes, car tous ils étaient sûrs que les correspondants de guerre ne perdent jamais leur temps[1766]. Cette blague là, nous l'avions tous pigée[1767]. »

Avec ironie et humour, Herr raconte les incontournables conférences de presse au centre de presse des Marines, sortes de grandes messes des armées, qui cultivent la langue de bois du politiquement correct et de la propagande en temps de guerre. Du pur mensonge dans le communiqué de presse qui parle pour ne rien dire. « Je tiens à vous dire que les Marines là-bas[1768] sont impeccables (…) Oui tous les deux jours, ils prennent un bain ou se lavent convenablement. Ils se rasent tous les jours, sans ex-

[1763] *Ibid*., p. 149-150.

[1764] *Ibid*., p. 146.

[1765] *Ibid*., p 192.

[1766] Floence Aubenas, grand reporter nuance ici le point de vue de Michael Herr, grand reporter : «La plupart des gens nous regardent en se demandant ce que nous venons faire là». (In «Grand Reporter», op. cité, p. 49). Mais auparavant, elle a abondé dans son sens : «On fait rarement un reportage quand il ne se passe rien, ça nous est d'ailleurs reproché : c'est presque devenu un signe de malheur de voir débarquer les journalistes. Nous voyageons pour des guerres, des faits-divers, des tsunamis, des catastrophes en tout genre. Nous nous retrouvons à partager avec des inconnus ce qui restera sans doute la période la plus tragique de leur vie, exceptionnelle au sens propre du terme.» (*Ibid*., p. 17)

[1767] *Ibid*., p. 193.

[1768] NDLR : au siège de Khe Sanh.

ception. Leur humeur est bonne, ils sont pleins de courage, leur moral est excellent et ils ont les yeux qui font des étincelles[1769] ! »

Parfois, un journaliste, lassé par ce maquillage idyllique de la réalité guerrière digne d'un décor Potemkine, se lève, fait son boulot sans connivence et pose la question qui fâche ou décrit sans fard ce qu'il a vu, lui sur le terrain, là-bas, à Khe Sanh, encerclé par le Vietcong.

> « Général, et les défenses de Khe Sanh ? Voilà, vous avez construit un magnifique club pour officiers, avec l'air conditionné, et il est en ruine. Vous avez construit un bar et il a sauté. ». Il avait commencé calmement mais il avait du mal à contenir sa colère. « Vous avez là-bas un poste sanitaire qui est une honte, placé carrément sur la piste, exposé tous les jours à des centaines d'obus, non protégé par en-haut. Vous avez des hommes dans la base depuis juillet, vous attendez une attaque au moins depuis novembre et ils vous bombardent durement depuis janvier. Général, pourquoi ces Marines ne sont-ils pas enterrés[1770] ? »

Les mots précis du reporter claquent comme une rafale et mettent à jour les douleurs cachées des Marines assiégés par le Vietcong. Et pourtant toutes ces descriptions distanciées et colorées, ces récits behaviouristes des questions/réponses ne peuvent nous faire entrer au présent dans l'intimité de la violence, les exigences de l'information et tisser ainsi un vrai lien avec les combattants.

> « Au début de la question, le colonel avait soudain sauté de côté sur sa chaise, comme si on lui avait tiré dessus. Maintenant, il essayait de mettre sa tête devant celle du général pour lui envoyer le genre de regard signifiant : « Vous voyez, général ? Vous voyez le genre de têtes de nœud avec qui je dois travailler tous les jours ? » Braestrup regardait maintenant le général en face en attendant sa réponse – la question n'avait pas été de pure forme- et la réponse ne s'est pas fait attendre. « Peter, a dit le général, je pense que vous tapez sur un tout petit clou avec un marteau énorme[1771]. »

Entre inconscients et insensés, ceux qui restent au cœur de la mêlée se comptent et notent ceux qui n'y reviennent plus et ne veulent plus s'exposer au risque de perdre leur regard. L'héroïsme au Vietnam est une grande trouille surmontée au milieu de la folie ordinaire et de ses inévitables clichés qui ne rendent pas compte du spectacle de la violence au quotidien.

> « Les survivants, plus tard, avaient l'occasion de se demander s'ils avaient vraiment eu du courage ou si seulement la vie, voire l'extase, les avait submergés. Il y en a eu beaucoup qui ont trouvé la force de tout arrêter, qui ont refusé une fois pour toutes de sortir : ou bien ils se sont soumis à la sanction finale ou bien ils ont disparu. Beaucoup de journalistes aussi. J'en ai vu qui sont sortis une ou deux fois, ensuite plus jamais[1772]. Parfois, je pensais que c'était eux les plus sensés, les plus sérieux de tous, bien que pour être honnête je ne l'aie dit qu'à la fin de mon séjour là-bas[1773]. »

Un corps à corps rock and roll avec les mots

Sujectivation/objectivation. Ecrire, ce n'est pas mettre ses notes au propre mais bien entrer dans une forme de perception ou d'expression, voire de délire hallucinatoire… quand on baigne comme Michael

[1769] Ibid, p. 152.

[1770] *Ibid*., p. 152.

[1771] *Ibid*., p.152-153.

[1772] Florence Aubenas «Grand reporter. Petite conférence sur le journalisme», op. cité, pp. 72-73 : «Après ma libération, je me posais moi aussi cette question (ndlr : de la peur de retourner dans des pays en guerre après avoir été prise en otage). Je m'étais donné deux ans d'attente avant de reprendre la route pour le Tchad ou le Kosovo et trois ans pour des endroits vraiment en guerre. J'ai été libéré le 11 juin 2005, j'ai pris l'avion pour l'Afghanistan en juillet 2008… Cela faisait pile trois ans. Je n'y tenais plus. La vie de reporter me manquait et je voulais en avoir le coeur net : est-ce que j'allais tenir le coup ? Est-ce que je n'avais pas gardé des sortes de blessures que j'ignorais moi-même ? En arrivant là-bas, beaucoup de réflexes se mettent en place spontanément. On entend ces bruits de guerre, les pales d'un hélicoptère, le claquement des armes qu'on charge. Je m'étais préparée à être humble : si je ne le supporte pas, je reprends le premier avion. Tout de suite. Et puis non. Je suis restée. C'était très important pour moi.»

[1773] *Ibid*., pp. 70-71.

Herr en continu dans la violence depuis des mois. Un monde où il n'y a ni répit ni repos, seul un délire en forme de dérive permet de tenir le coup.

> « Dormir à Khe Sanh, c'était comme s'endormir après quelques pipes d'opium, une dérive flottante mais consciente ; de sorte que, même en dormant, on se demandait si on dormait, on notait chaque bruit à la surface, chaque explosion, chaque frisson qui parcourait le sol, en classant chaque détail sans jamais se réveiller (…) Dormir n'était pas un plaisir, pas un vrai repos[1774]. »

Herr, reporter de guerre, cherche le corps à corps avec la violence brute dans un corps à corps hallucinant avec les mots qui ne peuvent décrire ce qu'il voit. Avec une bonne dose d'affect et un zeste d'érotisme barbare.

> « De toute façon, vous étiez en train de couvrir la guerre, le choix de vos articles en disait long et au Vietnam un tel engouement pour la violence ne restait pas longtemps sans récompense : elle venait vous couvrir tout entier de sa bouche sauvage[1775] »

S'il ne conserve guère de souvenirs de ses rêves au Vietnam, Michael est hanté par tous ces morts avec lesquels parfois il volait en hélico qui lui « racontent » toujours la même histoire. Histoire répétitive qui tient du fantasme plus ou moins assumé, de la compulsion de répétition.

> « Au bout d'un an j'étais si bien branché sur les histoires, les images et la peur que même les morts se sont mis à me raconter des histoires. On les entendait parler d'un lieu lointain et pourtant accessible où il n'y avait plus d'idées, d'émotions, de faits, plus de langage véritable, seulement des informations à l'état pur. Quel que soit le nombre de fois où ça s'est passé, si je les avais connus ou pas, peu importe ce que je ressentais où la façon dont ils étaient morts, leur histoire était toujours la même. Ca disait : « Mettez-vous à ma place ».[1776]»

Contrairement à Jean Hatzfeld, lors sa patiente écoute des victimes et des bourreaux du génocide rwandais qui privilégie la parole et le journalisme de l'après violence, Michael Herr, lui, cherche à rendre compte de son face à face avec la violence au présent, c'est-à-dire de la destruction de tout lien entre le dedans et le dehors. Il met en garde contre les clichés et les images d'Epinal sur la guerre.

> « On n'est pas dans un foutu film ici, tu sais[1777].» « Venez dit le capitaine, on va vous emmener jouer aux cow-boys et aux Indiens[1778] ».

Travail de longue haleine qui n'en finit pas de s'élaborer. Herr a mis huit ans pour accoucher de ce récit étonnant plein de béances et de déchirures où le présent de la guerre et l'après cohabitent dans les stridences de la guitare de Jimi Hendrix au milieu des explosions et de l'odeur du napalm et des joints qui circulent.

> « Quant aux rêves, ceux que j'avais perdus là-bas me reviendraient plus tard, j'aurais dû le savoir, il y a des trucs qui insistent jusqu'à ce qu'ils vous attrapent. La nuit viendrait où ils seraient nets et impitoyables, la nuit qui serait la première d'une longue série, je me souviendrais et je me réveillerais en croyant presque n'être jamais allé à aucun de ces endroits[1779]. »

Fiction/«réa-lité» dans la droite lignée de Barthes[1780] et de Mailer : non seulement le «reportage d'idées» est une fiction théorique, mais le journalisme est aussi une fiction, parce qu'il s'agit toujours d'un re-

[1774] *Ibid*., p.142.

[1775] *Ibid*., p. 67.

[1776] *Ibid*., p. 37-38.

[1777] *Ibid*., p. 29.

[1778] *Ibid*., p. 66.

[1779] *Ibid*., p. 40.

[1780] Roland Barthes «L'effet de réel», Communication, 11, 1968, in G. Genette et T. Todorov (dir.) «Littérature et réalité», Paris, Seuil, 1982, pp. 81-90.

gard toujours singulier (ici celui de Herr, là celui de Kapuscinski ou de Aubenas), nécessairemement conflictuel pour ceux qu'il regarde, alors qu'il n'y est pas obligé et qu'il pourrait se poser ailleurs.

> «Sur le terrain ou dans son bureau, le journaliste est toujours auteur de fiction[1781]. La réalité dont il parle n'est pas «la» réalité. Pas plus à «Libération» qu'ailleurs»[1782]

Ecrire c'est effacer. Et effacer c'est encore écrire. Pas seulement pour biffer un nom impropre, une phrase maladroite ou affiner une idée. Au Moyen-âge, par manque de manuscrits, les moines ont gratté les parchemins anciens pour pouvoir les réutiliser : des palimpsestes. Certains textes précieux ont été perdus pendant des siècles, d'autres à jamais, parce qu'un scribe obscur avait besoin de gommer pour écrire. Tout palimpseste est une énigme, un parchemin effacé qui dit une chose et en cache une autre. « Dispatches » ressemble à un de ses palimpsestes où rien ou si peu de la violence au Vietnam ne restera visible. Où tout se mêle « en un disque stroboscopique qui monte si haut que la guerre devient un véritable trip, comme c'est marqué sur tous les couvre-casques. Faire une foire pareille, à la fin, ça peut vraiment vous démolir[1783].» Et pourtant Michael Herr veut nous faire voir quelque chose qui nous est autre (le surgissement de la violence) et réussit à rendre visible ce qui est d'ordinaire invisible… grâce à l'ingéniosité d'une écriture hallucinée.

> « L'écriture offre une extraordinaire liberté, en ouvrant tous les champs du possible. En s'affranchissant du support technique, elle permet de restituer la parole, l'image, l'idée, le sentiment. Elle a donc cette fonction de rendre visible ce qui est invisible[1784].»

Regard protégé ou regard mort : des faits à l'intimité de la violence

Reconstituer les faits ne suffit pas pour faire «voir» la violence à l'état brut, ici et là : le reporter d'idées américain veut révéler ce qui est caché, l'effroyable qu'il décrit avec lucidité et un brin d'ironie sur lui-même et son défi. « J'étais là pour voir (…) Je n'étais pas bête mais sûrement naïf ; il est difficile de relier certaines choses quand on vient d'un endroit où l'on se promène tout le temps avec la guerre dans la tête[1785] ». Texte fameux sur le journalisme qui n'échappe pas à l'alternative castratrice : regard protégé qui ne voit rien (cécité des journalistes) ou regard mort qui «voit» l'étrangeté, l'altérité par excellence, donc au bout du récit «décentre» la situation parce qu'il est immergé dans des fantasmes indicibles.

La guerre en (et plein la) tête, dans la solitude du trauma, le talentueux reporter tente ici un pari quasi impossible : nous faire voir dans un style très rock and roll l'instant « choc » de la violence, l'altérité non domestiquée, tout et rien, comme si nous y étions, là bas, au Vietnam, pendant cette « putain de guerre ». Comme les images d'un flash avec les ombres dures et noires à la limite du supportable pour un spectateur conscient, pour un journaliste dont le regard est protégé des cadavres réels, comme blindé contre le tir des affects et des percepts. Herr le suggère fortement dans cette scène d'évasion de prisonniers NVA et Vietcongs qui ont provoqué un début d'incendie pour faire diversion, semble-t-il.

> « Les ARVN et quelques Américains tiraient à l'aveuglette dans les flammes et les corps brûlaient là où ils tombaient. Les cadavres de civils restaient sur les trottoirs, un pâté de maison plus loin et le jardin près du fleuve était couvert de corps. Il faisait froid, le soleil ne s'est pas montré une seule fois, mais l'effet de la pluie sur les cadavres était encore pire que ce qu'aurait fait le soleil. C'est lors d'une de

[1781] Norman Mailer «Les Armées de la nuit» (The Army of the Night», lere édition simultanée de The American Library et au Canada, de General Publishing Company Ltd, 1968), trad. fr. M. Chrestien, Paris, Grasset, 1970.

[1782] Marc Kravetz «Du bonheur d'être journaliste», Libération, 22 mai 1978, p. 5.

[1783] *Ibid*., p. 68.

[1784] Jean-Paul Mari « C'est écrit » in « Grand Reportage. Les héritiers d'Albert Londres », Paris, Editions Florent Massot, 2001, p. 151.

[1785] «Putain de guerre» (Dispatches), op. cité, p. 28.

ces journées que j'ai compris que le seul cadavre que je ne supporterais pas de regarder serait celui que je n'aurais jamais à voir[1786]. »

On baigne ici en pleine ambivalence. Le reporter est pris, comme enchanté par cette folie guerrière qui l'accompagne jusque dans ses rêves. Obsédé par l'envie de voir et de faire voir, mais il n'est jamais sûr d'y parvenir, de donner à voir malgré la porte de l'hélico toujours ouverte et l'impossibilité de fermer les yeux sur la réalité de cette guerre. Puisqu'il est là et payé pour voir « Mieux valait voir, je ne traversais pas tout ça pour ne rien voir[1787].» Pourtant, Michael Herr a été le plus loin possible dans son exercice de pure voyance pour couvrir la cristallisation de la violence et ses accrocs irrationnels dans l'éclat de l'instant. Son propre aveu d'échec de dire le vécu de la violence en fait aussi sa vraie réussite. A la fois témoin gênant et privilégié qui arrive trop tard et ne voit rien… pour mieux nous faire saisir l'instant nihiliste de la violence.

> « On avait ce nyaq et on allait le dépiauter » (Un troufion me racontait ça) »Je veux dire qu'il était déjà mort et tout, alors le lieutenant arrive et nous dit : « Hé, trouducs, il y a un journaliste au TOC[1788], vous voulez qu'il arrive et qu'il voie ça ? Servez-vous un peu de vos foutues caboches, il y a un moment et un endroit pour tout … ». Dommage que tu n'aies pas été avec nous la semaine dernière » (un autre troufion rentré d'une opération sans contact avec l'ennemi), « on a tué tellement de nyaqs que c'était même plus drôle.[1789]»

Sans avoir toujours la prétention d'échapper aux clichés du genre et de décrire la guerre comme dans un film, Herr est possédé par l'incroyable prétention de saisir cette altérité fugitive et vertigineuse mieux qu'un photographe au plus près de l'action, sur le champ de bataille. Comme si on pouvait voir le fait de la violence dans toute sa vérité, sans sortir du cadre et sans jouer au « caméléon[1790] » qui se croyait partout chez lui, même dans la jungle avec le Vietcong omniprésent. Il décrit un point limite pour tout reporter, là où il contemple sa propre cécité, son regard protégé et avoue son impossibilité à voir l'altérité de la violence qui pourtant lui crève les yeux à la manière d'Oedipe.

Faire voir les marginalités ignorées, notamment ces « autres » que les « nôtres » deviennent dans la violence, ruinant à la fois nos certitudes identitaires et nos notions du bien et du mal, c'est là un des enjeux essentiels et la pierre de touche du mouvement du « New Journalism », aux Etats-Unis, dans les années 1960 et 1970, dont Michael Herr, envoyé sur le front de la guerre du Vietnam en 1867-1969, apparaît être un brillant représentant[1791].

Ainsi, cette scène dans l'hélicoptère est significative de ce handicap du regard protégé qui ne veut pas voir les yeux du jeune soldat mort… comme un remords vivant :

> « Quand on a décollé, le vent s'est engouffré dans l'appareil, les ponchos se sont mis à frémir et à trembler et celui à côté de moi s'est ouvert brusquement comme une gifle, découvrant un visage. Ils ne lui avaient même pas fermé les yeux. Le mitrailleur s'est mis à hurler de toutes ses forces : « Ferme-le ! Ferme-le ! » Peut-être croyait-il que les yeux le regardaient, mais je ne pouvais rien faire. Ma main y est allée par deux fois mais je n'ai pas pu et puis je l'ai fait[1792]. »

La vue est un sens handicapé face à la terreur brutale et lorsque le reporter de guerre voit cette altérité par excellence, c'est à travers une vision trouée, nocturne, onirique comme une danse fantasmatique au présent qu'il accède enfin par bribes à la vérité de la violence.

[1786] *Ibid*., p. 83.

[1787] *Ibid*., p. 254.

[1788] Tactical Operations Command.

[1789] *Ibid*., p. 71.

[1790] Selon le mot de l'écrivain Tom Wolfe, pilier et théoricien du mouvement «New Journalism». Pour en savoir plus, consulter Wolfe T. et Johnson E. W. (dir.) «The New Journalism», New York, Harper & Row Publishers, 1973.

[1791] Géraldine Muhlmann «Du journalisme en démocratie», op. cité, p. 290.

[1792] *Ibid*., pp. 25-26.

« La nuit, quand nous sommes rentrés au camp, j'ai jeté le treillis que j'avais porté. Et pendant les six années qui ont suivi, je les ai tous revus, ceux que j'avais vraiment vus et ceux que j'avais imaginés, les leurs et les nôtres, les amis que j'aimais comme les inconnus, des personnages figés pris dans une danse, une danse de toujours. Des années à penser ceci ou cela sur ce qui vous arrive quand vous suivez un fantasme jusqu'à ce qu'il devienne réalité et qu'alors vous n'avez plus aucune prise sur cette réalité. Jusqu'à ce que je me sente un danseur moi aussi[1793].» Au fond, peu importe ici les faits et les communiqués (de victoires ou de défaites) qui parlent moins que les fantasmes et les flashes, seul compte ce qui hante la tête du reporter et dont on se souvient comme un « ça me regarde » au point de perdre son propre regard. Certes, Herr est là pour regarder, écouter et témoigner, pas pour participer et tuer, sauf une fois où il franchit la ligne jaune et se met, lui aussi, à tirer. « Je n'étais plus un journaliste, j'étais un combattant[1794] ». Cette histoire avec ces moments de choc qu'il raconte n'est pas une rencontre réelle mais la fiction de sa propre folie inaccessible aux autres malgré la fausse intimité/fraternité du combat. Même Herr ne comprend guère lui-même ce qu'il est devenu dans ce corps à corps quotidien avec la violence devenue une drogue, comment il a échappé à la folie guerrière. Il est autre, hors de lui-même, comme étranger dans le creuset de la guerre et de la fureur au Vietnam. Avec toute l'amvivalence de la position du témoin qui raconte ce qu'il a vu ou/et cru voir.

« Bien sûr, nous étions intimes, note-t-il avec ironie et comme pour répondre au cliché de la fraternité des compagnons d'armes, je vais vous dire à quel point : c'étaient eux mes armes et je les laissais faire. Je les ai pas laissés creuser mes trous ni porter mon paquetage – il y avait toujours des troufions qui le proposaient – mais je les ai laissés faire ça pour moi pendant que je regardais, peut-être pour eux, peut-être pas. Nous nous sommes couverts les uns les autres, un échange de services qui a très bien marché jusqu'à cette nuit où j'ai basculé du mauvais côté de l'écran, debout derrière des sacs de sable sur une piste à Can Tho avec un automatique de calibre 30 entre les mains, tirant pour couvrir les quatre hommes d'équipage d'un jet qui essayaient de se mettre à l'abri[1795].»

La réussite comme aveu d'échec

Bien qu'il élargisse le regard en prenant le temps distancié de la réflexion sans renier le choc du présent de la guerre, on cerne sans doute là aux limites du journaliste « embedded », comme ce reporter américain en Irak métamorphosé en espion qui indiquait en 2004 aux Marines de son unité où se cachaient les résistants irakiens à l'entrée de Bagdad. Embarqué dans le présent de la violence, Michael Herr éprouve à la fois les forces et les limites du journalisme «décentreur» à la Georg Orwell[1796], d'un autre regard dont l'intérêt est de décentrer pour y voir quelque chose au point qu'il est hanté par le souci de colorer la « présence » des choses, y compris dans leur surgissement traumatique.

On touche là au paradoxe de la cécité du regard chez Michael Herr. Cocktail subtil de la résistance (regard protégé) du spectateur à son spectacle (ou du témoin à son témoignage) et du choc (mort du regard) qu'il éprouve qui est, au bout du compte, l'objet unique du reportage. Avec, par exemple lors de cette scène en hélicoptère à deux séquences, une précision réaliste quasi chirurgicale pour décrire « cette espèce de chose qui n'est pas réelle » et dont le regard blessé du reporter ne peut affirmer si le Marine est vraiment mort. Après la naissance du regard valorisé du «J'ai vu» exhibé par Régis Debray au Kosovo[1797], on assiste dans la scène suivante à l'anéantissement progressif du regard du reporter de guerre.

« En face de moi, trois mètres, un jeune soldat a essayé de sauter hors des sangles. Il est tombé en avant avec un sursaut et il est resté comme ça, le canon de son arme pris dans le filet en plastique rouge à l'arrière du siège. Quand l'hélico est remonté en virant il est retombé durement en arrière contre le

[1793] *Ibid*., pp. 72-73.

[1794] *Ibid*., p. 72.

[1795] *Ibid*., pp. 71-72.

[1796] «Pourquoi j'écris» («Why I Write», 1946), in Georg Owell, «Essais, articles, lettres», vol. I : 1920-1940 (The Collected Essays, Journalism and Letters of Georg Owell, vol. I: An Age Like Like 1920-1940, Londres, Secker & Warburg, 1968), p. 19-27.

[1797] I- chap. 6 : quelques symptômes qui font époque.

filet et une tache sombre comme la main d'un enfant est apparue au milieu de sa veste d'uniforme. Elle a grandi – je savais ce que c'était mais pas vraiment – elle est remontée vers les aisselles puis elle a descendu les manches et couvert ses épaules en même temps. Elle a inondé sa taille et puis ses jambes, elle a couvert la toile de ses bottes jusqu'à ce qu'elles soient aussi brunes que ses vêtements l'étaient devenus, pendant que des gouttes lentes et lourdes coulaient du bout de ses doigts. Je croyais entendre les gouttes tomber sur le plancher métallique de l'hélicoptère. Hé !... Oh ! Mais ce n'est rien du tout, ce n'est pas réel, c'est juste une espèce de chose qui n'est pas réelle. Un des mitrailleurs de porte était écroulé sur le sol comme une poupée de chiffons. Sa main avait l'aspect d'une livre de foie cru et sanglant venue de chez le boucher. Nous nous sommes posés sur la même piste d'où nous étions partis quelques minutes plus tôt mais je ne n'en suis pas aperçu avant qu'un type me secoue par l'épaule et alors je n'ai pas pu me lever. Je ne sentais plus mes jambes sauf qu'elles tremblaient, le type a cru que j'étais blessé et il m'a aidé à me lever. L'hélico avait été touché huit fois, le sol était couvert de débris en plastique, un des pilotes devant était mourant et le jeune soldat était à nouveau pendu aux sangles. Il était mort, mais (je le savais) pas vraiment mort[1798]. » Scène irréelle et forte à la fois qui nous montre qu'il n'y a de spectateurs que protégés mais pas de spectacle possible de la guerre sans clichés et autre stéréotypes.

Malgré son aveu d'échec à tout faire voir au moment où il est regardé, dépossédé et perd donc son propre regard, Herr apprivoise et saisit l'instant fugace de la violence où elle se fait autre, quasi invisible, presque transparente tant nous nous en protégeons… pour survivre. C'est là son indéniable réussite à travers ce texte halluciné, « choc », et comme « troué » par le présent de la violence car son handicap, voire son demi-échec même, est signe d'authenticité et de vérité. Lorsqu'on émettait des doutes sur l'utilité de son travail, Don McCullin, l'un des princes du photoreportage, disait ceci : « Je persiste à croire que ce n'est pas naïf de se dire que ça compte : voir et regarder là où d'autres se détournent les yeux est la règle même de ma vie de correspondant de guerre. Mes photos, parmi tant d'autres au fil des années, ont fait beaucoup pour éveiller l'opinion publique, et je me méfie profondément de toute tentative pour censurer l'expression de la vérité. »

Jonglant avec les «faits» pour tendre vers l'intimité de la violence, Michael Herr incarne bien la figure ultime et ambivalente du flâneur voyeur/voyant. Comme chez Orwell, le regard est un décentrement par rapport à la vision instituée, l'expression hallucinée d'une perspective singulière qui prend ses distances vis à vis des visions communes au point de les défier pour reporter l'intimité de la guerre du Vietnam. Il permet de peaufiner notre idéal hétérotopique du reporter d'idées qui n'a rien à voir dans le cas de Herr avec le journalisme-en-lutte et à un degré moindre avec le journalisme critique.

[1798] *Ibid*., pp. 169-170.

II - CHAPITRE 15

Jean Hatzfeld, le reporter de l'après … génocide

- « *Ils sont vivants, les morts couchés sous la terre* [1799]»
- « L'universel, c'est le local moins les barrières[1800] »
- « Nous avions l'ordre de nous assurer qu'il n'y avait personne derrière nous. Juste pour nettoyer *le coin*.[1801] »

Si le regard du reporter sur le terrain ne peut pas tout voir du vif de l'événement, ne faut-il pas prôner un journalisme de l'écoute et de « l'après [1802]», tisser un lien/conflit même ténu non seulement avec les victimes mais aussi avec les bourreaux génocidaires, voire même rapporter sereinement comment ils cohabitent vaille que vaille aujourd'hui au nom de la politique officielle de la réconciliation nationale au Rwanda? D'où l'importance de la pluralité des récits qui permet de jouer et d'éclairer les points de vue des uns par les mots des autres.

C'est le pari presque insensé, le triptyque livresque ambitieux et sans doute risqué de Jean Hatzfeld qui ne laisse guère indifférent : il peut susciter à la fois des enthousiasmes (un récent prix littéraire par exemple[1803]) mais aussi quelques réserves plus ou moins légitimes, alors que le génocide hante ce petit pays africain et embarrasse encore la France. « Qu'en pensent les gens de Nyamata ? » se demande Hatzfeld, pas dupe de l'incongruité de sa démarche qui n'a rien à voir avec celle plus traditionnelle du reporter de guerre relatant ce qu'il a vu. Sans trop d'effets de style pour tenter de décrire le nu de la violence et du génocide en marche.

> « Il est impossible de répondre à leur place, mais certainement plus de bien que de mal, sans quoi il aurait été impossible d'écrire ce livre après les deux autres. Une atmosphère lourde entoura « Dans le nu de la vie ». Un Blanc français qui parcourait les collines des journées entières pour poser des questions toujours aux mêmes personnes, des cultivatrices le plus souvent, ne pouvait qu'être suspect. Mais la chance et des rencontres heureuses m'ont accordé le bénéfice du doute, puis la publication du livre a rasséréné les esprits. Non seulement le Français n'a pas trahi, mais en plus tout le monde a reconnu avoir beaucoup appris sur le génocide à la lecture du livre, même les gens qui y ont participé, car ils ont lu et retrouvé dans leurs propres récits des idées et des impressions formulées, qu'ils gardaient jusque là implicites ou secrètes, souvent confuses, parce que trop douloureuses ou, croyaient-elles, inintelligibles, invraisemblables, suspectes pour autrui. »

Finalement, malgré ce climat d'incompréhension et de suspicion, le courage obstiné, « vertu d'endurance dans l'impossible », du reporter de l'après génocide rwandais a été récompensé et a permis la

[1799] Sophocle (Electre).

[1800] Fernando Pessoa.

[1801] Seymour M. Hersh «Le massacre de Song My. La guerre du Vietnam et la conscience américaine», trad. Fr. G. Magnane, 1970., p. 60.

[1802] Seymour M. Hersh, le célèbre journaliste d'investigation américain, à la différence de son collègue Michael Herr, n'a pas couvert le conflit en direct. Ce qui ne l'empêche pas de révéler dans ce journalisme de l'après, mais avec deux ans à l'avance, les conclusions de l'enquête militaire sur cette grave bavure qu'on a cherché à cacher des GI au Vietnam. Il reconstitue d'abord dans un premier article les faits et rapporte les avis de quelques militaires et bien sûr du lieutenant William C. Calley de la Charlie Compagny coupable d'avoir dirigé la liquidation, le 16 mars 1968, d'un village nord vietnamien. Puis il rédige deux autres articles avec des témoignages contradictoires pour faire éclater le scandale et mobiliser l'opinion afin que l'armée n'enterre pas l'affaire.

[1803] Prix Médicis 2007 pour sa dernier livre «La stratégie des antilopes», Paris, Seuil, 2007.

poursuite de l'aventure… en libérant les voix aussi bien des rescapés que des bourreaux. Sans trop de posture ni d'imposture.

> « Grâce à cette révélation, « Une saison de machettes » a pu être envisagé. Certes dans un climat d'incompréhension totale, car aller tous les matins, pendant des mois, discuter avec des tueurs dans le pénitencier échappa à l'entendement des rescapés, des autorités, des familles ou des proches des tueurs. Personne, au cours de mes multiples séjours, ne m'a jamais interrogé sur ce que je projetais ou sur ce qui résultait de ces va-et-vient à Rilima ; pas la moindre curiosité pour ce que pouvaient dire les tueurs. Après la publication, quasiment personne n'a évoqué les propos de ceux-ci dans le livre, chacun concentrant commentaires et appréciations sur les textes intercalés entre les chapitres, notamment ce qui avait trait à l'histoire et aux analogies entre les génocides juif et tutsi[1804]. »

Les publications et les colloques fleurissent sur le sujet, les thèses s'opposent, les esprits s'échauffent. La réconciliation nationale, nouvelle politique de la paix sociale au Rwanda, se paie au prix de l'acceptation de la violence qu'implique l'identification disciplinaire aux étiquettes. L'ouragan gronde en permanence sous l'apparente beauté et mer calme du Pays des Mille Collines… Sous le joug désormais de la norme officielle qui représente cette violence propre au temps de paix, scandant la vie quotidienne par un élément central : la peur. Comment dans un tel climat de guerre civile larvée passer du reportage classique de faits à charge et à décharge à l'hétérotopie du reportage d'idées sur l'après génocide ?

> « Entre ce qu'on a vécu et ce qu'on raconte maintenant, le fossé ne cesse de s'approfondir, relate Berthe Mwanankabandi. On le raconte bien, comme une histoire apprêtée avec des péripéties de sang terribles. Le contenu est bien là, les faits sont de plus en plus exacts, les détails sont concordants. Mais l'atmosphère s'échappe car nous ne pouvons répéter nos sentiments de l'époque. Il manque ce qui s'est passé dans l'esprit d'un rescapé. L'angoisse éprouvée n'est pas racontable, elle est de moins en moins palpable (…) Peut-être mes pensées se sont envolées, peut-être je ne réfléchissais plus, peut-être mes pensées de survie ne ressemblaient plus à de véritables pensées. On n'était plus complètement nous-mêmes et c'est pourquoi on a oublié. Pour celui qui n'a pas vécu le génocide, manquera toujours une vérité, à cause de la défaillance des rescapés[1805]. »

Depuis quatorze ans, la polémique enfle, retombe, repart au risque même de perturber les rescapés hantés par le million de Tutsis assassinés en quelques mois (temps court : 7 avril-22 juin 1994). Or, l'intimité du génocide appartient à ceux qui l'ont vécu, s'installe dans l'infini du trauma et ne se partage pas avec n'importe qui, surtout un Blanc. Comment vivre l'après génocide pris dans les filets d'un temps à la fois figé et qui s'allonge au rythme des Gaçaça[1806] ? Comment au fond rapporter/reporter une pensée du conflit génocidaire sans donner des étiquettes plus ou moins humanistes et sans décliner au passage les différentes figures du barbare inassimilable[1807] ?

Les intellectuels sur la sellette lors du génocide

> « Encore des questions ? feint de s'étonner Claudine, une rescapée face aux incessantes relances du reporter juif Hatzfeld obsédé par le phénomène génocide. Toujours sur les tueries. Vous ne pouvez pas cesser. Pourquoi en ajouter de nouvelles ? On peut se sentir embarrassée de répondre. On peut se trouver blâmable en première ligne d'un livre. Dans les marais, les Tutsis ont partagé la vie des cochons sangliers (…) En quelque sorte, ils ont vécu la lutte du Bien et du Mal, directement sous leurs yeux, sans fioritures, si je puis dire. Moi, je dois bien penser que le Bien a finalement gagné, puisqu'il m'a offert l'opportunité de fuir et de survivre et que je suis désormais convenablement entourée (…)

[1804] Jean Hatzfeld « Une saison de machettes. Récits », Paris, Seuil, 2003, pp. 206-208.

[1805] *Ibid*., pp. 111-112.

[1806] Tribunaux populaires chargés de recueillir les témoignages et de lister les inculpés en trois catégories selon leurs degrés de responsabilités dans les massacres.

[1807] Jacques Follorou «Au village de Kha Khnom, ex-Khmers rouges et victimes ont appris à cohabiter», Le Monde 24 septembre 2009, p. 8. Dans les campagnes au Nord du Cambodge les paysans et leurs anciens bourreaux suivent, grâce à la radio, le procès du tortionnaire «Douch» qui se déroule à Phnom-Penh.

> Tous les morts qui pourrissaient enfouis dans les papyrus ou qui séchaient sous le soleil, eux tous, ils n'ont plus à qui dire qu'ils pensent le contraire[1808]. »

Mais ce type de démarche peut susciter aussi des vocations et des enthousiasmes plus ou moins frelatés, un zeste de voyeurisme et des questions sans réponses :

> « Chez les vivants : les journalistes, les vrais, ceux que je devine prêts à jouer leur réputation, leur talent, parfois leur vie, sur la question de savoir ce qui s'est réellement passé, au détail près, dans tel village près de Kigali ; si la ligne de front, au nord-est de Freetown, au Sierra Leone, a avancé, dans les dernières semaines, de cent ou de deux cents mètres ; quel fut l'angle de tir exact de la balle qui tua, à Gaza, le petit Mohamed el-Doura ; [...] je ne les nomme pas, ces vivants ; qui veut les reconnaître[1809]. »

Quatre ans après les massacres, en 1998 et trois ans après avoir publié le récit des survivants des massacres du Rwanda, cet ex-correspondant de guerre au journal Libération a interrogé longuement les bourreaux de ce génocide, le dernier à notre connaissance de l'histoire contemporaine. Il retourne au Rwanda en prenant tout son temps pour tenter de cerner le long détour de la pensée génocidaire. Aux précédents récits hallucinants, découpés et recoupés des rescapés, Jean Hatzfeld a décidé de donner une suite insensée et inimaginable. Après moult résistances et hésitations contrairement à ce qu'insinuent certains de ses détracteurs.

> « Les lecteurs du livre me demandaient quelquefois : « Et les bourreaux ? Mais, moi, je ne voulais pas en entendre parler. Ils ne m'intéressaient pas. »

Ce qui ne l'empêche pas de rechercher encore et toujours une autre parole rapportant l'altérité même que constitue l'événement du génocide qui n'a pas de nom dans la langue rwandaise et les dialectes locaux. Au cœur même de son écriture impressionniste qui procède par petites touches sans jamais juger, il fait entendre les voix de la violence, celle des bourreaux sans culpabilité qu'il éclaire avec soin sans condamner et sans succomber à la norme dominante et humaniste. Le temps de la tuerie se découpe selon une séquence courte qui n'a rien à voir avec la temporalité du cultivateur liée aux rythmes des saisons et des travaux des champs.

> « Tuer était moins échinant que cultiver, note comme une évidence tranquille Léopold, le tueur cultivateur hutu. Dans les marais, on pouvait traîner des heures à chercher quelqu'un à abattre sans se retrouver pénalisé. On pouvait s'ombrager et bavarder sans se sentir fainéants. Le programme de la journée ne durait pas comme aux champs. On rentrait à 15 heures pour garder du temps de pillage. On s'endormait le soir en sécurité, sans plus aucun souci de sécheresse. On avait oublié nos tourments de cultivateurs[1810]. »

Enfin, treize ans après, toujours hanté par ce génocide qui ne le quitte pas, Hatzfeld boucle la boucle de son reportage en racontant la cohabitation, depuis un matin de mai 2003, de ces anciens tueurs rwandais qui viennent de franchir les portes du pénitencier de Rilima, en chantant des alléluias, et d'être libérés à la surprise de tous, notamment des rescapés qui les regardent s'installer à nouveau sur leurs parcelles, à Nyamata et sur les collines de Kibungo ou Kanzenze. Que peuvent désormais se dire Pio et Eugénie, le chasseur et le gibier à l'époque des tueries dans la forêt de Kayumba, lorsqu'ils se croisent sur le chemin ? Comment Berthe et le vieil Ignace peuvent-il se parler au marché puisque tout vérité est désormais trop « risquante entre avoisinants » (pour employer leur propre langue poétique à la frontière des mots et des choses) tutsis et hutus qui se sont croisés pour le pire dans les marigots ? De quelle façon partager Dieu, la Primus (la bière populaire d'origine belge), la justice des tribunaux populaires où chaque partie raconte sa part de vérité, voire assister ensemble aux matchs de l'équipe de foot mixte ou se retrouver ensemble à l'église pour le sermon dominical ? Et revivre avec la mort et les morts ? Que ramène-t-on de là-bas ? En sort-on indemne et à quel prix ? Et comment les intel-

[1808] Jean Hatzfeld « La Stratégie des antilopes », Paris, Seuil, 2007, pp. 9-10.

[1809] Bernard Henri Lévy, « Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire », op. cité, pp. 297.

[1810] *Ibid*., p. 74.

lectuels rwandais ont-ils en l994 croisé l'idée avec l'événement ? Etaient-ils réellement en prise avec « le vif du sujet » alors même qu'ils incitaient à couper leurs collègues universitaires et voisins tutsi réfugiés dans la forêt ou les marais ?

> « Les intellectuels étaient les plus humiliés, relate Innocent, un intellectuel tutsi rescapé. Je connais une enseignante prénommée Elisabeth qui a péri d'accablement, à ramper dans la brousse. Pendant la première semaine, on ne pensait pas que les chasses allaient durer. Les intellectuels essayaient de philosopher, à propos de la situation. Ils avaient plus soif d'explications que de soif d'eau, au contraire des cultivateurs. Il y en a même qui ont écrit des notes sur de petits papiers avant de perdre leur Bic et leurs papiers. Ils se mettaient à l'écart des paysans pour partager des commentaires, ils se montraient plus sobres et distants. Ils s'érigeaient un peu en meneurs, ils distribuaient des conseils pour le partage des denrées, les leçons de secourisme apprises chez les sœurs, ils lançaient des prédictions. Ils évoquaient leurs collègues hutus devenus planificateurs, ils prônaient l'arrivée salvatrice des « inkotanyi [1811]» ou l'intervention des étrangers, ils prétendaient qu'on serait bientôt autorisé à s'exiler à l'étranger. »

La maîtrise des mots -ici inventés, sorte de néologismes pour dire l'indicible et traduire l'intraduisible (avoisinants, déchafauder, risquante, etc.)- et de la rhétorique servent dans une situation extrême souvent moins et sont bien moins efficaces que l'art du camouflage ou les techniques de survie chères aux militaires et aux bandits.

> « Mais plus les jours passaient, moins ils restaient crédibles, car tous leurs plans se déchafaudaient (sic). Ils voyaient leur savoir s'assécher. D'avoir lu des manuels avait pu nous aider à patienter au début, à supporter notre soudaine misère, mais par après cela s'avérait pénalisant. Philosopher, examiner l'histoire, ça pouvait nous retarder et nous décourager. On ne souffrait pas de perdre nos habitudes d'intellectuels, comme les réunions ou les lectures, parce qu'on souffrait trop de la peur et de la mort. Mais on souffrait de se voir dépassés. Le respect nous délaissait au pire moment. On était remplacés par des garçons plus robustes et illettrés, et qui apparaissaient plus expérimentés dans les courses et les fouillages grâce à leur ancienne mauvaise vie (…) Et plus les chasses duraient, plus les bergers et les bandits prenaient de l'importance. Ils se montraient les plus filous pour amener de la nourriture. Il y en eut même pour trouver des poulets (…) Le temps de l'intellectualisme était bien terminé. Il nous fallait nous montrer humbles, imiter les manies des cultivateurs pour fouiller la terre, nous accrocher aux ruses des analphabètes[1812]. »

La perception du handicap (d'être un intellectuel désarmé dans les marais et les forêts rwandaises en 1994) comme relevant de quelque chose qui existerait en soi est le fruit d'un très long travail de construction intellectuel de ce que Benasayag dans « Connaître est agir » a appelé la « perception normalisée », ensemble de mécanismes inscrivant dans les corps la norme dominante qui varie bien entendu en temps de paix ou de guerre.

> « C'est là la source principale de la différence entre majorité et minorité dans les sociétés, quelles qu'elles soient : la notion de majorité renvoie moins à une dimension quantitative qu'au fait de percevoir le monde à partir des catégories dominantes. Inversement, les « devenirs minoritaires », pour reprendre les mots de Gilles Deleuze, relèvent toujours de l'assomption d'un niveau écrasé du conflit. C'est le phénomène à partir duquel un groupe jusque là objet de discours, devient sujet d'un discours critiquant la norme. Un tel groupe minoritaire peut contester globalement la taxinomie qui fonde la norme, ou seulement la « case » qu'il y occupe. Quoi qu'il en soi, cela déplace la taxinomie[1813].»

Directement confronté aux premiers jours du génocide rwandais, au cours desquels lui-même et plus encore sa compagne, d'origine tutsie, ont couru un risque de mort, l'Américain Christopher Taylor a tenté pour sa part une anthropologie d'un des plus grands génocides du XXe siècle dans un ouvrage

[1811] NDLR : soldats du Front patriotique.

[1812] « La stratégie des antilopes », op. cité, p. 60-62.

[1813] Miguel Benasayag et Angélique del Rey « Eloge du conflit », Paris, La Découverte, 2007, p. 179-180.

cathartique[1814] publié six ans après les faits et dont l'auteur ne cache pas qu'il fut écrit dans une grande souffrance psychique. Le croisement de l'idée (de génocide) et l'événement (tueries) début avril 1994 ne le laissa pas intact, malgré les précautions d'usage de l'universitaire. Pour autant, note Stéphane Audoin-Rouzeau, il est vrai qu'au-delà de la rationalisation induite par l'analyse anthropologique rétrospective s'y lit clairement une désorientation persistante de l'anthropologue lui-même. Elle transparaît dans la série de questions qui ouvre le premier chapitre, dont celle-ci : « Comment parler sans passion de ce qui dépasse la parole, de l'horreur du génocide, d'un génocide où des amis et de proches collaborateurs disparurent à jamais[1815] ? »

Christopher Taylor avait effectué plusieurs « terrains » au Rwanda sur le thème de la médecine populaire en l985 et 1987, puis y était revenu en 1993 pour collaborer à un projet de l'USAID[1816] de lutte contre le sida. Et il se trouva pris dans le tourbillon des premiers jours du génocide, avant d'être évacué le 9 avril l994. Après un rappel historique de la situation rwandaise lors des années antérieures, le chapitre premier du livre – intitulé « Comprendre »- se veut un reportage à la première personne de ces quelques jours (6-9 avril 1994) marqués par une terreur intense pour lui-même et sa compagne qui, du fait de son origine, perdit la totalité de ses proches dans le massacre programmé des Tutsis. Le récit de cette situation exceptionnelle où l'anthropologue est – à l'image le journaliste correspondant de guerre - lui-même pris au piège sur son propre terrain de recherche et brutalement confronté en personne à la violence extrême, reste purement factuel et donc ne peut être qualifié de « reportage d'idées ». Sa narration déroule en effet presque heure par heure la chronologie des événements vécus à Kigali : les 7 et 8 avril, il reste enfermé dans sa maison alors que les combats font rage tout autour entre le FPR et les FAR. Puis, le 9 dans l'après-midi, les Américains du quartier sont enfin évacués – mais dans des conditions de grande précarité- en direction du Sud, vers Butare, et de là vers la frontière burundaise, avant d'être dirigés par avion vers Nairobi.

Ce récit sous forme de reportage de ces longues heures passées au milieu des explosions, des tirs, du massacre des voisins et connaissances, puis de la traversée à haut risque des barrages tenus par les soldats des forces gouvernementales, frappe en ceci qu'il est aussi peu anthropologique que possible : on se dit qu'il aurait pu être écrit par n'importe quel témoin des événements. Tout se passe comme si l'immersion de l'anthropologue savant dans la folie génocidaire de ces journées dramatiques avait fait obstacle précisément à toute mise en oeuvre d'un regard distancié et réflexif sur sa propre expérience. A une seule exception près qui confirme la règle. Approchant d'un barrage au sud de Kigali, Taylor se souvient d'avoir lancé à ses compagnons de voyage ce commentaire érudit, puisé dans ses études précédentes du système symbolique de la royauté sacrée de l'ancien Rwanda :

> « Cet endroit est la frontière du royaume sacré du Rwanda (…) Si nous traversons la rivière, nous sommes sauvés. Nous serons dans le sud du Rwanda, en dehors du territoire que chaque régime rwandais considère comme un sanctuaire[1817]. »

Mais en dehors de la retranscription de cette notation émise dans l'instant (et que l'auteur considère rétrospectivement comme insensé, voire absurde), il est frappant d'observer que ce dernier n'applique aucun protocole anthropologique à cette violence personnellement vécue qui menaça si directement sa propre vie, et celle de sa compagne plus encore.

La suite de l'ouvrage, en revanche, développe une interprétation générale du génocide surdéterminée par la connaissance dont dispose le chercheur sur le système de représentations somatiques rwandais, mais effectuée en quelque sorte à distance (d'autant plus qu'il n'a pas assisté à la suite des événements),

[1814] Christophe Taylor « Terreur et sacrifice. Une approche anthropologique du génocide rwandais». Toulouse, Octarès, 2000.

[1815] *Ibid*., p. 7.

[1816] United States Agency for International Development.

[1817] *Ibid*., p. 35.

et comme coupée de l'expérience de violence approchée pourtant de près. L'intellectuel américain s'en explique d'ailleurs en ces termes :

> « Trop souvent des ethnographies hautement personnalisées tournent à la complaisance, nous en disant plus sur l'auteur que sur les gens qu'il est censé décrire. J'ai essayé d'éviter cet écueil (…) J'ai porté sur ces événements un regard d'anthropologue (…) J'ai choisi d'employer les outils analytiques de l'anthropologie classique. Je reste convaincu en effet qu'elle est toujours plus pertinente pour traiter ce genre d'événements[1818]. »

Une autre manière de dire que l'expérience de la violence éprouvée à la première personne, le regard doit s'en protéger et que l'anthropologue n'a pas été en mesure de l'objectiver.

« A cette remarque, glisse Andouin-Rouzeau, on pourrait en ajouter une autre, infiniment gênante pour les spécialistes des sciences sociales : est-il absolument certain que, face à des événements limites comme ceux du Rwanda, ces derniers fassent toujours beaucoup mieux que de bons journalistes reporters disposant de temps et d'une bonne connaissance préalable de leur terrain d'enquête ? En termes d'effets de connaissance et d'intelligibilité, est-il vraiment certain que les trois ouvrages de Jean Hatzfeld, par exemple, le cèdent aisément à tant d'ouvrages « savants » ? Au-delà des réserves que l'on peut nourrir sur sa méthode d'enquête et sur la mise en récit de ses résultats [1819], ce dernier n'a-t-il pas posé les bonnes questions, aux victimes d'abord, puis, ce qui était infiniment plus audacieux et peu confortable, à leurs bourreaux[1820] ? »

Un baroudeur d'idées attiré par le pataquès

Entre le sage stoïcien et l'insensé nihiliste, Jean Hatzfeld, ce baroudeur moderne - qui a vu « la faucheuse » de près au moins à deux reprises (à Sarajevo et au Rwanda), avoue, sans chercher à l'expliquer, qu'il est « attiré par le bordel, par le pataquès » et sans doute aussi par la violence quotidienne qui nous cerne de près ou de loin. Ici et maintenant où l'« on est dépourvu de raison et l'on ne s'en rendait plus compte[1821]. » Jean Hatzfeld parle en connaissance de cause car il vécut pendant trois mois l'enfer du siège de Vukovar, en Croatie. En 1992, il est gravement blessé à la jambe à Sarajevo par un sniper. Il prend alors le temps de saisir et de méditer ce que veut lui dire Jasna, l'héroïne bosniaque de son roman à connotation autobiographique : « Et comme au fond, j'étais plus intransigeante que vous[1822], car j'étais d'ici et les événements m'emportaient sans recours, je pensais qu'il était plus honnête d'attendre pour raconter, plutôt que de le faire à moitié. A lire tes articles par-dessus ton épaule, je ressentais une tricherie et un peu de trahison. Je voulais qu'il soit nécessaire de prendre du temps pour reprendre son souffle et ses esprits, trouver une distance avec le dehors et choisir des images plus abstraites mais plus authentiques [1823]». Bref, se lancer dans une pratique de reportage d'idées qui passe par la distanciation vis-à-vis de l'événement et le « long détour de la pensée ».

Notre reporter de guerre raconte ses années là sans forfanterie et sans gloriole. C'est l'anti-héros qui refuse qu'on l'embaume dans la mythologie de la caste du grand reporter/ancien combattant de l'info qui cultive le goût (paradoxal) du risque. Réflexe d'ancien timide embarrassé par le succès et peut-être pour ne pas être taxé d'intello : Jean Hatzfeld dit souvent qu'il n'est « pas très malin ». Depuis qu'il a quitté « Libération », il écrit sur les hommes dans la guerre.

[1818] *Ibid*., pp. 223-224.

[1819] Consulter à ce sujet Claudine Vidal « Un génocide à la machette » in Marc Le Pape, Johanna Siméant, Claudine Vidal « Crises extrêmes. Face aux massacres, aux guerres civiles et aux génocides », Paris, La Découverte, 2006, pp. 21-35 et notamment la critique du journalisme de l'après d'Hatzelfd, pp. 27-31.

[1820] Stéphane Audoin-Rouzeau « Combattre », Paris Seuil, 2008, pp. 217-219.

[1821] *Ibid*., p. 62.

[1822] ndlr : les reporters et correspondants de guerre qui passent d'un conflit à l'autre selon les injonctions de leur rédaction-en-chef.

[1823] Jean Hatzfeld « La ligne de flottaison », Paris Seuil, 2005, pp. 235-236.

> « On dit aussi que les balles ou les éclats d'obus qui vous frappent, vous êtes allé les chercher où il fallait. Il ne manque pas de visiteurs dans une chambre d'hôpital pour tenter de vous en convaincre, comme si le regret leur semblait une expiation bienfaisante. Rien n'est plus stupide. On peut déplorer d'être née musulmane de Prijedor, musulman de Foča, croate de Vukovar, serbe de Petrinja. Quant à moi, je n'ai jamais songé à invoquer la fatalité. S'il m'arrive souvent, pris dans un nuage de mélancolie, de maudire la maladresse du tireur de Kalachnikov, avec l'accalmie ressurgit le bonheur de cette vie de journaliste à Sarajevo. »

Le mal comme énigme absolue colonise son cerveau, ce à quoi Hatzfeld riposte par une triple proposition : écrire là-bas (« J'y vais parce que ça me plaît d'y être »), se taire, être lu ici par le plus grand nombre possible de lecteurs. Comme son confrère américain et contemporain Michael Herr, journaliste de 27 ans envoyé au Vietnam à l'automne 1967 par le magazine « Esquire », Jean Hatzfeld insiste sur le fait que tous ceux qui ont passé un peu de temps au front ont les mêmes histoires dans la tête, mais qu'ils ne peuvent pas les partager, en parler ensemble réellement. Car l'information se situe là où le regard est dépassé par le fantasme et se noie dans l'imaginaire chaotique. A la fois lointain et proche, attraction et répulsion qui est la structure même du désir de reporter.

> « Dans la guerre, on vit toujours au présent. On échappe au « flou existentiel » : la peur remplace l'angoisse et cette peur se partage et soude les gens. A la guerre, on se contente de conversations pragmatiques : l'itinéraire le moins dangereux, où trouver de l'essence, quel barrage est ouvert… On discute peu d'avenir, on échange des impressions au jour le jour, ce qui rend paradoxalement la vie plus facile[1824]. »

Un journalisme du présent de la violence, une écriture sur l'extrême est-il alors possible ? Et si oui, à quelles conditions peut-on résister à la sidération de la guerre et à l'angoisse qui se propage jusque dans les écrits du reporter ? En fait, leurs divers reportages de reporter de guerre - au Vietnam pour Michael Herr, en Bosnie, en Croatie et au Rwanda pour Jean Hatzfeld- tentent de montrer que le spectacle de la violence au présent est contradictoire, voire paradoxal, parce que le vécu de la violence implique l'impossibilité de la contempler, de la cerner et d'en rendre compte à un tiers, au lecteur spectateur qui ne l'a pas vécue et n'est pas réellement impliqué par l'événement qui devient pour lui un spectacle presque comme un autre dans sa salle à manger ou son salon à Paris ou à Sofia, à Marseille ou à Varna. Même ces deux modernes reporters de talent ne pouvaient rendre compte et reporter ce que vivaient les Vietcong camouflés dans la jungle ou/et les habitants assiégés de Sarajevo.

Hatzfeld, immergé dans la guerre et comme subjuguée par elle, adopte alors un profil bas, soutien qu'il est trop maladroit pour se faire comprendre et qu'il n'arrive pas à répondre vraiment quand on lui demande de s'expliquer.

> « La guerre est presque devenue ma vraie vie. Mais personne ne peut imaginer que quelqu'un passe vingt-cinq ans à la guerre pour de bonnes raisons. Mon personnage n'est pas très malin, il est comme moi plutôt instinctif, et surtout il n'a pas envie de dire qu'il part pour témoigner, pour ne pas que ça recommence, etc. Ce n'est pas parce que vous racontez Sarajevo que vous empêcherez la prochaine guerre.[1825] »

Berthe, la rescapée tutsie lui répond comme un écho au Pays des Mille Collines en plein génocide impossible à photographier in situ dans l'intimité sournoise de la violence au quotidien :

> « Quand on se cachait sous les papyrus, on se parlait intérieurement. On se demandait : est-ce aujourd'hui que je vais mourir, est-ce demain, est-ce que je vais beaucoup souffrir du fer de la machette avant le trépas ? Est-ce que ce mal va durer ? Toujours les mêmes impressions revenaient : l'attente, la peur et une autre peur. Qui peut photographier ce genre de sentiments dans les marigots ? Qui

[1824] Le Nouvel Obsevateur «Brève rencontre avec… Jean Hatzeld : la guerre au présent», p. 6.

[1825] *Ibid*., p. 6. Le personnage héros de son roman «La ligne de flottaison, s'appelle Frédéric, il est journaliste à Libération et il est attiré par la guerre. Emese, sa compagne, vient d'un pays en guerre, d'où sa difficulté de relation avec Frédéric.

peut faire une photo d'une maman qui serre son nourrisson sous le pagne en entendant passer dans l'eau un petit groupe d'interahamwe[1826]? Les fugitifs pouvaient échanger des regards entre eux, ils pouvaient bien être d'encouragement ou d'effroi. Des fugitifs se montraient tellement paniqués et découragés qu'ils pouvaient vous le transmettre avec leurs yeux. Qui peut photographier ces regards et ceux qu'on posait sur les éparpillements de cadavres quand le soir on sortait de la boue ? Est-ce qu'on peut accepter de côtoyer un photographe dans les marais comme dans une noce, quand on sait qu'on va bien tous être coupés[1827]. »

Tous deux, Herr comme Hatzfeld, se méfient des « chers confrères », des nouveaux qui arrivent sur le lieu des opérations avec « leurs certitudes » en forme de faux semblants, avec leurs lunettes idéologiques colorant la réalité trop grise et complexe à leurs yeux, et qui font des guerres comme certains stratèges : sur le papier, au bar de l'hôtel et au QG de l'état major. Info ne rime pas souvent avec 'com' et la vérité doit échapper d'abord à la censure, voir à l'autocensure. Or, un regard protégé et/ou préfabriqué du reporter « embedded » est un regard qui ne voit rien ou presque rien (à savoir des épiphénomènes violents et surréalistes la plupart du temps), d'où la cécité vraie du véritable reporter (voyou/voyeur/voyant) qui flirte avec un parfum de schizophrénie et d'exotisme, voire d'étrangeté « Ils refusent l'événement, précise Hatzfeld, partisan de l'empathie sur le terrain. Alors qu'il faut se laisser submerger par lui ». Quitte parfois à s'y fondre et à y laisser une partie de soi-même, voire risquer sa propre vie… au nom de quelques principes et idées de fond (voir au plus près et tenter d'écrire l'extrême), pas par tendance plus ou moins suicidaire ou goût morbide du risque. Par exemple, comment cerner et reporter le concept de génocide dans un conflit alors que ses acteurs refusent même de le prononcer et qu'il ne fait même pas partie de leur vocabulaire et qu'il manque de consistance sémantique dans les dialectes locaux (comme d'ailleurs le mot viol) ? Le reporter d'idées n'est-il pas contraint alors à un véritable tour de passe-passe méta-journalistique ?

« Je dis donc toujours plus que je n'en sais[1828]»

C'est ce qui est arrivé à Jean Hatzfeld en 1994, quand « Libération » lui demande de partir après coup pour le Rwanda afin d'y suivre l'exode des Hutus :

« J'ai eu la très nette impression qu'on était passé à côté de quelque chose d'énorme. On ne s'intéressait qu'à l'aspect spectaculaire de cette débandade, on mitraillait et photographiait les camps de réfugiés sous toutes les coutures. Mais on avait oublié les rescapés du génocide ».

Résumons sommairement les faits bruts afin de mieux saisir sa démarche de reporter d'idées de « l'après », puisqu'à la différence de son confrère M. Herr « embedded » (dans le même lit) avec les G.I. au Vietnam, Hatzfeld était à Sarajevo au moment précis des événements africains. Le 6 avril 1994, l'avion du président du Rwanda, Juvénal Habyarimana est abattu. En quelques heures, la ville de Kigali est quadrillée de barrières tenues par des miliciens « interahamwe » et des militaires. La chasse aux opposants politiques et à tout individu d'« ethnie » tutsi commence. Elle durera trois mois, cinq si on y englobe l'opération Turquoise qui ne fera que ralentir les massacres en été 1994. En moins de cent jours, à la machette, à la massue, à coups de fusils, de mitrailleuses, de grenades, noyés ou brûlés vifs, hommes, femmes, enfants, vieillards, seront exterminés dans les villes, sur les collines, dans les temples et les églises. Le troisième génocide du monde, officiellement reconnu par la « communauté internationale » s'est déroulé au vu et au su du monde entier. Il avait été annoncé de longue date par les experts, précédé de massacres d'envergure en l992 et l993, prédit par une commission d'enquête de la Fédération Internationale des Droits de l'Homme en l993, l'entourage présidentiel y était clairement désigné comme responsable. Sur place, se trouvait une force armée de l'ONU commandée par Dallaire :

[1826] Ndlr : interahamwe signifie littéralement « unité ». Nom des milices extrémistes hutues, créées à l'initiative du clan Habyarimana.

[1827] Jean Hatzfeld « La stratégie des antilopes », op. cité, p. 122.

[1828] Lacan, Le Séminaire XX. « Encore », op. cité., p. 77.

celui-ci avait envoyé –trois mois auparavant – un message urgent au secrétaire général décrivant les préparatifs de la tuerie planifiée… Non seulement rien en fut entrepris, mais, après l'assassinat de dix casques bleus belges, les forces de l'ONU quittèrent massivement le pays, laissant le génocide s'accomplir sans aucune entrave. Comme s'ils ne voyaient pas le génocide pourtant annoncé dès 1990 et refusaient de « tendre un lien dans l'histoire »

« La réflexion la plus pertinente entendue à ce jour, écrit J. Hatzfeld, à méditer par tous ceux qui, à l'occasion de chaque tragédie humaine, s'interroge sur l'utilité de l'information et du témoignage, est celle de Claudine Kayitesi, une cultivatrice rescapée de la colline de N'Tarama, lorsqu'elle dit, inversant notre dicton :

> « Les Blancs ne veulent pas voir ce qu'ils ne peuvent pas croire, et ils ne pouvaient pas croire à un génocide parce que c'est une tuerie qui dépasse tout le monde, eux autant que les autres ». Alors, ils sont partis[1829] ».

Environ un million de personnes (les chiffres varient selon les sources de 800 000 à 1,2 million selon que l'on étend cette chronologie du temps court) furent ainsi massacrées. En moyenne : dix mille par jour, quatre cents à l'heure, sept par minute, précise Jacques Delcuvellerie du projet Rwanda 94. Pendant ces trois mois, un ballet diplomatique musclé fut mené par certains pays afin d'empêcher que cette boucherie soit qualifiée de génocide. Il s'agissait d'éviter que les Etats soient contraints à intervenir contre le gouvernement rwandais, comme la loi le prévoyait si le génocide est avéré. Vers la fin, la France obtint à l'arraché un mandat et déclencha l'opération Turquoise. Alors que le génocide était demeuré quasiment invisible sur les écrans, un déchaînement médiatique accompagna les forces françaises en Afrique. Mais, à de très rares exceptions près, la « tragédie rwandaise » était présentée sur les étranges lucarnes comme une « guerre tribale », un problème « typiquement africain ». Mais le reporter de l'après montre qu'au Rwanda, alors que le génocide n'a pas de mot pour le signifier, l'ethnie est toujours présente, ancrée dans les mentalités africaines bien avant que les autorités belges n'imposent à partir de l931 la carte d'identité ethnique.

> « En Afrique, tu peux échapper à ta famille, à ton pays, à ta religion, mais tu ne peux échapper à ton ethnie, déclare Eugénie. Un Africain, quand il entend gronder les menaces, lorsqu'il ressent la peur, il s'accroche à ses ancêtres, à sa colline, à ses habitudes et, au pire de la peur, à son ethnie. C'est bien là que tu vas te réfugier. Quand la guerre résonne au loin, c'est bien vers ton ethnie que tu te précipites et c'est là que tu peux mourir en nombre. « Moi, j'étais une enfant qui s'égayait d'être tutsie. Puis, je me suis retrouvée maudite d'être tutsie dans la forêt de Kayumba, je me sentais trahie par la vie d'être tutsie. Maintenant, je suis fière de mon ethnie. Malgré tout, je sais que j'en suis prisonnière. L'Afrique est immense, elle est ancienne, le génocide m'a appris que la sauvagerie la guette.[1830] »

La responsabilité occidentale ne semblait en rien engagée dans ce qui apparaissait implicitement comme l'habituelle résurgence de la barbarie nègre dès que les Européens ont le dos tourné et qu'ils accordent l'indépendance à un état africain quel qu'il soit. Mais pour que le conflit, polémos « père de toutes choses[1831] » existe dans la société policée des utilitaristes, il semble nécessaire que nous ne soyons pas tous réduits à un fonctionnement identique. La violence de la société néolibérale prône le déracinement et le devenir utilisable, non seulement des choses mais surtout des humains. Cette violence se déploie vers l'extérieur, car elle se prétend modèle unique, gendarme du monde, empire fractal qui agit en permanence à tous les niveaux de vie et mine en particulier le dialogue Nord/Sud.

> « L'Afrique est une terre d'agriculture et de guerre. L'agriculture est sa chance, la guerre sa malchance, explique fort bien Claudine, la rescapée. (…) Mais l'agriculture et la guerre tiennent bien notre destin

[1829] « La stratégie de l'antilope », op. cité. p. 109.

[1830] *Ibid*., p. l87.

[1831] Héraclite Frag. 53 : (Le) Combat est père de tout, roi de tout ; et les uns il les désigne dieux, les autres hommes, les uns ils les fait esclaves, les autres libres.» A relier et à décentrer avec le fragment 80 : «Mais savoir se doit que le combat est communauté et justice querelle, et que tout advient selon la querelle et la dette.»

à nous, les Africains. Moi, je ne sais pas ce que les Blancs tripotent derrière les guerres africaines. On dit qu'ils ont soufflé sur les braises des conflits ethniques, par exemple au Rwanda. Toutefois, ce sont les Rwandais qui sont allés chercher leurs machettes pour se débarrasser de Rwandais, vous n'avez pas vu un Blanc lever une machette. Le Rwanda était le petit pays des mille collines, il est devenu le pays des mille problèmes (…) Quand j'étais petite, on vivait plus prospère. La nourriture se donnait satisfaisante, la santé était bonne, l'éducation plus propice, les récoltes dépassaient les besoins, on élevait de belles vaches. Même les guerres se voulaient moins redoutables.

« Aujourd'hui, l'élevage va disparaître par manque de territoires à pâturages et parce que cela crée trop de bazar avec les Hutus. Les cultures vivrières vont disparaître par manque de parcelles. On se voit débordés aux portes des universités. On ne voit rien de profitable, on se méfie des changements proposés. On se voit trop bousculés par l'immensité du monde et les découvertes de la planète. On garde un petit espoir pour les enfants, on trouve la force de se débrouiller mais on ne ressent plus de plaisir pour soi, seulement de la nostalgie et de la jalousie. On en devient brutaux[1832]. »

Finalement, « Turquoise » - que retrace avec courage le film d'Alain Slama qui vient de passer en boucle sur Canal +, sauva quelques vies, mais protégea surtout l'exode des assassins et favorisa l'émigration massive de la population affolée et toujours encadrée par les forces génocidaires. Il semblerait que le but réel de l'opération était moins d'arrêter le génocide que de freiner et de restreindre la victoire du FPR[1833], composée d'exilés principalement tutsi[1834]. Le génocide a détruit la vie de dizaines de milliers de familles, ceux qui ont survécu en sont blessés pour toujours. Aujourd'hui qu'ils constituent une petite minorité dans un pays profondément bouleversé et meurtri, beaucoup se sentent abandonnés, incompris, isolés. Nombre d'entre eux connaissent des conditions de vie précaires, voire misérables.

« Ce sentiment d'exclusion génère un sentiment d'exclusion parmi les populations, note Hatzfeld qui, pour trouver le calme et des certitudes, cherchent refuge dans les sectes religieuses, les dialectes ou les ethnies, sortes de bases arrières culturelles qui fomentent la violence à la moindre menace extérieure. Quelle que soit la nature de ce désarroi, celui-ci naît d'un sentiment de rejet du monde moderne, d'une impossibilité de s'y sentir à l'aise. Il provoque émeutes, affrontements, destructions, guerres en spirale, massacres récurrents. Et on n'est pas loin de penser qu'il pourrait inoculer à l'Afrique une sorte de virus d'autodestruction, dont ce génocide tutsi est la manifestation extrême[1835]. »

L'hétérotopie du journalisme de l'après

Qu'est ce que le commun dans le conflit ? Qu'est-ce qui lie les hommes (rescapés et bourreaux y compris) entre eux ? Cette question déterminante, que se pose tout reporter d'idées inquiet du devenir de l'humanité en général et de l'Afrique en particulier, n'est pas simple. Elle hante tout journaliste penseur de « l'après ». Elle l'est d'autant moins que les réponses disponibles paraissent au mieux impuissantes et au pire destructrices de la vie.

« Chacun emporte dans son coin sa peine, comme s'il était le seul rescapé, sans plus se soucier que cette peine est identique pour tous. Les hommes passent plus d'heures au cabaret que jamais, mais sans échanger des idées. Les femmes peuvent attendre un mois à la maison sans être visitées par les familles[1836]. »

Comme on l'a vu au Rwanda en l994 avec la neutralité coupable des forces d'interposition de l'ONU, l'humanisme abstrait, détaché de la réalité des situations dans lesquelles se pose le problème de la

[1832] Jean Hatzfeld «La stratégie des antilopes », op. cité, pp. 188-189.

[1833] Front Patriotique Rwandais (FPR)

[1834] Jacques Delcuvellerie « Rwanda 94, une tentative » In Revue europe « Ecrire l'extrême : la littérature et l'art face aux crimes de masse » pp. 115-117.

[1835] *Ibid*., p. 180.

[1836] Jean Hatzfeld « Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais », Paris, Seuil, 2000, p. 166.

séparation et de l'affrontement guerrier, n'ouvre aucune alternative, quand il ne produit pas le contraire de ce qu'il prétend promouvoir : là où l'on chante l'homme, on construit l'inhumain, le barbare[1837]. »

On tue encore des rescapés au Rwanda pour les empêcher de témoigner ou par vengeance, et le sida décime les femmes violées et leurs enfants, véritables morts-vivants. Le concept de génocide n'est cependant plus aujourd'hui là bas un mot vide de sens comme en l994 et commence à entrer dans les mémoires des rescapés, des bourreaux et des autorités locales. Le troisième génocide du XXe siècle, officiellement reconnu par la « communauté internationale » s'est déroulé au vu et au su du monde entier.

« Pour les juges des Gaçacas[1838], c'est plus pratique de s'en tenir aux seuls faits, mais l'historien, reporter d'idées qui veut comprendre les causes et les conséquences de ce génocide, mettre en relation les hommes (Hutus et Tutsis) et les idées comme les trop célèbres dix commandements de la haine, entreprend une démarche plus compliquée et aléatoire. Il doit dépasser la chronologie courte du temps reconnu du génocide (7 avril, début Juil. 1994) pour se livrer à un plaidoyer pour le temps long du génocide qui a démarré dès l990 par une campagne de propagande comportant deux thèmes : appel à la haine et apologie de la violence », prévient d'emblée l'historien Marcel Kabanda dans son exposé « 1990-1994 « chronique d'un génocide » à l'Université de Paris 8, au milieu d'une exposition de photographies de Paul Allain sur le Pays des Mille Collines d'après le génocide et les posters explicatifs, réalisés par les étudiants de l'Université d'Amiens ayant participé aux différents voyages et effectué un stage à l'université Nationale du Rwanda, à Butare, en 2006 et 2007. Que signifie donc se rendre sur le lieu d'un génocide alors que de nombreux « groupes de réflexion, de travail clinique se sont déplacés récemment (2006-2007) sur les lieux mêmes pour constater ce que le lieu conserve de l'événement et retransmet jusque dans l'éclatement de sa violence[1839]. Mais Hatzfeld les avait déjà précédés tout en prenant son temps et écrit ses trois livres sur l'après du génocide en multipliant ainsi les points de vue et les témoignages tout en les mettant en scène et en perspective.

Le reporter désormais primé de l'après génocide suit les traces de Clea Koff, 32 ans, anthropologue et médecin légiste qui a sillonné les charniers du Kosowo et du Rwanda pour rendre identité et justice aux victimes des massacres. Et apprend comme elle les erreurs à ne pas commettre : « J'ai appris qu'il ne faut pas relire les dépositions de témoins quand on se trouve sur place. Ma fonction d'anthropologue m'impose de considérer les restes comme un puzzle que je dois reconstituer. Mais j'ai tendance à les voir comme des gens qui ont connu une mort violente. Il faut garder une distance avec les corps eux-mêmes afin d'apprendre quelque chose de leur vie, sous peine de ne pouvoir juguler la tristesse, la peur, l'empathie ou le désespoir[1840]. »

Le journaliste « décentreur » ne voulait pas les « voir » dans tous les sens du terme, mais plutôt les dire comme voix en les laissant tous parler… Car il se sent et se sait habiter par cet extrême qu'il cherche à rapporter/reporter. Jean Hatzfeld, « griot » du génocide rwandais, est retourné à Nyamata, le village où il avait recueilli le témoignage des Tutsis survivants. C'est grâce à l'un d'eux qu'il a pu entrer en contact avec un groupe d'Hutus jugés pour meurtre puis emprisonnés. Il ne se contente pas de la seule collection et contemplation des faits, des récits plus ou moins autocensurés, voire des non-dits et des mensonges des génocidaires. Entre le temps court du reportage et le temps long du conflit génocidaire.

> « Comme reporter, il est rare de pouvoir décrire le vrai temps de la guerre : l'attente, l'ennui, le quotidien, explique-t-il en prenant le temps de réfléchir sur son métier. On dépend beaucoup de ce que les responsables de la rédaction attendent, décident. Evidemment, dans un article, on écarte certains témoignages, on coupe les autres. ¨Parfois, on ignore un témoin et on comprend plus tard qu'il était

[1837] « Eloge du conflit », op. cité, p. 173.

[1838] ndlr : tribunaux populaires locaux qui lancent des appels à témoins dans chaque village concerné afin d'accélérer le cours de la justice.

[1839] « Voyages, arrêts, retours… sur le lieu du génocide des Batutisi du Rwanda l994 », Journée de l'école doctorale « Théories et Pratiques du Sens, Saint Denis Paris 8, 18 décembre 2007.

[1840] Portrait « Restes d'humanité», Libération 25 mars 2005.

important. Il arrive aussi de « reconstruire » un témoignage. Quelqu'un qui risque sa peau, on modifie son identité. L'essentiel est de respecter ses propos. Le vrai problème est ailleurs : certains journalistes arrivent à la guerre avec des a priori et cherchent les « bons témoins » qui vont conforter leurs idées initiales[1841].»

La stratégie la plus courante, encouragée par le gouvernement rwandais et déjà pratiquée par les bourreaux nazis, consiste à diluer les responsabilités : on met en avant celles de l'appareil d'Etat, politiques, militaires et miliciens, en prenant soin au passage de s'accuser d'un crime, pour asseoir sa crédibilité et bénéficier d'une éventuelle remise de peine. Pendant ce temps, la justice tente de traquer les responsables qui se déclarent non coupables. Jugé à Kigali pour génocide et crimes contre l'humanité – une première pour un dignitaire catholique – Mgr Augustin Misago, évêque de Gikongoro, a ainsi tenté de se disculper de toute complicité avec les milices hutu, bras armé du génocide. Pour autant, le prélat, réputé proche des extrémistes, admettait ne pas s'être opposé à l'enlèvement de trois prêtres de son diocèse, cachés au siège de l'évêché. « Ceux-là ont été arrêtés par voie judiciaire, avançait-il à l'époque, sur la base de leur engagement auprès des rebelles du Front patriotique rwandais », futurs maîtres du pays. « J'ai vu ces documents de mes propres yeux, assurait-il. Je ne doute pas de leur authenticité. Les suspects ont avoué. Trois d'entre eux ont été éliminés ». Bien sûr, Augustin Misago affirme avoir tout fait, auparavant, pour protéger les rescapés, acquittant notamment une rançon « ramenée, après négociation, de deux millions à 500 000 francs rwandais ». L'évêque a été arrêté une semaine après que le président rwandais, Pasteur Bizimungu, l'eut nommément mis en cause. Les faits sont têtus et l'accusent... L'intellectuel religieux a les mains sales… Loin de cette agitation et sans précipitation excessive, le reporter Hatzfeld continue sa collecte de bénédictin auprès des génocidaires emprisonnés. Avec une minutie monomaniaque que nous voudrions posséder pour venir à bout de notre thèse…

« Nos entretiens ont eu lieu dans un petit jardin attenant à la prison. Ils étaient très calmes, presque sereins. Au début, ces confrontations n'ont rien donné. Je savais qu'ils mentaient. Alors j'ai fixé une règle. Je leur ai assuré que rien de ce qu'ils me diraient ne serait répété. Mais ils devaient cesser de me raconter des bobards ». Le résultat de ce patient travail de « reporter d'idées » donne « Une saison de machettes », un livre surprenant et terrible où les tortionnaires d'hier racontent avec un détachement étrange les massacres qu'ils ont commis. Les morts n'avaient pas de visage, pas de réalité « On devait faire vite, dit l'un d'eux, on n'avait pas droit aux congés, surtout pas les dimanches, on devait terminer.»

Et un des chefs, Joseph-Désiré, massacreur condamné à mort qui sera gracié au nom de la réconciliation nationale, note pour sa dérisoire défense ce constat pathologique et implacable à la fois : « Celui que la fuite ne poussait pas vers la lâcheté était tiré vers sa manchette par obéissance[1842].» D'où l'importance de la pluralité des récits recueillis à la fois du côté des bourreaux massacreurs comme des victimes qui permet ici et là d'éclairer les points aveugles des uns par les mots des autres. L'humanité qui leur avait été déniée dans la mort leur est alors peu à peu restituée au-delà de la litanie des « plus jamais ça » du credo humanitaire. Le reporter d'idées stimule alors le travail du regard chez les acteurs, quel que soit le point de vue d'où ils partent. Par les questions, le journaliste qui n'a pas vu le génocide mais écoute le récit des massacres, les remet dans le chemin de la vérité ou du moins des faits qui se sont réellement passé et les amènent peu à peu à crier leur vérité. A partir des méandres de leurs discours, il les oblige à faire de leur immersion l'objet d'un récit, ce qui la révèle, la rend visible dans son étrangeté soudain manifeste. Il leur fait prendre quelque peu conscience de la frontière entre le normal et le pathologique. De leurs contradictions, de leurs mensonges, voire de leurs crimes qu'ils avaient tendance à nier ou à banaliser au départ. Il refuse les facilités de la ligne droite et épouse les méandres et les sinuosités de l'altérité même des tueurs. Son engagement consiste ici à cesser de chercher des solutions définitives à leurs problèmes et à ne pas s'abstraire des conflits qui les traversent en, privilégiant l'écoute attentive. Le reporter d'idées de « l'après » doit faire le deuil d'une pensée en termes de solution et se défaire d'une idéologie vieille de plusieurs siècles et qui n'en finit pas de finir à travers de nouveaux avatars.

[1841] Le Grand Entretien, Le Monde 2, 21-27 mars 2004.

[1842] « Une saison de machettes », Paris, Le Seuil, 2003, p. 215.

> « Comment écrire la parole des autres ? Je ne me suis jamais heurté à cette question, dont j'ai découvert combien elle préoccupait les lecteurs seulement après la publication de « Dans le nu de la vie ». Comment réduire, choisir, monter, construire un texte à partir de témoignages oraux ? Ce n'est pas facile, ce peut être complexe, mais c'est un travail d'écriture naturel, si la motivation, est essentiellement littéraire, si on est mu par l'ambition d'entraîner le lecteur dans l'univers génocidaire, le désir de transmettre une histoire. Pour que ce livre, par la suite, mène sa propre existence et que ses personnages vivent leurs destins, comme ceux, vrais ou fictifs, de tous les livres, et que cette parole poursuivre son chemin de ses auteurs aux lecteurs. L'histoire, les gens, les rencontres, les phrases et les images se mêlent dans une écriture qui traduit différemment un événement. Cette littérature là est plus sinueuse, plus lente et plus tardive, plus métaphorique, plus inspirée, mais elle est tout aussi efficace, pour acheminer l'information d'un point à un autre, lorsque la ligne droite, la voie directe, celle qu'emprunte en pionnier les journalistes est barrée ; et elle l'est systématiquement après un génocide, en Europe, en Turquie, au Rwanda, parce que les journalistes et tout autant, sinon plus, leurs lecteurs ou téléspectateurs butent sur un événement aussi extraordinaire[1843]. »

Et de fait, il peut nous arriver d'expérimenter que la complexité d'une situation qui sort de l'ordinaire ne nous permet pas de penser en termes d'une solution à même de faire disparaître le problème. L'hétérotopie du reportage d'idée amène à ce constat d'humilité qui met la solution entre parenthèses et réintroduit ici l'idée même de conflit qui n'a plus sa place dans les sociétés occidentales hyper-formatées où l'on « doit tendre l'autre joue » et refoulées l'agressivité au nom des dérives conservatrices des sociétés postmodernes à propos de la « paix universelle » et de la « tolérance zéro ».

Disparition/réapparition

En témoigne par exemple le cas douloureux et ambigu des enfants des résistantes tombées pendant la dictature du général Videla en Argentine, qui furent volés et adoptés par des militaires. Nombre de ces enfants ont été aujourd'hui identifiés mais, en dépit de l'illusion nourrie par les familles de ces résistantes, il n'a jamais été possible de « retrouver » entièrement l'enfant volé derrière l'enfant éduqué par les anciens tortionnaires. Il n'y eut jamais de pont entre le moment où ces enfants disparurent et celui où on les récupéra. Les retrouver fut certes un événement, mais ce ne sont plus les mêmes. Ils sont devenus autres, sujets d'une multiplicité subversive Dans les situations de retrouvailles comme en Argentine, au Chili, au Cambodge ou au Rwanda, l'histoire se renouvelle, rebondit et le reportage continue, plus complexe et métaphorique que jamais. Mais elle n'est pas cicatrisable. La solution du drame initial est impossible, ce qui signifie que ce qui est perdu reste « en pure perte ». « C'est pourquoi toute solution est ici à mettre entre parenthèses. Car la solution, justement, est ce qui dissout les liens : quiconque cherche à fabriquer du lien en tentant de résoudre le problème de la séparation fera toujours fausse route. On le voit bien dans l'exemple des enfants de la dictature : le lien, ce qui est commun, n'est pas séparable des conflits qui nous opposent. Les conflits représentent ce qui fait lien entre nous, ce sans quoi la vie est appauvrie, menacée[1844]. »

Comme Michel Herr qui a mis six ans pour digérer sa guerre du Vietnam et écrire « Dispaches », la stratégie d'écoute patiente et d'accouchement du conflit de l'après « laisse du temps au temps » et se distingue des autres journalistes plus rassembleurs à l'image d'un Kessel ou d'un Londres pris dans le temps de l'urgence et du sempiternel bouclage. Par une certaine mise en scène des témoignages, elle se rapproche ou plutôt complète sans doute de l'initiative intéressante et originale de Groupov qui entreprit après le génocide rwandais un long travail d'enquête auprès d'ethnologues, d'historiens, de journalistes, de survivants, de témoins en organisant trois voyages d'informations sur place.

« L'enquête dramaturgique de base –écrivains, musiciens, metteurs en scène, certains acteurs, a participé de bout en bout à cette enquête, en même temps qu'elle élaborait les premiers éléments de

[1843] « La stratégie des antilopes », op. cité, pp. 206-207.

[1844] Miguel Benasayag et Angélique del Rey « Eloge du conflit », Paris, La Découverte, 2007, pp. 152-154.

la future création, précise J. Delcuvellerie. Et en cela, notre approche se distingue déjà de celle des médias. Nous engageant dans cette aventure avec un sentiment d'urgence, nous devions néanmoins prendre le temps nécessaire pour essayer de comprendre et pour formuler. Il nous aura fallu quatre ans. Aussi long que soit le délai, bien sûr, ce n'est jamais assez. Petit à petit, l'objectif du projet s'est précisé. Il s'est progressivement défini comme une tentative de réparation symbolique envers les morts, à l'usage des vivants. Une tentative certes. A quoi oserait-on prétendre de plus[1845] ? »

Jean Hatzfeld, lui, n'en a pas terminé avec cette histoire là et la rencontre avec cet événement ci. Il garde à l'esprit que le chiffre total des morts représente dix pour cent de la population de ce pays. Ce pourcentage de pertes n'est, certes, pas aussi élevé que celui qui a frappé le Timor Oriental. Mais jamais, au cours d'aucun massacre connu, autant de gens n'ont été assassinés en un si bref espace de temps (de trois à six mois). Cependant, il faut bien le reconnaître, le coeur de la violence et le présent du nihilisme rwandais nous échappe malgré le croissement des récits et le recoupement des témoignages. Reporter le conflit au cœur des choses, c'est écrire l'extrême au risque de s'y perdre et de ne rencontrer que le silence.

> « A vos questions, les réponses de la vraie Claudine, vous ne les entendrez jamais, parce que j'ai perdu l'amour de moi. J'ai connu la souillure de l'animal, j'ai croisé la férocité de la hyène et pire encore, car les animaux ne sont jamais si méchants. J'ai été appelé d'un nom d'insecte, comme vous le savez. J'ai été forcée par un être sauvage. J'ai été emporté là-bas d'où l'on ne peut rien raconter. Mais le pire est devant moi. Mon cœur va toujours croiser le soupçon, lui sait bien désormais que le destin peut ne pas tenir ses simples promesses[1846]. »

On constate seulement que beaucoup d'intellectuels hutus ont joué un rôle de manipulateurs et ont ainsi raté dans ce génocide leur rendez-vous avec l'idée et l'événement. Tandis que leurs collègues tutsis se terraient dans les marais ou les forêts pour tenter d'échapper au génocide programmé mais, eux, n'étaient plus des meneurs car les manuels (cultivateurs, militaires, voire même bandits) étaient mieux adaptés pour survivre et diriger les groupes de rescapés face aux tueurs cultivateurs pour la plupart.

> « Les intellectuels, témoigne dans ce livre Adalbert, un tueur Hutu, ce sont bien eux qui intimidaient les cultivateurs sur les chemins des marais. Aujourd'hui, ce sont eux qui jonglent avec les mots ou se montrent taiseux. Un grand nombre se tient muet à la même place qu'auparavant. Il y en a qui deviennent ministres ou évêques ; ils se déplacent en un endroit moins voyant sans toutefois changer de vêtements remarquables ou de lunettes dorées. Tandis que les souffrances nous tiennent en prison.[1847] »

Comme l'a bien montré Bourdieu, on bute alors sur une difficulté : comment relater l'inénarrable à l'usage des vivants et tenter ainsi de tisser un lien avec le génocide ? Car si le « reporter d'idée » essaie de se mettre à la place de l'indigène, il doit savoir que sa maîtrise symbolique ne relève pas vraiment du même univers que la maîtrise pratique de celui qu'il analyse. Rwanda 94 s'inscrit dans cette conviction. Et sans aucune grandiloquence mais fermement, tente de laisser les morts, dans leur dimension individuelle et collective, déranger les vivants, tous les vivants. Ceux dont le regard s'est à jamais éteint nous prient d'ouvrir les yeux.

> « Une pareille entreprise ne pouvait donc être seulement de deuil, de mémoire, elle allait aussi devoir rencontrer la question des causes et des processus. Pourquoi cela a-t-il eu lieu ? A quoi servent les incantations du « plus jamais ça[1848] », si l'on se dérobe à cette demande ? Une tentative de réponse, à nouveau, mais elle nous ouvrait la voie d'un travail avec ceux qui auraient dû mourir, les rescapés. Ceux-là du moins qui, tels Dorcy Rugamba et Yolande Mukagasana dans Rwanda 94, en étaient arrivés à ce point dans leur propre parcours. De ne pas plus supporter la compassion que la haine, mais

[1845] « Ecrire l'extrême», op. cité, p. 117.

[1846] « La stratégie de l'antilope », op. cité, p. 11.

[1847] «Une saison de machettes», op. cité, pp. 135-136.

[1848] Jean-Moise Bratberg «Un juif impossible» (Paris, Fayard, 2009), pp. 309-311. In Annexe.

de vouloir comprendre et agir. Quand Yolande demande : « Je veux savoir pourquoi mes enfants sont morts », elle engage à une exploration où le deuil devient inextinguible, mais où il est aussi le ferment potentiel d'une action commune. Car cette question qu'elle nous pose, nous n'avons honnêtement d'autre choix que de la porter avec elle. C'est à travers ce cheminement que s'est constituée, par essais et erreurs, la forme finale de Rwanda 94[1849]. »

Et on pourrait peut-être soutenir ce que Géraldine Mulhmann[1850] suggère à propos du journaliste américain Seymour Hersh dans ses reportages de la guerre du Vietnam, Jean Hatzfeld « déclenche les voix de la violence, dans l'après, pour approcher un peu de l'invisible de la violence présente » et du génocide qui ne veut pas dire son nom car il n'a même pas de nom dans la langue locale. « Dans son travail d'écoute des victimes et des acteurs du génocide rwandais, Hatzfeld s'inscrira dans le même chemin[1851], assumant, finalement, que le journalisme de la violence s'accomplit comme journalisme de l'après-violence, retissant du lien – le lien de la parole – par dessus une brisure originelle qui demeure soustraite aux yeux ».

« On est plus fils de son temps que de ses parents » (Hegel)

Le reporter décentreur Jean Hatzfeld, fils de son temps à connotation nihiliste, n'a pas tout à fait compris - mais qui a compris ? – les raisons véritables de ce génocide pourtant programmé. Comme cherche à nous faire saisir Pancrace, un génocidaire hutu, avec des mots qui n'appartiennent qu'à lui, cette étrangeté de la barbarie à la fois incroyable et évidente « Dans une guerre, on tue celui qui vous chamaille ou qui vous promet le mal. Dans les tueries de cette catégorie, on tue son avoisinante tutsie avec qui on écoutait la radio ; ou la femme qui posait des plantes médicinales sur vos plaies ; ou sa sœur qui était mariée à un Tutsi. Ou même pour certains malchanceux, sa propre épouse tutsie et ses enfants à la demande générale. On abat la femme sur la même ligne que l'homme. Voilà la différence, qui change tout ».

Pour les Occidentaux et bien sûr d'abord pour Jean Hatzfeld, le concept de génocide renvoie à l'holocauste et à l'Allemagne nazie. Or, comme l'a bien noté Canguilhem, seules les conceptualisations historiennes ouvrent des questions précises au « reporter d'idées ». Ce qui importe, c'est l'apparition d'un concept dans sa force polémique. Il est donc capital de situer la polysémie des termes, de se situer du côté de ceux qui « se méfient de voir l'Institut de psychologie se situer entre le Panthéon et le commissariat de police ».

Moment choc et clef de la résistance du spectateur à son spectacle, d'une communauté internationale qui acceptait et, pour certains de ses membres, protégeait le crime entre tous intolérable. « On ne pouvait pas concevoir l'idée d'un nouveau génocide », comme le confie au Journal « Libération[1852] » Roméo Dallaire, commandant des Casques bleus au Rwanda en 1994 et qui, après une longue dépression, s'explique dans un livre de mémoires au titre évocateur « J'ai serré la main du diable[1853]. »

Alors, l'été 2003, à nouveau, le baroudeur Jean Hatzfeld est parti pour le Rwanda pour lutter contre la zone d'indifférence qui consiste à banaliser le mal, en le relativisant ou en galvaudant les mots qui servent à le désigner. Si l'on veut que cesse ce type de massacre, il faut commencer par regarder l'histoire en face, sans trop d'affect si possible, et collecter les faits qui sont têtus... et parfois gênants pour les adeptes de la langue de bois et du « politiquement correct ». Sans oublier de prendre en compte la catharsis radio-religieuse qui banalisait le mal, car les génocidaires étaient armés d'une machette d'une main et d'un poste de radio de l'autre dans leur chasse au gibier tutsi.

[1849] « Ecrire l'extrême », op. cité, p. 118.

[1850] « Une histoire politique du journalisme, XIXe-XXe siècle », op. cité, p. 225.

[1851] Ndlr : du journalisme de décentrement incarné par le reporter américain Seymour Hersh.

[1852] 7 avril 2004.

[1853] Paris, Ed. Libre Expression, 2004.

Comme constate Elie, le tueur hutu :

> « Tous les grands personnages ont tourné le dos à nos tueries. Les casques bleus, les Belges, les directeurs blancs, les présidents noirs, les personnes humanitaires et les cameramen internationaux, les évêques et les abbés, et finalement même Dieu. (…) On était abandonné de toute parole de remontrances. Le dimanche matin, les émissions de radio ne passaient plus de messes comme auparavant. Mais il se répandait des ouï-dire encourageants de monseigneurs de renom qui arrivaient de Kigali. On entendait parfois des cantiques et des chorales à la radio. C'étaient des cassettes sans sermons ; mais cette musique religieuse contentait celui qui se sentait inquiet. Elle lui rappelait les dimanches ordinaires, elle lui faisait du bien[1854] ».

Le métier de l'intellectuel « reporter d'idées » n'est pas de dire ce qu'il faut faire, note le journaliste philosophe Christian Delacampagne, comme, par exemple, les hommes politiques. Mais « c'est à lui qu'il revient d'offrir des analyses de la réalité [1855]» – des analyses que d'autres, ensuite, utiliseront pour transformer la réalité.

« Ce qui suppose, bien entendu, précise-t-il, que l'intellectuel ne ferme pas les yeux sur le monde qui l'entoure. Qu'il ne se retire pas, comme on dit, dans sa « tour d'ivoire ». Car si les prétentions de l'intellectuel qui croit tout savoir sont insupportables, celles de l'intellectuel qui ne veut rien savoir n'en sont pas moins dangereuses. » Le « reporter d'idées » ose le courage de penser par lui-même l'impossible, n'hésite pas à briser les chaînes du consensus, les entraves du « politiquement correct » par lesquelles nous nous laissons si mollement attacher, refuse de passer l'éponge sur ces crimes contre l'humanité. « Au fond, il ne doit ménager sa place au désir d'utopie. Afin de ne pas laisser le dernier mot aux « gestionnaires ». A ceux qui répètent, parce que cela les arrange, qu'il n'y a rien à faire – ou que tout a déjà été fait ».

Descendu de la sphère des idées/contemplation pour celle de l'action/spectacle, le « reporter d'idées » doit signer et dater tout ce qu'il dit et écrit afin de cerner sa marge d'« erreurs tolérables » et de définir une tension nouvelle entre deux pôles, le « pouvoir souverain » d'un côté et la « vie nue » de l'autre, pour parler comme Agamben. Il n'est plus tributaire seulement des faits car il cherche à tisser un lien avec l'histoire, à la différence de son confrère reporter de faits de guerre pris dans la frénésie de l'écriture à chaud et dans son illusion de la vérité du terrain que récuse avec force Jasna la Bosniaque en tançant son copain, correspondant de guerre français :

> « Eh bien non, vous ne cessiez jamais (ndlr : d'écrire sur la guerre et ses violences). Vous ne pouviez vous en empêcher. Parce que vous le croyez nécessaire ? Je n'en suis toujours pas convaincue. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, nous y sommes après. La violence est passée, du moins sous sa forme démente. Vous êtes partis et moi je suis toujours là. Et je ne demande quoi faire avec elle, puisqu'elle ne me quittera plus. Comment ramener des morts à la vie, car c'est bien cela, écrire un bouquin sur la guerre, après[1856]. »

Ecrire après sans réécrire l'histoire, configurer l'événement pour la laisser apparaître sans interférence, sans aucun jugement moralisateur, sans aucune esthétique de la disparition, tel est ici l'enjeu/jeu de ce reportage témoignage en trois volets sur le génocide rwandais. « Et cela pour restaurer de la représentation contre l'emprise de la Chose qui se répète, contre la compulsion de répétition qui agit quasi automatiquement. L'enjeu a toujours été de relancer le temps en inventant de nouvelles formes de temporalités, non pas contre l'inconscient qui est indifférent au temps, mais contre la compulsion de répétition, le destin, l'ennui, l'éternel retour des morts-vivants, tout ce qui est de l'anti-temps[1857]. »

[1854] « Une saison de machettes », op. cité, p. 177.

[1855] « De l'indifférence », Paris, Odile Jacob, 1998, p. 213.

[1856] Jean Hatzfeld « La ligne de flottaison », op. cité, pp. 225-226.

[1857] Jean-Louis Déotte « Retourner sur les lieux de la diaparition : Julieta Hanono», europe, op. cité », p. 198.

Le reporter d'idées de l'après - à la recherche d'une autre parole toujours plus dérangeante- décentre, joue et jongle avec les faits, les commentaires, les témoignages, les non -dits et les mensonges. Il cherche à traquer des évidences « autres » tout en sachant qu'il ne peut représenter que ce qui est représentable et fait sans doute l'impasse sur ce qui, de cet autre qu'il met en scène en travers la sélection et le découpage des témoignages aussi bien des victimes que des bourreaux, est au-delà de toute visibilité et touche à « l'être caché » (pour le dire comme Foucault).

> « Le Rwanda ne me quittera jamais, confesse-t-il. Mais il faut se méfier de l'avenir. Les rescapés disent que les souvenirs s'effacent, que la vie reprend le dessus. Si eux les évacuent peu à peu, a fortiori quelqu'un qui n'a pas vécu le génocide… J'écris parce que j'ai toujours été possédé par l'écriture, pas parce que je suis attiré par les victimes ou la souffrance. Je ne crois pas que mes livres puissent empêcher demain un autre génocide. Pas plus qu'ils permettent de mieux le comprendre, puisque je ne comprends toujours pas, et vous non plus. On ne comprend pas l'extermination. »

Pour tenter de comprendre, le reporter d'idées pourrait sans doute s'inscrire en faux avec la fâcheuse et paresseuse tendance à réduire les guerres, africaines notamment, à des conflits surtout ethniques. Comme le fait le psychologue social Harald Welzer qui travaille sur l'anthropologie de la violence. Dans un essai visionnaire et récent, « Les Guerres du Climat[1858] », il soutient et démontre que le climat, peut-être la première question vraiment mondiale et cruciale, sera à l'origine des guerres du XXIe siècle, comme par exemple le conflit au Darfour. En ce sens et contre l'opinion, le changement climatique n'intéresse pas seulement « la planète », il produit d'abord des effets sociaux, politiques et culturels. Il déclare :

> « Mais nos perceptions médiatiques comme celles d'ailleurs des acteurs du conflit (au Darfour) renvoient plutôt à un conflit ethnique. Pourtant la situation est assez simple: une désertification très rapide vers le Sud, une société dans laquelle 70% des gens vivent directement de la terre, et deux groupes en concurrence, des bergers et des agriculteurs[1859]. Tout cela en l'absence des moyens institutionnels modernes de résolution des conflits, les institutions étant défaillantes, la police et les milices corrompues. On a donc vu apparaître un marché de la violence dans lequel se sont jetés différents acteurs, détournant les ressources de l'aide internationale... Mais la cause première de ce conflit, c'est bien le climat, le réchauffement de la planète[1860]. »

Ce n'est pas seulement notre présent qui est confus, mais tout présent, le présent comme tel. Ce n'est pourtant pas une raison, bien entendu, pour attendre qu'il soit passé. Bien au contraire, en esquisser « l'histoire », c'est déjà y participer, ou en tout cas marquer la possibilité, l'exigence, d'y participer, comme si, maintenant, nous n'avions plus le choix[1861].

Comment ne pas voir qu'on ne peut pas lutter contre le défaut et l'excès de mémoire seulement par une juste mémoire, mais aussi par une mémoire juste, c'est-à-dire aussi une mémoire précise, une mémoire qui, dans sa pureté accessible seulement aux plus grands récits, disent ce qu'est le mal et du même coup ce qu'est la vie, la vie que le mal tue bien plus radicalement que la mort même ? C'est à nos yeux ce que font ces grands récits en forme de « tombeau » : ils nous apprennent que le mal n'est pas à chercher ni dans la volonté insondable du bourreau, ni dans la souffrance infinie de la victime, mais dans l'acte qui brise leur relation et en révèle par là même la réalité vivante. C'est la force tranquille au Rwanda de notre reporter d'idées.

Négligeant les critiques légitimes ou non sur son travail au Rwanda, Jean Hatzfeld campe pudiquement et modestement dans l'hétérotopie du décentrement de l'après violence, tout en méditant peut-être

[1858] Paris, Gallimard, 2009.

[1859] Comme au Rwanda.

[1860] Entretien de Harald Welzer par Jade Lindgaard et Sylvain Bourmeau « Le climat sera à l'origine des guerres du XXIe siècle », Médiapart 5 décembre 2009.

[1861] Frédéric Worms «La philosophie en France au XXe siècle. Moments», op. cité, p. 555.

le mot de Deleuze « La théorie est elle-même une pratique, autant que son objet. Elle n'est pas plus abstraite que son objet. C'est une pratique des concepts, et il faut la juger en fonction des autres pratiques avec lesquelles elle interfère[1862] ». Le journalisme de l'après en privilégiant la voix éclaire d'un jour nouveau et donne un relief à notre fiction théorique en dépassant le « faitichisme » de la figure du flâneur voyant.

[1862] Gilles Deleuze « L'image mouvement, Cinéma 1 », Paris, Minuit, «Col. Critique», 1983.

II - CHAPITRE 16

BHL[1863] : «Citizen Lévy» ou l'im-posture du « romanquête »

- « Ce qui est mis en question, c'est la façon dont le savoir circule et fonctionne, ses rapports au pouvoir. Bref, le régime du savoir[1864]. »
- « Les intellectuels médiatiques ne sont pas une fatalité[1865] »
- «Le souci de sa propre image, voilà l'incorrigible immaturité de l'homme[1866]».

Au nom de la « télé-réalité » et de son droit au « quart d'heure de célébrité », le citoyen post-moderne serait prêt à tout pour être admis dans les citadelles médiatiques, là où s'ébattent ces faux/vrais demi-dieux de chair et de sang qui habitent l'espace médiatique.

Au début, on se croit à une série US genre « 24 Heure Chrono ». Montage à la mitrailleuse. Plans serrés. Musique hichcockienne. Ambiance nocturne. « L'affaire BHL » démarre à Marrakech, dans la maison du héros. Intérieur nuit. Un cambrioleur muni d'une torche vient de se glisser dans la maison du philosophe. La domesticité dort. On frémit. Va-t-on assister au casse du siècle ? Ou bien à une opération dévoilement du chantre de l'anti-historicisme ? Las. Très vite, on comprend que le monte en l'air n'est autre que le réalisateur Eric Dahan[1867], et que l'œuvre à laquelle nous sommes conviés, s'est fait en collaboration avec le sujet. Ce voyage au cœur de la machine BHL raconte quarante ans de combats du gentlemen rhétoricien. Avec à la source l'ombre titanesque d'un père héroïque, engagé volontaire dans la guerre d'Espagne, puis dans le combat contre les nazis. BHL ne le cache pas : comment exister face à un tel géant ? En poursuivant les combats de son géniteur, mais à sa manière d'intellectuel médiatique et narcissique. L'ancien élève de Normale sup plonge alors dans les grandes batailles d'idées des années 1970, avec deux maîtres à penser comme viatique : Althusser et Derrida, grands démolisseurs de tous les déterminismes historiques.

Fragments «rassembleurs» de vie pour tenter de comprendre une part de la mécanique de ce citoyen singulier. Au cours de son premier grand périple au Bangladesh, pour répondre à un appel d'André Malraux, le philo-globe-trotter devenu « brigadiste en solo » n'a plus aucun doute sur ce qui le hante : la face noire du monde. BHL n'est pas un disciple de Rousseau, écrit le journaliste Serge Raffy. On le voit pataugeant dans le bourbier du monde, s'éloignant au pas de course de la philosophie des Lumières, croyant l'homme inguérissable et les forces du Mal, éternelles.

[1863] Guy Hocquenghem «Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col de Mao au Rotary» op. cité, p. 165 : «Et cette inexistence est inscrite en ces initiales, BHL. Tu n'as même pas de nom à toi, rien qu'un sigle, comme RATP ou SNCF. Un lecteur du Monde (2 juillet 1979), L.M. Lévy remarquait dans le courrier intaractif des lecteurs, qu'au fond «BHL» ou Béachelle, cette abréviation servait à gommer, à «ne pas prononcer le nom de Lévy», votre patronyme commun. Comme K chez Kafka, en somme. Avec toute ta célébrité, tu es l'homme aux initiales, abrégé d'une génération sans nom propre». C'est pourquoi, nous avons hésité à l'incorporer dans cette constellation de notre IIe partie plutôt que dans les symptômes qui font époque de la Ie partie.

[1864] Michel Foucault « Le sujet et le pouvoir », in Dits et Ecrits II, Paris, Gallimard, 2001, p. 1046.

[1865] Jacques Derrida, « Le Monde » 19 août 2004, repris dans le cahier spécial du Monde le 12 octobre 2004. Nous en livrons des extraits en annexe à la fin de la thèse.

[1866] Milan Kundera «L'immortalité»(en tchèque «Mesmrtelnost), Paris, Gallimard, «Folio», 1990.

[1867] «Bernard-Henri Lévy : la déraison dans l'histoire». Collection «Empreintes». Diffusion sur France 5 en 2009 et en prime time, un vendredi à 20h35.

Au risque d'en agacer plus d'un et de multiplier les inimitiés, « Citizen Lévy » est ainsi : il fait en permanence le grand écart entre un pessimisme définitif, produit des guerres traversées, et un goût irrépressible pour la vie cinq étoiles. Un jour à Kigali, un autre au Plaza Athénée. Un soir en Afghanistan, dans un bivouac du commandant Massoud, un matin sur les lices de Saint-Tropez. Avec une certaine élégance teintée de fatalisme, l'homme à la chemise blanche échancrée ne se défend même pas. A quoi bon ? Il lâche avec jubilation : « Je suis l'écrivain vivant le plus détesté ». Cette posture, au fond, le comble. Elle l'éloigne de la pire des calamités : l'indifférence.

> « Longtemps, je n'ai eu de respect que pour les journalistes idéologues, dotés d'une vision du monde, amateurs d'idées générales, et ne s'intéressant à la réalité que pour autant qu'elle lui semblait confirmer et glorifier leurs préjugés. J'admirais les partisans. Les militants. Je ne croyais pas à l'information. Je ne comprenais pas que l'on puisse prêter tant d'attention au cours des choses et des événements tel qu'il se produisait dans sa matérialité brute et stupide. Je méprisais Gaston Leroux. Je ne connaissais ni Kessel ni Albert Londres. Malraux, j'en suis sûr, ne suivait, au jour le jour, l'actualité de la guerre d'Espagne que pour autant qu'elle lui était prétexte, soit à des romans, soit à de sonores conférences de presse où, fort de l'autorité acquise par un supposé contact avec le terrain, il ramasserait beaucoup d'argent pour beaucoup d'armes pour les Rouges. Et quelqu'un comme Lucien Bodard avec qui je devais, bien plus tard, me lier d'une vive amitié me semblait être, avec son goût de l'épique, l'image même de ce qu'un journaliste-écrivain ne devait surtout ne pas être.[1868] »

Paradoxe : cet homme à l'ego surdimensionné n'aime pas trop les honneurs et a refusé de nombreuses distinctions. Au fil des ans, il a fini par s'habituer à cette image du reporter chic, toujours tiré à quatre épingles, smart et snob, quelles que soient les circonstances. Ainsi, il n'hésite pas à se faire filmer visitant des charniers dans des costumes en alpaga. Bien sûr, ça détonne et ça fait jaser dans la profession des grands reporters. Mais il en faut plus pour troubler notre « intellectuel médiatique » qui n'a que faire de la « meute » de ses détracteurs. Dans cette odyssée « au cœur de la barbarie », BHL poursuit son insatiable et sans doute contestable travail de recherche sur cette « machine diabolique » qui « scelle la servitude au cœur des hommes », avec « sa part irréductible de mal absolu ». Comment échapper au tragique de l'histoire ? BHL suggère qu'il existe une voix escarpée, certes, celle de la pensée juive, à travers Levinas. Autre paradoxe : ce juif « de naissance » n'a découvert la judéité qu'à la trentaine, en plongeant corps et âme dans la fureur du monde et son nihilisme.

La figure ambivalente de l'écrivain journaliste qui fait l'histoire

Est-il reporter d'idées celui qui ne se veut pas journaliste mais d'abord intellectuel engagé, voire militant portant les lunettes de l'idéologie ? Bernard Henri Lévy se verrait bien dans la figure du « journaliste-qui-fait-l'histoire » et se sentirait déshonoré d'être confondu avec la troupe des grands reporters, voire des simples et humbles reporters soutiers de terrain, qui ne seraient à ses yeux que des « mercenaires de l'événement. » Il se préfère une voix plutôt qu'un écho et refuse d'être un « sacré salaud de voyeur[1869] ». Si vive était sa passion de servir, si fort son fantasme « activiste », si grande sa conviction que les intellectuels avaient trop longtemps interprété le monde et que l'heure était venue de le transformer (mais pas de manière communiste, pardon totalitariste), que l'idée ne l'effleurait même pas que le mercenaire, le vrai, pût être lui… qui n'avait jamais éprouvé l'angoisse des fins de mois à boucler et la hantise de la page blanche. Aussi nous livre-t-il en guise d'autoportrait sa valse hésitation entre roman et reportage, entre fiction et enquête afin de multiplier les regards et les analyses. Faut-il prendre le risque du reportage pour comprendre son temps et être dans l'air du temps ?

[1868] Bernard Henri Lévy « Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'histoire », Paris, Grasset, 2001, p. 294.

[1869] *Ibid*., pp 383-384.

> « Parfois, je me dis : c'est des romans qu'il faudrait faire. Il faudrait, en romancier, entrer dans la tête du damné au moment où, à la porte de la hutte, survient l'assassin. Il faudrait aussi être dans la tête (le corps ?) du kamikaze à l'instant où il sait qu'il n'a, tout à coup, plus le choix[1870]. »

Comme les romantiques, les « Nouveaux Philosophes » ne sont plus aujourd'hui si nouveaux, ou plutôt, ils sont devenus les « Vieux Nouveaux Philosophes ». Car si le style des avants gardes se reproduit d'âge en âge, leurs enjeux sont chaque fois uniques, voire contradictoires. Reporter les idées ne serait-il pas leur redonner une éternelle actualité en les conjuguant à la première personne du présent, assumant pleinement la singularité du point de vue à la place d'un pseudo « nous »?

Partage ici et là des idées entre roman, essai et reportage. La médiation qu'impose la forme langagière à la réflexion philosophique qui veut se communiquer au delà de l'entretien oral, de la transmisssion directe d'un enseignement ou de l'exercice intellectuel personnel, fait passer l'activité de pensée dans l'ordre de la représentation. Dans ce passage, avertit Denis Thouard[1871], le risque est grand que la pensée se fige, se solidifie en dogmes ou fragments de vérité, déchets abandonnés par la recherche, dépôts d'une activité passée. Pour l'éviter, le philosophe peut choisir pour son discours une forme qui déjoue les pièges du langage. Des apophtegmes les plus abscons à la translucidité de l'essai pédagogique, du mime savant au mime poétique, l'éventail des possibilités formelles qui s'offrent à lui est vaste. Il relève d'un enjeu/jeu qui excède la simple stratégie de séduction ou de dissimulation à laquelle succombe trop souvent l'intellectuel médiatique, puisqu'il engage le sort de sa pensée comme pensée partagée. La décision pour une forme ne saurait passer pour indifférent.

> « Il y a des écrivains qui se servent du roman pour explorer des possibilités inconnues de l'existence. Je fais, moi, des reportages. Peut-être parce que je tiens, comme Sartre encore, le reportage pour le genre littéraire par excellence. Peut-être parce que les romans d'aujourd'hui sont tous, de toute façon, en train de devenir des reportages. Le fait, quoi qu'il en soit, est là. C'est dans le réel, pas dans la fiction, que je vais, depuis longtemps chercher mes perceptions inédites[1872]. »

Dans son article « Foucault et l'Iran », Lévy défend et réhabilite les « reportages d'idées » de Michel Foucault. D'abord, il en dénombre onze, voire douze avec le grand entretien avec Claire Brière et Pierre Blanchet paru dans « La Révolution au nom de Dieu », au lieu des deux ou trois textes en français parus dans Le Nouvel Observateur et Le Monde (« Inutile de se soulever ») comme on croit toujours. Il argumente en détaillant d'abord les nombreuses facettes la complexité et l'implication personnelle de la démarche du « reporter d'idées » Foucault en Iran pour peut-être mieux se l'approprier ensuite :

> « C'est, autrement dit, une aventure intellectuelle de longue durée, complexe, intense, avec avancées, retours en arrière, questions douloureuses, doutes, émotions personnelles et philosophiques, plusieurs voyages, des rencontres, des portraits contradictoires, des choses vues. On est loin, en tout cas, de l'intellectuel étourdi, faisant trois petits tours sur le terrain, saisi par la fièvre militante et, du haut de son autorité, bénissant les fous de Dieu[1873].»

Ensuite, il constate que l'essentiel des reportages (huit sur neuf) se concentre sur une durée courte, entre l'automne 1978 et le tout début 1979, et paraît donc avant la chute du Shah, avant l'entrée en vigueur de la république islamique et au moment où l'ayatollah est encore un opposant obscur, réfugié à Neauphle-le-Château avec la bénédiction du pouvoir politique français. « On est loin, note BHL, de l'image convenue du philosophe à la botte de la dictature islamique[1874].»

Enfin, il souligne à juste titre que Foucault dans son reportage « A quoi rêvent les Iraniens ? » avoue son embarras pour parler du gouvernement islamique comme « idée » (ou même comme « idéal »),

[1870] *Ibid*., p. 396.

[1871] «Le partage des idées. Etudes sur la forme de la philosophie». Paris, CNRS Editions, 2007, introduction p. 5.

[1872] *Ibid*., p. 167.

[1873] *Ibid*., p. 305.

[1874] *Ibid*., p. 306.

mais s'avoue bluffé par cette « volonté politique » et intrigué par « l'énigme même du soulèvement». D'où son enthousiasme et son empathie (qu'on lui a tant reprochés) pour le mystère de cette « volonté nue qui dit non à un souverain ».

> « C'est ce moment, tellement étrange, et, pour un philosophe hanté par la question du pouvoir et du lien social, tellement passionnant à observer, où des « hommes aux mains nues » entreprennent de « soulever le poids formidable » qui pèse sur eux et où se défait, par conséquent, le ciment de ce que la philosophie politique depuis La Boétie, nommait la « servitude volontaire ». L'affaire de Foucault, dans ces textes, c'est la formation de cette entité bizarre, que nul n'a jamais vue, dont il pensait lui-même qu'elle était, « comme Dieu », ou « comme l'âme », une sorte de « mythe », d'« idée », d'« artefact », d'« instrument théorique » et qui s'appelle une « volonté collective ». Une volonté collective, une vraie, « ça ne se rencontre pas tous les jours », confie-t-il à Brière et Blanchet et, donc, « ça se salue ». Démarche de philosophe. Un philosophe engagé sans doute. Passionné. Mais un philosophe d'abord posant des questions de philosophe[1875]. »

Dans la lignée du « New Journalism » et de Tom Wolfe qui se veulent des journalistes « caméléons », Bernard Henry Lévy prêche pour un journalisme subjectif qui n'hésite pas à dire « je », « moi, je » et brouille la frontière du réel et de la fiction en lançant la vogue du « roman-quête » avec « Qui a tué Daniel Pearl ? »

> « Le résultat est une forme qui n'est pas exactement un roman. Elle utilise des procédés dont il se trouve qu'ils ont été employés d'abord dans le roman, et les mélange à tous les procédés connus de la prose. Et ce faisant, bien au-delà des questions de technique, elle possède un avantage tellement évident, tellement consubstantiel que l'on oublie presque l'étendue de son pouvoir : c'est tout simplement le fait que le lecteur sait que tout est réellement arrivé. Les démentis ont disparu. L'écran s'est évanoui. L'écrivain s'est peu à peu rapproché de ce rêve de l'implication complète du lecteur qu'ont fait mais jamais réalisé James et Joyce[1876] .»

Ouvertement, il se réclame de Georg Orwell et revendique une écriture plus littéraire et plus libre, préférant à tout prendre le roman à l'histoire, les mots aux concepts. Et il se définirait sans complexes si on le pousse dans ses derniers retranchements comme un « métaphysicien journaliste » ou un journaliste métaphysicien à la mode médiatique.

> « Le grand modèle (de journalisme), c'est Orwell, déclare sans complexe et sans rire Bernard-Henri Lévy. L'immersion absolue. Le reportage comme expérience métaphysique majeure où l'on travaille, comme disait Foucault, à « produire un autre soi-même ». Mon « Daniel Pearl », par exemple. L'expérience très bizarre que ce fut d'entrer dans la peau d'un mort, de vivre à la place de ce mort, et puis de décristalliser, de revenir à la surface[1877]. »

Avec évidemment toutes les difficultés et les ambivalences qu'implique cette tentative de décentrement du regard à la fois acteur et spectateur à laquelle n'échappe aucun reporter digne de ce nom. Le principal ressort du récit « BHlien », c'est lui, le narrateur, en acteur du chaos du monde. Son moi, bien sûr, n'est jamais haïssable mais toujours mis en avant, n'hésitant pas à faire appel pour se crédibiliser à des poids lourds de la pensée. « Pourquoi je fais du journalisme ? Voilà. Pour cela. Parce que c'est une bonne façon de se briser les os du crâne, d'arracher le sujet à soi et à son confort intellectuel. Et parce que c'est aussi, une formidable école du regard, de la pensée et donc de la philosophie[1878]. ». Avec références à Sartre (« les os du crâne ») et à Foucault (« ontologie du présent) pour être plus crédible et désamorcer les attaques contre ce type d'(im)posture intellectuelle.

[1875] *Ibid*., p. 307.

[1876] T. Wolfe et E.W. Johnson « The new Journalism », New York, Harper & Row, Publishers, 1973, p. 34.

[1877] Didier Jacob «BHL : mes vérités», Le Nouvel Observateur, 29 avril-5 mai 2004.

[1878] Bernard Henry Lévy « Vous pouvez dire la vérité à un barbare, il ne sera pas moins barbare ». Entretien avec Annette Lévy-Willard, Libération 24 avril 2004.

Lorsque les faits ne parlent plus malgré la diversité des points de vue, BHL abandonne sans vergogne la précision factuelle du dehors pour donner libre cours à ses fantasmes du dedans et donner ainsi une espèce d'intimité, voire d'intériorité à ses reportages dans l'espace public des points de vue et des opinions. Par exemple, pour ce reporter singulier, à la fois narcissique et érudit, l'histoire de la philosophie est morte au Burundi, mais pas la fin de l'histoire. Le reportage l'a met en perspective et à distance à travers l'importance du regard plongé dans les malheurs du monde et révélateur implacable des faux semblants. Contre son maître Althusser, Lévy penche avec lyrisme pour une philosophie en lutte et accessible, pas seulement à usage interne pour les seuls professeurs de philosophie. La vérité/illusion du terrain lui permet sans doute de refuser la vérité du maître à penser :

> « Ce qui vole en éclats, sur ces routes burundaises, c'est toute la philosophie que j'ai dans la tête. Ce qui disparaît dans ce trou noir c'est la prétention même de cette philosophie à mettre le monde en perspective, à le juger. Là, oui, sur cette route, au milieu des champs de café brûlés, face à ces pauvres gens faisant la queue, des bidons de plastique et des calebasses à la main, devant une fontaine cassée, ce qui m'apparaît avec une évidence terrible c'est la nécessité de renverser la perspective et de laisser, non pas cette philosophie juger le monde, mais le monde juger cette philosophie et démonter ses dispositifs comme on démonte un mauvais décor. Leçon de philosophie. Vraie fin de la philosophie. La philosophie mise à nu par les damnés, même. Crime parfait[1879]. »

Le reportage d'idées ne serait-il pas le crime parfait des « vérités éternelles », une manière insidieuse au fond de ramener les idées aux faits ou plus exactement vers les faits tout en échappant à la critique du jugement ?

Entre le sage contemplatif et l'insensé excité, tout reporter de guerre est saisi par « la disparition du sens qui n'est pas une idée mais un fait [1880]» en constatant la pure béance des souffrances humaines et le fantôme de la peur sur la mémoire du regard. Sur la route de toutes ces guerres plus ou moins oubliées, BH Lévy rencontre des « barbares à visages humains[1881]. » Chacun d'entre nous est capable de cruauté, ou même pire. La violence « principielle », dès qu'on y regarde de plus près, n'est pas vraiment extérieure aux humains ordinaires. Elle vient du dedans de chacun et retourne, sans cesse s'y dissimuler. Elle est notre affaire…

Sa technique revendiquée et avouée du « romanquête[1882] » permet à l'écrivain de se projeter lui-même dans le récit avant de redevenir un observateur, d'entremêler reportages et hypothèses. Il prône en quelque sorte un dédoublement acteur-spectateur à la manière de Feuerbach et des jeunes hégéliens. Avec une autocritique, voire une autodérision mâtinée d'un zeste de narcissisme de « l'intellectuel médiatique », voire « négatif [1883]» pas toujours dupe des vicissitudes et des dérives du système.

> « J'avais envie d'écrire un livre sur la grande folie médiatique contemporaine. Il y avait un moi qui, en moi, rêvait, si vous préférez, de dire enfin le dégoût que m'inspirent les mascarades auxquelles je me prête depuis vingt ans[1884]. ».

En ce sens, il échappe ici à l'imposture mais pas toujours à la posture. Il joue au reporter d'idées sans refuser l'étiquette d'intellectuel médiatique qui n'a rien d'infamant pour lui, dans la mesure où elle lui permet d'occuper la scène médiatique, de faire parler de lui, même en mal, et de faire la promotion de ses livres. « Philosophe médiatique n'est pas une insulte pour moi, déclare-t-il un matin de la mi

[1879] Bernard Henry Lévy « Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire », Paris, Grasset, 2001, pp. 293-294.

[1880] *Ibid*., p. 162.

[1881] *Ibid*., p. 288.

[1882] Néologisme formé par la contraction de roman et d'enquête. Quand les faits et témoins ne sont plus là et manquent, le romancier reporter imagine ce qui aurait pu se passer par exemple dans la tête de Daniel Pearl au moment de son assassinat dans la banlieue de Karachi, ce qui est le comble de la subjectivité revendiquée et assumée. Gilles Sebhan procède de la même manière dans la biographie roman «Tony Duvert. L'enfant silencieux», Paris, Denoël, 2010.

[1883] Selon le sociologue Pierre Bourdieu.

[1884] Bernard Henri Lévy « Comédie », Paris, Grasset, 1997, rééd. Livre de Poche, Paris, 2000 p. 169.

février 2010 au micro de France Inter à Nicolas Demorand, un autre normalien agrégé de lettres, qui l'interroge sur sa posture d'intellectuel. Il précise : « J'ai eu besoin des médias et des journalistes lorsque je voulais, par exemple, attire l'attention de l'opinion mondiale sur la situation de la Bosnie, lors du siège de Sarajevo ou sur des guerres africaines oubliées, ou plus récemment sur le destin d'Obama bien avant qu'il soit président des Etats-Unis ».

Sur le jeu de la « peopolisation » et la préservation de l'intime, Lévy est intarissable et se donne toujours le beau rôle, celui qu'il a choisi, sous les feux de la rampe. Pourquoi accepte-t-il volontiers de poser dans les pages « people » des magazines mais refuse d'évoquer la figure de son père ? lui demande les journalistes de l'Express. Lévy se défend et argumente :

> «Cela n'a rien à voir. Ce que vous appelez la « peopolisation » joue sur votre image, c'est-à-dire sur ce que vous avez, non seulement de moins privé, mais de plus accessoire et finalement de plus étranger. L'intime, c'est autre chose. Ce n'est une question ni de people ni d'image. C'est cette autre part de soi, cette vie secrète, ce jeu de soi et de l'autre (…) Pour le dire autrement, quand vous vous laissez photographier par « Vanity Fair », vous ne donnez rien. Quand on parle de son père, on livre tout[1885]. »

Refaire « le coup de Malraux »

Lorsqu'en 2001, il réunit à la manière des journalistes reporters dans un volume « Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'histoire, ses reportages sur les guerres « oubliées[1886] » écrit pour « Le Monde », il émaille et éclaire sans complexe les titres de chapitres de références philosophiques : « Arendt, Sarajevo : qu'est-ce qu'être un damné ? », « De la difficulté d'être sujet », « Etre sartrien à Bujumbura ? », « Hegel et Kojève africains », « L'ange de l'histoire ». Il sait en procédant ainsi qu'il manie des paradoxes, mélange les genres, brouille les pistes, agace, évolue sur une corde raide et frise le dédoublement, voire pour certains le ridicule et l'imposture. Avec coquetterie, il tente vainement de répondre à la sempiternelle question qu'on lui pose, que lui posa la première fois Mufid Memija, le directeur de la radio-télévision bosniaque : « Pourquoi faites-vous cela ? Pourquoi un philosophe, un écrivain à succès, apparemment gâté par la vie, peut-être heureux, fait-il des choses pareilles ? Pourquoi, quand on n'est pas journaliste, quand ce n'est pas votre métier et qu'on ne vit pas de ses reportages, prendre des risques inconsidérés ? Pourquoi faire, en un mot, ce qu'on n'a aucune raison de faire[1887] ? »

Qu'est-ce donc que cette passion de l'inutile ? BHL retrouve dans ses maîtres Sartre et Foucault cette passion d'« aller y voir » et de « journalistes exemplaires » du côté des vaincus. Tout en sachant qu'il n'échappera pas à son retour à Paris aux soirées mondaines verrouillées par ses amis et au tam-tam médiatique dans son village de Saint Germain des Prés. Alors, comme Delon avec qui il a commis un film ; il quitte son « moi je » pour le « il ».

> « Tout est dans le « presque ». Tout est dans ce « presque muet » dont il ne voit que trop l'usage que peut faire le chroniqueur. Briser le silence, dit-il. Aider ces pauvres gens à rompre leur propre silence. Et, pour cela, sa parole, sa noble parole d'écrivain au service des damnés pour relayer au moins leur inaudible murmure. Généreuse intention. Louable parti. Sauf qu'il voit bien, en même temps, le reste du décor. Il est là-haut, au bout du monde, dans cette boucle du rio Sinu qui mène à Quebrada Naïn, et il voit, parce qu'il est (parfois) honnête et lucide, la part de comédie qui, le moment venu, retour à Paris et à l'écriture, sera la contrepartie de son désintéressement. Le ramdam autour de ses textes. Les radios. Les échos. Les félicitations des amis. Les passages à la télévision. Les traductions qui se multiplieront. L'éditeur qui le flattera. Les questions dont on le pressera. L'air modeste qu'il prendra. Vous vraiment ? La barge à fond plat, dans les boucles du rio Sinu ? Et les risques ? Et les moustiques ? Et comment passe-t-on ainsi, sans transition, du café du Flore à la barge à fond plat,

[1885] BHL répond : « J'ai une conception guerrière de la vérité » Propos recueillis par Eric Cohan, Denis Jeambar et Renaud Revel, L'Express 10 janvier 2005.

[1886] Angola, ex-Yougoslavie, Burundi, Colombie et Skri Lanka.

[1887] Bernard Henri Lévy « Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire », op. cité, p. 342.

aux montagnes infestées par les Farc, à Carlito errant dans ce que fut sa rue, rasant les murs, le bras à demi levé comme s'il voulait se protéger d'un nouveau coup ? Et lui, modeste, oui, ça lui arrive, profil bas : il sait que les vrais héros sont ceux qui n'en rajoutent pas ; il a un ami qui appelle ça « le coup de Malraux », les dividendes de la belle âme en même temps que ceux de la modestie[1888]… »

Autoportrait sans doute trop lucide, bien léché et trop flatteur à la fois pour être vrai(semblable) et dans lequel il se donne souvent le beau rôle ! L'idéal du reporter « BH qui juge BHL » semble donc comme chez Tom Wolfe de montrer tout, le « dedans » et le « dehors » sans renoncer à leur « accuracy » (précision factuelle). Ne plus se contenter d'exprimer des théories et des opinions, mais se mettre à voir en dépassant le faux problème de l'objectivité et de la subjectivité. Malgré les fantasmes et l'imaginaire des uns et des autres, on ne doit pas succomber à la tentation facile de la subjectivité et abandonner le déterminisme empirique des faits. « L'idée était de donner l'entière description objective, soutient-il, plus quelque chose qui a toujours poussé les lecteurs à se tourner vers les romans et les nouvelles pour le trouver, à savoir : la vie subjective et émotionnelle des personnages[1889]. » Mais BHL ne fait pas toujours la différence entre réalité extérieure et monde intérieur, ce en quoi il diverge de son modèle, le journaliste « caméléon » Tom Wolfe qui, dans son réalisme, va jusqu'à réhabiliter complètement l'idée d'une réalité commune et pratique la double vision à la fois objective et subjective. Au contraire, Norman Mailer demande dans les « Armées de la nuit » aux journalistes d'abandonner le culte stérile des faits, la restitution vaine des purs faits de l'enquête historique et d'accueillir le regard du romancier pour aller au fond des choses. L'intellectuel médiatique Lévy déclare sans rire mais en prenant la pose : « Je me fiche de mon image. Ce qui est important, ce sont les livres[1890]. »

Ephémère patron de « L'imprévu[1891] », un quotidien de la « gauche optimiste » financé par son père, Bernard Henry Lévy, normalien et agrégé de philosophie, émarge déjà à 27 ans à peine, en tant que directeur de collection chez Grasset. Toujours sous l'influence d'Althusser qui a été son maître à penser à L'Ecole Normale Supérieure, il envisage encore les témoignages des dissidents soviétiques comme de « parfaits torchons réactionnaires[1892].» Sa position d'éditeur aimante alors autour de lui un brillant mao rallié à la métaphysique pessimiste comme Jean-Paul Dollé, les auteurs de « l'Ange. Pour une cynégétique du semblant[1893] » Christian Jambet et Guy Lardreau, parrainés par Maurice Clavel pour leur synthèse spiritualo-gauchiste (sic). Ou encore Jean-Marie Benoist, normalien agrégé de philo, attaché culturel à Londres et auteur de « Marx est mort [1894]».

Un an plus tard, Gluckmann[1895], lui aussi agrégé de philosophie, rejoint la petite troupe après la parution de ses « Maîtres penseurs », auquel Michel Foucault rend un spectaculaire et étonnant hommage dans les colonnes du « Nouvel Observateur ». Dans ce contexte de marchandisation du projet éditorial, précise avec humour et férocité Gilles Deleuze, chaque « nouveau philosophe » a son rôle à jouer : Clavel en « Mabuse », Jambet et Lardeau en Spöri et Pesch, les « aides à Mabuse », Benoist en « coursier »… Bernard Henri Lévy lui, dans son génie inné du masque multiple et du contre-pied, est à la fois « impresario », « script-girl », « joyeux animateur » et « disc-jockey », fonctions secondaires seulement en apparence, en réalité

[1888] *Ibid.,* pp. 315-316.

[1889] *Ibid.,* p. 21.

[1890] Le Figaro littéraire, 4 avril 2003.

[1891] Didier Jacob Interview Le Nouvel Observateur 29 avril-5 mai 2004, dans laquelle Lévy précise à ce sujet : «Interrogez le patron du Nouvel Observateur, Claude Perdriel, sur l'époque, en 1974-1975, où je ne voulais rien de moins que réinventer la presse française et où je lançais, pour cela, un quotidien qui s'appelait «L'Imprévu» : l'aventure s'est soldée par une débacle ridicule.»

[1892] Philippe Cohen « BHL, une biographie », Paris, Fayard, 2005.

[1893] Paris, Grasset, 1976. Réflexion poursuivie vingt cinq ans plus tard avec le séminaire 2000-2001 «L'ange cannibale» au Collège International de philosophie.

[1894] Paris, Gallimard, 1970. Compte rendu de «Mort est mort» in Les Etudes philosophiques N°1, janv.-mas 1972, pp. 71-72.

[1895] Guy Hocquenghem «Lettre ouverte à ceux qui sont passé du col de Mao au Rotary», op. cité, p. 185 : «Tu prends l'air intelligent, comme BHL sur ses photos, en écrivant tortueusement ; et tu es tortueux dans ta phrase, tu tortures les mots, pour impressionner le petit peuple. Tu es, au fond, un sophiste, fier de ses subtilités et de son statut de Grande intelligence.»

essentielles à la mise en place du dispositif BHL: « Il faut que la multitude des articles de journaux, d'interviews, de colloques, d'émissions radio ou télé remplacent le livre qui pourrait très bien ne pas exister du tout (…) Il y a là toute une activité qui, à cette échelle et à ce degré d'organisation, semblait exclue de la philosophie, ou à exclure de la philosophie[1896]. » Lévy n'en a cure et se donne une autre virginité en se posant dans le XXe siècle, réactualisant à son profit le mythe du Banquet sur Eros, bâtard de Poros (plénitude) et de Penia (pauvreté) « Je suis l'enfant naturel d'un couple diabolique, le fascisme et le stalinisme » C'est la première phrase du livre « La barbarie à visage humain, et c'est celle qui en son temps a frappé les esprits, bien plus que les baroques élucubrations qui suivaient dans le préambule lyrique et quelque peu ampoulé, guère conceptualisé et sans doute trop littéraire pour être vraiment rigoureux. Mais le style est à la fois limpide et moderne afin de drainer un maximum de lecteurs.

> « Je suis le contemporain d'un étrange crépuscule où seuls croulent les nuages, dans le fracas des armes et la plainte des suppliciés. Je ne sais d'autre Révolution, dont le siècle puisse s'illustrer, que celle de la peste brune et du fascisme rouge (…) Le monde va bien dites-vous ? Sûr en tout cas qu'il va, puisqu'il ne tourne pas. Mais jamais la volonté de mort ne s'était aussi crûment, aussi cyniquement déchaînée. Pour la première fois, les dieux nous ont quittés, las sans doute de s'égarer sur la plaine calcinée où nous faisons notre demeure. Et j'écris, oui j'écris à l'âge d'une barbarie qui, déjà, silencieusement, refait le lit des hommes.[1897]»

Légende ou réalité ? Ce livre au titre flamboyant serait le fruit fortuit de la rencontre d'un amoureux bien de sa personne et déjà un peu écrivain qui cherche de l'argent pour emmener en voyage et séduire une femme et d'un éditeur qui flaire le bon coup éditorial. Et Catherine Clément de préciser la naissance des nouveaux philosophes (et leur détournement au milieu d'un parfum de haine) avec l'aide d'un d'entre eux, Dominique Grisoni :

> « C'est l'histoire d'une bande d'adolescents résolus, à l'issue de Mai 68. Ils se sont amusés sur les barricades, ils sont gauchistes, plutôt maos, sans goût particulier pour le travail à l'usine, pas le genre à s'engager dans l'anonyme. (…) On raconte l'affaire à deux ou trois copains éditeurs, et on propose un livre. Lequel ? Aucune idée. Seul compte l'à-valoir du contrat signé, et versé. Juste le prix du voyage et de l'hôtel, une misère. Ensuite, pour le livre, on verra bien ; les amis s'en occupent. Marché conclu. (…) Au retour, il faut s'exécuter ; on est un peu forban mais pas trop tout de même. Alors l'amoureux écrit au fil de la plume. Ce qui lui passe par la tête. Un brûlot façon mai 68, hostile aux partis, au communisme, au stalinisme, aux appareils, à la vieillerie. Il écrit vite, il écrit bien, et ce n'est pas son premier livre (…) »

L'appel aux valeurs morales enflamme un large public : c'est un succès. Le gauchisme romantique a trouvé son porte-parole, un jeune Luther à l'oeil de braise qui pourfend la Raison. (…) Le premier, Paul Guilbert publie dans « Les Nouvelles littéraires » un dossier sur les « Nouveaux philosophes ». L'appellation est lancée, l'affaire pas tout à fait encore. Quelques semaines plus tard paraît, rédigée à la hâte, un pamphlet de 345 pages publié dans la collection « Idées » chez Gallimard, et intitulé « Contre la nouvelle philosophie ». Les loubards réunis contemplent le livre teigneux, signé Aubral et Delcourt, le tournent et le retournent, éberlués. Les Nouveaux Philosophes. ! En voilà une idée ! Une sacrée bonne idée … Ils l'adoptent. Et puisqu'on les affuble de ce surnom railleur, ils en font un drapeau[1898]. » Dans « Eloge des intellectuels », Bernard-Henry Lévy s'y élève, avec un esprit de sérieux, dès 1987 contre la pensée molle, le consensus et la spectacularisation de la culture. Avec un sacré culot.

> « Les intellectuels ont connu des années noires. Jamais ils n'avaient éprouvé semblable sentiment d'irréalité. Le signe le plus patent du malaise, c'est bien entendu, la singulière faveur dont jouissent au même moment les fameuses « nouvelles stars » des affaires, de la chanson, ou du monde du spectacle

[1896] Gilles Deleuze « A propos des nouveaux philosophes et d'un problème plus général », supplément de Minuit n°24, mai l977.

[1897] Bernard Henry Lévy «La barbarie à visage humain », Paris, Grasset, l977, pp. 7-8.

[1898] Catherine Clément « La Putain du Diable », op. cité, p. 315-317.

(…) Et n'y a-t-il pas quelque absurdité à voir, dans la France de Voltaire et de Zola, Renaud remplacer Foucault, Tapie proposer un sens à la vie, ou l'initiative généreuse mais simple des « restaurants du cœur » devenir le prototype des engagements à venir [1899]? »

Soyons objectif et rendons à Lévy, comme à César, ce qui lui revient. Face à l'impuissance des casques bleus présents à Sarajevo dès avril 1992, face à la mollesse des gouvernements européens et particulièrement de la France, Bernard Henri Lévy va alors embrasser une juste cause, celle des Bosniaques et s'escrimer pendant trois ans à faire résonner leur voix dans l'opinion publique française. Pendant toute cette période, il n'a eu de cesse d'opposer au nationalisme forcené du président serbe Slobodan Milosevic et du dirigeant des Serbes de Bosnie Radovan Karadzic, une Bosnie pluriethnique et pluriconfessionnelle. Il s'est rendu à plusieurs reprises à Sarajevo, il y a tourné un film, « Bosna ! » Il a organisé une tournée européenne du président Izetbegovic. Il a écrit sur le sujet un nombre incalculable d'articles et participé à de multiples émissions de télévision et à des conférences. Il a appelé à une intervention armée. Et il a placé la question bosniaque au centre des élections européennes de 1994 en avançant l'idée d'une liste « Sarajevo », dont il s'est retiré quand il a considéré que le chef de file socialiste pour les élections, Michel Rocard, avait intégré dans son programme l'essentiel des revendications portées sur cette liste « biodégradable ».

« En Bosnie, nous avons, à quelques uns, passé notre temps à hurler qu'on pouvait arrêter le carnage, sauver l'islam démocratique et que cela ne coûterait, par-dessus le marché, pas grand-chose : au lieu de quoi on a attendu quatre ans pour agir, ça a coûté 200 000 morts, des millions de réfugiés, la radicalisation de l'islam. Je me souviens de mes conversations avec Mitterrand, sa suffisance insupportable, l'irresponsabilité et l'incompétence de Balladur et de Juppé[1900]… »

Caisse de résonance, porte-voix d'une amplitude irremplaçable pour qui cherche à faire entendre sa « cause ». Mais mobiliser l'opinion suffit-il à influencer la décision politique ? Eric Chevallier, ancien adjoint de Bernard Kouchner au Kosovo, explique le mécanisme :

« Il est impossible pour les gouvernements de se mobiliser sur toutes les crises à la fois avec la même intensité. Ils réagissent bien sûr d'abord à celles pour lesquelles des intérêts nationaux majeurs sont en jeu. Mais pas seulement, heureusement. Le problème, c'est qu'il y a à chaque instant plusieurs dizaines de crises dans le monde. Seules sortent de l'insupportable indifférence celles qui parviennent à résonner politiquement et médiatiquement dans l'opinion. Dans ce cadre, les intellectuels médiatiques ont un rôle à jouer, même si évidemment, ils ne peuvent pas y parvenir à eux seuls[1901]. »

Mais restons vigilants sur ses manigances ! Engagement probosniaque et autopromotion s'emmêlent au risque de devancer l'événement pour être relayé par les médias. « Dites que je suis à Sarajevo », téléphone BHL à l'AFP lors de son premier voyage[1902], alors qu'il est bloqué depuis deux jours à un poste serbe aux abords de la capitale bosniaque.

« Au départ un vrai courage physique. A l'arrivée, une mise en scène du courage. C'est dans sa version la plus ridicule, les fameuses images où l'on voit Bernard-Henri Lévy accroupi derrière un muret en train de donner une interview, la tête rentrée dans les épaules et l'œil inquiet, avec, au second plan, des gens qui recommencent à marcher dans la rue. Mais c'est surtout BHL dans les tranchées bosniaques, BHL dans Sniper Alley, BHL sous les obus[1903]… »

Possible/ réel, théorie/pratique, vérité/mensonge. La réalité de la guerre est souvent autrement plus complexe que le discours académique et le culte de l'abstraction. « Les yeux ouverts, oui, mais la conscience en alerte ». A la fois infirmité (à rendre compte de la violence) et acuité du regard qui

[1899] Bernard Henry Lévy « Eloge des intellectuels, Paris, Grasset, 1987, p. 10.

[1900] BHL, mes vérités », propos recueillis par Didier Jacob, le Nouvel Observateur, 29 avril-5 mai 2004.

[1901] Jade Lindgaard et Xavier de La Porte, « Le B.ABA du BHL, op. cité, p. 169.

[1902] Séjour à Sarajevo dont il publie un long compte rendu dans « Le Point » du 27 juin 1992.

[1903] Jade Lindgaard, Xavier de La Porte « Le B.A.BA du BHL. Enquête sur le plus grand intellectuel français », op. cité, p.170.

perçoit la « noblesse » de l'infime » et la profondeur du plus minuscule incident. BH. Lévy se réclame de la lignée d'un Kleist, d'un Kraus et bien sûr de Benjamin, de tous ceux pour qui « la vérité est dans le détail ». Au risque d'enjoliver au passage… et de jouer au voyant.

> « Je suis quelqu'un qui, par exemple, ne « voit » pas dans la vie courante. C'est aux proches que je demande de me raconter le temps qu'il fait dans la journée. C'est eux qui, bien souvent, me disent la couleur d'un paysage qui me plaît ou d'un son qui m'a ému. Là, reportage oblige, je vois. J'entends. C'est comme si mon corps était en alerte. Mes radars en batterie. C'est comme si toutes mes capacités de perception étaient, soudain opérationnelles[1904]. »

Sur les traces de Tocqueville…. mais avec les puissants connus

Hier, chevelure au vent, BHL file sur les routes américaines. Il en sort « American vertigo », un livre au style limpide en forme de reportage à la fois juste et convenu (sur l'Amérique patriote armée jusqu'aux dents, etc.), mais sans rien de vertigineux en dépit du titre du livre et son battage médiatique. Malgré des rencontres avec Sharon Stone, Woody Allen, Morman Miller, James Ellroy. Et quelques éclairs originaux et intelligents comme par exemple ce commentaire sur le modèle juif des Arabes américains.

> « Comment peut-on être arabe ? Je veux dire arabe et américain ? Comment peut-on, dans l'Amérique de l'après 11 septembre, être fidèle à la fois musulmane et ne pas passer pour un mauvais citoyen ? » Et il interroge les Arabes américains de Dearbonne (Michigan), ville où le McDonald est hallal et le marché s'appelle Al Jezeera, située à quelques kilomètres de Détroit, « sur la façon dont se combinent, au temps d'Al Qaïda, ces deux identités nouées et vues comme contradictoires par les plus radicaux des républicains. » Et il conclut que la question de la double allégeance qui empoisonne, en France, le débat sur les appartenances ne se pose, ici, en aucune façon. « Et ce qui domine ce sont, malgré l'Irak, malgré Bush, malgré les incendiaires de la prétendue guerre des civilisations, ces deux traits : le rêve américain, ni plus ni moins vivant que dans toutes les générations d'Irlandais, Polonais, Allemands, Italiens, qui les ont précédés. Et ceci étant lié à cela, cette étrange passion juive, presque cette obsession, cette rivalité mimétique avec une communauté qui, une fois n'est pas coutume, fait figure, non pas d'ennemi, mais de modèle, d'obscur objet de désir – cette volonté d'être, si j'ose dire, en parodiant la devise fameuse des juifs français avant l'affaire Dreyfus, heureux comme juif en Amérique. »

A la fin d'« American vertigo », BHL résume et commente le débat américain entre Fukuyama, Huntington, choisissant finalement l'antitotalitarisme argumenté d'un Michael Walzer. Il répète son ancienne thèse quelque peu éculée, selon laquelle l'islamisme est un « fascisme vert ». Mais en dépit de son agitation permanente et de ses efforts de publiciste patenté, personne, de San Francisco à New York, en passant par Denver et Chicago, ne hisse ce livre au niveau du mythique « De la démocratie en Amérique » de Tocqueville malgré les déclarations fracassantes de ce « Frenchie » capable de jongler avec Hegel, Kant et Foucault. « Après l'euphorie initiale des médias américains, « American Vertigo » ne sera rien de plus qu'un texte cité par des Français modérés, mais sans grande utilité pour les Américains », prédit un critique du « Miami Herald » malgré sa conclusion philosophique ébouriffante. Et le « New York Time » est sans appel dans son jugement : cent soixante dix ans après sa parution, le livre de Tocqueville fournit « une bien meilleure compréhension de l'Amérique contemporaine », écrit Adam Cohen.

Et puis personne, surtout pas BHL lorsqu'il parle d'un « troisième totalitarisme » à propos du « fascisme vert », ne peut être certain d'être au bon endroit pour voir convenablement, hors idéologie. Ce lieu-là, note Lukacs, il se cherche en permanence, dans un travail dialectique et sans cesse recommencé, de la lutte et de la vision, de la pratique et de la théorie. Personne n'est donc soustrait au visible d'une critique permanente[1905]. Malgré ses « réseaux et le « système BHL », cet homme d'influence - qui

[1904] Bernard-Henri Lévy « Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire », op. cité, pp. 167-168.

[1905] Georg Lukacs « Histoire et conscience de classe », op. cité, pp. 106-107.

s'autoproclame ici reporter aux Amériques sur les traces de Tocqueville, n'échappe pas dans son dernier « romanquête » au lance flammes de William Grimes dans le « New York Times ». S'il lui reconnaît du cran et « de temps en temps » un regard acéré, le critique américain le récuse en tant que véritable reporter qui sait vraiment regarder et écouter dans la mesure où il est surtout et d'abord à l'écoute de lui-même : « Parce qu'il vit presque entièrement dans son for intérieur, il est particulièrement inapte à communiquer les soupirs, les sons et les odeurs de la vie américaine. Il y a des moments, lorsqu'on est en voiture avec lui, où l'on a envie de lui dire de la fermer pendant cinq minutes et de regarder attentivement ce qui se passe dehors.[1906]. Plus que la langue et la culture, il faut surtout avoir l'empathie avec les autochtones pour qu'ils vous guident et vous livrent des choses intéressantes, avoue Kapuscinski qui l'avait, lui, au plus haut point.

Et Christian Salmon qui vient de publier « Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits [1907]», essai consacré aux dernières techniques de propagande, l'épingle aussi en le traitant de « plus grand storyteller du pays » Il précise son accusation à l'égard de BHL : « Cet empereur des médias le dit lui-même du reste en avouant qu'il s'intéresse peu aux luttes sociales, leur préférant la mise en scène d'un éternel combat contre le totalitarisme. Une pure fiction qui permet encore de beaux effets scéniques[1908]. » Surfant en virtuose sur la vague de cette controverse outre-Atlantique, BHL joue les médiateurs entre l'Amérique et nous : il participe de l'organisation de la circulation de l'information entre le pouvoir et le grand public, grâce aux effets de consécration symbolique que peut entraîner une prise de position bien mise en scène ou la médiatisation d'un ouvrage dans l'air du temps. En ce sens, l'intellectuel médiatique n'est que le symptôme plus global que Pierre Bourdieu analysait ainsi : « Il faut voir qu'il n'est qu'une sorte d'épiphénomène d'une structure, qu'il est, à la façon d'une élection, l'expression d'un champ. On ne comprend rien si on ne comprend pas le champ qui le produit et qui lui donne sa petite force[1909]. » Le reportage d'idées peut-il alors ici apparaître dans ses dérives et outrances « BHlien » comme le comble de « l'imposture intellectuelle », voire même dans ses pires excès une médiatique et baroudeuse prostitution de l'esprit narcissique qui n'hésite pas à se mettre en scène ?

Non, répond la philosophe, écrivain et journaliste Catherine Clément qui prend sa défense au nom de l'amitié et dans la tradition empathique du reporter : sans approuver toutes ses idées, elle trouve suspectes toutes ces attaques contre BHL, « cette envie de lynchage ». Elle admire que ce voyageur pressé « aille se fourrer sur les champs de bataille », et est fascinée par la dimension sportive et dangereuse de ses reportages en Bosnie, en Afghanistan, au Pakistan, etc., le côté témoin ambassadeur du journalisme qu'elle a pratiqué, elle, de manière, moins risqué, au sein du service culture du quotidien « Le Matin » à la fin des années 70.

> « Les gaullistes avaient Malraux, nous avons BHL. Je ne trouve cela ni ridicule ni incongru. Il ne sera jamais à court de catastrophes, hélas, mais lui au moins, il y va physiquement. Il va dans les meetings à quarante mille personnes pour lutter contre la xénophobie et le racisme ; et même s'il a peur, il y parle. Il a le courage de l'événement grandeur nature, c'est considérable ; il ne se contente pas de gloser dans les dîners en ville. C'est un bagarreur imprudent[1910]. »

Ceci dit, sans entrer dans le jeu de la polémique facile et de l'attaque personnelle, on surprend souvent Lévy dans la posture people et ne tenant pas toujours ce qu'il dit. Dix ans après « Bosna », le film de BHL consacré à la guerre de Bosnie dont le général Jovan Divjak, Serbe de Bosnie et haut gradé d'armée fédérale yougoslave est l'un des héros, ce dernier interrogé par Frédéric Dupuis de Canal +, se

[1906] William Grimes, cahier Arts. « The New York Times », 5 février 2006.

[1907] Paris, La Découverte, 2007.

[1908] « Une com à l'américaine » Entretien de Christian Salmon avec Aude Lancelin, Le nouvel Observateur N°2245 du 15 au 21 novembre 2007, p. 26.

[1909] Pierre Bourdieu « Sur la télévision », Paris, Liber-Seuil, 1996, p. 63.

[1910] Catherine Clément « La Putain du Diable », Paris, Flammarion, 1996, p. 328.

souvient du courage de Bernard Henri Lévy, mais aussi que le riche héritier n'a pas tenu sa promesse de l'aider pour créer son orphelinat à la fin du conflit.

> « Il n'y a de courage que physique », disait Michel Foucault. « Et si c'était l'inverse ? Et si le vrai courage, le plus admirable, était le courage intellectuel, moral ? » se demande BHL en écho à Catherine Clément. Et si le seul courage qui tienne, celui d'où tous les autres procèdent, était le courage de réfléchir par soi-même, de penser à contre-courant, de vivre ou de se conduire autrement, de regarder le mal en face, de fixer son ennemi dans les yeux et de lui dire la vérité ? Et si ce courage-ci, celui dont parle Foucault, et qu'il est convenu d'appeler le courage physique, le courage d'aller au-devant d'une embuscade, ou de traverser le Burundi à feu et à sang, ou, à Sarajevo, de braver les tireurs serbes en se promenant sur « Sniper Alley » et en s'attardant aux mauvais carrefours, n'était, au mieux, que l'épilogue de l'autre, son couronnement – au pire, c'est-à-dire le plus souvent, le signe, soit d'une fascination obscure pour le martyre et la mort, soit d'un manque d'imagination de sa propre disparition[1911] ? »

D'autres lui reprochent à juste titre son m'as-tu-vu, sa prétention, son tout-à-l'-ego, son manque flagrant de concepts originaux[1912] et la mise en scène de faux scoops qui tiennent de l'intime conviction que de la preuve, comme par exemple que les scientifiques pakistanais aient « vendu la recette » de la bombe atomique à Al-Qaïda. Dans un monde de désinformation où l'on est sûr de rien sinon de la » rumeur d'Orléans » et tout ce qu'on dit dans « les dîners en ville », on doit le dire au conditionnel et recouper sans cesse les infos évidentes, BHL n'en a cure et martèle sa thèse sans précaution et sans preuves tangibles, se contentant d'indices probants et de son intime conviction d'enquêteur :

> « A la suite de Danny, dans son sillage, et en quelque sorte, à sa mémoire, j'apporte cette modeste contribution à la cause de la vérité qu'il aimait plus que tout. J'affirme que le Pakistan est le plus voyou des Etats voyous d'aujourd'hui. J'affirme qu'est en train de se former là, entre Islamabad et Karachi, un véritable trou noir en comparaison duquel le Bagdad de Saddam Hussein était un dépotoir d'armes périmées. Il flotte, dans ces villes, une odeur d'apocalypse[1913]. »

B.H Lévy - qui pourtant se déclare volontiers « amant de la chose et du fait » (sic) prônant un « journalisme d'investigation ou d'enquête qui se refuse à voir dans les choses plus que les choses » - n'hésite pas à multiplier les allers et venues entre faits avérés et imaginés dans « Qui a tué Daniel Pearl ? » où il s'identifie tour à tour au journaliste juif assassiné et à son bourreau, Omar Sheikh. Il se revendique d'un nouveau genre littéraire : le « romanquête ». A savoir, écrit-il dans son introduction : « Les faits, rien que les faits ; et, quand le réel se dérobait, la part forcée de l'imaginaire ; en somme un romanquête[1914].» Ministre des Affaires étrangères du gouvernement français au moment du meurtre de Pearl, Hubert Védrine a pris garde, lui, de lire « Qui a tué Daniel Pearl ? » au premier degré. « C'est un grand livre, mais c'est un roman », a-t-il affirmé dans une émission télévisée[1915], en présence de Bernard Henri Lévy. Non sans ajouter qu'il est « très important que Bernard-Henri Lévy précise dans la suite des choses, quelle est la part d'enquête, la part de reconstruction personnelle compte tenu du manque de données. C'est très important du point de vue des conséquences qu'on aura à en tirer ou pas (…) Est-ce que, au bout du compte, il y a des éléments montrant non pas la collusion entre les services secrets pakistanais et Al-Qaïda –ça on le sait depuis l'origine naturellement-, mais avec la filière nucléaire ? C'est le sujet le plus explosif[1916]. »

[1911] « Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire », op. cité, pp. 253-254.

[1912] Par exemple, la « gexte », collusion conceptuelle de son cru pour geste et texte que nous analysons dans I-2 «Question de sens et de définition.

[1913] Bernard Henri Lévy « Qui a tué Daniel Pearl ? », Paris, Grasset, 2003, p. 525.

[1914] « Qui a tué Daniel Pearl ? », op. cité, p. 5.

[1915] « Mots croisés », France 2, 28 avril 2003.

[1916] Marissa Brostoff «BHL, philosophe à grand spectacle», Tablet Magazine 14 février 2010 (New York). «Dans sa conclusion, le 26 janvier où il était l'invité vedette d'un débat à l'université Columbia sponsorisé par la LICRA sur le thème «Liberté d'expression, la controverse»—, le philosophe français a affirmé que, à l'époque actuelle tout le moins, l'islam montrait par rapport aux autres religions monothéistes une tendance unique à l'extrémisme. Le judaisme «courant» était selon lui antifondamentaliste. Ce refus de reconnaitre l'importance du fondamentalisme juif (et chrétien) est assez répandu des deux bords de l'Atlantique. Mais, quitte à céder

En conclusion de son texte dénonçant l'« industrie du vide » à l'œuvre dans les livres de Bernard Henri Lévy et la dérive de ce type de reportages d'idées au premier degré, Cornélius Castoriadis lançait un appel à une mobilisation citoyenne et collective :

> « Nous avons à lutter pour la préservation d'un authentique espace public de pensée contre les pouvoirs d'Etat, mais aussi contre le bluff, la démagogie et la prostitution de l'esprit » ; « trafiquer les idées générales - à l'intersection des sciences humaines, de la philosophie et de la pensée politique – commence à rapporter beaucoup, notamment en France. C'est ici que la fonction de la critique pouvait et devait être importante, non pas parce qu'elle est facile, mais précisément parce qu'elle est difficile.»

A propos de l'évolution de l'espace public et de ce nouveau public massifié qui s'est constitué en consommant la « culture » au fil de l'actualité, Castoriadis poursuivait : « Plus les gens lisent, moins ils lisent. Ils lisent les livres qu'on leur présente comme « philosophiques » comme ils lisent les romans policiers (…) Ils désapprennent à lire, à réfléchir, à critiquer, ils se mettent simplement au courant (…) du débat le plus chic de la saison[1917]. » Alors, en se faisant l'avocat du diable, ne pourrait-on pas soutenir que le « reportage d'idées » cher à Michel Foucault, selon lequel « l'analyse de ce que l'on pense serait liée à celle de ce qui advient » ne serait-il pas d'une certaine manière l'imposture intellectuelle par excellence en facilitant le mélange des genres, notamment le passage de l'histoire au roman? « Etrange destin pour « l'intellectuel spécifique » que de se retrouver « reporter d'idées » souligne Dominique Lecourt dans les « Piètres penseurs », un livre qui a fait grincer plus d'une dent d'intellectuels épinglés. Il enfonce le clou :

> « Le spectacle permanent donnée par quelques penseurs sur les tréteaux, à quoi rime-t-il ? Est-il suffisant de l'imputer à la puissance nouvelle des médias, au jeu du copinage institué et de la montée irrésistible des médias ? Pourquoi aucune pensée nouvelle apparemment ne se présente-t-elle ? Devrions-nous renoncer à toute prise sur le monde dont nous déplorons la misère, la mesquinerie et la violence ?[1918] »

Car à défaut de philosophie, le journalisme a pris de plus en plus conscience de sa possibilité de créer l'événement (fuites contrôlées, Watergate, sondages, etc.) et « découvrait en lui-même une pensée autonome et suffisante. C'est un nouveau type de pensée, la pensée interview, la pensée entretien, la pensée minute. On imagine un livre qui porterait sur un article de journal, et non plus l'inverse. Les rapports de force ont tout à fait changé, entre journalistes et intellectuels[1919]. » BHL avec son imposture/posture du « roman quête » serait un symptôme révélateur de l'époque zapping et du prêt-à-penser.

Si BHL possède sans doute comme son « meilleur ennemi », Alain Badiou « le courage du présent »[1920], il n'en a guère la rigueur conceptuelle de « Logique des Mondes » et sa vérification des sources laisse parfois à désirer, comme par exemple sa bourde « atomique » à propos de la « Vie sexuelle d'Emmanuel Kant » dans son dernier livre « De la guerre en philosophie[1921] »

à notre tour au chauvinisme, gageons que l'obstination de Lévy à fondre ses partis pris dans un engagement grandiloquent pour les lumières est tout de même bien français. »

[1917] Cornélius Castoriadis « L'industrie du vide », « Le nouvel Observateur, 25-30 juin 1979.

[1918] *Ibid*., p. 16.

[1919] Gilles Deleuze « A propos des nouveaux philosophes et d'un problème plus général », supplément de Minuit n°24, mai l977, repris dans Gilles Deleuze « Deux régimes de fous. Textes et entretiens 1975-1995 », Paris, Minuit, 2003).

[1920] Alain Badiou «Le courage du présent», Débats Horizons, Le Monde 15 février 2010, p. 15.

[1921] Paris, Grasset, 2010. Pour bien comprendre la «boulette atomique» révélée par la journaliste Aude Lancelin sur son blog, il convient de se reporter à la page 122 où l'auteur s'en prend à Kant, «le prétendu sage de Konisberg, le philosophe sans vie et sans corps par excellence, dont Jean-Baptiste Botul a montré, au lendemain de la seconde guerre mondiale, dans sa série de conférences aux néokantiens du Paraguay, que leur héros était un faux abstrait, un pur esprit de pure apparence…». Or, Jean-Baptiste Bothul n'existe pas, même s'il a une notice informatique sur Wikipédia où figure, parmi les oeuvres botulistes les plus connues, «La Vie sexuelle d'Emmanuel Kant» paru en 2004 aux Editions des Mille et Une Nuits. Aude Lancelin précise que ce canular fut l'oeuvre de Frédérice Pagès, agrégé de philosophie et plume du «Canard enchaîné», où il rédige chaque semaine «Le journal de Carla B.» Beau joueur, BHL a reconnu son erreur dans son «Bloc Notes du Point du 11 février 2010, en saluant l'artiste qui l'a bel et bien piégé par «une mystification aussi bien ficelée». Mais les dégâts collatéraux pour sa crédibilité sont loin d'être négligeables et ne font qu'attiser les soupçons sur sa rigueur.

Dans un récent recueil de pastiches, Pascal Fioretto se moque de « Bernard Werbeux » alias Denis-Henri Lévy et de sa mystique du voyage[1922]. Il n'y va pas de main morte et affute sa plume au vitriol :

> « Aventurier de la Liberté, randonneur de la Lumière et campeur de la Raison, j'avais déjà beaucoup bourlingué. Trop peut-être. De Berlin à Moscou, de Tanger à Zagreb, de Pékin à Ramatuelle, dans l'espace et dans le temps, en hors-bord ou en avion. Dans ma tête aussi. Mais jamais, je n'étais venu aussi loin de ce côté-ci de la Seine. Je regardais autour de moi. Pas de doute possible, j'avais bel et bien enjambé le fleuve, passé le Rio Grande, franchi la frontière… Rive Droite. Transgression radicale, dépassement absolu. Balbutiements des temps nouveaux, contractures spasmodiques du destin. « Malraux, grand chaman, vieux rhéteur aux mains fébriles, réveille-toi et danse », me murmurai-je à voix basse. Fukuyama avait tout faux. Dans le crépuscule urbain de ce début de siècle, l'histoire n'était pas finie, elle ne faisait que commencer[1923]. »

Ce qui fait dire à Rorty que la philosophie est une espèce de conversation mondaine en France et à Zizek que les nouveaux philosophes ont donné à l'étranger une piètre vision du monde des idées dans l'hexagone. On pense à ce qu'écrivait Cioran :

> « Tous les malheurs des hommes commencent dès que finissent leurs échecs. A partir de ce moment, ils ne redoutent plus de se perdre : et ils trahissent leur nature et se perdent. On ne prospère que dans un bourbier, on s'enlise sur un trône. Les plus grands vaincus sont ceux qui ont réussi ; car tous les vices réunis en un seul homme ne sauraient autant le pervertir que la gloire[1924]. »

La fiction du « reportage d'idées » - qui rassemble dans l'épreuve et décentre jusqu'aux limites du lien - montre qu'il y eut des oublis et des dérives dans la pensée du XXe siècle en France qui appellent la critique, et qu'il faut dépasser. Tout n'est pas d'une pièce et ne périme pas les moments précédents, même si la polémique qui l'accompagne passe par cette revendication. Et c'est ainsi qu'elle est de son temps et de son lieu, avec ses ouvertures et ses fermetures, qu'il importe de méditer.

Prolongements : le reportage d'idées, un avenir mais pas la panacée…

A travers cette constellation contrastée et éclectique qui ne se veut pas exhaustive mais seulement significative d'une tentative de portrait robot du syntagme de reporter d'idées qui nous occupe, on se rend compte que le « reporter d'idées » n'a rien de l'idéologue, ni de l'idéalisme ou/et du dogmatique au sens péjoratif du terme, car il ne milite ni pour les vérités matraquées et préfabriquées à la Goebbels, ni pour les 'vérités éternelles' au sens platonicien du terme. Il campe dans l'entre deux comme un équilibriste contemporain entre le désir d'informer, le souci du réel et l'air du temps tout en prenant le contre-pied de ce tout le monde encense au nom de la pensée unique et du consensus des faux emblèmes et autres faux semblants.

Mieux, le reporter d'idées ne se contente pas seulement de dire ou de voir, d'être spectateur de l'événement mais aussi de décentrer la pensée (acteur). Ainsi, à la fin du mois de juin 1983 a eu lieu à Sofia la première rencontre entre des chercheurs français (Alain Brossat, Jeannette Colombel, Didier Eribon, Alain Gouhier, Philippe Hauser, Angèle Kremer-Marietti, etc.) et est-européens (Ivaylo Ditchev, Stoyan Atanassov, Roumen Daskalov, Liliana Deyanova, Antoinette Koleva, etc.) autour de l'œuvre de Michel Foucault.[1925]

[1922] «Ennemis publics», Paris, Flammarion/Grasset, 2008, pp. 78-79 : «J'ai le goût de voyager, de bouger, de dépayser mon corps et mon âme, de me déplacer dans des systèmes de référence autrement paramétrés que ceux de ma vie ordinaire. J'aime sentir mon moteur vital tourner selon un autre régime, avec d'autres sensations, d'autres émotions, une autre forme de rapport à autrui et à soi, une autre relation à la mort donc à la vie, à la peur donc au sentiment d'exister, que dans les lieux bénis où séjournent les nantis.»

[1923] Pascal Fioretto « Et si c'était niais » Paris, Chiflet & Cie, 2007.

[1924] Emil Cioran «Exercices négatifs», Paris, Gallimard, 2005, p. 77.

[1925] «Michel Foucault : les jeux de la vérité et du pouvoir» sous la dir. d'Alain Brossat, Nancy. Presses Universitaires de Nancy, 1994.

Certes, «une galerie de portraits est toujours frustrante. Là où elle attire le regard, elle éloigne d'autres visages enfouis – présents, pourtant, sous ceux qui sont mis en lumière. Nous ne pouvons que souhaiter qu'elle conduira à en éclairer d'autres, à sortir de l'ombre d'autres pans de cette histoire du journalisme injustement ignorée[1926]». Il reste que la majorité de nos seize reporters ont réagi « au croisement de l'idée et de l'événement », c'est-à-dire de la montée du National Socialisme en Europe dans le moment crucial des années 1930 et de la possibilité du génocide de tout un peuple. A quelques dissonances près, tous martèlent la même vérité : la tragédie ne fut une surprise pour personne, mais trop peu le disent haut et fort au plus grand nombre. De nombreux écrivains, penseurs et journalistes occidentaux ont sillonné l'Allemagne entre 1933 et 1945 comme en témoigne une remarquable anthologie qui rassemble leurs récits et pose la bonne et grande question : quand pouvait-on tout comprendre ?[1927] Arrivé en 1935 à Francfort, le Suisse Denis de Rougement vise juste à chaque phrase dans son « journal d'Allemagne[1928] » qu'il publie en 1938. Avec cette formule qui sonne comme une évidence pour tout reporter d'idées digne de ce nom et pourrait aujourd'hui servir de feuille de route aux intellectuels du monde entier.

> « De tout façon, vivre à l'époque d'Hitler et n'aller point l'entendre et voir, quand une nuit de chemin de fer y suffisait, c'est se priver de certains rudiments de notre temps. »

Primat du regard et de la vérité du reportage qui saisit le vif du sujet. Georges Simenon, dont on peut lire les récits de voyage entre 1931 et 1935 dans « les Obsessions du voyageur[1929] », croise Hitler à la même époque, mais dans l'ascenseur. Le reporter d'idées écrivain a déjà tout compris du régime de son chef et de la perfusion des idées folles par le moyen de la propagande. Que pense-t-il des Allemands ?

> « Hitler les a remis dans le rang. Il va les astiquer, leur redresser la tête, les mettre à neuf de haut en bas, ainsi que je les ai vus déferler, sûrs d'eux, confiants dans leur destinée et dans leurs caporaux, au long des rues en 1914. »

Nos périodes clef de pouvoir et de résistance ? Outre l'Allemagne des années 1930-38 (Arendt, Benjamin, Cavaillès, Tucholsky, Kraus Sartre, etc.), nous nous sommes focalisés aussi sur la Résistance (Cavaillès, Benjamin, Aron, Camus, etc.) et la Libération (Camus, Mauriac, Aron, Sartre), et enfin sur Mai 68 et la montée de l'islamisme en Iran (Foucault, Kapuscinki) sans oublier ses dérives et se déviances post-modernes (Al Qaida et son quatuor de théoriciens). En tentant de poser les questions qui fâchent, du style : est-ce que le grand intérêt montré par Foucault[1930] pour la révolution iranienne peut-être évacué en le jugeant simplement comme le résultat d'une méprise et d'une incompréhension des évènements de 1978-79 ? Une évaluation de ce type - qui fera tousser ses disciples durs et purs, peut être considérée comme correcte seulement à condition de négliger l'extrême richesse de la recherche qu'il déroulait et peaufinait durant la même période. Que ce genre de critique, certes légitime, ignore la grande importance que Foucault attribuait au rapport entre pouvoir pastoral et révoltes spirituelles, entre religion et politique, surtout à partir de 1978.

Il convient donc de souligner ici, contre l'opinion commune, que le reportage sur l'Iran n'est pas un épisode marginal de la pensée de Foucault, qui voulait mettre l'accent sur le lien entre gouvernement des hommes et jeux de vérité, sur la direction des conduites par la vérité et sur l'exercice du pouvoir par des régimes de vérité à l'épreuve de l'actualité. Chaque technique de gouvernement agit sur la conduite en se greffant sur un champ de définition de ce qui a valeur de vérité, établissant un passage, une passerelle entre vrai et non-vrai. Une contre-conduite est une contre-attaque à partir du même champ de vérité dont on vise la critique : elle prend pour cible la conduite même, essayant de

[1926] Géraldine Muhlmann «Une histoire politique du journalisme XIXe-XXe siècle», op. cité, p. 241.

[1927] Oliver Lubrich « Voyages dans le Reich », Paris, Actes Sud, 2008.

[1928] Paris, Gallimard, 1938.

[1929] Paris, La Quinzaine/Louis Vuiton, 2008.

[1930] Mais aussi, et c'est moins connu, par Kapuscinski qui pourtant a couvert une bonne quarantaine de révolutions et révoltes à travers le monde.

la soustraire au régime gouvernemental et de changer la définition du vrai[1931]. Ces phénomènes de combats pour la vérité révèlent une pratique du politique qui est étrangère à la politique des partis, des alliances, des programmes et finalement des Etats. Malgré des relents parfois conservateurs, souvent des abus et ses dérives, le soulèvement est ici une contre-conduite, puisque la spiritualité des insurgés suscite et engendre une volonté politique dont les enjeux étaient le régime de vérité et la reconfiguration individuelle et collective de l'expérience et de la vie. « La volonté politique est une volonté de la politique.[1932]» Ainsi, par leur volonté de réintroduire l'enjeu de la subjectivation dans l'agir politique, les révoltés iraniens « à mains nues » s'opposaient au régime de vérité installé depuis le XVIII siècle, triomphant après le tournant néo-libéral des sociétés occidentales, qui pose le discours de l'économie politique comme critère de « véridiction ».

La théorie khomeynienne de l'«Etat Islamique» est une idée qui révolutionne la réflexion politique du monde islamique où la séparation entre politique et religion, déterminée en Europe par la conjoncture des guerres de religion et par le conflit entre Etats nationaux et Eglise, n'a pas eu lieu[1933]. Or, grâce à la révolution iranienne, elle a exercé jusqu'aujourd'hui une forte influence, en tant que censée constituer une rupture avec la scission entre pouvoir politique et pouvoir religieux. Le noyau de la théorie Khomeyniste est la légitimation du « pouvoir du juriste » (wâlayat-e-faqih) : le clerc-juriste shi'ite est légitimé à exercer directement le pouvoir par la nécessité de lutter contre l'injustice et la corruption, contre l'oppression des pauvres par les riches. Notons au passage que cette thèse[1934] fait du Khomeynisme une puissante idéologie anti-impéraliste[1935]. Enfin, dans la mesure où le Coran demande presque exclusivement aux fidèles l'accomplissement d'actions et de gestes (les « Cinq piliers » de l'Islam), on peut tenter sans doute de mettre en relation la spiritualité islamique avec les catégories de la dernière réflexion foucauldienne, qui envisageait les pratiques, non plus en tant que formes d'ajustement mais en tant que manifestations d'un « souci de soi » qui produit des effets de liberté en ce qui concerne la conduite.

Chez Foucault, le thème de l'histoire comme enquête sur les transformations et sur les événements est très lié à celui de l'actualité. Si l'histoire n'est pas mémoire mais généalogie, alors l'analyse historique n'est en réalité que la condition de possibilité d'une ontologie critique du présent. Dans « la grande colère des faits[1936] », il refuse de voir l'événement dans « l'œil du concept » qui pénètre les choses : il présente et met en scène la révolte en Iran en cherchant avant tout à la rendre visible dans sa liberté (rupture/lien), sans prétendre avoir réponse à tout. Comme un grand reporter qui donne à voir et (donc) à penser à ses lecteurs sans prétendre les guider dans leurs convictions et dans leurs conduites.

Cette position du «reporter d'idées», entre journaliste-en-lutte, figure péripatéticienne du flâneur voyeur/voyant et journalisme «radical» critique, doit cependant éviter deux écueils qui correspondent de fait aux deux grands reproches qui ont été faits à Foucault de son vivant, écrit Judith Revel[1937]. A savoir : d'une part, l'utilisation d'un reportage historique n'implique pas une «idéologie du retour» (le philosophe journaliste ne s'occupe pas de l'éthique gréco-romaine afin de donner un modèle à suivre» qu'il s'agirait d'actualiser) mais une historicisation de notre propre regard à partir de ce que nous ne sommes plus ; d'autre part, l'histoire doit nous protéger d'un «historicisme qui invoque le passé pour résoudre les problèmes du présent[1938]». C'est ce double problème que l'on retrouve dans les textes que

[1931] Ndlr : ce qui était déjà la signification de la Gnose antique, du luthéranisme et de la mystique féminine au Moyen-Age.

[1932] Antonella Cutro « Volontà di rivoluzione » in Michel Foucault L'Islam e la rivoluzione iraniana, op. cité, pp. 143-147.

[1933] Pensée théocentrique qui ne veut pas dire ici théocratique.

[1934] Thèse que Khomeyni partage avec le philosophe Ali Shariati, qui était pourtant hostile au gouvernement du clergé.

[1935] « Teorie e pratiche politiche nel mondo islamico ». Interview en italien de Messimo Campanini par Andrea Cavazzini in Michel Foucault L'Islam e la rivoluzione iraniana, op. cité, pp. 75-81.

[1936] Le nouvel Observateur 9 mai 1977.

[1937] Dictionnaire Foucault, Paris, Ellipses, 2008, p. 73.

[1938] «Espace, savoir, pouvoir», entretien avec P. Rabinow, Skyline, mars 1982, repris in Dits et Ecrits, vol. 4, n°310.

Foucault consacre à la fin de sa vie à l'analyse du texte de Kant «Qu'est-ce-que les Lumières»[1939] : il s'agit - en cherchant dans notre actualité les traces d'une rupture événementielle, de se défende à la fois de l'accusation de l'apologie du passé et de relativisme historique, ce que Foucault fait en particulier dans l'amorce de débat – interrompu par la mort – avec Habermas[1940].

[1939] A partir de la définition de l'événement comme irruption d'une singularité historique, Foucault va développer deux discours. Le premier consiste à dire que nous répétons sans le savoir les événements dans notre actualité. Le second discours, qui intéresse ici notre fiction théorique, consiste précisément à chercher dans notre actualité les traces d'une «rupture événementielle». Pour suivre point par point la démonstration foucaldienne, consulter I-chap. 7.

[1940] Colloque «Foucault/Habermas : parcours croisés, confrontations critiques» sous la dir. de Yves Cusset et Stéphane Haber, Université de Franche-Comté (Laboratoire de recherches philosophiques sur les Logiques de l'Agir), les 20 et 21 nov. 2003 à Besançon.

IIIe PARTIE

LE REPORTER D'IDEES ENTRE LE SAGE ET L'INSENSE

LE REGIME DE VERITE SUR LA SCENE MEDIATIQUE

« C'est quelque chose qui n'existe pas et qui pourtant est inscrit dans le réel, relevant d'un régime de vérité qui partage le vrai et le faux » (Michel Foucault[1941])

« Ne t'en prends pas au miroir si tu as la gueule de travers » (Nicolas Gogol [1942])

« Voir c'est concevoir, et concevoir, c'est composer » (Cézanne)

« Tout se tient dans notre pays. La presse, l'argent, la politique. La même bouillabaisse » (Franz-Olivier Giesbert[1943])

[1941] « Naissance de la biopolitique », cours au Collège de France 1978-1979, Hautes études, Gallimard-Seuil, 2004, pp. 21-22.

[1942] « Le Revizor », Paris, Poche, 1993.

[1943] « Le lessiveur », Paris, Flammarion, 2009.

III - CHAPITRE 1

Questions de style entre prêt-à-penser et penser

- « Il est temps d'écrire comme on parle, et de ne plus se figurer qu'on a un auditoire en toge. Ils sont morts, les Romains ! » (George Sand)
- « L'emploi élémentaire du discours dessert l'universel reportage dont, la littérature exceptée, participe tout entre les genres d'écrits contemporains » (Stéphane Mallarmé[1944])
- « L'intellectuel est le gardien du vocabulaire » (André Breton)
- « Je m'emporte pour ce qui m'importe. » (Daniel Balavoine)

Le reportage d'idées se singularise, comme son cousin l'essai, pour la brillance et la légereté de son style. Mais à la différence de l'essayiste, le reporter décrit le monde comme un peintre impressionniste qui joue sur le primat de l'expérience visuelle et du regard. Or, le rapport étroit et la liaison si intime entre style, journalisme et philosophie ne concernent pas simplement un problème de forme mais impliquent toute la pratique de la philosophie, remettant en cause non seulement quelques uns de ses concepts mais aussi son rôle même par rapport aux sciences et à la littérature. « Le style, c'est une notion littéraire, c'est une syntaxe. Pourtant, on parle d'un style dans les sciences, là où il n'y a pas de syntaxe. On parle d'un style dans les sports [1945]», Si le style est une « déformation cohérente » du langage, il ne faut pas simplement le considérer comme une modalité d'expression, mais il faut l'analyser comme une déviation par rapport à la norme linguistique ayant également la capacité d'organiser le texte de la pensée.

> « Dis-moi : comment la pensée, l'idée se transforment-elles en un mot ; et pouvons-nous avoir une pensée, une idée qui n'ait son hiéroglyphe, sa lettre, son écriture ? – en vérité, il en est ainsi : mais nous n'y songeons pas ordinairement[1946]. »

Entre le désir de science et la tentation de la littérature, la philosophie a exploré des Lumières au début du XXIe siècle de multiples voies pour assurer sa communication/vulgarisation. Car si elle vise bien une vérité et prétend que le style naît chez elle du mouvement même des concepts, elle ne peut être indifférente à communiquer avec le plus grand nombre. Le vrai doit être dit pour tous, car il vaut pour tous. Telle est la conviction des siècles héritiers des idéaux des Lumières. Mais comment être assuré qu'il sera compris… et assumé.

Dans la lignée d'un rationalisme triomphant, les Lumières ont cherché à « populariser » et vulgariser la philosophie, privilégiant la clarté du discours. Cependant cette pédagogie - qui concerne notamment l'enseignement de la philosophie dans le Secondaire - rencontre une double limite, qui tient à la simplification des contenus et à l'impossibilité d'éviter tout malentendu. « Les « sciences humaines » ne sont des sciences que par une flatteuse imposture. Elles se heurtent à une limite infranchissable, car

[1944] Stéphane Mallarmé « Igitur. Divagations. Un coup de dés ». Paris, Gallimard, 1914/1976, p. 251.

[1945] Gilles Deleuze «Pourparlers 1972-1990 », Paris, Minuit, 1990/2003, p. 179.

[1946] Benjamin « Origine du drame baroque allemand », op. cité, p. 230.

les réalités qu'elles aspirent à connaître sont du même ordre de complexité que les moyens intellectuels qu'elles mettent en œuvre. De fait, elles sont et seront toujours incapables de maîtriser leur objet[1947]. »

En réaction aux illusions d'une communication accomplie sous le signe de la raison universelle, l'oxymore syntagme du reportage d'idées apparaît donc comme une stratégie alternative trahissant la tension entre l'individualité de la forme (reportage) et l'universalité de la prétention au vrai. « Le style » est ici une « manière de marcher », un « geste non textuel », capable aussi d'organiser le « texte d'une pensée ». Ainsi, rien de plus trompeur, soutenait Karl Kraus, que la prétention journalistique à effacer la langue par l'intention de dire le réel directement sous prétexte qu'on est sur le terrain et qu'on voit ce qu'on écrit, ce que le regard dicte au reporter. Mais est-ce à dire que le « reportage d'idées » ne pourrait pas inscrire la pensée dans le monde réel en la rendant accessible au grand public sous la forme de fiction théorique ? Que le style littéraire, souvent léger et impressionniste du reportage, ne peut incorporer la profondeur et la rigueur des idées du penseur/chercheur pour qui la philosophie rimerait à tort ou à raison avec le degré zéro du style ?

Certes, le philosophe est en quête d'une vérité qu'il n'est jamais assuré de posséder tout à fait. Mais dès lors qu'il communique sa pensée, celle-ci risque toujours de se figer, dans des formules ou des dogmes. L'élan de la pensée retombe et celle-ci peut devenir prisonnière des mots qui la disent. C'est pourquoi la question de la forme et du langage de la philosophie est essentielle. Le choix d'une forme par un auteur, loin d'être un simple souci littéraire, «engage le sort de sa pensée comme pensée partagée[1948].»

La preuve en est la très grande variété des formes utilisées dans l'histoire de la philosophie. Les attitudes des philosophes se rangent selon deux grandes tendances, entre d'un côté la volonté optimiste de faire partager sa pensée, et de l'autre l'exigence d'un effort plus ou moins grand de la part du lecteur pour comprendre et entrer dans les méandres d'un système de pensée. D'une part, une pensée qui se veut claire et compréhensible par tous, mais qui court le risque de la simplification et du catéchisme/tract/manifeste ; et de l'autre une pensée qui prend le parti de l'hermétisme, de la sophistication et s'expose à la tentation de n'être plus que poésie, voire mysticisme et ésotérisme. L'enjeu est de taille et au cœur de notre oxymore du reporter d'idées qui a une fonction heuristique. Les plus grands philosophes peuvent se raconter[1949]. « La philosophie existe, soutient à juste titre Alain Badiou, si elle prend le vif du contemporain… Et ce vif-là, il faut que la philosophie en témoigne ou s'y installe, si sophistiquée que soit sa production intellectuelle ».

Si la philosophie veut aider à voir, elle doit être au service de ce qui surgit dans le visible, de ce qui est toujours paradoxal, marginal et fragile. Elle n'est jamais là pour consolider ce qui est là et dominé. Dans cette dynamique de renouvellement du savoir qui va, idéalement, des mouvements sociaux aux chercheurs, on peut souligner que la presse joue un rôle primordial de courroie de transmission qui porte à la connaissance des universitaires les nouvelles questions posées par les nouveaux mouvements d'émancipation.

Il demeure essentiel de privilégier à la marge la suite dans les idées au pluriel des styles du discours : traité, essai, pamphlet, manifeste, roman, etc. Le passage de l'essai au « reportage d'idées » indique sans doute qu'une transformation brillante et jubilatoire de la parole discursive est en cours et prend acte du jeu compliqué et sans cesse recommencé entre philosophie et journalisme. Sans soutenir cependant que le pouvoir médiatique menace la recherche et qu'il faut à tout prix défendre l'académique « reconnaissance par les pairs », consacrés ou non, contre les reconnaissances médiatiques et mondaines. Comme le dit Michel Foucault, il faudrait plutôt s'interroger sur « l'ambition de pouvoir qu'emporte

[1947] Claude Lévi-Strauss. Le Monde, 8 octobre 1991, p. 2.

[1948] Denis Thouard « Le Partage des idées. Etude sur les formes de la philosophie », Paris, CNRS, 2007.

[1949] Catherine Clément « Mémoire », op. cité, pp. 169-170 : « Je vivais les idées comme des corps qu'on cuisine (…) Je me suis engagée dans la philosophie avec la conviction que je n'y trouverais pas les idées nécessaires pour expliquer mon siècle. Tout ça, c'était du vieux, du dix-neuvième siècle, même les contemporains. Le neuf était ailleurs et pour comprendre Auschwitz, ethnologie, psychanalyse, histoire étaient mieux équipées. »

avec soi la prétention d'être une science. La question, les questions qu'il faut poser ne sont-elles pas celles-ci : « Quels types de savoirs voulez-vous disqualifier du moment que vous vous dites être une science ? Quel sujet parlant, quel discours discourant, quel sujet d'expérience et de savoir voulez-vous minoriser du moment que vous dites : moi qui tiens ce discours, je tiens un discours scientifique et je suis un savant »[1950] ». Face notamment au journalisme moderne, la manière dont il « intègre », crée du commun en étendant toujours plus ses limites et l'espace public des opinions[1951]. Et aussi face aux chahuts, aux incompréhensions ou aux malentendus dans les enceintes scolaires dont la source a toujours plus ou moins à voir avec le sens des mots. Comme si, avec les profs, la première opération, celle dont toutes les autres procèdent, semblait bien être sémantique[1952]. Forgée dans l'exclusion ou le repli communautaire, la langue des cités est une forteresse de mots habitée comme un refuge identitaire. Les jeunes des banlieues parlent dorénavant une langue véritable et dure, bien au delà des fantaisies du verlan, de l'accent beur ou de l'argot des cités - qui n'est plus celle des profs, des intellectuels, des journalistes et des adultes en général. Ni dans sa syntaxe ni dans son imaginaire. Peut-on encore songer à enseigner quoi que ce soit lorsque, au sens littéral du terme, « on ne s'entend plus » ? L'effet de brisure, d'incommunicabilité en devient vertigineux. Un océan de mots sépare les casseurs de Poitiers de ceux qui, sporadiquement, incendient les cités. Avec ce langage codé et barricadé, ce qui disparaît, c'est un « monde commun », un « nous ». « Quand les mots eux-mêmes se dissolvent ou se décomposent, quand advient la désaffiliation de la parole elle-même, c'est que rôde en effet, un obscur péril… », avertit l'écrivain journaliste Jean-Claude Guillebaud[1953].

Alors que la vogue de l'essai se confronte à une interrogation littéraire sur le statut de la fiction, sur l'effacement des distinctions entre parole intellectuelle et discours du roman, la fiction théorique du reportage d'idées consacre un nouveau style intellectuel basé sur le « voir » classable comme journalistique. « Tout ce qui peut décrire est autre.[1954] » et cette altérité intéresse au plus haut point le reporter qui va à la rencontre d'un ailleurs. Avec empathie, subjectivité et concision.

Hemingway raconte qu'à ses débuts son directeur du « Chicago Chronicle » lui avait remis une charte stylistique tenant en quelques mots : phrases brèves ; adjectifs rares et purement descriptifs ; pas de mots de plus de trois syllabes ; pas d'intervention subjective ; les faits bruts. Cette idéologie du style journalistique typiquement anglo-saxonne a contaminé tout un courant journalistique et littéraire qui se reconnaît en ce style qui est celui de Hemingway, mais aussi celui de Dos Passos et, parfois, celui de Sartre. « Degré zéro de l'écriture » dont parle Barthes. Mais comme le déclare aussi Foucault dans un entretien : « L'écriture ne vide pas, elle remplit. De son propre vide, on fait une pléthore ».

Le style du reportage d'idées permet-il l'art des connexions insolites et paradoxales tout en permettant de s'adresser au plus grand nombre et de se confronter à une multiplicité de points de vue, à l'expérience de la « mentalité élargie[1955] »? Comment construire un style dans le reportage d'idées sans être englouti par le réel et succomber à l'illusion de la vérité du terrain et du dépaysement lié au voyage ?

> « En quelque lieu que je parvienne, il me faut encore voyager, et par conséquent remettre en mouvement l'ordonnancement de mes anciens paysages, avertit Desanti. Jamais je ne pourrais dire : « Voilà

[1950] Michel Foucault « Il faut défendre la société », Cours au Collège de France l976, Paris, Gallimard/Le Seuil, l997, p. 11.

[1951] Par exemple, les articles de Marx de 1861-1982 analysent et décortiquent les idées, opinions, principes –notamment juridiques- des élites britanniques au sujet de la guerre de Sécession. Autrement dit, à travers l'étude des représentations de cette guerre en Grande-Bretagne, Marx, journaliste-en-lutte, affronte l'idéologie, c'est à dire le discours des idées, des classes dominantes. Pour en savoir plus, consulter Géraldine Muhlmann « Du journalisme en démocratie », op. cité, pp. 209-220, où elle démontre et soutient que « le rapport de Marx à l'espace public des opinions et des regards est bien plus compliqué que ne le laisse penser, a priori, le concept d'idéologie, qui semble impliquer une condamnation définitive. L'idéologie demeure un adversaire auquel il faut se mesurer pour essayer d'y voir plus clair. Cet enjeu de la visibilité est central, et c'est à cette recherche de visibilité que Marx dévoue sa pratique inlassable du journalisme. »

[1952] Du grec sémantikos : «qui signifie».

[1953] «La dislocation du langage», TéléObs N°2346 du 22 au 28 octobre 2009, p. 114.

[1954] Ludwig Wittgenstein.

[1955] Dixit Emmanuel Kant.

ce que j'ai vu. » Au mieux pourrai-je prétendre : « Voilà comment cela que j'ai cru voir se montre, maintenant que je voyage encore ». Dans le travail de la pensée, tout voyage s'annonce sur un fond de vagabondage qu'il faut assumer et traverser pour trouver sa route – qui n'est pas tracé d'avance. Il faut tâtonner pour découvrir le point d'entame propre à ouvrir un chemin[1956]. »

Mais cette errance de la théorie sur le terrain du percept et même de l'affect ne signifie pas pour autant parler pour ne rien dire, ce qui explique la légitime répulsion du reporter d'idées devant certains tics du langage médiatique qui a peur du vide, du blanc à l'antenne. En finira-ton un jour avec ces expression toutes faites qui ne font que masquer le vide de certains discours ? Ces temps-ci, on note par exemple un retour en force dans les médias et notamment sur la bande FM de l'expression « faire en sorte que ». Manière avantageuse de laisser claquer le très sonore « en sorte », tout en enrobant d'un flou savant le verbe valise « faire », c'est-à-dire l'essentiel. Place du Colonel Fabien, au siège du Parti communiste, signale Jean-Claude Guillebaud dans une de ses chroniques « Ecouter voir », on répète plutôt « créer les conditions de ». C'est fou ce qu'au PCF, on aura « créé de conditions » ! Dans le pire des cas, les deux formules sont aboutées l'une à l'autre pour former une sorte de programme commun syntaxique carrément hallucinatoire : « Nous allons créer les conditions pour faire en sorte que[1957]… » Autre façon de dissimuler une indigence de contenu : truffer son discours de l'obsédant « d'une certaine manière » trois ou quatre fois par minute, comme Serge July sur RTL par exemple. Ce parler pour boucher le blanc à l'antenne et se donner du temps, c'est réclamer le bénéfice de l'approximation, c'est s'emmitoufler avec coquetterie dans sa propre indécision. A savoir : ce que je vous dis n'est pas tout à faire exact, mais tout de même sans l'être complètement…

L'errance sémantique du tout-à-l'-ego

La variante la plus narcissique du même jingle grammatical, c'est l'exaspérant « j'veux dire » dont Guillaume Durand et Bernard Tapie sont devenus virtuoses au point d'en devenir un tic de langage. Le « j'veux dire » possède le double avantage de réintroduire l'ego dans chaque phrase et surtout de laisser placer une imprécision bien utile. Si « j'veux dire » n'est pas tout à fait ce que je dis réellement, mais l'est quand même un peu, vous ne m'attraperez donc pas… La même tricherie verbale peut prendre une forme plus insidieuse encore. Il suffit de faire précéder chaque phrase d'un retentissant « moi » ou « moi je ». Les allocutions télévisées de Ségolène Royal et de Nicolas Sarkozy lors des dernières élections présidentielles nous ont fait oublier que « le moi est haïssable[1958] ». A droite comme à gauche, tous deux se sont abandonnés avec délices à ce « moi » utilisé comme préfixe et comme fanfare destinée à réveiller l'attention de l'autre en lui laissant accroire qu'on s'apprête à dire des choses considérables… et pas seulement destinée à muscler et à personnaliser leurs « promesses qui n'engagent que ceux qui y croient [1959]».

Or, le « discours d'importance », pour Bourdieu, naturalise en quelque sorte ses notions en s'appuyant sur la possibilité qu'il y a dans le langage de « donner une forme d'être (…) au non être ou à l'apparence ». Bourdieu tient pour « flatus vocis », ou « ontological fallacies » tous les « mots à majuscules », soulignant qu'ils deviennent les personnages de récits fabuleux, au sein d'une conception foncièrement héroïque de la philosophie « réduisant l'histoire à une sorte de gigantomachie.[1960] Ils créent un monde dont ils parlent simplement en en parlant et rendent de ce fait impossible l'accès à la réalité sociale. Voici les essayistes dépeints en Don Quichottes, note finement Marielle Macé[1961]. Le succès des grands scénarios intellectuels et des « fictions théoriques » est aussi, aux yeux de Bouveresse, un recul évident

[1956] Jean-Toussaint Desanti « Philosophie : un rêve de flambeur », Paris, Grasset, 1999, p. 97.

[1957] « Parler pour ne rien dire », TéléObs du 14 au 20 juillet 2007, p. 66.

[1958] Formule célèbre attribuée à Pascal.

[1959] Formule cynique mais sans langue de bois de Charles Pasqua.

[1960] « Questions de sociologie », Paris, Minuit, 1984, p. 74.

[1961] « Le temps de l'essai. Histoire d'un genre en France au XXe siècle », op. cité, p. 281.

face aux protocoles de validation du discours scientifique qui indique clairement que la question de la vérité de ce que dit un intellectuel est devenue aujourd'hui presque secondaire, et même indifférente, hélas. La question du style, voire du paraître, devient - dans un tel contexte où les médias prennent le pouvoir et à un moment où les lettres ne peuvent plus prétendre se placer sur le terrain de la science - primordiale et concerne une évolution interne aux disciplines dont la philosophie ne peut pas faire l'économie[1962]. Avec, en prime, une touche impressionniste qui refuse la recherche d'un « voir » qui se déploierait dans la solitude d'un cabinet de travail.

Alors que l'essai est l'orgueil de la littérature de la première moitié du XXe siècle, le reportage gagne ses lettres de noblesse à la fin du XIXe et devient l'orgueil du journalisme dans la seconde moitié du XXe siècle et même avant. Troublante autorité de ses deux genres qui marque sans doute aux yeux de la philosophie analytique et de la sociologie l'abus des Belles-Lettres dans la pensée.

En publiant en l996, le texte d'une conférence intitulée « Sur la télévision », dans laquelle il mettait en cause l'« emprise du journalisme », Pierre Bourdieu déclencha, on s'en souvient, une violente polémique. Tous ceux qui se sentirent visés eurent à cœur de lui répondre. Mais l'idée de Bourdieu autour de laquelle se focalise la bataille – à savoir qu'il faudrait défendre l'« autonomie » de l'université et de ses évaluations internes contre la menace extérieure que représentait le jugement « profane » et « hérétique » notamment du reporter d'idées – s'est aujourd'hui imposée dans le monde de la recherche. Au point d'être devenue une sorte d'évidence partagée par tous les jeunes intellectuels qui communient dans le credo de la « reconnaissance par les pairs » et qui perpétue ainsi le rite initiatique de la soutenance de thèse (et celle de l'habilitation), avec ses passages obligés, ses codes et ses références incontournables.

Cette nouvelle orthodoxie a fini par intriguer un jeune chercheur, malicieux et iconoclaste à ses heures, qui se demande si cette manière académique d'ériger des murs pour protéger l'institution universitaire n'est pas le contraire de ce qu'on pourrait attendre du grand théoricien de la sociologie critique. De cet étonnement, Geoffroy de Lagasnerie fait le point de départ d'une réflexion, sorte d'essai impertinent sur les rapports entre l'université, le journalisme et la pensée novatrice[1963]. Pour montrer que tous ceux qui ont bouleversé la vie intellectuelle dans les années 1960 et l970 furent d'abord combattus par l'institution et contournèrent ces verdicts négatifs, voire ces jugements de mandarins en s'appuyant sur la presse et les médias. C'est le cas de Foucault, de Derrida, de Deleuze, mais aussi de Bourdieu. Pourtant, ce sont les mêmes qui se mirent à dénoncer, en termes quasi identiques et presque comme un écho orchestré, au début des années 1980, l'hégémonie croissante du journalisme, et à vanter l'université comme lieu naturel du savoir et de la culture.

Que s'est-il donc passé pour qu'ils inversent ainsi leur point de vue ? Le phénomène « Apostrophe » en l975[1964] et l'apparition des « nouveaux philosophes », répond Geoffroy de Lagasnerie. Qui firent percevoir aux créateurs intellectuels un grave danger et un redoutable concurrent dans le pouvoir médiatique, qu'ils ne cessèrent alors, à l'image de Bourdieu, de pourfendre. C'est ici que notre reporter d'idées se tourne vers un autre Bourdieu, écrit Didier Eribon[1965]. Il invoque en effet les célèbres analyses du sociologue sur le système scolaire pour rappeler sur quelles exclusions sociales se fonde le « champ scientifique ». Défendre le « jugement des pairs » ne revient-il pas à ratifier ces exclusions, en refusant à ceux que le système exclut le droit de juger des œuvres, et en leur déniant en même temps toute légitimité à en produire ? Téméraire et cruel, Lagasnerie sort alors de ses dossiers une arme dévastatrice : un texte de Bourdieu sur Manet qui rappelle que le génie du peintre d'avant-garde, méprisé par toute

[1962] Catherine Clément « Mémoire », op. cité, p. 323 : « J'ignore l'épreuve de la page blanche ; j'écris avec jubilation ; les mots ne me manquent pas. Ils viennent tout gentiment se fourrer sur les lignes, un troupeau de moutons, on dirait les moutons du générique de fin de programme d'Arte. Je les caresse, je les aligne, je leur fais sauter deux ou trois espacements, et les mots obéissent comme s'ils n'avaient rien de mieux à faire. Comme j'ai fait les écoles, je sais les traiter. Comme les moutons, il faut les tondre. Ecrire n'était pas mon idée. Je voulais peindre. »

[1963] « L'Empire de l'université. Sur Bourdieu, les intellectuels et le journalisme », Paris, Ed. Amsterdam, 2007.

[1964] Se reporter ici au chapitre 6 « Vous avez dit symptômes ? » dans la première partie sur le phénomène Pivot.

[1965] « Les médias et le savoir : éloge de l'hérésie, Le Nouvel Observateur N°2229 du 25 juillet au ler août 2007, p. 91

l'académie, fut d'abord reconnu par un « tout jeune journaliste » à l'époque dont le nom était Emile Zola. Ce qui pourrait nous conduire à imaginer un « front des hérétiques[1966] », voire un front des « reporters d'idées » qui unirait les novateurs de chaque camp contre les conservateurs de chaque camp. Utopie, dira-t-on ? Peut-être… Mais tout reporter d'idées n'est-il pas un penseur hérétique et utopique dans la mesure où il ne suit pas servilement la voie royale de l'université et qu'il déjoue l'ordre institué des reconnaissances et que, comme Manet et Zola, ses véritables interlocuteurs se situent à l'extérieur du champ intellectuel académique mais plutôt vers l'avant-garde et le journalisme critique ?

Le style du reporter dans l'histoire

Les grands journaux font naître un nouveau journalisme privilégiant l'information spectacle qu'on hiérarchise et met en scène. Aventuriers par délégation, « envoyés spéciaux » et « grands reporters » courent la terre pour témoigner de ce qu'ils voient. Non sans risques ni périls, ils écrivent au jour le jour l'histoire du monde telle qu'ils la vivent à l'endroit même où elle se fait. Et le public suit avec intérêt tous ces reportages sur les bruits et les nouvelles du monde. Ce qui étend toujours plus le régime de la représentation. Le journalisme devient un métier à part entière avec ses méthodes, ses règles, son style propres. Et aussi ses dérapages et ses dérives notamment avec l'apparition d'un langage médiatique, nouveau jargon branché qui privilégie le visible de l'opinion sur la profondeur de la pensée.

« Naturellement, avertit Karl Kraus, journaliste et dramaturge viennois, on peut, grâce à la façon dont la langue est déshonorée par le reportage, grâce à l'aplatissement du contenu des mots, redire sans cesse tout ce qu'on veut sur tout et encore plus. Mais on se demande si ce n'est pas une tactique peu avisée, étant donné qu'il pourrait que, si tout a déjà été dit du vivant des personnes, il ne reste pour plus tard rien d'autre que la vérité[1967]. » Son plaisir de pensée n'est pas le plaisir que les sophistes cherchent à procurer à la foule. L'idée, ou la pensée, ne se mesure pas à l'aune de sa recevabilité immédiate par la masse des lecteurs. Pensée et vérité font effraction dans le système journalistique et doxique de la réception. « L'écriture n'est-elle rien de plus que la dextérité à inculquer au public une opinion par les mots ? La peinture serait alors l'art de dire une opinion en couleurs. Mais les journalistes de la peinture s'appellent justement des barbouilleurs. Et je crois que celui-ci est un écrivain qui dit au public une œuvre d'art. C'est le plus grand honneur qui me fut rendu, quand un lecteur m'avoua, confus, qu'il ne parvenait à comprendre mes choses qu'à la seconde lecture. Il hésitait à me le dire, mes mots ne lui coulaient pas de source. C'était un connaisseur et il ne le savait pas. L'éloge de mon style me laisse indifférent, mais les reproches qu'on lui adresse me rendront bientôt outrecuidant. J'avais réellement craint assez longtemps qu'on pût déjà avoir à la première lecture du plaisir à mes écrits. Quoi ? Une phrase devrait servir à ce que le public s'en rince la bouche ? Les feuilletonistes qui écrivent en langue allemande ont sur les écrivains qui écrivent à partir de la langue allemande un formidable avantage. Ils gagnent au premier coup d'œil et déçoivent le second : c'est comme si l'on se trouvait soudain derrière les coulisses et qu'on s'est aperçu que tout est carton. Mais chez les autres, la première lecture agit comme si un voile recouvrait la scène. Qui devrait applaudir ici ? Ils sifflent avant que la scène ne devienne visible. C'est ainsi que se comportent la plupart ; car ils n'ont pas le temps[1968]. »

Dans un article de 1881, Zola prend le contre-pied de la thèse virulente de Kraus en soutenant que l'école du journalisme est excellente pour un jeune écrivain car elle le jette dans le grand bain de l'information et du public : « A tout jeune écrivain qui me consultera, je dirai : Jetez-vous dans la presse à corps perdu, comme on se jette à l'eau pour apprendre à nager ». C'est que Zola voyait dans le journalisme de son époque pas seulement un pouvoir fascinant mais aussi une formidable école d'écriture, privilégiant le rendu des faits bruts et l'efficacité économe du trait. Pour sa part, le grand reporter Edouard Helsey prétend le contraire quelques décennies plus tard et penche en faveur d'un journalisme de « l'après »

[1966] Pierre Bourdieu « Les règles de l'art », op. cité, pp. 220-229.

[1967] Karl Kraus « Um Wildgans », Die Fackel N°852-856, 1931, p. 75.

[1968] Karl Kraus « Dits et Contredits », Paris, Editions Gérard Lebovici, 1975, p. 126.

qui permet « le long détour de la pensée » et de la réflexion : « Quelle mauvaise école de style pour le romancier. On apprend à écrire vite, à bâcler, à se contenter d'à-peu-près[1969]. » Temps de l'urgence où l'on n'a pas toujours le temps de se relire et de peaufiner son style qui doit couler de source. Ainsi, « le prince des reporters » Albert Londres rédige à partir de notes succinctes qu'il consigne sur ses carnets, en s'aidant de nombreuses photographies qu'il a prises : ces documents remplissent une demi-douzaine de dossiers du fonds Albert Londres[1970] aux Archives nationales Ce type de reportages ne se borne pas à une photographie des choses vues mais procède d'une construction à l'aide d'une écriture peaufinée, voire littéraire. Récit méticuleux d'expériences, de rencontres, de signes improbables, langage sur le dehors de tout langage, paroles sur le versant invisible des mots, fiction de l'espace invisible où il apparaît. Par le fond comme par la forme, le grand reportage joue sur les mêmes registres que les feuilletons. Qu'il porte sur des questions de société ou sur des sujets d'actualité, il offre les mêmes conditions que le roman et en appelle à l'imagination des lecteurs.

La tradition littéraire et polémique, encore bien présente avant la seconde guerre mondiale, s'est éteinte pour laisser place à un journalisme plus près des faits et à une écriture simple, plus directe. Le souci d'objectivation implique un désir de rassembler d'une autre façon que celle artificielle, qui arrange les pouvoirs publics. « Restaurer l'information dissidente contre le fait accompli, la liberté indocile de la première contre la dictature du second. Restaurer la nouvelle qui fait sens contre le communiqué qui fait silence. La révélation qui dérange contre la communication qui arrange[1971]. » Le jeune journaliste n'est plus seul comme Duroy dans « Bel Ami » de Maupassant devant sa feuille à « inventer » dans la fièvre créatrice un « poulet », une série de reportages sur l'Algérie qui lui conférera la notoriété et l'estime de ses pairs. Aujourd'hui, le jeune journaliste est devant un écran d'ordinateur avec dans la tête des outils simples pour construire et rédiger. Il est encadré, enserré dans quelques règles élaborées pour rendre la lecture aisée et donc accessible au plus grand nombre. Plus il est lisible pour le lecteur moyen, plus il sera efficace et lu. Il avance des faits plus que des idées bien qu'il ait l'idée de l'angle d'attaque de son « papier » et qu'il revendique une certaine subjectivité. On lui a inculqué dans les écoles de journalisme la nécessité de choisir des mots précis, imagés, courts et simples, de rédiger des phrases concises et de forme courante, bien ancrées dans le vocabulaire de Monsieur tout le monde et de s'inscrire dans « l'espace public » pour reprendre la célèbre expression kantienne. Son style est d'abord dépouillé et direct et s'efface devant la dictature et la « grande colère des faits », du « voir » et l'efficacité de la transmission.

Le reporter d'idées peaufine-t-il un style journalistique qui se rapprocherait de celui du reporter plutôt descriptif et impressionniste, ou au contraire emprunte-t-il au jargon philosophique certes plus sophistiqué et ampoulé mais qui doit donc forger sa propre langue pour exprimer ses concepts ? En quoi l'écriture des philosophes qui se développe au sein des journaux se différencie-t-elle de celle de l'essai, du traité, du discours, du journal intime, de la critique, du manifeste ou du pamphlet ? Participe-t-elle à la diversification des formes d'écriture philosophique ?

En 1979, se tournant vers son oeuvre accomplie, Sartre affirme l'importance du voir cher au reporter: « L'idée de donner à voir était essentielle, même dans mes textes philosophiques : une description d'objet pour moi, c'est la donnée de l'objet, les mots s'effaçant-et l'objet étant là[1972].»

La question est d'importance, car en écrivant autrement, on écrit autre chose, le genre adopté induisant, par ses contraintes propres, des intuitions nouvelles, des idées originales à travers un type différent de « textualisation ». La réflexion sur le vécu du reporter induit une tonalité plus existentielle, une textualité phénoménologique qui laisse filer la métaphore.

[1969] Interview d'Edouard Helsey par Francis Ambrière. « Gringoire » 16 août 1929.

[1970] Le dossier 76 AS 3 renferme une trentaine de carnets de notes. Les photographies prises en reportage sont contenues dans trois dossiers, 76 AS 18, A, B, C.

[1971] Edwy Plenel « Un temps de chien », Paris, Gallimard, 1996 p. 186.

[1972] Jean-Paul Sartre « L'écriture et la publication », Obliques, 18-19, 1979, p. 23.

Mais y a-t-il relation non pas seulement de fait, mais aussi de principe, entre le style et la pensée philosophique, ou du moins son expression ? Mieux, le « reportage d'idées » ne naît-il pas à la philosophie en la pliant à une exigence étrangère à elle par nature en la forçant à avoir du style, à donner à « voir » et pas seulement à penser, à éviter la langue trop technique inaccessible au grand public ? Est-il ainsi la forme journalistique de la pensée du dehors qui s'adresse et parle à tous ?

Ce sont les valeurs du genre qui changent : ce que l'on perd en savoir, en rigueur scientifique on le gagne en style et en actualité, mais avec quelle légitimité désormais, sinon celle de la transgression volontaire comme nous l'avons nous même tentée dans cette thèse. « Démarche de savant et de non savant, à l'intersection des deux et permettant peut-être, sinon de les réconcilier, du moins de mieux entendre la nécessité de leur opposition[1973] », le reportage d'idées entre essai et journalisme assume sa fragilité littéraire par le défaut de scientificité des sciences humaines et sociales qui l'ont absorbé. Il fait époque après la vogue de l'essai du milieu du XXe siècle..

« Au lendemain de la guerre, le climat existentialiste est à la fois romantique et politique : il s'agit d'un problème d'existence vécu dans l'angoisse et dans l'espoir (…) Ce sont là (avec Sartre, Merleau-Ponty, Mounier ou Blanchot) œuvres d'essayistes au sens traditionnel du terme : des écrivains manipulent certains concepts généraux, et même certaines données scientifiques, afin de répondre en personne à des questions qui ne peuvent attendre[1974] ».

Michel Tozzi, maître de conférences à Montpellier II observe : « Dans le cadre d'ateliers d'écriture philosophique avec des adultes, il est possible de philosopher et d'apprendre à philosopher en écrivant d'autres textes que des dissertations. L'aphorisme donne ainsi à penser, appelant à un développement discursif, mais autrement qu'à partir d'un exemple vécu. Certains textes sont d'emblée plus conceptuels comme l'essai, l'écriture suivant un échange d'idées, d'autres très dialogiques comme la lettre ou le dialogue. Les textes fictionnels amènent à prolonger des analogies, expliciter des images, penser l'articulation entre métaphore et concept (…) On constate dans les textes non explicitement conceptuels une hybridation entre littéralité et philosophicité[1975]. »

A la différence du langage poétique, la langue philosophique doit en principe viser à la transparence, et faire pour ainsi dire disparaître la surface verbale du discours au profit de la suite dans les idées. La dissertation représenterait sans doute le style idéal du philosophe, plus en tout cas que le brillant phrasé du « Ainsi parlait Zarathoustra » de Nietzsche, philologue autant que philosophe. « En un autre sens, explique le canadien Gilbert Boss, on pourrait dire que ce style philosophique est également la négation ou neutralisation du style puisque le discours doit s'effacer pour ne plus gêner la pure saisie des idées qu'il expose ». Ou au contraire avec Gilles Deleuze que les grands philosophes sont aussi de grands stylistes[1976] » ?

Peut-on vraiment soutenir jusqu'au bout que le style sans style serait la caractéristique du philosophe ? Le reportage d'idées contribue-t-il à lui redonner des couleurs dans le phrasé, de la « syntaxe en tant que peau » ?

« Ce ne serait donc ni Traité comme à l'âge classique, ni même Essai ou Enquête comme Montaigne ou Hume l'on fait : non seulement ce « discours » ne serait pas traitement d'un objet défini, il ne serait même

[1973] Maurice Blanchot « La facilité de mourir », La Nouvelle Nouvelle Revue française, ler mai l969, XVII, 197, p. 758.

[1974] Macé « Le temps de l'essai », op. cité.

[1975] Michel Tozzi « Diversifier l'écriture philosophique », L'Agora N°7.

[1976] « Pourparlers 1972-1990 », Paris, Minuit, 1990/2003, p. 223. Deleuze ajoute et explique : « Et, bien que le vocabulaire en philosophie fasse partie du style, parce qu'il implique tantôt l'invocation de mots nouveaux, tantôt la valorisation insolite de mots ordinaires, le style est toujours affaire de syntaxe. Mais la syntaxe est un état de tension vers quelque chose qui n'est pas syntaxique ni même langagier (un dehors du langage). En philosophie, la syntaxe est tendue vers le mouvement du concept. Or, le concept ne se meut pas seulement en lui-même (compréhension philosophique), il se meut aussi dans les choses et en nous : il nous inspire de nouveaux percepts et de nouveaux affects, qui constituent la compréhension non philosophique autant que de compréhension philosophique. »

pas recherche de cet objet, ni recherche d'un énoncé convenable à son propos (…) Nous n'éprouvons aucun plaisir plutôt de l'ennui (et nous espérons que ça se sent), à écrire sur notre écriture[1977].»

Et pourtant d'autres intellectuels, comme Alain Badiou pose la poésie en condition de la philosophie et joue avec le style. Sa thèse est bien connue : le poème comme le mathème « conditionne » et « offense » la philosophie. Dans le « Petit Manuel d'Inesthétique », il soutient que l'art est « par lui-même producteur de vérité » et qu'il y a à la fois irréductibilité des vérités artistiques aux autres types de vérités (scientifiques, politiques, amoureuses) et irréductibilité de l'art comme pensée singulière de la philosophie. D'où découle la métaphore de la philosophie comme « entremetteuse des rencontres avec les vérités ». Avec, en prime, une comparaison provocatrice qui manie le paradoxe en prenant à contrepied les thèses traditionnelles sur l'art, l'amour et la politique, qui sont en général considérés comme des porteurs d'illusions, de mensonges bien plus que de vérité. Alors qu'inversement la philosophie s'attribue et se voit reconnaître la tâche de la production de vérités.

> « De même que la beauté doit être dans la femme rencontrée mais n'est nullement requise de la maquerelle, de même les vérités sont artistiques, scientifiques, amoureuses ou politiques, et non pas philosophiques[1978]. »

Encore moins journalistiques selon notre platonicien maoïste qui a tendance à confondre information et communication, voire à qualifier le journal de pure propagande et ses reporters de satanés « publicistes ». Sans trop d'idées, encore moins de concepts mais non sans pouvoir. Ce qui explique sans doute en partie la tentation de Badiou de devenir en fin de carrière un «intellectuel médiatique» pour élargir son audience vers le plus grand nombre.

Du textuel au reportage

Comme le dit Deleuze, « le style en philosophie est tendu vers ces trois pôles, le concept ou de nouvelles manières de penser, le percept ou de nouvelles manières de voir et d'entendre, l'affect ou de nouvelles manières d'éprouver[1979] ». Il faut ces trois dimensions, précise Deleuze, pour faire le mouvement – la philosophie comme opéra, un oiseau de feu.

> « On croit qu'un philosophe est quelqu'un qui dit : voilà, j'ai une idée, reste à trouver les mots pour l'exprimer ». Pas du tout ! soutient de son côté Bernard-Henri Lévy. L'expérience, mon expérience, prouve que c'est presque l'inverse ! Ce sont les mots qui sont les embrayeurs des concepts et pas les concepts qui sont des embrayeurs des mots ! C'est dans la trouée, l'éclaircie, le trait de lumière qu'a fait le travail des mots que finit, au plus juste, par poindre l'idée juste [1980]»

De même que Freud arrache le dire du sexe aux prétentions de la morale qui fera proclamer plus tard à Lacan qu'il n'« y a pas de rapport sexuel», le « reportage d'idées » extirpe ici la prétention au « il y a » du rapport textuel pour prôner la vérité du journalisme et un regard omniprésent à la fois actif et passif ou si l'on veut acteur et spectateur. Mais, comme pour la psychanalyse, cela signifie une révolution d'une telle ampleur qu'on peut douter qu'on l'ait menée à bien en ce début de XXIe siècle. Après avoir su en venir au réel du sexe plutôt qu'à son sens, il s'agit donc désormais d'en arriver au réel de la pensée plutôt qu'à son herméneutique. « Dans la contemplation philosophique l'idée se détache du cœur même de la réalité et, en tant que mot, revendique son droit à la dénomination (…) Chacune des idées est un soleil,et entretient avec les autres idées le même rapport que les soleils entre eux[1981]».

[1977] Jean-François Lyotard « Economie Libidinale », Paris, Les Editions de Minuit, 1974, p. 303.

[1978] Alain Badiou « Petit Manuel d'Inesthétique », Paris, Le Seuil, 1998, p. 21.

[1979] « Pourparlers », op. cité, p. 224.

[1980] Michel Houellebecq, Bernard-Henri Lévy « Ennemis publics », Paris, Flammarion/Grasset, 2008, pp. 253-254

[1981] Walter Benjamin « Origine du drame baroque allemand », op.cité, p.34.

Que les œuvres des philosophes soient justiciables d'une analyse littéraire semble aujourd'hui chose acquise. La question demeure néanmoins posée de ce que l'on vise au juste lorsqu'on aborde une philosophie comme un texte. De telles analyses peuvent-elles fournir plus que la description d'un style d'écriture et aller jusqu'à inquiéter le préjugé solidement installé selon lequel la substance des doctrines ou l'architecture du système demeurerait sur le fond indépendantes de leurs formes d'expression ? Dans une telle optique, le philosophe disposerait en quelque sorte d'une provision d'idées articulées en système (même si l'on concède que celui-ci demeure pour une bonne part virtuel et attend d'être reconstitué par la critique philosophique), système dont seul le mode d'exposition peut varier, en fonction du choix que l'auteur fait de telle ou telle entrée ou de l'ordre des matières qu'il entend privilégier. Et c'est cet ordre des matières qui commanderait en dernière analyse le choix de tel genre ou de tel dispositif d'écriture.

Une telle représentation du travail de l'écriture apparaîtrait, sinon absurde, du moins fort naïve à tout reporter d'idées, voire à tout critique littéraire ou à tout critique d'art. Que l'auteur ou l'artiste ait quelque « idée » journalistique, picturale ou musicale ou quelque « idée » d'écriture préalable au travail de l'œuvre sans doute. Mais de telles idées ne peuvent être rigoureusement appréhendées que via leur exécution. Pourquoi en irait-il autrement de l'écriture d'un texte philosophique ? Sans doute, en ce que, philosophiquement, écrit Alain Lhomme[1982], on considère que l'idée peut être pensée, donc saisie indépendamment de son mode d'exposition. Encore faut-il se demander si cette dernière observation s'appuie sur une donnée factuelle ou si elle ne trahit pas simplement la représentation que depuis toujours la philosophie se donne d'elle-même et de son activité de pensée… Le problème est que, pour véritablement décrire le travail de la pensée, nous ne disposons plus que du texte et donc de la façon dont la pensée s'y élabore, s'y produit, voire s'y fictionne. La seule relation observable va donc de l'œuvre à la pensée et, de façon hypothétique seulement, de la pensée à l'œuvre. Ce qui conduit au moins à demander à la critique philosophique jusqu'à quel point elle peut s'estimer autorisée à saisir l'articulation d'une pensée indépendamment de la composition de l'œuvre. L'audace du « reportage d'idées » consisterait alors à parier sur la synergie de la vie et de la composition de l'œuvre afin de cerner les méandres d'une pensée dans le vif de l'actualité.

Dans le «reportage d'idées», sorte de rêve philosophique de la littérature : penser, faire penser et non plus seulement émouvoir ou raconter, il nous faut donc rester dans le face à face hétérotope avec les idées sans se brûler le regard et reconstituer sans peur ni faux fuyant la scène où se jouent les « forces idéelles »… après les « forces libidinales ». L'opposition hégélienne entre le penseur du présent (le philosophe, isolé) et le journaliste (l'homme public, exposé) n'est alors plus de mise et sans doute encore moins d'actualité, car il s'agit de refuser de sélectionner dans le présent entre l'essentiel et l'inessentiel, l'authentique et l'inauthentique, le fondamental et le frivole.

Le « reporter/reporterre[1983]/reporteur d'idées » – qui s'efforce de se détacher de soi et cherche à comprendre les autres par le menu pour atteindre une «Weltanschauung» globale qui saisit même le pire ou ce qui apparaît tel[1984] - retrouve sans doute là le sillon creusé par Kant, pour lequel, comme l'a montré le commentaire de Michel Foucault, l'injonction de penser le présent est intrinsèquement lié à l'injonction de le faire en public[1985]. Ce qui est en jeu est un appel dont on ne tranchera pas s'il

[1982] Alain L'homme « Pensées fictives et fictions de l'imagination », in revue europe « Littérature & Philosophie » N°849-850/Janvier-Février 2000, pp. 184-200.

[1983] Walter Benjamin «Origine du drame baroque allemand, op. cité, p. 29 : « Si la tâche du philosophe est de tenter une description du monde des idées telle que le monde empirique y entre de lui-même et s'y dissolve, il atteint cette fameuse situation moyenne entre le chercheur et l'artiste. Ce dernier tente de dessiner une petite image du monde des idées et parce qu'il s'agit précisément d'une analogie, celle-ci aura une valeur définitive quel que soit le contexte présent. Le chercheur organise le monde pour le disperser dans le domaine de l'idée en le divisant de l'intérieur dans le concept. Son point commun avec le philosophe, c'est l'intérêt qu'il prend à effacer la simple réalité empirique, et avec l'artiste, la tâche de la présentation.»

[1984] I-chap 7 : notamment les quatre théoriciens d'Al-Qaida au pied de la lettre.

[1985] Catherine Clément « Mémoire », op. cité, p. 318 : « Un jour, dans les années du » Matin de Paris », je fus invitée à l'Ecole Normale de la rue d'Ulm pour convaincre les jeunes normaliens qu'il y avait un destin hors de l'université. Nous étions trois, Bernard-Henri Lévy,

est demande ou ordre, assignation ou requête. Tout en restituant la complexité de l'acte créatif lui-même : le style, cette singularité d'ordre presque biologique, comme le disait Barthes, l'origine des idées, l'originalité. « Tous les livres de Barthes et de Genette n'expliqueront pas pourquoi ça écrit, note l'écrivaine Marie Darrieussecq[1986], pourquoi cette main écrit ainsi. Cette main au bout de ce corps-là, surgit ce jour-là, dans ce monde-là et sous ce ciel-là. »

François Verny et moi. Trois anciens normaliens ayant cassé le moule – si on peut le casser, je n'en suis pas très sûre. Nous n'étions pas les premiers, mais c'était la toute première fois que l'Ecole reconnaissait comme siens ceux qu'auparavant elle appelait déserteurs. »

[1986] « Rapport de police », Paris, POL, 2010.

III - CHAPITRE 2

A quoi bon des « intellectuels médiatiques » ?

- « La vérité et le pouvoir ne coincident jamais » (Roberto Saviano[1987])
- «Notre propre image est pour nous le plus grand des mystères » (Milan Kundera[1988])
- « Pas une image juste, juste une image. » (Jean-Luc Godard)
- « Pas une idée juste, juste une idée. » (Gilles Deleuze)
- « Je hais les médiatiques aussi bien que les cultureux. » (Guy Debord)
- « La plus coûteuse des folies est de croire passionnément à ce qui n'est pas vrai. » (H.L. Meneken)
- « Les médias dépassent toujours l'événement.» (Marshall McLuhan)

Certes, le « à quoi bon » de la « titraille » (comme on dit dans le jargon des salles de rédactions de journaux) a une connotation nihiliste, mais les « intellectuels médiatiques » font des dégâts colatéraux[1989] bien identifiés. Quel est le régime d'existence de l'idée face à l'agitation immobile de l'intellectuel médiatique qui contribue à la désorientation ?

Dans l'audiovisuel, pour la confrontation des idées, le pugilat est trop souvent préféré au questionnement. Dès lors qu'il s'érige en principe, le pugilat tourne vite au théâtre de boulevard. Beaucoup de bruits mais peu de concepts, une posture cambrée mais un refus de l'autre. Le train du monde est souvent une menace subjective. Le ring médiatique est le plus souvent -et structurellement- régi par les règles sommaires que l'on connaît : immédiateté , propension à privilégier la phrase et l'idée courtes, tentation récurrente pour la méchanceté sonore[1990], simplification abusive des points de vue, etc. Tout se gâte, en somme, lorsque la parole et le raisonnement doivent se plier à des procédures qui ne sont pas les leurs. La logique du spectacle l'emporte alors sur la logique démocratique en dévoyant cette dernière. C'est alors qu'on peut parler, au delà du simple dévoiement, d'une perdition possible.

Le philosophe Bernard Sichère s'alarmait jadis d'un tel naufrage et nous invitait à réagir. A ses yeux, le « style voyou » s'est trop imposé dans les manières et dans les langues des acteurs provisoires du

[1987] Auteur de «Gomorra» (Paris, Gallimard, 2007), menacé de mort par la mafia napolitaine parce qu'il a démonté et dénoncé la main mise mafieuse sur l'Etat italien et réussit à casser l'omerta sur ce sujet brûlant et d'actualité.

[1988] Dans son sixième roman, peut-être le plus réussi «L'immortalité», trad. fr. Eva Bloch (Paris, Gallimars «Folio», 1990).

[1989] « Un philosophe, c'est un monsieur qui passe à la télé » disait la petite fille de l'un d'entre eux, mais notre concierge ou notre boucher penserait sans doute aussi la même chose.

[1990] On n'est pas prêt d'oublier ce pugilat télévisé du jeudi 4 juin 2009 qui, sur France 2, clôturait la campagne des Européennes. Outre le vilain affrontement entre Bayrou et Cohn-Bendit, la vulgarité du spectacle politique télévisé, il est vrai, avait rarement atteint un tel sous-niveau. La journaliste Arlette Chabot qui animait l'émission, elle-même a confessé qu'elle n'avait jamais connu pareille situation. C'était pitié de la voir courir d'un invité à l'autre avec de petits cris d'effroi. Sur le Web, dans les jours qui suivirent, elle ne fut pas épargnée. Tout se passait comme si on la tenait responsable du naufrage. C'est injuste. Après tout, ce que l'on contemplait ce soir-là, avec un peu de dégoût, n'était jamais que l'aboutissement ultime d'une logique principielle qui est devenue la règle à la télévision. Et cela depuis belle lurette. A savoir que le pugilat verbal est presque toujours préféré au questionnement à la télé, que les idées ne sont ici que des faire-valoir et que le reportage d'idées est donc mort-né sur les étranges lucarnes qui campent dans notre salon, voire même jusque dans nos chambres à coucher.

spectacle, « portant à sa dernière extrémité la vérité que Hegel avait en son temps pressentie quand il parlait du règne animal de l'esprit ». « Fuis l'académisme et les honneurs, choisis la solitude et l'humilité », c'est ce que Van Gogh ne cesse de redire à son peintre Van Rappard dans les lettres qu'il lui adressa de 1881 à 1885[1991].

On est ici dans l'éphémère absolu doublé d'une sorte de zapping spirituel. « La mode se démode » pour le dire comme Cocteau, et celle des « intellectuels médiatiques » n'échappera sans doute pas à la règle, à l'heure de l'essor du multimédia où n'importe quel quidam peut créer son blog et s'exhiber via le Web. Ce qui expliquerait pourquoi ces « intellectuels médiatiques » tant décriés et enviés à la fois, adeptes du prêt-à-penser, ne sont pas pour Jacques Derrida « une fatalité ». Parfois même il s'en est servi pour mieux se faire connaître, lui qui, comme Foucault, Deleuze, Lyotard, etc., s'est appuyé dans les années 1960-1975 sur l'extérieur, notamment sur les journaux et les revues pour imposer ses travaux contre le conformisme académique de l'époque. Au point d'être parfois obligé d'être « professors visiting » à plein temps dans les universités américaines et récupérés par la science fiction américaine (Baudrillard), d'inspirer aux Etats-Unis les pionniers de l'Internet comme de la musique électronique (Deleuze et Guattari), d'être une référence majeure dans les luttes communautaires (Foucault).

> « Et la responsabilité aujourd'hui est urgente : elle appelle une guerre inflexible de la doxa, à ceux qu'on appelle désormais les « intellectuels médiatiques », à ce discours général formaté par les pouvoirs médiatiques, eux-mêmes entre les mains de lobbies politico-économiques, souvent éditoriaux et académiques aussi. Toujours européens et mondiaux, bien sûr. Résistance ne signifie pas qu'on doive éviter les médias. Il faut, quand c'est possible, les développer et les aider à se diversifier, les rappeler à cette même responsabilité. » nuance Jacques Derrida[1992], quelques mois avant sa disparition.

Vous avez dit « intellectuel médiatique » ? Une tragédie ? Paul Ricoeur la définissait, la tragédie, comme la superposition de vérités contraires. Dans le monde d'aujourd'hui, les médias sont semblables à un tableau d'école : on efface, on réécrit et, au bout d'un moment, on efface tout et on recommence à zéro. Ce manque de continuité fait que le passé ne se transforme pas en histoire, mais immédiatement en archéologie[1993]. Tout prend instantanément la forme d'un fossile avec lequel nous n'avons plus le moindre lien. « Nous vivons dans l'instantanéité mais nous n'existons que dans la durée », note Dominique Volton, spécialiste des médias. C'est la grande faiblesse de l'homme contemporain ; il ne peut pas s'ancrer dans l'histoire, car les événements passés disparaissent de sa conscience et ne sont pas reliés à une idée de l'histoire. Mille fois dits, répétés, rabâchés, les répertoires d'opinions défilent sur des rails tracés, trop connus. Sous le miroir déformant des médias rientologues, « l'information ne doit pas être exacte, elle doit être énorme[1994] ».

Sur le front des médias, ce qui fait dresser l'oreille et aiguise le regard, c'est la dissonance. « Consonant, dissonant, de tout l'un et de l'un tout » disait déjà Héraclite au Ve siècle av. JC. Celle qui brise pour un moment, le ronron habituel et ouvre un chemin vers le nouveau, invite à penser debout. En temps normal, l'ennui qui ensuque la plupart des discours, c'est leur consternante prévisibilité. Leur côté déjà vu/entendu, leur côté prêt à penser déjà formaté. A peine reconnaît-on le timbre d'une voix, l'allure

[1991] Lettres à Van Rappard, par Vincent Van Gogh, Paris, Grasset, les Cahiers rouges, 2009.

[1992] « Le Monde » 12 octobre 2004 qui reprend à la mort du philosophe la dernière interview qu'il avait accordée en été 2004 au quotidien de référence, alors qu'il se savait condamné par un cancer et venait d'interrompre son séminaire à l'Ecole des Hautes Etudes..

[1993] Archéologie : mot subversif et dangereux puisqu'il semble évoquer des traces tombées hors du temps et figées maintenant dans leur mutisme. En fait, il s'agit pour Michel Foucault de décrire des discours. Non point des livres (dans leur rapport à leur auteur), non point des théories (avec leurs structures et leur incohérence), mais ces ensembles à la fois familiers et énigmatiques qui, à travers le temps, se donnent comme la médecine, ou l'économie politique, ou la biologie. Et là où l'histoire des idées cherchait à déceler, en déchiffrant les textes, les mouvements secrets de la pensée, apparaît alors, dans sa spécificité, le niveau des « choses dites » : leur condition d'apparition, les formes de leur cumul et de leur enchaînement, les règles de leur transformation, les discontinuités qui les scandent. Le domaine des choses dites, c'est ce qu'on appelle l'archive ; l'archéologie est destinée à en faire l'analyse.

[1994] Formule choc du patron de presse Emilien Amaury (Groupe Le Parisien/L'Equipe) dont Guy Vadepied vient de retracer la vie dans son livre récent et fort documenté «Emilien Amaraury. La véritable histoire d'un patron de presse du XXe siècle», Paris, Le cherche midi, 2009.

d'une silhouette – celle d'un philosophe médiatique, d'une pasionaria du féminisme, d'un apôtre de l'athéisme ou d'un clérical de service – qu'on devine à l'avance ce qu'il dira. Rabâchés sans fin, souvent en boucle, tous ces répertoires d'opinions défilent comme des rames de métro, écrit Jean-Claude Guillebaud qui ose la métaphore urbaine et souterraine. « Ils ne vont pas dans le même sens, mais voyagent sur la même ligne. Chaque bavard a peaufiné son homélie, et, derrière son échoppe, offre au chaland sa marchandise homologuée[1995]. »

Sauf qu'il arrive de temps en temps qu'une dissonance, un couac téméraire, une étincelle de vérité viennent briser la « récitation » médiatique. D'un coup, le paysage redevient captivant et attire notre attention, voire notre intérêt. On pensait à cela l'autre vendredi[1996] en écoutant Raphaël Enthoven interroger Pierre-André Taguieff. Ce dernier, avec beaucoup d'érudition, dissertait sur le fantasme du « complot » ou de la « conspiration » dont quantité de négationnistes font leur ordinaire. Le 11-Septembre n'a pas eu lieu, les maîtres du monde gouvernent les médias, l'agression de Berlusconi ou celle du pape était une mise en scène et tutti quanti. Comme on le sait, ces pathologies de la conspiration – qui sont un classique de l'histoire des idées – prolifèrent dorénavant sur internet, mais en temps réel. Pourtant, comme le soutient le jeune philosophe Elie During : « Le temps se tient. Le temps est unique mais c'est malgré tout un processus substantiel. Il passe dans les choses et les êtres, il faut donc le retramer de proche en proche[1997]. »

La fausse monnaie du récit

Taguieff, auteur de volumineux ouvrages sur ces questions – notamment sur l'affaire des « Protocoles des sages de Sion »[1998], ce faux document concocté par des antisémites russes- proposait ses analyses avec la minutie qu'on lui connaît. Il citait des cas récents (le prétendu empoisonnement d'Arafat par exemple) en montrant que la structure de la construction fantasmée était toujours la même[1999]. C'était à la fois convaincant et systématique.

> «La notion qui va constamment revenir dans le discours des propagateurs des «Protocoles», notamment après qu'ont été apportées les preuves irrécusables, qu'il s'agit d'une fabrication, est la suivante : il faut distinguer entre authenticité factuelle et authenticité substantielle. Admettons que le document ait été produit dans les conditions que disent ses détracteurs ; qu'est-ce que cela change quant à ses capacités descriptives objectives et à sa valeur pronostique qui se vérifie chaque jour ? Ainsi, la rhétorique dramatisante du secret exposé va permettre d'opposer la notion d'une valeur d'expressivité générale du texte à celle, mesquine et étroite, d'une authenticité documentaire. Un principe d'incertitude va donc être introduit quant à l'opération du partage du vrai et du faux ; ou plutôt : le mode opératoire du partage va être modifié, une nouvelle règle du partage va être introduite. L'objection (majeure) de la falsification patente va pouvoir être repoussée en faveur d'une argumentation tournant autour du motif d'une véridicité (capacité de dire le vrai) plus forte et plus constante que l'authenticité telle que la conçoit le spécialiste de l'analyse textuelle ou l'historien : quoi qu'il en soit des origines du texte, il dit tant de choses vraies, et qui n'en finissent plus de se vérifier de jour en jour (…) On voit donc s'établir ici un usage du vrai qui tourne autour de la valeur d'attestation d'un document ou d'un énoncé, une valeur susceptible de créer des adhésions telles qu'aucune contradiction n'apparaîtra entre le fait que le document soit un faux ou l'énoncé distordu et le fait que, quand même, ils exposent du vrai ou diffusent des vérités irrécusables[2000].»

[1995] Eloge de la dissonance. « Ecouter voir ». TéléObs janvier 2010, p. 82.

[1996] France-Culture « Les chemins de la connaissances » 18 décembre 2009.

[1997] Philippe Petit « Les quatre mousquetaires de Normale Sup », Marianne 28 avril 2007.

[1998] Pierre-André Taguieff «Les Protocoles des Sages de Sion». Introduction à l'étude des protocoles, un faux et ses usages dans le siècle, 2 vol., Paris, Berg International, 1982.

[1999] Colloque «Autour des secrets», Nancy, Mai 2002.

[2000] Alain Brossat «Prestiges de la puissance occulte. Les Protocoles de Sion comme exemple et comme modèle» in «Ce qui fait époque. Philosophie et mise en récit du présent», Paris, L'Harmattan, 2007, p. 95.

C'est alors que, avec beaucoup d'à-propos, Einthoven opposa à Taguieff une redoutable objection. A savoir : à vous obnubiler sur ces pathologies du complot, ne devenez-vous pas, vous-même, un obsédé du sujet ? Autrement dit, à force de voir partout du complot, ne cédez-vous pas du même coup à l'obsession que vous dénoncez ? Comme l'a montré Hanna Arendt, la capacité des Etats et des opinions à partager le vrai et le faux, selon les modalités qui échappent entièrement à la juridiction de la philosophie, de la science, des religions, voire du simple bon sens commun, est, en pratique, sans limite.

Pierre-André Taguieff, un moment désarçonné, eut le courage de répondre sans ruser. Sans langue de bois. Dans les années 1980, rappela-t-il, il avait cédé de manière obsessionnelle à la traque d'un complot omniprésent et dangereux, prétendument venu de l'extrême droite. Il avait travaillé d'arrache-pied à la démasquer et publié des livres là-dessus. Avec le recul, il reconnaît s'être fourvoyé. Rétrospectivement, il s'en veut même beaucoup de ses errances. Soudain, le média devait médium, l'échange reprenait vie, l'intellectuel médiatique n'était pas une fatalité, pour le dire comme Derrida. Mais, «si ce qui compte, c'est la capacité de véridiction d'un récit, son aptitude à produire des effets d'adhésion renouvelés[2001]» une autre question pertinente nous taraudait et sans doute brûlait les lèvres du normalien médiatique alors que le gong de la fin de l'émission sonnait : « aujourd'hui, cher Taguieff, c'est du côté de l'extrême gauche (altermondialisme, gauche radicale, antisionisme, clan Bourdieu, etc.) que vous traquez obstinément le complot ? Ne seriez-vous pas tombé, cette fois, de l'autre côté du cheval ? Referez-vous un jour amende honorable, mais dans l'autre sens ?[2002] »

La question que s'efforce d'affronter notre thèse autour du reporter d»idées serait la suivante : en prenant en compte la fausse monnaie du récit devenu secret de polichinelle[2003] dans le domaine politique, quelles seraient aujourd'hui les conditions d'un récit philosophique non pas tant la séquence historique que nous vivons que de ce qui, dans notre époque fait l'actualité ? Autour de quels faisceau d'idées et de concepts établir le principe d'une intelligibilité de ce temps, en dépit des effets de fragmentation qui s'y manifestent et des flux contradictoires qui le travaillent ?

En mettant systématiquement en avant la « communauté internationale », une entité qui n'existe pas, les médias faussent notre représentation du monde. L'inusable cliché s'en tient dangereusement au seul registre de l'émotion. Il fait illusion et l'affaire des médias car il permet de personnaliser le néant : il donne un visage à la vacuité, un visage qu'on peut évoquer sans relâche dans les bulletins d'informations, les éditos rédigés à la hâte, les commentaires avantageux. Son usage revient à effacer purement et simplement la politique.

Selon la distinction, opérée par Mc Luhan, le débat porte aujourd'hui sur le messager, et non plus sur le message. Autrement dit, note Kapuscinki -qui sait de quoi il en retourne, et qui, en bon reporter, croit aux choses vues et aux faits vrais-, la formation des écoles de journalisme est « concentrée sur les moyens de transmission plutôt que sur la transmission : son sens, sa valeur, le contexte éthique. On apprend à gérer un message en une minute d'antenne ou en vingt lignes de texte imprimé, mais on ne parle pas du sens de ce message. Peu importe ce qu'on vend, ce qui importe c'est la manière de le vendre[2004].». De leur côté, les intellectuels se contentent souvent d'une connaissance théorique et superficielle du monde des medias dans la mesure où ils ont rarement dirigé un journal ou une radio, rarement animé une émission de télévision[2005]. A chacun son métier, certes, mais évidemment cela engendre des malentendus, des quiproquos, même s'il convient ici de ne pas généraliser et de succomber à la caricature et aux clichés nihilistes. Kraus, Camus, Sartre, Nizan, Aron, entre autres,

[2001] *Ibid*., p. 95.

[2002] Jean-Claude Guillebaud «Eloge de la disonance», op. cité, p. 82.

[2003] «Ein offenses Geheimnis dit à bon escient l'allemand : secret ouvert, public, secret de polichinelle». *Ibid*., p. 91.

[2004] Ryszard Kapuscinski « Autoportrait d'un reporter », op. cité, p. 156-157.

[2005] Exception qui confirme la règle : la trentenaire Géraldine Muhlmann, agrégée et docteur en philosophie et en science politique, professeure à l'université de Panthéon-Assas anime chaque vendredi à 22h45 en direct «Cactus», une émission débat de Paris Première dont la force réside dans le casting des invités capables de proposer, selon le directeur des programmes, «des points de vue iconoclastes».

échappent à cette critique, mais les autres et non des moindres ont la fâcheuse tendance à faire rimer presque toujours presse avec manipulation, voire avec mensonge.

> « A propos de mon arrivée à la tête de «L'Express» et, en général, à propos de ma collaboration, aux journaux qui, toute ma vie, a longé et prolongé l'élaboration de mes livres, note le philosophe Jean-François Revel, je voudrais demander aux intellectuels, aux écrivains, universitaires, sociologues et autres voyantes des pseudo-sciences de la « communication », comment elles peuvent caqueter sans fin sur la presse et les médias sans jamais avoir eu de l'intérieur l'expérience et encore moins la responsabilité de leur fonctionnement ? Je n'aurai pas pu écrire « La Connaissance inutile » (ou du moins certains passages de ce livre, lequel ne roule qu'en partie sur l'information journalistique) si je n'avais pas auparavant dirigé personnellement un journal, si, déjà, de 1960 à 1963, je n'avais pas assumé la rédaction en chef de la section culturelle de «France-Observateur», si je n'avais pas, en avril 1973, occupé au «Washington Post» (qui avait un accord de réciprocité avec «L'Express») un bureau d'où je regardais et écoutais travailler Woodward et Bernstein, en pleine explosion du scandale Watergate, etc.[2006] »

Ce qui complique aussi la situation, c'est qu'une des caractéristiques actuelles de la France est la bipartition du champ intellectuel entre les penseurs médiatiques et les autres, dont on parle finalement peu, y compris à la Sorbonne et au Collège de France. Pour François Cusset, c'est même là une vieille histoire; «Il faut rappeler que la plupart des « french theoricisis », qui, quoi que l'on pense d'eux, correspondent tout de même à la dernière grande époque de l'influence intellectuelle française à l'étranger, ont été boudés par nos universités; ni Derrida, ni Deleuze, ni Baudrillard n'ont jamais occupé un poste important dans l'université française, qui reste très cloisonnée et peu aventureuse. Et la même chose se vérifie aujourd'hui: à part Descola, qui enseigne au Collège de France en grande partie grâce au soutien de Lévi-Strauss, les autres sont tous un peu marginalisés: c'est le cas de Jullien, mais aussi de Latour, qui n'a jamais enseigné qu'à l'Ecole des mines de Paris, avant de passer, aujourd'hui, à Sciences-Po...»

La France, qui proclame sans cesse son attachement aux intellectuels, n'aimerait-elle donc que ceux qui, en même temps qu'un travail de fond - et certains n'hésitent pas à dire à sa place -, jouent les «super-commentateurs» politiques ? En tout cas, tous ceux qui enseignent à l'étranger ou y sont invités pour des colloques pointent l'écart entre la qualité de la critique philosophique dans les journaux étrangers et en France: « Quand on lit les pages littéraires des grands journaux italiens et, après, celles d'un quotidien français, note Toni Negri, autre star des campus américains, on est surpris par la différence: d'un côté, on trouve de vraies analyses intellectuelles référencées; de l'autre, des jugements ou de pures opinions crypto-politiques.»

Ce décalage typiquement français entre des penseurs qui ne cessent d'intervenir dans les enjeux politiques et qui monopolisent l'intérêt des médias et d'autres plus rigoureux et «sérieux», rejetés aussi bien par l'université que par la presse, n'est pas sain. Selon François Cusset, il se paye déjà par une relative «provincialisation» de notre pays: «Vue de l'étranger, la France donne parfois l'impression de vivre sur un acquis historique illusoire: une espèce de sentiment de supériorité intellectuelle indu.» D'après lui, le travail de la pensée s'est aujourd'hui beaucoup internationalisé - il en veut pour preuve les liens qui unissent des penseurs comme les Français Badiou, Rancière, le Slovène Zizek, l'Allemand Sloterdijk et l'Italien Agamben -, et il y a une sorte d'« échange » : les pays qui s'intéressent à la pensée des autres ont plus de chances de faire reconnaître leur propre pensée. Or, la France, de ce point de vue, est menacée, soutient-il, d'un certain «isolement[2007]».

[2006] Jean-François Revel « Mémoires Le voleur dans la maison vide », Paris, Plon, 1997, p. 260.

[2007] Patrice Bollon « Nul n'est philosophe en son pays… », Marianne 24 mars 2007.

Les «nouveaux philosophes» occupent la scène médiatique

L'intellectuel médiatique joue un conflit qui naît du regard d'un journaliste ; il le déploie sur la scène des représentations, pas sur une scène des actions, surtout lorsqu'il s'expose et part à la guerre. Paradoxe qu'il cultive : l'exigence dans lequel il est pris, malgré tout, de tisser du lien entre les parties en conflit, un espace commun pour advenir. C'est bien pourquoi il est le terreau naturel de toutes sortes de mythes, perpétués et renouvelés par lui[2008]. L'enjeu essentiel, c'est bien le rapport que le journalisme entretient avec la conflictualité. « Il y a un point commun entre la Vierge et vous, Yves Mourousi, explique dans sa leçon de cadrage Jean-Luc Godard. La peinture a toujours cadré la Vierge comme on cadre le speaker aujourd'hui : c'est quelqu'un qui annonce des nouvelles »

Dans ce jeu compliqué et sans cesse rejoué dans lequel nous campons avec une verve jubilatoire, les « intellectuels médiatiques » occupent la scène, sévissent partout et participent à ce que Christian Salmon nomme le Storytelling », une des dernières techniques de propagande héritée de la com' à l'américaine pour formater les esprits et fabriquer des histoires. Citons un exemple parmi tant d'autres qui nous ont marqués dans notre carrière de journaliste professionnel. En juin 1993 dans une Algérie plongée en pleine guerre civile, des intellectuels sont assassinés. Le 27 juin, à Paris, des intellectuels se mobilisent contre ces crimes revendiqués par des groupes islamistes. Un des invités nous raconte : « J'avais participé à une rencontre à la Maison des écrivains pour protester contre l'assassinat de Tahar Djaout, un écrivain algérien francophone, nous étions quatre ou cinq pour dire notre indignation. Chacun disait ce qu'il voulait dire. Tout le monde était d'accord. Il y avait un consensus.

« Et tout à coup, on voit Bernard-Henri Lévy, qui n'était pas invité, arriver en jouant des coudes pour traverser la salle, et prendre le micro pour dire à peu près la même chose que nous. Il était là avec ses photographes. Les photographes ont pris des photos de lui. Les gens dans la salle ont un peu sifflé. Et dès qu'il a fini de parler, il a quitté la salle. »

Mohammed Harbi, historien algérien qui était invité à la table ce jour-là, se souvient lui aussi du « crépitement des flashs » et précise à deux confrères : « Bernard-Henri Lévy est resté debout et il a dit : « Puisqu'on en veut à un francophone, je m'en vais dès demain toucher le ministère de la Culture pour organiser un grand colloque à Alger. » Je me souviens avoir été scandalisé par cette manifestation de nationalisme culturel qui a sidéré les gens. Ensuite, après sa déclaration médiatisée, Bernard-Henri Lévy est reparti sans attendre la fin de la réunion[2009].»

« Que reste-t-il des « nouveaux philosophes » ? titre avec un brin de nihilisme sur sa Une le Nouvel Observateur[2010] Peut-on aujourd'hui les cataloguer comme un épiphénomène que Pierre Bourdieu appelait « l'intellectuel négatif », à savoir celui du court-circuit entre les règles qui gouvernent la vie intellectuelle, le monde des idées, et les techniques qui régissent l'univers des stars, les lois de la célébrité ? Avec l'essor d'Internet et un nouveau régime de la presse, les médias ont-ils encore besoin d'« intellectuels médiatiques » puisque n'importe quel quidam peut écrire et filmer sur le Web ?

Rassembler dans l'épreuve, premier geste du reporter, bien que le concept d'« épreuve » demeure insuffisant pour penser la conflictualité que le journaliste doit pouvoir déclencher par son regard. Cette conflictualité atteint des sommets avec le syntagme d'intellectuel médiatique qui fait partie des dissidents aussi bien dans l'histoire du journalisme[2011] que dans l'histoire des idées. C'est une figure-

[2008] Géraldine Muhlmann « Du journalisme en démocratie », op. cité, p. 259.

[2009] Jane Lindgaard et Xavier de La Porte « Le B.A.BA du BHL. Enquête sur le plus grand intellectuel français », Paris, La Découverte, 2004, p. 146.

[2010] N°2156, du 2 au 8 mars 2006.

[2011] Gérard Davet «Zemmour, le dézingueur dézingué», Le Monde ler Avril 2010, p. 19. Le journaliste Eric Zemmour qui «n'a rien d'un raciste mais aime secouer les idées» (dixit Serge Moati) voudrait être reconnu pour ses talents d'écrivain («Mélancolie française», Paris, Fayard, 2010). Mais, c'est en qualité de polémiste du samedi soir, aux dérapages pas toujours très contrôlés, qu'il s'est fait connaître du grand public.

limite qui pousse sous les feux de la rampe en les conjuguant deux altérités en rivalité aussi loin que l'y autorisent les contraintes du journalisme et de la société du spectacle. « Les médias, soutient Pierre Nora, sont pour les intellectuels une menace comme le fut, comme l'est encore pour les écrivains, la mondanité. Beaucoup y ont laissé leur peau d'intellectuels, même s'ils y ont trouvé un public et une carrière. Un intellectuel médiatique vit du commerce des idées des autres, il n'y a pas à sortir de là. C'est pourquoi je connais très peu de vrais producteurs d'idées pour entretenir avec la télévision des rapports détendus et « normaux »[2012]. »

L'oxymoron « intellectuel médiatique » a tendance à oublier que le penseur a besoin de solitude et d'ombre pour travailler et pas seulement écrire et lancer à intervalles réguliers quelques best-sellers dans l'air du temps et d'aller ensuite les «vendre» devant les caméras et les micros. Ce montreur d'ombre et de prêt-à-penser n'est pas une fatalité, ni un repoussoir, il est daté dans l'histoire. Guy Debord a cerné, dès 1967, les nouvelles caractéristiques du fonctionnement dans lequel nous sommes entrés : « Le caractère fondamentalement tautologique du spectacle découle du simple fait que ses moyens sont en même temps ses buts. Il est le soleil qui ne se couche jamais sur la passivité moderne. Il recouvre toute la surface du monde et baigne infiniment dans sa propre gloire. Et le spectacle ne veut en venir à rien d'autre qu'à lui-même ». Avec des accents héraclitéens.

L'événementiel, tautologie du spectacle, devient alors uniquement le miroir plus ou moins déformant de l'interprétation et les concepts inconsistants, ce que Nietzsche appelait les « informes et fluides barbouillis de concepts ». La clef subjective du nihilisme contemporain apparaît selon nous dans l'idéalisation de la démocratie, péché mignon auquel succombe volontiers Géraldine Muhlmann dans « Du journalisme en démocratie[2013] », oubliant que la presse est aussi souvent à la botte des dictatures dont elle est la voix officielle et servile, que les tueurs à machettes du Rwanda traquaient et massacraient leurs voisins de l'autre ethnie en écoutant les appels au meurtre et à la guerre civile, voire au génocide de Radio Mille Collines. A noter l'ambivalence extrême du mot démocratie comme d'ailleurs de tout emblème véritable en tant qu'il rallie large et n'a donc rien d'un repoussoir évident au point que beaucoup s'en réclament aujourd'hui à tort et à travers. Cacophonie médiatico-conceptuelle qu'il convient d'analyser pour éviter la pensée unique : « Dans l'emballement, tous les protagonistes se confondent, ceux qui parlent et ceux qui écoutent, journalistes et lecteurs, témoins et acteurs, tous colportent le même message. Le fleuve emballé ne laisse personne sur la rive[2014]. » Alors, dans ces conditions comment échapper à la tentation de la critique du « Ni… Ni » selon un vieux procédé terroriste (n'échappe pas qui veut au terrorisme !) qui juge dans le même temps que l'on nomme et déprécie avant même de connaître ?

Ainsi, Régis Debray soutient dans « l'Emprise » que les journalistes de la religion cathodique symbolisent aujourd'hui le clergé du monde moderne, alors que les intellectuels jouent, dans cette partition d'Ancien Régime, le rôle jadis dévolu aux nobles. Le médiologue affirme dans l'analyse de ce qu'il nomme « hyper sphère » que chaque changement de technologie entraîne un changement de cléricature dans la société. Gutenberg a ainsi permis aux professeurs de supplanter les prêtres et docteurs comme référence au savoir. Les médias électriques puis électroniques ont donné à la presse un statut de quatrième pouvoir et réduit aujourd'hui la Sorbonne à un ghetto culturel hors de l'époque et un bastion souvent cerné par les CRS.

Après avoir pris le pouvoir face au magistère de l'université, « les journalistes ont commencé à perdre leur monopole ou oligopole comme on veut, de l'expression publique avec l'apparition des bugs, une technologie qui offre à tous le pouvoir de se passer de la presse pour émettre comme pour recevoir. (…) Internet peut introniser un nouveau règne, fugitif par essence : celui du dernier à avoir parlé dans

[2012] Bernard Pivot « Le métier de lire. Réponses à Pierre Nora ». Paris, Gallimard, 1990, p. 113.

[2013] Paris, Payot & Rivages, 2004.

[2014] Daniel Schneidermann « Le cauchemar médiatique ». Paris, Denoël, 2003.

l'audience[2015] ». On peut même si demander avec « Le Monde[2016] », si « les journalistes vont-ils devenir des marques grâce à Internet ? » dans la mesure où en tant que formidable outil de diffusion - et aussi d'autopromotion – le web pourrait bien contribuer à transformer les grandes signatures de la presse en marques suceptibles de se vendre toutes seules, sans le secours d'un support connu.

Ce phénomène est connu aux Etats-Unis sous l'expression de « personal branding », un concept lancé en 1997 par le consultant en management américain Tom Peters. Aujourd'hui, des grands noms de la presse américaine comme John Dickeron de Slate.com ou Nicholas Kristof du « New York Times » ont des centaines de milliers d'« amis » qui suivent leurs écrits sur les réseaux sociaux comme Twitter ou Facebook. Si demain ils quittaient les médias pour lesquels ils travaillent pour d'autres, il y a fort à penser qu'une grande partie de ce lectorat accompagnerait leur migration. Le phénomène Internet va plus loin encore : grâce au système des flux RSS, il devient possible de se constituer sa revue de presse en ligne, composée des meilleurs signatures de la planète, choisies pour leurs compétences dans tel domaine.

Dans « I.F. Suite et fin », Debray précise sa charge en se livrant à une sorte d'autoportrait sans (trop de) complaisance. Selon lui, l'I.F. en flirt avec les médias « résonne infiniment plus qu'il ne raisonne ». Belle formule frappée en médaille. Mais il n'a guère de mémoire, ne se souvient pas des affaires péremptoires qui ont été les siennes hier et qui ne se sont réellement jamais vérifiées. Avec férocité, Debray définit l'intelligentsia hexagonale comme « l'ensemble des lecteurs quotidiens du Monde pouvant raisonnablement espérer y voir un jour leur nom noir sur blanc (…) dans les pages « Débats » ou « Livres[2017] ».

Puis il livre un saisissant portrait robot de l'intellectuel non médiatique : « Une personne publique (ou « publiante ») bannie des antennes ou de la bonne presse se voit à présent plongée, mutatis mutandis, dans la même détresse existentielle, celle du suicidé vivant, qu'un bon chrétien de l'an 1400 interdit de communion par son évêque[2018]. » Son « plus cher ennemi » Bernard Pivot avec lequel il s'est depuis réconcilié, lui répond comme un écho et abonde dans son sens quand il croque avec humour les intellectuels de la secte h.i (haute intelligentsia) qui se rendaient en traînant des pieds à « Apostrophes », contraints et forcés par leurs éditeurs… comme les Bourgeois de Calais assiégée aux Anglais envahisseurs, mais flattés d'être enfin reconnus comme intellectuels écrivains par leur concierge le lendemain de l'émission bien qu'il y a peu de chances que ce dernier les lise dans le texte[2019].

Autonomie, hétéronomie, il faut choisir son camp !

Tous les grands penseurs des années 1970, tous les « héros intellectuels[2020] » comme les nomme avec un humour caustique Geoffroy de Lagasnerie, les Althusser, Barthes, Foucault, Derrida, Lyotard, Baudrillard & Cie ont été des « hérétiques » au sens de contrebandiers de la pensée académique et, par là même, ont occupé des positions marginales dans l'Université…(à Nanterre puis à Vincennes, etc.) au point même de s'expatrier sur les campus américains à la fin de leur carrière et de former « la french theory [2021]» dont François Cusset relate avec luxe de « détails inutiles » l'histoire épique, racontant l'étonnante aventure américaine, et bientôt mondiale, d'intellectuels français marginalisés dans leur propre pays et qui se sont servis des médias dans les années 1970-90 pour exister et être reconnus ailleurs. Ce qui veut dire que, non seulement ils n'ont pas été reconnus par ceux qui ont maintenant

[2015] Jean-François Fogel et Bruno Patino « Une presse sans Gutenberg », Paris, Grasset, 2005, p. 207.

[2016] Chronique début octobre 2009.

[2017] Régis Debray « I.F, Suite et fin », Paris, Gallimard, p. 47.

[2018] « I.F. Suite et fin », op. cité, p. 52.

[2019] Bernard Pivot « Le Métier de lire . Réponses à Pierre Nora ». Paris, Gallimard, 1990.

[2020] L'empire de l'université », Paris, Editions Amsterdam, 2007, p. 105.

[2021] François Cusset « French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis », Paris, La Découverte, 2003.

intérêt à se présenter comme « leurs pairs » dans leur pays d'origine, mais que, de plus, ils ont été activement combattus par les gardiens de l'ordre universitaire, par les philosophes attitrés et habilités à distribuer des titres plus ou moins prestigieux. Bourdieu décrit ainsi ces quatre grandes figures de la vie intellectuelle à la française regardée souvent comme une curiosité exotique bien française du côté de New York, de Sofia ou de Moscou.

« Dans la relation avec le grand sacerdoce philosophique de la Sorbonne qui, comme la plupart d'entre eux, est issu du « grand séminaire laïque » qu'est l'Ecole normale supérieure, sommet de toute hiérarchie scolaire, (ces « héros intellectuels » cités et nominés plus haut) apparaissent comme des hérétiques d'église ou, si l'on préfère, comme des hérétiques d'Eglise ou, si l'on préfère, comme des sorte de « free-lance intellectuals » installés dans l'Université même ou du moins, pour faire un jeu de mots à la Derrida, dans les marges ou les marches d'un empire académique menacé de toutes parts par l'invasion des Barbares (c'est là, bien sûr, la vision des dominants). A peu près totalement privés ou affranchis des pouvoirs ou des privilèges, mais aussi des charges et des obligations du professeur ordinaire (jurys de concours, direction de thèse), ils sont fortement liés au monde intellectuel, et notamment aux revues d'avant-garde (Critique, Tel Quel, etc.) et au journalisme (spécialement au Nouvel Observateur) » Féroce, Jean-François Revel renvoie les deux camps à leurs études, lui qui a multiplié les passerelles entre le journalisme et l'université. « A l'exception des esprits supérieurs qui sauvent du déshonneur les deux professions, le milieu social des journalistes est certes aussi fermé sur lui-même, intolérant à la critique et sûr de son infaillibilité que le milieu universitaire. Ayant appartenu aux deux meutes[2022], je sais de quoi je parle. Mais le comique supplémentaire des universitaires, c'est qu'ils courent après les journalistes tout en les méprisant, tant ils sont avides de décrocher dans la presse et les médias une mention de leurs publications et de leurs personnes[2023]. »

Ce n'est donc pas anecdotique ou innocent cette «affaire médiatique». On ne peut faire l'impasse sur les relations compliquées d'attraction/répulsion, de présence et/ou l'absence, voire l'ambivalence amour/haine et même une certaine incompréhension du penseur aristocratique classique face à ce quatrième pouvoir de la presse - notamment télévisuelle car vu par le plus grand nombre, et donc par le vulgaire - qui est sans doute le comble de la société du spectacle, de ses dérives et de ses avatars (trop) bien connus. Tout pouvoir, c'est un fait, s'efforce d'infléchir l'information ; toute majorité s'apeure si naturellement des mauvaises nouvelles qu'elles voudrait punir le messager ; tout gouvernement rêve de gouverner les commentaires et même les plaisanteries[2024]. La volonté individuelle tournée vers un usage collectif fait de la morale un usage esthétique et de la pensée un usage médiatique. « Il aime bien être lu, vu et reconnu pour ses idées. Et pour cela, tous les moyens sont bons. La télé y compris[2025].» Non, vous avez perdu, ce n'est pas de BHL qu'il s'agit mais de Philipe Val, ancien directeur de « Charlie-Hebdo » aujourd'hui à la tête de France Inter, qui a publié au nom de la liberté d'expression, les caricatures de Mahomet.

Jean-Luc Nancy a dénoncé avec raison cette dérive médiatique du « bon client » - dont le médiatique Vincent Cespedes[2026] est l'archétype philosophique plus que l'officiel kantien Luc Ferry par exemple, qui doit parler de tout et de rien en moins d'une minute chrono : « Lorsqu'on attend que « l'intellectuel » intervienne (au lieu de penser, ce qui est de sa responsabilité), on attend qu'il mime la politique, hors de ses conditions effectives. C'est le café du commerce, version salon-où-l'on-cause ou tribune-libre de journal. Nous commençons à être lassés de ces mimiques et c'est bon signe. Signe que nous ne croyons plus disposer de doctrines et de justifications toutes faites. Signe de présence du réel, et qu'on

[2022] Catherine Clément a côtoyé et « appartenu » aussi aux deux meutes » universitaire et journalistique. Comme d'ailleurs l'auteur de cette thèse.

[2023] Jean-François Revel, op. cité, pp. 260-261.

[2024] Jean-Claude Guillebaud « Sont-ils durs d'oreilles ? » Ecouter voir. TéléObs, 18-24 avril 2009, p. 106.

[2025] Luc Le Vaillant « On aura tout vu ». Portrait. Libération 21 février 2006, p. 40.

[2026] Dernier livre « Mai 68 : la philosophie dans la rue » ? Paris, Larousse, 2008.

s'y heurte. Signe d'histoire[2027].» Et Gilles Deleuze lui répond comme un écho : « Peut-être la parole, la communication, sont-elles pourries. Elles ont entièrement pénétré par l'argent : non par accident, mais par nature. Il faut un détournement de la parole. Créer a toujours été autre chose que communiquer. L'important, ce sera peut-être de créer des vacuoles de non communication, des interrupteurs, pour échapper au contrôle[2028] ». Cocktail explosif de réalisme, d'ironie et d'audace, le reporter d'idées n'est-il pas alors condamné à un ton juste et un peu décalé par rapport à l'événement pour le restituer dans sa vraie dimension subjective et court-circuiter ainsi non seulement la censure mais aussi l'autocensure et « l'intellectuel négatif » qui sommeille en chacun d'entre nous ? Dans son livre « Clio », Péguy explique qu'il y a deux manières de considérer l'événement, l'une qui consiste à passer le long de l'événement, à en recueillir l'effectuation, le conditionnement et le pourrissement dans l'histoire, mais l'autre à remonter l'événement, à s'installer en lui comme dans un devenir, à rajeunir et à vieillir en lui tout à la fois, à passer par toutes ses composantes ou singularités. Le devenir n'est pas l'histoire ; l'histoire désigne seulement l'ensemble des conditions si récentes soient-elles, dont on se détourne pour « devenir », c'est-à-dire pour créer quelque chose de nouveau. C'est ce que Nietzsche appelle l'intempestif et il nous semble que le « reporter d'idées » s'inscrit tout droit dans cette tradition là du « politiquement non correct » et qu'il engendre subversion et soufre. Sa puissance vient de ce qu'il a su créer, et qui passera plus ou moins dans le modèle, sans en dépendre. La volonté nietzschéenne de préserver la « façon effective dont les pensées lui sont venues » est inséparable de son autre impératif : résister à la tentation de transformer ses idées non seulement en système en feedback mais aussi en promotion permanente.

Evidemment, beaucoup succombent aux sirènes des médias sans état d'âme et sans se remettre en question tout en biaisant la figure et la fonction de l'intellectuel aujourd'hui. « Ils veulent redéfinir la figure et la fonction de l'intellectuel à leur image, c'est-à-dire à leur mesure », explique Pierre Bourdieu qui tente de cerner la stratégie des intellectuels médiatiques qu'il qualifie pour sa part d'« intellectuels négatifs ». Il poursuit avec férocité : « Ce sont des Zola qui lanceraient des « J'accuse » sans avoir écrit « L'Assommoir » ou « Germinal », ou des Sartre qui signeraient des pétitions ou mèneraient des manifestations sans avoir écrit « L'Être et le Néant » ou « La critique de la raison dialectique ». Ils demandent à la télévision de leur donner une notoriété que seule, autrefois, une vie, souvent obscure, de recherche et de travail pouvait donner. Ils ne gardent du rôle de l'intellectuel que les signes extérieurs, la partie extérieure, visible, les manifestes, les manifestations, les exhibitions publiques. Tout cela, après tout, serait sans importance s'ils n'abandonnaient pas l'essentiel de ce qui faisait la grandeur de l'intellectuel à l'ancienne, c'est-à-dire les dispositions critiques qui trouvaient leur fondement dans l'indépendance à l'égard des demandes et des séductions temporelles et dans l'adhésion aux valeurs propres du champ littéraire ou artistique. Comme ils prennent position sur tous les problèmes du moment sans conscience critique, sans compétence technique et sans conviction éthique, ils vont à peu près toujours dans le sens de l'ordre établi[2029]. » Si les « nouveaux philosophes » - notamment Bernard Henri Lévy, Alain Finkielkraut, Luc Ferry et André Gluckmann - se sont servis en virtuoses des médias comme d'amplificateurs à leurs théories (avec, bien sûr, un zeste de cynisme, de réalisme et de narcissisme !), certains ont aussi claqué la porte médiatique avec éclat et fracas pour échapper au cirque télévisuel… A l'image de Maurice Clavel venant d'apprendre que les ciseaux de la censure avaient coupé une séquence de son film. N'échappant pas, lui aussi, à la gestuelle théâtrale et aux pièges de la société du spectacle. Ainsi, cet ancien professeur de philosophie et chroniqueur au « Nouvel Observateur », partisan du « journalisme transcendantal » a marqué l'histoire de la télévision française en quittant, un soir de décembre 1971, en direct le plateau de l'émission « A armes égales ». Il a lancé aux organisateurs du débat qui l'opposait au maire de Tours, Jean Royer, connu pour ses positions ultra-conservatrices en matière de morale, un sonore « Messieurs les censeurs, bonsoir ! ».

[2027] « Sur l'ex-Yougoslavie », Collège International de Philosophie, actes de la journée du 6 mars 1993, p. 12.

[2028] Gilles Deleuze « Pourparlers », op. cité, p. 238.

[2029] Libre-échange, entretien avec Hans Haacke, Seuil/Presses du réel, 1994, pp. 58-59.

« Lynchage médiatique est un cliché de confort, relativise Régis Debray. Comme, pour qualifier l'épurateur, le trop matérialiste nomenklatura ou le trop optimiste quatrième pouvoir. Ou le benoît politiquement correct, qui euphémise l'ordre moral. Ces formules machinales, transpositions commodes mais inappropriées, témoignent moins d'une paresse d'esprit que du traditionnel retard de la conscience sur la réalité (comme du protocole d'Etat sur les préséances sociales). Elles nous masquent la dimension liturgique de ces catharsis[2030].» Maurice Clavel n'avait pas besoin de cet épisode télévisuel pour être connu et reconnu. La notoriété que recherche l'intellectuel classique, il veut la tenir de ses pairs et de leurs jugements… comme lors d'une soutenance de thèse où le public convié n'a que le droit de se taire et d'applaudir au jugement des pairs, n'y comprenant souvent que goutte lors de ces joutes oratoires trop « savantes », pointues et ésotériques pour le profane même cultivé. Au risque d'enfoncer des portes ouvertes, nous devons répéter ici que l'Université marque peu d'indulgence pour le succès médiatique, signe d'une dangereuse légèreté aux yeux de ceux qui n'en jouissent pas. Il est vrai aussi que la tendance s'estompe et qu'il faut nuancer notre propos : on ne peut faire une grande carrière, même dans les facultés, sans un minimum de rapports avec le grand public et donc avec les médias. En ce sens, « le reporter d'idées » n'échappe pas à son temps… et à la revue de presse, comme le « jeune doctorant publiant » qui n'existe que s'il publie régulièrement.

« Question d'époque », note Catherine Clément, philosophe, journaliste et romancière qui est passé de l'autre côté du Rubicon pour connaître le monde de la presse et des diplomates et fuir les amphithéâtres bondés dont elle avait fait le tour en Sorbonne avant et après mai 68.

> « On a vu s'esquisser une rébellion contre les médias en général. Les « vrais » intellectuels se voulaient strictement invisibles. Derrida par exemple. Il refusait toute photographie. Quand j'étais au comité de rédaction de rédaction de la revue L'Arc, il me refusa obstinément son visage pour la couverture d'un numéro « Derrida »
>
> -Et qu'est-ce que tu as mis ?[2031] - Deux crocodiles, tête bêche. Et la télé sentait le soufre. S'y montrer, c'était se prostituer. Tiens, Pierre Bourdieu non plus ne voulait pas paraître à la télé. Pour finir, en dénonçant le « piège » où il s'allait fourrer, il s'y décida. Pour ne pas tomber dans un « refus snob », signe de la distinction « élitiste », son ennemi de toujours… Et lorsque Régis se rendit à « Apostrophes » comme Vercingétorix à Alésia, avec panache et grognements, je n'en fus pas autrement surprise[2032].»

Wladimir Jankélévitch, le philosophe musicien, a fait aussi une apparition remarquée en fin de carrière dans l'émission littéraire de Bernard Pivot et a su séduire par son verbe et sa personnalité autant que par sa mèche rebelle et son pouvoir de persuasion. Tous les téléspectateurs n'ont pas sans doute tous compris ce soir là l'intégralité de son discours sur le je ne sais quoi » du « presque rien », mais touchés par son allure et entraînés par sa conviction, ils ont acheté ses livres sans toujours les feuilleter et les lire attentivement. En une apparition télévisuelle, le célèbre titulaire de la chaire de Morale à la Sorbonne des années 1960-70 en a presque plus vendu que dans toute sa carrière universitaire. Ce qui ne veut pas dire que chaque passage à la fameuse émission de Pivot faisant toujours vendre. Quelques éditeurs à la fois naïfs et téméraires l'ont vite appris à leurs dépens. Un comble qui n'a fait que renforcer l'ambivalence, ce rapport ambivalent d'amour et de haine vis-à-vis de l'idole télévisuelle et de ses simulacres. Longtemps frileux, voire méfiants devant le petit écran – quand ils ne refusaient pas de s'encombrer d'un poste (comble sans doute du conformisme !), philosophes, écrivains et intellectuels de tous bords ont fini par admettre – bon gré, mal gré – que nier, snober ou faire l'impasse sur un média aussi puissant, aussi présent et aussi répandu, relevait d'un caprice de l'esprit, d'une lubie de diva et surtout d'une démission coupable de l'esprit devant l'avènement de la planète McLuhan. Reporter tant bien que mal les idées s'intégrait désormais dans le défi contemporain du tout-média. Comment, dès lors que la télévision changeait nos modes de vie, influençait nos comportements (avec notamment la

[2030] Régis Debray « L'emprise », op. cité, p. 25.

[2031] Demande Dominique Grisoni, journaliste et intellectuel.

[2032] Catherine Clément « La putain du diable », Paris, Flammarion, 1996, pp. 328-329.

vogue du zapping), nous faisait voir le monde et voyager dans notre salle à manger, voir à coucher– ne pas l'intégrer dans la trame romanesque ou l'inclure dans une réflexion sur la modernité ?

Vaille que vaille, en prenant parfois la pose, et avec des ruses de coquettes, les intellectuels avec la venue d'Arte et de chaînes thématiques se sont pointés et mis en scène devant les caméras. Même et surtout après leur mort. « Il y a un autre monde, mais il est dans celui-ci », chante le poète Eluard. Rassemblement/décentrement sur « les étranges lucarnes » qui permet de « ressusciter » virtuellement les morts qu'on vient d'enterrer en grande pompe. Ainsi, fin avril 1998, quelques jours après son enterrement au cimetière du Père Lachaise où se pressaient quelque milliers de fidèles au milieu du premier ministre Lionel Jospin, sa seconde femme philosophe Sylviane Agacinski et leurs gorilles à oreillettes, le philosophe post-moderne Jean-François Lyotard, 73 ans, menton en galoche et visage émacié par la maladie, apparaît sur l'écran dans le salon et livre en plan fixe et avec sa voix de prophète mâtinée d'un léger sourire, son message post mortem sur le concept d'aliénation tout le décortiquant avec maestria sous toutes ses facettes. Il veut faire passer au plus grand nombre sa passion du concept. L'espace d'un long instant, il incarne sans doute le véritable « reporter d'idées » et revit devant nous en mettant la pensée à la portée de tous. Et puis, les choses étant devenues ce qu'elles sont, il est devenu chic et branché de prendre la télévision comme sujet d'expertise sociologique à la suite de Bourdieu et de Baudrillard. Une preuve par neuf électronique qui fait parler les morts pour les (sur)vivants…

Une telle omnipotence de la télévision parachève la « société du spectacle » en même temps qu'elle supprime le fait du spectacle. La médiatisation ne provoque ainsi qu'un état permanent de fascination et de pétrification, les concepts eux-mêmes sont trop réguliers et surtout trop complexes, réduits à une ossature[2033]. Elle absorbe les oppositions et les différences de jugement en imposant le consensus de l'interprétation, de l'herméneutique et de la subjectivité. Elle tue le criticisme, car l'image ne se substitue plus à la réalité, elle est déjà le réel dont elle ne peut rendre compte. « Le règne de l'image a rendu ce monde plus agressif que jamais. L'image est partout[2034] »

Le faux-semblant cogito de l'intellectuel médiatique

« Je pense là où je ne suis pas, je suis là où je ne pense pas. » L'intellectuel médiatique ne doute pas du monde comme Descartes qu'il connaît pourtant par cœur, encore mieux que Lacan, et n'existe qu'à travers son image diffusée et médiatisée[2035]. Sa constellation est d'abord télévisuelle, pas seulement idéelle : « On me voit à la télé, donc j'existe… pour ma concierge ! » « Un philosophe, c'est un monsieur qui passe à la télé ». Clichés de parvenus télévisuels du prêt à penser et paroles innocentes d'enfant ? Images du temps présent ? Pas seulement mais aussi et surtout fascination de l'image qui perpétue la légende de Narcisse mais guère celle d'Icare. Les faits (du prêt à penser) sont, là encore, têtus et répétitifs. Mieux, ils signifient notre époque à travers les flux contradictoires qui la travaillent. Et l'écriture met en scène ce conflit permanent entre différentes perspectives.

Ainsi, les meurtriers de Massoud se sont fait passés pour des journalistes et l'ont assassiné avec une caméra piégée, alors que le leader de la résistance afghane contre les Russes avait échappé à des dizaines de tentatives d'attentat. Comme l'anticolonialiste marocain Ben Barka fasciné par l'idée de participer à un film « très Cahiers du Cinéma » avec Duras et Franju et enlevé par des barbouzes lors d'un rendez-vous pour ce projet à la brasserie Lipp, Massoud a été hypnotisé par son intropathie avec l'image, s'y est laissé prendre au point de baisser la garde et d'en mourir.

Aujourd'hui, la télévision - à quelques exceptions près comme Arte, France 5, la BBC ou TV5- a abandonné les confrontations d'idées au profit du spectacle de la vie ordinaire et du voyeurisme de l'intime. C'est la recherche identitaire qui prime, avec le fameux : à chacun son quart d'heure de célébrité.

[2033] Gilles Deleuze et Félix Guattari « Qu'est-ce que la philosophie ? », Paris, Minuit, 1991, p. 80.

[2034] Holly Hunter, actrice.

[2035] Rosie Millard «BHL, philosophe à grand spectacle», The Sunday Times, 15 février 2010.

Mais le public n'est pas dupe même s'il regarde et ne quitte pas des yeux les « étranges lucarnes[2036] ». Le système médiatique a ceci de commun avec le libéralisme qu'il possède un estomac d'autruche. Il est capable de digérer n'importe quoi et n'importe qui. A commencer par ceux qui prétendent lui résister en campant – croient-ils- dans la dissidence ou la dénonciation. L'empire marchand comme celui des médias, peut absorber n'importe quelle révolte, s'incorporer toute adversité, faire son miel et métamorphoser en « produits formatés » ceux-là mêmes qui le combattent. A l'image de Chronos qui dévorait ses propres enfants, ce système agglutine en quelque sorte toute parole rebelle ou tout geste de révolte en faisant agir une sorte de suc gastrique qui dissout silencieusement la menace dans le grand tout de la marchandise.

Ainsi, les personnalités anti-médias notoires ou hors système deviennent-elles peu à peu, insensiblement, à leurs corps défendant des ingrédients -pittoresques, spectaculaires et inoffensifs- dudit système. Pierre Bourdieu, le pourfendeur patenté des médias, a été immortalisé par les journalistes à sa mort et encensés par ceux là même qu'ils dénonçaient jusqu'à leur donner mauvaise conscience. Gros Jean comme devant, elles se retrouvent engluées dans le dispositif contre lequel elles partaient en guerre. C'est le côté édredon ou Chamallow de l'appareil médiatique, sa pérennité aussi molle qu'invincible[2037]. On repensait à tous ces « avalés » du système qui ne veulent pas jouer aux « intellectuels médiatiques en écoutant un dimanche[2038] Alain Finkielkraut qui répondait aux questions de Patricia Martin dans l'émission « Philophil ». Le philosophe se lamentait d'avoir été, disait-il « piégé » par l'hebdomadaire « Paris Match » qui l'avait convaincu de poser devant le photographe en compagnie de Yasmina Reza, auteure réputée pour son allergie à toute médiatisation. Ayant finalement accepté cette photo et ce bref débat dans les colonnes d'un hebdomadaire populaire – pour ne pas s'enfermer sans doute dans son ghetto intello et une relégation hautaine – Finkielkraut se disait furieux d'avoir été du même coup « peopolisé », c'est-à-dire instrumentalisé et rétrogradé au rang du potin. On ne l'y reprendrait plus, jurait-il.

Est-ce si sûr que cela ? Est-ce d'ailleurs si simple ? En réalité, cette brève protestation illustrait notre propos et surtout un phénomène dont c'est peu dire qu'il est d'une portée bien plus générale. Ce phénomène, c'est l'irrésistible aplatissement ontologique que subit tout quidam (ou toute prestation) qui accepte d'entrer – ne serait-ce qu'une fois- dans la logique médiatique. Surtout dans l'audiovisuel. Sous son apparence relativement anodine, cette logique est structurellement implacable dans sa capacité de digestion, voire de vampirisation. Avec pour être tout à fait objectif quelques exceptions de taille comme par exemple les écrivains Patrick Modiano, J.M.G. Le Clézio et surtout le sinologue belge Simon Leys à « Apostrophes », « Bouillon de Culture » ou « Ouvrez les Guillemets », les émissions télé-culturelles de Bernard Pivot. Ce dernier raconte comment le poète et timide J.M.C. L.C qu'il avait réussi à apprivoiser et à faire venir deux fois à son émission s'en est tiré : « Du temps de « Ouvrez les guillemets », j'avais proposé à Le Clézio les moyens de faire un film d'une dizaine de minute sur le sujet de son choix, à sa convenance. Il avait accepté. Une petite équipe conduite par le réalisateur Raymond Meunier, l'avait rejoint à Nice. Pendant deux jours, ils avaient filmé des nuages. Ils se promenaient silencieusement et, de temps en temps, pointant un doigt vers le ciel, J.M.C . L.C. désignait un nuage qu'on mettait aussitôt « dans la boîte ». Le film a été monté et diffusé. C'était beau, mais sobre, fugitif et énigmatique. Ne sont restés jusqu'au bout que ceux qui aimaient beaucoup Le Clézio ou les nuages – ou ceux qui, comme moi, aimaient beaucoup et Le Clézio et les nuages[2039] » Mais le reste du temps, en dehors de quelques moments de grâce insolite sur les étranges lucarnes, la logique médiatique absorbe, déglutit, formate, transforme, décompose et recompose n'importe quel corps étranger et -au bout du compte et de la caméra- toute altérité. « Elle le « médiatise », c'est-à-dire qu'elle change chimiquement sa nature en rendant l'objet (ou la personne) médiatico-compatible », poursuit

[2036] Dominique Mehl, « La télévision de l'intimité », Le Seuil, Paris, 1997.

[2037] Jean-Claude Guillebaud, Les « avalés » du système, En marge : « Ecoutez voir », TéléObs 29 oct. 4 nov. 2005.

[2038] Le 16 octobre 2005 sur France Inter.

[2039] Bernard Pivot « Le Métier de lire ». op. cité, pp. 152-153.

en bon connaisseur de la chose Guillebaud dans sa chronique. Qu'il s'agisse d'hommes politiques, d'écrivains, d'intellectuels ou même d'animateurs, nous connaissons mille exemples de personnalités ainsi englouties par l'appareil médiatique ou, pour être plus précises, avalées toutes crues. On songe à Guy Carlier, devenu peu à peu le faire valoir de cette télé-spectacle qu'il dénonçait avec brio à la radio ; à Gérard Miller, ce psy reformaté en amuseur du début de soirée dans l'émission de Laurent Rouquier et à tant d'autres. Et Bourdieu d'enfoncer le clou sur cette machine mixte de pouvoir fort complexe et aux rouages bien huilés, sur cette combinaison moderne du haut et du bas, de l'abject et du sublime qui vit en totale symbiose dans la sphère médiatique. Avec ses bénéfices matériels (bien que la presse écrite soit en crise) et surtout ses dividentes immatériels (idéologie de l'opinion). « Il faudrait analyser comment s'est opéré le travail continu de démolition de la figure de l'intellectuel qui s'était élaborée, en France, de Zola à Sartre ; comment s'est constitué peu à peu un univers d'évidences, de thèses indiscutées, que l'on colporte en toute bonne foi ; comment les journalistes, condamnés au renouvellement permanent de leurs admirations provisoires en sont venus à voir la vie intellectuelle sur le modèle de la mode, oubliant que, tant dans le domaine de la science que dans le domaine de l'art, les ruptures supposent la continuité. Patrons en mal de pensée et journalistes ou « intellectuels » en mal de pouvoir pensent les œuvres de l'esprit selon la catégorie chic/non chic, nouveau/dépassé (et non vrai/faux, ou original/banal, beau/laid, etc.). Dire de telle thèse de Dumézil sur les sociétés indo-européennes qu'elle est fausse, c'est se mettre en demeure d'apporter des preuves. Mais on peut aussi se contenter de dire : c'est dépassé, c'est-à-dire non chic. Et le non-chic, à Paris, c'est la mort sans phrases. On peut même redoubler la condamnation esthético-mondaine par une condamnation éthico-politique, comme aux plus beaux jours du stalinisme, en disant que c'est « marxiste » ou, comme dans le cas de Dumézil récemment, « fasciste »[2040]. »

Peut-on et doit-on refuser le « cirque médiatique » et au nom de quoi ?

Pour parler sans détour, écrit Jean Claude Guillebaud[2041], on est parfois fatigué d'écouter rabâcher sur les ondes ceux qu'on pourrait appeler les « intellectuels médiatiques ». Non point qu'ils soient tous médiocres, ou ralliés, ou plagiaires. Disons qu'ils s'ébrouent trop complaisamment dans la (fausse) pensée du flux, dans la rumeur du moment. Par la force des choses, ils se condamnent à la superficialité, ou pire, à la posture. C'est avec ce ras-le-bol qu'on s'est offert le bonheur de retrouver posément, longuement, solitairement, la pensée et la voix d'André Gorz. Un reporter d'idées qui gagne vraiment à être connu : on mesure aujourd'hui la justesse visionnaire d'une pensée qui ne s'embarrassait pas du tintamarre médiatique. C'est peu dire en effet, qu'André Gorz, de son vrai nom Gérard Horst, fut le contraire d'un intellectuel mondain. Il fut l'exemple même du penseur discret. A telle enseigne que sa pensée intransigeante demeure radicalement vivante. Suicidé en 2007 à 84 ans, avec sa femme Dorinne, André Gorz bénéficie ces temps-ci d'une précieuse publication[2042], l'un de ces objets mi-écrits mi-sonores que la technologie rend désormais possible. La lucidité de ces paroles, vieilles de dix-huit années, est assez stupéfiante. Combien sont-ils, aujourd'hui, les commentateurs, les philosophes branchés ou éditorialistes dont on pourrait relire aujourd'hui les réflexions ?

Gorz avait parfaitement vu, lui, qu'une logique de marchandisation généralisée était en marche et qu'elle délogerait peu à peu les humains de leur habitat symbolique. La nouvelle pensée technoscientifique, pour ne prendre qu'un exemple, n'a-t-elle pas créé un mythe extravagant : celui des « experts » censés nous apprendre comment manger, comment dormir ? Et cela, au prix d'une dépossession de nous-mêmes ? Quant au développement d'une économie dite des services », il incorpore à la logique marchande jusqu'aux relations humaines, qui, depuis des millénaires, étaient du ressort de l'entraide ou

[2040] Libre-échange, entretien avec Hans Haacke », Seuil/Presses du réel, 1994, p. 57.

[2041] Dans sa chronique « Ecouter voir » du TéléObs mai 2009, p. 106.

[2042] « Vers la société libérée » d'André Gorz (livre audio + CD, Paris, coédition INA-Textuel, 2009). Pour le texte, c'est Michel Contat qui a rédigé un commentaire d'une trentaine de pages. Quant à la voix incluse dans le CD, elle est reprise d'un entretien avec Marie-France Azar, diffusé sur France Culture en mars 1991, dans la série « A voix nue ».

du souci de soi. Ami d'Ivan Illich, André Gorz prévoyait ainsi la prochaine marchandisation du ventre des mères (le syndrome des mères porteuses), l'abolition du repos dominical, la mise sur le marché des organes humains des populations du tiers monde. Avec près de vingt ans d'avance, il s'en prenait à la logique du « travailler plus pour gagner plus » qui emprisonne les hommes dans cette fièvre consumériste dont nul n'ose prétendre qu'elle corresponde à un mieux-vivre. A l'écoute de ces reportages d'idées, émis en 1991 depuis sa retraite de Vosnon dans l'Aube, on comprend mieux pourquoi André Gorz avait prévu et même décrit par le menu le désastre financier actuel. On pense à un texte magnifique de clairvoyance et de radicalité publié en janvier 2008 dans la revue « EcoRev[2043] ». Reste à savoir si la discrétion têtue d'André Gorz, son refus d'entrer dans les sarabandes médiatiques ordinaires – en dehors de la longue collaboration journalistique effectuée sous le nom de Michel Bosquet, jusqu'en 1983, pour « Le Nouvel Observateur » - ont joué un rôle dans sa saisissante lucidité. Poser la question, c'est y répondre. A un moment, Gorz rend d'ailleurs hommage à quelques uns de ces « discrets », parmi lesquels Alain Caillé, fondateur du Mauss (Mouvement anti-utilitariste en Sciences Sociales).

« Etre possédé par l'actualité, c'est être possédé par l'oubli[2044] » Pour tenter de tirer le fil d'Ariane des rapports ambigus et ambivalents entre médias et intellectuels, le journaliste, Daniel Schneidermann avait lancé au sociologue Pierre Bourdieu du Collègue de France (qui avait réussi à le culpabiliser dans l'exercice même de sa fonction, lui qui traquait pourtant avec brio les manipulations médiatiques) une invitation à venir décrypter à son émission « Arrêt sur images » sur France 5 le traitement par les médias, notamment la télévision, du plan Juppé de réforme de la protection sociale qui a suscité la grève des fonctionnaires en novembre décembre 1995. Rencontre de l'idée et de l'événement sur un plateau de télévision ? A une époque où la sanction sociale, c'est de passer à la télé, Schneidermann raconte comment Bourdieu incarna l'icône de la souffrance de l'intellectuel incompris passant à la télévision. Le temps de l'urgence et du formatage ne fait pas bon ménage avec le « temps systémique » et le « long détour de la pensée ». « Pierre Bourdieu à ma grande surprise accepta tout de suite le principe de l'émission. Je le consultais sur le choix des contradicteurs qu'il souhaitait affronter et sur les images qu'il souhaitait commenter (…) Enfin, le jour vint. D'emblée, Bourdieu fut plus Bourdieu que de nature, manifestant à chaque question sa douleur de ne pouvoir y répondre dans le temps ridiculement bref qui lui était imparti, en même temps que sa conscience aiguë de la stupidité de la dite question. Du reste, dès la huitième minute, les choses furent claires : « les conditions dans lesquelles je vais parler à la télévision sont telles que je ne pourrais pas dire grand-chose » assura le sociologue d'une petite voix. Souffrant d'être à la télévision et affichant sa souffrance, Bourdieu offrait à cet instant l'image la plus télévisuelle possible. La télévision n'est jamais plus elle-même que lorsqu'elle offre en gros plan les icônes de la souffrance[2045] ».Alain Badiou, l'intellectuel devenu sur le tard médiatique, préfère lui poser ses conditions pour ses passages à la télévision, à savoir : pas de débat confus avec quatre ou cinq invités, au moins vingt minutes en face à face avec le journaliste de service pour pouvoir exprimer ses idées.

Crédibilité/légitimité. Si les grands reporters font encore rêver, la presse a toujours mauvaise presse : alors que les jeunes qui lisent de moins en moins le journal sont toujours tentés et passionnés par la carrière de journalistes multimédia, l'opinion publique les jugent peu crédibles tous supports confondus et les intellectuels (même ceux qu'on dit « médiatiques ») guère légitimes[2046]. A chacun sa vérité, à chacun son opinion, même si l'on remarque que les critiques contre les journalistes sont souvent confuses, caricaturales et contradictoires. Car la vox populi leur reproche à la fois de prendre en otage

[2043] Début du dernier texte du philosophe André Gorz sur «la question de la sortie du capitalisme» donné début 2008 à la revue qu'il parrainait juste avant de se donner la mort avec sa femme et diffusé fin 2007 sur le site d'information Rue89. «La question de la sortie du capitalisme n'a jamais été plus actuelle. Elle se pose en des termes et avec une urgence d'une radicale nouveauté. Par son développement même, le capitalisme a atteint une limite, tant interne qu'externe, qu'il est incapable de dépasser et qui en fait un système qui survit par des subterfuges à la crise de ses catégories fondamentales : le travail, la valeur, le capital.»

[2044] Citation empruntée à l'écrivain tchèque Milan Kundera.

[2045] Daniel Schneidermann, « Du journalisme après Bourdieu », Paris, Fayard, 1999, pp. 69-70.

[2046] Annexe : Francis Balle « Légitimité ou crédibilité des journalistes ? »

le public (en imposant des modes, des clichés, le prêt à penser formaté et la hiérarchie de l'information) et d'être pris en otage par leur public (course à l'audience, à la diffusion, à l'audimat)

Si les journalistes n'ont de légitimité que comme hommes de communication, ils ne peuvent pas avoir réellement d'indépendance parce qu'ils n'ont pas la possibilité de claquer la porte, pas de position de repli hors du monde du paraître. C'est pourquoi la presse se suicide en se coupant du monde intellectuel au nom de la doxa et en se pensant uniquement dans l'ordre de la communication, où elle n'est guère à son avantage par rapport aux maîtres du pouvoir et de l'argent. L'anti-intellectualisme, le mépris des idées au profit de la dictature des faits, la hantise de la difficulté, l'attention exclusive à ce qui se passe ou ne se passe pas ont de quoi inquiéter, notait déjà Paul Thibaud, Directeur de la revue « Esprit » en 1991, aux 3e rencontres de Reporter sans Frontières[2047]. Non seulement parce qu'ils compromettent la qualité de la presse mais parce qu'ils compromettent son indépendance. C'est pourquoi il proposait, «parmi les mesures indispensables à la liberté de la presse», sa liaison avec le milieu intellectuel et la recherche. Et il citait un exemple réussi de reportage d'idées : Michel Tatu du Monde a rédigé un livre remarquable, un livre de référence sur « le pouvoir en URSS », grâce à une bourse de l'Université de Princeton. Et à la manière d'un Foucault, il prônait une réconciliation pragmatique entre le monde intellectuel et le monde journalistique. « Pourquoi le CNRS, l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales n'offrent-ils pas des bourses à des journalistes pour étudier un an ou deux un phénomène, un secteur dont ils ont l'expérience ? Ce serait une manière d'apporter du sang frais à certaines parties de la recherche en sociologie, en sciences humaines, voire en histoire et, réciproquement, donner un ancrage intellectuel à la presse. »

L'intellectuel médiatique existe et nous le rencontrons de plus en plus souvent. Il est de plus en plus jeune et a baigné dès l'enfance dans l'univers virtuel de l'image bien qu'il soit à l'aise avec les mots. Agrégé de philosophie, professeur en zone sensible pendant cinq ans avant de vivre de sa plume, Vincent Cespedes, 37 ans, fait partie de la génération Mc Luhan et n'a pas les états d'âme de son aîné Bourdieu qui ne se fiait qu'au jugement scientifique et consanguin de ses pairs. Il s'est fait connaître en signant le premier livre d'analyse sur le phénomène « Loft Story, I loft you[2048] ». D'emblée, magazines et plateaux de télé s'arrachent ce jeune professeur de philosophie qui a une « bonne gueule » (sic) et respire l'esprit de son temps. Ce « bon client » (comme on dit dans le jargon de la télé) n'est pas dupe de sa soudaine célébrité : « Ma médiatisation a été axée sur mon image physique et mon côté iconoclaste puisque je suis champion d'Europe de Kung-fu et que j'ai été cascadeur sur le film « Le pacte des loups ». Vincent Cespedes, fils de son temps, assume et revendique sa média compatibilité et se veut témoin ambassadeur du monde des idées dans la planète audiovisuelle. Sa thèse : les idées peuvent se reporter dans le jeu des images et des mots communs sans s'abaisser pour autant tout en touchant le grand public. Il précise pour ses collègues qui sont moins à l'aise sous les sunlights « Le fonctionnement de la télévision obéit à des règles précises. On peut aborder des sujets profonds avec les mots de tous les jours. C'est à cette seule condition que vous pouvez défendre vos idées[2049] ». Certes, mais notre jeune intellectuel médiatique oublie de dire aussi qu'il faut être concis, savoir ramasser sa pensée et dire le maximum de mots dans le minimum de temps, format(age) oblige ! Son second livre « La Cerise sur le béton[2050] », qui porte sur les violences urbaines, s'est vendu moins que le premier chez les libraires. Mais son look moderne et ses faux airs de martien intello lui valent toujours les faveurs des médias, en particulier audiovisuels, dont il a compris les modalités de fonctionnement et cerner les dérives. Pour les quarante ans de Mai 68, il livre son dernier pavé « Mai 68 : la philosophie dans la rue », lui l'orphelin de l'événement dont lui ont tant parlé ses parents. Ca débouche sur un « journal perplexe de Mai » (journalisme de l'après) dans lequel il soutient avec brio et en s'appuyant d'emblée

[2047] « Les journalistes sont-ils crédibles ? La presse fait son autocritique ». Montpellier ? Les Editions de Reporters sans Frontières », 1991, p. 164-165.

[2048] Paris, Mille et une nuits, 2001.

[2049] David Garcia, « SOS ExpertsMédia », Médias, l'info sur l'info N°2, Juin/ juilllet 2002, p. 75.

[2050] Paris, Flammarion, 2002.

sur le philosophe Henri Lefebvre, le « Pygmalion de Mai », que Mai-68 est plus philosophique que culturel et politique et invente le concept osé de « clasher », c'est-à-dire « discuter l'indiscutable, en critiquer immédiatement la légitimité par la parole vivante ».

« L'intellectuel masqué » pour contrer « l'intellectuel médiatique. Ainsi, on peut comme Michel Foucault refuser le « cirque médiatique » et sa starisation en réclamant l'anonymat et en revendiquant la posture du masque. C'est en janvier 1980 que le journaliste philosophe Christian Delacampagne décide de demander à Michel Foucault un grand entretien pour « Le Monde », dont le supplément était alors consacré à des débats d'idées. Ce dernier accepte immédiatement mais pose une condition de principe : cet entretien devrait rester anonyme, son nom à lui n'apparaîtrait pas et tous les indices qui permettraient de le deviner seraient effacés. Foucault justifia ainsi sa position de « reporter d'idées » dur et pur : la scène intellectuelle étant la proie des médias, les stars prenaient le pas sur les idées et la pensée comme telle n'était plus reconnue, ce qui est dit compte moins que la personnalité de celui qui parle. Et même ce type de critique envers la médiatisation risque d'être dévalué – voire d'alimenter ce qu'il cherche à dénoncer- s'il est proféré par quelqu'un qui, sans le vouloir occupe déjà une place dans le système médiatique- le cas de Foucault. Il faut donc, pour rompre avec ces effets pervers et pour tenter de faire entendre une parole qui ne puisse pas être rabattue sur le nom dont elle procède, se résoudre à entrer dans l'anonymat. L'idée ne déplut pas à Delacampagne : il fut convenu que l'entretien se ferait avec un « philosophe masqué » privé d'identité précise. Il restait à convaincre le quotidien « Le Monde » – qui voulait un entretien avec Michel Foucault- d'accepter de publier un texte de « personne » et venant de nulle part. Le journal n'était guère partant pour une telle aventure, mais Foucault se montra inflexible en se justifiant ainsi :

> « Pourquoi vous ai-je suggéré que nous utilisions l'anonymat ? Par nostalgie du temps où, étant tout à fait inconnu, ce que je disais avait quelque chance d'être entendu. Avec le lecteur éventuel, la surface de contact était sans ride. Les effets du livre rejaillissaient en des lieux imprévus et dessinaient des formes auxquelles je n'avais pas pensé. Le nom est une facilité. (…) On ne me fera jamais croire qu'un livre est mauvais parce qu'on a vu son auteur à la télévision. Mais jamais non plus qu'il est bon pour cette seule raison. Si j'ai choisi l'anonymat, ce n'est donc pas pour critiquer tel ou tel, ce que je ne fais jamais. C'est une manière de m'adresser directement à l'éventuel lecteur, le seul personnage ici qui m'intéresse : « Puisque tu ne sais pas qui je suis, tu n'auras pas la tentation de chercher les raisons pour lesquelles je dis ce que tu lis ; laisse toi aller à te dire tout simplement : c'est vrai, c'est faux. Ca me plaît, ça ne me plaît pas. Un point, c'est tout[2051]. »

Le secret fut bien gardé jusqu'à la mort de Foucault et l'identité du « philosophe masqué » ne fut pas éventée. Jusqu'à ce que Le Monde et les Editions La Découverte entreprennent de republier cet entretien et d'autres qui appartenaient à la même série. Alors le journal décida de son propre chef de révéler le véritable nom du « philosophe masqué » qui avait refusé le jeu médiatique et des étiquettes faciles comme celle de structuraliste[2052].

Logiquement, dans un contexte où les médias semblaient tout régenter après l'affaiblissement du politique lié aux affaires révélées par le journalisme d'investigation, ils devinrent à leur tour l'enjeu d'une lutte pour le pouvoir. Celle-ci se manifesta d'abord par une sorte de « lutte de caste » entre intellectuels et journalistes pour savoir qui exercerait les magistères d'autorité et d'arbitre de la morale. Sur ce terreau poussa cet étrange hybride que l'on baptisa l'intellectuel médiatique. Quand les journalistes, en

[2051] Michel Foucault « Le philosophe masqué », Dits et Ecrits IV, op. cité, pp. 104 et 106.

[2052] La notion de structure a été souvent superposée à celle, plus foucaldienne, d'épistémé, alimentant ainsi l'identification de Foucault au courant structuraliste dans les années 1960. A savoir : il n'existe pas de structure qui ne soit à son tour le produit d'une certaine histoire, et cette structure historiquement déterminée, quand elle s'applique au champ de la connaissance, c'est précisément ce que Foucault appelle une épistémé. En réalité, malgré une proximité parfois revendiquée au tout début de son travail, le philosophe n'a cessé, à partir des «Mots et les choses», en 1966, de vouloir creuser la distance entre ses propres recherches et celle des structuralistes et à souligner notamment l'importance du formalisme, qui à la différence du structuralisme, semble inclure pour lui un triple rapport à l'histoire, à la critique des idéologies et à la résistance. Pour en savoir plus «Structuralisme et post-structuralisme» (Entretien de M. Foucault avec G. Raulet), Telos, vol. XVI, n°55, printemps 1983, pp. 195-211, repris dans «Dits et Ecrits» IV, pp. 434-435.

France, se piquaient volontiers d'influencer l'opinion – avec de moins en moins de succès, cependant, comme le montra la campagne référendaire sur la Constitution européenne de 2006 -, les intellectuels, à l'instar d'un Bernard Henri Lévy, se prenaient sans complexe pour les nouveaux investigateurs de l'information.Tout le monde en sortit perdant : les intellectuels médiatiques se démonétisèrent, et l'influence intellectuelle des journalistes s'évapora. Ce moment fut celui où la fonction, jadis essentiel de l'éditorial se perdit. Aujourd'hui, la parole d'un Marc-Olivier Fogiel ou d'un Karl Zéro – que le grand public assimile à des journalistes alors qu'ils sont des animateurs – pèsent autant, sinon plus, que celle des éditorialistes ou analystes, comme Jean Daniel, Eddy Plenel ou Franz-Olivier Giesbert.[2053] Depuis la « pub-philosophie » des années 1970 et le surgissement chez Pivot de l'éphèbe philosophe à la chemise échancrée[2054], « l'espèce de l'intellectuel médiatique s'est assurément multipliée, même si l'expression recouvre en fait des situations très différentes, explique Jean-François Sirinelli, directeur du Centre d'histoire de Sciences-Po. Depuis l'intellectuel expert, pour lequel les médias ne sont qu'un support parmi d'autres dans la déclinaison des moyens d'expression de son expertise, jusqu'à l'intellectuel people (Mazarine Pingeot, Juliette Lévy, etc.) qui constitue une variante plus récente, mais hautement significative de l'évolution en cours[2055]. »

Loin de penser, l'interprétation d'un message nous conduit à une opinion commune que partage et conforte le plus grand nombre. La densité du contenu d'un message est sans doute inversement proportionnelle à sa diffusion. A une grande diffusion, il faut proposer des messages très pauvres, consensuels. La distribution de masse ne peut s'attarder sur des contenus ambitieux ou/et ambigus qu'il faudrait mettre deux heures à comprendre. L'efficacité de la communication de l'intellectuel médiatique dur et pur si j'ose dire n'est presque jamais compatible avec « le long détour de la pensée », avec la méditation, avec des questions concernant la valeur de l'objet signifié ou son statut ontologique. Dans l'ordre de la communication, la valeur dont le contenu est peu remis en question. La communication, certes, reste un échange, mais un échange soumis à des valeurs économiques plus qu'intellectuelles. Le système d'interprétation sera ici soumis aux lois du marché qui décident du sens de toute chose en fonction de sa valeur d'échange. Au contraire, la philosophie ne s'appuie pas du tout sur le même système d'échange ni le même système d'interprétation. Elle ne transmet guère de messages au sens strict du terme. Elle cherche plutôt à valider des idées et à ciseler des concepts nouveaux. Penser pour elle, c'est prendre le temps, s'installer dans le silence de la cogitation, sonder toutes les perspectives, toutes les orientations en suivant un mode d'exploration minutieux, prendre son temps sans formater les idées qui surgissent au fil de la méditation. Elle induit en cela un usage du langage très différent. Outre la communication chère à l'intellectuel médiatique et au publiciste, le langage permet encore bien d'autres opérations silencieuses et sans voix. Il nous conduit parfois à nous retirer du monde, souligne Jean-Clet Martin[2056], construire un concept, créer une idée dont il nous faudra parfois des années de recherche pour seulement en apercevoir l'ouverture. C'est pourquoi la philosophie à la télévision n'a guère la prétention aujourd'hui de faire penser le téléspectateur en direct mais seulement de donner à voir une image du monde et de la pensée en marche. Le reporter d'idées en prend acte et s'inscrit dans cet entre deux (monde).

Ainsi parlait et vivait le « reporter d'idées » Foucault

A côté d'intellectuels qui, pour paraphraser une formule de Max Weber sur les professionnels de la politique, vivent pour et par les médias, il existe aussi des auteurs qui, sans doute savent jouer des médias (y compris en les dénonçant comme Pierre Boudieu par exemple), et y occupent une place importante, nuance Philippe Raynaud mais qui restent assez exigeants, ou assez soucieux d'eux-mêmes,

[2053] Bernard Poulet « La fin des journaux et l'avenir de l'information », Paris, le débat/Gallimard, 2009, p. 93.

[2054] « Le plus beau décolleté de la place intellectuelle de Paris », osa écrire avec cruauté le critique Angelo Rinaldi dans une gazette.

[2055] Intellectuels et Médias, Revue « Le Débat, n°139 mars-avril 2006 p. 64.

[2056] Jean-Clet Martin « Constellation de la philosophie », Paris, Kimé, 2007.

pour continuer à travailler, à réfléchir et, du coup à écrire de « vrais » livres ou à participer à des émissions intéressantes, voire parfois à passer plusieurs années à enquêter sur le rapport ambivalent et le jeu compliqué entre intellectuels et journalistes[2057]. Par exemple, on ne saurait réduire Michel Foucault à sa seule pensée et à ses concepts novateurs mais il convient aussi de l'écouter, d'entendre sa voix, de voir son regard, de le cerner en tant qu'homme, de lui donner l'épaisseur/incorporation d'un « reporter d'idées ». Dans le documentaire « Foucault par lui-même »[2058] qui voulait ne s'en tenir qu'aux idées, l'humanité du philosophe vient sans cesse éclairer sa réflexion et donner chair et âme à ce reportage d'idées qu procède par séquences successives et par plans visuels. Et c'est fort bien ainsi : Michel Foucault n'était pas un pur esprit hors des contingences de son temps. Cravaté et coquet avec des boutons de manchettes à Dumayet, plus décontracté et en col roulé ailleurs, le reporter d'idées apparaît ainsi dans sa dimension à la fois complexe et partielle, voire avec ses zones d'ombre : c'est la figure du penseur – déconstructeur des appareillages de savoirs et de pouvoirs – qui est ici mise en valeur. Le Foucault écrivain, militant, journaliste est pour les auteurs du film hors sujet. En ce sens, ces derniers adhérent au grand principe anti-humaniste foulcadien : « C'est ça la philosophie, ne jamais donner l'homme comme préalable, ni finalement comme objectif ». Et pourtant, par instants ou par mégarde, l'humanité du « reporter d'idées » éclaire et embellit le documentaire. Ainsi, quand il déclare : « J'ai été bouleversé par les voix des fous dans les hôpitaux psychiatriques. Le médecin, lui, ne les entend pas. Leurs cris lui sont inaccessibles par le fait de son savoir. Et pourtant il n'y a pas de civilisation sans folie, sans cette part d'illumination qui accompagne l'homme partout ». Certes, on peut se poser la question, et certains disciples atteints de « Foucaultmania » n'ont pas manqué de la poser haut et fort: peut-on et doit-on filmer la pensée de Michel Foucault ? Ne passe-t-on pas ainsi la frontière sans visa entre le reporter d'idées et le reporteur d'images ? Mort il y a un peu plus de vingt-cinq ans, l'auteur des « Mots et des Choses » n'a eu ni le temps ni l'occasion d'enregistrer devant les caméras son « Abécédaire », comme son ami Deleuze qui y dilua à l'occasion sa cohorte de concepts. Les traces télévisées de Foucault sont rares. « Lectures pour tous » avec Pierre Dumayet en 1966, « Apostrophes » avec Bernard Pivot, quelques séquences avec Maurice Clavel, André Glucksmann et Christian Jambet. Et puis il y a sa voix piratée, sur magnétophone, par des étudiants lors de ses cours au Collège de France que nous avons été nombreux à suivre.

Philippe Calderon, avec la complicité de François Ewald – ex-mao, assistant de Foucault au Collège de France, puis aujourd'hui… poisson pilote intellectuel du Medef (non comment !) – a pris le beau risque de proposer « un essai cinématographique » où l'homme Foucault serait effacé par Foucault le philosophe. Mais c'est là toute la question : la pensée de Foucault a un corps, un visage, une voix, une respiration, des regards, des rires et des vibrations humaines, trop humaines, de « reporter d'idées » campant dans son époque. Il y a deux décennies, Jean Baudrillard publia chez Galilée un essai cruel et ambivalent à la fois : « Oublier Foucault ». Le film de Calderon et d'Ewald prend, lui, le parti d'« oublier », en toute connaissance de cause, le corps de Foucault, pour construire à coups de travellings, de mouvements de caméra, de dérives cinématographiques dans des lieux désignés comme philosophiquement et architecturalement foucaldiens – usine, campus, hôpital psychiatrique, prison[2059], laboratoire, musée d'histoire naturelle, une promenade imaginaire et intellectuelle dans sa pensée, bref un étonnant « reportage d'idées » pour reprendre la fiction théorique forgée de toutes pièces par l'auteur.

« Foucault par lui-même » représente en un sens un assez beau défi de « reporter d'idées », fidèle à l'anti-humanisme critique de Foucault, et qui met ici en scène percepts, affects et concepts en les battant comme un jeu de cartes. Mais, comme le souligne le critique Gilles Anquetil[2060], ce film aurait

[2057] «Intellectuels et Médias», op. cité., p. 61.

[2058] Diffusé notamment sur Arte le 24 juin 2004, à l'Unesco en novembre 2004 lors de la journée philosophie, à la MSH Paris-Nord le 6 avril 2009.

[2059] L'ancienne prison de Fontainebleau sert dans le film de 45 minutes à illustrer le fameux panoptique de Bentham que commente Foucault, là où le prêtre pouvait délivrer son sermon sans être vu des prisonniers.

[2060] TéléCinéObs, 19-24 juin 2004.

pu tout aussi bien avoir pour titre : « Foucault sans lui-même ». Philosophiquement, le libellé aurait été plus parlant, plus fort et sans doute plus foucaldien. Le pari intellectuel des auteurs bute sans cesse sur les « apparitions » physiques de Foucault qui donnent chair aux idées de l'auteur. Dans le dispositif assez élaboré du film, le corps, la voix, le regard de Foucault, dès qu'ils interviennent, font désordre. Ils vampirisent d'une certaine manière le projet, illustrent les idées tout en les cadrant, voire même en les formatant pour mieux les distiller et les diffuser aux « nombreux »[2061] d'Arte.

Et ça c'est fort, très astucieux, et dans la droite ligne de la fiction théorique forgée par Foucault lui-même. Tout se passe sur l'écran comme si le corps Foucault interpelle, parasite la pensée Foucault, mettant ainsi en scène de façon magistrale et peut-être inconsciente le « reporter d'idées » qu'il a toujours voulu être sans toujours l'assumer complètement. Avec ses limites et ses dérapages toujours possibles. Peut-être sans doute, précise Gilles Anquetil, parce que nos cinéastes foucaldiens ne sont pas assez… deleuziens, c'est-à-dire ne centrent pas leur caméra sur l'auteur et évite les plans fixes. Le moderne « reporter d'idées » brouille ainsi les pistes et est toujours ailleurs, là où on ne l'attend guère. Il reporte l'idée en quelque sorte…, c'est à dire qu'elle la ramène à l'endroit initial, porte plus loin ou ailleurs dans l'espace et le temps, la transcrit sur un autre registre. Postmoderne baroudeur des idées, envoyé spécial des concepts à la rencontre des événements et de l'histoire…. En vue de former une singulière hétérotopie.

Entre deux travellings, dans un hôpital ou une prison, émergent comme par magie les mots de Foucault. Avec sa belle ironie qui est plutôt rare chez les penseurs de cet acabit. Florilège : « Le juge est au service de la police[2062] ». « J'ai appris de l'asile que connaître et assujettir, savoir et commander participent chez le médecin de la même logique ». « Le pouvoir de punir s'est depuis la fin du XVIIIe siècle inséré dans le corps social ». « Le supplice public fait lui aussi partie du rituel politique ». « Il n'y a pas de société de spectacle, mais une société de surveillance qui organise le dressage minutieux et concret des forces utiles. L'individu est ainsi soigneusement fabriqué. Nous sommes moins grecs que nous le croyons. Nous avons accepté d'être un rouage de la machine du pouvoir… » Ainsi parlait Michel Foucault… devant la caméra. Vous avez dit « intellectuel médiatique » ?

« Il ne s'agit pas d'illustrer l'œuvre de Foucault ni de l'expliquer par l'image », affirme François Ewald. Soit. Malgré des raccourcis, le film est, il est vrai, un bel écrin pour que la « voix-parole-pensée » de Foucault émerge, surgisse dans son intensité, d'un flux d'images assez parlantes. Heureusement, parfois, les auteurs du film baissent la garde et la parole foucaldienne, par miracle, s'impose. Reportage d'idées diffusé, hélas, trop tard sur Arte dans la soirée (aux alentours de minuit), qui donne matière à réflexion et méditation. Du journalisme philosophique comme on aimerait en voir plus souvent, malgré ses interminables travellings qui débouchent sur rien, sinon sur un esthétisme désuet et surtout sur le concept novateur d'inter passivité » forgé par Zizek et qui s'oppose à l'interactivité chère aux radios et à la « ruse de la raison/List der Vernunft » dont parle Hegel à propos de la manipulation des passions humaines nous permettant d'atteindre nos objectifs.

Le média tamagoshi comme objet interpassif

L'idée d'interpassivité - - dont la première formulation fut donnée par Lacan dans son commentaire sur le rôle du Choeur dans la tragédie grecque[2063] fournit peut-être une des clefs permettant de sortir des impasses de la rivalité conflictuelle et obsessionnelle entre journalistes et intellectuels. Elle donne sans doute une clef pour saisir les subtilités de ce jeu compliqué et un peu fou qui titille les deux camps à la fois voisins et ennemis (externe/interne, pouvoir/savoir). Car, outre qu'elle est liée à la situation globale contemporaine, la figure clef de l'interpassivité est celle qui désigne non pas une situation où

[2061] Tout est, certes, relatif par rapport au public de l'Unesco ou de l'université.

[2062] Dans les faits selon Foucault. Et non l'inverse comme le voudrait la loi républicaine.

[2063] Jacques Lacan, « L'Ethique de la psychanalyse, Le Séminaire, Livre VII », Le Seuil-Champ Freudien, Paris, 1986, pp. 294-295.

l'autre me remplace, fait quelque chose à ma place, mais la situation opposée où je suis en permanence actif et maintient mon activité par la passivité de l'autre[2064].

Ainsi, le tamagoshi, le nouveau jouet digital japonais en vogue est un animal domestique virtuel, un petit objet rond pourvu d'un écran qui se comporte comme un enfant, émettant des bruits et exigeant des choses à son propriétaire. Lorsqu'il émet des bip, on se doit de regarder sur l'écran où peut se lire la demande de l'objet – nourriture, boisson ou n'importe quoi d'autre- et d'appuyer sur les boutons appropriés installés sous l'écran afin de satisfaire à ces demandes. L'objet interpassif peut également exiger que l'on joue avec lui ; s'il devient trop dissipé, la meilleure chose à faire est de le punir en appuyant, à nouveau, sur les boutons appropriés. Des signaux divers (comme le nombre de petits coeurs sur l'écran) nous informent même du niveau de satisfaction de l'objet. Si l'on échoue trop souvent à satisfaire ses exigences, le tamagoshi « meurt » : il ne possède qu'une vie supplémentaire et meurt définitivement en cas de nouvel échec, c'est-à-dire s'arrête de fonctionner et donc on doit en acheter un autre.

« Nous assistons, note Slavoj Zizek, à une réduction radicale d'une ressemblance imaginaire au niveau symbolique, à l'échange de signaux ; c'est-à-dire que le tamagoshi est un objet qui émet simplement des signaux-demandes. Par contraste avec une poupée, qui est passive, un objet docile avec lequel nous pouvons faire ce que nous voulons, le tamagoshi est totalement actif, c'est-à-dire que la règle du jeu numéro un est qu'il a toujours l'initiative, que l'objet contrôle le jeu et nous bombarde de revendications[2065].»

Le jeu se réduit à l'ordre symbolique, à l'échange de signaux, sans aucun référent au-delà de lui... La satisfaction vient du fait que notre être est obligé de prendre soin de l'objet chaque fois que celui-ci l'exige, et donc de répondre à ses exigences. Cette référence à l'objet interpassif n'explique t-elle pas en quel sens l'intellectuel médiatique entend réduire de manière quasi obsessionnelle les médias à une sorte de tamagoshi dont il faut entretenir la satisfaction par un blabla séducteur permanent et répondre à ce qu'attend de lui le journaliste ? A savoir : un discours formaté et compréhensible pour le plus grand nombre, c'est-à-dire « être un bon client » dont on se refilera l'adresse et qui passera en boucle sur l'écran. L'idée de tamagoshi démontre ainsi comment est possible un échange de symbole intense et humain avec une entité purement virtuelle, n'existant qu'au titre de simulacre interface. Et le philosophe slovène Zizek, intellectuel global, virtuose conceptuel volontiers agitateur, polyglotte à la pensée irrécupérable, conclut avec audace que « la conséquence ultime de tout cela pour un matérialiste n'est-elle pas que Dieu lui-même est l'ultime tamagoshi fabriqué par notre inconscient et nous bombardant d'inexorables exigences ? Le tamagoshi n'est-il pas l'Entité virtuelle, inexistante en elle-même, avec laquelle nous échangeons des signaux et dont nous nous conformons aux demandes[2066] ? »

Au fond, Slavoj Zizek qui travaille à marquer et à repérer la place problématique du Réel, de la réalité et du virtuel et à renouer le sujet et son fantasme, parie comme Jacques Derrida que les « intellectuels médiatiques ne sont pas une fatalité[2067] ». Rétrospectivement, le « géant de Lubjiana » juge sévèrement la vogue des « nouveaux philosophes » dans la France des années 80. « En tant qu'ils ont été perçus comme représentatifs de votre vie intellectuelle nationale, les « nouveaux philosophes » sont une des raisons principales de la perte de la pensée française dans le monde. Que peut-il y avoir de plus provincial et sans intérêt universel que la découverte retardée des crimes staliniens par des ex-maoïstes[2068]? Quel contraste avec le travail théorique sur le phénomène « totalitaire » dans la pensée

[2064] Pour une description plus détaillée de l'interpassivité, consulter le chapitre III de l'ouvrage de Slavoj Zizek, « The Plague of Fantaisies », Londres,Verso, 1997.

[2065] Slavoj Zizek « Plaidoyer en faveur de l'intolérance », Paris, Ed. Climats, 2004, p. 160.

[2066] *Ibid.,* p. 160.

[2067] cf. Annexe : Dernière interview de Jacques « Je suis en guerre contre moi-même». Le Monde 19 Août 2004, repris dans le cahier spécial du Monde le 12 octobre 2004, à sa mort.

[2068] Passés non seulement au Rotary mais surtout à la télé, les «nouveaux philosophes» ne font souvent que dire et redire dans un style brillant et devant les caméras ce que d'autres moins connus ont conceptualisé dans l'ombre avant eux et dans une langue plus aride.

politique française d'aujourd'hui, représentée par des noms comme Claude Lefort ou Jacques Rancière, connus et discutés dans le monde entier ! Les « nouveaux philosophes » relèvent avant tout de l'étude anthropologique des fluctuations locales de la mode idéologique en France[2069]… »

En réaffirmant pour nos temps postmodernes que la vérité de l'universel ne peut s'articuler que dans l'engagement du particulier de la singularité, il s'agit tout simplement d'obtenir le droit de penser de nouveau en reportant les idées dans le monde de l'actualité tout en pensant debout. Localement et globalement des étoiles dans la pensée. Soutenant volontiers qu'aucune pensée ne se réalise dans l'histoire sans prendre l'aspect d'une constellation : une répartition tout à fait particulière qui témoigne d'un temps, d'un âge dont la figure est l'objet d'une création, voire d'une revendication au nom de laquelle nous vivons et prenons part à l'élaboration d'un monde. Cette constellation n'est plus celle, triomphale, de la modernité. Elle s'inscrit sous un partage dont nous ne savons pas clairement dire la composition. Chercher la constellation de son temps, comme l'avait supposé Hegel, cela ne peut se réaliser, d'une manière plus précise et rigoureuse, que par la posture des philosophes qui en parlent et s'y engagent par des bords communs. Il nous semble que, sous ce rapport, les processus économiques, politiques et journalistiques notamment restent alors mineurs et que la mutation d'un temps – son événement – réside autant dans l'Idée que dans ses moyens de production nouvellement acquis.

Sans pour autant succomber à un idéalisme désuet, le «reportage d'idées» en ce sens s'inscrirait ainsi dans des réformes de la manière de concevoir qui pourront regrouper sous une autre coupe, la disparité du réel. Plus que d'une mentalité et d'une idéologie, écrit le jeune philosophe Jean-Clet Martin, il s'agit d'une espèce d'agencement de l'esprit en mesure de singulariser notre capacité d'entendre, d'affûter la perception de certains rapports événementiels, tout autrement ventilés que par le passé. Non plus à la façon dont Hegel soumet les événements de l'histoire à l'œuvre de la Raison, mais plutôt sous la forme d'une singularisation sans raison aboutie, d'une subjectivation hésitante pour laquelle manquent d'ailleurs toute Nature et toute Essence. L'ère qui s'ouvre ainsi devant nous se risque sous un concept qui sera redevable d'une construction incertaine et impressionniste qui peut déplaire, d'un geste et d'une lancée qui nous qualifierons de constellation pour le caractère parié de son articulation et de ses hypothétiques tensions : coup de massue dans le ciel, coup de marteau disait Nietzsche, comme pour parodier Orion, en sa redoutable force de frappe, sans cesse menacé par la figure du scorpion ou d'autres animaux, plus étranges que les mutants de la bande dessinée américaine[2070] ou les mangas japonais qui illustrent et reportent aujourd'hui « Le Capital » de Marx.

[2069] Aude Lancelin, « Trente ans après, que reste-t-il des nouveaux philosophes », Le Nouvel Observateur N°2156, du 2 au 8 mars 2006, p. 18.

[2070] « Constellation de la philosophie », op. cité, pp. 7-8.

III - CHAPITRE 3

Alain Badiou, le courage du présent et de ses idées

- « Je veux un titre de locomotive, un titre atomique ! » (Jean-Paul Sartre « Nékrassov »)
- « L'idée est *entre l'événement et le fait, entre le hasard et la nécessité* » (Alain Badiou)
- « *La philosophie n'est pas extérieure au monde (…) Peu à peu j'abandonnais l'idéalisme et j'en vis à chercher l'idée dans la réalité même* » (Karl Marx)
- « *Je suis un vivant reproche* » (Louis-Ferdinand Céline)

Rassemblement/décentrement qui oriente la pensée tout en brisant le « commun », une altérité de nature à défaire l'unité et à combler la violence de la séparation du réel, de la représentation et de l'idée. A l'image de l'allégorie de la Caverne, pont aux ânes de la philosophie universelle en connotation avec la société de l'image et du spectacle qui ouvre le livre VII de « La République[2071] »… Là où il s'agit de montrer comment on s'évade du monde des images, il faut une image, un récit cinématographique ou une fiction théorique de cette évasion. C'est le moment où la pensée doit s'activer comme existence (pas comme représentation mentale). La crise économique et sociale qui commence actuellement à ébranler le monde rend d'abord urgente une nouvelle approche de ce qui constitue le lien social et permet de « faire société » (ce que traduit l'inquiétude rampante sur l'avènement d'une « société de défiance ») Elle appelle aussi à trouver les moyens d'inclure plus fortement le futur dans le présent et à « représenter l'avenir » de façon organisée. Cette crise n'est donc pas seulement de l'ordre d'une panne que l'on subirait en attendant un retour à la normale. Elle oblige à penser plus radicalement dans les termes d'une « grande transformation[2072] ».

Le reporter d'idées en tant que créateur est quelqu'un qui crée ses propres impossibilités tout en créant du possible en même temps. Sa non vérité sera aussi bien une vérité sauvage et illustrée. Equilibre toujours précaire et à rééquilibrer entre monstration/démonstration. C'est un « passeur d'idées » qui reporte la superposition et la « décohérence » dans un jeu de tensions et de torsions conceptuelles.

A l'image de Serge Haroche[2073], spécialiste de physique atomique et d'optique quantique, ile reporter d'idées ne regarde pas la réalité avec les mêmes yeux que nous. Pour lui, une chose n'est pas blanche ou noire. Elle peut être simultanément blanche ou noire. Mieux, elle ne se trouve pas ici ou là, mais peut être à la fois ici et là. Chez lui, une porte n'est pas ouverte ou fermée. Elle peut être en même temps ouverte et fermée, aux deux extrémités de la pièce. Auprès de lui, un être n'est pas vivant ou

[2071] Alain Badiou nous offre une traduction post-moderne et « infiltrée », comme il le dit avec malice, de cet incontournable de la philosophie dont nous nous livrons ici quelques extraits significatifs dans une langue post-moderne : « Imaginez une gigantesque salle de cinéma. En avant, l'écran, qui monte jusqu'au plafond – mais c'est si haut que tout ça se perd dans l'ombre-, barre toute vision d'autre chose que lui-même. La salle est comble. Les spectateurs sont, depuis qu'ils existent, emprisonnés sur leur siège, les yeux fixés sur l'écran (…) Sur l'écran, on voit les ombres que les projecteurs découpent dans ce carnaval incertain (…) Etrange spectacle, plus étranges encore les spectateurs ! Ils nous ressemblent (…) Sans doute faut-il aller jusqu'au bout de la fable avant de conclure quant au réel. »

[2072] Pierre Rosanvallon, professeur au Collège de France, « La République des idées », Le Monde 29 avril 2009.

[2073] Serge Haroche, 65 ans, est lauréat 2009 de la médaille d'or du CNRS, la plus haute distinction scientifique française. Ses recherches portent sur les propriétés de l'infiniment petit.

mort. Il peut être dans le même temps vivant et mort, quelque part et ailleurs… Dans cet univers paradoxal et déroutant où les certitudes sont aléatoires et les vérités contre-intuitives, un fait reste sûr : ici et maintenant. L'expérience est aussi radicale que le passage de l'impressionnisme au cubisme. D'un côté, les lois de la physique classique, qui décrivent la nature à notre mesure et à celle, plus grande encore, des planètes et des galaxies. De l'autre, les principes de la physique quantique, qui s'appliquent aux atomes, aux particules élémentaires et à l'infiniment petit. A cette échelle explique t-il, la matière peut être en « superposition » dans plusieurs niveaux d'énergie à la fois. Et, du fait de sa double nature de corpuscule et d'onde, être localisée en différents endroits. La diablerie est que toute intervention extérieure – à commencer par une mesure scientifique – lève l'ambiguïté, en forçant la matière à adopter un état ou une position unique. C'est la « décohérence ». Voilà pourquoi, dans la vie courante, où un corps est soumis à l'influence de son environnement, les états superposés sont si fugaces qu'ils sont insaisissables. En sorte qu'une chose est soit blanche soit noire, une porte tantôt ouverte et tantôt fermée, un être jamais mort-vivant. Il parvient à mettre en boîte une superposition quantique et à suivre en temps réel sa perte de cohérence. Puis à détecter un photon sans le détruire, un tour de force puisqu'un grain de lumière disparaît aussitôt qu'il est vu par notre œil ou un capteur qui le transforment en signal chimique ou électrique.[2074]

C'est un appel original aux traitements de notre actualité qui file et défile à la vitesse de la lumière, propose et impose une critique de la vérité dans la droite ligne de Nietzsche et de Foucault. A savoir, nous avons toujours les reportages d'idées que nous méritons en fonction des procédés de savoirs (notamment linguistiques), des procédures de pouvoir, des processus de subjectivation[2075] ou d'individuation dont nous disposons. La vérité ne suppose pas une méthode pour la découvrir, mais des procédés et des processus pour la vouloir[2076].

Pensons donc en compagnie de l'un des « derniers dinosaures émérites penseurs » de Paris 8/ENS Alain Badiou en le suivant dans ses diverses pérégrinations récentes autour de l'idée. Sachant que pour lui, l'idée, c'est l'inséparé dialectique qui est un concentré réel (pas abstrait), à savoir qui consiste à faire passer l'analytique dans les principes et que « Le style en philosophie, c'est le mouvement du concept[2077] ». Sous l'impulsion des deux compères intellectuels globaux qui s'entendent comme larrons en foire métaphysico-matérialiste[2078], Slavog Zizek et Alain Badiou, « l'idée communiste » est sortie de la caverne contemporaine, a été reportée et a fait fureur à Londres le week-end du 13 au 15 mars 2009, non loin du cimetière d'Highgate où repose Marx et dont nous avions escaladé jadis, en juin 1979, les grilles de nuit lors d'un reportage sur la fête du soleil à Stonehenge pour nous y recueillir… nous aussi ! De Toni Négri à Jacques Rancière en passant par Michael Hardt, toute la gauche politique radicale chic avait répondu présent[2079] à l'exception de Giorgo Agamben et de Judith Butler. La dialectique étant ici une relève de l'opinion par la construction d'un lieu pour l'idée communiste, comme Foucault avait eu l'intuition en 1978-1979 sur le côté novateur de la chute du Shah d'Iran annonçant l'idée d'une révolution spiritualiste liée à l'Islam.

« Rien de commun entre eux non, hormis l'horizon communiste justement. Hormis le souhait de ne pas laisser l'adversaire continuer à proclamer l'échec et la souillure définitive de cette idée émancipatrice

[2074] Pierre Le Hir « Cantique du quantique » Le Monde 3 juin 2009, p. 21.

[2075] Le terme de «subjectivation» désigne chez Foucault un processus par lequel on obtient la constitution d'un sujet, ou plus exactement d'une subjectivité. Les «modes de subjectivation» ou «processus de subjectivation» de l'être humain correspondant en réalité à deux types d'analyses : d'une part, les modes d'objectivation qui transforment les êtres humains en sujets – ce qui signifie qu'il n'y a de sujets qu'objectivés, et que les modes de subjectivation sont en ce sens des pratiques d'objectivation ; de l'autre, la manière dont le rapport à soi à travers un certain nombre de techniques de soi permet de se constituer comme sujet de sa propre existence.

[2076] Gilles Deleuze « Pourparlers »,« Pourparlers 1972-1990 », Paris, Minuit, 1990/2003, p. 159.

[2077] Gilles Deleuze, op. cité, p. 192.

[2078] Badiou avait invité à l'ENS rue d'Ulm en décembre 2008 le géant Zizek à l'occasion d'un séminaire à deux voix sur la dialectique de Platon et Hegel. (cf I chap. 6 : reportage à la fin)

[2079] Même Jean-Luc Nancy, que Badiou qualifie volontiers de « dernier des communistes », malade, avait envoyé sa contribution écrite qui sera lue à la tribune londonienne.

sans laquelle, « il n'y aurait rien dans le devenir historique et politique qui puisse être d'un quelconque intérêt pour un philosophe », selon la phrase d'Alain Badiou reprise sur l'affiche pourpre du colloque de Birkbeck », note Aude Lancelin, l'envoyée spéciale du Nouvel Observateur. Symptôme intéressant en ces temps de crise du capitalisme : à défaut de ressusciter son illustre promoteur, l'idée communiste[2080] avait mobilisé la jeunesse attentive venue des quatre coins de l'Europe pour s'entasser dans l'amphi de près d'un millier de places de la Birbeck university of London. Objectif avoué et mené à bien : réfléchir ensemble sur l'avenir de ce syntagme d'idée communiste moins incongru depuis la crise qui est avant tout une crise d'idée. « La jet-set n'a plus confiance dans son banquier » avertit le « Financial News ». Les professionnels de la City sont inquiets. Pas paniqués, ce n'est pas le genre de la maison, mais inquiets. Si officiellement, il n'en est rien, les faits sont là. La première place financière européenne est en train de perdre sa place au soleil (capitaliste) aux yeux des détenteurs de gros patrimoines privés comme institutionnels[2081]. « Le philosopher s'accomplit dans la pensée du monde lui-même, et dans la forme de la même vie[2082] ». Etrange et surréaliste spectacle post-moderne qui surmonte la figure particulière de l'oppression qui concerne l'idée de possible, de ce qui est possible, de la possibilité.

> « Doit-on voir dans cette étonnante affluence une conséquence des convulsions que connaît actuellement l'économie capitaliste mondiale ?, s'interroge Lancelin qui a suivi les débats de près et avec intérêt. Il est certain que la désorientation actuelle se montre suffisamment profonde pour redonner un nouveau lustre aux objections marxistes. Ce n'est du reste pas le moindre de ses effets collatéraux, ne manqueront pas de grincer certains penseurs hexagonaux. Prudence toutefois. On sait que les crises de cette ampleur peuvent faire sauter certains verrous idéologiques comme elles peuvent déboucher sur le pire. »

Dans cette période d'instabilité, le chaos comme méthode d'organisation est un modèle séduisant et un paradigme efficace[2083]. Un tabou est bel et bien en train de tomber cependant, note l'envoyée spéciale du Nouvel Observateur. Celui qui pesait sur le mot même de «communisme», criminalisé depuis la fin des années 70, usé et définitivement ringardisé au cours de la décennie suivante. La veille du show, le quotidien conservateur « Daily Telegraph s'alarmait du « retour de la lutte des classes » que trente ans de thatchérisme et de blairisme avaient enterrée. Le 7 mars 2009, une semaine avant le colloque de Londres, le «Financial Times» lui-même, peu soupçonnable de complaisances gauchistes, posait sans précautions la question: « Communism: an alternative to capitalism once again ? ». La veille, le journal avait déjà consacré un long portait au slovène Slavoj Zizek, présenté en véritable rock star marxiste. De plus en plus populaire en Angleterre, désigné parmi les vingt-cinq «top leaders» intellectuels mondiaux par les lecteurs du «Foreign Policy» l'an dernier, Zizek a également été nommé directeur international dudit «Birckbek Institute», faculté ayant toujours maintenue une tradition d'accueil à l'égard des intellectuels communistes blacklistés pendant la guerre froide. Une fonction honorifique qui lui aura permis de lancer ici l'idée de ce colloque avec Alain Badiou, lui aussi en voie de médiatisation accélérée au Royaume-Uni. Car le philosophe radical de la rue d'Ulm a bien compris et analysé que c'est dans son rapport avec le réel qu'il faut chercher les causes du malaise persistant de la pensée socialiste[2084] en

[2080] Le titre de ce colloque était intitulé sobrement en anglais dans le texte : « On the idea of communism ».

[2081] Marc Roche Lettre de la City « Les riches se font des cheveux blancs », Le Monde 24 juin 2009, p. 27.

[2082] Michel Foucault « Le Courage de la Vérité ». Le Gouvernement de soi et des autres II. Cours au Collège de France. 1984. Paris, Hautes Etudes/Gallimard/Seuil, 2009, p. 227.

[2083] Harold Sirkin, James Hemerling, Arindam Bhattacharya « Globality », Paris, Lignes de repères, 2009. Une nouvelle ère économique pour le meilleur et pour le pire, voilà ce qui menace les acteurs historiques de l'économie. Il ne s'agit pas de crise cette fois mais de l'ascension implacable des pays qu'on qualifiait, hier encore, de « sous-développés ». Les auteurs ont baptisé « globality » cette nouvelle donne caractérisée par une concurrence effrénée « avec tous, pour tout et partout ». Les multinationales de demain ne seront pas Coca-Cola ou Ford, mais Embraer, Tata ou Cemex Forge, des firmes situées dans les économies à développement rapide (Chine, Inde, Brésil, Russie et Mexique). Sans fatalisme ni optimisme béat, les auteurs proposent une méthode pour s'adapter à cette nouvelle réalité mondiale inéluctable dont le défi de la globality dépasse les seules entreprises.

[2084] Aquilino Morelle « Le socialisme du XXIe siècle, un réformisme radical. Le PS ne manque pas d'idées mais de volonté politique », Le Monde 24-25 Mai 2009 p. 15 « Ainsi, les socialistes n'ont-ils pas assez dénoncé les perversions du capitalisme quand il était possible et nécessaire de le faire, c'est-à-dire avant « la crise ». Maintenant qu'elle est là et que, par cynisme, les zélateurs de la mondialisation

particulier, de la gauche, voire de la philosophie en général. « Un Sceptre hante l'Europe – le sceptre du communisme. » Sceptre fut donc le premier nom, à l'ouverture du « Manifeste du parti communiste »[2085]. Dès qu'on y prête attention, on ne peut plus compter les fantômes, esprits, revenants qui peuplent le texte de Marx et rôdent comme nous autour de sa tombe au cimetière désaffecté d'Highgate. « Sceptres de Marx » commence par la critique d'un nouveau dogmatisme, c'est-à-dire d'une intolérance : « Tout le monde le sait, sachez-le, le marxisme est mort, Marx aussi, n'en doutons plus. » Un « ordre du monde » tente de stabiliser une hégémonie fragile dans l'évidence d'un « acte de décès ». Le discours maniaque qui dominait prenait alors la forme jubilatoire et obscène que Freud attribue à une phase triomphante dans le travail de deuil. Refrain de l'incantation : « le cadavre se décompose en lieu sûr, qu'il ne revienne plus, vive le capital, vive le marché, survive le libéralisme économique ! » Exorcisme et conjuration. Une dénégation tente de neutraliser la nécessité sceptrale, mais aussi l'avenir d'« un » « esprit » du marxisme. Pari intempestif d'une prise de position : ici, maintenant, demain. Question à dix points : Zizek, Badiou, Négri, Hardt and co réunis en colloque à Londres participent-ils aujourd'hui de cette sarabande infernale de la conspiration des forces radicales dans une dénégation assourdissante « La mort de Marx » sur fond de « ce fantôme capital » pour le dire comme Derrida ?

Ici Londres, Badiou parle et dialectise l'Idée

Symptôme intéressant parce que tendancieux et significatif que ce regain de l'idée communiste ? Eric Hobsbawm, le plus grand historien britannique et auteur de «l'Age des extrêmes» relativise et nuance :

> «Ce sont paradoxalement certains hommes d'affaires qui, à la fin du siècle dernier et lors de la crise asiatique et russe des années 1997-1998 – qui anticipait celle d'aujourd'hui -, ont redécouvert la pertinence de Marx. Mais depuis la crise actuelle, on parle évidemment beaucoup plus de l'auteur du «Capital» puisque le coeur de sa pensée, c'est la critique et l'analyse du capitalisme. Quant à Keynes, c'est un retour pour ainsi dire prgmatique, au technicien de l'économie, Keynes était un esprit brillant mais n'était pas un grand analyste de l'histoire économique, au contraire de Marx.»

Ce bruit médiatique outre-Manche, à la fois pragmatique et cynique, n'a pas été simplement la forme de rappel insolent, grossier, rudimentaire de la vie philosophique qui joue en virtuose avec « l'hypothèse communiste » depuis la chute du Mur de Berlin il y a tout juste vingt ans. Il donne un tranchant actuel au thème de la vie philosophique en posant la question suivante :

> « La vie, pour être vraiment la vie de vérité, ne doit-elle pas être une vie autre, une vie radicalement et paradoxalement autre ? Radicalement autre, car en rupture totale et sur tous les points avec les formes traditionnelles d'existence, avec l'existence philosophique habituellement reçue par les philosophes, avec leurs habitudes, leurs conventions (…) La vie de vérité n'est-elle pas, ne doit-elle pas être une vie autre ? C'est une question à valeur philosophique importante et à portée historique assez longue. (…) L'autre monde et la vie autre ont été, me semble-t-il au fond, les deux grands thèmes, les deux grandes formes, les deux grandes limites entre lesquelles la philosophie occidentale n'a pas cessé de se développer[2086] »

Ces militants reporters de l'idée communiste en colloque à Londres communient-ils avec une certaine tradition antique de la philosophie grecque ? Les cyniques du temps de Diogène sont ceux qui vivent de manière exemplaire comme des chiens (kunos en grec ancien). Dormant à la dure, se dépouillant de tout artifice, mendiant leur pitance, ne respectant aucun usage de civilité, s'accouplant en public

heureuse, contemplateurs du modèle français, « déclinologues » patentés et donneurs de leçons libéraux entonnent, toute honte bue, l'air du « plus keynésien que moi, tu meurs ! », mêler nos voix aux leurs pour dénoncer les dérives du capitalisme nous rend inaudibles. Nous avons beau dire que ce sont nos idées qui étaient justes et que la crise les a validées, nous peinons à convaincre. ».

[2085] Jacques Derrida « Sceptres de Marx . L'Etat de la dette, le travail de deuil et la nouvelle Internationale », Paris, Galilée, 1993. Dans l'Exorde (p. 15), il écrit d'emblée : « Il faut parler du fantôme, voire au fantôme et avec lui, dès lors qu'aucune éthique, aucune politique, révolutionnaire ou non, ne paraît possible et pensable et juste, qui ne reconnaisse à son principe le respect pour ces autres qui ne sont plus ou pour ces autres qui ne sont pas encore là, présentement vivants, qu'ils soient déjà morts ou qu'ils ne soient pas encore nés. »

[2086] *Ibid*., p. 226.

(comme des chiens lubriques !), invectivant les passants, ces sages fous ont fait scandale, plusieurs siècles durant. Dans son ultime leçon au Collège de France, peu avant de mourir, Foucault s'intéresse à ce scandale souvent négligé ou minimisé. Son intérêt ne tient pas simplement à sa fascination pour les « infâmes », provocateurs ou rebelles comme nos penseurs de l'idée communiste réunis en conclave à Londres. Il discerne dans la réprobation que suscitent les cyniques les termes d'une énigme à résoudre[2087]. Pourquoi donc les voit-on d'un si mauvais œil, alors qu'ils prennent appui, somme toute, sur le tronc commun des ambitions philosophiques du monde antique ? Il faut insister, en effet, sur la banalité de ce que veulent les cyniques dont le fond doctrinal ne brille sans doute pas par son originalité à la différence de nos reporters d'idées communistes en goguette à Londres. Au contraire, leurs objectifs sont en apparence des plus consensuels. Transformer son existence par la philosophie, s'occuper de soi pour y parvenir, délaisser en conséquence tout ce qui se révèle inutile et factice, s'exercer à rendre sa vie conforme à ses pensées – tout le monde (les nombreux, oi poloi) en Grèce ou à Rome, s'accorde sur ces points. Que font donc les cyniques de si étrange, de si inacceptable, de si fou, pour être rejetés dans l'opprobre tout en poursuivant des buts que tous les philosophes, en leur temps, partagent peu ou prou ?, s'interroge le journaliste philosophe Roger-Pol Droit[2088]. Ils opèrent un passage à la limite. En poursuivant radicalement jusqu'à son terme, le mouvement de la vie philosophique, ils en inversent le sens tout en brouillant les pistes. Les cyniques montrent que la « vraie vie », la vie selon la vérité, n'existe qu'au prix du mépris des mœurs policées qui nous égarent. Voilà l'exploit en forme de torsion du concept qui crée le scandale : faire entrer en conflit, aux yeux de tous, des principes unanimement partagés et leur mise en pratique. Avec les principes, nous sommes tous d'accord. Mais nous faisons l'inverse.

Dans l'histoire de l'Occident, c'est une mutation capitale, à l'image de la crise qui redonne aujourd'hui crédibilité et chair à l'idée communiste. Du coup, la vraie vie (droite, souveraine, vertueuse) se trouve transformée en « vie autre », dépouillée, commune et pourquoi pas communiste. Foucault met en lumière les multiples aspects de cette torsion promise à une postérité immense, et notamment les relations entre militant et cynique Même la fonction souveraine du philosophe se trouve radicalement métamorphosée, au point de devenir grimaçante et spectaculaire. Sa fonction irremplaçable ? Exercer le franc-parler envers le genre humain tout entier. Ce chien aboie, attaque et mord. Il fait le spectacle pour mieux orienter la pensée et nous déorienter. « En guerre contre l'humanité dans son ensemble au nom du dire-vrai (la parrèsia), le cynique se bat contre soi aussi bien que contre les autres. Ce clochard cosmique invente ceci : rejoindre la vraie vie implique le chambardement du monde, la rupture radicale avec ce qui existe. Missionnaire de la vérité, le héros cynique œuvre à l'avènement, à terme d'un monde nouveau[2089]. » Les cyniques exécutent à la lettre, ce que nous approuvons, et c'est insensé et irraisonnable. Sans rien changer aux buts de la philosophie, ils font apparaître combien pour les atteindre, il faut briser les règles, traquer les postures/impostures, les relations de pouvoir/savoir et démonétiser les conventions sociales. Tout en posant aujourd'hui la bonne question, par exemple : le capitalisme est-il capable de se réformer après ses dérives «humaines, trop humaines ? «Après la guerre, il l'a fait, répond l'historien Eric Hobsbawm. Vous vous souvenez peut-être que le mot d'ordre de tous les gouvernements – et surtout de Keynes : «never again», plus jamais ça. Le capitalisme s'est donc réformé en s'inspirant d'un côté d'un héritage social-démocrate et du mouvement ouvrier ; et de l'autre, dans certains pays, de la pensée sociale-chrétienne. Et finalement, en tirant aussi certaines leçons de l'Union soviétique, c'est-à-dire l'idée de planification, d'une économie dirigée, contrôlée, avec la maîtrise de toute la macroéconomie. Donc, si c'est arrivé une fois, ça peut se reproduire. Pas de la même façon, évidemment, puisque les deux crises ne sont pas les mêmes[2090]. »

[2087] Comme on pourrait sans doute aussi le suggérer aux derniers communistes de la gauche radicale chic rassemblés mi-mars 2009 à l'université de Londres sur le tronc commun des ambitions philosophico-médiatiques du monde post-moderne.

[2088] « L'ultime leçon de Michel Foucault », Le Monde 23 janvier 2009, p. 6.

[2089] Roger-Pol Droit, Le Monde 23 janvier 2009.

[2090] « Le retour de Marx », art. cité, p. 94.

Ici Londres, en guerre contre le conformisme/cynisme décadant et le libéralisme qui a montré ses limites. Autre monde communiste et vie autre médiatisée qui jonglent avec la visibilité et l'exposition « au croisement de l'idée et de l'événement ». « Sans virer à l'écarlate, le fond de l'air a repris des couleurs », se félicite Daniel Bensaïd dans son « Marx mode d'emploi » illustré par Charb, paru en mai 2009. Etonnant mais vrai : le ministre des Finances allemand se déclarant nouveau lecteur de Marx dans une interview au « Spiegel », et il n'est pas le seul compatriote dans cette boulimie de lecture du « Capital » dont l'édition allemande a triplé ses ventes en un an. On a même défilé à Wall Street, lors de la récente crise boursière, au cri de « Marx avait raison ! » et, de par le monde, beaucoup se sont souvenus des terribles oracles du penseur allemand sur l'autodestruction inéluctable du capitalisme. Le magazine « Times » encourageait ses lecteurs dans un numéro de janvier 2009 à redécouvrir « cette immense tour, inévitable, dominant les autres dans le brouillard ».

> « Il y a vingt-cinq ans, Marx était traité comme un chien crevé dans le meilleur des mondes libéraux possibles. Son spectre souriant est aujourd'hui de retour. Son actualité est tout simplement celle du capital mondialisé. (…) La vitalité des études marxistes, souvent méconnues en France faute de traduction, démontre la fécondité actuelle de son œuvre. Dès 1993, Derrida mettait cependant en garde contre la tentation de « jouer Marx contre le marxisme afin de neutraliser ou d'assourdir l'impératif politique dans l'exégèse tranquille d'une œuvre classée. » Le pire serait en effet d'en faire un auteur académiquement correct ou un vulgaire intellectuel de gauche[2091]. »

Les dieux qu'on n'a pas fini de tuer sont partout, même dans le four du boulanger comme soutenait volontiers Héraclite l'Obscur[2092], mais aussi aujourd'hui dans la société du spectacle qui se regarde en pleine focale à la télé et défile dans la rue. Quelques jours avant le début du colloque à Londres, Alain Badiou apparaissait d'ailleurs à la BBC[2093] dans un célèbre talk politique pour y défendre son best-seller post-élections présidentielles, «De quoi Sarkozy est-il le nom ?», qui vient de paraître en anglais chez Verso. Avec notament son chapitre VIII au titre d'actualité (up to date) : « L'hypothèse communiste doit-elle être abandonnée ? »

> «En tant qu'Idée pure de l'égalité, l'hypothèse communiste existe à l'état pratique depuis sans doute les débuts de l'existence de l'Etat. Dès que l'action des masses s'oppose, au nom de la justice égalitaire, à la coercition de l'Etat, on voit apparaître des rudiments ou des fragments de l'hypothèse communiste (…) Il s'agit en somme pour parler comme Kant, d'une Idée dont la fonction est régulatrice, et non d'un programme[2094].»

Détail cocasse, si le reporter d'idées de «l'Etre et l'événement» est aussi l'objet de polémiques en Grande-Bretagne, c'est pour une raison inverse aux motifs français et autres mesquineries intellectuelles ordinaires. Le samedi 14 mars, une petite manifestation anti-Badiou accueillait en effet à l'entrée le public… mais celle-ci était organisée par un quarteron de vieux militants du PC britannique, reprochant au philosophe sa supposée trahison social-démocrate et sa rupture avec les objectifs révolutionnaires. Badiou (et sa chère Organisation politique) go home, en somme[2095]. Un comble pour le grand platonicien d'Ulm, qui aime tant, avec une jubilation cynique, à prendre toute « la meute [2096]» à contre-pied, et

[2091] Daniel Bensaïd « Penser la lutte », Le Nouvel Observateur, 20-26 août 2009, p. 12.

[2092] « Kai enthauta theous, mais là aussi il y a des dieux » Dion Chrysostome Discours X : « Diogène, ou des domestiques » § 31, in « Les Cyniques grecs », p. 255.

[2093] Daniel et Clémentine Schneidermann « C'est vrai que la télé truque les images ? », Paris, Albin Michel, 2008 p. 165 : « Un grand intellectuel qui dit du bien d'une émission de télé, ça vaut de l'or pour le producteur de l'émission. Je troque un peu de notoriété contre un peu de légitimité. »

[2094] «De quoi Sarkozy est-il le nom ?», Circonstances 4, Paris, Nouvelles Editions Lignes, 2007, pp. 132-133.

[2095] Aude Lancelin, blog « Marx contre attaque », Nouvel Observateur, avril 2009.

[2096] Terme dont use et abuse son ennemi intime Bernard-Henry Lévy à propos de la presse qui aboie dans « Ennemis publics » (Paris, Flammarion/Grasset, 2008), sa correspondance avec Michel Houellebecq entre janvier et juillet 2008.

encore caricaturé par beaucoup de médias français[2097] en sulfureux promoteur d'un maoïsme muséifié refusant de tirer les leçons des tragédies passées.

Une opinion que ne semblait pas en tout cas partager le public du week-end, dont certains étaient venus de très loin pour observer de près le dernier maître lacano-althussérien issu des années 60, comme on vient toucher un morceau de la Sainte croix[2098]. Loin de tout folklore bolchevique cependant, l'heure n'était pas à la rumination nostalgique ni à la provocation anti-libérale grossière durant ces trois journées de haute densité conceptuelle à l'ombre de la City dévasté. L'humeur n'était évidemment pas davantage à une tentative de sauvetage partiel du bilan indiscutablement calamiteux des Partis-Etats communistes du XXe siècle. Sur ce plan-là, tous les intervenants étaient d'emblée d'accord, malgré une légère prise de bec entre Zizek et Négri à propos de Chavez. Deux conditions sine qua non déterminaient leur présence à cette manifestation. Être disposé à envisager positivement et de manière multidisciplinaire un renouveau de l'hypothèse communiste aujourd'hui, et n'être le porte-voix d'aucune formation politique institutionnelle. Non à la militance hargneuse, place à la «patience du concept[2099]», selon l'expression du grand hégélien Gérard Lebrun citée par Zizek décidément en pleine forme et à l'aise dans ce marigot coco cosmopolite[2100]. On a été bien servi… lors de ce dernier banquet/ragoût ! L'enjeu global qui dépasse même la résurgence ici de l'hypothèse communiste est de faire du penseur aussi et toujours un acteur, c'est-à-dire installer une simultanéité de la pratique et de la théorie[2101]. En évitant de faire de la pratique un ordre clos, réfractaire à l'introduction d'une réflexivité, voire d'un reportage d'idées.

Régime complexe de l'idée radicale

En tout cas, un tabou est en train de tomber. Le nom de Marx n'évoque plus seulement cet épouvantail sanguinaire que l'on agitait il y a peu encore pour terrifier les classes moyennes en les soumettant au chantage bien connu : les bonus ou le goulag. Effet inattendu de la crise et de ce récent « brain storming » londonien où l'on vit comme des « chiens » autour de l'idée communiste, les ventes du « Capital » s'envolent et les concepts marxistes reviennent en force. Avec toutes les dérives de la société du spectacle et de consommation. Les Japonais le lisent en manga, les Chinois le transposent en comédie musicale quand la France redécouvre l'œuvre complète du théoricien de la lutte des classes, après que le magazine «Challenges eut anticipé et prévu dès l'été 2008 «le retour de Marx». Tout se passe comme si la situation morose du libéralisme donnait un regain de vigueur et de crédibilité à l'idée communiste malgré la chute du mur de Berlin entraînant celle de l'empire soviétique et de ses satellites.

[2097] Outre «Le Figaro» qui a traité Badiou d'« esprit dérangé » et ne supporte pas son anti-parlementarisme chronique et encore moins son anti-sarkozisme virulent, l'hebdomadaire « Marianne » (27 fév- 5 mars 2010) se livre à un véritable réglement de compte avec Alain Badiou, sous le titre populiste et accrocheur «La star de la philo est-il un salaud ?» Tout en menant et livrant une enquête à charge et décharge très documentée sur le «maître pervers» (sic) et manipulateur qui persiste et signe à 73 ans, sans rien renier de ses errances idéologiques et autres enthousiasmes de jeunesse. Rançon du succès que cet OK Marianne qui, en 2008 sous la plume de Bollon « Alain Badiou et les autruches » était pro-Badiou ? «Je suis sans aucun doute le philosophe français vivant le plus traduit et le plus commenté dans le monde» dixit Badiou lui-même et cité avec ironie dans cet article au vitriol.

[2098] « Ils ne sont grands que parce que nous sommes agenouillés » (La Boétie).

[2099] Dans la préface de « la Phénoménologie de l'Esprit », Hegel soutient d'une part, comme Platon, que le vrai est le devenir de lui-même et donc une production dialectique (thèse d'inséparation) et d'autre part, toujours comme Platon, que la connaissance vraie exige qu'on s'abandonne à la vie de l'objet (thèse anti-méthodique). Enfin, il défend que la connaissance vraie est le royaume de l'Esprit se construit dans son propre élément (Thèse de l'immanence de sa propre exposition pour le dire comme Badiou).

[2100] Outre la fameuse bande des cinq (Zizek, Badiou, Hardt, Rancière, Négri) qui a déjà eu l'honneur du communiqué de presse, on notait les contributions fructueuses et variées de Judith Bulao, Bruno Bosteels (ce jeune professeur de littérature à l'université américaine de Cornell était fort bien documenté sur le gauchisme en France, lors de son intervention brillante du vendredi après midi), Terry Eagleton, Peter Hallward, Alexandro Russo, Alberto Toacano, Gianni Valtimo. Le banquet communiste était donc copieux et faisait recette.

[2101] Ludwig Feuerbach « Principes de la philosophie de l'avenir» (1843), in Ludwig Feuerbach « Manifestes philosophiques », trad . fr. Louis Althusser, Paris, PUF, 1960, §51, pp. 256-257 : « Pour philosopher, ne sépare pas le philosophe de l'homme ; sois seulement un homme qui pense ; ne pense pas en tant que penseur, c'est-à-dire au sein d'une facilité arrachée à la totalité de l'être humain réel, et isolée pour soi ; pense en tant qu'être vivant et réel, exposé aux vagues vivifiantes et rafraîchissantes de l'océan du monde.»

La question du pouvoir de l'Etat, héritée de tout le XXe siècle, à propos de laquelle les solutions communistes traditionnelles sont devenues intenables, représente sans doute, même pour Alain Badiou, le point aveugle de l'hypothèse communiste. « Les solutions léninistes se sont montrées pertinentes sur un point particulier : celui de réussir l'insurrection, de prendre le pouvoir. Elles se sont avérées, en revanche, extraordinairement difficiles et finalement contre-productives au niveau de l'exercice du pouvoir. Nous en sommes là. Après tout, nous en sortons à peine. Dans l'immédiat, les secteurs ouverts à une démocratie véritable sont à mon avis limités. Ils ne se situent pas au niveau du pouvoir d'État, mais au niveau la mobilisation populaire, de la tentative de résister à l'hégémonie du capitalisme libéral. Ce sont des moments limités et défensifs, mais c'est à partir d'eux qu'il faut reconstruire quelque chose. Quant à la formule du pouvoir d'État, nous devons accepter de dire que pour l'instant nous n'en avons pas. Nous n'avons pas d'alternative étatique claire. Le nom de cette alternative, dans le marxisme classique, était la « dictature du prolétariat ». Les formes qui s'en sont revendiquées ne reviendront pas, car leur expérience politique a été gravement négative. Lorsque j'insiste sur les inconséquences et sur le peu de réalité démocratique véritable du système parlementaire, cela ne signifie donc pas que je souhaite le retour aux formes anciennes de la dictature du prolétariat. Il s'agit simplement de souligner que le problème de l'État est un problème ouvert pour tous ceux qui conservent l'idée communiste [2102]».

Notre moderne platonicien matérialiste n'en démord guère, surtout quand ça l'arrange : « Les vérités sont éternelles » parce qu'historiques et échappant donc à la répétition stérile malgré sa vertu pédagogique. Sa « Logique des mondes » (2006) s'inscrit dans un contexte d'apparition des vérités, avec deux objectifs affichés dès la préface. A savoir, d'une part, adjoindre à la théorie de l'Etre une théorie de l'Apparaître (question transcendantale) et d'autre part, s'opposer au paradigme dominant : le « matérialisme démocratique » qui prétend qu'il n'y a que des corps et des langages (question politique). Il s'agit pour Badiou d'arrimer la philosophie au réel contre l'excès sophistique et relativiste guettant l'époque ; mais il faut le faire en déliant le réel de toute origine, de toute métaphysique de la présence[2103] et donner à voir autrement les images du temps présent[2104]. « Le matérialisme énonce la totale submersion du sujet dans la matière mais où localement l'événement faille ou supplémente ; puis la totale déliaison de son hasard signifiant par rapport à un référent idéal, un prétendu objet de sa procédure, qui, de fait, n'existe pas. Il n'y a pas d'objet, ou de noème : il n'y a que des événements. Et il n'y a pas de noèse, mais une fidélité qui s'évade des prétendus objets puisque l'événement est moins un objet que son implacable évanescence [2105]. »

Or, une Idée pour Platon doit être connectée au concept du Vrai mais ne peut pas rendre compte de son effectivité et de sa possibilité car la philosophie n'est pas gestionnaire à la différence du politique. Le lieu intelligible ne se laisse pas décrire dans le reportage qui fait partie de la mythologie journalistique et des illusions des montreurs d'ombre. Le maître de la visibilité extérieure, c'est le soleil, alors que pour Debord[2106], c'est le système de production capitaliste. La politique pour autant qu'elle existe est la relève de l'anti-répressif, la construction d'un lieu de l'Idée comme relève du pour et du contre. L'Idée du Bien est la disposition philosophique possible d'un concept de la vérité, tandis que le réel auquel l'Idée se rapporte est exceptionnel et indescriptible. L'Idée ne précède pas le processus du

[2102] Alain Badiou « L'hypothèse de l'émancipation reste l'hypothèse communiste». L'Humanité 6 novembre 2007. Entretien par Rosa Moussaouie.

[2103] Fabien Tarby « La philosophie de Badiou », Paris, L'Harmattan, 2005, p. 192.

[2104] Harry Bellet « Donner à voir…double », Le Monde 8 avril 2008, p. 3, commente l'exposition « Une image peut en cacher une autre » qui s'est tenue du 8 avril au 6 juillet 2009 au Grand Palais et célèbre la pensée visuelle et l'art de regarder.

[2105] *Ibid*., p. 201.

[2106] Guy Debord qui, dans son film « In girum imus nocte et consumimur igni » (intitulé selon un palindrome latin de Virgile «nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes dévorés par le feu») sur le Paris détruit qui hante le révolutionnaire moderne, soutient que les images ont détruit le réel, Construit en trois parties, In Girum… est d'abord une attaque contre le spectateur contemporain à la réalisation comme à la projection du film. L'évasion qu'il vient chercher au cinéma, il ne la trouvera pas. Infantilisante, elle contribue à séparer le monde tel qu'il est vécu dans les « sociétés modernes de production » du monde d'une vie plus vraie, où se tiennent ceux qui refusent d'être « payés d'images » ou d'être animés par un rêve qui ne serait pas le leur. Au passage, Debord traite Alain Badiou de « décombres et de détritus », ce qui a le don d'amuser et de faire rire l'intéressé.

spectacle[2107]. Pour Badiou comme pour Hegel, la pensée est autre chose que le journal. Le penseur du présent n'est pas un journaliste, mais celui qui, par le concept, s'efforce de séparer dans les bruits et nouvelles du monde le bon grain de l'ivraie, le rationnel du non-rationnel[2108]. L'enjeu pour le reporter d'idées consiste ici à effectuer un tri dans ce présent afin de dégager le « cœur » de l'«écorce» dont il est entouré. « Soutenant l'idéalité de toute Idée, la Vérité ne pouvait être elle-même une Idée comme les autres. C'est du reste pourquoi il est très difficile d'en construire un concept[2109] ».

Mais alors comment définir l'idée, communiste ou non, en se référant, comme notre lacanien platonicien Alain Badiou, aux trois instances du Sujet selon Lacan, à savoir 1/Le réel 2/ L'imaginaire 3/Le symbolique (ou le métaphorique) ? L'idée va permettre à l'individu de projeter le réel dans le registre symbolique de l'histoire toute entière. La projection est possible en tant qu'idée : ce n'est pas une tromperie mais un engagement au régime de l'idée. L'état (de la situation) est prescripteur du réel en disant ce qui est possible. C'est donc la finitude de la possibilité de l'événement, c'est « l'infinitisation de la possibilité ». Ce faisant, Badiou se tient au delà de Lacan et de ce qui rattache encore Lacan à l'idéalisme. Lacan, en effet, affirme qu'il faut tenir le sujet dans le vide de la soustraction. Mais accomplit ce projet en assignant au sujet cette place d'être entre les signifiants. Pour Lacan, il s'agit encore d'entrer dans la question de la vérité à partir d'un sujet qui, n'en ayant point, fonde l'être dans le nœud de la parole. La vérité du langage est de ne point en avoir, de vérité, et pour cela même d'établir une consistance de l'être dont l'envers introuvable est le sujet errant d'un signifiant à l'autre. Dès lors, il n'y a pour lui ni sujet ni ontologie sans l'édifiant bizarre du langage. Tout cela suppose, jusque dans le geste très moderne de Lacan, qu'on se donne encore la nostalgie de l'impossibilité de la Vérité-Essence comme cause fondatrice du sujet et même de l'ontologie.

Au lieu de cela, Badiou installe le sujet dans la matérialité même d'une ontologie sans lui existante, et non dans le vide du langage. Sujet est cette rareté d'avoir à supporter une vérité infinie, indiscernable, immanente à l'être préalable où il tisse lui-même son peu d'être et son existence errante bouleversante. Que la vérité cependant indiscernable soit matériellement d'ici, que le sujet lui-même en soit l'instance locale, ce matérialisme explique seul que la « véridicité » puisse toucher au langage chercheur, et produire du sens, quand la vérité n'existe que d'être indifférente au langage. « Replacer le sujet et la vérité dans l'être, en transgression, plutôt que dans la guise in-fondée du langage », telle est la manière dont notre post-moderne reporter d'idées « moaohican » redresse son maître Lacan[2110] sans toutefois le trahir. Lacan est notre Hegel, écrit-il dans sa « Théorie du sujet ». A la fois celui sans lequel rien ne serait possible et celui qu'il s'agit de remettre sur pieds puisqu'il s'en tient à l'étoffe de la langue où le sujet s'évide. Badiou tire de Lacan la conséquence radicale : de l'antériorité du signifiant sur le signifié, il s'agit d'inférer l'antériorité de l'être sur le langage, de l'existence sur l'idée, du vide sur la pensée. Il s'agit de reporter et de garder de Lacan l'idée que l'impasse de la forme révèle la passe propre au sujet ; ce pourquoi Lacan pouvait dire que la formalisation mathématique était notre but, notre idéal. Mais il s'agit aussi de déborder de toutes parts la construction de Lacan, maintenue dans l'étoffe du langage, pour projeter celle-ci directement dans la matière de l'être, identifiée aux mathématiques. « En poussant l'exigence du mathème à un point tout simplement inouï dans l'histoire de la

[2107] Au contraire, pour Aristote que Badiou n'aime guère, la philosophie est une analyse de la réalité et le reportage d'idées serait sans doute un récit du réel.

[2108] G.W.F. Hegel « Principes de la philosophie du droit » (1821), trad. Fr. R. Derathé, Paris, Vrin, 1982, p. 56 : « Le rationnel est le synonyme de l'Idée. Mais, lorsque, avec son actualisation, il entre aussi dans l'existence extérieure, il y apparaît sous une richesse infinie de formes, de phénomènes, de figures ; il s'enveloppe comme le noyau d'une écorce, dans laquelle la conscience tout d'abord s'installe et que seulement le concept pénètre, pour découvrir à l'intérieur le cœur et le sentir battre dans les figures extérieures. Les circonstances infiniment diverses qui se forment dans cette extériorité par l'apparition de l'essence en elle, ce matériel infini et son système de régulation, ne constituent pas l'objet de la philosophie. Elle peut s'épargner la peine de donner des bons conseils en ce domaine.»

[2109] Platon « République » 517b.

[2110] Fabien Tarby, op. cité, pp. 119-120.

philosophie »[2111], Badiou s'éloigne définitivement de son contemporain Deleuze qui part, comme le reporter, du langage commun pour s'adresser au plus grand nombre.

Pour autant qu'une idée n'appartient à un monde que dans la mesure où elle apparaît dans ce monde, l'idée expose une vérité dans une structure de fiction. Le problème est donc de savoir si le reportage d'idées, notre fiction théorique, peut être ce réceptacle réellement efficace pour mettre en scène l'idée. Ce n'est pas le cas de l'histoire qui n'a aucun monde où la situer : elle apparaît alors comme une construction narrative, une projection symbolique de l'état de la situation. Une idée, c'est ce que va projeter un fragment du réel dans un fragment d'histoire : projection imaginaire car, soutient Lacan aucun réel ne se laisse symboliser, le réel c'est l'impossible. L'idée, c'est la médiation du sujet, alors que l'événement est une surprise, un accueil dans la description des corps et des langages, selon Badiou. L'événement est la création de nouvelles possibilités[2112], c'est l'advenu d'un réel en tant que possible futur de lui-même. Une idée présente une vérité comme un fait, ou encore l'idée cherche à présenter certains faits comme le sens de l'histoire. L'idée va permettre au reporter de projeter le réel dans le registre symbolique de l'histoire toute entière. C'est une opération imaginaire dans laquelle une subjectivité reporte un fragment du réel. En ce sens, la procédure de vérité (ou vérité) est une organisation continue des conséquences de l'événement. Le hasard co-appartient à toute vérité qui ne peut être réduite à de simples faits définis comme les conséquences de l'existence de l'état. On se heurte là à une part non factuelle d'une vérité qui est une procédure subjective liée au hasard : le corps matériel d'une vérité, en tant qu'il ne se laisse pas analyser en purs faits, est créateur. On touche ici à la dialectique[2113] périlleuse et complexe de l'exposition de l'Idée dans l'ordre de l'Histoire[2114]. Sachant que la dialectique est la construction obstinée d'un lieu pour l'Idée et une coupure dans l'opinion dans la mesure où un même objet est exposé autrement dans un nouveau lieu. C'est un régime d'alternance entre opinion et refus. A grand renfort de métaphores spatiales[2115] dans « La République ». Entre l'événement et le fait, la médiation de l'idée pour convaincre les autres est nécessaire sinon on traite autrui dans la procédure du régime du réel.

La thèse dAlain Badiou est donc la suivante : « Platon a tenté la première justification rationnelle du point que voici : une vie digne de ce nom, la « vraie vie », pour parler comme Rimbaud, ne peut être qu'une vie où opère une Idée. Vivre, ce qui s'appelle vivre, suppose donc que quelque accès aux vérités absolues nous soit ouvert. Pour parler selon les images du Maître, on dira que toute vraie vie opère une sortie de la Caverne. Que cette sortie ne puisse se faire qu'en force, c'est bien ce que Platon affirme sans ambages. Il pressent aussi que le plus difficile est de se garder des fausses sorties, celles qui, doucement, pacifiquement, nous persuadent qu'on peut sortir sans sortir, qu'il suffit pour cela de se rapprocher d'une porte factice, trompe-l'oeil majeur de ce qui, en fait d'images, se dispose dans notre Caverne « occidentale ». Or, ce trompe-l'oeil est aussi bien une Idée, à savoir l'Idée qu'on peut sortir sans Idée. Il propose d'appeler cette Idée : la Gauche, laquelle inclut sans aucun doute sa propre gauche, la gauche de la gauche, petite fausse porte à gauche de la grande. D'où l'idée que le sens authentique du platonisme est celui d'une double rupture : entre les opinions et les vérités, ce qui exige qu'on soit fidèle à quelque événement ; entre l'événement et son semblant, ce qui exige qu'on rompe avec ce qui nous vend l'oxymore d'une émancipation installée[2116] ». En outre, l'idée est toujours idéologique, quoi qu'en en dise ici et là, en proclamant « la fin des idéologies », c'est-à-dire en prenant ses désirs pour des non-réalités. Badiou n'en démord pas, persiste et signe en bon maoïste non repenti et en membre

[2111] *Ibid*., p. 191.

[2112] Pas au niveau des possibles objectifs mais de la possibilité des possibles.

[2113] République VI 511b sq. qui aborde l'acte dialectique.

[2114] République 368d : «deux réalités différentes peuvent-elles relever de la même Idée ?» Trad. Alain Badiou.

[2115] Monique Dixous « Métaphores de la dialectique chez Platon », Paris, Vrin, 2001. Elle conclut que la dialectique n'est pas une méthode contrairement à ce qu'on prétend généralement car elle est inséparabilité entre ce que la pensée pense et la pratique qu'elle implique, entre invention et application.

[2116] Alain Badiou Séminaire ENS 2008-2009 « Platon aujourd'hui ».

actif de sa chère Organisation politique qui l'ancre dans le réel du militant. Bien que certains de ses anciens membres le contestent et s'en soient éloignés pour cette raison principielle[2117].

La gauche est pour Badiou le nom fondamental de l'idée réactivée en politique[2118]. Le point de violence de la sortie de la caverne, c'est se déprendre de l'idée, de l'idée de gauche. La rupture avec la gauche est le point de violence subjective la plus radicale. Il faut accéder au régime de l'idée, c'est-à-dire que quelque chose advient, qu'on n'est plus soumis aux apparences (lère rupture) : l'idée, c'est d'abord l'émancipation de la dictature de l'apparence. Puis, il va falloir rompre avec l'idée réactive de la rupture, d'une idée contre une autre (2e rupture). Etant donné que la résorption du réel comme projection du symbolique, c'est la tactique du sujet réactif qui n'est pas en opposition immédiate mais conduit le corps de la vérité dans une voie de garage. Deux idées se disputent toujours le réel, jamais une seule. Duplicité de l'idée elle-même que Platon[2119] entrevoit mais ne clarifie jamais car il est sans doute trop autocrate. D'où la nécessité d'une double présentation chez lui : formelle et narrative ou poétique comme dans le mythe d'Er le Pamphilien qui débouche sur une possibilité autre, inaperçue. Dans la ligne de Nietzsche et de Deleuze, notre reporter d'idées post-moderne soutient ici que l'émancipation vient du dehors. « On ne pense que de force », c'est pourquoi le prisonnier des ombres de la caverne doit être forcé à sortir, se faire violence pour atteindre l'Idée. L'événement est la conjonction d'une violence de sortie et d'une violence de retour.

Paradoxe qui n'est pas seulement dans le concept mais aussi dans notre reporter d'idées : Alain Badiou - qui aspirait dans sa jeunesse normalienne à un destin littéraire, à la Julien Gracq plus peut-être qu'à la quête philosophique proprement dite - ne croit guère à la possibilité de «l'universel reportage », à ce célèbre syntagme forgé par Mallarmé dont il déclame volontiers quelques poèmes appris par coeur. Son argument choc et chic qui est au centre de notre recherche : une pensée véritable se caractérise par son caractère exceptionnel, imprévisible, indescriptible. La philosophie, quel que soit son statut, ne peut se réduire ni à l'analyse, ni à la critique, ni à la description. L'idée peut, certes, être conceptualisée à travers le mathème (comme il revisite le platonisme avec la théorie des ensembles), mais ne peut faire l'objet d'une description littéraire et/ou journalistique, donc d'un reportage digne de ce nom qu'il classe dans la sous-catégorie du pragmatisme journalistique. Tout en pratiquant parfois lui-même un subtil et pédagogique reportage d'idées sans vouloir trop se l'avouer et nous l'avouer lors de la Grand Messe normalienne et mensuelle de l'Esprit du mercredi soir qui draine toujours de nombreux fidèles de tous âges. Notre dernier « Maohican » platonicien matérialiste n'est plus à une contradiction près et assume tout sur ses larges épaules. A grand renfort de concepts, sans négliger le style littéraire et l'apport des poètes. Comme preuve de nos allégations, nous vous livrons sans en changer un iota l'inédite et surprenante traduction badousienne, troublant reportage d'idées « up to date », de La République III, 411a-412a, le célèbre passage sur les sports et les arts dans la constitution du jeune Sujet distribué aux auditeurs normaliens et/ou doctorants, lors du séminaire 2007-2008 autour de « Platon aujourd'hui ». Traduction astucieuse, osée et non académique. Accrochez-vous, tout en gardant un œil vigilant sur le texte grec !

> «- Parmi tes copines et tes copains, dit Socrate, j'en connais qui déambulent nuit et jour les écouteurs visés sur l'étroit conduit des oreilles, tel un entonnoir pour y faire couler le tam-tam hypnotique de leurs musiques chéries. Ce faisant, je l'admets volontiers, ils endorment en eux la pulsion coléreuse qui constitue la deuxième instance du Sujet. Ils sont comme un fer qu'un feu mélodique ramollit, et

[2117] Eric Conan «Alain Badiou, la star de la philo est-il un salaud ?» Marianne 27 fév.-5 mars 2010.

[2118] Platon République III, 414-415 (trad; fr. A. Badiou) : « N'y a-t-il pas dans toute représentation politique, dit Socrate, soudain plein de gravité; quelque chose comme un mensonge utile, un mensonge nécessaire, un mensonge vrai ? (…) Le meilleur moyen, remarque Socrate, la précaution suprême, c'est de donner à tout le monde l'éducation adéquate. L'idée communiste doit commander aux fusils (…) C'est à une échelle bien plus vaste que se situe le problème, et la décision politique ne peut ici qu'être absolument radicale. Il faut abolir la propriété privée.»

[2119] République 519b et suivantes qui est un texte de méthode.

ainsi, de loups inutilisables qu'ils étaient, ils finissent par ressembler à des lapins angoras : pelucheux, tendres, civilisés…

Mais s'ils continuent à dissoudre leur vie dans la nappe sonore, certes infiniment suave, le principe même du courage venant à disparaître, c'est le Sujet en eux qui perd tout ressort, et quand la guerre éclate, ou qu'il faut affronter une dure répression, ils ne sont plus, comme Homère le dit de Ménélas, que des « combattants exsangues. »

-Vous les décrivez comme si on y était, ces appendices cornus de leur baladeur ! On dirait ma copine Pénélope !

- Mais parmi tes copines et tes copains, il y en a d'une toute autre espèce. Laissant tomber la musique savante, pour ne pas même parler de la politique et de la philosophie, ils ne quittent le stade ou la salle de musculation que pour suivre un régime spécial « mise-en-forme ». Et il faut l'avouer qu'ainsi devenus costauds et sûrs d'eux-mêmes, ils peuvent faire preuve d'un courage exemplaire, face aux envahisseurs, comme face à la police des réactionnaires fieffés qui s'abritent derrière les mots « démocratie » ou « république ».

Cependant, privés de tout accès aux arts, à supposer même qu'en tant que Sujets ils désirent apprendre, comme ils ignorent ce que c'est qu'un savoir ou une recherche, qu'ils n'ont aucune pratique de la discussion argumentée ni de rien qui relève de la culture générale, leur désir intellectuel est frappé d'asthénie irrémédiable, il est comme sourd et aveugle. Le manque d'entraînement les rend incapable d'éveiller et d'entretenir des sensations qui soient vraiment différenciées. Ils deviennent presque certainement incultes et ennemis du langage rationnel, inaptes à se servir d'arguments quand il faut rallier les autres ou critiquer les adversaires. Comme des animaux furieux, quelles que soient les circonstances, c'est par la violence qu'ils cherchent à s'emparer de ce qu'ils désirent. Ils stagnent dans une vie coupée de toute connaissance et donc infiniment maladroite.

- Portrait tout craché de mon ami Cratyle, celui qui est le fils du bien connu Cratyle !

- Si le grand Autre (Theos) a proposé à l'espèce humaine deux types fondamentaux d'exercice, le sport d'un côté et les arts de l'autre, je crois pouvoir conclure qu'il ne l'a pas fait à partir d'une distinction stéréotypée entre le Sujet et le corps. Il l'a fait pour que le degré de tension dans le Sujet des deux qualités cruciales, le courage et la philosophie, puisse être exactement dosé en fonction des circonstances. »

Pas question chez ce cacique à l'agrégation de traduction académique à la Budé, voire même à la Flammarion comme récemment dans le supplément philosophique du Monde des Livres où l'on avait u la divine surprise d'avoir pour 1,30 € le journal du soir plus trois textes de Platon. Avec, en prime, une préface plus ou moins inspirée d'André Glucksmann. Le platonicien maoïste de la rue d'Ulm et de l'Organisation Politique, pas dupe de nos rires devant sa traduction post-moderne de « La République », comme lorsqu'il arrivait même à rendre subtiles et brillantes quelques pensées plutôt plates de son grand maître Mao, s'excusa alors benoîtement auprès de nous, notamment les quelques doctorants journalistes, de mimer et jouer pour une fois à « l'intellectuel médiatique » sur France Culture avec Philippe Petit. A propos notamment de cette actuelle affaire sur « De quoi Sarkozy est-il le nom ? » où Alain Badiou traité « d'esprit qui pensait faux » par le kantien sarkoziste, Luc Ferry à la radio - multipliait ses interventions médiatiques pour mieux faire vendre son pamphlet et ainsi, nous disait-il, « faire vivre, voire survivre les deux derniers communistes durs et purs uniques piliers et actionnaires des Nouvelles Editions Lignes ».

« La politique du fou » à Gaza

Intellectuel global et pas seulement localisé rue d'Ulm et au Collège international de philosophie de la Montagne-Sainte-Geneviève ? Retour du refoulé[2120] ? Début janvier 2009, notre penseur en lutte que certains esprits retors ont taxé d'antisémite[2121] - débarque à Jérusalem et en Cisjordanie pour reporter et rendre compte sur le terrain de l'essence de la situation[2122], alors que Gaza assiégée et bombardée est inaccessible aux étrangers et que les nouvelles inventent un monde virtuel qui change à chaque heure. Mais le concept même de situation - logique, mathématique, physique, existentielle- dépend chez Badiou d'un rapport à la fonction en torsion dans cette situation, entre effectivité et possibilité[2123]. L'actualité obéit à sa logique de consommation et d'accélération du temps. Sans conceptualiser la politique de la force qui se veut illimitée[2124] et cherche à affirmer sa volonté de puissance et pas seulement de nuisance.

Entre check points, barrages et murs, guidé par un représentant du Consulat de France, l'émérite reporter d'idées - qui ne manque pas de souffle rhétorique malgré le poids des ans, constate sur place que la territorialité est fixée en Palestine par l'Etat d'Israël, ce qui rend tout trajet problématique, voire erratique. Il sait, comme Deleuze, qu'un concept nous impose de percevoir les choses autrement. Un concept philosophique d'espace ne serait rien s'il ne nous donnait une nouvelle perception de l'espace[2125]. « On ne peut oublier là-bas que l'espace, c'est l'Etat. On rencontre le transcendantal étatique dû à la visibilité de l'espace en Cisjordanie », commente-t-il. Plus prosaïquement, on ne compte plus en kilomètres mais en nombre de check-points. Ainsi, sautant d'un taxi collectif à un autre, de barrage en barrage, Sami Assad, chirurgien orthopédiste de 52 ans qui mettait vingt minutes pour rallier de chez lui (à Qalandia, un faubourg de Ramallah) son cabinet à Bethléem distant de 25 kilomètres, met aujourd'hui près de deux heures. « En Palestine, on a acquis un nouvel instrument de mesure : le check point. De mon domicile à mon cabinet, il y en a trois. Aujourd'hui, le premier - qui est le plus important check point israélien en Cisjordanie, m'a pris dix minutes, Parfois, il me faut plus d'une heure pour le franchir. Et dans le pire des cas, personne ne passe. Je n'accepterai jamais cette situation. Il est inconcevable qu'un peuple interfère à ce point dans la vie d'un autre peuple. Mais je suis optimiste, ajoute-t-il. En médecine, on nous a appris que les organismes anormaux avaient peu de chance de survie. L'occupation israélienne et le mur sont des phénomènes anormaux.[2126]. »

Monstration/démonstration. Le Père Raed Abousahlia, curé de l'église latine, «catholique romaine», à Taibeh, enclave chrétienne de Palestine, est un battant. Il a une carte d'identité palestinienne, un laissez-passer du Vatican, mais il ne peut franchir les barrages de l'armée israélienne comme Alain

[2120] Dans Circonstances III, Alain Badiou assène quelques vérités qui se veulent définitives, sinon « éternelles, du style : « Israël est un pays où il y a de moins en moins de juifs ».

[2121] Ivan Segré « La réaction philosémite ou la trahison d'Hitler », Paris, Lignes, 2009. L'auteur, docteur en philosophie de 35 ans qui vit à Tel-Aviv et a pris la nationalité israélienne, met l'accent sur l'ambiguïté essentielle autour de la diabolisation contemporaine du terme « antisémite » (comme d'ailleurs aussi celui de « pédophile ») dans un climat de terrorisme intellectuel et politique. Par une étude serrée et rigoureuse de leurs textes et notamment de «Circonstances 3», il dédouane de cette infâme accusation qui les instrumentalise des penseurs engagés comme Edgar Morin, Pierre Bourdieu et Alain Badiou notamment et des journalistes indépendants comme Daniel Mermet. Pour élargir le débat et y apporter sa contribution originale, Segré distingue trois champs épistémologiques de recherche 1/ La philosophie qui est une discipline qui consiste à tirer tout ce qu'on peut de la pensée pure… avec l'appui notamment des mathématiques et de l'épistémologie. 2/ La rhétorique assimilée à la sophistique qui est le gouvernement par la parole, la polémique et le coup d'éclat. 3/ L'étude juive, son domaine de prédilection, à mi distance des deux autres sœurs ennemies. A savoir : une spiritualité s'appuyant sur une tradition, une étude littérale contre l'exercice de l'interprétation. Il nous livre le corpus d'un lexique où les noms juif et non-juif occupent une place prépondérante et conclut que la double hétérogénéité de la philosophie et de l'étude juive conduit à la rhétorique sophistique d'un Alexandre Adler ou d'un Eric Marty qui taxe volontiers l'ennemi idéologique d'antisémite afin de le disqualifier. Segré, qui n'a pourtant rien d'un intellectuel médiatique, vient de passer dans l'émission «Là bas si j'y suis», le 2 septembre 2009 sur France-Inter où il a fait l'unanimité parmi les auditeurs qui pourtant, pour la plupart, n'avaient pas lu une ligne de lui.

[2122] A ne pas confondre avec la plainte et le sacrifice.

[2123] Fabien Tarby « La philosophie d'Alain Badiou », op. cité, p. 272.

[2124] Le principe de l'illimitation a été inauguré par les Etats-Unis avec les bombes lancées à la fin de la guerre 1939-1945 sur le Japon.

[2125] Gilles Deleuze « Ce que la voix apporte au texte » in « Deux régimes de fous. Textes et entretiens 1975-1995 », Paris, Minuit, 2003.

[2126] Le Monde 8 janvier 2005, p. III

Badiou avec son passeport français. Pour se rendre à Jérusalem, il doit obtenir un permis d'»ouvrier d'église». Heureusement, il a plus d'une poche dans sa soutane, note l'envoyé spécial du Monde : «Au check-point, je m'efforce de redonner au soldat son humanité, afin qu'il me redonne mon humanité. Alors, je parle, je souris, je raconte une anecdote, et il me laissse passer[2127]».

C'est un fait : le 15 août 1995, la première Taibeh, seule bière produite en Palestine, du moins depuis très longtemps, a coulé dans la brasserie de la famille Khoury. Nadim raconte son univers de brasseur : les cuves en Inox achetées aux Etats-Unis, les malts français et belges, l'acheminement vers les centres de distribution, ce parcours de combattant lié encore et toujours au découpage du territoire par Israël et à un contrôle arbiraire de l'espace par un seul Etat. Il tempête : « Après la construction du « Mur », c'est devenu impossible de vendre à Jérusalem (distante de 27 kilomètres). Les Israéliens nous obligent à passer par un seul check-point commercial. Cela prend plus de trois heures, et souvent il faut faire demi-tour. Les Israéliens, eux, distribuent leur bière partout, en passant par tous les check-points[2128]. »

Les choses ne sont donc pas mieux ici loties et transportées que les gens. Comme la bière Taibeh, les bouteilles de Coca-Cola trinquent dans cette affaire de visibilité de l'espace en Cisjordanie. Reportage dans «le quotidien de référence». Dans un bruit d'enfer, les flacons remplis de boisson gazeuse défilent pourtant à vive allure sur la chaîne de conditionnement, alimentée par des matières premières en provenance d'Israël. Mais une fois sorties de l'usine de la Compagnie nationale de boisson qui commercialise en Cisjordanie et à Gaza les marques du groupe Coca-Cola fort prisées par la jeunesse palestinienne, ces mêmes bouteilles iront autrement moins vite. Issam Nasser, l'employé chargé de la logistique, ne sait jamais avec certitude si les camions qui quittent Ramallah chargés de palettes de canettes ou de bouteilles parviendront à destination. « Le pire reste à venir, assure le logisticien, dans quelques semaines, il faudra obligatoirement passer par un point de transit au sud de Ramallah. Nos produits devront être déchargés des camions puis rechargés sur d'autres véhicules. Si les Israéliens généralisent ce système à toutes les grandes villes, il faudra alors trois camions pour pouvoir livrer à Bethléem, à vingt kilomètres de là[2129]. »

Visibilité/invisibilité. « Le paysage voit [2130]». Le reportage, mélange de percepts et d'affects, permet donc de mettre le doigt dans la plaie du quotidien et de mettre l'accent sur un point de détail de la situation qui pourrit la vie et nourrit les antagonismes, voire les haines ancestrales. Ainsi Nidal, ce père de famille de 33 ans franchit toutes les semaines à une heure du matin la « clôture de sécurité » érigée entre Israël et la Cisjordanie pour travailler illégalement sur des chantiers de construction de la colonie d'Har Homa et gagner ainsi trois fois plus que s'il trouvait du travail à Bethléem. Avec deux filles et cinq garçons à nourrir, il n'a guère le choix. « Je dois passer le mur, risque ma vie. J'ai absolument besoin de cet argent[2131]. » Le Shin Bet, service intérieur de renseignement israélien, lui a donc mis le marché en main : s'il devient un informateur, il aura un permis pour Israël. Il a refusé. Il s'est alors accoutumé à ces nuits passées dans un conteneur ou une cave, « comme un homme préhistorique ». Nidal n'est pas un cas isolé mais plutôt banal : il estime qu'à Har Homa, il y a entre 300 et 400 travailleurs illégaux. Selon les Organisations des droits de l'homme, environ un tiers des 68 000 Palestiniens qui viennent chaque jour travailler en Israël sont clandestins.

Quant au « mur », sa construction se poursuit lentement, pour encercler dans son périmètre de sécurité les blocs de colonies israéliennes situées à l'est de la « ligne verte », la ligne de démarcation d'avant

[2127] Laurent Zecchini «Nous resterons ici jusqu'à l'éternité», Le Monde 6 octobre 2009, p. 3.

[2128] Laurent Zecchini «Fête de la bière… en Palestine», Le Monde 6 octobre 2009, p. 3.

[2129] *Ibid*., p. III

[2130] Gilles Deleuze « Qu'est-ce-que la philosophie ? », op. cité, p. 159. Il précise un peu plus loin : «Les affects sont précisément ces devenirs non humains de l'homme, comme les percepts (y compris la ville) sont les paysages non humains de la nature ». (p. 160). « L'affect ne dépasse pas mois les affections que le percept, les perceptions. » (p. 162)

[2131] Reportage de Laurent Zecchini « Le « mur » ou la misère, le dilemme de Nidal, travailleur palestinien clandestin », Le Monde 14 nov. 2009, p. 8.

1967. Environ 60% des quelque 750 kilomètres de tracé sont achevés. Quarante-cinq kilomètres sont constitués d'un véritable mur de béton. Le reste est matérialisé par une barrière grillagée munie de détecteurs électroniques, protégée de barbelés. L'essentiel de cette frontière «rouée[2132]» entre Israël et la Cisjordanie est invisible pour la majorité des Israéliens qui vivent dans des zones organisées éloignées de la « barrière de sécurité », sans conscience de sa continuité ni du sentiment d'apartheid qu'il crée pour les Palestiniens[2133].

Coup d'arrêt récent sur ce découpage de l'espace par le transcendantal étatique et à la « barrière de sécurité » (le « mur ») qui trace son sillon voyou[2134] en Cisjordanie. Le quotidien « Yedioth Aharonoth » de jeudi 31 décembre 2009 a fait état de la colère du premier ministre israélien, Benyamin Nétanyahou, contre l'avis juridique rendu par la Cour suprême d'Israël permettant de nouveau aux Palestiniens à emprunter la « route 443 » qui relie Jérusalem à Tel Aviv. En octobre 2002, au plus fort de la seconde Intifada, le gouvernement leur en avait interdit l'usage à la suite de tirs contre des véhicules circulant sur la voie, qui avaient coûté la vie à six Israéliens. Les juges ont estimé que « la liberté de mouvement est un droit fondamental », et que des dispositions qui « interdisent complètement le trafic palestinien sur la route ne sont pas conforme avec les règles du droit international ».

Inquiet de ce qu'il considère comme un dangereux précédent, le ministère de la défense fourbit sa défense juridique en prévision d'une multiplication de démarches similaires : il reste plus de soixante kilomètres de routes réservées aux seuls Israéliens en Cisjordanie[2135].

Et Alain Badiou ne sait pas encore que l'Egypte vient de lancer la construction d'un mur séparant sa frontière de celle de la bande de Gaza. Pour les autorités égyptiennes, il s'agit de fermer les tunnels souterrains reliant les deux territoires et d'éviter l'entrée en masse de milliers de Palestiniens. Le mur, haut de trois mètres, sera construit en pierre et s'étendra le long des quatorze kilomètres de la frontière. Notre reporter d'idées n'a pas le don d'ubiquité et ne peut pas tout voir, par exemple la galère des marins pêcheurs de la bande de Gaza sous blocus israélien. Les embarcations palestiniennes doivent pêcher très près du rivage. Au loin, les patrouilleurs surveillent et les incidents se multiplient[2136]. Mais, même s'il ne s'attarde pas sur le sujet, le philosophe de la rue d'Ulm sait bien qu'à Gaza, le Hamas contrôle de près « l'économie des tunnels » vers l'Egypte. Le mouvement de résistance islamique délivre les permis de construire[2137], prélève des impôts en nature et décide de ce qui peut être importé via le réseau de près d'un millier de tunnels. A chacun son découpage de fortune de l'espace !

Flash back : reportage début 2009 à Gaza dévastée. Dans les rues de Jabaliya, les enfants ont trouvé un nouveau divertissement. Ils collectionnent les éclats d'obus et de missiles. Ils déterrent du sable des morceaux d'une fibre compacte qui s'enflamment immédiatement au contact de l'air et qu'ils tentent difficilement d'éteindre avec leurs pieds. « C'est du phosphore. Regardez comme ça brûle ». Sur les murs de cette rue, des traces noirâtres sont visibles. Les bombes ont projeté partout ce produit chimique qui a incendié une petite fabrique de papier. « C'est la première fois que je vois cela après trente-huit ans d'occupation israélienne », s'exclame Mohammed Abed Rabbo. Dans son costume trois pièces, cette figure du quartier porte le deuil. Six membres de sa famille ont été fauchés par une bombe devant un

[2132] Jacques Derrida «Voyous», Paris, Galilée, 2003, p. 42 : «Il y a donc bien dans l'idée du «roué» une allusion à la débauche, à la perversité, à l'irrespect subversif des principes, des normes, et des bonnes manières, du droit et des lois qui gouvernent le cercle de la bonne société, de la société bien-pensante et des bonnes moeurs. «Roué» qualifie un dévoiement qui appelle l'exclusion et la punition.»

[2133] *Ibid*., p. 8.

[2134] «Voyous», op. cité, p. 42 : «Si le voyou est un dévoyé, le devenir-voyou n'est jamais loin d'une scène de séduction.»Séduire» veut dire aussi «dévoyer» (seducere), «attirer hors du droit chemin», «conduire à l'écart de la bonne voie».»

[2135] Laurent Zecchini « Bataille juridique autour de l'usage d'une route en Cisjordanie », Le Monde 2 janvier 2010, p. 5

[2136] Reportage de Laurent Zecchini, envoyé spécial à Gaza. Le Monde 14 octobre 2009. «Maintenant, ils étranglent la mer», déclare Nizar Ayash du syndicat des pêcheurs qui décompte plus de deux cents incidents, vingt blessés et quatre pêcheurs tués depuis la fin de la guerre de Gaza.

[2137] Droit de 3000 dollars, soit 2033 euros par tunnel.

magasin, le 10 janvier. Ils étaient venus s'approvisionner pendant les trois heures de trêve décrétées par Israël pour permettre aux Gazaouis de souffler.

Le cratère de la bombe est toujours là. Des éclats ont constellé le mur et le rideau métallique de la boutique. Le père de la septième victime, âgée de 16 ans, ne décolère pas. « Dites bien aux dirigeants des nations occidentales que ces sept innocents sont morts pour rien. Qu'ici, il n'y a jamais eu de tirs de roquettes. Que c'est un acte criminel. Que les Israéliens nous en donnent la preuve, puisqu'il surveille tout depuis le ciel », enrage Rehbi Hussein Heid. Entre ses mains, il tient une feuille de papier avec tous les noms des morts et des blessés, ainsi que leur âge, qu'il énumère à plusieurs reprises, comme pour se persuader qu'ils sont bien morts[2138].

« On écrit toujours pour donner la vie, pour libérer la vie là où elle est emprisonnée, pour tracer des lignes de fuite (…) En philosophie, c'est comme dans un roman : on doit se demander « qu'est-ce qui va arriver ? », « qu'est-ce-qui s'est passé ? » Seulement, les personnages sont des concepts, et les milieux, les paysages sont des espaces-temps[2139] ». Le reportage d'idées en Palestine et en Israël, qui flirte avec les concepts, permet de mieux définir l'Etat comme une découpe transcendantale[2140] du lieu politique. La voiture diplomatique du philosophe, enfant de Marx et de Mao, a, certes, sans doute plus de chance que le taxi collectif du docteur et les bouteilles de Coca-Cola dans ce jeu truqué et encombré de barrages israéliens. A l'université de Jérusalem et sur son campus apposé à un « mur »[2141], Alain Badiou arrive finalement à temps - sans croiser son « meilleur ennemi », Bernard Henri Lévy, parqué avec la presse internationale à la périphérie de Gaza- pour donner une conférence sous l'œil d'une gigantesque vidéo surveillance panoptique plantée sur la colline avoisinante. Il voit de sa chaire que l'espace est là-bas constamment exposé et pas seulement découpé. Les contrôles capricieux et multiples s'insinuent dans l'existence et compliquent tout déplacement, même le plus anodin. La découpe de l'espace est arbitraire entre Naplouse et Ramallah, parfois anodin et routinier, parfois sévère et rigoureux. Nulle part n'est aussi visible et évident la formule de Hegel sur la philosophie du droit, à savoir : si l'Etat est la plus haute idée du collectif, la plus haute réalisation de son essence est la guerre qui est intrinsèque à la situation. On ne peut parler dans ce cas de bavure ou d'erreur, mais de logique implacable. C'est pourquoi, conclut-il, il faut en finir une fois pour toutes avec la corrélation de la plainte[2142] et du sacrifice qui obscurcit la question politique de l'émancipation. L'ironie et la distanciation sont aussi nécessaires bien que difficiles à exercer dans un tel contexte.

Faux/vrai, vrai/faux. Décor Potenkime là où le reporter ne l'attend guère mais qui illustre mieux que tout discours ou démonstration péremptoire la situation des Palestiniens. Avec les tristes zèbres au «zoo de la Joie» de la bande de Gaza. Deux ânes peints en noir et blanc tentent en vain de tromper leur monde dans le modeste parc animalier de Mahmoud Barghouti. Les zèbres authentiques sont morts de faim, comme la plupart des autres animaux. Le propriétaire aurait pu importer des remplaçants par les tunnels de contrebande reliés à l'Égypte, où transitent des vaches et des voitures en pièces détachées. Mais les équidés sauvages auraient coûté 20 000 euros pièce, si l'on en croit les estimations comptables du directeur qui gère la pénurie. Alors qu'un bourricot autochtone de bonne qualité se négocie

[2138] Michel Bôle Richard « Ruines, pleurs et deuil : dans Gaza dévastée », reportage à la une du Monde 22 janvier 2009, repris dans le numéro anniversaire « 20 000 jours à la « Une » » du Monde 15 mai 2009.

[2139] Gilles Deleuze « Pourparlers 1972-1990 », op. cité, p.192.

[2140] La notion de monde traite de la consistance relationnelle, de l'apparaître. Transcendantal nomme donc les opérateurs de l'identité entre logique et apparaître. Un monde ne se réduit pas à sa multiplicité, qui cependant est bien son être même, et suppose en même temps une organisation transcendantale, si on suit le dernier Badiou de « Logiques des mondes », tome 2 de « L'être et l'événement » qui tient compte des objections constructives du tome I.

[2141] Le film presque muet de Georgi Lazarewski « Le Jardin de Jad », diffusé sur Arte en avril 2009, restitue le morne quotidien d'une maison de retraite, « Notre Dame des Douleurs », côté palestinien. Les journées de ses pensionnaires, touchants, sont ponctuées par des petites scènes anodines, centrées sur le « mur ». Silences compris et plus significatifs que les lamentations et son fameux mur à Jérusalem.

[2142] Précisons pour éviter toute ambiguïté conceptuelle et sans être foncièrement nietzschéen pour autant que la plainte ne s'incarne pas plus dans la protestation humanitaire que dans l'idéologie du martyr.

à 450 euros. Bien sûr, pour ce prix-là, on n'a qu'un faux zèbre. Mais M. Barghouti est en phase avec la situation économique. Gaza est habituée aux ersatz. Depuis le début du blocus israélien, instauré en 2007 après la prise de pouvoir du Hamas, les boutiques croulent sous les produits égyptiens de mauvaise qualité : cigarettes à goût de foin, prises de courant qui durent trois jours, réfrigérateurs en panne au bout de trois mois. M. Barghouti a repeint ses baudets de rayures avec de la teinture pour cheveux française, «la meilleure», dit-il - mais une rareté à Gaza. La démarche du patron du «zoo de la Joie» n'est sans doute pas dénuée d'humour surréaliste, compris surtout des enfants. «Je sais bien que ce n'est pas un vrai zèbre», a dit Yara el-Masri, visiteuse du zoo, 4 ans et demi.

Le journaliste reporter est ici un montreur d'affects (émotions) alors que l'artiste est un inventeur d'affects, tous deux en rapport avec les percepts ou les visions qu'ils nous donnent. Le reporter d'idées va plus loin en apprivoisant la situation avec quelques concepts pour éclairer l'événement. Il sait aussi que 4577 Palestiniens ont été déchus de leur droit de résidence à Jérusalement-Est en 2008 et que la situation à Jérusalement-Est pèse sur les relations entre Israël et les Européens. A tel point que « s'il doit y avoir une véritable paix, une solution doit être trouvée pour résoudre le statut de Jérusalem comme capitale des deux Etats » selon les conclusions d'un projet de résolution de la présidence suédoise de l'Union européenne prônant le partage de la Ville sainte afin d'endiguer la politique rampante de judaïser entièrement la ville[2143]. A Qalandia, le camp de réfugiés proche de Jérusalem qui a été le foyer d'afrontements avec l'armée israélienne à la mi-mars 2010, les adultes vivotent grâce aux programmes d'urgence des Nations Unies ou grâce à leurs maigres salaires de fonctionnaires. Ils ne peuvent plus aller travailler en Israël, tandis que les jeunes rêvent d'une troisième Intifada. Le trafic est redevenu fluide sur la route qui mène au point de passage surveillé par les Israéliens, sas d'entrée vers la ville sainte pour les habitants du nord de la Cisjordanie. La situation reste explosive : «Pour vaincre notre ennemi, tous les moyens sont bons, c'est écrit dans le Coran, professe Youssef, qui vient d'achever une peine de cinq ans de prison pour un projet d'attentat à Jérusalem. Ce n'est pas le Hamas qui décidera. Ce n'est pas l'Autorité Palestiniene qui nous en empêchera. C'est le peuple comme à chaque fois qui prendra l'initiative. Et les partis seront obligés de suivre[2144]».

Palestinien, palestinité, palestinude ? Bien calé dans son fauteuil de député israélien, Azmi Bishara aborde avec réticence ces interrogations existentielles qui renvoient à une situation franchement bancale à connotation nihiliste. « Je déteste ces questions conceptuelles presque anthropologiques » gronde-t-il avant de se lancer. Né dans une famille chrétienne de Nazareth, philosophe formé en Allemagne de l'Est qui enseigna à l'université de Bir Zeit en Cisjordanie, polémiste talentueux, Bishara a fondé, en 1996, le Rassemblement patriotique démocratique, un parti représenté à la Knesset qui s'efforce de faire la synthèse entre des aspirations identitaires arabes et la pérennité de l'Etat juif. « Le nationalisme palestinien a été un mouvement de réfugiés, il n'est pas né en Cisjordanie ni à Gaza, encore moins parmi les Palestiniens d'Israël, rappelle-t-il. Nous, nous avons vécu une toute autre histoire. » En 1949, ils sont un peu plus de 150 000, restés sur leurs terres au moment de la création de l'Etat d'Israël, alors que la partition de la Palestine et la première guerre israélo-arabe avaient entraîné le départ tragique de plus de 700 000 d'entre eux. « Pendant longtemps, ce fut la chape de plomb : un régime militaire[2145], pas de liberté d'expression, pas de possibilité de créer des partis politiques, sans parler des confiscations de terres, raconte le député. Il a fallu se débrouiller avec cette contradiction : être citoyen d'un Etat qui nous niait. ».

Les Palestiniens restés sur place ont-ils attendu la destruction d'Israël, qui figurait au programme de l'Organisation de libération de la Palestine à ses débuts ? Ils ne réclament pas aujourd'hui leur rattachement aux Palestiniens de Cisjordanie et de Gaza. Et les manifestations à l'annonce de la mort de Yasser Arafat, icône nationale palestinienne, le 11 novembre 2004, ont été autrement plus discrètes

[2143] Le Monde 4 décembre 2009, p. 9.

[2144] Benjamin Barthe «A Qalandia, les jeunes Palestiniens rêvent d'Intifada», Le Monde 26 mars 2010, p. 6.

[2145] Jusqu'en 1963.

dans leurs villes et villages que celles qu'avait suscitées la disparition de Gamal Abdel Nasser. « Les autochtones que nous sommes ne sont jamais déterminés en fonction de l'OLP, rappelle notre symptôme de reporter d'idées. Dans le même temps, nous nous sommes heurtés à une impossible égalité en Israël, puisque la nationalité juive, le caractère juif de l'Etat l'ont emporté sur la nationalité israélienne. »

Il forge et peaufine un nouveau syntagme pour mieux exprimer son idée. Les « Palestiniens d'Israël », une expression qu'il préfère de très loin à celle d «Arabes israéliens «, représentent aujourd'hui un cinquième de la population du pays, et ils se considèrent comme des citoyens de seconde zone. Avec la citoyenneté israélienne, « il est très important de préserver une identité nationale palestinienne, qui est le produit de notre histoire, de notre culture et de notre terre, tout en luttant contre le caractère sioniste de l'Etat israélien, estime-t-il. Nous ne pouvons toujours pas nous sentir pleinement israéliens, et si nous oublions que nous sommes palestiniens, nous courons le risque de nous définir uniquement par des critères confessionnels », qui conduiraient à la cassure entre chrétiens et musulmans. D'autant que, si la guerre de juin 1967 et la conquête de la Cisjordanie et de Gaza avaient indirectement permis de raffermir une culture commune, de part et d'autre de la « ligne verte », la frontière héritée de l'armistice de 1949, « on constate depuis 2002 un mouvement inverse », déplore le député, qui dénonce une implication forte de l'Etat d'Israël pour modifier les relations entre Palestiniens des deux communautés. « Il y a le mur, les check-points, mais également la nouvelle législation contre les mariages mixtes, un ensemble de mesures que j'explique tout autant par les raisons de sécurité que par la peur d'un Etat qui deviendrait binational. » Un Etat d'Israël « de tous ses citoyens », qu'appelle de ses vœux Azmi Bishara, mais qui s'oppose au credo de l'Etat juif.[2146]

En bon reporter d'idées qui a réussi à se débarrasser de ses lunettes idéologiques parisiennes, Alain Badiou se rend vite compte sur place - comme son «ennemi» BHL - de l'impossibilité d'entrer dans Gaza interdit aux étrangers et à la presse internationale afin de tenter de contrôler les images de guerre, tout en sachant que toute bonne image du conflit doit être volée à la propagande officielle. Penser debout, tel est son sage leitmotiv qui apparaît un peu fou dans un tel contexte.

La torsion est sans nulle doute une figure centrale de la pensée de notre reporter philosophe. Elle permet de dépasser les rapports traditionnels de fondation, d'englobement ou d'implication. Elle ne donne pas d'emblée une dualité, ou un face à face, que la subtilité des rapports ensuite envisagés ne suffit jamais à dégrossir, et dont on reste dépendant. A partir de découpages préformés ou enregistrés par l'Etat d'Israël qu'on peut disséquer avec lui en trois temps. 1/ Antagonisme juifs/arabes distillée et alimentée par les deux camps en présence 2/ Pas de différence religieuse et encore moins de guerre de religion, car on ne recense pas moins de 30% de chrétiens chez les Palestiniens. 3/ Pas non plus de réalité et de preuve tangible de deux Etats[2147]. C'est une thèse sans avenir car séparée de la réalité, et plus il y a de séparation, plus il y a violence[2148]. L'Etat israélien veut être l'Etat de l'autre Etat tandis que dans le camp opposé, Hamas et Fatah en font un enjeu de pouvoir.

Déjà, début 2005, Hussein J. Agha, politologue palestinien semblait « plutôt optimiste sur le long terme » et n'était plus certain qu'une solution palestinienne constitue l'avenir.

> « Il faut explorer de nouvelles pistes pour un avenir commun. Résoudre la question palestinienne en érigeant un Etat supplémentaire, alors que le monde se globalise, que l'idée d'Etat national se délite, me paraît de moins en moins convaincant. Un Etat de plus, est-ce le moyen le plus sûr d'assouvir l'aspiration des Israéliens à la sécurité et le rêve des Palestiniens : le respect de leur dignité, la liberté, un début de prospérité ? Jusqu'ici, l'Etat-nation a été la réponse dominante à ces questions. Les deux peuples, israélien et palestinien, le veulent. Aujourd'hui, début 2005, l'Etat binational n'est pas plau-

[2146] Patrice Claude « Les Palestiniens d'Israël ont vécu une tout autre histoire que les réfugiés », Le Monde 8 janvier 2005, p. VI.

[2147] Dans son ouvrage « Du Shah au Shah », Kapuscinski analyse bien le problème dialectique de la décomposition de l'appareil étatique dans l'Iran de la fin des années 1970, c'est-à-dire le moment symbolique de la mort du Shah d'Iran qui incarne alors le pouvoir comme mort-vivant.

[2148] A ce sujet, Zizek aime citer le mot de Benjamin : « Le fascisme est le signe latent de l'échec de la révolution ».

sible. Mais il n'est plus certain que la solution des deux Etats résoudra les problèmes fondamentaux. A savoir : la liberté, la dignité, la reconnaissance mutuelle de l'égalité en humanité[2149]. »

Posons bien l'enjeu de la situation née de la « totalité concrète » pour le dire comme Hegel et tenter de saisir cet écart entre la réalité et le concept qui fait partie de la réalité elle-même et justifie sans doute l'émergence de notre fiction théorique du «reporter d'idées». Avec quelques faits chiffrés : les Palestiniens sont neuf millions, mais seulement cinq millions sur leur terre, la Palestine historique, et encore moins, 3,8 millions dans les territoires aujourd'hui occupés par Israël, qu'ils revendiquent pour créer leur futur Etat. Les Palestiniens vivent éclatés entre ceux « de l'intérieur » - de la Palestine actuelle-, ceux restés dans l'Etat juif après sa création, en 1948, devenus citoyens israéliens, et ceux de l'exil, dans les pays avoisinants et ailleurs[2150]. Un film, un glacis, une gaze qui voile et dévoile de sa transparence la vérité de l'impossible reconnaissance que nous pouvons attendre si nous espérons trouver le moyen de dire « C'est lui ! c'est bien lui » (l'exclamation d'Aristote pour la mimesis ? Peut-on pour autant prétendre et soutenir que la situation de Gaza bombardée est proche de celles de la Commune de Paris et/ou du ghetto de Varsovie comme l'ont dit certains, dont Badiou lors de son séminaire à l'Ecole Normale Supérieure ?

Monstration/démonstration. Pour éclairer ce débat emprunt d'affects sur la Palestine avenir du peuple juif, précisons d'abord que la figure emblématique du grand reporter, Albert Londres a accompagné le départ des juifs vers la terre promise que l'Organisation sioniste a encouragé et développé depuis le congrès de Bâle de 1897. Petits et grands récits qui peuvent et doivent éclairer l'approche de l'intellectuel. Arrivé à Jaffa, le reporter Albert Londres observe l'hostilité qui dresse les Arabes contre les nouveaux venus. : « Sur la rive, les musulmans nous regardent. Ils n'ont pas l'air de vouloir nous tendre les bras ! » A Tel-Aviv, la seule ville au monde cent pour cent juive, qui a poussé comme un champignon en face de la Jaffa arabe, les Juifs que Londres voit ne sont plus ceux qui, enveloppés de leurs caftans, rasaient les murs dans les villes d'Europe centrale, notamment à Prague et à Varsovie. Presque tous sont jeunes. Ils passent « tête nue, rasé, le col ouvert, la poitrine à l'air et le pas sonore (…) Les Juives ont jeté leur perruque aux ordures. Cheveux au vent, elles vont les deux seins en avant. » Les enseignes d'avocats, de dentistes ou de coiffeurs prolifèrent, mais, dans « les colonies » qui se multiplient, « le docteur en droit est devenu terrassier, l'étudiant paysan. Ce casseur de pierres vendait des tableaux à Moscou[2151]. »

Chez les six cent mille Arabes, et dont, ajoute Albert Londres, « il convient de publier qu'ils n'avaient pas fait grand chose », l'inquiétude grandit devant les cent cinquante mille Juifs sans cesse rejoints par d'autres. Car les petits massacres ne les intimident plus. « Les Arabes tuaient-ils un Juif, les Juifs tuaient deux Arabes. Deux Juifs ? Quatre Arabes. » Aux yeux du reporter, le destin du nouvel Israël semble fixé : « Tu seras construite », dit le blason de Tel-Aviv ; « du jour de la première pierre, l'Arabe a répondu : « tu seras détruite. »

Quelques mois après son retour à Paris, en août 1929, des nouvelles tragiques arrivent de Palestine. Son reportage à peine publié, Londres repart pour un bref voyage. Tout a commencé par des manifestations à Jérusalem d'Arabes chantant « La religion de Mahomet défend son droit par l'épée ». Les Juifs qui étaient dans les rues ont été tués devant une police et une armée britanniques passives. « Les tueries de Hébron et de Safed », en Judée, deux villes arabes où il y a toujours eu une minorité juive, sont plus dramatique encore. A Hébron, qui compte à l'époque dix-huit mille Arabes, un millier de Juifs, nés dans la ville, tout comme leurs ancêtres, vivent dans le ghetto, où l'on pénètre par une porte

[2149] Fin de l'interview de Hussein J. Agha, Le Monde 8 janvier 2005, page VIII.

[2150] Pour en savoir plus, consulter Le Monde 8 janvier 2009. A l'occasion de l'élection, le 9 janvier 2005, du nouveau président de l'autorité palestinienne, le journal de référence bien diffusé à l'étranger avait cherché à comprendre dans un dossier encore d'actualité de huit pages intitulé « Les Palestiniens, une société éclatée », le quotidien de la société palestinienne, sa structure, ses espoirs et ses difficultés, et l'état d'esprit de ceux qui la constituent, plus diversifiée qu'on ne l'imagine. A comprendre aussi, les évolutions parmi les Palestiniens « de l'extérieur. »

[2151] Le Petit Parisien », 24 octobre 1929.

entre l'échoppe d'un marchand de babouches et celle d'un boucher. Le massacre s'est déroulé un 24 août. Ce jour là, des Juifs s'enfuient, prévenus par des voisins musulmans, « tous les Arabes ne sont pas des fanatiques », quelques uns sont cachés par eux. Albert Londres raconte ensuite le sort de la cinquantaine qui se sont réfugiés hors du ghetto, dans la Banque anglo-palestinienne :

> « C'était le samedi 24 à 9 heures du matin. Ayant fait sauter la porte de la banque leurs poursuivants leur coupèrent les mains, ils coupèrent les doigts, ils maintinrent des têtes au-dessus d'un réchaud, ils pratiquèrent l'énucléation des yeux. Un rabbin, immobile, recommandait à Dieu ses Juifs : on le scalpa. On emporta la cervelle. Sur les genoux de madame Sokolov, on assit six étudiants de la Yeschibah et, elle vivante, on les égorgea. On mutila les hommes. On outragea en même temps mères et filles de treize à soixante-cinq ans[2152]. »

Rassemblement/décentrement. Bien plus que les articles de Kessel en 1926, ce reportage défend la cause sioniste après avoir défendu les Juifs. Il ne parle pas de l'Allemagne où monte l'antisémitisme, où, quatre ans plus tard, Hitler va arriver au pouvoir, mais il montre que la question des Juifs en Europe couvait déjà et laisse entrevoir les drames que va connaître le Proche Orient[2153] : « Fuieriez-vous les pogroms d'Europe pour tomber dans ceux d'Orient ? demande-t-il aux nouveaux venus en Palestine[2154].

La vision d'un seul Etat

Conforté par sa vision du terrain et ses divers contacts sur place dans les deux camps, là-bas, Badiou, réputé pourtant pro-palestinien et mis sur la sellette depuis « Circonstances III » à propos de son déroulé du concept de « juif », nuance son point de vue théorico-politique en véritable reporter d'idées dont il nie pourtant la fiabilité conceptuelle de fiction théorique, sinon l'existence car, selon notre platonicien-lacanien, la dialectique est le faire apparaître de l'Idée. « En fait, il faut partir pour tenter d'en finir une fois pour toutes avec ce conflit de la singularité de la situation plutôt que d'opinions toutes faites. A savoir, jouer sur la multiplicité populaire pour imaginer et concevoir le syntagme impensable pour beaucoup d'une Palestine israélienne, c'est-à-dire la fiction politique d'un seul Etat[2155] dans lequel juifs et arabes puissent vivre en paix et ensemble. Enfin. Pour parvenir à cela, il faut arriver à ce que la population se tourne vers elle-même. A Naplouse fin 2008, j'ai connu et vu un Cercle des Lumières qui milite pour un rassemblement populaire en éclairant la situation où les gens n'ont aucune raison valable de ne pas vivre ensemble. En ce sens, la laïcité est une vraie question en Palestine : ce sont les laïcs des deux camps qui seront décisifs pour la paix. J'ai vu sur place un radicalisme israélien anti-militaire et la volonté palestinienne de dépasser l'opposition typique (Hamas/Fatah) du monde arabe contemporain[2156]. C'est rassurant en un sens et c'est pourquoi il faut soutenir que la population toute entière vit sans Etat légitime[2157] qu'il s'agisse d'un Etat militaire avec une armée sur-équipée ou

[2152] Le Petit Parisien, 28 et 30 octobre 1929.

[2153] Marc Martin » Les Grands reporters », op. cité, pp. 274-276.

[2154] Le Petit Parisien 24, 26 et 27 octobre 1929.

[2155] Hussein J. Agha, politologue palestinien, chargé des études sur le Proche-Orient au St Antony'College de l'université d'Oxford : « Imaginons deux Etats : ils ne seront pas égaux. Le palestinien devra être démilitarisé. Ca ne me scandalise pas. Mais reste une question : pourquoi devrai-je être démilitarisé alors qu'Israël, la Jordanie, la Syrie, l'Egypte ne le sont pas ? Pourquoi exiger de moi ce qu'on n'exige pas des autres ? Pourquoi ne pourrai-je avoir le plein contrôle de mes nappes phréatiques ? Si je suis un réfugié, pourquoi ne puis-je présenter mes papiers prouvant que j'avais des biens en toute propriété en Israël ? (…) Ainsi pensent les gens. Cette situation crée de la frustration, de l'amertume, de la rage. Il faut commencer par reconnaître l'égalité en dignité des Palestiniens. C'est le fond du problème. Et ces questions se perpétueront même si un Etat palestinien est créé. », in Le Monde 8 janvier 2005, dossier cité, page VIII.

[2156] Patrice Claude « Mountzer Al-Zaïdi l'Irak à ses pieds », Le Monde 20 février 2009, p. 3. « C'est sans doute une régression, mais pour exprimer le rejet d'une politique ou d'un politicien, la télévision a démontré une fois pour toutes qu'une galoche bien ciblée valait mille clichés d'horreurs ».

[2157] Ce qui explique pourquoi la population arabe a vu en Ben Laden « la lame que tout jeune arabe rêve d'enfoncer dans l'œil du despote qui mène son pays et dans celui de l'Amérique, allié complice d'Israël », commente Paul Virilio. Ben Laden est pour eux une espèce de Robin des Bois, un personnage doté d'une authentique conviction, capable de défier le pouvoir, capable d'abandonner sa vie de milliardaire en Arabie Saoudite pour s'en aller vivre dans des grottes en Afghanistan et y combattre les Soviétiques et ensuite les

du fantôme d'Etat sans moyens à la remorque des autres [2158] ». Badiou qui est pourtant plutôt sartrien, retrouve en Cisjordanie, sans le préciser, l'idée de Camus d'« une terre pour deux peuples », formulée à propos de l'Algérie. Idée originale qu'un homme d'affaires américano-palestinien, Bashar Masri, tente de matérialiser dans son projet de construire Rawabi, une cité idéale nouvelle près de Ramallah, malgré les obstacles politiques multiples (prolongation de son visa israélien, check-point d'Atara en surplomb du site de Rawabi, etc.). «Vit, travaille, grandit», assure le slogan de Rawabi. Un message qui a déjà séduit plus de 6000 acheteurs potentiels[2159].

Comme Bashar Masri, David Neuhaus, inlassable bâtisseur de ponts entre Arabes et Israéliens, pourrait figurer en bonne place dans ce Cercle des Lumières. De parents juifs, installés en Afrique du Sud après avoir fui l'Allemagne et le nazisme en 1936, il est venu à Jérusalem à l'âge de 15 ans, envoyé par son école privée de Johannesburg. C'est à cette occasion qu'il rencontre sa « mère spirituelle », la mère abbesse de l'église Sainte-Marie-Madeleine, une religieuse russe orthodoxe très âgée. «Croisement de l'idée et de l'événement» : sa trajectoire est désormais toute tracée. David fait part de ses intentions à ses parents qui ne comprennent pas comment il peut rejoindre « le camp des loups, les chrétiens qui ont persécuté les juifs pendant des siècles ». Devenu Israélien, il promet d'attendre dix ans avant de s'engager. Dix années au cours desquelles il va étudier à l'Université hébraïque de Jérusalem, lire les Evangiles et même étudier dans une yeshiva (école tamuldique) pour être sûr de la voie choisie. Baptisé en 1988, il choisit d'entrer chez les jésuites, « ces juifs de l'église », comme il le souligne, parce qu'ils laissent « plus de place à l'individu, à l'esprit critique, à l'intellect ». Ses études l'amènent aux Etats-Unis, en Egypte, en France et en Italie, et s'achèvent avec une licence pontificale en Exégèse. Il enseigne aujourd'hui cette discipline au séminaire de Beit Jala, près de Bethléem et à l'Université catholique de cette même ville. A 47 ans accédant à la fonction de vicaire pour les catholiques d'expression hébraïque, David Neuhaus n'a pas abandonné un engagement ancien en faveur de « la justice et de la paix en Israël-Palestine ». pendant de longues années, il a milité dans des organisations des droits de l'homme. Il était un prêtre engagé, mais, aujourd'hui, ses fonctions l'obligent à plus de discrétion. Ce combat, il l'a commencé dès son adolescence en Afrique du Sud. Il militait contre l'Apartheid et donnait des cours à des Noirs privés d'écoles après les émeutes de Soweto en 1976.

Quel parallèle dresse-t-il entre les deux situations ? « En Afrique du Sud, l'idée principale était la séparation. Ici, on veut faire disparaître les Palestiniens. On les encourage à partir. » Sa mission principale est d'établir des ponts car « les gens vivent dans leur peur, dans leurs convictions qui sont basées sur des stéréotypes, dans ce complexe de victimes. Je passe d'un côté à l'autre pour dire aux Israéliens que les Arabes ne sont pas des monstres et aux Arabes que les Israéliens ne sont pas, eux non plus des monstres. Pour l'instant, nous avons échoué » reconnaît-il avant d'ajouter : « Je me souviens que 1985, en Afrique du Sud, fut une année particulièrement dramatique. Qui aurait pensé que moins de dix ans plus tard, l'Apartheid serait aboli ? C'était indispensable ! » Pour David Neuhaus, tous les conflits « décentreurs » finissent par se terminer. Il espère que le travail entrepris par les défenseurs de l'homme changera les mentalités. Alors, bien que les chrétiens soient de moins en moins influents sur ces terres déchirées et que les laïcs commencent à avoir droit de cité, l'ecclésiastique parlant hébreu et arabe rêve d'être un trait d'union. Il est convaincu qu'« actuellement, l'attitude de refus persiste car le conflit reste « bon marché. Quand le prix à payer sera trop élevé, des solutions vont émerger[2160] ».

Américains. « Il est, dans ce sens, une figure bien plus intègre que ne l'est un seul des dirigeants arabes de sa génération ». Les débats de l'Obs Paul Virilio « Clausewitz aux Invalides » Le Nouvel Observateur, N°2004, 3-9 avril 2003, p. 56.

[2158] Alain Badiou Séminaire « Platon aujourd'hui », 20 janvier 2009, ENS, 29 rue d'Ulm, Paris.

[2159] Benjamin Barthe, envoyé spécial à Ramallah «Une ville rêvée en Palestine», Le Monde 23 février 2010, p. 3.

[2160] Michèle Bôle-Richard « Le vicaire David Neuhaus, bâtisseur de ponts entre Arabes et Israéliens », Le Monde 13 mai 2009, p. 6.

On n'en est, hélas, pas là[2161]. Pas dupe et connaissant ses classiques marxistes[2162], notre reporter philosophe Badiou en Palestine et Israël rapporte et saisit la présence d'une loi sans loi, avec dénégation de ce qui constitue une règle[2163] et reporte une figure particulière de la théorie de Clausewitz sur le rapport de la montée des extrêmes. Baril de poudre en Moyen Orient comme les Balkans à la veille de la première guerre, après l'assassinat en 1914 de l'archiduc autrichien par le Serbe Gavrilo Princip. « Tout cela revient à tenter d'affirmer une existence sans référence à une composition chronique d'identités[2164]. On peut craindre aussi que cette figure fantoche de l'Etat qui est celle de l'Egypte, avec son gouvernement corrompu face à une opposition islamique intransigeante, ne soit sans doute pas le meilleur allié pour jouer les médiateurs efficaces dans ce conflit entre Palestine et Israël.[2165] »

Avec le recul, une vérité s'impose : la stratégie médiatique choisie par les dirigeants israéliens lors du siège de Gaza n'aura pas fonctionné. Pire encore : elle se sera retournée contre ses initiateurs. A posteriori, ces derniers risquent de faire figure de gribouilles. Pour la première fois en effet, Israël avait fait un choix radical : celui d'interdire le théâtre des opérations à la presse étrangère. Faisant cela, l'état hébreu voulait éviter la diffusion à travers le monde d'images sanglantes, accusatrices, politiquement explosives. Rarement un conflit aura donné lieu à un tel déluge de séquences terribles, de scènes effroyables avec corps d'enfants déchiquetés et femmes hurlant leur chagrin dans les ruines. Comment les israéliens ont-ils pu commettre une telle bévue ? Comment ont-ils pu oublier une telle vérité première : le marché international des images n'est plus contrôlable. Nul ne peut verrouiller l'information audiovisuelle comme autrefois. Sauf à brouiller toutes les antennes radio et les circuits internet. Et encore, même dans ce cas, un blocus hermétique des images serait d'autant moins possible qu'il se trouverait toujours des particuliers pour diffuser des vidéos sur Internet. Songeons aux vains efforts des dirigeants chinois au Tibet…

« Penser, c'est toujours suivre une ligne de sorcière »[2166], notamment ici si l'on suit le rapport entre la faiblesse et la force qui avait tant fasciné Nietzsche. Alain Badiou, reporter qui s'ignore mais sait que le propre du concept est de rendre les composantes inséparables de lui, voit là-bas une monstration de la faiblesse qui en constitue une force. A savoir, le sentiment qu'on n'est absolument pas contraint par la situation. Le concept dit l'événement, non la chose. Un signe qui pourtant ne trompe pas et reporté plus tard par le journaliste : « Dans les quartiers et les villages les plus détruits de la bande de Gaza, il est très rare de trouver des douilles de kalachnikov sur le sol. Ce qui conforte l'idée émise par la plupart des experts militaires indépendants : le Hamas s'est très peu battu. Ses combattants préférant se terrer, il a dès lors subi très peu de dégâts, ce qui explique aussi les pertes très limitées de l'armée israélienne : dix soldats tués, dont quatre par des « tirs amis ». C'est donc essentiellement la population civile qui a été sous le feu de l'armée israélienne[2167]. »

[2161] Au 4e jour de sa visite en Terre sainte, Benoît XVI a lui aussi condamné en Cisjordanie le mur érigé en Israël. Dans le camp de réfugiés d'Aïda, le pape a jugé « tragique de voir des murs continuer à être construits dans un monde où les frontières sont de plus en plus ouvertes » Au moment de prendre congé du président de l'Autorité palestinienne, Mahmound Abbas,le Pape a précisé : « J'ai vu le Mur qui fait intrusion dans vos territoires, séparant des voisins et divisant des familles. Bien que les murs puissent être facilement construits, nous savons qu'ils ne subsistent pas toujours. Ils peuvent être abattus.» Le Monde 15 mai 2009, Stéphanie Le Bars « A Bethléem, le pape a su toucher les Palestiniens », p. 5.

[2162] Il faut éviter, note justement Badiou le piège anti-philosophique dans lequel tombe Marx dans « l'Idéologie allemande » des années 1840-1850, piège qu'il évite ensuite dans « Le Capital » sur le fétichisme de la marchandise et le problème de la représentation..

[2163] Ainsi, l'élection du Hamas viole cette loi sans loi non écrite des Etats « éclairés », car ne doit être élu que celui qui doit être élu c'est-à-dire le bon (le Fatah) qui a été choisi par les grandes puissances qui tirent les ficelles de ce conflit.

[2164] « Identités surmontées » dirait Hegel.

[2165] Paroles prises au vol, formules «volées «au cours du Séminaire ENS du 20 janvier 2009.

[2166] Gilles Deleuze, Félix Guattari « Qu'est-ce-que la philosophie ? », Paris, Minuit, 1991, p. 44.

[2167] Jean-Pierre Perrin « Gaza le bilan qui accable Tsahal », Libération 6 février 2009, p. 6. Outre 1285 morts, dont 70% de civils et 4336 blessés, 24000 à 4000 maisons ont été entièrement détruites et 17000 autres endommagées sur la bande de Gaza, selon les diverses estimations dignes de foi.

Interdit de Gaza, le normalien professeur émérite « voit » l'université Al Qods de Jérusalem ouverte aux étrangers, aux femmes, etc., qui montre sa diversité malgré le mur contigu et l'oppression manifeste pour les civils, comme nous avons pu aussi déjà le constater il y a une décennie en voyant un père de famille allant dans la Ville sainte, entre deux alertes et sur le qui-vive, au restaurant avec ses enfants et sa kalachnikov… Certains écrivains reporters possèdent l'immense privilège de pouvoir se dépayser aussi souvent qu'ils le désirent[2168]. Tout chambouler, fermer la porte, passer d'un univers à l'autre pour mieux entrer dans le « vif du sujet » de l'époque, « porter la plume là où ça fait mal ». Dans Gaza en ruine avec son université d'Al-Azhar qui a aussi souffert du siège, l'armée israélienne continue « la politique du fou » chère à Richard Nixon et bien analysée par Noam Chomsky[2169], à savoir convaincre l'adversaire, le Hamas, qu'on peut faire n'importe quoi, qu'on n'a pas de norme et encore moins d'éthique. Le fort écrase le faible et montre sa puissance au monde : logique de guerre qui s'inspire d'une sorte de dissymétrie de la puissance. Sous le déluge des armes s'inscrit le principe d'illimitation inaugurée en 1945 lors du lâchage de deux bombes nucléaires sur Hiroshima et Nagasaki. Outre le concept d'état scélérat ou voyou qui a remplacé aujourd'hui l'ennemi communiste, les Etats dits « éclairés » comme les Etats-Unis et son allié Israël développent la « théorie du fou » pour se faire craindre et obéir. « Nos ennemis doivent comprendre que nous sommes des fous imprévisibles, détenteurs d'une incroyable force de frappe ». Par exemple, l'armée américaine en Irak comme l'armée israélienne à Gaza ont interdit ou retardé le passage des ambulances. Cette « politique du fou » est d'autant plus simple à mettre en pratique que les Etats dits « éclairés » se placent volontiers hors de la loi internationale, par exemple en violant la chartre des Nations-Unies lors de l'intervention en Irak.

Comme Serge Moati qui, sur Arte qui consacra, en avril 2009, une journée spéciale à la Ville sainte, s'improvise « Promeneur de Jérusalem », Alain Badiou arpente le terrain entre deux barrages et serpente entre la Cisjordanie et Israël. Il donne aussi une conférence à l'université Al Qods de Jérusalem où étudiants palestiniens et israéliens l'écoutent religieusement évoquer l'idée d'un seul Etat laïc où ils pourraient tous cohabiter en faisant l'économie de la terreur. Même si, ici comme ailleurs, les luttes de pouvoir n'épargnent pas les universités palestiniennes qui accueillent 120000 étudiants et subissent les dysfonctionnements récurrents occasionnés par la présence de l'armée israélienne, Tsahal.

Notre reporter d'idées n'a pas (encore) visionné le film franco-palestinien d'Eli Suleiman « Le Temps qu'il reste » qui relate, de 1948 à nos jours, l'histoire d'Israël et des Palestiniens, à travers la chronique intime d'une famille. Ironie du sort des hommes arbitrairement opposés : après avoir sauvé un soldat israélien d'une explosion, le père d'Elia est hospitalisé à côté de lui, mais séparée par un rideau… Scène qui annonce celle du rêve où Elia saute à la perche par dessus le mur séparant Israël et les « territoires ». Le film cultive une forme d'insurrection par l'esprit, entendez cette façon d'avoir de l'humour avec mauvaise humeur : il traque les instants où les ennemis se trouvent un langage commun, notamment le silence qui est à la fois une arme (une manifestation de désapprobation) et un moment de partage[2170]. On est saisi par ce qu'exhume de souffrance cet échange de réplique entre un soldat israélien et un Palestinien :

- Rentre chez toi !

- Toi, rentre chez toi ! »

Tandis que sur Arte, on cède volontiers à l'humour intelligent et espiègle de l'Afro-Palestinien Ali Jiddah, ancien militant du FPLP, qui a passé dix-huit ans dans les prisons israéliennes. Cet utopiste

[2168] Par exemple, Jean Cuisenier, ethnologue, helléniste et navigateur, a consacré sa vie et deux expéditions en Méditerranée à tracer le voyage d'Ulysse. Il déclare : « Pour nous, l'« Odyssée » dessine une figure de l'homme contraint d'aller toujours plus loin, d'affronter des terres et des mondes inconnus : c'est son destin. Ulysse l'homme aux mille tours, est l'archétype de notre humanité aujourd'hui embarquée dans des navigations incertaines vers des mondes futurs aux contours flous, et nous vivons dans l'espoir de nous retrouver chez nous, comme Ulysse retrouve Ithaque, son fils, son épouse et son père. » Le Nouvel Observateur 17-23 juillet 2008 « J'ai navigué avec Ulysse », propos recueillis par Jean-Paul Mari, p. 20.

[2169] « De la guerre comme politique étrangère des Etats-Unis», Marseille, Agone, 2001.

[2170] Jean-Luc Drouin »Etre drôle et facétieux sur fond de tristesse infinie», Le Monde 12 août 2009, p. 16.

compare le Hamas aux extrémistes de la droite israélienne, et rêve comme Badiou d'un seul Etat pour les deux peuples ! Quant à la Palestinienne Huda al-Iman, professeur à l'université Al Qods, elle ne cache pas sa tristesse : malgré sa carte d'identité israélienne, elle ne peut se déplacer hors de la ville. Elle aussi souligne sa préférence pour une Etat laïc. Dans la bande de Gaza qui abrite trois établissements universitaires, la coupure des routes entre le Nord et le Sud perturbe régulièrement les cours. Dans cette société éclatée[2171], l'université islamique, la plus performante, a cherché des parades en installant des antennes dans le sud du territoire ou en finançant des logements dans la ville de Gaza dont les murs n'ont guère résisté au bombardement sans limite. La violence de l'actualité est inoculée ici dans la vie quotidienne.

Ce vaccin de l'information - comme les ruses de Mithridate pour maîtriser le poison dans son corps - conjure le sceptre de notre fragilité devant le terrorisme résistant. Concernant le pilonnage de Gaza, les télévisions du monde entier, privées du travail de leurs envoyés spéciaux –cantonnés à la périphérie du territoire-, n'ont eu d'autres choix que de reprendre les reportages diffusés par les chaînes arabes, et notamment Al-Jazira. Ce sont bien ces images qui ont circulé pendant des semaines d'un bout à l'autre de la planète. Avec l'effet ravageur que l'on sait. La censure imposée aux télévisions occidentales a donc eu l'effet inverse de celui recherché par Israël. Les images effrayantes venues des équipes arabes présentes sur place étaient sans doute mise en scène à dessein, mais il n'empêche qu'elles montraient des choses tragiquement vraies. Dans ce contexte, la bataille médiatique était perdue d'avance. Que pesaient les sempiternels reportages dans la ville de Sdérot recevant quelques roquettes, notamment sur les écoles, au regard des bombardements massifs de Gaza, tels qu'ils étaient montrés à l'ensemble du monde extérieur ? La disproportion était telle que l'effet symbolique se retournait aussitôt contre Israël. La leçon est simple : il faut se faire à cette réalité médiatique nouvelle : on ne peut plus verrouiller ni même filtrer l'information[2172]. Faute de pouvoir censurer, il faut prendre l'habitude de mieux réfléchir devant le flux des images qu'on nous déverse à profusion. Est-ce un problème ?[2173]

Trois documentaires diffusés récemment méritent le détour, alors que l'actualité ingérée à haute dose, voire en overdose, risque de nous piéger dans une relation au réel faite de honte et de compromis. L'inédit de Pierre-Henri Salfaty « Jérusalem(s) » suit deux guides : une israélienne et une arabe. Chacune interprète l'histoire à sa manière… Un troisième, musulman, reste un peu en retrait… Entre les murs du Saint-Sépulcre, coptes, Grecs, syriaques, Arméniens et franciscains se querellent sur la tombe de Jésus… Le gardien, lui, est musulman. Le plus drôle et le plus fou est le « syndrome de Jérusalem ». Il touche de plus en plus d'illuminés qui se prennent pour le Messie. La légende dit que, lorsque la Porte Dorée, murée par l'Empire Ottoman s'ouvrira, le Messie pourra arriver…

Mais poursuivons et complètons historiquement notre reportage d'idées en Palestine avec Liran Atzmor et son « Mai 1948, la bataille de Jérusalem ». A l'aide d'archives exceptionnelles, on découvre la première guerre israélo-arabe. Jack Padwa, un Britannique de 92 ans, visionne une bobine du premier film pionnier qu'il a produit dans les années 1950, « Colline 24 ne répond plus ». Il raconte l'enthousiasme qui régnait lors du tournage. Deux photographes, qui ont immortalisé ce premier conflit, ne sont plus de ce monde. John Philipps, envoyé spécial de « Life Magazine », a filmé les juifs de la Vieille Ville et leur reddition. Quant à Ali Za'arur, natif de Jérusalem, il a filmé cette bataille décisive côté jordanien. Son fils montre aujourd'hui les 380 négatifs qu'il a bien cachés. Sur ces vieilles photos apparaît l'embryon du conflit iraélo-palestinien. Affect/percept. La tristesse du fils Za'arur est bouleversante

[2171] « Etre chez soi ? c'est une question très difficile pour n'importe quel Palestinien », déclare Rashid Khalidi, historien, auteur de « L'Identité palestinienne » (Paris, La Fabrique, 2003), et détenteur de la chaire Edward-Saïd à l'université Columbia de New York. Mais il ajoute immédiatement et plus subtilement en bon reporter d'idées qui se respecte : « C'est une question difficile aussi pour les Américains. On n'a pas la même notion de racines qu'en Europe ou dans le monde arabe ». Le monde 8 janvier 2005, p. VII.

[2172] Gardons à l'esprit que, le 30 décembre 2006, les chaînes françaises avaient décidé, légitimement, de ne pas diffuser les images de la pendaison de Saddam Hussein. Or, dans le quart d'heure suivant, elles étaient vues par le monde entier… via Internet.

[2173] Pour en savoir plus, lire la chronique « Ecouter voir » de Jean-Claude Guillebaud « Déroute d'une censure » TéléObs 24-30 janvier 2009, p. 66.

lorsqu'il parle d'un album photo, volé durant la guerre des Six-Jours en 1967. Ce dernier a été retrouvé aux archives du ministère de la Défense israélien, qui vient de le restituer à son propriétaire.

Hétérotopie en Cisjordanie sur fond de consultations particulières et de découpages de l'espace : depuis 1988, des médecins juifs et arabes, réunis au sein d'une association israélienne, soignent ensemble les Palestiniens des terroritoires occupés. Certes, le gouvernement israélien considère d'un oeil critique cette association de «gauchistes humanitaires[2174]».Cette caravane insolite comprenant soixante dix praticiens parmi les plus assidus suscite d'interminables tracasseries sécuritaires. La vocation de Physicians for Human Rights (Médecins pour les droits de l'homme) n'est pas facile à expliquer à des militaires habitués à considérer tout Palestinien comme un terroriste en puissance : des juifs qui veulent soulager les souffrances du peuple palestinien, c'est suspect… Par chance, les deux minibus ne seront pas retenus longtemps au check-point de Bethléem. Le professeur Raphi Walden, qui en est la cheville ouvrière, insiste sur la mission de l'association de présenter un visage moins manichéen de la société israélienne et des relations israélo-palestiniennes. «Notre démarche est humanitaire, mais aussi politique : en manifestant notre solidarité avec le peuple palestinien, nous voulons montrer que les Israéliens sont pas tous comme ceux que les habitants rencontrent aux checks-points, l'arme à la main».

Visibilité/Invisibilité bis repetitas autour de ce conflit endémique. Sur Internet, au Monde.fr, les sujets « Proche-Orient » sont « prémodérés » - relus attentivement avant publication. Les autres a postériori. Au Figaro.fr toutes les réactions des internautes –pas seulement les sujets brûlants – sont vérifiées avant leur mise en ligne. Pour éviter les débordements, Yahoo ! a renoncé aux forums de discussion « Israël » et « Palestine ». Il faut clinquer sur l'onglet « Afrique » pour découvrir que ses internautes en débattent quand même sous le titre provocateur « Le bon côté du génocide de Gaza ». Un tel vocabulaire est banni ailleurs ou n'y fait pas long feu, alors que chez Yahoo ! la discussion sur ce prétendu « génocide » se poursuit depuis janvier 2009[2175]. En 1998, les salafistes palestiniens[2176] ont créé une chaîne de télévision, El Rissala (La Vocation, Le Message). Si elle diffuse des chants religieux, des images de la première Intifada et de la guerre en Tchétchénie, aucune carte de Palestine n'y apparaît. Lapsus significatif ? Symptôme de l'inflation de l'anti-terrorisme ? Le vrai terrorisme est sans doute du côté de l'Etat qui vise à créer une opinion craintive. La norme n'est pas transitive à la description analytique, dans la mesure où, si l'on est platonicien comme Badiou, l'analytique ne contient pas son principe, à savoir que tout Etat est par principe terroriste et corrompu.

> « L'information permanente construit un présent qui veut oublier le passé et qui ne donne plus l'impression de croire en un avenir, notait déjà Guy Debord qui est au fond plus platonicien que hégélien. Cette construction d'un présent immobile est obtenue par l'incessant passage circulaire de l'information. Celle-ci revient à tout instant sur une liste très limitée de mêmes événements annoncés passionnément comme d'importantes nouvelles. Dans le même temps, ne passent que rarement et brièvement les nouvelles effectivement importantes. »

Sagesse/ folie de l'info en boucle. Professeur à l'université de Floride, John Sommerville était un historien bien tranquille jusqu'à ce que lui apparaissent comme une évidence les dangers de la surinformation

[2174] Laurent Zecchini «Consultations particulières», Le Monde 24 décembre 2009, p. 3.

[2175] Bertrand Le Gendre « Modérateur du Net, un job d'avenir », Le Monde 24-25 Mai 2009, p. 34.

[2176] Bernard Rougier, auteur du « Jihad au quotidien» (Paris, PUF, 2004), y explique, entre autres, la progression des jihadistes parmi les jeunes réfugiés et évoque le concept de « déterritorialisation » de la lutte pour la Palestine. A savoir que pour nombre de Palestiniens des camps qu'il a rencontrés, les questions politiques ne sont plus liées au territoire. Ce qui a pour conséquence que l'ennemi n'est plus seulement israélien pour ces jeunes réfugiés : ainsi, l'Afghanistan a été pour eux un combat de substitution, une guerre tant contre le communisme que contre leurs régimes, qu'ils jugent leur avoir fermé la possibilité de lutte contre Israël. Des « entrepreneurs identitaires » religieux proposent aux jeunes une nouvelle définition de soi. La Palestine « disparaît » territorialement pour être restituée dans un projet global et un continuum géographique indifférencié. « Pour ces militants, la date de 1948 ne fait plus sens. Dans leur réécriture mythifiée de l'histoire, la rupture survient en 1924, avec l'abolition du califat par Kemal Atatürk. Une image fantasmée du califat leur permet d'éluder toutes les formes d'attachement territorial ». Au fond, ce qui s'y passe est du même ordre qu'en Afghanistan, en Bosnie ou en Tchétchénie. Lire aussi son interview avec Sylvain Cypel « Camp du Liban : la poussée salafiste », Le Monde 8 janvier 2005, p. VII.

et ses causes économiques secrètes. En 1999, il a commencé à dénoncer la manière dont les news nous rendent fous. Après avoir étudié l'histoire de la presse en Angleterre, John Sommerville a voulu mettre en garde ses contemporains. Il a été frappé par les dangers que le journal de 20 heures (le six o'clock news des Américains) fait courir à notre tranquillité. Dans un pamphlet peu connu en France, il a montré que l'« asservissement médiatique » était avant tout une bonne affaire pour les nouveaux diffuseurs d'actualité. Son postulat de base est économique. Les pourvoyeurs de news doivent nous rendent fous pour nous transformer en clients réguliers et drogués d'infos. Affect/percept/fric. Ainsi, ils peuvent nous vendre leur dose de terreur quotidienne, dont Gaza assiégée, mais aussi leurs services et leurs publicités. Par exemple, dans le monde arabe, lors du siège de Gaza, les téléspectateurs ont été émus par la jeune fille à la bougie, en tête d'une manifestation contre le blocus, et par le père maintenant son fils en vie en actionnant à la main un respirateur artificiel[2177]. L'industrialisation de l'information déclenche, à en croire Sommerville, un processus de décérébration collective. On peut bien sûr discuter cette thèse tendancieuse[2178], mais le sous-titre de son livre ne laisse pas de doute sur son propos : « la mort de la sagesse dans une société de l'information ». Alors que deux docu-réalités jouant sur les difficultés économiques devraient bientôt être diffusés sur des chaînes américaines. Avant sans doute de gagner la France.[2179]Dans la logique du marché de l'actualité, une journée sans nouvelles ne peut pas exister. Alors qu'une vie sans idée semble promise…à l'homme unidimensionnel et que le moteur de recherche Google lance une revue de presse sans journaliste[2180]. Difficile d'imaginer, nous dit Sommerville, le présentateur de la grand' messe du 20 heures annoncer tranquillement : « Aucune information importante pour aujourd'hui. Je ne retiens pas plus longtemps votre attention. Je referme le journal pour ne pas vous faire perdre votre temps[2181]. »

Le symbole fort d'une cohabitation possible entre les communautés

Le meilleur après avoir vu le pire à Gaza dévastée, le documentaire « Dialogue de sourds [2182]» diffusé un samedi à 19h sur Arte. On serait pourtant tenté de prendre ce bref reportage (22 minutes) pour une simple anecdote journalistique. On aurait tort. Derrière la minceur des faits se dessine une grande et forte métaphore sur ce que le poète turc Nazim Hikmet appelait « le Chant des hommes ». A savoir, leur ressort ultime, la grandeur dont ils sont capables. Minceur des faits ? Dans la périphérie de Jérusalem-Ouest (côté Israël), au milieu du quartier populaire de Kiryat Yovel, une école privée -Hattie Friedland - accueille une centaine d'enfants sourds-muets. Les plus jeunes ont à peine six ans ; les plus âgés ont une vingtaine d'années. Ils sont juifs, chrétiens, musulmans israéliens ou palestiniens. En d'autres termes, certains viennent chaque jour de Cisjordanie en franchissant les barrages et les checks-points. Leur petite communauté scolaire représente donc assez fidèlement la palette composant Israël et ce qu'il est convenu d'appeler les « territoires » faute de mieux. L'école est dirigée par deux femmes, l'une juive, l'autre musulmane. A ce stade, on est encore dans l'anecdote. La métaphore/reportage d'idées en forme de fiction théorique commence avec la prise en compte d'un infime détail qui n'est pas «inutile» : le langage des signes qu'on apprend aux enfants sourds-muets est le même pour tous.

[2177] Christophe Ayad « Gaza, retour au manque », Libération ler février 2008, p. 12.

[2178] A savoir, toute la mise en scène de l'actualité est faite pour éviter le cauchemar économique de l'absence de changement et/ou pour vendre du papier et de l'audience.

[2179] Guy Dutheil « Quand la télé joue avec la crise » Le Monde 16 avril 2009, p. 3. « Savoir ce que les employés pensent de leur patron, obliger les salariés d'une entreprise en difficulté à choisir leurs collègues qui seront licenciés… La crise s'invite à la télévision, et les producteurs profitent de l'occasion pour repousser les limites de la télé-réalité. »

[2180] Gaëlle Macle et Bénédicte Mathieu, Le Monde 28 septembre 2002. Sans aucun travail éditorial, conçu par de puissants algorithmes, le site anglophone Google News utilise les informations diffusées sur la Toile par 4000 sites de médias pour constituer son propre journal en ligne.

[2181] C. John Sommerville « How the news make us dumb. The deapth of wisdom of daily information », New-York, Oxford University Press, 1996.

[2182] Réalisation : Anne Poiret, Stéphane Lopez et Michel Pignard.

Rassemblement/décentrement. Juifs dont les parents parlent hébreu, Palestiniens venus de familles arabisantes, chrétiens habitués à d'autres langues : tous se voient réunis par cette communauté linguistique, ce langage des signes[2183] qui est lui-même une création humaine. Une hétérotopie pour le dire comme Michel Foucault Ajoutons qu'ils éprouvent le sentiment commun d'être victimes du même handicap. Du coup, voilà que le plus naturellement du monde, ils « font société » et vivent en bonne entente. Passé les portes de l'école, filles et garçons s'intègrent à une communauté plutôt vivante, chahuteuse, unie. Le voile que portent les jeunes filles et une partie des éducatrices côtoie la kippa. Si l'on en croit les responsables du centre, les règles éducatives sont assez strictes en ce sens que la politique est proscrite de l'enseignement. La politique sans doute, mais pas l'histoire contemporaine, de sorte qu'on voit les élèves invités à déchiffrer en commun la presse du jour. Ajoutons que la langue des signes confère une importance particulière aux expressions du visage. Elles font explicitement partie de la communication.

Ce mécanisme spontané d'appartenance (« Le sang est le même », dit-on à l'école) vaut à cette école d'être régulièrement citée en Israël, où l'on veut y voir le signe d'une cohabitation imaginable. Interrogés par les auteurs du documentaire, les deux femmes qui dirigent l'école Hattie Friedland ne font pas mystère des difficultés qui, sans cesse, resurgissent. La joie évidente qui se lit sur le visage des enfants, l'atmosphère plutôt rieuse qui prévaut ici ne signifient pas que les risques de friction aient disparu comme par enchantement. Comme ailleurs, il arrive que les gosses se disputent ou se bousculent et ces modestes chamailleries risquent toujours de prendre une allure communautaire. Les enseignants paraissent vigilants sur ce point.

« Est-ce que c'est parce que tu es juif et qu'il est arabe (ou l'inverse) que tu te montres si brutal ? » Par la force des choses et de façon quasi automatique, l'acte éducatif procède ici d'une pédagogie de la paix. Un spectacle quotidien à la fois plutôt insolite et assez magnifique dans la Palestine éclatée. Si les sourds-muets apprennent à se parler, qu'attendent les autres, tous les autres ? [2184] Reportage ailleurs, loin de la Palestine et d'Israël, qui devrait nous permettre de nuancer et peut-être d'éviter de succomber au manichéisme de Sommerville vis à vis de l'information qui est peut-être à l'image de la langue d'Esope… Car la ségrégation au quotidien existe ailleurs et nous apprend à relativiser…

Par exemple, dans le ghetto de Nadejda (« Espoir »), en Bulgarie, 20 000 Roms vivent séparés du reste de la population[2185]. Ils sont là, derrière un mur de béton lépreux, hérissé de barbelés. Le soir, dans des montagnes de déchets, les mômes sautillent en riant pour dénicher des chaussures ou des nippes. Ils sont quelques dizaines de milliers à vivre parqués dans des bicoques misérables, soit 20% des habitants de la petite ville de Sliven, en Bulgarie. Séparés du reste de la population par un long tunnel. Cet étonnant reportage de Frédéric Castaignède, présenté par Romain Duris, acteur fétiche du cinéaste tsigane Tony Gatlif, raconte sans pathos la mise en quarantaine systématique dont sont victimes les Roms. Il y voit une l'école numéro 6, l'école du ghetto. On y arrive juste par un tunnel.

Rassemblement/ décentrement. La veille de la rentrée, les institutrices sillonnent Nadeja, entourées d'une nuée d'enfants qui réclament des vêtements et des crayons : elles battent le rappel pour la rentrée au CP. On les revoit dans la classe, débordées face à des enfants incapables de rester assis quelques minutes pour écouter ou dessiner : on se doute que le combat de tous les instants pour tisser un lien avec cet autre Rom est perdu d'avance… Angel milite au sein d'une ONG locale. Lui aussi bat le rappel tous les matins. Dans le cadre du programme « déségrégation », il va chercher une dizaine de gamins. Eux

[2183] A ce jour, il n'existe toujours pas de langue universelle pour les sourds. La langue des signes utilisée en Israël (« Sfat ha-simanim ha-israelit », en hébreu) diffère sensiblement de celle qui fut inventée en France. Il s'agit là du langage des signes israélien mais auquel l'équipe enseignante a apporté des aménagements qui tiennent compte de la version arabe, utilisée côté palestinien, afin d'homogénéiser la communication entre les enfants d'origines différentes. Utilisée à la télévision, cette langue est pratiquée par quelque 10 000 personnes dans la région.

[2184] Jean-Claude Guillebaud « La pédagogie de la paix » TéléObs, p. 18.

[2185] Frédéric Castaignède « La Cité des Roms », documentaire diffusé sur Arte le 23 mai 2009.

vont prendre le car et se rendre dans les écoles du centre-ville. Elena a de longs cheveux bruns et un sourire lumineux. Ses petits camarades bulgares rechignent à s'asseoir à ses côtés, et quand ils le font, ils lui tournent le dos. Des parents roms décident parfois de retirer leurs enfants des écoles bulgares : « Ma fille se fait insulter tous les jours. Et son voisin qui est bulgare se fait traiter de Tsigane parce qu'il est assis à côté d'elle. ». Le réalisateur «décentreur» représente ici une figure limite : il cherche à montrer ce qui est à la limite du «visible commun», il pousse la rencontre de l'altérité aussi loin que l'y autorisient les contraintes propres au journalisme.

A Nadeja, les politiciens ne se déplacent qu'avant les élections. Pour acheter des électeurs, 20% de la population, ce n'est pas rien. « Ils dépensent 25 000 euros pour acheter les voix, et après évidemment, plus rien dans le budget n'est consacré à la réhabilitation du quartier », explique un habitant. A Nadeja, il y a des mariages tous les jours. C'est beau et triste à la fois, car les filles et les garçons sont très jeunes. « Certains marient leurs filles à 12 ou 13 ans. Ce n'est plus possible de continuer comme ça. Aucun de nos jeunes ne fait d'études, ils n'ont pas de futur. Quand les petits enfants bulgares jouent, ils font semblant d'être docteurs, pompiers. Chez nous, les petites filles prennent un voile de mariée et dansent. C'est leur seul rêve. »

Fil conducteur ici du reportage d'idées qui révèle aussi les limites du journalisme qui est celui des limites du regard et des limites structurelles de la figure du spectateur : le piège raciste de l'exclusion de l'autre fonctionne toujours. On le croit désactivé, réduit à rien par les affirmations répétées des scientifiques qui ont montré depuis longtemps qu'il n'existe aucune race humaine. La vieille haine trouve chaque fois des habits neufs. Le racisme qu'on espérait mort ressuscite autrement, s'infiltre dans les esprits, empoisonne les discours, criminalise les actes. Car l'idée de race n'est pas une abstraction innocente mais une idée qui tue. Il est donc essentiel de comprendre, aussi précisément que possible, d'où vient le terme de race, comment il a évolué et cheminé, quels usages en ont fait les lettrés. Et quelles conséquences s'ensuivent et se reportent.

Le reporter d'idées Maurice Olender[2186] retrace minutieusement la généalogie et l'histoire de la notion de race. Sa thèse : le racisme supprime l'histoire. Dès lors qu'on attribue à la biologie, aux gènes, à la nature, des traits qui relèvent de la culture, de l'éducation, du politique, toute évolution devient impossible, tout changement se trouve exclu. Enfermer l'humain dans une « race », c'est l'assigner pour toujours à une place déterminée, l'enclore dans un destin immuable parce que soit-disant naturel. L'identité supposée de la race a tendance à faire croire que renaissent les mêmes comportements et les mêmes travers. Et bien sûr, les mêmes hiérarchies : les races sont des cercles de fer, on ne saurait s'en échapper. Avec une minutie d'érudit, Maurice Olender rappelle comment bien des savants du XIXe siècle – linguistes, historiens, mythologistes- ont participé à l'édification de ces geôles mentales. D'autres, au contraire, s'employaient à scier les barreaux et à rouvrir les portes, comme Léon Poliakov, Pierre Vidal-Naquet ou Jean-Pierre Vernant. A travers combats d'idées et affrontements physiques, ces reporters d'idées ne cèdent pas et s'obstinent à chercher ce que Poliakov appelait « le secret des bourreaux ». Ce secret, ils le traquent, et si possible le dévoilent… pour que le piège insidieux du racisme s'enraye ou fonctionne moins bien.

Enfin, au milieu du nihilisme ambiant, une bonne nouvelle qui tombe sur les téléscripteurs des rédactions et tente de dépouiller l'information du spectacle ! Ouvrir la culture et les bibliothèques du monde entier aux plus défavorisés, ce n'est plus aujourd'hui une utopie grâce à l'accès au Web ! A Rio de Janeiro, une favela change de vie grâce à l'arrivée du Wi-Fi, la connection Internet sans fil haut débit, gratuite. Accroché au mont du Christ-Rédempteur, ce bidonville du quartier résidentiel de Botafogo est le premier de Rio à bénéficier de ce service qui a coûté 170 000 euros aux autorités locales.[2187] Sur 1690 domiciles répertoriés, 1600 se déclarent équipés d'un ordinateur, mais à peine sont connectés à

[2186] « Race sans histoire » Points, « Essais », 2009.

[2187] Annie Gasnier, envoyée spéciale à Rio de Janeiro,. Le Monde 16 avril 2009, p. 8.

un serveur câblé payant. « C'est génial, Santa Marta devient une communauté moderne », estime Marta Paulinha, une employée domestique quinquagénaire au chômage, qui adore consulter ses courriels et communiquer avec ses parents et amis via le site Orkut. Au pied de la favela, le bus du centre de citoyenneté de l'Etat de Rio de Janeiro accueille une centaine d'élèves de tout âge, quatre heures par jour durant trois mois, à l'écoute du professeur Eliton de Oliveira. « Ils viennent pour améliorer leurs revenus, et ce cours les prépare au marché du travail, explique ce jeune homme très pédagogue. Mais ils repartent différents, car ils découvrent en plus l'éducation, l'intelligence, la culture. »

A 18 ans, Eunice da Silva n'avait jamais touché un clavier. « C'est merveilleux ce qu'on découvre sur l'écran », confie-t-elle. Rédaction de curriculum vitae, courriels, sites de relations, moteurs de recherche : Internet n'aura plus de secret pour ces élèves extrêmement motivés, qui parlent d'une « bénédiction » Le gouverneur Sergio Cabral l'avait promis, le jour de l'inauguration : « Le Wi-Fi ne représente pas seulement l'inclusion numérique, c'est aussi l'intégration sociale pour les 10 000 habitants de Santa Marta. » Cette communauté vit un quotidien nouveau depuis le jour de novembre 2008 où la police avait affirmé avoir « libéré » le bidonville du narcotrafic. Et les autorités multiplient les programmes sociaux, pour prouver que la présence de l'Etat compense l'absence des trafiquants. « Bientôt, nos enfants sortiront pour s'amuser la balle au pied (dans ce pays où le football est roi), ou un ordinateur sous le bras », assure avec un sourire José Mario dos Santos, président de l'Association des habitants de la favela Santa Marta.

Mais connaîtront-ils pour autant, comme nous, la philosophie d'Alain Badiou, l'un des derniers penseurs engagés dans la politique d'émancipation qui connaît un succès surprenant, lui qui a construit une science de l'être, s'appuyant sur les développements de la théorie des ensembles. Il apparaît pourtant en bonne place sur tous les moteurs de recherche et sa tête d'imprécateur forgeur de concepts de haute volée apparaît soudain sur You Tube avec la radicalité dure et pure de son «hypothèse communiste»[2188]. Il paraît avoir réponse à tout avec son art de la rhétorique rigoureuse et son éloquence têtue. Idéologue affirmé, il s'oriente dans la pensée et ne vit pas sans idées. Même ses ennemis et détracteurs nombreux ne peuvent lui contester qu'il a le courage de ses vérités et ne renie rien dans sa radicalité revendiquée comme une identité philosophique à la fois locale et globale[2189].

Comment tenir l'idée pure dans la matière ? Comment montrer que les formes les plus idéales tirent leur intelligibilité et leur légitimité de l'être a-signifiant, infini et multiple[2190] ? L'antériorité du réel sur le langage doit suffire à nous donner les concepts primitifs à partir desquels penser. Badiou tire du matérialisme la vitalité de n'être pas une variation de plus sur la relativité du sens textuel, voire sur l'impossibilité où nous serions de proposer aujourd'hui du concept. Notre reporter d'idées badousiennes- qui ne réfute pas l'esprit de système, assume ici le vide de l'être comme tel, sans le désigner d'abord dans le logos comme Heidegger, et sans que cela vaille défaite du concept parce que le réel antérieur signifie la pure antériorité que nous pouvons maîtriser et systématiser.

[2188] Interview de Marcel Gauchet par Elisabeth Lévy, Le Point 30 juillet 2009, p. 25 : «Je vais faire de la peine à Badiou, mais je suis bien obligé de constater que son succès prouve la persistance de l'identité française. Il montre que ce pays continue à vivre sur les acquis de son histoire. Qu'est-ce que Badiou ? Le communisme sans Lénine et Marx. Son propos réactive la promesse de l'égalité radicale qui a constitué la pointe extrême de la Révolution française et qui est restée depuis lors dans les gènes politiques du pays.(..) Où ailleurs qu'ici, réclame-t-on l'émancipation du genre humain tout en lui crachant dessus ? C'est l'un de ses charmes, la France est ce pays où les reliques d'un Guy Debord, grand maître du genre, peuvent être consacrées «trésor national». J'en tire un conseil pour la jeunesse : pour réussir, soyez toujours plus radical que le voisin, c'est un créneau d'avenir.»

[2189] Bien que certains, comme Gauchet, pensent que la radicalité assumée de Badiou participe en fait de l'identité française liée à la Révolution de 1789, donc est plus localisée que globale comme celle d'un Zizek par exemple.

[2190] Alain Tarby « Multiple et phénomène » Collège international de philosophie, 16 mai 2003. Repris dans « La philosophie d'Alain Badiou » pp. 189-208. « On se réfère ailleurs à une «différance» d'où faire imploser tous les ismes, et donc le matérialisme lui-même, la voie de Derrida. Prenez-la a contrario, cette voie. Elle peut bien, en droit, s'exercer où vous voulez dans les textes, partout, et neutraliser à sa façon les oppositions, jusqu'à dissoudre le rapport entre « l'idéalisme » et le « matérialisme ». Mais cette hypnose n'est-elle pas textuelle ? N'implique-t-elle pas une sorte d'autonymie (ndlr : «autonyme», du grec onorma, nom, est ce qui se désigne lui-même comme signe dans le discours, en parlant d'un mot et d'un énoncé) du réel ? A-t-on le coup de force qui engage une pensée dans le réel ?» (pp. 190-191).

En se multipliant aujourd'hui sur les étranges lucarnes, Badiou est devenu sur le tard un « intellectuel médiatique » qui développe et réduit ses idées, notamment son dernier « Eloge sur l'amour »[2191], en catéchisme qu'il qualifie volontiers lui-même de «bluette» avec ses collègues universtaires, petite dérive médiatique que certains de ses disciples déçus lui contestent amérement aujourd'hui. Mais, à l'image de Tony Duvert qui voulait changer de style pour échapper au ghetto dans lequel on l'avait fourré[2192], a-t-il vraiment le choix notre reporter d'idées radicales s'il veut élargir son public, s'adresser au plus grand nombre, vendre ses livres et dépasser le cénacle de la rue d'Ulm et la nébuleuse de l'Organisation politique ?

Tout en niant la possibilité/réalité conceptuelle de la fiction théorique du reporter d'idées renvoyée par lui dans le camp suspect du pragmatisme journalistique et assumant ses contradictions «humaines, trop humaines», Alain Badiou pose avec force la question du rapport de l'intellectuel à la vérité en osant aborder dans le vif, comme son ami et complice Slavog Zizek, «les sujets qui fâchent» et font l'actualité de l'époque. Dans son régime de vérité qui tente d'échapper à la virtualité analytique[2193], à la virtualité gestionnaire[2194] et à la virtualité critique[2195], Badiou incarne et prolonge ainsi la figure du penseur-en-lutte dans la lignée de Marx et d'Arendt et incorpore une critique radicale du «matérialisme démocratique».

[2191] Entretien avec Nicolas Truong, Paris, Flammarion, Café Voltaire, 2009. cf Annexe, extrait : «Qu'un philosophe aussi engagé qu'Alain Badiou parle à son tour d'amour n'a rien pour surprendre. Qu'il y voit, lui l'homme d'extrême gauche qui croit en l'amour comme il croit en la vérité, un acte militant, n'est pas plus surprenant. L'amour selon Badiou est une aurore à deux toujours renouvelée, une «procédure de vérité» élaborée sur le terrain, une construction patiente de la «vérité sur le deux. La vérité de la différence comme telle.» S'il ne restait qu'une phrase de son bref livre d'entretiens avec Nicolas Truong, ce serait donc celle-ci : «L'amour est toujours la possibilité d'assister à la naissance du monde.»

[2192] Iere partie, avant propos : Vous avez dit reportage ?

[2193] Dans le régime de l'analyse, l'objet de la pensée est ce qui est : la pensée est définie comme analytique car son programme est de rendre compte de ce qui est possible. On peut distinguer alors 1/ le pragmatisme scientifique 2/ le pragmatisme journalistique incarné par «l'universel reportage».

[2194] Dans le régime de la dimension gestionnaire, toute pensée est avant tout gestionnaire et calcul de l'avenir. L'enjeu de la pensée c'est ce qui sera déductible de ce qui est.

[2195] Dans le régime de la dimension critique, on assigne la pensée à la part négative de ce qui est. Lorsqu'on limite la pensée à ces trois virtualités, on a affaire soutient Badiou à une conception de la possibilité qui est celle du possible restreint. En tant que procédure de vérité, la pensée est irréductible à ce qui est en un double sens. D'une part, il note une discontinuité des lois formelles de ce qui est ; d'autre part, dans son apparence même, la pensée est précisément indescriptible comme véritable apparition. Par ailleurs, elle ne se laisse pas prévoir (tout calcul devient hasardeux) et ne résulte pas de la négation critique de ce qui est. Elle n'est pas transitive à la critique car, comme chez Deleuze, la pensée est par essence affirmative.

III - CHAPITRE 4

En guise d'épilogue sur le « reporter d'idées »

- « Le point important est que, à partir d'un certain jour, le plus-de-jouir se compte, se comptabilise, se totalise. » (Lacan[2196])
- « Quand nous sommes allés sur la Lune, nous nous attendions à des photos de cratères. Au lieu de cela, nous avons eu une image de nous-mêmes. Ego Trip. Narcissisme. » (Marshall Mc Luhan)
- « Je sais que ce que je dis est signe une fois pour toutes d'un anéantissement une fois pour toutes. Je ne retrouverai jamais, dans mon ressassement même, que l'ultime reflet d'une parole absente à l'écriture... » (Georges Perec)
- « A la moitié du chemin de la vraie vie, nous étions environnés d'une sombre mélancolie, qu'ont exprimée tant de mots railleurs et tristes, dans le café de la jeunesse perdue. » (Guy Debord)

Au bout de notre recherche digne d'un bénédictin iconoclaste, nous aurons au moins appris à pratiquer l'éloge de la lenteur face à l'emballement médiatique, au risque de succomber à un dédoublement de la personnalité à la fois intellectuelle et journalistique et de brouiller définitivement les pistes, en privilégiant au cours de ces six années la tortue intellectuelle au lièvre médiatique. Comme l'écrit Althusser : « En philosophie, le vrai commencement c'est la fin. Je commence par la fin. Je vous donne mes cartes pour que tout le monde les ait en mains[2197].»

«L'idéal du problème» (Walter Benjamin)

Alors abattons notre jeu sans plus tarder et sans trop finasser. Entre l'idéal du journaliste-en-lutte, celui du péripaticien flâneur et celui du penseur radical critique, le reporter d'idées ne milite ni pour les vérités matraquées et préfabriquées à la Goebbels, ni pour les «vérités éternelles» au sens platonicien du syntagme. Voix originale et non négligeable parce que voix détonante et discordante qui soutient que la fiction a les moyens de représenter la réalité et qu'un récit philosophique de ce qui, dans notre époque, fait l'actualité… n'est pas une utopie, mais au sens profond une «hétérotopie[2198]». La fiction foucaldienne dit et signifie aussi que la philosophie n'est pas la seule voie royale pour penser le monde, que d'autres chemins de traverse sont sans doute possibles à condition d'oser et de sortir des sentiers bien balisés de l'histoire de la philosophie, notamment le pont vertigineux du «journalisme philosophique».

C'est donc à partir du journalisme, des journalistes eux-mêmes mais aussi des intellectuels comme Marx, Arendt, Sartre, Nizan, Camus, Aron, etc. qui se sont investis dans la presse que la thèse s'efforce d'examiner sous quelles conditions un récit s'empare philosophiquement, non pas simplement d'une séquence historique, mais encore de ce qui fait l'actualité et parle au plus grand nombre au sein d'une époque. Cette question – soutient la thèse – vaut particulièrement de ce temps : autour de quels

[2196] Le séminaire, livre XVII «L'envers de la psychanalyse», Paris, Seuil, 1975, p. 207.

[2197] Louis Althusser « Sur le rapport de Marx à Hegel », in « Hegel et la pensée moderne » Paris, PUF, 1970, p. 86.

[2198] Michel Foucault, Dits et écrits 1984, pp. 752-761, *Des espaces autres* (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, pp. 46-49.

faisceaux de concepts et d'idées peut-on établir le principe d'une intelligibilité capable de le saisir en dépit des effets de fragmentation qui s'y manifestent et des flux contradictoires qui le travaillent ? Comment la philosophie en soutient-elle aujourd'hui le projet à partir de ses traditions aussi bien qu'à partir des mutations à travers lesquelles elle fait écho aux mouvements de l'histoire européenne et du monde globalisé ? La perspective de l'ontologie critique du présent trouve-t-elle encore sa formulation dans la traduction que Michel Foucault en avait faite dans le programme de recherche d'un intellectuel spécifique se substituant à l'intellectuel universel ? Peut-on maintenir tel quel un «journalisme philosophique» dont on sait qu'il reprenait en même temps l'héritage de l' « attitude de modernité », la figure baudelairienne du flâneur et les richesses ambivalentes qu'y analysa Walter Benjamin ?

Notre recherche rencontre ces enjeux profonds et essentiels d'emblée dans les mythes dont se nourrit l'histoire du journalisme et qui ont inspiré le cinéma[2199] et la littérature. La grande presse d'information a en effet consacré la figure du reporter (terme qui est inventé par Stendhal au début du XIXe siècle et qui en est venu à se confondre avec celui de journaliste lancé par Bayle au XVIIe siècle pour désigner « l'analyste du jour ») quand la presse a cessé de se contenter d'exprimer des opinions, et que, mettant en mouvement une révolution du journalisme qui marqua toute la seconde moitié du XIXe siècle, elle voulut faire voir. Cette transformation trouva à se fonder dans l'invention d'un journalisme de «grandes plumes» associées à de grandes causes et parlant à un vaste public de lecteurs. La thèse en étudie l'essor, d'Albert Londres, figure privilégiée et paradigmatique, aux contemporains : Kapuscinski, Aubenas, Herr, Hersh, Kisch, Hatzfeld, etc., en passant par George Orwell. Mais elle s'applique aussi à éprouver les limites du schème interprétatif fondé sur l'idée de la grande écriture journalistique quand celle-ci prétend rendre cohérente à travers la figure mythique du reporter la diversité déployée par cette évolution en matière d'inventions formelles, de contenus et de publics.

À la cohérence visée à travers les moyens du mythe, la thèse a préféré les tensions matérielles et pratiques qui se laissent apercevoir entre des expérimentations et des aventures gravitant autour de plusieurs idées du journalisme et du reportage. Au lieu de chercher à caractériser un idéal-type mesurable à ses réussites et à ses échecs, à ses variations, à sa permanence et aux évolutions qu'il fait pressentir, la thèse s'est attachée à dessiner ce que Walter Benjamin justifierait de nommer une « constellation » à partir de seize «fragments d'une impossible biographie» et de vies dans les textes - allant de Marx à Lévy en passant par Arendt, Cavaillès, Tucholsky, Kraus, Benjamin, Sartre, Nizan, Camus, Aron, Debord, etc. Cette «constellation» a permis de rendre attentif, non pas à un mouvement d'ensemble et à des écarts contre et avec lesquels il s'imposerait, mais à des formations singulières qui se révèlent porteuses de subjectivations et de symptômes contemporains (Baudrillard, R. Debray, Maspero, George, Zizek, Pivot, Clément), de luttes radicales (Alain Badiou) ou de postures/impostures de l'intellectuel médiatique soumis à une frénésie de l'audience qu'aucune forme de fatalité ne vient alors plus fonder ou excuser.

Dans la tradition mythique du grand reportage et celle d'errance acétique des espèces de sectes philosophiques de cyniques, de pyrrhoniens, de cyrénaiques, le «reporter d'idées» se doit de prendre avec empathie le pouls de l'altérité pour entrer dans «le vif du sujet» et relater les pulsations des bruits et fureurs du monde. Il campe pour cela dans l'entre deux entre journalisme et philosophie comme un équilibriste contemporain entre le désir d'informer, le souci du réel, le culte des idées, les images du temps présent et l'air du temps, tout en prenant le contre-pied de ce que tout le monde encense au nom de la pensée unique et du consensus des faux emblèmes et autres faux semblants. Arpenteur des guerres et boulingueur invétéré, il est l'un des rares et derniers penseurs/flâneurs de terrain. «Il sait qu'il ne faut plus se contenter d'être là où ça se passe, mais y aller pour vérifier ; y aller avec l'idée qu'on peut y apporter plus ; y aller avec l'ambition de construire des récits compliqués ; y aller pour raconter, montrer, décortiquer, expliquer des événements aux répercussions souvent très complexes ; y

[2199] Annexe : filmographie 1928-2010 autour du mythe du reporter et de l'essor de la presse en France et dans le monde.

aller pour être les témoins incontestables et sans parti pris d'une actualité de plus en plus techniquement manipulable»[2200].

Reprenant à notre compte l'injonction de Pascal, tentons donc le pari foucaldien du «reportage d'idées» en le prenant au sérieux, tout gardant à l'esprit que nous ne le déduirons jamais entièrement du journalisme et/ou de la philosophie[2201]. Nous sommes donc condamnés à jouer dans l'entre-deux de «l'idéal du problème», au croisement de l'idée et de l'événement , dans nos sociétés en crise d'abord et surtout d'idées. Au risque de décevoir et d'encourir quelque foudre académique, il nous faut aussi conclure, au bout du compte/conte/récit/thèse, à la relative impuissance et insuffisance performative du jeu classique de tensions/torsions des «bons gros concepts[2202]» (possible/réel, idée/opinion, etc.), même en nous servant de Walter Benjamin et de sa thèse de l'idée comme configuration. Elle justifie notre tentative de dresser et tisser une constellation de figures idéales de reporters d'idées ou présupposés tels, afin de mieux cerner et identifier notre fiction foucaldienne qui s'avère finalement beaucoup plus pragmatique et empirique qu'on pouvait le supposer de prime abord. C'est pourquoi, la thèse s'appuie aussi pour y remédier sur l'archétype plus structuraliste et matérialiste du jeu d'échec (saisi comme métaphore à la fois de la vie et de l'histoire) et fait appel à la théorie des jeux et à ses conventions pour tenter de mieux conceptualiser et de reporter les trois figures du reporter de faits, du reporter d'idées et de l'intellectuel médiatique qui hantent et bornent notre recherche[2203].

En effet, si la constellation benjaminienne fonctionne fort bien pour donner sens et attraction aux idées dans un système cosmologique à la Newton où les tensions, les torsions et distorsions conceptuelles (curiosité/étonnement, empathie/conflit, idée/événement, rassemblement/décentrement, etc.) s'attirent et se repoussent dans un jeu aussi complexe que sophistiqué ; en revanche, ça flotte, tangue et dérive sans cesse lorsqu'on s'attaque précisément à la notion valise[2204] proprement journalistique (et mythique) de reportage qui privilégie par essence et par définition le factuel (the fact), la description des faits bruts sans commentaires à la conceptualisation des idées[2205]. Forçage de la tradition de l'histoire des idées et du jeu de la philosophie face à la mythologie de « l'universel reportage » dans la mesure où dans sa pure apparence (on ne pense que de force et en fait «jamais à rien»), elle est précisément indescriptible, c'est-à-dire difficilement repérable et identifiable dans le simple reportage impressionniste. Forçage envers cette double fiction qu'est le journalisme dans la subjectivation du regard qu'il pose sur les bruits du monde, et des chemins de traverse que l'intellectuel « spécifique » -qui n'a plus la prétention à l'universalité- emprunte pour parler au peuple, c'est-dire au plus grand nombre. Qui

[2200] Alain Gesnestar «Le photojournalisme a besoin d'imagination plus que de lamentations», Le Monde 1er septembre 2009, p. 18.

[2201] Au début de la IIe partie de son étude sur les «Affinités électives» de Goethe, Benjamin introduit la notion fort subtile d'« idéal du problème» qu'il définit ainsi : « L'idéal du problème désigne en philosophie le concept de cette question inexistante qui porte sur l'unité de la philosophie (…) Cet idéal du problème ne peut se représenter que dans la pluralité. Mais ce n'est pas dans une pluralité de problèmes qu'apparaît l'idéal du problème, il est bien plutôt enfoui sous celle des oeuvres et le rôle de la critique est de l'en extraire». Pour en savoir plus, lire l'introduction de Pierre Rusch in «Walter Benjamin critique philosophique de l'art » coordonné par Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, PUF, 2005, pp. 14-21.

[2202] Walter Benjamin «Origine du drame baroque allemand», op cité, pp. 30-31 : «Car ce n'est pas en soi que les idées se présentent, mais uniquement par un agencement, dans le concept, d'éléments qui appartiennent à l'ordre des choses. Et ceci, parce qu'elles en sont la configuration. L'arsenal de concepts qui sert à la présentation d'une idée la manifeste sous la forme d'une configuration conceptuelle. Car les phénomènes ne sont pas incorporées aux idées. Ils n'y sont pas contenus. Au contraire, les idées sont leur agencement virtuel objectif, leur interprétation objective.»

[2203] Consulter à ce sujet I chap. 2 : question de sens et de définition autour du couple conceptuel structure/histoire. Car chez Foucault, dès ses premiers travaux, l'historicisation des formes d'organisation du discours est déjà patente dans la mesure où rien ne peut se donner réellement comme «invariant absolu» puisque que tout, au contraire, se donne toujours déjà dans une histoire. Il faut donc conjuguer à la fois «strucutre» et périodisation, «système» de représentation et histoire – ce qui amènera précisément Foucault à enseigner au Collège de France sur une chaire d'« histoire des systèmes de pensée ».

[2204] Comme d'ailleurs celle de terrorisme (cf I-chap. 7).

[2205] Lire à ce sujet le dernier livre-événement (en forme de reportage vérité sur la notion de précarité postmoderne) de Florence Aubenas qui vient de paraître «Quai de Ouistreham» (Paris, Editions de l'Olivier, 2010). En congé sabbatique d'un an, le grand reporter a passé six mois dans la peau d'une travailleuse (femme de ménage) précaire. Elle raconte au quotidien dans un style dépouillé et non misérabiliste cette plongée dans un monde que nous ignorons. Avec ses solidarités, ses humiliations, ses contraintes et ses dérapages.

est le grand nombre ? En faisons nous partie ? A quoi le reconnaît-on ? Une description nous dit que le grand nombre préférerait regarder la télévision que de lire des traités et des essais de philosophie, voire pratiquer «la prière matinale et réaliste de l'homme moderne» que représente selon Hegel la lecture quotidienne du journal. Il pencherait volontiers pour envoyer des sms que plutôt de développer des arguments, opiner plutôt que de penser avec rigueur.

Chez les Grecs, «les plus nombreux» (polloi), le grand nombre signifie quelque chose de très précis, précise Stéphane Douailler[2206] et désigne ceux qu'on ne va pas saisir dans des scènes de manifestation déjà bien repérées par la société grecque.

> «Ca ne désigne personne qui puisse apparaître sur une première scène qu'on pourrait appeler pour aller vite «l'espace des appartenances», c'est-à-dire la scène où apparaît comme étant le fils de quelqu'un qui a un nom, comme faisant partie d'une grande famille, d'une corporation qui vous a agrégé à elle comme devin, comme prêtre… Dans le système des appartenances, ceux-là ne sont jamais le grand nombre. Ils sont toujours quelqu'un de quelque chose. Le grand nombre, c'est déjà ceux qui ne sont pas saisis dans cette première scène. La deuxième scène, c'est cette grande histoire selon laquelle on se présente comme un soi, un soi-même, sous le regard de l'autre dans un espace qui n'est plus celui de l'appartenance mais qui est un «espace de manifestation». Ca peut aller de la manifestation savante à la manifestation religieuse, à la manifestation olympique, etc. où se constitue comme tel, savant, religieux, sportif.
>
> L'idée était de se dire que ce que les Grecs entendent par le grand nombre, c'est tous ceux qu'on ne réfère pas directement à ces deux scènes, que ce soit à ce lieu où ils apparaissent comme propriétaire d'un titre d'appartenance, ou bien que ce soit à celui où ils apparaissent comme support d'une manifestation symbolique, éclairante, subjectivante (…) C'est un problème qui fait écho à la grande scène des lumières chez Kant, puisque dans «Qu'est-ce que les Lumières ?», on trouve aussi cette double scène : la scène dans laquelle les gens sont qualifiables par le métier qu'ils exercent, par la fonction sociale qu'ils occupent ; et l'autre scène qui constitue toute la réponse de Kant : quelqu'un peut être médecin, professeur, prêtre, employé, domestique, il peut être désigné comme appartenant à toute la machine sociale, mais il peut aussi se manifester sur cette autre scène et se présenter – et c'est l'expression qui m'avait beaucoup impressionné, et elle demeure impressionnante à la fois parce qu'elle ouvre une question et qu'elle obtient peut-être une fausse réponse ou une réponse insuffisante – il peut aussi se présenter «en tant que savant face à un public qui lit». Je retrouve cette tension entre deux scènes et de me dire je vais appeler le plus grand nombre l'existence effective des individus quand je ne les prends dans aucun des deux scènes, que ce soit celle d'un certain type d'appartenance ou celle d'un certain type de manifestation. Je vais me rapporter à eux en dehors de ce qu'ils peuvent bien manifester de savant ou de brillant.
>
> (…) Ce qui m'intéressait dans «le grand nombre», c'était de revenir avant l'assignation à ces deux scènes, à la tension entre ces deux scènes, en dehors du grand récit qui dit toujours qu'il faut abandonner ses appartenances pour aller vers une manifestation, pour devenir le citoyen ou l'artiste, celui qui se manifeste depuis lui-même (…) Chez les stoiciens, le sage est surtout celui qui fait voler en éclat la tension entre le mode de manifestation selon les appartenances et le mode de manifestation selon les qualités (…) Seul le sage est ! C'est une affirmation du plus grand nombre. Et quand on l'affirme si fort que ça, alors seul le sage est plombier (ndlr : ou l'insensé journaliste… dans notre problématique !). Il faut aller jusqu'au bout, il n'y a aucune raison de s'arrêter. Cela devient une affirmation du grand nombre et elle devient strictement égalitaire… Alors que la doxa dominante sur le stage stoicien le traite d'aristocrate.[2207]»

[2206] «Le Philosophe et le grand nombre». Entretien avec Stéphane Douailler. L'Un Visible n°09 Janvier 2008, p. 6.

[2207] *Ibid*., p. 7.

«Rientologue» et «philosophie populaire»

Cette grande affaire sur fond de vulgarisation[2208] de la pensée ne date pas de Foucault et d'hier… dans la pensée française. Dans « La philosophie populaire » (1846), Victor Cousin commence par affirmer que l'on peut et que l'on doit enseigner au peuple la philosophie. Mais il pose une distinction, quasi kantienne, entre deux ordres philosophiques : l'un, artificiel et savant, est réservé à une minorité, l'autre, naturel et humain, est commun à tous. Entre la philosophie spéculative, à laquelle seuls ceux qui ont le loisir et la capacité peuvent se consacrer, et la métaphysique naturelle des travailleurs, sortant des suggestions spontanées de leur conscience, il y a une mesure partagée : le sens commun borné du paysan ou de l'ouvrier ne diffère en rien qualitativement de la pensée des plus grands philosophes. La vraie philosophie n'est que l'expression, par des procédés particuliers, des résultats donnés immédiatement par le sens commun. Le mauvais philosophe (qui peut avancer «masqué» comme journaliste) s'est arrêté en chemin et n'a pas su être un vrai reporter d'idées. « Les mythes sont des fables, philosophie populaire qu'il ne faut pas prendre à la lettre », des signes d'apories, des manières de se faire comprendre. La tâche du vrai philosophe selon Jules Simon et son maître Victor Cousin est de trouver et tisser des systèmes « là où des esprits prévenus et superficiels ne découvrent que des utopies » Platon lui-même ne saurait donc être totalement innocenté des postérités illégitimes de sa doctrine et des reportages d'idées autour de la sortie de la caverne « L'usage populaire de la référence platonicienne se trouve donc invalidé par l'institution philosophique au nom d'une lecture savante qui restitue les textes dans leur contexte et désigne aux différents niveaux du discours philosophique des fonctions spécifiques que seul un travail approfondi peut distinguer[2209]. »

Dans son rapport incertain au lieu vide de la vérité comme au dieu caché de Pascal, le pari est la figure philosophique de tout engagement, à contre-courant de la certitude dogmatique du savoir positif et du scepticisme cynique, mondain et sénile. Il relève d'une pensée irréductible tant aux certitudes dogmatiques de la science positive qu'aux inconstances de l'opinion. Il ne saurait concerner ni le sceptique, auquel suffisent les valeurs limitées du monde, ni le dogmatique, qui croit avoir trouvé dans le monde des valeurs authentiques et suffisantes, puisque leurs positions excluent forcément le pari. C'est pourquoi on peut, dans la mesure où ils sont des êtres possesseurs de certitudes ou de vérité qui leur suffisent pour vivre, les assimiler tous les deux. Celui qui entrevoit la vérité dans le roulement du coup de dé n'est pas nécessairement un croyant cherchant en Dieu le fondement de son inébranlable confiance. Seul peut parier, au contraire, celui dont le dieu s'est absenté, laissant grand ouvert le trou d'où peut surgir la représentation dialectique, et non point romantique, de la tragédie moderne.

Ce pari n'a pas grand-chose à voir avec le doute. Il est le signe d'une confiance dans une certitude pratique, contrariée certes, paradoxale, toujours sous la menace d'une possibilité contraire. Parier comme reporter, c'est s'engager. C'est jouer le tout sur la partie. Déjà dans cette Europe instable du début du XXème siècle, les grands reporters veulent surtout comprendre les sociétés en crise. C'est ce que fait Joseph Kessel lorsqu'il cherche les raisons de l'audience des nazis dans les banlieues populaires de Berlin. C'est ce que fait Albert Londres dans ses articles prémonitoires où il annonce l'arrivée des orages qui éclatent aujourd'hui sur le Moyen-Orient[2210]. Le reporter nous incite à écouter «les voix

[2208] Dans sa «Monographie de la presse parisienne», Balzac qualifie le vulgarisateur journaliste sous le vocable de «rientologue».

[2209] Patrice Vermeren « Victor Cousin : le jeu de la philosophie et de l'Etat », op. cité, p. 303. L'auteur, professeur de philosophie à Paris 8, précise : « Sous la monarchie de Juillet, l'institution philosophique revendiquait pour l'élite des classes moyennes le droit à la philosophie, et invalidait comme non philosophiques les références populaires aux thèmes et aux figures philosophiques. En 1848, elle ne conteste plus la légitimité de la philosophie populaire, mais tente de lui imposer ses propres formes de pensée. Des voies que la philosophie emprunte pour aller au peuple, celle que les académiciens de l'Institut ont frayée dans la crise politique et sociale qui suit la Révolution de Février est à distinguer, parce qu'elle propose un paradigme des critères du bien et du mal philosopher. (…, p. 304) Le pouvoir politique demande à l'assemblée savante de l'aider à « pacifier les esprits en les éclairant » ; au nom du premier droit du peuple dans une société républicaine, le droit à la vérité, l'Académie va s'attacher à réfuter les erreurs de la démagogie, à en appeler sans cesse des promesses d'une spéculation irréfléchie, à l'étude attentive des choses. »

[2210] Marc Martin « Les grands reporters », op. cité, p. 277.

venues d'ailleurs», pas à nous contenter et à nous satisfaire du système, si rigoureux et satisfaisant intellectuellement soit-il. Le reportage d'idées recherche toujours un équilibre entre le contenu et le style. Le contenu doit dans la mesure du possible rester lisible; compréhensible, accessible. Le style doit être aussi aérien que possible.

Entre ces deux pôles, on décèle une attraction/répulsion dans la constellation en question. L'idée qui surgit relie le divers dans le reportage, «elle renvoie le phénomène à un autre phénomène qui par ailleurs s'en distingue radicalement: elle intègre les différences comme différences»[2211], commente Pierre Rusch. Au point que tout phénomène semble pouvoir prendre la place dans une Idée donnée, comme si le petit nombre des Idées avait la capacité de partager (à chaque fois différemment) les bruits et les rumeurs du monde. Au point que, dans cette constellation d'inspiration benjaminienne, tout phénomène semble pouvoir prendre place dans une idée donnée, comme si un petit nombre d'idées avait la capacité de se partager, à chaque fois différemment, le monde qu'on ne peut sauver que par petits bouts.

Commençons donc par la conclusion

Conclure, c'est fatal, consiste à retourner à son commencement. « Sur le cercle, le commencement et la fin coïncident[2212] ». C'est une manière didactique et sans doute schizophrénique pour le «rien-tologue», philosophe journaliste et journaliste philosophe, de réfléchir sur sa pratique et son activité, de construire des ponts sophistiqués entre deux communautés, deux visions parfois antagonistes et souvent ambivalentes du monde. Et pourquoi pas profiter de ce «long détour de la pensée» et de la thèse pour prendre un peu de distance et de recul sur son métier, voire ses métiers successifs dans un monde où il faut sans cesse se remettre en question et se recycler pour mieux rebondir, partir en reportage et mener l'enquête sans cesse recommencée. Tout en s'attaquant au problème à sa source, en traçant de nouveaux chemins de traverse et des pistes de réflexion autour de la fiction théorique du « reporter d'idées » qui n'est sans doute pas vraiment un concept philosophique au sens strict du terme, sans doute juste une proposition plutôt intuitive et originale, comme Foucault avait l'habitude de faire... en agitant son «flipper à idées» en bon «artificier de la pensée»[2213].

En revanche, on voit bien tout ce qu'elle exclut, notamment des pratiques journalistiques actuelles et de ses dérives médiatiques. Car la philosophie ne s'appuie pas du tout sur le même type d'échanges ni le même système d'interprétation. Elle ne transmet guère de messages. Elle cherche à valider des idées, à ciseler des concepts pertinents. Penser, pour elle, c'est prendre le temps, s'installer dans le silence de la médiation, sonder toutes les perspectives, toutes les orientations en suivant un mode d'exploration minutieux et rigoureux. La fiction foucaldienne induit en cela un usage du langage très différent et une temporalité qui fait l'éloge de la lenteur tout en se méfiant des urgences médiatiques et de ses emballements. Le philosophe, en effet, met en œuvre une pensée qui résiste à ce mode d'échange où l'évidence du regard en impose aux dépens des idées. Penser est un acte de retrait et de résistance. Résistance aux clichés médiatiques, aux lieux communs, aux opinions toutes faites, aux messages faciles et prétentieux qui n'interrogent jamais leur bien fondé et confondent trop souvent certitude et vérité, «vrai-semblant» et vrai.

Le «reportage d'idées» présenterait donc une espèce d'hétérotopie par rapport à ce qu'est devenu le travail du journaliste aujourd'hui[2214], et c'est en cela que la fiction foucaldienne datée de plus de trente ans reste toujours pertinente et qu'elle n'a guère vieilli. Bien au contraire, « de générateur sublime, de prophète, de passeur des idées qu'il était jadis, le publiciste est maintenant un homme occupé des bâtons

[2211] Introduction. La philosophie, l'art, la critique, op. cité, p. 16.

[2212] Héraclite, fragment 12.

[2213] Annexe : l'entretien inédit de Michel Foucault au magazine «Le Point».

[2214] cf. la notion d'hétérotopie et ses modalités de fonctionnement telles que les présente Michel Foucault dans le texte « Des espaces autres » Dits et Ecrits, Paris, Gallimard, 1994.

flottants de l'actualité[2215]. » En refusant de faire le deuil d'un regard «décentreur» qui serait capable de voir une altérité radicale, notre fiction théorique reprend le témoin de la tradition phénoménologique qui soutient que le regard est le mode d'accès privilégié au réel. Sa manière de conceptualiser la perception en général paraît bien marquée, dans son vocabulaire même, par le sens de la vue. Le public veut de l'intéressant, du spectaculaire, mais d'abord du «réel». Or le recours au mythe est fréquent pour signifier, précisément, l'idée de réel, «la réal-ité» par opposition à la fiction.

Clore ce récit n'est pas non plus mettre fin à l'histoire d'un genre, mais achever d'identifier un objet et de dater un moment éditorial qui tente de réconcilier faits et commentaires et de conjuguer journalisme, philosophie et littérature. En usant, mêlant et abusant sur le fil de l'actualité du monde des techniques à la fois journalistiques plus descriptives et visuelles et philosophiques plus argumentatives et spéculatives comme nous incite à le faire la fiction théorique de « reportage d'idées », une tentative pour combler l'inactualité de l'essai, introduire « la diversité des systèmes et le jeu des discontinuités dans l'histoire des discours ». On prendra garde toutefois de ne pas confondre la définition comme outil de connaissance et l'argument de définition, qui est une construction du réel en vue d'argumenter.

> « Le fictif n'est jamais dans les choses ni dans les hommes, mais dans l'impossible invraisemblance de ce qui est entre eux : rencontres, proximité du plus lointain, absolue dissimulation là où nous sommes. La fiction consiste donc non pas à faire voir l'invisible, mais à faire voir combien est invisible l'invisibilité du visible[2216]. »

Que veut dire voir, faire voir et penser le monde au présent tout en le mettant en récit ? Peut-on tout voir et en rendre compte à travers le reportage comme le prétendait Albert Londres, figure mythique du grand reporter ? Que signifie « diagnostiquer le présent » ? Comment construit-on et déconstruit-on l'idée dans l'aventure du reportage qui ne se contente plus d'un angle d'attaque dit « journalistique » pour accrocher d'emblée le lecteur versatile et de plus en plus zappeur ? Est-ce en réinventant une forme d'empirisme qui vise à ressaisir la vie concrète, ses pulsations, ses nervures et ses tries derrière les abstractions et les sophistications de la philosophie académique et de la littérature livresque et scolaire ? Pourquoi faut-il des faits partout, tout le temps, pour invoquer le réel plus qu'en témoigner et donner ce goût de véritable et non de vraisemblable à l'univers des informations ? Doit-on porter un regard « rassembleur » et mobilisateur ou au contraire un regard à la fois médiateur et conflictuel, voire « décentreur » sur le monde pour mieux communiquer dans l'espace public qui s'est ouvert et élargi à travers le journalisme et son histoire vers le régime de la représentation, voire de la médiatisation ?

« C'est vous, là, sur la photo ? »

L'hypothèse que nous formulons ici, c'est que le journalisme malgré ses défauts intrinsèques et les critiques souvent confuses[2217] qu'il engendre, est bien l'instance qui peut permettre à la République des Idées de réaliser son mariage impossible, son alliance de l'unité et du conflit, son union de l'un et du multiple, du dire et du voir, de l'interne et de l'externe, de l'Etre et de l'Apparaître, de la théorie et de la pratique (theoria/praxis). De fait, la pensée n'est jamais plus féconde que lorsqu'elle se met à voyager et à rencontrer l'altérité, donc échappe au retour au même et à la consanguinité des savoirs, mais aussi à la doxa du grand public qui ne dépasse guère les apparences et le consensus.

Ainsi, aux Etats-Unis, 12,5 millions d'enfants ne mangent pas à leur faim. C'est un fait, une «news» sans «human interest». Mais quel est le quotidien vrai («truth») de leurs mères ? Comment faire voir l'altérité et la relier à nous. Une chercheuse de l'université Drexel de Philadelphie, Marina Chilton, a

[2215] Honoré de Balzac « Les Journalistes », Paris, Arléa, 1991, p. 19.

[2216] Michel Foucault « Dits et écrits » voL. I,« La pensée du dehors », op. cité, p. 524.

[2217] Outre les faiblesses «consubstantielles» de tout regard au présent (les sens sont presque toujours en retard sur les idées), on peut distinguer deux grandes critiques radicales du journalisme : 1/ Le public otage des journalistes au service des puissants et de l'argent (N. Chomsky, S. Halimi, etc.) 2/ Les journalistes otages du public (P. Bourdieu). Elles ont à la fois une part de vérité, une part de caricature et surtout jouent sur la confusion des notions et un certain populisme du café du commerce.

confié en 2008 à certaines d'entre elles un appareil photo. Leurs images racontent un chaos quotidien et livrent une idée inédite de la pauvreté en pays riche. C'est l'expérience baptisée «Witnesses to Hunger» («Témoins de la faim»)[2218]. Aucun souci esthétique dans le projet «Le but, c'est de provoquer des changements politiques», dit la chercheuse, qui enseigne la santé publique à l'université. Les photos racontent le chaos des existences dans les quartiers déshérités de la ville où les terrains vagues disputent l'espace aux maisons abandonnés et aux drogués. Effet du réel garanti : le corps est ce qui ancre le regard, et lui donne sa force de vérité. «Les gens pensent qu'ils savent où l'on vit. Mais ce n'est pas vrai. Avec les photos, on leur donne une possibilité de voir», explique Crystal Sears, l'une des 40 femmes qui participent à l'expérience.

Des faits valables pour tous. Les mères célibataires n'aiment pas qu'on les dise pauvres «Nous sommes des femmes à revenus modestes qui essayent de nous en sortir», explique Ashey Ortiz. Dans leurs photos, elles prennent à témoin de ce que voient tous les jours leurs enfants. Irmani a photographié son réfrigérateur vide. Elle a pourtant un travail de gardien à plein temps. Mais elle ne touche que 110 dollars par mois. Whitney Henry a saisi la tache de sang sur le trottoir devant chez elle. Presque machinalement, un matin en sortant. Plusieurs heures après l'enlèvement du corps, les flaques étaient encore là. De son perron, Angela M. a fait un zoom sur l'épicerie du coin : «Irma Mini market». On y vend cigarettes et packs de bière (en promotion à 11,50 dollars pour 12 canettes). Jamais rien de sain ni de frais.

Exactitude factuelle (accuracy). Erica Smalley avait 25 ans quand elle s'est photographiée à bout portant, en larmes. «C'était en août 2008, juste avant mon anniversaire.» Elle n'avait plus droit aux bons alimentaires, depuis qu'elle avait été embauchée par la compagnie de téléphone Comcast, pour 11 dollars de l'heure. Elle a fait des photos des bols d'oddles of noodless» qu'elle sert aux enfants. C'est une soupe aux pâtes qui ne coûte que 25 cents. En ajoutant le kool-Aid, une boisson à l'eau sucrée vendue 10 cents, on peut nourrir les enfants pour moins de 50 cents.

L'appareil, moderne oeil «décentreur», n'a pas changé leur misère, mais leur regard sur leur vie. Erica, qui déprimait de solitude, s'est aperçue que quelqu'un s'intéressait à ses photos. Le regard est dans «Witnesses for Hunger» la véritable arme du changement social, en donnant à celui qui en use les moyens de combattre réellement ce que l'idéologie se contente, vainement, de nier. En mai 2009, les femmes sont venues à Washington pour présenter leurs oeuvres au Capitole, à l'invitation de Bob Casey, un sénateur de leur Etat de Pennsylvanie. Elles avaient emprunté des tailleurs de businesswomen à une association charitable et, sous la rotonde, où se tenait l'exposition, les passants s'arrêtaient, stupéfaits du décalage : «C'est vous, là sur la photo ? Oui, répondait Imani, et là, «c'est mon fils qui tend la main». Son biberon est vide. Il a encore faim. Whitney a été longuement interrogée par un groupe d'enfants à propos de la tache de sang sur le trottoir. Ils voulaient savoir qui était la victime et pourquoi elle avait été tuée.

Décentrement/ rassemblement autour de la question de l'autre regard dans la tradition de George Orwell[2219] qui dépasse le travail du faire voir et la figure du spectateur flâneur que le journalisme illustre et incarne traditionnellement dans nos sociétés. Les femmes de « Witnesses to Hunger» n'en veulent pas aux passants d'être effrayés. Elles aimeraient juste trouver le moyen de « raconter aux gens sans qu'ils aient peur pour la sécurité de leurs enfants. ». Les mères « témoins » viennent régulièrement télécharger leurs photos sur des ordinateurs du laboratoire de l'université. Parmi les 6000 documents, il y a des clichés insupportables qui ne sont pas présentés au public. Dans l'ordinateur, ces photos non montrables sont rangées dans la catégorie des images de la révolte : les « photos allez-vous-faire foutre » (sic), comme dit le professeur Chilton.

[2218] Corine Lesnes «Un certain regard sur l'Amérique», Le Monde 4 septembre 2009, p. 17.

[2219] Notamment «Dans la dèche à Paris et à Londres» (Down and out in Paris and London) paru à Londres en 1933 et «Quai de Vigan» (The Road to Wigan Pier», Londres, 1937).

Dans l'introduction de son texte « Des espaces autres », Michel Foucault avance l'idée que notre monde s'éprouve désormais « moins comme une grande vie qui se développerait à travers le temps que comme un réseau qui relie des points et qui entrecroise son écheveau ». D'où les concepts clefs d'hétérotopie et d'hétérochronie qui se logent au cœur de notre fiction théorique. « Nous sommes à un moment où le monde s'éprouve, je crois, moins comme une grande vie qui se développerait à travers le temps que comme un réseau qui relie des points et qui entrecroise son écheveau. Peut-être pourrait-on dire que certains des conflits idéologiques qui animent les polémiques d'aujourd'hui se déroulent entre les pieux descendants du temps et les habitants acharnés de l'espace. Le structuralisme, ou du moins ce qu'on groupe sous ce nom un petit peu général, c'est l'effort pour établir, entre des éléments qui peuvent avoir été répartis à travers le temps, un ensemble de relations qui les fait apparaître comme juxtaposés, opposés, impliqués l'un par l'autre, bref, qui les fait apparaître comme une sorte de configuration; et à vrai dire, il ne s'agit pas par là de nier le temps; c'est une certaine manière de traiter ce qu'on appelle le temps et ce qu'on appelle l'histoire[2220] ».

Il faut résister ici à la tentation insidieuse de faire du reporter d'idées un simple essayiste d'idées, car l'« universel reportage» privilégie la monstration et la description sur la démontration et la conceptualisation comme Lyotard l'a bien analysé dans son dernier livre « Signé Malraux » que nous avons analysé dans notre recherche[2221]. Entre le sage et l'insensé, nous sommes sans doute entrés aujourd'hui dans le temps du reportage après celui de l'essai de la première moitié du XXe siècle. Ou plus précisément, le temps du reportage est en nous. Peu importe, à vrai dire. Ce qui est sûr, c'est que le temps nous emporte et qu'il nous tue. Il construit le monde et son journal, puis, du même mouvement, il le détruit et rend le « canard » (et son cortège de nouvelles) éphémère et futile… bien qu'il dévore le temps de ceux qui l'écrivent et l'impriment. La télévision apparaît désormais comme une machine à deux temps : à jeter de la lumière et à répandre oubli. Avec pour tout principes ses trois L : louer, lâcher, lyncher. Car la machine médiatique est à l'image du rhinocéros : elle fonce avec ses œillères, sans s'intéresser aux autres, non pas, comme une proie possible pour attirer l'audience la plus large (logique de l'Audimat), mais une altérité…avec laquelle il faut composer, comme avec les diverses temporalités qui participent ici du formatage.

Le philosophe est l'ennemi du marketing qui récupère le concept pour mieux l'asservir à des fins mercantiles, un ennemi des stratégies de communication. Depuis Platon, il lutte contre les sophistes, et les nouveaux sophistes sont aujourd'hui innombrables. Le nouveau sophiste, c'est l'attaché de communication qui fait négoce de l'idée en vantant des solutions attractives avant même d'avoir évalué l'idée elle-même, de savoir si elle s'impose ou non.

Ainsi, un créatif, le designer Marcelo Bohrer, 32 ans, qui vit au Brésil – cadre stressé mais repenti – a lancé, en 2003, à Porto Alegre, un club Nadismo[2222] pour apprendre à profiter du moment sans se presser et à ne rien faire… Pour ne pas se laisser engloutir par Chronos qui dévore ses propres enfants et ne pas se laisser envahir par la frénésie ambiante de la vie moderne, explique l'hebdomadaire brésilien « Istoé » de Sao Paulo par la plume de son journaliste Adriana Prado. Selon son fondateur Bohrer, ne rien faire correspond à la radicalisation de mouvement comme le Slow qui prône la valorisation de la temporalité lente. Celui qui vit plus lentement vit mieux et réfléchit mieux, prend du recul, de la distance, maîtrise mieux le temps qui nous gouverne tout le temps et nous dévore tous.

Et cette maîtrise du temps de la création peut même paraître un cadeau somptueux qui n'a pas de prix à la Villa Médicis par exemple. Dans un monde dominé par l'urgence et la précarité, écrivains, cinéastes, architectes, designers ou scénographes peuvent consacrer une année entière à un travail en profondeur à la Villa Médicis, l'Académie de France à Rome qui, au-delà des clichés réducteurs,

[2220] Michel Foucault « Des espaces autres » Dits et Ecrits l984, conférence du 14 mars 1967 au cercle d'études architecturales de Tunis, in « Architecture, mouvement, continuité N°5, octobre l984, p. 46.

[2221] I chap. 2 : question de sens et de définition.

[2222] qui signifie littéralement en portugais : rien faire.

demeure sans doute un pôle de rayonnement culturel majeur et de dialogue avec l'Italie. Luxe inouï du « long détour de la pensée » dont parle Platon, hétérotopie pour tous ces heureux artistes privilégiés et lauréats qui peuvent prendre le temps de la décantation, élaborer des projets communs avec des pensionnaires venus d'autres disciplines, chance qu'à peu près aucune autre institution n'est en mesure de leur offrir, notamment à Rome, dans la capitale mondiale de l'histoire de l'art où le passé historique surgit à chaque de coin de rue, via le Capitole et le Panthéon. Mais là encore, le temps des horloges est là qui gouverne tout le temps si j'ose dire : cette parenthèse hétérotopique de création ne dure qu'un an en principe.

Par le moyen externe du reportage, la pensée se prescrit de rendre compte de l'intelligibilité du sensible même et non d'un monde idéal, voire utopique. C'est le « reportage d'idées », désormais, qui constituerait cet espace du « voir » collectif. Le reporter d'idées ne considère jamais le concept séparément de l'humain et de l'événement. Plus qu'un simple passeur, notre contrebandier intellectuel est découvreur d'idées autant que de talents et il oriente sa pensée à travers les images du temps présent et des informations qui ne sont pas des faits mais des valeurs, et surtout pas des idées reçues et des opinions.

Avec la montée en puissance du journalisme depuis deux siècles au détriment notamment du pouvoir universitaire qui ne jure que par la validité scientifique du « jugement des pairs [2223]», consacrés ou non peu importe ici, il est évident que la fonction de regarder le pouvoir et la société a été peu à peu déléguée à des spectateurs officiels, les reporters journalistes professionnels. Les politiques ne s'y sont d'ailleurs pas trompés et ont tenté dans la foulée d'instrumenter les médias et de pactiser avec leurs puissants propriétaires… à défaut de les avoir à leurs bottes comme dans les régimes dictatoriaux. Aujourd'hui, Internet a pris le relais de la presse officielle qui s'autocensure et en proie à des difficultés[2224] ; et les politiques bousculés par ce média universel et instantané cherchent désespérément à le régimenter tout en l'accusant de tous les maux alors qu'ils s'affichent tous sur Facebook. Sans vouloir minimiser ses excès et ses dérives, «la diabolisation d'Internet n'est peut-être que le symptôme d'un sentiment plus profond : la peur primale d'un média qui contourne les hiérarchies, glisse entre les mailles de la communication insttutionnelle, et révèle parfois au grand jour ce qu'on voudrait taire[2225]».

Histoire de casser les certitudes, les préjugés et les clichés, ces reporters d'idées ou non, petits ou grands, ne sont pas tous bardés de diplômes universitaires et se réclament d'abord de la « vérité du terrain », de l'école du voyage et de l'altérité plus que de l'école républicaine et de l'université. Si la presse (puis les médias en général) permet par procuration à chacun d'être un spectateur, elle orchestre et hiérarchise néanmoins, le « voir » collectif : c'est à elle, en fait, qu'il revient de voir et de faire voir à tous[2226]. D'où les discours sur la puissance médiatique qui réduit tout à son image et à son format… au point de diluer les concepts dans sa quête effrénée à l'audience[2227].

C'est donc un véritable pavé dans la mare universitaire que l'émergence de ce récent pouvoir exorbitant de la pensée médiatique et « hérétique[2228] » - souvent qualifiée de doxa, d'opinion et de prêt à penser

[2223] « Jugement des producteurs sur les producteurs » dixit Bourdieu et des « compétents » qui se réclament de la « science » et s'abritent derrière leurs titres et diplômes.

[2224] Xavier Ternisien «Bousculée, la presse quotidienne régionale est contrainte de se réinventer», Le Monde, 8 septembre 2009. Erosion constante de la diffusion, effondrement de la publicité, migration des petites annonces vers le Web : les titres de PQR (Presse quotidienne régionale) souvent très endettés tentent de se réorganiser. «La plupart des groupes de presse quotidienne régionale sont dans une situation explosive» déclare Jean-Clément Texier, banquier spécialiste des médias. Cette situation critique pousse à la concentration, et celle-ci ne peut que se renforcer.

[2225] Xavier Ternisien «L'affaire Hortefeux met Internet au banc des accusés», Le Monde 18 septembre 2009, p. 2.

[2226] Allégorie sur la puissance du regard. Le récent cri ironique du professeur de philosophie « Sarkozy, je te vois » aux policiers qui procèdent à une arrestation musclée à la gare Saint Charles à Marseille a fait le tour de la planète via Internet et a valu à son auteur d'être poursuivi en justice pour atteinte à l'ordre public. Le verdict de la cour de justice a rétabli la sérénité alors que le président de la République lui-même déclare dans une interview exclusive au Nouvel Observateur (N°2330 du 2 au 8 juillet 2009) déplorer cette procédure abusive.

[2227] C'est la dictature de l'audimat qui hante tous les directeurs de chaînes de télévision et de radio.

[2228] Hors cursus et voie royale de l'académisme.

- que contestent aujourd'hui comme hier l'université et ses éminents représentants qui jouissent d'un monopole de fait sur la production de savoirs légitimes et labellisés. Or, notre oxymore du «reporter d'idées» fait désordre et sans doute scandale en conjuguant deux termes apparemment incompatibles (dont l'un semble un objet volant non identifié» dans le ciel étoilé de la philosophie). Tout éclairant d'un jour nouveau et en se jouant avec un malin plaisir de cette ambivalence entre intellectuels et journalistes car la fiction foucaldienne se situe ailleurs, dans l'entre deux du discours savant (« ça au moins c'est de la science ! ») et de l'opinion publique (doxa et affect du «ça existe, c'est à la télé et donc c'est vrai», puisque le reporter l'a vu sur place et l'a écrit dans le journal ou l'a montré avec sa caméra) qui cherche avant tout à comprendre et à décrypter le monde dans lequel nous vivons.

Ne plus se contenter d'exprimer des opinions, de collecter des informations ou de mettre les idées en systèmes, mais de se mettre d'abord à voir. Soudain, « le voile de Maya se déchire [2229]» : la recherche et l'invention des idées ne peuvent être transmises immédiatement. Elles s'altèrent inéluctablement quand on les communique. La forme de la philosophie ne saurait à elle seule la médiation nécessaire au partage des idées qui commence avec la conscience qu'aucun concept n'est donné. Si les couples foulcadiens savoir/pouvoir, universel/spécifique, utopie/hétérotopie éclairent par leur torsion/distorsion notre fiction théorique, d'autres en revanche s'avère décevants, peu fructueux voire retors pour la formation du jugement qu'est le premier objectif d'une philosophie qui se voudrait populaire[2230]. Ainsi, les oppositions conceptuelles intellectuels/journalistes, spécialistes/profanes, acteurs/spectateurs, science/média, recherche/best-seller, interne/externe, orthodoxie/hérésie, autonomie/hétéronomie, subversion/conservation, « ne sont donc guère objectives, mais plutôt réactives », soutient Geoffroy de Lagasnerie qui enfonce le clou à la manière d'un Karl Kraus. Portant la plume dans la plaie, sans nier pour autant qu'il n'y ait pas de place pour une évaluation interne, il soutient en bon disciple de Bourdieu que « le savoir et l'hérésie ne se situent ni uniquement dans l'Université ni uniquement à l'extérieur de l'Université. Ils ont des lieux spécifiques qui occupent des positions homologues dans chacun des sous-champs du champ intellectuel »[2231].

(…) En effet, opposer comme si cela relevait de l'évidence les « journalistes » et les « pairs », l'espace médiatique et la « communauté scientifique » revient à proposer une définition normative et restrictive du concept de « pairs » et de « communauté scientifique », et à conforter un et un seul point de vue (et donc à négliger ou à laisser dans l'ombre les autres points de vue) : le point de vue des universitaires (que peuvent partager des non universitaires). Car cela revient en effet à exclure arbitrairement de l'espace de la discussion scientifique légitime tous ceux qui n'appartiennent pas à l'Université ou/et qui en sont partis ou qui en ont été rejetés idéologiquement pour reporter les idées ailleurs. Or, on peut se demander pourquoi le « champ scientifique » de la recherche serait circonscrit au champ universitaire, et pourquoi un journaliste, un écrivain, un artiste, etc., ne pourraient pas être des « pairs », c'est-à-dire des semblables[2232], bien qu'ils soient autres et viennent d'horizons différents.

Signatura rerum

Il serait un peu facile de balayer cette critique féroce et fort peu académique en évoquant ici présupposés et préjugés de la part de l'imprécateur Lagasnerie dans la droite ligne de Bourdieu qui a aussi soutenu la corruption structurelle du «champ médiatique» au regard des critères scientifiques incarnés selon par la sociologie. Car nous touchons sans doute l'un des noeuds politiquement incorrect de notre problématique. Le « reporter d'idées », sorte de fulgurance de la pensée en marche, apparaît dans un contexte académique et consensuel comme un « hérétique », voire un marginal qui, à l'image d'un Benjamin ou d'un Marx, n'a pas reçu son habilitation pour enseigner à l'université et vit chichement

[2229] Formule chère à Schopenhauer et dont nous faisons ici notre miel à plusieurs reprises.

[2230] Denis Thouard, «Le partage des idées », op. cité, pp. 217-218.

[2231] « L'empire de l'Université. Sur Bourdieu, les intellectuels et le journalisme », Paris, Editions Amsterdam, 2007, pp. 69.

[2232] *Ibid*., pp. 67-70.

à l'étranger de ses piges journalistiques comme Hannah Arendt ou bénéficie du soutien d'une famille fortunée comme Karl Kraus. Ou qui, comme Jacques Derrida se voit refuser un poste de professeur à l'université Nanterre en l966 au profit d'un collègue marxiste moins réputé mais adoubé par ses pairs. Sans oublier le sulfureux et imprévisible Michel Foucault écarté à la même époque de la Sorbonne ou le libéral Raymond Aron, éditorialiste très lu au «Figaro», écarté de la chaire de sociologie de la Sorbonne dans les années 1955-1960 au profit d'un Georges Gurvitch mieux en cour.... La liste est loin d'être exhaustive, hélas… et la presse n'a plus le monopole de ce jeu des chaises musicales où le courtisan intriguant est mieux placé que le méritant diplômé non carriériste qui n'a pas cultivé ses réseaux[2233].

Empathie et curiosité. Mais le « reporter d'idées », sorte de signature du monde et des choses du « trop de réalité », peut apparaître aussi comme un précurseur et un chercheur interdisciplinaire avant la lettre qui parie qu'en réalité la fabrication du savoir et de la théorie n'est pas la propriété naturelle de personne et que la nouveauté peut surgir de n'importe où (mouvements sociaux, luttes politiques, intellectuels, marginaux, journaux contestataires, etc.). Et ce sont, en réalité, tous ceux qui se sentent concernés par un problème ou une lutte particulière, quelles que soient leur appartenance professionnelle, voire même leurs décorations (légion d'honneur, diplômes prestigieux, prix divers, etc.) et qui peuvent donc être aussi bien journalistes que sociologues, philosophes qu'artistes, militants qu'historiens, etc., qui, à un moment donné, constituent par leur prise de parole un espace intellectuel spécifique, certes nécessairement fragile, évanescent et temporaire, mais au sein duquel s'élaborent néanmoins l'invention critique et la subversion. « Ce n'est donc pas en plaidant pour un entre-soi figé de spécialistes rassemblés dans un espace coupé de toute pression externe et fixé une fois pour toutes par des frontières institutionnelles que l'on favorise le mieux la connaissance et son progrès. Cet espace est au contraire ce contre quoi se constitue, c'est-à-dire ce qui est mis en cause et déstabilisé par la communauté hétérogène des créateurs qui, à un moment donné, porte un certain type de renouvellement théorique et politique[2234]. » La clef de la démarche du reporter journaliste - qui est exclu de fait de la « communauté scientifique », et vit quasiment en marge du monde clos/ouvert de l'université et de la recherche mais signe dans les journaux, parle à la télévision et/ou à la radio, donc reconnu et lu par le plus grand nombre - c'est l'acceptation d'être toujours placé dans une situation singulière, d'être hétéronome plutôt qu'autonome[2235].

A la différence d'un Régis Debray dans «Lettre d'un voyageur au Président de la République[2236]», l'idéal du reporter ne prétend pas (ou plus) être le représentant même de la sensibilité universelle au Kosovo ou ailleurs et de sauver à lui seul le monde par un reportage sur le vif, en prise de l'actualité. Il a appris la modestie et l'humilité socratique à ses dépens… Il se méfie du culte des « faits » assimilé au vu et au vécu, du retour au sensualisme le plus classique, du discours du concret, de l'émotion et du témoignage sensible. Il évite la position du mandaté qui revient de son voyage/reportage avec une vérité urgente à dire[2237] qui est souvent la posture/imposture de l'intellectuel médiatique

Le reporter d'idées ne se réfugie pas dans un observatoire privilégié qui lui permettrait de tout voir et de tout décrire (utopie), ni ne campe dans un lieu protégé et indélogeable, et ne prétend plus à une improbable objectivité « scientifique » et à une neutralité de jugement. Il voit de quelque part, d'un lieu qui est le sien – autre, et non pas de partout ou bien de là où il « faudrait voir » (hétérotopie). Il accepte et doit faire accepter la subjectivité de son regard de reporter, sa singularité même, toujours

[2233] Un sondage récent, dont la presse s'est fait l'écho, montrait que près de 70% des sondés considéraient à tort ou à raison que les réseaux étaient plus efficaces que les seuls diplômes pour trouver du travail.

[2234] « L'empire de l'Université », op. cité, pp. 70-71.

[2235] Bien que ce dernier concept soit aujourd'hui une notion valise et la panacée de ceux qui nous gouvernent et veulent réformer l'Université sans leur en donner vraiment les moyens de leurs ambitions.

[2236] «J'ai passé la semaine précédente en Macédoine, assisté à l'arrivée des réfugiés, écouté leurs témoignages. Ils m'ont bouleversé comme beaucoup d'autres. J'ai voulu à tout prix aller voir «de l'autre côté» comment un tel forfait était possible». Le Monde du 13 mai 1999. Lire à ce sujet lere partie chap. 6 «Vous avez dit symptômes ?» consacré en partie à Régis Debray, le chef de file de la médiologie.

[2237] Géraldine Muhlmann «Une histoire politique du journalisme XIXe siècle-XXe siècle», op. cité, p. 106.

renouvelable par un nomadisme entretenu et une errance volontaire… bien qu'il n'entretienne pas la mythologie tenace et aliénante autour du voyage et de son exotisme de pacotille tout en jouant avec celle laudative du grand reportage qui fait rêver tous ceux qui désirent entrer en journalisme.

Rendant incertaine et problématique la frontière de la « communauté scientifique » et le ciel des idées, le « reporter d'idées » naviguerait dans un « espace intellectuel et politique au sein duquel se fabrique l'innovation conceptuelle ». Cet espace « est essentiellement pluriel (il y en a autant qu'il y a de luttes), variable (ils apparaissent, puis ils disparaissent) et hétérogènes (y participent tous ceux qui, quelle que soit leur appartenance professionnelle, le veulent)[2238] »

Il échappe, au moins en partie, à ce que Michel Foucault nomme la « volonté de vérité » appuyée sur un support et une distribution institutionnelle, qui tend à exercer sur les autres discours une sorte de pression et comme un pouvoir de contrainte (…) comme si la parole même de la loi ne pouvait plus être autorisée, dans notre société, que par un discours de vérité[2239] »

Le reporter d'idées se méfie ainsi du « conformisme » profond et implicite des sciences humaines » qui fait que, « alors qu'elles prétendent former intellectuellement les individus, ceux-ci sont plutôt brisés par elles[2240]. » Car les concepts que les sciences humaines inventent pour penser deviennent vite des automatismes qui empêchent de penser et dont l'usage mécanique fait écran à la découverte et à l'innovation. Adorno parle ainsi de la « réification de la conscience scientifique » et précise que « ce qui est différent devient un superflu pour lequel il n'y a pas de place pour la science[2241].» C'est pour cette raison, soutient-il, que la « discipline scientifique » finit toujours par devenir une forme intellectuelle de ce que Goethe et Hegel ont désigné en tant qu'aliénation : « abandon de l'esprit à ce qui lui est opposé et étranger ». Adorno «porte la plume dans la plaie» de la pratique autarcique de la science qui devient à ses yeux une sorte de fantasme intellectuel : « La spontanéité, l'imagination, la liberté par rapport à la chose sont, en dépit de toutes les explications de types divers, tellement réprimées du fait de cette sempiternelle question, « Est-ce bien de la science ? », que l'esprit menace, même dans le domaine qui lui est propre, de perdre sa spécificité. La fonction du concept de science est renversée. La netteté méthodique tant évoquée, la possibilité de tout soumettre à contrôle, le consensus des clercs compétents, la possibilité de fournir des preuves à toutes les assertions, même la rigueur logique des démarches intellectuelles, ce n'est pas l'esprit : le critère de la validité et de la pertinence agit a contrario[2242]. » Si on suit Adorno dans son analyse implacable, le regard neuf du « reportage d'idées » viendrait presque toujours de l'extérieur du champ scientifique de la communauté universitaire, à savoir les journaux, Internet, les mouvements politiques ou syndicaux, les exclus du système scolaire, un certain cinéma, l'avant-garde artistique, etc. La liste est loin bien entendu d'être exhaustive…

Le reporter «décentreur» comme exilé de la communauté du savoir

Sur le terrain, le reporter – empiriste et sceptique par conviction sinon par réflexe, refuse l'héritage d'une vieille tradition qui parie depuis Platon sur la transparence des idées et l'opacité du monde sensible. Pour lui, « le monde consiste » et il veut rendre compte du sensible et de l'Apparaître dans ses moindres détails… bien qu'il protège aussi son regard afin de (mieux) témoigner. Sur le terrain du champ de bataille, il constate comme l'Américain Herr au Vietnam[2243] la «haine» suscitée par les reporters auprès des soldats. Un rejet qui désigne leur échec même à tisser un quelconque lien avec eux et l'incapacité au fond pour tout bon journaliste de ne pas voir la guerre comme un film. Dans

[2238] *Ibid*., p. 71.

[2239] « L'ordre du discours, Paris, Gallimard, l971, pp. 20-21.

[2240] Theodor Adorno « Notes sur les sciences humaines et la culture », in « Modèles critiques », Paris, Payot, 1984, p. 45.

[2241] *Ibid*., pp. 44-45.

[2242] *Ibid*., pp. 43-44.

[2243] «Putain de mort», op. cité, p. 208 : «Ils me haïssaient, ils me haïssaient comme on peut haïr n'importe quel sombre imbécile capable de se mettre au milieu de tout ça quand il a le choix, n'importe quel imbécile qui a si peu besoin de la vie pour jouer avec.»

le champ intellectuel, il apparaît souvent comme un ovni[2244], un empêcheur d'être entre soi[2245], voire parfois un usurpateur s'il est un « bon client » (sic) à la télé et un trafiquant d'idées si ses concepts sont faibles, voire inexistants... Alors que ses livres sont des best-sellers et font l'objet de critiques dithyrambiques dans les médias.

En publiant « Sur la télévision » en l996, Pierre Bourdieu provoqua ainsi une violente polémique et une formidable fronde médiatique qui a laissé des traces dans la profession journalistique… au point de culpabiliser toute une génération de jeunes reporters. Sans doute, parce qu'il contestait au journalisme - après Foucault, Derrida, Deleuze notamment, le droit d'évaluer la production intellectuelle et qu'il s'inquiétait comme beaucoup d'universitaires des nouvelles conditions de circulation du savoir, notamment depuis le succès indéniable de l'émission TV de Bernard Pivot « Apostrophes » lancée en l975 sur Antenne 2 et devenue en quelques années un rendez-vous incontournable pour l'édition et la vente des livres. Cette controverse - alimentée à l'époque par Régis Debray alors conseiller du Prince, a contribué à façonner le paysage culturel dans lequel nous vivons et a évité peut-être une consanguinité du savoir universitaire et du conformisme académique, mais pas, hélas, quelques dérives et autres « coups » médiatiques.

En un sens, n'y-a-t-il pas lieu, si Hermès a définitivement remplacé Prométhée, de commencer par réfléchir plus intensément dans la droite ligne d'un Benjamin - à l'aide toujours de notre fiction théorique du reporter d'idées - sur l'impact des technologies de l'information et de la communication sur la production intellectuelle contemporaine ? Certes, celles-ci rendent désormais possible l'organisation de réseaux sur une plus vaste échelle. Une philosophie moins repliée sur ses thèmes généraux et ses méthodes d'évaluation traditionnelles aurait sans doute tout à gagner et presque rien à perdre des analyses enrichies, renforcées dans leur cohérence et leur pertinence par les apports du monde du reportage en particulier et du journalisme en général. Une manière postmoderne aussi de « faire époque » et de rendre compte ainsi du récit de l'extrême.

D'autant plus qu'entre l'activité professorale et l'activité éditoriale, les frontières se sont désormais largement estompées, avec notamment les directions de collection tenues par des universitaires et la multiplication des tribunes et des chroniques dans les journaux dits de référence qui diversifie les points de vue. Les modalités médiatiques de l'exercice philosophique ont renouvelé une discipline traditionnellement universitaire. La mise en forme des sujets ne s'est trouve pas toujours amoindrie. Au contraire, avec le « reportage d'idées » de certains «Apostrophes» ou «Ouvrez les Guillemets», certains auteurs comme les linguistes Claude Hagège et Etiemble, le mathématicien Jean Dieudonné, l'historien Le Roy Ladurie, Georges Dumézil, Vladimir Jankélévitch, Roland Barthes, Claude Lévi-Strauss, etc. deviennent plus lisibles, plus accessibles et paraissent moins intimidants, presque familiers. Cette plus grande facilité de circulation des idées correspond de fait à la requête légitime de démocratisation de la philosophie, n'en déplaise à certains qui jugent la pensée par nature élitiste. Celle-ci, jugée souvent ardue et aristocratique, propose désormais de multiples « portes d'entrée » plus accessibles vers un public plus large et avide. Ce souci de favoriser la découverte du travail de la pensée est déjà, pour ceux qui ne dédaignent pas le rôle de « rientologue vulgarisateur » et de passeur, un puissant stimulant.

La promotion du « reportage d'idées » - en évitant bien entendu ses dérives et ses excès - devrait amener toute problématique digne de ce nom à pouvoir se dire en des énoncés suffisamment universels, explicites et stabilisés pour intéresser le plus grand nombre, même s'il existe aujourd'hui légitimement des façons différentes de hiérarchiser les mêmes connaissances et informations. Nous sommes devenus sensibles à leur extrême factualité. La philosophie se trouve effectivement barrée par d'autres manières d'organiser la réflexion. Cela ne la disqualifie pas d'emblée pour autant. Au contraire, son rôle, dans

[2244] Ndlr : ovni est synonyme ici d'odieux-visuel-non-intellectuel !

[2245] A savoir ses « pairs » consacrés et égaux en titres et diplômes universitaires.

un monde spécialisé à outrance, devrait bien être de retrouver les chemins d'une communication généralisée et plus transversale.

Déjouant le jeu subtil et ambivalent entre philosophie et journalisme, Michel Foucault voyait dans la fiction théorique du « reportage d'idées » à la fois une activité philosophique et une aventure journalistique qui refusent de se taire, une flânerie de la pensée animée de « l'impatience de la liberté » et un hymne à la curiosité qui permettraient à la chouette de Minerve de prendre son envol dans le présent de l'actualité et non à son crépuscule. De « diagnostiquer le présent » sans succomber pour autant et systématiquement à la société du spectacle et de la communication tout en rétablissant une pensée du temps et une « activité de diagnostic » battue en brèche par le XIXe siècle aussi bien que par la première moitié du XXe siècle qui a valorisé l'essai.

> « La philosophie de Hegel à Sartre tout de même a été essentiellement une entreprise de totalisation, sinon du monde, sinon du savoir, du moins de l'expérience humaine, et je dirai que peut-être s'il y a maintenant une activité philosophique autonome, s'il peut y avoir une philosophie qui ne soit pas simplement une sorte d'activité théorique intérieure aux mathématiques ou à la linguistique ou à l'ethnologie ou à l'économie politique, s'il y a bien une philosophie indépendante, libre de tous ces domaines, eh bien, on pourrait la définir de la manière suivante : une activité de diagnostic. Diagnostiquer le présent, dire ce qu'est le présent, dire en quoi notre présent est différent et absolument différent de tout ce qui n'est pas lui, c'est-à-dire de notre passé. C'est peut-être à cela, à cette tâche-là qu'est assigné maintenant la philosophie[2246]. »

Foucault n'a cessé au fond de raconter des histoires sans (trop) se raconter d'histoire : histoire de la folie exclue, histoire de la prison et des guerres, histoire de l'aveu, histoire des plaisirs et des désirs, etc. Plutôt que de parler stricto sensu de science ou de philosophie, et refusant comme nous les étiquettes commodes des cartésiens de service et des gardiens du temple (universitaire et/ou journalistique), il a traqué lors de ses longues recherches minutieuses les mouvements politiques marginaux et les prises de paroles « profanes » qui les accompagnent et sont souvent disqualifiés par les « savants » et les « compétents » surdiplômés[2247] qui ont oublié souvent de se « désagréger » en voyageant et en écoutant l'altérité[2248]. Ce que Foucault a baptisé faute de mieux le « savoir des gens » qui nous paraît, à tort ou à raison l'ingrédient essentiel du « reporter d'idées » et sa raison d'être[2249].. Ce qui est donc en cause, ce ne sont pas les « contenus, les méthodes ou les concepts d'une science[2250] ». Ce n'est pas non plus la connaissance élaborée et la valeur spécifique du travail intellectuel. Ce qui est mis en question c'est la façon dont le savoir circule et fonctionne, ses rapports au pouvoir. Bref, le Régime de pouvoir[2251]. »

« Si l'insurrection des « anti-sciences » (ou non-science) intéresse Foucault, soutient avec force Geoffroy de Lagasnerie, chargé de cours en science politique à l'université de Paris I, c'est dans la mesure où elle a pour but et conséquence de déstabiliser l'institution universitaire et les pouvoirs qu'elle exerce[2252]. » En effet, l'insurrection des savoirs assujettis lui apparaît sous les traits d'une insurrection « contre les effets de pouvoir centralisateurs qui sont liés à l'institution et au fonctionnement d'un discours scientifique

[2246] Michel Foucault « Dits et écrits » I, op. cité, p. 665.

[2247] Cas extrême de cumul fétichiste de diplômes prestigieux digne du livre des records : deux agrégations de philosophie et de science politique et deux doctorats soutenus en prime dans la foulée pour la trentenaire Géraldine Muhlmann, professeur à Paris II, Assas-Panthéon et diplômée d'une école américaine de journalisme, dont nous avons lu et relu ses deux thèses tout en la citant lors de notre recherche doctorale.

[2248] Géraldine Muhlmann -qui a ici l'honneur des communiqués, est l'exception qui confirme la règle : étudiante, elle a fait ce louable effort de curiosité et de voyage entre Europe et Etats-Unis notamment, exerçant le journalisme en France et aux States avant de devenir professeur d'université.

[2249] Consulter à ce sujet, dans la IIe partie, le chapitre Sartre et le roman de Libération.

[2250] Michel Foucault « Il faut défendre la société », Cours au Collège de France l976, Paris, Gallimard-Seuil, l997, p.10.

[2251] Michel Foucault, « « Le sujet et le pouvoir », in Dits et Ecrits II, Paris Gallimard, 2001, p. 1046.

[2252] « L'empire de l'université », op. cité, p.80.

organisé à l'intérieur d'une société comme la nôtre[2253]. » Et c'est donc la question des rapports entre l'Université et ses dehors que pose à travers le «journalisme philosophique» Michel Foucault dans ses textes et notamment dans la fiction théorique du « reporter d'idées ». Car, il s'agit à la fois de mettre en évidence les « effets de pouvoirs qui sont liés à la compétence, au savoir et à la qualification[2254] et les résistances qu'ils suscitent, sans que soient pour autant minimisés l'importance et la valeur du travail intellectuel, du savoir et de la compétence. Aussi, Foucault, à la différence d'un Bourdieu qui se crispe sur la notion de «science» (sociologique), jette-t-il les bases d'une réflexion sur les possibilités d'élaborer une pratique savante qui conserverait toutes ses spécificités et ses exigences (ses « contenus », ses « concepts », ses « méthodes », etc.), mais qui ne se fonderaient pas sur l'exclusion arrogante et souvent injustifiée des discours « profanes » (notamment journalistiques) ou du « savoir des gens » et qui n'exerceraient donc pas sur eux, comme l'Université, des effets de censure et d'intimidation », voire et de contrôle et de mise à l'écart au nom d'une prétendue science[2255]. Notamment, grâce à la fonction heuristique de notre oxymore du reportage d'idées[2256], elle pourrait réussir au contraire à les intégrer et à prendre au sérieux ce que ces savoirs profanes et ces mouvements d'avant-garde énoncent. « Et, la théorie fabriquée dans cet espace ouvert aux aspirations et aux expériences disséminées dans la société aurait ainsi pour caractéristique, selon Foucault, de donner forme, par un labeur patient du concept, à l'« impatience de la liberté[2257] ».

Mais les reporters d'idées contemporains ne croient plus à un réveil général des consciences, au grand sursaut, aux paroles incantatoires d'un «grand soir», note Maniglier. Ils réclament seulement des chemins et des balises leur permettant de circuler -ou de basculer si nécessaire- à un point de vue global du monde à un point de vue local, et dans la foulée d'un site à un autre site où une connexion s'établirait entre les deux. Ces mousquetaires aventuriers du concept et normaliens reporters d'idées sont la preuve vivante que « les problèmes humains ne sont jamais fermés sur eux-mêmes, mais s'engendrent les uns les autres et se relaient[2258]. »

A quelques exceptions près[2259], la philosophie contemporaine ayant parfois délaissé les grands systèmes spéculatifs à la Hegel pour mieux affronter « le vif du sujet [2260] » et donner forme à l'« impatience de la liberté[2261] », serait-elle ainsi réduite à délivrer des fictions théoriques et des récits un peu mythiques en articulant autour des concepts sollicités pour les besoins de la cause ? Les systèmes métaphysiques ont fait place aux fictions politiques conjuguées et écrites au présent. Foucault lui-même affirmait sans ironie : « Je n'ai jamais écrit que des fictions ». Nietzsche nous avait appris l'absence d'origine, l'absence de tout fondement et nous a ainsi libérés des « arrières mondes » et des arrière-pensées définitives. La philosophie, dont on peut soutenir qu'elle n'a pas d'objet à proprement parler- ne peut plus alors, sans origine ni fondement, prétendre à l'unité de la délivrance de significations ultimes. Mais pour ne pas être inutile au siècle de la mondialisation, elle peut construire des récits et des reportages qui nous permettront, non pas de nous retrouver, mais de nous inventer à nouveau. Dans l'absence d'origine, c'est la multiplicité des fictions qui prend son volume et le reportage d'idées son envol.

Une théorie n'est jamais qu'un instrument provisoire de recherche, une fiction efficace qui permet de faire avancer les idées. En attendant mieux, elle permet de formuler des hypothèses et de construire des pistes de travail. On sait par ailleurs que sa valeur est d'autant plus forte qu'on peut en déduire des

[2253] Michel Foucault « Il faut défendre la société », op. cité, p. 10.

[2254] Michel Foucault « Le sujet et le pouvoir », op. cité, p. 1046.

[2255] *Ibid*., pp. 80-81.

[2256] Plus que le syntagme et pléonasme éculé de « démocratie participative ».

[2257] « Qu'est-ce que les Lumières », in Dits et Ecrits II, op. cité, p. 1396.

[2258] Patrice Maniglier in Philippe Petit « Les quatre mousquetaires de Normale Sup », Marianne 28 avril 2007.

[2259] Notamment le jeune normalien métaphysicien Quentin Messallioux, auteur d' « Au-delà de la finitude » et disiciple d'Alain Badiou..

[2260] Formule dont la paternité revient à Edgar Morin pour le titre d'un livre paru en 1969 et qu'Alain Badiou a annexée.

[2261] Formule du reporter Foucault en Iran 1978-79.

propositions spécifiques et efficaces. Par analogie, ne peut-on pas soutenir qu'une « bonne » philosophie doit d'abord mettre l'accent sur l'accord entre la logique de la pensée à laquelle elle conduit, et l'univers empirique auquel elle s'applique. Plus précisément dans le contexte actuel de crise engendrée par l'absence flagrante d'idées nouvelles, n'a-t-on pas intérêt à privilégier une réelle cohérence entre une argumentation théorique et le monde dans lequel on souhaite la faire intervenir ?

Aussi, les « reportages d'idées » qui acceptent volontiers les critiques au nom de «l'effet du réel» et rejettent seulement ce qui n'est pas pertinent dans leur domaine spécifique de recherche, paraissent peut-être aujourd'hui aussi crédibles que les grandes visions globalisantes dont l'architecture conceptuelle est souvent complexe, voire peu visible et les résultats peu contrôlables et jugés seulement en interne, au nom d'une cohérence scientifique. Ils permettraient aussi de lutter contre le mouvement de médiatisation de la nouvelle philosophie et des « intellectuels médiatiques » (victimes à la fois du jugement des « pairs » bien que pour la plupart agrégés et normaliens comme Lévy, Debray, Gluckmann, Einthoven, Clément, etc. mais aussi parfois de la pauvreté de leurs concepts et de leur surexposition médiatique) qui coïncide avec une accélération de l'activité et une réduction inquiétante de la durée de vie des concepts et des propositions intellectuelles au profit du prêt-à-penser et à diffuser pour mieux vendre. Edgar Morin avait pressenti les effets de cette irruption du pouvoir journaliste et du temps éphémère de l'urgence en l968 : « Mon cas particulier reflète quelque chose de plus général : « l'esprit du temps » est journaliste, journalier (mais il suscite finalement, ou va susciter un contre-esprit du temps) : s'isoler, vivre à la campagne, marcher, rêver, méditer[2262]. »

Au-delà du mythe du grand reporter et de la figure du journaliste-flâneur qui reprend le témoin de l'essayiste qui a contribué à donner du brillant à la pensée qui se complaisait parfois dans le barbarisme et le jargon des spécialistes de la pensée obscure, le reportage n'est donc pas une ligne homogène et linéaire, mais plutôt une ligne brisée, voire inscrite en pointillé. Il ne supprime pas les disjonctions et le négatif en identifiant des fragments du monde et des parcelles de vérité tout en favorisant les allers et retours, les feed-back et les synergies entre les faits et les idées. La fiction théorique du « reportage d'idées » désigne le survol d'une distance indivisible, d'une distance qui ne se divise pas sans redistribuer les régions et les connexions qu'elle agence. Sous son rythme qui est celui de l'urgence, l'espace se fragmente en éclats irréductibles, tous affirmés par leurs nouvelles distances dont chacune se modifie avec le déplacement de celui qui s'y engage. Nouvelle géographie de la pensée, elle cultive l'hétérotopie plutôt que l'utopie : elle est une opération singulière entièrement tendue vers un horizon de visibilité aux contours instables et mouvants. Avec les aléas de la révélation.

Ainsi, note l'anthropologue Stéphane Breton, « le théâtre télévisuel (le mot théâtre veut dire en grec « lieu où l'on voit ») est désormais le lieu où l'on entend, c'est-à-dire où l'on est obligé de croire sur parole. Ce n'est un lieu dramatique (où les faits se manifestent), mais un lieu religieux (où la parole est révélée)[2263]. » En ce sens, comme la philosophie selon Deleuze, le journalisme - et partant le reportage- est lui-même inséparable d'une folie du voir, d'une décomposition de toutes les formes emportées par un objectif modulable, où les formes s'allongent et se compénètrent, s'affinent et se télescopent comme sur la nacelle d'un manège infernal. Ainsi, l'échec du « voir » solde la réussite authentique du correspondant de guerre (Michael Herr, Ryszard Kapuscinski). La matière du reportage constitue une structure feuilletée, avec sur chaque feuillet une nouvelle force qui s'anime et dont chacune possède son domaine d'activité spécifique. La fiction théorique du « reporter d'idées » en s'appuyant sur le pli de l'événement soumis à la norme de la curiosité[2264], fait le pari d'intervenir sur l'Un pour exhiber son Deux dans la multiplicité du réel et en finit donc avec le feuilleton de « l'affaire médiatique »

[2262] Edgar Morin « Le vif du sujet », Paris, Seuil, 1969, pp. 22-23.

[2263] Stéphane Breton « Télévision », Paris, Grasset, 2005, p. 238.

[2264] R.E. Parkes de l'école de Chicago, qui soutient que toute «news» est soumise au « human interest », aime citer cet exemple devenu un classique dans les écoles de journalisme : « un chien a mordu un homme – cela n'est pas une information (news). Mais « un homme a mordu un chien », en voilà une » in « News as a Form of Knowledge », American Journal of Sociology, XLV/5, mars 1940, p. 81.

Par delà la critique du mythe

Le mythe[2265] du reporter, voire du grand reporter, nous invite et nous incite à réfléchir à la possibilité d'une critique du mythe dans et par le mythe, d'une mythologie. Le monde qu'il croit décrire n'apparaît pas tout seul, il lui faut être présenté, rapporté, reporté dans sa fictionnante «réa-lité». En ce sens, dans sa manière de signifier le réel, il préserve un rapport politique à ce réel. Mais contrairement à ce qui a cours dans la religion révélée, la position mythologique de la représentation est gommée. Certes, le spectacle du réel, dans la mesure où il relève du spectacle discursif, est toujours mythique et utilise des mythes communs pour s'adresser au plus grand nombre, mais peut-être tous les mythes ne se valent-ils pas et qu'il convient de parier que la parole journalistique institue un commun tout en laissant sa chance au conflit et au décentrage source d'innovation et de subversion. Il ne s'agit pas de condamner la parole mythique au nom du discours rationnel. Il s'agit plus rigoureusement de juger de la qualité des mythes, d'apprécier s'ils sont susceptibles de projeter l'être le plus concret au delà de son « ombre », de le tendre vers ce que Nietzsche appelait le surhumain. Cette appréciation requerrait l'élaboration d'une mythologie analytique de la presse et singulièrement du journal pour dévoiler « la théologie embusquée dans la vie la plus « quelconque » de l'homme moderne[2266].

L'oxymore du reportage d'idées serait caractérisé alors, non plus comme une sortie radicale du mythe, mais plutôt comme la recréation critique incessante de nouveaux mythes[2267] contre les mythes imposés artificiellement comme le «métaphysicien journaliste» (Hegel), le «journaliste transcendantal» (Clavel) ou dégradés comme celui d'« intellectuel médiatique ». Ce dernier fait encore aujourd'hui fureur et des ravages dans l'intelligentsia mais qui n'a rien d'une fatalité, comme le soulignait dans une interview au Monde Jacques Derrida, quelques mois avant sa mort et dont on se demande aujourd'hui si les médias en ont encore besoin[2268].

Dans « L'Ordre du discours » qui constitue sa leçon inaugurale au Collège de France, prononcé le 2 décembre 1970, Foucault tente de formuler de grands axes de recherches, toujours depuis une problématique du discours comme champ d'existence anonyme où le sujet philosophique n'a pas droit de cité et l'intellectuel n'est plus universel mais « spécifique ». Il s'agit pour lui de détailler et de reporter toutes les procédures par lesquelles les pouvoirs et les dangers du discours (pris dans sa dimension de matérialité et d'événement) sont conjurés. Il distingue d'une part[2269] des procédures externes d'exclusion comme l'interdit (des régions comme la sexualité et la politique sont soumises à des régimes de paroles fort contraignants), le partage et le rejet (la séparation entre raison et folie par laquelle la parole du fou se trouve toujours étouffée dans sa dimension propre), l'opposition du vrai et faux (la vérité serait toujours la mise en œuvre d'une violence qu'on impose aux choses). Il recense d'autre part[2270] des procédures internes de limitation (le commentaire qui pose le discours comme simple surface d'inscription d'une signification pure), la notion d'auteur qui joue comme principe de rassemblement d'une masse documentaire, les règles des disciplines qui distribuent les discours selon des jeux de vérité déterminés. Foucault consigne enfin des procédés[2271] qui règlent la distribution des sujets d'énonciation et l'appropriation sociale des discours (empêchant n'importe qui de tenir n'importe quel discours) et

[2265] Mircea Eliade « Images et Symboles », Paris, Gallimard, 1957 : « Les mythes répondent à une nécessité… mettre à nu les plus secrètes modalités des êtres… En échappant à son historicité, l'homme n'abdique pas sa qualité d'être humain pour se perdre dans « l'animalité » : il retrouve le langage et, parfois, l'expérience d'un « paradis perdu » ».

[2266] René Pucheu « Le journal, les mythes et les hommes », Paris, les Editions ouvrières, 1962, p. 51.

[2267] Jean Baudrillard : « Les médias ne nous renvoient pas au monde, ils nous donnent à consommer les signes en tant que signes, attestés cependant par la caution du réel. La litanie sur la mort automobile n'est concurrencée que par la litanie des prévisions météorologiques. Les deux sont un couple mythique ; l'obsession du soleil et la litanie de la mort sont inséparables. »

[2268] Annexe.

[2269] « L'ordre du discours », op. cité, pp. 11- 23.

[2270] *Ibid*., pp. 23-28.

[2271] *Ibid*., pp. 38-47.

des thèmes philosophiques[2272] (le sujet fondateur, l'expérience originaire, l'universelle médiation) qui servent de garantie théorique à ces grands procédés de limitation des discours.

Ici et là, il s'agit donc toujours d'esquiver la matérialité des reportages, cette discontinuité marquée d'aléas des explosions discursives, cette multiplicité non réductible d'événements et de paroles. Ce discours enfin, comme nappe anonyme et lacunaire, est en même temps directement articulé sur des pratiques historiques, et ne peut plus être rapporté à un sujet conscient comme instance fondatrice, pas plus qu'à l'unité serrée d'une origine qui lui prescrirait son déploiement temporel réglé.

« Ainsi doivent alterner, prendre appui les unes sur les autres et se compléter les descriptions critiques et les descriptions généalogiques », précise Foucault. La part critique de l'analyse s'attache aux systèmes d'enveloppement du discours, elle essaie de repérer ces principes d'ordonnancement, d'exclusion, de rareté du discours. L'analyse du reportage d'idées ainsi entendue ne dévoile pas l'universalité d'un sens, elle met à jour le jeu de la rareté imposée, avec un pouvoir fondamental d'affirmation[2273]. Pour en finir avec les critiques trop rapides, lapidaires, confuses, voire pamphlétaires sur la médiocrité du genre journalistique comme « lupanar de la pensée[2274] », « publiciste » contrebandier beau parleur au verbe haut plus que passeur d'idées, manipulateur et désinformateur plus que redresseur de torts et comprendre pourquoi le journalisme n'a pas toujours bonne presse et l'intellectuel médiatique paraît a priori suspect, on soutiendra que la déconsidération du journalisme dans la philosophie occidentale est sans doute liée à une certaine manière de poser la question du regard.

« Dans la mesure où le miroir existe réellement, et où il a, sur la place que j'occupe, une sorte d'effet en retour ; c'est à partir du miroir que je me découvre absent à la place où je suis puisque je me vois là-bas. À partir de ce regard qui en quelque sorte se porte sur moi, du fond de cet espace virtuel qui est de l'autre côté de la glace, je reviens vers moi et je recommence à porter mes yeux vers moi-même et à me reconstituer là où je suis[2275].» La vision a joué dans l'imaginaire occidental un rôle non moins important comme le montre l'étude des symboles religieux et mythiques. La recherche de l'illumination par les visionnaires, qu'elle emprunte les voies du mystique ou du quotidien, est la source d'une riche tradition dans ce que Carlyle a appelé l'« optique spirituelle » et qui remonte sans doute à Plotin. Qu'il s'agisse de l'observation par les deux yeux ou du regard intérieur de l'esprit, la vision occupe un rôle particulier dans l'épistémologie occidentale depuis les Grecs. Bien que la contribution de la vue au savoir soit parfois plus métaphorique que littérale, on lui accorde bien plus d'importance qu'à tous les autres sens. Un « coup d'œil » rapide, impressionniste, à des mots courants comme vision, perspective, aperçu, clairvoyant, exposé, point de vue, démonstration et vue d'ensemble, révèle qu'il y a là bien plus que des images arbitraires : un primat du regard.

Depuis Platon, et depuis Descartes encore plus, l'une des questions philosophiques les plus importantes est de savoir en quoi consiste le fait de regarder les choses, ou plutôt de savoir si ce qu'on voit est vrai ou illusoire, si l'on est dans le monde du réel ou dans le monde du mensonge. Départager le réel et l'illusion, départager la vérité et le mensonge, c'est bien la fonction de la philosophie. Richard Rorty a souligné que, dans la pensée moderne, depuis Descartes du moins, les représentations mentales ont généralement été conçues comme les reflets directs d'une réalité extérieure[2276]. Foucault note que Kant, lui-même lorsqu'il examine son époque, notamment dans la deuxième dissertation du « Conflit des

[2272] *Ibid*., pp. 47-53.

[2273] Michel Foucault « L'ordre du discours », Paris Gallimard, 1971, pp. 71-72.

[2274] Formule célèbre et bon mot de Balzac en 1843 dans sa «Monographie de la presse parisienne» (Précédée d'une Minigraphie de la presse parisienne' par Guy Hocquenghem, Paris, J.-E. Hallier/ Albin Michel, 1981), pamphlétaire féroce au moment (milieu du XIXe siècle) de la montée de la presse populaire qui prend le pouvoir. Parmi les traductions, signalons une traduction japonaise par Shigeru Kashima (avec un essai sur Balzac et le journalisme), Tokyo, Shin-hyoron, 1986, et une traduction russe par Véra Miltchina dans la revue Znamia, 1997, n° 5, p. 143-169.

[2275] Michel Foucault « Espaces autres, hétérotopies », op. cité, p. 47.

[2276] Richard Rorty « Philosophy and the Mirror of Nature », Princeton University Press, l979.

Facultés », propose un regard inattendu, attentif aux « petites choses » pour tendre vers une « mentalité élargie » et s'inscrit ainsi dans la droite ligne du « reporter d'idées » et de son regard curieux de tout. La tradition phénoménologique manifeste que pour elle, le regard est le mode privilégié d'accès au réel et que l'expérience d'autrui et ses enjeux s'ancrent dans l'analyse du regard sur l'altérité. Foucault lui insiste – c'est une de ses thèses essentielles – sur la différence de nature entre la forme de contenu et la forme d'expression, entre le visible et l'énonçable (bien qu'elles ne cessent de se pénétrer pour composer chaque strate ou chaque savoir). Il est d'accord avec Blanchot « Parler, ce n'est pas voir ». Mais, comme le note finement Deleuze, tandis que Blanchot (plus cartésien) insiste sur le primat de parler comme déterminant, Foucault (plus kantien), malgré des apparences trop rapides, maintient la spécificité du voir, l'irréductibilité du visible comme déterminable. Entre les deux, il n'y a pas d'isomorphisme, pas de conformité, bien qu'il y est présupposition réciproque et primat de l'énoncé[2277].

La figure quelque peu éculée et convenue du journaliste témoin ambassadeur - à la Albert Londres ou à la Joseph Kessel par exemple- c'est-à-dire de la position du journaliste qui voit contre celle de l'intellectuel qui discourt, ne peut être confondue et assimilée à la fiction théorique du « reporter d'idées » qui a une fonction heuristique sans doute plus subtile. Dans la mesure où l'effacement du sujet au nom de la « factualité », voire du culte des faits ou « faitichisme » (Bruno Latour), n'implique nullement la disparition complète du « je », notamment du « je vois » au profit du « je pense ». Dans la mesure où le regard rassembleur du journaliste dit en même temps « je » et « nous » et n'est pas parasité par des « je pense que » et des commentaires intempestifs. Le reporter ici s'attache aux faits, aux « human interests » (Ecole de Chicago) et aux informations (news) pour pouvoir rassembler et drainer des lecteurs aux opinions souvent divergentes sur le sujet, servir le bien public au détriment du conflit. Il reprend à son compte « l'élitisme pour tous », la célèbre formule du Russe Vladimir Vladimirovitch Maïakowszki.

Dans la misère et le désespoir du monde de plus en plus fou, reporter l'idée entre le sage et l'insensé, c'est créer une espèce de communication transversale entre les nappes disjointes du temps et les couches du monde extérieur, c'est tisser, avec la forme pure du temps et les visibilités qu'elle fait bifurquer, des raccords capables de passer par-dessus les gouffres et les microfentes qui lézardent les idées et les mondes. Entre images et pensées ne cesse de courir une ligne de césure comme dehors plus lointain que tout milieu extérieur, dehors qui implique que toute image souvenir est un saut, qu'on ne peut que sauter dans le passé. La parole creuse plus profond dans l'approche de l'altérité que le récit qui « fait voir » et livre en vrac des images, bien qu'elle ne permette pas de saisir totalement cette altérité, même dans l'écoute et dans l'après-évènement comme dans l'après- génocide au Rwanda par exemple où Jean Hatzfeld nous livre avec audace d'un livre à l'autre la parole des victimes, puis celle des bourreaux… Et enfin celle des voisins lors de la cohabitation forcée au nom de la réconcialiation nationale décrétée par l'Etat A la demande même des victimes qui veulent tenter de comprendre l'incompréhensible et peut-être pardonner l'impardonnable pour tenter de revivre ensemble. Elle nous parle, elle nous fait sentir les choses, elle ne se contente pas de nous décrire le réel mais une idée du réel. Comme les ayatollahs du clergé chiite en Iran qui tiennent « leur pouvoir pour l'essentiel dans le jeu de la parole et de l'écoute », « on ne suit que ce qu'on veut bien entendre[2278]. »

Plutôt que d'être fasciné par les images et les faits comme le simple reporter qui se veut rassembleur et consensuel pour drainer le plus grande nombre, voire même le grand reporter qui joue avec les fuseaux horaires, nos percepts et parfois avec nos affects, le « reporter d'idées » global à la Zizek se rend aujourd'hui compte que c'est au cœur même du travail de pensée et ses fuseaux d'idées que s'inventent, sans cesse, de nouveaux chemins de traverse et des pistes de recherche. Comme, par exemple, se servir du regard du journaliste intellectuel comme mode de résistance à l'idéologie qui s'arroge le

[2277] Gilles Deleuze « Foucault », Paris, Minuit, 1986/2004, p. 68.

[2278] Michel Foucault « Téhéran : la foi contre le chah », Corriere della serra, 8 oct. 1978, p. 11, in Dits et Ecrits III, op. cité, p. 687.

monopole de la vision du monde Ces parcours hors des sentiers battus traditionnels réaménagent les questions du sens et de la signification.

Bien que tenant compte de la médiatisation globale de notre univers contemporain, l'activité du « reporter d'idées » ne renvoie pas à un spectacle frivole et/ou mondain, voire superflu : elle détermine une responsabilité, nous construit comme ce que nous sommes, ce que nous pensons et ce que nous faisons. Sans oublier d'où nous venons. En un sens profond, toute lecture véritable de la réalité - qu'elle soit philosophique, scientifique, artistique ou/et journalistique- est modification, voire déconstruction et reconstruction du réel comme «réa-lité'. Certes, chaque découpage du savoir, de l'espace, de la géopolitique voit resurgir la nécessité autant que l'arbitraire des limites. Trop limités, nous voilà enserrés, prisonniers. Illimités, nous ne sommes plus rien. Au coup par coup, il convient de méditer sur des échelles, sur des mesures, sur des cadastres théoriques. Ainsi, « le seul rapport réel au présent est celui d'une incorporation », soutient Alain Badiou en conclusion de sa « Logique des mondes [2279]». Incorporation à cette cohésion immanente au monde que délivre, nouvelle naissance au-delà de tous les faits et balises du temps, le devenir-existant de la trace événementielle ».

Le syntagme du reporter d'idées permettrait alors dans cette optique l'incorporation aux images du temps présent et de saisir entre autres le temps de la violence, l'écriture de l'extrême et la vague du terrorisme. Contre l'idéologie de l'intériorité », il faut réhabiliter la distance critique, qui, en fait, est inhérente à l'activité de regarder. Le regard est considéré désormais comme l'expression d'un « angle » singulier, assumé ; il ne s'agit plus de se perdre dans le point de vue d'un autre, mais de se forger son propre ancrage, son point de vue - le point à partir duquel on voit. La singularité absolue du point d'ancrage - le corps du reporter/observateur, fait du regard un décentrement : voir, c'est être décentré par rapport à toute autre perspective, qu'elle soit dominante ou non et c'est donc la décentrer . Chaque regard résiste à, entre en conflit avec un autre, a fortiori lorsqu'il advient contre une idéologie qui lui manifeste qu'il n'est guère bienvenu. Cette conception du regard comme décentrement s'enracine dans une pensée du corps, de la sensation passive, dont la singularité est irréductible à toute idéologie et constitue l'ennemi même de celle-ci.

D'une manière plus générale, et en prenant notre fiction théorique de façon flexible, moins dans sa dureté conceptuelle, et donc plus journalistique que philosophique, il est stimulant de constater aujourd'hui la multiplication des débats où la philosophie est pratiquée de façon « collective » dans un espace public, dans des espaces de communication qui rassemblent à la fois les érudits, les initiés et un public beaucoup plus large que le « reporter d'idées » a su séduire et aller chercher comme dans les universités populaires (Paris quai Branly, Caen[2280], Lyon, etc.) ou des universités de type Vincennes-Saint-Denis, dans les cafés philosophiques, dans les tribunes-forums des journaux[2281], dans une chaîne comme Arte, et quelques émissions culturelles hélas trop souvent reléguées en troisième partie de soirée, vers minuit[2282].

C'est toute la question de l'évolution de l'espace public qui a dépassé, grâce à la prolifération des médias et des relais, les salons lettrés où l'on cause et les cénacles savants, ésotériques, ou religieux pour aller vers d'autres intelligences et communautés plus populaires et/ou profanes. Non content de

[2279] Paris, Seuil, 2006. Il s'agit pour Badiou dans le prolongement de sa première somme «L'Etre et l'Evénement» et en tenant compte des critiques constructives qu'elle a suscitées, de construire une logique de l'apparaître, une phénoménologie, une «grande logique» qui rendant raison de l'ordre des mondes, autorise la pensée des vérités comme exceptions à cet ordre. A signaler pour ceux qui veulent en savoir plus et sur le vif de l'événement, le colloque « Autour de «Logique des mondes d'Alain Badiou» disponible en vidéo et qui s'est tenu les 24-25 novembre 2006 à l'ENS, 45 rue d'Ulm Paris (5e).

[2280] Béatrice Gurry «A l'université du gai savoir», Le Monde 21-22 évrier 2010, p. 15. Médecin, plombier, ancien instituteur ou dirigeant d'entreprise, les disciples de Michel Onfray et de son Université populaire se retrouvent tous les lundis à Caen pour une approche de la philosophie qui a parfois changé leur vie. «On n'est pas là pour être d'accord avec lui. Il est là pour que nous soyons éveillés», déclare au Monde Michel André, ancien chef d'entreprise et ingénieur agronome.

[2281] Querelles récentes autour des prises de position radicales de Badiou, Gluckmann et de Finkielkraut par exemple.

[2282] Catherine Clément «La nuit l'été. Rapport sur la culture à la télé». Paris, Seuil/La Documentation Française, 2003.

s'émanciper des grands systèmes, le « reporter d'idées » s'arrache aux moules des philosophies de l'histoire, qui, de Saint Augustin à Hegel, sans parler des vulgates marxistes ou/et scientistes, définissaient un avenir unique pour l'humanité. Il convient aujourd'hui de sortir de ces totalisations, de prendre au sérieux les enseignements historiens « en y puisant du sens et non pas un sens », comme l'écrit Christian Descamps. Tout en répétant à la morgue contemporaine que « nous sommes des nains juchés sur des épaules de géants ». Singulier, divers et fidèle à lui-même, le « reporter d'idées » se doit de rester à la fois curieux, critique et vigilant devant la multiplication des « structures de crédibilité[2283].» Les critiques des totalitarismes, de la religion de la science, des pratiques asilaires, de la massification médiatique ont produit des effets de vérité, au nom d'une compréhension de l'existant et non pas au nom d'une analyse d'un monde idéal. « Prendre la mesure de la technique, de la prison, de la citoyenneté, de l'esthétique, c'est déplacer les points d'ancrage du philosophique, sans se référer à un ailleurs ou à la nostalgie d'un passé perdu[2284]. »

De la patience du concept au reportage d'idées

Aux proclamations péremptoires et aux utopies parfois aveuglantes des années 1960 et 1970, les années récentes ont préféré l'érudition méticuleuse, la patience du concept qui va à « la rencontre de l'idée et de l'événement ». Sans cynisme et sans désespérance, et sans succomber au relativisme, au nihilisme et à l'« antiphilosophie[2285] », il s'agit d'apprendre à vivre et à penser sans grands systèmes où il n'existait de pensée que du général et de l'universel. On devait négliger, expulser le singulier, le contingent comme l'écume des jours et de l'actualité. La situation est tout autre désormais et engendre la naissance, puis la montée en puissance du « reporter d'idées ». Ainsi, dans « La nuit des prolétaires[2286] », Jacques Rancière s'en prend à la conception d'une histoire qui n'arrive à personne, dont nul n'est l'auteur. Selon sa thèse de « polémiste permanent[2287] », l'histoire scientifique, quantitative, abolit l'histoire en tant que récit. En polémiquant avec Braudel, il entend retrouver des acteurs, de véritables sujets historiques : il s'agit alors de rencontrer des singularités incarnées, situées, sans les réduire, sans les enserrer dans la grille d'une pseudo-science politique. La fiction théorique permet sans doute à la fois ce cadrage et cette mise à distance.

Mais ne peut-on pas soutenir que la création de l'hétérotopie du « reporter d'idées » serait une manière moderne pour la philosophie de lutter contre le désenchantement du monde ? A vrai dire, comme le remarque Pierre Macherey, la philosophie ne s'était jamais désintéressée de ce monde de la vie ordinaire, ne serait-ce que parce qu'elle y a trouvé un répertoire inépuisable de matériaux de base pour élaborer ses métaphores, voire ses paradoxes. On peut admettre, qu'en reportant les idées, elle les a incorporées et a effectué une mutation importante lorsqu'elle a reconnu à ce monde d'ici-bas la qualité d'un « séjour [2288]». Séjour ordinaire qui est aussi celui du journalisme et dont elle devait renoncer à s'éloigner.

[2283] Peter Berger « La Religion dans la conscience moderne », Paris, Ed. du Centurion, l971, p. 238.

[2284] Christian Descamps, « Quarante ans de philosophie en France », op. cité, p. 264.

[2285] Ludwig Wittgenstein «Tractacus» (publiée en 1921 sous le titre «Logisch-Philosophische Abhandlung»), proposition 4.112 : « (…) ce qui résulte de la philosophie, ce ne sont pas des « propositions philosophiques », c'est la clarification des propositions… ».

[2286] «La Nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier», Paris, Fayard 1981, Hachette Pluriel (Poche), 1997.

[2287] L'expression est de son disciple Stéphane Douailler, in entretien «Le philosophe et le nombre» L'Un Visible N°9 Janvier 2008, p. 6. Il ajoute : «Chaque livre (de Jacques Rancière) est une intervention, il identifie un certain état de la discussion pour montrer, précisément, qu'elle ne conduira nulle part, qu'elle est prête à se jouer éternellement».

[2288] Martin Heidegger «Séjour/Aufenthalte». Ed. bilingue. Trad. fr. et notes de François Vezin, ill. De deux aquarelles d'Elfride Heidegger. Monaco, Editions du Rocher, 1992. Ce ne sont pas des étapes d'une tournée que ce livre, écrit à 72 ans par un philosophe qui n'a jamais été un touriste, rend compte mais des « séjours », des arrêts, d'une rencontre. Le voyage qui forme la trame de ce texte s'est déroulé en 1962, selon le programme d'une croisière partant de Venise pour accoster à Ithaque, poussant ensuite vers la Crète et Rhodes, menant aux Cyclades, à Délos — temps fort du circuit — pour aboutir à Athènes, puis Sounion, et finir à Delphes. Aussi ce livre propose-t-il une exigeante réflexion sur le monde d'aujourd'hui, sur la technique dont les racines sont grecques et jusqu'à cette forme perverse de pollution qu'est justement le tourisme. Non pas un voyage de détente et de culture, encore moins un pélerinage, mais une démarche risquée, active, un «reportage d'idées» qui amène, par exemple, à s'interroger sur le rapport énigmatique qu'entretient

Ce qui revenait pour elle à s'accommoder du clair-obscur de la caverne de manière à y projeter un maximum de lumière, sans chercher à voir plus loin, à regarder au-delà vers le haut et sans refuser de côtoyer l'abîme du nihilisme et de la violence symbolisés par l'image médiatisée de la caverne de Ben Laden armé d'une Kalachnikov aux confins du Pakistan et de l'Afghanistan.

Entre l'utopie platonicienne du « philosophe-roi » et la dérive contemporaine du journalisme people « voyou-voyeur », reporter des faits et gestes de la société du spectacle et des puissants de ce monde, l'oxymore du « reporter d'idées » s'inscrirait dans l'idée des régimes de pouvoirs. En 1970, Foucault passe d'un régime de pouvoir à un autre régime de pouvoir, plus singulièrement d'un régime de pouvoir souverain à un régime de pouvoir disciplinaire. Comment un monde (des disciplines) succède t-il à un autre monde (des souverains) ? Autour de ce passage qui ne s'effectue pas en douceur va se constituer un enjeu de « modernité ». Notion valise, concept passe partout, que notre penseur emploie avec désinvolture, faute de mieux. Michel Foucault penserait les problèmes philosophiques en termes d'époque avec le temps des disciplines. La notion d'événement permet sinon de relier, de lancer des ponts entre les rives de ces deux mondes et comme l'exemplarité dans le régime des disciplines, celle de « reporter d'idées » serait l'un des paradigmes éclairants de cet entre-deux mondes, entre le pouvoir intellectuel qui se cherche et vit dans un huis clos avec le savoir, et le pouvoir médiatique (et son vivier de « bons clients » toujours les mêmes qui formatent leurs pensées en 30 secondes chrono !) qui accapare la scène et fascine le grand public. Entre un « ne plus » et un « pas encore ».

« Tout cela finit par constituer une sorte de néo-identité qui n'est pas identique à votre identité d'état civil, ni même à votre identité sociale[2289]. » Mieux, le « reporter d'idées », sorte de flâneur salarié amoureux des idées plus que des « faits omnibus » dont parle Bourdieu, serait une forme de pouvoir, voire une machine de pouvoir - pour le dire comme Foucault qui soutient que l'individu n'est rien d'autre qu'un assujetti, saisi dans des rapports de pouvoirs- qui naît par dissociation, par séparation, en s'affichant comme une singularité. Cette nouvelle forme de pouvoir prendrait acte et tiendrait compte de la montée en puissance du journalisme depuis le XIXe siècle qui a vu son essor et des signes de la décomposition du pouvoir universitaire, notamment sur la période contemporaine comprise comme théâtre du relativisme ou /et scène du nihilisme.

«- Tu sais bien, glisse le collègue et complice Julien à Catherine. Quand nous avons commencé, c'était un métier noble. Professeur, le mot était respecté. Tandis qu'aujourd'hui… » Et Clément l'iconoclaste opine et résume cette descente aux enfers des intellectuels devenus fonctionnaires pour vivre : « C'est l'histoire d'une génération d'intellectuels à qui la société a retiré brutalement leur statut. Ils ont commencé professeur, ils seront devenus enseignants[2290]. » D'où ce régime d'ambivalence et de rivalités, voire de conflits larvés entre intellectuels et journalistes qui se cristallise entre autres sur le paradigme moderne et ambigu de « l'intellectuel médiatique » de type Bernard Henry Lévy, Régis Debray, André Gluckmann, Luc Ferry ou Alain Finkielkraut. C'est le prix à payer car il faut que soit dessiné cet antagonisme féroce pour que la société devienne visible comme champ de forces, traversée par le réseau dense des jeux et enjeux de pouvoirs. « Cette densité des antagonismes, cette instabilité des rapports de forces ne va pas sans rappeler la configuration que décrit Norbert Elias dans son livre sur la société de cour. Plus les corps sont proches, plus les oppositions réglées vont jouer un rôle structurant ». Ici donc, l'apparition de la fiction théorique du « reporter d'idées » va mettre en forme la vie intellectuelle, agir au fond comme un principe d'ordre en optimisant cette opposition fonctionnelle entre le journaliste et le penseur, entre le reporter et l'écrivain, entre l'art désintéressé et l'écriture vénale, entre la noblesse

la violence du monde moderne avec « la fuite des dieux telle qu'elle a jadis eu lieu ». A Delos, et là seulement dans cette île discrète d'apparence, le voyage en Grèce se transforme en un «séjour» et s'établit à demeure dans la lumière de ce qu'est Aléthéia, le domaine d'où ce qui est, l'étant, se déclot: le ciel, la mer, les îles, l'aigle et le taureau mais aussi le temple ou toute autre construction faite de main d'homme et peut-être même des dieux.

[2289] Michel Foucault, Entretiens par Roger Pol-Droit p. 106, Paris, Odile Jacob, 2004.

[2290] Catherine Clément, « La putain du diable », op. cité, p. 70.

de la création littéraire ou philosophique et la vulgarité d'un usage purement intéressé et instrumental du texte ou/et du regard[2291].

L'ennemi du reporter, c'est le journalisme compris comme l'industrie de l'information, c'est-à-dire une technique de production, d'une représentation de la réalité standardisée, immédiatement déchiffrable par le lecteur, car il escamotte le détour de la pensée et nie son besoin de réflexion. On peut soutenir avec notre confrère Bruno Birolli[2292] que Goebbels est celui qui est allé le plus loin dans cette voie puisqu'il a poussé l'information au point qu'elle n'était même plus une traduction partielle et partiale d'une réalité mais une invention, une création présentée comme la seule vérité possible. Chez Goebbels, le journaliste n'est plus celui qui rapporte des faits et des idées à ses lecteurs, il est celui qui fabrique les idées de ses lecteurs et en ce sens, c'est un anti-reporter d'idées par excellence. Sans aller jusqu'à ce paroxysme de la « culture/revolver », François Wahl, l'un des promoteurs du structuralisme et auteur de son grand œuvre philosophique « Le Perçu », remarque que « certains journalistes créent maintenant la confusion en qualifiant de « philosophe » quiconque émet une idée générale ou une opinion quelconque. Moyennant quoi, à les lire, on voit des philosophes partout, à propos d'écrits qui n'ont rien de philosophiques. Dire cela n'est pas une insulte, c'est viser une remise en place[2293]. »

Le « reporter d'idées » serait donc l'incarnation ambivalente du flâneur signataire de la modernité qui est à la fois attention extrême au présent et viol(ence) du réel. « Cette modernité ne libère pas l'homme en son être propre ; elle l'astreint à la tâche de s'élaborer lui-même[2294] ». C'est une attitude empreinte de curiosité, un « ethos » empathique[2295] du présent et une manière de « se déprendre de soi-même » sans prétendre pour autant être majeur. Jusqu'aux Lumières et malgré Aristote qui la considère comme naturelle, la curiosité est objet de méfiance. Puis, sous l'impulsion des Encyclopédistes et des lois sur la liberté d'expression, la curiosité, toutes les curiosités apparaissent légitimées. Le reporter d'idées est nourri de cet idéal qui fonde notre rapport au monde et nous ancre au présent. Il consacre l'hymne à la curiosité qui n'est plus considérée comme malsaine ou/et honteuse, mais l'une des qualités du reporter… avec l'empathie.

Si, comme Hegel, on donne pour objet à la philosophie le présent, le reportage d'idées serait alors la confrontation nécessaire de la pensée à ce qui lui est extérieur, au réel actuel qui « fait époque ». Ce qui lui donnerait une belle « présence », une réelle actualité et une nouvelle crédibilité. Le reporter d'idées -en tentant de répondre à la question : « comment faire, comment écrire, voir et filmer pour que le monde dans lequel nous vivons nous parle », romprait ainsi avec la figure traditionnelle du « publiciste » inventée par Lénine, qui n'est au fond que le réceptacle des faits et gestes du pouvoir… avec ce que cela suppose de connivence, de compromission et de complaisance.

Allant d'un point singulier à un autre sous la bannière de l'universel[2296], le reporter d'idées, « intellectuel spécifique » d'une provocation de pensée, annonce un matin de fête à la « rencontre de l'idée et de l'événement ». Privilégiant le visuel et le questionnement du regard, il peut alors dénoncer « le mouvement d'un logos qui élève les singularités jusqu'au concept », parce que « ce logos n'est en fait qu'un discours déjà tenu », tout fait, qui survient, comme dit Deleuze, quand tout a été dit, quand tout est déjà mort, retourné dans « l'intériorité silencieuse de la conscience de soi ».

[2291] Alain Brossat Séminaire 2004-2005 sur « Pouvoir journalistique, pouvoir universitaire ». Univ. Paris 8 Saint Denis.

[2292] «Vérité… et Tibet» in début annexe de la thèse.

[2293] François Wahl « Les voyages de la pensée », Le Nouvel Observateur N°2232 du 16 au 22 août 2007 p.54.

[2294] Michel Foucault « Dits et Ecrits IV 1980-1988, op. cité, p. 571.

[2295] Max Scheller «Natures et formes de la sympathie. Contribution à l'étude des lois de la vie émotionnelle», trad. fr. M. Lefebvre, Paris, Payot, 1928, pp. 34-42. Il ne s'agit pas ici pour le reporter de succomber à la tentation de la «fusion affective», cette empathie totale que Max Scheller distingue de la sympathie, cette dernière exigeant la distance de la confrontation et de la communication. «Je prétends (…) qu'on ne saurait parler ici de «naissance» d'une sympathie, car la sympathie suppose précisément une certaine distance phénoménologique entre les moi, distance que la fusion ou l'«identification abolit.»

[2296] Universel toujours postérieur sauf en mathématiques pour le dire à la manière d'Alain Badiou dont le père était mathématicien.

La fascination de Foucault pour le regard dès le début de sa carrière n'a rien d'étonnant : elle coïncide avec son intérêt primitif pour la phénoménologie de la perception de Merleau-Ponty, la psychanalyse existentielle de Ludwig Binswanger et l'ontologie phénoménologique de Heidegger. Car ces penseurs ont radicalement répudié le traditionnel primat cartésien d'un sujet contemplatif, détaché, ainsi que la notion husserlienne d'une conscience eidétique capable d'accéder intuitivement aux essences des choses. Cependant, même dans ses moments les plus structuralistes à ses débuts, Foucault n'a jamais complètement souscrit à la possibilité d'une réalité pleinement visible et signifiante. Bien avant sa critique du panoptique dans « Surveiller et punir », critique aussi célèbre qu'influente, il était conscient de la primauté du visuel. Ses écrits du début des années soixante – « Histoire de la folie à l'âge classique » (1961), « Naissance de la clinique » (1963) et « Préface à la transgression » (1963) en témoignent de multiples façons.

Entre le cri de l'insensé excité qui retourne au bruit et à la fureur des nouvelles du monde (culture du flux) et celle du sage qui empile les concepts et revient à la contemplation (culture du stock), nous sommes sans doute parvenus à la surprendre, cette parole souple et brillante du « reporter d'idées » dans le prolongement de l'essai qui parle au nom de la vie plutôt que du droit, dans ce que nous articulons nous-mêmes, dans cet accroc minuscule par où ce que nous disons nous échappe dans l'arcane de l'Idée. Notre reporter «décentreur» soutient volontiers que l'information peut être traitée comme un processus en constante mutation, un reportage d'idées plutôt qu'un simple produit fini, voire une marchandise. Il a sans doute trop le goût des vies multiples, parallèles, contradictoires pour « avoir » un modèle », un seul, si immense, rayonnant,incontestable, qu'il puisse être…. Et il n'a pas l'impression de se mettre en danger en disant cela, mais de se libérer en tissant un lien à partir du «commun», du «communicable».

« Il n'y a plus de vie que dans les marges », prétendait Balzac en connaisseur de la comédie humaine. Le « reportage d'idées » vit et joue avec les marges en s'opposant à l'esthétique médiatique de la fausse disparition sans prêcher cependant pour un abstentionnisme aristocratique, hautain et utopique, voire suicidaire à l'égard des médias. Il marque ainsi sa différence par rapport à l'« intellectuel médiatique », faux publiciste fasciné par l'image de son propre apparition/disparition et promoteur de lui-même plutôt que créateur de concepts et passeur d'un message, sinon d'une oeuvre. Partout s'impose l'idée d'un redoutable « malaise dans la culture » (pour le dire comme Freud). Il n'annonce pas la disparition de celle-ci, mais son retour dans le giron d'une petite minorité de lettrés, de revues confidentielles, de cénacles discrets. Ce recul devant l'assaut favorisera demain le retour de l'élitisme distancié, de l'érudition ésotérique et du snobisme académique des cénacles savants. Un fil sera alors coupé avec l'opinion publique. Le terme public est également complexe : on peut l'utiliser comme un adjectif par rapport à un terme privé ; il peut être aussi un substantif (le public voisin de la foule). Mais cela peut aussi signifier un ensemble d'individus qui possèdent comme les « pairs » une série de points et d'intérêts communs.

Nous risquons d'assister à un repli des clercs sur leur quant à soi et le sacro-saint « jugement des pairs », tandis que la foule des citoyens ordinaires (et son « savoir des gens » pour le dire comme Foucault) sera abandonnée aux divertissements et aux manipulations carnassières de l'ordre marchand et la culture à la télévision en exil des programmes pour les seuls insomniaques qui regardent même la mire pour tromper leur solitude de noctambules[2297]. La fiction théorique du « reporter d'idées » pourrait s'avérer alors dans un tel contexte le cordon ombilical « minimax » (au sens de la théorie des jeux du moindre gain) afin d'échapper au spectacle gesticulatoire et à la vulgarité tapineuse qui gagnent du terrain au détriment de l'intelligence, de la pensée et de la réflexion.

[2297] Catherine Clément « La nuit et l'été. Rapport sur la culture à la télévision ». Paris, Seuil/la documentation française, 2003.

Poétique d'une scène philosophique

Enjeu d'importance et fort contemporain : comment écrire une pensée qui n'escamote pas les effets du temps et du récit ? Comment s'orienter dans la pensée sans perdre le nord du concept et vivre pour de vrai ? Il s'agit au bout du chemin d'arrimer la philosophie au réel à travers le reportage contre l'excès sophistique et relativiste, guettant l'époque et ses dérives. Sans oublier pour autant que « le vrai est le devenir de lui-même » et que « la connaissance vraie exige qu'on s'abandonne à la vie de l'objet[2298] .»

A l'heure du bouclage de la postmodernité, le « reporter d'idées » diagnostique l'état de la pensée, écrit et filme l'extrême en se méfiant des fausse monnaies du récit et fait en sorte que la question du pouvoir - comme vigilance première du philosophe - ne puisse jamais être définitivement refermée. Vaste programme de l'hétérotopie qui va du navire (voyage) au miroir (regard) en passant par les îles et le «reportage d'idées» qui sont autant de paradigmes pour penser les relations du même à l'autre. Le regard de notre reporter d'idées se doit d'être aimant, en tout cas empathique et respectueux de l'alérité mondialisée. Au delà des questions morales (dignité, écoute du sujet, etc.), le choix des mots fait effectivement la différence. Mais, il peut et il doit aussi décortiquer la situation, analyser la configuration, se moquer, prendre parti et condamner à l'occasion. S'agit-il là de la « vraie vie », celle qui excite les papilles et les pupilles des voyeurs qui sommeillent en nous ? Vrai ou pas vrai, utopie ou hétérotopie, le reportage d'idées fait surgir, de temps à autre et de façon vibrante, ce que la philosophie peut atteindre, parfois, la vérité qu'il ne faut pas confondre avec la simple information factuelle.

Or, «même si on «hait les voyages et les explorateurs[2299]», la pensée de la relation n'est jamais si féconde quand elle se met à voyager vers l'altérité et à jouer avec « l'effet de réel[2300] » pour engendrer des « moments[2301] » comme le moment des Lumières, le moment de la « Seconde guerre mondiale » ou celui des années 1960-80, sans oublier le moment présent. Dans un tel contexte à connotation nihiliste et dans un monde en crise avant tout d'idées, le reportage d'idées le plus abouti apparaît alors comme une poétique /flânerie qui s'ouvre au monde qui vient, à savoir une pensée créatrice et libératrice dessinant l'identité intellectuelle et journalistique sans jamais céder à l'identitaire[2302]. Entre le sage et l'insensé, entre communication, information et vulgarisation, c'est donc une certaine économie diversifiée de la parole et de l'écriture que le «reportage d'idées» permet d'étudier. La boutade faussement désinvolte et véritablement masquée de Michel Foucault se disant ici ou là plus journaliste qu'historien ou que philosophe se laisse ainsi arracher à son contexte anecdotique. Elle annonce la poétique d'une scène philosophique encore en construction dont les règles et enjeux ne se laissent pas déduire seulement de son projet mais encore des matériaux – ici ceux du journalisme – avec lesquels elle peut entreprendre de le faire.

[2298] Hegel « Phénoménologie de l'esprit », préface, op. cité.

[2299] Phrase célèbre de Claude Lévi-Strauss qui ouvre «Tristes Tropiques», Plon, coll. «Terre humaine, 1955.

[2300] Roland Barthes «L'effet de réel», Communicatrions N°11, 1968. Sa thèse est la suivante : le recours au mythe, que ce soit dans le journalisme ou ailleurs, est là pour signifier l'idée de réel, la «réa-lité» par opposition à la fiction. C'est le «détail inutile» qui joue, dans un texte «réaliste», ce rôle de signifiant du réel. Il conclut : «c'est la catégorie du «réel (et non ses contenus contingents) qui est alors signifiée». Pour plus de précisions, voir notre Ie partie chap. 5 : Du mythe du «grand reporter» à la fiction théorique du «reporter d'idées» comme paradigmes dans l'histoire du journalisme.

[2301] Frédéric Worms «La Philosophie en France au Xxe siècle. Moments», Paris, Gallimard, 2009.

[2302] A la une du journal : Aujourd'hui, le Libé des philosophes «Cogiter l'identité nationale», Libération 19 novembre 2009. Soixante philosophes s'emparent du débat suscité par Eric Besson et de l'actualité du jour.

III - CHAPITRE 5

Post-scriptum en forme de miettes philosophico-médiatiques

- « Je suis plusieurs dans ma peau » (Henri Michaud)
- « Vit local, pense global » (slogan du site Med'in Marseille)
- « Une vie n'est jamais belle, seules les images de la vie sont belles » (Arthur Schopenhauer)
- «C'est affreux, mais c'est ainsi : nous avons appris à regarder notre propre vie par les yeux des questionnaires administratifs ou policiers». (Milan Kundera)
- « Nous ne pouvons pas plus affranchir nos écrits de toute contrainte que nous ne pouvons être nous-mêmes affranchis de tout. Mais nous pouvons les faire aussi libres que nous le sommes. » (Max Stirner)
- « Les gens ne savent pas quelle valeur infinie ont pour moi les mots » (Marina Tsvetaeva)
- « La vie n'est pas absurde. Elle est seulement difficile, très difficile » (Arthur Adamov)
- « Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? » (Pedro Almadovar)

Parrêsia[2303], de n'envisager comme courage que celui qui soutient un dire-vrai et surtout un style d'existence[2304]. Sans trop succomber au tout-à-l'ego.de l'intellectuel médiatique et en pratiquant en fin de thèse l'autofiction. C'est fini, il faut savoir s'arrêter dans notre recherche autour du reporter d'idées… comme d'autres dans une grève qui s'éternise[2305] : la thèse est achevée après six ans de recherches sans doute plus ou moins fructueuses et pas toujours à temps plein, reportage et journalisme obligent. Comment sait-on à coup sûr que le livre est fini ? « C'est assez facile, répond l'écrivain

[2303] Ce que les Grecs nomment parrêsia et les Latins Libertas signifie la liberté de parole, la franchise un peu brutale. La parrêsia caractérise en fait le régime de parole du maître d'existence (un sage dont les disciples suivent les leçons pour apprendre à bien se conduire). C'est «le courage de la vérité». Dans le discours antique de subjectivation, il convient au directeur de parler et au dirigé d'écouter et de se taire. La parrêsia comme «franc-parler», transparence, c'est l'anti-flatterie : le maître de vie tient un discours vrai qui exclut d'entretenir le disciple dans une fausse image de lui-même. La parrêsia est parole courageuse en ceci que celui qui la tient se met en danger et à l'épreuve. Il y a mise à l'épreuve précisément parce qu'il y a vérité, et la vérité est réfléchie comme ce qui met un sujet en demeure de se mettre en question. La parrêisia contient enfin une dimension de scandale dans la mesure où la vérité provoque le sujet jusqu'à la limite de son être et le sujet provoque la vérité en la rendant visible dans sa propre vie.

[2304] Existence qui, certes, n'a rien à voir avec l'aphorisme obscène et récent lapsus du publicitaire Séguéla : « Si à cinquante ans, on n'a pas de Rolex, on a quand même raté sa vie»(sic).

[2305] France Inter et Pascale Clark relataient le lundi matin 5 octobre 2009 dans la séquence «Médias» comment une journaliste de France 3 et ses caméramen s'étaient heurtés à une fin de non recevoir pour filmer une AG de grève de rentrée qui n'avait pas fait le plein à l'université de Paris 8 Saint Denis, et notamment à l'enseignant militant Eric Lecerf particulièrement remonté sur la manière dont les médias avaient relayé la longue grève universitaire des chercheurs en 2009.

américain Philip Roth. A un moment, vous savez que vous êtes allé aussi loin que possible et qu'il n'y a plus rien à faire. C'est fini[2306]. » On n'a plus rien à dire… mais rien n'est achevé, tout reste à dire.

Aveu de réussite, aveu d'échec. Parce que la vérité est terrible : elle ne se conclut pas… dans l'urgence du bouclage par le simple tour de passe-passe d'un reportage d'idées, si séduisant soit-il. « Le voile de Maya » se déchire alors sur les temporalités de notre somme/pavé. « Longtemps, j'ai cru ce livre interminable. Et en effet : à jamais incomplet. Mais voici qu'il me fatigue, qu'il m'ennuie, qu'il m'agace… Je sens à cette lassitude qu'il s'éloigne de moi, que je m'éloigne de lui (…) On n'a jamais fini de penser. Mais je l'arrête ici comme on le fait d'une promenade, qui n'a non plus de fin - que le bon plaisir du promeneur. J'ai le cœur léger, la tête vide… L'essentiel, je le sens bien, est ailleurs, et ces textes n'ont de sens que de jalons. Ils m'ont aidé à avancer ; je les quitte avant qu'ils me retiennent.[2307]»

Donc, il faut bien alors soutenir un jour prochain et occuper la scène universitaire une dernière fois, comme on doit bien se résigner à mourir un jour et à quitter ce monde… et sa comédie qui aurait été aussi bien jouer sans nous[2308]. Comme si la comédie sur l'échiquier de la vie et du monde pouvait continuer sans nous, à la manière dont elle a commencé…Sans notre unique présence au monde et sa cohorte d'égotisme. L'amour est le dépérissement de la famille dont l'idée propre n'est guère le conjugalisme. « On n'aime jamais qu'une figure de soi que l'on habille de la figure de l'autre »[2309].

Situation/configuration

> « Mon frère ! – où vivais-tu ? dans quel siècle ?
> Comment ?
> Que vécut le cerveau qui fut dans cette boîte ?
> L'infini ? la folie ? ou la pensée étroite
> Qui fait qu'on passe et qu'on meurt sans nul
> étonnement ?[2310]

Ailleurs. Ici et là. Nous marchons à travers nous-mêmes, rencontrant des sceptres, des vivants, des passants, des géants, des nains, des amis, des ennemis, des indifférents et surtout et d'abord nous-mêmes… L'époque, aux prises avec ses courses, ses hâtes et ses compétitions, ne s'offre en compensation que des plaisirs minuscules. Nous voulons nous vouer à la saveur éphémère de l'instant, à cette joie modeste du quotidien que s'interdisaient, jadis, des sociétés tenaillées par la crainte et paralysées par l'interdit. Changer le monde ? Ce n'est plus au programme désormais. Nous préférons réinventer un « inespoir » heureux à la Camus dont on célèbre le cinquantenaire de sa mort, un stoïcisme ludique et désenchanté[2311].

Et puis, à l'heure où l'on revend à la criée les journaux dans les gares pour tenter de reconquérir les lecteurs versatiles, voire blasés et gavés de nouvelles et où « le fétichisme de la marchandise » prend des formes inédites, la vie continue avec des hauts et des bas. Sortie de la caverne des ombres et des illusions pour arriver à la « vraie vie ». Entre Paris et Sofia, Varna, Levallois et Saint-Denis notamment.

«Le rythme de la vie, communément admis, est celui de la vie universitaire. L'année ne s'étend pas du jour de l'an à la Saint Sylvestre, mais de la Toussaint à la fin des vacances. Car chacun est à sa manière étudiant – étudiant éternel, attardé, prolongé, étudiant qui recommence ses études ou en entame d'autres, étudiant qui continue à fréquenter les amphis tout en abordant, avec réserve, une carrière

[2306] «Ceux qui lisent et écrivent sont une survivance». Propos recueillis par Josyane Savigneau. Le Monde 3 octobre 2009, p. 22. Philip Roth était l'invité de l'émission «La Grande Librairie» le 8 octobre, sur France 5, à 20h35.

[2307] André Comte-Sponville « Du corps », Paris, PUF, 2009, pp. 332-333.

[2308] « Chaque année, j'ai un an de moins que l'année d'après. Dieu sait comment ça va finir.» écrit notre condisciple Tony Duvert qui vient de décéder en juillet 2008 (cf lere partie : avant propos).

[2309] Jean-Moïse Braitberg, « Un juif impossible », Paris, Fayard, 2009, p. 279.

[2310] Jules Laforgue.

[2311] Jean-Claude Guillebaud « L'histoire désertée » TéléObs du 26 déc. 2009 au 8 janv. 2010, p. 122.

professionnelle. Les ressources sont infinies, qui permettent de ne pas décrocher, de ne pas franchir la frontière de la jeunesse, de ne pas plonger dans l'univers sec et planifié des adultes[2312].» On te taxera peut-être au bout du compte de prétentieux « rientologue » empêtré dans le « lupanar de la pensée » qui n'a que ce qu'il mérite. Car tu n'as pas voulu voir et croire que « le mérite, le travail, l'effort ont fait un retour dans le discours politique et dans l'opinion. Il faut mériter son salaire ou sa promotion ; les rémunérations doivent être fixées au mérite et l'on promet aux élèves méritants des décorations sur le modèle des croix d'honneur du passé ». Mais tu as, au moins, le mérite d'avoir saisi en tant que pâle copie de reporter d'idées que ce retour est bizarre. Non seulement, il se produit au milieu de revendications égalitaires toujours fortes, mais c'est aussi un drôle de mérite qui revient. Pas question de valeur morale, d'accomplissements humains, de bonnes actions, de vertu. On parle de travail, d'efforts – et surtout de rémunérations. Le mérite semble une sorte de droit à récompense financière – en tout cas quelque chose qui doit payer[2313]. » Or, on ne sait jamais si on juge correctement les mérites et on ne sait jamais non plus si les mérites appartiennent bien à ceux à qui on les attribue. La notion, soutient Yves Michaud, sert en fait surtout de paravant moral pour des classements et des hiérarchies formées sur de toutes autres bases. Même s'il ajoute que les choses sont cependant plus compliquées[2314]…

On va donc gloser, critiquer et t'interroger sur tout ce que tu écrivais depuis déjà quelques années et que tu poursuis, même si tu les as en partie oublié, voire refoulé : expérience déroutante, frustrante et enrichissante à la fois[2315]. «Il y a toujours un doute lorsqu'on écrit. C'est inhérent à la fonction[2316]». Au fond, on meurt seul comme on soutient seul… Bien qu'entouré et célébré ce jour si fameux et tant redouté qu'on cherche toujours à reculer… pour mieux sauter[2317]. «Ici néanmoins, j'ai appris à ne jamais renoncer. Quand je doutais de moi, les Américains m'encourageaient ainsi : «You have to finish the job», il faut terminer le boulot. C'est ce que je m'apprête à faire, Fogg[2318].»

« Nous sommes appelés à devenir les consommateurs de nous-mêmes[2319].» Et à justifier sans arrêt de tout et de rien, de l'étonnement philosophique comme de la curiosité journalistique, de l'opinion[2320] comme de l'information. Le «reportage d'idées» entre le sage et l'insensé par exemple à la recherche d'une vérité sauvage qui peut être aussi bien une non-vérité, voire même une critique de la vérité d'inspiration nietzschéenne et présente chez Foucault. Sachant que nous avons toujours les vérités que nous méritons en fonction des procédés de savoir, des procédures de pouvoir, des processus de subjectivation ou d'individuation dont nous disposons.

> « Dès qu'on pense, on affronte nécessairement une ligne où se jouent la vie et la mort, la raison et la folie, et cette ligne vous entraîne. On ne peut penser que sur cette ligne de sorcière, étant dit qu'on n'est pas forcément perdant, qu'on n'est pas forcément condamné à la folie ou à la mort. Foucault n'a

[2312] Hervé Hamon, Patrick Rotman «Génération 1. Les années de rêve. Récit», Paris, seuil, 1987, pp.284-285.

[2313] Yves Michaud «Qu'est-ce-que le mérite ?», Paris, Bourin éditeur, 2009, pp. 5-6.

[2314] *Ibid*., p. 9.

[2315] Judith Butler : «En France, comme en Espagne ou en Argentine, les gens m'interrogent sur ce que j'écrivais il y a vingt ans comme si je venais à peine de l'élaborer. Ainsi mon travail revient-il me hanter comme une sorte de fantôme. Quant les Chinois se mettront aux «gender studies» (NDLR : théorie apparue dans les années 1970 aux Etats-Unis posant que la différence des sexes est une construction sociale), ça risque d'être une expérience déroutante pour moi.» In Le Nouvel Observateur 11-17 juin 2009 «Deux amazones à Paris». Propos recueillis par Aude Lancelin, p. 104.

[2316] Christine Rousseau « Le Clézio : «La littérature est un levier puissant». Le Monde 6 octobre 2009, p. 24.

[2317] Elisée Reclus : « « Soyez des hommes ! » clament les maîtres, lors des distributions de prix. Il vous faudrait comprendre à demi-mot : « Assouplissez-vous ! Courbez l'échine ! Apprenez à ramper ! »… »

[2318] Guillaume Prébois «Le Tour du monde en 80 jours… à vélo. Sur les traces de Phileas Fogg». Le Monde 24 septembre 2009, p. 25.

[2319] Tom Peters « The brand called you » = la marque qui porte votre nom.

[2320] Jean-François Lyotard, Jean-Loup Thébaud, «Au juste», Paris, Christian Bourgeois, 1979, pp. 180-181 :«C'est peut-être là qu'il faudrait réintroduire cette notion d'opinion qui nous vient des sophistes, non pas avec sa charge du passé, de coutume, d'autorité reçue, sur laquelle on a insisté jusqu'à présent, mais avec son autre charge qui est la multiplicité (…) Dire : il faut faire la critique du jugement politique, cela veut dire aujourd'hui faire une politique des opinions qui soit en même temps une politique des Idées, comme tu as essayé de le synthétiser, ce qui déjà n'est pas facile, mais en outre une politique des Idées où la justice ne soit pas placée sous une règle de convergence, mais plutôt de divergence».

pas cessé d'être fasciné par cela, ce renversement, cette culbute perpétuelle du proche et du lointain dans la mort et la folie[2321]. »

Sous le pavé, la soutenance

Ce qu'il y a de rassurant dans l'idée de disparaître, après avoir soutenu, c'est de se dire qu'après la mort, ce sera comme avant la naissance : on ne pensera plus après avoir disparu comme on ne pensait pas avant notre venue au monde. Et puis, on aura laissé une petite trace qui ne sera pas seulement écrite ou/et génitrice… «La trace que je laisse me signifie à la fois ma mort, à venir ou déjà advenue, et l'espérance qu'elle me survive. Ce n'est pas une ambition d'immortalité, c'est structurel. Je laisse là un bout de papier, je pars, je meurs : impossible de sortir de cette structure, elle est la forme constante de ma vie. Chaque fois que je laisse partir quelque chose, je vis ma mort dans l'écriture[2322]». Certes, sans doute pas une preuve vraiment tangible et palpable malgré la somme de quelque six ou sept cents pages[2323] qu'on est obligé d'imprimer recto verso pour mieux la relier, faire des économies de papier et ne pas risquer les foudres des écologistes qui enflent sous l'impulsion de «Dany le rouge» assagi et moins chevelu.

Peut-être virtuelle, si on a pris le soin maniaque de s'enregistrer comme notre collègue marocain Khalid, ancien président de l'association estudiantine «Synthèse», désormais docteur en anthropologie de l'Université Paris 8, lors de son dernier grand oral en janvier 2008 sur « L'évolution socio-économique de la culture du cannabis dans le Rif marocain » et jouer ainsi au pseudo intellectuel médiatique pour sa future descendance, voire pour la postérité. On a les petits plaisirs narcissiques qu'on peut ou/et qu'on mérite… Entre le top model et Sœur Emmanuelle, il y a l'infirmière (bulgare ou non), l'institutrice, la chercheuse, puisque les femmes ont, paraît-il, comme les journalistes, pris le pouvoir dans nos sociétés dites civilisées et historiques. Aux dépens non seulement des sociétés dites sauvages et a-historiques mais aussi des enseignants déconsidérés aujourd'hui dans l'opinion, voire par leur propre ministre[2324] et agressés[2325] par leurs élèves. Sans compter les journalistes «rientologues» qui n'ont guère bonne presse dans les sondages où ils arrivent bons derniers.

Alors, si l'on appartient ou appartenu aux deux catégories… on est tenté de se faire le propre reporter ironique et critique de sa future et improbable soutenance. A la manière du photoreporter ou du cameraman qui continuer de filmer le tireur qui le met en joue et va l'abattre… en plein travail. Ou de Camille Cousin, une danseuse du Crazy Horse, titulaire d'un doctorat de philosophie, engagée comme présentatrice du «journal du hard» sur Canal + qui quitte le navire au bout d'un numéro… Voyou/voyeur/voyant Porter l'incandescence au cœur du canon philosophique et journalistique au lieu de chercher à le domestiquer et à l'apprivoiser comme on le fait d'habitude à l'université, tel est au fond notre projet iconoclaste et insensé qui n'exclut pas quelques admirations osées. Comme le mot de Céline : « Je n'aime pas et je n'ai jamais aimé écrire. Je trouve d'abord la posture grotesque – Ce type accroupi comme sur une chiotte en train de se presser le ciboulot d'en faire sortir ses « chères pensées »- quelle vanité ! Quelle stupidité ! Ignoble ! Rien que le mot écrire me fait vomir, ce prétentieux vocable. « Il écrit » - à fesser ! Immonde !![2326] »

[2321] Gilles Deleuze « Pourparlers 1972-1990 », Paris, Minuit, 1990/2003), p. 141.

[2322] Jacques Derrida «Je suis en guerre contre moi-même». Le Monde 19 août 2004 (cf extrait en Annexe).

[2323] Nous sommes d'une concision remarquable (sic) par rapport à l'historien Pierre Chaunu qui vient de mourir (le 23 octobre 2009 à Caen). Il avait soutenu en 1954 une thèse d'une prolixité exceptionnelle – consacrée à Séville et l'Atlantique (1504-1650) qui comptait quelque 8000 pages en 12 volumes. Pour en savoir plus, lire la «nécro» de Philippe-Jean Catinchi «Pierre Chanu Le Monde 27 octobre 2009, p. 27.

[2324] Entre autres Claude Allègre et sa petite phrase : «il faut dégraissser le mammouth» en parlant du corps enseignant dont il avait alors la charge.

[2325] Soixante agressions de professeurs par jour, précisait récemment le journal dit de référence, Le Monde.

[2326] Lettre à Albert Paraz de Céline, Paris, Gallimard, 2009.

Sans doute se situe-t-on dans la lignée « hérétique » de l'excentrique Avital Ronell, germaniste, philosophe et intellectuelle, « dame en noir » à l'allure post-punk qui enseigne à New York University (NYU) : « Je veux faire mal aux textes », résume-t-elle avec ce sens du paradoxe et de la formule qui sature ses livres jusqu'à susciter parfois chez le lecteur le mieux intentionné un sentiment mêlé d'admiration et de colère. « Je cherche à rendre inintelligible ce que l'approche académique se contente de remplacer par des banalités », martèle cette disciple de Jacques Derrida, dont le nom seul incarne outre-Atlantique l'inoculation de la « french theory » au sein les grands départements de littérature comparée des campus américains. Avital Ronell, disciple de Jabob Taubes (1923-1987)[2327], use et abuse - comme sans doute nous aussi qui cherchons pour notre part plutôt à rendre intelligible et visible ce qui est inintelligible et invisible, de ce qu'elle appelle « les philosophèmes de la rue » dans le commentaire des grandes pensées patrimoniales. Elle a ainsi sur son tableau de chasse Goethe, Flaubert aussi bien qu'Hobbes ou Husserl – tous auteurs dont elle ne cesse de « démanteler », déconstruire les dispositifs trop lissés et parfois sans doute convenus. Avec ce parfum de gouaille urbain qui imprègne tous ses textes et qu'elle a cultivé dans les banlieues prolétaires new-yorkaises où sa famille a atterri dans les années 1950 en provenance d'Israël.

Dans son reportage d'idées sur l'idiotie – un de ses thèmes de prédilection[2328] -, Avital Ronell dit voir par exemple, « les conditions d'une innocence radicale ». De même l'ironie constante qu'elle affiche n'est jamais gratuite, mais tient à la conception même qu'elle se fait de la vérité. C'est par l'ironie qu'on échappe à la définition classique de la vérité comme adéquation de la pensée et de la chose. Pour elle – ce qu'elle développe dans « Test Drive » la passion de l'épreuve[2329] » -, le vrai est toujours précaire, sans cesse mis à l'épreuve, comme soumis à la question dans tous les sens du terme. On doit donc éviter de se laisser déconcerter à bon marché par l'inventivité et la profusion du personnage et par sa tendance, derechef très derridienne, à réintégrer dans le corpus philosophique, voire métaphysique, les marges et les périphéries. A sa manière Avital Ronell procède aussi comme une phénoménologue classique qui préfère pour point de départ le monde commun, le monde de la vie, pour remonter, de là, à la constitution des entités philosophiques. Il n'y a pas volonté de faire exploser la philosophie dans ce cheminement de reporter d'idées en marge, mais on sent au contraire le souci, comme chez nous, à notre modeste échelle de thésard, d'en élargir le champ d'investigation au delà de la cible académique classique.

« On m'a affublée de penseur de la technologie, des médias, qualifiée de post-féministe : en réalité, je change souvent d'itinéraire, s'amuse-t-elle. C'est ma façon de faire la révolution en m'attaquant aux textes canoniques » [2330]. Comme Alain Badiou le pratique lui aussi à sa manière en réactualisant lors de son dernier séminaire à l'ENS rue d'Ulm le mythe de la Caverne et en nous offrant une traduction badousienne de « La République[2331] » qui fait causer en tirant Platon, avec brio et un brin de provocation, du côté du communisme.

Quel bonheur ravageur de flotter dans l'air le temps du grand oral des questions et des réponses et de connaître enfin cette sensation d'apesanteur que recherchent acrobates et alpinistes. Comme une drogue forte, comme une compétition avec toi-même et pas seulement avec les mots de l'air du temps

[2327] Le Monde des Livres 5 juin 2009, p. 8. « De la fréquentation dans le Berlin des années 1970 de Jacob Taubes, ce maître juif es herméneutique qui n'hésita pas à prendre langue avec le philosophe Carl Schmitt malgré la compromission de ce dernier avec le nazisme, Avital Ronell affirme avoir, elle, fille de parents d'origine juive allemande ayant fui l'Allemagne hitlérienne, tiré « une sorte de permis pour aborder les tropes, les gens, les figures toxiques ». Heidegger au premier chef mais aussi Nietzsche ou Jünger. Taubes, se souvient-elle, se voulait alors le « garant » (« Betreuer ») de « ses deux petites américaines » : Susan Sontag et Avital Ronell.

[2328] Avital Ronell « Stupidity », Paris, Stock, 2006.

[2329] Paris, Stock, 2009. Titre original «The Test Drive» (sauf chap. 4) 2005 by the Board of Trustees of the University of Illinois.

[2330] *Ibid*., p. 8.

[2331] A ce sujet, nous vous renvoyons au chapitre 3 de notre troisième partie de la thèse intitulé : « Alain Badiou, le courage du présent ».

pour faire époque[2332]. A l'image de cet élève muet et comme absent pendant ton cours de philosophie sur la liberté au Lycée Hoche à Versailles, et qui, un matin, avait soudain demandé à prendre la parole en classe pendant près d'une heure pour raconter en détail sa descente hallucinante, entre liberté et nécessité, dans les « paradis artificiels dictés par le diable[2333] ». Avec cette impression que l'on ressent, après deux ou trois verres, d'être détaché de tout, de se mouvoir à quelques mètres du sol, délivré de la loi de la pesanteur, d'observer à l'aide d'une lorgnette un monde qui n'importe plus guère.

Le style n'étant ici, que la volonté de sauver de l'oubli, en leur accordant une certaine dignité littéraire, héritage bien identifié du « reportage d'idées » et de son prédécesseur et faux frère, l'essai, pour donner chair et corps au concept en l'insérant dans la gangue stylistique - ces images pathétiques ou insignifiantes qui sont néanmoins la vie de chacun, et qui meurent avec chacun. Matinée au passage d'un zeste d'antiphilosophie[2334] et d'antijournalisme[2335] qui niche dans l'AND de la fiction foucaldienne du reporter d'idées, histoire de brouiller les pistes et d'avancer, comme Foucault, masqué. Et comme toi, qu'on traitait déjà au lycée de «profond et de superficiel», c'est écrit noir sur blanc dans un livre[2336], donc c'est vrai comme mise à l'épreuve de la vérité comme rupture/lien, parrêisia. Mais il n'est pas question, pour Orwell[2337] comme pour nous, de lutter contre les étiquettes et les stéréotypes qu'on vous colle par le déni. Il faut assumer et soutenir en public toutes tes constradictions qui sont aussi celle de ta fiction théorique.

Bref, il faut en finir…. Une bonne fois pour toutes, avec ta soutenance qui tient de l'arlésienne, presque de la névrose obsessionnelle, voire de l'acte manqué d'un monomaniaque pathétique ! En finir avec l'illusion d'être redevenu un éternel étudiant « jeune vieux doctorant publiant[2338] » et déambulant entre Sofia, Varna, Paris et Saint Denis. Ca te changera les idées, comme aimait te le répéter ta sainte mère qui n'est plus là pour te passer tous tes caprices, te féliciter et de consoler… Même si, ne sois pas naïf et dupe, ça ne changera pas le cours de l'histoire et ne ressuscitera pas l'épopée de Mai 68 que tu as vécue et dont tous les journaux parlent encore aujourd'hui à tort et à travers à l'occasion de son 40ème anniversaire comme de celui de la parution de « La Société du Spectacle » de Guy Debord en novembre l967. Ainsi, aujourd'hui, le citoyen français n'est pas mieux loti que son homologue bulgare

[2332] Aurélie Collas « Les têtes bien faites du supérieur. De la « philosophie light » aux questions de civilisation. Le monde Education 13 mai 2009 p. 6. « Je pars toujours de ce qui parle aux élèves », explique Eric Cobast, professeur de culture générale en prépas ENA, HEC et Sciences Po à l'Ipesup. Pour susciter la réflexion et les amener à réagir jusqu'à la provocation, il utilise l'actualité en bon reporter d'idées qui se respecte. « Les élèves me demandent d'actualiser leurs notions de philosophie, et c'est la lecture du journal qui me guide. » Une démarche qu'il dit assez proche du journaliste : « Je flaire l'air du temps , je suis réceptif à la modernité. C'est l'événement qui amène la réflexion. »

[2333] Forme de Charles Baudelaire.

[2334] Héraclite, Socrate, Rabelais, Sade, Blanchot, Bataille, Duras, Joyce, Sollers, autant de noms ouvrant un espace illustrant de ce que fut pour Lacan, de façon circonstancielle ou sur un mode structural, l'antiphilosophie. L'antiphilosophie, véritable dispositif de guerre contre l'idéalisme, véritable champ d'une « éthique de l'écriture « selon l'expression de P. Lacoue-Labarthe. Cette mise à zéro du cogito cartésien dont le moment radical du doute coïncide avec le point d'Archimède du discours de la science : le sujet dans la science est réduit à un point, une fonction : il est zérologique. « Je pense là où je ne suis pas, je suis là où je ne pense pas « pointe Lacan comme l'envers exact du Cogito cartésien.

[2335] Le fait de mélanger dans une page faits et commentaires contre toute une tradition journalistique, notammment anglo-saxonne, élevée au miel du «faitichisme».

[2336] Gille Sebhan «Tony Duvert. L'enfant silencieux», op. cité, pp. 35-38.

[2337] Georg Orwell «Le quai de Wigan», op. cité, p. 44, évoque la polémique au sujet de la saleté du monde ouvrier, qui à ses yeux, est un stéréotype des vieilles dames de la classe bourgeoise qui n'ont jamais vu d'ouviers de leur vie. «Il est de bon ton de répéter, dans la classe moyenne, que les mineurs ne se laveraient pas comme il faut, même si on leur offrait toutes les facilités pour cela : c'est une absurdité, car on constate que partout où il y a des bains-douches installés sur le carreau de la mine, la quasi-totalité des ouvriers les utilisent (…) Mais cela n'empêche pas les vieilles dames des pensions de Brighton de continuer à assurer que «si vous donnez des salles de bains à ces mineurs, ils s'en serviront pour stocker leur charbon.». Mais il n'est pas question pour Orwell, le «décentreur» par excellence, de lutter contre le préjugé par le déni, p. 145 : «Cela dit, ose-t-il demander, est-il vrai que ces «gens-là» sentent ? Sans aucun doute, considérés globalement, les ouvriers sont plus sales que les représentants des classes supérieures. Et cela n'est que de très normal, si l'on considère les conditions de vie qui sont les leurs, car à l'heure d'aujourd'hui encore, moins de la moitié des maisons anglaises sont dépourvues d'une salle de bains.»

[2338] Par exemple, Christian Duteil «Rysard Kapuscinki, le nouvel Hérodote du reportage», Revue Drôle d'époque» N°19, pp. 199-210

pour l'accès aux sources officielles d'information à la différence des anglo-saxons qui bénéficient du fameux Free Act Information qui facilite le journalisme d'investigation.

Sois donc stoïque en la circonstance solennelle et rituelle où tu diras (presque) tout sur ton reporter d'idées, notamment que le décentrement n'opère qu'en ramenant ce qui est « autre » dans l'espace commun du « voir » dans la mesure où le décentreur réfléchi ne peut représenter que ce qui est représentable… A savoir : la notion de reportage à l'image des faits ne se laisse guère enfermer dans la camisole de force de la raison et de ses chères catégories, voire même d'un quelconque système de pensée. Mieux, notre syntagme se fait et s'écrit plus qu'il ne se dit et se conceptualise. Afin de rapporter et reporter à travers ta thèse la validité de la notion « d'efficacité symbolique[2339] » qui définit l'action exercée par des représentations mentales et/ou des pratiques, qui ont la capacité et la force de transformer le réel, et plus particulièrement les rapports sociaux ou les statuts. Bigre ! Décidément, tu joueras toujours aux « eunuques de la culture » jusqu'à la fin de ta soutenance, voire jusqu'à la fin de tes jours, tant que tu auras un souffle de vie…. Depuis que tu as repris en ce début de siècle du service en philosophie, après trente ans de presque quasi-abstinence, emporté par l'actualité de la vraie/fausse vie et de ses aléas existentiels, voire dérisoires ! Sans toujours te rendre vraiment compte que le rapport au réel dans la mesure où il relève du spectacle discursif est toujours mythique…

Comme par exemple, lorsque cette double dépêche de l'Agence France Presse et de son alter ego Reuter - reprise en écho et amplifiée dans la presse bulgare, tombe sur le telex : des soldats bulgares ont reçu l'étonnante mission, la semaine dernière, de retrouver des chars allemands enfouis à la frontière avec la Turquie depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les militaires quadrillent la région pour prendre de cours les voleurs, qui en ont déjà démantelé plusieurs et en ont fait disparaître un en décembre dernier. Douze de ces chars ont d'ores et déjà été récupérés. Il en resterait encore trente neuf selon l'armée, davantage selon les habitants des environs. Enterrés depuis plus d'un demi-siècle, ces engins valent cher. Un collectionneur aurait proposé 2,5 millions d'euros pour acquérir un des Panzer du musée de l'histoire militaire de Sofia. Leur rareté explique une telle valeur. En l945, plutôt que de fondre ces dizaines de Panzer IV allemands, comme l'avaient fait les autres pays, la Bulgarie avait décidé de les enterrer dans le but d'en faire une ligne défensive comme son voisin turc, en cas d'attaque. Après la dissolution du Pacte de Varsovie en l991, ils ont été oubliés. Le style devient ici lapidaire et ramassé à l'image du temps de la nouvelle… qui n'a que faire des méandres de la pensée et de ses longs détours rhéteurs. Comme Barthes l'a suggéré et que nous avons déjà analysé (I chap. 5), il faut bien «faire avec» les mythes, le seul jeu possible – au sens de ce sur quoi on peut jouer – étant d'en changer pour retisser un rapport plus politique au réel, en tout cas moins dépolitisé. Ils sont l'aveu que le langage, ou la discursivité, ne peut pas rompre radicalement avec le mythe, parce que, comme le note Muhlmann, il lui est consubstantiel, mais qu'en même temps, cela n'implique pas la fuite inéluctable sur une autre scene : quelque chose comme une critique du mythe dans et par le mythe demeure possible[2340].

Sagesse : se résigner à n'être rien. Et puis se résigner à dire l'essentiel, sans trop de folie mais tout de même un peu. Il te faut donc soutenir sans trou de mémoire mais avec du souffle, écouter ta propre voix tout en guettant sans mot dire le snipper (intellectuel) de service, guetteur du vide qui instruit l'événement en tirant la première salve. Soutenir le reportage comme lieu idées et comme site événementiel, pourquoi pas à l'image de cet espace de parole et de liberté de Mai 1968, frisson existentiel qui avait secoué les chaînes de la société sur tous les continents et donc reporter l'utopie de changer la vie. « Chaque fois, on se demande si Mai 68 fut une révolution culturelle qui a réussi ou une révolte politique qui a échoué[2341] ».

[2339] Claude Lévi-Strauss « Anthropologie structurale » Paris, PUF, l958.

[2340] «Du journalisme en démocratie», op. cité, p. 256.

[2341] Vincent Cespedes. « Mai oui », Libération ler février 2008, p. 3.

Sous ton énorme pavé que tu as eu un peu de mal à relier (dans tous les sens du terme) sans te renier, enfin la soutenance, cette « petite mort » ! Surtout, si l'on est réputé comme toi être plus à l'aise à l'oral qu'à l'écrit, car alors, tu n'auras même pas l'excuse de la timidité et d'être né introverti… En longeant les murs et en n'osant pas crier ce que tu as sur le cœur et dans la tête, mêlant ainsi pêle-mêle au point de les détourner et de les tordre affects, percepts et concepts[2342]. Sache qu'il ne suffit pas de tenter vaille que vaille d'incorporer ta fiction théorique à l'écrit de ton pavé pour être un artiste philosophe reconnu par tes pairs, il faut aussi et surtout l'incarner à l'oral. Sans faiblir et sans moufter. L'heure du solennel rendez-vous rhétorique était donc venue. Enfin !

Et ça c'est une autre histoire…, toi le beau parleur qui avait usé de la langue, sans vergogne, sans savoir. Pour faire l'intéressant, séduire les jeunes filles et les jurys de vieux messieurs des concours de recrutement, entre autres, sans parler de tes élèves et de tes lecteurs/auditeurs. Un chemin escarpé t'attend au tournant de ton reporter d'idées où il te faudra improviser et parer au plus pressé, voire penser l'impensable et te faire pardonner l'impardonnable… Avoir cassé les sacro-saintes règles de la dissertation et du traité philosophique malgré tes trois parties de la thèse et avoir adopté le ton léger et impressionniste du reportage pour traiter ton sujet. Au risque de jongler comme ton ancien maître Vladimir J… avec le « presque rien du je ne sais quoi ». Ou encore dans le style « L'effet « yau de poêle » de Jacques L… entre Sainte Anne et l'Ecole de la rue d'Ulm, qui, lorsqu'il parlait du jeu de la vérité, c'est-à-dire à chaque pas, prenait des précautions de contrebandier à la frontière des mots et des choses : « Vous ne pourrez jamais la dire toute, répétait-il à l'envie. Je l'ai sur le bout de la langue, que c'est bête, attendez… Mais non. La vérité s'est absentée ». Quelle (ré-)jouissance intellectuelle que ce jeu de cache-cache sans cesse recommencé qui te permet d'échapper à « l'idée de l'intellectuel gardien des valeurs éternelles [2343]» !

Reportage d'idées autour de l'événement soutenance

Avant soutenance, ou sans soutenance - comme c'est arrivé notamment à un de tes anciens jeunes maîtres en Sorbonne, l'écrivain journaliste agrégé de philosophie, Catherine C… avec sa thèse sur le « Mythe du paradis perdu » dans les seventies sous la direction de Vladimir J…., la thèse n'est qu'un document scientifique qui suit un parcours administratif obligé (pré-rapport, rapports, pré-qualification par les instances compétentes). C'est la soutenance, rite de passage à part entière - pas seulement d'ailleurs pour le doctorant, mais aussi pour les professeurs du jury qui sont aussi passés par là et ne se sentent jamais aussi bien dans leur fonction, voire même dans leur peau d'enseignant-chercheur, que le temps de la soutenance et de la délibération- qui va effectivement instituer l'impétrant, légitimer et consacrer son travail et son statut, faisant surtout de ses « pères universitaires » des pairs, des collègues, voire des « chers » collègues.

Entre philosophie et science de la communication, ta soutenance improbable sur l'entre-deux du reporter d'idées, dans son déroulement formel intangible, mettra aussi ses acteurs en contact avec la tradition universitaire, au sein d'Alma Mater[2344].

Ce rite constitue donc une « forme », une structure qui se perpétue depuis des siècles, et enserre ses divers participants durant cet espace-temps délimité qui a tendance à se raccourcir (temps de l'urgence

[2342] Pour le dire comme Deleuze lorsqu'il cherchait à caractériser l'art.

[2343] Formule dont la paternité revient à Gilles Deleuze « Pourparlers 1972-1990 », op. cité, p. 166.

[2344] L'Alma Mater terme d'origine latine, traduisible par « mère nourricière », était employé dans la Rome antique pour désigner la déesse mère. Il est aussi utilisé par les chrétiens du Moyen Âge pour désigner la vierge Marie, mère du Christ et mère de Dieu. Par exemple, l'hymne Alma Redemptoris Mater signifie littéralement Sainte Mère du Rédempteur. Aujourd'hui, le terme est essentiellement employé dans la recherche, mais sa signification a bien évolué. Ainsi, dans les pays anglophones, le terme est fréquemment employé pour désigner un collège ou un lycée dans lequel une personne a fait ses études. Mais le terme désigne également l'Incipit de l'hymne d'une école et le plus souvent d'une université dans ces mêmes pays anglophones. Aux États-Unis, la plupart des vieilles universités comme celles de l'Ivy League possèdent leur Alma Mater, terme qui désigne dans ce cas l'intégralité de l'hymne d'une université, et non seulement ses premiers mots comme dans le sens général que nous employons dans notre post-scriptum.

médiatique - « time is money » - à grand renfort de phrases courtes et sèches avec sujet, verbe, complément ; face au long détour de la pensée en acte avec sa sempiternelle cohorte de phrases longues, jargonneuses et sinueuses avec luxe de subordonnées au subjonctif présent). Tout en les mettant en contact symboliquement avec tous ceux qui y ont transité - terme emprunté sans vergogne aux gens du voyage et aux gitans/tziganes sans papier dont parle la contribution journalistico-militante de quelques étudiants de Paris VIII, « L'Un Visible », vendu lui aussi à la criée rue d'Ulm le mercredi soir, à Saint Denis et déposé dans quelques librairies spécialisées, ces quelques feuilles que tu as poussées avec Adrien, Manu, Nathalie et quelques autres sur ses bas-fonds baptismaux - avant qu'ils prennent leur envol comme la chouette de Minerve[2345]. Citons la chartre de travail du collectif de rédaction de « L'Un Visible qui emprunte beaucoup à la phraséologie des « situ » et de Libé acte 1.

> « Tout numéro (texte et/ou photo) du journal implique de la part des rédacteurs un engagement dans la situation. Un numéro est conditionné par le travail effectué avec les gens : il est tiré d'une participation effective à la situation en vue d'en tirer article ou photographie mais de faire avancer la situation.
>
> Ce travail de reportage signifie :
>
> 1. que la situation n'est jamais supposée connue
> 2. que le reporter travaille à partir de la situation : personnes présentes, propos tenus, actes, lieux, enchaînement logique' des faits, objectifs.
> 3. Qu'un choix est opéré parmi ces éléments, et qu'est retenu de la situation ce qui déroge à son existence habituelle : paroles des gens, singularités d'une situation (et non son type : une grève, une manifestation…), façons dont elle est pensée et exposée (et non sa présentation ordinaire dans les médias, l'opinion, les engagements militants). »

Situation/configuration de la soutenance aussi qui ne se veut pas seulement une voix mais désormais un écho[2346] à l'image des changements dans le journalisme. Quelques petits malins et un peu iconoclastes dont on ne peut t'exclure osent même rapprocher cet ultime et prestigieux exercice intellectuel à un orgasme, sorte de « petite mort » dont le doctorant se souvient à jamais à l'image de son premier amour ou mieux de son premier baiser.

Ton problème d'actualité[2347] réside dans le fait avéré et statistique que la soutenance - dont le déroulement est intangible et outrepasse la stricte fonctionnalité, dure au moins trois ou quatre bonnes heures… Délibération non comprise comme au tribunal de la Critique du Jugement. Bien qu'elle ait tendance à se raccourcir sérieusement par rapport à ce qu'ont subi nos illustres maîtres… bizutés « grave mortel » (sic) comme on dirait dans le 9-3, zone de no man's land populaire à taudis[2348] et proche du Stade de France où tu vas soutenir ta satanée thèse…qui fait déjà sans doute des vagues parmi les gardiens du temple universitaire. A savoir que « le reporter est un peu comme un gosse indiscipliné qui va pêcher sous les pierres [2349]» la vérité est terrible car elle ne se conclut pas… dans l'instant du bouclage par la simple passerelle/mirage d'un reportage d'idées qui rallierait sous son emblème aussi bien les intellectuels que les journalistes. « Les carrosseries, les ailes, les portières, les capots sont

[2345] Siège social : Les Vénère Optiks 8, rue Raspail 93200 Saint-Denis.

[2346] Daniel Cornu «Journalisme et vérité. Pour une éthique de l'information», Genève, éd. Labor et Fides, 1994, pp. 200-201 : «La presse n'exprime plus, ou moins. Elle relaie. Le journal était une voix. Il devient un écho.» Repris par Géraldine Muhlmann «Une histoire politique du journalisme XIXe-Xxe siècle», introd., p. 1, qui commente ainsi la métaphore suggestive pour décrire ces changements de l'ancien rédacteur en chef de La Tribune de Genève. «Contrairement à la voix qui émane d'un lieu précis et se fait entendre dans un périmètre circonscrit, l'»écho» vient de l'immensité du monde et résonne pour les oreilles les plus lointaines. En se voulant un «écho», le nouveau journalisme du XIXe siècle prétend donc intéresser, pour la première fois, un lectorat de masse».

[2347] « up to date » comme on dit dans les conférences de presse à l'anglo-saxonne.

[2348] Grégoire Allix « Saint-Denis rongé par les taudis » Le Monde 25 janvier 2008, p. 3.

[2349] Florence Aubenas « Grand reporter. Petite conférence sur le journalisme », Paris, Bayard, 2009.

lisses, brillants, multicolores. Nous, les ouvriers, nous sommes gris, sales, figés. La couleur, c'est l'objet qui l'a sucée[2350] ».

Mais raccourcis ou non, soutenances et « grands oraux » donnent toujours quelque chose à vivre au candidat que nulle évaluation écrite ne saurait remplacer ou « hypostasier » pour parler comme les savants dont tu vas désormais faire partie, futur docteur… à la manque Légitimité est fille de patience et de constance bien que tu sois aussi passé pendant ces longues années de recherche par des phases de découragement et aies été tenté parfois de jeter ton « reporter d'idées » aux orties, voire aux oubliettes…de l'histoire. Malgré des moments forts d'euphorie et de joie lorsque tu avais l'impression d'avancer et de cristalliser tes audacieuses errances et tes folles hypothèses qui n'engageaient que toi et ta brochette de reporters d'idées. Car, envers et contre tout, tu avais déjà saisi qu'un portrait robot, voire même une constellation conceptuelle à la Benjamin ne pouvait pas totalement rendre compte de l'oxymore foucaldien. Car en capturant ces faits ou beaux poissons en plein eau, le reporter devient un empêcheur d'idéologiser et d'idéaliser en rond. Son vrai butin, ce sont bien ces réalités débusquées qui filent devant nous comme des poissons surpris.

Ainsi, le résistant spinoziste Jean Cavaillès, ou plutôt sa sœur Gabrielle car lui est mort fusillé trop jeune à Arras pour s'en souvenir - raconte avec tendresse et nostalgie comment ses parents, dont la mère avait dactylographié avec amour les pattes de mouche de la thèse manuscrite et fort complexe sur la théorie des ensembles rédigée par son frère doctorant et jeune intellectuel prometteur, étaient venus en Sorbonne à la fin des années 1930 assister à la joute ritualisée de près de six heures (Eh oui, de qui te plains-tu avec tes trois heures chrono !). Ils étaient entrés sur la pointe des pieds, presque à reculons, de crainte de réveiller le cardinal de Richelieu en robe rouge sur le mur du fond, comme on entre à l'église de la Raison galopante dans la salle Louis Liard, un amphi en Sorbonne par comme les autres avec ses ors et ses balcons, où autrefois les professeurs se réunissaient lors de l'Assemblée de Faculté pour y traiter leurs affaires. Là aussi se délivrent les thèses, rite ultime de l'orthodoxie universitaire.

Trente ans, plus tard, pour avoir jeté une poubelle sur le vénérable doyen de la faculté de Nanterre qualifié de mandarin, Daniel Cohn-Bendit et quelques uns de ses camarades du 22 mars 1968, allaient passer en conseil de discipline dans cette salle désuète tout en pente et en rupture, où siégeait la seule autorité universitaire en région parisienne.

Cette soutenance attendue de Jean Cavaillès sur la théorie des ensembles particulièrement technique était orchestrée par son directeur de thèse Léon Brunschvicg. Un cacique incontournable d'avant-guerre, érudit en histoire de la philosophie, qui avait décidé d'en découdre en cette occasion avec son disciple sans doute le plus doué mais guère docile et déjà fin prêt à prendre son envol, c'est-à-dire pour tout dire à penser librement et donc sans doute à trahir…

Dans cette même salle bondée pour l'occasion quelques années plus tard, Raymond Aron, premier à l'agrégation de philosophie en l928 et qui avait pris le pari insensé de parler sans aucune note et d'être brillant lors de cette joute universitaire de haut niveau - avait été contesté pendant plus de cinq heures sur le bien fondé de son hypothèse sur l'histoire jusqu'au bout par son jury réfractaire à ses idées trop weberiennes pour l'époque[2351] mais confondu et séduit par sa démonstration sans faille et si forte qui l'avait chaudement félicité à la fin pour son brio dans la «disputatio» la plus féroce.

Quant à Michel Foucault, malgré la bienveillance[2352] du sévère mais juste Georges Canguilhem, son directeur de thèse -qui le considérait comme son digne disciple car il avait repris en les amplifiant

[2350] Robert Linhardt « L'Etabli », Paris, Editions de Minuit, 1978.

[2351] Surtout pour les non germanistes qui connaissaient Max Weber le plus souvent de seconde main, car encore peu traduit en français à l'époque.

[2352] « Mais monsieur, contrairement à ce que vous nous disiez à l'instant, lors de votre présentation de thèse, vous avez le talent d'un poète pour parler de la folie, le sujet de votre thèse. »

les concepts novateurs de normal et de pathologique, il fut sermoné en juin 1961 par l'historien de la philosophie de service dans le jury, Martial Guéroult. Ce dernier le tança vertement mais non sans justesse[2353] pendant près de trois quart d'heure pour son utilisation sémantique abusive du concept de folie dans son « Histoire de la folie à l'âge classique » qui avait pourtant déjà trouvé un éditeur après un premier refus de Gallimard. Sur son lit d'agonie, Foucault aura une ultime pensée pour son maître intransigeant en murmurant : « Appeler Canguilhem, lui sait mourir. ». Et j'en passe et des meilleures lors de ces soutenances et de ces « grands oraux » qui n'avaient rien alors de conviviaux et d'informels, mais tenaient du rite d'initiation dur et pur pour tout jeune chercheur qui voulait être reconnu, consacré et faire carrière universitaire[2354].

«Parler, ce n'est pas voir…»

«Celui qui voit ne sait pas voir» : cette présupposition traverse notre histoire, de la caverne platonicienne à la dénonciation de la société du spectacle. Elle est commune au philosophe qui veut que chacun soit à sa place, au grand reporter qui s'aperçoit de la difficulté de rendre compte de l'altérité de la violence à ceux qui ne l'ont pas connue et aux révolutionnaires qui veulent arracher les dominés aux illusions qui les y maintiennent[2355]. La nuit souvent agitée précédant le rite de la soutenance, notre quart d'heure de célébrité à nous autres doctorants, j'ai fait un rêve, presque un cauchemar autour de ce « désir d'éternité » qui pousse certains de nos collègues doctorants à penser sans rire que ce sera sans conteste leur chef d'œuvre, sinon l'œuvre de toute une vie, cette sacrée soutenance à la fois tant attendue (comme une délivrance/accouchement non sans douleurs) et tant redoutée (bizutage performatif, symbolique et raffiné de haut niveau). C'est Cocteau, dans un livre posthume précisément nommé « De la difficulté d'être » qui explique que le rêve opère à des vitesses prodigieuses, et « déplie la pliure par l'entremise de quoi l'éternité nous devient vivable », mais la veille a besoin de plier le monde (de la soutenance) pour pouvoir le vivre, et que tout ne soit pas donné d'un coup[2356].

On pourrait croire le déroulement des soutenances convenu et surtout couru d'avance. On en connaît les codes et c'est avant tout affaire de présence d'esprit, de culot et de répartie. Parfois, ça démarre doucement et sans surprise. Et puis, comme dans un grand magasin parisien qui a bâti sa réputation sur ce principe, lors des soutenances, « il se passe toujours quelque chose » qu'on n'avait pas prévu. Du genre : le trou de mémoire vertigineux (ou l'envolée lyrique) face à une question piégeuse ou impromptue, un lapsus plus ou moins significatif, des remerciements plus émouvants et sincères que simplement officiels et formels, une passe d'armes à fleurets mouchetés entre membres fonctionnaires d'Etat[2357] du jury, un professeur prestigieux et âgé soudain « piquant du nez » en pleine digestion (ou saisi d'un ennui profond ou encore d'un manque de sommeil dû à une insomnie chronique ou à un décalage horaire

[2353] Hélène Védrine, alors jeune assistante en philosophie, se faufilla salle Liard en Sorbonne lors de cet épisode mouvementée de la soutenance de Foucault et apprécia, nous dit-elle, l'astuce érudite de la mise au point de Guéroult, incontournable historien de la philosophie des Sixties et grand spécialiste notamment de Descartes.

[2354] Dans son petit livre corrosif «J'ai fait l'HEC et je m'en excuse» (Stock, 2009), Florence Noiville soutient que les grandes écoles fabriquent des femmes et des hommes d'excellence, certes, mais surtout des fantasins du système et des clones performants mais qui, à bien y regarder, n'ont plus qu'une calculette à la place du cerveau. Comme nous, elle n'hésite pas à se mettre en scène et à retracer son parcours exemplaire pour mieux illuster sa thèse «hérétique». Diplômée de l'HEC et de Sciences-Po, elle a obtenu une maîtrise du droit des affaires avant de commencer une carrière lucrative dans la finance. Un beau jour pourtant, sans doute lassée du désert culturel dans laquelle il lui semblait vivre, elle a soudain planté là les financiers et s'est tournée vers la culture et le journalisme littéraire. Avec une jubilation aussi talentueuse que roborative, car elle parle enfin de ce qui lui manquait.

[2355] Jacques Rancière «Le spectaeur émancipé», Paris, La Fabrique, 2008.

[2356] Gilles Deleuze « Pourparlers 1972-1990 », op. cité, p. 152.

[2357] Patrice Vermeren « Victor Cousin : le jeu de la philosophie et de l'Etat », Paris, L'Harmattan, 1995. Victor Cousin a fait de la philosophie en France une affaire d'Etat. Il l'a dissociée de la religion. Il l'a séparée de la révolution. Il en a fait une matière enseignée par un régiment de fonctionnaires. Avec lui, la philosophie est devenue en France, au XIXe siècle, une discipline un peu étrange vénérant l'histoire de la philosophie, fleurissant à l'ombre du baccalauréat et de l'Université et balayant l'esprit critique des Lumières du XVIIIe siècle. Paradoxe souligné par Vermeren : avec Cousin commence l'histoire contemporaine des rapports tumultueux de la philosophie et de l'Etat. Celle-ci ne repose en réalité sur aucun désaccord. La vérité politique de la philosophie qui est devenue l'affaire de l'Etat , est tout compte fait que l'Etat moderne est effectivement impossible.

bien qu'il ne soit que de deux heures entre Paris et Sofia). Et comme tu l'avais aussi subi, sans trop « dommages collatéraux[2358] » lors d'une leçon au concours de recrutement sur le thème « le possible et le réel »… Tragico-comique plaqué sur du vivant, imprévu ludique qui donne tout son pigment à ce grand oral. Subtil va-et-vient entre présent, passé et futur proche qui revenait à la surface pendant ces dernières années du temps retrouvé de tes chères études et en point d'orgue ta fichue soutenance.

Avec une pointe de jubilation perverse de souteneur qui a vécu et tant vu, j'envisage même le pire qui n'est pas sûr dans mon scénario onirique : « l'assassinat en règle » et en public du candidat transformé en paratonnerre à des rancoeurs anciennes et à des jeux/coups tordus de pouvoir universitaire (et pour une fois pas des rivalités d'intellectuels médiatiques), tout est, en fait, possible, et tu le sais trop bien, toi, qui renâcle à passer une dernière fois l'obstacle du grand oral. Sans oublier le pot d'après thèse après le jeu rituel des questions et des réponses dans l'arène universitaire : tous les ingrédients sont là, même le public alléché par le sang de la joute savante et ritualisée s'y bouscule, la rumeur dans les rédactions et ton carnet d'adresses aidant. Variante post-moderne du célèbre « Panem and circenses », du pain et du cirque. Tu es toujours imprévisible… et là où l'on ne t'attend pas. L'inspiration selon Céline qui en fera grincer plus d'un : « Si je vais « m'inspirer » comme on dit ce n'est certainement pas dans les lectures ! choses mortes ! mais dans des éléments vivants[2359]. »

Savoir/pouvoir. Chez Foucault, il n'y a pas d'expérience au sens phénoménologique, mais toujours déjà des savoirs et des pouvoirs qui trouvent à la fois leur limite et leur évanouissement dans la ligne du Dehors. « Nous sommes traversés par des processus, des mouvements, des forces ; ces processus et ces forces, nous ne les connaissons pas, et le rôle du philosophe, c'est d'être sans doute le diagnosticien de ces forces, de diagnostiquer l'actualité[2360] » Ainsi, selon sa thèse toujours « up to date », le savoir n'est plus indemne du pouvoir. Toujours tramé, toujours intriqué au pouvoir, le savoir se double irrémédiablement d'une ombre : il est devenu ce binôme pouvoir-savoir, et son jeu de réversibilité, d'accompagnement mutuel et d'implication réciproque tumultueuse. Il conserve néanmoins des doubles irréductibles, d'un côté la connaissance (que Foucault a bien distingué du savoir), et de l'autre , la vérité (même si comme le dit Foucault, depuis Nietzsche on ne peut parler que du « chemin hasardeux de la vérité »). Dans le prolongement de cette réflexion, on pourrait identifier quatre cristallisations de « savoir-pouvoir », ou quatre paradigmes : ceux de l'asile, de la prison, de l'hôpital, de la vie. Et les quatre formes de pouvoir qui les habitent : ceux du souverain, de la surveillance, des disciplines, de la médicalisation. Et qui auront nécessité quatre méthodes solidaires de leur mise en scène épistémologique : de l'archéologie du savoir à la généalogie, et de l'analytique du pouvoir à l'herméneutique du sujet. Bien entendu, ces méthodes, ces concepts, coexistent contradictoirement, même s'ils semblent se déployer dans le temps. C'est qu'ils viennent à chaque fois faire rupture, avec les paradigmes dominants, mais aussi, prendre le pouls de l'actualité, là où elle résonne fébrilement avec la fièvre du savoir, la passion de la vérité, qui animent le rapport de Foucault à lui-même, aux autres, au monde.

Disjonction voir-parler qui va entraîner un nouveau statut du visible et de l'énonçable. Il y a « une volonté de savoir », mais aussi « l'archéologie d'un silence » pour rendre audibles et visibles, ces corps, ces voix « d'en bas », même des « hommes les plus infâmes ». Dans le miroir qu'il tend le long de son chemin à toutes les subjectivités malmenées par l'histoire, le sujet se mêle à ses objets, un sujet qui fait savoir du silence, de l'oubli de ces objets, comme ceux-ci viennent témoigner, en retour, du regard épistémique, qui les scrute : certes, ni inquisiteur, ni censeur, ni médical, ni savant, mais un regard qui les expose quand même à la lumière de son lucide stylet de reporter d'idées. Et qui l'exhibe, de là où

[2358] Paris, Denoël, 2005, titre d'un livre récent sur la face obscure de la « guerre contre le terrorisme » de l'Américain Seymour Hersh, une légende contemporaine du journalisme d'investigation qui nous a souvent inspirée par sa technique du recoupement des témoignages, son pugnacité féroce et sa ténacité patiente.

[2359] Lettres à Albert Paraz de Céline, op. cité.

[2360] « Dits et Ecrits » II, 1976-1088, Quarto/Gallimard, 2001, p. 573.

lui ne se voit pas. C'est le syndrome des Ménines de Velasquez, et de ses jeux de miroir infinis que Foucault a rendus inoubliables. Tout est donc possible lors d'une soutenance.

Vérité/épreuve. Pourquoi sommes-nous si enclins à nous metttre à l'épreuve, à nous y soumettre, dans tous les domaines[2361] ? On nous a raconté avec luxe de détails du côté de Sofia que le regretté Jacques Derrida qui dirigeait alors la thèse d'un doctorant bulgare aux Hautes Etudes m'avait rien trouvé de mieux après deux heures et demi de soutenance que de se défausser (comme on dit au bridge) et de dire en public et sans précautions d'usage, que l'étudiant slave en question (qui n'en croyait pas ses oreilles car parfaitement bilingue) n'avait pas suivi ses conseils de modifier une des trois parties… Et que sa thèse était donc quelque peu bancale, voire ratée. Pétrifié, le doctorant slave en était resté KO technique sur sa chaise, paraît-il. Devant un auditoire médusé.

Et c'est pourtant bien là, avec tous ses avatars plus ou moins assumés, que réside l'intérêt de ces épreuves orales où les bons candidats à l'écrit se révèlent souvent de piètres orateurs inhibés qui n'arrivent pas à se lâcher, à être vraiment eux-mêmes[2362] : tout est écrit, mais tout reste à écrire. Et alors que les devoirs « sur table » évaluent ce que le candidat a « dans la tête », en quelque sorte, la soutenance apprécie son cœur (courage), et sa trempe (tempérament) devant la controverse, quand « dispute » il y a. Son âme de voyou prêt à tout, même à nier l'évidence, à faire croire l'incroyable et à soutenir l'insoutenable.

Loin du silence ouaté et confortable des bibliothèques et des temples du savoir où le consensus académique fait loi. Ici, les rancoeurs sont tenaces, il va falloir là débattre, donc te battre pied à pied, mot à mot, convaincre (dans lequel il y a vaincre), répliquer du tac au tac, se défendre, argumenter, bref vivre une « situation limite » qui poussera souvent le candidat dans ses retranchements (les derniers, presque comme le reporter de guerre « embedded » (incorporé à l'armée, donc à sa solde et soldat lui-même sans toujours s'en rendre compte) en Irak qui se voit dans la ligne de mire de l'ennemi tout proche, quitte à ce qu'il se découvre autre dans l'adversité et devienne un véritable « reporter d'idées » (au sens profond et vivant du terme) né de la rencontre des quelques idées de ton énorme pavé avec l'altérité de l'événement de la soutenance. Sorte de fil tendu entre ciel (constellation) et abîme (néant), entre jeu/enjeu et échec, entre sagesse et folie.

Vive le duel oratoire constructif !

Lors de ces grands oraux à l'image des morceaux de bravoure d'un Badinter à propos de l'abolition de la peine de mort dans les années Giscard, on touche à la dispute, car n'oublie pas que les soutenances, dans la forme et dans l'esprit, viennent en ligne directe des « disputatio » de la scolastique de l'université médiévale, fondée sur la maîtrise de l'oral et de l'éloquence. Il s'agissait de joutes oratoires argumentées à partir d'un texte canonique, que l'on commentait interminablement en présence d'un public de professeurs.

En juillet 2009, à l'université d'Alcala, près de Madrid, la jeune guide nous racontait en espagnol tout l'ancien rituel de la soutenance de thèse à laquelle Calderon, Borgès et tant d'autres latino-américains avaient dû ici se soumettre. Dans un décor baroque et impressionnant, le candidat devait d'abord répondre à un contradicteur en présence de son directeur de thèse, d'une centaine de professeurs dont chacun ensuite pouvait poser une question. Les autres étudiants assistaient sur le promontoir en haut à la joute oratoire, encourageant au début, puis suivant les événements et les péripéties en huant et en chahutant le malheureux doctorant qui n'en pouvait plus. Ca pouvait alors durer trois ou quatre jours…

[2361] Avital Ronell «Test drive : la passion de l'épreuve», trad. de l'anglais par Christophe Jaquet, Paris, Stock, 2009. «Même dans l'état de satisfaction le plus hallucinatoire, le moi sent que quelque chose lui manque : l'inquiétude l'envahit et il lui faut mettre en route la machinerie de l'épreuve.»

[2362] A l'image par exemple de Jacques Chirac emprunté devant la caméra à la différence d'un De Gaulle qui avait tout compris en matière de communciation politique, et notamment du pouvoir de la télé naissante des années 1950-1960.

On raconte qu'Ignare de Loyola échoua une première fois à Alcala mais réussit ensuite son doctorat à la Sorbonne. A chacun sa vérité, à chacun son jugement.

Sans coup férir, nos modernes soutenances en sont bien les lointains rejetons et la tienne en particulier sur « le reporter d'idées entre le sage et l'insensé », entre le conscient et l'inconscient. Cette dernière remarque ne saurait être mise au crédit de la polémique : en ce sens, la psychanalyse rejoint la sagesse antique et sa recherche du compromis entre l'apollinien et le dionysiaque. Au lieu de vouloir faire disparaître les symptômes de l'hystérie ou de la mania, le Grec intelligent s'employait à leur donner la forme régulière d'un culte, à les intégrer dans un ensemble de relations ritualisées avec cet être transcendant que nous avons pauvrement rebaptisé inconscient, mais qui portait à l'époque une multitude de mots charmants…. Comme toi avec ton reporter d'idées dont tu nous rebats les oreilles depuis des lustres, la psychanalyse a promu une nouvelle forme d'exotisme, en une époque où la planète est non seulement découverte mais à peu près uniformisée. L'autre est en toi, ça vaut le déplacement, même si la lettre tue… comme dirait Lacan.

Pendant ces longues années de conclave avec toi-même où tu t'es retrouvé souvent seul, presque abandonné, face à face à ton double comme devant un miroir/hétéronomie, avec en prime l'angoisse non pas vraiment de la feuille blanche ou raturée mais plutôt de l'ordinateur vide/ou piratée par des logiciels espions (dixit les spams ou les pubs des publicistes intéressés), tu as remis finalement à l'administration ta copie reproduite en sept exemplaires au moins. Ambivalence du désir de l'épreuve (de soutenance). Que gagne-t-on à perdre ses illusions ici et maintenant ? « Je est un autre ». Mais quel autre ? On ne renonce jamais à soi. On ne renonce jamais à rien et notamment en ce qui te concerne à ton entre-deux, entre journalisme et philosophie. J'oublie, en général, au réveil la quasi totalité de mes rêves et je ne me suis jamais allongé sur le divan à la différence de mon frère cadet psychologue qui perturbait mes rêves à Sainte-Geneviève-des-Bois (Essonne) en pleine nuit de mai 1968 : « Christian debout, il faut monter sur Paris. J'ai écouté la radio : ça barde sur les barricades du côté du Quartier latin et de la Sorbonne ». Et, hagards, encore à moitié endormis, nous débarquions une heure après en basket en jeans par le train de nuit dans un Paris quadrillé par les flics avec leurs matraques, les brigades motorisées, les reporters radio avec leur Nagra, les photographes avec leur Leica et les rues dépavées et cernées de barricades… avec quelques Gavroche dessus.

Autocensure qui, pour une fois, n'a rien de journalistique mais tient, dirait Lacan (dont tu suivais parfois dans les seventies lors de son séminaire à Sainte Anne puis à l'ENS rue d'Ulm) du « ça parle », c'est-à-dire pour le dire vite de l'Inconscient et de la subjectivation/individuation. Que je me souvienne pourtant bien de celui-ci et dans les moindres détails, c'est sans doute mon désir onirique plus ou moins conscient d'en finir, virtuellement du moins, avec cette satanée thèse qui me coupait parfois presque du monde et me livrait aux affres pas toujours délicieuses et inspirées du solipsisme, théorie selon laquelle, nous glisse le Robert, « il n'y aurait pour le sujet pensant d'autre réalité que lui-même. »

A force de jouer les Zorro et les Mandrin dans ce marigot, je suis donc démasqué, voire transparent… Malgré tes quelques six cents et quelques pages d'esprit de sérieux, de philosophie, de journalisme et de rhétorique à grand renfort de citations et de références plus ou moins assimilées, maquillées par une technique d'écriture proche du reportage (suprême habileté ou comble de la provocation ?) et peaufinée au fil de milliers d'articles de presse qui me donnait ainsi un accès quasi prioritaire, sans effort et presque par inadvertance, dans quelques revues dont tu ne soupçonnais même pas l'existence… Avant d'y être publiées en bonne place et qu'elles décident de tourner la page, voire de mettre la clef sous la porte.

Avec, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, en prime, ton espèce d'introspection sur le croisement de ta propre histoire avec le régime de vérité de ta thèse qui joue avec des successions sophistiquées de phrases longues à la Marcel Proust et à la Angelo Rinaldi[2363] mais aussi des alternances de paragraphes courts et un vocabulaire simple et compréhensible pour le vulgaire/béotien. Comme on

[2363] Sans prétendre bien sûr leur arriver à la cheville.

l'apprend désormais dans les écoles de journalisme et qu'on doit écrire dans le journal qui s'adresse d'abord aux « plus nombreux[2364] » et pas toujours aux fins lettrés qui représentent aujourd'hui la portion congrue du lectorat. Afin de tenter de retenir l'attention, voire même de séduire un large public volontiers zappeur et parfois dégoûté par la littérature enseignée à l'école. Pas par celle de Pierre Bayard, psychanalyste littérateur fort subtil et un poil iconoclaste. Et encore plus provocateur que toi dans ses derniers bouquins, notamment celui où il nous livre malicieusement les clefs pour parler doctement de livres qu'on a à peine ouvert, voire lus. Peut-être pour nous révéler à nous-mêmes à travers les lignes survolées qu'on ne peut donc plagier et éviter l'autocensure qui guette tout journaliste, même le moins conformiste d'entre nous.

Folle sarabande des livres dans les bibliothèques

Notre thèse subsidiaire sera donc la suivante : les livres cités à la fin de la thèse refusent tout engagement. Lus ou non, ils se déclarent innocents de ce qu'on leur fait dire ou soutenir. Jamais, ils n'ont une attitude qui serait la conséquence de ce qu'ils sont intellectuellement. Seuls des mots, des phrases peuvent ne pas apprécier la manière dont ils ont été assaisonnés et accomodés. Les plus courageux ou les plus fâchés quittent le livre qu'on a mal lu pour, avec d'autres exilés, créer un autre livre qu'on ne lira sans doute pas plus jusqu'au bout. Comme ces thèses ventrues, jargonnantes et indigestes qui vous tombent des mains… Mais ce ne sont là que des réactions individuelles de substantifs, d'adjectifs, de verbes, etc., qui ne modifient pas l'apparence et la teneur de l'ouvrage qu'ils ont déserté et qui reste au fond immuable. Cependant, n'étant plus à un paradoxe près, si les livres ne se tiennent pas pour responsables de ce qu'ils sont, certains n'admettent pas d'être accolés à des volumes notoirement médiocres ou à des œuvres dont les auteurs leur paraissent indignes d'une cohabitation avec le nom imprimé sur leur couverture. Serrés les uns contre les autres, comment les livres n'auraient-ils pas des réactions épidermiques ? s'interroge mon célèbre confrère Bernard P.… Ils peuvent, eux aussi, être les jouets de pulsions regrettables dues aux inégalités sociales ou aux clivages intellectuels[2365]. Même au moment où la Bibliothèque nationale de France ouvre au public son Enfer, où sont rassemblés depuis l830, date comme par hasard de l'invention du terme de reportage, les livres et les images « contraires aux bonnes mœurs ».

Cette dérive baroque autour des livres qui fuient, se mélangent, s'égarent et que les bibliothécaires passeraient leur temps à remettre à leur place chaque samedi matin dans toutes les universités de France et de Bulgarie réunies avait contribué sans doute à ma réputation flatteuse auprès de mon conservateur en chef du début des années 1970, de la fac. Censier et fétichiste avouée de mes diplômes, qui avait l'impression de vivre dangereusement depuis qu'elle avait recruté un agrégatif philosophe pour apprivoiser et annoter entre autres « l'Anti-Oedipe » de Deleuze et Guattari, etc. Ca a duré presque deux ans cette parenthèse sur le campus de Censier où je n'ai jamais autant été payé pour lire des mots et des mots jusqu'à la migraine et le tournis. En bougeant constamment les yeux, quatre ou cinq fois par seconde afin d'amener les mots dans la fovéa, la partie centrale de la rétine, seule zone qui permette la lecture des petits caractères.

J'incarnais ici et là le « cerveau lisant » dont Stanislas Dehaene, professeur au Collège de France, démontre et montre[2366] que nous ne prêtons attention qu'à une toute petite fenêtre du texte. Notre fenêtre de perception est non seulement très étroite mais aussi asymétrique : les lecteurs du français et du bulgare perçoivent trois ou quatre lettres à gauche du centre du regard, sept ou huit à droite. Et pour le lecteur de l'arabe ou de l'hébreu qui lit de droite à gauche, c'est l'inverse. Cependant, quel que

[2364] Stéphane Douailler «Le philosophe et le grnad nombre», L'Un Visible N°09, Janvier 2008, p. 6 : «Les plus nombreux, cela désigne quelque chose de très précis. Ca désigne ceux qu'on ne va pas saisir dans des scènes de manifestation déjà bien repérées par la société grecque qui utilise ce mot de polloï (les plus nombreux), le plus grand nombre.

[2365] Bernard Pivot « Le métier de lire ». op. cité, pp. 160-161.

[2366] « Les neurones de la lecture » Paris, Odile Jacob, 2007.

soit le volontaire et d'où qu'il vienne dans le monde, on observe grâce à l'IRM dans la même région occipito-temporale gauche la présence d'une intense activité provoquée par les mots écrits. Et ça, c'est bien un reportage d'idées dans tous les sens du terme, si je ne m'abuse… Mais là encore, l'administration allait mettre fin à cet exercice de lecture payante en ordonnant au conservateur-en-chef, dépité mais aux ordres, de rompre le contrat du vacataire de service qui avait fait son temps et frappait déjà avec plus ou moins de bonheur et de talent, à la porte des journaux. Après avoir remporté un concours de reporters….

Mais ne nous égarons pas, enfin pas trop[2367] car tout se tient comme dans cette histoire bien troussée et ficelée, revenons au présent qui nous occupe et nous préoccupe. La soutenance valide, certes, un itinéraire intellectuel et institutionnel, mais elle assure surtout la validation publique d'un modelage intérieur et social, via un jeu subtil d'implication et de distanciation du candidat par rapport à son travail qui lui colle parfois trop à la peau comme une espèce de drogue de l'intellect. Notamment lorsque l'impétrant porte comme toi une double casquette existentielle (voire trois si on compte la dimension sportive[2368]) et prétend jouer en guise de dernier acte au simulacre de « reporter d'idées » en osant -sans vergogne, en toute impudeur, mais non sans quelque coquetterie, se mettre en scène à la fin de sa thèse afin, soit-disant, de mieux éclairer son propos et sa personnalité ambivalente à l'image de ton oxymore guère « politically correct ».

Car, sur fond d'« élitisme républicain[2369] », tu es intimement convaincu que la soutenance, surtout, est performative. Car il s'agit d'une épreuve qui doit nécessairement être vécue, pour que tout le processus doctoral trouve en une matinée ou en une après-midi sa validité institutionnelle et son sens initiatique profond.

Au bout de tes quelques centaines de pages sur le reporter d'idées, tu es persuadé que soutenir ta thèse, c'est une obligation à laquelle tu ne dois pas te dérober comme tu en as eu parfois, répétons le, la tentation insidieuse... Une sorte de testament spirituel philosophico-médiatique (encore des gros mots !) résumant ton parcours sur terre, une espèce d' A-Dieu à la Derrida qui parlait si bien de ses amis morts, du temps de son vivant, lors de ses derniers séminaires aux Hautes Etudes[2370], où, se sachant atteint d'un mal incurable, il hésitait encore entre la tribu des « inhumants » et la secte de plus en plus fournie et tendance des « incinérants ».

Des raisons institutionnelles rencontrent dans cette affaire universitaire la dimension symbolique de cette cérémonie qui sublime le rituel un peu convenu et guidé. Sans soutenance, ton reporter d'idées reste lettre morte, document théorique inerte et à vrai dire fastidieux bien que tu aies fait des efforts louables, parfois trop d'ailleurs aux dires de certains, pour être lisible, stylé, accessible à un public assez large au risque de déplaire aux érudits qui aiment parler entre eux, jargonner entre initiés/pairs. In fine, comme dit si bien Pascal Lardellier dans « Les nouveaux rites[2371], « si le roi n'est rien sans le sacre, que serait le doctorant sans la soutenance », sorte de ping-pong verbal de haute volée qui va le consacrer, l'instituer et le légitimer ?

[2367] Michel Houellebecq : «Pour certains auteurs, le moi, le moi quotidien, minable, est un moyen priviliégé d'accéder à l'universalité. Je dois maintenant me rendre à l'évidence : je n'en fais pas partie» in «Ennemis publics», Paris, Fayard/Grasset, 2008, p. 300.

[2368] Président d'un club de haut niveau (15 fois champion de France et quatre titres de champion d'Europe) pendant plus de vingt ans, ça marque aussi le reporter d'idées comme un symptôme qui l'incorpore et pose la question philosophique « Qu'est que mon corps ? »

[2369] Pour en savoir plus sur « de quoi souffre l'école en France », consulter Christian Baudelot et Roger Establet « L'élitisme républicain ». L'école française à l'épreuve des comparaisons internationales, Paris, Seuil, La République des Idées, 2009. Leur thèse qui s'appuie sur les enquêtes du PISA (Programme international pour le suivi des acquis des élèves): l'école française demeure au XXIe siècle otage des idées qui l'ont vu naître au XIXe siècle : distinguer une petite élite sans se soucier d'élever suffisamment le niveau des autres comme on le fait systématiquement à l'étranger, notamment en Finlande. Pour certains, peu nombreux, la méritocratie scolaire est une course aux meilleures positions ; pour d'autres, très nombreux, elle se traduit par une relégation rapide et désormais fort coûteuse sur le marché du travail.

[2370] Séminaire «La Bête et le souverain» 2001-2003.

[2371] Pascal Lardellier « Les nouveaux rites. Du mariage gay aux Oscars », Paris, Belin, 2005.

Dans mon rêve prémonitoire, ma « passion du réel [2372]» et ma manie schizoïde et nomade de déambulation étaient définitivement mises à l'index. Avec peut-être, les non félicitations du jury, pressé de se débarrasser de ce drôle intrus, pratiquant une philosophie buissonnière qui échappait aux étiquettes, aux relations de maître à disciple et ne se situait jamais là où on le pensait…, en bon iconoclaste non repenti. Bien que tu aies campé sans faiblir alors que tu ne croyais ni à Dieu ni à Diable, quand tu étais jeune reporter, trois jours sur le Mont Athos[2373], bastion de l'orthodoxie interdit en principe aux femmes et aux animaux femelles par un chrysobulle datant du XIe siècle et limité à dix pèlerins par jour grâce à un laissez-passer, le Daïmikon, délivré au compte-goutte. Un monde clos retranché sur une péninsule et préparant la fin du monde dans ses vingt monastères (dont un nid de fanatiques barbus, barricadés et affichant le slogan « L'orthodoxie ou la mort ! ») perchés entre ciel et mer, entre ses vingt monastères et ses 1200 moines. Dont quelques ermites à l'homosexualité plus ou moins refoulée, notamment deux Français et un Bulgare Dimitri que tu avais rencontrés et interrogés sur leurs motivations à chasser par la prière les démons dès le crépuscule… Lorsque la chouette de Minerve prend son envol et que les portes des monastères se referment au crépuscule pour empêcher les esprits démoniaques d'y entrer, voire empêcher les moines prêchant l'Apocalypse (sauf Athos épargné, à l'image de Noé et de son arche, lors du Déluge) de festoyer en cachette la nuit, entre deux offices. Moralité de ce reportage étrange où tu avais beaucoup marché dans des chemins à peine défrichés et carrossés à l'image de ta thèse : « Les bonnes idées viennent en marchant. », comme dit Nietzsche, l'antiphilosophe par excellence.

Partir « pour revenir », pas pour disparaître.[2374] Jusqu'au bout, au risque de déplaire et de te faire retoquer, tu as eu au moins le courage de tes pauvres idées tout en restant dans l'entre deux, conscient comme Kraus que la scène journalistique malgré ses dérives et ses avatars est la seule possible et tenable si on désire s'adresser au plus grand nombre et échapper ainsi à l'élitiste des premiers de la classe, voire même à l'empire universitaire du savoir qui, à l'image de l'institution Education nationale en a vu d'autres.... et ne soucie guère des «soutiers de l'université» qui pourtant contribuent vaille que vaille à la marche du système[2375].

Moderne hétérotopie pour les soutiers de l'info

Au bout de notre longue recherche[2376], nous soutiendrons donc la thèse suivante : le « reportage d'idées » représente une sorte hétérotopie, un lieu privilégié, sorte d'Eldorado culturel et fonctionnel pour les journalistes intellos (et vice versa) qui prétendaient - morticus et même sous la torture, que la description de l'idée et peut-être du concept est possible, voire souhaitable, et donc qu'on pourrait

[2372] « Le réel c'est lorsqu'on se cogne » déclarait volontiers Lacan dans son séminaire itinérant entre Sainte Anne, Jussieu et la rue d'Ulm.

[2373] Dans son journal de 20h du 19 juin 2009, France Télévision a diffusé un reportage sur ce bastion de l'orthodoxie à l'occasion de l'exposition à Paris des reliques du Mont Athos.

[2374] Après avoir parcouru à la soixantaine les 12000 kilomètres de la route de la soie, d'Istanbul à Xian, Bernard Ollivier a descendu la Loire en canoë. Une variante moderne de l'homme qui marche sur l'eau. « Depuis la route de la soie, j'ai appris une chose. Chaque fois qu'il m'arrive un pépin, une petite voix en moi, dit que le chapitre sera facile à écrire, mais je tiens surtout à dire le reste, les 95% de bonheur plus difficiles à raconter que l'infime part de situations à risque. » Depuis, notre reporter militant s'est mis en tête de faire marcher les autres à travers Seuil, une association de réinsertion de jeunes en difficulté. A ces adolescents envoyés par la protection judiciaire ou par l'aide sociale à l'enfance, il propose un périple de trois mois en Espagne, avec pour guide un éducateur. « 80% des jeunes vont jusqu'au bout et 60% se réinsèrent. C'est l'inverse de la prison, qui leur fait perdre tout esprit d'initiative. Le fait de faire 2000 kilomètres à pied leur donne de l'assurance. » L'association, fondée au retour de la route de la soie, vient de passer une période difficile, un effet direct de l'application d'une politique plus répressive pour les mineurs. Bernard Ollivier ne désarme pas. Et, comme d'habitude, la totalité des droits d'auteur de son dernier livre sera reversée à cette cause.

[2375] Catherine Rollot «Les soutiers de l'université», Le Monde 6 octobre 2009, p. 17. Vacataires, attachés temporaires, CDD, bouche-trous pour quelques heures par an, ils ont le bac +8 et galèrent durant des années en marge de l'enseignement. Avec l'espoir de plus en plus ténu d'une titularisation fort aléatoire avec la réduction programmée des fonctionnaires. Qu'ils soient attachés temporaires, contractuels, vacataires ou professeurs invités, les enseignants non titulaire forment près de 28% du corps enseignant supérieur en France, selon Le Monde 11 février 2010 p. 11 «Plus du quart des effectifs de l'enseignement serait précaire» par Philippe Jacqué et Romain Parlier.

[2376] Baruch Spinoza « Si la voie que j'ai montrée paraît être extrêmement ardue, encore y peut-on entrer. Et cela certes doit être ardu qui est trouvé si rarement. Comment serait-il possible, si le salut était sous la main et si l'on y pouvait parvenir sans grand peine, qu'il fût négligé par presque tous ? Mais tout ce qui est beau est difficile autant que rare. »

le rapporter/reporter (report, reporting) dans « l'universel reportage » qui n'avait donc rien d'une utopie mais relevait plutôt d'un style...de vie et d'une ouverture à la pensée nomade et au nomadisme/mondialisation des concepts avec l'apparition de l'intellectuel global. Sur la vie qui ne se résumait pas seulement à celle des « vérités éternelles » platoniciennes et de son monde idéel qui ne s'adresserait qu'aux seuls professeurs de philosophie et à une aristocratie du savoir repliée sur elle-même comme dans un fort Alamo intellectuel. Pas non plus qu'on ne pouvait la réduire platement à un simple essor de l'imprimerie et des journaux populaires à partir du XIXe siècle, de la volonté de perpétuer à la Libération l'esprit de la Résistance dans l'espace public, voire même à une vulgaire démocratisation du savoir réservé autrefois aux élites lettrées et/ou religieuses et laissant sans état d'âme ceux « d'en bas » vivre sans idées.

Avec quelques couples de concepts livrés en pâture pour tenter d'éclairer la fiction théorique foucaldienne : mythe/reportage, fiction/grands récits, histoire/structure, être/événement/idée, intellectuel/journaliste, regard/voix, rassemblement/décentrement, essai/reportage etc.

« Vis donc dans l'hétérotopie des idées et des événements » en pensant debout sans trop te coucher. Oriente toi dans la pensée en évitant les attaques ad hominem sans jamais te renier et abdiquer devant le fait du Prince qui confond souvent l'autoritarisme avec l'autorité, sans se rendre compte qu'il n'en est que sa perversion ! Telle devait être notre devise pas si facile que cela à suivre, à conceptualiser et à interpréter au fil des années et des circonstances. A dire vrai, à force de le « désagréger » et de décortiquer entre le sage et l'insensé, en ces temps de nihilisme ambiant et de relativisme larvé, notre cher concept flou et passe partout de reporter d'idées - qui nous avait bien occupé et obsédé si longtemps entre Paris et Sofia, Saint Denis et Varna, me distillait parfois des doutes. Un affreux soupçon s'emparait de notre esprit dérangé: ne se révélait-il pas peut-être au bout du conte/compte qu'un miroir aux alouettes du concept d'hétérotopie forgé par Foucault à Tunis en l967 qui ciblait large entre maison close et communauté idéale jésuite en Amérique du Sud. Une notion valise de la « flexicurité », martingale pour un minable escroc de la pensée qui prétendait être un « métaphysicien journaliste » pratiquant le « journalisme transcendantal » ! Atteindre par ce détournement à l'Eldorado médiatique critique alors que la mondialisation accroît l'insécurité du monde du travail et du monde de l'esprit foudroyé par l'anti-intellectualisme de ceux qui nous gouvernent et des médias à leurs bottes ! Selon le principe des trois L : louer, lâcher, lyncher, cher à Jean-François (Kahn, pas Lyotard) qui n'est pas le dernier à plonger dans la démagogie et la facilité avec ses titres accrocheurs dans l'Evénement (du Jeudi) et sa saga convenue sur les cons, les salauds, les pourris, etc. Et j'en passe et des pires…

Pourtant, au détour de deux séminaires universitaires qui m'ont marqué au fer rouge, je pensais bien avoir croisé en ces temps de laïcité de chanoine où Al Qaida frappe encore et toujours, cette hétérotopie foucadienne du reportage d'idées et atteint enfin le Graal de « l'universel reportage » cher à Mallarmé. Entre faits et idées qui filent comme des poissons surpris.

Rencontrer l'idée de reportage et écrire l'indicible décentrement

Il faut bien l'admettre, malgré le croisemement des récits, le coeur de la violence, son présent, nous échappe[2377]. On peut cependant le voir comme l'Américain Herr en ne le saisissant pas au présent et en l'assumant dans un journalisme de l'après. En décembre 2004, lors d'une séance multidisciplinaire sur « Ecrire l'Extrême » organisé par les départements de littérature et de Philosophie de Paris VIII, nous avions eu le réflexe «décentreur» et peu académique de la démarrer sans crier gare dans un silence de cathédrale, par toute une série de questions réponses en forme de dialogue avec Julieta Hanono, une jeune femme artiste, ancienne sympathisante du mouvement Montoneiros d'extrême gauche qui avait «disparu » sans laisser de traces à 16 ans, en pleine dictature argentine, enlevée par des militaires en Ford sans plaque d'immatriculation dans une rue animée de Rosario, mise au secret et d'abord séparée

[2377] Géraldine Muhlmann, « Une histoire politique du journalisme XIXe-XXe siècle », op. cité, p. 225

du monde pendant deux mois, puis privée de liberté, de novembre 1977 à décembre 1979. « Comme des milliers d'autres, Julieta sera « engloutie » selon la terminologie (de la terreur) en vigueur. El pazo -le trou- est le centre de détention et de torture situé dans l'ancienne préfecture de police, au croisement des rues Moreno et Urquiza »

Au lieu d'écouter une contribution/communication académique du professeur Jean-Louis Déotte[2378] sur le concept de disparition comme prévu au programme de ce lundi après-midi, nous avions pris au rebond la chance de cette déprogrammation pour nous livrer en direct et en toute improvisation à un simulacre de reportage d'idées qui s'attacherait à montrer comment l'expérience de la disparition bouleverse toute catégorie d'avant et d'abord une vie à peine entamée. Devant des témoins dans un premier temps sidérés et transformés comme la femme de Lot dans la Bible en statue de sel.

Dans une quasi pénombre d'une salle de cours du Bâtiment B au premier étage (les fenêtres étaient obstruées car une séance vidéo sur ses travaux et son retour sur les lieux de sa détention étant prévu dans la foulée) propice aux confidences plus ou moins intimes, nous l'avions interrogée et apprivoisée peu à peu comme une proie traumatisée sans défense, en ayant en tête le terrible reportage sur l'ex-Congo en guerre de la BBC « Y-a-t-il dans la salle une femme violée qui parle anglais ? » Dans cet exercice de funambule improvisé où tu pouvais trébucher à tout instant, tu étais sans doute l'un des rares présents à posséder le réflexe du reporter qui se fond avec empathie dans l'altérité tout en respectant les faits toujours têtus, parfois gênants, en évitant la question qui fâche, le mot qui blesse et de couper le maigre fil de sérénité et de confiance…Avec cette belle inconnue brune d'une quarantaine d'année que tu découvrais et qui ne te quittait pas des yeux…. Et qui te fascinait, comme Jean-Louis D… qui l'avait imposée avec à propos et au dernier moment pour le séminaire « Ecrire l'extrême » de ce mois de décembre. La guider dans sa « confession » en public, tout en sachant qu'elle avait dû faire face à d'autres questions plus brûlantes, traumatisantes et lancinantes, il y a près de trente ans, en Argentine. Devant quelques professeurs et des dizaines étudiants sans voix devant le récit de l'après disparition à la fois haché et précis de l'impensable et de l'insoutenable en fin de ce XXe siècle, soulignant de temps à autre dans le récit de la disparition le « syndrome de Stockholm », c'est-à-dire qu'en dépit des horreurs et des tortures décrites par le menu, il se crée des liens ambivalents entre victimes et bourreaux. Alors que les passants vaquent à quelques dizaines de mètres de là à leurs occupations au centre de Rosario. Puis un autre étudiant avait pris le relais, continuant d'interroger Julieta et tu avais un peu décroché comme lors de tes reportages un peu chaud, où tu t'étais fais rétrospectivement quelques frayeurs…

La seconde hétérotopie justifiant notre oxymore est plus récente : elle a eu lieu en salle D 143 le mardi matin 18 décembre 2007 lors d'une journée de l'école doctorale « Théories et Pratiques du Sens » organisée par Laure Coret et Marie-Odile Godard sur le thème que nous avions déjà abordé avec notre reporter d'idées Jean H…. : « Voyages, arrêts, retours… sur le lieu du génocide des Batutsi du Rwanda (1994) ». Outre l'historien local de service, Marcel Kabanda, qui avait campé la situation au Rwanda à l'époque et précisé les temps (temps reconnu 7 avril-juillet 1994, et temps long : l'année 1994 toute entière) du génocide Souad Bellehadad, grand reporter qui avait participé à l'écriture des témoignages d'Esther Majawayo et apportait un éclairage à mon avis plus humanitaire et compassionnel que vraiment journalistique et factuel sur cette triste affaire de massacre programmé, Lyliane Umubeyeyi (il est important de citer entièrement le prénom et le nom de ces deux là, Julieta et Lyliane, qui ont failli disparaître sans un tombe/lieu à leur nom) se trouvait là et, bien sûr, je ne voyais et n'écoutait qu'elle… Car elle seule n'intellectualisait pas l'événement, mais le revivait comme si elle n'était jamais sortie de son mauvais rêve. Embryon de reportage d'idées ? A voir.

Lyliane était une survivante Tutsi du massacre, économe de paroles, de gestes et de sourires, une adolescente qui avait 8 ans et demie en l994, hésitant encore à nommer ses sentiments et à analyser les circonstances du génocide qui n'a pas de mot dans sa langue maternelle. Seule rescapée d'une famille

[2378] Ce disciple de Jean-François Lyotard semblait littéralement hanté par la disparition/réapparition de Julieta. Hanono.

massacrée, elle relatait avec des mots à la Modiano comment elle n'oublierait jamais le regard vide du petit garçon assis et prostré en face tête, au crâne zébré et tailladé par les machettes des tueurs Hutus… Et qui allait succomber quelques jours plus tard, faute de soins et d'antibiotiques. Sans qu'une pincée de haine fasse, à aucun moment de son intervention pourtant plutôt traumatisante, lever la lourde pâte de ses émotions et stimuler des tristesses anciennes. Cette étudiante en droit à Bruxelles - qui a participé à l'organisation du projet « Croiser les mémoires ensemble, sur les sites du génocide des Batutsi » en avril 2006, disait simplement et en cherchant ses mots/maux qu'elle n'avait toujours pas compris pourquoi ses « avoisinants » d'une autre ethnie s'étaient soudain acharnés sur elle et sa famille qui vivait en bon voisinage et n'avait jamais eu de querelles avec qui que ce soit.

Lors du court et vif débat qui s'ensuit, après l'avoir écouté sans mot dire, en prenant vite des notes sur mon calepin comme en reportage, nous avions essayé en vain d'en savoir plus et de l'apprivoiser elle aussi, comme Julieta. D'engager un vrai dialogue qui ne soit pas biaisé ou parasité par un tiers savant ou une vague gangue humaniste. En vain. Car le temps (une douzaine d'années s'étaient seulement écoulées, pas une trentaine comme pour Hanono) n'avait pas encore cautérisé toutes ses plaies et l'ambiance studieuse de la docte salle ne s'y prêtait guère… Le temps était sorti de ses gonds, car on avait pris du retard : une dernière réflexion plus esthétisante et clinique, animée par Janine Altounian : « Que proposent les Arts, les Lettres, la Psychanalyse face à l'événement génocidaire » nous attendaient en guise de conclusion. Déçu par la tournure des événements et ayant compris que l'altérité de la violence génocidaire, je partis alors sans demander mon reste lors de l'entracte libérateur, après cette tentative d'hétérotopie en partie ratée…A l'image de ces TGV qu'on ne peut prendre au vol comme les anciens trains sans fermeture automatique. Sans doute perturbé de n'avoir pu saisir la balle au rebond et renouer le fil de son histoire. On n'avait pas su trouver les mots pour lui faire dire l'indicible… et lui faire ainsi décrire et construire l'idée du génocide. Pas facile le métier de reporter d'idées qui atteint ici ses limites.

On surprend de temps à autre des moments dans l'existence où, comme dans les braderies et les fins de marchés, on affiche : « Tout doit disparaître. » Mais en 1994 au Rwanda, c'était devenu un exercice à temps complet… A tel point que personne ne peut avancer un chiffre précis sur le nombre de disparus pendant cette période. 800 000 à 1 million sans doute !

Ah, nous allions oublier une ultime hétérotopie, certes plus journalistique, sur la folie khmère rouge. Nous sommes en 1977, non loin de Phnom Penh, près d'un temple bouddhiste dont le site a été transformé par les Khmers rouge en abattoir humain. Un soldat relate la scène à laquelle il a assisté : « Les victimes étaient emmenées par camions de trente à quarante. Descendues des camions, les victimes étaient mises en rage et devaient retirer leurx vêtements, puis marcher jusqu'au champ d'exécution. Elles y étaient assassinées par une escouade de mise à mort de douze membres. Les adultes comme les enfants étaient tués par des coups sur la nuque. De grands arbres portaient des traces présentées comme celles du sang des bébés qui y étaient fracassés[2379]. »

Digne des pires horreurs survenues dans un siècle qui en regorge, ce témoignage est rapporté par le grand reporter Francis Deron au terme de trente ans d'enquête sur le génocide cambodgien. Dans ce reportage d'idées proche de l'essai, le journaliste nous fait partager la tragédie d'un peuple soumis à la démence des Kmers rouges dont plusieurs responsables ont été inculpés de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité par le tribunal de Phom Pen qui a commencé ses travaux en 2007. L'intérêt ici est double : cette troisième hétérotopie accorde une grande place aux témoignages personnels, ce qui permet de ne pas transformer les victimes en numéros et, par ailleurs, tente d'élucider comment quelques dizaines de milliers d'hommes ont pu, en si peu de temps, infliger de telles souffrances à leur propre peuple. Entrés dans Phnom Pen le 17 avril 1975, après des années de guérilla antiaméricaine, les khmers rouges, emmenés par Saloth Sar, alias Pol Pot, l'ont quitté le 7 janvier 1979, chassés par

[2379] Francis Deron « Le procès des Khmers rouges. Trente ans d'enquête sur le génocide cambodgien », Paris, Gallimard, 2009.

les Vietnamiens. Entre-temps, ils ont causé la mort de près de 2 millions de Cambodgiens, soit près d'un tiers de la population.

Grands/petits récits/ histoire. « Les drames, même les plus terribles, sont faits d'un amalgame de petites histoires qui en disent bien plus long que les grades sur l'essentiel de ce que nous sommes. Un holocauste qui fait six millions de morts, c'est terrible. Mais c'est une chose bien trop vaste pour que l'on trouve le bon point de vue. Et l'on sait bien que les murmures susurrés au creux de l'oreille en disent davantage que des hurlements qui vous glacent le sang mais vous rendent sourd. Derrière la monstruosité des chiffres, on oublie le plus souvent les personnes, les histoires familiales, les trahisons, les lâchetés…[2380] » L'empathie dont use et abus le reporter pour se faire accepter et rendre compte de l'altérité aux «nombreux», au grand public.

Ancien correspondant de l'AFP à Pékin et à Bangkok, de 1977 à 1997, puis rédacteur en chef adjoint du service international du Monde de 1997 à 2005, Francis Deron écarte d'emblée l'explication « culturelle », trop commode pour être honnête. « Toute discussion ramenant le kampuchéa démocratique au contexte culturel cambodgien – les démons, les croyances ancienne, la mythologie de la forêt, l'univers onirique souvent violent, omniprésent dans la vie quotidienne – tend à dénier tout ou une grande part de leur humanité aux 1,7 à 2 millions de victimes et à tous les survivants », écrit-il. Sa thèse de reporter d'idées : il n'existerait pas « d'ADN culturel qui pousserait les Khmers à s'entre-tuer le cœur plus léger que d'autres ».

Il met aussi de côté la vulgate de ceux, qui à l'instar de l'avocat Jacques Vergès, défenseur en 2008 de Khieu Samphan, chef de l'Etat khmer rouge, inculpé par le tribunal, expliquent un tel déchaînement de barbarie par le niveau de violence engendré par la guerre avec les Etats-Unis. « Il y a bien une unicité du phénomène khmer rouge, au sens où l'on parle d'unicité de l'extermination des Juifs par les nazis. Déceler quelque automatisme de cause à effet entre la guerre américaine et le génocide revient à dénier cette unicité. », affirme Deron. A ses yeux, un ensemble de causes complexes peut nous aider à appréhender une telle tragédie.

Parmi celles-ci : l'histoire d'une petite nation dont l'identité a souvent été niée par ses voisins, notamment par le « grand frère vietnamien, qui, une fois, les Américains partis, va devenir l'ennemi numéro un du régime de Pol Pot. Cela explique que beaucoup de victimes de la terreur furent des communistes soupçonnés de sympathie à l'égard d'un Vietnam prosoviétique honni par la direction prochinoise du mouvement khmer rouge. Un mouvement qui vivait, depuis des années, en vase clos et rêvait d'instaurer une autarcie radicale où tout bon patriote se devait d'espionner tout un chacun. En décrivant les tortures mentales et physiques auxquelles les victimes étaient soumises, Deron « le décentreur » nous introduit dans un univers délirant et terrifiant où le but de l'interrogatoire du coupable désigné est qu'il se dénonce lui-même afin que « sa mort ne soit pas inutile et serve la révolution », formule écrite noir sur blanc dans un rapport, car les Khmers rouges n'ont pas détruit leurs archives en quittant Phnom Penh[2381]. De même la publication du quatrième tome du journal de Goebbels apporte un éclairage nouveau sur l'histoire de la Seconde guerre mondiale et nous fait revivre le IIIe Reich au jour le jour[2382].

Il nous faudra lutter aussi contre le règne de l'idée réactive dans les salles de rédaction selon laquelle le flux d'informations est tellement important et que la connaissance est d'abord empirique (« faitichiste » selon la belle formule de Bruno Latour) pour qu'on ait vraiment besoin de théorie et de reportage d»idées.

Certes, en ce quarantième anniversaire et ses innombrables commémorations plus ou moins frelatées ou convenues, tu aurais pu faire un effort d'imagination et ton « devoir de mémoire » (comme on dit

[2380] Jean-Moïse Brateberg « Un juif impossible », op. cité, p. 303.

[2381] Paul-François Paoli « Enquête sur la folie khmère rouge », Le Figaro littéraire, 21 mai 2009, p. 34.

[2382] Journal, 1939-1942, vol. IV de Joseph Goebbels, édition établie sous la direction de Denis Peschanski, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Tallandier, 2009.

officiellement pour ne rien dire) pour faire revivre et signifier une vaste hétérotopie de la parole et de la rue qui a démarré le 3 mai 1968. C'est ton refoulé à toi, lorsque un camarade du mouvement du 22 mars a balancé soudain un pavé sur le casque du brigadier CRS, Christian B… vers l5 heures en plein Boul' Mich. Geste symbolique et signal d'émeute qui a déclenché l'insurrection estudiantine après l'occupation de la Sorbonne par les CRS devenus SS (sic) le temps qu'ils embarquent tes camarades mobilisés dans la cour de la Sorbonne par une attaque du groupe Occident de la faculté de droit d'Assas et pris soudain dans le piège policier de la souricière de la rue des Ecoles remplie de paniers à salade. Ces derniers n'étaient cependant pas assez nombreux pour que « l'opération de nettoyage » se fasse rapidement et puisse passer inaperçue des nombreux badauds intrigués par cette agitation et des étudiants venus à la rescousse et même du préfet Grimaud qui survolait alors en hélicoptère la Sorbonne en état de siège. Et des reporters des radios périphériques d'Europe et de RTL[2383] se livreront dans la foulée de l'événement spontané à des directs sur l'épopée sans victimes qu'ils allaient suivre et relater minute par minute… pendant un long mois. A quoi tient un rendez-vous avec l'histoire : à quelques paniers à salade en moins et à quelques reporters inspirés de plus qui allaient relayer et amplifier l'événement, nuit et jour sans relâche !!

Non, rien, le silence (pas le silence radio !), car tu n'es guère doué pour les commémorations dont sont friands les anciens combattants et où le culturel s'est emparé de l'insurrectionnel. Ta quête foucaldienne d'hétérotopie tenait plutôt des no man's land où l'on est à la lisière de tout, en transit, ou même en suspens. Comme dans les wagons lits dont tu raffolais pour aller en reportage car tu y flottais comme en lévitation. Sans trop perdre de temps et sans délit d'opinion[2384]. On y jouissait d'une certaine immunité a-temporelle pour penser debout tout en étant allongé, débusquer et reporter les réalités/idées cachées. Par exemple, que dans la procédure artistique, l'Etat c'est l'académisme, c'est-à-dire l'idée d'une continuation plutôt qu'un déplacement des formes. « L'académisme est au fond le conjugalisme de l'art »[2385]. Il faut donc se méfier des ruptures fallacieuses en art comme en politique, sachant que l'originalité à tout prix est souvent vaine et que l'avant-garde peut succomber elle aussi au conformisme.

[2383] Les seules stations relativement indépendantes de l'époque.

[2384] Céline « Lettres à Albert Paraz », op. cité : « Je voudrais avoir un « passeport animal » pour être bien certain qu'on ne m'inquiétera plus jamais de ce que je peux ou ne peux pas penser ! »

[2385] Formule récente d'Alain Badiou dans son séminaire ENS sur « Platon aujourd'hui » du 10 juin 2009.

ANNEXE

- « Messieurs les reporters rédacteurs sont priés de ne pas partir avant d'être arrivés[2386] »
- « Je ne sais si elle a toujours existé – mais c'est l'engeance qui aurait demandé à Hercule, une fois le travail accompli : dites-moi, je vous prie, qu'avez-vous exactement contre Augias ? [2387] »

• FRANCIS BALLE : LEGITIMITE OU CREDIBILITE DU JOURNALISTE [2388] ?

« Mais ce dont je suis totalement convaincu, c'est que les journalistes ont tellement mauvaise réputation, parmi les intellectuels, qu'ils ne s'en tireront que si les intellectuels réalisent à quel point ils sont indispensables, même lorsque, de temps en temps, ils sont portés à croire, comme chacun d'entre nous, et comme Balzac avant nous, que de temps en temps ils sont insupportables. Ce n'est pas une crise de crédibilité, c'est une crise de légitimité. Au fond, les intellectuels, les mandarins, ne sont pas convaincus que les journalistes sont indispensables. Il faut que les journalistes, pour faire comprendre qu'ils sont indispensables, s'allient aux autres, et ne soient pas insupportables, par une espèce de réaction microscopique entre eux. Quand on évoque les problèmes de l'information,ils se retrouvent trop souvent entre eux (…)

Sachez bien qu'on ne se défend jamais seul. Quand les professeurs sont attaqués, il faut que d'autres volent à leur secours. Quand les journalistes sont attaqués, il faut que les autres s'y mettent. Le problème, c'est qu'en France, les mandarins n'aiment pas les journalistes, et ils ne les ont jamais aimés, pas plus au XIXe siècle qu'au XXe siècle. N'est-ce-pas Balzac qui avait lancé cette boutade, au milieu du XIXe siècle, : « Si la presse n'existait pas, il ne faudrait pas l'inventer ».

• VERITE… ET TIBET[2389]

Bon, cette fois-ci je vais vraiment me faire des ennemis !

Comme le Tibet préoccupe et que la Toile chinoise reste un monologue sur la question, essayons d'analyser la propagande. Les hauts plateaux sont en effet l'objet d'une bataille intense entre deux machines bien huilées : la Chinoise et celle du Tibet Libre.

Définissons d'abord ce qu'est la propagande ! La propagande consiste à imposer une pensée en kit comme la vérité incontestable. La propagande impose des réponses définitives sur toutes les questions qu'on est en droit de se poser. Aucun espace n'est laissé libre à la réflexion personnelle. La propagande ne vise pas à convaincre par l'argument rationnel mais à persuader en excitant l'émotivité. Il faut scandaliser et apitoyer, au risque d'entretenir la haine.

La propagande n'est pas une suite de mensonges. Au contraire, Joseph Goebbels, grand expert en la matière, avait compris qu'une bonne propagande contient toujours des éléments de vérité. L'objectif est de rendre crédible un message qui lui n'a rien à voir avec la réalité. Hitler, dans «Mein Kampf», note qu'il ne faut jamais mentir sur les détails, l'homme de la rue peut les vérifier. S'il découvre qu'ils sont faux l'édifice s'écroule. Le mensonge doit porter sur l'interprétation, et plus il est gros et mieux il passe. Il faut par exemple éviter d'accuser un homme politique de corruption, il peut prouver le contraire. En revanche, parler d'un complot pour la domination du monde est tellement gros ! que l'homme de la rue aura du mal à imaginer que cela soit une pure fabrication Les moyens mis au service de la propagande depuis le début du 20ème siècle ont changé : télé, presse écrite, radio... et aujourd'hui Internet. Mais les ficelles du discours restent universelles. Ce sont

[2386] Georges Clémenceau à l'entrée du journal «La Justice» qu'il avait lancé au moment de l'âge d'or de la presse.

[2387] Karl Kraus « Die Fackel » N° 743-750, p. 145.

[2388] « Les journalistes sont-ils crédibles ? La presse fait son autocritique. Montpellier, Les Editions Reporters sans Frontières, 1991, » pp. 136-137.

[2389] Blog du 31 mars 2008 sur le Web de Bruno Birolli, grand reporter et ex-correspondant à Pékin du Nouvel Observateur.

celles de la sophistique connues depuis Aristote. Dans l'agora, elles servaient à remporter les joutes verbales et aujourd'hui elles servent à la manipulation de masse.

Il est impératif pour qu'une propagande fonctionne effectivement d'éliminer les voix alternatives. Le Tibet est un terrain idéal ! Peu de Chinois y ont mis les pieds et encore moins d'Occidentaux.

Voici la situation vue par la Chine. La version française du Quotidien du Peuple présente un dossier complet sur le Tibet. Le fil en anglais de Chine Nouvelle est encore plus touffu.

On constate que le discours est standardisé. C'est normal. L'ensemble de la presse chinoise est mise au pas. Les articles sont signés d'une source unique : l'agence Xinhua (Chine nouvelle) et doivent être publiés in extenso. Les rédactions ne sont pas autorisées à changer un mot. L'accent est mis sur les violences qu'a subies la population civile à Lhassa et les forces de l'ordre venues remettre l'ordre. Les raisons de ces violences ne sont pas expliquées. Mais le coupable est identifié : «la clique du dalaï-lama». Tout événement doit avoir un coupable clairement personnalisé et doit se résume à un complot, à un sabotage délibéré. Pourquoi des gens se risqueraient-ils à saboter la politique chinoise ? La question n'est surtout pas posée. La vilenie morale des accusés explique tout ! Dans ce complot sont coupables par association les médias occidentaux. La population chinoise est ulcérée par les « distorsions » de la presse occidentale. La preuve de la désapprobation générale est donnée par le porte-parole du gouvernement chinois : c'est la création « spontanée » de sites comme www.anti-cnn.com dont l'agence officielle Xinhua donne le lien, pour éviter de chercher sur Google. Le souci d'éclairer l'internaute, Xinhua ne va pas jusqu'à se donner la peine d'ajouter les liens menant à des sites pro-Tibétains. La propagande présente toujours une vision unilatérale.

Les attaques de « anti-CNN » se concentrent sur les sites Internet des médias incriminés. Pour deux raisons. Primo, le lecteur peut vérifier de lui-même – il ne faut jamais mentir sur les détails - règle numéro un d'une bonne propagande ! -. Deuxièmement, cela permet de faire l'amalgame entre le site et les reportages, eux beaucoup moins accessibles. En relevant les erreurs des services photo de ces sites basés en Europe ou en Amérique on accuse de partialité les reporteurs sur le terrain en Chine et au Tibet. Et d'assener la conclusion : il y a conspiration en vue de nuire à l'intégralité de la Chine, et tout ce qu'on voit dira qui vient de l'étranger est archi-faux. Par contraste, tout ce que dit Xinhua est archi-vrai ! Cela évite de poser les questions importantes relatives à la politique menée par Pékin au Tibet.

Ce discours frise le grotesque pour un Occidental. En revanche en Chine, il est acceptable parce qu'il s'appuie sur des références très précises et bien assimilées : le souvenir des Guerres de l'opium du 19 ème siècle, des concessions étrangères et de l'invasion japonaise. Le récit de ces souffrances se focalise sur un seul aspect : la Chine est une victime parce qu'elle était trop faible pour résister aux appétits étrangers ! Donc, si en 1860 les Impérialistes franco-anglais ont brûlé le Yuanmingyuan (l'ancien Palais d'été de Pékin) pourquoi aujourd'hui, les Occidentaux n'essayeraient-ils pas par des manœuvres sournoises de piquer le Tibet ? Que pas mal d'eau ait coulé sous les ponts est accessoire. Dans une histoire racontée comme une bande dessinée les méchants restent méchants de la première à la dernière page...

La propagande chinoise martèle un autre volet : la bataille historique. Ce qui suggère que la thèse que le Tibet est convoité par des puissances étrangères, sinon pourquoi Pékin insisterait autant sur les fondements historiques de sa souveraineté ? Notons qu'au milieu de la liste des appétits aiguisés apparaît selon les moments l'Inde ! A coup de documents anciens, de preuves écrites irréfutables, Pékin réaffirme que le Tibet a toujours fait partie dans la Chine. Très bien ! A ceci prés, est qu'à part une minorité, personne ne conteste cette souveraineté, même pas le dalaï-lama.

Pourquoi dans ce cas s'obstiner à plaider une cause acquise ? Cela renvoie à un des sophismes les plus classiques : celui de l'homme de paille. Il consiste à prêter à son adversaire des propos qu'il n'a jamais tenus, (à construire un pantin qu'on s'acharne à pourfendre). Le voilà bien embarrassé. Et pendant qu'il est occupé à se disculper, se crée une diversion qui détourne l'attention du véritable sujet. En accusant le dalaï-lama de vouloir l'indépendance alors qu'il ne demande que l'autonomie dans le cadre de la République populaire de Chine, les questions fondamentales sont évincées. Et cette question est que le Parti communiste chinois ne veut pas de chef spirituel qu'il n'a soigneusement sélectionné. Cela est vrai aussi bien pour les bouddhistes tibétains, les musulmans que pour les catholiques. À cet égard le dalaï-lama est le pire des candidats : il a passé le plus clair de sa vie à l'étranger et n'est donc pas malléable. Il y a sans doute un vieux fond d'athéisme derrière cette obsession à contrôler les religions mais il y a surtout la hantise que naissent des mouvements organisés indépendamment du parti.

Face à ce rouleau compresseur chinois, il en existe un autre : www.freetibet.org (le site britannique est plus complet) ; www.tibetlibre.org (en français). La présentation du problème est le miroir de la propagande chinoise. La perspective est simplement inversée. Le damier a été tourné. Les blancs deviennent les noirs. Ces sites abondent d'informations. La encore, en grande partie vraies, sinon toutes. S'il y a erreur, c'est très probablement involontairement. La difficulté de collecter des informations sur le Tibet n'est pas exagérée.

La question n'est pas là. Les faits mis en avant sont exclusivement les crimes commis par la Chine. Arrestations, déportations, tortures, exécutions... sont répertoriées consciencieusement. Le résultat est un « génocide ». La Chine serait coupable d'atrocités, comparables à celles de l'Allemagne nazie, qu'elle aurait entrepris dés 1950 l'extermination méthodique des Tibétains. Ce qui est curieux, c'est qu'au bout d'un demi-siècle de « génocide », il reste encore des Tibétains. Décidément les Communistes chinois ne sont pas très efficaces.

Il n'y a eu que trois génocides au 20 ème siècle : les Arméniens, celui des Juifs européens et au Rwanda, c'est-à-dire la destruction systématique d'un groupe ethnique. Comme la thèse du génocide systématique est fragile, on invente celui de « génocide culturel ». Le terme frappe les esprits sauf qu'il ne veut rien dire. Une propagande efficace repose sur l'utilisation d'un vocabulaire à la signification imprécise mais qui induit une condamnation morale forte, immédiate et sans appel de l'adversaire.

A partir du 10 mars 2008, des mouvements de protestations dans les monastères ont commencé. Sauf que le 14 ces protestations ont dégénéré en émeutes. Des groupes de jeunes ont pillé et incendié des boutiques, lynché des non-Tibétains et il y a eu des morts. Il y a des raisons à cette explosion de rage. Mais le lecteur les ignorera car ces sites réduisent les évènements à des cortèges de religieux pacifiques sauvagement réprimés par la police chinoise.

Pareillement, la présentation de l'occupation chinoise manque de recul historique. Méchant tu étais, méchant tu restes ! Il n'y a aucune distinction entre les destructions sauvages de la Révolution Culturelle, dont toute la Chine a souffert et pas seulement les bouddhistes tibétains, et la politique d'intégration menée depuis trente ans par le pouvoir communiste. Pareillement, les divergences au sein des Tibétains en exil sont éludées comme les divisions de la société tibétaine en Chine même. Enfin, on constate des écarts par rapport à la revendication d'autonomie du dalaï-lama. Il est vrai que Tibet libre est dans la mouvance du Congrès des Jeunes Tibétains, une organisation dirigée par des Tibétains Américains qui viennent d'un monde très différent de celui des monastères. Eux, dans une logique d'affrontement et non de dialogue !

• L'HETEROTOPIE AMBIVALENTE D'APOSTROPHES[2390]

« Je ne suis pas surpris par la mauvais opinion que la haute intelligentsia avait de mon émission « Apostrophes », de son trouble, de son désarroi, de ses réserves, de ses ricanements, de son pyrrhonisme lorsque l'un de ses membres y était convié (même si celui-ci n'était pas mécontent d'en être tout en redoutant cette plongée dans le populaire, tout en étant ravi de sortir de son noble isolement, tout en craignant quelque prestation trop réductrice, tout en se félicitant de… etc.). Normal qu'il y ait antinomie entre la recherche intellectuelle et le commerce de la télévision, entre les subtiles spéculations des sciences humaines et la vulgarisation du discours médiatique. Logique qu'il n'y ait aucune affinité entre la prestigieuse secte et les journalistes, qu'elle se montre à leur égard méfiante et condescendante, et que ceux-ci soient d'une révérence anxieuse et découragée devant les illustres professeurs.

Je pense même que si les membres de la « h.i. » étaient allés à « Apostrophes » sans état d'âme, la fleur au fusil, leur attitude eût relevé de l'inconscience ou de la démission. Or, un intellectuel, c'est d'abord quelqu'un qui réfléchit avant d'écrire ou de parler, qui réfléchit avant de réfléchir, et qui réfléchit même sur l'utilité de la réflexion avant la réflexion proprement dite. Il est probable que certains intellectuels ont dû se mettre la cervelle au court-bouillon pour, au cas où je les aurais invités et afin de ne pas être pris au dépourvu, adopter une position, justifier cette position auprès de leurs confrères de la « h.i. »- dans le cas d'une acceptation – de leur éditeur – dans le cas d'un refus. Malheureusement, trop souvent l'invitation n'est pas venue…

Je pense aussi que si j'avais prié à « Apostrophes » la prestigieuse secte, non pas au compte gouttes, mais à profusion, groupée, j'aurais fait une autre émission qui vous eût plu davantage, mais qui n'eût probablement

[2390] Bernard Pivot « Le métier de lire ». Réponses à Pierre Nora, pp. 114-115.

pas duré quinze ans et demi. Pour faire le brave ou l'érudit, le branché ou le décalé, n'aurais-je pas alors dévié de ma trajectoire de journaliste qui s'efforçait de donner à lire au plus grand nombre[2391] ? »

• ENQUETE AU LONG COURS[2392]

L'écrivain, professeur d'économie et ancien conseiller politique, Erik Orsenna, a parcouru 100 000 kilomètres sur les routes du coton pour les besoins d'un documentaire « Les Route du coton » diffués sur Arte le 6 août 2007 à 22h15. Il raconte comment lui est venue cette vocation tardive et ponctuelle de « reporter d'idées » et a le mérite de bien poser concrètement la problématique de notre fiction théorique en forme d'oxymore entre philosophie et science de l'information.

Comment est né ce projet de périple sur les routes du coton ?

E.O.- L'idée m'est venue après l'échec des négociations sur le coton au sommet de Cancùn en 2003. Il se trouve que j'ai enseigné pendant onze ans l'économie des matières premières. Et là, j'ai eu envie d'aller voir ce qu'il en était sur le terrain. Je voulais rencontrer les gens du coton, montrer, d'un bout du monde à l'autre, comment ils vivent, les problèmes qu'ils rencontrent. Il ne s'agissait pas d'élaborer une thèse sur la guerre mondiale du coton, mais de montrer la réalité du quotidien. Comme un reporter. J'y ai passé deux ans et parcouru plus de 100 000 kilomètres.

- Le journalisme, c'est une vocation tardive ?

E.O.- Non. Mon rêve, quand j'avais dix ans, c'était de faire comme Kessel, Albert Londres ou Tintin. Mais je suis ravi d'avoir fait de l'économie. C'est passionnant, et c'est essentiel pour comprendre le monde aujourd'hui.

- Cette longue enquête en forme de reportage a-t-elle changé votre vision sur la mondialisation ?

J'ai ai tiré deux enseignements. Le premier, c'est que, franchement, dans des pays comme la France, on est des enfants gâtés. J'ai choqué certains de mes amis en disant que nous ne travaillons pas assez. Mais, pour moi, le travail est une valeur de gauche, contrairement à la rente, qui est de droite. L'ascenseur social, c'est travailler plus pour en tirer plus de bénéfices. Et puis le deuxième enseignement, c'est que la mondialisation profite à des millions de gens dans des pays en développement. On a longtemps vécu sous la protection de barrières douanières, ou grâce à la colonisation. Il faut affronter le monde. Quand je dis ça, ça grince à gauche. Mais je m'en fous. Je crois qu'il serait sain d'imposer à tous nos hommes politiques de gauche une année sabbatique pour qu'ils parcourent la planète. C'est un conseil que je donne d'ailleurs à tous : « Bougez-vous les tongs ! »

• « ECRIRE POUR L'HUMANITE[2393] **»**

« Je pense avoir, avec d'autres, permis de réconcilier le grand public avec la philosophie. Comme j'écris clairement, les gens comprennent, et lorsque l'on comprend, la philosophie devient passionnante. Médiatiquement, cela m'a plutôt nui. Le succès de mes livres a été tel que certains ont eu tendance à m'enfermer dans le créneau de la vulgarisation[2394]. Ce que je trouve injuste, car mon but est bien de produire une œuvre philosophique. J'ai même gardé de mes rêves d'enfant le désir de créer une oeuvre d'art à la manière dont Montaigne et Pascal, mes modèles, l'ont fait : mêler philosophie et littérature. D'ailleurs, si l'on appelle « vulgarisation » tous les textes que les non philosophes peuvent comprendre, cela signifie que « Les Méditations métaphysiques » de Descartes ou « Le Banquet » de Platon en sont. Voilà qui est absurde !

J'ai écrit une vingtaine de livres, soit quelque 4500 pages de philosophie, sans compter les articles. Et ce, dans des registres différents : certains, tels « L'Etre-temps » ou « Valeur et vérité », bien que clairs, sont difficiles, car assez techniques. Ils s'adressent aux lecteurs qui ont déjà une culture philosophique. D'autres,très faciles, s'adressent au grand public : « Les Impromptus », « L'Amour, la solitude », « Le Bonheur désespérément », « La Vie humaine » et même mon dernier livre, « L'Esprit de l'athéisme ». Mais la majorité d'entre eux se situent dans l'entre d'eux : ils sont destinés à ce que j'appelle « le grand public cultivé », c'est-à-dire ceux qui, sans être philosophes, ont fait des études supérieures et lisent des essais. J'écris dans ces trois registres

[2391] L'un Visible, cahier d'information, Janvier 2008, n°09 : «Le Philosophe et le grand nombre». Entretien avec Stéphane Douailler, p. 6. «Il y a un élément qui détermine le grand nombre précisément : c'est qu'avec lui, ce qui est gagné d'emblée, c'est l'égalité (…) Ce qui m'intéressait, c'était de ne pas faire de l'égalité un événement rare».

[2392] Propos recueillis par Jacques Guérin, TélObs du 4 au 10 août 2007, p. 39.

[2393] André Comte-Spontville « Comment je suis devenu philosophe » sour la dir. De Stéphanie Arc, pp. 41-42.

[2394] A savoir du «rientologue» selon la classification de Balzac dans sa «Monographie de la presse parienne».

sans faire de hiérarchie entre philosophie « populaire » et « savante » (pour reprendre la distinction de Hume). Pourquoi faire une hiérarchie entre la « Critique de la raison pure » de Kant et les « Essais » de Montaigne ? Ce sont deux chefs d'œuvre. Mais le premier a été plutôt écrit pour des spécialistes, comme c'est l'usage dans la tradition allemande (Celle de Leibniz, Kant, Hegel), tandis que le second, comme souvent dans la tradition française (Montaigne, Descartes, Pascal), l'a été, l'expression est de Bergson, « pour l'humanité ». Pour ma part, je m'inscris dans cette tradition française. L'idée d'écrire pour trois cents collègues ne me paraît pas exaltante. Mais écrire pour l'humanité, ce n'est pas faire de la vulgarisation, c'est faire de la philosophie.

J'ai par ailleurs publié des centaines d'articles, ponctuellement pour des journaux aussi différents que Le Monde, Libération, Le Figaro, le Magazine littéraire ou Le Nouvel Observateur, régulièrement, pendant des années, pour L'Evènement du Jeudi, L'Express, Impact Médecin Hebdo ou Psychologie magazine. Comme le philosophe Alain, qui a longtemps écrit un « propos » par jour, je souhaitais « élever l'entrefilet journalistique à la hauteur de la métaphysique ». Je trouve stimulant d'écrire des textes de philosophie succincts et s'adressant au plus grand nombre. C'est un défi qui m'a paru philosophiquement légitime, socialement nécessaire, politiquement utile, enfin littérairement exaltant par sa difficulté. »

• KARL KRAUS REPORTER CRITIQUE DANS L'ESPACE PUBLIC[2395]

« Karl Kraus arriva bientôt en personne et il fut salué d'applaudissements plus vigoureux que je n'en avais jamais entendu, même dans les concerts. Il sembla, mon œil était encore peu exercé, y prêter peu d'attention. Il n'hésita qu'un instant debout, la silhouette un peu voûtée. Il s'installa, commença à parler et alors, sa voix me surprit, elle avait quelque chose de peu naturel, de vibrant, comme un coassement ralenti. Cette impression se dissipa cependant très vite, car la voix changea immédiatement, elle ne cessa de continuer à changer et l'on s'émerveilla bientôt des multiples nuances dont elle était capable. Le silence par lequel on accueillit d'abord cette voix me fit quand même penser à un concert, mais l'attente qui régnait était d'une tout autre nature.

Depuis le début et pendant tout le spectacle, ce fut le silence qui précède la tempête. Un éclat de rire qui m'effraya prévint le premier « mot » qui, à vrai dire, n'était qu'une allusion. C'était enthousiaste et fanatique, mêlé de satisfaction et de menace, et cela commençait avant même que ne fût terminée la phrase nous apprenant de quoi il s'agissait. La phrase eût-elle d'ailleurs été complètement terminée, je n'aurais pas pu non plus la comprendre, cela se rapportait à des événements locaux, à quelque chose qui n'était pas seulement en relation avec Vienne, c'était devenait une sorte d'intimité entre Karl Kraus et ses auditeurs et ils la réclamaient. Ce n'étaient pas des individus isolés, c'était une foule entière qui riait à l'unisson. Je regardai en coin quelqu'un à ma gauche pour comprendre les déformations que provoquait sur son visage un rire dont les causes m'échappaient ; le même rire résonna derrière moi, puis quelques sièges plus loin, de tous les côtés (…) Ils étaient nombreux à rire et c'était un rira affamé. Je compris bientôt que ces gens étaient venus partager un repas, et non pas fêter Karl Kraus.

(…) Quant à lui-même, je le voyais mal, un visage qui s'amincissait vers le bas, un visage si mobile qu'on ne pouvait l'arrêter sur une expression quelconque, pénétrant et étrange, celui d'un animal, mais d'un animal nouveau, différent, aucun de connu. J'étais désarçonné par les crescendos dont cette voix était capable ; la salle était très grande, mais il y a avait dans cette voix une vibration qui se transmettait à la salle tout entière. Les chaises comme les gens semblaient céder sous cette vibration, je n'aurais pas été étonné de voir les chaises se plier. Une telle salle, remplie jusqu'à la dernière place, possédait sous l'effet de cette voix une dynamique qui ne disparaissait pas, même lorsque la voix se taisait, et aussi difficile à décrire que la Horde Sauvage de la légende. Je crois pourtant que c'est d'elle qu'elle se rapprochait le plus. Qu'on se représente cette Horde installée dans une salle, enfermée par celui qui l'a attirée, contrainte à rester assise et sans cesse rappelée à sa vraie nature. On n'approche guère mieux de la réalité grâce à cette image, mais je n'en vois pas d'autre qui soit plus exacte et je renonce à donner une idée de Karl Kraus tel qu'il était. »

• IDEES ET EVENEMENTS[2396]

« Les nouvelles idées ne procèdent plus des grands penseurs mais des grands événements. Il est fini le temps des philosophes réfléchissant et débattant de leurs concepts et expériences dans leurs sphères : Socrate, Spinoza, Kant et tous les autres avant notre ère. L'événement est le moteur de l'Histoire et donc de la pensée. Ou plutôt, l'événement, l'Histoire et la pensée imprègnent de façon indissociable le monde contemporain. L'événement est

[2395] Elias Canetti « Le Flambeau dans l'oreille », pp. 83-84.

[2396] Jean Hatzfeld « La ligne de flottaison », Paris, Seuil, 2005, pp. 269-270.

fait par ceux qui le vivent. L'Histoire est faite par ceux qui la racontent, de plus en plus en direct, entre autres les journalistes. La pensée, elle aussi de plus en plus en prise directe, est l'affaire des intellectuels.

(…) De tous les évènements qui surgissent dans notre vie, les guerres sont les plus importantes, même si la plupart semblent s'être éloignées de notre univers quotidien et qu'elles semblent avoir été rejetées sur une scène du spectacle. Je ne connais pas la raison de leur importance, je suppose qu'elles soulignent une rupture entre ce qui nous attend aujourd'hui et demain. Sans doute aussi qu'elles illustrent la puissance de la violence humaine contre l'humain, ou ses effets pervers sur les idées du moment. Peut-être que leur dynamique imprévisible et incompréhensible nous dépasse. Je ne suis pas assez intelligent pour comprendre comment chaque guerre et surtout le chaos qui s'ensuit vont basculer notre manière d'être et de penser. D'ailleurs, je m'en fous. Moi, je rencontre les gens qui font l'événement là-bas, ou plutôt une multitude d'événements ; je les lie entre eux un peu par hasard en les racontant. C'est ma manière de vivre et d'écrire, la seule chose que je sache faire avec plaisir. Ce que j'écris à d'autres de s'en dépatouiller. »

• LES « CONFESSIONS » DE MICHEL FOUCAULT[2397]

Le 25 juin 1984, il y a un peu plus de vingt-cinq ans, Michel Foucault mourait à Paris, à l'hôpital de la Salpêtrière, victime du sida. Depuis, sa renommée et son influence, déjà considérables de son vivant, n'ont cessé de grandir. Qu'il s'agisse des asiles, des prisons, de l'histoire de la sexualité, Foucault cherche toujours à comprendre comment se sont fabriquées les évidences qui organisent le paysage actuel, pour en perturber l'ordre. Dans les archives des derniers siècles, le philosophe-historien reconstitue la naissance des savoirs (médicaux, psychiatriques, juridiques) qui engendrent l'enfermement des marginaux et le dressage des corps dans la société disciplinaire. Penseur inclassable, imprévisible, subversif, Michel Foucault a inventé un nouveau style de travail intellectuel. Mais il parlait rarement de lui-même, de ses objectifs, de son rapport à l'écriture, de son trajet, de sa formation intellectuelle. Ce fut toutefois le cas, dans une série d'entretiens que Roger-Pol Droit a eus avec lui au mois de juin 1975, quelques semaines après la publication de « Surveiller et punir ».

Roger-Pol Droit : Vous n'aimez pas qu'on vous demande qui vous êtes, vous l'avez dit souvent. Je vais quand même essayer. Souhaitez-vous qu'on vous nomme historien ?

Michel Foucault : Je suis intéressé par le travail que font les historiens, mais je veux en faire un autre.

- Doit-on vous appeler philosophe ?

- M. F : Pas du tout. Ce que je fais n'est aucunement une philosophie. Ce n'est pas non plus une science à laquelle on pourrait demander les justifications ou les démonstrations qu'on est en droit de demander à une science.

- Alors comment vous définiriez-vous ?

M. F : Je suis un artificier. Je fabrique quelque chose qui sert finalement à un siège, à une guerre, à une destruction. Je ne suis pas pour la destruction, mais je suis pour qu'on puisse passer, pour qu'on puisse avancer, pour qu'on puisse faire tomber les murs. Un artificier, c'est d'abord un géologue. Il regarde les couches de terrain, les plis, les failles. Qu'est-ce qui est facile à creuser ? Qu'est-ce qui va résister ? Il observe comment les forteresses sont implantées. Il scrute les reliefs qu'on peut utiliser pour se cacher ou pour lancer un assaut.

Une fois tout cela bien repéré, il reste l'expérimental, le tâtonnement. On envoie des reconnaissances, on poste des guetteurs, on se fait faire des rapports. On définit ensuite la tactique qu'on va employer. Est-ce la sape ? Le siège ? Est-ce le trou de mine, ou bien l'assaut direct ? La méthode, finalement, n'est rien d'autre que cette stratégie.

- Votre première offensive, si je puis dire, c'est, en 1961, « Histoire de la folie à l'âge classique ». Tout est singulier dans cet ouvrage : son sujet, sa méthode, son écriture, ses perspectives. Comment l'idée de cette enquête vous est-elle venue ?

M.F : Au milieu des années 50, j'ai publié quelques travaux sur la psychologie et la maladie mentale. Un éditeur m'a demandé d'écrire une histoire de la psychiatrie. J'ai pensé écrire une histoire qui n'apparaissait jamais, celle des fous eux-mêmes. Qu'est-ce que c'est être fou ? Qui en décide ? Depuis quand ? Au nom de quoi ? C'est la première réponse possible.

- Il y en a d'autres ?

[2397] Un entretien inédit de Foucault recueilli par Roger-Pol Droit. « Le Point », ler juillet 2004.

M.F : J'avais aussi fait des études de psychopathologie. Cette prétendue discipline n'apprenait pas grand-chose. Alors naissait cette question : comment si peu de savoir peut-il entraîner tant de pouvoir ? Il y avait de quoi être stupéfait. Je l'étais d'autant plus que j'ai fait des stages dans les hôpitaux, deux ans à Sainte Anne. N'étant pas médecin, je n'avais aucun droit, mais étant étudiant et non malade, j'avais le droit de me promener. Ainsi, sans jamais à avoir à exercer le pouvoir lié au savoir psychiatrique, je pouvais tout de même observer à chaque instant. J'étais à la surface de contact entre les malades, avec lesquels je discutais sous prétexte de faire des tests psychologiques, et le corps médical qui passait régulièrement et prenait des décisions. Cette position, qui était due au hasard, m'a fait voir cette surface de contact entre le fou et le pouvoir qui s'exerce sur lui, et j'ai essayé ensuite d'en restituer la formation historique.

(…) Entre le moment où j'ai commencé à poser ce type de problème concernant la psychiatrie et ses effets de pouvoir et le moment où ces questions ont commencé à rencontrer un écho concret et réel dans la société, il s'est écoulé des années. J'avais l'impression d'avoir allumé la mèche, et puis on n'avait rien entendu. Comme dans un cartoon, je pianotais en attendant la détonation, et la détonation ne venait pas !

- Vous imaginiez véritablement votre livre comme une bombe ?

M. F : Absolument ! J'envisageais ce livre comme une espèce de souffle vraiment matériel ; et je continue à le rêver comme ça, une espèce de souffle faisant éclater des portes et des fenêtres… Mon rêve, ce serait un explosif efficace comme une bombe et joli comme un jeu d'artifice.

- (…) On vous lit pour la nouveauté et l'acuité de vos analyses, mais aussi par plaisir. Il y a un style Michel Foucault, des effets de plume presque à chaque page. Ce n'est tout de même pas un hasard. Pourquoi dites vous que vous n'êtes pas un écrivain ?

M.F : (…) Je n'aime pas l'écriture. Etre écrivain me paraît véritablement dérisoire. Si j'avais à me définir, à donner de moi une définition prétentieuse, si j'avais à décrire cette espèce d'image qu'on a à côté de soi, qui à la fois ricane et puis vous guide malgré tout, alors je dirai que je suis un artisan, et aussi je le répète, une sorte d'artificier. Je considère mes livres comme des mines, des paquets d'explosifs… Ce que j'espère qu'ils sont !

Dans mon esprit, ces livres ont à produire un certain effet, et pour cela il faut mettre le paquet, pour parler vulgairement. Mais le livre doit disparaître par son effet même, et dans son effet même. L'écriture n'est qu'un moyen, ce n'est pas le but. « L'œuvre » n'est pas le but non plus ! De sorte que remanier mes livres pour l'intégrer à l'unité d'une œuvre, pour qu'il me ressemble ou pour qu'il ressemble aux livres qui viendront ensuite, ça n'a pour moi aucun sens.

(…) J'imaginerai plutôt mes livres comme des billes qui roulent. Vous les captez, vous les prenez, vous les relancez. Et si ça marche, tant mieux. Mais ne me demandez pas qui je suis avant d'utiliser mes billes pour savoir si elles ne vont pas être empoisonnées, ou si elles sont bien sphériques, ou si elles vont dans le bon sens. En tout cas, ce n'est pas parce que vous n'aurez demandé mon identité que vous saurez si ce que je fais est utilisable (…)

- Alors vous rêvez de quoi ? De quelle autre écriture ?

M.F : Une écriture discontinue, qui ne s'apercevrait pas qu'elle est une écriture, qui se servirait du papier blanc, ou de la machine, ou du porte-plume, ou du clavier, comme ça, au milieu de tas d'autres choses qui pourraient être le pinceau ou la caméra. Tout ça passant très rapidement de l'un à l'autre, une sorte de fébrilité et de chaos.

- Vous avez envie d'essayer ?

M.F : Oui, mais il me manque cette espèce de je-ne-sais-quoi de fébrilité ou de talent, les deux sans doute. Finalement, je suis toujours renvoyé à l'écriture. Alors je rêve de textes brefs. Mais ça donne toujours de gros livres ! Malgré tout, je rêve toujours d'écrire un genre de livre tel que la question : « D'où ça vient ? » n'ait pas de sens. Je rêve d'une pensée vraiment instrumentale. Peu importe d'où elle vient. Ca tombe comme ça. L'essentiel, c'est qu'on ait entre les mains un instrument avec lequel on va pouvoir aborder la psychiatrie, ou le problème des prisons.

- Qu'est-ce qui vous semble tellement à fuir dans ces demandes d'identité ?

M.F : Je crois que l'identité est un des produits premiers du pouvoir, de ce type de pouvoir que nous connaissons dans notre société[2398]. Je crois beaucoup, en effet, à l'importance constitutive des formes juridico-politico-

[2398] La question de l'identité liée au pouvoir/savoir dont parle ici Foucault en 1975 a resurgi récemment dans l'actualité politique française. Ontologie critique du présent qu'on pouvait retrouver récemment à la Une de « Libération » du jeudi 19 novembre 2009 qui aidait ses lecteurs à « avoir de grandes oreilles » comme disait Nietzsche, à ne pas se laisser impressionner par la doxa, ni par le contexte :

policières de notre société. Est-ce que le sujet, identique à lui-même, avec son historicité propre, sa genèse, ses continuités, les effets de son enfance prolongés jusqu'aux derniers jours de sa vie, etc. n'est pas le produit d'un certain type de pouvoir qui s'exerce sur nous, dans les formes juridiques anciennes et dans des formes policières récentes ?

Il faut rappeler que le pouvoir n'est pas un ensemble de mécanismes de négation, de refus, d'exclusion. Mais il produit effectivement. Il produit vraisemblablement jusqu'aux individus eux-mêmes. L'individualité, l'identité individuelle sont des produits du pouvoir. C'est pour cela que je m'en méfie, et que je m'efforce de me défaire de ces pièges.

La seule vérité de l'« Histoire de la folie » ou de « Surveiller et punir », c'est qu'il y ait des gens qui s'en servent et se battent avec. C'est la seule vérité que je cherche. La question « D'où est-ce-que ça vient ? est-ce que c'est marxiste ? » me paraît finalement une question d'identité, donc une question policière.

(…) Je ne suis pas de ces veilleurs qui affirment toujours être le premier à avoir vu le jour se lever. Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre en quoi consiste ce seuil de modernité que l'on peut repérer entre le XVIIe et le XIXe siècle. A partir de ce seuil, le discours européen a développé des pouvoirs d'universalisation gigantesques. Aujourd'hui, dans ses notions fondamentales et ses règles essentielles, il peut être porteur de n'importe quel type de vérité, même si cette vérité doit être retournée contre l'Europe, contre l'Occident.

Au fond, je n'ai qu'un seul objet d'étude historique, c'est le seuil de la modernité. Qui sommes-nous, nous qui parlons ce langage tel qu'il a des pouvoirs qui s'imposent à nous-mêmes dans notre société et à d'autres sociétés ? Quel est ce langage que l'on peut retourner contre nous-mêmes ? Quel est cet emballement formidable du passage à l'universalité du discours occidental ? Voilà mon problème historique (…)

- Comment définiriez-vous l'Histoire, vous ?

M. F : J'en fais un usage rigoureusement instrumental. C'est à partir d'une question précise que je rencontre dans l'actualité que la possibilité d'une histoire se dessine pour moi (…) Les histoires que je fais ne sont pas explicatives, elles ne montrent jamais la nécessité de quelque chose, mais plutôt la série des enclenchements par lesquels l'impossible s'est produit et reconduit son propre scandale, son propre paradoxe, jusqu'à maintenant. Tout ce qu'il peut y avoir d'irrégulier, de hasardeux, d'imprévisible dans un processus historique m'intéresse considérablement.

- D'habitude, les historiens écartent ce qui relève de l'exception…

M. F : Parce qu'une des tâches de l'Histoire, qui a pour fonction de conserver les choses, est justement de gommer ces espèces d'irrégularités ou de hasards, ces événements en dents de scie. On gomme tout cela pour rester dans une forme de nécessité (…) Je considère que ma tâche est de donner le maximum de chances à la multiplicité, à la rencontre, à l'impossible, à l'imprévisible… Cette manière d'interroger l'Histoire à partir de ces jeux de possibilité et d'impossibilité est à mes yeux la plus féconde quand on veut faire une histoire politique et une politique historique. A la limite, on peut penser que c'est le plus impossible qui est finalement devenu le nécessaire. Il faut donner son maximum de chances à l'impossible et se dire : comment cette chose impossible s'est-elle effectivement produite ?

- Montrer que l'asile ou la prison n'ont rien d'inéluctable, c'est aussi les combattre…

M. F : Je crois, à la suite de Nietzsche, que la vérité est à comprendre en termes de guerre. La vérité de la vérité, c'est la guerre. L'ensemble des processus par lesquels la vérité l'emporte sont des mécanismes de pouvoir, et qui lui assurent le pouvoir.

- C'est une guerre permanente ?

« Cogiter l'identité nationale : soixante philosophes s'emparent du débat suscité par Eric Besson et de l'actualité du jour ». Les philosophes décryptent le questionnaire sur l'identité nationale adressé aux préfectures et en soulignent l'enjeu : de quelle identité nationale nous parle-t-on ? « Un concept dont nos sociétés aux composantes hétérogènes, mobiles et essentiellement ouvertes, exigent que l'on redéfinisse entièrement les critères, si l'on ne veut pas voir revenir les idéaux identitaires, grossièrement égalitaristes ou communautaristes, et revivre les affres du guidage politique. » L'identité nationale ne se réduit donc pas au fait d'avoir une nationalité, même si la carte d'identité nationale renforce le sentiment d'identité nationale. L'identité nationale n'est pas univoque, elle est polymorphe. Le reporter d'idées peut douter de l'opportunité d'un tel débat qui implique que l'on vivrait une crise identitaire, ce qui ne semble pas être le cas lorsqu'on enquête sur le terrain. Il existe certes des problèmes réels dans ce qu'on appelle les zones sensibles, et il est urgent de les résoudre. Mais on a tendance à les généraliser à tort à tous les immigrés et leurs enfants, ce qui alimente les peurs irrationnelles. A trop insister sur les difficultés des immigrés, que ce soit pour les accabler ou pour les victimiser, on occulte la réalité de l'intégration, somme toute très banale, de la très grande majorité d'entre eux. Il serait plus utile de débattre de notre modèle d'intégration.

M. F : Je pense, oui.

- Dans cette guerre, quels sont vos ennemis ?

M. F : Ce ne sont pas des personnes, plutôt des espèces de lignes qu'on peut trouver dans des discours, et même éventuellement dans les miens, et dont je veux me départir, et me démarquer. Pourtant, c'est bien de guerre qu'il s'agit, puisque mon discours est instrumental, comme sont instrumentales une armée, ou simplement une arme. Ou encore un sac de poudre, ou un cocktail Molotov. Vous voyez, cette histoire d'artificier, on y revient. »

• L'HOMME QUI DEVAIT MOURIR POUR LES TALIBANS[2399]

Abed, un Pakistanais de 22 ans, avait été endoctriné par les talibans pour commettre un attentat suicide sur un poste frontière afghan. Estimant avoir été floué, il a raconté son odyssée à notre reporter dans sa prison près de Kaboul. Histoire, hélas devenue banale, d'un lavage de cerveau pour transformer en bombe vivante et en jeune martyr du Djihad.

Lorsque le détenu Abed, condamné à une peine de réclusion de vingt ans, est amené dans le bureau du surveillant chef, au sein du bloc 7 de haute sécurité de la prison de Pulli Charkhi, son allure n'est pas différente de n'importe quel jeune homme du peuple qu'on rencontre dans les bourgades du Pendjab, province orientale du Pakistan. Visage caramel ourlé d'une barbe noire et coiffé d'un petit bonnet brodé, saroual-kamiz beige, sandales hors d'âge, Abed ressemble à tous ces pauvres travailleurs intermittents qui louent leurs bras à la petite semaine pour échapper au chômage. Il s'assoit calmement, refuse poliment de prendre un morceau de pastèque amenée par les gardiens et, dans ce bureau sommaire où flotte une légère odeur de fromage rance, il commence, dès notre première question, à raconter en dari son hallucinante mésaventure.

Né en 1987, fils aîné d'un Pendjabien parti travailler en Arabie saoudite, Abed quitte l'école dès l'âge de 11 ans. Avec ses quatre frères et ses deux sœurs, il vit à Multan, chez sa mère, femme au foyer nourrissant sa famille grâce aux mandats que lui envoie son mari. La plupart du temps il est au chômage, mais travaille un moment comme apprenti chez un boulanger. Son frère cadet se débrouille mieux, qui trouve un emploi fixe dans une fabrique artisanale de meubles. En 2007, un loueur de main-d'œuvre lui trouve un contrat à 150 roupies (3 dollars) par jour, pour travailler à Karachi, dans le quartier de Manzoor Colony, dans une PME qui fabrique des bonbonnes d'eau réfrigérée en plastique. Là, un certain Abdul Rafur, originaire comme lui de Multan, mais employé d'un niveau supérieur - il est peintre d'affiches publicitaires - se lie d'amitié avec lui. Comme Abed, Abdul Rafur n'est pas un musulman très strict : il ne se rend à la mosquée que pour le prêche du vendredi. À l'occasion des vacances de l'Aïd-el-Kébir, en décembre 2007, tous deux rentrent ensemble à Multan, pour célébrer en famille la grande fête musulmane. Le surlendemain, Abdul Rafur propose à son ami de l'emmener à ses frais visiter les magnifiques montagnes du Waziristan.

Le piège de l'endoctrinement

À leur descente d'autocar à Wanna, Abdul Rafur et Abed se dirigent à pied vers le bazar, où le premier offre au second un somptueux dîner. Puis Abdul Rafur amène Abed « chez de vieux amis », où les deux jeunes hommes vont passer la nuit. Le séjour se prolonge ; les hôtes sont d'une amabilité parfaite ; Abed ne saisit pas tout de suite qu'il est tombé chez des talibans. Au demeurant, ne lisant jamais les journaux, il ne sait pratiquement rien sur eux. Ces charmants garçons de Wanna commencent à lui enseigner le Coran et les «hadiths» du Prophète. Cette formation plaît à Abed, qui aspire à devenir un bon musulman. Puis les talibans commencent à montrer à Abed des vidéos sanglantes, présentant les corps déchiquetés de femmes et d'enfants, «massacrés dans les villages par les bombes lâchées par les drones» des Américains, qualifiés de «grands ennemis de l'islam et des musulmans».

« J'ai tout de suite été choqué. J'ai senti quelque chose de très fort dans mon cœur. Comment ces Américains pouvaient-ils se permettre de tuer des femmes et des enfants qui ne leur avaient rien fait ? », poursuit Abed de sa voix douce, tout en refusant la cigarette que lui offre notre interprète.

À la fin de son premier mois à Wanna, Abed réalise qu'il ne voit plus son ami Abdul Rafur dans les parages. «Oh, il est parti il y a deux jours, lui expliquent ses nouveaux amis talibans, mais, toi, tu peux rester chez nous autant que tu voudras. »

[2399] Renaud Girard, envoyé spécial à Puhi Charkhi (Est de Kaboul) Le Figaro, 20 août 2009.

Entrecoupées de prières et de repas délicieux, les séances d'endoctrinement religieux et politique se poursuivent. Un soir, Abed est présenté au mollah Nazir, 35 ans, grand chef taliban de Wanna, qui l'accueille avec chaleur, lui offrant immédiatement son amitié. Au bienveillant et pieux Nazir, qui ne se déplace jamais sans son colt à la ceinture et trois gardes du corps armés de kalachnikov, tout le monde s'adresse avec grand respect.

Lors d'une séance d'enseignement religieux, les talibans révèlent à Abed un «hadith» du Prophète dont il n'avait jusque-là jamais entendu parler : «Celui qui meurt en martyr dans la guerre sainte obtiendra, le jour du Jugement dernier, que Dieu fasse passer 70 membres de sa famille directement de l'enfer au paradis.»

Quelques semaines plus tard, un soir qu'Abed se trouve en tête-à-tête avec lui, invité à prendre le thé, il ose lui dire : «Cheikh Nazir, je suis profondément révulsé par ce que ces étrangers font aux musulmans. Comment pourrais-je participer à la guerre sainte que vous menez ?

- Mon cher Abed, je suis désolé, tu es jeune et sans expérience militaire, je ne peux me permettre de t'emmener au combat contre les infidèles avec mes hommes !

- Mais, cheikh Nazir, j'aimerais tellement me rendre utile, et avoir ma part dans votre djihad !

- Franchement, le seul moyen que je vois pour te faire participer à notre djihad est que tu te fasses exploser au milieu des soldats infidèles. Mais tu sais, tu n'es pas obligé d'accepter. Même chez nous, les héros sont rares. Quelle que soit ta décision, tu resteras toujours notre ami…

- Cheikh Nazir, ma décision est prise, je suis prêt à sacrifier ma vie pour l'islam ! »

À partir de ce moment-là - le lavage de cerveau a duré en tout plus de cinq mois -, les choses vont aller très vite.

« Juste avant d'appuyer sur le bouton, n'oublie pas de crier «Allah Akbar» ! »

Un matin, Nazir arrive avec deux talibans, dont il ne donne pas les noms à Abed. Le mollah lui dit : « Ces deux hommes vont te conduire à ta cible, qui est un check-point (dans son dari rustique, Abed utilise le mot anglais). Tous les soldats qui tiennent les check-points sont des infidèles. Tu feras exploser le camion qu'on te confiera au milieu d'eux. Prends cette grenade. Au cas où les détonateurs n'auraient pas fonctionné, sors du camion, mêle-toi aux soldats et fais-toi exploser. Surtout, ne te fais pas prendre vivant ! »

Les deux talibans et Abed quittent aussitôt Wanna dans une vieille Datsun, direction plein ouest. Bientôt ils laissent les lacets montagneux de la route goudronnée pour un chemin de terre. Vers midi, ils s'arrêtent, pour faire ensemble ce qui devra être la dernière prière terrestre d'Abed. Ils repartent, franchissent la frontière internationale à un endroit non gardé et vide de toute présence humaine. Les voici dans la province afghane du Paktika, ayant laissé derrière eux la zone tribale pakistanaise du Waziristan. Mais Abed n'en sait rien.

La Datsun rejoint bientôt une route de bien meilleure qualité. Sur le bord, un vieux camion peinturluré et bâché les attend. Son chauffeur se met immédiatement à apprendre à Abed à le conduire : « Tu passes la seconde, et tu restes comme ça jusqu'au check-point. En conduisant, tu ne cesseras de chuchoter Allah Akbar» (Dieu est grand). Le nouveau taliban désigne à Abed quatre boutons répartis sur le tableau de bord. «Chacun est relié à un détonateur. Si le premier ne fonctionne pas, tu appuies sur le second, et ainsi de suite jusqu'au quatrième. Si l'explosion ne se fait toujours pas, voici un cinquième bouton. Tu le presses, il nous enverra un signal, et nous activerons immédiatement le détonateur à distance que nous avons installé comme dispositif de secours. Tu as bien compris ? »

Les trois talibans étreignent chaleureusement Abed. Alors qu'il grimpe dans la cabine, ils lui hurlent, couvrant le bruit du moteur, une dernière instruction : «Juste avant d'appuyer sur le bouton, n'oublie pas de crier très fort «Allah Akbar» ! »

Au bout de quelques kilomètres, Abed distingue le check-point. Il doit ralentir car il y a des voitures qui y font la queue. C'est plein de militaires en uniforme.

«Je suis surpris. Ils ne sont pas blancs ! Je les entends se parler en pachtoune et en dari. Certains, à l'écart, ont retiré leur casque, pour faire leur prière sur un petit tapis. Il n'y a pas là un seul étranger. Je réalise soudain que je ne suis entouré que par des musulmans ! Il n'y a pas ici un seul infidèle ! Nazir m'a menti ! Je me sens floué. Je descends du camion, m'approche d'un officier de police et lui tends la grenade, que je n'ai pas dégoupillée.»

L'officier emmène Abed dans son bureau, qui lui raconte toute son histoire. Puis l'officier lui explique où il se trouve : au poste frontière afghan officiel de la bourgade d'Angora Ada, province du Paktika. Abed réalise qu'il a fait une boucle du nord au sud en territoire afghan, d'abord dans la Datsun, puis au volant du camion. L'officier invite Abed à dîner et à passer la nuit chez lui. Le lendemain, Abed est confié à un détachement de

l'ANA (Armée nationale afghane), qui le conduit, pour interrogatoires, au bureau provincial des services de renseignements afghans. Ce n'est que quarante jours plus tard qu'Abed fera son entrée au bloc 7 de la prison de Pulli Charkhi, où il croupit maintenant depuis quinze mois.

Placé dans une cellule de quatre, en compagnie de trois détenus de droit commun, Abed passe ses journées à faire des petits travaux d'artisanat et à lire le Coran. Il ne manque jamais de faire ses cinq prières quotidiennes.

Lorsque nous lui demandons ce qu'il dirait au mollah Nazir et à son agent recruteur Abdul Rafur si, par extraordinaire, il les avait un jour en face de lui, Abed répond avec un sourire triste : « Je les regarderais droit dans les yeux et je ne leur dirais qu'une seule chose : au nom de Dieu, pourquoi, pourquoi, pourquoi avez-vous détruit ma vie ? »

• LE PASSEUR SAGE FOU OLIVIER BARROT[2400]

« Il ne faut pas se fier à son air de garçon sage, de guerrier appliqué et de lettré télégénique.

Olivier Barrot est un fou. Un fou volant. Sa seule patrie, c'est un tarmac dans le petit matin. A la fois Fregoli, ubiquiste et schizophrène, il ne cesse de faire le tour du monde et ne prend même pas la peine de se poser. On ignore ce qu'il fuit, ce qu'il cherche, en jonglant avec les fuseaux horaires. A côté, l'homme pressé selon Paul Morand est un flemmard.

Lorsque, entre Turks-et-Caicos et Oaxaca, il lui arrive de faire escale à Paris, Barrot s'empresse d'enregistrer son émission « Un livre, un jour », de diriger le magazine « Senso », de donner des causeries dans des théâtres et des manuscrits sur Jean Vilar, René Clair ou Patrick Modiano. Le reste du temps, il est ailleurs. Son plus grand bonheur : atterrir dimanche à Tahiti en provenance de l'Australie quittée le lundi ». Barrot gravite, jusqu'au vertige, dans le temps et l'espace. Il parcourt la Libye de l'empereur Septime Sévère, croise Saint Grégoire l'illuminateur au monastère de Khor Virap, salue Momerset Maugham à l'Oriental de Bangkok, caresse l'encolure des Akhal-Teke sur le marché d'Achkhabad, lorgne la villa de Bruce Willis sur l'île de Parrot Cay, roule vers Singapour à bord de l'Eastern and Oriental Express et dévore la page sportive du « Daily Telegraph » au-dessus de la mer Caspienne.

Précisons qu'Olivier Barrot ne voyage jamais seul. Considérant que la cabine d'un avion est le cabinet de lecture idéal, cet insomniaque prie les écrivains de l'accompagner. Ils ne demandent que ça. C'est ainsi qu'il survole le Pacifique avec la Correspondance de Gide et Allégret, s'imprègne du Journal de Jean Cocteau pour aller à Auckland, se plonge dans Obaldia à Mexico et emmène partout Valery Larbaud, son maître qui lui a inspiré « Décalage horaire « (Folio), le plus subjectif, raffiné et inapplicable des guides de voyage. Car il serait vain de le suivre, il est déjà ailleurs. »

• LE « JOURNALISME DE L'APRES[2401] **»**

Après la guerre, Jasna, une bosniaque avoue son désarroi devant la violence à son copain reporter et son incompréhension devant le travail de son regard pour saisir la guerre tout en s'en protégeant.

« Je peux te le dire aujourd'hui : à l'époque, j'étais embarrassée de vous regarder écrire sur la guerre et j'étais choquée de l'excitation que cela vous procurait. J'imaginais que sa force aurait dû vous empêcher d'écrire ou de photographier, ou de faire qu'en tout cas vous ne puissiez écrire comme vous le deviez.

Au contraire de vous, je pensais que la violence de la guerre était, sur le moment, la priorité des priorités à exprimer, mais que cette violence devait vous perturber trop brutalement pour vous permettre de la représenter d'une quelconque manière. Je pensais que vous auriez dû être saisis par elle, comme nous l'étions nous. J'espérais que vous seriez trop aveuglés par la violence pour envisager de la raconter. Parce que, si tel n'est pas le cas, il ne pouvait s'agir que d'une copie de celle-ci.

Je voyais bien qu'il vous fallait réduire cette violence pour tenter de la reproduire sur le champ, je veux dire la caricaturer ou l'esquisser dans vos journaux, parce que la violence immédiate de la guerre ne se représente pas. Et comme au fond, j'étais plus intransigeante que vous, car j'étais d'ici et les événements m'emportaient sans recours, je pensais qu'il était plus honnête d'attendre pour raconter, plutôt que de le faire à moitié. A lire tes articles par-dessus ton épaule, je ressentais une tricherie et un peu de trahison. Je voulais qu'il soit nécessaire

[2400] Jérôme Garcin « Tendance », Le Nouvel Observateur du 19 au 25 juillet 2007, p. 84.

[2401] Jean Hatzfeld « La ligne de flottaison », Paris Seuil, 2005, pp. 235-236.

de prendre du temps pour reprendre son souffle et ses esprits, trouver une distance avec le dehors et choisir des images plus abstraites mais plus authentiques. Eh bien non, vous ne cessiez

jamais. Vous ne pouviez vous en empêcher. Parce que vous le croyez nécessaire ? Je n'en suis toujours pas convaincue.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, nous y sommes après. La violence est passée, du moins sous sa forme démente. Vous êtes partis et moi je suis toujours là. Et je me demande quoi faire avec elle, puisqu'elle ne me quittera plus. Comment ramener des morts à la vie, car c'est bien cela, écrire un bouquin sur la guerre, après. »

• L'ANNEE DE MON CENTENAIRE : JEUDI, UNE VISITE A « LIBE »[2402]

«Vers 13h30, j'ai acheté « l'Huma ». Lorsqu'on me tendit l'exemplaire, sa timide minceur me le fit prendre pour un supplément. « Où est le journal ? » demandai-je avec ma légèreté native. Je plongeai dans l'ignorance : cette absence de journal, c'était le journal lui-même. Je saisis vite : de l'URSS à la Chine, le communisme avait rendu les armes. En France, il s'était dilué dans sa grotesque caricature. Ajoutez qu'un islamisme suranné avait supplanté les anciens mouvements du tiers-monde. Une émotion violente et brusque, sans rapport avec la colère réfléchie que m'inspiraient les retournements diaboliques de la société bourgeoise, me mouillait les yeux. Je ne les connais que trop, ces funestes viscosités de l'Histoire : ce sera l'objet des troisième et quatrième volumes de la « Critique de la raison dialectique » et d'une pratique des ensembles théoriques qui reste à inventer.

Que faire en pareilles circonstances ? Je me rendis à « Libération », journal que somme toute j'avais contribué à fonder la dernière fois, c'était en l974. On devine ma surprise : où sont passées les clavistes ? Qu'a-t-on fait des maos ? Que devinrent les assemblées populaires que nous nommions avec une hypocrite fierté « comités de production » ?

Là-dessus, croyant trouver des intellectuels de type nouveau, je croisai un Rothschild. On conçoit aisément que mon étonnement s'en redoublât. Avant de juger, il faut comprendre : je dois réserver un déjeuner au Balzac avec Serge July. »

• UNE NOUVELLE RACE DE JOURNALISTES ENTRE RAISON VOYANTE ET RAISON JUGEANTE[2403]

« Au point de départ du cheminement qui a conduit des journalistes de l'actualité à l'histoire on trouve, bien logiquement, cette démarche d'une vérité qui pousse depuis si longtemps la presse, sous toutes ses formes, à considérer que son rôle n'est pas accompli lorsqu'elle a fait savoir. Et qu'après avoir livré l'information avec rigueur et rapidité, l'article ou l'enquête, le reportage ou l'émission construite doivent tenter d'expliquer et même de juger à l'occasion. Ce serait même un trait constitutif de la presse française, si l'on suit le lamento qui accompagne si souvent la comparaison avec les pratiques de l'information dans le monde anglo-saxon, que cette propension, fâcheuse peut-être, mais souvent revendiquée, de mêler l'événement et son commentaire, de suivre le plus loin possible une logique qui refuse de ne faire du journaliste qu'un spectateur ou un rapporteur (…) Car s'il est évident qu'un journalisme installé dans le magistère moralisant de l'interprétation ne fait pas de Watergate ou s'acharne moins à lever les sources à la fraîche, en revanche une presse de pure information fruste à la fois le journaliste et son lecteur ou son auditeur. Ce qu'il suffit d'admettre pour notre propos, c'est cette force qui pousse tant d'hommes de presse à faire acte d'autorité professionnelle en mêlant, et sans admettre que puisse se glisser dans l'affaire quelque confusion des genres, les rôles d'observateur, d'acteur et d'auteur.

Cette ambition, dès lors dépossède l'historien, au moins pour l'histoire du très contemporain, de son rôle traditionnel de préposé à l'ordonnancement des faits dans un récit construit, lisible et significatif, au profit de cette nouvelle race de journalistes qui, vers la fin des années 50, produit une histoire dite « immédiate » à coups de reportages, de livre et de séries audiovisuelles. (…)

Ajoutons qu'au passage, les transformations de l'exercice du journalisme ont à leur manière hissé nombre d'hommes de presse à un rang où l'historien entendait régner seul, dans son tourment de la collation la plus systématique possible des sources possibles, dans sa minutie à les confronter et à les critiquer. (…)

Dans le traitement (des sources), le meilleur journaliste a tenu à l'honneur de ne pas s'écarter des bonnes vieilles règles de la méthode historique, en version « Langlois et Seignobos » ou en teinture Annales. Sur ce point capital,

[2402] Jean-Paul Sartre, Libération, l-2 janvier 2005.

[2403] Jean Pierre Roux « Contribution à l'histoire des médias. Journalisme et journalistes français, 1950-1990», Paris, Albin Michel, 1991.

le meilleur témoignage est celui de Paul Nizan dans son introduction à sa « Chronique de septembre », où le chef du service étranger de « Ce soir » analyse le drame de Munich. Après avoir tout examiné de l'apport des nouvelles agences, des correspondances, des informations et des documents officiels, il conclut – et la double qualité de ses articles à chaud et de sa Chronique six mois plus tard, donne un poids singulier à son affirmation : « Le fait journalistique n'obéit pas à d'autres règles que le fait proprement historique (…) Toutes les règles classiques de la critique des témoignages valent donc ici : l'étendue du temps écoulé entre un événement et son récit ne modifie pas essentiellement le problème. L'histoire de ce matin n'est pas justifiable d'une autre méthode que celle du XIe siècle ».

• NOS MINORITES LINGUISTIQUES[2404] (1944)

« (...) Au cours du dernier quart de siècle, le tirage de la presse de langue étrangère a considérablement baissé. Cependant dans chaque communauté de langue étrangère, la proportion des immigrants face aux citoyens nés en Amérique a baissé bien davantage encore. Cela signifie que ces groupes sont en grande partie aujourd'hui composée de citoyens américains qui ont davantage de pouvoir réel et davantage de liens semi-officiels avec les gouvernement et les organes politiques qu'ils n'en avaient il y a vingt ans. La presse italienne écrit et parle au nom de six millions d'Italo-américains, dont à peine un million et demi sont nés hors des Etats-Unis. Le nombre des Polonais nés à l'étranger ne s'élève qu'à environ un million, alors que la presse polonaise avec un tirage global de huit cent mille exemplaires, est de toute évidence lue par environ cinq millions et demi d'Américains d'origine polonaise. Il serait assez ridicule de prétendre que cinquante-deux mille Croates à l'étranger peuvent s'abonner à prés de vingt-cinq mille exemplaires du quotidien croate ou que trente-cinq mille Ukrainiens nés à l'étranger peuvent s'offrir le luxe de deux quotidiens, avec un chiffre de tirage global de vingt-sept mille exemplaires – auxquels s'ajoutent d'ailleurs quatre hebdomadaires qui totalisent un tirage de quinze mille.

(...) Ce qui ajoute encore à l'importance et à l'influence de cette presse est le fait que la majorité de ces journaux sont les porte-parole de clubs, d'association, de sociétés de secours mutuel et de confréries, de mutuelles, d'églises et de paroisses. Ils peuvent compter sur le soutien de leurs membres et parler en leur nom mais, à l'inverse, ils ne peuvent rien faire sans leur accord. On peut dire qu'ils expriment aussi fidèlement les opinions de leurs lecteurs que les rares journaux de langue anglaise possédant un « point de vue » de parti et une « ligne politique » arrêtée. (...) Et le journal que lit chaque individu constitue donc un des liens les plus importants entre les membres des diverses communautés dispersées sur tout le continent.

(...) Dans chacune de ces communautés, il existe pourtant un ou plusieurs journaux qui témoignent un soutien inconditionnel aux gouvernements en exil. Malheureusement, ces journaux sont rarement ceux qui ont les plus grands tirages. Il leur manque fréquemment une assise populaire qui prendrait la forme de sociétés fraternelles ou autres. Les arguments avancés contre les gouvernements en exil présentent une ressemblance frappante avec les accusations portées contre les réfugiés. En perdant leur pays, ils ont aussi perdu ce statut officiel d'où découle l'autorité. Les descendants, en fait, ne veulent reconnaître aucun gouvernement réfugié et leur préfèrent même les gouvernements fantoches... »

• DIRE L'EVENEMENT, EST-CE POSSIBLE[2405] ?

(…) Cette réflexion sur le possible-impossible, « Dire l'événement, est-ce possible ? », le fait qu'il faille répondre à la fois oui et non, possible, impossible, possible comme impossible, devrait nous engager à repenser toute cette valeur de possibilité qui marque notre tradition philosophique occidentale. L'histoire de la philosophie est l'histoire d'une réflexion autour de ce que veut dire possible, ce que veut dire être et être possible. Cette grande tradition de la « dynamis », de la potentialité, d'Aristote à Bergson, cette réflexion en philosophie transcendantale sur les conditions de possibilité, se trouve affectée par l'expérience de l'événement en tant qu'elle dérange la distinction entre le possible et l'impossible.

Il faut parler ici de l'événement im-possible. Un im-possible qui n'est pas seulement impossible, qui n'est pas seulement le contraire du possible, qui est aussi la condition ou la chance du possible. Pour cela il faut transformer la pensée, ou l'expérience, ou le dire de l'expérience du possible ou de l'impossible. Je crois que ce n'est pas seulement une tâche de spéculation pour philosophes professionnels. Je crois, qu'aujourd'hui, si l'on veut,

[2404] «Hannah Arendt Our Foreign Language Groups », Chicago Jewish Forum, 3/1, aut 1944, in H. Arendt « Penser l'événement », Editions Belin, 1989, pp. 215-225.

[2405] Jacques Derrida, séminaire de Montréal, pp. 100-101, L'Harmattan.

pour en revenir à l'information, penser ce qui se passe avec la virtualisation et la spectralisation dans le champ technique de l'image ou de la perception – l'événement virtuel au fond, « Dire l'événement, est-ce possible ? « , c'est aussi pour la question de la virtualité : qu'est-ce que c'est qu'un événement virtuel ? jusqu'ici, on ne pouvait pas penser comme le même l'événementalité et la virtualité – pour penser l'événement virtuel, il faut donc déranger notre logique du possible et de l'impossible. »

• POUVOIRS ET LIMITES DES IMAGES D'INFORMATION[2406]

« La publication par l'historien d'art Georges Didi-Huberman de l'ouvrage « Images malgré tout » (Editions de Minuit) prolonge, à partir de quatre photographies clandestines représentant des juifs exterminés à Auschwitz, le débat autour de la croyance dans les images, de leur part d'incomplétude, mais aussi de leur capacité à dire l'histoire, à la rendre visible. S'opposent les partisans d'une puissance de l'image d'archive, tel Georges Didi-Huberman, et les tenants de sa dévaluation à l'aune de la Shoah, définie comme une attaque historique sans précédent contre le visible. De cette dernière conviction, Claude Lanzmann a tiré un film, Shoah, réalisé sans image d'archive quand le livre de l'historien d'art tient sa légitimité de ce seul matériau.

Si le débat sur les pouvoirs et les limites des images d'information remonte loin, il n'a jamais été autant vivace. A travers essais, livres, expositions, controverses, une tendance s'affirme : nous doutons de plus en plus des images qui visent à dire l'histoire. Cette question fut abordée lors des attentats du 11 septembre, et encore plus lors de la guerre en Irak.

Des fractures de l'histoire récente commencent à être étudiées par le biais des images : Clément, Chéroux et Ilsen About sur les camps nazis, Thomas Kizny sur le goulag, Benjamin Stora et Laurent Gervereau sur la guerre d'Algérie, Elias Sanbar sur la Palestine… La revue Communications avait amorcé, en 2002, le débat – dans un numéro sur « Le parti pris du document » – poursuivi au Mois de la photo de Montréal, sous le titre « Maintenant, images du temps présent ». Le philosophe Yves Michaud dit en substance que toute images est bonne à prendre à partir du moment où on ne la regarde pas naïvement. On pourra trouver complémentaires les positions de Didi-Huberman et de Lanzmann. A condition de voir que, du point de vue de la puissance évocatrice, il n'y a pas photo : Shoah fait advenir l'événement qu'il nomme dans l'histoire et la conscience collective, là où l'analyse des quatre photos d'Auschwitz révèle une vue parcellaire de son déroulement.

Parcellaire parce que ces quatre documents sont exceptionnels sur le génocide « en train de se faire » - le photographe, un juif grec, mérite un respect immense. C'est la rareté de ces documents qui fait que Didi-Huberman les transforme en icônes. Parcellaire parce qu'il s'agit d'images pauvres, prises de loin, floues, dont la lecture opère selon la formule de Jean-Luc Godard : la vérité de l'image photographique, c'est d'abord la vérité de la légende qu'on lui colle. Deux des quatre documents sont censés montrer la crémation de corps, le troisième est une vue de feuillages. Le quatrième – le seul vraiment « visible » - montre des femmes nues que l'on pousserait vers des chambres à gaz.

Didi-Huberman produit un commentaire alors que Lanzmann créé une œuvre. Cette différence essentielle replace le débat dans le contexte du soupçon qui affecte l'image en général, et particulièrement les images d'archive, que Lanzmann n'a pas tort, en ce sens, de nommer « images sans imagination ».

Trois facteurs en sont la cause. Le premier est politique : de la découverte des camps à la guerre en Irak en passant par la propagande soviétique, ces images ont fait l'objet de manipulations qui ont inféodé la réalité à un dessein idéologique. Le deuxième facteur est technologique : la technique numérique, de la prise de vue à la diffusion, a porté à une puissance exponentielle la capacité d'affecter l'indice de réalité des images, quand il ne s'agit pas, si besoin est, d'en fabriquer de toutes pièces.

Le troisième est philosophique : loin de refléter l'état du monde, le cinéma et la photographie se sont constitués, dans la conscience collective, en archives de l'histoire. Pas d'images de la naissance de la nation américaine sans Griffith et Ford, pas d'images de la révolution russe sans Eisenstein et Vertov, pas d'images de la barbarie concentrationnaire sans Resnais et Lanzmann, mais aussi sans Spielberg et Benigni. La question de la vérité ou de la preuve par l'image ne réside plus dans son statut ou dans son genre (la réalité du documentaire, l'affabulation de la fiction), mais dans les procédures de mises en scène qui font de l'œuvre une mise à l'épreuve du réel par l'art.

Un autre exemple est la manière dont trois films de fiction récents s'emparent de l'image d'archive pour redonner force à la question de la mise en scène. Il s'agit de Goodbye Lenin, de Wolfgang Becker, de Buongiorno Notte,

[2406] Michel Guérin et Jacques Mandelbaum, Le Monde, 7 mai 2004.

de Marco Bellochio et de Triple agent, d'Eric Rohmer. Ces trois films historiques (la chute du mur de Berlin et la fin de la RDA, l'assassinat d'Aldo Moro, la montée des périls à l'aube du pacte germano-soviétique) utilisent les images d'archives liées à leur sujet en éclairant par la fiction le discours idéologique qu'il produit. C'est l'usage du faux – la trame romanesque greffée par le cinéaste sur l'histoire – qui dévoile les lacunes et les mensonges d'images réputées posséder un coefficient supérieur de vérité.

Nul procès, nulle image n'est aujourd'hui à l'abri d'une réécriture par… l'image , comme le réalisateur Eyal Sivan l'avait déjà démontré dans « Un spécialiste », où il manipulait le matériau filmique du procès Eichmann, et comme il le fait aujourd'hui, dans Route 181, quand il démarque une séquence de la Shoah de Lanzmann (La scène de coiffure d'Abraham Bomba, survivant de l'extermination des juifs par les nazis), pour la situer, en la reconduisant avec un coiffeur palestinien, dans un autre contexte. Ce brouillage de l'histoire, en suggérant que les victimes d'hier revêtent les oripeaux génocidaires de leurs bourreaux, confine à l'ignominie. D'une polémique à l'autre, il nous force à reconsidérer la valeur intrinsèque de l'image au profit de l'art, c'est-à-dire de la morale, qui détermine son usage. »

• LE TRAVAIL DU REGARD CHEZ LE JOURNALISTE[2407]

Philosophe et journaliste, professeur à l'Université, Géraldine Muhlmann s'intéresse à ceux qui font l'histoire minuscule. Rares (et nécessaires) sont ceux qui se donnent la pratique immédiate du journalisme pour objet de pensée. C'est ce que cette jeune agrégée et docteur en philosophie et en science politique, dans deux ouvrages paraissant simultanément en 2004, l'un « Du journalisme en démocratie » chez Payot et l'autre Histoire personnelle et politique du journalisme aux PUF. Si elle pose et marque bien l'ambivalence entre intellectuels et journalistes, on peut, en revanche, contester avec force sa thèse tendancieuse et fort à la mode, en forme de stimulus réponse, qui soutient que s'attaquer au journalisme, c'est s'attaquer aussi à la démocratie, liant ainsi indissolublement et imprudemment à la manière d'un Edwy Plenel le journalisme à la démocratie et vice versa.

Lire : Etes-vous journaliste et philosophe ?

G.M : On peut être l'un et l'autre. Il est vrai qu'on a l'habitude en France d'opposer au nom de ce que Michel Foucault appelle le « culte de l'être caché », le « sérieux » de la culture philosophique à la pseudo-inauthenticité de l'enquête journalistique... Le journalisme est un vilain petit canard que méprisent indûment les grands cygnes de la philosophie. C'est, entre autres, contre cette crispation identitaire à la française que s'inscrit ma réflexion critique sur le journalisme.

Lire : Comment critiquer le journalisme sans critiquer la démocratie ?

G.M : Ce n'est pas facile, car, assurément, derrière la critique du journalisme, c'est souvent la démocratie qui est égratignée. Certains l'assument : Balzac décrit la déchéance de son héros, Rubempré, dans le journalisme avec un mépris tout aristocratique. Les critiques actuelles du journalisme (Serge Halimi, Pierre Carles, Bourdieu, Chomsky) assument moins de glisser, parfois, sur une pente antidémocratique. En fait, pour éviter cette pente, il faut dépasser le seul registre de la dénonciation. Eviter le mépris pur et simple, convertir plutôt le pessimisme en attention minutieuse, imaginer en permanence un « meilleur » journalisme. La critique sociologique des médias, occupé à décrire des stratégies globales, les jeux d'acteurs, les intérêts économiques, néglige le moment de l'écriture, ce moment où le journaliste, le reporter, est face à son objet et se demande comment il va mettre en mots (et en images) son regard. Or, c'est cela qui m'intéresse : donner des repères théoriques et des références historiques pour éclairer ce travail du regard et ses implications politiques. « Du journalisme en démocratie » explore la question du « spectateur idéal », « Histoire personnelle et politique du journalisme » offre une galerie de portraits de grands « regardeurs »...

Lire : Comment construire un journalisme qui parvienne, comme vous dites, à « épouser l'inquiétude démocratique » ?

G.M : La démocratie implique un mouvement contradictoire : créer du lien, du « commun » dans la communauté politique et faire vivre du conflit. Comment le journalisme peut-il réaliser ces deux gestes en même temps ? Cette question me conduit à dégager deux grandes catégories de journalisme : un journalisme prioritairement « rassembleur » (reporters dans l'orbite du Pulitzer, « muckrackers » ou « fouille-merde », Albert Londres, etc.) où le reporter, sorte de « témoin ambassadeur », fédère la communauté politique, mais souvent en lui faisant passer une épreuve, donc en injectant en elle une certaine conflictualité, limitée mais nécessaire pour

[2407] Interview de Géraldine Muhlmann par Raphaël Enthoven. Revue Lire Mai 2004.

rassembler ; et un journalisme « décentreur » (le « nouveau journalisme » des années 70 à Norman Mailer, « Libé 1 », George Orwell...) , dont la démarche fait soude des conflits plus graves, défait les centres institués, sans pour autant défaire tout ce qui nous lie.

Lire : En quoi la flânerie baudelairienne fournit-elle un modèle journalistique ?

G.M : Le flâneur de Baudelaire, c'est l'artiste moderne, infiniment libre et curieux, qui s'intéresse à tout, fait de l'or avec la boue, avec le pseudo-inauthentique, le pseudo-superficiel... En cela, le flâneur réalise l'idéal journalistique implicite dans la philosophie de Kant et son éloge de la curiosité, de l'échange pluriel d'opinions.

Foucault a osé ce rapprochement entre Kant et Baudelaire. J'ai essayé de le prolonger, de pousser à bout cette idée que le souci des petites choses, si méprisées par exemple par Bourdieu (qui dénonce les faits divers comme du « rien »), louées au contraire par Foucault (« le grain minuscule de l'histoire ») ou Walter Benjamin, est au coeur du grand journalisme ».

• DERNIERE INTERVIEW DE DERRIDA : « JE SUIS EN GUERRE CONTRE MOI-MEME[2408] »

Jacques Derrida : « (...) De plus en plus souvent, la plupart des penseurs auxquels je me trouvais associé étant morts, on me traite de survivant : l'ultime représentant d'une « génération », celle, en gros, des années 60 ; ce qui, sans être rigoureusement vrai, ne m'inspire pas seulement des objections mais des sentiments de révolte un peu mélancolique.

Le Monde : Vous avez utilisé le mot « génération ». Notion d'un usage délicat, qui revient souvent sous votre plume : comment désigner ce qui, en votre nom, se transmet d'une génération ?

J.D : « Ce mot [de génération], je m'en sers de façon un peu lâche. On peut être le contemporain « anachronique » d'une « génération » passée ou à venir. (...) Je désigne ainsi, par métonymie, un ethos d'écriture et de pensée intransigeant, voire incorruptible (Hélène Cixous nous surnomme les « incorruptibles »), sans concession même à l'égard de la philosophie, et qui ne se laisse pas effrayer par ce que l'opinion publique, les médias, ou le fantasme d'un lectorat intimidant pourraient nous obliger à simplifier ou à refouler. D'où le goût sévère pour le raffinement, le paradoxe, l'aporie.

Cette prédilection reste aussi une exigence. Elle allie non seulement ceux et celles que j'ai évoqués un peu arbitrairement, c'est-à-dire injustement, mais tout le milieu qui les soutenait. Il s'agissait d'une sorte d'époque provisoirement révolue, et non simplement de telle ou telle personne. Il faut sauver ou faire renaître cela, donc, à tout prix. Et la responsabilité aujourd'hui est urgente : elle appelle une guerre inflexible de la doxa, à ceux qu'on appelle désormais les « intellectuels médiatiques », à ce discours général formaté par les pouvoirs médiatiques, eux-mêmes entre les mains de lobbies politico-économiques, souvent éditoriaux et académiques aussi. Toujours européens et mondiaux, bien sûr. Résistance ne signifie pas qu'on doive éviter les médias. Il faut, quand c'est possible, les développer et les aider à se diversifier, les rappeler à cette même responsabilité.

En même temps, ne pas oublier que, à cette époque « heureuse » de naguère, rien n'était irénique[2409], certes. Les différences et les différends faisaient rage dans ce milieu qui était tout sauf homogène comme ce qu'on pourrait regrouper, par exemple, sous l'appellation débile du genre « pensée 68 », dont le mot d'ordre ou le chef d'accusation domine souvent aujourd'hui et la presse et l'université. Or, même si cette fidélité prend quelques fois encore la forme de l'infidélité et de l'écart, il faut être fidèle à ces différences, c'est-à-dire continuer la discussion. Moi, je continue à discuter –Bourdieu, Lacan, Deleuze, Foucault par exemple, qui continuent de m'intéresser largement plus que ceux autour desquels se presse la presse aujourd'hui (sauf exception, bien sûr). Je garde ce débat vivant pour qu'il ne s'aplatisse pas, ni ne se dégrade en dénigrements.

Ce que j'ai dit de ma génération vaut bien sûr pour le passé, de la Bible à Platon, Kant, Marx, Freud, Heidegger, etc. Je ne veux pas renoncer à quoi que ce soit, je ne le peux pas. Vous savez, apprendre à vivre, c'est toujours narcissique : on veut vivre autant que possible, se sauver, persévérer, et cultiver toutes ces choses qui, infiniment plus grandes et puissantes que soi, font néanmoins partie de ce petit « moi » qu'elles débordent de tous les côtés. Me demander de renoncer à ce qui m'a formé, à ce que j'ai tant aimé, c'est me demander de mourir. Dans cette fidélité là, il y a une sorte d'instinct de conservation. Renoncer, par exemple, à une difficulté de formulation,

[2408] Le Monde 19 Août 2004, repris dans le cahier spécial du Monde le 12 octobre 2004, à sa mort. Extraits.

[2409] Du grec eirênê, paix. Irénique signifie par extension empreint d'oecuménisme, de compréhension entre des interlocuteurs d'opinions différentes, particulièrement entre chrétiens de diverses confessions. Derrida veut donc souligner en employant ce terme technique que les différences et les différends gouvernaient le milieu intellectuel dans les années 1960.

à un pli, à un paradoxe, à une contradiction supplémentaire, parce que ça ne va pas être compris, ou plutôt parce que tel journaliste ne sait pas la lire, pas lire le titre même d'un livre, croit comprendre que le lecteur ou l'auditeur ne comprendra pas davantage et que l'Audimat ou son gagne pain en souffriront, c'est pour moi une obscénité inacceptable. C'est comme si on me demandait de m'incliner, de m'asservir – ou de mourir de bêtise.

Le Monde : Vous avez inventé une forme, une écriture de survivance, qui convient à cette impatience de la fidélité. Ecriture de la promesse héritée, de la trace sauvegardée et de la responsabilité confiée.

J.D : Si j'avais inventé mon écriture, je l'aurais fait comme une révolution interminable. Dans chaque situation, il faut créer un mode d'exposition approprié, inventer la loi de l'événement singulier, tenir compte du destinataire supposé ou désiré ; et en même temps prétendre que cette écriture déterminera le lecteur, lequel apprendra à lire (à « vivre ») cela, qu'il n'était pas habitué à recevoir d'ailleurs. On espère qu'il en renaîtra, autrement déterminé : par exemple, ces greffes sans confusion du poétique sur le philosophique, ou certaines manières d'user des homonymies, de l'indécidable, des ruses de la langue –que beaucoup lisent dans la confusion pour en ignorer la nécessité proprement logique.

Chaque livre est une pédagogie destinée à former son lecteur. Les productions de masse qui inondent la presse et l'édition ne forment pas les lecteurs, elles supposent de façon fantasmatique un lecteur déjà programmé. Si bien qu'elles finissent par formater ce destinataire médiocre qu'elles ont d'avance postulé. Or, par souci de fidélité, comme vous dites, au moment de laisser une trace, je ne peux que la rendre disponible pour quiconque : je ne peux même pas l'adresser singulièrement à quelqu'un.

Chaque fois, si fidèle qu'on veuille être, on est en train de trahir la singularité de l'autre, à qui l'on s'adresse. A fortiori, quand on écrit des livres d'une grande généralité : on ne sait pas à qui l'on parle, on invente et on crée des silhouettes, mais au fond cela ne nous appartient plus. Oraux ou écrits, tous ces gestes nous quittent, ils se mettent à agir indépendamment de nous. Comme des machines, au mieux comme des marionnettes – je m'en explique mieux dans « Papier machine [2410].» Au moment où je laisse (publier) « mon » livre (personne ne m'y oblige), je deviens apparaissant-disparaissant, comme ce sceptre inéducable qui n'aura jamais appris à vivre. La trace que je laisse me signifie à la fois ma mort, à venir ou déjà advenue, et l'espérance qu'elle me survive. Ce n'est pas une ambition d'immortalité, c'est structurel. Je laisse là un bout de papier, je pars, je meurs : impossible de sortir de cette structure, elle est la forme constante de ma vie. Chaque fois que je laisse partir quelque chose, je vis ma mort dans l'écriture. Epreuve extrême : on s'exproprie sans savoir à qui proprement la chose qu'on laisse est confiée. Qui va hériter et comment ? C'est une question qu'on peut se poser aujourd'hui plus que jamais. Elle m'occupe sans cesse.

Le temps de notre techno-culture a radicalement changé à cet égard (...) Aujourd'hui l'accélération des modalités de l'archivation mais aussi l'usure et la destruction transforment la structure et la temporalité de l'héritage. Pour la pensée, la question de la survie prend désormais des formes absolument imprévisibles.

(...) Je suis en guerre contre moi-même, c'est vrai, vous ne pouvez pas savoir à quel point, au delà de ce que vous devinez, et je dis des choses contradictoires, qui sont, disons, en tension réelle, me construisent, me font vivre et me feront mourir. Cette guerre, je la vois parfois comme une guerre terrifiante et pénible, mais en même temps je sais que c'est la vie. Je ne trouverai la paix que dans le repos éternel. Donc je ne peux pas dire que j'assume cette contradiction, mais je sais aussi que c'est ce qui me laisse en vie, et me fait poser la question, justement, de ce que vous rappeliez, « comment apprendre à vivre ? ».

• FIN DE PARTIE A « LIBE » AVEC SARTRE OU LA SOLITUDE DU REPORTER D'IDEES[2411]

« En écrivant son Idiot de la famille, Sartre ne se doutait certainement pas combien ce titre allait lui coller à la peau. Il avait bien sa place au sein de notre tribu, mais en bout de table, à l'image du cousin de province regardé de loin. Je me suis souvent demandé ce qu'il venait faire dans cette galère, ce que nous pouvions représenter pour lui.

Comme nous l'avons vu, il n'est pratiquement jamais venu rue de Lorraine. Son nom est peu prononcé dans nos réunions. Personne ne dit : « Qu'en pense Sartre ? », voire : « Il faudrait lui en parler ». Les nombreux procès en diffamation essuyés par Libé, pour lesquels il se trouve le premier concerné, ne provoquent aucun émoi parmi

[2410] Paris, Galilée, 2001.

[2411] Bernard Lallement, « Libé » l'œuvre impossible de Sartre », op. cité, pp. 144 à 148.

les rédacteurs responsables. Bien plus, dans nos sempiternels débats idéologiques sur la place de l'intellectuel et du révolutionnaire, aucune référence à son œuvre n'est jamais formulée.

Au cours des nombreuses crises traversées par Libé, nous ne suscitons nullement son arbitrage, ni ne réclamons son avis. Sartre était notre directeur de publication mais, visiblement, tout le monde s'en moquait. Sa démission est reléguée au second plan. Si, en cette fin de mai 1974, une partie de l'équipe invoque l'esprit du manifeste pour redonner sens à la ligne éditoriale du journal, aucune voix ne s'élève pour en appeler au vieux philosophe. Notre souci : d'abord nous-mêmes, ensuite les lecteurs. Nous n'avons pas besoin de l'auteur des « Mains sales ».

Il faut aussi se souvenir que la liaison « Sartre-Libé » n'était pas des plus simples et obéissait au même cloisonnement que la vie du grand homme. Seuls quelques membres de l'équipe pouvaient approcher le maître.

Ainsi, Philippe Gavi, pour la rédaction, cultivait jalousement l'exclusivité de ses contacts, tandis que je me réservais les domaines juridique et financier. Quelquefois Serge (July) accompagnait l'un ou l'autre. Aucune de ces visites ne donna lieu à un compte-rendu au sein de nos fameux comités de production. Nous n'invoquions pas Sartre, mais nous ne nous autorisions pas, non plus, de lui. Quant à sa maladie, le secret restait soigneusement gardé. Nos camarades n'avaient pas droit à un « bulletin de santé ».

Il ne faut pas voir dans cette démarche un calcul ou le résultat d'une concertation. Tout simplement, nous nous en soucions autant que de colin-tampon ! « Libé » était une planète totalement autonome, au mécanisme complexe, avec un satellite du nom de Sartre visité par quelques cosmonautes. Le fruit de leurs découvertes étant, bien sûr, classé « secret défense » !

Au fond, Sartre faisait partie des meubles, il restait confiné à son domicile et ne nous dérangeait pas dans notre petit intérieur. Pourquoi nous serions nous posé des questions existentielles sur sa raison d'être parmi nous ?

En fait, le départ de Sartre entamait le débat jamais ouvert sur sa réelle fonction parmi nous. Sa place restait vide sans personne pour la remplir.

Pourtant, quelques jours après sa démission à la suite d'une réorganisation collective dont « Libé » donnera le spectacle toute son existence, notre philosophe est incorporé dans le « directoire chargé de recomposer l'équipe pour la rentrée » mis en place par Serge July en juin 1974. De même, à l'occasion du « spécial souscription » lancé pour la rentrée d'octobre, le nom de Sartre figure, en bonne place, dans le collectif d'animation. D'ailleurs, « Libé » n'a-t-il pas fait paraître un encadré : « Sartre fait partie de l'équipe de Libération » ?

En fait, si l'existence du philosophe se déroulait, pour nous, en filigrane, il n'en était pas de même pour l'extérieur. Libé se présentait comme le journal de Sartre. Ainsi imposait-il le respect et suscitait-il des égards. « On ne touche pas à M. de Voltaire », avait déclaré de Gaulle à son propos. Les incartades d'un prix Nobel sont à pardonner, ceux d'un garnement à punir. A cette époque, Sartre jouit, encore, d'une réelle aura. Cette vérité s'impose autant à Serge July qu'à nos créanciers. Car Libé n'est pas sorti d'affaire, son manteau de dettes lui pèse lourdement sur les épaules, son avenir est plein d'une grande incertitude. Les huissiers rôdent, mais aucun n'osent déployer les grands moyens. Quiconque se serait permis de liquider les Editions Libération, avec Sartre comme associé-gérant, était assuré d'un scandale. Mettre en faillite un prix Nobel est impensable. En ces temps là, on avait le respect dû aux intellectuels reconnus.

Nous pouvions nous passer du Sartre directeur, mais son nom se révélait précieux. Il était, pour certains d'entre nous, une assurance tous risques, à toute épreuve et à moindre coût. D'ailleurs, pourquoi avoir des scrupules ? Il acceptait, sans broncher, cette condition de parapluie. Le philosophe a une influence considérable sur le monde des idées du milieu du XXe siècle. Il est le théoricien de la liberté, concédant à l'homme de choisir sa vie. Malgré cela, il s'est laissé manipuler par des jeunes gens en mal de reconnaissance et dont beaucoup n'avaient jamais lu une ligne de son œuvre. Vu de l'extérieur, le statut de directeur de « Libé » qu'il accepte par engagement, est en tout point semblable à celui de « La Cause du Peuple » qu'il endosse par compassion ».

• ROLE ET RESPONSABILITE DE L'HISTORIEN[2412]

« On s'interroge beaucoup aujourd'hui sur le rôle de l'historien dans un monde en rapide mutation. Les uns demandent au passé de leur fournir une explication ou une justification du présent. D'autres y cherchent des racines constitutives d'identité ou bien des clefs pour l'avenir. Plus que jamais ce que Lucien Febvre concevait comme la fonction sociale de l'historien (« organiser le passé en fonction du présent ») est à l'ordre du jour.

[2412] François Bédarida « Praxis historienne et responsabilité », in Diogène N°168 « La responsabilité sociale de l'historien », Paris, Gallimard, 1994.

D'où une responsabilité accrue vis-à-vis du corps social, puisque le savoir ainsi produit se trouve authentifié par une estampille « scientifique ».

Devant les attentes de la société et devant l'attention du public, voilà l'historien sommé de démêler l'écheveau et de fournir un fil conducteur, le plus souvent en alliant sa fonction critique avec une fonction civique et une fonction éthique. Même s'il ne s'agit point par cet appel à l'expertise savante d'ériger l'historien en augure patenté de la cité, on doit souligner qu'une telle prise de parole en réponse aux questionnements du temps, à condition de s'exercer dans l'observance stricte des règles du métier, est d'une parfaite légitimité en donnant à l'histoire son épaisseur signifiante.

(…) Certes, on peut soutenir, comme le disait Ranke dans sa leçon magistrale en 1836, que l'étude de l'histoire et le progrès du savoir, au lieu d'améliorer la conduite des affaires humaines, ont eu davantage d'effets négatifs que positifs. Mais en réalité l'histoire, bien plutôt que des réponses, produit surtout des questions.

Ces questions aujourd'hui taraudent d'autant plus les esprits que notre temps est marqué par la désagrégation des certitudes et la débâcle des idéologies et qu'à la crise des philosophies de l'histoire s'ajoute un éclatement de la connaissance historique par suite de l'annexion du territoire de l'historien à de nouveaux champs jusqu'ici inexplorés. Cependant l'historien a beau être à l'écoute du monde qui l'entoure, pour lui la voie est étroite entre les deux missions contradictoires qu'il a à remplir. D'une part, il lui faut se dissocier des mythes véhiculés par la conscience commune et des déformations de la mémoire collective et leur opposer un discours démystificateur, à la fois documenté et rationnel. D'autre part, en tant que bâtisseur et diffuseur d'un savoir, il contribue à former la conscience historique et la mémoire de ses contemporains. Autrement dit, chez lui, l'acteur social est inséparable du chercheur.

De là le recours fréquent de la part du public à son arbitrage et à son autorité, en lui reconnaissant un statut de médiateur entre le présent et le passé. A cet égard, il n'est que voir les grandes controverses historiographiques portant sur des enjeux nationaux qui ont récemment secoué l'Allemagne (les affrontements scientifico-politico-moraux de l'Historikerstreit), la France (c'est le cas de la commémoration du bicentenaire de la Révolution ou du débat récurrent sur Vichy), l'Italie (où la question de la nature du fascisme, de sa place dans l'histoire du pays et de ses résurgences demeure brûlante).

Cependant si l'histoire, comme l'a soutenu Huizinga, est un moyen pour la société de prendre conscience de ce qu'elle est – dans sa texture comme dans son mouvement -, encore faut-il, si on veut éviter son instrumentalisation au milieu de la nébuleuse des mythologies et des propagandes, que la construction historiographique respecte deux critères de base : une relation cohérente et explicative entre les sources et la réalité référentielle dont ces indices sont la trace ; un savoir élaboré selon une méthode scientifique contrôlée et appropriée à son objet en suivant une logique d'intelligibilité et de communication.

C'est pourquoi l'exercice de la responsabilité par l'historien dans sa sphère propre implique deux conditions. D'abord l'indépendance, qu'elle soit politique ou intellectuelle, sociale ou financière : c'est l'exigence de liberté. Ensuite le respect scrupuleux et minutieux des canons de la discipline : c'est l'exigence de la vérité (…) »

• CE QU'« INTELLECTUEL » PEUT VOULOIR DIRE[2413]

« Intellectuel peut signifier trois choses : c'est d'abord un adjectif qui s'applique non à des individus mais à des actes, qu'il spécifie comme acte de pensée. Agir avec sa pensée est le propre de n'importe qui, donc de personne en particulier. Pour devenir un substantif, le terme devrait s'appliquer à une classe d'individus dont le propre serait de ne faire que des actes de pensée ou des actes qui, seuls, seraient proprement de la pensée. Il est aussi difficile d'isoler l'activité qui ne serait que de la pensée que l'identité sociale à laquelle cette activité pure correspondrait.

(…) L'adjectif « intellectuel » impose à l'inverse cette autre tautologie que seuls pensent ceux qui pensent : ceux à qui la pensée appartient, ceux dont elle est le titre spécifique. Tautologie inégalitaire contre tautologie égalitaire. La tautologie inégalitaire est ce sans quoi aucune hiérarchie sociale ne peut se penser. Le problème est qu'elle ne peut fonctionner elle-même que sur la base de la tautologie égalitaire. Il faut présupposer l'égalité intellectuelle pour expliquer l'inégalité aux inégaux. C'est le paradoxe théorisé, il y aura bientôt deux siècles, par Joseph Jacotot[2414] (...), avec toutes les conséquences qui s'en déduisent.

[2413] Jacques Rancière, Lignes N°32 Oct. 1997, pp. 116-120.

[2414] Jacques Rancière «Le maître ignorant», Paris, Fayard, 1987.

L'ensemble de ces conséquences définit une activité spécifique, celle qui mérite proprement le nom de politique et qui n'est rien d'autre que la confrontation de la tautologie égalitaire avec la tautologie inégalitaire. Cette confrontation remet en jeu les noms du partage inégalitaire. Elle rouvre les catégories sociales, les catégories d'assignation inégalitaire à une subjectivation égalitaire. « Intellectuel » prend alors un troisième sens, le sens d'une catégorie politique, le sens d'une énonciation qui manifeste la contradiction inhérente à ce nom. Un manifeste d'« intellectuels » - à propos d'une guerre, d'une grève, d'une loi...- est tout autre chose qu'un rassemblement d'esprits éclairés, donnant sur la situation de conflit le point de vue de la science objective, de la pensée désintéressée ou de la morale universaliste. C'est une subjectivation polémique du rapport entre la tautologie égalitaire impliquée dans le premier sens d'« intellectuel » et la tautologie inégalitaire impliquée dans le second. Cette mise en scène de la contradiction est le propre de toute subjectivation politique. Et la remise en jeu du terme « intellectuel », est, en son principe, du même ordre que le furent, en leur temps, celle des termes « ouvrier » ou « prolétaire ». Ces noms ne signifient en effet aucun groupe objectivable, caractérisé par son activité industrielle ou son absence de ressources. Comme noms de sujets politiques, ils remettaient en jeu un terme signifiant l'exclusion de l'ordre de la pensée pour en faire le nom de n'importe quoi, de n'importe quel être « intelligent ». « Intellectuel » et « ouvrier » -comme noms de sujets politiques sont des termes symétriques, des noms qui retournent semblablement l'ordre inégalitaire pour énoncer et manifester l'égalité de n'importe qui avec n'importe qui.

(...) Il faut donc inverser la doxa qui reconnaît aux intellectuels autorité dans les choses de l'esprit, en leur contestant l'intervention dans les choses de la politique. La figure du spécialiste des choses de l'esprit relève de la bouffonnerie, tout comme l'entreprise de réunir des intellectuels pour la tâche spécifique de penser. Le nom d'intellectuel ne veut dire quelque chose que comme catégorie du partage de la pensée et de l'action politique. Il n'y a ni devoir envers la communauté qui pousse les « intellectuels » à l'énonciation politique ni honte de leurs privilèges qui devrait les en écarter. Tout simplement parce qu'il n'y a pas de sujet collectif identifiable sous ce nom avant sa manifestation en acte. C'est dire aussi qu'aucune description du personnage social « intellectuel » n'expliquera jamais la raison de cette manifestation. Et il n'y a pas plus de lien naturel entre la condition du savant et la cause de la liberté que de vocation spécifique de l'artiste et du poète à résister aux pouvoirs. La « condition intellectuelle » n'est que la condition générale de l'animal humain, comme animal saisi par les mots qui tranchent le cours « normal » de la vie individuelle et collective. Les manifestes intellectuels d'aujourd'hui, comme les manifestes ouvriers d'hier, rassemblent des individus non point selon leur occupation ou leur compétence, mais selon leurs parcours singuliers dans le monde de l'égalité des êtres parlants, selon leur expérience particulière de cette propriété générale de l'animal littéraire qui fonde l'animal politique : expérience d'une communauté suspendue au trajet hasardeux des mots entre les corps, à la mesure risquée de leur juste incarnation, entre le rien de l'inexistence et le tour de l'incorporation. »

• LES MEDIAS ET LA CRISE[2415]

« L'ouverture de l'histoire sur la sphère politico-médiatique a engendré des malentendus qui ont pris ces derniers temps une ampleur considérable, surtout en histoire contemporaine. Ce ne sont pas ici les différences de langage qui sont ici en cause. Les historiens préoccupés de garder le contact avec le grand public évitent soigneusement en général tout emprunt au « jargon » des sciences sociales. Le problème central auquel ils se heurtent tient à la définition des rapports entre « histoire » et « mémoire » et à la délimitation des sphères de compétences entre l'historien-journaliste et le journaliste-historien. Si elle n'a pas mis fin aux recherches développées par les « amateurs » n'appartenant pas au monde universitaire, la professionnalisation de la discipline a eu pour effet de séparer nettement les genres et les sphères d'activité propres à chacun des deux milieux.

Comme le soulignait il y a quelques années François Bédarida, « au fond chaque secteur possède son statut et ses sanctions propres. A l'histoire universitaire et savante reviennent la compétence, la scientificité, le recours à la communauté professionnelle internationale. A l'histoire indépendante et médiatisée le succès et le nombre ». Mais les interférences de plus en plus nombreuses entre les deux milieux ont remis en cause cette répartition. Recherchant elle aussi le succès et le nombre, la « nouvelle histoire » a réhabilité des questions (concernant la vie quotidienne notamment) qui étaient l'apanage de la « petite histoire ». Du coup, celle-ci a retrouvé « une certaine légitimité aux yeux de l'histoire universitaire considérée comme noble ». En tournant leurs investigations vers le « temps présent » et en créant un institut du même nom, les historiens ont renoncé à la distance temporelle que leurs prédécesseurs « positivistes » avaient conçue comme un rempart contre l'intrusion des passions et

[2415] Gérard Noirel « Sur la « crise » de l'histoire », Paris, Belin, 1996.

des intérêts dans la recherche scientifique, comme un moyen de préserver l'objectivité et l'autonomie de la discipline. Etant donné qu'un grand nombre des questions d'histoire contemporaine sont aussi des problèmes « d'actualité » - du fait notamment que certains des acteurs du passé proche sont encore en vie, exerçant parfois des responsabilités éminentes -, elles intéressent à la fois les journalistes et les historiens. Dans le même temps les historiens sont de plus en plus souvent sollicités comme experts, soit à l'occasion des procès judiciaires (comme l'affaire Touvier) et des polémiques publiques lancées par des historiens occasionnels spécialisés dans la mise en cause des grandes figures de la République, soit pour répondre aux provocations « négationnistes » de l'extrême droite (niant la réalité des chambres à gaz). La multiplication de ce genre de sollicitations assuré à l'historien du temps présent une notoriété que ses travaux ne lui auraient sans doute pas donnée, mais en contrepartie elle aggrave la confusion entre recherche historique et investigation journalistique. L'ampleur et la nature du débat qu'a suscité le livre du journaliste Pierre Péan sur « la jeunesse de Mitterrand », à la fin 1994, en constituent la meilleure illustration. Au prix d'une fascinante inversion des règles qui gouvernaient jusqu'ici les relations entre deux milieux, ce sont les historiens qui désormais rendent compte dans la presse des ouvrages historiques publiés par les journalistes. Ces interférences croissantes constituent une source de tension qui apparaît comme un signe supplémentaire de la « crise de l'histoire ».

L'histoire contemporaine tend à devenir un champ de bataille qui oppose des historiens appartenant à des cercles très différents. Dans un ouvrage qu'il a publié récemment avec un journaliste, Henry Rousso justifie la suprématie des historiens « professionnels » en invoquant le fait qu'ils sont « soumis, de par leur métier, à une éthique, à une responsabilité dans la diffusion des connaissances, des règles et des principes qu'ignorent superbement certains qui s'abritent derrière le label du « journalisme d'investigation historique » ou de toute autre appellation non contrôlée du même ordre. Cette apologie de la compétence est fermement critiquée par ceux qui défendent les intérêts de la « petite histoire ». « Je ne vois pas pourquoi on serait moins historien sous prétexte que l'on a un style plus vivant et plus accessible », écrit le représentant des éditions Perrin (qui détient 60% du marché que représente cette littérature historique). « Decaux, Castelot et les autres écrivains de l'histoire vivante sont victimes d'un complot de la part de chercheurs et d'universitaires jaloux qui leur en veulent de savoir à la fois instruire et distraire ». Sur le bord opposé, des historiens appartenant à des institutions périphériques dénoncent les confusions entre histoire du temps présent et journalisme. Dans son ouvrage, Sonia Combes attaque « celui qui ne sait pas résister aux sirènes de son temps, préfère déserter les terrains minés et adopter la position médiane du publiciste, ce journaliste-essayiste, à laquelle l'encourage sa sollicitation par les médias ». Elle met en cause l'adaptation de son discours à ce qu'il croit que la société est prête à entendre, (…) cette pensée qui concilie les points de vue qu'il professe et qui signifie le renoncement à sa mission de chercheur, l'appauvrissement de sa pensée pour autant qu'elle ne soit pas entièrement contaminée par le Zeitgeist, l'air du temps étant le premier danger de cet idéologue particulier qu'est l'historien-publiciste. D'où son irritation devant ces outsiders qui empiéteraient sur son terrain auxquels il n'est pas dépourvu de pouvoir (à travers la presse dont il est devenu conseiller) pour les discréditer. »

• COMMENT LE PHILOSOPHE COMMUNIQUE-T-IL[2416] ?

« Les cours ont été toute une partie de ma vie, je les ai faits avec passion. Ce n'est pas du tout comme des conférences, parce qu'ils impliquent une longue durée, et un public relativement constant, quelquefois sur plusieurs années. C'est comme un laboratoire de recherches : on fait cours sur ce qu'on cherche et pas sur ce qu'on sait. Il faut préparer longtemps pour avoir quelques minutes d'inspiration. J'ai été content d'arrêter quand j'ai vu qu'il me fallait préparer de plus en plus pour avoir une inspiration plus douloureuse. Et l'avenir est sombre parce qu'il devient de plus en plus difficile de faire de la recherche dans les universités françaises.

Je n'ai jamais dit à ce public ce qu'il avait été pour moi, ce qu'il m'avait donné. Rien ne ressemblait moins à des discussions, et la philosophie n'a strictement rien à voir avec une discussion, on a déjà assez de peine à comprendre quel problème pose quelqu'un et comment il le pose, il faut seulement l'enrichir, en varier les conditions, ajouter, raccorder, jamais discuter. C'était comme une chambre d'échos, une boucle, où une idée revenait comme si elle était passée par plusieurs filtres. C'est là que j'ai saisi à quel point la philosophie avait besoin, non seulement d'une compréhension philosophique, par concepts, mais d'une compréhension non philosophique, celle qui opère par percepts et affects. Il faut les deux. La philosophie est dans un rapport essentiel et positif avec la non-philosophie : elle s'adresse directement à des non-philosophes. Prenez le cas le plus étonnant, Spinoza : c'est le philosophe absolu, et l'Ethique est le grand livre du concept. Mais en même

[2416] Gilles Deleuze « Pourparlers. A propos des sociétés de contrôle», Paris, Minuit, 1978, pp.190-191, 211, 218.

temps le philosophe le plus pur est celui qui s'adresse strictement à tout le monde : n'importe qui peut lire l'Ethique, s'il se laisse suffisamment entraîner par ce vent, ce feu.

(…) Leibniz est fascinant parce qu'aucun philosophe peut être n'a créé plus que lui. Ce sont des notions extrêmement bizarres en apparence, presque folles. Leur unité semble abstraite, du type « Tout prédicat est dans le sujet », seulement le prédicat n'est pas un attribut, c'est un événement, et le sujet n'est pas un sujet, c'est une enveloppe. (…) Chez Leibniz, tout est événement. »

• QU'EST-CE QU'UNE VERITE QUAND TOUT EST CONFUSION ?

Quelques dires de René Char

« Tout ce que nous accomplissons d'essentiel à partir d'aujourd'hui, nous l'accomplirons faute de mieux. Sans contentement ni désespoir. Pour seul soleil : le boeuf écorché de Rembrandt. Mais comment se résigner à la date et à l'odeur sur le gîte affichées, nous qui, sur l'heure, sommes intelligents jusqu'aux conséquences ?

Une simplicité s'ébauche : le feu monte, la terre emprunte, la neige vole, la rixe éclate. Les dieux-dits nous délèguent un court temps leur loisir, puis nous prennent en haine de l'avoir accepté. Je vois un tigre. Il voit. Salut. Qui, là, parmi les menthes, est parvenu à naître dont toute chose, demain, se prévaudra ?[2417] »

« Certaines époques de la condition de l'homme subissent l'assaut glacé d'un mal qui prend appui sur les points les plus déshonorés de la nature humaine. Au centre de cet ouragan, le poète complètera par le refus de soi le sens de son message, puis se joindra au parti de ceux qui, ayant ôté à la souffrance son masque de légitimité, assurent le retour éternel de l'entêté portefaix, passeur de justice[2418] ».

« L'éternité n'est guère plus longue que la vie[2419] »

« Combien confondent révolte et humeur, filiation et inflorescence du sentiment. Mais aussitôt que la vérité trouve un ennemi à sa taille, elle dépose l'armure de l'ubiquité et se bat avec les ressources mêmes de sa condition. Elle est indicible la sensation de cette profondeur qui se volatilise en se concrétisant[2420] ».

« La liberté n'est pas ce qu'on nous montre sous ce nom. Quand l'imagination, ni sotte ni vile n'a, la nuit tombée, qu'une parodie de fête devant elle, la liberté n'est pas de lui jeter n'importe quoi pour tout infecter. La liberté protège le silence, la parole et l'amour. Assombris, elle les ravive ; elle ne les macule pas. Et la révolte la ressuscite à l'aurore, si longue soit celle-ci à s'accuser. La liberté, c'est de dire la vérité, avec des précautions terribles, sur la route où TOUT se trouve [2421].»

• MA RENCONTRE AVEC JEAN CAVAILLES, CE RESISTANT DE LA PREUVE[2422]

« Nous nous sommes rencontrés pour la première fois, Jean Cavaillès et moi, au congrès de philosophie de Prague, en 1934. Notre sympathie fut immédiate. Je fus tout de suite frappé de la sûreté et de l'ampleur du savoir de mon ami. Durant le congrès Descartes, en 1937, nous ne nous quittâmes guère. Les thèses de Cavaillès étaient au point. Comme il le disait : ses thèses achevées, il allait pouvoir travailler. Et nous fîmes des projets : défendre ensemble la pensée rationnelle, rappeler la philosophie aux exigences de la preuve. J'admirais la rigueur d'une philosophie qui se voulait démonstrative. Déjà dans la pensée abstraite, Jean Cavaillès avait une volonté de héros.

Et quelle émouvante découverte de trouver alliée à un esprit si lucide une âme si sensible ! Naquit bien vite entre nous une amitié affectueuse qui augmentait à chaque entrevue. Il vint à Dijon au temps où la vie était belle. Combien nous étions heureux, ma fille et moi, de le recevoir dans notre simple maison, près des arbres, au jardin, au verger. Il apportait avec lui ce sens de la vie intime qui ne déplace rien dans la plus secrète intimité.

A l'arrivée de Jean Cavaillès à la Sorbonne, au début de 1941, nous nous retrouvâmes, liés dans la même peine, comme quelques temps auparavant nous l'étions dans le bonheur de penser d'accord. Il aimait venir dans notre

[2417] René Char « Contre une maison sèche » in « Le nu perdu », 1965.

[2418] René Char « Seuls demeurent », 1938/1944, in « Fureur et mystère ».

[2419] René Char « Feuillets d'Hypnos », 1943/1944, in « Fureur et mystère ».

[2420] René Char « Feuillets d'Hypnos ».

[2421] René Char « Après », 1958, in « Recherches de la base et du sommet ».

[2422] Lettre de Gaston Bachelard en 1950 in « Jean Cavaillès, un philosophe dans la guerre 1903-1944 », op. cité.

petit appartement. Nous parlions là si librement ! Aux heures mêmes où les épreuves s'accumulaient, Cavaillès rendait l'espérance, car il travaillait, avec une volonté de fer, à réaliser cette espérance.

(…) L'œuvre de Cavaillès n'est pas une œuvre qu'on puisse résumer. On ne peut même pas en dégager les caractères généraux, car tous les chapitres et les pages elles-mêmes, ont été écrits avec une volonté de ne donner que l'essence des pensées. Rien de superflu, rien même d'explicatif, dans un tel exposé. L'auteur s'adresse à un lecteur instruit, et il va tout de suite à la connaissance en pleine maturité. Il faudrait donc un commentaire détaillé pour révéler ligne par ligne toute la richesse des livres.

En travaillant d'une manière aussi serrée, Cavaillès obéissait à un idéal. Il voulait écarter de la pensée philosophique tout ce qui fût détente, tout ce qui pouvait paraître déclin de la preuve. Pour lui, le vraisemblable, le plausible n'étaient que de fausses valeurs, la vraisemblance ne préparait pas la vérité qu'il aimait en spinoziste. Pour Cavaillès, toute pensée pure devait être une pensée sûre, pensée discursivement attachée à ses critères. La pensée philosophique ne pouvait donc être le don contingent d'une heure d'inspiration, la soudaine lumière d'une intuition heureuse. Elle devait être une construction gagnée par une nécessité, vérifiée par un accord des meilleurs esprits, des plus acharnés travailleurs. Un rationalisme suivant une lente croissance historique ne lui suffisait pas. Il estimait que la science mathématique nous installait d'emblée dans une pensée abstraite, autonome. Cavaillès, fidèle à cette autonomie rationnelle, a vraiment vécu l'essor de la pensée de l'Analyse moderne.

(…) Même sa thèse complémentaire, qui a pour titre : « Remarques sur la formation de la théorie abstraite des ensembles : étude historique et critique », ne prend pas vraiment l'allure d'un préambule historique. Elle réunit plutôt des valeurs et des faits. Aussi, pour bien lire Cavaillès, il faut que le lecteur valorise en quelque sorte sa propre pensée, qu'il réalise en lui-même une conscience d'apodicticité.

(…) Quand on suit, dans le livre de Cavaillès, le récit de ces créations successives d'ensembles aux puissances différentes, on est amené à conclure que la plus grande rigueur et la plus grande richesse sont du côté de la plus grande abstraction. Il y a là une conclusion qui va à l'encontre de tout ce que répète une philosophie empirique de l'abstraction. Et Cavaillès dit justement : « Ce n'est que par un préjugé réaliste que nous nous préoccupons d'objets, alors que importe, dans la succession de nos affirmations, ce qui régit cette succession, à savoir le travail intellectuel effectif [2423]».

C'est ce travail intellectuel effectif qui était, pour Cavaillès, l'intérêt dominant de la philosophie mathématique contemporaine et c'est en fonction de la création mathématique que Cavaillès, avec une vue philosophique d'une singulière profondeur, voyait se poser le problème du fondement en mathématiques. Ainsi considéré, le problème du fondement n'est plus un simple problème de logicien, une simple recherche d'une parfaite rigueur assurant des intuitions premières ; ce n'est pas non plus la découverte d'une réalité platonicienne qui attendrait l'effort de l'esprit humain, réalité déjà faite. On ne peut plus traiter le problème du fondement comme un problème à part qu'on pourra résoudre dans une simple tâche de réduction. En lisant la thèse principale de Cavaillès, on comprendra que le problème du fondement est inséparable de la création de nouveaux êtres mathématiques. Il faut fonder en créant et créer en fondant ».

• LA VERITE ET LE REPORTAGE[2424]

« David Kerry est accoudé sur la rambade d'un café triste, au dessus de la Tamise. Il a rendez-vous avec Kassim Hamdani, scientifique irakien qui travaillait sur le programme d'armement de Saddam Hussein. Nous sommes l'été 2003. Ancien inspecteur de l'ONU et expert auprès du ministère britannique de la Défense, le docteur Kelly est accusé d'avoir informé la presse sur la manipulation de preuves justifiant la guerre en Irak. Maintenant, les deux hommes sont assis autour d'une petite table ronde. Quelques jours plus tard, le l8 juillet, Kelly mettra fin à ses jours.

« Comment allez-vous ? » demande David Kelly. « Plus vieux, plus gros. Mes enfants me manquent », répond Kassin Hamdani. « Qu'est-ce que je peux faire ? » « Ne pas dire aux Américains où me trouver. » Kelly sourit. « Ils vous accueilleraient pourtant à bras ouverts. Dites-leur où sont cachées les armes chimiques et ils vous donneront une grosse récompense ». Ils refuseraient d'entendre ce que j'aurai à leur dire, tout comme vous l'avez refusé il y a cinq ans ». Le professeur sourit toujours. Voix lasse. « Ah oui... Il n'y a pas d'armes de destruction massive. Saddam Hussein les aurait toutes détruites ». « J'ai appris que vous étiez entré au siège

[2423] Jean Cavaillés «Méthode axiomatique et formalisme», op. cité, p. 77.

[2424] Sorj Chalandon, « Après Coup » sur le téléfilm de Peter Kosminsky sur Arte (Libération 26 juillet 2005.

de la Sécurité irakienne lors d'un récent voyage à Bagdad ? » demande Hamdani. « Oui, c'est exact ». « Les Américains gardent le bâtiment pendant deux semaines et ensuite, ils s'en vont. Vous arrivez et vous trouvez tous les dossiers détruits. Si ces dossiers prouvaient que nous disposions d'armes biologiques, ils se seraient précipités sur le toit pour le hurler au monde. » « Pourquoi Saddam nous a chassés en 1998 ? Pourquoi a-t-il fait obstruction à nos recherches en entravant toutes nos enquêtes ? Pourquoi a t-il fallu qu'il se comporte comme s'il avait quelque chose à cacher ? » »Et pourquoi, vous qui connaissez l'Irak aussi bien, continuez-vous à poser des questions aussi stupides ? Saddam Hussein a bâti son régime sur la terreur, sur une force implacable constituée d'armes chimiques et bactériologiques. Si jamais il détruit ces armes, il sait qu'il sera renversé, mais s'il ne les détruit pas, il sait de l'Occident risquer de l'envahir. Alors ? Il détruit son arsenal pour vous calmer, vous. Mais prétend n'en avoir rien fait pour éviter un putsch de ses généraux. Et Saddam a perdu. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas réalisé que Bush envahirait l'Irak quoi qu'il fasse. » « Je ne vous crois pas », murmure David Kelly. « Pourquoi vous mentirais-je, aujourd'hui ? », répond Kassim Hamdani. »

• BAUDRILLARD DECODE « MATRIX [2425]»

Baudrillard vient de virtualiser Neo ! Référence pour les frères Wachowski, le grand sociologue de la postmodernité commente pour nous cette déroutante paternité.

N.O - Vos réflexions sur le réel et le virtuel sont l'une des références avancées par les réalisateurs de « Matrix ». Le premier épisode vous citait explicitement et l'on y apercevait même la couverture de « Simulacres et simulations », paru en 1981. Cela vous surprend ?

Jean Baudrillard. – Il y a un malentendu bien sûr, c'est la raison pour laquelle j'hésitais jusque-là à parler de « Matrix ». Le staff des Wachowski m'avait d'ailleurs contacté après le premier épisode pour m'impliquer dans les suivants, mais ce n'était pas concevable ! (Rires) Au fond, c'est un peu la même méprise qu'avec les artistes situationnistes à New York dans les années 1980. Ces gens prennent l'hypothèse du virtuel pour un état de fait et la transforment en fantasme visible. Mais le propre de cet univers, c'est justement qu'on ne peut plus utiliser les catégories du réel pour en parler.

N.O – Le lien entre ce film et la vision que vous développiez, par exemple, dans « le Crime parfait » est cependant assez frappant. Cette évocation d'un « désert du réel », ces hommes spectres totalement virtualisés, qui ne sont plus que la réserve énergétique d'objets pensants…

J. Baudrillard. – Oui, mais il y a déjà eu d'autres films qui traitaient de cette indistinction croissante entre le réel et le virtuel : « The Truman Show », « Minority Report » ou même « Mulholland Drive », le chef-d'œuvre de David Lynch. « Matrix » vaut surtout comme synthèse paroxystique de tout ça. Mais le dispositif y est plus grossier et ne suscite pas vraiment le trouble. Ou les personnages sont dans la matrice, c'est-à-dire dans la numérisation des choses. Ou ils sont radicalement en dehors, en l'occurrence à Zion, la cité des résistants. Or ce qui serait intéressant, c'est de montrer ce qui se passe à la jointure des deux mondes. Mais ce qui est avant tout gênant dans ce film, c'est que le problème nouveau posé par la simulation y est confondu avec celui, très classique, de l'illusion, qu'on trouvait déjà chez Platon. Là, il y a un vrai malentendu.

Le monde vu comme illusion radicale, voilà un problème qui s'est posé à toutes les grandes cultures et qu'elles ont résolu par l'art et la symbolisation. Ce que nous avons inventé, nous, pour supporter cette souffrance, c'est un réel simulé, un univers virtuel d'où est expurgé ce qu'il y a de dangereux, de négatif, et qui supplante désormais le réel, qui en est la solution finale. Or, « Matrix » participe complètement de ça ! Tout ce qui est de l'ordre du rêve, de l'utopie, du fantasme y est donné à voir, « réalisé ». On est dans la transparence intégrale. « Matrix », c'est un peu le film sur la Matrice qu'aurait pu fabriquer la Matrice.

N.O. – C'est aussi un film qui entend dénoncer l'aliénation techniciste et qui joue en même temps entièrement sur la fascination exercée par l'univers numérique et les images de synthèse…

J. Baudrillard.- Ce qui est très frappant dans « Matrix 2 », c'est qu'il n'y a pas une lueur d'ironie qui permette au spectateur de prendre ce gigantesque effet spécial à revers. Pas une séquence qui aurait ce « punctum » dont parle Barthes, ce truc saisissant qui vous mette face à une véritable image. C'est du reste ce qui fait du film un symptôme instructif et le fétiche même de cet univers des technologies de l'écran, où il n'y a plus de distinction entre le réel et l'imaginaire. « Matrix » est à cet égard un objet extravagant, à la fois candide et pervers, où il n'y a ni en deçà ni au-delà. Le pseudo-Freud qui parle à la fin du film le dit bien : à un moment,

[2425] Aude Lancelin « Pourquoi ce film passionne les philosophes », Le Nouvel Observateur 19-25 juin 2003.

on a dû reprogrammer la Matrice pour intégrer les anomalies dans l'équation. Et vous, les opposants, vous en faites partie. On est donc, semble-t-il, dans un circuit virtuel total où il n'y a pas d'extérieur. Là encore, je suis en désaccord théorique (Rires). « Matrix » donne l'image d'une toute-puissante monopolistique de la situation actuelle, et collabore donc à sa réfraction. Au fond, sa dissémination à l'échelle mondiale fait partie du film lui-même. Là, il faut reprendre McLuhan : le message, c'est le médium. Le message de « Matrix », c'est sa diffusion elle-même, par contamination proliférante et incontrôlable.

N.O.- Il est assez frappant aussi de voir que désormais tous les grands succès du marketing américain, de « Matrix » au dernier Madonna, se présentent explicitement comme des critiques du système qui les promeut massivement…

J. Baudrillard. – C'est même ce qui rend l'époque assez irrespirable. Le système produit une négativité en trompe-l'œil, qui est intégrée aux produits du spectacle comme l'obsolescence est incluse dans les objets industriels. C'est du reste la façon la plus efficace de verrouiller toute alternative véritable. Il n'y a plus de point oméga extérieur sur lequel s'appuyer pour penser ce monde, plus de fonction antagoniste, il n'y a plus qu'une adhésion fascinée.

Mais il faut savoir pourtant que plus un système approche de la perfection, plus il approche de l'accident total. C'est une forme d'ironie objective, qui fait que rien n'est jamais joué. Le 11 septembre participait de ça, bien sûr. Le terrorisme n'est pas une puissance alternative, il n'est jamais que la métaphore de ce retournement presque suicidaire de la puissance occidentale sur elle-même. C'est ce que j'ai dit à l'époque et qui n'a pas été accepté. Mais il n'y a pas à être nihiliste ou pessimiste face à ça. Le système, le virtuel, la Matrice, tout ça retournera peut-être aux poubelles de l'histoire. La réversibilité, le défi, la séduction sont indestructibles ».

• MATRIX : « UNE MATRICE A PHILOSOPHIES [2426]»

« Face à « Matrix », les « penseurs » sont partagés entre deux attitudes également condescendantes : l'amusement à voir leurs pairs convoqués à Hollywood (de Platon à Baudrillard) et l'irritation devant la candeur théorique de ce qui leur apparaît comme une version cyberpunk de la philo pour terminales (le déterminisme et le libre arbitre, la réalité et l'apparence, etc.) Mais la vérité est que « Matrix » se passe fort bien des philosophes. Le film porte en lui-même son propre commentaire. Il ne mobilise pas la philosophie : il cherche à se substituer à elle. Il est lui-même une matrice à philosophies.

On n'a d'ailleurs pas assez prêté attention à sa forme : construit comme une dissertation en trois parties sur le thème de la liberté humaine ou de la puissance du Réel, « Matrix » administre une démonstration en actes. La saga de « Star Wars » mêlait à une structure épique des thèmes métaphysiques et mythologiques. « Matrix » fait l'inverse : dans une structure argumentaire, il fait intervenir des motifs épiques qui le rendent recevables par l'industrie cinématographique et le grand public. On y trouve une des figurations les plus frappantes de l'inconsistance de la « matrice » sociale, où nous vivons pour l'essentiel comme des bêtes.

Mais aussi le prétexte à quelques spéculations : ou bien la réalité –Zion – est bien réelle, ou bien elle est elle-même un sous programme de la Matrice, et il n'y a rien d'extérieur mais seulement un circuit ininterrompu de simulations. C'est la première hypothèse, métaphysique ou paranoïaque, qui est la plus féconde. Dans le modèle du jeu vidéo, « le virtuel » et « la simulation » comptent d'ailleurs moins que la plasticité des lois de la nature et la possibilité d'intervenir sur les paramètres de la réalité (kung-fu, télékinésie). Mais l'enjeu le plus intéressant est sans doute l'alliance « posthumaine » de l'homme et de la machine : l'agent Smith sera le personnage du troisième épisode ».

• JEAN HATZFELD JOURNALISTE AVANT TOUT[2427]

En deux ouvrages, l'un sur les victimes, l'autre sur les bourreaux, Jean Hatzfeld est devenu le « griot » du génocide des Tutsis au Rwanda, commis au printemps 1994 : 800 000 morts. L'homme est sec, comme peut l'être un marcheur, le visage en lame de couteau, l'oeil attentif, bleu, très bleu. Un jean, un blouson sur le dos. A 54 ans, l'allure est légèrement voûtée. Il parle sans jamais élever le ton, parfois très bas, vers le chuchotement. Jamais péremptoire, il émane de lui une vraie humilité. Souvent, il hésite, « ne sait pas », revient sur une phrase pour la corriger. Journaliste depuis l977, une fois de plus, Jean Hatzfeld revient du Rwanda.

[2426] Elie During, professeur de philosophie à l'université de Paris X/Nanterre.

[2427] Sylvain Cypel, Patrick Swirc Le Monde 2, 21-27 mars 2004, Le Grand Entretien, extraits.

- Dans votre dernier ouvrage « Une saison de machettes », vous insistez sur le fait que vous faites œuvre de littérature ?

J.H. : C'est une question de rapport au lecteur. Un bon journaliste répond bien aux questions que se posent les lecteurs. Il est un intermédiaire. Un écrivain se pose des questions à lui-même. Pour mes livres, je ne me suis plus posé la question des lecteurs. Disons que je suis journaliste et qu'en ce moment je suis un écrivain « accidentel ». Je ferais peut-être encore un livre, ou plusieurs, ou aucun, je n'en sais rien.

- Si ce n'est pas pour vos lecteurs, pour qui, pourquoi écrivez-vous ces livres ?

J.H : Pour moi, et pour les livres. Je n'ai pas écrit sur le génocide rwandais pour « transmettre » une mémoire ou rendre service aux victimes par compassion. Je ne me perçois pas comme un « passeur ». J'ai fait ces livres parce que j'en ai ressenti, moi, le besoin. Ca peut paraître dérangeant, mais c'est la vérité.

- Et sans écrire, vous continuez d'aller au Rwanda.

J.H : Oui. Dix fois depuis 1998. Cela m'obsède : il faut que j'y aille. Je retourne toujours au même endroit, à Nyamata. L'histoire continue : des génocideurs sortent de prison, réintègrent leurs parcelles ; certains sont même voisins des rescapés. C'est fascinant et terrible, et moi je suis encore dedans. Sans grands mots, j'aime ça ; actuellement, je ne peux m'en passer. Après le récit des victimes, je ne voyais pas l'utilité de faire celui des bourreaux. J'y allais et peu à peu, le livre a émergé. Maintenant, c'est pareil. J'y retourne sans projet précis. Le génocide rwandais, comme le génocide juif, est une histoire qui durera très longtemps.

- Avant d'aller au Rwanda, vous aviez lu des livres sur le génocide ou l'univers concentrationnaire ?

J.H : J'en avais lu certains, mais le sujet ne me préoccupait pas spécialement. En l997, j'écris mon premier livre sans rien lire d'autres sur la question. Pour le second, j'ai beaucoup lu ou relu : « Eichmann à Jérusalem » de Hannah Arendt (sur le procès, en Israël, en l961, de l'ordonnateur du transport des juifs vers les camps de la mort), de Raoul Hilberg (première somme historique sur la Shoah), le livre de Robert Antelme, ceux de Jorge Semprun, et tout Primo Levi. Lui, je ne cesse de le relire.

-Vous revendiquez le « travail littéraire » sur le témoignage, qui rendrait mieux compte des réalités du génocide.

J.H : Tout à fait. Les témoignages que je restitue sont « écrits », très travaillés. La supériorité de la littérature est simple : pourquoi les « Misérables » sont-ils un portrait social, politique et culturel de la France du XIXe siècle plus vrai que les témoignages historiques ? La construction littéraire permet d'approcher plus près la vérité. On m'a reproché d'avoir choisi une collection nommée « Fiction & Cie ». C'était volontaire. On m'a demandé : pourquoi ne pas publier les témoignages bruts, exhaustifs ? On m'a parlé de « respect des victimes ». non, pour donner tout leur sens à ces témoignages, il faut les inscrire dans la littérature. Ce n'est pas uniquement un travail sur le texte, mais aussi de montage.

Le livre se construit en fonction d'un crescendo libre. Sur un même thème, je retiens la phrase de tel rescapé ? Ca dépend : les témoignages ne doivent venir ni trop tôt ni trop tard. Mais la phrase semblable que je coupe d'un autre témoignage, je la tue. Ca paraît cruel, mais là réside la littérature. Je « tue » la phrase concernée : il ne faut pas chercher à éluder cela. Plus généralement, la mémoire évolue. Certains souvenirs persistent, d'autres se voilent. C'est ça, le montage littéraire.

- Dans le reportage aussi, on « monte » les témoignages.

J.H : Effectivement, la principale différence avec la littérature ne tient pas au montage, mais au rapport au temps. Comme reporter, il est rare de pouvoir décrire le vrai temps de la guerre : l'attente, l'ennui, le quotidien. On dépend beaucoup de ce que les responsables de la rédaction attendent, décident. Evidemment, dans un article, on écarte certains témoignages, on coupe les autres. Parfois, on ignore un témoin et on comprend plus tard qu'il était important. Il arrive aussi de « reconstruire » un témoignage. Quelqu'un qui risque sa peau, on modifie son identité. L'essentiel est de respecter ses propos. Le vrai problème est ailleurs : certains journalistes arrivent à la guerre avec des a priori et cherchent les « bons témoins » qui vont conforter leurs idées initiales.

- Les reproches de non-fiabilité des journalistes sont récurrents. Il n'y a jamais eu autant d'observatoires des médias, divers et variés, qu'aujourd'hui. Etant hors du métier depuis des années, diriez-vous que la presse est en crise ?

J.H : Oui, mais pas dans ce sens. Les problèmes qu'ont connus « Le Monde » ou le « New York Time », par exemple, ne sont ni importants ni nouveaux. On fait au journalisme un faux procès. Souvent, les lecteurs veulent qu'on écrive ce qu'eux ont envie de lire. Le journalisme est le bouc émissaire idéal de leur incompréhension.

C'est un symptôme néfaste mais inintéressant. Nous commettons des erreurs ? Oui. Il y a aussi des erreurs médicales, et on continue à se soigner à l'hôpital. En revanche, je déplore la tendance de plus en plus grégaire des journalistes : ils se déplacent ensemble, voient les mêmes choses, les mêmes gens. Et aussi le trop plein d'informations sur l'« événement ». Un traitement disproportionné donne à un événement une dimension qu'il n'a pas. En 1999, la guerre au Kosovo a été sur-couverte. Quelqu'un a écrit que c'était « la plus grande catastrophe humanitaire depuis la seconde guerre mondiale » ! Comme s'il n'y avait pas eu les guerres du Vietnam ou d'Algérie, le génocide au Cambodge… L'information, c'est comme la nourriture. Insuffisante, c'est l'anémie. Trop, c'est l'obésité. Croire qu'en donnant toujours plus d'infos on informe mieux est absurde.

- Quand, pour la première fois, entendez-vous le mot génocide ?

J.H : C'est compliqué, parce que le mot est tabou dans ma famille…. Alors qu'il y a eu des déportés dans ma famille. (…) Mon père a voulu vraisemblablement épargner ses huit enfants. C'était peut-être utopique, un peu idiot, mais il s'est dit qu'ils devaient devenir des Français « normaux », « libérés » d'un passé trop compliqué (…)

-Y a-t-il une relation entre ce passé personnel et votre sentiment, après le génocide tutsi, qu'un événement hors du commun s'est produit ?

J.H : Jusqu'à récemment, je ne faisais pas ce rapprochement. Je suis à Sarajevo lorsque deux copains photographes m'alertent sur le Rwanda, en mai 1994. Aucun signal ne s'allume dans ma tête. Je reste dans les Balkans. Le génocide se termine fin juin. Je passe l'été au Rwanda. Les médias ne parlent alors que des Hutus qui fuient le pays. En septembre, j'ai un déclic : l'effacement des rescapés me remémore Primo Levi. J'ai pensé : ce n'est pas un plantage banal des médias, on oublie les victimes. Je repars à Sarajevo, mais je relis Levi, en particulier « Les Naufragés et les Rescapés ». Est-ce lié à mon enfance ? A Sarajevo ? Je ne peux répondre. En octobre, j'ai la certitude qu'on ne peut pas traiter le Rwanda comme la Bosnie, qu'un événement immensément plus grave s'y est passé. Je me suis mis à lire et à m'intéresser beaucoup plus au Cambodge, à la Shoah.

- Dans « Une saison de machettes », votre premier constat est que le génocide est un phénomène inouï, le second est qu'il s'inscrit dans un déroulé guerrier parfaitement commun.

J.H : C'est vrai. La question du génocide s'est posée dans toutes les guerres que j'ai suivies. Mais seule une sur mille se transforme en génocide. Dans une guerre, le fleuve déborde, inonde tout. Le quotidien est entièrement modifié. C'est beaucoup de douleur, mais aussi des instants de formidable intensité. A Sarajevo, des gens ont la nostalgie de la guerre. Dans un génocide, on ne retrouve rien de ça : le fleuve s'assèche. Les Tutsis rescapés des marais n'ont pas eu un moment heureux, celui de se dire « On est vivant ». Et le génocideur n'est plus protégé de rien par sa culture, sa religion, son passé ou ses relations. Il se comporte comme un barbare de manière incompréhensible. Dans une guerre, on constate toujours des doutes, des complicités. Dans un génocide, cela disparaît.

- L'enseignant Jean-Baptiste vous dit : « Ce qui s'est passé à Nyamata, ce sont des agissements surnaturels de gens bien naturels ». Vous reprendriez à votre compte l'idée d'Arendt de la « banalité du mal » ?

J.H : Non, quand même pas. Son formidable travail de journaliste sur le procès Eichmann fait avancer la réflexion. Si la monstruosité réside dans la banalité elle-même, alors cette idée est juste. Mais au fond, l'expression me dérange. Le mal absolu n'est pas banal. C'est un non-sens de voir en Eichmann un être « normal ». Jean-Baptiste est un exécutant. Eichmann un planificateur du génocide juif. Sa « banalité » lui sert de défense.

(…) Là est la différence entre une guerre, avec ses actes horribles mais dont on comprend la logique, et le mystère du génocide. C'est en partie pour ça que j'ai troqué ma casquette de journaliste pour celle d'écrivain. Comme journaliste, on vous demande des éléments de compréhension. Au Rwanda, j'ai buté sur l'incompréhension journalistique.

- Est-ce le voyage, l'idée d'être ailleurs qui vous a amené au journalisme ?

J.H : J'ai toujours voyagé et aimé ça. Il existe deux sortes de voyageurs : ceux qui vont quelque part et ceux qui voyagent pour partir. Je fais plutôt partie de la seconde catégorie. J'ai fait de nombreux voyages de routard où l'on largue les amarres. Chez le reporter, je retrouve ça. Il faut partir dans l'instant. Beaucoup de journalistes n'apprécient pas. Moi, tout quitter sans savoir exactement ce qu'on va trouver, ça me convient bien. Pas pour oublier celui qu'on est, là où l'on est. Mais quand je suis amoureux, j'aime toujours ma compagne d'une manière idéale lorsque je suis loin. C'est un peu vrai du reste. Au loin, on a plus de facilité à évacuer les problèmes qu'à les résoudre. J'ai toujours eu des vies conjugales difficiles parce qu'au lieu de me marier ou de me séparer, je partais. Mais j'adore aussi le retour : quitter la guerre et se retrouver dans l'avion est un moment irréel.

- Dans « L'air de la guerre », vous avez raconté votre blessure en Bosnie, le 30 juin 1992. Depuis, vous n'aimez plus en parler.

J.H : Dans le fossé, je me sens mourir. La douleur, l'engourdissement, le froid, la vision qui s'éteint. Je revois alors mes fiancées. Je me souviens de la musique que j'associe à chacune. Je ne paniquais pas. Je trouvais ça triste. Comme si on disait à quelqu'un qu'il ne partira jamais plus en vacances. Mais je n'avais pas peur. Je n'en tire aucune gloire : je suis comme ça. J'ai cru y passer plusieurs fois dans mon métier : à Vukovar, en Croatie ; à Tripoli, au Liban ; en Haïti où j'ai failli me faire machetter. En 1999, j'ai été pris à Kinshasa par des militaires. Ils commencent à me frapper à coups de Kalachnikov, me faisaient relever et retomber. Un soldat m'a mis son arme sur la nuque. J'étais pressé que ça cesse. Il a tiré, mais il n'y avait pas de balle. Ils m'ont emmené en prison ; trois heures après j'étais sorti. Je suis retourné à l'hôtel, et je n'y ai plus pensé. Par la suite, je me suis rendu compte que, de tous, ce souvenir est le plus traumatisant.

- De quoi sera fait l'avenir de Jean Hatzfeld ?

J.H : Franchement, je ne sais pas ce que je ferai cet après-midi ! Affectivement, intellectuellement, je suis toujours au Rwanda. J'y retournerai. Je réfléchis à un nouveau livre, mais demain, je trouverai peut-être l'idée insupportable. J'ai beaucoup de problèmes avec les attitudes d'écrivain, la solitude, la jubilation d'avoir écrit. Mes livres, c'est une longue gestation. Le dernier, je m'y suis mis quand la guerre a éclaté en Irak. Ca m'a ébranlé de voir partir des copains. Le moyen de ne pas déprimer a été de me mettre au travail. Alors, mon avenir dépendra des événements, des aléas. On revient toujours à ma fuite en avant.

-Vous serez au Rwanda jusqu'à la fin de vos jours ?

J.H. : Il ne me quittera jamais. Mais il faut se méfier de l'avenir. Les rescapés disent que les souvenirs s'effacent, que la vie reprend le dessus. Si eux les évacuent peu à peu, a fortiori quelqu'un qui n'a pas vécu le génocide… J'écris parce que j'ai toujours été possédé par l'écriture, pas parce que je suis attiré par les victimes ou la souffrance. Je ne crois pas que mes livres puissent empêcher demain un autre génocide. Pas plus qu'ils permettent de mieux le comprendre, puisque je ne comprends toujours pas, et vous non plus. On ne comprend pas l'extermination. »

• LA COHABITATION AU VILLAGE ENTRE EX-KHMERS ROUGES ET VICTIMES[2428]

«Sur le chemin raviné par les eaux, des panneaux signalent encore la présence des mines. On ne peut l'emprunter qu'à pied ou à moto. Tout au bout apparaît enfin Khla Khnom, littéralement le « village des ours » : de modestes maisons en bois sur pilotis, disséminés au cœur de la montagne la plus sacrée du Cambodge, Phnom Kulen, à trois heures de route au nord des temples d'Angkor.

Objets d'une dispute incessante de 1979 à 1998 entre Khmers rouges réfugiés dans le Nord et soldats du gouvernement de Phnom Penh, les villages de ce massif sont à l'image du pays : les victimes vivent à côté de leurs anciens bourreaux. Engagé depuis 1998 dans un processus de réconciliation et, depuis mars 2009, dans le procès des anciens dirigeants khmers rouges responsables de la mort d'au moins 1,7 millions de personnes entre 1975 et 1979, le Cambodge n'a jamais connu d'épuration.

Alors, à Khla Khnom comme ailleurs, la vie continue malgré tout. Les paysans se lèvent tôt pour travailler dans les rizières, et ne rentrent que le soir. Ceux qui traînent près de la cabane en bois sentent l'alcool de riz.

(…) Non loin de là, bordant le chemin, se dresse l'épicerie tenue par Kong Phally. Tous les paysans de la zone passent devant pour se rendre dans la vallée. A 46 ans, Kong Phally est mère de cinq enfants. Cette femme de caractère a été soumise comme tant d'autres au travail forcé à l'époque des khmers rouges. « Ils ont détruit notre maison sans raison ; mes parents, mes cinq frères et deux sœurs, on a été tous dispersés », raconte-t-elle.

« Ils nous faisaient manger la même chose que les cochons », s'insurge-t-elle, avant d'ajouter : « ils ont tué mon oncle. Mon frère a volé du manioc. Ils voulaient le tuer, mais ma mère a plaidé sa cause. On l'a écoutée uniquement parce que nous étions des paysans à l'origine, si nous étions venus de la ville, il serait mort. » Depuis la chute des khmers rouges, il y a trente ans, dit-elle, la famille a la haine mais ne parle pas de vengeance ».

Voisine de ses anciens bourreaux, elle les voit chaque jour circuler devant son épicerie. « Quand j'ai ouvert mon commerce, en 2001, ils criaient en passant que je n'aurais pas dû construire ici. Je me suis plainte au chef

[2428] Jacques Follorou «Au village de Khla Khnom, ex-Khmers rouges et victimes ont appris à cohabiter», Le Monde 24 septembre 2009, p. 8.

du village, dit-elle d'une voix un peu altérée. Dans le fond, ils sont jaloux, ils pensent que je suis plus riche qu'eux ». Et puis, elle se reprend : « Aujourd'hui, c'est eux qui devraient avoir peur, pas nous. »

C'EST ECRIT[2429]

« Au Rwanda, en 1994, j'ai écrit toute une nuit un article, le premier que j'envoyais sur le génocide que je venais de voir dans le pays. J'étais à Kigali, dans une chambre d'hôtel aux murs crevés. Dehors, on tirait un peu partout, à l'arme automatique, à la grenade, au lance-roquettes. Les détonations étaient parfois si proches que je tremblais de voir mon écran d'ordinateur portable se briser sous les ondes de choc. J'ai fini par enlever mon gilet pare-éclats pour en entourer mon portable. Quand les murs tremblaient trop fort, je sauvegardais en hâte le texte déjà écrit, éteignait mon PC, le refermait et me couchait sur lui comme on protège un enfant unique. Sans lui, pas d'article. Pas d'article ? Alors à quoi bon ma présence ici ? A quoi bon ma peur, les semaines à essayer de pénétrer dans ce pays, la nausée des charniers, le spectacle de ces pauvres gens découpés à la machette, ces marigots comblés de cadavres, le défilé de ces corps gonflés dans le fleuve, toute ces inhumanité qu'il fallait dire ? Je n'avais pas un seul instant l'idée que mon papier allait changer les choses ou je ne sais quelle autre prétention. Non. Mais ces signes que j'alignais sur mon écran avant de les envoyer ailleurs, là où l'on ne pouvait pas imaginer une saloperie de ce genre, ces signes accumulés, flottants sur un écran fragile mais posés noir sur blanc, étaient à mes yeux comme autant d'humains disparus que je ne laissais pas dans la nuit, ces signes étaient la chose la plus importante du monde pour moi à ce moment là, comme si l'horreur, une fois écrite, en sortant du non-dit, du silence, quittait forcément le domaine de l'acceptable, de l'amnésie, du crime oublié contre l'humain,. J'écrivais pour faire résonner la voix des morts, la nuit, le silence et mon désespoir, je faisais sonner les choses, comme une cloche, un tocsin, une prière d'athée dans un pays que les dieux avaient abandonné. Cette nuit là, ces petits signes noirs sur un écran de plastique fragile étaient plus importants que tout, comme si je gravais quelques caractères minuscules sur l'énorme stèle de pierre du mémorial à venir. »

• RWANDA : UNE SAISON EN ENFER AVEC DES INSENSES GENOCIDAIRES[2430]

« Depuis le matin, raconte un exécuteur hutu, Léopord, des gens avaient commencé à tuer timidement dans les rues. On entendait des coups de feu au sommet de la colline de Kayumba. C'étaient des militaires qui rabattaient une assemblée de fugitifs, vers la commune et l'église de Nyamata. Ca disait bien que ce jour devait chauffer. J'ai pris la machette, j'ai quitté la maison et me suis rendu au centre. Les gens se poursuivaient déjà de plusieurs côtés.

« Sur la place du marché, j'ai croisé un homme qui courait vers moi. Lui descendait de Kayumba, tout essoufflé et tout apeuré. Il ne regardait que sa fuite devant lui, il ne me voyait pas. Moi, je montais. Au passage, je lui ai donné un coup de machette à l'endroit du cou, sur la veine jugulaire. Ca m'est venu naturellement, sans rien penser. Il n'a pas esquissé de protection, il est tombé sans crier, sans gémir. Je n'ai rien senti, j'ai laissé. J'ai regardé autour, ça tuait de multiples directions ; j'ai continué à courir derrière les autres fuyards toute la journée.

C'était suant et dissipant, c'était comme une distraction imprévue. Je n'ai même pas compté. Ni pendant les activités, ni après puisque je savais que ça allait recommencer. Je ne peux vous dire, avec sincérité, combien j'ai tué, puisque j'en ai oublié en chemin.

Ce monsieur tué sur la place du marché, je peux vous en raconter un souvenir exact, car il est le premier. Pour les autres, c'est plus fumeux, je n'en ai plus de trace dans ma mémoire. Je les ai considérés sans gravité ; je n'ai même pas repéré, à l'occasion de ces meurtres, cette petite chose qui allait me transformer en tueur ».

(…) pp. 272-273 : Si ces historiens et ces philosophes occultaient le caractère irrationnel et exceptionnel du génocide, ils pourraient s'avérer équivoques, voire dangereux, dans la mesure où ils encourageraient le pessimisme ou la bigoterie ; ou, plus désespérant, aviveraient le pire des fléaux : le cynisme.

Caractère exceptionnel du génocide, dont la plus simple définition est celle de Jean-Baptiste Munyankore, instituteur depuis quarante-trois ans à N'tarama, lorsqu'il dit : « Ce qui s'est passé à Nyamata, dans les églises, dans les marais et les collines, ce sont des agissements surnaturels de gens bien naturels ».

Ou celle de Sylvie, qui dit : « Parce que si on s'attarde trop sur la peur du génocide, on perd l'espoir. On perd ce qu'on a réussi à sauver de la vie. On risque d'être contaminé par une autre folie. Quand on pense au génocide,

[2429] Jean-Paul Mari, Prix Albert Londres de la presse écrite en 1987 in Grand Reportage : les héritiers d'Albert Londres, Paris, Editions Florent Massot, 2001, pp. 161-162.

[2430] Jean Hatzfeld « Une saison de machettes », op. cité.

dans un moment calme, je réfléchis pour savoir où le ranger dans l'existence, mais je ne trouve nulle place. Je veux dire simplement que ce n'est plus de l'humain ».

(…) p. 276-277

JEAN-BAPTISTE : « Je n'ai jamais entendu le mot de « génocide » pendant toute la période des tueries. Il nous est parvenu aux oreilles seulement par la voix des reporters internationaux et des délégués humanitaires. D'abord sur la route de l'exil, mais le mot n'était pas encore compris, puis dans les camps du Congo.

C'est une vérité : entre nous, on ne le prononçait jamais. Nombre ne savait même pas le sens du mot « génocide ». Il n'était d'aucune utilité. Pourtant, si on se levait tous les matins pour aller chasser, même quand on était fatigués ou qu'on avait d'autres tâches bâclées, c'est bien qu'on pensait qu'il fallait tous les tuer. Les gens savaient le boulot qu'ils faisaient sans nécessité de le nommer ».

ADALBERT : « Le génocide n'est pas une idée commune aux guerres et aux batailles. C'est une idée des autorités pour se débarrasser d'un danger à jamais. C'est une idée de commodité qu'il n'est pas nécessaire de nommer et d'encourager, sauf des habituels jets de méchanceté. Elle est très ordinaire lorsqu'elle vole de parole en parole, parfois de blague en blague ; elle devient extraordinaire lorsqu'elle est attrapée par la pointe des machettes.

Cette idée ne meurt pas avec les tueries, ni après la victoire ni après la défaite. Elle peut être récupérée par de futures autorités vers une autre destinée. Mais comment tuer une idée, d'un usage extraordinaire, si on ne sait pas tuer son mot qui peut la ressusciter ? Tuer des ennemis, tuer des fautifs, tuer des avoisinants, on peut le comprendre… Tuer des idées et des mots, ça surpasse l'intelligence, en tout cas celle du cultivateur ».

(…) p. 290 : En fait tous, chacun à sa façon, montrent des comportements extravagants au commencement de leurs récits, comme s'ils sortaient d'une sorte de bulle imaginaire. (…) Pourtant, la sorte de placidité dont ils font preuve les pose à un niveau d'irréalité et d'étrangeté tel qu'on ne peut l'imputer aux violents chambardements de leurs vies. Ni aux murailles qui les protègent, les éloignant des regards accusateurs, de l'atmosphère de peur et de méfiance, de l'alcoolisme qui règnent sur leurs trois collines. A titre d'exemple, aucun gars de la bande ne présente le moindre symptôme de troubles psychiques. Aucun ne montre de commotion, et, d'après leurs témoignages, à peine une dizaine d'hommes en souffrent dans la prison. Des regrets, de la nostalgie, des plaintes, de la déprime, des malaises dus à l'enfermement, mais jamais d'accès de dépression consécutifs à leurs coups de machette.

(…) Toutefois, si je devais désigner le trait le plus impressionnant de leur personnalité pendant ces entretiens, je n'évoquerais pas leur calme ni leur détachement, mais leur égocentrisme. Il est presque aussi fort chez tous et par moments invraisemblables. En effet, lorsqu'ils racontent le génocide, ils ne décrivent pas un événement dont ils sont des protagonistes parmi d'autres, mais ils se racontent, eux, au centre d'un événement autour duquel se meuvent d'autres personnages, des victimes, des rescapés, des conseillers, des prêtres, des interahamuve (tueurs), des Blancs et d'autres.

Le paradoxe est que, d'un côté, ils minimisent leur participation et ils rejettent les responsabilités sur les autres, l'administration, les interahamuve, à demi mot les muzungu et les Tutsis. D'un autre côté, ils ne regardent qu'eux dans l'histoire, hier et aujourd'hui.

(…) A l'inverse des criminels de guerre – sauf de certains psychopathes – qui, après leur chute, tendent à se rapetisser, à s'échapper en coulisse, ils ont, eux, tendance à se placer plus au centre de la scène. Pour expliquer cette originalité, je n'avance qu'une hypothèse avec prudence. C'est le caractère absolu de leur projet qui leur permettrait de l'accomplir hier, avec une certaine tranquillité ; c'est son caractère absolu qui leur permet aujourd'hui d'en prendre conscience, et de s'en trouver d'une certaine façon troublé. C'est la monstruosité de l'extermination qui culpabilise les rescapés, ou du moins les hante, tandis qu'elle déculpabilise et rassérène les tueurs, peut-être les protège de la folie ».

NAISSANCE DE LIBERATION AVEC SARTRE : MAOISTES CONTRE « DESIRANTS[2431] »

« Dans une ambiance survoltée, pagailleuse et enfumée plus que de raison, le projet de Libération prend corps au cours de réunions épiques. Les célébrités qui avaient accompagné le démarrage de l'APL (Agence de Presse Libération) sont de la partie, Maurice Clavel, bien sûr, mais aussi Jean-Paul Sartre. Ils participent à quelques rencontres, y donnent leurs points de vue. Les plus jeunes, surtout ceux qui ne l'ont pas côtoyé lors de ses actions avec les maos, sont stupéfaits de voir le grand homme, le « livre », dit Thierry Dalby, muet d'admiration

[2431] Jean Guisnel « Libération, la biographie » pp.31-32, 35-36 ; 41-42.

incrédule, entamer des débats avec eux, leur parler de sa conception du journalisme, de son désir de lire des reportages correspondant à ses centres d'intérêt, que les reporters aillent au contact avec les populations. Il descend volontiers prendre un café dans la brasserie en face, mais cessera rapidement ses visites, miné par la maladie et les ultimes efforts qu'il a dû fournir, la cécité le gagnant, pour la grande œuvre de la fin de sa vie, la biographie de Gustave Flaubert. Il est généralement accompagné de Michèle Vian, la veuve de Boris Vian. Plus rarement de Simone de Beauvoir. Claude Mauriac est aussi parfois présent, de même que le cinéaste Astruc, ou Michel Foucault. Ce dernier a à cœur que le problème des prisons soit présent dans le futur quotidien.

(…) « Libération » réunit une conférence de presse le 4 janvier 1973. A la tribune de la Maison verte, rue Marcadet, Philippe Gavi, Jean-Paul Sartre, Jean-Claude Vernier, Serge July et Jean-René Huleu sont assis côte à côte. Sartre est lucide, admet que le projet n'est point trop ficelé, que l'équipe manque d'homogénéité : « En somme, nous sommes loin des groupuscules, vous le voyez, car nous ne sommes même pas tout à fait d'accord entre nous. Nous sommes d'accord sur des points précis, c'est-à-dire l'absence du secret, l'information par le peuple, le rassemblement populaire, mais nous ne le sommes pas sur d'autres points. D'autre part, nous savons qu'il y a des contradictions nettes dans le peuple, dont d'ailleurs le système se sert beaucoup, et nous voudrions aussi essayer, non pas de donner raison à l'une ou à l'autre thèse ou antithèse de ces contradictions, mais les mettre en face et voir ce qu'il en sortira ».

(…) Pourtant, bon gré mal gré, le projet avance. La décision est prise de réaliser des numéros zéro, c'est-à-dire de vrais exemplaires du quotidien, réalisés dans les conditions réelles de production. Une douzaine seront fabriqués de février à mai. Pour un de ces numéros d'essai, qui sont tout de même largement diffusés et vendus, Jean-Paul Sartre souhaite écrire un article. Il a soixante-sept ans. D'accord ou non avec son œuvre, tout un chacun le reconnaît, dans le monde entier, comme le plus grand philosophe du siècle, rien de moins. Il est malade, vraiment. Devient aveugle. Marche difficilement. Mais Libération est son journal : sans sa caution, il n'aurait même pas été question de l'envisager.

Et donc, tout naturellement, quand il s'agit de donner son avis sur le résultat du premier tour des législatives du 4 mars 1973, il vient rue de Lorraine pour écrire son papier, accompagné par Simone de Beauvoir et Liliane Siegel, sa fille adoptive. Sur cette consultation, son point de vue n'est pas très différent des maoïstes, que l'on peut réduire à la fameuse formule : « Elections, piège à cons ». Donc, il entend prôner l'abstention pour le second tour. Il remet son article et… surprise ! Philippe Gavi, qui a pris la haute main sur les relations entre le journal et l'illustre penseur, décide que son article ne passera pas. Censure ! De Sartre ! Philippe Gavi : « Je lis la chose. C'est un appel au boycott. Ce n'est pas que j'ai censuré le papier. Je ne l'ai pas passé. Pourquoi ? Parce que si nous l'avions passé, nous aurions trahi notre Manifeste. Nous nous serions mis au service des maos. Je suis rétrospectivement ravi d'avoir agi de la sorte, car j'ai servi Sartre d'une certaine façon. Les autres se moquaient qu'il y ait un édito de Sartre, ou pas. Mais moi, je l'ai pris au sérieux. » Sartre, d'ailleurs, n'en a pas fait un drame. Mais après le fameux « Messieurs les censeurs, bonsoir ! » de Clavel, l'audace du censeur a fait considérer d'un autre œil le chef de file des désirants.

Et finalement, le 18 avril 1973, le quotidien « Libération » sort son premier numéro. Avec une Une un peu crasseuse, mais tous les attributs d'un vrai journal. »

• LE CHRONIQUEUR DU TEMPS[2432]

« Nous étions constamment ballottés entre deux camps, entre l'inacceptable et l'inaccessible. Nous sommes bien sûr esclaves de l'événement. Mais l'événement, c'est quoi ? C'est la tache d'huile à la surface qui signale l'explosion en profondeur, le changement brusque de rythme dans le flux de l'histoire. C'est le moment où les maturations se font tout d'un coup ruptures. En quoi la rupture est-elle plus intéressante que la maturation ?

Il faut que le journaliste apprenne la modestie à l'égard de l'événement… Dès lors que l'historien s'entrouvre à l'irruption de l'événement, il nous faut jouer les médiateurs entre la crudité violente du fait et la méditation historienne, comme le juge d'instruction entre l'enquête policière et les délibérations des Assises. Notre infirmité, c'est d'avoir à nous prononcer dans l'immédiat. C'est d'être le chroniqueur du temps. Souhaitons que le journalisme des sons et d'images prenne la part du lion en événements frémissants et fulgurants et laisse au journalisme écrit une mission particulière qui serait celle de la mise en perspective, de l'explication et de la prise de position ».

[2432] Jean Lacouture « Un sang d'encre », Paris, Stock, 1974, p. 38.

• AUTOPORTRAIT DE L'AUTRE[2433]

« Dans la réalité crue des guerres, les mots, les phrases sublimes ne secourent pas les victimes. Dans la guerre, il n'y a aucune distance entre la souffrance, la mort et la vie. Ils sont au corps à corps. La pauvreté, la misère, la famine n'ont pas de dignité. On peut inventer ce qu'on veut dans les livres, mais dans la réalité nue des guerres, les atrocités des crimes, les détresses, les douleurs humaines ne sont pas couchées sur une feuille blanche, entre les virgules et les points. Ce n'est que sous le clavier des ordinateurs que les mots s'empressent de soulager les souffrances et de créer des héros. Mais dans la réalité, ce sont les pauvres qui trinquent, qui meurent et qui meurent salement. Les riches, eux s'en tirent souvent et trouvent à sauver leur peau et leur argent. Moi, je n'ai rien à sauver, plus rien, plus maintenant. Je n'ai que des souvenirs, des images. Je ne fais que rêver, fantasmer. Délirer.

(...) Moi aussi je suis un salaud, un vendu, un corrompu, comme vous tous. Je ne possède pas l'art de la rhétorique et jouer au curé n'est pas mon fort. Moi, j'aime les paroles crues, celles qui vous rentrent dedans comme une lame. Buvons au photographe de guerre que je fus. Une ombre. L'ombre de mes photos »

• SIX MOIS APRES, LE SILENCE DE MORT REGNE TOUJOURS SUR HIROSHIMA[2434]

160 000 Japonais sont morts sur le coup le 6 août 1945 et 140 000 trois jours plus tard avec le largage d'une seconde bombe sur Nagasaki. Depuis, des dizaines d'autres meurent quotidiennement. Personne ne sait comment soigner les blessés. Pour ajouter à leur drame, les victimes subissent l'ostracisme de la population nipponne, qui rejette comme des lépreux les personnes contaminées, donc déshumanisées.

« Janvier 1946. Pas même de ruines, mais ça et là, tels des squelettes, les armatures de bâtiments en ciment. Une immensité plate, à perte de vue. Des cadavres calcinés. Des êtres errants, leurs vêtements transformés en guenilles, la peau en lambeaux. Des centaines de victimes atrocement brûlées, mutilées, assemblées sous des tentes. Telles étaient les images prises par les premiers photographes japonais à s'être rendus sur place dans les jours qui suivirent le bombardement d'Hiroshima.

Quelques mois plus tard, la ville reste cet « affreux néant » que décrit notre confrère de l'agence Havas, Robert Guillain, l'un des premiers journalistes étrangers à s'être rendu à Hiroshima, en décembre l945. « Cette ville s'est volatilisée, rapporte-t-il. Jusqu'au cercle de collines éloignées qui entourait son espace tout à fait plat, le regard ne trouve plus rien, à la place de ce qui avait été une cité de quatre cents mille habitants ». A part le célèbre reportage de l'Australien William Burchett, publié auparavant sous le titre « No more Hiroshima », on ne sait pratiquement rien, six mois après le bombardement, de la situation dans les deux villes atomisées les 6 et 9 août.

Enfants mobilisés

L'occupant américain a institué une censure draconienne sur tout ce qui concerne la bombe A. « Il est entendu que la bombe a tué beaucoup de monde, mais c'est fini, et il n'y a pas lieu d'y revenir », note Robert Guillain. Qui sait qu'il y a, « pas loin de nous, tout autour de nous dans les collines par delà le grand cercle maudit, des centaines, des milliers de blessés, de brûlés, d'irradiés en train de souffrir et de mourir, longtemps après l'événement » »

L'explosion a eu lieu à 8h15 du matin, juste avant que ne retentisse le signal d'alerte. Personne n'a eu le temps de se réfugier dans les abris. Elle a provoqué une sorte de cyclone de chaleur et de radiations qui a rasé les maisons dans un rayon de trois kilomètres. Yoko Nishima, une enfant a encore en souvenir le « nuage dans le ciel » ; le vrombissement des B-29, puis l'éclair, les vitres qui volent en éclats, une partie du plafond arrachée et les volets tordus. Ensuite, le champignon qui s'est élevé dans le ciel. Après l'explosion, son école a été transformée en centre d'urgence. Les enfants, raconte-t-elle, ont été mobilisés pour extraire avec des baguettes la vermine des plaies des blessés et transporter les morts en charrette, jusqu'au lieu d'incinération. A Hiroshima, 160 000 personnes ont péri sur le coup ou dans les jours qui suivirent. Six mois après, la bombe a causé des milliers d'autres morts. Une fois passée la phase des effets foudroyants ont commencé à apparaître les « maladies atomiques » (leucémie, cancer, asthénie). Beaucoup de blessés ont été laissés dans les ruines pratiquement sans soins pendant des semaines. Personne ne sait traiter ces terribles blessures, traitées comme de simples brûlures, ni comment stopper les hémorragies de ces corps écorchés vifs. Le secret toujours maintenu par les Etats-Unis sur la bombe entrave leur traitement. Le seul organisme mis en place par l'occupant américain est un centre de recherche sur les effets de la bombe : il ne prodige aucun soin, mais demande que lui soient confiés des morts pour autopsie…

[2433] Chahdortt Djavann, Paris, Sabine Wespier éditeur, 2004, pp.168-169, 199-200.

[2434] Tokyo de notre correspondant Philippe Pons, Le Monde/Le siècle. Janvier 1946.

Aux souffrances physiques des victimes s'ajoute désormais l'ostracisme de la part du reste de la population. Leurs stigmates, qui rappellent ceux des lépreux, engendrent des réactions de rejet. Conjugué à l'affaiblissement physique de ceux qui ne présentent pas de lésions visibles, ce rejet fait des victimes des hommes et des femmes à part, des êtres supposés contaminés, déshumanisés en quelque sorte. Beaucoup d'atomisés, murés dans leur silence et dans leur solitude, cherchent à fuir leur condition dans l'anonymat.

Fallait-il lancer cette bombe ? Et fallait-il lancer la seconde sur Nagasaki (140 000 victimes) ? Les atomisés sont-ils morts pour apporter la paix au monde, ou victimes d'une atrocité supplémentaire ? »

• « SKIN », LE LIVRE QUI VOUS MARQUE… A VIE[2435]

« Vous voulez faire partie d'une œuvre d'art vivante pour le restant de vos jours ? La New-Yorkaise Shelley Jackson compte « publier » une nouvelle intitulée « Skin (peau) » en faisant tatouer chaque mot de son récit sur une personne différente. Des « et », des « si », des « mais » et bien d'autres mots seront inscrits sur des têtes, des bras, des jambes et des dos du monde entier. « Un de mes « mots » (c'est ainsi que l'auteur appelle ses volontaires une fois qu'ils ont été marqués) s'est fait tatouer « dedans » sur les fesses », confie Shelley Jackson, qui porte « Skin », le titre de la nouvelle tatouée sur le poignet.

Cette californienne âgée de 40 ans a déjà publié –sur papier- un recueil de nouvelles, The Melancholy of Anatomy », un mélange de récits et de fiction. Skin ne sera jamais montré dans son intégralité au grand public – à moins qu'un des « mots » de Shelley Jackson ne rompe le contrat qu'il a signé avec elle et en publie l'histoire sur Internet. L'auteur reconnaît que c'est un risque[2436].

Plus de mille personnes venues des quatre coins de la planète se sont déjà portées volontaires pour sa nouvelle de 2095 mots. Ce n'est qu'une fois tatoué qu'on reçoit un exemplaire papier de l'œuvre complète. Les participants ne choisissent pas leur mot – l'auteur les attribue au fur et à mesure qu'ils apparaissent dans l'histoire et dans l'ordre de réception des candidatures – mais peuvent choisir l'emplacement. « Une œuvre écrite qui est chair vivante, qui finit par mourir et qu'on pleure, ça a quelque chose de merveilleusement mélancolique. C'est une révolution dans la littérature ». Shelley essaiera d'assister aux funérailles de tous ses « mots » mais reconnaît : « Comme la plupart d'entre aux ont entre 25 et 30 ans, je mourrai probablement avant eux. Peut-être que je leur enverrai à tous une ampoule de mes cendres. Vous vous rendez compte, s'ils venaient tous à mes funérailles – un auteur pleuré par ses « mots ». » Certains craignent en signant à l'aveuglette de se retrouver dans une histoire qu'ils n'aiment pas : la seule garantie qu'ils obtiennent est que l'œuvre est de la même eau, stylistiquement, que la précédente. Shelley Jackson, qui réside actuellement à Brooklyn, aime explorer les idées de Kafka, de Beckett, les relations entre les sexes et la science-fiction ; les volontaires ne risquent pas de se retrouver dans un tract fasciste, ni d'ailleurs dans une œuvre mièvre ou banale.

Shelley Jackson confie, amusée : « Certains m'ont écrit : si deux mots se rencontrent, tombant amoureux et font un bébé, est-ce que celui-ci sera une note en bas de page ? Je me demande si on ne va pas voir apparaître un système de castes : les vulgaires 'et' et 'le' seraient méprisés par les plus chics ; ou alors peut-être que les articles indéfinis et les prépositions vont se liguer contre les pauvres adjectifs. Il faut absolument qu'il y ait des soirées 'et' et 'mais '. »

Des mères se sont portées volontaires avec leurs filles pour renforcer leurs liens. Des groupes d'amis ont demandé à avoir des mots qui se suivent pour pouvoir former une phrase. Shelley Jackson compte organiser une exposition avec les photos des visages de ses volontaires disposées dans l'ordre du récit et rangées par paragraphes. Elle ne montrera pas les tatouages pour ne pas révéler l'histoire. « The melancholy of Anatomy », son livre papier, renvoie à l'Anatomie de la mélancolie, dans laquelle Robert Burton méditait en 1621 sur le corps, l'esprit et les émotions de son temps… Mais les mots sont « plus en sécurité » dans Skin.

• DANS LES GEOLES DE SPANDAU/LES PREMIERS JOURS DU TROISIEME REICH[2437]

« Le soir, le Reichstag brûlait et, le lendemain, j'étais arrêté (…) Mes visiteurs me remettent entre les agents de la police politique et l'on m'indique que je dois attendre dans le couloir. Les bancs sont occupés, et l'on se presse également entre eux : tout le bolchevisme culturel est rassemblé ici, assis ou debout. Tout le monde se

[2435] Londres, Joanna Walters, The Observer, décembre 2003.

[2436] Surtout à l'heure où le livre numérique semble avoir de beaux jours devant lui et fait un tabac déjà aux States.

[2437] Egon Erwin Kisch « Le reporter enragé », Paris, éditions Cent Pages, 2003, pp.90, 94, 96, 106, 109-110.

connaît, et chaque fois que les policiers amènent un nouveau, tout le monde le salue (…) On nous pousse dans une cellule commune souterraine – nous sommes quarante-sept à nous y entasser ; des bat-flanc courent le long des murs. Contre le mur faisant face à la cour, en plein milieu, est installé un seau – un pour tous, tous pour un. De l'autre côté, dans le mur faisant face au couloir, se dessinent deux saillies en forme d'entonnoir : c'est le trou du judas, de l'œilleton : celui qui observe du couloir pour balayer toute la pièce -que ce soit du regard ou avec une mitrailleuse.

(…) A l'exception de Torgler que l'on aimerait bien impliquer d'une façon ou d'une autre dans l'incendie du Reichstag, aucun d'entre nous n'a subi d'interrogatoire. Dans la cellule, on pourrait croire que l'on est devenu fou. On lave sa vaisselle, range ses affaires, relave sa vaisselle, range à nouveau ses affaires différemment, fait quelques exercices physiques, relit le livre lu et relu depuis longtemps par cœur, plie pour la dixième fois les draps, balaie la cellule pour la dixième fois, fait ses besoins pour la dixième fois, on marche de la porte à la fenêtre, de la fenêtre à la porte, quatre pas dans un sens, quatre pas dans l'autre. (…) « Prenez vos affaires, vous partez avec ces deux messieurs ». Je regarde les « deux messieurs ». Ils ont la dégaine caractéristique de « flics » de la Gestapo berlinoise. J'appose ma signature un nombre incalculable de fois dans d'épais registres attestant, j'imagine, que j'ai bien eu droit, chaque jour, au nombre de repas requis, que les objets que l'on m'avait retirés m'ont bien été restitués, etc. A la suite de quoi, je suis prêt pour le transfert. « Si vous essayez de vous esbigner, on vous descend ! », me lance un des deux messieurs.

Une voiture de police nous attend, les deux messieurs et moi, et nous traversons Spandau en empruntant le Heerstrasse. Je regarde Berlin, toute badigeonnée aux couleurs nationales-socialistes ; des officiers de la vieille armée impériale défilent à la tête de sections nazies, un détachement d'étudiants des corporations brandit ses fanions, des enfants en uniforme bruns… Je contemple ce spectacle avec étonnement. « Vous ne connaissez pas Berlin ? », me demande l'un des deux messieurs qui m'ont installé entre eux. « J'ai été longtemps absent, dis-je, j'étais en Chine. » « Et alors, c'est comment là-bas ? ». « Pas très beau, non plus… » « Ca veut dire quoi, ça, pas très beau non plus ? En Allemagne, tout est très beau, maintenant tout le monde pavoise, tout le monde est content qu'on est fait de la chair à pâté avec les youpins et les marxistes »… « avec les sous-hommes, complète l'autre d'un ton crâne. »

• LE DESARROI DES FAISEURS D'IMAGES[2438]

« Cet immense désarroi perceptible dans le photojournalisme, il nous concerne tous. On veut dire par là qu'il n'est ni technique, ni corporatiste. Ainsi ce malaise récurrent qu'expriment de loin en loin les photographes de guerre devrait-il susciter davantage d'attention et de commentaires. Dans son numéro d'été, le mensuel « La Chronique », organe française d'Amnesty International, publie un utile dossier sur ces photographes baroudeurs qualifiés de « sentinelles de la conscience ». Plusieurs d'entre eux confessent avec lucidité leur trouble, leur mal-être, leur anxiété. Tout se passe comme si, sur le front du photojournalisme, nul ne pouvait plus travailler innocemment.

Pourquoi ? Plusieurs raisons bien différentes se conjuguent. D'abord, à cause de la prévalence postmoderne - et tyrannique - de l'image ; cette étrange « hystérisation » du cliché, de l'icône périssable, du spectacle ; cet ahurissant maelström de représentations visuelles dans lequel nous sommes quotidiennement précipités : tout cela a transformé le statut ontologique de la photo elle-même.Elle n'est plus spontanément perçue comme un reflet innocent du réel mais comme l'élément d'une âpre bataille symbolique. Elle n'est plus regardée ingénument, au premier degré. Elle est aussitôt instituée comme un signe, un symptôme, une arme (que l'on pense aux photos emblématiques concernant le conflit israélo-palestinien ou, pire encore, à celles traitant de l'Irak). Ce qui compte, dorénavant, c'est le non-dit ou l'intention dont une photo est ou pourra être porteuse. Or, ce non-dit, le photographe n'en est pas le maître. Le plus souvent, il sera dépossédé, en temps réel, du produit de son travail.

Tout photojournalisme devient ainsi le protagoniste involontaire d'une bataille planétaire dont l'enjeu véritable n'est plus le réel mais la manipulation de celui-ci. L'importance grandissante prise par le web dans la diffusion des photos a encore accéléré le phénomène, en le durcissant. Pour l'artisan photographe qui, à un bout de la chaîne, produit l'image de base, cela devient une tâche moralement harassante. Jean-Claude Coutausse (qui a renoncé au baroud) le dit très bien : « Toutes les images détournent un peu le réel pour fabriquer des signes qui ont un sens. J'ai fait mon deuil de la nécessité de montrer la réalité ». Ce n'est pas tout. C'est à cette même idée de maelström visuel qu'il faut rattacher un autre sorte de malaise vécu, jour après jour, par les photojournalistes.

[2438] Jean-Claude Guillebaud, TéléCinéObs, 13-30 juillet 2004.

Car l'enjeu de ces batailles planétaires autour de la photo n'est pas forcément idéologique. Le plus souvent, il est commercial. Or, le choix des priorités en fonction du marché, le tri des photos « rentables », tout cela fait prévaloir une vision paisiblement cynique –et même abjecte- du monde.

Pas facile, pour celui qui vient de vivre et de photographier une tragédie exotique, et qui en a été remué jusqu'au plus profond de lui-même, de voir préférer à ses photos les portraits de Caroline de Monaco ! Pas facile pour qui revient, avec ses clichés, du Burundi ou du Darfour de s'entendre dire que « tout le monde s'en fout » ! Cette amertume est fort bien exprimée par Ettore Malanca : « Tu te sens responsable vis-à-vis des personnes qui te donnent leurs visages. Elles comptent sur toi pour faire bouger les choses. T'arrives à Paris et les journaux te disent qu'ils veulent du people ». Les photojournalistes, c'est un fait, sont parmi les derniers témoins à vivre, jour après jour, le nez collé à la tragédie du monde. Et les mieux placés pour percevoir notre frivolité. Leur désarroi nous concerne, en effet… »

• DIMANCHE : LECTEUR DIVIN
• VENDREDI : PLATON JOURNALISTE[2439]

« La lecture du journal est l'expression d'un fantasme de la démesure, celui d'une conscience pleinement éveillée, d'une connaissance universelle et instantanée de la totalité des événements qui composent le monde. Le lecteur du journal se croit Dieu, doué d'une vision synoptique et totalisante qui embrasserait la création. Et comme il arrive aux journalistes d'utiliser le conditionnel, le subjonctif (plus rarement), voire l'optatif, le lecteur ne connaît pas seulement ce qui est mais aussi ce qui serait ou aurait pu être, l'actuel mais aussi le possible. Le lecteur est le dieu leibnizien qui connaît tous les mondes possibles, à la fois en surface et, à l'aide de quelques coups de sonde (vie quotidienne, société, nouvelles nationales), en profondeur. Sauf que le journal d'aujourd'hui parle du monde d'hier. Si ça se trouve, François Hollande a rejoint aujourd'hui l'UMP pour lui venir en aide. Tout est à refaire. Ca me fatigue. J'abandonne les cieux, je me fais homme, monade, et, désormais, je contemplerai le monde dominical depuis ma déambulation programmée dans les rues de Paris, j'irai acheter des plantes vertes. Je rencontrerai bien quelqu'un qui me parlera du monde de demain. »

(...) « Temps mélancolique. Plus de place pour écrire. Au moment d'achever cette chronique, il me revient en mémoire une parole de l'« Homme sans qualités », dans laquelle Robert Musil imagine le retour de Platon. Musil note : « Si monsieur Platon insistait pour mettre en pratique telle ou telle de ces célèbres idées qui n'ont jamais réussi à percer, le rédacteur-en-chef lui demanderait seulement de bien vouloir écrire sur ce thème un joli feuilleton pour la page récréative ». Et d'ajouter que cette contribution ne pourrait excéder une fois par mois, « eu égard au grand nombre d'autres écrivains de talent ».

Si l'on en juge par le nombre de romans prévus à la rentrée, ce ne serait plus qu'une fois par an, aujourd'hui. Tant qu'à faire, il ferait mieux d'écrire des nouvelles. »

• « MOI, PIERRE RIVIERE, AYANT EGORGE [2440]**... »**

« Le mémoire de Pierre Rivière nous revient, après bientôt cent cinquante ans, comme un texte d'une grande étrangeté. Sa beauté seule suffirait encore à le protéger aujourd'hui. Nous nous défendons mal du sentiment qu'il a fallu un siècle et demi de connaissances accumulées et transformées pour pouvoir enfin, sinon le comprendre, du moins le lire, et encore si peu et si mal. Au cours d'une instruction et d'un procès des années 1830, comment pouvait-il être reçu par des médecins, des magistrats et des jurés qui devaient y trouver des raisons de décider la folie ou la mort ?

Et pourtant il a été accueilli avec une certaine tranquillité. Sans doute, au tout dernier moment, a-t-il provoqué de la surprise : celui que dans son village on prend pour une « sorte d'idiot » était donc capable d'écrire et de raisonner ; celui que les journaux avaient présenté comme un « furieux », un « forcené », avait rédigé quarante pages d'explication. Et dans les mois qui suivirent, le texte a suscité une bataille d'experts, provoqué les hésitations du jury, appuyé la plaidoirie de Chauveau à la Cour de cassation, motivé, sous la caution d'Esquirol, de Marc et d'Orfila, le recours en grâce, servi de document à un article des Annales d'hygiène dans le long débat de la monomanie. Un mouvement certain de curiosité et beaucoup d'indécision.

[2439] Vincent Delecroix, agrégé et docteur en philosophie, écrivain et enseignant, in Supplément Libération du 30 décembre 2004 p. 32.

[2440] Extrait de l'étude de Michel Foucault dans l'ouvrage collectif publié sous sa direction en 1973 aux Editions Gallimard-Julliard.

Mais au total, il a pris place, sans trop de bruit, parmi les autres éléments du dossier. Chacun semble avoir considéré qu'au lieu d'éclairer ou d'expliquer le crime, il en faisait partie. Le magistrat chargé de l'instruction, notant que le mémoire avait été comme fabriqué avec le crime, a demandé à Rivière de l'écrire noir sur blanc, pour achever en quelque sorte ce qu'il avait entrepris. Le texte est devenu aussitôt, comme le dit l'arrêt de renvoi devant la Cour, une « pièce du procès ». Le récit du crime n'était point, pour les contemporains, en dehors du crime et au-dessus de lui, ce qui devait permettre d'en saisir les raisons ; c'était un élément faisant partie de sa rationalité ou de sa déraison. Certains disaient : il y a dans le fait de l'assassinat et dans le détail de ce qui est raconté les mêmes signes de folie ; d'autres disaient : il y a dans la préparation, dans les circonstances de l'assassinat, et dans le fait de l'avoir écrit les mêmes preuves de lucidité. Bref, le fait de tuer et le fait d'écrire, les gestes accomplis et les choses racontées s'entrecroisaient comme des éléments de même nature. Les contemporains semblent donc avoir accepté le jeu de Rivière lui-même : le meurtre et le récit du meurtre sont consubstantiels. Tous pouvaient bien se demander si l'un des deux était pour l'autre signe de folie ou preuve de lucidité, nul ne semblaient réellement surpris qu'un petit paysan normand, sachant tout juste lire et écrire, ait pu doubler son crime d'un pareil récit, que ce triple meurtre ait pu être entrelacé avec le discours du meurtre ; qu'en entreprenant de tuer la moitié de sa famille, il ait conçu la rédaction d'un texte qui n'était ni aveu, ni défense, mais plutôt élément du crime. Que Rivière, en somme, ait pu être, de deux manières, mais presque en un seul geste « auteur »[2441].

• CANDEUR ET VERTU DE L'AMOUR SELON BADIOU[2442]

On vit des temps d'hommes blessés et indélicats : blessés individuellement par l'indélicatesse collective qu'ils alimentent. L'amour est au cœur de cette contradiction. Vivre l'amour, c'est oublier la politique, mais parler d'amour, c'est en faire. Du moins, quand c'est à haute voix : il devient l'unité de mesure intime de la vie publique. Louis XIV et la Montespan, Marius et Jeannette, Ségolène et François, Cécilia et Nicolas, Nicolas et Carla : vieille lignée du pas de deux mis en spectacle. L'amour fixe des modèles d'action, d'édification, de liberté, de compromis, d'aliénation, de solitude. Ainsi devient-il un étalon privilégié de la citoyenneté.

Qu'un philosophe aussi engagé qu'Alain Badiou parle à son tour d'amour n'a donc rien pour surprendre. Qu'il y voit, lui l'homme d'extrême gauche qui croit en l'amour comme il croit en la vérité, un acte militant, n'est pas plus surprenant. L'amour selon Badiou est une aurore à deux toujours renouvelée, une «procédure de vérité» élaborée sur le terrain, une construction patiente de la «vérité sur le deux. La vérité de la différence comme telle.» S'il ne restait qu'une phrase d'»Eloge de l'amour», son bref livre d'entretiens avec Nicolas Truong, ce serait donc celle-ci : «L'amour est toujours la possibilité d'assister à la naissance du monde.» Le processus rappelle le slogan du nouveau magasin AppleStore du Louvre-Carroussel :«Attention, progrès en progression !» Mais il ne s'agit pas ici d'être réparé par des professionnels, en fonction de critères techniques et commerciaux. L'exergue du livre est une phrase célèbre de Rimbaud : « L'amour est à réinventer, on le sait. » Il s'agit d'une aventure, mais aussi d'un programme commun.

La politique est, selon Badiou, l'art de définir avec précision ses ennemis. Pour célébrer l'amour, il définit donc les siens. Les plus évidents sont ce qu'on pourrait appeler les capitalistes libertaires, ceux qui vivent sous le double régime de l'hédonisme physique et de l'assurance tout risque. Meetic et sa foire aux princes charmants en est l'un des symboles : «Nous avons là deux ennemis de l'amour, au fond : la sécurité du contrat d'assurance et le confort des jouissances illimitées.» Ceux qui rabattent l'amour sur la sexualité contribuent, selon lui, à cet égoïsme panique : «Dans le sexe, vous êtes au bout du compte en rapport avec vous-même dans la médiation de l'autre. Dans l'amour, en revanche, la médiation de l'autre vaut pour elle-même.» Andy MacDowell, dans Sexe, Mensonges et Vidéo, le disait plus simplement: «J'ai posé la main sur son sexe, et j'ai oublié qu'il y avait un homme au bout.»

[2441] Dans son film qui raconte le triple meurtre accompli le 3 juin 1835 dans le canton d'Aunay (Calvados) par un garçon de vingt ans, le réalisateur René Allio s'inspire (comme Foucault) du mémoire que le criminel rédigea en prison. Cinquante pages d'une franchise absolue, dénonçant la tyrannie d'une mère vis-à-vis de son époux et de son fils, rédigées avec un sens exceptionnel de la narration par un jeune paysan qui savait à peine lire et écrire et qui passait dans son village pour un arriéré mental. Ce document découvert en 1971, avait fait l'objet, deux ans plus tard, d'un ouvrage collectif dirigé par Michel Foucault dont nous publions ici un extrait. Fidèle au texte de Pierre Rivière et aux comptes-rendus du procès, Allio s'est attaché à réaliser un film austère, précis, sans complaisance dont le dénuement stylistique renforce l'intérêt du sujet.

[2442] Philippe Lançon Libération, 4 décembre 2009.

Des ennemis secondaires - car Badiou est trop chrétien pour ne pas les admirer - sont les catholiques : ils ont senti la promesse de l'amour, mais l'ont reconvertie en impossibilité et cette impossibilité, en lendemains qui chantent, au ciel et plus tard. Romantiques et surréalistes auraient une vision juste, mais limitée : ils se concentrent sur l'extase ou la nostalgie de la rencontre. Or, pour Badiou, «l'amour est une aventure obstinée : le côté aventureux est nécessaire, mais ne l'est pas moins l'obstination». Sans cesse en l'amoureux le militant revient : petit colleur d'affiches, distributeur de tract sur le marché intime, petite main du sentiment, finalement bon père de famille. L'amour est ici une pratique politique et conjugale de l'intimité.

Voilà pourquoi l'autre grand ennemi de Badiou est le moraliste : celui qui désenchante. Ici, l'auteur de «De quoi Sarkozy est-il le nom ?» semble avoir un point commun avec l'hyperprésident hyperamoureux (de lui-même avant tout) : le rejet de la Princesse de Clèves. Tout oppose la philosophie de l'amour selon Badiou à celle de Mme de Lafayette. Tout l'oppose à ce long fleuve de moralistes dont elle et son ami La Rochefoucauld sont l'une des sources, et qui finit dans la cuvette célinienne par la célèbre phrase : «L'amour, c'est l'infini à la portée des caniches.» Les moralistes dénoncent les illusions de l'amour, des vertus affichées, de l'homme tel qu'il se montre - et de l'action politique. Pour Badiou, ce sont des agents réactionnaires ou conservateurs, quand ils ne sont pas cyniques ou simplement mesquins. Ni à deux, ni collectivement, ils ne veulent réinventer la vie. En quoi ils rejoignent par d'autres chemins le libéral libertaire, pour qui «l'amour est un risque inutile». Cette vision des moralistes est étroite. Ce dont ils parlent, c'est de l'amour-passion. Ils en restituent toute l'opacité et toute la puissance - celle qui domine, approfondit, écrase : on ne fait pas l'amour pour faire le bien. Badiou paraît s'étonner de ce qu'aucun grand roman ne parle du bonheur constructif de l'amour. C'est peut-être que la vérité intime de l'homme se joue ailleurs, dans la rencontre, l'obstacle et la séparation : dans les ornières de la passion. Celle-ci est sans limite ; le philosophe militant voudrait la négliger, ou la maîtriser. Sa candeur prométhéenne a au moins une vertu : celle de l'optimisme armé.

L'homme occidental contemporain ne renonce ni à l'égoïsme, ni à l'enthousiasme. Sa pratique amoureuse va de l'un à l'autre, de l'un à deux, entre blessure et indélicatesse, comme une girouette aux pales bien aiguisées. Badiou essaie de résoudre la contradiction par un enthousiasme concret : éloge du travail amoureux, éternel au quotidien. A quatre heures du matin, l'été, son sommeil d'amour dure encore. Il est légèrement édifiant.

• REPORTAGE D'IDEES AUTOUR DU TERME GENOCIDE[2443]

« Ce qu'il y a de plus terrifiant dans le souvenir du génocide, c'est l'indifférence qu'il finit par engendrer. Cela aurait pu, ou peut arriver n'importe où, à n'importe qui et n'importe quand. Mais nous ne voulons pas le savoir, aussi fermons-nous les yeux en nous agenouillant devant le grand totem baptisé « douleur universelle », « crime contre l'humanité ». Ainsi est-on tranquille. On apprend et on répète par cœur : « Ce qui est arrivé est tellement monstrueux que ça ne doit pas recommencer. » Puis on fait un gros paquet sur lequel on écrit : « Plus jamais ça. » Et pour être certain que ça ne recommencera plus, on part en pèlerinage à Auschwitz voir l'horreur de près, s'imaginer l'odeur du hareng saur exhalée par les fours. Comme jadis on allait voir le mètre étalon en platine iridié au pavillon de Breteuil à Sèvres, on va observer de près le « mal absolu » qui a la figure impavide d'amoncellements de cheveux de femmes destinés à la confection de couvertures pour les petits sous-mariniers des U-Boot allemands. On peut ensuite rentrer chez soi et s'asseoir devant la télévision pour observer les Rwandais se faire détailler en rondelles à coups de machette, les Bosniaques se faire étriper par les Serbes – mais pas les Serbes subissant le même sort de la part des Bosniaques ou des Croates, parce que de cela il n y a pas d'images -, les Israéliens écrabouiller sous les bombes les Palestiniens, et les Palestiniens se dévorer entre eux. Mais il paraît que ça n'a rien à voir. Vous savez bien, on vous l'a assez répété : « Plus jamais ça ! Ca ne doit plus se reproduire ! » Il faut le croire. Car, si l'on disait qu'exterminer les Rwandais ou les Juifs c'est du pareil au même, ce serait banaliser le nazisme. Ce que ne veulent à aucun prix les barbares contemporains pour pouvoir continuer à génocider en toute quiétude au Darfour, en Tchétchénie ou ailleurs.

Une fois que j'évoquais devant un verre de bière, à une de mes cousines déportée, la problématique du mal, elle m'a dit : « Oh, mais je suis certaine que ça peut se reproduire… » Sur le moment, j'ai cru que je n'avais pas bien compris. Ou peut-être trop bien. Mais si, c'était bien ça. Elle ne pensait qu'à ce qui pouvait recommencer pour les juifs. Il ne lui était pas venu à l'esprit que la notion de crime contre l'humanité concerne toute l'humanité. »

[2443] Jean-Moïse Braitberg « Un juif impossible », Paris, Fayard, 2009, pp. 309-311.

BIBLIOGRAPHIE AUTOUR DU « REPORTER D'IDEES »

- « Personne ne sait maintenant à quoi ressemble un bon livre » (Friedrich Nietzsche, *Le livre du philosophe*)
- « Pour savoir écrire, il faut avoir lu, et pour savoir lire, il faut savoir vivre » (Guy Debord)
- « Que d'autres se flattent des livres qu'ils ont écrits, moi, je suis fier de ceux que j'ai lus » (Jorge Luis Borges)

Ayant lu avec intérêt et jusqu'à la dernière ligne, « Comment parler des œuvres qu'on n'a pas lu », la récente contribution de Pierre Bayard[2444], professeur de littérature à Paris 8 et psychanalyste, sur les livres et les monographies que les universitaires et les chercheurs citent à la fin de leurs travaux sans les avoir toujours lus… jusqu'au bout, parfois tout juste feuilletés, peut-être pour ne pas être trop influencés ou éviter le plagiat, nous n'avons pas ici la prétention de faire mieux que nos « petits camarades » et d'avoir tout lu ce que nous référençons… jusqu'à la dernière ligne, voire entre les lignes et jusqu'au non-dit. Les livres cités ci-dessous ont cependant nourri notre recherche « monomaniaque », évité sans doute quelques dérives et autres dérapages de l'inéluctable solitude « solipsiste » du thésard, permis de rebondir en confrontant notre réflexion et nos hypothèses à celles des autres, amélioré et conforté nos analyses, voire aiguisé et relancé notre recherche… Tout en sachant que jouer avec la tension et la torsion de quelques concepts choisis pour notre démontration peut paraître à certains arbitraire et fort aléatoire[2445].

Bien que - au risque de nous discréditer ou/et de jouer la carte de la fausse modestie désinvolte – nous ne prétendons pas avoir tout saisi parmi cette pléiade d'auteurs multiples et variés… qui ont droit de cité ci après, surgis au fil et au hasard de nos rencontres et de nos flâneries dans le journalisme, la littérature, l'histoire et la philosophie. Quelques uns (Hegel, Adorno, Badiou, Benjamin, Habermas, Kraus, Rancière, Zizek notamment) ont mérité plusieurs relectures pour tenter d'en dégager la « substantifique moelle » et de fournir des éléments au puzzle de notre thèse. D'autant plus qu'à notre connaissance et jusqu'à preuve du contraire, notre sujet du reporter d'idées n'a pas été vraiment traité et abordé de

[2444] Paris, Minuit, 2007. Pierre Bayard, le récidiviste «hérétique» de Paris 8, avait auparavant énuméré la liste des brouillons inachevés de grands auteurs reconnus et admirés dans « Comment améliorer les œuvres ratées », Paris Minuit, 2000.

[2445] Alain Brossat « Le plus grand roman du XXIe siècle» in Chimères N°65. Novembre 2007, démontre sur un récent Prix Goncourt le thèse impertinente de Pierre Bayard, collègue de Paris 8 qu'il connaît bien et avec qui il a programmé des séminaires interdisciplinaires : « Le pavé de Jonathan Littell, «Les Bienveillantes», se prête au-delà de toute espérance à une démonstration en faveur de la thèse défendue avec talent par l'auteur d'un essai récent intitulé Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ? Cette thèse est la suivante : il n'est nullement nécessaire d'avoir lu un livre, à quelque genre qu'il se rattache, pour en parler avec assurance, voire avec autorité et compétence. Je vais essayer de montrer qu'une connaissance des seuls titre, exergue et première phrase de ce roman de 894 pages suffisent à en parler longuement et avec pertinence, à en amorcer une critique qui va, d'un pas assuré, à l'essentiel. Le titre fait référence à la tragédie grecque. Les Bienveillantes est la traduction en français de Les Euménides qui est le nom que se voient attribuer à la fin de la pièce d'Eschyle éponyme les Erinyes, une fois que celles-ci se sont transformées de déesses de la vengeance et de la punition en puissances tutélaires de la Cité athénienne. Cette reconversion des « féroces justicières » en dispensatrices de prospérité signale le passage d'un régime de justice à un autre, voire, selon Christian Meier (De la tragédie grecque comme art politique), d'un régime politique à un autre – l'invention de la démocratie. En optant pour ce titre, Littell semble donc placer très explicitement son roman non seulement sous l'égide de la tragédie grecque mais, plus précisément, de ce mouvement décisif, inscrit au cœur de cette pièce d'Eschyle : le passage d'un temps de la justice-vindicte à un autre où l'ordre juridique va s'établir dans l'horizon de la nécessaire concorde entre les citoyens. Les Furies devenant Bienveillantes, c'est le spectre de la stasis, de la discorde civile, qui s'éloigne et c'est la possibilité pour la Cité de concentrer ses énergies vers l'extension de sa puissance et l'augmentation de sa prospérité [...] » Bien qu'iconoclaste, nous ne suivrons cependant pas Brossat jusqu'au bout de sa démonstration qui révèle ses limites au delà du jeu brillant et séduisant de la rhétorique conceptuelle et érudite.

front…. Ceci est un préambule en forme de principe de précaution afin d'éviter tout malentendu ou autre forme de soupçon plus ou moins légitime sur les « eunuques de la culture » qui ne sont pas des reporters d'idées.

A.

Adorno Theodor W « A quoi sert encore la philosophie ? ». Modèles critiques. Interventions-Répliques 1963-1965. (Paris, Payot, 1984)

Adorno Theodor W « Le jargon de l'authenticité. De l'idéologie allemande » (Paris, Payot, 1989)

Adorno Theodor W « Prisme. Critique de la culture et société ». Titre original « Prismen », Sukrkamp Verlag, 1955. (Paris, Editions Payot & Rivages, 2003) Notamment chap. « Portrait de Walter Benjamin » pp. 241-256, publié in Die New Rundschau, 1950.

Aghion Anne « Mon voisin, mon tueur », pp. 130-141. Paris, revue XXI. L'information grand format. N°6, avril/mai/juin 2009

Aglan Alya, Azéma Jean-Pierre (sous la dir.) « Jean Cavaillès résistant où la pensée en actes » (Paris, Flammarion, 2004)

Algan Yann, Cahuc Pierre « La Société de défiance. Comment le modèle social français s'autodétruit » (Paris, Editions ENS-Rue d'Ulm, coll. Du Cepremap, 2007)

Alia Josette, Amouroux Henri, etc. « Grand Reportage. Les héritiers d'Albert Londres » (Paris, Editions Florent Massot, 2001)

Almeida (d') Nicole « Les promesses de la communication » (Paris, PUF, 2001)

Almeida (d') Nicole « La Société du Jugement. Essai sur les nouveaux pouvoirs de l'opinion » (Paris, Armand Colin, 2007)

Almeida (d') Nicole, Wolton Dominique, Griset Pascal, Proulx Serge « Communiquer-innover : réseaux, dispositifs, territoires » Hermés N°50 (Paris, CNRS Editions, 2008)

Almeida (d') Nicole, Dupréel Eugène, Gallup Georges, Suraud Marie-Gabrielle « L'Opinion publique » (Paris, CNRS Editions, 2009)

Anderson David et Benjaminson Peter «Investigative Reporting» (Bloomington, Indiana University Press, 1976)

Angenot Marc « La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes ». (Paris, Payot, 1982)

Arendt Hannah « Du mensonge à la violence » (Paris, Calmann-Lévy, 1972)

Arendt Hannah « Penser l'événement » (Paris, Belin, 1989)

Arendt Hannah « Juger. Sur la philosophie politique de Kant » (Paris, Seuil, 1991)

Aron Raymond « Chroniques de guerre. La France Libre 1940-1945 » (Paris, Gallimard, 1990)

Aron Raymond « Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique » (Paris, Gallimard 1938/Nouvelle Ed. 1986)

Aron Raymond « L'Opium des intellectuels » (Paris, Calmann-Lévy, 1955 ; réédition, Paris, Hachette, 1991)

Aron Raymond Les articles du Figaro tome 1 : « La Guerre froide 1947-1955 », tome 2 : « La Co-existence 1955-1963 » (Paris, Editions du Fallois, 1990/1994)

Aron Raymond « Le spectateur engagé ». Entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton. (Paris, Julliard, 1981)

Aron Raymond « Les guerres en chaîne » (Paris, Gallimard, 1951)

Aron Raymond « La Tragédie algérienne » (Paris, Plon, 1957)

Aron Raymond « L'Algérie et la République » (Paris, Plon, 1958)

Aron Raymond « Penser la guerre » tome 1 : « L'âge européen », tome 2 : « L'âge planétaire » (Paris, Gallimard, 1976, réédition, Ibid., 1989 (t.1) et 1984 (t.2)).

Aron Raymond « Plaidoyer pour l'Europe décadente » (Paris, Laffont, 1977 ; nouvelle édition, Paris, Hachette, 1978)

Aron Raymond « Histoire et dialectique de la violence » (Paris, Gallimard, 1973)

Assouline Pierre « Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter 1884-1932 » (Paris, Balland, 1998)

Aubenas Florence « Quai de Ouistreham » (Paris, Ed. de l'Olivier, 2010)

Aubenas Florence « Grand reporter. Petite conférence sur le journalisme » (Paris, Bayard, 2009)

Aubenas Florence « La Méprise. L'affaire Outreau » (Paris, Le Seuil, 2005)

Aubenas Florence « Résister, c'est créer » (Paris, La Découverte, 2003)

Aubenas Florence et Benassayag Miguel « La fabrication de l'information. Les journalistes et l'idéologie de la communication » (Paris, La Découverte, 1999)

Aubral François et Delcourt Xavier « Contre la nouvelle philosophie » (Paris, Gallimard, 1977)

Audier Serge « La pensée anti-68. Essai sur les origines d'une Restauration intellectuelle » (Paris, La Découverte, 2008)

B.

Bacot Jean-Pierre « La presse illustrée au XIXe siècle. Une histoire oubliée », (Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005)

Badiou Alain Séminaire « Images du temps présent. Comment s'orienter dans la pensée » (Univ. Paris 8/ENS rue d'Ulm. 2002-2008)

Badiou Alain « L'Etre et l'événement » (Paris, Le Seuil, 1988)

Badiou Alain « Saint Paul. La fondation de l'universalisme » (Paris, PUF, 1997)

Badiou Alain « Le siècle » (Paris, Le Seuil, 2005)

Badiou Alain « Logiques des mondes. L'Etre et l'événement 2 » (Paris, Le Seuil, 2006)

Badiou Alain « De quoi Sarkozy est-il le nom ? ». Circonstances 4. Paris, lignes, 2007)

Badiou Alain « L'Hypothèse communiste ». Circonstances 5. (Paris, Nouvelles Edtions Lignes, 2009)

Badiou Alain, Zizek Slavog ouvrage collectif sous leur direction) « L'idée du communisme. Conférence de Londres 2009 (Paris, Ed. Lignes, 2010)

Balibar Etienne « La Crainte des masses. Politique et philosophie avant et après Marx » (Paris, Galilée, 1997)

Balibar Etienne « L'Europe, l'Amérique, la guerre » (Paris, La Découverte, 2003)

Balle Francis « Médias et sociétés ». 6e éd. (Paris, Montchrestien, 1992)

Balle Francis « Et si la presse n'existait pas… » (Paris, J.C. Lattés, 1987)

Balzac Honoré « Monographie de la presse parisienne » 1842 (Réédition avec un texte de Nerval « L'histoire véridique du Canard », Paris, J.J. Pauvert, 1965)

Barot Michèle « Histoire des idées au XIXe siècle. Emile de Girardin » (Paris, Michel Lévy, 1866)

Barrot Olivier «Décalage horaire» (Paris, Folio, 2007)

Barthes Roland « L'effet du réel », Communications N°11, 1968, in Gérard Genette et Todorov (dir.) « Littérature et réalité », Paris, Seuil 1982, pp. 81-90

Barthes Roland « Le degré zéro de l'écriture », suivi de « Nouveaux essais critiques » (Paris, Seuil, 1953)

Barthes Roland « Mythologies » (Paris, Seuil, 1957)

Barthes Roland « Eléments de sémiologie » (Paris, Denoël/Gonthier, 1965)

Barthes Roland « L'empire des signes » (Paris, Skira, l970)

Barthes Roland « La chambre claire. Note sur la photographie » (Paris, Gallimard/Seuil/Cahiers du Cinéma, 1980)

Barthes Roland « Le plaisir du texte » précédé de « Variations sur l'écriture » (Paris, Seuil, 2000)

Barsalou Joseph « Question au journalisme » (Paris, Stock, 1973)

Baudelaire Charles « Le peintre de la vie moderne », Le Figaro 26 et 29 novembre et du 3 décembre 1863

Baudelot Christian, Establet Roger « L'élitisme républicain » (Paris, Seuil/La République des Idées, 2009)

Baudrillard Jean « L'esprit du terrorisme » (Paris, Galilée, 2002) Le Monde 3 nov. 2001.

Baudrillard Jean « La société de consommation » (Paris, Denoël, 1970)

Bailly Christian «Théophraste Renaudot » (Paris, Belfond, 1987)

Bédarida françois « Praxis historienne et responsabilité », in Diogène N°168 « La responsabilité sociale de l'historien » (Paris, Gallimard, 1994)

Bégaudeau François « Fin de l'histoire » (Paris, Verticales, 2007)

Benasayag Miguel et del Rey Angélique « Eloge du conflit » (Paris, La Découverte, 2007)

Benjamin Walter « The storyteller » in « Illuminations (New York, Schocken, 1969)

Benjamin Walter «Ecrits français» (Paris, Gallimard, 1991) avec notamment « Le Narrateur » (1936)

Benjamin Walter « Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme » (Paris, Payot, 1979)

Benjamin Walter « Karl Kraus, articles Frankfurter Zeitung du 10, 14, 17 et 18 mars 1931

Benjamin Walter « Œuvres », I : « Mythe et violence » (Paris, Denoël, 1971)

Benjamin Walter « Das Passagen-Werk» (Francfort, Suhrkamp, 1982)

Benjamin Walter « Paris capitale du XIXe siècle, le livre des passages » (Paris, Ed. du Cerf, 1986)

Benny Lévy « Le logos et la lettre » (Paris, Verdier, 1988)

Béraud Henri « Le flâneur salarié » (Paris, Ed. de France, 1927)

Berger Françoise « Journaux intimes » (Paris, Robert Laffont, l992)

Bigo Didier, Bonelli Laurent et Thomas Deltombe (dir.) « Au nom du 11 septembre… Les démocraties à l'épreuve de l'antiterrorisme » (Paris, La découverte, 2008)

Birenbaum Guy « Nos délits d'initiés : mes soupçons citoyens » (Paris, Stock, 2003)

Bollon Patrice « Manuel du contemporain » (Paris, Seuil, 2007)

Bon Frédéric et Burnier Michel Antoine « Les Nouveaux Intellectuels » (Paris, Cujas, l966)

Botton Alain de « L'art du voyage ». Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoutin (Paris, Mercure de France, 2003)

Boris Claude « Les Tigres de papier » (Paris, Seuil, 1975)

Boucharenc Myriam, Deluche Joëlle (dir) « Littérature et reportage ». Actes du Colloque de Limoges. (Limoges, PULIM, 2001)

Bourdieu Pierre «Contre-feux» (Paris, Ed. Raison d'agir, 1998)

Bourdieu Pierre « L'emprise du journalisme » (Actes de la Recherche en sciences sociales N°101/102)

Bourdieu Pierre « Sur la télévision » (Paris, Liber Editions 1996)

Bourdieu Pierre « A propos de Karl Kraus et du journalisme », intervention au colloque « L'actualité de Karl Kraus », le centenaire de Die Fackel (le Flambeau 1899-1936), Paris, 4-6 novembre l999, repris dans « Actes de la recherche en sciences sociales, Paris, Seuil, n°131-132 « Le journalisme et l'économie », mars 2000, pp. 123-126.

Bourdieu Pierre « Esquisses algériennes » (Paris, Seuil, 2008)

Bouveresse Jacques « Le mythe de l'intériorité » (Paris, Ed. Minuit, 1976)

Bouveresse Jacques/Bourdieu Pierre « L'actualité Karl Kraus » (Actes de la Recherche en sciences sociales N°131/132, 2000)

Bouveresse Jacques « Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande Bataille de Karl Kraus » (Paris, Seuil, 2001)

Breton Stéphane « Télévision » (Paris, Grasset, 2005)

Brincourt Christian et Leblanc Michel « Les Reporters » (Paris, Robert Laffont, l970)

Brossat Alain « Entre chiens et loups. Philosophie et ordre des discours » (Paris, L'Harmattan, 2009)

Brossat Alain « Ce qui fait époque. Philosophie et mise en récit du présent ». Paris L'Harmattan, 2007)

Brossat Alain « De l'autre côté de la terre » (Paris, l'insulaire, 2007)

Brossat Alain Séminaire « Pouvoir journalistique et pouvoir universitaire » (Université Paris 8 ler semestre 2004-2005)

Brossat Alain « La paix barbare. Essais sur la politique contemporaine » (Paris, L'Harmattan, 2001)

Brossat Alain dir. « Michel Foucault. Les jeux de la vérité et du pouvoir » (Nancy, P.U. de Nancy, 1994)

Brossat Alain, Carnevale Fulvia, Hauser Philippe, Michon Pascal « Foucault dans tous ses éclats » (Paris, L'Harmattan, 2005)

Brulat Paul « Le reporter » (Paris, Perrin, l898)

Butin Jean « Henri Béraud » (Roanne, Horvath, 1979)

C.

Cahiers Albert Camus « Camus à Combat » (Paris, Gallimard, 2002)

Canetti Elias « Karl Kraus. Ecole de la Résistance », in Karl Kraus « La littérature démolie » (Paris, Rivages, 1993)

Canguilhem Georges « Vie et mort de Jean Cavaillès » (Paris, Pierre Laleure Ed, 1976)

Cavaillès Jean « Remarques sur la formation de la théorie abstraite des ensembles » (Paris, Hermann & Cie, édit., 1938)

Capa Robert « Juste un peu flou » (Paris, Delpire, 2003)

Cavaillès Jean « Méthode axiomatique et formalisme. Essai sur le problème du fondement des mathématiques » (Paris, Hermann & Cie, 1938)

Cavaillès Jean « Transfini et Continu » (Paris, Hermann & Cie, œuvre posthume, 1947)

Cavaillès Jean « Sur la logique et la théorie des sciences » (Paris, PUF, œuvre posthume, 1947)

Cavazzini Andrea « Foucault in Persia Prima e dopo il Reportage Iraniano » in Michel Foucault L'Islam e la rivoluzione iraniana, Mimesis 1/2005, Milan.

Cespedes Vincent « Mai 68. La philosophie est dans la rue » (Paris, Larousse, 2008)

Cespedes Vincent « Mot pour mot. Kel ortograf pr 2m1 ? » (Paris, Flammarion, 2007)

Cespedes Vincent « Mélangeons-nous. Enquête sur l'alchimie humaine (Paris, Maren Sell, 2006)

Cespedes Vincent « Contre-dico philosophique » (Toulouse, Milan, 2006)

Cespedes Vincent « Sinistrose. Pour une renaissance du politique » (Paris, Flammarion, 2002)

Cespedes « La Cerise sur le béton. Violences urbaines et libéralisme sauvage » (Paris, Flammarion, 2002)

Cespedes Vincent « I Loft You » (Paris, Mille et une Nuits, 2001)

Chahdortt Djavann « Autoportrait » (Paris, Sabine Wespieser éditeur, 2004)

Chauvel Patrick « Rapporteur de guerre » (Paris, Oh ! Editions, 2003)

Charon Jean-Marie « Les médias en France » (Paris, Editions La Découverte, 2003)

Chevallier Philippe « Michel Foucault : le pouvoir et la bataille » (Paris, Editions Pleins Feux, 2004)

Clément Catherine « La nuit l'été. Rapport sur la culture à la télé » (Paris, Seuil, La Documentation Française, 2003)

Clément Catherine « Martin et Hannah » (Paris, Calmann-Lévy, 1999)

Clément Catherine « Rêver chacun pour l'autre. Essai sur la politique culturelle » (Paris, Fayard, 1982)

Clément Catherine « La putain du diable » (Paris, Flammarion, 1996)

Clément Catherine « Les mille Romans de Bénarès » (Paris, Noêsis, 2000)

Clément Catherine « Mémoire »(Paris, Stock, 2009)

Collectif Retort « Des images et des bombes. Politique du spectacle et libéralisme militaire » Trad. de l'anglais par Rémy Toulouse et Nicolas Viellecazes (Paris, Les Prairies ordinaires « Penser/croiser », 2008)

Cooper-Richet Diana, Mollier Jean-Yves Ahmed Silem « Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIXe et XXe siècles) (Paris, Presses de l'enssib, 2005)

Courrières Yves « Joseph Kessel ou la piste du lion » (Paris, Plon, 1985)

Cusset François « French Theory » (Paris, Ed. La Découverte, 2003)

D.

Daum Nicolas « Mai 68 raconté par des anonymes » (Paris, Ed. Amsterdam, 2008)

Daniel Jean « Les Miens » (Paris, Grasset, 2009)

Daudet Léon « Bréviaire du journalisme » (Paris, Gallimard, 1931)

Debelleix Pacale «Emergence d'un nouveau genre littéraire à l'époque romantique : le reportage de voyage » (Limoges, mémoire de maîtrise, 1989)

Debord Guy « La société du spectacle » (Paris, Buchet-Chastel, 1967)

Debord Guy « Commentaires sur la société du spectacle » (Paris, Ed. Gérard Lebovici, 1998)

Debord Guy « Oeuvres » (Paris, Gallimard, 2006)

Debord Guy « Œuvres cinématographiques complètes, 1952-1978 » (Paris, Gallimard, 1994)

Debord Guy « Correspondance », 2 vol. : 1957-1960 ; 1960-1964. (Paris, Fayard, 1997)

Debray Régis « Le Pouvoir intellectuel » (Paris, Ramsay, l979)

Debray Régis « Le scribe ». (Paris, Grasset, 1980)

Debray Régis « Par amour de l'art : pour une éducation intellectuelle » (Paris, Gallimard, 1998)

Debray Régis « Lettre d'un voyageur au Président de la République », « Le Monde », 13 Mai 1999.

Debray Régis « I .F : suite et fin » (Paris, Gallimard, 2000)

Degaudenzi Jean-Louis « Zone » (Paris, Fixot, 1987)

Delecroix Vincent « Tombeau d'Achille » (Paris, Gallimard, 2008)

Deleuze Gilles « La logique du sens » (Paris, Ed. de Minuit, 1969)

Deleuze Gilles « Deux régimes de fous et autres textes (1975-1995) », Paris, Les Editions de Minuit, 2003)

Deleuze Gilles « Pourparlers. A propos des sociétés de contrôle » (Paris, Ed. de Minuit, 1978)

Deplaz Nathalie « Ecrire en phénoménologue. Une autre époque de l'écriture » (Fougères, Encre marine, 1999)

Deron Francis « Le procès des Khmers rouges. Trente ans d'enquête sur le génocide cambodgien » (Paris, Gallimard, 2009)

Derrida Jacques « L'écriture et la différence » (Paris, Le Seuil, 1967)

Derrida Jacques « Marges de la philosophie » (Paris, Ed. de Minuit, 1972)

Derrida Jacques « Sceptres de Marx » (Paris, Galilée, 1993)

Derrida Jacques « L'Université sans condition » (Paris, Galilée, 2001)

Derrida Jacques « Voyous » (Paris, Galilée, 2003)

Derrida Jacques « Le « concept » du 11 septembre », avec Jürgen Habermas (Paris, Galilée, 2004)

Derrida Jacques et Stiegler Bernard « Echographies de la télévision. Entretiens filmés ». Paris, Galilée-INA, 1996)

Descombes Vincent « Le même et l'autre. Quarante cinq ans de philosophie française 1933-1978 ». (Paris, Edition de Minuit, 1979)

Descombes Vincent « Philosophie par gros temps ». (Paris, Les Editions de Minuit, 1989)

Domoslawski Artur « Kapuscinski non-fiction ». (Varsovie, Editions Swiat Ksiarzki, 2010)

Douailler Stéphane Séminaire « Espace public, espace privé » (Saint Denis, Univ. Paris 8, 2002-2003)

Douailler Stéphane « L'affaire médiatique » in « Philosophie et médias » N°4, Journée de la philosophie à l'UNESCO 2002 (Paris, UNESCO, 2004)

Douailler Stéphane « Philosophie. France XIXe siècle » (Paris, Livre de Poche, 1994)

Douailler Stéphane « Le philosophe et le grand nombre : politiques du texte en fuite ». Edition augmentée (Paris, Horlieu, 2006)

Douailler Stéphane « Le philosophe et le grand nombre ». Entretien. Cahiers d'information L'Un Visible, Janvier 2008 N°9, pp. 6-7.

Droit Roger-Pol « Michel Foucault. Entretiens » (Paris, Odile Jacob, 2004)

Droit Roger-Pol « Dernières nouvelles des choses » (Paris , Odile Jacob, 2003)

Droit Roger-Pol « La compagnie des contemporains » (Paris, Odile Jacob, 2002)

Dumas Christophe « Egon Erwin Kisch (1885-1948) journaliste et écrivain. Le reportage entre littérature et réalité (Lille, Presses du Septentrion, 1997). Thèse de doctorat soutenue en 1997 sous la dir. du professeur Jean-Claude François

Dumas Christophe « Egon Erwin Kisch, un demi-siècle de purgatoire ». (Revue Allemagne Aujourd'hui, mars 1999)

Dumas Christophe « Les Histoires des sept ghettos d'Egon Erwin Kisch entre histoire et fiction. Université d'Angers, 27-29 mars 2003. Actes du Colloque du GOILUA « Histoire, fiction et mémoire » (Angers, 2004)

Du Roy Albert « Le serment de Théophraste » (Paris, Flammarion, 1992)

Du Roy Albert « Le carnaval des hypocrites » (Paris, Le Seuil, 1997)

Du Roy Albert « La mort de l'information » (Paris, Stock, 2007)

E.

« Ecrire l'extrême. La littérature et l'art face aux crimes de masse ». Revue mensuelle Europe N°926-927. Juin-Juillet 2006

Eco Umberto « A reculons comme une écrevisse ». Guerres chaudes et populisme médiatique. (Paris, Grasset, 2006)

Eco Umberto « Comment voyager avec un saumon ». Traduction de Myriem Bouzaker. (Paris, grasset, 1998)

Eco Umberto « La guerre du faux ». Trad. de Myriam Tanant avec la collab. De Piero Caracciolo (Paris, Grasset, l985)

Eribon Didier « Michel Foucault et ses contemporains » (Paris, Fayard, 1994)

Eribon Didier « Michel Foucault » Chap. 6 « La révolte aux mains nues » (Paris, Flammarion, 1989)

Etienne Bruno « Les amants de l'apocalypse. Pour comprendre le ll septembre » (Paris, Editions de l'Aube, 2002)

Evrard Franck « Fait divers et littérature » (Paris, Nathan, 1997)

F.

Fauré Christine « Mai 68 jour et nuit » (Paris, Gallimard, rééd. 2008)

Ferenczi Thomas « L'invention du journalisme en France » (Paris, Payot, 1993)

Ferrières Gabrielle « Jean Cavaillès : un philosophe dans la guerre 1903-1944 (Paris, Felin, 2003)

Ferro Marc et Planchais Jean « Les médias dans l'histoire. Le poids du passé dans le chaos de l'actualité » (Paris, CFPJ Editions, 1997)

Feuerbach Ludwig « Manifestes philosophiques » (Paris, PUF, 1960)

Feuerbach Ludwig « « L'Essence du christianisme » (1841, réédition, Paris, Maspéro, 1968)

Finkielkraut Alain « La défaite de la pensée » (Paris, Gallimard, 1987)

Finkielkraut Alain « Un coueur intelligent » (Paris, Stock/Flammarion, 2009)

Foucault Michel « Les mots et les choses » (Paris, Gallimard, 1966)

Foucault Michel « L'archéologie du savoir » (Paris, Gallimard, 1969)

Foucault Michel « Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère… Un cas de parricide au XIXe siècle présenté par Michel Foucault » (Paris, Gallimard, 1973)

Foucault Michel « La pensée du dehors » (Paris, Editions fata morgana, 1986)

Foucault Michel « Dits et écrits, 1954-1988 » 4 vol. (Paris, Gallimard, 1994) Avec notamment :

« Les « reportages » d'idées » (I « reportages » di idee », Corriere della sera, 12 nov. 1978) Vol III, pp. 706-707

« La fonction politique de l'intellectuel » (Politique Hebdo, 29 nov. 5 déc. 1976, pp. 31-33), vol III pp. 109-114

« Inutile de se soulever ? » (Le Monde » 11-12 mai 1979). Vol III, pp. 790-794

« Le philosophe masqué ». Entretien avec Christian Delacampagne, Février 1980. (Le Monde, 6 avril 1980). Vol. IV, pp. 104-110.

« La grande colère des faits » (Le Nouvel Observateur N°652, 9-15 mai 1977) Vol. III, pp. 277-281

« Téhéran : la foi contre le chah » (« Téhéran : la fede contro la scia », Correre della sera, vol 103, n°237, 8 octobre 1978, p. 11) vol. III, pp. 683-688.

« A quoi rêvent les Iraniens ? », (Le Nouvel Observateur, n° 727, octobre 1978, pp. 48-49) Vol III, pp. 688-694

« Qu'est-ce-que les Lumières ? » (Magazine Littéraire N° 207, mai 1984, pp. 35-39) Vol. IV, pp. 679-688

« What is Enlightenment ? » (« Qu'est-ce que les Lumières ? (In P. Rabinow dir., « The Foucault Reader, New-York, Pantheon Books, 1984, pp. 32-50), Vol. IV, pp. 562-578

Franche Dominique « Rwanda, généalogie d'un génocide » (Paris, Mille et une nuit, 1997)

Frémy Arnould « La Révolution du journalisme » (Paris, Librairie centrale, 1866)

G.

Gallo Max « Une affaire publique » (Paris, Robert Laffont, l989)

Genette Gérard « Frontières du récit » in Genette G., Figure II (Paris, Le Seuil, 1969)

Genette Gérard « Discours du récit » Genette G., Figures III (Paris, Le Seuil 1992)

Geismar Alain « Mon mai 68 (Paris, Perrin, 2008)

Geismar Alain, July Serge « Vers la guerre civile » (Paris, Lattès, 1969)

George François « Prof à T. » (Paris, Galilée, 1973)

George François « L'effet 'yau de Poêle de Lacan et des lacaniens » (Paris, Hachette, l979)

George François « « A la Rencontre des disparus » (Paris, Grasset, 2004)

Gerbaud Sophie « Le journalisme d'investigation en France de 1945 à nos jours » (Nanterre, Université de Paris X, 1993)

Gluckmann André « Le Bien et le Mal. Lettres immorales d'Allemagne et de France » (Paris, Robert Laffont, 1997)

Gluckmann André « Dostoïevski à Manhattan » (Paris, Robert Laffont, 2002)

Gluckmann André « Les maîtres penseurs » (Paris, Grasset, 1977)

Gluckmann André « Stratégie et révolution en France 1968 » (Paris, Christian Bourgeois, 1968)

Goldmann Lucien « L'importance du concept de « conscience possible » pour la communication », in Colloque de Royaumont, le concept d'information dans la science contemporaine (Paris, Ed. de Minuit, 1965)

Gonnet Jacques « Les médias et l'indifférence » (Paris, PUF, 1999)

Gortz André « Le travail dans la sortie du capitalisme » in EcoRev' N°28 Janvier 2008, mis en ligne sur le site d'information Rue89 le 22 novembre 2007

Guillebaud Jean-Claude « Le commencement d'un monde » (Paris, Seuil, 2008)

Guillebaud Jean-Claude « La tyrannie du plaisir » (Paris, Seuil, 1998)

Guisnel Jean « Libération. La biographie » (Paris, La Découverte, 1999)

H.

Haber Stéphane « Les formes de la connaissance du présent dans les sciences sociales. Une introduction au concept de modernité ». (Thèse de philosophie soutenue en décembre l996, université de Franche-Comté)

Habermas Jürgen « Le discours philosophique de la modernité » (Paris, Gallimard, 1988)

Habermas Jürgen « L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise » (Paris, Payot, 1993)

Hamon Hervé, Rotman Patrick « Génération », 2 tomes : 1. « Les années de rêve » 2 . « Les années de poudre » (Paris, Le Seuil, 1987/1988)

Halimi Serge « Les nouveaux chiens de garde » (Paris, Liber Editions, 1997)

Hatzfeld Jean « Une saison de machettes » (Paris, Seuil, 2003)

Hatzfeld Jean « Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais » (Paris, Seuil, 2000)

Hatzfeld Jean « La stratégie des antilopes » (Paris, Seuil, 2007)

Hatzfeld Jean « La ligne de flottaison » (Paris, Seuil, 2005)

Hatzfeld Jean « La Guerre au bord du fleuve » (Paris, Editions de L'Olivier, 1999)

Hatzfeld Jean « L'Air de la guerre » (Paris, Editions de l'Olivier, 1994)

Hazan Eric « LQR. La propagande au quotidien » (Paris, Edition Raison d'Agir, 2006)

Heidegger Martin «Séjour/Aufenthalte». Ed. bilingue. Trad. et notes de François Vezin, ill. De deux aquarelles d'Elfride Heidegger. (Monaco, Editions du Rocher, 1992)

Heller Agnes Entretien dans la revue Mouvement septembre-octobre 1999

Henrichs Bertina « La joueuse d'échecs » (Paris, Liana Levi, 2005)

Herr Michael « Putain de mort ». Dispatches, New York, Knopf, 1977. (Paris, Editions de l'Olivier, 1996)

Hersh Seymour M. « Dommages collatéraux » (Paris, Denoël, 2005)

Hersh Seymour M. « Le Massacre de Song My, la guerre du Vietnam et la conscience américaine. My Lai 4 : a Report on the Massacre and its Aftermath, NY, Random House, 1970. (Paris, Gallimard, 1970)

Hirt André « L'universel reportage et sa magie noire. Karl Kraus, le journal et la philosophie » (Paris, Kimé, 2000)

Hoctan Caroline « Mai 68 en revues » (Paris, IMEC éditeur, 2008)

Hocquenghem Guy « Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary » (Paris, Albin Michel, 1986)

Hollowell John « Fact and Fiction. The New Journalism and the Nonfiction Novel» (Univ. of North Carolina Press, 1977)

Houellebecq Michel, Bernard-Henri Lévy « Ennemis publics » (Paris, Flammarion/Grasset, 2008)

I.

Ishaghpour Youssef « Paul Nizan : l'intellectuel et le politique entre les deux guerres » (Paris, La Différence, 1990)

Ishaghpour Youssef « Orson Welles cinéaste. Une caméra visible ». 3 volumes (Paris, La Différence, 2001)

J.

James William «Essais d'empirisme radical». Traduit de l'anglais et préfacé par Guillaume Garreta et Mathieu Girel (Marseille, Agone, 2005)

Jeanneney Jean-Noël « Histoire des médias des origines à nos jours » (Paris, Seuil, 1996)

Juergensmeyer Mark « Au nom de Dieu, Ils tuent ! » titre original : « Terror in the mind of God », 2000 (Paris, Ed. Autrement Frontières, 2003)

July Serge « « C'était quoi Libération ? Une équipe », Libération, 21 février 1981

July Serge : « Cette terreur que je refuse... » », Le Nouvel Observateur, 29 oct. 1977

Kant Emmanuel « Réponse à la question : qu'est-ce que les Lumières ? » (Paris, Garnier-Flammarion, 1991)

Kant Emmanuel « Le conflit des facultés » (Paris, Vrin, 1935)

Kapuscinski Ryszard « Le Négus » (Paris, Fammarion, l994)

Kapuscinski Ryszard « Le Shah ou la démesure du pouvoir » (Paris, Flammarion, 1986)

Kapuscinski Ryszard « Ebène. Aventures africaines » (Paris, Plon, 1998)

Kapuscinski Ryszard «. La guerre du foot et autres guerre et aventures » (Paris, Plon, 2003)

Kapuscinski Ryszard « Il n'y aura pas de paradis. La Guerre du foot et autres guerres et aventures » (Paris, Pocket, 2004)

Kapuscinski Ryszard « D'une guerre l'autre » (Paris, Flammarion, 1988)

Kapuscinski Ryszard « Mes voyages avec Hérodote » (Paris, Plon, 2006)

Kapuscinski Ryszard » Autoportrait d'un reporter » (Paris, Plon, 2008)

Kessel Joseph « La Piste jaune » (Paris, Gallimard, 1954)

Kessel Joseph « Témoin parmi les hommes » 6 vol (Paris, Plon-Del-Duca, 1969)

Kessel Joseph « Images, reportages, aventures » (Paris, Plon, l969)

Kalifa Dominique « L'Encre et le sang. Récits de crimes et de sociétés à la Belle Epoque » (Paris, Fayard, 1995)

Kalifa Dominique « Les tacherons de l'information : petits reporters et faits divers à la Belle Epoque ». (Revue d'histoire moderne et contemporaine, oct-déc. 1993)

K.

Kisch Egon-Erwin « Prises de vue » (Paris, Les fondeurs de briques, 2010)

Kisch Egon-Erwin « Le reporter enragé » (Paris, Editions Cent Pages, 2003)

Kraus Karl « Les derniers jours de l'humanité ». Version intégrale. (Paris Agone, 2005) Titre original « Die letten Tage der Menschheit » (Frankfurt, Suhrkamp Verlag, 1986)

Kraus Karl « Cette grande époque » (Paris, Rivages, 1990)

Kraus Karl « La littérature démolie » avec le texte de de Canetti « Karl Kraus. Ecole de la Résistance » (Paris, Rivages, 1993)

Kraus Karl « Troisième nuit de Walpurgis » (Paris, Agone, 2005)

Kraus Karl « Pro Domo et Mundo », (Paris, Ed. Gérard Lebovici, 1985)

Kraus Karl » Dits et Contredits » (Paris, Ivrea, 1993)

Kraus Karl « La nuit venue » (Paris, Ivrea, 1986)

Kraus Karl Cahiers de l'Herne N°28 : numéro spécial hélas épuisé avec des textes inédits Kravetz Marc « Irano Nox » (Paris, Grasset, 1982)

Kravetz Marc « L'aventure de la parole errante. Multilogues avec Armand Gatti » (Paris, Ed. L'Ether Vague, 1987)

Kravetz Marc « Portrait de l'Iran en jeune femme » Libération, 8 mars 1979, reproduit dans « Grands Reportages. 43 Prix Albert Londres 1946-1989 » (Paris, Arléa, 1986, nouv. Ed. 1989) , pp. 517-528.

L.

Lacour Laurence « Le bûcher des innocents » (Paris, Editions des Arènes, 1998)

Lacouture Jean « André Malraux, une vie dans le siècle ». (Paris, Seuil, 1973)

Lacouture « Un Sang d'encre » (Paris, Stock, 1974)

Lagasnerie (Geoffroy de) « L'Empire de l'université. Sur Bourdieu, les intellectuels et le journalisme » (Paris, Amsterdam, 2007)

Lambrichs Louis « Nous ne verrons jamais Vukovar » (Paris, Editions Philippe Rey, 2004)

Lardellier Pascal « Les nouveaux rites. Du mariage gay aux Oscars » (Paris, Belin, 2005)

Lecourt Dominique « Dissidence ou révolution » (Paris, Maspero, 1978)

Lecourt Dominique « Les piètres penseurs » (Paris, Flammarion, 1999)

Lefort Claude « Le corps interposé ; 1984 de George Orwell », Passé-Présent. La force de l'événement, N°3 (Paris, Ramsay, 1984). Reproduit in C. Lefort « Ecrire à l'épreuve de la politique » (Paris, Calmann-Lévy, 1992)

Legendre Pierre « Dieu au miroir : Etudes sur l'institution des images » (Paris, Fayard, 1994)

Le Goff Jean-Pierre « Mai 68. L'Héritage impossible » (Paris, La Découverte, l998)

« Le Journaliste et le Sociologue : Robert E. Park », (Paris, Seuil/Presses de Sciences Po, 2008.

Lemieux Cyril « Mauvaise presse : une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques » (Paris, Métailié, 2000)

Leonelli Ludovic «la Séduction Baudrillard» (Paris, Ed. de l'Ecole nationale supérieure des Beaux Arts, 2007)

Leroux Pierre « Aux philosophes, aux artistes et aux politiques » (Paris, Payot & Rivages, 1994)

Lesieur Jennifer « Jack London » (Paris, Tallandier, 2008)

Lévy Bernard-Henri « Le siècle de Sartre » Enquête philosophique (Paris, Grasset, 2000)

Lévy Bernard Henri « Qui a tué Daniel Pearl ? » (Paris, Grasset, 2003)

Lévy Bernard-Henri « Ce grand cadavre à la renverse » (Paris, Grasset, 2007)

Lévy Bernard-Henry « La guerre en philosophie » (Paris, Grasset, 2010)

Lévi-Strauss Claude «Tristes tropiques» (Paris, Plon, 1955)

Lever Maurice « Canards sanglants. Naissance du fait divers » (Paris, Fayard, 1993)

Leys Simon « Orwell ou l'horreur de la politique » (Paris, Hermann, 1984)

Leys Simon « Protée et autres essais » (Paris, Gallimard, 2001)

Libération, articles divers de février 1973 à mars 1983

« Libération, les unes », ouvrage collectif, Paris, édition de La Martinière, 2010.

Lignes « Les intellectuels : tentative de définition par eux-mêmes. Enquête » ouvrage collectif. N°32. (Paris, Editions Hazan, 1997)

Lindenberg Daniel « Choses vues. Une éducation politique autour de 68 » (Paris, Ed. Bartillat, 2008)

Lindenberg Daniel « Le Procès des Lumières. Essai sur la mondialisation des idées » (Paris, Seuil, 2009)

Linhart Robert « L'Etabli » (Paris, Ed. de Minuit, 1978)

Linhart Virginie « Le jour où mon, père s'est tu » (Paris, Seuil, 2008)

Lipovetsky Gilles « L'ère du vide » (Paris, Gallimard, 1983)

Littel Jonathan « Les Bienveillantes » (Paris, Gallimard, 2006)

Lochon François « Reportages (Photoreporter) » (Paris, Nathan Image, l989)

Londres Albert « Oeuvres complètes », présentation d'Henri Amouroux (Paris Arléa , 1992)

Londres Albert « Au bagne », série d'articles parus dans « Le Petit Parisien » en août-septembre 1923. (Paris, Albin Michel, 1924) Rééditions : Paris, Editions Arléa, 1997 et Paris, Le Serpent à plumes, 1998

Londres Albert « Dante n'avait rien vu (Biribi) » 19 articles dans « Le Petit Parisien » au printemps 1924. (Paris, Albin Michel, 1924) Rééditions : Paris, Editions 10-18, 1975 et Paris, Editions Arléa, 1997

Londres Albert « Chez les fous ». Série d'articles parus dans « Le Petit Parisien » en mai 1925 (Paris, Albin Michel, 1925). Rééditions : Editions Arléa et Le Serpent à Plumes, 1999.

Londres Albert « La Chine en folie » (Paris, Albin Michel 1925). Rééditions : Arléa, 1999 et Le Serpent à Plumes, 2001

Londres Albert « Marseille, porte du Sud » (Paris, Editions de France, l927). Rééditions : Jeanne Laffitte, 1980 ; Arléa, 1999 ; Le Serpent à Plumes, 2000

Londres Albert- « Le Chemin de Buenos Aires : la traite de blanches » (Paris, Albin Michel, 1927). Rééditions : Arléa, 1998 et Le Serpent à Plumes, 2000

Londres Albert « L'homme qui s'évada » (Paris, Editions de France, 1928). Rééditions : 10-18, 1975, Arléa et Le Serpent à Plumes, 1999

Londres Albert « Terre d'ébène » (Paris, Albin Michel, 1929). Rééditions : Arléa, 1998 et Le Serpent à Plumes, 2000

Londres Albert « Le Juif errant est arrivé » (Paris, Albin Michel, 1930). Rééditions : Arléa, 1997 ; Omnibus, 1998 et Le Serpent à Plumes, 2000

Londres Albert « Dans la Russie des Soviets » (Paris, Editions Arléa, 1996)

Londres Albert « Mourir pour Shanghaï » (Paris, Editions 10-18, 1984). Une série de 27 articles télégraphiés et publiés en 1932 par « Le Journal » donne à Léon Blum l'occasion d'encourager les Français à lire, pour mieux comprendre le conflit, les reportages de « l'excellent reporter qui signe Albert Londres »

Lopez Véronique, Woessner Géraldine « Les chambres du pouvoir » (Paris, Editions du Moment, 2008)

Lukacs Georg « Reportage oder Gestaltung » (Berlin, Unkskurre, 1932)

Lukacs Georg « Histoire et conscience de classe » (Paris, Minuit, 1960)

Lyotard Jean-Fançois « Discours, Figure » (Paris, Klincksieck, 1971)

Lyotard Jean-François « Le différend »(Paris, Minuit, 1983)

Lyotard Jean-François « Dérive à partir de Marx et de Freud » (Paris, Union Générale des Editions 10/18, 1973)

Lyotard Jean-François « La condition post-moderne » (Paris, Ed. de Minuit, 1979)

Lyotard Jean-François « Tombeau de l'intellectuel et autres papiers « (Paris, Galilée, 1984)

Lyotard Jean-François « Signé Malraux » (Paris, Grasset 1996)

M.

Macé Marielle « Le temps de l'essai. Histoire d'un genre en France au XXe siècle » (Paris, Belin, 2006)

Macherey Pierre « Histoires de dinosaure. Faire de la philosophie 1965-1997 » (Paris, PUF, 1999)

Magnus Enzensberger Hans « Eléments d'une théorie des médias » paru en anglais dans l'ouvrage « The consciousness Industry » (Londres, Sabury Press, 1969)

Manevy Raymond « La Presse française de Renaudot à Rochefort » (Paris, J. Forêt, 1958)

Malraux André « L'espoir » (Paris, Gallimard, 1937)

Malraux Clara « La fin et le Commencement » (Paris, Grasset, 1976)

Mailer Norman « Les Armées de la nuit » « The Armies of the Night ». 1ere éd. simultanée de The American Library et, au Canada, de General Publishing Company Ltd, 1968 (Paris, Grasset, 1970)

Mailer Norman « Pourquoi sommes-nous en guerre ? » (Paris, Denoël, 2002)

Manchev Boyan « The Unimaginable. Essays in Philosophy of image » (Sofia, NBU, 2003)

Manchev Boyan « The body-Metamorphosis » (Sofia, Altera, 2007)

Manchev Boyan « L'altération du monde. Pour une esthétique radicale » (Paris, Nouvelles Editions Lignes, 2009)

Manchev Boyan « La métamorphose de l'instant » (Paris, Ed. La phocide, 2009)

Marion Georges « Profession « Fouille-Merde »(Paris, Seuil, 2008)

Martichoux Elizabeth « Les journalistes » (Paris, Le Cavalier Bleu, 2003)

Martin Marc « Journalistes et gens de lettres » in L'Un et le multiple (Paris, Bibl. Nationale, 1992)

Martin Marc « Les Grands reporters. Les débuts du journalisme moderne » (Paris, Audibert, 2005)

Marx Karl Préface de l859 à la « Contribution à la critique politique de l'économie politique » (Paris, Ed. Sociales, 1957)

Marx Karl et Engels Friedrich « L'idéologie allemande 1845-46 » (Paris, Ed. Sociales, 1976)

Marx/Engels « La Guerre civile aux Etats-Unis 1861-1865 » (Paris, Union Générale d'Edition, 1970)

Maspero François « Le Sourire du chat » (Paris, Seuil 1984)

Maspero François « Les passagers du Roissy Express » (Paris, Seuil, 1990)

Maspero François « Les abeilles et la guêpe » (Paris, Seuil, 2001)

Maspero François « L'ombre d'une photographe, Gerda Taro » (Paris, Seuil, 2006)

Maspero François « Vol de la mésange » (Paris, Seuil, 2006)

Maspero François « Balkans-Transit » (Paris, Poche, 2007)

Maspero François « Je n'ai aucune imagination ». Entretien de 16 pages réalisé par J.L. Bertini, C. Casaubon, S. Nicolino et L. Roux le 24 nov. 2004 à Milon-La-Chapelle, in Revue « La Femelle du Requin » N°24.

Mattelart Armand et Michèle « Penser les médias » (Paris, Ed. La Découverte, 1986)

Mattelart Armand et Neveu Eric « Introduction aux Cultural Studies » (Paris, La Découverte, 2003)

Maugarlone François-George « Histoire personnelle de la Cinquième République » (Paris, Fayard, 2008)

Maupassant Guy de « Chroniques » (Paris, La Pochothèque, 2008)

Mayer-Schönberger Viktor « Delete », Princeton University Press, 2009Mension Jean-Michel « La Tribu » (Paris, Allia, 1998)

Merriman John « Dynamite Club. L'invention du terrorisme moderne à Paris » (« The Dynamite Club. How a Bombing in Fin-de-Siècle Paris Ignited the Age of Moden Terror) Traduit de l'américain par Emmanuel Lyasse (Paris Tallandier, 2009)

Mermet Daniel « Là-bas si j'y suis » (Paris, La Découverte/France-Inter, 1999)

Miège Bernard « La société conquise par la communication », tomes 1 et 2. (Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1996 (t.1) et 1997 (t.2))

« Michel Foucault en revues » La revues des revues N°30, 2001. (Paris, Ent'revues, 2001)

Minsdich D.T. « Just the Facts: How « Objectivity » came to define American Journalism » (New York Univ. Press, 1998)

Mondzain Marie José « Homo spectator » (Paris, Bayard, 2007)

Mondzain Marie-José « Qu'est-ce que tu vois ? » (Paris, Gallimard Jeunesse, 2007)

Mondzain Marie-José « Le commerce des regards » (Paris, Seuil, 2003)

Mondzain Marie-José « L'image peut-elle tuer ? » (Paris, Bayard, 2002)

Morin Edgar « Le paradigme perdu : la nature humaine » (Paris, Le Seuil, 1973)

Mulhmann Géraldine « Du journalisme en démocratie » (Paris, Payot, 2004)

Mulhmann Géraldine « Histoire personnelle et politique du journalisme. XIXe-XXe siècle » (Paris, PUF, 2004)

N.

Nagel Thomas « Le point de vue de nulle part ». The View from Nowhere, Oxford Univ. Press, 1986 (Paris, Ed. de l'Eclat, 1993)

Nancy Jean-Luc « Identité, Fragments, franchises » (Paris, Galilée, 2010)

Naud François « Des envoyés spéciaux aux grands reporters (1920-1930) : la reconnaissance d'une profession ». Lille, atelier national de reproduction des thèses (2 microfiches, thèse de doctorat d'histoire, Paris, EHESS), 1996

Nizan Paul « Chronique de septembre » (Paris, Gallimard, 1978)

Nizan Paul « Les chiens de garde » (Paris, Ed. Agone, 1998)

Nizan Paul « La conspiration » (Paris, Gallimard « Folio, n°511, 1973)

Nizan Paul « Le cheval de Troie » (Paris, Gallimard, 2005)

Nizan Paul « Eden Arabie » (Paris, Seuil, 1996)

Nizan Paul « Antoine Bloyé » (Paris, Grasset, 2005)

Nizan Paul « Articles littéraires et politiques 1 » (Paris, Ed. Joseph K., 2005)

« Paul Nizan, intellectuel communiste. Articles et correspondance, 1926-1940 (Paris, Ed. Maspéro, 1967)

Nivat Anne « Chienne de guerre » (Paris, Fayard, 2000,/Le Livre de Poche, 2001)

Nivat Anne « Quand les médias russes ont pris la parole » (Paris, L'Harmattan, 1997)

Nivat Anne « Lendemains de guerre en Afghanistan et en Irak (Paris, Fayard, 2004, Le Livre de Poche, 2005)

Nivat Anne « Bagdad, zone rouge » (Paris, Fayard, 2008)

Nothomb Paul « Malraux en Espagne » Préface de Jorge Semprun. (Paris, Phébus, 1999)

P.

Pagès Max « La violence politique » Ouvrage collectif (Paris, Editions Eres, 2003)

Pellisier Pierre « Emile Girardin » (Paris, Denoël, 1985)

Petit Jean-François « Penser après les postmodernes » (Paris, Buchet Chastel, 2005)

Petitdemange Guy « Philosophes & Philosophies du XXe siècle » (Paris, Seuil, 2003)

Pivot Bernard » Le métier de lire. Réponses à Piere Nora » (Paris, Gallimard, 1990)

Plenel Edwy « La part d'ombre » (Paris, Stock, 1992) Nouv. éd. (Paris, Gallimard, 1994)

Plenel Edwy « Les mots volés » (Paris, Stock, 1997)

Plenel Edwy « Un temps de chien » (Paris, Stock, 1994). Nouv. Ed. (Paris, Gallimard, 1996)

Poivre d'Arvor Patrick « Confessions ». Conversations avec Serge Raffy (Paris, Fayard, 2005)

Poulet Bernard « La fin des journaux et l'avenir de l'information » (Paris, Gallimard, 2009)

Prado Plinio « Principe d'universalité » (Paris, Nouvelles Edtions Lignes, 2009)

R.

Rancière Jacques « La Nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier », (Paris, Fayard 1981, Hachette Pluriel (Poche), 1997)

Rancière Jacques « Les noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir » (Paris, Seuil, 1992)

Rancière Jacques « Le maître ignorant » (Paris, Fayard, 1987/10-18 3730, 2008)

Rancière Jacques « Le philosophe et ses pauvres » (Paris, Fayard, 1983)

Rancière Jacques « Courts voyages au pays du peuple » (Paris, Le Seuil, 1990)

Rancière Jacques « Chroniques des temps consensuels ». (Paris, Librairie du XXIe siècle, 2005)

Rancière Jacques « Ce qu'« intellectuel » peut vouloir dire », revue Lignes N°32, Octobre 1997, pp. 116-120

Reinares Fernado « Patriotas de la muerte » (Madrid, Taurus, 2001)

Revel François « Mémoires. Le voleur dans la maison vide » (Paris, Plon, 1997)

Revel François, Ricard Matthieu « Le moine et le philosophe. Le bouddhisme aujoud'hui » (Paris, Nils Editions, 1997)

Rolin Jean « Chrétiens » (Paris, POL, 2003)

Revault d'Allonnes Olivier Entretien in « Les Professeurs pour quoi faire ? » (Paris, Seuil, 1970)

Ross Lillian « Reporting » (série d'articles publiés dans le New Yorker) Simmon & Schuster, 1964, avec nouvelle introd. de l'auteur (New-York, Dodd, 1981)

Rorty Richard « Philosophy and the Mirror of Nature » (Princeton University Press, l979)

Rotman Patrick «Mai 68 expliqué à ceux qui ne l'ont pas vécu» (Paris, Seuil, 2008)

Roux Jean-Pierre « Contribution à l'histoire des médias. Journalisme et journalistes français, 1950-1990 (Paris, Albin Michel, 1991)

S.

Salmon Christian « Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits » (Paris, La Découverte, 2007)

Salmon Christian « Storytelling Saison 1. Chroniques du monde contemporain » (Paris, Les Prairies ordinaires, 2009)

Sartre Jean-Paul « Qu'est-ce que la littérature ? (Paris, Gallimard, 1948)

Sartre Jean-Paul « Situations II » (Paris, Gallimard, 1948)

Sartre Jean-Paul « Situations IV » (Paris, Gallimard, 1964)

Sartre Jean-Paul « Situations IX » (Paris, Gallimard, 1972)

Sartre Jean-Paul « Baudelaire » (Paris, Gallimard, 1947)

Sartre Jean-Paul « Carnets de la drôle de guerre » (Arlette Elkaïm-Sartre éd., Paris, Gallimard, 1995)

« Comment Sartre voit le journalisme aujourd'hui. » Un entretien avec François-Marie Salmuelson, Les Nouvelles littéraires, 15-22 novembre 1979

Sauvy Alfred « Le Pouvoir et l'opinion » (Paris, Payot, l962)

Schneider Michel « Morts imaginaires » (Paris, Grasset, 2003)

Schiffter Frédéric « Sur le blabla et le chichi des philosophes » (Paris, PUF, 2001)

Schiffter Frédéric « Le Bluff éthique » (Paris, Flammarion, 2008)

Schneidermann Daniel « Du journalisme après Bourdieu » (Paris, Fayard, 1999)

Schneidermann Daniel « Le cauchemar médiatique » (Paris, Denoël, 2003)

Scherer René et Lagasnerie Geoffroy de « Après tout. Entretien sur une vie intellectuelle » (Paris, Editions Cartouche, 2007)

Sebhan Gilles « Tony Duvert. L'enfant silencieux » (Paris, Denoel, 2010)

Sémelin Jacques « La liberté au bout des ondes. Du coup de Prague à la chute du Mur de Berlin (Paris, Edtions du Nouveau Monde, 2009)

Sevillia Jean « Le terrorisme intellectuel. De l945 à nos jours » (Paris, Perrin, 2000)

Shayegan Daryush « La lumière vient de l'Occident » (Paris, Editions de l'Aube, 2001)

Snepolski Ivaylo « Les stratégies du divertissement au quotidien Troude », in Troud de jour- le leader, sous dir. G. Losanov, O. Spasov, Sofia, pp. 200-213 (en bulgare)

Snepolski Ivaylo « L'opium des intellectuels de l'Est » (Cahiers du monde russe, 35/4, 1995)

Snepolski Ivaylo « Utopie et idéologie dans la pratique du socialisme réel » in Temps modernes N°589 (Paris, 1998)

Snepolski Ivaylo « La télévision et la Bastille ou l'assaut de la représentation télévisée » in Média et Transition (Sofia, 2000, en bulgare)

Snepolski Ivaylo « Tribune ou Tribun ; sur le style d'un quotidien » in 24 Heures – Le Journal (Sofia, Ed. Troud, 2001, pp. 172-191, en bulgare)

Snepolski Ivaylo « Weber et Bourdieu : deux visions d'intellectuels » (Sofia, 2003, en bulgare)

Snepolski Ivaylo « Déontologie journalistique et espace public » in Christianstvo i Kultura N°13, (Sofia, 2003, pp. 106-119, en bulgare)

T.

Tarde Gabriel « L'opinion et la foule » (Paris, PUF, 1989)

Tharaud Jean et Jérôme « Grands reportages » (Paris Corréa, 1946)

Thiesse Anne-Marie « Le Roman du quotidien : lecteurs et lectures populaires à la Belle Epoque » (Paris, Le Chemin Vert, 1984)

Thérenty Marie-Eve « La Littérature du quotidien » (Paris, Seuil, 2007)

Thomet Jacques « AFP 1957-2007, les soldats de l'information » (Paris, Hugo & Compagnie, 2007)

Tisseron Serge « Virtuel, mon amour. Penser, aimer, souffrir à l'ère des nouvelles technologies » (Paris, Albin Michel, 2008)

Todorov Tzvetan « La Peur des barbares. Au-delà du choc des civilisations » (Paris, Ed ; Robert Laffont, 2008)

Todorov Tzvetan « Eloge de l'individu » (Paris, Adam Biro, 2000)

Todorov Tzvetan « Le jardin imparfait. La pensée humaniste en France » (Paris, Grasset, 1998)

Triki Rachida « L'image : ce que l'on voit, ce que l'on crée » (Paris, Larousse, 2008)

Tucholsky Kurt « Bonsoir révolution allemande ». Trad. par Alain Brossat (Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, l981)

Tucholsky Kurt « Apprendre à rire sans pleurer ». Lerne lachen obne zu weinen. Chronologie, introd. et choix de textes par Eva Philippoff. Trad. par E. Philippoff et J. Brejoux. Collection bilingue (Paris Aubier Montaigne 1974)

Tucholsky Kurt « Un été en Suède : vacances au château de Gripsholm », trad., notes et préface de Pierre Villain. (Paris, Balland, 1982)

V.

Vaneigem Raoul « Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations » (Paris, Gallimard, 1967)

Vaneigem Raoul « Entre le deuil du monde et la joie de vivre. Les situationnistes et la mutation des comportements » (Paris, Verticales-Gallimard, 2008)

Vattimo Gianni « La fin de la modernité. Nihilisme et herméneutique dans la culture post-moderne » (Paris, Le Seuil, 1987)

Vermeren Patrice « Victor Cousin. Le jeu de la philosophie et de l'Etat » (Paris, L'Harmattan, 1995)

Veyne Paul « Foucault, sa pensée, sa personne » (Paris, Albin Michel, 2008)

Virieu François de « La médiacratie » (Paris, Flammarion, 1990)

Voyenne Bernard « La presse française dans la société contemporaine » (Paris, Armand Colin, 1969)

W.

Wahl François « Le Perçu » (Paris, Fayard, 2007)

Wakefied Dan « The Personal Voice and the Impersonal Eye » (Atlantic, Juin 1966), repr. In R. Weber (dir.)»The Reporter As Artist : A Look at The New Journalism Controversy (New York, Communication Arts Book, Hasting House Publishers, 1974) pp. 39-48

Wallraff Gunther « Tête de Turc » (Ganaz Unten, Cologne, Verlag, Kiepenheuer & Witsch, 1985) Trad. fr A. Brossat et K. Schuffels, (Paris, La Découverte, 1986)

Wallraff Gunther « Pami les perdants du meilleur des mondes possibles » (Paris, La Découverte, 2010)

Werth Léon « Cochinchine » (Paris, Ed. Viviane Hamy, 2005)

Werth Léon «Déposition, Journal 1940-1944» (Paris, Ed. Viviane Hamy, 2005)

Winock Michel « Le siècle des intellectuels » (Paris, Le Seuil, 1997)

Wolfe Tom « The New Journalist » Dir. Johnson E. W. (New York, Harper & Row, Publishers, 1973)

Wolfe Tom «The kandy-kolored tangerine-Flake streamline baby»(New York, Noonday Press, dernière édition. 1996)

Wolgensinger «L'Histoire à la Une. La grande aventure de la presse » (Paris, Gallimard, 1989)

Wolton Dominique « Wargame : l'information et la guerre » (Paris, Flammarion, 1991)

Wolton Dominique « Eloge du grand public : une théorie critique de la télévision » (Flammarion, Paris, 1990)

Wolton Dominique « Informer n'est pas communiquer » (Paris, CNRS Editions, 2009)

Woodward Robert, Bernstein Carl « All the President's Men » (London, Coronet, 1981)

Wright Lawrence «La guerre cachée» (Paris, Robert Laffont, 2007)

Z.

Zizek Slavoj «Le Sujet qui fâche » (Paris, Flammarion, 2007)

Zizek Slavog « Après la tragédie la farce ! Ou comment l'histoire se répète ». Trad. Daniel Bismuth. (Paris, Flammarion, 2010)

Zweig Stephan «Le joueur d'échec» (Paris, Librairie générale française, 1991)

FILMOGRAPHIE « REPORTER D'IDEES»

- « Le cinéma, c'est comme l'amour, il est beaucoup plus que ce qu'il est[2446]. »
- « Au cinéma, on maîtrise les idées qui ne sont rien mais on ne maîtrise guère les émotions qui sont tout[2447] »

Dans un tel exercice d'une philosophie de l'actuel chère à Foucault, pas question pour le reporter d'idées de cultiver son autosuffisance, son autarcie en feedback : outre le matériau épars de la quotidienneté et du présent immédiat, voire la littérature et la poésie, il s'agit ici de convoquer le 7e art. Le cinéma est le XXe siècle soutient Hobshawn, car il inaugure la généralisation du montage comme opération de modulation du temps. On a admiré par exemple l'utilisation du champ/contre champ chez Jean-Luc Godard[2448] pour opposer et mettre en scène Israël et La Palestine. Aujourd'hui, le monde qu'il faut « sauver par petits bouts » (dixit Badiou) n'est pas un film, plutôt un montage généralisé qui entrainerait la politique, quitte à faire de celle-ci la continuation du montage par d'autres moyens[2449]. L'état du monde se présenterait alors comme un anéantissement ou du moins une neutralisation du politique par l'image en tant que produit industriel médiatique qui s'adresse au plus grand nombre.

La force du cinéma, et de tout art fondé sur « la seconde technique » pour le dire comme Benjamin-, est qu'il dit à tous la condition de tous, d'une manière telle qu'il ne souffre plus le départ exclusif, la division tranchée entre les « livres » qui ne s'adressent qu'aux spécialistes et les « arts populaires » livrés à la masse. Ce public de masse, capable de voir au cinéma la condition de l'homme, et donc celles notamment du journaliste, de l'intellectuel et du reporter d'idées, disparaît comme masse (qui n'est que l'envers de la propriété) et surgit comme classe d'individus.

Qu'ont en commun Humphrey Bogart, Kirk Douglas, Burt Lancaster, Warren Beatty, Jack Lemmon, Robert Redford, Jack Nicholson, Clark Gable, à part d'être des acteurs américains ? Tous ont incarné des journalistes et contribué à la mythologie autour du reportage. Or, le reporter qu'ils incarnent à l'écran a ceci de particulier qu'il est le plus caméléon des personnages de fiction. En les faisant tous vivre et parler, ils tentent de dépasser les frontières du « voir », celui de l'imagination ou celui de l'intellection. Le reporter est un mutant transgenre dans le cinéma mondial, un flâneur salarié et mythique capable de se fondre dans des polars où il est, appelé à jouer dans les années 1930 et 1940, à jouer plus des rôles de détective, des comédies sentimentales, des films noirs, des oeuvres d'anticipation, des opus fantastiques que des films politiques.

« Les journalistes devraient être familiers aux spectateurs. Ils apparaissent dans près de mille films, divertissants le plus souvent », notait en 1977 Matt Slovick du « Washington Post ». Peu sont basés sur des histoires vraies, telle celle des reporters Bob Woodward et Carl Bernstein dans « Les Hommes du président » en 1976, consacré à l'affaire Watergate. Une manière d'illustrer le poids des médias dans les sociétés occidentales[2450]. »

[2446] Jean-Louis Bory, journaliste et écrivain, célèbre critique de l'émission «Le Masque et la Plume»sur France Inter.

[2447] Jean-Luc Godard.

[2448] «Morceaux de conversation avec Jean-Luc Godard» 1 coffret, 4 DVD, Montparnasse.

[2449] Séminaire 1er semestre 2010 «Technique(s) du cinéma, politique(s) par le cinéma» à la Maison des Sciences de l'Homme Paris Nord.

[2450] Macha Séry « Journalistes : des héros comme les autres ? » Le Monde 17-18 mai 2009, p. 6.

Très tôt s'est nouée une relation passionnée entre médias et 7e art. Fascination mutuelle puis répulsive. Exigence de « voir » ensemble qui montre le journalisme soumis aux contraintes que cela suppose. Commencée avec « L'opérateur » (1928) de Buster Keaton et poursuivie jusqu'à « Frost/Nixon. L'heure de vérité » de Ron Howard (2008), cette tradition compte quelques chefs d'œuvre, dont « Citizen Kane » d'Orson Welles. Parmi les cinéastes qui se sont intéressés aux médias figurent Franck Capra, mais aussi Billy Wilder, Alfred Hichcock, Elia Kazan, Michael Curtis, Robert Wise, William Wyler, Henry Hathaway, Fritz lang, Woody Allen…

Pourtant, la narration n'était pas comprise dans le cinéma à ses débuts. Pour le dire dans le langage de Deleuze, « ce qui a amené l'image-mouvement, c'est-à-dire l'auto-mouvement de l'image, à produire de la narration, c'est le schème sensori-moteur. Le cinéma n'est pas narratif par nature : il devient narratif quand il prend pour objet le schème sensori-moteur ». A savoir : un personnage (journaliste, reporter, patron de presse, etc.) perçoit, éprouve, réagit. Ca suppose beaucoup de croyances et de mythes, voire une certaine conception du cinéma : le héros est dans telle situation, il agit et sait toujours comment réagir à l'écran[2451]Les intrigues campent un microcosme riche en idéaux, en affects, coups bas et complots aux innombrables ramifications et mettent en scène des preux chevaliers ou des défenseurs de la vérité acharnés à démontrer les mensonges d'Etat et les manipulations des notables puissants. Figure ambiguë et ambivalente avec laquelle jouent en virtuose le 7e art. En 1978, Christopher Reeves est Superman mais aussi Clark Kent, journaliste timide au « Daily Planet ».

Toutes les peintures du métier de « fouille-merde » ne sont pas séduisantes, loin s'en faut. Certaines sont des chefs d'œuvre de cruauté et de cynisme, à l'instar du splendide film noir d'Alexander Mackendrick, « Le grand chantage » et de « Network », film visionnaire de Sidney Lumet qui, en 1976, annonce les dérives de la télé-réalité.

La télévision a apporté sa pierre à l'édifice des archétypes, des paradigmes et des stéréotypes, par la sitcom « Murphy Brown », la série britannique « State of play » et l'américaine « Dirt » sur la presse people. En comparaison, la France, où les hommes de plume traînent la réputation balzacienne d'« Illusions perdues », a produit peu de peintures du métier de reporter et du milieu journalistique dignes d'intérêt, exception faite du « Journal tombe à cinq heure » (1942) de Georges Lacombe, « deux hommes dans Manhattan » (1958) de Jean-Pierre Melville et « Mille milliards de dollars » (1981) d'Henri Verneuil.

Sur le plan formel, il s'agit d'imager la fabrication et la circulation de l'information dans une ville, un pays. Dans « The Front Page », Bill Wilder choisit comme générique de mettre en scène la fabrication du journal : écriture, assemblage des caractères de plomb de la « une », sur la plaque à encrer ; puis les énormes rouleaux de papier sur rail en sous-sol qui vont être placés sur la rotative, les bobines de celle-ci en action, le journal imprimé sur le circuit.

Qu'ils traitent de la lutte contre le crime (« Millénium »), des abus du pouvoir politique, les mensonges de grandes firmes (« L'Affaire Pélican » d'Alan J. Pakula, « Révélations » de Michael Mann) ou, à l'inverse, du culte du scoop, de sensationnalisme, la majorité des films pose la question de la responsabilité collective et individuelle. L'enjeu dramatique réside en partie dans l'évaluation des conséquences pour soi lorsqu'il s'agit de dénoncer des agissements criminels au péril de sa vie, pour les autres lorsque des révélations – vraies ou fausses- affecte la vie de citoyens, à l'instar du « Gouffre aux chimères » de Billy Wilder en 1951 et d'« Absence de malice » de Sidney Pollack en 1981. Vérité et mensonge, savoir, information et pouvoir, secrets et devoir civique : tout est là, sur l'écran.

[2451] Gilles Deleuze « Pourparlers 1972-1990 », op. cité, p. 168 : « Les images-temps, ça ne veut pas du tout dire de l'avant et de l'après, de la succession. La succession existait dès le début comme loi de la narration. L'image-temps ne se confond pas avec ce qui se passe dans le temps, ce sont de nouvelles formes de coexistence, de mise en série »

A mesure que s'étend l'omniprésence des images et de la société du spectacle émerge une dénonciation de la célébrité donnée par le petit écran, le règne de l'arrivisme (« Prêt à tout » de Gus Van Sant-, la manipulation de l'émotion, à des fins d'audience.

« Nous sommes dans la même tente que les clowns et les monstres de foire », disait Edward Murrow, directeur de l'information de CBS dans les années 1950, auquel George Clooney a rendu hommage, pour son engagement contre Mac McCatthy dans « Good night and good luck ». La télévision est considérée comme un Moloch moderne, cible de Jean-Pierre Mocky dans « La Grande Lessive » (1968) et du film de science-fiction de Bertrand Tavernier « La Mort en direct » (1980). C'est que, à partir des années 1970, l'ennemi n'est plus le criminel ou le truand traqué par le reporter, le politique corrompu. Le conflit s'est déplacé à l'intérieur des journaux et des chaînes en butte à des divergences de fond, voire d'idées et de projets rédactionels soit entre générations, soit entre rédacteurs et gestionnaires (« Le Journal » de Ron Howard en 1994).

A l'arrivée du parlant, pour alimenter son vivier d'auteurs sachant écrire des dialogues, Hollywood a fait appel à des journalistes. Tel est le cas d'Herman Mankiewicz, scénariste d'Orson Welles, de Nocholas Ray et du chroniqueur Ben Hecht, coauteur d'une pièce sur la presse, « The Front Page », adaptée au cinéma par Lewis Milestone, Howard Hawks puis par Billy Wilder. Davis Simon est l'héritier de cette tradition qui s'est quasi éteinte.Après des années passées au quotidien « Baltimore Sun », il est le maître-d'œuvre de la magistrale série « The Wire » (« Sur écoute »), chronique fleuve de l'Amérique contemporaine dévolue au trafic de drogue et dont chaque volet est polarisé sur une institution (police, justice, mairie, presse…) La cinquième et ultime saison traite des difficultés du quotidien local et de l'ascension fulgurante d'un imposteur tandis qu'est désavoué le rédacteur-en-chef, modèle d'exigence, de rigueur et de précision. Auditionné le 6 mai 2009 par la sous-commission sénatoriale des communications, de la technologie et de l'Internet présidée par le sénateur John Kerry, David Simon a déclaré : « Le journalisme critique de qualité est en train de mourir en Amérique. Si on ne trouve pas de nouveau modèle économique, il ne renaîtra ni sur Internet ni ailleurs [2452]».

De son côté, la filmographie du reporter d'idées se veut, elle aussi, une « hétérotopie », un espace autre au delà du simple miroir. Certes, « la télévision et Internet représentent des liens plus puissants que le cinéma en ce qui concerne la communication des événements, concède Roman Dominguez, mais ils héritent de celui-ci le montage comme fonction qui crée des « réalités » à partir d'un certain découpage du temps » . La temporalité de l'écriture cinématographique est tout autre que celle de la photographie ou que celle de la télévision. Elle se rapproche par son côté souvent impressionniste de celle du reportage de la presse écrite. « A cet égard, poursuit Dominguez, la puissance du montage consiste à brouiller les archives antérieures en les insérant dans une nouvelle temporalité : le contemporain. Le contemporain n'est pas le simple présent mais la synthèse qui relie des éléments du temps épars quitte à esquisser une époque et ses subjectivités corrélatives. En ce sens, le cinéma est contemporain parce que ses techniques et ses pratiques ne cessent de greffer des « anachronismes » (au sens où l'anachronisme est un détournement du présent)[2453] »

Au même titre que la littérature et l'histoire, le cinéma peut et doit aussi apporter son écot comme témoin à la mythologie du reporter qui écrit au présent, à la légende du journalisme, au soit-disant contre-pouvoir/4e pouvoir de la presse, voire même au principe d'intelligibilité de notre temps et au récit diffracté du « reportage d'idées » et des images. Aussi, nous avons ici tenté de recenser sur les quatre-vingts dernières années les films de fiction (des classiques comme « Citizen Kane », « Blow up », « Network » ou « Les Hommes du Président » aux simples curiosités) et les documentaires qui traitent de près ou de loin de la presse et du journalisme sans oublier ceux plus récents qui immortalisent plus ou moins bien par l'image quelques unes de nos figures modernes de « reporters d'idées »

[2452] *Ibid*., Le Monde 17-18 mai 2009.

[2453] Séminaire de doctorants du 17 mars 2010 « Technique(s) du cinéma, politique(s) par le cinéma» à la MHS Paris Nord.

(Marx, Sartre, Camus, Foucault, Derrida, etc.), voire même ceux comme B.H. Lévy qui se sont servis du cinéma pour prolonger leurs propos, leurs actions et se mettre en avant. (Bosnia) comme intellectuels médiatiques, voire s'y fourvoyer.

1928

«The Power of the Press» de Franck Capra. Etats-Unis

«The Cameraman» de Buster Keaton, Etats-Unis

1931

« Front Page » de Lewis Milestone, Etats-Unis

1936

« Mister Deeds goes to town » (L'Extravagant Monsieur Deeds) de Franck Capra, Etats-Unis

1941

« Citizen Kane » de Orson Welles, Etats-Unis

1942

« Le Journal tombe à cinq heures » de Georges Lacombe, France

1943

« It Happened tomorrow » (C'est arrivé demain) de René Clair, Etats-Unis

1947

« Boomerang » d'Elia Kazan, Etats-Unis

« Gentleman agreement » d'Elia Kazan, Etats-Unis

« Call Northside 777 (Appelez Nord 777) de Henry Hataway, Etats-Unis

« La Primula bianca » (Armando le Mystérieux) de Carlo L. Bragalia, Italie

« Halte…police » de Jacques Severac, France

1948

« The Big Clock » (« La Grande Horloge ») de John Farrow, Etats-Unis

« June Bride (« La Mariée du dimanche) » de Bretaigne Windust, Etats-Unis

1949

« Dernière heure édition spéciale » de Maurice de Canonge, France

« Le Rebelle » de King Vidor, Etats-Unis

1950

« Haines » de Joseph Losey, Etats-Unis

« The Sound of Fury » (Fureur sur la ville) de C. Enfield, Etats-Unis

1951

« Le Gouffre aux chimères » de Bill Wilder, Etats-Unis
« Barmer Line » de Don Weiss, Etats-Unis
« The Big Carnaval » (« Le Gouffre aux chimères ») de Billy Wilder, Etats-Unis
« Scandal Sheet » (« L'Inexorable enquête ») de Phil Karlson, Etats-Unis
« Lo Sceicco bianco » (« Le Courrier du cœur ») de Frederico Fellini, Italie

1952

« Park Row » de Samuel Fuller, Etats-Unis
« Deadline USA » (Bas les masques) de Richard Brooks, Etats-Unis
« Turning Point » (Le Cran d'arrêt) de William Dieterle, Etats-Unis

1953

« Les Dents longues » de Daniel Gelin, France
« Mon Mari est merveilleux » d'André Hunebelle, France

1954

« Bel Ami » de Louis Daquin, France
« Rear Window » (Fenêtre sur cour) d'Alfred Hichcock, Etats-Unis

1955

« Plus dure sera la chute » de Mark Robson, Etats-Unis

1956

« Beyond Reasonable Doubt (L'invraisemblable vérité) de Fritz Lang, Etats-Unis
« While the city sleeps » (La Cinquième Victime) de Fritz Lang, Etats-Unis

1957

« A Face in a crowd » (Un Homme dans la foule) d'Elai Kazan, Etats-Unis
« Sweet smell of success » (Le Grand Chantage) de Alexander Mackendrick, Etats-Unis
« Teacher's Pet » (Le Chouchou du professeur) de George Seaton, Etats-Unis

1958

« On tue à chaque page » d'André Cantenys, Pierre Guilbaud et Raoul Rossi, France
« Deux Hommes dans Manhattan » de Jean-Pierre Melville, France

1963

« Shock corridor » de Samuel Fuller, Etats-Unis
«Muriel» d'Alain Resnais, France

1964

« L'Accusé » de Kadar et Klaus, Tchécoslovaquie

« Les Paparazzi » de Jacques Rozier, France

1965

« Du courage tous les jours » de Eva Shorn, Tchécoslovaquie
« Blow up » d'Antonioni, Grande Bretagne

1967

« Le Journaliste » de Serge Guerassimov, URSS
«Ningen johatsu» (Evaporation de l'homme) de Shohei Imamura, Japon

1968

« La Mort d'un honnête homme » de Jacques Frier, France
« Z » de Costa Gavras, France
« La Grande Lessive » de Jean-Pierre Mocky, France.

1971

« L'Odeur des fauves » de Richard Balducci, Franco-italien

1972

« L'Héritier » de Philippe Labro, France
« Profession reporter » de Michelangelo Antonioni, Italie
« Les Vilaines manières » de Simon Edelstein, Suisse

1974

« The Front Page » (« Spéciale première ») de Billy Wilder, Etats-Unis
« Hanna Arendt » de Jean-Claude Lubtchansky, France
« Un Nuage entre les dents » de Marco Pico et Edgar de Bresson, France

1975

« L'Amour blessé. Confidences de la nuit » de J.P. Lefebvre, Canada
« Karl Marx » d'Evans Steve, Etats-Unis

1976

« All the President's men » (« Les Hommes du Président ») de Allan J. Pakula, Etats-Unis
« The Front » (« Le Prête-nom ») de Martin Ritt, Etats-Unis
« Sartre par lui-même » d'Alexandre Astruc et Michel Contat. France
« L'Honneur perdu de Katharina Blum » de Volker Schöndorff, RFA
« Network » de Sidney Lumet, Etats-Unis
« Viol en première page » de Marco Bellochio, Italie.
« Moi, Pierre Rivière.... » de René Allio, France.

1977

« Le Diable dans la boîte » de Pierre Larry, France
« Une journée particulière » de Ettore Scola, Italie

1978

« Comment ça va ? » de Jean-Luc Godard et Anne-Marie Mieville, France
« L'Homme de marbre » de Andrezj Wajda, Pologne
« Judith Therpauve » de Patrice Chereau, France
« La Question » de Laurent Heyneman, France

1979

« Sans anesthésie » d'Andrezj Wajda, Pologne

1980

« La Mort en direct » de Bertrand Tavernier, France
« Papillon de nuit » de Tomasz Zigadio, Pologne

1981

« Absence de malice » de Sydney Pollack, Etats-Unis
« Le Faussaire » (Die Falschung) de Volker Schöndorff, Franco-allemand
« L'Homme fragile » de Claire Clouzot, France
« Raymond Aron, spectateur engagé » de Jean Cazenave, France
« Mille milliards de dollars » d'Henri Verneuil, France.

1982

« L'Année de tous les dangers » de Peter Weir, Australie
« La Déchirure » de Roland Joffe, Grande-Bretagne
« Under fire » de Roger Spotiswode, Etats-Unis

1985

« Le Quatrième Pouvoir » de Serge Leroy, France

1987

« Tête de Turc » de Jorg Gfrörer et Gunter Wallraff, Allemagne

1992

« Un jour dans la mort de Sarajevo » de Bernard-Henri Lévy, France

1994

« Le Journal » de Ron Howard, Etats-Unis
« Wittgenstein Tractatus » de Peter Forgacs, Hongrie
« Bosnia ! » de Bernard-Henri Lévy, France

1996

« Bophana, une tragédie cambodgienne » de Rithy Panh, Cambodge

1997

« Deconstructing Harry » (Harry dans tous ses états) de Woody Allen, Etats-Unis.

1998

«The Danube Exodus» de Peter Forgacs, Hongrie
« La vie t'en as qu'une » de Denis Gued, Jean-Pierre Pitard et Abraham Ségal. France.

1999

« The Matrix » (Matrix) des frères Larry et Andy Wachowski, Etats-Unis
« Albert Camus » de Jean Daniel et Joël Calmettes, France

2000

« D'ailleurs Derrida » de Safaa Fathy, Egypte

2002

« Derrida » de Kirby Dick et Amy Ziering Kofman, Etats-Unis
«Etre et avoir» de Nicolas Philibert, France
« S21, la marche de mort khmère rouge » de Rithy Panh, Cambodge
«24h chrono» de Joel Surnow, Etats-Unis

2003

« Foucault par lui-même » de Philippe Calderon et François Ewald, France
« The Matrix 2 » (Matrix 2) de Larry et Andy Wachowski, Etats-Unis

2005

« Les amants du Flore » de Ian Duran Cohen, France
« Hôtel Rwanda » de Terry George, Etats-Unis, Grande-Bretagne, Italie, Afrique du Sud
« El Perro negro » (le chien noir) de Peter Forgacs, Hongrie
« Who Killed Walter Benjamin ? » de David Mauas, Espagne

2006

«Sartre, l'âge des raisons» de Claude Goretta, France/Suisse
«Chacun sa nuit[2454]» de Jean-Marc Barr, Etats-Unis
« 12h08 à l'est de Bucarest » de Corneliu Porumboiu, Roumanie.

2007

«A Mighty Heart[2455]» (Un cœur invaincu») de Michael Winterbottom, Etats-Unis.

[2454] Ouvre une trilogie sur le fait divers.

[2455] «A Mighty Heart» forme un diptype avec « In this World et « The Road To Guantanamo ».

« Albert Camus, un combat contre l'absurde » de James Kent, France

2008

« Chomsy et compagnie » de Daniel Mermet et Olivier Azam, France

« Entre les murs » de Laurent Cantet, France

« Je veux voir » de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, franco-libanais

« La terre des hommes rouges » (Birdwatchers) de Marco Behis, Italo-brésilien

« Reporters saison 1 » de Gilles Bannier et Jean-Marc Brondolo. France (Canal +)

« Neuf-trois » de Yamina Benguigui, France.

« Noir sur blanc » de Günter Wallraff, Allemagne.

2009

« La fille du RER » d'André Téchiné. France.

« My neighbor, my killer[2456].. » (Mon voisin , mon tueur) d'Anne Aghion. Franco-américain

« Bernard-Henry Lévy : la déraison dans l'histoire » d'Eric Dahan, France.

« Reporters saison 2 » de Gilles Bannier et Jean-Marc Brondolo, France (Canal +)

« Jeux de pouvoir » de Kewin Macdonald, Grande-Bretagne.

« Joueuse » de Caroline Bottaro, France.

« Le Temps qu'il reste » d'Elia Suleiman, franco-palestinien.

« Démineurs » de Kathryn Bigelow, Etats-Unis.

« La Vida Loca » de Christian Poveda, France.

« Le Ruban blanc[2457] » de Michael Haneke, austro-allemand

«La Prima Linea» (La Première Ligne) de Renato De Maria, Italie

«Qu'un seul tienne et les autres suivront» de Léa Feehner, France

«La Grande Vie» d'Emmanuel Salinger, France

«Le jour de la jupe» de Jean-Paul Lilienfeld

2010

« Albert Camus, le journalisme engagé » de Joël Calmette, France

« Camus » de Laurent Jaoui, France

« Lebanon » de Samuel Maoz, Israël

«Schutter Island» de Martin Scorsese[2458], Etats-Unis

«Lignes de front»[2459] de Jean-Christophe Klotz, France

[2456] Le tournage de ce documentaire exceptionnel de 90 minutes a duré neuf ans sur les collines rwandaise, de 2001 à 2009, autour de la cohabitation forcée entre rescapés et bourreaux, et a eu beaucoup de mal à trouver un diffuseur.

[2457] Une histoire d'enfants qui remonte aux racines du mal et se déroule sur un an en Allemagne à la veille de la Grande Guerre. Un récit qui précipite les personnages les uns contre les autres, avant de se dissoudre dans la catastrophe finale. Le Monde 21 octobre 2009, p. 22 «Le «Ruban blanc» est un film contre tous les extrémistes».

[2458] Entretien Martin Scorsese par Thomas Sotinel. Le Monde 24 février 2010 p. 18 : «Sans vouloir trop dévoiler l'histoire, je me suis demandé comment peut-on voir une chose alors qu'en réalité elle est tout autre ? Ca m'est arrivé. Je suis toujours surpris de voir qu'on peut percevoir une situation alors que d'autres peuvent en avoir une perception diamétralement opposée(…) Mais ici je parle de la facilité avec laquelle on peut commettre un génocide, quand on diabolise un peuple. Je crois que j'ai vu ça en grandissant. Je voyais ces clochards dans les bas-fonds de New-York…» Par delà l'anecdote, «Shutter Island» se révèle puisamment travaillé par ce qu'il advient de l'humanité à l'épreuve du nazisme.

[2459] Une fiction sur le génocide au Rwanda et les médias d'un ex-reporter de l'agence Capa qui s'est rendu en juin 1994 au Rwanda, où le massacre des Tutsi par les extrêmistes hutu durait depuis deux mois. Hanté par ce génocide et frustré par som impuissance de reporter,

Synopsis thèse en francais/anglais/bulgare

Le « reporter d'idées » entre le sage et l'insensé

La question des médias hante la philosophie depuis plusieurs décennies et fait aujourd'hui question. Or, l'idéal de l'intellectuel esquissé par Kant dans « Qu'est-ce que les Lumières ? », a sans doute vécu pour faire époque et « diagnostiquer notre présent ». On n'a pas voulu discerner ici qu'il s'agissait d'un effort vers les Lumières, non de l'affirmation dogmatique d'une « opinion » éclairée contre une autre.

En ciselant la fiction théorique du « reporter d'idées », Michel Foucault veut effacer ce quiproquo en prônant que « les intellectuels travailleront avec les journalistes au point de croisement des idées et des événements ». Il désire surmonter - à l'aide de cet inédit et brillant syntagme oxymore - l'image d'Epinal biaisée de l'intellectuel qui se contente souvent des échafaudages sophistiqués de la pensée discursive sans s'engager dans l'actualité des bruits du monde et sans se soucier de s'adresser au plus grand nombre. Pour pratiquer cette « ontologie du présent », l'artificier Foucault n'hésite pas à conjuguer la pensée pure avec l'événement mondain ici et là… Créant ainsi une sorte d'hétérotopie (lieu autre qui n'est pas une utopie) qui permet de dépasser les errances médiatiques du pouvoir journalistique tout en jouant la carte littéraire de l'« universel reportage ». De Marx à Sartre, de Foucault à Camus en passant par Cavaillès, Tucholsky, Kraus, Benjamin, Arendt, Aron, Nizan, Debord, Hatzfeld, Kapuscinski, Herr, Lévy, etc., nous mettons en scène ces modernes « reporters d'idées », leurs symptômes et leurs dérives, mais aussi leurs temps forts et leurs trajectoires dans une vaste fresque intellectuelle retraçant des moments sous la forme de reportages.

The «idea reporter» between the wise man and the insane

The issue of the media has haunted philosophers for several decades and remains today unanswered. The intellectual ideal mentioned by Kant in «What is Enlightenment?» has, without a doubt, served to «diagnose our present». This concerns an effort towards Enlightenment and not the dogmatic affirmation of one well-informed «opinion» versus another. By dissecting the theoretical fiction of the «idea reporter», Michel Foucault wants to erase this quid pro quo, advocating that «intellectuals will work with journalists at the crossroads of ideas and events». He wishes to overcome, with the help of this original and brilliant syntagm oxymoron, the traditional and skewed intellectual image that often contents itself with sophisticated arrangements of discursive thoughts, without engaging in what goes on in the world and without worrying about reaching the largest population. To practice this «ontology of the present», the provocative Foucault does not hesitate to combine pure thought with mundane events here and there...

Thereby creating a type of heterotopia (a place other than a utopia) that allows surpassing the deviations of journalistic power all the while playing the literary card of «universal reporting». From Marx to Sartre, Foucault to Camus, passing through Cavaillès, Tucholsky, Kraus, Benjamin, Arendt, Aron, Nizan, Debord, Hatzfeld, Kapuscinski, Herr, Lévy, etc., we are presenting these modern «idea reporters», their deviations, as well as their highlights and their trajectories in a vast intellectual portrait in the form of media reports.

« Репортерът на идеи » между мъдреца и безумеца

присъствието на медиите ангажира философията от много десетиетия и провокира множество опозиции между нея и останалите хуманитарни дисциплини. Един от пунктовете на това « съперни-чество », датиращо от съчинението на лутер «за свободата на християнина » и от

il est reparti au Rwanda en 2004 pour signer un documentaire «Kigali, des images contre un massacre» (2006), un patchwork à partir d'images d'archives et de témoignages qui démontre clairement la passivité de la France en 1994 lors de ce génocide.

отговора на кант за това какво е просвещението, засяга способността на философията да схване и репродуцира феноменалността на времето, продължителността и събитието.

Мишел фуко заостри този проблем, създавайки теоретическата формула « репортер на идеи ». Между мъдреца и безумеца, интелектуалектуалецът беше поканен да работи с журналистите с цел диалог между идеите и събитията. Така последният не е повече извън превратностите на времето, напротив, започна да практикува една « онтология на настоящето». Самият фуко в съчиненията си направи възможна срещата между «чистата мисъл» и «акуалната политическа реалност». Така например по време на своето пътуване в иран през есента на 1978 г., той съвмести в своя коментар както « времето » в « мисълта », така и « мисълта » във «времето». Срещата между темпоралността и интелигибилността намери отзвук в трорчеството на Малро, Сартр, Камю, Кавайес, режис дъобре, Симон лейс, жан хатцвелд, Ричард Капюсински, бернар хенри леви и т.н. Ние ще се опитаме да проследим еволюцията на «репортерите на идеи», както и да си отговорим на въпроса как този феномен се превръща в средство за разшифроване на актуалността.

Table des matières

IÈRE PARTIE LE REPORTER D'IDÉE ENTRE LE SAGE ET L'INSENSÉ MYTHE, REALITE ET FICTION DU REPORTAGE

AVANT PROPOS - Vous avez dit reportage ? 21

Peut-on dépasser le possible restreint pour atteindre l'idée ? 25
« Porter la plume dans la plaie » mais pas jusqu'au bout 27
D'abord séduire le plus grand nombre… 29
Ensuite le silence et la solitude en prélude à la mort 32

I - CHAPITRE 1 - Prologue au reportage d'idées dans tous ses éclats 37

« Au croisement de l'idée et de l'événement » 38
Témoin ambassadeur du concept d'«ostalgie» 41
Le syndrome de Stendhal 50
Vous avez dit « famillionnaire ! » 53
L'impératif catégorique du « Je veux voir » cher au reporter 54
Le paradoxe du « là bas si j'y suis » 56
Différence et altérité : le temps du reportage après celui de l'essai 58
Temporalités 61
Extension du domaine de lutte du reportage 63
« Le reporter enragé » pour échapper au journal spectaculaire 66
L'écume de l'actualité et l'envol de la chouette de Minerve 68
Entre fiction et documentaire pour « diagnostiquer le ***9-3*** » 70
Première tentative de définition du journalisme 73
Le culte des faits ou « faitichisme », veau d'or du journalisme 75

I - CHAPITRE 2 - Questions de sens et de définition 81

La question de l'entre deux (monde) 82
Dire ce que l'on a vu : une double impossibilité 83
Esquisse d'analyse sémantique et/ou sémiologique du « reportage d'idées » 90
Structure, média et histoire dans l'hétérotopie d'un journalisme idéal 92
Confrontation des trois approches : historique (reporter de faits et « maître de l'instant »), structuraliste (reporter d'idées), médiatique (intellectuel médiatique) 105
Question cruciale du choix ? 106
La localisation de l'observatoire 107
Question du sens 108
Minimax du meilleur jeu/reportage possible 109
Vous avez dit « hétérotopie » ? 110
Le monde des idées selon « l'esprit Critique » 112

I - CHAPITRE 3 - Michel Foucault passe ses idées en revues 115

A l'affiche des revues françaises puis internationales 116
Dits et écrits 118
Un stratège non global mais perfectionniste 121

I - CHAPITRE 4 - A quoi bon le « métaphysicien journaliste » ? 125

Le journal comme figure du présent 127
La présence du principe de publicité 129

I - CHAPITRE 5 - Du mythe du « grand reporter » à la fiction théorique... 135

Reporter l'idée des mythes 137
Evénement, enquête, image et reportage 145
De l'histoire au mythe du reportage 146
La fiction théorique face à l'affaire médiatique 153
L'événement forme un bloc 158
Du ninisme au tout mythique 161
L'icône médiatique Florence Aubenas sur la scène précaire 163
Le risque du mythe (du reporter) dans le rapport au réel 170

De la pensée mythique à l'idée bricolée de reportage 171
Le concept « d'effet de réel »....175
L'ambivalence au centre du reportage d'idées 179
Le reporter feuilletoniste propage le mythe dans l'espace public....182
Le triomphe du quotidien à un sou 185

I - CHAPITRE 6- Vous avez dit … symptômes ? 189

Biogée : « On a oublié d'inviter la Terre à la conférence sur le climat ». 189
Le «cool prophète» comme symptôme significatif de notre époque 191
La posture paradoxale du médiologue Régis Debray 195
Flâneur solitaire qui se veut indépendant....196
Le «syndrome Bernard Pivot» et le phénomène « Apostrophes » 198
Catherine Clément,
«l'agaçante journaliste philosophe immergée dans la société du spectacle»....200
La bonne distance : « Tu ne me vois pas d'où je te regarde » 203
L'Université populaire et un rapport décoiffant sur la télévision 207
L'iconoclaste François George : Penser debout 208
Que gagne-t-on à perdre ses illusions ? 209
L'éditeur écrivain militant de notre époque François Maspero 212
Un géant slovène penseur global entre Lacan, Hegel et Marx 218

I - CHAPITRE 7 - Al-Qaida au pied de la lettre face aux Lumières 221

Idéologie des années de plomb 222
Journal unique versus seul livre....224
Les médias font-ils le jeu des terroristes ? 226
Tout d'un coup, non sans précédent....227
Le rendez-vous manqué entre Islam et Lumières 229
L'ontologie historique 230
Essai d'idées/reportage d'idées....232
A la rencontre de l'Islam et des Lumières 234
Du fanatisme comme norme : la médiatisation des quatre théoriciens du Jihad 237
La mort comme monstration d'un spectacle licite....240
Al-Qaida et le sens de la modernité 247
L'équation nihiliste et la « violence symbolique » 249

IIE PARTIE LE REPORTER D'IDEES ENTRE LE SAGE ET L'INSENSE UNE CONSTELLATION DE REPORTERS D'IDEES

QUESTIONS DE LIBRE CHOIX À PROPOS DE NOTRE CONSTELLATION DE « REPORTERS D'IDÉES » 257

Loin de la dissertation mais proche de l'essai sans cependant s'y confondre 260
Notre constellation des idées, « images du monde » et de reporters d'idées,
incarnations du mythe du grand reporter et de ses symptômes post-modernes....265

II - CHAPITRE 1 - Karl Marx : de la pensée embarquée au journalisme embarqué 279

« L'oeil de l'esprit du peuple » 280
Journaliste en lutte contre l'idéologie 281
De la lutte des classes au journalisme en lutte....283

II - CHAPITRE 2 - Karl Kraus reporter critique....289

Tenir « le flambeau » 290
Journaliste envers et contre tout....292
Un flâneur révolté à la quête du journalisme idéal 293
Déjà pointe la crise du journalisme contemporain 295
Une critique très actuelle et guère factuelle 295

II - CHAPITRE 3 - Walter Benjamin, le flâneur hérétique 299

Figure ambivalente du flâneur 300
Son statut du régime de l'existence de l'idée....302
L'utopie en revue 304
Le reporter des «Passages» 305
Entre « trace et aura » 306
Esthétique du choc pour faire époque....307

II - CHAPITRE 4 - Kurt Tucholsky reporter de la République de Weimar 311

Le démon précoce de l'écriture....311
Combat masqué pour la république....313
Le reporter politique de Weimar....317
Le critique littéraire et le communautarisme....322

II - CHAPITRE 5 - Jean Cavaillès entre nécessité et résistance....325

Le problème du fondement : « fonder en créant et créer en fondant»....325
La preuve par quatre pour « une philosophie du concept »....328
De dynamiteur de concepts à poseur de bombes....332
Le héros et le philosophe....334
Le goût du risque et des idées....336
Un étonnant ascète d'idées....338

II - CHAPITRE 6 - L'enragé Paul Nizan contre «les chiens de garde»....341

Contre les « chiens de garde » et la «trahison des clercs» :
ruptures des années 30 entre deux moments de la pensée....342
« Chronique de septembre » : Nizan, « historien de l'immédiat »....344
Angoisse sourde d'un reporter en rage....348

II - CHAPITRE 7 - Albert Camus à « Combat » : entre morale et politique....351

Reporter de la libération de Paris en 1944....353
« De la Résistance à la Révolution »....355
Partisan d'un journalisme critique pour informer mieux....357
Le commentaire politique et moral de l'actualité avec Mauriac....361
Près de 300 articles en moins de trois ans de rédacteur en chef à Combat....365

II - CHAPITRE 8 - Hannah Arendt : penser l'événement....369

Dépasser la banalité du mal....371
La quadrature du cercle de la guerre froide....373
« Hutzpath Hannah » la culottée et Eichmann, le faux kantien....375
Liberté absolue du regard nomade....377

II - CHAPITRE 9 - Sartre et le roman vrai «Libé» : «Je t'aime moi non plus !»....379

L'idée Sartre....379
Un peu d'histoire contemporaine....380
L'enfant chéri de Jean-Paul....382
Du regard curieux au reportage grand public....383
Manipulé par les Maos ?....389
Les jeux sont faits à Libé...392
Sartre reporter d'idées à Cuba....394
La violence symbolique de « David au pays des Goliath »....396

II - CHAPITRE 10 - Avoir raison et avoir tort avec Aron....399

Fragments d'une « impossible biographie »....399
Aron s'est trompé sur Hitler et le nazisme....402
« Je préfère me tromper avec Sartre qu'avoir raison avec Aron »....406
D'une rupture à l'autre....408

II - CHAPITRE 11 - Foucault, baroudeur d'une « ontologie du présent »....411

L'affaire philosophico- médiatique....412
Sur la trace de l'idée : « Qui sommes nous maintenant ? »....414
Une portée subversive de constellation d'idées et de faits....416
« Dire vrai » et traquer la vérité des choses....421
« Se déprendre de lui-même »....422
Grands récits/petits reportages....424

II - CHAPITRE 12 - Guy Debord : l'aventure « situ » qui fait époque....427

Double contrainte de l'IS....429
La tribu « situ » dans sa vie de comptoir....433
Le règne mondial du spectacle généralisé....436
Deux concepts flexibles : spectacle et reportage, même combat !....438
« Le vrai goût du passage du temps »....440
Les limites du concept passe partout de spectacle....442

II - CHAPITRE 13 - Ryszard Kapuscinski, le nouvel Hérodote du reportage....447

La vertu cardinale de curiosité....447

Du reportage de faits au reportage d'idées 448
Un antidote au cauchemar de la réalité 449
Les guerres oubliées 452
L'univocité du réel 454
Un regard décentreur pour un autre journalisme 455

II CHAPITRE 14 - Michael Herr au Vietnam : la cécité du regard face à la violence 457

Voir et reporter la violence au Vietnam....457
Un reporter « embarqué » mais pas dupe....458
Regard protégé ou regard mort : des faits à l'intimité de la violence....462

II - CHAPITRE 15 - Jean Hatzfeld, le reporter de l'après génocide 467

Les intellectuels sur la sellette lors du génocide....468
Un baroudeur d'idées attiré par le pataquès 472
« Je dis donc toujours plus que je n'en sais» 474
L'hétérotopie du journalisme de l'après....476
Disparition/réapparition 479
« On est plus fils de son temps que de ses parents »....481

II - CHAPITRE 16 - BHL: «Citizen Lévy» ou l'im-posture du « romanquête » 485

La figure ambivalente de l'écrivain journaliste qui fait l'histoire 486
Refaire « le coup de Malraux »....490
Sur les traces de Tocqueville…. mais avec les puissants connus 494
Prolongements : le reportage d'idées, un avenir mais pas la panacée… 498

IIIE PARTIE LE REPORTER D'IDEES ENTRE LE SAGE ET L'INSENSE
LE REGIME DE VERITE SUR LA SCENE MEDIATIQUE

III - CHAPITRE 1 - Questions de style entre prêt-à-penser et penser....505

L'errance sémantique du tout-à-l'-ego....508
Le style du reporter dans l'histoire 510
Du textuel au reportage....513

III - CHAPITRE 2 - A quoi bon des « intellectuels médiatiques » ?....517

La fausse monnaie du récit 519
Les «nouveaux philosophes» occupent la scène médiatique 522
Autonomie, hétéronomie, il faut choisir son camp !....524
Le faux-semblant cogito de l'intellectuel médiatique 528
Peut-on et doit-on refuser le « cirque médiatique » et au nom de quoi ? 530
Ainsi parlait et vivait le « reporter d'idées » Foucault....534
Le média tamagoshi comme objet interpassif 536

III - CHAPITRE 3 - Alain Badiou, le courage du présent et de ses idées 539

Ici Londres, Badiou parle et dialectise l'Idée 542
« La politique du fou » à Gaza....551
La vision d'un seul Etat 558

III - CHAPITRE 4 - En guise d'épilogue sur le « reporter d'idées »....569

«L'idéal du problème» (Walter Benjamin) 569
«Rientologue» et «philosophie populaire» 573
Commençons donc par la conclusion 574
« C'est vous, là, sur la photo ? »....575
Signatura rerum....579
Le reporter «décentreur» comme exilé de la communauté du savoir 581
Par delà la critique du mythe 586
De la patience du concept au reportage d'idées....590
Poétique d'une scène philosophique....594

III - CHAPITRE 5 - Post-scriptum en forme de miettes philosophico-médiatiques....595

Situation/configuration 596
Sous le pavé, la soutenance....598
Reportage d'idées autour de l'événement soutenance 602
« Parler, ce n'est pas voir…» 605
Vive le duel oratoire constructif ! 607
Folle sarabande des livres dans les bibliothèques 609
Moderne hétérotopie pour les soutiers de l'info 611

Rencontrer l'idée de reportage et écrire l'indicible décentrement 612

ANNEXE **617**

BIBLIOGRAPHIE AUTOUR DU « REPORTER D'IDEES » **655**

FILMOGRAPHIE « REPORTER D'IDEES» **673**

Synopsis thèse en francais/anglais/bulgare 683
Le « reporter d'idées » entre le sage et l'insensé 683